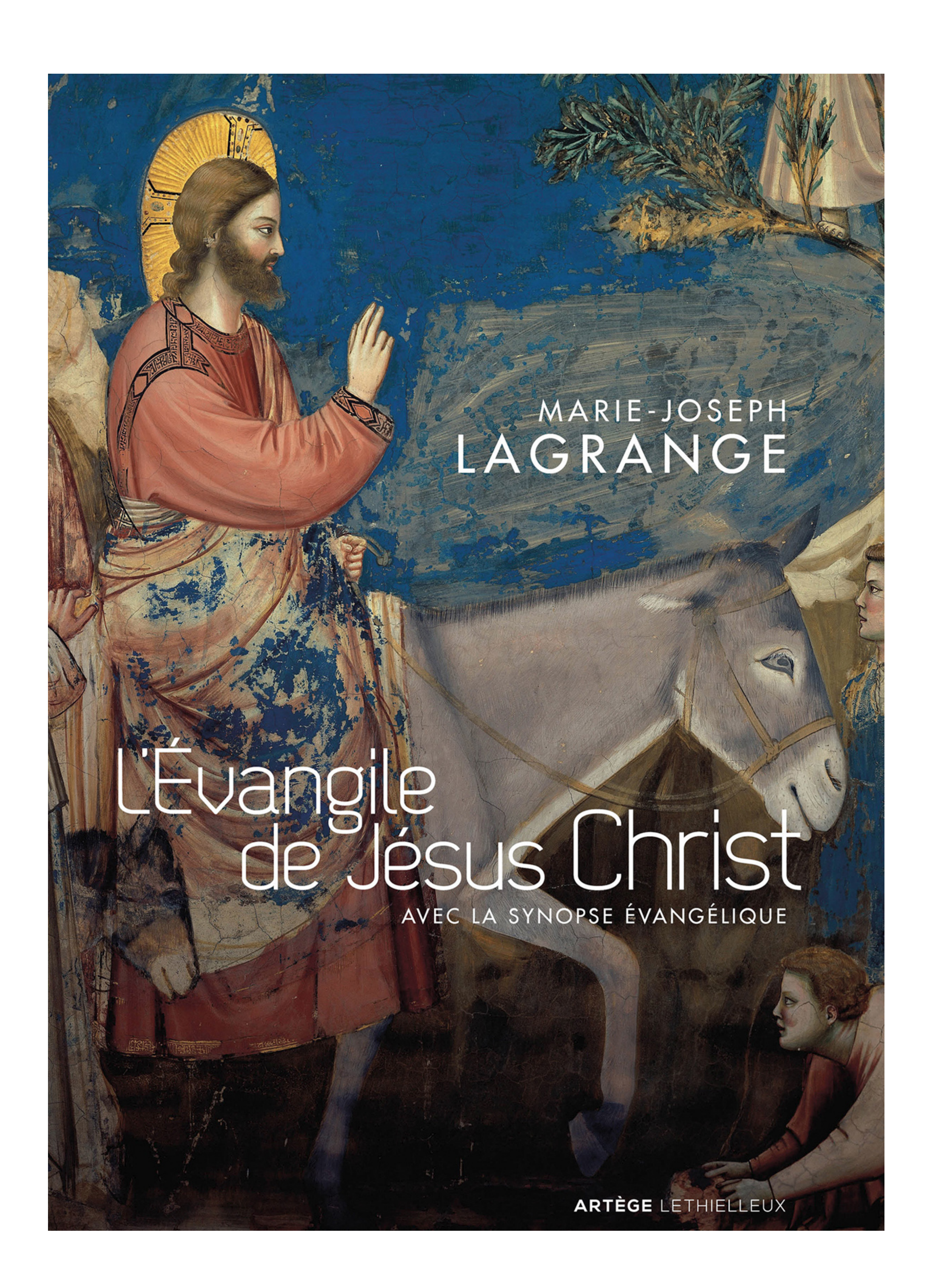
MARIE-JOSEPH
LAGRANGE

L'Évangile de Jésus Christ

AVEC LA SYNOPSE ÉVANGÉLIQUE

ARTÈGE LETHIELLEUX


MARIE-JOSEPH
LAGRANGE
L'Évangile
de Jésus Christ
AVEC LA SYNOPSE ÉVANGÉLIQUE
ARTÈGE LETHIELLEUX



L'ÉVANGILE DE JÉSUS CHRIST
AVEC LA SYNOPSE

L'ÉVANGILE DE JÉSUS CHRIST

par le P. Marie-Joseph LAGRANGE, O.P.

avec la synopse évangélique

traduite par le père Ceslas LAVERGNE, O. P.

Préface de Jean-Michel Poffet, O. P.
Présentation de Manuel Rivero, O. P.

ARTÈGE LETHIELLEUX

‘Αρμονίη ἀφανὴς φανερῆς κρείττων
Mieux vaut accord tacite que manifeste.

Héraclite

Cahier photographique établi avec l’aide de Jean-Michel de Tarragon, o. p., à partir des archives de l’École biblique et archéologique française de Jérusalem.

Éditions Artège-Lethielleux
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-249-62407-0
EAN Epub : 9782249624223

LEONI XIII F. R.

QUI

EVANGELII VERBUM

IN ROSARIO QUIDEM B. M. VIRGINIS BREVIATUM

SAEPENUMERO PER ENCYCLICAS LITTERAS

EXPOSUIT ILLUSTRAVIT

AUCTOR DICAT

Pridie Non. Aug. a. MCMXXVIII.

Le Verbe incarné nous a donné les quatre évangiles, qui ne font qu'un Évangile, grâce à un seul Esprit... Figurés par les quatre Vivants aux faces d'homme, de lion, de taureau et d'aigle, ils servent de trône à Jésus Christ.

Saint Irénée, III, 11.

Préface

En 1928, le Père Marie-Joseph Lagrange publie *L'Évangile de Jésus Christ*. Le succès fut immédiat, trois mille exemplaires vendus en trois mois, et en 1939 on en était au vingt-sixième mille.

La rédaction

Le Père Lagrange avait fondé l'École biblique de Jérusalem en 1890. À sa mort, il aura publié quelque 1 750 articles et recensions ainsi que 17 forts volumes des Études bibliques, notamment un commentaire de chacun des quatre évangiles, de 1911 à 1925, volumes de 600 à presque 800 pages chacun. Au moment où il se met au travail pour rédiger *L'Évangile de Jésus Christ,* il est au sommet de son expertise, tant quant à la connaissance de la Terre sainte que des écrits bibliques qui y sont nés. Naît alors en lui le désir non seulement de commenter tel ou tel livre biblique mais de faire connaître Notre Seigneur, et en direction d'un cercle de lecteurs plus large que les exégètes et les spécialistes. Nous avons la chance d'avoir, en cours de rédaction, les confidences de Lagrange, notamment dans une lettre à son ami Bruno de Solages : « J'écris pour les âmes simples, sans aucune prétention scientifique[1]. » Et aux sœurs dominicaines des Tourelles auxquelles il pense en rédigeant son ouvrage, il confie qu'il craint même la réaction des milieux savants à cette œuvre si différente de ce qu'il a produit jusqu'alors : « Je suis même sûr d'être maltraité par les spécialistes, qui ne me trouveront pas assez savant. Je vous avoue que je compte plus sur les bonnes âmes, qui seront attirées par une présentation de l'Évangile aussi impersonnelle que possible, dans le style le moins recherché[2]. » Ce sera donc finalement « un commentaire très simple de la synopse[3] ». Il faut rendre hommage à l'éditeur d'avoir reproduit l'édition de 1954 avec en tête de chaque section les colonnes de la synopse des quatre évangiles que Lagrange avait éditée en collaboration avec le Père Lavergne. La lecture de l'ouvrage en est grandement facilitée.

Un ouvrage situé

On peut malgré tout poser la question : convenait-il de rééditer cette œuvre, quelque quatre-vingt-dix ans après sa parution ? Par certains aspects, ce commentaire est en effet daté et porte les marques de son temps. Comment pourrait-il en être autrement ? Le souci de l'enracinement historique de chaque scène évangélique est ici omniprésent, ce qui est louable, mais parfois au détriment de l'art que l'exégèse reconnaît aujourd'hui aux différents rédacteurs des évangiles. Mais à l'époque, les censeurs veillaient : ce qui n'était pas strictement historique ne pouvait qu'être traité de falsification ou d'invention. Ce n'est donc pas là qu'on cherchera des perspectives développées sur la théologie différenciée de chacun des évangélistes. Le Père Lagrange veut rendre compte de l'unité de leur témoignage rendu au Christ. Au terme de sa quête de Jésus à travers les quatre évangiles, il précise : « Son histoire, telle que nous l'avons lue dans les quatre évangiles, n'en est pas moins très vraisemblable, si l'on sait l'extraire de documents suivant chacun sa voie, mais dans la même direction, mis d'accord entre eux par la réalité des faits plus que par un désir évident d'entente » (p. 650).

Quelques propos sur les Juifs me paraissent aussi datés et un peu lestes, même s'il précise que souvent, notamment dans l'évangile de Jean, l'expression désigne les autorités du peuple. Les malheurs du siècle dernier et un concile œcuménique nous ont appris une approche plus nuancée et plus respectueuse. Ce sont là quelques rides, marques inévitables du temps qui passe.

Je dirais de ce commentaire ce que le Père de Vaux disait du visage du Père Lagrange qui allait bientôt quitter Jérusalem pour Saint-Maximin, « cette figure de médaille, burinée par l'âge et le labeur, où les ombres du visage soulignaient le front magnifique, et surtout les yeux, vifs, intelligents, et si jeunes ! Un regard qui prend possession de son objet, qui le scrute à fond, en toute sympathie, mais qui aussi, par sa profondeur sereine, est une fenêtre ouverte sur une âme pacifiée[4] ». Oui, comme le visage du cher Père Lagrange, ce commentaire est une fenêtre ouverte non seulement sur l'âme pacifiée de son auteur mais sur le Christ aimé, étudié, prié, recherché sans cesse. En conséquence, *L'Évangile de Jésus Christ* se laisse aujourd'hui encore lire avec bonheur par quiconque est désireux

d'approcher les évangiles de manière informée, historique et contemplative à la fois.

Les évangiles médités

N'oublions pas que le Père Lagrange aimait sa vie de religieux dominicain au sein d'un couvent. Il aimait aussi la liturgie conventuelle, repos et stimulation nouvelle pour le savant. « J'aime entendre l'Évangile chanté par le diacre à l'ambon, au milieu des nuages de l'encens : les paroles pénètrent alors mon âme plus profondément que lorsque je les retrouve dans une discussion de revue » : ces propos sont tirés de l'Avant-propos du premier numéro de la *Revue biblique* fondée par Lagrange en 1892, deux ans après l'ouverture de l'École biblique à Jérusalem. C'était là son programme, *L'Évangile de Jésus Christ* en est la concrétisation, après des années d'intense labeur. Il aimait aussi commenter les lieux de l'École biblique que jouxte la basilique Saint-Étienne : il parlait alors d'une proximité voulue et nécessaire du *laboratoire* avec l'*oratoire.* Ce commentaire de la synopse des évangiles est dépourvu de technicité, il est surtout empreint de prière et porte la marque d'un regard contemplatif. « Les études bibliques doivent être avant tout théologiques », notait-il aussi en 1894. Il revenait sur cette nécessité, au cœur de l'Église, alors qu'il devait reprendre la direction de l'École biblique après la défection d'un de ses disciples, le Père Dhorme en 1930. Il parlait même alors de refondation nécessaire de l'École qui s'était trop éloignée de cette tâche théologique, au profit des études d'orientalisme. *L'Évangile de Jésus Christ* témoigne donc à la fois de la maîtrise du savant et de la foi du croyant dans l'interprétation des évangiles. Citons la belle recension qu'en donna de l'ouvrage Mgr Pierre Battiffol (1878-1929), grand ami du Père Lagrange : dans ce livre, « ce qu'on aimera sans doute surtout, c'est que, entre les mains du Père Lagrange, la matière évangélique devient sans effort une pensée à méditer : nous sommes entraînés bien loin des discussions arides et pointilleuses, pour retrouver le sens de l'esprit et de la vie. Les dernières pages sont un émouvant acte de foi, amené, postulé par les six cents pages qui précèdent[5] ».

Jésus en son pays

En fondant l'École biblique, le Père Lagrange voulait rapprocher le document du monument, c'est-à-dire enraciner l'étude de la Bible dans le terreau de l'Orient qui l'avait vu naître. On avait en Occident assimilé Rome et Athènes, mais on avait oublié l'Orient et Jérusalem. La lecture du grand livre oriental qu'est la Bible s'en trouvait biaisée. *L'Évangile de Jésus Christ* témoigne pour le meilleur de cette expérience. Les notations abondent, originales, brèves mais guidant avec sûreté l'interprétation du lecteur.

Ainsi pour Nazareth, cadre de l'Annonciation, petite et pauvre bourgade inconnue, après les splendeurs du Temple et la liturgie où intervenait Zacharie. « Tout y sera, non pas plus divin, mais absolument divin, et tout y est beaucoup plus simple, dans le seul cadre qui convienne au Verbe incarné venu pour servir. Nazareth n'est nommée ni dans la Bible, ni dans Josèphe, ni dans les in-folio du Talmud. Les Vies de Jésus en font une description enchanteresse. […] mais transporté au temps d'Hérode, ce tableau ne serait qu'un mirage fort décevant » (p. 46). Et à propos des grottes transformées en habitations qui évoquent l'état de la maison de la Vierge, le Père Lagrange conclut : « C'est donc vraisemblablement dans le plus modeste réduit que se trouvait celle à laquelle l'ange Gabriel vint adresser un message beaucoup plus auguste que celui qu'il avait apporté dans les lambris dorés du Temple de Jérusalem » (p. 47).

Jésus parla un jour du vin nouveau de l'Évangile qu'il ne convient pas de verser dans de vieilles outres. Le Père Lagrange complète par le coup d'œil du connaisseur : si ces outres sont vieilles et fatiguées, c'est pour avoir « été ballottées sur le dos des ânes » (p. 156).

La route de Jéricho où l'homme de la parabole se trouva détroussé par les brigands, passait pour une route dangereuse. Les habitants de Jérusalem ne s'y aventuraient guère. Le Père Lagrange le sait non seulement par l'Évangile mais par la réputation et le nom donné de son temps encore à cette route. « Selon toute apparence le dialogue se tenait sur une des hauteurs dominant la Ville sainte, d'où l'on aperçoit si nettement la tache rouge, simple suintement de manganèse, qui avait donné son nom la « Montée du rouge », ou, comme ont compris les Arabes, « du sang », à moitié chemin entre Jérusalem et Jéricho, véritable coupe-gorge » (p. 352).

Un bœuf dans un puits ? Jésus posa un jour la question : « Qui d'entre vous, si son fils, ou son bœuf, tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt un jour de sabbat ? » Lagrange souligne l'incongru de l'expression, mais seulement pour un Occidental : « On ne s'étonne pas en Occident de l'imprudence d'un jeune garçon sautant la margelle d'un puits, mais un bœuf ! L'étonnant en Palestine c'est plutôt que les troupeaux ne tombent pas plus souvent dans les citernes, ouvertes sans rebords le long des chemins du désert, et jusqu'aux portes des villes. Les plus scrupuleux se hâtaient de les retirer même le jour du sabbat » (p. 400).

À propos des vierges sages et des vierges folles, le Père Lagrange informe le lecteur sur le type de ces petites lampes à huile en argile que les archéologues ont dégagées des fouilles : « Comme il faisait déjà nuit, ces jeunes filles sont sorties avec leurs petites lampes d'argile allumées. Il tient peu d'huile dans ces lampes. Aussi cinq d'entre elles, les vierges prudentes, ont emporté de petits flacons bien remplis ; les autres, moins avisées, qu'on nomme les vierges folles, n'ont pas imaginé que l'époux tarderait à venir » (p. 528).

Le jour des Rameaux, Jésus envoie ses disciples suivre un homme porteur d'une cruche d'eau, qui allait les guider jusqu'à la salle où ils pourraient célébrer la Pâque. Et Lagrange de noter : « Le cas était assez rare, car ce sont d'ordinaire les femmes qui vont à la source et reviennent en portant en équilibre sur la tête la grande jarre remplie » (p. 538).

Parfois c'est la portée théologique d'un événement, d'un lieu qui est soulignée avec bonheur. Ainsi pour l'annonce de la Bonne Nouvelle aux bergers de Bethléem : « Tel est donc l'évangile annoncé à ces hommes simples. Ils avaient conservé dans leur désert l'ancien idéal d'Abraham, venu en nomade de Chaldée, sous la tente qui seule abritait alors le culte du vrai Dieu. Tandis que l'Israël des villes n'évitait de se contaminer au contact des Gentils que par isolement moral où il entrait beaucoup d'orgueil, ces pasteurs, vivant de peu, de mœurs strictement surveillées, habitués à la présence de Dieu épandue dans les solitudes, se montrèrent dociles à la voix céleste. Ils se dirent les uns aux autres : « Allons donc jusqu'à Bethléem… » (p. 64).

Souvent, le Père Lagrange saisit en une phrase la portée non pas anecdotique mais théologique d'une scène ou d'un ensemble. Ainsi pour les

évangiles de l'enfance en Matthieu et Luc. Pas de miracles, pas d'enseignement, mais « le surnaturel est ici tout entier au fond des choses » (p. 41). Contester la conception virginale comme voudraient le faire certains critiques d'hier ou d'aujourd'hui, alors l'évangile « ne contiendrait plus rien de ce que saint Luc a voulu signifier, ce serait enlever le diamant pour ne laisser que la monture » (p. 48). À propos de la première journée de Jésus à Capharnaüm, Lagrange souligne la portée de ces premiers miracles et enseignements : « Cette journée de Capharnaüm, c'est déjà tout l'évangile » (p. 142). En effet, Jésus y parle du péché et du sabbat, de l'Époux et du vin nouveau.

Je mentionnerai finalement un des aperçus les plus saisissants à propos des tentations de Jésus au désert, développées dans les récits de Luc et Matthieu. Jésus et le démon s'affrontent, seuls et sans témoins. L'enjeu est la conduite des affaires humaines en ce bas monde. Lagrange donne là le meilleur de son appréhension non seulement théologique mais littéraire du genre évangélique. S'il avait été moins soupçonné et censuré, on devine ce qu'eût pu donner sa lecture des évangiles, au-delà des commentaires déjà impressionnants qu'il a pu en donner. « Il est à croire que ce prologue dialogué, joué dans une sphère mystérieuse, au désert, mais avec Satan comme protagoniste, et d'où découlera l'issue du drame terrestre entre les hommes, cette décision anticipée de ce qui sera l'œuvre du salut par la défaite de notre adversaire, est un événement symbolique qui renferme un secret important pour nous. C'est ainsi, pour employer une comparaison forcément inexacte, que certains prologues d'Euripide, introduisent un personnage divin qui explique d'avance les péripéties de la tragédie et en fixe la moralité » (p. 100). « Et pour bien marquer que la victoire vient d'être remportée dans une sphère surhumaine, les anges, qu'on ne voit pas rendre ce bon office à Jésus durant son ministère, les anges s'approchèrent et le servirent » (p. 101). Et Lagrange d'évoquer la vue depuis le mont de la Quarantaine où la tradition a ensuite situé cet épisode : « vue au bas sur les jardins et l'oasis de Jéricho, puis sur les hauts plateaux de Moab, et finalement dans un horizon imaginaire, Babylone, reine des empires anciens, et de l'autre côté, Rome qui vient de prendre le sceptre ! Ainsi peut-on voir tous les royaumes de la terre "en un instant" comme dit saint Luc. On dirait que tout cet épisode baigne dans une nuée qui ne permet pas de dessiner nettement les lignes. La réalité n'en est pas moins vivante. La

vérité la plus utile à l'esprit et au cœur n'est pas toujours celle qui supporte le mieux une analyse minutieuse » (p. 101).

Dans sa Préface, le Père Lagrange écrivait : « La divine impassibilité des évangélistes n'est-elle pas l'expression la plus émouvante de l'étonnement de l'âme en présence du mystère de la Rédemption ; l'amour vient après dans la méditation des textes sacrés, lumière, force, vie. C'est à eux qu'il faudra toujours revenir. » Puisse cet ouvrage aider chacune et chacun dans ce pèlerinage aux Écritures dont on ne revient jamais indemne.

Jean-Michel POFFET, O.P.
Directeur émérite de l'École biblique
et archéologique française de Jérusalem

---

1. Lettre du 20 août 1927, citée par Bernard MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange. Une biographie critique.* Cerf, Paris 2004, p. 436.

2. 7 janvier 1929, cité par B. MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange, op. cit.*, p. 436.

3. Cité par B. MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange, op. cit.*, p. 563.

4. Cité par B. MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange, op. cit.*, p. 534.

5. Cité par B. MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange, op. cit.*, Document 54, p. 452-453.

Présentation

Au printemps de 1926, malade, à l'hôpital Saint-Joseph de Marseille, fondé par l'abbé Fouque de sainte mémoire, le Père Lagrange formule le vœu de rédiger une vie de Jésus s'il retrouve ses forces et sa santé[1].

Il en commence la rédaction le 22 juillet, en la fête de sainte Marie Madeleine, et ses commentaires évangéliques avancent à grands pas dans un climat de prière.

Il tourne ses yeux et son cœur vers la Vierge Marie, Notre-Dame des commencements[2], en implorant son intercession : « Très douce Mère, Marie Immaculée, Reine du Très Saint Rosaire, c'est pour vous plaire que je commence, et par vous à votre Fils : aidez-moi. Faites-le-moi mieux connaître, donnez-moi de l'aimer et étant devenu uni à ses sentiments, d'avoir pour vous son amour, sa tendresse, et comme étant aussi votre esclave, la docilité et le dévouement d'un bon serviteur… Suppléez à tout ! S. Joseph, priez pour moi, S. Dominique, aidez votre enfant. Ave Maria [3]! »

Ce qui fait la grandeur du Père Lagrange c'est l'harmonie entre sa science exégétique et sa foi ardente. Attaché au sens littéral des Écritures et à la méthode historico-critique qu'il a développée, le Père Lagrange ne recherche pas la seule érudition mais le salut des âmes. En bon dominicain, son travail intellectuel au service de l'intelligence de la foi aboutit à la prédication et à l'union intime avec Dieu[4].

L'Évangile de Jésus Christ avec la synopse évangélique se présente comme la vulgarisation des travaux scientifiques du Père Lagrange, notamment de ses commentaires volumineux des quatre évangiles à partir du texte grec qu'il avait pris soin de traduire.

Les éditions avec la synopse en français facilitent la proximité avec le texte des évangélistes synoptiques – Matthieu, Marc et Luc – et de Jean.

Une première synopse en grec avait été publiée à Barcelone en 1926[5]. Un an plus tard, en 1927, le Père Lavergne prépara l'édition de la traduction française de la synopse grecque du Père Lagrange en reprenant les traductions des commentaires des quatre évangiles. C'est pourquoi il s'agit aussi d'une œuvre du Père Lagrange. Le Père Lavergne publia cette synopse

en français en l'enrichissant d'enseignements du Père Lagrange et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face[6], la sainte qui aurait aimé apprendre le grec et l'hébreu pour lire la Bible dans le texte original.

Le Père Lagrange avait dédicacé en 1928 « L'Évangile de Jésus Christ » au pape Léon XIII, apôtre du Rosaire. Plus tard, le 25 mars 1930, le cardinal Pacelli, secrétaire d'État du pape Pie XI, futur pape Pie XII, remercia chaleureusement le Père Lagrange pour « le beau travail » en lui accordant au nom du pape Pie XI une Bénédiction apostolique particulière. Le bienheureux pape Paul VI et le saint pape Jean-Paul II[7] ont mis en lumière l'œuvre du Père Lagrange, pionnier de l'exégèse catholique, dans le contexte difficile du modernisme qui privait la Bible de sa dimension surnaturelle en tant que révélation divine dans l'Histoire.

La Commission biblique pontificale dans son document, publié le 21 septembre 1993, « L'interprétation de la Bible dans l'Église », préfacée par le cardinal J. Ratzinger, devenu ultérieurement le pape Benoît XVI, a rendu hommage à l'œuvre du Père Lagrange le citant comme un bibliste de référence dans l'histoire de l'exégèse catholique à la suite d'Origène et de saint Jérôme[8]. D'ailleurs, le Père Lagrange a souvent été appelé « le nouveau saint Jérôme » à tel point qu'il apparaît comme un docteur dans l'interprétation fidèle, scientifique et innovante des Saintes Écritures.

Le pape Benoît XVI, dans son Exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* sur la Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église, exhorte les chrétiens à nourrir leur foi de la *lectio divina*, c'est-à-dire de la lecture priante de la Parole de Dieu de manière à vivre le dialogue vivifiant et sanctifiant avec Dieu : « Je voudrais rappeler brièvement ici ses étapes fondamentales : elle s'ouvre par la lecture (*lectio*) du texte qui provoque une question portant sur la connaissance authentique de son contenu : *que dit en soi le texte biblique* ? Sans cette étape, le texte risquerait de devenir seulement un prétexte pour ne jamais sortir de nos pensées. S'ensuit la méditation (*meditatio*) qui pose la question suivante : *que nous dit le texte biblique* ? Ici, chacun personnellement, mais aussi en tant que réalité communautaire, doit se laisser toucher et se remettre en question, car il ne s'agit pas de considérer des paroles prononcées dans le passé mais dans le présent. L'on arrive ainsi à la prière (*oratio*) qui suppose cette autre question : *que disons-nous au Seigneur en réponse à sa Parole* ? La prière comme requête, intercession, action de grâce et louange, est la première manière par laquelle la Parole nous transforme. Enfin, la *lectio divina* se

termine par la contemplation (*contemplatio*), au cours de laquelle nous adoptons, comme don de Dieu, le même regard que lui pour juger la réalité, et nous nous demandons : *quelle conversion de l'esprit, du cœur et de la vie le Seigneur nous demande-t-il*[9] ? »

C'est ce cheminement d'écoute, d'approfondissement, de dialogue, de contemplation et de conversion dans la relation à Dieu que nous espérons favoriser par cette réédition de *L'Évangile de Jésus Christ avec la synopse évangélique*.

Puisse le serviteur de Dieu, le Père Marie-Joseph Lagrange, dont la cause de béatification est en cours[10], intercéder pour chaque lecteur et lui obtenir les grâces dont il a besoin.

Saint-Denis (La Réunion), le 30 septembre 2016, en la fête de saint Jérôme,

Manuel RIVERO, O.P. Vice-postulateur de la cause de béatification du Père Lagrange.

---

1. M.-J. LAGRANGE, des Frères prêcheurs, *Journal spirituel 1879-1932*, p. 439, Éditions du Cerf, Paris, 2014.

2. M. RIVERO., *Le Père Lagrange et la Vierge Marie, méditations des mystères du Rosaire*, Cerf, Paris, 2012.

3. M.-J. LAGRANGE, des Frères prêcheurs, *Journal spirituel 1879-1932*, p. 440, Éditions du Cerf, Paris, 2014.

4. M. RIVERO., *Prier 15 jours avec le Père Lagrange, fondateur de l'École biblique de Jérusalem*, Éditions Nouvelle Cité, Paris, 2008.

5. M.-J. LAGRANGE, C. LAVERGNE., *Synopsis evangelica graece*, Apud Editorial Alpha, Barcelone, 1926.

6. Voir C. LAVERGNE., *Synopse des quatre évangiles en français du R.P. M-J. LAGRANGE, O.P.*, coll. « Études bibliques », Librairie Lecoffre-J. Gabalda et Cie, Paris, 1942.

7. Pape Paul VI. Le 14 mars 1974, lors de la réception des membres de la Commission biblique pontificale, le Pape Paul VI avait mis en valeur l'apport du Père Lagrange à l'étude critique de la Bible :

Cette connexion essentielle entre la Bible et l'Église ou, si vous préférez, cette lecture de la Sainte Écriture *in medio Ecclesiae*, confère aux

exégètes de l'Écriture sainte, et tout particulièrement à vous, membres qualifiés de la Commission biblique pontificale, une fonction importante au service de la Parole de Dieu. Aussi nous sentons-nous encouragés à regarder avec sympathie, bien plus, à soutenir et à donner vigueur à ce caractère ecclésial de l'exégèse contemporaine. Votre travail ne consiste donc pas simplement à expliquer des textes anciens, à rapporter des faits de manière critique ou à remonter à la forme primitive et originelle d'un texte ou d'une page sacrée. C'est le devoir primordial de l'exégète de présenter au peuple de Dieu le message de la Révélation, d'exposer la signification de la Parole de Dieu en elle-même et par rapport à l'homme contemporain, de donner accès à la Parole, au-delà de l'enveloppe des signes sémantiques et des synthèses culturelles, parfois éloignés de la culture et des problèmes de notre temps. Quelle grande mission vous incombe vis-à-vis de l'Église comme de toute l'humanité ! Quelle contribution à l'évangélisation du monde contemporain !

Pour illustrer cette responsabilité et pour vous défendre des fausses pistes dans lesquelles l'exégèse risque souvent de se fourvoyer, nous allons emprunter les paroles d'un grand maître de l'exégèse, d'un homme dans lequel ont brillé de façon exceptionnelle la sagacité critique, la foi et l'attachement à l'Église : nous voulons dire le Père Lagrange. En 1918 (après avoir tracé le bilan négatif des diverses écoles de l'exégèse libérale), il dénonçait les racines de leur échec et de leur faillite dans ces causes : opportunisme doctrinal, caractère unilatéral de la recherche et étroitesse rationaliste de la méthode. « Dès la fin du XVIIIe siècle, écrivait-il, le christianisme se mettait à la remorque de la raison ; il fallut plier les textes à la mode du jour. Cet opportunisme inspira les commentaires des rationalistes. » Et il continue : « Tout ce que nous demandons de cette exégèse indépendante, c'est qu'elle soit purement scientifique. Elle ne le sera tout à fait qu'en se corrigeant d'un autre défaut commun à toutes les écoles que nous avons énumérées. Toutes ont été *einseitig* ne regardant que d'un seul côté. » (M.-J. Lagrange, *Le Sens du christianisme d'après l'exégèse allemande*, Paris, Gabalda, 1918, pp. 323, 324, 328). Le Père Lagrange mettait en cause un autre caractère des critiques : le dessein arrêté de ne pas accepter le surnaturel.

Ces remarques conservent, aujourd'hui encore, un caractère d'urgence et d'actualité. On peut y ajouter aussi, pour les expliciter, une invitation à ne pas exagérer ni à transgresser les possibilités de la méthode exégétique

adoptée, à ne pas en faire une méthode absolue comme si elle permettait, et elle seulement, d'accéder à la Révélation divine. Il faut se garder également d'une remise en question systématique visant à affranchir toute expression de la foi d'un solide fondement de certitude.

Ces chemins aberrants seront évités si l'on suit la règle d'or de l'herméneutique théologique énoncée par le concile Vatican II : celui-ci demande d'interpréter les textes bibliques « en prêtant attention au contenu et à l'unité de l'Écriture tout entière, compte tenu de la Tradition vivante de toute l'Église et de l'analogie de la foi » (*Dei Verbum*, 12). « On ne saurait retrouver le sens du christianisme – c'est encore le Père Lagrange qui parle – par un groupement de textes si l'on ne pénètre pas jusqu'à la raison d'être du tout. C'est un organisme dont le principe vital est unique. Or il est découvert depuis longtemps, et c'est l'incarnation de Jésus Christ, le salut assuré aux hommes par la grâce de la rédemption. En cherchant ailleurs, on s'exposerait à faire fausse route » (M.-J. Lagrange,*Le sens du Christianisme d'après l'exégèse allemande*, Paris, Gabalda 1918, p. 325). Exprimer le message signifie donc avant tout recueillir toutes les significations d'un texte et les faire converger vers l'unité du mystère, qui est unique, transcendant, inépuisable, et que nous pouvons par conséquent aborder sous de multiples aspects. À cette fin, la collaboration de beaucoup de personnes sera nécessaire pour analyser le processus d'insertion de la Parole de Dieu dans l'histoire – ce que saint Jean Chrysostome a désigné sous le terme de *sunkatabasis* ou *condescensio* (Hom. 17,1, in Gen 3,8 ; PG, 53, 134) –, selon la variété des langages et des cultures humaines : cela permettra de saisir en chaque page le sens universel et immuable du message, et de le proposer à l'Église, pour une intelligence véritable de la foi dans le contexte moderne et une application salutaire aux graves problèmes qui tourmentent les esprits réfléchis à l'heure actuelle. Il vous revient, à vous exégètes, d'actualiser, selon le sens de l'Église vivante, la Sainte Écriture, pour qu'elle ne demeure pas seulement un monument du passé mais qu'elle se transforme en source de lumière, de vie et d'action. C'est seulement de la sorte que les fruits de l'exégèse pourront servir à la fonction kérygmatique de l'Église, à son dialogue, s'offrir à la réflexion de la théologie systématique et à l'enseignement moral, et devenir utilisables pour la pastorale dans le monde moderne.

Le saint pape Jean-Paul II s'émerveillait devant un aréopage de scientifiques du discernement du Père Lagrange dans les moments troubles

de l’histoire : « Certains, dans le souci de défendre la foi, ont pensé qu’il fallait rejeter des conclusions historiques, sérieusement établies. Ce fut là une décision précipitée et malheureuse. L’œuvre d’un pionnier comme le Père Lagrange aura été de savoir opérer les discernements nécessaires sur la base de critères sûrs » (Jean-Paul II, *Discours aux membres de l’Académie pontificale des sciences*, le 31 octobre 1992).

8. *L’interprétation de la Bible dans l’Église*. Ce document, issu de la Commission biblique pontificale a été présenté au pape Jean-Paul II par le cardinal Joseph Ratzinger au cours de l’audience du vendredi 23 avril 1993, à l’occasion de la commémoration du centenaire de l’encyclique de Léon XIII *Providentissimus Deus* et du cinquantenaire de l’encyclique de Pie XII *Divino afflante Spiritu*. Préface du cardinal J. Ratzinger (21 septembre 1993, en la fête de l’évangéliste saint Matthieu). 3.B.3. Rôle des divers membres de l’Église dans l’interprétation.

9. Benoît XVI, *Verbum Domini :* Exhortation apostolique, Éditions Bayard, Cerf, Fleurus-Mame, Saint-Augustin, Paris, 2010.

10. Voir le site de l’Association des amis du Père Lagrange http://www.mj-lagrange.org ; Facebook : Marie-Joseph Lagrange, dominicain. Adresse postale : Association des amis du Père Lagrange. Couvent des Dominicains. 9 rue Saint-François-de-Paule. 06357 Nice Cedex 4. France.

L’ÉVANGILE DE JÉSUS CHRIST

Note liminaire

À vingt ans d'intervalle, *L'Évangile de Jésus Christ*, par le P. Lagrange, garde un intérêt toujours actuel. Dans le conflit des idéologies contradictoires présentées tour à tour comme panacées contre le malaise profond dont souffre l'humanité, mais qui se révèlent invariablement décevantes, nombre d'esprits réfléchis se tournent vers la Révélation apportée au monde par le Maître qui pouvait dire un jour : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » Leur désir est par conséquent de connaître cette « Bonne Nouvelle » et le P. Lagrange la leur a rendue particulièrement accessible. À l'usage de ceux qui entendent puiser eux-mêmes aux sources directes, il avait présenté d'abord, dans une synopse grecque, le texte intégral des quatre évangiles groupés sur une trame motivée. La synthèse historique et doctrinale qu'il en dégageait ensuite, dans *L'Évangile de Jésus Christ*, s'adressait aux catégories les plus diverses de lecteurs, mais supposait un constant recours à la synopse.

Une suggestion maintes fois renouvelée demandait la fusion des deux ouvrages. Malgré les difficultés inhérentes aux conditions actuelles de l'édition française, l'éditeur le plus obligeant a bien voulu la réaliser dans un volume qui juxtapose, suivant l'ordre des péricopes, le texte de la synopse, traduit en français par le P. Lavergne, et l'exposition synthétique du P. Lagrange. Une impression moins dense et un format moins compact en rendront l'utilisation plus facile à tous les yeux, sans entraîner pour le livre des proportions encombrantes.

Jérusalem, le 10 mars 1953
L. H. VINCENT, O. P.

Lettre de S. Ém. le cardinal Pacelli

Secrétaire d'État de Sa Sainteté Pie XI

AU R. PÈRE LAGRANGE

Du Vatican, 25 mars 1930

Mon Très Révérend Père,

Il m'est particulièrement agréable de vous dire la paternelle bienveillance avec laquelle le Souverain Pontife a accepté l'hommage de votre beau travail intitulé « L'Évangile de Jésus Christ ».

Sa Sainteté vous remercie de tout cœur de ce témoignage de vénération filiale envers son Auguste Personne et vous félicite d'avoir ajouté à la série des « Études Bibliques » *ces pages qui sont un nouveau coup de sonde dans le domaine insondable de la parole divine.*

En formant des vœux pour que votre « Évangile de Jésus Christ » *donne au plus grand nombre possible d'âmes la nourriture dont on a un si grand besoin de nos jours, le Souverain Pontife accorde bien de cœur à l'œuvre et à l'ouvrier, comme gage de sa paternelle bienveillance et des meilleures faveurs d'en haut, une particulière Bénédiction apostolique.*

E. CARDINAL PACELLI
secrétaire d'État

Avant-propos

*Il existe en fran*çais *d'admirables Vies de Notre-Seigneur Jésus Christ.*

Celle de M. l'abbé Fouard[1] *date de 1880, et l'on peut dire qu'elle n'a pas vieilli, tant les lignes en sont nettes, les récits agréables, l'information sûre. Beaucoup la tiennent pour la meilleure.*

Mgr Le Camus[2] *insiste beaucoup plus sur l'explication du texte évangélique : sa critique avertie, la finesse de ses analyses ont assuré son succès.*

Le Jésus Christ *du P. Didon*[3] *est l'œuvre longuement méditée, écrite dans la solitude, d'un apôtre qui connaissait admirablement son temps. C'est la conscience moderne mise en présence d'un fait ancien, toujours actuel, et qui conclut à la divinité de Jésus Christ. Tout récemment, comme couronnement de ses travaux d'exégèse, M. Fillion*[4] *a publié une vie qu'il intitule : exposé historique, critique et apologétique. On ne saurait exiger rien de plus complet, ni de plus au courant.*

Et il faudrait citer encore les œuvres de M. Lesêtre, du P. G. Berthe, du P. Sertillanges, et tant d'autres livres excellents et qui font beaucoup de bien.

On sait aussi avec quelle impatience on attend la publication de Jésus Christ, par le regretté P. de Grandmaison, dont la première esquisse dans le Dictionnaire apologétique *fait prévoir l'importance hors de pair.*

Alors pourquoi écrire encore sur le même sujet ?

L'auteur de cet ouvrage avoue en toute simplicité qu'il se l'est demandé jusqu'au bout en le composant. Se croyant obligé de consulter les ouvrages déjà parus, il a dû renoncer à le faire d'une façon suivie, pour n'être pas découragé en voyant les mêmes choses déjà dites, et si bien dites.

Mais enfin l'évangile est insondable, et l'on n'écrira jamais trop sur Notre Seigneur Jésus Christ, si cela peut être utile à quelques âmes seulement. Toutefois j'ai renoncé à proposer au public une « Vie de Jésus » selon le mode classique, pour laisser parler davantage les quatre évangiles, insuffisants comme documents historiques pour écrire une histoire de Jésus Christ comme un moderne écrirait l'histoire de César Auguste ou du

cardinal de Richelieu, mais d'une telle valeur comme reflet de la vie et de la doctrine de Jésus, d'une telle sincérité, d'une telle beauté, que toute tentative de faire revivre le Christ s'efface devant leur parole inspirée. Les évangiles sont la seule vie de Jésus Christ qu'on puisse écrire. Il n'est que de les comprendre le mieux possible.

Ceux-là ont pénétré plus avant que tous dans leur esprit qui en ont fait le thème de pieuses méditations. La vie de Jésus Christ par Ludolphe le Chartreux, ancien dominicain, est le modèle de ce genre.

Mais tout le monde n'a pas reçu ce don. Plusieurs, de notre temps, inquiets de tant d'attaques contre les évangiles, se demandent ce que vaut encore leur témoignage.

Pour s'en rendre compte, il faut les étudier chacun en particulier, et j'ai cru devoir pousser la préoccupation de ne pas les expliquer l'un par l'autre jusqu'à ce point de n'envisager jamais d'avance leur accord définitif sur les lignes d'une vie de Jésus. Saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean ont chacun leur génie propre, leurs informations spéciales, leur but, leur méthode, et c'est chacun d'eux séparément qu'il faut interroger sur son secret.

Mais, ce travail exécuté dans la mesure de mes forces, – chacun ne peut jouer que de son instrument, me disait mon maître des novices, – il fallait cependant se demander si ces quatre évangiles aboutissaient à une harmonie ou à une discordance réelle. À vrai dire on se le demande depuis longtemps, depuis que Tatien, au IIe siècle, a conclu à l'accord par le fait en composant cette harmonie où il mêlait en un seul les textes des quatre évangiles. Cette conclusion, prématurée et excessive, avait fait prédominer la recherche de l'harmonie, au risque de méconnaître parmi nous certaines différences appréciables, et cela même de nos jours.

La critique indépendante, elle, suivait précisément la tendance contraire. Elle divisait, mettait en morceaux, pulvérisait. Aujourd'hui encore c'est le dernier mot de tant d'efforts que d'arriver à une poussière de traditions tantôt en lutte les unes contre les autres, tantôt dérivées les unes des autres, moins heureuses que les atomes de Démocrite, puisqu'elles n'arrivent jamais à constituer un tout vivant.

Et certes l'analyse est légitime, et cette opération délicate peut n'avoir qu'un résultat négatif, à savoir dans le cas où l'on n'aboutirait à reconnaître aucune histoire qui fût vraisemblable, sinon tout à fait établie. C'est l'opinion, semblet-il, de la critique radicale, celle qui parle le plus

haut : il en est même qui ont conclu de l'examen de la tradition que Jésus n'avait pas existé.

Ce fut un scandale dans le camp de critiques très incisifs, mais qui ne pouvaient concevoir le grand incendie du christianisme sans une allumette. Ils n'ont pas pour cela compris le devoir qui s'imposait à eux d'essayer loyalement si la tradition, la supposât-on morcelée à l'origine, divergente sur l'ordre des faits, sur plus d'un détail, ne se laissait pas cependant ramener à l'unité de la vie.

C'est ici qu'intervient l'admirable mot d'Héraclite, le ténébreux d'Éphèse : MIEUX VAUT ACCORD TACITE QUE MANIFESTE*. Que voulait dire au juste ce penseur concis à l'excès, mais dont les images reflètent des vues élevées ? Sans doute que l'harmonie cachée, réalisée dans le désordre apparent des choses par la raison universelle, est plus puissante et plus belle que l'harmonie que chacun croit pouvoir constater au dehors. Mais si cela est vrai du monde extérieur, combien plus dans l'ordre de la pensée ! Deux manuscrits, si l'un est copié sur l'autre, ne comptent que pour un ; deux auteurs dont l'un suit l'autre servilement n'apportent qu'un témoignage. Mais deux manuscrits quelquefois divergents supposent deux sources, et leur accord devient significatif. Chaque auteur qui a ses informations et les distribue à sa façon est un témoin qu'il faut écouter, et si deux témoignages, après avoir paru se contredire dans la manière de raconter un fait, sont cependant d'accord sur le fond des choses, cet accord est plus imposant que s'ils s'étaient donné le mot qu'ils répètent.*

Entrant dans le vif sur ce point, deux savants parfaitement indépendants ont écrit[5] : « La concordance vraiment concluante n'est pas, comme on l'imaginerait naturellement, une ressemblance complète entre deux récits, c'est un croisement entre deux récits différents qui ne se ressemblent qu'en quelques points. La tendance naturelle est de regarder la concordance comme une confirmation d'autant plus probante qu'elle est plus complète ; il faut au contraire adopter la règle paradoxale que la concordance prouve davantage quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de concordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits historiques scientifiquement établis. »

Une réserve est nécessaire : la concordance a son importance si un auteur postérieur, s'étant informé, s'en tient à la relation du précédent. Mais ce qui importe ici, c'est que les divergences secondaires entre les témoins ne peuvent être alléguées contre la réalité d'un fait, si les

différences peuvent se résoudre à l'unité en tenant compte de la diversité du point de vue.

Rien n'empêche les critiques de procéder à cette opération de synthèse, rien, si ce n'est qu'ils sont absorbés par la démolition et jugent d'avance impossible la réparation du désastre qu'ils consomment à plaisir.

Peut-être des écrivains catholiques se sont-ils sentis gênés par le dogme de l'inspiration. Les décisions de l'autorité ecclésiastique ne permettent pas d'admettre des divergences réelles, mêmes secondaires, entre les écrivains sacrés. Mais il n'en est pas de même pour l'ordre des faits. Si l'on était obligé de regarder comme des affirmations distinctes d'une suite réelle les soudures opérées entre divers enseignements du Sauveur pour composer un grand discours, ou même les formules « après cela », ou bien si la place différente assignée à certains faits, des nuances du récit dans les paraboles ou les épisodes, obligeaient à doubler perpétuellement les discours et les faits, il serait impossible d'écrire une vie de Jésus Christ qui résistât à une argumentation critique. Mais saint Augustin, si positif dans sa conviction de l'inerrance des écrivains sacrés, a posé lui-même le principe qu'un auteur a pu placer plus tôt dans le temps ce qu'un autre a mis plus tard, et c'est en usant de ce critère qu'il a pu composer son ouvrage sur l'accord des évangiles. Il a même posé le principe d'une harmonisation raisonnable en admettant non seulement qu'un évangéliste a pu taire ce qu'un autre avait écrit, mais encore qu'il a pu le dire d'une autre manière, de sorte que l'intelligence du fait ressorte pour le lecteur de la comparaison des différentes manières. Le texte est admirable et fécond dans sa concision : « *Non enim discrepant rebus, si alius aliquid dicit quod alius tacet, aut alio modo dicit ; magis autem conlata invicem iuvant, ut legentis intellectus regatur*[6]. » *Nous avons le devoir d'imiter cet oracle de la théologie et même de donner à sa méthode plus d'extension.*

Cependant, voici une difficulté nouvelle. Si, d'après nous, les évangélistes ont déplacé les faits, réparti les discours sans se soucier de l'ordre chronologique, nous voilà dans le chaos. Même si nous ne sommes pas avertis par leurs divergences, nous nous sommes mis en état de soupçonner toujours leur peu de souci de l'ordre du temps : « Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

Et c'est bien cette difficulté qui nous a empêché de répondre jusqu'ici à de très obligeantes et très pressantes sollicitations d'écrire une vie de Jésus selon l'ordre des faits.

Nous nous sommes hasardé à choisir en publiant une synopse en grec, puis en français, avec le concours du R. P. Ceslas Lavergne[7]*. C'était indiquer que l'ordre de saint Luc et surtout la chronologie de saint Jean devaient servir de base à une vie de Jésus, autant qu'on peut l'écrire, et comme notre prétention se bornait à présenter l'évangile sous ce jour, le présent ouvrage n'est guère qu'un commentaire rapide de la synopse avec quelques indications historiques, en suivant l'ordre des faits plus ou moins certain, plus ou moins vraisemblable, ou seulement conjectural. En le lisant la synopse en main, il sera moins obscur et ses imperfections seront corrigées par la lumière des textes.*

Cependant je me suis efforcé de le rendre intelligible à ceux qui n'ayant que ce livre sous la main ne pourraient donner beaucoup de temps à cette étude, et je voudrais pouvoir dire, à des personnes absorbées par un travail manuel. Par là même il ne paraîtra pas suffisamment établi sur des raisons plausibles à ceux qui connaissent les difficultés du sujet. Il leur arrivera de penser, et ils ne se feront pas faute de dire, que je les saute à pieds joints. De fait je ne prétends pas les avoir jamais toutes résolues, mais j'ai abordé dans les commentaires de chaque évangéliste celles que je connaissais et qui me paraissaient sérieuses. Ce serait une exigence extravagante que d'obliger le public à lire ces commentaires, sous prétexte que ce dernier ouvrage repose sur eux. Mais il m'était peut-être permis de fonder, sur ce que j'ai essayé de montrer solide, une exposition accessible aux personnes qui m'ont prié de leur épargner l'apparence même de l'érudition[8]*.*

L'accord réalisé sans violence est d'ailleurs en lui-même une preuve de plus que les textes sont l'image d'une réalité.

Lorsque les différents évangiles fournissent pour un même récit des traits particuliers qui s'enchâssent sans aucune peine, il m'est arrivé d'en composer un récit. Le plus souvent il m'a paru tout indiqué d'emprunter à chaque évangéliste les textes où il semble avoir excellé. Lorsque saint Matthieu, saint Marc et saint Luc racontent le même fait, j'ai suivi d'ordinaire saint Marc, qui paraît toujours avoir mieux conservé le ton primitif de la catéchèse de saint Pierre. Dans les discours il en est ordinairement de même de saint Matthieu, comparé à saint Luc. Saint Jean est l'ami, celui qui a le mieux pénétré dans l'intime de la pensée. Nous avons déjà dit que saint Luc l'emporte comme historien.

Cette indication générale dispensera de multiplier les références. Les textes sont parfois analysés ou paraphrasés, souvent cités littéralement.

Les chiffres entre parenthèses après les titres renvoient aux numéros de la synopse.

Étant donné le caractère de l'ouvrage, les notes sont surtout destinées à souligner les rapports des évangélistes entre eux.

Je remercie très cordialement le R. P. Vincent et le R. P. Barrois dont les cartes et plans sont de précieux documents pour suivre les faits sur le sol. Le P. Vincent a bien voulu pousser la complaisance jusqu'à employer mon orthographe de préférence à la sienne dans le cas de Bézatha qu'il écrit Bézétha.

Les photographies sont en grande partie l'œuvre du R. P. Raphaël Tonneau, qui les a faites exprès. Je le remercie aussi des corrections qu'il m'a suggérées après la lecture du manuscrit et des épreuves.

En écrivant cet essai, je n'ai cessé d'implorer l'assistance de la très sainte Vierge Marie. Je la supplie de le bénir. J'aurais voulu qu'il fût irréprochable dans l'ordre de l'information et de la critique. Il est si peu relevé de réflexions pieuses que j'ose à peine dire qu'il a pour but de faire mieux connaître et aimer Notre Seigneur Jésus Christ. Mais la divine impassibilité des évangélistes n'est-elle pas l'expression la plus émouvante de l'étonnement de l'âme en présence du mystère de la Rédemption ? L'amour vient après dans la méditation des textes sacrés, lumière, force, vie. C'est à eux qu'il faudra toujours revenir.

Fr. Marie-Joseph LAGRANGE
Jérusalem, mai 1928

---

1. [Abbé Constant-Henri FOUARD, *La vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*] *Deux volumes, Paris, Lecoffre*.

2. [Mgr Étienne LE CAMUS, *Vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*] *Trois volumes, Paris, Oudin,* 1883.

3. [Henri DIDON, dominicain, *Jésus Christ*] *Deux volumes, Paris, Plon et Nourrit,* 1891.

4. [Louis-Claude FILLION, sulpicien, *Vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*] *Trois volumes, très denses, Paris, Letouzey*, 1922.

5. Charles Victor LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques,* 3e édition, Paris, 1905, p. 172 s.

6. *Lettre* CXCIX, 25. [Quoique l'un dise ce que l'autre passe sous silence, ou qu'il le raconte d'une autre manière ; au contraire, quand on les rapproche, ils se prêtent un mutuel appui, au grand avantage de celui qui lit.]

7. Les notes de la synopse française sont son œuvre.

8. Il y a surtout un renvoi perpétuel tacite aux commentaires pour les indications bibliographiques et les références aux sources. Je renverrai quelquefois au bel ouvrage de MM. Strack et Billerbeck, *Kommentar zum neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, jusqu'à présent trois volumes parus, que je n'avais pu encore utiliser.

Abréviations et symboles

Ac Actes des Apôtres
Am Amos
1 Co Première épître aux Corinthiens
2 Co Deuxième épître aux Corinthiens
Dn Daniel
Dt Deutéronome
Esd Esdras
Ex Exode
Ez Ézéchiel
Ga Épître aux Galates
Gn Genèse
Hb Épître aux Hébreux
Is Isaïe
Jg Juges
Jn Évangile selon Saint Jean. Jo – dans les notes
Jos Livre de Josué
Jr Jérémie
Lc Évangile selon Saint Luc
Lv Lévitique
Mc Évangile selon Saint Marc
Mi Michée
Mt Évangile selon Saint Matthieu
Nb Nombres
Os Osée
1 P Première épître de Pierre
Ps Psaumes
1 R Premier livre des Rois
2 R Deuxième livre des Rois
Rm Romains

1 S Premier livre de Samuel

Tt Épître à Tite

Za Zacharie

† Passage de saint Jean ou de saint Luc que nous avons déplacé de son contexte pour mieux suivre l’ordre chronologique.

* Passage des mêmes, lorsqu’ils semblent s’écarter de cet ordre.

[] Mots ajoutés par nous pour plus de clarté.

() Mots conservés dans la Vulgate, mais qui semblent avoir été ajoutés au texte original par des copistes.

[[ ]] Mots qui ont peut-être fait partie du texte original, mais que la Vulgate Clémentine n’a pas conservés. Il n’y a que trois cas (voir aux §§ 164, 282 et 313).

Prologue de l'Évangile (2)

Lc 1. [1] Puisque précisément plusieurs ont entrepris de composer un récit des faits accomplis parmi nous, [2] d'après ce que nous ont transmis ceux qui ont été dès le début témoins oculaires et serviteurs de la parole, [3] il m'a paru bon, à moi aussi, qui, depuis longtemps, m'étais appliqué à tout connaître exactement, de t'en écrire avec ordre, noble Théophile, [4] afin que tu saches bien la solidité de l'enseignement que tu as reçu.

Ni saint Matthieu ni saint Marc n'ont mis de prologue à leur évangile. Celui de saint Jean n'est point une préface d'auteur, mais une conception théologique qui donne un aspect spécial à la doctrine du Fils de Dieu. Nous le retrouverons donc à la fin de ces pages. Il reste le petit avant-propos de saint Luc, très lumineux, et qu'on voudrait cependant plus explicite[1].

La coutume s'était établie parmi les Grecs de dédier les œuvres littéraires à quelque personnage distingué, et cet usage avait pénétré chez les Juifs. Luc adresse donc son petit livre à Théophile, une Excellence parmi les chrétiens, qui nous est d'ailleurs inconnu.

Quelques années plus tard, Josèphe, juif écrivant sur les choses juives pour les Romains, crut devoir insister longuement sur son impartialité. Luc, comme Polybe, a pensé que cela allait de soi. D'ailleurs il n'a pas dissimulé que son but était d'établir pour son noble ami la solidité de l'enseignement qu'il avait reçu. C'était avouer un dessein apologétique, selon le terme qui a prévalu depuis, et c'est aussi celui que saint Jean professe très nettement : ces miracles ont été écrits « *afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu*[2] ».

Les apologistes ont trop souvent une réputation assez fâcheuse. Comme certains avocats, ils ne seraient pas sévères sur le choix de leurs arguments, pourvu que chaque paquet arrive à son adresse, les mauvaises raisons aussi, en faveur des juges qui ont l'esprit mal fait.

Mais pour un historien comme Luc, qui prétend être digne de ce nom, les juges, outre Théophile lui-même, sont une élite cultivée. Et précisément l'ambition de faire triompher une noble cause oblige à ne se servir que de

faits incontestables. Pour cela il faut recourir aux meilleurs témoins. C'est bien ce que professe Luc, qui, dès le temps où il fut associé à la prédication apostolique, s'appliqua à connaître exactement les faits. Cela lui était d'autant plus facile qu'il entrait ainsi en relations avec ceux qui avaient été dès l'origine des témoins oculaires, les Apôtres et les premiers disciples. Prêchant d'abord parmi les Juifs qui venaient de condamner Jésus sur de faux témoignages, se posant, eux, en témoins véridiques, ils n'auraient rien avancé de faux sans être aussitôt contredits avec une hostilité passionnée. Un auditoire complaisant est tout disposé à accueillir des histoires agréables, fussentelles merveilleuses, si elles sont contées autour d'un foyer, se mêlant aux rêveries du soir : cela n'a pas de conséquence. Mais les disciples de Jésus osaient reprendre une œuvre condamnée par les chefs de la nation comme attentatoire à la religion traditionnelle. La seule tentation d'apologie à laquelle on pouvait craindre qu'ils n'eussent succombé, c'eût été d'atténuer les traits trop accusés, de représenter Jésus comme docile à la Loi, déférent envers les Docteurs, respectueux envers le sacerdoce. Ils méritaient une pleine confiance lorsqu'ils reproduisaient telles quelles les actions et les paroles qui l'avaient fait condamner. Aussi leur témoignage fut-il, dès le premier jour, puni par l'emprisonnement. Luc avait été témoin plus d'une fois du soulèvement de haines qui l'avait accueilli, sans qu'on osât contester les faits. Il était donc sûr de ce témoignage qu'il produisait à son tour.

Il n'était pas le premier ; plusieurs l'avaient précédé dans le récit de faits qui, pour tant d'hommes, avaient été le principe d'une vie nouvelle. Mais il ne les désigne pas. La tradition nomme saint Matthieu et saint Marc ; l'érudition en pressent d'autres. Quels sont les rapports entre ces divers écrivains, comment suppléer au silence de Luc ?

Si ancienne que soit l'écriture aux origines du christianisme, elle a dû être précédée de l'enseignement oral qu'elle consigne et qu'elle conserve, sans en épuiser le contenu. L'enseignement d'une nouvelle doctrine comprend souvent un certain nombre de points qu'il peut paraître plus à propos de transmettre seulement de vive voix, du moins au début. Mais, pour y attirer les esprits, il faut nécessairement faire connaître la personne et les actes de celui qui l'a proposée. Il allait sans dire pour des Juifs que toute doctrine devait être avancée au nom de Dieu, et confirmée par des miracles, à moins qu'elle ne fût une simple invitation à la pratique de la Loi. Ce que nous nommons la catéchèse comprenait donc un tableau de la prédication

de Jésus, et un récit des actes qui l'autorisaient. Le premier maître de cette catéchèse fut naturellement celui qui avait été associé de plus près à l'œuvre du Maître, le compagnon de ses courses, le chef incontesté de ses disciples, Simon-Pierre. Il prononça le premier discours de catéchèse, le premier évangile, dont il avait fixé le point de départ au baptême de Jean et le terme à l'ascension de Jésus dans le ciel[3].

Entre ces deux points extrêmes, Pierre choisissait ensuite, pour les raconter en témoin oculaire, les épisodes les plus significatifs, les paroles les plus caractéristiques, et ce thème une fois donné, l'évangile avait un cadre.

Parmi les disciples il en était un qui avait l'habitude d'écrire, le publicain Lévi, devenu l'apôtre Matthieu, formé à concentrer sa pensée dans des formules saisissantes et claires, imposant ses arguments comme jadis une note à payer. Il prit pour base les récits que Pierre avait narrés avec sa manière spontanée, et les mit au service d'une dialectique nourrie de l'Ancien Testament, afin de prouver que Jésus de Nazareth était bien le Messie attendu, le promulgateur d'une loi morale, la même que l'ancienne, et meilleure par la perfection de la charité. Le charme et la vie des récits étaient quelque peu sacrifiés à leur valeur comme preuves, mais les paroles du Sauveur, recueillies surtout dans cinq amples compositions, avaient retenu leur son, en même temps que leur sens primitif, dans cette langue araméenne qui était celle du pays et par conséquent de Jésus.

On peut supposer aussi que d'autres frères avaient rédigé tel souvenir qui leur était cher. La Passion de Jésus était le patrimoine sacré de tous, et fut probablement la première racontée, la première écrite.

Cependant Pierre était allé fonder à Rome le siège de sa primauté. Il y continuait sa catéchèse, avec chaleur, avec naturel, se laissant aller au souvenir encore présent des détails, reproduisant leur impression sur son âme attendrie. Cette fraîcheur d'émotion, duvet léger qu'un souffle emporte, cette image de la vie reflétée dans une mémoire fidèle, allaient-elles donc disparaître avec lui ? Ses auditeurs prièrent saint Marc son disciple de reproduire ces récits : il le fit sans s'arrêter aux maximes de Jésus, soit que Pierre insistât moins sur ce point, soit que les admirables compositions de Matthieu y eussent déjà pourvu.

Saint Matthieu, appliqué surtout à administrer la preuve que Jésus était le Messie, n'avait pas eu grand souci de l'ordre des faits. Saint Marc suivit une marche qui paraissait plus vraisemblable. Elle donnait à peu près

satisfaction à Luc. Et où aurait-il trouvé, lui qui n'était que disciple des Apôtres, qui n'avait pas suivi Jésus, un guide plus sûr que le dépositaire de la catéchèse de saint Pierre ? Il accueillit donc dans son ouvrage à peu près tout ce que contenait le second évangile, et le plus souvent avec la même suite des épisodes. Cependant il avait conscience d'avoir mieux réussi ce point, grâce à un dessein plus arrêté, servi par des informations précises ; en effet il promet d'écrire avec ordre. Mais l'ordre de l'ancienne histoire, composée avec art, n'était pas nécessairement l'ordre purement chronologique des annales primitives.

Aux événements Luc voulut joindre des discours, répartis selon les circonstances, puisqu'il attachait beaucoup d'importance à mettre chaque chose à sa place, au risque de détruire l'harmonie des grandes compositions de saint Matthieu. Il est probable que les Grecs, plus touchés des maximes éternelles que de la controverse avec les Pharisiens, avaient surtout traduit, et de très bonne heure, quelques discours de l'évangile araméen de saint Matthieu. Saint Luc a donc pu les lire sans connaître le reste de cet évangile : de toute façon les faits et leur ordre, la coordination des paroles, ont eu très peu d'influence sur lui.

Il lui était aussi loisible de constater dans saint Marc – peut-être dans saint Matthieu, s'il l'a connu entièrement – une lacune considérable. Marc n'ignorait pas que Jésus avait prêché en Judée[4], mais il s'était renfermé dans l'horizon de la Galilée, et avait conduit Jésus des bords du lac à Jéricho peu avant la dernière semaine.

Luc apprit, peut-être par des disciples rencontrés à Césarée, peut-être par Jeanne, femme de Chouza qu'il est seul à nommer, et en deux circonstances[5], ce qui s'était passé en Judée pendant une mission qui dura quelques mois. Il l'a donc raconté, mais non plus avec cette vue des lieux, cette précision sur les circonstances et les acteurs du drame qui étaient le don de Pierre. Sûrement celui-ci, Galiléen pur sang, n'était pas aussi à son aise en Judée, et peut-être n'était-il pas toujours présent lors de ce voyage. C'est ainsi que Luc contient toute une partie propre, qui est un trésor inappréciable, mais moins circonstanciée que ce qui s'est passé au bord du lac.

Le prologue de saint Luc ne pouvait faire aucune allusion au quatrième évangile, composé plus tard. Celui-ci est l'œuvre de Jean, fils de Zébédée, le disciple que Jésus aimait. Reprenant pour son compte le thème de l'évangile, sûr d'interpréter la pensée profonde d'un cœur qui lui avait été

ouvert, Jean composa ce que les anciens Pères appelaient l'évangile spirituel. Il connaissait certainement les trois évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc. Il ne les a pas glosés, il ne s'est pas non plus borné à leur donner des compléments. Il a suivi sa voie, évitant cependant de répéter ce que tout le monde savait, à moins qu'une redite, modifiée selon sa manière et ses souvenirs, ne fût nécessaire à la marche de son œuvre. Il a tenu à marquer certains points d'itinéraire, à mieux distinguer les époques. C'est grâce à lui que nous connaissons plusieurs lieux de la Palestine du temps de Jésus, que nous savons que son ministère a duré deux ans et quelques mois, et qu'il a porté la parole à Jérusalem dans chacune des grandes fêtes de Pâque, de la Pentecôte, des Tabernacles et de la Dédicace.

Nous avons déjà dit que l'évangile de saint Matthieu, écrit en araméen, a été traduit en grec. Le traducteur en a fait son œuvre personnelle, conservant la substance de l'évangile araméen, mais en se rapprochant probablement de saint Marc, ne fût-ce que par quelques détails.

La date précise des évangiles n'est pas connue avec certitude. Saint Marc et saint Matthieu grec sont certainement antérieurs à l'an 70, date de la ruine de Jérusalem, mais probablement beaucoup plus anciens, du moins l'original de saint Matthieu. Saint Luc qui a utilisé saint Marc a écrit l'évangile avant les Actes des Apôtres terminés avant l'an 67, date du martyre de saint Paul, ou peut-être un peu plus tôt.

Ce sont ces quatre évangiles qui nous serviront à parcourir la vie de Notre Seigneur Jésus Christ, et nous aurons l'occasion de constater leur harmonie sans rien atténuer de ce qui est leur originalité propre.

---

1. C'est dès ce début, et même surtout ici que nous sommes obligé de renvoyer pour les preuves aux introductions des Commentaires.

2. Jo 20, 31.

3. Ac 1, 22 ; 2, 22 ss.

4. Mc 10, 1.

5. Lc 8, 3 ; 24, 10.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVANGILE DE L'ORIGINE DIVINE ET HUMAINE DE JÉSUS

LA BONNE NOUVELLE

Évangile signifie bonne nouvelle. Cette bonne nouvelle fut d'abord celle qu'a proclamée Jésus après le Baptiste : Le règne de Dieu est proche. Quand ses disciples eurent compris que cette bonne nouvelle était devenue une réalité par le fait même de Jésus, mort et ressuscité pour le salut des hommes, la bonne nouvelle devint plus précise, ce fut la doctrine de Jésus et sur Jésus portée par les Apôtres et proposée à la foi des Juifs puis des Gentils.

C'est ainsi que saint Paul, qui peut-être employa ce mot le premier, prêcha l'évangile, c'est-à-dire le salut en Jésus[1], pour ses fidèles, par la vertu de sa Passion.

Les autres Apôtres, témoins des faits de la vie du Sauveur, saint Pierre surtout, s'étendirent sur les circonstances de sa vie, ses paroles et ses miracles, et cela aussi était l'évangile. Nous avons déjà vu qu'il commençait, selon le programme arrêté par saint Pierre, au baptême de Jean et se terminait à la résurrection et à l'ascension. Saint Marc, disciple de Pierre, n'a pas compris autrement l'évangile.

On pouvait estimer qu'il était inutile de remonter plus haut. Les faits relatifs à l'enfance du Sauveur n'avaient pas transpiré dans le public. Ils n'avaient contribué en rien à faire naître la conviction dans l'âme des disciples, car Jésus passait pour le fils de Joseph élevé à Nazareth ; il semble qu'on pourrait les omettre si l'on voulait seulement se rendre compte de l'impression qu'ont produite sur les Juifs les paroles et les actes de Jésus, et se transporter par la pensée à ces premiers jours pour éprouver en soi-même l'effet de ces paroles et de ces miracles. On a même proposé

d'y voir moins un préambule à la foi qu'une conclusion tirée après coup de la croyance chrétienne, formée par le ministère public du Sauveur seulement. Mais les chrétiens tenaient ces faits pour assurés et ils le sont, quoique nous ignorions dans quel temps les Apôtres en ont été informés. Aussi lorsque saint Matthieu se proposa d'établir solidement en faveur des Juifs convertis et contre les Juifs incrédules que Jésus était bien le Messie, il lui parut opportun de remonter jusqu'à ses origines, de prouver par un livret généalogique qu'il descendait bien de David, que son origine comme Fils de Dieu, c'est-à-dire sa conception surnaturelle avait été prophétisée par l'Écriture, comme aussi sa naissance à Bethléem et son séjour à Nazareth.

Puis saint Luc, venu après saint Marc, a voulu raconter aussi selon leur ordre les faits relatifs à l'enfance. Nous comprenons parfaitement maintenant, et seulement depuis quelques années, comment ces récits de l'enfance appartiennent vraiment à l'évangile, sont même l'évangile au propre sens du mot chez les anciens. Désormais l'opportunité du récit de saint Luc apparaît clairement dans l'ambdivine qui en faisait desiance mieux connue de son temps. Il n'emploie jamais le mot d'évangile, mais il dit deux fois *évangéliser, annoncer la bonne nouvelle*, dans le récit de l'enfance. Et l'on sait aujourd'hui que c'était précisément le cas d'après les usages du temps.

Lorsque les souverains orientaux ont commencé d'être appelés sauveurs et dieux sauveurs, leur naissance prit du même coup une portée décisive. C'était leur origine divine qui en faisait des dieux : elle était consacrée, manifestée à tous par leur naissance[2]. Dès l'an 238 av. J.-C. la naissance du roi Ptolémée était signalée comme point de départ de beaucoup de biens pour tous les hommes. Pour Antiochus de Commagène (de 69 à environ 34 av. J.-C.), sa naissance et son couronnement ont été des épiphanies divines. C'est à ce même moment que Virgile, annonçant au monde le maître qui devait faire renaître l'âge d'or, en saluait les prémices dans une enfance miraculeuse. Enfin en l'an 9 av. J.-C., le proconsul d'Asie Paullus Fabius Maximus proposait de commencer l'année civile par le jour de la naissance d'Auguste. « On se demande, disait-il dans sa proclamation, si le jour natal du très divin César est plus agréable ou plus utile, jour que l'on pourrait justement comparer au commencement de toutes choses, et sinon par la nature, du moins par l'avantage, puisqu'il a mis debout tout ce qui était en déchéance ou tombé dans l'infortune, et qu'il a donné un autre aspect au monde entier, qui aurait succombé à la corruption, si César n'était né,

bonheur commun de tous. » Et ce jour natal de César-Auguste était précisément pour le monde le commencement des bonnes nouvelles, des évangiles ! Car l'avènement de chaque prince était la seconde bonne nouvelle. C'est ainsi qu'en l'an 54 Néron fut annoncé comme l'espérance de tous les biens et le bon génie de l'Univers[3].

Saint Luc s'est donc conformé au protocole officiel ? – Peut-être, mais dans quelles conditions ! Il a plutôt relevé le défi lancé par l'orgueil personnel des monarques ou par l'adulation des courtisans. Il a revendiqué le titre de Sauveur pour un enfant né dans une crèche, et qui n'avait encore que peu d'adorateurs. L'événement cependant lui a donné raison, et c'est de la nativité de Jésus que date cette ère nouvelle, opposée au temps inconnu de l'origine des choses comme celle d'une restauration ; non pas, comme voulait un proconsul, de la naissance d'Auguste, restaurateur d'un ordre public depuis longtemps détruit.

C'est donc vraiment avec la conception surnaturelle de Jésus que devait commencer l'évangile, selon la plus stricte acception de ce terme. Sa mission publique a prouvé sa dignité de Fils de Dieu : mais c'est au moment de l'Incarnation que le Fils de Dieu est devenu le Sauveur habitant parmi nous. Aussi saint Jean, sans entrer dans aucun détail sur l'enfance de Jésus, n'a pas manqué de marquer dès le début du quatrième évangile son origine divine.

Si cet évangile de l'enfance n'a pas été pour les Juifs qui entendaient Jésus une raison de croire, il est une merveilleuse lumière pour nous, les délices des âmes pieuses et contemplatives.

Il nous incline à croire par la beauté d'une harmonie secrète entre la préparation et l'exécution du dessein de Dieu. Il n'enseigne rien sur Jésus, si ce n'est qu'il est Fils de Dieu et parfaitement homme. N'est-ce rien ? Il y est plus parfaitement homme, si l'on peut dire, que dans le reste de sa vie, et c'est pourquoi Marcion, qui n'acceptait qu'un Christ céleste, avait horreur de cette crèche et de ces langes. Il est plus homme parce qu'il est plus faible, un enfant dans les bras de sa mère, assisté par elle, nourri de son lait. Dans ses actions, rien d'extraordinaire. Jésus se contente d'être un enfant. Il ne fait aucun miracle, parce que les miracles confirment la doctrine, et que le temps de l'enseignement n'est pas venu. Le surnaturel est ici tout entier au fond des choses, sauf ces apparitions angéliques, nécessaires pour annoncer la bonne nouvelle à un petit groupe d'élite, puisqu'il faut bien que Marie soit avertie et consentante, que Joseph entre dans les desseins de

Dieu, que quelques bergers, au nom de tout Israël, sachent que le Sauveur est né.

Aussi bien saint Luc, conscient de l'importance suprême de ces faits, n'a pas manqué de recourir, dès cette première page, à ces témoignages assurés dont il se porte garant auprès de Théophile. Deux allusions discrètes mais assez claires[4] font comprendre au lecteur que c'est de la Mère de Jésus elle-même que les disciples tenaient ce qu'il y a de plus intime dans ces origines très humbles, qu'il ne craint pas de coordonner à la grande histoire du temps.

ANNONCE DE LA NAISSANCE DU PRÉCURSEUR (3)

Lc 1.5 Il était au temps d'Hérode, roi de Judée, un prêtre du nom de Zacharie, de la classe d'Abia, et il avait une femme [issue] des filles d'Aaron, et son nom était Élisabeth.

6 Ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et observances du Seigneur, irréprochables.
7 Et ils n'avaient pas d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés en âge.

8 Or il arriva, comme il était de service devant Dieu au tour de sa classe,
9 que, d'après l'usage du service divin, il fut désigné par le sort pour brûler l'encens, de sorte qu'il entra dans le sanctuaire du Seigneur,
10 et toute la foule du peuple se tenait en prière au dehors à l'heure de l'encensement.

11 Or un ange du Seigneur lui apparut, debout, à droite de l'autel de l'encensement.
12 Et Zacharie fut troublé à cette vue, et un effroi fondit sur lui.

13 Or l'ange lui dit : « Ne crains pas, Zacharie, car ta demande a été exaucée et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean.
14 Et ce sera pour toi joie et allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance.
15 Car il sera grand devant le Seigneur, et il ne boira ni vin ni boisson enivrante, et il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère,
16 et il ramènera de nombreux fils d'Israël au Seigneur leur Dieu ;
17 et lui-même marchera devant Lui avec l'esprit et l'énergie d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers leurs enfants et les indociles au sentiment des justes, [de façon à] préparer au Seigneur un peuple bien disposé. »
18 Et

Zacharie dit à l’ange : « À quoi reconnaîtrai-je cela ? Car je suis vieux et
ma femme est avancée en âge. » 19 Et l’ange lui répondit : « Je suis Gabriel,
qui me tiens devant Dieu, et j’ai été envoyé pour te parler et te porter cette
bonne nouvelle. 20 Et tu vas garder le silence, et tu ne pourras pas parler,
jusqu’au jour où ceci arrivera, puisque tu n’as pas cru à mes paroles, qui
s’accompliront en leur temps. »

21 Et le peuple attendait Zacharie, et l’on s’étonnait pendant qu’il s’attardait
dans le temple.

22 Or, étant sorti, il ne pouvait leur parler, et ils comprirent qu’il avait eu
une vision dans le temple ; lui, cependant, leur faisait des signes, et
demeura muet.

23 Et quand furent accomplis les jours de son ministère, il s’en alla à sa
maison.

24 Quelque temps après, Élisabeth, sa femme, conçut. Et elle se tenait
cachée durant cinq mois, en se disant : 25 « Voilà donc ce que m’a fait le
Seigneur, quand il lui a paru bon d’enlever mon opprobre parmi les
hommes. »

« Il était au temps d’Hérode, roi de Judée… »

Nous sommes en Judée, c’est-à-dire dans l’ancienne tribu de Juda, l’un des fils de Jacob, lui-même nommé par Dieu Israël. C’était, avec Benjamin, la tribu qu’honorait la présence du Seigneur dans le temple, celle dont les restes étaient revenus de la captivité de Babylone pour fonder un nouveau peuple, désormais attaché au culte du seul vrai Dieu. Les rejetons des autres tribus qui avaient voulu se joindre à ce germe béni étaient désormais confondus dans une nouvelle unité nationale. Cette portion élue avait résisté sous la domination des successeurs d’Alexandre à toute la séduction de la Grèce. Un moment ébranlée, elle s’était ressaisie, et la persécution d’Antiochus Épiphane n’avait fait que l’affermir dans sa foi. Les descendants des Macchabées, étant de race lévitique, avaient été grands prêtres avant de devenir rois : la nation était donc vraiment gouvernée par Dieu même.

Cependant le faste royal, les relations politiques avec des rois idolâtres avaient donné aux princes Asmonéens quelques allures profanes. Les auxiliaires les plus fervents de la réaction religieuse, les pieux, devenus les Pharisiens ou les élus séparés, s’étaient détachés du nouveau régime et

s'étaient souvenus que le sceptre vraiment national, conservé par Dieu pour rendre au peuple la gloire de David et de Salomon, était réservé pour la race de David. Le fils de David, le roi oint de l'huile sainte, le Messie, comme on disait en hébreu, annoncé par les prophètes et par les psalmistes, était attendu pour délivrer Israël et pour le faire triompher de ses ennemis.

Ce qui tendait les espérances jusqu'à l'exaltation, c'est que le trône n'était même plus occupé par une dynastie nationale. Une sorte de maire du palais, qu'on croyait issu d'Edom l'antique frère ennemi d'Israël, Antipater, avait usurpé le pouvoir au temps du faible Hyrcan. Son fils Hérode, porteur comme lui d'un nom grec, « le fils des héros », avait levé le masque et renversé ses anciens maîtres. Cultivant habilement la faveur des Romains durant les guerres civiles, empressé à rendre hommage au vainqueur, fût-il un ennemi de la veille, il avait enfin conquis la faveur stable d'Auguste, demeuré seul maître du monde romain. Flatteur envers ce maître, mais empressé à maintenir son propre pouvoir grâce au suffrage populaire, Hérode avait rebâti le Temple de Jérusalem avec une nouvelle splendeur. Le Temple était plus que jamais dans la Ville sainte le centre religieux de tout le peuple, avec son sacerdoce légitime, ses cérémonies auxquelles on venait de toutes parts, surtout au temps des trois grands pèlerinages de Pâque, de la Pentecôte, des Tentes ou des Tabernacles. Les sacrifices journaliers y étaient offerts ponctuellement ; même les victimes y fumaient pour le salut de César.

Cet hommage rendu par Auguste à la religion des Juifs jetait cependant une ombre sur cette ferveur religieuse. L'avenir était obscur. Hérode s'en allait, usé et vieilli. Ses fils avaient hérité de ses manières tyranniques, non de son génie. À qui appartiendrait le royaume Juif ? Les Romains guettaient cette proie. Mais quand tout est désespéré, n'est-ce pas le moment où Dieu apparaît en Sauveur ?

On priait ardemment pour le salut d'Israël, on implorait la venue du Messie, surtout au moment où chaque jour on immolait vers le soir l'agneau du sacrifice quotidien. Alors un prêtre entrait dans le Saint pour faire brûler l'encens devant le Seigneur.

Le Temple n'était point, on le sait, cette maison commune à Dieu et aux fidèles qu'est l'église chrétienne. Une immense enceinte était divisée en parvis : le plus étendu était ouvert à tout le monde, puis une barrière ne laissait entrer que les seuls Israélites. Dans le parvis des prêtres s'élevait le Sanctuaire, petite construction qui comprenait le Saint des Saints réservé à

Dieu, et devant lui le Saint où les prêtres pénétraient non sans mystère pour renouveler les pains de proposition, allumer le chandelier, offrir l'encens, pendant qu'au grand air fumait l'autel de l'holocauste. Au moment où la fumée de l'encens montait vers Dieu, les lévites chantaient au son des instruments, le peuple répandu dans les parvis priait en union avec le prêtre. Aux prières prononcées à voix haute pour le bien du prince et du peuple, les plus fervents joignaient dans leur cœur une instante supplication pour la délivrance d'Israël par le Messie.

Le jour où commença le prélude de l'évangile, le prêtre qui encensait se nommait Zacharie. Il avait pour femme Élisabeth. Ils étaient tous deux fort âgés et sans enfant. Comment cette bénédiction leur avait-elle manqué, à eux qui marchaient, en présence de Dieu, irréprochables selon ses commandements et observances ? Peut-être une secrète espérance animait-elle encore la prière de Zacharie, pendant qu'il implorait le Seigneur pour le peuple tout entier.

Or un ange lui apparut, debout, à droite de l'autel de l'encensement placé entre les pains et le chandelier. Il avait l'apparence humaine, indiquée par son nom de Gabriel, « l'homme de Dieu » ou l'être céleste sous une figure d'homme.

Zacharie fut surpris jusqu'au trouble, en proie à cet effroi que causait aux Israélites l'approche d'un être supérieur qui n'avait de l'homme que les apparences.

L'ange lui dit : « Ne crains pas ! », parole que Jésus prononcera souvent, car désormais le message de Dieu n'est point une menace : c'est la bonne nouvelle. Zacharie n'en est pas seulement le confident : il est associé à l'heureux événement. Car sa femme Élisabeth aura un fils, auquel il donnera le nom de Jean, en hébreu Iochanan, c'est-à-dire « Iaho » – le dieu d'Israël – « a été favorable ». Cet enfant sera si grand, que, dès le sein de sa mère, sans attendre le jour de la circoncision où les nouveau-nés commençaient à faire partie du peuple de Dieu, il sera rempli de l'Esprit Saint. Sa naissance sera donc déjà un jour de joie. Sa consécration au Seigneur sera marquée par l'abstention du vin et de toute boisson enivrante. Le moment venu, l'Esprit Saint en fera son instrument, comme il avait fait pour les héros libérateurs et les prophètes. Il marchera avec l'esprit et l'énergie d'Élie, le plus illustre d'entre les fils de l'Esprit. Jusque-là, c'était le rôle de tous les prophètes. Mais voici ce qui distinguera Jean : il préparera au Seigneur un peuple bien disposé. Sa mission ne sera pas close

avec lui. Il sera donc le précurseur d'un autre ? L'ange ne le dit pas très clairement. Tous les voiles de l'avenir ne sont pas levés. Mais Zacharie n'ignorait pas comment le prophète Malachie avait annoncé que le Seigneur lui-même viendrait dans son Temple, précédé d'un messager : « Voici que je vais envoyer mon messager et il déblaiera le chemin devant moi, et aussitôt viendra à son Temple le Seigneur auquel vous aspirez et l'ange de l'alliance que vous désirez[5]. » Les docteurs avaient cru comprendre que ce rôle de précurseur serait confié à Élie, redescendu du ciel où il était monté sur un char de feu. Zacharie était invité à espérer que cet Élie annoncé ne serait autre que son propre fils Jean, animé de l'esprit d'Élie. Mais quel serait l'ange de l'alliance, sinon le Messie ?

Une si glorieuse destinée – être le père du nouvel Élie – était bien pour faire tressaillir l'âme du vieux prêtre, mais devait-il vraiment compter sur cette paternité tardive ?

L'ange aperçut sans doute dans son esprit une nuance d'incrédulité. Il avait certes le droit de demander un signe : « À quoi connaîtrai-je cela ? » Mais il ajouta tristement avec une pointe de doute : « Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Sa faute était sans doute légère ; aussi l'ange ne rétracta pas la promesse de Dieu. Mais parce qu'il avait été quelque peu lent à accueillir cette bonne nouvelle, ces prémices de l'évangile, il fut condamné au mutisme jusqu'à la naissance de l'enfant.

Dans les parvis on s'étonnait que le prêtre restât si longtemps dans le sanctuaire. Quand il sortit, disposé à s'en expliquer, il dut reconnaître son impuissance. Le peuple y vit la preuve d'une apparition divine, mais dont il ne perçait pas le secret.

Puis, le temps de son service achevé, le prêtre Zacharie rentra dans sa maison, située dans la montagne de Juda. Sa femme Élisabeth conçut, et lorsqu'elle en fut assurée, elle se tint cachée pour éviter les commentaires. La bonne nouvelle ne devait pas être communiquée à tous avant le temps. Il fallait d'abord que Marie fût prévenue.

L'ANNONCIATION À MARIE(4)

Lc 1[26] Or, au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de la part de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, [27] à une vierge fiancée à un

homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était
Marie.

28 Et l’ange, étant entré chez elle, lui dit : « Salut, pleine de grâce, le
Seigneur est avec toi. (Tu es bénie parmi les femmes.) »

29 Et elle fut troublée de ce discours, et se demandait ce que pouvait être
cette salutation.

30 Et l’ange lui dit : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant
Dieu. 31 Et voici que tu concevras et que tu enfanteras un fils. Et tu
l’appelleras du nom de Jésus. 32 Il sera grand et sera appelé fils du Très-
Haut. Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père : 33 et il
régnera sur la maison de Jacob pour les siècles. Et son règne n’aura pas de
fin. »

34 Or Marie dit à l’ange : « Comment en sera-t-il ainsi, puisque je ne
connais pas d’homme ? »

35 Et l’ange, répondant, lui dit : « L’Esprit Saint viendra sur toi, la vertu du
Très-Haut te couvrira de son ombre ; et pour cela l’enfant né [sera] saint, il
sera appelé Fils de Dieu. 36

Et voici qu’Élisabeth, ta parente, elle aussi a conçu un fils dans sa
vieillesse, et celle qu’on appelait stérile en est à son sixième mois, 37 car
rien n’est impossible à Dieu. » 38 Or Marie dit : « Voici la servante du
Seigneur : qu’il me soit fait selon ta parole. »

Et l’ange la quitta.

L’apparition de l’ange Gabriel dans le Temple était une des dernières manifestations de la faveur de Dieu dans ce lieu saint avant les voix lugubres de la ruine et le fracas de l’incendie. C’était un suprême oracle dans le décor grandiose empreint de la majesté des siècles, pour annoncer le dernier des hérauts de Dieu. Nous sommes maintenant à Nazareth. Tout y sera, non pas plus divin, mais absolument divin, et tout y est beaucoup plus simple, dans le seul cadre qui convienne au Verbe incarné venu pour servir. Nazareth n’est nommée ni dans la Bible, ni dans Josèphe, ni dans les in-folio du Talmud. Les Vies de Jésus en font une description enchanteresse.

C’est en effet un des plus jolis endroits de Galilée, avec des maisons proprettes, adossées à une haute colline qui domine le sanctuaire de

l'Annonciation (voir le document 1). Mais, transporté au temps d'Hérode, ce tableau ne serait qu'un mirage, fort décevant.

Le problème est d'ailleurs très difficile à résoudre, et c'est à peine si, depuis quelques mois, on peut se former une idée exacte du développement de la petite cité. Les pères Franciscains reconstruisent leur couvent du sanctuaire. En établissant les fondations, le frère Jean, qui dirige les travaux avec une parfaite compétence, a cru d'abord pouvoir faire état du rocher qui paraissait solide, mais il s'est aperçu qu'il était perforé de cavernes artificielles, formant jusqu'à trois étages, de sorte qu'il a dû appuyer sa construction sur des piliers de ciment armé de neuf mètres de hauteur. Sa persuasion est que ces cavités, qui ne contenaient ni ossements ni poteries, étaient des magasins de graines (*silohs*), mis à l'abri, sinon dans une forteresse, du moins dans un lieu facile à défendre, dans l'intérêt des habitants des alentours.

Le lieu du sanctuaire, aujourd'hui en contrebas du village en était donc autrefois le point fort, comme ce fut le cas de l'ancienne Sion de Jérusalem, d'abord la citadelle, puis la ville basse par rapport aux puissants massifs du Temple et de la ville haute.

En suivant cette piste, on reconnaît[6] que l'ancienne Nazareth était assise sur une élévation, à peine digne du nom de colline, nettement dessinée du côté de l'orient, mais peu détachée de la haute colline de l'ouest, et allant du sud au nord jusqu'à la source dite de la Vierge. C'est là sans doute la Nazareth du temps d'Hérode, et quand nous chercherons le site du sommet d'où l'on voulut précipiter Jésus[7], ce ne sera pas sur les points les plus élevés de la moderne Nazareth, mais à l'ancienne et modeste acropole, au point où elle se dresse au-dessus de la vallée de l'est.

En contact immédiat avec la basilique du Moyen Âge, le R. P. Prosper Viaud[8] a découvert des grottes transformées en habitations, qui semblent bien représenter l'état de la maison de la Vierge avant qu'on l'ait transformée en crypte d'une église. Tel était sans doute le type le plus commun des habitations de Nazareth : il en existe encore de semblables dans les rues de la ville moderne, dissimulées par des maisons neuves (voir les documents 2 et 3). L'obscurité où était demeurée Nazareth nous oblige à croire que sa transformation ne s'opéra qu'aux temps chrétiens par l'attraction du sanctuaire. Aujourd'hui encore la cité de Marie monte toujours, jusqu'au sanctuaire de Jésus adolescent, et s'étend même sur la

colline orientale, développant sa forme d'amphithéâtre d'où la vue s'étend sur la plaine d'Esdrelon, étalée à l'infini au pied de ses derniers gradins.

C'est donc vraisemblablement dans le plus modeste réduit que se trouvait celle à laquelle l'ange Gabriel vint adresser un message beaucoup plus auguste que celui qu'il avait apporté dans les lambris dorés du Temple de Jérusalem.

Elle se nommait Marie, en hébreu Mariam. Ce nom était alors assez commun, et, selon les analogies de la langue parlée, on l'interprétait probablement Dame ou Maîtresse. Nous disons encore Notre-Dame pour désigner la Mère de Jésus.

Elle était vierge, fiancée à Joseph, qui était de la maison de David, et elle-même appartenait à cette lignée, comme saint Luc le laisse entendre[9]. Elle était cependant parente d'Élisabeth, qui était, comme son mari Zacharie, de la tribu de Lévi. Les unions d'une tribu à l'autre n'étaient point rares, et Élisabeth descendait sans doute, à un degré que nous ne savons pas, d'une mère de la tribu de Juda et d'un père lévite. C'était la seconde fois en six mois que l'ange Gabriel était chargé d'un message de Dieu. Tous les traits de la seconde entrevue relèvent sa grandeur intérieure bien au-dessus de la première. Tandis que Zacharie avait éprouvé du trouble et de la peur à la vue de l'ange qui ne l'avait pas salué tout d'abord, Gabriel aborde Marie chez elle[10], et lui dit : « Salut[11], pleine de grâce, le Seigneur est avec vous », paroles si souvent redites par les chrétiens ! C'était dire à Marie qu'elle possédait avec plénitude la faveur du Tout-Puissant. Alors seulement la Vierge se troubla, c'est-à-dire que son humilité s'étonna d'une salutation si glorieuse. Elle ne s'était pas effrayée, et cependant l'ange l'invite à ne pas éprouver de crainte, car le but de sa visite est une grâce de Dieu plus insigne que celles qu'elle avait déjà reçues. Elle enfantera un fils auquel elle donnera le nom de Jésus, en hébreu *Iechoua*, c'est-à-dire « Iaho (le dieu d'Israël) sauve ». Il sera grand et on le regardera comme fils du Très-Haut, et il sera fils de David, appelé par Dieu à régner sur le trône de son père, non pas comme lui pour quelques années, mais pour des siècles, car son règne n'aura pas de fin.

Ainsi Dieu avait choisi Marie pour être la Mère du Messie. Si élevé que fût le titre de Fils du Très-Haut, ce pouvait être une marque d'honneur décernée au Messie comme fils adoptif de Dieu. Ce que Marie voyait très clairement, c'est que le Messie qui naîtrait d'elle serait fils de David. Faudrait-il donc qu'il fût le fils de Joseph, son fiancé, qui précisément

appartenait à la maison de David ? Le sens humain, qui s'estime volontiers le bon sens, aurait dit : Pourquoi non ? C'est dans le cours des choses. – Mais le cours des choses avait procédé autrement dès les jours de l'éternité, et le Fils de Dieu ne devait pas avoir d'autre père que Dieu le Père. Marie, elle, s'étonne et interroge : « Comment en sera-t-il ainsi, puisque je ne connais pas d'homme ? » Parole étonnante, assurément, si peu en situation que bien des critiques veulent la rayer du texte. Le résultat serait clair : il ne contiendrait plus rien de ce que saint Luc a voulu signifier, ce serait enlever le diamant pour ne laisser que la monture. Luc, écrivain délicat et coutumier des nuances, n'a pas entendu mettre sur les lèvres de la Vierge remplie de grâce une parole naïve à l'excès, une de ces banalités qu'on nomme truismes, pour l'enchâsser dans les discours divins. Marie a voulu dire qu'étant vierge, comme l'ange le savait, elle désirait demeurer telle, ou, comme ont traduit les théologiens, qu'elle avait fait vœu de virginité et entendait le garder. Elle n'osait pas cependant mettre sa volonté en contradiction avec celle que Dieu avait commencé de lui signifier. « Je ne connais pas », dans sa pensée, c'est : « Je désire ne pas connaître ». Elle ne dit donc pas : « Je ne connaîtrai jamais » pour ne pas traverser les desseins de Dieu ; elle attend la suite de cette ouverture.

Alors, ajoute le sens vulgaire, pourquoi était-elle fiancée à Joseph ? – Parce que, peut-on répondre, elle devait inévitablement l'être par la volonté de ses parents, surtout par la tyrannie de la coutume[12] qui n'admettait pas le célibat volontaire d'une fille d'Israël. Ou bien, obligée de résister sans cesse, elle eût été engagée dans une lutte perpétuelle, elle seule contre tous, et comme ils penseraient, contre toute raison. Elle était fiancée, mais à Joseph. Une simple conjecture, fondée sur la suite des faits, suffit à expliquer comment son vœu de virginité se conciliait avec son propos de mariage, c'est que Joseph était dans les mêmes sentiments, où vivaient alors tant de ces personnages qu'on nomme les Esséniens. Unie par le mariage à cet homme juste, chaste comme elle, elle s'assurait une paix tranquille dans une vie toute consacrée à Dieu par deux âmes dignes de se comprendre et de s'aimer en Lui.

Aussi l'ange ne dit pas un mot pour la détourner de son intention de mariage qui servait si utilement le dessein de Dieu. Il lui révèle seulement que son propos de virginité y répond mieux encore, puisque cette naissance du Messie sera uniquement l'œuvre de Dieu et la sienne : « L'Esprit Saint

viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ; et pour cela l’enfant qui doit naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu. »

Cette fois, c’est la pleine lumière, celle du moins que projette dans la raison un mystère qui la surpasse. L’enfant qui doit naître n’aura d’autre Père que Dieu. Certes ce n’est pas l’opération divine dans le sein de Marie qui en fera ce qu’il est déjà, le Fils de Dieu. Sa génération est éternelle, et le Messie n’aura pas d’autre personnalité que Lui.

Mais cette opération donnant naissance à une nature humaine sans autre action humaine, on peut dire qu’elle sera la cause de la sainteté hors de pair de l’enfant, et la raison pour laquelle on lui donnera un titre auquel il a droit éternellement, celui de Fils de Dieu.

L’union du Fils de Dieu avec la nature humaine eût pu comporter une naissance ordinaire, – les théologiens ne le nient pas, – mais quelle suprême convenance à ce qu’il ne donne à personne autre qu’à Dieu le nom auguste de Père ! Quelle clarté plus grande sur le fait des deux natures unies en une personne ! Quelle dignité plus haute pour Marie, qui seule avec le Père peut dire : « Mon Fils Jésus ! » Quelle consécration de la vie de parfaite chasteté si féconde en biens spirituels parmi les hommes !

Marie avait donc, elle aussi, à consentir au mystère. Elle n’avait pas douté en s’informant, comme avait fait Zacharie. L’ange lui offre un signe, quoique d’un ordre très inférieur, un simple miracle, un indice de la Toute-Puissance de Dieu, et c’est qu’Élisabeth, sa parente, a conçu un fils dans sa vieillesse et que cette femme stérile en est à son sixième mois.

Alors Marie s’inclina, s’abandonna à la volonté de Dieu, et par là même donna le consentement qu’il daignait lui demander : « Voici la servante du Seigneur ; qu’il m’arrive selon votre parole. » Et dès lors, le mystère de l’Incarnation s’accomplit dans son sein. Le salut du genre humain commençait. Cette bonne nouvelle fut aussitôt connue au ciel. Elle allait se répandre peu à peu sur la terre.

La visite de Marie à Élisabeth (5)

Lc 1. 39 En ces jours-là, Marie se mit en route et partit avec diligence pour
la montagne, vers une ville de Juda.
40 Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. 41 Or il arriva,
lorsqu’Élisabeth entendit la salutation de Marie, que l’enfant tressaillit dans

son sein. Et Élisabeth fut remplie de l’Esprit Saint, 42 et elle éleva la voix
avec un grand cri et dit : « Tu es bénie parmi les femmes, et le fruit de ton
sein est béni ! 43 Et d’où m’est-il donné que la mère de mon Seigneur
vienne à moi ? 44 Car, dès que le son de ta salutation est arrivé à mes
oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. 45 Et heureuse celle
qui a cru que s’accomplirait ce qui lui a été dit de la part du Seigneur. »

46 Et Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur, 47 et mon esprit a tressailli
de joie en Dieu mon sauveur,

48 parce qu’Il a regardé la bassesse de sa servante.

Car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse,

49 parce que le Puissant a fait pour moi de grandes choses, et son Nom est saint.

50 Et sa miséricorde [s’étend] de génération en génération, sur ceux qui le craignent ;

51 Il a déployé la puissance de son bras, Il a dispersé ceux qui s’élevaient d’orgueil aux pensées de leur cœur.

52 Il a fait descendre les potentats de [leurs] trônes, et élevé les humbles ;

53 Il a rassasié de biens les affamés, et renvoyé les riches à vide.

54 Il a secouru Israël son serviteur, pour se souvenir de la miséricorde – 55
comme Il avait dit à nos pères – en faveur d’Abraham et de sa race, à
jamais. »

56 Or Marie resta avec elle environ trois mois, et elle retourna dans sa maison.

En parlant à Marie d’Élisabeth, l’ange Gabriel avait suggéré la pensée d’une visite à cette parente. Il ne s’était pas expliqué comme avec Zacharie sur la carrière de l’enfant qu’elle portait. Marie cependant devait conjecturer que les deux interventions divines allaient au même but. Il lui tardait, non pas de constater le signe, car elle avait cru d’une foi parfaite, mais d’assurer Élisabeth de sa sympathie, peut-être de conférer avec elle de la destinée de ces deux enfants. Éclairée d’en haut, mue par la charité, elle se hâta de partir pour aller féliciter et assister la femme jusqu’alors stérile, qui cachait le plus longtemps possible son secret.

Profitant d'une caravane qui se dirigeait vers Jérusalem, peut-être à l'occasion de la Pâque, elle s'achemina vers la montagne de Juda. En employant le nom hébreu de Juda, au lieu de la forme « Judée », saint Luc donne à entendre que la ville où elle allait était dans le territoire de l'ancien royaume de Juda, spécialement dans la tribu de Juda, dont l'extrémité nord touchait Jérusalem. Cette ville, ou plutôt ce village, n'est pas nommé. Une tradition existant déjà au ve siècle désigne le village de Aïn-Karim, « la source abondante », nom arabe substitué à l'hébreu *Karem*[13]. La tradition n'a pas été interrompue et la fête de saint Jean s'y célèbre toujours très solennellement[14].

Marie put arriver le quatrième jour après avoir quitté Nazareth, et entrant dans cette maison amie elle rencontra d'abord Élisabeth. La première, elle la salua avec la cordialité d'une parente, la déférence d'une jeune fille pour une femme âgée, une grâce souriante indiquant qu'elle n'ignorait rien.

Alors s'opéra ce qu'avait annoncé l'ange à Zacharie, que son fils serait rempli de l'Esprit Saint avant sa naissance : l'enfant tressaillit dans le sein d'Élisabeth. C'était comme un pressentiment obscur de l'approche de Celui dont il devait annoncer la venue parmi les hommes. Sa mère, elle aussi, fut remplie de l'Esprit de Dieu et pleinement éclairée sur la dignité de la Mère du Messie. Elle l'a salua donc à son tour en s'écriant dans un transport sacré : « Vous êtes bénie parmi les femmes, et le fruit de votre sein est béni ! Et d'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Dès que le son de votre salutation est arrivé à mes oreilles, l'enfant a tressailli dans mon sein. Bienheureuse celle qui a cru que s'accomplirait ce qui lui avait été dit de la part du Seigneur. » Et Marie[15] répondit par les strophes du cantique que nous nommons le *Magnificat*.

Il est dans toutes les mémoires chrétiennes, et nous n'avons pas à le commenter. Sous l'empire de la joie, il arrive encore aujourd'hui à de simples femmes arabes d'improviser un chant comme on le vit à Mâdaba, après que les chrétiens eurent repoussé une attaque des Sehour, Bédouins de leur voisinage[16].

Pour les principales circonstances, victoire, naissance, mariage, il existe un thème traditionnel, dont les expressions, elles aussi, se transmettent d'une prophétesse à une autre. Marie s'est visiblement inspirée du cantique d'Anne[17], mère de Samuel, saluant dans la naissance de son fils le salut d'Israël, ensuite de l'onction d'un roi, c'est-à-dire d'un Messie. Par là se

manifeste la puissance de Dieu, et aussi sa Sagesse qui triomphe des vaines pensées de l'orgueil.

Ce qu'il faut dire, sans méconnaître l'à-propos du cantique d'Anne, c'est que, dès les premiers mots, il s'élève fort au-dessus de la situation d'une femme stérile devenue mère : elle chante magnifiquement la victoire du Dieu d'Israël, parce que l'arc des puissants est brisé : Iahvé fait mourir et il fait vivre, il jugera les extrémités de la terre. C'est seulement à cause de cet accent triomphal, du pressentiment messianique qui a soulevé l'esprit et le cœur de la prophétesse vers un avenir si haut, que le cantique d'Anne a pu fournir à Marie quelques pensées. Ce qui est propre au *Magnificat,* c'est que cette fois les expressions ne sont pas trop fortes pour dire ce qui s'est opéré en Marie, et qu'elles paraissent à peine suffisantes pour exprimer l'humilité de celle qui glorifie le Seigneur. Pour que toute gloire Lui soit rendue, elle avoue sa bassesse, et cependant, répondant à la félicitation d'Élisabeth, elle avoue que toutes les générations la nommeront bienheureuse. Tandis que le chant d'Anne aurait pu être placé dans la bouche d'un héros, celui de Marie est bien celui de la mère de Jésus. Le regard de Dieu, qui de sa part signifie bienveillance, s'étendra de la même façon sur ceux qui sont petits et connaissent leur misère, tandis que les puissants, les riches comblés, qui s'élèvent par orgueil dans les pensées de leur cœur, seront abaissés et demeureront vides. Et tandis que le regard d'Anne étend déjà la victoire de Dieu aux extrémités de la terre, Marie concentre sa louange sur la grande œuvre de miséricorde promise à Abraham et à sa race, à jamais.

Tout est donc en situation dans le *Magnificat*, même dans cette part indispensable d'honneur rendu aux attributs du Seigneur ; ce n'est point l'enthousiasme d'un disciple de Jésus, écrivant à la lumière de ses miracles et de sa résurrection, mais la joie discrète d'une fille de David, d'une fille d'Abraham, remontant le cours des âges pour y rencontrer la promesse, et qui la sait accomplie en elle, rayonnante déjà de l'auréole promise à son front de mère par l'acclamation suppliante de toutes les générations. Et en effet, toutes les générations accomplissent cette prophétie en la saluant mère de Dieu.

Marie demeura avec sa cousine environ trois mois. Elle se retira avant la naissance de l'enfant d'Élisabeth. Sa place n'était plus là[18], son office charitable étant terminé : beaucoup plus encore qu'Élisabeth, elle n'avait pas à provoquer une curiosité indiscrète si loin de chez elle.

La nativité du Précurseur. Il se retire au désert (6)

Lc 1. 57 Quant à Élisabeth, le temps fut révolu où elle devait accoucher, et
elle enfanta un fils. 58 Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur
avait signalé sa miséricorde envers elle, et ils se réjouissaient avec elle.

59 Et puis le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils
l'appelaient du nom de son père Zacharie. 60 Et sa mère, ayant pris la
parole, dit : « Non, mais il s'appellera Jean. »

61 Et ils lui dirent : « Il n'est personne dans ta parenté qui s'appelle de ce
nom. » 62 Alors ils faisaient des signes à son père [pour savoir] comment il
voulait qu'il s'appelât. 63 Et ayant demandé une petite tablette, il écrivit
pour dire : « Jean est son nom. » Et tous de s'étonner.

64 Or aussitôt sa bouche s'ouvrit, et sa langue, et il parlait, bénissant Dieu.

65 Et tous leurs voisins furent saisis de crainte ; et dans toute la montagne de
Judée, toutes ces choses étaient l'objet des entretiens. 66 Et tous ceux qui en
avaient entendu parler y prenaient garde en leur cœur, en se disant : « Que
sera donc cet enfant ? »

Et, en effet, la main du Seigneur était avec lui.

Le temps révolu, Élisabeth eut un fils. La nouvelle se répandit d'autant plus rapidement qu'elle était demeurée plus longtemps cachée dans une maison isolée, la présence de Marie dispensant Élisabeth de sortir pour pourvoir aux nécessités de sa maison. Ce fut une joie générale parmi les parents et les amis. Le huitième jour, on vint pour circoncire l'enfant. C'était le jour fixé par la Loi, et si formellement que les rabbins autorisaient ce léger travail même le jour du sabbat. Par la circoncision un enfant entrait dans la communauté spirituelle d'Israël, il contractait avec Dieu une sorte d'alliance, il était déjà initié à son culte. Aussi était-ce le moment de lui donner un nom, d'autant que le plus souvent le nom exprimait une louange à Dieu ou reconnaissait ses bienfaits, même dans l'humble événement d'une naissance. Il est assez étrange que les voisins, s'accordant voix au chapitre, aient proposé le nom de Zacharie, car on donnait plus volontiers à un fils le nom de son grand-père que celui de son père, pour éviter les quiproquos. Mais Zacharie étant très âgé, on se disait sans doute que la confusion ne serait pas longtemps à craindre. On agissait d'autant plus librement que, le

principal intéressé étant muet, on ne songeait pas à prendre son avis. Mais Élisabeth intervint. Elle avait son droit comme mère. Dans l'antiquité patriarcale, c'étaient même Rachel et Lia, aussi les autres femmes de Jacob, qui avaient assigné des noms à leurs enfants. Élisabeth déclara nettement que l'enfant s'appellerait Jean. Les commères n'en voulaient pas démordre : Personne ne porte ce nom dans ta famille ! Enfin on s'avisa, avec force gestes, comme s'il était sourd, de consulter le père. Ce prêtre savait écrire, et peut-être avait-il ainsi renseigné Élisabeth. Il demanda une de ces tablettes en bois recouvertes de cire où l'on écrivait avec un poinçon. Il y mit seulement : Jean est son nom. Le cas était jugé et sans réplique. Après cet acte de foi et d'obéissance, sa langue fut déliée, et il parla, bénissant Dieu avec plus de sentiment encore que les autres.

Enfin son silence était rompu ! Que de questions sur son mutisme, sur cette vision qu'il avait eue dans le Temple, sur ce qu'elle avait fait pressentir de cet enfant du miracle ! La curiosité, satisfaite pour le passé, se faisait plus vive pour l'avenir, mais avec un accent d'espérance : Que sera donc cet enfant, sur lequel s'étendait si visible la main du Seigneur ?

> 67 Et Zacharie son père fut rempli de l'Esprit Saint, et prophétisa, disant :

I

68 Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
parce qu'il est venu parmi nous, qu'Il a opéré la délivrance de son peuple,
69 Et qu'Il nous a suscité une corne de salut,
dans la Maison de David, son serviteur.
70 Comme Il l'avait dit par la bouche
de ses saints prophètes d'antan :
71 Pour nous sauver de nos ennemis,
et de la main de tous ceux qui nous haïssent,
72 Faire miséricorde à nos pères,
et se souvenir de sa sainte alliance,
73 Du serment qu'Il a juré
à Abraham, notre père,
Afin de nous permettre, 74 exempts de crainte,
délivrés des mains de nos ennemis,

De le servir [75] en sainteté et justice,
en sa présence, durant tous nos jours.

II

[76] Et toi-même, petit enfant,
tu seras nommé prophète du Très-Haut ;
Car tu marcheras devant la face du Seigneur,
pour préparer ses voies,
[77] Afin de donner la connaissance du salut à son peuple,
en la rémission de leurs péchés,
[78] Ensuite de la miséricorde du cœur de notre Dieu,
qui l'amènera parmi nous, Astre levé d'en haut,
[79] Pour éclairer ceux qui sont assis
dans les ténèbres et l'ombre de la mort,
Afin de mettre nos pieds dans le bon chemin,
sur la voie de la paix. »

[80] Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il était dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.

Zacharie exprima toute cette joie et ces aspirations dans un cantique, et c'est le *Benedictus* que les clercs récitent chaque jour à l'office de Laudes, au moment où l'aurore apparaît. L'heureux père a été mis au courant des espérances de Marie. Sa présence, à elle seule, était pour lui une lumière qui a grandi avec la naissance de Jean, avec les confidences ravies d'Élisabeth. Aussi, entrant dans l'esprit qui sera celui de son fils, dans l'esprit d'Élisabeth inclinant son bonheur devant la dignité plus haute de Marie, il ne pense d'abord qu'à ce salut déjà commencé dans la maison de David, selon la promesse faite aux anciens prophètes, selon l'alliance et le serment juré à Abraham. Comme tous les enfants d'Israël, il ecompte leur délivrance des ennemis qui les haïssent, mais pour lui ce repos ne sera que la condition la meilleure pour servir Dieu dans la justice et la sainteté.

C'est seulement après avoir ainsi béni Dieu de la venue du Fils de Marie en s'unissant à ses pensées, que Zacharie s'adresse enfin à ce petit enfant qui lui a été donné et qui sera le Prophète du Très-Haut, bien plus, qui préparera ses voies. Les voies de Dieu ce sont les voies du Messie, Jean devant précéder celui qui à la fois sera l'envoyé de Dieu, et agira comme Dieu lui-même. Désormais l'espérance de la délivrance politique s'efface dans une lumière nouvelle, comme si les vrais ennemis n'étaient autres que

les offenses à Dieu. Ce sera le ministère de Jean d'annoncer le salut par la rémission des péchés, en suite de la miséricorde du Cœur de Dieu, qui fera apparaître parmi les hommes un astre levé dans les hauteurs. Les hommes, même au pays d'Israël, sont assis dans des ténèbres épaisses, attendant la lumière du jour pour se mettre en marche. Le Messie leur indiquera le bon chemin, celui de la paix, où ils trouveront le salut.

Ainsi le cantique se termine comme il avait commencé : le Fils de David apparaît sous les traits d'un être divin, dont Jean ne sera que le précurseur.

En attendant qu'il fût manifesté à Israël, l'enfant croissait, et la force de l'Esprit s'emparait de lui de plus en plus. Elle le poussa au désert pour le préparer à sa mission.

Ces quelques mots de saint Luc ne suffisent pas à ceux qui aimeraient associer des influences humaines à cette action de l'Esprit. On a imaginé que, dans son adolescence, Jean avait été initié aux doctrines et aux pratiques de ces exilés volontaires, vivant cependant en communautés sur les bords de la mer Morte, les Esséniens.

Sans rompre avec le judaïsme, ils avaient été touchés par la contagion de la pensée grecque. L'antique doctrine de Pythagore semblait revivre. Prêchant avec force la supériorité de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière, les Esséniens regardaient la mort comme la délivrance de l'âme et ne se souciaient pas d'occasionner la chute des âmes dans des corps en engendrant des enfants.

Jean aurait été formé à cette discipline de l'esprit, à cet ascétisme et à des purifications incessantes[19]. Mais toute la vie du Baptiste, nous le verrons, proteste contre cette intrusion d'une philosophie étrangère. L'Esprit qui l'animait était celui de la Loi, quoique son rôle, celui du dernier des prophètes, ait été d'orienter les âmes vers un plus grand que lui.

JOSEPH ASSUME LA PATERNITÉ LÉGALE DE JÉSUS (7)

Mt 1. 18 Or, la génération de Jésus Christ était telle :

Sa Mère Marie ayant été fiancée à Joseph, avant qu'ils eussent habité ensemble, elle se trouva enceinte par la vertu de l'Esprit Saint. 19 Joseph, son mari, étant juste et ne voulant pas l'exposer au décri public, forma le dessein de la répudier secrètement. 20 Comme il était dans cette pensée,

voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme, car ce qui est conçu en elle est l'ouvrage de l'Esprit Saint.
21 Elle enfantera un fils. Et tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés. »

22 Or, tout cela arriva pour que fût accompli ce que le Seigneur avait prononcé par le prophète qui avait dit :

23 Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui veux dire « Dieu avec nous ».

24 Réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé. Et il prit avec lui sa femme ;
25a et il ne la connaissait pas jusqu'au jour où elle enfanta un fils (25b, § 9).

Marie était revenue à Nazareth. Quand elle arriva dans la grande plaine d'Esdrelon et aperçut le petit village sur le haut de la montagne, nul doute que sa pensée ne se soit portée vers Joseph son fiancé. Il ne semble pas qu'elle lui ait fait confidence de son état. Elle comptait sur sa réserve, même sur sa confiance ; elle comptait surtout sur Dieu qui saurait conduire toutes choses. Rompre avec Joseph eût été s'exposer à des bruits infamants, et d'ailleurs elle n'en avait pas le droit, selon la coutume israélite. Pour nous le mariage est un sacrement qui noue à un moment donné des liens indissolubles. Jusqu'à ce moment le mari n'a aucun droit, les fiançailles peuvent être rompues des deux parts.

Chez les Juifs la jeune fille accordée par son père à un homme était désormais sous sa loi. Il ne dépendait plus que de lui de donner au mariage tout son caractère en l'amenant sous son toit. Même il pouvait en prendre possession chez son beau-père, pourvu que ce fût d'une façon officielle. Dans l'intervalle la fiancée coupable avec un autre eût commis un véritable adultère. La Loi permettait au fiancé de la dénoncer, et la peine normale était la mort[20]. Il n'y était pas strictement obligé, mais son silence pouvait passer pour une connivence honteuse.

Or le jour vint où Joseph s'aperçut que son accordée était enceinte. Qu'un premier mouvement de surprise et d'indignation se soit élevé dans son cœur, c'eût été bien naturel, mais il ne s'y arrêta pas. Il résolut même de ne pas la livrer au décri public en la dénonçant, et, d'après le texte qui nous fait connaître cette histoire, non pas par indulgence, mais « parce qu'il était juste ». Le juste ne condamne pas sans avoir une preuve décisive de

culpabilité. Joseph ne l'avait pas. On dira que toutes les apparences étaient contre Marie. Sans doute. Mais Joseph devait tenir compte aussi de sa vertu, de sa sérénité, de l'évidente innocence d'une si pure créature, de son propre amour qui ne pouvait s'être trompé. Combien de fois n'a-t-on pas eu recours à l'inconnu, à l'invraisemblable, pour résister à l'opinion publique ameutée, en faveur d'une personne aimée d'un amour sûr de lui ! Si Joseph n'avait pas cru à la possibilité d'un fait miraculeux, il est peu probable qu'il ait été docile à l'avertissement d'un songe.

Dans cette anxiété le parti le plus prudent lui parut être de rendre à Marie sa liberté, avec une telle discrétion que personne ne pût la soupçonner d'une faute[21].

Avant qu'il fût tout à fait décidé, un ange du Seigneur lui apparut en songe. Il l'interpella comme Fils de David, insinuant déjà par là qu'il s'agissait du Messie dont il devait paraître le père, afin de lui transmettre, par le fait du mariage, les droits de la maison de David. L'ange ajoutait : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie ta femme », c'est-à-dire de donner à tes fiançailles la sanction légale définitive : « car ce qui est conçu en elle est un ouvrage de l'Esprit Saint ».

C'est ainsi que saint Matthieu, le premier évangéliste, disait d'un mot ce que nous avons vu exposé plus longuement par saint Luc[22]. Lui aussi exprime à sa façon la bonne nouvelle, apportée non plus à Marie, mais à Joseph, dépositaire des promesses légales : Marie ta femme « enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus » – autre coïncidence sur ce nom du Sauveur – « car il sauvera son peuple de leurs péchés ». Comme Luc, Matthieu a conscience de l'élévation de ces âmes choisies. Tandis que les Apôtres seront si longtemps sans comprendre le vrai rôle du Messie, Joseph est averti comme Zacharie qu'il sera le Libérateur du péché. Puis, selon sa coutume, dont nous avons ici le premier exemple, l'évangéliste fait allusion à la prophétie de l'Emmanuel dans Isaïe, la plus claire sur l'enfant-Dieu : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Prophétie claire, disons-nous quoique encore voilée, car ce voile est seulement l'ambiance des temps assyriens sous le roi Achaz. Or la prophétie domine les temps comme un avion des paysages : tout apparaît sur le même plan. Quand une fois l'événement a fait la lumière, les circonstances du passé s'enlèvent comme un brouillard aux rayons du

soleil, et l'esprit est frappé de cette coïncidence des termes avec un fait si grandiose que personne n'aurait osé le concevoir. Les paroles d'Isaïe qui suivent, consacrées à l'Emmanuel, apportent dans les âmes une conviction très douce durant la nuit de Noël :

Car un enfant nous est né,
    un Fils nous a été donné ;
Il a sur son épaule la souveraineté;
    et on lui donnera pour nom :
Merveilleux-Conseiller,
    Dieu-fort,
Père à jamais,
    Prince de la paix ;
Pour agrandir la souveraineté,
    et pour la paix sans fin,
Sur le trône de David
    et dans son royaume ;
Pour l'affermir et le consolider,
    Dans le droit et dans la justice,
Dès maintenant à jamais.
    Le zèle de Iahvé des armées fera cela[23].

Cependant le nom de Jésus ne se trouve pas dans cette énumération. Le Nouveau Testament n'est pas une imitation qui dépende de l'Ancien. C'est lui qui est la réalité, dont l'autre n'est que la figure.

Réveillé de son sommeil, digne par sa confiance des confidences de Marie, Joseph prit sa femme chez lui, et, quand elle eut un fils, il lui donna son nom de Jésus.

C'est donc lui qui introduisit Jésus dans le monde comme descendant de David.

LA GÉNÉALOGIE DE JÉSUS(20)

Lc 3. 23 Et Jésus en commençant [son minis-tère], avait environ 30
ans, étant fils, comme on le pensait, de Joseph, fils d'Héli, 24 (fils de
Matthat, fils de Lévi), fils de Melchi, fils de Iannaï, fils de Joseph, 25
fils de Mattathias, fils d'Amos, fils de Naoum, fils d'Esli, fils de

Mt 1. 1 Livret d'origine de Jésus, Christ, fils de David [et] fils d'Abraham :

Naggaï, 26 fils de Maath, fils de Mattathias, fils de Séméïn, fils de
Iosech, fils de Ioda, 27 fils de Ioanan, fils de Résa, fils de Zorobabel,
fils de Salathiel, fils de Néri, 28 fils de Melchi, fils d'Addi, fils de
Kosam, fils d'Elmadam, fils d'Er, 29 fils de Jésus, fils d'Éliézer, fils de
Iorim, fils de Matthat, fils de Lévi, 30 fils de Siméon, fils de Juda, fils
de Joseph, fils de Ionam, fils d'Éliacim, 31 fils de Maléa, fils de
Menna, fils de Mattatha, fils de Nathan, fils de David, 32 fils de Jessé,
fils de Iobed, fils de Boos, fils de Sala, fils de Naasson, 33 (fils
d'Aminadab), fils d'Admin, fils d'Arni, fils de Hesron, fils de Pharès,
fils de Juda, 34 fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, fils de Thara,
fils de Nachor, 35 fils de Sérouch, fils de Ragaü, fils de Phalec, fils
d'Eber, fils de Sala, 36 fils de Caïnan, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils
de Noé, fils de Lamech, 37 fils de Mathousala, fils de Hénoch, fils de
Iaret, fils de Maléléel, fils de Caïnan, 38 fils d'Énos, fils de Seth, fils
d'Adam, fils de Dieu.

2 Abraham
engendra Isaac. Isaac
engendra Jacob. Jacob
engendra Juda et ses
frères.3 Juda engendra
Pharès et Zara, de
Thamar. Pharès
engendra Esrom.
Esrom engendra
Aram. 4 Aram
engendra Aminadab.
Aminadab engendra
Naasson. Naasson
engendra Salmon. 5
Salmon engendra
Booz, de Rahab. Booz
engendra Iobed, de
Ruth. Iobed engendra
Jessé. 6 Jessé
engendra le roi David.

David engendra
Salomon, de la femme
d'Urie. 7 Salomon
engendra Roboam.
Roboam engendra
Abia. Abia engendra
Asa. 8 Asa engendra
Josaphat. Josaphat
engendra Joram.
Joram engendra Ozias.
9 Ozias engendra
Joatham. Joatham
engendra Achaz.
Achaz engendra
Ézéchias. 10 Ézéchias
engendra Manassé.
Manassé engendra
Amon. Amon
engendra Josias. 11
Josias engendra
Jéchonias et ses frères,
lors de la déportation à
Babylone.

12 Après la
déportation à
Babylone, Jéchonias
engendra Salathiel,

Salathiel engendra
Zorobabel. 13
Zorobabel engendra
Abioud. Abioud
engendra Éliacim.
Éliacim engendra
Azor. 14 Azor
engendra Sadoc.
Sadoc engendra
Achim. Achim
engendra Élioud. 15
Élioud engendra
Éléazar. Éléazar
engendra Matthan.
Matthan engendra
Jacob. 16 Jacob
engendra Joseph, le
mari de Marie, de
laquelle naquit Jésus
qu'on appelle
« Christ ».

17 Donc, total des
générations : depuis
Abraham jusqu'à
David :

14 générations ;
et depuis David
jusqu'à la déportation
à Babylone :

14 générations ;
et depuis la
déportation à
Babylone jusqu'au
Christ :

14 générations.

Joseph en effet descendait de David. Saint Luc et saint Matthieu sont d'accord sur ce point, qui ne semble pas avoir été contesté du vivant du Sauveur. On ne pouvait le saluer Messie sans le croire fils de David. Il l'était par Joseph, que tout le monde regardait comme son père.

Saint Matthieu a fourni dès le début de son évangile son livret de généalogie. Jésus étant l'objet de la promesse faite à Abraham, il convenait de remonter à ce père des autres patriarches, Isaac et Jacob. En suivant les filiations contenues dans l'Écriture sainte, on arrivait aisément à David en quatorze générations. De David à Jéchonias, au temps de la captivité de Babylone, Matthieu trouvait encore quatorze générations d'après la série des rois, sauf à en omettre trois, Ochozias, Joas et Amazias, parfaitement connus, ce qui prouve bien qu'il n'entendait pas tracer une liste complète. Et il y a encore quatorze générations de Salathiel à Joseph, chiffre dont l'exactitude ne peut être contrôlée, et qui n'offre pas plus de garanties. Quatorze a peut-être été choisi parce que les lettres hébraïques qui écrivent le nom de David font, prises comme nombres, un total de quatorze. Mais l'incertitude sur le nombre des générations n'entache pas la valeur de la généalogie.

Dans la primitive Église, les parents de Jésus étaient en possession du titre de fils de David, et l'empereur Domitien s'en inquiéta, d'après l'historien Hégésippe. Renseignements pris, ils ne parurent pas redoutables, et on les laissa aller[24]. On objecte cependant que, si l'arbre généalogique de saint Matthieu avait été bien en règle et reconnu de tous, saint Luc n'en aurait pas produit un autre qui remonte à David par Nathan au lieu de Salomon. Quelques commentateurs ont expliqué que saint Luc a tracé la filiation non plus de Joseph, mais de Marie. C'est un fait cependant que le troisième évangéliste aboutit aussi à Joseph, avec la claire notion d'une filiation putative ou adoptive. La tradition des Pères n'est pas moins formelle que le texte.

C'était donc tout ce qui importait ici, et chacune des deux généalogies peut très bien, sans cesser d'être vraie, procéder par des adoptions remplaçant la ligne directe par une ligne collatérale. En pareil cas, c'est le droit qui règle tout, et il se transmet par des frères, aussi bien que par des fils. Une généalogie sémitique considérerait Henri IV roi de France comme fils de Henri III qui a reconnu son droit : l'essentiel est que tous deux descendent de saint Louis. Un phénomène semblable a pu amener à rattacher Joseph à deux pères différents. Dès le début du IIIe siècle, Jules Africain voyait là une application d'une institution légale. Le fils d'un homme qui avait épousé la veuve de son frère, avait, outre son père naturel, comme père légal le premier mari de sa mère[25]. C'est ce que nous ne pouvons vérifier à propos de Joseph, mais, encore une fois, une solution

précise n'est pas requise en pareil cas. Il eût été plus intéressant à nos yeux de connaître la lignée de Marie, qui seule a transmis à Jésus le sang de David, et nous n'avons aucun élément pour la reconstruire. Dans la pensée de saint Luc, la descendance davidique intéressait surtout les Juifs. Et comme Jésus est le Sauveur du monde et non seulement le Messie des Juifs, il a voulu remonter plus haut que David, jusqu'au père du genre humain, Adam, qui fut de Dieu, non point comme fils, mais comme sa créature. De cette façon Jésus est dans l'humanité un nouveau point de départ : la rédemption est une date qui répond à celle de la création.

LA NAISSANCE DE JÉSUS À BETHLÉEM (8)

Lc 2. 1 Or il arriva, en ces jours-là, qu'il sortit un édit de César Auguste [ordonnant] que l'univers entier fût recensé. 2 Ce recensement fut antérieur à [celui qui eut lieu] Quirinius étant gouverneur de Syrie.

3 Et tous partaient pour s'inscrire, chacun dans sa propre cité. 4 Joseph monta donc aussi de la Galilée, de la ville de Nazareth, vers la Judée, vers la ville de David qui se nomme Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la famille de David –, 5 pour s'inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte.

6 Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter arriva. 7 Et elle enfanta son fils premier-né. Et elle l'enveloppa de langes. Et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

8 Et il y avait dans cette même contrée des bergers qui demeuraient aux champs et veillaient durant la nuit sur leur troupeau. 9 Et un ange du Seigneur parut près d'eux et la Gloire du Seigneur les enveloppa de lumière. Et ils furent saisis d'une grande crainte. 10 L'ange leur dit : « Ne craignez pas ; car voici que je vous annonce une grande joie, destinée à tout le Peuple ; 11 car il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. 12 Et voici ce qui vous servira de signe : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

13 Et aussitôt il y eut avec l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, louant Dieu et disant : 14 « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la

terre parmi les hommes de bonne volonté. »

15 Et lorsque les anges les eurent quittés allant au ciel, les bergers se disaient les uns aux autres : « Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé [et] que le Seigneur nous a fait connaître. » 16 Et ils vinrent en hâte. Et ils trouvèrent Marie, et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche.

17 Ce qu'ayant vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant. 18 Et tous ceux qui les entendirent s'étonnèrent de ce qui leur avait été dit par les bergers ; 19 mais Marie retenait toutes ces paroles, les méditant dans son cœur (cf. verset 51, § 14).

20 Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, comme il leur avait été dit (cf. Mt 2, 1, § 11).

Marie et Joseph, désormais inséparables, furent amenés à prendre le chemin de Bethléem. C'est là que Jésus devait naître d'après les prophéties[26]. À vrai dire elles affirment une seule chose : que le Messie devait sortir de Bethléem, qui était la ville d'origine de David. Étant fils de David, on pouvait le dire issu de Bethléem. Cependant on entendait une prophétie de Michée dans un sens plus étroit, et la naissance de Jésus à Bethléem lui donnait un accomplissement plus sensible.

Donc, objecte une critique qui s'attribue un flair supérieur, c'est pour réaliser une prophétie qu'on a imaginé la Nativité à Bethléem. Renan a écrit sans sourciller, comme si tout le monde était d'accord : « Jésus naquit à Nazareth[27]. » Tout ce qu'a écrit saint Luc sur le recensement qui amena Joseph et Marie à Bethléem serait fiction pure.

Or on reconnaît aujourd'hui que ce récit aurait dû apprendre aux érudits certaines précisions qui se dégagent peu à peu des textes nouvellement découverts.

L'affirmation de Luc est que l'empereur Auguste ordonna le recensement de tout l'empire romain, qu'on nommait communément la terre habitée. Cette opération cadastrale fut appliquée même à la Palestine au temps d'Hérode. Elle eut pour résultat d'amener à Bethléem Joseph et Marie. Elle fut dans un certain rapport avec Quirinius qui fut légat de Syrie.

Ce dernier point n'est pas encore complètement élucidé. Nous avons proposé de traduire : « Ce recensement fut antérieur à celui qui eut lieu, Quirinius étant gouverneur de Syrie. » De cette manière il n'y a aucune

difficulté. Il est certain que ce grand personnage fit opérer le recensement de la Judée au moment où elle fut incorporée à la province romaine de Syrie, en l'an 6-7 après J.-C., tout en conservant un magistrat propre, nommé procurateur. Ce recensement qui consacrait la domination de maîtres adorateurs des faux dieux fut l'occasion d'une terrible insurrection religieuse. Il demeura célèbre, et pour éviter toute confusion, Luc aurait distingué un recensement général de ce recensement spécial d'incorporation à l'empire.

D'autres préfèrent admettre que Quirinius, qui fut en effet deux fois gouverneur de Syrie, a présidé à ce premier recensement dans sa première légation ; mais il est difficile d'en fixer la date et encore plus de la faire concorder avec celle que suppose saint Luc.

De toute manière on reconnaîtra qu'une difficulté de chronologie, ou plutôt une incertitude sur un point particulier n'autoriserait pas un historien à mettre en doute un fait d'ailleurs plausible.

Or il est certain qu'Auguste a pris soin de faire recenser son empire, et s'il a conçu le dessein d'y comprendre le royaume d'Hérode, dont l'annexion était prochaine, ce n'est pas par égard pour le tyran vieilli et déconsidéré qu'il s'en serait abstenu.

Quant à la manière dont les Romains procédaient à cette description des personnes et des biens, même dans les provinces, nous sommes merveilleusement renseignés par un papyrus récemment découvert. Elle se faisait par maison, c'està-dire par clan, de sorte que chacun était obligé de revenir se faire inscrire à son lieu d'origine.

Gaius Vibius Maximus, préfet d'Égypte, ordonnait qu'en vue du recensement par maison qui allait avoir lieu, tous ceux qui s'étaient éloignés pour un motif quelconque retournassent dans leurs foyers pour remplir la formalité accoutumée du recensement[28]. S'il en était ainsi en 103 ap. J.-C., ce fut à plus forte raison le cas quand les coutumes anciennes n'avaient pas été nivelées par les usages du droit romain.

En Égypte on exigeait des prêtres seulement leurs titres généalogiques en règle. Chez les Sémites les familles, même dans une humble condition, se piquaient de connaître leurs ancêtres.

Aujourd'hui encore chaque Maronite émigré, à Jérusalem ou jusqu'aux États-Unis, sait très bien à quel clan il se rattache et dans quel village il devrait retourner pour se faire inscrire si cela était requis.

Joseph devait donc, comme descendant de David, se rendre à Bethléem. Qu'il y ait amené Marie, cela se comprend assez, ne voulant pas la laisser seule. Et pourquoi n'auraient-ils pas eu la pensée de séjourner quelque temps à Bethléem, ayant été avertis que Jésus serait le restaurateur du trône de David ?

Ainsi par ce décret du maître de l'Empire, mettant en mouvement ces humbles personnes, s'accomplissait une prophétie : « Que faites-vous, princes du monde… mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines[29]. »

En règle avec l'érudition la plus chatouilleuse, nous pouvons nous livrer en paix au charme de ce récit qui remplit les cœurs de joie, ceux des enfants et plus encore ceux des mères.

Joseph et Marie s'engagèrent donc sur la route qui de Nazareth conduisait à Jérusalem, puis à Bethléem, distance bien longue à parcourir dans la situation de Marie, car, à moins d'entrer dans la voie des apocryphes, nous devons penser qu'elle en éprouvait une certaine incommodité. Les Romains n'avaient pas encore tracé leurs routes admirables. Cependant on pouvait faire le trajet dans des chars, et plus commodément dans des litières. Mais le couple était sans doute trop pauvre pour recourir à ces moyens luxueux. À Bethléem ils ne trouvèrent pas de place dans ces grandes auberges qu'on nomme aujourd'hui des *khans*, où les gens et les bêtes s'installent comme ils peuvent les uns à côté des autres. Le bureau de recensement fonctionnant alors à Bethléem attirait beaucoup de monde. Ils trouvèrent cependant l'hospitalité la plus modeste dans une de ces grottes qui servaient de demeure pour les personnes et d'écurie pour les animaux. Peut-être étaient-ils là depuis plusieurs jours, Joseph attendant son tour pour être inscrit, quand Marie enfanta son fils premier-né. Saint Luc qui emploie cette expression savait très bien qu'aucun chrétien de son temps ne s'y méprendrait. Il ne parlera jamais de frères ou de sœurs de Jésus : personne n'ignorait que ce premier-né était demeuré unique. Il préparait seulement ainsi, en écrivain prévoyant, ce qu'il aurait à dire de la présentation au Temple regardant les premiers-nés. Dans cette habitation-écurie il y avait naturellement une mangeoire en forme de petite nacelle pour contenir l'orge offerte aux bêtes de somme ; elle servit de berceau pour y déposer l'enfant que Marie elle-même enveloppa de langes. La naissance de ce fruit divin n'avait pas intéressé sa virginité plus que sa conception,

d'une manière ineffable que nous devons supposer digne de Dieu et de la Mère qu'il avait choisie pour son Fils.

Le lieu traditionnel de la Crèche, assuré par une longue tradition[30], est un peu à l'est et en contrebas de l'ancienne bourgade, située au point le plus élevé du village actuel. En descendant encore à l'orient, on a bientôt franchi la limite des cultures. Bethléem était, bien plus que Jérusalem, la reine du désert. C'est encore là que les tribus nomades viennent acheter du blé et vendre leurs tissus et leurs fromages. Il y avait donc tout près des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux. En hiver, et à la fin de décembre, date à laquelle s'est arrêtée la liturgie, les troupeaux des villageois étaient probablement rentrés la nuit dans les étables ; mais chez les vrais pasteurs il n'y en avait point au désert où la température est plus douce à mesure qu'on descend vers la mer Morte. Un groupe de ces nomades – car ils n'étaient pas de Bethléem – était demeuré éveillé cette nuit-là, devisant sans doute en gardant les troupeaux.

Soudain un ange se trouva près d'eux, et ils furent enveloppés de lumière. Cette lueur les effraya, leur paraissant surnaturelle.

L'ange dit : Ne craignez point ! Car il venait lui aussi annoncer la bonne nouvelle. L'évangile est donc bien tout d'abord un message du ciel à la terre. La révélation s'adresse à Israël : c'est le sujet d'une grande joie, car dans la cité de David un Sauveur vient de naître, qui est le Messie, Seigneur auquel est dû l'hommage. À eux maintenant de chercher et de se convaincre qu'ils n'ont pas été trompés par une illusion : ils trouveront un enfant dans une mangeoire, non pas abandonné dans sa nudité comme cet étrange berceau le donnerait à croire, mais enveloppé de langes.

Et comme si le ciel s'associait à cette joie, une troupe nombreuse de l'armée céleste apparut encore, louant ce Dieu d'Israël qui avait voulu être nommé Iahvé des armées d'en-haut, et qui allait être reconnu pour l'unique Dieu du monde :

Gloire à Dieu dans les hauteurs,
Et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté.

Ainsi Dieu recueillera la gloire, la gloire du pardon accordé aux hommes qui voudront bien, d'une volonté droite, accueillir celui qui est venu pour les sauver, et leur apporter ainsi la paix.

Tel est donc l’évangile annoncé à ces hommes simples. Ils avaient conservé dans leur désert l’ancien idéal d’Abraham, venu en nomade de Chaldée, sous la tente qui seule abritait alors le culte du vrai Dieu. Tandis que l’Israël des villes n’évitait de se contaminer au contact des Gentils que par un isolement moral où il entrait beaucoup d’orgueil, ces pasteurs, vivant de peu, de mœurs strictement surveillées, habitués à la présence de Dieu épandue dans les solitudes, se montrèrent dociles à la voix céleste. Ils se dirent les uns aux autres : « Allons donc jusqu’à Bethléem, et voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils vinrent en hâte, virent le signe donné par Dieu, répandirent à leur tour la bonne nouvelle, et retournèrent vers leurs troupeaux.

Mais l’écho le plus fidèle de toutes ces paroles, la pénétration la plus intime de toutes ces choses étaient dans le cœur de Marie, où convergeaient tous les desseins de Dieu.

LES OBSERVANCES LÉGALES (9-10)

Lc 2. 21 Et quand furent accomplis les huit jours [après lesquels] il devait être circoncis, on lui donna son nom de Jésus, indiqué par l’ange avant qu’il eût été conçu dans le sein [de sa mère].	Mt 1. 25b et il [Joseph] lui donna son nom de Jésus (Suite, § 11).

Le Sauveur promis et annoncé à Israël, né dans Israël, devait se présenter comme l’héritier de la promesse faite à Abraham sanctionnée par l’institution religieuse de la circoncision. La Loi de Moïse avait conservé ce rite. Les parents de Jésus, sa mère et son père adoptif, n’ayant reçu du ciel aucune autre instruction, ne pouvaient que se conformer à cette loi, en pieux Israélites. Jésus fut donc circoncis le huitième jour, et on lui donna le nom de Jésus, indiqué par l’ange à Marie et à Joseph[31].

Lc 2. 22 Et lorsque fut accompli le temps de leur purification, selon la Loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour l’offrir au Seigneur, 23 selon qu’il est écrit dans la Loi du Seigneur, que : *Tout enfant mâle sorti le premier du sein maternel sera regardé comme consacré au Seigneur*, 24 *et pour donner en sacrifice, selon ce qui est dit dans la Loi du Seigneur, une paire de tourterelles ou deux jeunes colombes*.

25 Et il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon. Et cet homme était
juste, timoré, attendant la consolation d'Israël. Et l'Esprit Saint reposait sur
lui. 26 Et il lui avait été révélé par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort
avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur.

27 Et il vint au Temple, conduit par l'Esprit. Et au moment où les parents de
l'Enfant Jésus l'amenaient pour faire ce que prescrivait la Loi à son sujet, 28
il le prit dans ses bras. Et il bénit Dieu et dit :

> 29 « Maintenant, tu laisses aller ton serviteur, Maître !
> en paix, selon ta parole ;
> 30 Car mes yeux ont vu ton Salut,
> 31 que tu as préparé à la face de tous les peuples,
> 32 Lumière pour éclairer les Nations,
> et Gloire de ton peuple Israël ! »

33 Et son père et sa mère étaient étonnés de ce qui avait été dit de lui.

34 Et Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : « Voici qu'il est placé pour la
chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en
butte à la contradiction.

35 Et ton âme, à toi aussi, sera transpercée d'un glaive. [Tout cela] afin que
soient découvertes les pensées d'un grand nombre de cœurs. »

36 Et il y avait une prophétesse, Anne, fille de Phanouël, de la tribu d'Aser,
– elle était très avancée en âge, ayant vécu avec son mari 7 ans depuis sa
virginité, 37 et, [devenue] veuve, jusqu'à 84 ans, – qui ne quittait pas le
Temple, servant [Dieu] nuit et jour par les jeûnes et les prières.

38 Et paraissant au même moment, elle rendait gloire à Dieu et parlait de
[l'Enfant] à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem.

Marie, elle, eût pu se croire dispensée d'une autre loi, celle qui obligeait les jeunes mères à se présenter au Temple pour y accomplir une sorte de purification légale, en offrant un agneau d'un an pour l'holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle en sacrifice pour le péché. Les pauvres étaient autorisés à n'apporter que deux pigeons ou deux tourterelles[32]. De plus tous les premiers-nés, même du bétail, appartenaient au Seigneur[33]. Un

garçon était racheté cinq sicles. Il n'était pas prescrit clairement qu'il dût être présenté au Temple, mais une mère pieuse aurait-elle manqué cette occasion d'assurer à son fils la bénédiction du Très-Haut ? Marie et Joseph entendirent ainsi la loi du Seigneur. Si elle obligeait de lui consacrer tout enfant mâle sorti le premier du sein maternel, ne fallait-il pas lui présenter ce rejeton de David, qui devait être reconnu comme Fils de Dieu !

Cette entrée dans les parvis du Temple, dans un si petit équipage, était cependant quelque chose d'auguste. Par là, selon la prophétie de Malachie[34], le Seigneur venait une première fois dans son temple. Il convenait qu'il y fût salué par un représentant de ces hommes de l'Esprit qu'étaient les prophètes. Celui-là se nommait Siméon. Il était juste, rempli de la crainte de Dieu, toutes ses pensées allaient à la rédemption d'Israël. L'Esprit Saint reposait sur lui, dit saint Luc, manifestant ainsi que l'ancienne loi préludait en quelques justes à la diffusion de l'Esprit qui devait caractériser la Nouvelle Alliance. Il lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Messie du Seigneur, et, comme il le gouvernait en toutes choses, il l'amena au Temple en même temps que les parents de Jésus.

Les plus éclairés des païens imaginaient qu'au moment de la mort, l'âme, bientôt affranchie des liens du corps, entrait plus avant dans la connaissance des choses divines. Cet espoir fut cette fois réalisé par la grâce de l'Esprit. Siméon voit plus loin que Zacharie, dont le regard s'arrêtait aux frontières d'Israël. Prenant l'enfant dans ses bras, ce véritable héritier d'Isaïe salue celui qui répandra le salut sur tous les peuples, étant la lumière des nations, sans cesser d'être la gloire d'Israël. Mais cette lumière ne percera pas toutes les ténèbres. Selon la force du terme légal, dès cette heure le premier-né de Marie est sanctifié à Dieu. C'est le terme dont Jésus se servira à la veille de sa Passion : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité[35]. » Or la consécration au Dieu saint se fait par le sacrifice. Les premiers-nés de l'homme ne sont pas immolés, et Jésus lui-même est racheté pour cinq sicles au jour de sa Présentation, mais l'immolation l'attend dans l'avenir. Le vieillard Siméon en eut le pressentiment comme du résultat final de la contradiction qui devait conduire Jésus à la mort, une mort salutaire à tant d'autres. Et parce que l'enfant paraissait endormi dans la passiveté de son âge, c'est au cœur de sa Mère qu'il adresse le trait douloureux de sa prophétie : « Voici qu'il est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour

être en butte à la contradiction, et ton âme sera transpercée d'un glaive. » Première douleur profonde de la Mère, frappée la première en attendant d'être associée à la Passion de son Fils.

Depuis Marie, sœur de Moïse, les femmes en Israël avaient été honorées de l'esprit prophétique. Une veuve, nommée Anne, fille de Phanouël, âgée de quatrevingt-quatre ans et qui n'avait vécu que sept ans dans le mariage, servant Dieu dans le Temple par ses jeûnes et ses prières, se joignit à Siméon pour rendre gloire à Dieu. Elle annonçait à tous ceux qui attendaient la délivrance d'Israël que le Sauveur était né.

Ainsi ces vieillards penchés sur cet enfant rendaient des oracles et semblaient la voix du Tabernacle antique. Avaient-ils bien compris comment Jésus était désormais le véritable temple où Dieu se plaisait à résider ?

L'ADORATION DES MAGES. LA FUITE EN ÉGYPTE (11)

Mt 2. 1 Or, Jésus étant né à Bethléem de Judée au temps du roi Hérode,
voici que des Mages venus de [l']Orient arrivèrent à Jérusalem, 2 disant :
« Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son astre à
l'orient, et nous sommes venus nous prosterner devant lui. »
3 L'ayant appris, le roi Hérode fut troublé. Et Jérusalem tout entière avec
lui. 4 Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les scribes du peuple,
il s'informait auprès d'eux où devait naître le Christ. 5 Ceux-ci lui dirent :
« À Bethléem de Judée, car il est ainsi écrit par le ministère du prophète :

« Et toi, Bethléem, terre de Juda,
tu n'es pas la plus petite parmi les princes de Juda ;
Car de toi sortira un chef,
qui doit paître mon peuple Israël. »

7 Alors Hérode, ayant fait appeler les Mages secrètement, apprit d'eux
exactement le temps de l'apparition de l'astre. 8 Et les ayant mis sur le
chemin de Bethléem, il dit : « Allez, enquérez-vous exactement de l'enfant.
Et lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que moi aussi j'aille
me prosterner devant lui. » 9 Sur ces paroles du roi, ils partirent. Et voici

que l'astre qu'ils avaient vu à l'orient, les précédait jusqu'à ce qu'il vint
s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'Enfant. 10 À la vue de l'astre, ils se
réjouirent vivement d'une grande joie.

11 Et entrés dans la maison, ils virent l'Enfant avec Marie sa mère. Et
tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Et, ayant ouvert leurs
trésors, ils lui offrirent des présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

12 Et ayant été instruits en songe de ne pas revenir vers Hérode, ils se
retirèrent dans leur pays par un autre chemin.

13 Après qu'ils se furent retirés, voici qu'un ange du Seigneur apparaît en
songe à Joseph, disant : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en
Égypte. Et restes-y jusqu'à ce que je te donne avis. Car Hérode va chercher
l'Enfant pour le faire périr ! » 14 Lui donc se leva, prit l'Enfant et sa mère
pendant la nuit et se retira en Égypte.

15 Il y demeurait jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce qui
avait été dit par le Seigneur, par le ministère du prophète :

J'ai appelé d'Égypte mon fils.

16 Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, entra dans une
grande fureur. Et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et
dans tout son territoire, depuis l'enfant de deux ans et au-dessous, selon le
temps qu'il avait appris exactement des Mages.

17 Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie :

18*Une voix a été entendue dans Rama,*
lamentation et maint gémissement :
Rachel pleure ses enfants
Et n'a pas voulu être consolée, car ils ne sont plus.

Après avoir raconté comment Jésus fut consacré au Seigneur, saint Luc ramène la Sainte Famille à Nazareth, d'où étaient venus Marie et Joseph. Aucun historien ne refuserait, à cause de ce raccourci, de placer d'autres faits entre la présentation au Temple et ce retour. Et c'est ce que suggère le récit de saint Matthieu. La vraie difficulté, c'est d'expliquer pourquoi Joseph, habitant lui aussi Nazareth, a reconduit Marie avec Jésus dans le bourg de Bethléem après la cérémonie au Temple. Aucun indice ne nous

permet de résoudre positivement ce doute. Peut-être Joseph attendait-il une occasion favorable. Ou bien son tour de se faire inscrire n'était-il pas encore arrivé ? Peut-être aussi avait-il gagné l'amitié de ceux qui lui avaient offert un asile, ou de quelque parent éloigné avec lequel il aurait renoué des rapports à l'occasion du recensement. En somme dans une grotte aménagée pour servir d'habitation, Marie et Joseph n'étaient pas beaucoup plus mal qu'à Nazareth. Saint Matthieu suppose donc, sans mettre son lecteur au courant[36], qu'ils étaient encore à Bethléem à l'arrivée des mages. On ne peut placer cette visite avant la scène du Temple, même en supposant un séjour en Égypte de quelques jours seulement, car, venir à Jérusalem après le massacre des saints Innocents, c'eût été s'exposer à un péril que Joseph dut éviter, comme saint Matthieu le dira expressément.

Qui étaient ces mages ? Les anciens, en Occident surtout, ont vu en eux des prêtres de la religion des Perses. C'est le sens officiel du mot. Mais on l'employait aussi pour désigner des astronomes, un peu astrologues, car en Orient, mise à part la grande école d'astronomie d'Alexandrie, on ne se préoccupait guère des étoiles, et des planètes surtout, que pour pénétrer la destinée des enfants nés sous telle ou telle influence. Ce mauvais renom des mages astrologues a peut-être incliné à voir dans les mages de l'évangile des prêtres persans. Mais la Perse n'est pas précisément l'orient de la Palestine, et des Pères originaires de la Terre sainte, saint Justin, dès le second siècle, et saint Épiphane au quatrième, font vraiment venir les mages de l'est, c'est-à-dire des pays situé au-delà de la mer Morte, qu'on comprenait dans l'Arabie. C'est bien ce qu'indique la nature de leurs présents. Ces mêmes présents ont fait croire à Tertulien qu'ils étaient des rois, parce que le psaume 71 annonçait que les rois des Arabes et de Saba apporteraient des dons au Messie. La tradition populaire y a ajouté un splendide équipage et les a nommés Melchior, représentant les Sémites, Gaspar, pour le reste de la race blanche, Balthazar pour les nègres.

Nous devons simplement nous représenter quelques hommes graves, appliqués à l'étude du ciel, désireux d'y lire l'avenir, et spécialement préoccupés de l'avènement d'un grand roi, attendu par les Juifs de ce temps. Les Juifs étaient dès lors très nombreux en Arabie : ils y faisaient connaître leurs espérances, spécialement peut-être cette prophétie de Balaam, le prophète du pays de Moab, annonçant qu'une étoile sortirait de Jacob, qu'un sceptre s'élèverait d'Israël[37]. Depuis les jours du voyant contemporain de Moïse, les vagues espérances d'une grande royauté étaient

demeurées vivaces. Elles étaient même répandues dans tout le monde ancien. Le lever d'un astre et l'événement d'un roi étaient liés dans l'opinion : le premier était le pronostic du second. Or les mages avaient vu se lever à l'Orient un astre nouveau, vraisemblablement une comète. Tout le monde se tenait pour assuré que c'était le présage d'un règne glorieux[38]. Eux ont pensé au futur roi des Juifs, dont ceux-ci disaient des choses si merveilleuses. Pensant donc qu'il était né, ils vinrent à Jérusalem, la cité sainte du judaïsme. Ignorants des circonstances, en particulier de la jalousie féroce d'Hérode, même à l'égard de ses enfants, ils exprimèrent sans détour leur intention de rendre hommage au nouveau-né, si seulement on leur indiquait le lieu de sa naissance. Personne sans doute ne l'ignorait dans son propre pays.

Ce fut au contraire un étonnement général, avec le trouble que cause toujours une nouvelle extraordinaire. La police d'Hérode prévint le vieux tyran qui n'avait pas sérieusement envisagé l'hypothèse d'un pareil compétiteur. Il n'avait pas coutume de consulter le Sanhédrin, l'ayant réduit à ne s'occuper que de rendre la justice, un peu comme le Parlement de Paris durant le règne de Louis XIV. Pour cette fois cependant il appela près de lui ceux de l'assemblée qui avaient quelque compétence en matière de prophéties, prêtres et docteurs, et les pria de lui dire, à lui d'abord, où devait naître ce Messie dont l'image surgissait inquiétante.

Les maîtres en Israël se tirèrent à leur honneur d'un problème encore mal résolu. Chacun savait que le Messie serait fils de David. Mais beaucoup croyaient pouvoir affirmer que son origine terrestre serait mystérieuse, qu'il vivrait d'abord caché, et apparaîtrait soudain avec éclat, manifesté par le prophète Élie, revenu sur la terre pour lui donner l'investiture de Messie, c'est-à-dire d'oint du Seigneur, en versant sur sa tête l'huile royale[39]. Ce fils de David aurait du chef de sa race des attaches à Bethléem ; il n'était pas aussi sûr qu'il dût y naître lui-même. Cependant un texte du prophète Michée paraissait assez précis, et les docteurs n'hésitèrent pas à le citer. L'hébreu disait[40] : « Mais toi, Bethléem d'Ephrata, petit quant à ton rang parmi les clans de Juda, de toi me parviendra [*un prince*] qui soit souverain en Israël et ses origines [dateront] de l'âge antique, des jours du lointain passé. Il les livrera donc jusqu'au temps où celle qui doit enfanter ait enfanté. »

C'était avoir mis le doigt sur la seule prophétie sur ce sujet que contînt la Bible. Saint Matthieu a résumé le texte de façon à faire entendre que

désormais Bethléem ne serait pas si petite !

Hérode fut satisfait de cette réponse, car qui donc pouvait lui faire ombrage à Bethléem parmi les hommes en âge de régner ? Néanmoins il eut la curiosité de s'enquérir auprès des mages du temps précis de l'apparition de l'astre. Leur héros ne pouvait être qu'un enfant. Tout cela lui parut assez chimérique. S'il avait attaché la moindre importance à la conjecture de ces étrangers, il eût envoyé sur leurs derrières quelques cavaliers qui lui auraient rendu compte deux ou trois heures après. Il se reposa sur son sens politique exercé. Ses fils étaient là, prêts à recueillir sa succession, ceux du moins qu'il avait épargnés, Archélaüs, Antipas, Philippe. Auguste serait peut-être tenté de joindre la Palestine à l'empire, mais s'il y laissait subsister un roi, ce ne serait qu'un prince de sa maison. Prendre au sérieux cette astrologie et cette prophétie lui parut peu digne du politique consommé qu'il était. D'un air bon enfant, où perçait clairement une ironie moqueuse : « Allez, enquérez-vous exactement de l'enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que moi aussi j'aille me prosterner devant lui. » Il ne se voyait pas dans cette posture, et ceux qui le connaissaient bien purent penser que cette plaisanterie finirait dans le sang.

Les mages partirent donc. En deux heures ils étaient à Bethléem, et leur joie fut grande lorsque l'astre qu'ils avaient vu à l'orient se montra dans la direction du sud[41], et vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. La comète, si c'en était une, faisait donc l'office de guide, et saint Matthieu lui en prête les allures par des termes appropriés à son rôle providentiel. Rien ne nous empêche de sous-entendre ce que le texte ne dit pas : de même que les bergers, quoique éclairés par les anges, avaient dû interroger pour s'assurer du signe qui leur avait été donné, les mages s'informèrent sans doute pour trouver le logis où était l'enfant nouveauné[42]. Entrés dans l'humble étable qui servait de maison, les mages virent l'Enfant, avec Marie sa mère, se prosternèrent devant lui, et ouvrant leurs sacoches de voyage offrirent les présents dont ils s'étaient munis pour le petit roi : de l'or, de l'encens et de la résine parfumée qu'on nommait la myrrhe. Plus tard on y a vu des symboles : l'encens est réservé à Dieu, l'or va au roi, la myrrhe fut employée dans la sépulture du Christ. Les bons mages avaient apporté ce que les étrangers venaient de préférence chercher dans leur pays. L'instinct de leur cœur les mit à la hauteur d'un symbolisme expressif et touchant.

Dieu ne voulu point qu'ils fussent victimes de leur simplicité, et leur enjoignit en songe de retourner chez eux par un autre chemin. Il est très aisé

de conjecturer que, venus par la voie normale de Jéricho, ils ont passé pour rentrer par des sentiers au sud de la mer Morte.

Le danger était encore plus pressant pour l'enfant, dont l'heure n'était venue ni de souffrir, ni de se manifester par des miracles. Un ange du Seigneur vint donc prévenir Joseph, toujours durant son sommeil. Il lui ordonnait de fuir en Égypte avec l'enfant et sa mère, car Hérode allait chercher à faire périr l'enfant.

Joseph obéit aussitôt. L'Égypte chrétienne était fière de cette visite, et plusieurs sites se disputèrent l'honneur d'avoir accueilli la Sainte Famille. Marie endormie entre les bras du Sphinx avec l'enfant dans son giron, Joseph veillant, attentif aux bruits du désert, est une image qui plait à la piété moderne. Aucune tradition n'a droit à être écoutée. Il suffisait à Joseph de franchir le sud de la Judée et d'atteindre la frontière d'Égypte pour être en sûreté. C'en était assez pour que saint Matthieu pût voir dans cette fuite et dans ce séjour, suivi d'un retour en Terre sainte, une ressemblance entre Jésus, Fils de Dieu, et Israël, son fils adoptif, que le Seigneur avait ramené d'Égypte, comme Moïse l'avait raconté longuement, et comme l'avait rappelé le prophète Osée : « J'ai appelé d'Égypte mon fils[43]. »

Hérode pensait-il encore aux mages ? On lui rappela qu'ils ne revenaient pas ; il s'informa, apprit qu'ils avaient disparu sans tenir compte de ses ordres. Ainsi il avait été joué par ces naïfs contemplateurs de planètes ! Il entra dans une de ces fureurs qui ont rendu son nom exécrable, qui faisaient dire à Auguste que mieux valait être le porc d'Hérode que son fils[44] ; car il ne mangeait pas de porc et faisait périr ses propres enfants. Son testament contenait des clauses barbares, afin que l'on fût bien obligé de pleurer à sa mort[45]. Il n'est pas rare qu'une terreur superstitieuse succède à l'incrédulité. Le meurtre d'une vingtaine d'enfants comptait peu pour assurer la tranquillité de son trône contre une tentative effrontée. Ne pouvant atteindre les mages, il se vengea sur les compétiteurs désignés par eux et fit massacrer les enfants nouveau-nés à Bethléem, dans la bourgade et sur son territoire. Pour faire bonne mesure, on remonta jusqu'à deux ans en arrière.

Incident sans portée pour Hérode le Grand, qui se sentait frappé à mort et se disposait à chercher un remède à ses souffrances intolérables aux eaux chaudes de Callirrhoé, sur les bords de la mer Morte. Mais la douleur des mères ! Saint Matthieu y vit un véritable deuil national qui lui rappela les

lamentations et les gémissements sur la déportation des gens d'Éphraïm. Éphraïm était issu de Rachel par Joseph, et l'on avait cru entendre la mère de la tribu, Rachel elle-même, pleurant sur ses enfants, refusant d'être consolée, car ils n'étaient plus[46] !

La comparaison s'imposait d'autant mieux que si Rachel était la mère d'Éphraïm, la tradition plaçait son tombeau près de Bethléem. Elle se sentait donc de ce chef, dans le séjour des morts avec les autres patriarches, des entrailles maternelles pour ces innocentes victimes. L'Église, à son tour, éprouve les sentiments de Rachel, et s'associe au deuil des mères. Dans la liturgie des saints Innocents elle supprime l'*alleluia* et emploie la couleur violette. C'est un dernier mais perpétuel souvenir de la plainte de Jérémie.

LE RETOUR À NAZARETH (12-13)

Mt 2. 19 Or, Hérode étant mort, voici qu'un ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph en Égypte, 20 disant : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et va au pays d'Israël, car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant. »
21 Lui donc se leva, prit l'Enfant et sa mère, et entra dans le pays d'Israël. (cf. Mt 2, 15 ; § 11.)

Hérode mourut, d'après les renseignements de l'historien Josèphe quelques jours avant la Pâque de l'an 4 av. J.-C., en l'an 750 de Rome. C'est par erreur que le moine Denys le Petit, au VIe siècle, a fixé la naissance de Jésus en l'an 754 de Rome, puisqu'il est né avant la mort d'Hérode. Mais d'après la date fixée par Luc à l'inauguration de la prédication de Jean Baptiste, le Christ ne doit pas être né plus tôt que l'an 750 de Rome, donc quelques semaines ou quelques mois avant la mort d'Hérode. Ainsi le séjour en Égypte fut de peu de durée. Car aussitôt Hérode mort, Joseph fut averti en songe par un ange de retourner dans le pays d'Israël.

Lc 2. 39 Et lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui regardait la Loi du Seigneur,	

Mt 2. 22 Mais ayant entendu dire : « Archélaüs règne sur la Judée à la place d'Hérode son père », il craignit de s'y rendre.

ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth.

Ayant été instruit en songe, il se retira dans la région de la Galilée,
23 et vint habiter dans une ville nommée Nazareth afin que fût
accompli ce qui avait été dit par le ministère des prophètes, qu'il serait
appelé « Nazôréen ! ».

Hérode avait d'abord désigné Antipas comme son successeur ; mais, peu de jours avant sa mort, il donna la Judée et la Samarie à son autre fils Archélaüs, avec le titre de roi, la Galilée et la Pérée à Antipas, avec le titre de tétrarque. Auguste approuva ces dispositions, ne laissant à Archélaüs que le titre d'ethnarque, ou chef de la nation. Archélaüs eut d'abord une guerre civile à dompter, se comporta en tyran, si bien qu'Auguste lui enleva le pouvoir dix ans plus tard. Le souvenir du massacre ordonné par Hérode ne permettait pas de ramener un enfant à Bethléem. Joseph prit le chemin de la Galilée, où Antipas gouvernait avec plus de douceur. C'est d'ailleurs de Nazareth qu'il était venu à Bethléem. Cette raison suffisait à motiver un retour selon la manière de raconter de Luc, qui suit le fil de l'histoire. Mais Matthieu, écrivant pour des chrétiens d'origine juive, les invita à reconnaître dans ce cours normal des choses une intention providentielle. Fixé à Nazareth, Jésus devait recevoir le nom qu'on donnait aux gens de ce village. L'endroit étant obscur, ses habitants sans réputation d'esprit, et même tenus en très médiocre estime, le nom de Nazôréen[47], qu'on tenait pour synonyme d'habitant de Nazareth, serait presque une injure. Mais les prophètes n'avaient-ils pas annoncé que le serviteur de Iahvé serait méconnu et même méprisé ?

Ce dernier trait complète bien la physionomie spéciale de l'évangile de l'enfance d'après saint Matthieu, si différente de celle qu'il a dans saint Luc. Au premier abord on croit distinguer deux visages, tant il y a de divergences. On s'aperçoit ensuite d'un accord certain sur les points essentiels : la conception surnaturelle de Jésus, le mariage de Marie et de Joseph, Joseph acceptant de regarder l'enfant comme le sien, puisqu'il le fait inscrire comme descendant de David, la naissance à Bethléem, l'établissement à Nazareth. Cet accord ne peut être le résultat d'une dépendance, car le troisième évangéliste n'aurait pas affronté les apparences d'un désaccord, et, s'il avait osé, il eût dû donner ses raisons. Il est clair que

chacun a suivi sa voie, selon le but qu'il poursuivait, tous deux tablant sur des faits connus.

Le seul point où l'on soit tenté de relever une contradiction véritable, c'est que saint Matthieu semble croire Joseph fixé à Bethléem et désireux d'y revenir, tandis que saint Luc donne nettement la naissance à Bethléem comme le résultat d'un voyage dans une circonstance particulière.

Le mode de Luc est celui de tout historien soigneux d'expliquer les faits d'une façon plausible. Les découvertes de la science lui ont donné raison de plus en plus. Saint Matthieu est beaucoup moins soucieux des faits humains qui sont la trame de l'existence. Il plane dans la sphère du droit. C'est un fait que Jésus est né à Bethléem ; et en effet, c'était là que devait naître le Messie. Il a été élevé à Nazareth, c'est un fait ; et on dirait qu'il en fut ainsi parce que cela aussi était voulu par l'Écriture. Cela lui donne aux yeux des critiques l'apparence d'un écrivain qui volontiers inventerait un fait pour justifier une prophétie. Mais dans ces deux cas où nous pouvons vérifier, on voit au contraire que sa théorie est greffée sur un fait. Encore est-il que les rapprochements ne supposent pas une coïncidence absolue entre la prophétie et l'événement ; si l'événement était issu de la prophétie, l'auteur peu scrupuleux se serait arrangé pour que son argument fût beaucoup plus concluant. On ne saurait dire à la fois que Matthieu fait flèche de tout bois pour reconnaître une prophétie accomplie, et qu'il a lui-même fourni le bois.

JÉSUS DANS LA MAISON DE SON PÈRE (14)

Lc 2. 40 Cependant l'Enfant grandissait et se fortifiait, se remplissant de
sagesse. Et la grâce de Dieu était sur lui.

41 Et ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque.

42 Et lorsqu'il eut douze ans, comme ils étaient montés selon le rite de la
fête, 43 et après qu'ils eurent terminé le temps voulu, pendant qu'ils
retournaient, l'Enfant Jésus resta à Jérusalem. Et ses parents ne s'en
aperçurent pas.

44 Ayant donc supposé qu'il était dans la caravane, ils firent une journée de
chemin. Et ils le cherchaient parmi leurs parents et connaissances. 45 Et ne
l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem en le cherchant.

46 Et il arriva qu'après trois jours ils le trouvèrent dans le Temple, assis au
milieu des maîtres, et les écoutant, et les interrogeant ; 47 or, tous ceux qui
l'écoutaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses. 48À
cette vue, ils furent saisis d'étonnement. Et sa mère lui dit : « Mon enfant,
pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois, ton père et moi, fort en peine, nous te
cherchons. » 49 Et il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne
saviezvous pas que je dois être auprès de mon Père ? » 50 Et ils ne
comprirent pas la parole qu'il leur avait dite.

51 Et il redescendit avec eux et vint à Nazareth.

Et il leur était soumis.

Et sa mère observait toutes ces choses dans son cœur. (cf. verset 19, § 8.)

52 Et Jésus grandissait en sagesse, et en taille, et en grâce auprès de Dieu et
des hommes.

Jésus était donc rentré à Nazareth avec Marie, sous la conduite prudente de Joseph. Jusqu'ici saint Luc n'a jamais perdu de vue cette double réalité : Jésus est le vrai Fils de Dieu, donc Dieu comme son Père, mais il est un enfant des hommes, qui se conduit en tout comme un enfant. Artiste délicat, il enseigne ici par un épisode comment cette loi de la première enfance fut aussi celle de l'adolescence de Jésus. À Nazareth l'enfant se développait. À sa croissance physique correspondait un développement des connaissances, avec une plénitude qui n'appartenait qu'à lui, et Dieu le voyait toujours avec une plus grande complaisance[48]. C'est la part de l'humanité. L'intelligence de cette humanité, d'après la seule doctrine sûre de la théologie, avait été admise dès son premier instant à la vision claire de Dieu, telle qu'elle est promise aux élus, et à son plus haut degré. Mais de même que l'humanité exerçait librement tous ses actes, unie comme elle l'était à une personne divine, cette même intelligence n'était point empêchée par le don de la vision de la faculté d'acquérir des connaissances, comme font tous ceux qui grandissent et deviennent des hommes. Saint Luc a tenu à le dire très clairement, et tout l'évangile serait inintelligible sans cela, ou une sorte d'illusion perpétuelle.

Il a voulu aussi donner à entendre comment Jésus, à l'âge de douze ans, avait une claire conscience de son origine divine, conscience que les évangélistes n'ont pas attribuée à une révélation ni à un progrès et qu'il faut donc rattacher à cette vision immédiate originaire, qui seule était de nature à

faire pénétrer son intelligence dans la distinction du Père, du Fils et du Saint-Esprit au sein de l'ineffable Trinité.

À Nazareth on était assez rapproché de Jérusalem[49] pour se rendre aux grands pèlerinages, surtout à celui de la fête de Pâque. Ni les femmes ni les enfants n'y étaient astreints. Peut-être Jésus n'y fut-il conduit qu'à sa douzième année, par Marie et par Joseph. La sainte octave terminée, le groupe galiléen reprit le chemin du nord. Un enfant de douze ans sait déjà se conduire, surtout en Orient. Les parents de Jésus ne s'étonnèrent pas qu'il les ait quittés dès le départ pour se joindre à des parents ou à d'autres enfants de son âge. Il y avait ordinairement quatre étapes ; la première était la plus courte, d'environ trois heures, et il suffisait pour la parcourir de partir après midi.

Le soir venu[50], l'enfant ne se trouva nulle part dans la caravane parmi les parents et les connaissances.

Inquiets, comme des mères peuvent le penser, Joseph et Marie retournèrent à Jérusalem pour chercher leur enfant. Cette journée se passa sans révéler aucun indice. Ce fut seulement le troisième jour qu'ils l'aperçurent dans le Temple. Un groupe de docteurs s'était formé. Ils discutaient, comme toujours, et leurs disciples s'empressaient, recueillant avidement les perles de la sagesse sacrée. Les enfants étaient admis à écouter, et parmi eux Jésus, posant même à l'occasion quelques questions aux Maîtres. Ceux-ci, comme ils faisaient d'ordinaire – et comme on le fait encore – interrogeaient eux-mêmes l'enfant sur les raisons qu'il avait de s'enquérir, ne fût-ce que pour savoir s'il méritait une réponse. Or les réponses de Jésus manifestaient une vive intelligence : tous en étaient dans l'étonnement.

La scène est aussi naturelle que charmante, beaucoup plus plausible que ce que l'historien Josèphe raconte de lui-même : « Lorsque, étant presque enfant, j'avais environ quatorze ans, tout le monde louait mon application aux lettres ; les chefs des prêtres et les principaux de la ville se réunissaient toujours pour s'informer auprès de moi avec plus d'exactitude sur les points de la Loi[51]. » Cela n'est que grotesque.

Luc n'en dit pas tant du Fils de Dieu.

Néanmoins l'approbation des Docteurs avait de quoi flatter l'amour-propre des parents. Une mère eût pu s'y complaire. Marie est toute à sa douleur et à sa surprise. Devant cet aréopage elle revendique ses droits. « Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voyez, votre père et moi,

fort en peine, nous vous cherchons. » – L'enfant, dont on admirait les réponses, dit alors, ce que les scribes ne pouvaient comprendre : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon Père », c'est-à-dire dans sa maison ? L'évangéliste ajoute que les parents eux-mêmes ne comprirent pas cette parole.

Il l'entendait donc dans un sens très profond. Un jeune israélite très pieux eût pu nommer le Temple la maison du Dieu d'Israël notre Père. Tout le monde aurait compris. Mais dans la pensée de Luc, Jésus parlait déjà de son Père à un titre particulier, il s'exprimait comme un Fils unique. C'était préluder à l'évangile. Et Marie, qui, elle, connaissait bien son origine, pouvait se demander pourquoi il avait fait à son cœur cette blessure…

Ce ne fut qu'une lumière fugitive pour les Docteurs, bienveillants pour un enfant précoce, si durs ensuite pour un jeune Maître qui se faisait, pensaient-ils, leur rival. Une lueur de tristesse pour Joseph et pour Marie, bientôt absorbée dans la joie du recouvrement. Car Jésus rentra avec eux à Nazareth, « et il leur était soumis ». Il leur appartenait encore pour plusieurs années, accomplissant auprès d'eux la part la plus douce de son œuvre et la plus haute, la sanctification de Marie et de Joseph. Pourtant lui aussi a reçu beaucoup d'eux : mystère que nous sommes impuissants à pénétrer.

JÉSUS À NAZARETH

Environ trente ans après leur naissance, Jean, fils de Zacharie, et Jésus, fils de Marie, se trouveront en présence l'un de l'autre. Comment leur esprit s'est-il développé, quelles furent leurs premières impressions, quelles influences s'exercèrent sur leur âme, les évangélistes ne l'ont pas dit, et cette lacune est peut-être celle qui rend plus difficile la tâche d'écrire une vie de Jésus. Comprendrait-on le génie de Racine si l'on ignorait son séjour à Port-Royal, la mélancolie de Chateaubriand sans les *Mémoires d'Outre-tombe*, le granit chatoyant de Renan sans les *Souvenirs de jeunesse ?*

Il est vrai que dans la vie de Jésus ces éléments de formation intellectuelle et morale ne paraissent pas indispensables, puisque la Lumière et la Vie qu'il avait en lui suffisaient à tout. Cependant il a voulu être homme comme nous, ses contemporains ignoraient ses origines divines, et lorsqu'il a agi parmi eux avec ses dispositions acquises, nous voudrions savoir quelles indications ils pouvaient tirer de l'éducation qu'il avait reçue.

En dehors des évangiles, toute recherche serait déçue, toute conjecture serait vaine. Profitons du moins d'une double information de saint Luc. Nous avons vu Jean élevé dans le désert, par où nous devons entendre qu'il s'est formé presque seul sous le regard de Dieu. Plus tard, il apparut en ascète, en prophète, dans l'esprit et le costume d'Élie.

Jésus n'a pas été élevé dans la solitude, étant toujours demeuré dans sa famille et dans sa bourgade. Détail très précieux : quand il va à Jérusalem, il s'attarde à l'école des docteurs. Il aimait à les entendre, profitant pour cela d'une occasion fugitive, mais qui lui permettait d'aborder les maîtres les plus célèbres. Il avait donc l'habitude de fréquenter les écoles de Nazareth ; il était fort instruit dans l'explication de la Loi et des Prophètes. On le voit assez dans sa carrière et ce n'est pas une boutade de la mauvaise humeur de ses adversaires[52] qui pourrait nous le faire méconnaître. Elle signifie seulement que Jésus entendait autrement qu'eux ce qu'il avait appris aussi bien qu'eux, de cette science acquise dont nous parlions tout à l'heure. Dans toute son attitude, dans sa vie semblable à celle de tout le monde, c'est-à-dire des hommes de sa condition, sauf l'évidence de sa sainteté, il a aussi bien l'aspect d'un Maître ès Écritures que d'un prophète dans le style d'Élie.

Il parlait la langue courante, qui était l'araméen, mais il pouvait aussi à l'occasion s'exprimer en grec et en hébreu.

Il est vrai qu'il exerçait un métier manuel. Il était charpentier, dans le sens le plus large du mot, et quelquefois peut-être employé à des constructions ; mais ce fut le fait de quelques-uns des rabbins les plus célèbres. Ils se faisaient honneur de gagner leur vie pour n'être pas obligés de se faire payer leurs leçons de science divine.

À Nazareth, il était entouré de cultivateurs et de vignerons, plus tard il sera mêlé à la pêche sur le lac, mais il laissera la direction à Pierre et aux autres disciples, plus accoutumés que lui à ce genre de travail. À tous, il empruntera des usages et des images pour ses paraboles, mais il les dira mieux que personne.

S'il était permis de pousser jusque-là l'analyse de son développement humain, on dirait qu'il y eut en lui, comme en d'autres, quelque chose de l'influence de sa Mère. Sa grâce, sa finesse exquise, sa douceur indulgente n'appartiennent qu'à lui. Mais c'est bien là que se distinguent ceux qui ont senti souvent leur cœur comme détrempé par la tendresse maternelle, leur

esprit affiné par les causeries avec la femme vénérée et tendrement aimée qui se plaisait à les initier aux nuances les plus délicates de la vie.

Et si Joseph a appris à son fils adoptif l'art de raboter des planches, ne s'est-il pas offert à lui comme le modèle de l'ouvrier consciencieux, du plus pieux Israélite ?

Nous n'entendrons plus parler de Joseph dans l'Évangile. Il ne devait pas avoir de part à la prédication, étant le grand silencieux, contemplateur du mystère. Il était mort quand commença à annoncer le règne de Dieu celui que les gens de Nazareth nommaient : « Le fils de Marie ».

---

1. Rm 1, 9 ; 1 Co 9, 12 ; 2 Co 9, 13, etc.

2. Pour les textes qui suivent, voir : *Le prétendu messianisme de Virgile, Revue biblique* (1922) p. 570 s. [*Revue biblique*, citée désormais : *RB*]

3. Inscription d'Oxyrhynque, VII, 1021, découverte en 1910.

4. Lc 2, 19, 51.

5. Ml 3, 1.

6. C'est la conviction que nous nous sommes faite, le P. Tonneau et moi, en février 1928.

7. Lc 4, 29.

8. *Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph*, [éd. Alph. Picard, Paris, 1910].

9. Lc 1, 32, 69.

10. Le texte est formel. La tradition des Grecs orthodoxes à Nazareth place la salutation à la fontaine, d'après les apocryphes.

11. Le sens du mot dont on se sert pour aborder quelqu'un avec honneur est toujours le même, qu'on souhaite la paix comme les Juifs, ou la joie comme les Grecs, ou la santé comme les Latins et nous.

12. Les indigènes palestiniens disent encore aujourd'hui : ou le mariage ou la tombe (R. P. Jaussen, *Naplouse*, p. 59).

13. Jos 15, 59, dans le grec, mais qui manque en hébreu.

14. Le lieu de la Visitation est un peu à l'ouest de la belle source ; aux ruines monumentales du Moyen Âge des recherches très récentes des pères Franciscains ont ajouté d'importants vestiges byzantins ; voir le document 4.

15. M. Loisy, et après lui M. Harnack, ont attribué ce cantique à Élisabeth. Après avoir félicité Marie en quelques mots, elle aurait repris la parole pour remercier Dieu en termes plus longs de ce qu'il avait fait pour elle-même. Ce n'était certainement pas l'intention de Luc de mettre de la sorte Élisabeth au-dessus de Marie dans l'horizon de son récit. Ce qui est décisif, outre la tradition manuscrite et patristique, c'est que le *Magnificat* est une réponse à la félicitation d'Élisabeth.
16. [Marie-Joseph Lagrange,] *Au-delà du Jourdain* (*Science catholique*, 15 octobre 1890, p. 679).
17. 1 S 2, 1 ss.
18. R. P. JAUSSEN, dominicain, [*Coutumes palestiniennes, I.*]*Naplouse et son district*, p. 105, Geuthner, 1927.
19. Nous reviendrons sur ce point à propos du baptême de Jean, p. 84.
20. Dt 22, 23 s.
21. Ce n'est point là une explication pieuse, née du culte grandissant de Marie, c'est celle de saint Jérôme, celui des Pères anciens qui a le mieux connu l'Écriture : « Comment Joseph peut-il être appelé juste, alors qu'il cache le crime de sa femme ? Mais cela témoigne en faveur de Marie, que Joseph connaissant sa chasteté et étonné de ce qui était arrivé, cache par son silence un mystère dont il n'avait pas connaissance. » Les critiques qui ont cherché de tous côtés des histoires de générations virginales (parthénogénèses) devraient être les derniers à refuser d'admettre cette supposition dans l'esprit de Joseph.
22. Et cependant Luc n'a certainement pas amplifié le thème de Matthieu, car il raconte d'un tout utre point de vue l'évangile de l'enfance.
23. Is 9, 6 s. Trad. Condamin.
24. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique,* III, 20, 1-6.
25. Voir p. 490 s.
26. Voir plus bas, à propos des Mages, p. 70-71.
27. [Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Michel Lévy Frères, Paris, 1863,] p. 20, et il a osé appeler en témoignage les évangélistes sans tenir compte des textes les plus clairs.
28. Papyrus de Londres, III, p. 125.
29. Jacques-Bénigne BOSSUET, Œuvres complètes, Élévation sur les mystères ; V[e] *Élévation*.
30. H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Bethléem*. [*Le sanctuaire de la Nativité*, Paris, 1914.] Voir le document 5.

31. Luc et Matthieu se complètent ainsi.
32. Lv 12, 6-8.
33. Nb 18, 15.
34. Ml 3,1.
35. Jo 17, 19.
36. Selon sa manière d'argumenter d'après les faits sans les faire connaître en détail.
37. Nb 24, 17.
38. Justin, *Histoire universelle,* XXXVII, 2 ; Servius sur *Énéide*, X, 272.
39. [Marie-Joseph LAGRANGE,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*, Gabalda, Paris, 1909], p. 221 s.
40. Mi 5, 1, trad. Van Hoonacker.
41. C'est exactement ce qui s'est passé à Jérusalem le 10 janvier 1910 quand la comète de Halley passa de l'est à l'ouest. Tout le monde put observer le phénomène de sa clarté devenue diffuse qui passa à l'occident où elle redevint lumineuse après quelques jours. Beaucoup de paysans couchèrent hors de leurs maisons, durant cette nuit surtout, craignant d'être écrasés. Cette comète passa au périhélie le 9 octobre 12 avant J.-C.
42. On peut supposer, si l'on préfère, que l'astre l'éclaira à la manière d'un projecteur de lumière.
43. Os 11, 1.
44. Jeu de mots : en grec *hys* porc et *hyios* fils (dans Macrobe, *Saturnales*, 2, 55, 11).
45. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques,* 18, 6, 5.
46. Jr, 31, 15.
47. Sur la distinction entre Nazôréen et Nazaréen, on peut voir *RB* (1927) p. 498 s.
48. Lc 2, 40 et 52.
49. Par la route actuelle 141 kilomètres.
50. Peut-être au village nommé *el-Bireh*, au nord de l'ancienne Maspha, ou à Maspha même.
51. JOSÈPHE. *Vie*, 2.
52. Jo 7, 15.

CHAPITRE II

JEAN LE BAPTISTE ET JÉSUS

LE TEMPS DU SALUT

Après de longues années passées dans l'obscurité de Nazareth, Jésus va commencer son ministère en Israël. On dirait d'un nouveau début de l'évangile, et, d'après saint Marc, c'est même le « Commencement de l'évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu ». Nous y avons vu que pour les souverains de l'Orient déifiés il y avait comme une double épiphanie : celle de leur naissance, à cause de leur origine divine, et celle de leur prise de possession du pouvoir souverain. Jésus ne deviendra le Roi de gloire qu'à sa résurrection, mais il doit dès le début de sa vie publique être en quelque façon intronisé par son Père, ce qui eut lieu au baptême.

De plus, il était de la dignité du Fils de Dieu d'avoir un précurseur, afin de préparer ses voies. Nous voyons donc ici se renouer le dessein divin qui avait mis en présence le fils de Zacharie et le fils de Marie. Cette fois ce ne sont plus les anges qui visitent des âmes d'élite, habituées aux communications d'en Haut, c'est une voix puissante qui va retentir et ébranler tout le pays d'Israël.

La terre d'Israël, où sont nés Jésus et Jean, n'est plus, nous le savons déjà, sous le pouvoir d'un seul prince. La Judée a été incorporée dans l'empire romain, héritier de toutes les civilisations antiques.

Rome, succédant aux grands empires d'Orient, avait établi une domination plus stable sur des races plus diverses. Les hommes qui vivaient alors, ou plutôt l'élite qui les gouvernait, pouvait se croire parvenue à une sorte de sommet, d'où la civilisation, péniblement acquise, n'avait plus qu'à rayonner. La cité aux sept collines, avec son Capitole, son Forum et son Palatin serait devenue la plus belle des choses, si Athènes n'avait conservé son prestige d'art et de beauté. La violence des armes cédait à l'autorité

plus haute de l'intelligence. Ce qu'on appelait « la terre habitée », le monde, désormais organisé, était animé par un même esprit. Nul ne songeait à se soustraire à cette force dirigée par la raison, à l'instar de l'Univers.

Personne excepté les Juifs. Il eût paru ridicule de mettre en parallèle avec Athènes, Rome ou Alexandrie, tournées vers la mer comme pour envoyer au loin leurs ordres ou leurs idées, une cité médiocre, élevée au sommet des collines de Judée, mais isolée, regardant vers le désert plutôt que vers les plages. Pourtant cette ville aussi avait son élite, elle avait son histoire, elle avait conscience d'être mieux instruite qu'Athènes sur le grand, sur le seul problème, celui de la destinée humaine, de l'origine du monde et de ses rapports avec Dieu. Le succès des armes romaines ne lui imposait pas, et le charme divin d'Homère ne lui inspirait que du mépris. Elle savait que les statues modelées par Phidias, avec leur majesté austère, étaient aussi damnables que les molles Aphrodites de Praxitèle, parce qu'elles n'avaient pas droit à l'hommage des hommes, seuls fidèles images de Dieu. Elle était sûre, de science certaine, de la science même de Dieu qui lui avait révélé son secret, que toute cette gloire du monde était fragile, et, précisément parce que le mal triomphant était le désordre poussé à son comble, elle était assurée que le règne de Dieu allait être manifesté. Mais personne n'avait encore pris la parole en son nom pour reprendre la série interrompue des reproches, des menaces, des jugements terribles suspendus sur les têtes, des espérances lointaines enfin, quand, l'orage dissipé, le ciel aurait repris la couleur du saphir. Le joug de l'étranger était dur, mais l'honneur de Dieu violé était un affront plus intolérable que l'insolence des agents du fisc. Dieu était-il donc si patient ? Qu'attendait-il ? Ce fut alors que la voix de Jean, fils de Zacharie, se fit entendre dans le désert.

ENTRÉE EN SCÈNE DE SAINT JEAN BAPTISTE (15)

Lc 3. 1 Or, en l'an 15 du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère tétrarque de l'Iturée et du pays Trachonite, et Lysanias tétrarque de l'Abilène, 2 sous le grand prêtre Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut [adressée] à Jean, fils de Zacharie, dans le désert.	Mc 1. 1 Commencement de l'évangile de Jésus Christ Fils de Dieu :	

3 Il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés.	4 Jean, le Baptiste, fut dans le désert, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés.	Mt 3. 1 En ces jours-là apparaît Jean, le Baptiste, prêchant dans le désert de Judée, 2 disant : « Faites pénitence, car le règne des Cieux est proche. »

« Or, en l’an quinzième du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, tétrarque de l’Iturée et du pays Trachonite, et Lysanias, tétrarque de l’Abilène, sous le grand prêtre Anne et [et sous le grand prêtre] Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert[1]. »

Singulier rapprochement qui met sur la même ligne Tibère, l’empereur discrètement tout puissant, et Lysanias principicule ignoré ! Pour l’entendre il faut nous placer où l’évangéliste nous conduit, dans le désert près des rives du Jourdain. La vallée est large en cet endroit, formant une sorte de cirque, mais elle est dominée des deux côtés par de hautes collines. C’est le seul endroit du globe qui soit à environ 350 mètres au-dessous du niveau de la mer. Au nord, l’horizon est fermé par la *montagne du Vieillard*, le *Djébel ech-cheikh*, l’ancien Hermon, dont les neiges étincellent en hiver et au printemps. On dirait qu’il n’y a rien au-delà de cette montagne du Septentrion où les Sémites plaçaient le séjour de la cour divine. Au sud, c’est la mer Morte, fleurant le bitume et le soufre sur ses bords. Elle est souvent recouverte d’une brume légère qui s’épaissit vers le midi, comme un reste de la nuée qui a versé la destruction sur Sodome et Gomorrhe. Le Jourdain n’est pas comme certains autres fleuves une limite : c’est plutôt un point de jonction pour les habitants des deux rives comme pour les eaux qui descendent des collines. Ses deux bords ont été donnés à Israël. Et voilà pourquoi, après avoir nommé le maître du monde romain, dont le règne officiellement chiffré fournissait une date s’imposant à tous, Luc a énuméré ces petits états des pays en deçà et au-delà du Jourdain, le centre de gravité demeurant à Jérusalem sur la rive occidentale. Là se trouve la Judée, le royaume propre de David, où la vie religieuse et nationale a repris après la captivité de Babylone, si bien que les Israélites sont devenus des Judéens ou, comme nous prononçons, des Juifs. Véritable foyer de l’esprit de toute la race, ce pays est aussi le plus surveillé, et Rome a voulu qu’il fût sous sa

tutelle directe, étant administré par le romain Pontius Pilatus. Au nord, la Galilée, avec une annexe au-delà du Jourdain, la Pérée, est sous le sceptre d'Hérode, avec une apparence d'indépendance. Mais le nom de roi eût été trop auguste pour ce petit prince. Il est tétrarque, c'est-à-dire à la tête d'un quart de pays, sans qu'on se préoccupât de savoir si ce terme, devenu courant, résultait réellement d'un partage en quatre parts. En fait nous ne trouvons que deux autres tétrarques : Philippe qui gouverne en face d'Hérode, au nord-est, de l'autre côté du Jourdain, et Lysanias dont le petit état ferme la perspective de la domination d'Israël au septentrion. Mais, en marge et en somme au-dessus de ces princes temporels, Luc a voulu nommer le grand prêtre, seul lien qui groupât encore tous les descendants d'Israël. Ce grand prêtre était Caïphe, installé par la faveur du procurateur romain, Valérius Gratus. Mais le respect dû au successeur d'Aaron allait encore à Anne, le grand prêtre déposé, que Caïphe, son gendre, était tenu lui aussi de ménager.

Il n'est aucune de ces données politiques qui ne soit solidement établie sur des documents historiques, et l'on pourrait dire, sur le sol. Si l'érudition contemporaine a cherché chicane à Luc sur le nom de Lysanias, deux inscriptions découvertes dans la région d'Abil, l'ancienne Abilène, lui ont donné raison[2].

Quoique cette même science ne soit pas tout à fait d'accord sur le comput des années de Tibère, on peut estimer raisonnablement que sa quinzième année a commencé le 1er octobre de l'an 27 de l'ère chrétienne.

C'est sans doute très peu après cette date que Jean apparut prêchant dans toute la région du Jourdain.

« Il était vêtu de poils de chameau, avec un pagne de peau autour des reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage[3]. »

Le Romain, drapé dans sa toge, reconnaissait le philosophe disciple des Grecs à son manteau. À l'accoutrement de Jean, le Juif avait la vision du plus ardent des prophètes. Jadis les envoyés du roi Ochozias avaient dit à leur maître : « Un homme s'est rencontré sur notre route… il était velu, avec un pagne de cuir autour des reins. » Le roi dit : « C'est Élie, le Thesbite[4] ! » Cet attirail austère, longtemps respecté, avait partagé le discrédit que tant de faux prophètes avaient attiré sur eux. Revêtir le manteau de poil, c'était s'exposer aux sarcasmes : autant se présenter en imposteur. En ce temps-là, dit Zacharie, « s'il arrive encore à un homme de parler en prophète, son père et sa mère qui l'ont engendré lui diront : Tu ne

vivras point ! Car tu profères des mensonges au nom de Iahvé… En ce jour-là les prophètes seront honteux, chacun de sa vision tandis qu'il fera le prophète ; et ils ne revêtiront point de manteau de poil pour mentir[5]. »

La prophétie s'était tue ; les faux prophètes cessèrent de lui opposer leur contrefaçon menteuse. Et c'est après ce long silence, dans un temps d'élégance et d'urbanité, près de cette Jéricho, donnée par Antoine à Cléopâtre pour les délices de ses baumiers, rebâtie par Hérode en station hivernale, sur les confins du luxe et du désert, que Jean surgissait, nouvel Élie par le costume, non moins audacieux par la liberté de ses invectives. Mais si puissante était sa voix, que le désert en fut ému et que la rumeur parvint jusqu'aux villes du pays haut. Serait-ce que Dieu allait agir ? On savait bien depuis Amos que « le Seigneur Iahvé ne fait rien sans qu'il ait révélé son secret à ses serviteurs les prophètes. Le lion a rugi : qui ne craindrait ? Le Seigneur Iahvé a parlé : qui ne prophétiserait[6] ? »

Et en effet Jean disait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche[7] ! »

Mc 1. 5 Et tout le pays de Judée venait auprès de lui, et tous ceux de Jérusalem. Et ils se faisaient baptiser par lui dans le fleuve du Jourdain, confessant leurs péchés.	Mt 3. 5 Alors venait auprès de lui Jérusalem, toute la Judée et toute la région du Jourdain. 6 Et ils se faisaient baptiser dans le fleuve du Jourdain par lui, confessant leurs péchés.
6 Or Jean était vêtu de poils de chameau, avec un pagne de peau autour de ses reins. Et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. (Suite § 18.)	4 Lui-même, Jean avait son vêtement [fait] de poils de chameau, avec une ceinture de cuir autour de ses reins. Sa nourriture était de sauterelles et de miel sauvage.

Jadis, quand éclatait sur les lèvres d'un prophète cet appel à la pénitence, le peuple se rassemblait. C'était la nation entière qui avait péché, soit qu'elle eût adoré des dieux étrangers, soit qu'elle eût mêlé des pratiques impures au culte du Dieu très saint. On brisait les pierres levées consacrées à Baal, on brûlait les arbres d'Astarté, on nettoyait le sanctuaire. Iahvé pardonnait, et le peuple était délivré.

Mais les temps étaient changés. Jamais avant les successeurs d'Alexandre le monde n'avait vu ce spectacle étrange d'un peuple refusant de se prosterner devant les dieux du vainqueur. Les Macchabées avaient fait cela, et jeté à la voirie des dieux qui étaient des dieux de la Grèce. Aussi Dieu leur avait-il donné l'indépen-dance envers l'étranger et le pouvoir sur

leurs frères. Depuis la Dédicace nouvelle du Temple, le culte s'y poursuivait selon les observances sacrées ; les prêtres immolaient le sacrifice de chaque jour et célébraient les solennités avec la pompe requise. La nation n'avait rien à se reprocher. Pourquoi cet appel à la pénitence ?

Des âmes choisies le comprenaient cependant, car la religion était devenue, sinon beaucoup plus intérieure, du moins plus individuelle. Chacun se sentait responsable envers Dieu, et c'était la supériorité incontestée de la religion d'Israël que son intransigeance morale que ni la fortune, ni la puissance n'avaient réussi à fléchir. Aussi bien c'était la tradition des anciens prophètes, moins soucieux d'attirer au Temple les victimes en troupeaux, que d'exciter au cœur des Israélites des sentiments de componction et de crainte filiale, et plus encore peut-être – car c'était le point difficile –, de les émouvoir de charité envers leur prochain.

Ne savez-vous pas le jeûne que j'aime ?
dit le Seigneur Iahvé :
Partager son pain avec l'affamé,
héberger les pauvres sans abri;
Qui se trouve nu, le vêtir,
devant son frère ne point se dérober.
Alors ta lumière poindra comme l'aurore[8]…

La conscience d'un grand nombre d'Israélites était assez éveillée pour qu'ils fussent sensibles à de tels accents, et si l'on se sentait coupable, il fallait faire pénitence. Les maîtres savaient très bien et étaient les premiers à proclamer que la pénitence était la disposition essentielle requise avant l'arrivée du Messie, qui lui-même devait établir le règne de Dieu.

L'aspect d'un fils des anciens prophètes, austère, sobre jusqu'à s'interdire la modeste nourriture du pain quotidien, son pressentiment pénétrant les symptômes du temps, son accent pathétique, tous ces traits dont aujourd'hui des esprits légers ou forts seraient tentés de sourire, étaient l'expression spontanée, jaillissante de l'antique prophétie en Israël. Même alors, dans les villes on eût peut-être pris Jean pour un simple d'esprit ; il effrayait, ébranlait les âmes, lorsque sa voix s'élevait parmi les dunes stériles ou le long des tamaris du Jourdain, aux eaux rapides, aux souvenirs miraculeux, faisant entendre l'appel traditionnel : Pénitence ! une dernière fois, avant l'intervention de Dieu !

Toutefois il y avait quelque chose d'inattendu dans l'action de Jean. Il invitait au baptême. La pénitence devait être inaugurée par un signe sensible dont il se faisait l'agent. On s'immergeait dans l'eau en sa présence, de façon qu'on ait été lavé par lui. Être baptisé, c'était s'être baigné entièrement. L'érudition moderne, trop souvent préoccupée de remplacer certaines initiatives du génie par une lente évolution de tout le monde, ne sait que penser des origines de ce rite. Ce n'est pas que les purifications par l'eau aient fait défaut dans l'Antiquité. L'eau nettoie, enlève les souillures, rend au corps une sorte de pureté. L'innocence des mœurs est naturellement comparée à la pureté du corps. Le bain est donc le symbole d'un retour à une vie exempte de tache. Ce que le baptême est pour le corps, la pénitence l'est pour l'âme. Venez donc, disait Jean, recevoir le baptême comme pour prendre Dieu et les hommes à témoin de vos sentiments de repentir. Les Juifs devaient comprendre cela comme l'auraient compris les gentils. Mais chez eux les lavages de leurs ustensiles et même des aliments, les bains qu'ils prenaient eux-mêmes avaient surtout pour but de les mettre en état de pureté rituelle : un peuple saint devait éviter toute souillure, non seulement celle qui inspire de la répugnance, mais aussi cette contamination plus mystérieuse qui résulte d'un contact profane. On ne voit pas qu'ils aient été plus loin dans la voie du symbolisme : le bain était tout au plus une préparation des prosélytes à la circoncision ; ce n'était pas, au sein du judaïsme, un signe sensible de pénitence et de vie renouvelée.

Cependant, à côté de ceux qui représentaient l'orthodoxie, et en marge de la loi, certains groupements s'étaient formés qui attachaient un prix considérable à une pureté du corps et de l'âme plus parfaite. On les nommait Esséniens. D'anciens commentateurs avaient imaginé que, dans le désert de Juda, Jean avait reçu leurs leçons et avait été imbu de leurs scrupules[9]. La critique avait souri de cette conjecture. Mais voici qu'elle la dépasse en faisant naître la secte des Baptistes avant le Baptiste lui-même. Les ancêtres des Mandéens[10], aujourd'hui fixés sur les bords du Tigre au-dessus de Bassora, et qui passent dans l'eau une partie de leur existence, auraient eu comme un culte de l'eau, une conviction arrêtée de sa nature divine, de sa vertu pour rendre à l'âme, contaminée par le corps, sa pureté première. Jean aurait été leur disciple, si grand qu'il serait devenu le principal maître, le réformateur, sinon le fondateur de leur religion, à laquelle le christianisme aurait emprunté son baptême.

Cette conjecture est tenue en échec par l'accord de deux témoignages : celui du Nouveau Testament, et celui de l'historien Josèphe. Le portrait de Jean dans l'évangile se dessinera sous nos yeux ; ses traits sont ceux d'un Israélite fidèle à la Loi. C'est aussi ce que Josèphe avait retenu : Hérode Antipas eut peur du mouvement déchaîné par Jean, mais seulement parce qu'il y voyait à tort un élément révolutionnaire. Quant au baptême, Jean ne lui attribuait aucune efficacité pour la rémission des péchés, et le tenait seulement pour un symbole de la purification de l'âme par la justice[11]. Josèphe rend donc un témoignage précis et décisif à la nature du baptême de Jean, tel que nous verrons celui-ci s'en expliquer. Toutefois le baptême, s'il n'avait pas par lui-même la vertu de remettre les péchés, était comme un pas décisif de la pénitence, un indice de la contrition du cœur qui en obtenait de Dieu le pardon. Aussi était-il accompagné de la confession des fautes commises. Et c'était là encore une nouveauté. En se reconnaissant coupable non seulement devant Dieu, dans le secret du cœur, mais encore devant celui qui se donnait hardiment comme le ministre de la pénitence dont il était le héraut, l'enfant d'Israël prouvait avec quel sérieux il revenait à Dieu. Confesser les manquements à la loi divine, c'était s'engager à ne pas les commettre désormais. On devait espérer que l'obéissance à la voix de Dieu retentissant dans les accents du prophète, l'accomplissement d'un rite extérieur de pureté, l'aveu de la détestation des désordres touchaient la miséricorde de Dieu. Il n'appelle les pécheurs que pour les ramener à lui et leur pardonner.

Les sacrifices pour le péché à offrir au Temple étaient-ils donc devenus inutiles ? On sait que, prescrits pour des cas particuliers, ces sacrifices avaient pour but de réparer une dérogation en faisant de nouveau régner l'ordre légal. Jean ne les prescrivait pas – du moins nous n'en avons aucun indice –, mais il ne les réprouvait pas non plus. Autre était l'accomplissement des cérémonies et des ordonnances, autre le mouvement des cœurs vers Dieu afin qu'il daignât établir son règne. Le règne des cieux, que prêchait le Baptiste, c'était en effet le règne de Dieu : l'expression de règne des cieux, propre à saint Matthieu, est bien celle que devait employer un pieux israélite, désireux de ne point prononcer trop souvent même le nom de Dieu commun à tous les pays, car celui du dieu d'Israël, le Seigneur Iahvé, était sévèrement proscrit. On disait « les cieux », parce que le mot hébreu est au pluriel pour désigner le singulier, comme nous disons « les ténèbres » et non pas la ténèbre. Nous devrions donc traduire « du ciel », si

nous n'imitions les Grecs dans leur traduction servile. Combien de fois n'entendons-nous pas dire : le Ciel l'a voulu ; il faut se soumettre aux ordres du Ciel !

La difficulté de l'expression est donc seulement dans le premier terme. En français nous disons le règne, pour marquer le pouvoir, l'autorité qui s'exerce, comme on dit le règne des lois, et nous nommons royaume la contrée, l'état gouverné par un roi. En hébreu, et aussi en grec, on emploie le même mot pour désigner les deux choses, de sorte que dans l'Ancien Testament on doit déter-miner chaque fois quel est le sens, ce qui n'est pas toujours facile. De même dans l'Évangile, et nous verrons quelles nuances parfois insaisissables a revêtu ce mot. Mais la signification n'est pas douteuse dans la prédication du Baptiste : il annonçait que Dieu allait inaugurer son règne. C'était précisément ce qu'attendaient les Juifs.

Leur ancienne histoire leur rappelait le temps où ils n'avaient plus voulu de ce règne de Dieu. Alors le prophète Samuel leur signifiait sa volonté sainte, et, dans la guerre comme dans la paix, Israël n'avait pas eu à se plaindre de ce régime. Mais le peuple se sentait mal à l'aise parmi tant d'autres nations qui avaient des rois ; au Moyen Âge tout duché aspirait à devenir un royaume. Dieu se plaignit que son peuple ne voulût plus qu'il régnât sur lui ; cependant il accéda à leur demande[12].

Ils voulaient surtout avoir un roi pour marcher à leur tête et conduire leurs guerres. Depuis, les guerres, heureuses au temps de David, avaient constamment tourné au dommage, souvent à la honte d'Israël. Le roi n'avait pas seulement remplacé Dieu, il l'avait parfois combattu, estimant qu'il était de bonne politique de rendre hommage aux dieux sans doute très puissants des grands empires. La dynastie de David avait sombré avec l'indépendance de Juda, asservi désormais aux Perses, puis aux Grecs d'Égypte et de Syrie. L'héroïsme des Macchabées leur avait mérité le bandeau royal. Cette nouvelle dynastie, née d'une réaction fervente, n'avait pas conclu alliance avec des dieux étrangers, mais elle avait pris insensiblement les allures d'une royauté profane, ne se souciant plus assez de faire prévaloir les droits de Dieu, et elle avait dû céder la place à un homme d'origine suspecte, cet Hérode dont le véritable dieu était Auguste, l'arbitre de ses destinées.

Lc 3. 4 Ainsi qu'il est écrit dans le livre des

Mc 1. 2 Ainsi qu'il est écrit dans le prophète Isaïe :

Mt 3. 3 Car c'est lui dont il est parlé par le ministère du

paroles du prophète Isaïe :		prophète Isaïe, disant :
	(Voici que j'envoie mon messager devant ta face, pour disposer ta voie. Cf. § 79.)	
Voix de celui qui crie dans le désert :	[3]*Voix de celui qui crie dans le désert :*	*Voix de celui qui crie dans le désert :*
Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers :	*Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.*	*Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.*
[5]*Tout ravin sera comblé, et toute montagne et [toute] colline abaissée,*		
Et les chemins sinueux deviendront [une voie] droite		
et les raboteux des chemins unis :		
[6]*Et toute chair verra le salut de Dieu.*		

[Jn 1. [6] Il y eut un homme, envoyé de Dieu. Son nom était Jean. Cf. § 1. [23] Il dit : *« Je suis la Voix de celui qui crie dans le désert : Redressez la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. »* cf. § 22.]

Dieu cependant n'avait pas abandonné son peuple. Il avait promis maintes fois, par les prophètes et par les psalmistes, d'établir son règne personnel. La maison de David remonterait sur le trône. L'horizon de la prophétie se terminait à un descendant du saint roi, le Messie ou l'Oint du Seigneur, roi comme David et ses successeurs, mais un roi uniquement appliqué à faire régner le Seigneur.

Cette promesse était un objet de foi pour l'élite religieuse d'Israël. Si l'on veut mesurer à quel point de perfection morale une longue suite de révélations, de châtiments imbibés de miséricorde, la fidélité des familles pieuses, l'héroïsme des derniers martyrs avaient haussé les aspirations

d'Israël, il faut comparer cet idéal avec celui qu'avaient conçu les plus sages parmi le peuple le plus cultivé.

Oui, Platon avait rêvé d'un état organisé pour faire régner la justice intérieure ; il avait même entrepris personnellement de faire réussir cette gageure dans ses trois courageux voyages en Sicile. Mais il était revenu abattu, n'osant plus s'assurer sur son rêve, d'ailleurs si incohérent comme tous les rêves, et personne n'attendait plus la réforme morale d'un état par un philosophe. L'État aspirait à faire régner l'ordre et la paix. C'était beaucoup, et tout ce qu'on pouvait lui demander. Dieu eût pu faire quelque chose de plus, et tout d'abord se faire connaître comme le principe de toute sainteté et de toute justice, la source des commandements équitables, la raison suprême de toute vie morale. On le pressentait. Mais dire comme les Pythagoriciens : « imite et suis Dieu », quand on continuait à adorer les dieux du paganisme, n'était-ce pas la suprême ironie, ou l'inconscience d'une pensée chimérique ?

Comme tout était plus clair dans Israël ! Le Dieu qui avait créé le monde en était le seul maître ; c'est lui qu'il fallait servir comme le véritable Roi. Mais, les hommes étant sourds à sa voix, c'était à lui de se montrer pour être reconnu et prendre possession de son règne. On l'en suppliait.

La formule des dix-huit bénédictions n'a été composée qu'après la ruine de Jérusalem, mais plus d'un siècle auparavant la prière instante de tout Israélite pieux était déjà : « Règne sur nous, Seigneur, toi seul[13] ! »

Le règne de Dieu, les Juifs pieux, auditeurs du Baptiste, le souhaitaient donc de toute leur âme. Pourtant le « toi seul » n'était pas tout à fait sincère chez la plupart, car tout bon Israélite espérait bien régner avec Dieu sur les nations châtiées et asservies. Car enfin Dieu règne, il a seul le droit de régner. Mais il faut des ministres ; il est si loin dans sa gloire inaccessible ! Et même, s'il règne déjà quelque peu, c'est uniquement parce qu'Israël accepte sa domination et la fait connaître. Il en sera de même, et à plus forte raison, quand les dominateurs injustes d'Israël seront à ses genoux. Cet état d'esprit, le Baptiste le comprenait très bien, et il ne le pouvait souffrir.

PRÉDICATION DE SAINT JEAN BAPTISTE (16)

Lc 3. 7 Il disait donc aux foules qui venaient pour être baptisées par

Mt 3. 7 Or, voyant beaucoup de pharisiens et de sadducéens qui venaient à son baptême, il leur dit :

lui : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? 8 Faites donc de dignes fruits de pénitence. Et n'allez pas vous dire : « Nous avons pour père Abraham ! » Car je vous dis que Dieu peut de ces pierres susciter des enfants à Abraham.

9 Et déjà même la cognée est placée à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu. »

« Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? 8 Faites donc un digne fruit de pénitence. Et n'ayez pas l'air de vous dire : 9 "Nous avons pour père Abraham !" Car je vous dis que Dieu peut de ces pierres susciter des enfants à Abraham. 10 Et déjà la cognée est placée à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu. (Suite, § 18.) »

Dans tout ébranlement des foules, les éléments les plus divers entrent en scène. Ce qui importe, ce sont les sentiments de ceux qui dirigent. Cette élite n'est pas toujours vraiment de tous points une élite ; elle n'est pas la partie d'un peuple la plus spontanée, ni la plus sincère, ni la plus désintéressée dans les manifestations qui supposent un don de soi, une volonté généreuse, l'enthousiasme et l'élan. C'est à cette élite dirigeante, aux Pharisiens, que Jean Baptiste s'adresse d'abord, selon le tissu des évangiles. Ces Pharisiens et ces Sadducéens, nous les verrons peu à peu projeter leurs figures sur la toile lumineuse de nos récits. Leur première entrée est reçue, dirions-nous, par une injure.

« Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Faites donc un digne fruit de pénitence, et n'ayez pas l'air de dire en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham ! Car je vous dis que Dieu peut de ces pierres susciter des enfants à Abraham[14]. »

Il s'irrita pour sauver. La vipère, dont on ne soupçonne pas la présence, mord et tue. L'animosité contre elle naît de la compassion pour ses victimes. Le petit peuple, que d'ailleurs les Pharisiens méprisent, les regarde comme les truchements autorisés de la loi divine ; étant sans soupçon, il est incapable de se préserver du venin de leur doctrine. Ce venin dénoncé par Jean, c'est l'orgueil qui les pose en instruments dont Dieu ne saurait se passer. Ils sont fils d'Abraham ; Abraham a été le dépositaire des promesses en leur faveur ; la toute-puissance de Dieu est rivée à leurs personnes[15].

Cette prétention est intolérable à l'homme religieux qui a sondé ce qu'il est, chétif, et de plus pécheur, en présence de l'Infini. Abraham lui aussi avait cru à la promesse, mais dans son humilité il s'était prosterné la face

contre terre[16]. Eux se croyaient indispensables, et par cet orgueil déplacé ils provoquaient le châtiment. Assurés que Dieu ne les laisserait pas périr, de peur d'anéantir son culte, ils allaient soutenir une lutte désespérée et y périr. Jean le pressentait ou l'avait appris de Dieu. « Déjà la cognée est posée à la racine des arbres : tout arbre qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu[17]. »

Il était donc grand temps de faire pénitence, et la première démarche du repentir était de s'abaisser, c'est-à-dire de se mettre à sa place devant cette souveraineté infinie de Dieu qui pouvait, de ces pierres, détachées des collines rocheuses, susciter de véritables fils d'Abraham, non plus selon la chair, mais imitateurs de sa foi, humble dans sa confiance.

AVIS PARTICULIERS DONNÉS PAR LE BAPTISTE (17)

Lc 3. 10 Et toutes les foules l'interrogeaient, disant : « Que devons-nous donc faire ? » 11 Il répondait et leur disait : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. »
12 Il vint aussi des publicains pour être baptisés, et ils lui dirent : « Maître, que devons-nous faire ? » 13 Et il leur dit : « N'exigez rien en plus de ce qui vous a été fixé. »
14 Des gens du service armé lui demandaient aussi « Et nous, que devons-nous faire ? » Et il leur dit : « Ne molestez personne. Ne dénoncez pas faussement. Et contentez-vous de votre paye. »

Qui n'eût cru, à entendre cette rude invective, que fasciné par l'imminence du jugement, tout entier à son rôle du dernier des prophètes, emporté par l'excès de ses jeûnes et de ses veilles, Jean allait inviter ses auditeurs à quelque action extraordinaire ? Judas le Galiléen, lui non plus, « n'avait voulu admettre que Dieu comme chef et comme maître[18] », et il avait entraîné les Juifs à la révolte. D'autres, ne voulant pas braver les risques d'une répression atroce, ou s'en remettant à Dieu seul, proposaient un jeûne de trois jours. Après quoi, disait Taxo à ses sept fils, « retirons-nous dans une caverne, et mourons[19]… ». Ou bien fallait-il embrasser quelque œuvre extraordinaire en maltraitant son corps au point de l'exténuer ?

On se le demandait parmi ceux qui, leurs péchés confessés, étaient disposés à embrasser une vie agréable à Dieu. Mais ce Jean, que Renan a comparé à un *yogui* de l'Inde[20], répondait avec la discrétion d'un prudent directeur de conscience. Il ne fallait ni précipiter l'heure de Dieu, tentative insensée, ni l'attendre dans une attitude découragée ; on devait seulement pratiquer la charité et la justice. Le devoir le plus général et le plus pressant, c'est la charité : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même[21]. » Lui, l'ascète, ne porte pas de tunique, et se nourrit d'aliments de fortune. Il ne demande rien pour lui, mais pour ses frères, selon le plus pur esprit des prophètes[22].

Mais certaines professions ne sont-elles pas trop exposées à la sollicitation du péché ? Des publicains se présentent : « Maître, que devons-nous faire ? » L'opinion publique aurait sans doute répondu : renoncez à ce métier de rapines ! Et en effet la tentation y était forte et constante. L'État affermait à des particuliers la perception de certains impôts indirects comme les douanes. Les grands adjudicataires, ceux qu'on appelait les fermiers généraux sous l'ancien régime, chargeaient à leur tour les employés subalternes de faire payer la taxe. Ceux-ci, ou pour faire valoir leurs services, ou fraudant à la fois le public et leurs patrons, demandaient souvent des prix exorbitants. Israélites, ils s'exposaient en outre au contact impur des étrangers. Les cultivateurs eux-mêmes, dédaignés par les Pharisiens à cause de leur ignorance, étaient moins honnis. Il est vrai que, pour éviter des malversations trop arbitraires, les princes établissaient des tarifs publics, tel celui de Palmyre[23], retrouvé récemment. Avec cette arme, le commerçant était aussi bien armé que de nos jours où les taxes sont communiquées au public.

Mais enfin, tout le monde ne savait pas lire, et sans doute les douanes de Palestine n'étaient pas encore très bien organisées : la fraude était aisée, la surveil-lance impuissante. Les bons publicains étaient rares, et tous étaient regardés comme une tache sur Israël. Or Jean ne dit à aucun d'eux : « Suis-moi », parce qu'il n'a mission d'entraîner personne. Il leur dit seulement : « N'exigez rien en plus de ce qui vous a été fixé. »

Enfin viennent ceux qu'on nomme ordinairement des soldats. Mais, si les soldats sont facilement accusés d'actes de violence, de maraude, de pillage, ils ne sont pas coutumiers des délations fausses dont parle saint Luc. Ce sont donc plutôt des gens de police, employés comme force armée, soit pour percevoir les impôts directs, soit pour prêter main-forte au

gouvernement et aux publicains eux-mêmes[24]. Ils sont sûrement Israélites, car les étrangers n'étaient pas invités par Jean à la pénitence, et se demandent s'ils ne doivent pas donner des preuves éclatantes de leur repentir. Jean leur dit : « Ne molestez personne ; ne dénoncez pas faussement, et contentez-vous de votre paye[25]. »

Autrefois Moïse, dont la face courroucée inspirait l'épouvante, était le plus doux des hommes quand son honneur propre était en jeu, et non plus la gloire de Dieu[26]. C'est ainsi que Jean, terrible dans ses menaces, indulgent aux bonnes volontés, saura refuser d'une voix très douce l'honneur qui ne lui appartenait pas.

On venait auprès de lui de toute la plaine du Jourdain, ceux qui habitaient les maisons de plaisance de Jéricho et ceux qui vivaient sous la tente aux pieds des monts de Moab ; on venait de toute la Judée ; on venait même de Jérusalem, où toute cette effervescence devait nécessairement faire naître la question fatidique. Jean ne serait-il pas le Messie ? Il y avait dans ses allures une austérité étrange qui frappait les imaginations. Était-on sûr qu'il fût bien le fils de Zacharie ? Il était apparu tout à coup, sortant du désert, comme un envoyé de Dieu, venu peut-être d'en haut. Il ne faisait pas de miracles, mais ce qu'on attendait bien plutôt du Messie, c'était la délivrance du joug étranger. Sa voix puissante secouait la torpeur des masses. Peut-être leur donnerait-il le signal du combat et de la victoire ? Les conjectures se faisaient et se défaisaient dans les esprits avant d'être formulées rigoureusement par les gardiens de la doctrine.

ANNONCE DE L'ARRIVÉE DU MESSIE (18)

Lc 3. 15 Tout le peuple étant dans l'attente, et comme ils se demandaient dans leur cœur au sujet de Jean s'il ne serait pas le Christ, 16 Jean déclara, s'adressant à tous : « Moi, je vous baptise avec de l'eau. Mais il vient, celui qui est plus fort que moi [et] dont je ne suis pas digne de délier la courroie des sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et par le feu. 17 Il a le van à la main pour nettoyer son aire et amasser le froment dans son grenier ; quant à la balle, il la brûlera dans un feu inextinguible. »

Mc 1. 7 Et il proclamait hautement :

« Il vient derrière moi, celui qui est plus fort que moi ; et je ne suis pas digne de me mettre à ses pieds pour délier

Mt 3. « …11 Moi je vous baptise dans l'eau pour la pénitence. Mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi : [lui] dont je ne suis pas digne de porter les sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et par le feu. 12 Il a le van à la main ; et il nettoiera son aire : et il amassera son froment dans le

18 Fréquemment donc, et par d’autres exhortations encore, il évangélisait le peuple (19-20 = § 34).	la courroie de ses sandales. 8 Moi, je vous ai baptisés avec de l’eau mais lui vous baptisera dans l’Esprit Saint. »	grenier ; quant à la balle, il la brûlera dans un feu inextinguible. »

[Jn 1. 15 Jean [en tout temps et en tout lieu] lui rend témoignage et s’écrie, disant : « C’était de Lui que je disais : “Celui qui vient après moi a passé devant moi”, car Il existait avant moi. » Cf. § 1.]

[26 Jean leur répondit, disant : « Moi, je baptise dans l’eau ; au milieu de vous se tient quelqu’un que vous ne connaissez pas, 27 qui vient après moi, dont je ne suis pas digne de délier la courroie de la sandale. » 28 Cela se passa à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. Cf. § 22.]

[30 C’est lui dont j’ai dit [hier encore] : « Derrière moi vient un homme qui a passé devant moi », car il existait avant moi. – 33 Et pour moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m’a envoyé baptiser dans l’eau, celui-là m’a dit : « [Celui] sur qui tu verras l’Esprit descendre et demeurer, c’est lui qui baptise dans l’Esprit Saint. » Cf. § 23.]

Le peuple le premier lui posa la question : Son baptême n’était-il pas une première démarche du Messie ? Lui-même n’était-il pas le Messie ? Jean se hâta de les détromper, mais en proclamant en même temps que l’approche du règne de Dieu signifiait bien l’approche du Messie : « Il vient derrière moi, celui qui est plus fort que moi, et je ne suis pas digne de me mettre à ses pieds pour délier la courroie de ses sandales. Je vous ai baptisés dans l’eau, mais lui vous baptisera dans l’Esprit Saint[27]. » Saint Matthieu et saint Luc disent : « dans l’Esprit Saint et par le feu ». Le feu n’ajoute ici qu’une image, car on ne peut supposer un baptême plus parfait, après celui de l’Esprit Saint. C’est le baptême dans l’Esprit Saint qui est comparé à un baptême dans le feu. L’eau nettoie, mais ne saurait avoir la vertu d’enlever toutes les taches. Ce qui passe dans le feu, s’il n’est pas consumé, est semblable à l’or qui sort parfaitement purifié de la fournaise. Le baptême de l’Esprit est donc un baptême plus parfait, qui atteint les profondeurs de

l’âme, car l’âme, devenue pure par le repentir, est comme une création nouvelle de l’Esprit Saint[28].

Changeant d’image avec la mobilité d’un oriental, Jean compare maintenant l’œuvre de purification à l’office du van. Dans le royaume du Messie, seuls les justes régneront avec lui. Comment les discerner ? Ainsi que le moissonneur nettoie son aire. Le van secoué par ses mains retient le grain plus lourd, tandis que la balle est emportée au souffle des vents. Elle retombe cependant, on la ramasse et on la brûle, tandis que le bon grain est renfermé dans le grenier. Cette fois le feu ne purifie pas, et il ne doit pas s’éteindre. Nous sommes dans une autre perspective, reliée à la première par l’image du feu, plutôt que par un lien logique, sans exclure une succession dans le temps : si l’on n’est pas purifié par le feu de l’Esprit Saint, on sera en proie à un feu semblable à celui qui consume la paille. Celui qui baptisera dans l’Esprit Saint est aussi celui qui séparera ensuite les bons des méchants ; car ce serait rompre tout enchaînement que de n’attribuer au Messie que le second rôle. Il domine tous les temps, revenant à la fin après une première action dont la durée n’est pas marquée, la période messianique de l’Esprit.

JÉSUS PROCLAMÉ FILS DE DIEU LORS DE SON BAPTÊME (19)

	Mc 1. 9 Or il arriva en ces jours-là que Jésus vint de Nazareth de Galilée, et qu’il fut baptisé dans le Jourdain par Jean.	Mt 3. 13 Alors apparaît Jésus [venant] de Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui.
		14 Mais Jean s’en défendait, disant : « C’est moi qui ai besoin d’être baptisé par toi, et tu viens à moi ? » 15 Mais Jésus lui répondit : « Laissemoi faire en ce moment ; car c’est ainsi qu’il nous convient de parfaire toute justice. » Alors, il le laisse faire.

Lc 3. 21 Or il arriva, quand tout le peuple eut reçu le baptême, que, Jésus ayant été baptisé, pendant qu'il priait, le ciel fut ouvert, 22 et que l'Esprit Saint descendit sur lui en forme corporelle comme une colombe, et qu'il y eut une voix [partie] du ciel : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi je me suis complu. »	10 Et aussitôt, remontant de l'eau, il vit les cieux fendus et l'Esprit descendant vers lui comme une colombe.	16 Baptisé, Jésus remonta aussitôt de l'eau. Et voici que les cieux furent ouverts pour lui. Et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant au-dessus de lui.
	11 Et il y eut une voix [partie] des cieux : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi je me suis complu. » (Suite, § 21.)	17 Et voici qu'une voix [venue] des Cieux disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. » (Suite, § 21.)

« Or il arriva dans ces jours-là que Jésus vint de Nazareth de Galilée, et il fut baptisé dans le Jourdain par Jean[29]. »

Grave événement pour la conscience chrétienne, mais qui eût passé presque inaperçu sans le pressentiment de Jean, devenu une certitude surnaturelle après une manifestation divine.

Jésus venait de Nazareth ; l'agitation avait donc gagné la Galilée. Il était fils de Marie, veuve de Joseph, et passait naturellement pour fils de Joseph. Assurément on n'avait rien remarqué dans sa conduite qui parût le soumettre au devoir de la pénitence. C'était un excellent Israélite, élevé par ses parents dans la crainte de Dieu et le respect des observances, dans une piété ravivée par les pèlerinages à la ville sainte. Il n'avait donc pas de péchés à confesser. Mais, comme il arrive encore, les plus prompts à se confesser n'étaient pas ceux dont la conscience était le plus chargée. Les plus saints avaient à cœur de prendre part à la pénitence générale qui devait avancer les jours du salut. Telle était cependant la réputation de piété de Jésus, la modestie de son maintien, la candeur aussi de son regard, que Jean, déjà averti par une voix intérieure, peut-être par une émotion remontant du fond de ses souvenirs d'enfant, lui dit comme nous lisons dans saint Matthieu[30] : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi ? » Cependant il ne se jette pas à ses pieds, comme on eût pu l'attendre

de ses déclarations précédentes, et lorsque Jésus lui eut répondu : « Laisse-moi faire en ce moment ; car c'est ainsi qu'il nous convient de parfaire toute justice », il s'inclina et remplit avec lui son office de Baptiste. Sa main aurait tremblé s'il avait été certain de baptiser le Messie ? Mais il n'avait pas encore cette certitude qui lui avait été promise : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint[31]. »

Ce signe divin ne lui fut donné que lorsqu'il eut été docile à l'invitation de Jésus. Alors, dit saint Marc[32], « au moment où il remontait de l'eau, Jésus vit les cieux fendus et l'Esprit descendant sur lui comme une colombe ; et il y eut une voix du ciel : « Tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai pris mes complaisances. »

Pour ceux qui ne virent que les dehors, le baptême de Jésus fut un acte très simple : une marque de bonne volonté, avec une pleine déférence pour Jean, le fait d'un Israélite désireux de faire plus que ne demandait la Loi, si un prophète de Dieu indiquait un moyen de lui plaire. Se faire baptiser n'était en aucune façon faire acte de Messie. Quelques privilégiés ont-ils vu la colombe et entendu la voix ? Les évangélistes le suggèrent sans l'affirmer tout à fait. Le Saint-Esprit apparut sous une forme sensible ; mais l'apparition d'une colombe pouvait être naturelle, et ceux-là seuls pouvaient en percevoir le sens à qui Dieu en faisait la grâce. Le Baptiste en fut certainement, d'autant que c'est à lui que le signe était destiné. Il avait annoncé que celui qui était plus grand que lui baptiserait dans l'Esprit Saint. La venue de l'Esprit demeurant sur Jésus après le baptême était précisément le signe approprié. La colombe rappelait la façon mystérieuse dont l'Esprit de Dieu planait sur les eaux primordiales comme pour les féconder[33].

Jean comprit que désormais le baptême dans l'Esprit était fondé ; il savait que Jésus était l'élu ou le fils de Dieu, le Messie[34].

Or ce fait qui était une révélation pour Jean avait en lui-même sa raison d'être par rapport à Jésus. C'est vers lui que tendait le vol de la colombe, et c'est à lui que la voix fut adressée d'après saint Marc et saint Luc. Saint Matthieu a écrit : « *Celui-ci* est mon fils » et non pas « tu es mon fils », mais ce léger changement[35], s'il s'établit que la voix était destinée à d'autres, ne prouve pas qu'elle ait été entendue de tous.

Beaucoup de critiques modernes, de l'école des protestants libéraux, ont conclu de cette manifestation du ciel à Jésus qu'il avait eu alors pour la première fois conscience de sa dignité messianique, ou, comme ils disent, s'était senti fils de Dieu plus que les autres hommes.

Manifestement le texte ne dit rien de semblable. Pour le comprendre il faut le rapprocher de ceux qui mettent en scène l'Esprit de Dieu. Il agit, il excite la volonté ou l'intelligence de certains hommes, il les entraîne à des actions héroïques afin de sauver leur peuple[36]. De même pour Jésus. Il venait au baptême comme tout autre homme, et il avait en effet la nature humaine dans toute sa réalité. Le moment était venu pour lui d'entreprendre une mission difficile jusqu'à l'héroïsme du dernier sacrifice. L'Esprit descend du ciel comme pour lui donner le signal. Parce qu'il a accepté cette humble attitude du baptisé, plus propre à gêner son initiative messianique qu'à l'imposer à l'attention, la voix de son Père lui témoigne sa satisfaction et affirme qu'il est toujours avec lui, d'autant qu'il est le Fils bien-aimé. Lui reçoit le signal de sa mission, il est désigné à d'autres comme investi des droits qu'il tient de son Père.

C'est aussi de ce premier acte public de Jésus qu'on peut dire qu'il n'est pas venu pour abroger la Loi et les Prophètes, mais pour les parfaire[37]. Il a reçu du dernier des prophètes un baptême qui n'était qu'un symbole, et qui deviendra, par sa mort, rempli de la grâce de l'Esprit Saint. Le baptême de Jean invitait les Juifs à la pénitence. Celui de Jésus sera proposé à toutes les nations comme l'initiation par la foi à la vie divine de sa résurrection, et il sera donné au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit[38], du Père qui l'a nommé au baptême son Fils bien-aimé, du Saint-Esprit qui s'est empressé vers lui avec amour. Pour apprécier un fait de l'histoire, l'historien le plus attentif à le reproduire tel qu'on a pu le comprendre en son temps ne saurait se priver de la lumière que donnent à certains faits leurs suites, preuve incontestable de leur portée et de leur fécondité. Il n'est pas nécessaire d'être croyant pour comprendre que le baptême de Jésus fut une très grande chose. L'Église célèbre le baptême du Christ le jour octaval de l'Épiphanie. C'était bien, après l'épiphanie de sa Nativité, sa seconde épiphanie d'entrée en scène, et cela d'après le style des rois qui se targuaient d'origine divine : nous le comprenons aujourd'hui mieux que jamais.

Le croyant y a toujours vu un admirable dessein de Dieu : il ne s'étonne pas que la voix du Père qui retentit dans l'éternité ait été entendue sur les bords du Jourdain par le Fils incarné, et que le Saint-Esprit, nœud du Père et du Fils, ait paru comme un lien entre le ciel et la terre.

JEÛNE ET TENTATION DU CHRIST (21)

Lc 4. 1 Or, Jésus, rempli de l’Esprit Saint, revint du Jourdain. Et il était conduit par l’Esprit dans le désert, 2 pendans quarante jours, tenté par le diable.

Mc 1. 12 Et aussitôt l’Esprit le pousse au désert. 13a Et il était dans le désert pendant quarante jours, tenté par Satan. Et il était avec les bêtes sauvages.

Mt 4. 1 Alors Jésus fut conduit au désert par l’Esprit, pour être tenté par le diable.

Et il ne mangea rien durant ces jours-là.

Et quand ils furent écoulés, il eut faim. 3 Or, le diable lui dit : « Si tu es fils de Dieu, dis à cette pierre qu’elle devienne du pain. » 4 Et Jésus lui répondit : « Il est écrit : *Ce n’est pas de pain seul que vivra l’homme.* » (verset 5 après verset 12).

2 Et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. 3 Et s’approchant, le tentateur lui dit : « Si tu es fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » 4 Mais lui, il répondit : « Il est écrit : *Ce n’est pas de pain seul que vivra l’homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* »

9 Or, il le conduisit à Jéru-salem. Et il le plaça sur le Pinacle du Hiéron et lui dit : « Si tu es fils de Dieu, jette-toi d’ici en bas. 10 Car il est écrit : *À ses anges il donnera des ordres à ton sujet pour qu’il te gardent.* 11 Et [il est écrit] : *Sur [leurs] mains ils te porte-ront, de peur que tu ne heurtes ton pied à une pierre.* » 12 Et répondant, Jésus lui dit : « Il est dit : *Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu.* »

5 Alors le diable l’emmène à la Ville sainte. Et il le plaça sur le Pinacle du Hiéron, 6 et lui dit : « Si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : *À ses anges il donnera des ordres à ton sujet : et sur [leurs] mains ils te porteront, de peur que tu ne heurtes ton pied à une pierre.* » 7 Jésus lui dit : « Aussi bien il est écrit : *Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu.* »

5 Et l’ayant conduit plus haut, il lui montra tous les royaumes de la terre, en un rien de temps. 6 Et le diable lui dit : « C’est à toi que je donnerai cette puissance tout

8 De nouveau, le diable l’emmène sur une montagne très haute et lui montre tous les royaumes du monde avec leur

entière avec leur gloire ! – Car c'est à moi qu'elle a été remise ! et à qui je veux, je la donne. – 7 Toi donc, si tu te prosternes devant moi, elle sera à toi tout entière ! » 8 Et Jésus, répondant, lui dit : « Il est écrit : *C'est devant le Seigneur, ton Dieu, que tu te prosterneras : et c'est à Lui seul que tu rendras un culte !* »		gloire. 9 Et il lui dit : « Cela, à toi je donnerai tout, si tombant à [mes pieds] tu te prosternes devant moi. » 10 Alors, Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : *C'est devant le Seigneur, ton Dieu, que tu te prosterneras ; c'est à Lui seul que tu rendras un culte !* »
13 Ayant alors épuisé toute tentation, le diable s'éloigna de lui jusqu'au moment [fixé par la divine Providence] (Suite, § 35).	13b Et les anges le servaient (Suite, § 35).	11 Alors le diable le laisse. Et voici que des anges s'approchèrent [de lui]. Et ils le servaient (Suite, § 35).

La tentation de Jésus ne fait pas partie de son ministère public. La scène s'est passée entre Lui et Satan, sans témoins. Elle n'a eu aucune influence sur l'opinion que le peuple a pu concevoir de la personnalité, du caractère, de la mission du prédicateur du règne de Dieu. Cependant les trois premiers évangélistes, saint Matthieu et saint Luc surtout, ont pensé qu'elle projetait une certaine lumière sur tout le ministère, et c'est sans doute pour cela que Jésus l'a révélée à ses disciples.

Il est donc nécessaire de méditer cet épisode pour mieux entendre la façon dont les apôtres et les premiers disciples ont envisagé l'entreprise d'établir le règne de Dieu.

C'est une pensée pieuse, aussi utile que vraie, de voir dans la tentation repoussée par Jésus la preuve de sa condescendance, de la réalité de sa nature semblable à la nôtre, un exemple et un réconfort. Tout cela est contenu dans l'enseignement de l'épître aux Hébreux : « C'est parce qu'il a souffert, et a été lui-même éprouvé qu'il peut secourir ceux qui ont été éprouvés…, car nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos infirmités ; pour nous ressembler il les a toutes éprouvées, hormis le péché[39]. »

Mais si le Sauveur doit nous servir de modèle, et s'il a voulu se mettre à notre rang, s'il a permis à Satan de le tenter en sa qualité d'homme, le fait qui résulte de cette lutte, c'est sa victoire après un combat singulier. Satan l'a vu disposé à établir le règne de Dieu ; il a craint que ce ne fût la fin de son règne à lui, il a cru possible de détourner Jésus de son entreprise, ou

plutôt il a essayé de le faire entrer dans une voie où il aurait lamentablement abouti à confirmer son propre empire.

Étranges conceptions aux yeux de nos contemporains ! Il est cependant certain que, même après tant de siècles de christianisme, la part du mal dans le monde est très grande, selon l'estime de ceux qui nomment mal ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Les anciens Perses, continués par les Manichéens, étaient si frappés de ce débordement du mal que le monde était pour eux l'enjeu entre deux puissances à peu près égales, le Dieu du Bien, et le Dieu du Mal, tour à tour vainqueurs et vaincus jusqu'au triomphe du Bien, dans un lointain avenir. Serait-ce que les Juifs partageaient cette croyance, si manifestement incompatible avec les notions les plus élémentaires de ce qui appartient au Bien infini, seul Créateur, seul Seigneur, seul possesseur de l'Être qui n'appartient à d'autres que sous une forme plus qu'amoindrie ? Quelques-uns le pensent et le disent aujourd'hui, faisant des Juifs les adeptes du dualisme, Dieu étant le Souverain Maître du ciel, Satan le roi de la terre.

En réalité, les dépositaires de la révélation savaient très bien que Dieu est partout le seul Maître. Ils croyaient cependant à l'existence d'un monde des esprits, les uns bons, les autres anges mauvais ou démons, dont Satan était le chef. C'était le tentateur par excellence : celui qui avait séduit Ève et par elle amené la chute d'Adam. Depuis ce premier avantage, il n'avait cessé d'agir pour éloigner les hommes de Dieu et les entraîner au mal. Dans la mesure de ses succès, il exerçait sa domination. Partout où les hommes adoraient des dieux qui n'étaient pas le seul vrai Dieu, Satan était vraiment le maître, et régnait.

Ce n'est pas ici le lieu d'établir cette croyance qui est aussi celle des chrétiens. Si l'on nie l'action des esprits mauvais, surtout dans l'idolâtrie, il faudra expliquer pourquoi l'homme antique est si inférieur à lui-même dans tout ce qui touche à la religion, comment la tyrannie de divinités dont rien n'aurait prouvé l'existence a pu obtenir des Carthaginois qu'ils fissent périr dans les flammes leurs propres enfants, des Grecs de la grande époque de Périclès qu'ils rendissent un culte divin à des divinités polissonnes, parodiées à l'occasion sur la scène comique.

Pour les Israélites, tous ces cultes, non point toujours sanglants et infâmes, parfois même parés d'un incomparable charme humain, n'étaient qu'une aberration, mais qui avait sa cause, la tyrannie exercée par Satan. Satan rôdait autour de ce petit royaume de Dieu qu'était le pays d'Israël ; il

y pénétrait même et disputait âprement le terrain. Mais on y annonçait que Dieu allait régner sur la terre entière. Un instrument de ce règne : Messie ? Fils de Dieu ? Élu de Dieu ? allait entrer en scène, et Jésus paraissait destiné à tenir ce rôle. Il fallait intervenir. Il est à croire que ce prologue dialogué, joué dans une sphère mystérieuse, au désert, mais avec Satan comme protagoniste, et d'où découlera l'issue du drame terrestre entre les hommes, cette décision anticipée de ce qui sera l'œuvre du salut par la défaite de notre adversaire, est un événement symbolique qui renferme un secret important pour nous. C'est ainsi, pour employer une comparaison forcément inexacte, que certains prologues d'Euripide introduisent un personnage divin qui explique d'avance les péripéties de la tragédie et en fixe la moralité.

Donc Jésus, aussitôt après le baptême dans la perspective des synoptiques, et avant de commencer son ministère, fut conduit dans le désert par l'Esprit qui le poussait à agir, et, d'après saint Matthieu[40], spécialement pour être tenté par le démon. Nous voilà déjà rassurés sur l'issue, car l'Esprit devait demeurer vainqueur. Les évangélistes n'ont certes pas voulu peindre le démon en ridicule ; mais il n'a rien d'un rival de Dieu. Ses tentations sont redoutables, sans pouvoir disposer d'une action puissante sur la volonté. On dirait bien que sans la complicité du cœur il serait tout à fait désarmé. Il essaie de séduire, d'entraîner sur une pente où l'homme glisse déjà avant de tomber. Il sait bien que, si Jésus était vraiment le fils de Dieu, aucune tentation n'aurait prise sur lui et ne pourrait même l'émouvoir. Mais, s'il se croyait Fils de Dieu sans l'être, n'était-il pas déjà mordu par l'orgueil ? Provoqué par une question adroite, n'allait-il pas répondre en manifestant aussitôt son pouvoir auprès de Dieu ? L'objet de la tentation est fourni par les circonstances. Engagé dans une série d'attaques dont nous ne connaissons que les dernières, Jésus avait jeûné, en courageux athlète. Après quarante jours il eut faim. Alors le tentateur : « Si tu es fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » – Désir trop ardent de satisfaire un besoin d'ailleurs légitime, recours à un pouvoir surnaturel dans un intérêt personnel, empressement à se défendre contre une provocation indiscrète, autant de mobiles pour déployer la vertu des miracles, et commencer le règne de Dieu en dépit de l'éternel contradicteur. Mobiles imparfaits : aussi Jésus répond : Il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Parole énigmatique, comme le sont souvent les textes de l'Écriture cités par les Rabbins, dont on ne voit pas au premier abord

l'application au cas proposé. Saint Matthieu l'éclaire quelque peu en donnant la suite du texte « mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». L'homme n'a pas seulement à pourvoir, coûte que coûte, à son alimentation. Il doit avant tout suivre l'ordre qui manifeste la volonté de Dieu. Le refus est net : Jésus n'interviendra pas indiscrètement, faisant servir à ses intérêts propres, satisfaction de l'appétit ou vaine gloire, le pouvoir qu'il a reçu de Dieu.

Jésus cite l'Écriture ; qu'à cela ne tienne ! Le démon la connaît lui aussi, et l'allègue pour forcer son adversaire à découvrir son jeu. Il le conduit sur le pinacle du Temple. Le peuple, rassemblé dans les parvis, allait se trouver convoqué à un spectacle saisissant : un homme se jetant dans la vallée du Cédron de cette hauteur vertigineuse. « Si tu es fils de Dieu, dit le démon, jette-toi en bas, car il est écrit : il donnera pour toi des ordres à ses anges et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre la pierre. » Tendre sollicitude de Dieu pour ses enfants, les fils d'Israël ! Combien plus attentive sera-t-elle envers celui qui est son fils le plus aimé ! – Oui, mais Dieu, si bon pour ceux qui s'abandonnent à sa conduite, est sévère pour ceux qui lui font imprudemment sommation de se déclarer en leur faveur. Cela aussi était dans l'Écriture : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » – La réponse était une merveille d'à propos. Mais enfin les Rabbins excellaient dans ce cliquetis des textes. Si Jésus, provoqué deux fois à montrer sa puissance, se montrait si timide, cette réserve était peut-être l'expression de l'impuissance. Après tout, n'osant hasarder rien d'éclatant comme fondé de pouvoir du règne de Dieu, peut-être Jésus se tiendrait-il pour satisfait de régner lui-même sur tous les royaumes du monde. La psychologie de Satan est courte. Il ne lit pas dans les cœurs, et il ne sait même pas leur arracher leur secret quand ils s'abritent sous le couvert de la parole de Dieu. Il est tellement aveuglé par la confiance dans son prestige qu'il propose à Jésus de se prosterner devant lui pour recevoir l'investiture de cette richesse et de cette gloire : qui peut les faire apparaître par ses sortilèges n'en est-il pas le maître ? À la troisième reprise Jésus terrasse son adversaire. « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne rendras de culte qu'à lui seul. » Jésus n'est pas venu pour régner, mais pour que Dieu règne, et qu'ainsi le règne de Satan finisse.

Cette fois le démon s'éloigne, mais, ajoute saint Luc : « jusqu'au moment voulu », c'est-à-dire jusqu'au jour où il lui sera permis d'attenter à

la vie de son vainqueur, en soulevant contre lui toutes les puissances du pays. Jusqu'à ce moment Jésus a le champ libre pour prêcher le règne de Dieu. Et pour bien marquer que la victoire vient d'être remportée dans une sphère surhumaine, les anges, qu'on ne voit pas rendre ce bon office à Jésus durant son ministère, les anges s'approchèrent et le servirent.

On voudrait savoir quel fut le théâtre de ce jeûne de quarante jours, et le nom de cette montagne où la grande bataille fut gagnée.

Un nom fut donné après coup, « la montagne de la quarantaine » (*Djébel Qarantal*). L'endroit a été bien choisi par les anachorètes du ve siècle, vivant d'un jeûne continuel dans les grottes percées au flanc des collines qui ferment la plaine à l'occident de Jéricho comme un mur. De ce rocher isolé, la vue descend vers des jardins, oasis de verdure au milieu des sables, et remonte vers le plateau de Moab, vaste étendue terminée dans un horizon imaginaire par la vision de Babylone, reine des empires anciens. Le point du ciel opposé conduit à Rome, qui vient de prendre le sceptre. Ainsi peut-on voir tous les royaumes de la terre « en un instant », comme dit saint Luc. On dirait que tout cet épisode baigne dans une nuée qui ne permet pas de dessiner nettement les lignes. La réalité n'en est pas moins vivante. La vérité la plus utile à l'esprit et au cœur n'est pas toujours celle qui supporte le mieux une analyse minutieuse.

LE TÉMOIGNAGE DU BAPTISTE. PREMIÈRES VOCATIONS (22-24)

Jn 1. 19 Et voici quel fut le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent
vers lui, de Jérusalem, des prêtres et des lévites, pour lui demander : « Qui
es-tu ? » 20 Et il reconnut, – loin de nier il reconnut – : « Ce n'est pas moi
qui suis le Christ. » 21 Et ils lui demandèrent : « Quoi donc ? tu es Élie ? »
Et il dit : « Je ne le suis pas. » « Es-tu le Prophète ? » Et il répondit :
« Non ». 22 Ils lui dirent donc : « Qui es-tu ? afin que nous donnions une
réponse à ceux qui nous ont envoyés ; que dis-tu de toi-même ? » 23 Et il
dit : « Je suis la Voix-de-celui-qui-crie-dans-le-désert : Redressez la voie du
Seigneur comme a dit le prophète Isaïe. » 24 Et l'on avait envoyé des
Pharisiens. 25 Et ils l'interrogèrent et lui dirent : « Pourquoi donc baptises-
tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ? » 26 Jean leur répondit,
disant : « Pour moi, je baptise dans l'eau ; au milieu de vous se tient

quelqu'un que vous ne connaissez pas, [27] qui vient après moi [et] dont je ne suis pas digne de délier la courroie de la sandale. »
[28] Cela se passa à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.

Selon la perspective des synoptiques, Jésus n'avait plus qu'à commencer son ministère ; aussi le conduisent-ils en Galilée.

Mais saint Jean nous arrête encore dans les environs du Jourdain. Cette divergence a beaucoup frappé les anciens. Les difficultés qu'on a soulevées contre son récit sont une marque de la vigilance des chrétiens à ne pas se laisser imposer des Écritures non contrôlées. L'autorité de l'apôtre bien-aimé devait prévaloir, et d'ailleurs l'objection est de celles qui doivent s'apaiser après une réponse rationnelle. Jésus aurait pu prendre ses premiers disciples dans un milieu demeuré étranger à l'influence du Baptiste. Mais, quand le quatrième évangéliste, tout en conservant pour sa propre personne une sorte d'anonymat, affirme que le témoignage rendu à Jésus par Jean a ému quelques-uns des siens, il n'y a rien là que de très vraisemblable. Et il est assez conforme à la nature des choses que les Galiléens aient été rapprochés de Jésus dans la ferveur d'une démarche religieuse aussi grave que le baptême, qu'ils aient noué avec lui dans une contrée qui leur était étrangère de premières relations, avant le don complet d'eux-mêmes sur les bords du lac de Tibériade. Le quatrième évangéliste a donc complété de la manière la plus heureuse ce qu'on peut nommer la période de préparation, le passage de la Loi à l'évangile. Le témoignage rendu par le Baptiste est sa manière à lui d'annoncer la bonne nouvelle. Quoi d'étonnant si sa conviction a gagné ses propres disciples ?

Demeurons donc dans la région où Jean baptisait. Le baptême de Jésus avait eu lieu dans le Jourdain. Mais ses eaux n'avaient rien de sacré, aucune propriété particulière, et de plus, à la saison d'hiver, les marnes dans lesquelles il se frayait sa course, détrempées par les pluies, ne permettaient guère l'accès du fleuve. Arrivé sur le bord, on risquait encore de glisser et de se souiller de boue, soit en entrant dans l'eau, soit en sortant. Cet inconvénient très banal expliquerait à lui seul que Jean ait choisi volontiers pour emplacement des baignades d'autres cours d'eau retenus dans des bassins plus ou moins artificiels. L'un deux était à Béthanie, au-delà du Jourdain, et il y a quelque chance de reconnaître ce lieu au pied d'une ruine, le *Kh. et-Tawîl*. C'est à Béthanie que le Baptiste reçut des prêtres et des

lévites, parmi lesquels se trouvaient des Pharisiens, envoyés par les autorités religieuses de Jérusalem.

On met ordinairement en scène ici le Sanhédrin, en suite d'une délibération formelle. Et certes, dans l'Église de Jésus Christ, le droit de la hiérarchie est absolu ; si l'organisation du judaïsme avait été le même, nous devrions nous étonner que Jean ait osé prêcher sans en avoir reçu le mandat. Mais le peuple d'Israël n'était point une Église. Jamais les hommes de l'Esprit n'avaient été soumis au contrôle du sacerdoce. Pour distinguer les faux prophètes de ces hommes de Dieu, on avait seulement la ressource de les discerner à leur incapacité de prévoir l'avenir[41]. Alors l'autorité intervenait pour les châtier. Si l'on avait à juger un faux prophète, le Sanhédrin au complet était la juridiction compétente. C'est du moins ce qu'enseigna la *Michna*[42]. Mais, à supposer que ce point fût dès lors fixé, le tribunal suprême n'avait qu'à juger de l'accusation dont il était saisi. Il y a loin de cette attribution à celle d'une sorte de conseil de vigilance attentif aux différents mouvements des esprits. Le Sanhédrin, composé des principaux prêtres, de docteurs reconnus, de membre de l'aristocratie, était un organisme compliqué qu'on ne pouvait engager que sur des griefs précis. L'évangile de saint Jean suggère plutôt une entente entre quelques meneurs, qui se donnent la mission de sauvegarder l'autorité d'un parti. C'est la première manœuvre de ceux que cet évangile nomme les Juifs tout court, parce qu'ils représentent le peuple dont ils sont les chefs spirituels. C'est eux qui se sont rendus responsables de l'hostilité de la masse envers son Sauveur.

Jean, avec son baptême nouveau, cette pénitence démonstrative, l'annonce précise du Messie, troublait les habitudes reçues et le bon ordre de la piété ; il ne faisait aucun cas des Pharisiens qu'il avait même maltraités. Que deviendraient les privilèges du sacerdoce et le prestige des docteurs, si le premier venu déchaînait une pareille tempête, fût-ce de repentir ? Cependant Jean n'était pas le premier venu, étant fils du prêtre Zacharie. On crut devoir l'interroger sans formuler aucune inculpation, en lui demandant simplement : « Qui es-tu ? » Mais dans l'effervescence des esprits, cette question en dissimulait une autre : « Aurais-tu la prétention de te poser en Messie ? » Jean, avec sa franchise quelquefois rude, répondit simplement : « Je ne suis pas le Messie. » – Serait-il du moins celui qui devait préparer les voies au Messie, restaurer la vie religieuse et morale dans Israël avant le règne de la justice, le prophète Élie en un mot, revenu

sur la terre ? Élie avait été enlevé au ciel dans son char de feu[43] ; on espérait qu'il en reviendrait pour révéler et oindre le Messie.

C'était encore l'attente du Juif Tryphon, disputant avec saint Justin au cours du siècle suivant. Or Jean était bien en effet chargé de remplir ce rôle d'Élie ; mais il n'était point Élie en personne. Il le déclara avec la même netteté.

Alors n'était-il pas le Prophète ? Habitués à recevoir les ordres de Dieu de la bouche d'hommes inspirés par son Esprit, et qui si souvent avaient crié le devoir de se tourner vers Dieu, c'est-à-dire de faire pénitence, les Juifs ne pouvaient tenir Jean pour moins qu'un prophète, à moins qu'il ne fût dépourvu de toute mission divine. Ici ils disent : « le » prophète, celui qu'on attendait depuis longtemps, investi d'une mission très haute, semblable à Moïse[44], l'Élu de Dieu par excellence, destiné peut-être à être oint comme Messie. Jean répond : « Non », parce que ce personnage lui paraît dépasser sa propre taille.

Cependant un pareil homme, fils d'un prêtre qui avait exercé avec honneur les fonctions sacrées, si hardi à soulever l'opinion, devait avoir conscience de ce qu'il était ou prétendait être. Les prêtres et les lévites députés par les Juifs s'excusent de leur insistance en alléguant l'obligation où ils sont de rendre compte de leur mission.

Mais ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux : Jean était un prédicateur de la pénitence ; il le leur dit en empruntant les termes d'Isaïe : « Je suis la voix qui crie dans le désert : redressez le chemin du Seigneur », faisant ainsi connaître que le Seigneur viendrait sur ce chemin, désormais praticable. Le Seigneur a ses voies, mais il se sert de l'homme pour se frayer le chemin.

Parmi les envoyés il y avait des Pharisiens, qui reprirent l'enquête pour leur compte. Prêcher la pénitence, tout bon Israélite en avait le droit, mais, si Jean n'était ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète, de qui s'autorisait-il donc pour introduire le rite du baptême, une nouveauté vraiment, dans ces circonstances et avec cette ampleur ? À cette question malintentionnée, Jean répond encore, et cette fois pour s'incliner devant celui dont il est le précurseur. Pour moi, je baptise dans l'eau : ce n'est point l'œuvre décisive ; mais il en est un plus grand, dont les œuvres seront plus grandes. On s'étonne que la curiosité des Pharisiens n'ait pas poussé plus avant. Assurément elle n'était pas satisfaite. Mais peut-être ont-ils craint de brouiller les pistes en s'occupant d'un inconnu qui n'était peut-être qu'un fantôme de l'imagination exaltée de Jean. C'est sur celui-ci qu'il fallait

faire un rapport. Il se dérobait derrière un autre. Il ne dirait rien de plus. Il fallut bien s'en tenir là.

Jn 1. 29 Le lendemain, il voit Jésus venant à lui, et dit : « Voici l'Agneau de
Dieu, [celui] qui ôte le péché du monde. 30 C'est lui dont j'ai dit : « Derrière
moi vient un homme qui a passé devant moi », car il existait avant moi. 31
Et pour moi, je ne le connaissais pas ; mais c'est pour qu'il soit manifesté à
Israël que je suis venu, moi, qui baptise dans l'eau. »
32 Et Jean rendit témoignage, en disant : « J'ai vu l'Esprit descendant du
ciel comme une colombe, et il est demeuré sur lui ; 33 et pour moi, je ne le
connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, celui-là m'a
dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui
baptise dans l'Esprit Saint. » 34 Et c'est bien ce que j'ai vu, et j'ai rendu
témoignage que celui-ci est l'élu de Dieu. »

Lorsqu'il prononçait cette grave parole sur l'avènement du grand inconnu qui est déjà là, qu'on peut voir, auquel on peut adresser la parole, Jean Baptiste était donc fixé par l'apparition au Baptême. Il ne jugea pas à propos de le désigner plus clairement aux mandataires des Juifs. Mais le lendemain, étant avec ses disciples ou quelques personnes de confiance, et voyant Jésus qui venait à lui, le grand secret s'échappa de ses lèvres : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » Voici l'innocence, la sainteté, qui vient purifier le monde du péché. Les paroles qui suivent sont bien son commentaire de la scène qui s'est passée au baptême entre lui, Jésus, et l'Esprit de Dieu. On a prétendu que l'évangéliste saint Jean avait passé le Baptême sous silence. Il ne l'a pas raconté, jugeant le fait assez connu par les premiers évangélistes, mais le Baptiste y fait l'allusion la plus claire : « J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il est demeuré sur lui. » C'est à ce signe qu'il a reconnu ce qu'est Jésus. Et parce que le signe doit avoir un rapport réel avec ce qu'il indique, il veut dire que Jésus baptisera dans l'Esprit Saint.

Le Baptiste, le baptiseur par excellence, voit surtout dans le Messie, plus grand que lui, celui qui baptisera mieux que lui, qui ôtera ces péchés dont il dénonce la malice.

Jn 1. 35 Le lendemain, Jean se tenait encore [là], ainsi que deux de ses
disciples. 36 Et attachant son regard sur Jésus qui passait, il dit : « Voici
l'Agneau de Dieu. » 37 Et les deux disciples entendirent ce qu'il disait et
suivirent Jésus.

38 Jésus, s'étant retourné et voyant qu'ils le suivent, leur dit : « Que
cherchez-vous ? » Ils lui dirent : « Rabbi – ce qui signifie « maître » –, où
demeures-tu ? » 39 Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils vinrent donc et virent
où il demeurait.

Et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là.

C'était à peu près la dixième heure.

40 André, le frère de Simon-Pierre, était un des deux qui avaient entendu les
paroles de Jean et qui l'avaient suivi. 41 Il va trouver tout d'abord son frère
Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie ! » – ce qui signifie
« Christ ». – 42 Il l'amena à Jésus. Jésus, arrêtant son regard sur lui, dit :
« Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas » – ce qui signifie
« Pierre ».

Le lendemain encore, – ces jours méritaient d'être comptés, et l'évangéliste insinue qu'il était en état de le faire, – deux disciples sont frappés d'entendre Jean prononcer les mêmes paroles, et sont touchés du tendre respect de son regard. Ils suivent Jésus. Mais ils n'étaient pas invités, et, quand il leur dit : « Que cherchezvous ? », ils répondent gauchement ; « Rabbi, c'est-à-dire Maître, où demeurez-vous ? » Les braves gens ne savaient pas de titre plus flatteur. Comment concevoir un personnage grand devant Dieu dans Israël, si ce n'est dans la personne d'un docteur, maître dans la science des Écritures ? Jésus dit : « Venez et voyez. » Ils virent en effet où il demeurait, – il était environ dix heures depuis le lever du soleil. Et ils comprirent que Jésus était bien le Messie. L'un d'eux était André, frère de Simon. Le second pouvait-il être autre que le narrateur de cette scène, le plus cher souvenir de sa jeunesse ? André va quérir son frère, et quand Simon est en présence de Jésus, le Maître arrêtant sur lui son regard change son nom en celui de Pierre. Plus tard il expliquera pourquoi[45]. Mais déjà, par cette attention affectueuse, il prend possession de lui comme d'un des siens.

JÉSUS RENTRE EN GALILÉE (25)

Jn 1. 43 Le lendemain, Jésus résolut de partir pour la Galilée.

Et il va trouver Philippe. Et Jésus lui dit : « Suis-moi. » 44 Or Philippe était
de Bethsaïda, de la ville d'André et de Pierre.

45 Philippe va trouver Nathanaël et lui dit : « Celui de qui ont écrit Moïse
dans la Loi, et les prophètes, nous l'avons trouvé ! C'est Jésus, fils de
Joseph, [Jésus] de Nazareth. » 46 Et Nathanaël lui dit : « De Nazareth peut-il
venir quelque chose de bon ? » Philippe lui dit : « Viens et vois. »

47 Jésus vit Nathanaël venant à lui. Il dit à son sujet : « Voici un véritable
Israélite, en qui il n'y a pas d'artifice ! » 48 Nathanaël lui dit : « D'où me
connais-tu ? » Jésus lui répondit : « Avant que Philippe t'appelât, quand tu
étais sous le figuier, je t'ai vu. » 49 Nathanaël lui répondit : « Rabbi, tu es le
fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! » 50 Jésus lui répondit : « Parce que je t'ai
dit : Je t'ai vu au-dessous du figuier, tu crois ? Tu verras de plus grandes
choses que celles-là. » 51 Et il lui dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis :
vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant au-
dessus du Fils de l'homme. »

S'étant attaché Simon et André, qui étaient des bords du lac de Galilée, et aussi ce disciple anonyme du Baptiste que nous croyons être Jean, fils de Zébédée, originaire du même pays, il est assez naturel que Jésus soit revenu en Galilée avec eux, et en suivant leur itinéraire. Pour des riverains du lac de Tibériade amenés sur les bords du Jourdain, la route la plus courte était de remonter le fleuve par Archélaïs et Scythopolis[46] jusqu'au point le plus méridional du lac. De là des barques gagnaient en quelques heures Bethsaïde, ville de pêche, au nord, près de l'embouchure du Jourdain. C'est sans doute dans ces environs que Jésus rencontra Philippe, qui était de cette petite ville comme Simon et André. Jésus appelle Philippe, et Philippe, ardemment convaincu, apôtre déjà, invite Nathanaël à reconnaître pour le Messie Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. Il ne pouvait le désigner autrement, ignorant comme tout le monde son origine divine, et cette précision a son intérêt : on sent qu'on approche de la petite patrie de Jésus, les gens sont au courant. Nathanaël était aussi du pays, plus rapproché de Nazareth, puisqu'il était de Cana[47]. Cana en effet doit être le *Kefr Kenna*, à quelque huit kilomètres de Nazareth, désigné par une ancienne tradition connue de saint Jérôme, et village très ancien puisqu'on y a trouvé une inscription araméenne en place. Mais les voisins ne sont pas toujours les

plus indulgents. Personne plus que les Athéniens n'a fait aux Thébains une réputation de lourdauds. Nathanaël objecte à Philippe : « De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon[48] ? » Il cède cependant au désir de son ami, et Jésus lui montre à la fois qu'il pénètre le secret des cœurs et qu'il ne lui sait pas mauvais gré de sa défiance : « Voici un véritable Israélite, en qui il n'est point d'artifice. » Il est loisible à chacun de faire un compliment. Nathanaël se défie toujours : « D'où me connais-tu ? » Et Jésus lui dit : « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Que faisait-il sous le figuier ? Rien de répréhensible assurément, puisque c'était un bon Israélite. Peut-être rêvait-il de la rédemption d'Israël. Frappé de cette vue qui pénétrait à travers les clôtures, il s'écrie : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! » Il entend par là le Messie, mais cependant cette fois il va trop vite. Jésus le lui laisse entendre, et s'adressant à ceux qui étaient là, ses premiers amis : « En vérité, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant au-dessus du Fils de l'homme. »

Au pays d'Israël on savait qu'à Béthel Jacob avait vu en songe une échelle suspendue au ciel, le long de laquelle les anges montaient et descendaient[49]. C'était un gage pour le voyageur, obligé de quitter la terre promise, que Dieu serait avec lui : « Car je ne t'abandonnerai point que je n'aie fait ce que je t'ai dit. »

Ce que Dieu avait promis au patriarche, Jésus affirmait qu'il le tiendrait pour lui, et avec tant d'évidence que les disciples, en voyant ses œuvres, devaient être convaincus de sa mission, non point sous l'impression passagère d'une surprise mais par l'évidence des faits surnaturels.

Cette conversation avait donc une grande portée, et l'on comprend que l'évangéliste en ait fait le point de départ d'une période de trois jours avec laquelle on se trouva à Cana, au pays de Nathanaël[50].

LES NOCES DE CANA (26)

Jn 2. [1] Et le troisième jour, il se fit des noces à Cana de Galilée. Et la mère de Jésus était là.

[2] Or, Jésus aussi fut invité aux noces, ainsi que ses disciples.

[3] Et ils n'avaient plus de vin, parce que le vin des noces était épuisé. Ensuite, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » [4] Et Jésus lui dit : « Qu'importe à moi et à toi, femme ? mon heure n'est pas encore venue. »

5 Sa mère dit aux serviteurs : « Quoi qu’il vous dise, faites- [le] ! »

6 Il y avait là six urnes de pierre, disposées pour les ablutions des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures.

7 Jésus leur dit : « Remplissez d’eau les urnes. » Et ils les remplirent jusqu’en haut.

8 Et il leur dit : « Puisez maintenant et portez au maître d’hôtel. » Et ils [en] portèrent.

9 Lorsque le maître d’hôtel eut goûté l’eau changée en vin – et il ne savait pas d’où venait [ce vin], mais le serviteurs qui avaient puisé l’eau le savaient –, le maître d’hôtel appelle l’époux 10 et lui dit : « Tout le monde sert d’abord le bon vin, et, quand on est ivre, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu’à présent ! »

11 Tel fut, à Cana de Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

Il est assez naturel de penser que Nathanaël, qui était de Cana, y a amené ses amis, pour assister à une noce qui le touchait de près, et sans doute Jésus aussi, puisque Marie, sa mère, y était conviée. Mais on n’est pas autorisé à faire de Nathanaël le nouveau mari, encore moins à y voir Jean, fils de Zébédée, l’auteur de l’évangile. Ces opinions ne sauraient s’appuyer que sur des conjectures assez oiseuses, et les historiens modernes de la vie de Jésus les mentionnent à peine. L’évangéliste insinue seulement que Marie, venue de Nazareth, était déjà là, invitée d’avance, et que Jésus qu’on n’aurait pu prier qu’après avoir appris son retour, fut retenu au passage avec ses disciples et rencontra là sa mère.

Saint Jean, qui raconte si peu de miracles – sept en tout –, a tenu à mettre le premier très en relief. La présence de Jésus à des noces a déjà sa signification. Plus d’une fois au cours de l’histoire de l’Église on a vu des hérétiques, emportés d’un faux zèle, proscrire le mariage. Si ces « continents », comme on les appelait, ont pu facilement être taxés d’hérésie, ce fut à cause de l’approbation donnée ainsi par Jésus à l’union légitime des époux. D’autres aujourd’hui, et en plus grand nombre, ne veulent plus de cette institution surannée. Eux aussi rencontrent sur leur chemin l’exemple de l’ardent prophète qui savait être un sage. Il a voulu participer à la joie des noces, parce qu’elles consacrent au nom de Dieu la vie commune où deux êtres qui s’aiment, cherchent le bonheur, et

s'engagent à prendre à cœur la tâche échue aux parents d'élever de nouveaux êtres dans la pratique du bien. Chez tous les peuples, le mariage donne le signal de réjouissances. La principale, en Israël[51] comme partout, est un festin, qui réunit dans une fête deux familles jusqu'alors étrangères l'une à l'autre. Le nom du repas en hébreu équivaut à beuverie, sans la nuance fâcheuse, car le vin resserre l'amitié dans une joie permise. La Galilée, presque autant que la Judée, était un pays de vignobles. À Cana, le vin des noces, tenu en réserve depuis longtemps, vint à manquer, peut-être parce que le nombre des convives s'était accru inopinément. Jésus était à table auprès de sa mère. Prévenue la première, compatissante, assurée qu'il partagerait son sentiment, Marie dit simplement : « Ils n'ont plus de vin. » C'était la plus délicate des prières, à peine une suggestion, pas même l'expression d'un désir. En cas de dissentiment, Jésus n'avait donc pas à opposer un refus formel ; il refuse cependant de céder à cette insinuation touchante. Il répond à sa mère : « Femme, qu'importe à vous et à moi ? mon heure n'est pas encore venue[52]. »

Aucun de nous n'emploierait le mot de femme en parlant à sa mère. Il est constant cependant que, selon l'usage des Hébreux, cette appellation plutôt solennelle que trop familière, n'avait rien que de très honorable, même traduite en grec. C'est ainsi qu'Éliézer interpellait la mère de Rébecca[53]. La réponse elle-même doit être interprétée selon l'usage sémitique, où cette locution est fréquente avec un sens parfaitement déterminé[54]. À ne connaître que le grec on serait porté à traduire : « Qu'y a-t-il entre toi et moi[55] ? » Ce qui serait non seulement très dur, mais positivement un non-sens, qu'on envisage les relations d'un fils avec sa mère ou les exigences de la situation qui n'invitait pas à une querelle domestique. Aujourd'hui encore, les Arabes de Palestine disent constamment *malech*, c'est-à-dire « quoi à toi » pour dire « ne t'inquiète pas », ou très vulgairement : « ne t'en fais pas ».

Jésus fait donc remarquer à sa mère qu'ils ne doivent, ni lui ni elle, intervenir dans cette affaire, car il y faudrait une manifestation sensationnelle, alors que son heure n'est pas encore venue d'attirer l'attention. Son intention était de n'entrer en scène qu'après que le Baptiste aurait terminé sa mission ; on le voit par la suite.

Et cependant, chose étrange, Marie, interprétant sans doute le regard plus que les paroles, a compris que le dessein premier sera quelque peu

atténué à la suite de sa prière. S'attendant à quelque chose de peu ordinaire, elle dit aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-le. »

Il y avait là six grandes urnes de pierre, comme on en a retrouvé beaucoup près des sources ou même près des citernes, dont les Juifs pouvaient commodément se servir pour pratiquer leurs ablutions. Sur un mot de Jésus, ces urnes sont remplies d'eau, et cette eau se change en vin. Le miracle fut opéré si discrètement que le maître d'hôtel, retenu par son service dans la salle où l'on buvait, ne s'en aperçut pas d'abord. Mais il ne pouvait demeurer caché. Les disciples l'apprirent. Ce fut une manifestation de la gloire de Jésus, gloire toujours invisible, mais qui rayonnait par des œuvres d'une origine divine. Alors ils crurent en lui, non plus seulement comme en un Maître de doctrine, mais comme en un dépositaire du pouvoir de Dieu.

Le fait du miracle les décide : il vient de se passer sous leurs yeux. Jésus domine les éléments. Mais sa bonté ne les étonne-t-elle pas encore davantage ? Par égard pour sa mère ce fils, maître de son heure, daigne en avancer le moment. Plus d'un a pensé sans doute que c'était gaspiller quelque peu un pouvoir divin que de l'exercer pour un intérêt aussi futile. Mais est-ce à l'homme de se plaindre si la condescendance de Dieu se fait si bienveillante même en faveur d'un besoin de l'ordre temporel ? Enfin les anciens disciples de Jean, soucieux d'une leçon plus haute, pouvaient voir dans ce miracle une image de ce grand changement que le Messie devait opérer. L'eau transformée en une liqueur réparatrice et fortifiante, n'était-ce pas la figure du baptême de Jean, devenu un baptême de l'Esprit ?

JÉSUS À CAPHARNAÜM (27)

Jn 2. 12 Après cela, il descendit à Capharnaüm, lui, avec sa mère, et ses frères et ses disciples. Et ils y restèrent quelques jours.

L'évangéliste saint Jean ne place aucun fait, entre les noces de Cana et la Pâque à Jérusalem, qu'une descente de Jésus à Capharnaüm. Était-il dans l'intervalle retourné à Nazareth ? C'est assez plausible. D'autant qu'il ne se trouve à Capharnaüm qu'en passant, avec sa mère, et avec ses frères et ses disciples. La tradition chrétienne a constamment affirmé que ces frères n'étaient pas fils de Marie, toujours Vierge. Nous en retrouverons la mention à propos de Nazareth. L'évangéliste n'insinue pas qu'ils se fussent

mis à la tête des disciples de Jésus, et plus loin il affirmera leur peu de foi à son égard[56]. En ce moment, comme il ne s'est pas encore déclaré Messie, les anciennes relations continuent : le groupement indique plutôt une caravane qu'une installation définitive. On descend à Capharnaüm pour aller à Jérusalem, parce que tous ces Galiléens se souciaient peu de passer par la Samarie. Peut-être aussi la relation trop concise de saint Jean permet-elle de supposer que Pierre, André et Philippe, qui étaient de Bethsaïde, avaient donné rendez-vous à Capharnaüm. Il a dû s'écouler un certain temps entre le baptême et la Pâque, car Jésus ne serait pas revenu en Galilée seulement pour quelques jours, et il est très peu vraisemblable que les pêcheurs de Bethsaïde aient dès lors quitté leurs occupations pour être constamment avec Jésus. L'évangéliste va d'épisode en épisode, comme un géant qui cheminerait en posant les pieds d'une colline à l'autre. C'est à nous de suppléer au besoin à son silence pour concevoir les faits tels en somme que les suppose son récit à vol d'oiseau.

JÉSUS CHASSE LES VENDEURS DU TEMPLE (28-29)

† Lc 19. 45 Entrant dans le Hiéron, il se mit à chasser ceux qui vendaient,	Mc 11. 15b Et entrant dans le Hiéron, il se mit à chasser ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le Hiéron.	Mt 21. 12 Et Jésus entra dans le Hiéron de Dieu et chassa tous ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le Hiéron.
	Et il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient les colombes. 16 Et il ne permettait pas qu'on traversât le Hiéron avec des charges. 17 Et il les enseignait et leur disait : « N'est-il pas écrit : *Ma maison sera appelée maison de prière pour toutes les nations ? et vous, vous en faites une caverne de brigands !* » (Suite, § 233)	
46 leur disant : « Il est écrit : *Et ma maison sera une maison de prière ; et vous, vous en fîtes une*		13 Il leur dit : « Il est écrit : *Ma maison sera appelée maison de prière ; et vous, vous en faites une*

caverne de brigands ! » (Suite, § 233)	*caverne de brigands !* » (Suite, § 229)

Jn 2. [13] Et la Pâque des Juifs était proche. Et Jésus monta à Jérusalem. [14] Et il trouva dans le Hiéron des gens qui vendaient des bœufs et des brebis et des colombes, et [il trouva] les changeurs sur leurs sièges. [15] Et faisant un fouet avec des cordes, il les chassa tous du Hiéron, avec les brebis et les bœufs. Et il répandit la petite monnaie des changeurs, et renversa leurs tables. [16] Il dit à ceux qui vendaient les colombes : « Emportez cela d'ici ! ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic ! »

[17] Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : *Le zèle de ta maison me consumera.*

Saint Jean nous a dit que Jésus *descendit* à Capharnaüm ; il ajoute non moins justement qu'il *monta* à Jérusalem. La Pâque était proche. C'était un devoir pour tout Israélite de venir offrir au Seigneur ses vœux et ses sacrifices dans son Temple, au lieu qu'il avait choisi. De toutes les parties de la Terre sainte des groupes arrivaient, poussant devant eux les troupeaux de moutons destinés à fournir l'agneau pascal, ou même les taureaux et les génisses nécessaires à des holocaustes plus somptueux. Car des Juifs nombreux venaient aussi des grandes cités du monde romain, d'Antioche, d'Alexandrie, de Cyrène, de Rome, quelques-uns très riches et désireux de plaire à César en immolant jusqu'à des hécatombes pour sa conservation. Il était donc urgent de tenir à la disposition de ces étrangers une quantité considérable de gros et de petit bétail. Ils achetaient sur place, s'adressant aux changeurs pour avoir de la monnaie et surtout le demi-sicle, monnaie légale de la redevance sacrée qu'ils devaient acquitter.

Tout ce trafic se faisait dans le Temple. Habitués à nos églises, maisons où Dieu réside, où il nous admet dans son intimité, nous ne tolérons même pas le commerce à la porte du sanctuaire. Mais le Sanctuaire (*naos*) du Dieu d'Israël n'abritait que lui, et seuls quelques prêtres y pénétraient pour remplir leur office. On donnait encore le nom de temple ou de hiéron (place sacrée) aux parvis qui entouraient le Sanctuaire, clos eux-mêmes par une énorme muraille. Tout cela c'était la maison de Dieu. C'est dans ces vastes cours que s'entassaient les troupeaux de bœufs et de brebis, les marchands

de colombes, et aussi les changeurs assis devant leurs petites tables, en forme de pupitres, où les monnaies d'or et d'argent miroitaient aux regards.

Les musulmans qui sont entrés à La Mecque dans l'immense *haram*, dont l'abri de la pierre noire occupe le centre, comprennent mieux que nous ce spectacle ; exploités indignement par ceux qui vendent le mouton du sacrifice, vociférant pour obtenir des conditions meilleures, ils expriment au naturel des sentiments que nous devons supposer chez les contemporains de Jésus. Comment prier dans un tel vacarme ? Comment offrir au Seigneur d'un cœur content des dons si chaudement marchandés ? Les prêtres, sacrificateurs patentés, suppléaient-ils aux sentiments imparfaits des fidèles, en supputant le bénéfice que leur rapporterait chaque victime ?

Jésus ne toléra pas cette profanation. Sans autre mandat que son titre de Fils, il ne veut pas que la maison de son Père soit un marché. S'armant d'un fouet de cordes rapidement groupées dans sa main, il chasse tout ce monde, prompt à s'enfuir, n'atteint guère que les troupeaux plus lents qu'il pousse devant lui, et renverse les tables des changeurs, abandonnées avec leur assortiment de petite monnaie.

L'action de Jésus fut si vive que les disciples, d'abord étourdis, ne songèrent pas à s'y associer. En y réfléchissant – peut-être assez longtemps après –, ils comprirent ce zèle et se souvinrent de ce que l'Écriture avait dit du zèle pour la maison de Dieu : « Le zèle de ta maison me consumera[57]. » Cette parole du psalmiste s'appliquait bien à Jésus, dévoré de zèle, comme autrefois Élie[58], avec le pressentiment que ce zèle pourrait bien lui coûter cher.

Jn 2. 18 Les Juifs donc prirent la parole et lui dirent : « Quel miracle nous montres-tu, pour agir de la sorte ? » 19 Jésus répondit et leur dit : « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai. »

20 Les Juifs donc lui dirent : « On a mis quarante-six ans pour bâtir ce Temple, et en trois jours tu le relèveras ? »

21 Mais lui parlait du Temple de son corps. 22 Lors donc qu'il fut ressuscité [littér. : relevé] d'entre les morts, ses disciples se souvinrent [de cette prédiction, en se disant] : « C'est cela qu'il disait. » Et ils crurent à l'Écriture, et à la parole qu'avait dite Jésus.

Déjà en effet les Juifs, ces Juifs influents et soupçonneux qui étaient intervenus auprès du Baptiste, demandent à Jésus quels sont ses titres à culbuter l'ordre établi. Jésus répondit : « Détruisez ce Temple, en trois jours je le relèverai. » Nous allons apprendre que déjà il faisait des miracles. Il ne les allègue pas. Il reste dans la tradition biblique[59] qui propose comme signe d'un fait qu'il faut croire dès à présent un événement futur. De cette sorte il y a encore, même à propos d'un signe, une place à la foi et à la confiance. Dieu a le temps pour lui ; il est sûr de l'avenir.

Cette réponse, avouons-le, était obscure. Les disciples eux-mêmes ne la comprirent que beaucoup plus tard, après la résurrection qui en donnait la clef. Mais le Maître avait le droit de poser une énigme à ces docteurs qui se croyaient si subtils. Ou plutôt, il était résolu dès lors à réserver à sa résurrection le caractère du signe par excellence de son autorité et de sa mission. On comprendrait, quand le temps serait venu. La forme énigmatique est une garantie que l'événement ne fut pour rien dans la prophétie. Ni les faits ne furent calqués sur la prophétie, ni la prophétie inventée après coup d'après les faits. On était au Temple, la comparaison est empruntée au Temple : « Détruisez ce Temple, et je le relèverai en trois jours. »

Il parlait, dit l'évangéliste, qui ne s'en aperçut que très longtemps après, du temple de son corps.

Les Juifs n'y cherchent pas de mystère, et sont trop prompts à taxer ce discours d'absurdité : « On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et tu le relèveras en trois jours ? » Toute discussion devenait inutile. Les Zélotes avaient habitué les gens rassis à leurs coups de tête : Jésus appartenait-il donc à cette faction de force-nés ? Les chefs inquisiteurs s'en tinrent là pour le moment, se réservant de tenir les yeux ouverts.

Lorsque les Juifs disaient qu'on avait mis quarante-six ans à bâtir le Temple, ils l'entendaient de la construction entreprise par Hérode la dix-huitième année de son règne[60], et qui n'était même pas complètement achevée, puisqu'on ne congédia les ouvriers que sous le procurateur Albinus[61], en 63 ap. J.-C. Nous avons là, jeté sans intention à ce qu'il semble, un synchronisme très satisfaisant. La dix-huitième année d'Hérode correspond à l'an 20-19 av. J.-C. La quarantesixième année depuis ce moment nous amène à l'an 27 à 28 ap. J.-C., qui doit être la quinzième année de Tibère, point de départ de la prédication du Baptiste[62]. Si cette prédication a commencé au début de cette quinzième année, en octobre ou

en novembre, Jésus ayant été baptisé en janvier, selon la tradition liturgique, cette Pâque était bien celle de l'an 28 après notre ère.

Les trois premiers évangiles ont placé l'expulsion des vendeurs du Temple lors de la Pâque qui précéda la Passion. Leur plan les y invitait, puisqu'ils ne mentionnent pas d'autre Pâque. Le quatrième évangéliste a mis les choses au point. L'essentiel est l'acte de Jésus, qui conserve sa signification quelle que soit l'époque : c'est l'expression spontanée du zèle du Fils de Dieu, entrant dans la maison de son Père, et qui ne peut souffrir que la sainteté en soit violée. D'ailleurs ce Temple est aussi le sien : il y était déjà venu, mais alors il commence sa carrière. C'est proprement Dieu qui vient : « Voici » – c'est un oracle de Malachie, le dernier des prophètes, – « Voici que je fais envoyer mon messager, et il déblaiera le chemin devant moi, et aussitôt viendra à son Temple le Seigneur auquel vous aspirez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il arrive, et qui supportera le jour de son arrivée, qui tiendra bon devant lui[63] ? » Après le Précurseur, l'ange de l'alliance ou le Messie, qui est aussi le Seigneur.

L'ENTRETIEN AVEC NICODÈME (30)[64]

Jn 2. 23 Or, comme il était à Jérusalem pour la Pâque, durant la fête, beaucoup crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. 24 Mais lui, Jésus, ne se confiait pas à eux, car il les connaissait tous. 25 Et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on rendît témoignage au sujet de l'homme, car lui-même savait ce qu'il y avait dans l'homme.

3. 1 Or, il y avait parmi les pharisiens un homme appelé Nicodème, l'un des principaux d'entre les Juifs. 2 Celui-ci vint le trouver durant la nuit et lui dit :

— Rabbi, nous savons que tu es venu de la part de Dieu comme docteur, car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est pas avec lui.

— 3 En vérité, en vérité, je te le dis, lui répondit Jésus, nul, s'il ne naît d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu.

— 4 Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? lui dit Nicodème ; peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et renaître ?

— 5 En vérité, en vérité, je te le dit, lui répondit Jésus, nul, s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume des Cieux. 6 Ce qui est

né de la chair est chair, et ce qui est né de l’esprit est esprit. [7] Ne t’étonne pas si je t’ai dit : Il vous faut naître d’en haut. [8] Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix ; mais tu ne sais ni d’où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l’Esprit.

— [9] Comment cela peut-il se faire ? lui dit Nicodème.

— [10] Tu es le docteur d’Israël, lui répondit Jésus, et tu ignores cela ? [11] En vérité, je t’affirme que nous parlons de ce que nous savons et [que] nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et [malgré cela] vous n’acceptez pas notre témoignage ! [12] Si je vous ai dit les choses terrestres et que vous ne croyez pas, comment croirez-vous si je vous dis les choses célestes ? [13] Et personne n’est monté au ciel, si ce n’est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l’homme, qui est dans le ciel. [14] Et de même que Moïse a élevé le Serpent dans le Désert, ainsi faut-il que le Fils de l’homme soit élevé, [15] afin que quiconque croit, ait en lui la vie éternelle. »

Durant ce séjour à Jérusalem, Jésus fit des miracles et beaucoup crurent en son nom. Mais les scribes ou docteurs de la Loi étaient moins prompts à se rendre que le menu peuple, car la foi est plus aisée avec une docilité de l’esprit qui n’est point le fait de ceux qui instruisent les autres. Quelques-uns cependant étaient ébranlés et craignaient de résister à une parole venue du ciel. Il fallait du moins s’informer et, si l’on ne voulait pas adhérer inconsidérément, ne pas condamner non plus sans examen. Pourtant cette démarche même était délicate. Les régents de l’opinion religieuse étaient mal disposés envers Jésus depuis son acte de zèle qu’on estimait irréfléchi. Le prendre au sérieux, c’était pour un docteur se compromettre. Nicodème, l’un d’entre eux, vint donc trouver Jésus durant la nuit. Sa bonne volonté est évidente, mais ainsi qu’il arrive à ceux qu’on nomme intel-lectuels, l’habitude de peser le pour et le contre et d’envisager toutes les solutions probables le rend hésitant. Il n’a point cet élan vers les mystères qui donnent satisfaction au cœur, naturel aux âmes simples. Avant tout il appréhende d’être dupe de grands mots qui ne renfermeraient aucun sens raisonnable. De là, le caractère heurté d’un entretien que nous ne pouvons ici commenter phrase par phrase. Il dura une partie de la nuit ; il n’en a subsisté que le thème très lumineux.

Car Jésus, selon son dessein d’entretenir les docteurs de Jérusalem de sujets relevés, tandis qu’en Galilée il se proportionnait à la capacité du

peuple, ouvre à Nicodème des horizons qui s'élèvent jusqu'aux choses célestes, envisagées toutefois sous le rapport qu'elles ont avec le salut des hommes. La première démarche pour être admis au royaume de Dieu, c'est de naître de nouveau ou d'en haut, selon le double sens du terme grec employé par saint Jean. Il y avait bien là de quoi s'étonner, car l'Ancien Testament n'avait rien dit de semblable, et probablement les spéculations des Juifs Alexandrins n'avaient pas pénétré en Judée, du moins celles de Philon, qui florissait alors. Ce Juif, désireux d'attirer les gens instruits à la loi de Moïse, parlait d'une seconde naissance, celle de l'âme quittant le corps, pour renaître ou plutôt pour devenir un être simple qui n'a pas de mère, mais un seul Père, le Créateur[65]. D'ailleurs Philon ne soupçonnait rien de cette nouvelle naissance dont Jésus parlait, et qu'il entendait d'une transformation de l'être intérieur, telle qu'on pouvait la nommer une vie nouvelle, avant même que l'âme fût séparée du corps. Le principe de cette naissance était l'Esprit Saint, l'instrument l'eau du baptême. C'était bien ce baptême que Jean avait désigné comme l'œuvre du Messie. À ce coup, Nicodème aurait dû commencer à comprendre, car les prophètes avaient parlé du temps où l'Esprit de Dieu serait répandu pour changer les cœurs, les rendre dociles et les rendre purs. « Ô Dieu », disait le psalmiste, « crée en moi un cœur pur, et introduis en moi un esprit stable ; ne me rejette pas loin de ta face, ne me retire pas ton Esprit Saint[66] ». Cette transformation, pour être profonde et spirituelle, n'en est pas moins réelle. L'esprit est comme le vent : il est invisible, il n'en agit pas moins. Socrate, le premier parmi les Grecs qui ait inculqué fortement l'existence d'entités spirituelles, employait une comparaison semblable : « Les vents, on ne les voit pas eux-mêmes, mais les effets qu'ils produisent sont évidents, et on les sent bien quand ils soufflent[67]. » Il en est ainsi des esprits, comme l'âme, qu'on peut atteindre par la raison. Mais Jésus veut parler d'une action surnaturelle de l'Esprit sur les âmes. Absolument libre, il peut se faire entendre quand il lui plaît, quoiqu'on ne sache pas clairement d'où il vient ni où il va, c'est-à-dire ce qu'il se propose.

Et il en est de même pour les hommes qu'il anime, ceux qui sont nés de l'Esprit : on reconnaît en eux l'action de l'Esprit sans le voir. Cette action, on le comprend, dépasse la nature, on ne saurait en être bien instruit que par Celui qui connaît les choses d'en haut. Jésus affirme qu'il est ce révélateur. Venu du ciel, il en connaît les secrets. Il ne les révèle cependant que par le rapport qu'ils ont avec les choses de la terre : il enseigne ce que l'homme

doit croire pour être sauvé. Le baptême lui-même ne peut se nommer une seconde naissance que s'il a été précédé d'une sorte de mort. Il faut mourir réellement pour renaître mystiquement et non par la séparation de l'âme et du corps.

La vie nouvelle du chrétien, continuant son existence sur la terre, sera une vie divine commencée, parce qu'elle aura été précédée d'une mort mystique. Cette mort est l'union par la foi à la mort du Christ. Saint Paul l'expliquera plus clairement. Il suffit à Jésus de faire entrevoir à Nicodème le sort qui attend le Fils de l'homme, c'est-à-dire le révélateur qu'il est lui-même : il doit être élevé, et l'on pourrait croire que cette élévation le ramène au ciel d'où il est descendu. Mais non, il sera élevé comme le serpent d'airain dans le désert, attaché à un poteau : « et quiconque aura été mordu (par un serpent) et le regardera, conservera la vie[68] », pourvu qu'il mette sa confiance en Dieu qui a voulu opérer sa guérison par ce signe. – De même, lorsque le Fils de l'homme aura été élevé de cette manière, ce qu'on devait comprendre du supplice de la croix, ceux qui croiront en lui auront la vie éternelle.

Jésus a donc révélé à Nicodème les étapes encore inconnues de la vie surnaturelle. La naissance par le baptême et par l'Esprit, la foi en celui qui est venu d'en haut, révélateur et rédempteur, conduisant à la vie auprès de Dieu. Ce n'était là cependant qu'un premier germe jeté dans l'esprit d'un docteur. Puisqu'il était maître en Israël, c'était à lui de sonder ces paroles, et, s'il se reconnaissait trop peu éclairé, de demander de nouvelles explications.

Nicodème se tut. Peut-être l'aurore pointait déjà, et il ne voulait pas être vu. Tout porte à croire que cette nuit fut pour lui le commencement de la lumière.

LE MONDE JUGÉ D'APRÈS SON ATTITUDE ENVERS JÉSUS (31)

Jn 3. 16 Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné [son] Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle !…
17 Car Dieu n'a pas envoyé [son] Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. 18 Celui qui croit en lui n'est pas jugé…

Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu !
19 Or, voici en quoi consiste le jugement : c'est que la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière – car les œuvres étaient mauvaises…
20 Car quiconque fait le mal hait la lumière. Et il ne vient pas à la lumière,
afin que ses œuvres ne soient pas connues pour ce qu'elles valent. 21 Mais
celui qui pratique la vérité vient à la lumière, de façon que ses œuvres soient manifestées comme faites en Dieu.

LA RÉVÉLATION DU FILS DE DIEU (33)

Jn 3. 31 Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous !
Celui qui est de la terre appartient à la terre et parle [à la façon] de la terre.
Celui qui vient du ciel 32 témoigne de ce qu'il a vu et entendu. Et personne n'accepte son témoignage.
33 Celui qui a accepté son témoignage a signé de son sceau que Dieu est
véridique ! 34 Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, car ce n'est pas avec mesure qu'il donne l'Esprit !
35 Le Père aime le Fils ! Et il a tout remis dans sa main. 36 Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui refuse de croire au Fils ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu reste [suspendue] sur lui…

Manifestement l'évangéliste a compris que l'entretien de Jésus avec Nicodème soude le Nouveau Testament à l'Ancien par la doctrine de l'Esprit. C'est à ce propos de l'Esprit que Jésus dit à Nicodème : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ignores cela ? » Il avait donc conscience de ne rien emprunter ailleurs : le don de l'Esprit au baptême venait d'Israël par la révélation propre au Baptiste. Sur ces bases, l'autorité du Fils de l'homme, désormais auteur de la foi, révélait le mystère de la naissance et de la vie spirituelles.

Il se trouve pourtant beaucoup de critiques pour affirmer comme une certitude que cette renaissance ou cette régénération par le baptême a été empruntée aux mystères païens. C'est un lieu commun dans l'école des

religions comparées, que l'initiation aux mystères était une régénération, la naissance à une vie nouvelle et divine.

Cependant personne ne prétend que tel ait été le sens de l'initiation aux mystères grecs anciens. Ils étaient si étrangers à tout propos d'amélioration orale que Socrate ne voulut pas être initié, et pour ce motif précisément. L'assimilation de l'initiation à une réforme morale serait-elle donc venue des mystères orientaux ? Les principaux étaient ceux de Cybèle et d'Attis, qu'on répugna longtemps à laisser pénétrer à Rome à cause de leur immoralité.

Des érudits devraient tenir compte de ce fait constant que la moralité théorique des philosophes était bien supérieure à celle des sanctuaires. Si quelque notion de vie meilleure se joignit à l'initiation, ce fut sous l'influence de la philosophie. Loin d'emprunter aux mystères, Sénèque leur donne le ton lorsqu'il expose le changement qui s'opéra en lui, à la suite d'une résolution subite et énergique[69]. Le mot de transfiguration qu'il emploie n'a rien d'étonnant avec l'habitude qu'on avait de parler des métamorphoses, et il n'avait pas le sens sublime que nous lui donnons depuis la transfiguration du Christ. Les mystères, qui unissaient certains privilégiés à des divinités chargées désormais de leur salut, furent de la même façon et sous cette influence des philosophes, imprégnés d'un sentiment de réforme morale vers les débuts de l'Empire. Déjà ils montraient l'entrée de l'initié après sa mort dans la société des déesses. On en vint donc à considérer l'initiation comme une mort suivie d'une nouvelle naissance. Mais, en dépit des recherches les plus obstinées, on n'a découvert aucun texte avant ceux d'Apulée, vers 150 ap. J.-C.[70]. Encore toute la théorie déjà nettement et clairement formulée dans le Nouveau Testament d'une réalité mystique n'y est-elle encore qu'ébauchée par mode de comparaison, et dans un ouvrage qui défie la moralité la moins délicate. L'auteur a seulement voulu joindre aux appas grossiers le charme plus relevé d'un faux mysticisme équivoque.

Loin que le terme « né de nouveau », *rené*, soit une expression consacrée pour exprimer l'état de l'initié, Apulée l'applique d'abord à son héros, au moment où, par la faveur d'Isis, il cesse d'être métamorphosé en âne, et reprend sa forme humaine[71]. Il est alors « né de nouveau en quelque manière », mais il n'est pas encore initié, il n'est que fiancé au service du sanctuaire, nouvelle métaphore qu'Apulée regarde comme aussi juste que la première. Lorsqu'enfin il est initié, il est encore une fois « né de nouveau en

quelque manière », et l'auteur explique le pourquoi de cette comparaison[72]. Lorsqu'on révèle les mystères, l'initié est censé aux portes de la mort, il est mort par une sorte de fiction, et c'est pour cela qu'on peut lui confier un secret : les morts ne parlent pas. En même temps, il est, par la même fiction, sauvé par la miséricorde de la déesse. Mais ce salut ne dure qu'un instant, c'est un salut précaire, comme dit Apulée : il lui faut de nouveau courir la carrière du salut.

On voit ici par quels tâtonnements l'écrivain africain, qui écrivait environ cinquante ans après saint Jean, arrive à une formule qui lui paraît heureuse : celui qui redevient homme après une existence d'âne est né de nouveau, pour ainsi dire, et de même celui qui est censé mort pour recevoir l'initiation.

Et Apulée ne parle que des mystères d'Isis. Rien n'indique l'emploi de cette expression dans d'autres mystères à une époque aussi haute. On remarquera surtout que l'expression de Jean, si ferme, qui se répercute dans plusieurs endroits du Nouveau Testament[73], suppose aussi une comparaison, mais une comparaison entre deux vies, la vie temporelle et la vie spirituelle divine, la réalité de la seconde ayant par sa nature plus de perfection que l'autre aux yeux de la foi. Cette réalité ne se trouve pas dans les mystères, qui ne promettent pas à l'initié une participation nouvelle à la nature divine, mais le consacrent seulement à des divinités qui prendront soin de lui. Il n'est même pas dit dans Apulée, fût-ce au titre de simple métaphore, que Lucius soit devenu par l'initiation le fils de la déesse. Il est seulement le fils du prêtre qui l'a reçu au service de leur commune maîtresse. Concluons qu'on ne saurait expliquer une doctrine ferme, féconde, dont les origines sont claires et les résultats immenses, en le faisant dépendre de vagues symboles qui n'ont jamais été noués et n'ont produit aucune vie spirituelle. C'est l'essentiel, cette vie de l'esprit, qui était ignorée des mystères, et c'est elle qui a été révélée par l'enseignement et la mort de Jésus. La ressemblance de métaphores issues de principes si différents n'est qu'un objet de curiosité littéraire.

LE DERNIER TÉMOIGNAGE DE JEAN BAPTISTE (32)

Jn 3. 22 Après cela, Jésus vint, ainsi que ses disciples, dans le pays de Judée. Et il passait là quelques jours avec eux. Et il baptisait.

23 Or, Jean aussi baptisait, à Ainon, près de Salim – car il y avait là
beaucoup d'eau – et les gens venaient et se faisaient baptiser. – 24 Car Jean
n'avait pas encore été jeté en prison.

25 Les disciples de Jean eurent donc une contestation avec un Juif à propos
de purification.

26 Et ils vinrent vers Jean et lui dirent ;

— Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, auquel tu as rendu
témoignage, le voilà qui baptise ! et tout le monde va à lui !…

— 27 Il n'appartient pas à l'homme, répondit Jean, de prendre ce qui ne lui
est pas donné du ciel. 28 Vous-mêmes me rendez témoignage que j'ai dit :
« Je ne suis pas le Christ », mais « J'ai été envoyé devant celui-là. » 29
Celui qui a l'épouse, est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et
qui l'entend, éprouve la joie la plus vive, à cause de la voix de l'époux.
C'est bien là ma joie, qui est à son comble ! 30 Il faut que Celui-là croisse et
que moi je diminue ! »

L'évangéliste saint Jean, toujours le seul à nous instruire de ce qui a précédé la prédication officielle de Jésus, le montre venant avec ses premiers disciples dans le pays de Judée. À Jérusalem il était déjà en Judée, même dans la capitale. Maintenant, il se rend à un point de la région qui n'est pas déterminé. Comme il y baptisait, cette eau devait être dans la plaine du Jourdain et non loin du lieu où l'évangéliste a placé les premiers baptêmes, sans quoi il eût fallu indiquer un endroit différent. Or c'est le Baptiste qui avait changé de place, comme le texte le marque expressément : il baptisait à Ainon, près de Salim. La tradition ancienne, depuis Eusèbe, évêque à Césarée en Palestine au début du IVe siècle, désigne un lieu à huit milles au sud de Scythopolis, aujourd'hui Beisan. À cette distance on trouve en effet plusieurs réservoirs, naturels ou bâtis, spécialement à Ed-Deir, où une église byzantine fixait sans doute le lieu de ces baptêmes[74]. Ainon signifie « les sources » dans l'araméen que parlait Jésus ; et le *Tell Sarem* à environ cinq kilomètres au nord de nos sources représente le nom de Salim. De toute façon, on voit ici le soin que met le quatrième évangéliste à établir solidement les faits sur un sol bien déterminé.

Jean et Jésus ne devaient pas être très éloignés[75], puisque les disciples de Jean prennent ombrage de ce que faisaient ceux de Jésus. Avec une

ingénuité singulière, l'évangéliste dit d'abord que Jésus baptisait, pour noter ensuite plus exactement que ce n'est pas lui qui baptisait, mais ses disciples[76]. Il compte évidemment sur le soin que prendra le lecteur d'interpréter sa pensée, au fond suffisamment claire : Jésus permettait, autorisait le baptême par sa présence, mais ne l'adminis-trait pas lui-même. N'est-ce pas suggérer à un lecteur perspicace que son baptême propre, le baptême dans l'Esprit Saint, n'était point encore inauguré ? Ce baptême dans l'Esprit supposait évidemment le don de l'Esprit ; or l'Esprit n'avait pas encore été donné[77]. Et le baptême ne pouvait être l'initiation à une vie nouvelle avant que le chrétien n'ait été uni à la mort du Christ, élevé sur la croix[78].

La doctrine du quatrième évangile transparaît, dans ces allusions très cohérentes, sinon très explicites.

Si Jésus avait déjà fondé le baptême en Esprit, Jean aurait dû cesser de pratiquer le sien. Il continuait néanmoins sa mission, jusqu'au signal donné par le Messie, satisfait d'ailleurs de voir quelques-uns de ses disciples s'acheminer vers Jésus. Jésus de son côté laissait les siens recruter de nouveaux adeptes disposés à l'entendre, et à le suivre quand il les aurait appelés. Telle est la physionomie assurément très vraisemblable de cette période de transition. C'est le quatrième évangéliste, qu'on accuse volontiers de remplacer le Jésus si humain des synoptiques par un Verbe de Dieu éblouissant le monde, qui nous a conservé l'image d'une série d'actes qu'on ne saurait nommer des tâtonnements, puisqu'ils vont en ligne directe, mais qui sont des ménagements plutôt que des éblouissements.

Malgré tous ces tempéraments, activité restreinte de Jésus, attente docile du Baptiste, un froissement se produisit. Un Juif proféra des propos que les disciples de Jean jugèrent intolérables. C'était sur le thème de la purification. Était-ce sur le fait du baptême ou sur le principe même des purifications auxquelles les Juifs se croyaient tenus ? On ne saurait le dire avec certitude. Ce Juif faisait du zèle, et au nom de Jésus, dont il n'avait pas compris l'esprit, puisque les disciples de Jean rendent responsable celui qui se pose, pensaient-ils, en rival de leur maître, et se rend coupable du délit d'attirer plus de monde. N'y a-t-il pas de l'ingratitude à faire le vide autour de celui qui lui a rendu témoignage ?

La fidélité des disciples de Jean les égare. S'il a rendu témoignage au Messie, n'étant que son précurseur, c'est qu'il avait accepté de s'en tenir à son propre rôle, celui que Dieu lui avait assigné. Ils ne connaissent même

pas la vraie grandeur de leur maître. Car cette âme ardente, ce cœur austère, mais très aimant, ne s'arrête pas au niveau d'une résignation mélancolique. Son abaissement le fait tressaillir de joie, parce qu'il est malgré tout l'ami de l'époux, et qu'ayant entendu la voix de l'époux, son âme déborde d'allégresse.

Et voilà marquée d'un seul trait, mais d'un trait de charité divine, l'image de l'époux divin qui s'est uni à une mystérieuse fiancée par des noces ineffables. Dieu avait témoigné son amour à Israël ; il avait comparé l'alliance à des fiançailles suivie d'une union perpétuelle. Mais la vierge de Juda, choisie entre mille, avait été infidèle. Le tendre prophète Osée avait éprouvé dans son cœur et dans sa chair la douleur du céleste époux trompé. La femme coupable avait été répu-diée. Quel est donc ce nouvel engagement nuptial ? Est-ce l'humanité cette fois dont le Messie recherche l'alliance ? Jean Baptiste ne le dit pas et peut-être ne le sait-il pas ; il sait que l'Époux est là, qu'il est son ami ; l'Époux seul doit attirer les regards, lui s'efface, et avec joie.

---

1. Lc 3, 1-2.

2. *RB* (1912) p. 533 ss.

3. Mc 1, 6.

4. 2 R 1, 6-8.

5. Za 13, 3-4. Trad. Van Hoonacker.

6. Am 3, 7-8.

7. Mt 3, 2.

8. Is 58, 6-8 ; trad. Condamin.

9. Voir plus haut p. 55.

10. Voir *RB* (1927) et (1928). *La gnose mandéenne et la tradition évangélique,*

11. Josèphe, *Antiquités judaïques*, 18, 5, 2.

12. 1 R 8, 1-22.

13. [Marie-Joseph LAGRANGE,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*, Lecoffre-Gabalda, Paris, 1909], p. 153.

14. Mt 3, 7-9.

15. Sur les Pharisiens, p. 148 s.

16. Gn 17, 3.

17. Mt 3, 10.

18. [Josèphe.]*Antiquités judaïques* 18, 1.

19. [Marie-Joseph LAGRANGE. *Notes sur le Messianisme au temps de Jésus.*]*Assomption de Moïse ;* cf. *RB* (1905) p. 483.

20. [Ernest RENAN.] *Vie de Jésus*, p. 99. Il nous parle aussi des *gourous* du brahmanisme, des *mounis* de l'Inde (p. 102). Ou il s'est amusé, ou il a été dupe lui-même de ce cliquetis d'une érudition de surface.

21. Lc 3, 16.

22. Is 58, 7 ; voir plus haut, p. 83.

23. De 137 après J.-C.

24. Cf. Commentaire de Luc où ce sens est appuyé sur des textes tout à fait semblables. Le publicain Zachée (Lc 19, 8) s'accusera plus tard éventuellement du crime de dénonciation fausse.

25. Lc 3, 14. Sur les exactions des gendarmes qui prêtaient main-forte au percepteur sous le régime antérieur à l'occupation anglaise, voir JAUSSEN, *Naplouse*, p. 324 ss.

26. Nb 12, 3.

27. Mc 1, 7-8.

28. Ps 51 (hébr.) 12-13.

29. Mc 1, 9. Voir le document 6.

30. 3, 14 ss.

31. Jo 1, 33.

32. 1, 10 s.

33. Gn 1, 2.

34. Jo 1, 32 ss.

35. Encore n'est-il pas tout à fait sûr, d'après certains anciens témoins du texte.

36. Jg 3, 10 ; 6, 34 ; 11, 29 ; 13, 25.

37. Mt 5, 16 s.

38. Mt 28, 19.

39. Hb 2, 18 et 4, 15. Trad. Crampon.

40. Sur la préférence donnée à l'ordre de Matthieu voir le Commentaire.

41. Dt 18, 23.

42. Sanhédrin 1, 5.

43. 2 R 2, 11.

44. Cf. Dt 18, 15.

45. Mt 16, 17 s.

46. Archélaïs n'est qu'une ruine, mais Scythopolis, aujourd'hui Beisan, l'ancienne Beth-Chean de la Bible, est désormais célèbre par les fouilles qui y ont révélé, outre des stèles égyptiennes, le temple d'Astarté (cf. 1 S 31, 10).

47. Jo 21, 2. Voir le document 7.

48. Jo 1, 16.

49. Gn 28, 10-17.

50. Jean ne nomme jamais Barthélemy, que les synoptiques associent toujours à Philippe. Il est très vraisemblable que le même personnage portait les deux noms. Ichodad (vers 850) le tient pour assuré.

51. Jg 14, 10.

52. Jo 2, 4.

53. Josèphe, *Antiquités* judaïques 1, 16, 3 ; cf. *Dion Cassius*, 51, 12, etc.

54. On admet de plus en plus que le quatrième évangile lui-même suppose un tréfonds araméen, surtout dans les paroles rapportées.

55. [Louis-Claude Marie] FILLION [(1843-1927). Exégète français, professeur d'Écriture sainte et d'hébreu.]

56. Jo 7, 5.

57. Ps 69, 10.

58. 1 R 19, 10.

59. Ex 3, 12 ; Is 7, 10 ss. ; 37, 30.

60. Josèphe, *Antiquités judaïques*, 11, 1.

61. *Ibid.* 20, 9, 7.

62. Voir le Commentaire de Luc 3, 1.

63. Ml 3, 1-2, trad. Van Hoonacker.

64. On est fort tenté de supposer que cette scène a été déplacée et de la transporter à la dernière Pâque. On lit ici verset 23, que Jésus fit beaucoup de miracles, et plus loin Jean parle du second miracle de Jésus (4, 54).

L'enseignement sur le fils de l'homme élevé se retrouvera lors de la dernière Pâque (12, 31 ss.). Aussi les anciennes synopses (Tatien, le *Codex Fuldensis*) ont placé l'entretien après la dernière entrée à Jérusalem. Mais c'est bien à dessein que l'évangéliste a placé cette entrevue de bonne heure (7, 50). C'est comme une explication du baptême dans l'Esprit qui marque la supériorité de Jésus sur Jean Baptiste.

65. *Quaestiones in Exodum,* 2, 46 ; cf.*De vita Moysis*, 2, 288.

66. Ps 51, 12 s. ; cf. Ez 11, 19 ; 35, 26 s.

67. Xénophon, *Mémorables,* 4, 3, 14.

68. Nb 21, 8.

69. Sénèque, Épître 4 : *Intellego, Lucili, non emendari me tantum sed transfigurari.* En français : « Je ne me sens pas seulement changé, mais transformé. » Ce qui est changé, c'est sa résolution ; il comprend qu'il y a beaucoup à faire : *nec hoc promitto iam aut spero, nihil in me superesse, quod mutandum sit.* Il voudrait expliquer à Lucilius ce changement si subit, *tam subitam mutationem*, mais il ne le fait pas. Ce ne peut être que le résultat d'une réflexion philosophique. Les mystères n'étaient pas son fait.

70. *Métamorphoses*, 11, 6. Le peuple s'écrie : « *hunc omnipotentis hodie deae numen augustum reformavit ad homines* (lui a rendu sa forme humaine) *: felix hercules et ter beatus qui vitae scilicet praecedentis innocentia fideque meruerit tam praeclarum de caelo patrocinium, ut renatus quodam modo statim sacrorum obsequio desponderetur*. » [« Par Hercule ! Il a de la chance et il est béni trois fois, celui qui après une vie exemplaire est distingué du ciel pour renaître…]

71. *Ibid.,* 11, 16.

72. *Ibid.,* 11, 21.

73. Tt 3, 5 ; 1 P 1, 3 ; 1 Jo 3.

74. *RB* (1895) p. 506 ss., et (1913) p. 223.

75. On s'étonne que M. Fouard place l'action de Jésus dans l'Idumée, et s'appuie pour cela sur Mc 3, 8.

76. Comparer Jo 3, 22 et 4, 2.

77. Jo 7, 39.

78. Tertullien, saint Chrysostome, saint Léon le Grand, parmi les modernes Fillion ; contre saint Augustin, Maldonat, Fouard.

CHAPITRE III

LE MINISTÈRE EN GALILÉE

I. – JÉSUS QUITTE LA JUDÉE ET PRÊCHE EN GALILÉE

JEAN EST MIS EN PRISON, JÉSUS COMMENCE SON MINISTÈRE (35)

Lc 4. [14a] Et Jésus, par la vertu de l'Esprit, retourna en Galilée. (14[b], § 38.)	Mc 1. [14a] Et après que Jean eut été livré, Jésus se rendit en Galilée. (14[b], § 38.)	Mt 4. [12] Et ayant appris que Jean avait été livré, il se retira en Galilée. (13, § 40.)

Jn 4. [1] Lors donc que le Seigneur eut appris que les Pharisiens avaient ouï dire que Jésus faisait et baptisait plus de disciples que Jean – [2] quoique Jésus lui-même ne baptisât pas, mais ses disciples –, [3] il quitta la Judée et s'en alla de nouveau en Galilée.

Nous ne savons pas si, même après ces paroles, les disciples de Jean furent en état de comprendre l'âme de leur maître. Si quelques-uns en étaient là, ils suivirent Jésus, du moins après la mort de Jean. On ne peut que louer ceux qui s'attachèrent fidèlement à son service pendant qu'il était en prison. Quelques-uns demeurèrent complètement en dehors de l'action évangélique, s'étant peut-être expatriés, et reçurent plus tard le baptême de l'Esprit Saint à Éphèse.[1]

Jean lui-même avait mis le sceau à sa mission par le cri de tendresse échappé à une âme si forte. Il ne tarda pas à être jeté en prison par Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Nous reviendrons sur ce fait à propos de son martyre. Les Pharisiens, peu sympathiques comme corps à la prédication de

Jean, se crurent d'abord débarrassés des accès d'un zèle importun. Mais ils apprirent bientôt que l'agitation croissait autour de Jésus, ce qui ne valait pas mieux, ce qui était peut-être pire, à juger par la scène du Temple. Jésus ne voulut pas s'exposer à leurs intrigues, et d'ailleurs, Jean ayant disparu, le moment était venu pour lui de commencer la prédication du règne de Dieu en son nom propre, dans le pays de Galilée. Il y revint donc avec quelques disciples compagnons de son pèlerinage.

LA SAMARITAINE (36)

a) Introduction à l'entretien

Jn 4. 4 Or, il fallait qu'il passât par la Samarie.

5 Il arrive donc à une ville de la Samarie appelée Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils.

6 Là se trouvait la source de Jacob. Jésus donc, fatigué du chemin, était assis à même, près de la source. C'était environ la sixième heure.

b) Entretien sur l'eau vive

7 Survient une femme, de la Samarie, pour puiser de l'eau. Jésus lui dit :

— « Donne-moi à boire. »

8 Car ses disciples s'en étaient allés à la ville pour acheter des vivres.

9 La femme samaritaine lui dit donc :

— « Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi, qui suis une femme samaritaine ? »

Car les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains.

— 10 Si tu savais le don de Dieu ! lui répondit Jésus, et quel est celui qui te dit : « Donnemoi à boire », c'est toi qui l'aurais prié ! Et il t'aurait donné de l'eau vive.

— 11 Seigneur, lui dit-elle, tu n'as rien pour puiser et le puits est profond. Comment aurais-tu donc l'eau vive ? 12 Serais-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits ? Et il en a bu lui-même, et ses fils, et ses troupeaux.

— 13 Quiconque boit de cette eau, lui répondit Jésus, aura soif encore ; 14
mais qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif à jamais. Mais
l'eau que je lui donnerai, sera en lui une source d'eau jaillissant en vie
éternelle.

— 15 Seigneur, lui dit la femme, donne-la moi, cette eau, afin que je n'aie
plus soif et que je ne me rende plus ici pour puiser.

c) Jésus se révèle comme Messie

— 16 Va, lui dit-il, appelle ton mari et [re] viens ici.

— 17 Je n'ai pas de mari, lui répondit la femme.

— Tu as bien dit : « Je n'ai pas de mari », lui dit Jésus, 18 car tu as eu cinq
maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ; [en] cela, tu as dit
vrai.

— 19 Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es un prophète !… 20 Nos
pères ont adoré sur cette montagne. Et vous dites que c'est à Jérusalem
qu'est le lieu où il faut adorer.

— 21 Femme, lui dit Jésus, crois-moi : l'heure vient où ce ne sera ni sur
cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père… 22 Vous adorez
ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons ce que nous connaissons, car
le salut doit venir des Juifs. 23 Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où
les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité. Aussi bien, ce sont
ceux-là que le Père cherche pour adorateurs : 24 Dieu est esprit, et ceux qui
l'adorent doivent adorer en esprit et vérité.

— 25 Je sais, lui dit la femme, que le Messie va venir. – Celui qu'on nomme
« Christ ». – Lorsque celui-là sera venu, il nous fera tout savoir.

— 26 Je le suis, lui dit Jésus, moi qui te parle.

d) Retour des disciples

27 Et là-dessus, ses disciples arrivèrent. Et ils s'étonnaient qu'il parlât avec
une femme. Cependant personne ne dit : « Que désires-tu ? » ou « Pourquoi
parles-tu avec elle ? »

28 La femme laissa donc sa cruche et s'en alla à la ville. Et elle dit aux
gens : « 29 Venez voir un homme m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-il

pas le Christ ? » 30 Ils sortirent de la ville. Et ils venaient auprès de lui.

e) La moisson, le semeur et le moissonneur

31 Dans l'intervalle, les disciples le priaient, disant :

— Rabbi, mange.

— 32 J'ai à manger, leur dit-il, un aliment que vous ne connaissez pas.

33 Les disciples se disaient donc les uns aux autres :

— Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?

— 34 Ma nourriture, leur dit Jésus, est de faire la volonté de celui qui m'a
envoyé et d'ache-ver son œuvre. 35 Ne dites-vous pas : Encore quatre mois
et voici venir la moisson ? Eh bien, je vous dis : Levez les yeux, et
contemplez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson ! 36 Le
moissonneur reçoit un salaire et ramasse le fruit pour la vie éternelle, de
façon que le semeur se réjouisse aussi bien que le moissonneur. 37 Car le
proverbe a cela de vrai qu'autre est le semeur et autre le moissonneur. 38 Je
vous ai envoyé moissonner ce qui ne vous a coûté nulle peine : d'autres ont
pris peine et vous êtes entrés dans leur labeur.

f) Jésus parmi les Samaritains

39 Beaucoup des Samaritains de cette ville crurent en lui, à cause de la
parole de la femme qui attestait : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. »

40 Lors donc que les Samaritains furent arrivés vers lui, ils l'invitèrent à
demeurer auprès d'eux.

Et il y demeura deux jours.

41 Et un bien plus grand nombre crurent à cause de sa parole. 42 Et ils
disaient à la femme : « Ce n'est plus sur ton rapport que nous croyons : car
nous-mêmes avons entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du
monde. »

Puisqu'il appréhendait le mécontentement des Pharisiens, Jésus ne devait pas passer par Jérusalem. Il eût pu suivre le même itinéraire que la première fois, regagnant les bords du lac en remontant le Jourdain. Une raison inconnue le porta à rejoindre la route de Jérusalem à Nazareth, non

loin de la ville actuelle de Naplouse[2]. Les fêtes de Pâque étant passées, les Samaritains avaient cessé d'observer le passage des Juifs pour les houspiller.

D'ailleurs la petite caravane, remontant de la vallée du Jourdain, soit par Aqrabeh, soit par l'Ouady-Farâ, abordait la cité hostile par l'est, d'où l'on n'attendait pas des Juifs. Il n'en est pas moins nécessaire, pour comprendre certains traits du séjour de Jésus chez les Samaritains, d'avoir présente à l'esprit l'histoire de leurs démêlés avec les Juifs de Jérusalem.

Le royaume d'Israël, d'abord séparé, puis ennemi du royaume de Juda, avait voulu avoir sa capitale propre, Samarie, fondée par le génie d'Omri dans une situation très forte, sur une colline isolée, vierge de toute construction antérieure[3]. Transformée par Hérode à la mode romaine, Samarie était devenue Sébaste, c'està-dire Augusta, en l'honneur d'Auguste ; elle est encore aujourd'hui connue sous le nom de Sébastiyeh. Mais la contrée avait gardé le nom de pays des Samaritains. Les Juifs nationalistes et orthodoxes de Jérusalem avaient pour eux un mépris profond ; ils n'étaient plus des Israélites, mais en grande partie du moins des colons transplantés par les conquérants assyriens, par Assarhaddon surtout, et qui avaient amené avec eux leurs dieux.

Cependant les anciens éléments israélites avaient exercé une certaine influence sur ces étrangers ; selon la loi de tout le monde antique, ils avaient dû rendre hommage au dieu du sol, et ils s'étaient targués, comme il arrive, d'un vif attachement à leur nouvelle patrie et aux usages du pays[4]. Les Samaritains avaient donc voulu contribuer à la reconstruction du Temple après le retour de l'exil. Rebutés par les captifs revenus de Babylone, serviteurs du même Dieu, mais ennemis de la hiérarchie de Jérusalem, ils représentaient pour les Juifs non pas de purs gentils, mais des schismatiques. Ceux des Grecs orthodoxes qui ont préféré le turban à la tiare avant la prise de Constantinople, attestent la vigueur de cette sorte de haine religieuse. Elle avait été portée à son comble entre les Samaritains et Jérusalem lorsque le prêtre Manassé, chassé par la hiérarchie du Temple, se fut réfugié en Samarie pour y élever autel contre autel[5]. Au mont Sion il avait opposé le mont Garizim qui se dresse en face du mont Ébal, et domine au sud la vallée étroite, bien arrosée, très fertile, par où passe la route directe qui relie la Galilée à la Judée. Cette vallée, défendue à l'est par l'antique Sichem, était devenue le point central de la secte, surtout depuis que Samarie, détruite par Hyrcan, prince des Juifs[6], avait été rebâtie en ville

païenne par Hérode. La religion se rattachait sur ce sol aux plus anciennes histoires du temps des Juges, lorsque Abimélech, roi de Sichem, était le principal prince d'Israël, et même aux patriarches, puisque Jacob avait donné à son fils Joseph une terre près de cette ville[7]. Du sommet du mont Garizim la vue embrasse la ville moderne de Naplouse, l'emplacement de l'autel où Josué promulgua la loi sur le mont Ébal[8], dans la plaine les ruines de Sichem, le village d'Askar, le tombeau de Joseph et le puits de Jacob[9], la plaine de Mahné et les montagnes qui forment au sud l'horizon de Jérusalem.

D'après l'itinéraire qu'il avait choisi pour aller de la plaine basse du Jourdain appartenant à la Judée jusqu'à Nazareth, Jésus devait passer par la Samarie. Venant d'Aqrabeh, il débouchait au sud de la riche plaine où les moissons ondulent au printemps, pour la traverser en diagonale, et aboutir au puits de Jacob. À quelques minutes au nord du puits, on apercevait les ruines de Sichem. La ville antique était déjà recouverte de décombres, et elle s'était, depuis les Séleucides, transportée dans la vallée de l'Ébal et le Garizim, où elle prit sous Vespasien le nom de *Flavia Neapolis* (Naplouse), mais les fouilles les plus récentes ont prouvé qu'à l'époque romaine on continuait d'occuper l'ancien emplacement de Sichem[10], non plus sous le nom de Sichem qui avait émigré, mais sous celui de *Sichora*, car on peut tenir pour assuré que le Sychar de l'évangile est le nom araméen plus récent de l'ancien Sichem.

Un puits se rencontrait sur la route avant qu'on eût atteint la petite ville de Sychar. Jésus fatigué laisse ses disciples y aller chercher les aliments nécessaires et s'assied contre la margelle du puits pour détendre ses membres lassés par la montée. Celui qui nous donne ce détail est le même qui voit en Jésus le Verbe, Fils du Père, Dieu comme son Père, mais il sait aussi qu'il a pris sur lui toute la capacité d'endurer qui est le lot de la nature humaine. Étant harassé, Jésus a soif. Vers midi une femme survient pour puiser de l'eau. Cela est très naturel si elle habitait Sychar, l'ancienne Sichem, privée d'eau, et située à 200 mètres environ.

Pendant que la femme du pays de Samarie descend sa cruche dans le puits, Jésus lui demande à boire. C'est un léger service qui n'est jamais refusé. Cette femme n'y songe pas non plus. Mais il lui plaît de montrer qu'elle a reconnu son interlocuteur pour un Juif et qu'elle va lui faire une faveur. D'où vient qu'étant Juif il ne soit pas animé du mépris orgueilleux de ses compatriotes, et qu'il ait demandé à boire à une Samaritaine ?

Jésus n'approuve pas ce ton plaisant et cependant agressif. La femme n'envisage qu'un Juif au cœur étroit, et il était, lui, assez puissant et assez généreux pour accorder de l'eau vive. Si elle savait bien à qui elle avait affaire, c'est elle qui l'aurait prié.

La Samaritaine se pique au jeu. Lui qui n'a pas même une outre pour puiser dans un puits profond, où prendrait-il de l'eau vive ? Va-t-il faire jaillir de l'eau du sol, plus puissant que Jacob, « notre père Jacob », dit-elle avec emphase, qui a dû creuser ce puits, pour abreuver ses fils et ses troupeaux ?

Mais que serait un pareil miracle, et à quoi servirait cette eau vive ordinaire ? C'est d'une autre eau que parle Jésus, et d'un miracle beaucoup plus étonnant, quoiqu'il demeure caché dans le secret des âmes. Qui boira de son eau n'éprou-vera plus la soif, car il possédera en soi la source, une source qui jaillit, dès ici-bas, et qui doit jaillir encore dans la vie éternelle à laquelle sa vertu conduit.

La femme répond : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne me rende plus ici pour puiser. » Elle semble acquiescer docilement. Mais elle n'a rien d'une ingénue, et la leçon est trop haute pour elle. On entrevoit sur ses lèvres un sourire presque narquois. Voyons donc ce grand prodige ! Attendons ! Alors Jésus frappe le coup décisif : « Va, appelle ton mari et viens ici. »

Toujours frondeuse, la Samaritaine affecte de mettre en défaut une perspicacité qui se croyait maîtresse des secrets de la vie éternelle : « Je n'ai pas de mari. » – « C'est vrai », dit l'interlocuteur mystérieux, « car tu as eu cinq maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ! »

Il nous faut interrompre ici cet entretien si serré. Des auditeurs se sont glissés près du puits de Jacob, et ce sont les critiques modernes. Eux aussi prétendent dire son fait à la Samaritaine, et dépouillant cette femme de sa féminité, pourtant si expressive, ils voient en elle un être de raison, le symbole de sa patrie qui autrefois a adoré cinq dieux, importés de Mésopotamie avec les colons transplantés par le roi d'Assur. À vrai dire la Bible[11] parle bien de cinq nations, mais de sept dieux. Les allégoristes ne s'arrêtent pas à ces détails et déjà un commentateur du XIIIe siècle avait rapproché les cinq faux dieux des cinq maris de la Samaritaine. À cette époque on goûtait beaucoup les sens allégoriques. Le brave commentateur ne mettait pas en doute la réalité de cette femme ; seulement, au lieu de la croire une épouse volage et de mœurs suspectes, il lui imputait, contre toute

vraisemblance, d'avoir professé l'idolâtrie de ses ancêtres. Moins respectueux du sens littéral, les critiques modernes ne sont pas plus heureux. À les en croire, la Samaritaine deviendrait ici l'image de sa nation pour s'entendre dire : Vous, Samaritains, avez été des idolâtres et vous êtes maintenant des schismatiques ; – sauf à redevenir femme pour aller prévenir ses compatriotes, que Jean nous montrera mieux disposés que les Juifs et plus dociles envers Jésus ! Non, l'intention de l'écrivain était bien de peindre une femme en chair et en os, douée d'un esprit vif et retors, sensible cependant et droite, lorsque la conviction fut entrée dans son cœur, non point à coups d'arguments tirés de l'histoire ancienne, mais parce que le secret de sa vie a été mis à nu. Ce qui la touche, c'est sa propre histoire.

Elle avait donc eu vraiment cinq maris, ce qui était à tout le moins peu honorable. L'un ou l'autre a pu mourir avant elle. Mais cinq ! Elle avait donc été répudiée plusieurs fois ? Et pour quels motifs ? Les maris mécontents étaient-ils tous dans leur tort ? Ce n'était point le verdict de l'opinion publique, et à la fin, ne trouvant plus de parti, elle avait consenti à se donner la garantie du mariage.

Tout Juif cultivé savait par cœur l'histoire de l'ancienne idolâtrie, mais un étranger ne pouvait être au courant de cette lamentable aventure. Cette fois la Samaritaine se rend : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Mais elle se jette rapidement hors de cette pente scabreuse. Le terrain de la religion lui paraît plus solide. Et peut-être, convaincue maintenant de la pénétration surnaturelle du prophète, elle lui demande sincèrement son avis, moins importun pour elle que la monition personnelle qu'elle redoute. Les patriarches, Jacob qui a creusé le puits, Joseph qui a hérité du champ, Abraham lui-même, d'après la tradition locale des Samaritains, insérée dans l'Écriture par un adroit changement du texte[12], tous les pères ont adoré sur cette montagne que la pauvre femme désigne d'une main mal assurée, tandis que les Juifs disent qu'on doit adorer à Jérusalem. On doit opter, car un peuple ne peut avoir qu'un centre de culte. Les Samaritains et les Juifs ont les mêmes ancêtres et les mêmes prétentions. Qui faut-il croire ? Cette question est du ressort d'un prophète.

Jésus ne se dérobe pas. Dans le passé, les Juifs avaient raison, car ils avaient incontestablement pour eux la lettre de la loi, et ils avaient aussi les promesses de l'avenir. Mais qu'importe désormais telle montagne ou telle autre ! En dehors d'un petit pays, le Père n'aura-t-il point d'adorateurs ? Alors cette parole : « L'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais

adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem seulement, mais partout où, sachant que Dieu est esprit, un cœur fidèle l'adorera d'un esprit sincèrement abandonné à la vérité connue et possédée. Déjà en Grèce les cultes nationaux avaient été combattus par des raisonneurs indépendants, mais, ou bien ils n'avaient rien mis à la place, ou bien, et plus souvent, ils avaient pratiqué le culte des faux dieux, cédant à la coutume. Le culte national des Juifs s'adressait au vrai Dieu. Mais ce Dieu étant le Créateur de tous les hommes devait être adoré par eux tous et en tous lieux. Cependant Jésus n'entend pas supprimer le culte extérieur, si bien adapté à la nature humaine. Adorer, c'est rendre un culte d'hommages et de louanges. L'essentiel, c'est que partout où l'on adore, ce soit avec une disposition intérieure de l'esprit, pour s'unir à celui qui est Esprit. L'heure qui vient est l'heure du culte spirituel, tel que les chrétiens l'ont toujours pratiqué. En annonçant cette heure, Jésus, qui était plus qu'un prophète, a cependant fait une prophétie dont il est facile de constater l'accomplissement dans le monde entier.

La Samaritaine a cru concéder beaucoup en donnant à Jésus le titre de prophète. Ce qu'il dit maintenant est très beau, mais pour elle encore obscur. Elle n'est plus batailleuse cependant, et fait une avance en professant qu'elle aussi, comme ses compatriotes, attend le Messie. Quand il sera venu, tout sera expliqué par lui. Et Jésus dit simplement, mais sans doute d'un accent qui entraîne l'âme à se rendre : « Je le suis, moi qui te parle. » La femme saisie, éperdue, laisse là sa cruche à puiser et s'en va jusqu'à la ville. Son empressement est un gage de sa foi, et plus encore l'argument qu'elle donne, dont la pointe se tourne d'abord contre tout son passé : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Et comme elle n'ose, faible femme, et si vraiment faible, imposer sa conviction appuyée sur un motif trop personnel, elle la suggère par une question : « Ne serait-il point le Christ ? »

L'agréable verbiage de la Samaritaine est assurément moins émouvant que les larmes silencieuses de la pécheresse ou le cri de Marie Magdeleine au tombeau vide, mais quelle vivacité, que d'esprit et d'art ! Et un cœur droit, en dépit d'égarements qu'elle n'a sûrement pas été embarrassée de justifier aux yeux des autres, sinon à elle-même. Quand Jésus a parlé avec autorité, son armature de fierté nationale et de dédain tombe avec sa dernière réplique. Le premier acte de sa contrition est d'avouer sa faute, le second est un apostolat qui la confesse encore : une merveille incomparable

de l'ascendant de Jésus. Cette femme habituée aux joutes de la parole, on ne dirait même pas sans inconvenance qu'elle a trouvé son maître, tant la parole de Jésus la domine de haut. Ils ne parlent pas la même langue : elle, retenue dans l'horizon borné de ses commérages, lui, vivant dans la vue des desseins et de la miséricorde de Dieu ; elle, passant de l'eau pour boire, à Jacob et à son puits, aux patriarches, à la montagne dont on aperçoit le sommet, dans le désordre capricieux d'une conversation qui ne saurait aboutir à rien, lui, conduisant doucement son interlocutrice au désir de la grâce, à la vie de l'esprit, à l'adoration du Père. Aucune trace en Jésus de l'ironie socratique, cette affectation d'ignorance engageant infailliblement le contradicteur à faire montre de son savoir, pour rendre plus douloureuse la constatation qu'il ne sait rien. Il ne revendique pas ici pour lui la connaissance des choses divines, comme avec Nicodème qui était un docteur. Mais on sent qu'il la possède. Il la communique par bonté. Et toute cette condescendance pour sauver une femme coupable. Comment concevoir autrement le Révélateur et le Sauveur ?

Cependant les disciples étaient revenus. Au pays d'Israël il en allait alors comme aujourd'hui. Une femme est respectée, et comme intangible. On s'abstient même de lui demander son chemin. Une conversation prolongée était insolite. Mais les disciples ont trop de déférence envers leur Maître pour l'interroger. La femme partie, ils l'invitent à goûter aux aliments qu'ils ont apportés de la ville. Lui, qui avait pris thème de sa soif pour élever la Samaritaine au désir du don de Dieu, ne consent pas à manger avant d'avoir instruit ses disciples. Son véritable aliment, c'est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé. Et cette œuvre, il la leur montre imminente par l'image de la moisson qui déjà mûrit sous leurs yeux, avec cette nuance de blancheur qui lui vient de la lumière éclatante de midi. Jusqu'à ce moment, l'inaction peut se mettre à l'abri du proverbe : « Encore quatre mois, et voici venir la moisson[13]. » Donc laissons aller, la terre travaille pour nous, et nous prépare une abondante récolte. Mais il faut savoir agir quand le moment est venu. Quelquefois ce n'est pas le semeur qui moissonne. Peu importe ; s'il s'agit de l'œuvre de Dieu, le semeur et le moissonneur partageront la même joie. Dans le cas présent, ce sont les anciens serviteurs de Dieu qui ont semé, mais maintenant le rôle des disciples va commencer. Déjà ils sont envoyés dans la pensée de Jésus. Dans quel champ ? Il ne le dit pas encore. Plus tard[14] il leur révélera que c'est dans le monde.

Or déjà se présentait une abondante moisson d'âmes. Des Samaritains de Sichem-Sychar, gagnés par la conviction de leur compatriote, accouraient vers le puits et invitaient Jésus à séjourner parmi eux. Il y passa deux jours, et ils furent dociles à sa parole au point de dire : « Nous-mêmes avons entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

On s'est étonné de l'ampleur de ce titre. Il n'avait pas cependant dans leur bouche le caractère propre que nous lui donnons. Cette population mêlée était plus habituée que les Juifs à donner le nom de Sauveur à chaque souverain, quelle que fût son action, même malfaisante. À plus forte raison l'empereur romain était le Sauveur du monde. Ne pouvaient-ils espérer mieux du Messie ?

Saint Jean n'est pas le seul à avoir constaté leurs bonnes dispositions. Le premier enseignement chrétien, destiné surtout à des Juifs convertis, celui de saint Matthieu[15] et de saint Marc, ne parle pas de l'apostolat des Samaritains par Jésus, mais saint Luc, qui écrivait pour des gentils, leur est plus favorable[16]. Ces premiers germes furent développés par la prédication des apôtres après la résurrection du Seigneur[17].

GUÉRISON DU FILS D'UN FONCTIONNAIRE ROYAL (37)

Jn 4. 43 Or, après ces deux jours, il sortit de là [pour aller] en Galilée[44]. En effet, Jésus lui-même a attesté qu'un prophète n'est pas honoré dans son propre pays (cf. § 100).

45 Lors donc qu'il vint en Galilée, les Galiléens l'accueillirent, ayant vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la Fête.

Car eux aussi étaient allés à la Fête.

46 Il vint de nouveau à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Et il y avait là un fonctionnaire de la cour, dont le fils était malade à
Capharnaüm. 47 Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il se rendit auprès de lui et le pria de descendre et de guérir son fils, parce qu'il
allait mourir. 48 Jésus lui dit donc :

— Ne croyez-vous donc pas, à moins de voir des miracles et des prodiges ?

— 49 Seigneur, lui dit le dignitaire, descends avant que ne meure mon enfant !

— 50 Va, lui dit Jésus, ton fils vit.

L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla. [51] Comme il était déjà en train de descendre, ses serviteurs vinrent à sa rencontre, disant : « Ton enfant vit. »

[52] Il leur demanda donc à quelle heure il s'était trouvé mieux. Ils lui dirent donc : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. » [53] Le père reconnut donc que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : « Ton fils vit. » Et il crut, lui et sa maison tout entière.

[54] Ce fut encore un second miracle que Jésus fit en venant de Judée en Galilée.

Laissant donc les Samaritains Jésus arriva en Galilée, et, comme lors de son premier retour, il se rendit à Cana, nous ne savons pour quelle cause. On lui annonça bientôt l'arrivée d'un fonctionnaire de la petite cour d'Hérode Antipas, un Juif par conséquent, attaché par son service à la ville de Capharnaüm. Cet homme avait gravi la pente escarpée menant du lac au plateau de Galilée. Son âme était affligée, car son fils était en danger de mort, et il priait Jésus de descendre pour le guérir. Sa foi était sincère, mais imparfaite, car il ne supposait même pas que le Maître fût en état de faire un miracle à cette distance[18]. Jésus le lui fait sentir. Mais était-ce le moment de discuter, quand chaque instant était peut-être mortel ? Avec une impatience angoissée, l'officier royal réplique : « Seigneur, descendez avant que mon fils ne meure. » À cette sommation d'un cœur inquiet, Jésus répond en exauçant ce père plus rapidement qu'il n'eût pu l'espérer : « Va, ton fils vit. » Le père crut et s'en alla, telle est la conclusion fort concise de l'évangéliste. Puisqu'il crut, il ne devait donc pas manifester trop de hâte de vérifier le miracle. Il fallait aussi laisser reposer bêtes et gens. Aussi bien le texte sacré lui-même indique qu'il ne rencontra que le lendemain ses serviteurs venus pour lui annoncer la bonne nouvelle. La fièvre était tombée la veille, à la septième heure, c'est-à-dire vers une heure de l'après-midi. C'était le moment où Jésus avait parlé. La foi du fonctionnaire royal, désormais inébranlable, s'étendit à toute sa maison.

Ainsi le pouvoir surnaturel de Jésus ne dépendait d'aucun contact, d'aucune manipulation, d'aucune formule, d'aucune influence exercée sur l'esprit ou les nerfs du malade : il était donc supérieur à tout ce que les hommes trompés attendaient de la magie et de ses pratiques : la magie se sentait impuissante à guérir ou à tuer, si le magicien n'avait à sa discrétion

un cheveu, un ongle, à tout le moins un fil du tissu porté par la personne sur laquelle il ne pouvait agir sans cela. Nous sommes ici dans un autre ordre, celui de l'esprit.

COMMENCEMENT DU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS (38)

Lc 4. 14b Et sa renommée se répandit dans toute la contrée. 15 Et il enseignait dans leurs synagogues, célébré par tous. (cf. Jn 4, 45, § précédent.)	Mc 1. 14b proclamant l'évangile de Dieu 15 et disant : « Le temps est accompli ! Et le règne de Dieu est proche ! faites pénitence et croyez en l'évangile. » (Suite, § 46.)	Mt 4. 17 Dès lors, Jésus commença à prêcher et à dire : « Faites pénitence ; car le règne des Cieux est proche ! » (Suite, § 46.)

Tout mouvement humain, religieux ou autre, a une marche progressive. L'homme le plus grand se prépare à sa mission. Le chef s'impose à ses partisans en faisant ses preuves de maîtrise. Le pouvoir divin que possédait Jésus n'était soumis à aucune condition. Mais n'était-il pas dans son dessein de se soumettre aux règles ordinaires de l'humanité, sauf à les faire servir à son but surnaturel ? Aussi cette période d'essais, que saint Jean est le seul à nous faire connaître, nous est-elle un sûr garant de sa fidélité à la réalité de l'histoire. Avant de livrer la grande bataille, Jésus a fait comme des travaux d'approche pour exercer ses hommes et leur inspirer confiance.

D'abord il semble suivre l'impulsion du Baptiste, afin de recevoir son hommage, véritable investiture par un passé suranné qui s'incline devant l'avenir. Puis il se manifeste à Jérusalem comme un vengeur intrépide des droits de Dieu, et il laisse ses disciples conférer un baptême qui deviendra le sien. En traversant la Samarie, il les invite à l'action, et accorde aux Samaritains de bonne volonté les prémices d'un apostolat sauveur.

Enfin le voilà revenu dans sa patrie. La voix du Baptiste qui prêchait le règne de Dieu a été réduite au silence : c'est à lui d'inaugurer ce règne en annonçant à son tour qu'il est arrivé. Il agit, dit saint Luc, dans la puissance

de l'Esprit, il enseigne dans les synagogues, sa renommée se répand dans tous les environs.

L'ENSEIGNEMENT DANS LES SYNAGOGUES

Lorsque Jésus commença à prêcher le règne de Dieu, il le fit dans les synagogues. Le souvenir charmant des paraboles adressées d'une barque à la foule groupée sur le rivage, peut-être aussi la fausse image laissée dans les esprits par l'idylle galiléenne de Renan, ont contribué à laisser ce point dans l'ombre. Pourtant les quatre évangiles sont formels et unanimes : Jésus a beaucoup parlé dans les synagogues. C'était une fois de plus suivre les usages reçus, mettre à profit les anciennes institutions religieuses, sauf à les animer d'un esprit nouveau.

Et en effet la synagogue, que nous nous représentons surtout comme une maison de prière, était avant tout une école de religion. De culte proprement dit il ne pouvait être question, puisqu'il ne devait être célébré qu'au Temple de Jérusalem. Jusqu'à l'exil les fils d'Israël ne furent que trop portés à enfreindre cette règle, et chacun se rendait sur la colline sacrée la plus proche pour offrir des victimes, non pas même toujours au dieu national, mais au Baal ou à l'Astarté. Lorsque l'empire de la Loi fut solidement établi, après Néhémie et Esdras, le culte ne fut plus pratiqué qu'au Temple ; mais les trois pèlerinages annuels, à supposer qu'on pût les accomplir, ne donnaient pas satisfaction aux exigences croissantes du sentiment religieux. À plus forte raison dans les pays étrangers où les Israélites avaient émigré en grand nombre. Le culte sacrificiel leur étant interdit par la Loi, cette loi demeurait le seul lien des Israélites entre eux et avec Dieu. Il fallait la connaître et la faire connaître. Les docteurs y employaient leur vie. Le peuple était enchaîné à la nécessité de gagner le pain de chaque jour. La semaine offrait cependant un jour de repos, le sabbat ; on en profita pour se réunir. Nous pensons aussitôt à une prière en commun. Cette prière était connue dans Israël, c'était le chant liturgique qui accompagnait les sacrifices. Était-il permis de séparer cet accessoire du principal, de chanter des psaumes en dehors du Temple ? Sans doute, mais il semble que les chefs religieux, qui étaient désormais, non pas les prêtres, mais ceux qui connaissaient la loi, sentirent plutôt la nécessité d'instruire le peuple. Ils résolurent de profiter des réunions du sabbat dans une maison commune pour commenter la Loi, engager le peuple à la pratiquer, et par là

même à réformer ses mœurs selon les préceptes divins. Ce qu'on nommait la Voie (*halaka*) pourrait se comparer à la prédication du Décalogue. Les prophètes avaient leur tour. Après l'enseignement, l'exhortation. Le mobile le plus efficace du retour d'Israël à Dieu c'était la constatation facile que le châtiment avait été prédit. Toute cette histoire du passé, avec ses alternatives d'apostasie et de repentance, offrait un thème inépuisable d'exemples émouvants : c'était le récit (*agada*), semblable à notre prédication d'après la vie des saints.

Cette réunion, en hébreu *keneseth*, fut nommée synagogue (συναγωγή) par ceux qui parlaient grec[19]. Le mot désigna bientôt le lieu où l'on s'assemblait, comme il est arrivé pour le mot église (ἐχχλησία), autre mot grec pour désigner une assemblée.

Un pareil organisme n'aurait pu subsister sans un chef, il y avait donc un chef de la synagogue, assisté par une sorte de sacristain. Mais dans l'absence, en dehors de Jérusalem, de toute hiérarchie religieuse, l'instruction n'était réservée à personne. Sans doute il y avait un groupe de personnes compétentes et plus écoutées, mais le président invitait volontiers à prendre la parole un israélite de vie irréprochable et suffisamment versé dans l'étude des écrits inspirés, fût-il un étranger de passage.

L'institution était si bien adaptée à ce qu'exigeait la situation des Israélites, qu'elle se répandit partout. On aimait, dès le temps de Jésus, à y voir une institution de Moïse. Depuis, la synagogue est demeurée le lien qui unit si fortement tous les Juifs en un faisceau : la lecture de la Loi et la récitation des prières tradition-nelles, avec un commentaire vivant, a maintenu chez eux une conviction religieuse ardente, base d'une morale élevée et solide ; le sentiment national en est à la fois le principe et le résultat. On se groupe par le sentiment de la race, on se sent plus israélite après avoir communié dans la foi des ancêtres. Ce qu'est l'institution pour tout le judaïsme, la synagogue l'était pour chaque bourgade, un foyer de patriotisme local dans le grand corps de la dispersion, à plus forte raison sur le sol sacré.

On comprend que Jésus, revenu en Galilée, résolu à prêcher le règne de Dieu, non seulement comme imminent, mais comme inauguré dans sa personne, ait voulu offrir à ses concitoyens de Nazareth, dans leur synagogue, à la réunion du jour du sabbat, les prémices de la parole du salut.

PRÉDICATION À NAZARETH (39)

Lc 4. [16] Et il vint à Nazareth, où il avait été élevé.
Et il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue.
Et il se leva pour faire la lecture. [17] Et on lui remit le livre du prophète Isaïe. Et ayant déroulé le livre, il trouva l'endroit où il était écrit :

[18] *L'Esprit du Seigneur est sur moi,*
parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ;
il m'a envoyé proclamer aux captifs la délivrance
et aux aveugles une vue claire,
renvoyer libres les opprimés,
[19] *proclamer une année de grâce du Seigneur.*
[20] Et après avoir roulé le livre, qu'il rendit à l'officier, il s'assit. Et tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui.
[21] Or, il commença à leur dire : « Aujourd'hui est accomplie cette écriture [qui vient de retentir] à vos oreilles… »
[22a] Et tous lui rendaient témoignage et admiraient les paroles remplies de grâce sorties de sa bouche (22[b]-30 = § 100).

Jésus entra donc dans la synagogue, selon son habitude, dit saint Luc, car il avait certainement toujours été assidu à ces offices religieux[20]. On connaissait sa piété. On savait que, loin d'être illettré, il employait à l'occasion les textes sacrés pour édifier ses parents et ses connaissances. Lorsqu'il se présenta pour lire, le serviteur ne fit aucune difficulté de lui remettre le rouleau sacré des Écritures, qui est encore aujourd'hui le trésor de chaque synagogue. Il le déroula avec respect, et s'arrêta comme par hasard à un passage du prophète Isaïe[21] :

L'Esprit du Seigneur est sur moi,
parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ;
il m'a envoyé proclamer aux captifs la délivrance
et aux aveugles une vue claire,

renvoyer libres les opprimés,
proclamer une année[22] de grâce du Seigneur.

Saint Luc a cité d'après la traduction grecque. Jésus a dû lire en hébreu, et traduire ensuite le passage dans le dialecte araméen de Galilée. C'était la proclamation d'une bonne nouvelle. Dieu allait intervenir ; une sorte de jubilé commençait. Le prophète pensait moins au retour de Babylone qu'au bonheur promis au peuple à l'époque messianique, empruntant ses images aux souffrances endurées de son temps : pauvreté, captivité, cécité, surtout morale, oppression par des vainqueurs ou des maîtres impitoyables. Jésus expliquait comment cette Écriture était désormais accomplie, laissant entendre avec délicatesse que c'était bien lui qui était le messager de cette grâce.

Il en paraissait si digne que « tous lui rendaient hommage et admiraient les paroles remplies de grâce sorties de sa bouche ».

Si ce bel enthousiasme ne se dissipa pas sur l'heure pour faire place à une animosité brutale, du moins Jésus ne voulut pas paraître s'appuyer sur l'attachement de ses parents et de ses compatriotes. Aussi bien Nazareth, située à l'écart des grandes routes, n'était pas le lieu approprié pour une prédication retentissante. Jésus quitta cet abri de son enfance, et vint s'installer à Capharnaüm[23], si l'on peut parler ainsi d'une existence errante à la poursuite des âmes pour les ramener à Dieu. Il descendit donc vers le lac.

JÉSUS À CAPHARNAÜM (40, 41)

Lc 4. 31 Et il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée. Et il les enseignait le jour du sabbat.	Mc 1. 21 Et ils se rendent à Capharnaüm. Et aussitôt, le jour du sabbat, entrant dans la synagogue, il enseignait.	Mt 4. 13 Et ayant quitté Nazareth, il vint habiter à Capharnaüm, sur les bords de la mer, dans les régions de Zabulon et de Nephtali, 14 afin que fût accompli ce qui avait été dit par le prophète Isaïe en ces termes : 15 *Terre de Zabulon et terre de Nephtali, sur le chemin de la mer, [pays] au-delà du Jourdain, Galilée des Gentils !* 16 *Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et sur ceux qui étaient assis dans la région et l'ombre de la mort, une lumière s'est levée !* (Suite, § 38.)

Lorsqu'on aperçoit, des sommets qui le dominent, le lac, petite cuvette d'eau bleue, encaissée entre les collines arides, sans aucune voile blanche sur ses ondes, ne reflétant aucune habitation joyeuse, mais quelquefois les neiges de l'Hermon qui surgit au nord lointain, on songe à ces lacs des Hautes-Alpes, rarement visités, presque inconnus, que Dieu n'a ménagés entre des cimes inaccessibles et aveuglantes que pour être un reflet du ciel. À mesure qu'on descend, le bassin s'agrandit, les rives s'écartent, la vie se manifeste ; des troupeaux se jettent à l'eau pour boire, des groupes d'arbres marquent la place de Capharnaüm et de Bethsaïde, Tibériade apparaît avec son enceinte de pierres noires. C'est toujours la désolation, mais baignée dans la lumière, égayée par la fête des couleurs, transfigurée par les souvenirs.

Au temps de Jésus, la rive orientale, très escarpée, était cependant plus peuplée qu'aujourd'hui, et la petite mer était sillonnée par des barques qui transportaient d'une escale à l'autre des voyageurs affairés. La plaine de Gennésareth, fécondée par des sources abondantes et un soleil ardent, offrait le sol le plus riche à la culture. Capharnaüm, située sur la route qui conduisait de Jérusalem à Damas, et gardant les limites de la Terre sainte, attirait à la fois les Juifs et les étrangers. La plage, préservée aujourd'hui du soleil sur quelques points trop rares, était sans doute boisée sur toute sa longueur. On y trouvait toujours un peu de fraîcheur et les pêcheurs descendus de leurs barques, comme les agriculteurs désertant la charrue, se mêlaient le soir aux boutiquiers et aux oisifs des villes, jouissant de la douceur de vivre dans ces moments enchanteurs. La race était solide et forte, nullement abattue par une chaleur élevée, mais non point accablante, grâce à la brise descendant des montagnes du nord-ouest. À la différence de la Samarie, les Galiléens, reconquis par les Macchabées à la foi de leurs ancêtres, étaient des Juifs sincères, sans les raffinements de casuistique dont on était fier à Jérusalem. Ils y viendront, après la ruine de la cité sainte, dans les célèbres écoles de Tibériade. Au temps de Jésus, leur foi, non moins ardente, était plus simple. Eux aussi attendaient le règne de Dieu, et ils pouvaient espérer qu'il commencerait chez eux, puisque Isaïe avait prophétisé :

« Terre de Zabulon et terre de Nephtali, sur le chemin de la mer, pays au-delà du Jourdain, Galilée des Gentils[24] ! Le peuple qui était assis dans les

ténèbres a vu une grande lumière ; et sur ceux qui étaient assis dans la région et l'ombre de la mort, une lumière s'est levée[25] ! »

Très fiers de la lumière de la Loi, les Galiléens supportaient avec impatience le joug des Hérodes, derrière lesquels ils sentaient les Romains. Toujours prêts pour l'action, n'attendant qu'un homme, ils caressaient en pensée une meilleure espérance que celle de Judas le Galiléen, naguère déçue[26].

Lc 4. 32 Et l'on était très étonné de son enseignement, parce qu'il s'exprimait avec autorité.	Mc 1. 22 Et l'on était très étonné de son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes.	Mt 7. 28 [Et il advint lorsque Jésus eut achevé ces discours que § 76] les foules étaient très étonnées de son enseignement, 29 car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme leurs scribes. (Suite, § 47.)

Quand Jésus eut commencé d'enseigner dans la synagogue de Capharnaüm, le sens simple mais droit du peuple comprit aussitôt que sa méthode était nouvelle. On s'en étonnait, dit saint Marc, car il n'enseignait pas comme les scribes, mais d'autorité[27]. Les scribes, c'étaient les docteurs. Et ce terme même d'écrivains ou de copistes indique bien que toute leur autorité venait de la Loi qu'ils étaient censés bien connaître, l'ayant souvent copiée. Une mise au point est ici nécessaire.

Assurément les chrétiens eux aussi vénèrent l'Écriture sainte, inspirée par Dieu, et nul, pas même le Souverain Pontife, ne pourrait s'arroger le droit de la contredire. Mais pour eux l'Écriture n'est pas tout. Elle est complétée par la tradition transmise depuis les Apôtres, et dont l'autorité est la même. La règle de foi, ce n'est pas l'explication que tel ou tel docteur donne de l'Écriture, c'est la formule reconnue par l'Église comme représentant correctement la vérité révélée ou le dogme, comprenant des vérités de foi qui s'imposent à l'intelligence, des vérités morales plus spécialement destinées à régler la conduite. Mais ce domaine, si étendu qu'il soit, n'embrasse que les vérités immuables qui participent de l'éternité de Dieu. Une foule d'actes humains sont conditionnés par les circonstances du temps et du lieu : la législation qui les règle peut changer avec ces circonstances. La discipline de l'Église elle-même ne doit pas perdre de vue les développements de la société et des mœurs. L'Église catholique, dirigée

par un Chef, a toute autorité pour opérer les transformations utiles dans ce domaine mouvant pour ce qui regarde les intérêts éternels, laissant les pouvoirs publics disposer selon la droite raison en ce qui concerne les intérêts du temps.

En Israël, comme c'est encore le cas dans les sociétés musulmanes[28], la loi religieuse règle tout, même des cas que nous sommes habitués à regarder comme étrangers à sa juridiction. Et cette loi religieuse, donnée par Moïse au Sinaï, étant considérée alors comme un bloc intangible, qui n'avait jamais été retouché, et qui ne devait jamais l'être, les docteurs de la Loi, les scribes, étaient obligés à des tours de force pour extraire du texte ce que suggérait, ce qu'exigeait la raison dans des circonstances changées. Cette gymnastique intellectuelle a fait vraiment des prodiges de souplesse ingénieuse et de perspicacité raffinée. L'à-propos des décisions les rendait acceptables et faisait oublier la fragilité d'une exégèse artificielle. Mais en principe, c'était la Loi qui commandait seule, et son auteur, Moïse, auquel Dieu l'avait révélée. Si le désaccord était trop évident entre l'interprétation et la lettre, on avait la ressource de supposer que toutes deux remontaient au Sinaï, la lettre ouvertement, l'interprétation par le canal secret d'une tradition ininterrompue : Josué, les anciens, les prophètes, les hommes de la grande synagogue. Les innovations, quand elles arrivaient à prévaloir, n'étaient donc autorisées qu'à titre de vérités traditionnelles, inconnues jusqu'à ce jour[29].

Ce n'était pas la manière de Jésus, chargé de révéler la vérité par son autorité propre. L'Église ne prétend pas avoir ce pouvoir. Elle juge que la révélation s'est terminée au moment où le dernier apôtre a cessé de vivre. Elle garde le dépôt. Jésus composait le trésor dont il devait lui confier la charge. Il parlait au nom de Dieu, avec l'autorité qu'il avait, et qui était celle de Dieu.

Nous avons ici la cause la plus profonde de l'hostilité des docteurs contre Jésus. Il n'attaquait pas la Loi, il l'observait même exactement. Mais il prêchait une doctrine purement religieuse, placée au-dessus de toutes les contingences politiques et sociales, au-dessus des modifications de la science. Eux avaient essayé d'accommoder toute la discipline de la vie, la science elle-même à leur tradition légale. Tout cela était l'armature de la vie nationale et serait respecté tant que leur pouvoir durerait, mais si la religion seule importait, on allait se croire autorisé à disposer librement du reste. Les adeptes de cette religion nouvelle oseraient peut-être tenir pour caduc tout

leur système, leur autorité comme nulle, et la Loi elle-même, abandonnée pour toute sa partie de législation humaine, risquait de perdre tout son empire. Autant dire que l'existence de la nation serait compromise et que son unité religieuse, base de son unité politique, sombrerait avec leur propre pouvoir.

Les braves gens de Nazareth ne prévoyaient assurément pas ces conséquences, que saint Paul tirera le premier, mais quelques docteurs durent les pressentir.

Les simples s'étonnaient seulement, avec une nuance d'admiration. Jésus était à tout le moins un prophète, puisqu'il parlait si bien et avec un accent persuasif, mais non pas à la manière des scribes et avec plus d'autorité qu'eux.

GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ(42)

Lc 4. 33 Et dans la synagogue, il y avait un homme possédé de l'esprit d'un démon impur. Et il s'écria d'une voix forte : « 34 Oh ! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ?… Tu es venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu ! » 35 Et Jésus lui enjoignit et dit : « Taistoi et sors de lui ! » Et le démon, l'ayant jeté au milieu, sortit de lui, sans lui avoir fait aucun mal.	Mc 1. 23 Et aussitôt, il y avait dans leur synagogue un homme [possédé] d'un esprit impur. Et il vociféra, 24 disant : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ?… Tu es venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu ! » 25 Et Jésus lui enjoignit : « Tais-toi et sors de lui ! » 26 Alors, l'esprit impur l'agita convulsivement et sortit de lui, en poussant un grand cri.
36 Et tous furent [saisis] de stupeur. Il s'entretenaient entre eux, disant : « Quelle est cette parole, pour qu'il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs et qu'ils sortent ? »	27 Et tous furent dans la stupeur, au point qu'ils se demandaient entre eux, disant : « Qu'est cela ? [voilà] un enseignement nouveau [donné] avec autorité ! Et il commande aux esprits impurs et ils lui obéissent ! »
Et un bruit courait à son sujet en tout endroit des environs (cf. Lc 4, 14b, 38.)	28 Et sa renommée se répandit aussitôt de tous côtés, dans tous les environs de la Galilée.

D'autres encore étaient surpris, et désagréablement : c'étaient les esprits mauvais dont l'empire était menacé. La longue lutte que Satan aurait voulu éviter, en terrassant son adversaire d'un seul coup, s'engageait. Un homme possédé d'un esprit impur se trouvait dans la synagogue de Capharnaüm[30].

Peut-être le démon ne s'était-il pas encore manifesté. La présence de Jésus, sa parole surtout, le mettent hors de ses gonds. Il parle au nom de la bande. Que viens-tu faire ici ? Tu viens pour nous perdre ! Je sais qui tu es, le saint de Dieu. Jésus le gourmanda et le chassa. Alors l'esprit impur agita convulsivement le patient et sortit de lui, en poussant un grand cri.

L'étonnement provoqué par l'enseignement se change alors en stupeur. Mais le miracle prouvait que l'autorité que prenait Jésus n'était pas usurpée. Cette délivrance d'un pauvre homme venait à son heure. Elle mettait le sceau de Dieu à l'enseignement de Jésus, et indiquait déjà comment il se servirait de son pouvoir en faveur des hommes. Déjà le règne de Dieu s'inaugurait par la guérison d'une victime des démons, obligés de confesser leur défaite.

GUÉRISON DE LA BELLE-MÈRE DE PIERRE ET D'AUTRES MALADES (43-44)

Lc 4. 38 Ayant donc quitté la synagogue, il entra dans la maison de Simon.	Mc 1. 29 Et aussitôt, en sortant de la synagogue, ils vinrent dans la maison de Simon et d'André, avec Jacques et Jean.	Mt 8. 14 Et Jésus, étant venu dans la maison de Pierre,
Or, la belle-mère de Simon était prise d'une grosse fièvre. Et on le pria à son sujet. 39 Et se penchant au-dessus d'elle, il commanda à la fièvre, qui la quitta ; et s'étant levée aussitôt, elle les servait.	30 Or, la belle-mère de Simon était couchée, avec la fièvre. Et aussitôt ils lui parlent à son sujet.	vit sa belle-mère couchée et avec la fièvre.
	31 Et s'approchant, il la fit lever, en lui prenant la main ; et la fièvre la quitta. Et elle les servait.	15 Et il lui toucha la main, et la fièvre la quitta. Et elle se leva. Et elle le servait.

En sortant de la synagogue, Jésus se rendit dans la maison de Simon et d'André, originaires de Bethsaïde, mais qui étaient venus eux aussi s'établir à Capharnaüm, sans doute pour être plus près de lui.

Jacques et Jean, fils de Zébédée, vinrent aussi. Ils n'ont pas encore été nommés, mais Jean était probablement le compagnon d'André sur les rives

du Jourdain : c’est donc le groupe des premiers disciples[31]. La belle-mère de Pierre était malade de la fièvre. Si Jésus s’approche d’elle, c’est qu’il en est prié par ses compagnons dans l’espoir discrètement indiqué qu’il voudra bien la guérir. Jésus la soulève de sa couche, probablement quelques nattes étendues par terre, en lui prenant la main. Aussitôt cette femme est guérie et en état de les servir durant le frugal repas des pêcheurs.

Lc 4. 40 Le soleil s’étant couché, tous ceux qui avaient des malades [atteints] de diverses maladies les amenaient devant lui.	Mc 1. 32 Et le soir venu, lorsque le soleil se fut couché, on portait devant lui tous ceux qui étaient malades et les possédés du démon. 33 Et toute la ville était rassemblée devant la porte.	Mt 8. 16 Le soir venu, ils lui apportèrent de nombreux possédés du démon. Et il chassa d’un mot les esprits.
Et lui, imposant les mains à chacun d’eux, les guérissait. 41 Il sortait aussi des démons de plusieurs, criant et disant :	34 Et il en guérit beaucoup qui étaient affligés de divers maux. Et il chassa aussi beaucoup de démons ; et il ne laissait pas parler les démons, parce qu’ils le connaissaient.	Et il guérit tous ceux qui allaient mal.
« Tu es le Fils de Dieu » » Et les prenant à partie, il ne les laissait pas parler, parce qu’ils savaient qu’il était le Christ.	3. 11 Et les esprits impurs, quand ils le voyaient, se pros-ternaient devant lui et vociféraient, en disant : « Tu es le Fils de Dieu ! » 12 Et il leur enjoignait fortement de ne pas le faire connaître. (Suite, § 54.)	
		17 De façon que fût accompli ce qui a été dit par le prophète Isaïe, en ces termes : *« Il a pris nos infirmités, et il s’est chargé de nos maladies. »* (18, § 97.)

Cette journée à Capharnaüm, c’est déjà tout l’évangile. On apprend la guérison de la belle-mère de Simon, qui avait suivi l’expulsion du démon. L’enthousiasme se contient d’abord, parce que le sabbat interdisait toute

agitation qui ressemblerait à un travail. Mais la célébration du repos sacré finissait avec le coucher du soleil. Aussitôt on amène à Jésus les malades et les démoniaques. C'était toute la petite cité qui se pressait à la porte. Les plus bruyants étaient les démons, obligés par une force secrète à se prosterner en criant : Tu es le Fils de Dieu ! Jésus les fait taire en les chassant, et guérit ceux qui souffraient de diverses maladies. Dans cette première prise de contact sympathique avec le peuple, son cœur indulgent compatit à leurs misères et les adoucit libéralement.

LA PRÉDICATION S'ÉTEND (45)

Lc 4. 42 Or le jour venu, il sortit et s'en alla dans un lieu solitaire. Et les foules le cherchaient et vinrent jusqu'à lui. Et ils le retenaient, afin qu'il ne s'éloignât pas d'eux.	Mc 1. 35 Et le matin, long-temps avant le jour, il se leva, sortit et se rendit en un lieu solitaire. Et là, il priait. 36 Et Simon se mit à sa recherche – lui et ceux qui étaient avec lui. – 37 Et ils le trouvèrent et lui disent : « Tout le monde te cherche ! »	
43 Et il leur dit : « Il faut que j'annonce aussi aux autres villes la bonne nouvelle du règne de Dieu : car j'ai été envoyé pour cela. »	38 Et il leur dit : « Allons ailleurs, dans les bourgs voisins, afin que j'y prêche aussi : car c'est pour cela que je suis sorti. »	
44 Et il allait prêchant dans les synagogues de la Judée.	39 Et il s'en alla, prêchant dans leurs synagogues, dans toute la Galilée, et chassant les démons. (Suite, § 47.)	Mt 4. 23 Et il circulait dans toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prê-chant l'évangile du Règne, et guérissant toute maladie et toute langueur dans le peuple. (cf. 9, 35, § 101). (Suite, § 55.)

Enfin on rentra dans la maison de Simon. Jésus consentit à y prendre son repos, mais il voulut enseigner avant tout à ses disciples quel est le principe intérieur de tout apostolat. De très bonne heure il se lève sans déranger personne et se rend dans un lieu désert pour prier. Simon inquiet

se met à sa poursuite avec les autres, et lui remontre que tout le monde veut le voir. Mais Capharnaüm a été assez favorisée : il faut maintenant porter la parole ailleurs ; on l’entendit successivement dans toutes les synagogues de la Galilée[32].

VOCATION DE SIMON, AVEC ANDRÉ, JACQUES ET JEAN (46)

Lc 5. 1 Or, pendant que la foule se groupait autour de lui et entendait la parole de Dieu, et que lui-même se tenait sur le bord du lac de Gennésareth, il arriva 2 qu’il vit deux barques sur le bord du lac. Les pêcheurs, qui en étaient descendus lavaient les filets. 3 Or, étant monté dans une des barques, qui était à Simon, il le pria de s’écarter un peu de la terre. Et s’étant assis, de la barque il instruisait la foule. 4 Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avance au large, et lâchez vos filets pour la pêche. » 5 Et Simon, répondant, dit : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ! mais, sur ta parole, je lâcherai les filets. » 6 L’ayant donc fait, ils capturèrent une grande quantité de poissons. Et leurs filets se rompirent.		
7 Et ils firent signe à leurs associés dans l’autre barque de venir à leur aide. Et ils vinrent. Et l’on remplit les deux barques, à tel point qu’elles enfonçaient… 8 Ce que voyant, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, disant : « Éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur, Seigneur ! »	Mc 1. 16 Et longeant la mer de Galilée, il vit Simon et André le frère de Simon, qui jetaient [le filet] dans la mer, – car ils étaient pêcheurs.	Mt 4. 18 Or, en marchant le long de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon – dit Pierre – et André son frère, qui jetaient un filet dans la mer, – car ils étaient pêcheurs.

9 Car la stupeur l’avait envahi, – lui et tous ceux qui étaient avec lui, – à cause de la pêche des poissons qu’ils avaient faite –, 10 et de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. – Et Jésus dit à Simon : « Ne crains point : désormais tu prendras des hommes. »	17 Et Jésus leur dit : « Venez à ma suite, et je vous ferai devenir pêcheurs d’hommes. »	19 Et il leur dit : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d’hommes. »
11 Et ayant ramené les barques à terre, quittant tout, ils le suivirent.	18 Et aussitôt, laissant là les filets, ils le suivirent.	20 Eux, aussitôt, laissant les filets, ils le suivirent.
	19 Et s’avançant un peu, il vit Jacques, le [fils] de Zébédée, et Jean son frère, [qui se trouvaient] eux aussi dans la barque, raccommodant les filets. 20 Et aussitôt, il les appela. Et laissant là Zébédée leur père dans la barque avec les mercenaires, ils partirent à sa suite (21, § 40).	21 Et s’avançant un peu, il vit Jacques, le [fils] de Zébédée et Jean son frère, dans la barque, avec Zébédée leur père, raccommodant leurs filets. Et il les appela. 22 Eux, aussitôt, laissant la barque et leur père, ils le suivirent (23, § 45).

C’est seulement alors, d’après l’ordre de saint Luc, que Jésus fit comprendre à Simon dans quelle large mesure il serait associé à son œuvre, lui et d’autres avec lui. Rien de plus naturel. Il fallait d’abord lui montrer en quoi consistait cette œuvre, et pour cela en tracer le programme en action sous leurs yeux, et déjà dans leur compagnie.

Jusqu’alors les premiers disciples laissaient si bien leur Maître agir seul qu’ils étaient en train de nettoyer leurs filets pendant qu’il prêchait sur le rivage du lac. Ils étaient revenus de la pêche sur deux barques sans rien ramener que des algues ou des débris flottant sur la mer. Jésus les interrompt, monte dans la barque de Simon et le prie de donner quelques coups de rame. Assis dans la barque, il lui serait plus facile d’être écouté, la foule n’étant plus tentée de se presser contre lui pour l’entendre. Puis il dit à Simon : « Avance au large, et lâchez vos filets pour la pêche. » Il ne s’agissait pas seulement de donner un coup de filet à tout hasard, mais de déposer lentement dans l’eau, à mesure que la barque avançait, un triple

filet très long. Parvenus au point voulu, les pêcheurs devaient revenir au point de départ en donnant avec leurs rames des coups secs sur l’eau pour effrayer les poissons et les jeter dans les mailles du filet[33]. Simon avait fait cette manœuvre toute la nuit, sûrement avec André, mais en vain. Il lui en coûtait de la reprendre, cependant : « Maître… sur ta parole, je lâcherai les filets. » Et cette fois la pêche fut si abondante que les filets se rompirent. L’autre barque, où étaient Jacques et Jean, ne s’était pas jointe à la pêche ; on les hèle, et les deux barques reviennent chargées de poissons. Pierre avait déjà été le témoin de bien des miracles. Celui-ci lui fait peur. Il a compris sans doute que Jésus va décidément l’entraîner avec lui, car il hésite, recule même, et allègue son indignité. « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » Les autres aussi tremblaient d’un frisson sacré. Jésus dit à Simon : « Ne crains point, désormais tu prendras des hommes. » L’appel et la promesse s’adressent d’abord à lui seul. Mais, comme ils ont participé à la capture des poissons, les autres sont appelés aussi à prendre des hommes. Ayant ramené les barques à terre, quittant tout, ils le suivirent.

L’esprit moderne se cabre plus vite devant le miracle que l’homme ancien. C’est pour lui une difficulté. Mais il a une raison de plus pour croire : il lui est loisible de constater l’accomplissement de la prophétie. Simon a été vraiment pêcheur d’hommes, et ses successeurs continuent à diriger la pêche sur la parole du Seigneur, appelant d’autres hommes à leur secours, mais souverains meneurs de tout l’apostolat, fixant les territoires, choisissant les apôtres, seuls chefs de la mission pacifique conquérante souvent par le sang des martyrs, toujours plus loin, jusqu’à ce que la terre entière ait entendu l’évangile. Peut-on exiger de nous qu’en lisant cette pêche miraculeuse nous cessions d’entendre cette parole qui s’exécute depuis tant de siècles : « Avance au large », *duc in altum* ? Et certes il est très étonnant qu’il ait été donné au successeur de Simon d’avancer toujours au large : cela est plus admirable que la capture miraculeuse d’un nombre considérable de poissons.

GUÉRISON D’UN LÉPREUX (47)

Lc 5. 12 Or, pendant qu’il était dans une ville, voici qu’il survint un homme rempli de	Mc 1. 40 Et un lépreux vient à lui, le suppliant et fléchissant le genou, lui disant :	Mt 8. 1 Étant descendu de la montagne, des foules

lèpre. Et ayant aperçu Jésus [et] s'étant jeté la face contre terre, il le supplia, disant : « Seigneur ! si tu veux, tu peux me rendre pur ! »	« Si tu veux, tu peux me rendre pur ! »	nombreuses le suivirent. 2 Et voici qu'un lépreux s'approchant se prosternait devant lui, disant : « Seigneur ! si tu veux, tu peux me rendre pur ! »
13 Et étendant la main il le toucha, disant : « Je le veux, sois purifié ! » Et aussitôt la lèpre le quitta.	41 Et touché de compassion, étendant la main, il le toucha. Il lui dit : « Je le veux » sois purifié ! » 42 Et aussitôt, la lèpre le quitta et il fut purifié.	3 Et étendant la main, il le toucha, disant : « Je le veux : sois purifié ! » Et aussitôt, sa lèpre fut purifiée.
14 Et il lui recommanda de ne rien dire à personne. Mais : « Va, [lui dit-il], montre-toi au prêtre, et offre pour ta purification, selon que Moïse l'a prescrit, pour l'attester au peuple. »	43 Et s'adressant à lui avec sévérité, il le fit sortir aussitôt. 44 Et il lui dit : « Garde-toi de ne rien dire à personne. Mais va, montre-toi au prêtre, et offre pour ta purification ce que Moïse a prescrit, pour l'attester au peuple.	4 Et Jésus lui dit : « Garde-toi de le dire à personne. Mais va, montre-toi au prêtre, et offre le présent que Moïse a prescrit, pour l'attester au peuple. » (Suite, § 76.)
15 Or, sa renommée se répandait de plus en plus. Et des foules nombreuses se réunissaient pour l'entendre et se faire guérir de leurs maladies.	45 Mais lui, à peine sorti, se mit à parler sans fin et à divulguer la chose, de sorte que [Jésus] ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville.	
16 Mais lui se retirait dans les [lieux] déserts et priait.	Mais il se tenait dehors, dans des lieux déserts. Et l'on venait auprès de lui de toutes parts.	

Dans un lieu que les évangélistes ne nomment pas, et, d'après saint Marc, dans une maison, un lépreux se présenta à Jésus. Suppliant et se jetant à ses pieds, il s'écriait : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

La lèpre existe encore en Palestine, surtout à Jérusalem. Elle y est toujours un objet d'horreur, sentiment vaincu par la charité chrétienne des femmes dévouées qui soignent les lépreux. Au temps de Jésus, on se préoccupait surtout de les isoler. Qu'appelait-on la lèpre ? Il est difficile de le dire, et sûrement ce terme avait assez d'extension pour s'appliquer à plusieurs différentes maladies de la peau. Il désignait en tout cas cette lèpre

tuberculeuse à nodosités des articulations qui quelquefois tombent, comme par exemple les phalanges des doigts, quoique cette maladie, aujourd'hui[34] fréquente à Jérusalem, ne paraisse pas décrite dans la Bible. Il y avait des « lèpres » qu'on croyait guérissables, et les prêtres avaient seuls qualité pour prononcer sur la guérison, car cette maladie rendait impur, et on la tenait pour un châtiment divin. La vraie lèpre est incurable, et si l'on eût pu espérer d'en être purifié, ce n'eût été que par une intervention extraordinaire de Dieu[35]. La crainte de la contagion, la répugnance inspirée par la maladie, l'impureté légale qui infectait le malade, avaient déterminé le législateur à le reléguer loin des autres, avec un attirail lugubre qui le faisait reconnaître, l'obligeant même à crier : « Impur, impur ! » pour se dénoncer aux passants[36].

On voit quelle était l'audace du lépreux qui entre dans un lieu habité, même dans une maison, et s'approche de Jésus. Il avait violé la Loi ; mais il était à plaindre, et sa foi était entière. Le premier mouvement du Maître est la compassion. Le lépreux a fait appel à sa volonté : Oui, il veut. On lui demande une purification : il l'accorde. Et il ajoute un geste qu'aucun lépreux n'aurait osé implorer, qui est devenu l'instinct des âmes héroïques, il touche cet homme impur. C'était son droit à Lui ; d'autant qu'à son contact la lèpre disparaît.

Après avoir cédé à la bonté de son cœur, Jésus en vient à la situation légale du lépreux. Il lui remontre avec une certaine sévérité[37] qu'il ne doit pas rester un instant de plus auprès de lui, au risque d'étonner et de scandaliser ceux qui l'ont vu entrer. Il est guéri, mais sa situation légale n'est pas nette. Le miracle ne le dispense pas de faire constater sa guérison par les prêtres. Ils lui donneront un certificat qu'il pourra montrer à tout le monde, comme une sorte de témoignage qu'il a repris ses droits dans la société. Et il lui faudra encore les sacrifices que Moïse a prescrits pour ce cas[38]. Jusqu'à ce que tout soit en règle, il ne doit rien dire à personne. Si une fois il avait été admis parmi les autres, il ne se soucierait plus de remplir son devoir.

Et ce fut bien, semble-t-il, ce qui arriva. La lèpre était sans doute violente et avancée au point que tout espoir d'amélioration avait disparu. Aussi, lorsque le malade eut publié sa guérison instantanée, la sensation fut considérable. Une fièvre tombe plus ou moins vite ; d'autres souffrances relèvent en partie des dispositions du patient. Les maladies de peau s'étalent au regard et l'on sait combien elles sont obstinées. Le miracle était donc

particulièrement reconnaissable. Et cependant Jésus avait prescrit le secret. Il savait certes que ses miracles ne demeuraient pas ignorés et qu'ils surexcitaient les espérances populaires, mais il était décidé à ne pas déchaîner d'agitation messianique. Il évitait donc d'entrer dans les villes au grand jour. Son ministère n'en était pas compromis, car désormais la foule allait à lui, même dans les campagnes désertes.

II. – CINQ CONFLITS AVEC LES PHARISIENS

Tout ce mouvement ne pouvait manquer d'inquiéter les Pharisiens. Les prêtres de Jérusalem, absorbés par leurs fonctions, quelques-uns occupés surtout de leurs relations mondaines, ne furent pas les premiers à prendre ombrage de l'émotion qui croissait en Galilée. Mais il y avait là, comme partout où des Juifs étaient réunis, un parti de docteurs de la Loi. Tous se tenaient, relevant des grandes écoles de Jérusalem, groupés par leur goût pour l'étude de l'Écriture, leur zèle religieux, leur appétit de domination. Ceux de Galilée avertirent de ce qui se passait les docteurs de Jérusalem, déjà mis en garde par l'activité de Jésus sur les bords du Jourdain, et par l'expulsion des vendeurs du Temple. Le prédicateur trop zélé s'était éloigné de la Judée, mais il avait repris sa campagne ailleurs, et même avec plus d'énergie ; il faisait des miracles, il attirait la foule, il recrutait des adhérents attachés désormais à sa personne. C'est ce qu'on ne pouvait plus tolérer sans s'assurer des dispositions du personnage.

Il s'était rendu suspect, mais s'il acceptait de se mettre au service de la secte, pourquoi ne pas tirer parti de son crédit ? Il fallait voir. Des émissaires venus de Judée se joignirent aux scribes de Galilée, parmi lesquels ils se confondirent. Désormais ils seront toujours présents, ne perdant pas Jésus de vue, épiant les occasions de l'éprouver. Sans que Jésus ait provoqué le choc, par le jeu des circonstances et surtout des miracles que le peuple obtint de sa bonté, il se produisit cinq conflits que saint Marc et saint Luc ont placés à la suite, dans une disposition logique qui paraît bien empruntée à la réalité[39]. Le tout se terminera par un parti pris hostile à Jésus. Nous n'oublierons pas cette agression et les motifs de ce verdict, lorsque nous lirons enfin le jugement sévère prononcé par Jésus sur ces adversaires de sa mission et par conséquent du salut du peuple.

PREMIER CONFLIT : LA GUÉRISON DU PARALYTIQUE (48)

Lc 5. 17 Un certain jour, il enseignait. – Et des Pharisiens et des docteurs de la Loi étaient assis, qui étaient venus de toute bourgade de la Galilée et de la Judée et de Jérusalem. – Et la vertu du Seigneur lui faisait opérer des guérisons.	Mc 2. 1 Et comme il était entré de nouveau à Capharnaüm après quelques jours, on apprit qu'il était dans une maison. 2 Et il se rassembla tant de monde qu'on ne pouvait trouver place, même devant la porte. Et il leur disait la Parole.	Mt 9. [1 Et montant dans une barque, il traversa [le lac] et vint dans sa propre ville. §§ 98 et 99].
18 Et voici [qu'il se présenta] des hommes portant sur un lit un homme qui était paralysé.	3 Et on vient lui amener un paralytique porté par quatre [hommes].	2 Et voici qu'on lui apportait un paralytique, couché sur un lit.
Et ils cherchaient à s'introduire et à [le] placer devant lui. 19 Et ne sachant par où l'introduire à cause de la foule, ils montèrent sur la terrasse et le descendirent à travers le toit avec sa couchette, au milieu, devant Jésus.	4 Et ne pouvant [le] lui apporter, à cause de la foule, ils défirent le toit [au-dessus] de l'endroit où il était. Et ayant fait une ouverture, ils laissèrent couler le grabat où gisait le paralytique.	
20 Et voyant leur foi, il dit : « Homme, tes péchés te sont remis. »	5 Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : « [Mon] fils, tes péchés sont remis. »	Et Jésus, voyant leur foi dit au paralytique : « Aie confiance, [mon] fils : tes péchés sont remis. »
21 Et les scribes et les Pharisiens commencèrent à raisonner, disant : « Qui est celui-ci qui profère des blasphèmes ? Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? »	6 Or, il y avait là quelques scribes, assis, et qui raisonnaient dans leurs cœurs : « 7 Comment celui-ci parle-t-il ainsi ! Il blasphème ! Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? »	3 Et voici que quelquesuns des scribes dirent en eux-mêmes : « Celui-ci blasphème ! »
22 Or, Jésus, pénétrant leurs raisonnements, répondit et leur dit : « Pourquoi raisonnez-vous dans vos cœurs ? 23 Lequel est le plus aisé, de dire : « Tes péchés te sont remis », ou de dire : « Lève-toi et marche » ?	8 Et aussitôt Jésus, pénétrant de par son esprit qu'ils raisonnaient en eux-mêmes de la sorte, leur dit : « Pour-quoi entretenez-vous ces raisonnements dans vos cœurs ? 9 Lequel est le plus aisé, de dire au paralytique : « Tes péchés	4 Et Jésus, voyant leurs pensées, dit : « Pourquoi concevez-vous dans vos cœurs des pensées malveillantes ? 5 Car lequel est le plus aisé, de dire : « Tes péchés

	sont remis », ou « Lève-toi et prends ton grabat et marche » ?	sont remis », ou de dire : « Lève-toi et marche » ?
24 Afin donc que vous sachiez que le Fils de l’homme a auto-rité, sur la terre, pour remettre les péchés », – il s’adressa au paralysé : – « Je te le dis : lèvetoi ! et, prenant ta couchette, va dans ta maison ! »	10 Or, afin que vous sachiez que le Fils de l’homme a auto-rité pour remettre les péchés, sur la terre », – il s’adresse au paralytique : – « 11 je te le dis : lève-toi ! prends ton grabat et retire-toi dans ta maison ! »	6 Or, afin que vous sachiez que le Fils de l’homme a auto-rité, sur la terre, pour remettre les péchés », – alors il s’adresse au paralytique ; – « te levant, prends ton lit et retire-toi dans ta maison ! »
25 Et aussitôt, s’étant levé en leur présence, ayant pris ce sur quoi il était couché, il s’en alla dans sa maison, en rendant gloire à Dieu. 26 Et un saisissement les prit tous. Et ils rendaient gloire à Dieu. Et ils furent remplis de crainte, en disant : « Nous avons vu aujourd’hui des choses extraordinaires ! »	12 Et il se leva. Et aussitôt, prenant son grabat, il sortit au vu de tous. De sorte que tous étaient stupéfaits et rendaient gloire à Dieu, en disant : « Nous n’avons jamais rien vu de pareil ! »	7 Et se levant, il s’en alla dans sa maison. 8 [Ce que] voyant, les foules furent saisies de crainte. Et elles rendirent gloire à Dieu d’avoir donné aux humains une telle autorité.

Capharnaüm, possédant une synagogue importante, et où Jésus résidait le plus souvent, était désignée comme le poste où les Pharisiens seraient le mieux à même d’observer. Quand on apprit que Jésus y était rentré discrètement et qu’il était dans une maison, on s’empressa autour de lui, les Pharisiens et les docteurs de la Loi en tête, si bien que la porte se trouva obstruée. Jésus distribuait la parole, et sans doute ne disait-il rien de reprochable, puisqu’aucun blâme n’était proféré. Ce recueillement fut troublé par une scène étrange. On vit le toit s’entrouvrir peu à peu, non sans laisser tomber sur les assistants de menus débris de terre et de chaux. Enfin l’ouverture se fait assez grande pour livrer passage à un grabat descendu par des cordes sur lequel gisait un paralytique. Les quatre hommes qui l’avaient apporté étaient montés sur la terrasse par un escalier extérieur, et là, faisant une véritable fouille, ils avaient dégagé l’amas de gravois reposant sur un clayonnage de roseaux que soutenaient les poutres en bois qui formaient le plafond. Il avait suffi d’enlever une de ces poutres mal engagées pour pratiquer l’ouverture suffisante. C’était faire à Jésus une sorte de violence,

mais qui se sentait d'avance pardonnée et exaucée. Le paralytique déposé sur le sol demeurait là sans mot dire : ce coup hardi exprimait assez son désir et sa foi. Jésus lui dit : « Mon fils, tes péchés te sont remis. » On peut croire qu'il le demandait aussi dans le secret de son cœur, implorant la faveur d'une guérison que Dieu n'a pas coutume d'accorder à ceux qui ne se soucient pas de lui plaire. Par cette parole de Jésus, son espérance était suspendue, non déçue. Personne ne rompit le silence, mais les Pharisiens, comme s'ils s'étaient mis d'accord, par le seul instinct de leur unanimité doctrinale, éprouvaient intérieurement le même étonnement indiqué. « Comment celui-ci parle-t-il ainsi ? Il blasphème ! Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul ? » Sûrement aussi Dieu seul lit dans les pensées, et Jésus montre qu'il les sait, mais, pour donner un signe plus évident de son pouvoir : « Qu'y a-t-il de plus aisé, de dire à ce paralytique : tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi ; et prends ton grabat, et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a l'autorité de remettre les péchés sur la terre, – s'adressant au paralytique : – Je te le dis, lève-toi, prends ton grabat et retire-toi dans ta maison[40]. »

Aussitôt l'homme se lève et emporte son grabat. Tous éclatent en transports et bénissent Dieu, car il ne leur vient pas à la pensée que le dépositaire d'un pouvoir aussi extraordinaire ait blasphémé. L'inouï de cette rémission des péchés est couvert par un miracle facile à constater, l'état du malade étant désespéré pour que ses amis aient eu recours à ce stratagème. La foule est surtout sensible à l'éclat extérieur du miracle. Peut-être quelques Pharisiens dirent-ils aussi en hochant la tête : « Nous n'avons jamais rien vu de semblable. » Mais cette nouveauté était de mauvais augure, car ils demeuraient fermes sur leur principe que Dieu seul peut remettre les péchés. Dans leur opinion, le Messie lui-même n'eût pu se le permettre sans empiéter sur les droits du Seigneur. À quel titre agissait donc Jésus ? Il avait parlé en « Fils de l'homme ». Évidemment il n'avait pas eu l'intention d'avancer que tout fils de l'homme a le droit d'en faire autant[41]. C'eût été trop fort ! Mais que signifiait donc ce terme de Fils de l'homme, et pourquoi Jésus se l'appliquait-il ? Ce problème est aujourd'hui encore très agité dans les écoles : comment les Pharisiens l'auraient-ils résolu ?

Quelques-uns d'entre eux, les plus doctes, ont pu se souvenir de la vision de Daniel et de cet être céleste, semblable à un fils d'homme, qui venait sur des nuées[42]. Mais qu'avait de commun cette apparition avec Jésus de Nazareth ? Ce n'était pas non plus celle du Messie, puisque

l'apparence humaine de Daniel venait du ciel, et que le Messie devait naître de David, en véritable fils de l'homme.

Or c'est précisément ce qu'il eût fallu concilier, et les Pharisiens ne lisaient pas dans leurs livres le secret de cette énigme. Jésus devait la résoudre dans sa personne, mais il jugeait prudent de préparer les esprits. Ce n'était pas recourir à l'équivoque que de choisir une expression marquant énergiquement la nature humaine qu'il avait revêtue dans sa réalité, et qu'un jour, au jour de sa comparution devant le Sanhédrin, il révélerait comme le terme même que Daniel avait employé pour manifester son origine céleste. Le mot de Messie y était moins propre, car il excitait les espérances de libération mêlées à des désirs moins purs de domination, de tueries et de pillage ; il risquait de faire littéralement tourner les têtes. Il fallait d'abord vider ce titre royal – que Jésus ne devait pas abdiquer – de son sens profane, l'épurer, le spiritualiser et en même temps l'étendre à l'humanité tout entière. Le Fils de l'homme a été le terme choisi par Jésus pour amener les Juifs à la notion du salut universel, le même pour tous, annoncé par leurs Écritures.

VOCATION DE LÉVI. SCANDALE DES PHARISIENS (49)

Lc 5. 27 Et après cela, il sortit.	Mc 2. 13 Et il sortit de nouveau le long de la mer. Et toute la foule venait au-devant de lui. Et il les instruisait.	
Et il considéra un publicain nommé Lévi, assis au bureau de la douane, et lui dit : « Suismoi ! » 28 Et laissant tout et se levant, il le suivait.	14 Et s'éloignant, il vit Lévi, fils d'Alphée, assis au bureau de la douane. Et il lui dit : « Suis-moi ! » Et se levant, il le suivit.	Mt 9. 9 Et Jésus, s'éloignant de là, vit un homme assis au bureau de la douane, appelé Matthieu. Et il lui dit : « Suismoi ! » Et se levant, il le suivit.
29 Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison. Et il y avait grande foule de publicains et d'autres qui étaient à table avec eux.	15 Et il arrive qu'il se met à table dans sa maison. Et beaucoup de publicains et de pécheurs prenaient place avec Jésus et ses disciples –	10 Et il arriva, comme il était à table à la maison, que beaucoup de publicains et de pécheurs prenaient place avec Jésus et ses disciples.

	car ils étaient nombreux, et ils le suivaient.	
30 Et les Pharisiens et leurs scribes murmuraient en s'adressant à ses disciples, disant : « Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et [avec les] pécheurs ? » (Cf. 15, 1-2, § 194.)	16 Et les scribes [du parti] des Pharisiens, le voyant manger avec les pécheurs et [les] publicains, disaient à ses disciples : « Pourquoi mange-t-il avec les publicains et [avec les] pécheurs ? »	11 Ce que voyant, les Pharisiens disaient à ses disciples : « Pourquoi est-ce avec les publicains et [avec les] pécheurs que mange votre maître ? »
31 Et Jésus, répondant, leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui sont en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal.	17 Et Jésus, entendant, leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal.	12 Lui, entendant, dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. 13 Allez apprendre ce que signifie : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* (cf. § 51). Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »
32 Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. »	Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »	

La fonction d'un publicain était tellement méprisée que Jésus se compromettait gravement aux yeux des Pharisiens, en invitant à le suivre un homme encore attaché à cette charge, assis à son bureau. Il y a plus ! Les chrétiens savaient que Jésus avait appelé un publicain, et s'inclinaient. Mais, par respect pour les Apôtres, ils préféraient ne pas désigner trop ouvertement celui qui avait été l'objet de cette miséricorde. C'est pour cela, pense-t-on, que saint Marc et saint Luc ont parlé de Lévi, nom inconnu dans le catalogue des Douze Apôtres. Il a fallu l'humilité reconnaissante du premier évangéliste – et cela est bien près d'être une signature – pour donner ici à Lévi le nom de Matthieu, en ajoutant dans le catalogue officiel des apôtres sa qualité de publicain. Que le même homme ait porté deux noms, cela est rendu vraisemblable par un usage assez courant. Mais qu'il est donc difficile, même aux chrétiens de comprendre que l'appel de Jésus est le plus noble de tous les titres !

Donc Jésus, passant au bord du lac, aperçut Lévi, fils d'Alphée, faisant son office de publicain. Il lui dit : « Suis-moi. » L'homme se lève et suit.

Il suit Jésus, et son obéissance est joyeuse. Il prie le Maître à un repas dans sa maison. Et naturellement il invite quelques-uns de ses anciens

confrères dont la probité était peut-être irréprochable[43]. Mais il y avait là aussi des « pécheurs ». Pécheurs devant Dieu, quelques-uns sans doute ; les autres, même s'ils pratiquaient la loi morale, ne se souciaient pas des précautions pharisiennes pour éviter les impuretés légales. Le seul fait de manger avec des païens était abominable, et il se présentait dans ce monde peu scrupuleux. Jésus cependant accepte de prendre place parmi eux, et il n'en redoute même pas le contact pour ses disciples.

Les Pharisiens se seraient souillés en pénétrant dans la salle à manger. Ils attendent donc les disciples à la sortie, et n'osant encore s'adresser au Maître, craignant de le mettre sur ses gardes, ils leur disent à eux, sans même le nommer[44], – mais à quel autre auraient-ils eu à faire ? – « Comment se fait-il qu'il mange avec des publicains et des pécheurs ? » Les disciples n'y avaient peut-être pas pensé ; triste état d'âme ! – Jésus répond à leur place : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin d'un médecin, mais les malades. » Les Pharisiens ne l'ignoraient pas, et ils se regardaient comme les docteurs-médecins de ce peuple de la terre, nécessairement plongé dans le péché par son ignorance. Mais leur médecine était surtout préventive, car ils étaient bien décidés à éviter les malades de peur de contracter la contagion, sauf à formuler de loin des ordonnances imposantes, dont le premier article était qu'il fallait avant tout les consulter. Jésus, lui, ne craint pas le contact de ces pauvres gens ; il le recherche. Des justes comme les Pharisiens n'ont pas besoin de lui. Il n'ajoute pas qu'ils se ferment à eux-mêmes le retour à Dieu par leur orgueil méprisant. Il dit seulement : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Parole vraiment divine ! Je ne suis pas venu… Où était-il donc auparavant ? N'appartenait-il pas à la terre, lui qui venait de se dire fils de l'homme ?

UNE QUESTION SUR LE JEÛNE (50)

Lc 5. 33 Mais eux lui dirent : « Les disciples de Jean jeûnent fréquemment et font des prières, et de même ceux des Pharisiens, tandis que les tiens mangent et boivent ! »	Mc 2. 18 Or, les disciples de Jean et les Pharisiens jeûnaient. Et on vient lui dire : « Pour-quoi les disciples de Jean et les disciples des Pharisiens jeûnent-ils, et tes disciples ne jeûnent-ils pas ? »	Mt 9. 14 Alors s'approchent de lui les disciples de Jean, en disant : « Pourquoi, [alors que] nous jeûnons, nous et les Pharisiens, tes disciples ne jeûnent-ils pas ? »

34 Et Jésus leur dit : « Pouvez-vous faire jeûner les garçons de noce pendant que l'époux est avec eux ? 35 Des jours viendront… et après que l'Époux leur aura été enlevé, alors, ils jeûneront : dans ces jours-là. »	19 Et Jésus leur dit : « Est-ce que les garçons de noce peuvent jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Aussi longtemps qu'ils ont l'époux avec eux, ils ne peuvent jeûner. 20 Mais viendront des jours où l'Époux leur aura été enlevé ; et alors, ils jeûneront : en ce jour-là.	15 Et Jésus leur dit : « Est-ce que les garçons de noce peuvent être dans le deuil tant que l'époux est avec eux ? Viendront des jours où l'Époux leur aura été enlevé ; et alors, ils jeûneront.
36 Or, il leur disait aussi une parabole : « Personne ne déchire une pièce dans un habit neuf pour l'appliquer à un vieil habit ; autrement, en effet, il aurait déchiré l'habit neuf, et la pièce qu'il en aurait prise ne conviendrait pas bien pour le vieux.	21 Personne ne coud une pièce d'étoffe non foulée à un vieil habit ; autrement, la pièce ajoutée en emporte [quelque chose], le neuf de l'ancien, et la déchirure devient pire.	16 Personne ne met une pièce d'étoffe non foulée à un vieil habit ; car la pièce ajoutée à l'habit en emporte quelque chose, et la déchirure devient pire.
37 Et personne ne met de vin nouveau dans de vieilles outres ; car autrement, le vin nouveau romprait les outres, et lui se répandrait, tandis que les outres seraient perdues. 38 Mais il faut mettre vin nouveau en outres neuves. 39 Et personne, pendant qu'il boit du [vin] vieux, ne veut du nouveau, car il dit : « Le vieux est bon ! »	22 Et personne ne met de vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, le vin rompra les outres, et le vin est perdu, aussi bien que les outres ; mais : Vin nouveau en outres neuves ! »	17 Et on ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, les outres se rompent et le vin se répand et les outres sont perdues. Mais on met vin nouveau en outres neuves, et tous deux se conservent. » (Suite, § 99.)

Peu après, c'était un jour de jeûne pour les Pharisiens et les disciples de Jean. Le jeûne, pour les Grecs, n'était guère qu'une abstention d'aliments. Les Juifs connaissaient cet usage, mais chez eux la privation de la nourriture avait le caractère d'un symbole ; c'était une façon de s'humilier, de se faire petit, d'apaiser la colère divine, ou d'en accepter les conséquences ; le jeûne était essentiellement un rite de pénitence et de deuil. La loi ne le prescrivait qu'un seul jour, celui de l'expiation. Celui-là était obligatoire pour tous. Mais on jeûnait aussi en souvenir des grandes calamités nationales, comme la prise de Jérusalem par les Chaldéens, le 9 du mois d'Ab[45]. Les Pharisiens avaient sans doute d'autres jeûnes, sans parler de ceux de pure dévotion, que les disciples de Jean pratiquaient

comme eux, suivant en cela l'exemple de leur Maître, le grand ascète. Le commun du peuple, engagé dans des travaux pénibles, ne s'imposait pas ce fardeau de surcroît, et Jésus n'y avait pas porté ses disciples.

Qui pouvait le trouver mauvais ? Tout d'abord les Pharisiens et les disciples de Jean. Saint Luc nomme les premiers, saint Matthieu les seconds, saint Marc ne nomme personne. Les commentaires désagréables se murmurèrent dans diffé-rents milieux, mais ceux qui prirent la parole, sûrement animés de l'esprit des Pharisiens, durent affecter de n'avoir pas été poussés par un esprit de caste. Ce sont des spectateurs qui se déclarent, ou plutôt des observateurs. Ils s'informent cette fois auprès de Jésus, mais toujours selon leur manière oblique, sur les motifs que peuvent avoir ses disciples de ne pas imiter les personnes de piété, eux que sans doute il a choisis pour les conduire dans des voies plus parfaites que celles du commun.

Jésus répond par une comparaison dont la pointe regardera sa propre personne. Les amis du fiancé, que la langue imagée des Sémites nommait « les fils du baldaquin nuptial », chargés de préparer le festin, de l'égayer par leurs propos et leurs chants, ces joyeux compagnons d'une vie que l'époux abandonne, ne doivent pas, tant que la fête n'est pas achevée, prendre les allures de la tristesse. On leur enlève l'époux : lorsqu'il sera entré dans sa vie nouvelle, il leur sera loisible d'exprimer des regrets, mais non pas tant qu'ils lui font encore compagnie. Jésus lui-même est cet époux. Des jours viendront où il sera enlevé à ses amis : ce jour-là ils jeûneront !

Ainsi donc Jésus prévoyait qu'il serait séparé de ses disciples. Aurait-il le temps de régner avec eux ? Mais était-il seulement question de règne ? La prophétie était discrète. Elle laissait cependant une impression de mélancolie : Jésus enlevé aux siens, et ceux-ci dans le deuil. Elle est claire pour nous, réalisée dans le jour de jeûne à l'anniversaire de la mort du Christ, et aux jours qui précèdent cette douloureuse commémoraison.

La réponse de Jésus justifiait donc ses disciples : sa présence était une joie qui leur ôtait tout motif d'exprimer des sentiments de tristesse, sans autre raison que d'adopter une pratique des Pharisiens, comme faisaient docilement les disciples du Baptiste. Il voulut cependant aller plus au fond des choses. Ses disciples n'étaient pas seulement auprès de lui pour être les compagnons de sa vie. Il leur inspirait par sa doctrine un esprit nouveau. Certes cet esprit n'était pas en contradiction avec l'essentiel de la Loi, Jésus l'affirmera plus tard clairement. Mais il n'était point question alors d'un

précepte de la Loi. Les Pharisiens y avaient ajouté des pratiques nouvelles, comme pour la préserver plus sûrement des injures du temps. Fâcheux système ! Lorsqu'un vêtement est usé, on ne s'avise pas d'y mettre une pièce neuve, car au moindre mouvement cette pièce se détache, emportant encore quelque chose de l'ancienne étoffe qui l'entoure, de sorte que la déchirure se fait plus grande. Et lorsque des outres sont fatiguées d'avoir été ballottées sur le dos des ânes, est-ce le moment d'y mettre du vin nouveau ? Il continuera de fermenter et fera éclater les outres. Qu'on ne demande donc pas à ses disciples, imbus d'un esprit nouveau, de s'associer à des pratiques inspirées par l'esprit de l'ancienne Loi. Ce raccommodage n'aboutirait qu'à mieux manifester le délabrement des institutions telles que les Pharisiens les ont comprises. Le jeûne n'est pas condamné ; il est même prévu pour l'avenir, lorsque, le sentiment religieux ayant été renouvelé, il sera pratiqué avec une intention nouvelle : « Vin nouveau dans outres neuves ! »

Sans doute cette leçon était plus profonde que claire à la surface. Jésus disposant de l'avenir, comptait sur lui pour élucider ses paroles dont nous sommes à même de pénétrer le sens. Les personnes mal intentionnées qui l'avaient inter-rogé soupçonnaient une atteinte à la Loi dans l'avenir, mais elles ne pouvaient tirer qu'un maigre profit de leur embûche. Puisqu'en somme le jeûne n'était pas obligatoire, les disciples n'étaient pas coupables. Il n'en était pas moins vrai que la solution avait un accent peu sympathique pour les pratiques pharisiennes. L'hosti-lité allait croissant, et s'irritait de ne pas découvrir le motif qui en ferait une cause sacrée. Le sabbat devait fournir cette occasion.

LES ÉPIS ARRACHÉS LE JOUR DU SABBAT (51)

Lc 6. 1 Il advint, dans un jour de sabbat, pendant qu'il traversait des récoltes, que ses disciples arrachèrent des épis et les mangèrent en les frottant dans les mains.	Mc 2. 23 Et il advint qu'il passait, dans le jour du sabbat, à travers les récoltes ; et ses disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis.	Mt 12. 1 En ce temps-là, Jésus vient à passer, le jour du sabbat, à travers les récoltes ; ses disciples eurent faim et se mirent à arracher des épis et à manger.
2 Quelques	24 Et les	2 S'en apercevant, les Pharisiens lui dirent :

Pharisiens dirent : « Pourquoi faites-vous ce qu’il n’est pas permis de faire le jour du sabbat ? »	Pharisiens lui disaient : « Vois ! pourquoi font-ils le jour du sabbat ce qui n’est pas permis ? »	« Voici que tes disciples font ce qu’il n’est pas permis de faire dans un jour de sabbat ! »
3 Et Jésus, répondant, leur dit : « N’avez-vous pas même lu ce que fit David, lorsqu’il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ? 4 Comment il entra dans la Maison de Dieu, et, prenant les pains de proposition, en mangea et en donna à ceux [qui étaient] avec lui, quoiqu’il n’y ait que les prêtres seuls à qui il soit permis d’en manger ! »	25 Et il leur dit : « N’avezvous jamais lu ce que fit David, lorsqu’il fut dans le besoin et qu’il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ? 26 Comment il entra dans la Maison de Dieu, sous [les yeux du] Grand Prêtre Abiathar, et mangea les pains de proposition, qu’il n’est permis qu’aux prêtres de manger, et en donna à ceux qui étaient avec lui ! »	3 Mais il leur dit : « N’avezvous pas lu ce que fit David, lorsqu’il eut faim, ainsi que ceux qui étaient avec lui ? 4 Comment il entra dans la Maison de Dieu et ils mangèrent les pains de proposition qu’il n’était permis de manger ni à lui ni à ceux qui étaient avec lui, mais aux prêtres seuls ! 5 Ou n’avez-vous pas lu dans la Loi que, le jour du sabbat, les prêtres qui sont dans le Hiéron violent le sabbat et ne sont pas coupables ? 6 Or, je vous dis qu’il y a ici plus grand que le Hiéron. 7 Et si vous aviez compris ce que signifie : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice,* vous n’eussiez pas condamné ceux qui ne sont pas coupables (cf. 9, 13, § 49). 8 Car le Fils de l’homme est maître du sabbat. »
5 Et il leur disait : « Le Fils de l’homme est maître du sabbat. »	27 Et il leur disait : « Le sabbat a été fait pour l’homme, et non l’homme pour le sabbat, 28 en sorte que le Fils de l’homme est maître même du sabbat. »	

Jésus passait le long des blés avec ses disciples. Ceux-ci ayant faim ou par une distraction machinale, arrachèrent des épis pour goûter le grain déjà mur, mais encore tendre. On touchait donc tout à fait à la moisson. Si l’entretien avec la Samaritaine eut lieu les orges déjà blanchissantes, et s’il s’agit ici du froment, plus agréable au goût, on peut supposer un intervalle de quinze jours à trois semaines, l’altitude étant égale. Sur les bords du lac la moisson se fait plus tôt que dans la plaine de Naplouse. Mais peut-être

Jésus était-il alors sur le plateau qui surplombe le lac, dans la plaine de Hattin, au début de juin.

Le fait de couper quelques épis ou de cueillir en passant quelques figues était conforme à l'usage, et n'avait rien de répréhensible. Mais cela se passait un jour de sabbat.

La journée étant consacrée au repos, on ne doit faire que de courtes promenades, mais on sort volontiers. Aujourd'hui encore tous les Juifs de Jérusalem sont hors de chez eux, cheminant à pas lents dans l'enceinte des *eroubin*[46]. Jésus n'avait pas excédé pour la distance, puisqu'on ne le lui reproche pas, mais n'est-ce pas un travail interdit que de frotter des épis pour en extraire le grain ?

Cette question nous fait sourire ; elle était grave pour les Juifs. La moisson, le jour de sabbat, était formellement interdite par la Loi[47]. La casuistique pharisienne avait assimilé à la moisson tout acte de même nature, si léger qu'il fût[48]. On le lit dans les livres rabbiniques[49], et aussi qu'il était interdit de cueillir les fruits et même de monter sur un arbre, de peur de les détacher sans le vouloir. Bien plus, le sabbat étant une loi de la création obligeait toute la nature, aussi était-il inter-dit de manger un œuf pondu le jour du sabbat, ou un fruit tombé d'un arbre[50]. Le reproche des Pharisiens est donc parfaitement vraisemblable. Il s'adresse au Maître, comme responsable, et sans même qualifier de disciples ceux qu'il vise[51]. C'est toujours l'insinuation qui ne voudrait pas paraître malveillante. Assurément ce que les disciples font n'est pas permis. On est disposé à supposer charitablement qu'ils ont des raisons, mais il faudrait voir.

Jésus répond par un exemple tiré de l'Écriture, par un fait du jeune roi David, au temps de ses épreuves, quand il était l'élu de Dieu. Dans ce cas le sabbat n'était pas en jeu, mais bien un point de droit non moins expressément réglé par la Loi. Les prêtres seuls étaient autorisés à consommer les *pains de proposition*[52], c'està-dire exposés sur un autel dans le sanctuaire en la présence de Dieu. David ayant faim et pourvoyant au besoin de ses compagnons, avait obtenu du grand prêtre[53] qu'on lui livrât les pains sacrés qu'on venait de remplacer par du pain chaud.

Était-ce bien là une violation de la Loi ? Le grand prêtre ne l'avait-il pas plutôt interprétée sagement dans un cas de nécessité ? Il est vrai que les disciples n'avaient pas cette excuse, mais aussi leur dérogation était beaucoup moindre. L'essentiel était de remonter à la raison d'être de la Loi,

quand elle n'est qu'une ordination positive, sans qu'aucun principe éternel y soit engagé. C'était le cas du sabbat. En obligeant les Israélites au repos ce jour-là, Dieu avait procuré leur avantage : son dessein n'était pas de les assujettir à un précepte absolu, sans aucune considération des circonstances et de la portée des actes. En un mot, selon la formule hardie de Jésus : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. »

Cette formule radicale est dans saint Marc, et il n'y a aucune raison d'en suspecter l'authenticité. Mais il y ajoute une déclaration qu'on ne comprend que par le texte de saint Matthieu : « en sorte que le Fils de l'homme est maître, même du sabbat. »

Cette conséquence n'est pas moins authentique que le principe, et vraisemblable, si l'on remarque le dessein de Jésus de ne pas répondre aux rusés Pharisiens par la ruse, en déclinant l'honneur d'inaugurer un ordre nouveau. Non, il tient au contraire à mettre en pleine lumière sa mission, sans cependant la revêtir d'un aspect messianique. Dans les conflits précédents il a revendiqué le pouvoir de remettre les péchés, étant le médecin venu pour guérir ceux qui étaient infectés de cette maladie ; il a annoncé un ordre de choses nouveau, dépendant de sa personne. Maintenant il affirme qu'il est maître, même du sabbat[54]. Selon sa méthode d'induction, accessible aux plus simples, il vient de rappeler que dans le Temple les prêtres se livrent à des occupations qui violent en apparence le sabbat, et cependant on les juge irrépréhensibles. Or il y a parmi eux désormais quelqu'un qui est plus grand que le Temple, le Fils de l'homme. Celui qui remet les péchés est aussi le Maître du sabbat. Maître déjà dans ce sens, qu'il est juge de ce qui peut être permis à ses disciples. Maître aussi dans un sens plus absolu que l'avenir fera comprendre. La Loi n'est pas menacée dans son principe, puisque le repos hebdomadaire sera toujours utile à l'homme, et lui donnera le loisir de s'approcher plus aisément de Dieu, mais enfin le pouvoir du Fils de l'homme, délégué à son Église, s'est exercé par le choix d'un jour commémoratif de la résurrection du Christ, et non plus du repos divin après la création, symbole de la conservation du monde.

L'HOMME À LA MAIN DESSÉCHÉE GUÉRI UN JOUR DE SABBAT (52)

Lc 6. 6 Il arriva, un autre	Mc 3. 1 Et il entra de nouveau en	Mt 12. 9 Et parti de là, il alla dans leur synagogue.

jour de sabbat, qu’il entra dans la synagogue et enseigna.	synagogue.	
Et il y avait là un homme dont la main droite était sèche.	Et il y avait là un homme ayant la main desséchée.	10 Et voici [qu’il y avait là] un homme ayant une main desséchée.
7 Or, les scribes et les Pharisiens l’épiaient [pour savoir] s’il guérissait le jour du sabbat, afin de trouver à l’accuser.	2 Et ils l’épiaient [pour voir] s’il le guérirait le jour du sabbat afin de l’accuser.	Et ils l’interrogèrent, disant : « Est-il permis de guérir, le jour du sabbat ? » – afin de l’accuser.
8 Or, il connaissait leurs pensées. Et il dit à l’homme qui avait la main sèche : « Lève-toi et tiens-toi au milieu. » Et il se leva et se tint debout.	3 Et il dit à l’homme qui avait la main sèche : « Lève-toi ! [Viens te mettre] au milieu ! »	
9 Et Jésus leur dit : « Je vous demande s’il est permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, de sauver une vie ou de l’ôter ? »	4 Et il leur dit : « Est-il permis, le jour du sabbat, de faire bien ou de faire mal, de sauver une vie ou de tuer ? »	11 Il leur dit : « Quel est celui d’entre vous qui, n’ayant qu’une brebis, si elle tombait dans une fosse le jour du sabbat, ne la saisirait et ne la retirerait ? 12 Combien donc un homme l’emporte sur une brebis ! De sorte qu’il est permis de bien faire, le jour du sabbat. » (cf. § 195.) 13 Alors il dit à l’homme : « Étends la main ! » Et il l’étendit, et elle redevint saine comme l’autre.
10 Et promenant ses regards sur eux tous, il lui dit : « Étends la main ! » Et il le	5 Et promenant ses regards sur eux avec colère, attristé de l’endurcissement de leur cœur, il dit à l’homme : « Étends la	

fit, et sa main fut remise en bon état. (cf. 14, 3, § 188.)	main ! » » Et il l'étendit, et sa main fut remise en bon état.

La question du sabbat était soulevée, question alors et toujours brûlante. Nous avons vu à Jérusalem un haut-commissaire, ancien ministre de la couronne britannique, faire deux kilomètres à pied et en grande tenue, le jour de la fête du Roi, pour ne pas imposer à son chauffeur d'automobile une violation du sabbat. Et tel savant qui a composé une brochure pour soutenir que la loi de Moïse n'est pas immuable[55] éprouverait les mêmes scrupules quant à ce point fondamental.

C'est bien sur ce point décisif que le conflit avec les Pharisiens allait devenir mortel. Le fait que nous proposent ici les trois premiers évangélistes est un cas type, dans lequel une légalité sans entrailles s'oppose en vain au cœur compatissant de Jésus, source éternelle de la charité chrétienne.

Jésus était de nouveau dans la synagogue, et il y avait là un homme dont la main était desséchée. Les Pharisiens connaissaient assez Jésus pour soupçonner qu'il serait enclin à le guérir. Mais oserait-il, un jour de sabbat ? Et alors, quelle occasion certaine de l'accuser pour un fait personnel en pleine synagogue, sans respect pour le lieu et la foule des fidèles scandalisés !

Jésus ne se dérobe pas cette fois non plus, quoique le danger soit plus pressant. Il révèle même ouvertement le principe contenu dans le cas concret de ce malheureux. Il le fait avancer au centre de l'auditoire : Ne vaut-il pas mieux, un jour de sabbat, faire du bien que du mal, sauver une vie plutôt que commettre un meurtre ? – Nous penserions que, sans se compromettre, les docteurs auraient pu répondre affirmativement. Cette solution si générale n'aurait pas empêché de discuter sur les hypothèses particulières. Ils se taisent néanmoins, parce qu'ils sont décidés à ne faire aucune concession qui les entraînerait malgré eux : par orgueil peut-être, ne se souciant pas d'échanger des arguments avec cet apprenti logicien, par dureté de cœur sûrement, car l'infirme est là, sous leurs yeux, son infirmité supplie, et ils ne veulent rien dire qui autorise Jésus à la guérir. Des savants modernes leur donnent raison : la jurisprudence des rabbins autorisait à agir dans un péril de mort, mais non pas autrement ; or dans ce cas rien ne pressait. On voyait que Jésus entendait aller plus loin. Il suggérait que la

valeur morale d'une action la rendait licite le jour du sabbat, au risque de heurter les surcharges qu'une logique trop étroite avait inspirées aux légistes : ne pas répandre de l'eau sur un membre foulé, ni faire couler le sang d'une blessure. Les adversaires de Jésus se dirent qu'il n'y avait qu'à le laisser s'enferrer : décidément l'occasion était bonne. Alors Jésus les regarda avec tristesse, à cause de l'endurcissement de leur cœur, et même avec colère, passion sacrée notée cette fois seulement, et par un seul évangéliste[56], tant elle parut peu compatible avec sa bonté !

La colère cependant demeura inactive, et la bonté se fit jour. Sur l'ordre de Jésus l'homme étendit sa main et la ramena vivante et mobile.

PREMIER DESSEIN DE PERDRE JÉSUS (53)

Lc 6. 11 Or, ils furent remplis de fureur. Et ils s'entretenaient ensemble de ce qu'ils pour-raient faire à Jésus.	Mc 3. 6 Et les Pharisiens sortirent, et tinrent aussitôt conseil avec les Hérodiens contre lui, sur les moyens de le perdre. (Suite, § 55.)	Mt 12. 14 Or, les Pharisiens sortirent et prirent conseil contre lui, sur les moyens de le perdre. (Suite, § 55.)

C'en était trop. Les Pharisiens étaient désormais fixés. On les bravait, et depuis longtemps ; maintenant ils avaient une raison, qu'ils jugeaient bonne, et les témoins ne manquaient pas. Comme on était sur le territoire d'Hérode Antipas, il était à propos de s'entendre avec quelques personnes influentes de cette petite cour. Une réunion secrète fut tenue, et l'on discuta sur les moyens de perdre le novateur, sans cependant arrêter aucun plan.

III. – INAUGURATION DE LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE

CHOIX DES DOUZE APÔTRES (54)

Lc 6. 12 Il arriva, en ces jours-là, qu'il sortit dans la direction de la montagne pour prier. Et il passa la nuit à prier Dieu…	Mc 3. 13 Puis il monte à la montagne

13 Et lorsqu'il fit jour, il appela ses disciples. Et ayant choisi douze d'entre eux qu'il nomma [spécialement] Apôtres :

14 Simon qu'il nomma aussi « Pierre », et André son frère, et Jacques, et Jean, et Philippe, et Barthélemy, 15 et Matthieu, et Thomas, et Jacques [fils] d'Alphée, et Simon surnommé « le Zélé », 16 et Judas [frère] de Jacques et Judas Iscarioth, qui devint traitre,

et il appelle auprès de lui ceux qu'il voulait. Et ils se rendirent auprès de lui. 14 Et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher, 15 avec pouvoir de chasser les démons.

16 Il établit donc les Douze, et il imposa à Simon le nom de « Pierre », 17 et Jacques le [fils] de Zébédée et Jean le frère de Jacques – et il leur imposa le nom de « Boanergès » c'està-dire, Fils du tonnerre – 18 et André, et Philippe, et Barthélemy, et Matthieu, et Thomas, et Jacques le [fils] d'Alphée, et Thaddée, et Simon le Zélateur, 19 et Judas Iscarioth, qui même le trahit. (Suite, § 82.)

Mt 10. 1 Et ayant appelé ses douze disciples, il leur donna pouvoir sur les esprits impurs pour les chasser, et pour guérir toute maladie et toute infirmité. 2 Or, voici les noms des douze Apôtres : le premier, Simon, dit « Pierre », et André son frère ; Jacques fils de Zébédée et Jean son frère ; 3 Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu le publi-cain ; Jacques, fils d'Alphée, et Thaddée ; 4 Simon le Zélateur et Judas Iscariote, qui même le trahit. (Suite, § 101.)

C'est ici un moment décisif du ministère de Jésus. Tout d'abord il a seul prêché la pénitence, en vue du règne de Dieu prochain. Les évangélistes n'ayant reproduit qu'un trait particulier de cette prédication, on est porté à penser qu'elle se tenait dans le ton des anciens prophètes, surtout d'Isaïe, en insistant sur le caractère miséricordieux de l'intervention divine, comme il avait fait à Nazareth. Déjà cependant il avait groupé auprès de lui les disciples de la première heure, et il leur avait adjoint le publicain Lévi, nommé désormais Matthieu. Nathanaël était, selon toute vraisemblance, devenu Barthélemy. D'autres, dont nous ignorons le nombre, s'étaient habitués à vivre plus ou moins souvent dans sa compagnie. L'opposition instinctive des Pharisiens, leurs questions insidieuses, avaient été pour le Maître une occasion de révéler que sa doctrine contenait un principe nouveau. Il avait fait entrevoir que, lui disparu, son œuvre serait néanmoins continuée[57]. Il fallait donc former ces successeurs, leur conférer une autorité dérivée de la sienne, les avoir pour premiers auditeurs de son programme et ensuite pour témoins. Jésus s'arrêta au chiffre de douze, qui

était celui des douze tribus d'Israël. De même que les patriarches nés de Jacob étaient pour tout le peuple les ascendants glorieux dont chaque tribu se prévalait, rappelée par une origine commune au sentiment de l'amitié, ainsi les douze seraient les pères du nouvel Israël qu'il était venu fonder.

Avant de faire cette démarche qui réglait déjà le dessein de son œuvre, Jésus recourut à la prière : il monta sur la montagne et passa la nuit dans une instante supplication. Étant homme il devait prier ; étant notre modèle il invitait dès lors son Église à instituer des prières spéciales pour implorer de Dieu des pasteurs fidèles.

Sur douze, sept étaient déjà admis dans une intimité privilégiée. Nous ne savons quand les autres s'étaient sentis attirés vers lui : c'étaient Thomas, et Jacques, fils d'Alphée, pour le distinguer du fils de Zébédée, Simon surnommé en araméen *qanana*, c'est-à-dire zélé, mais non pas nécessairement le zélote, quoi qu'il n'y ait en grec qu'un seul mot pour les deux sens. Nous disons « les Zélotes » pour désigner une secte animée d'un zèle farouche pour l'indépendance absolue d'Israël, obéissant à Dieu seul. Le principe était louable, l'exécution fut trop souvent entachée des pires excès. Le surnom, maintenu à Simon dans le catalogue des apôtres, doit pour cela même être entendu dans le sens plus général d'un zèle ardent pour Dieu. Simon est ordinairement associé à un Judas que nous prononçons Jude, pour le distinguer du traître. Dans le même but Luc le nomme frère de Jacques, Marc et Matthieu ne le citent que par son surnom de Thaddée, « à la forte poitrine ». Le dernier est Judas Iscariote, c'est-à-dire l'homme de Quérioth, petite ville au sud de la Judée. La présence du traître dans l'énumération des Douze prouve à elle seule que ce nombre avait été institué par Jésus ; on n'aurait pas osé introduire Judas dans le groupe des intimes, si le fait n'avait été de notoriété publique.

Simon, quoiqu'il n'eût pas été le premier à venir trouver Jésus, est toujours nommé le premier, avec son surnom de Pierre ; c'est déjà un indice de la situation tout à fait singulière et plus haute qu'il occupait parmi les disciples. André son frère n'est pas toujours à la seconde place. Jacques et Jean seront plus d'une fois associés à Pierre dans la faveur du Maître ; Jésus donna à ces deux frères le nom de Boanergès, fils du Tonnerre, à cause de leur ardeur impétueuse.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE (55-75)

Lc 6. [17] et étant descendu avec eux, il se tint en un lieu uni, ainsi qu'une grande foule de ses disciples, et une grande quantité de peuple, de toute la Judée et de Jérusalem,	Mc 3. [7] Et Jésus, avec ses disciples, se retira vers la mer ; et beaucoup de monde de la Galilée le suivit. Et de la Judée, [8] et de Jérusalem, et de l'Idumée, et du [pays] au-delà du Jourdain,	Mt 12. [15] Jésus l'ayant appris, se retira de là. Et beaucoup le suivirent. Et il les guérit tous. 4. [25] Et des foules nombreuses le suivirent : de la Galilée et de la Décapole, et de Jérusalem, et de la Judée et du [pays] au-delà du Jourdain. (Suite § 56.)
du littoral de Tyr et de Sidon, [18] qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies ; et tous ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs étaient guéris ; [19] et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous.	et des environs de Tyr et de Sidon, beaucoup de monde, apprenant tout ce qu'il faisait, vint à lui. [9] Et il demanda à ses disciples qu'une petite barque fût à sa disposition, à cause de la foule, afin qu'on ne le pressât pas. [10] Car il en guérit beaucoup, de sorte que tous ceux qui avaient des maladies, se jetaient sur lui pour le toucher (11, § 44).	4. [24] Et sa renommée se répandit dans toute la Syrie. Et on lui amena tous ceux qui étaient mal en point, atteints de différentes maladies ou de douleurs et démoniaques et lunatiques et paralytiques. Et il les guérit. 12. [16] Et il leur enjoignit de ne pas le mettre en évidence. [17][Tout cela] afin que s'accomplît la parole du prophète Isaïe disant :

(Mt) [18] *Voici mon Serviteur que j'ai choisi,*
Mon Aimé, en qui s'est complue mon âme ;
Je ferai reposer mon Esprit sur lui,
Et il annoncera le droit aux nations.
[19] *Il ne disputera, ni ne criera ;*
et personne n'entendra sa voix dans les places publiques.

20 *Il ne brisera pas le roseau froissé*
et n'éteindra pas la lampe fumante,
jusqu'à ce qu'il conduise le droit à la victoire,
21 *Et en son Nom, les nations mettront leur espérance.*
(Suite, § 164.)

Les Douze étaient choisis pour être des chefs : ils ne l'étaient pas encore. Ils devaient cependant être initiés les premiers à la doctrine du règne de Dieu. Après quelques suggestions lumineuses, Jésus allait indiquer ouvertement quelle position était la sienne par rapport à la Loi révélée, et à quelle perfection supérieure il invitait ceux qui voudraient le suivre. Cette déclaration comportait une certaine solennité. Cependant tout apparat est exclu. Ceux qui lisent l'évangile avec la même simplicité qu'il a été écrit sont frappés de ce trait de la physionomie de Jésus : il aime si peu la pompe et l'éclat, qu'il serait choquant d'évoquer le théâtral, même pour l'écarter. On a cependant comparé son sermon sur la montagne à la promulgation de la loi ancienne sur le mont Sinaï. Mais où sont les éclairs, les tonnerres, l'effroi sacré qui saisit les Israélites, l'ordre qui leur est donné de ne pas approcher de la montagne fumante ? Comme il avait eu pour tribune une barque, Jésus s'assied à terre, entouré par la foule. S'il est sur une montagne, c'est qu'il y était monté pour prier et élire ses apôtres et que la foule l'a suivi. Pour plus de commodité, sans quitter les hauteurs, il est descendu des sommets vers une plaine où tout le monde pouvait tenir à l'aise[58]. Le plateau de Qoroun-Hattin, dominé par des collines, mais fort élevé, et très éloigné de Capharnaüm, réalise assez bien ces conditions. D'autres ont proposé *Um Barakât* (la mère des bénédictions) près de Tâbga.

L'ébranlement avait été si général que la Galilée n'était plus seule à s'émouvoir. On était venu du sud même de Jérusalem, de cette Idumée, récemment conquise par les rois Asmonéens, encore sourdement hostile. Des habitants de Tyr et de Sidon, à l'extrême nord de la terre promise, venaient aussi solliciter des guérisons. Jésus, voyant cette foule attentive, ouvrit la bouche et parla.

Son discours a été rapporté de deux façons assez différentes, par saint Matthieu et par saint Luc. On conclurait à deux discours, si les ressemblances n'étaient si étroites, et surtout si l'on pouvait supposer que Jésus a prononcé deux fois un discours inaugural. Mieux vaut reconnaître que Luc, écrivant pour les gentils convertis, s'en est tenu à ce qui regardait

la perfection nouvelle, la loi de charité, tandis que Matthieu a conservé fidèlement ce qui donnait à l'allocution son caractère historique, l'opposition des deux doctrines et le lien qui les unissait, la charité, dépassant la légalité et pourtant sortant de la révélation ancienne comme le fruit qui tient la promesse des fleurs. C'est donc au texte de saint Matthieu qu'il faut recourir pour goûter la physionomie primitive de la composition : on croit entendre les paroles, le ton, l'accent même de Jésus. Pour cela il faut le lire. Nous ne pouvons songer ici qu'à une analyse discrète.

Le sermon se compose d'une sorte d'introduction, qu'on nomme béatitudes, quoique Luc leur ait donné une contrepartie en marquant le malheur des dispositions contraires ; ce contraste en effet n'ajoute rien d'essentiel.

Le corps du sermon se compose de deux points : quels sont les rapports de la doctrine de Jésus avec la Loi et les Prophètes, de son esprit avec l'esprit des Pharisiens hypocrites ? Et quels doivent être les sentiments et les pratiques des disciples ?

Une brève péroraison invite à l'action.

Lc 6. 20 Et lui, levant les yeux sur ses disciples, disait :	Mt 5. 1 Voyant la foule, il monta sur la montagne. Et quand il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. 2 Et ouvrant la bouche, il les enseignait, disant :
« Bienheureux, vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous.	3 « Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des Cieux est à eux. 4 Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la Terre.
21 Bienheureux, vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés.	5 Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.
Bienheureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez.	6 Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. 7 Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. 8 Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. 9 Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu.

22 Bienheureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, et lorsqu'ils vous excommunieront, et qu'ils insulteront et proscriront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme.

23 Réjouissez-vous en ce jour-là et bondissez [de joie], car voici qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel ; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.

24 Mais malheur à vous, les riches, parce que vous avez reçu votre consolation.

25 Malheur à vous, qui êtes repus maintenant, parce que vous aurez faim.

Malheur à vous, qui riez maintenant, parce que vous serez dans le deuil et dans les larmes.

26 Malheur à vous, lorsque tous les hommes diront du bien de vous ; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les faux prophètes. (Suite, § 65.)

10 Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, parce que le royaume des Cieux est à eux.

11 Bienheureux serez-vous, quand on vous insultera et persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi.

12 Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux ; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui étaient avant vous (13 = § 133 ; 14-16 = § 170).

L'introduction renferme à elle seule toute une doctrine, chère aux mystiques de tous les temps, déjà largement esquissée par saint Augustin et saint Thomas d'Aquin et que Pascal a fait goûter aux modernes : la vérité n'est féconde dans les âmes, bien plus, elle ne peut être comprise, que si la volonté, ou comme on dit le cœur, est déjà bien disposé à l'égard de Dieu. S'il n'éprouve aucun sentiment pour Dieu, l'intelligence est aveugle. Il faut donc tout d'abord que les penchants les plus ordinaires à l'homme, qui sont pour les biens temporels, soient remplacés par des appréciations toutes contraires sur la vraie valeur des biens, les apparents qui plaisent aux sens, et ceux qui sont véritables. Il faut opérer ainsi une sorte de renversement des valeurs, se convaincre que le bonheur se trouvera à la fin réalisé en

faveur de ceux qui paraissent dépourvus de ces avantages fallacieux que l'on recherche si fort.

Dans saint Luc l'opposition est si tranchée entre la pénurie et le rassasiement, les larmes et le rire, qu'un lecteur superficiel se laisserait facilement aller à demeurer dans l'horizon terrestre. En bon révolutionnaire, Jésus aurait promis aux misérables une revanche sur les riches qui les méprisent aujourd'hui. Et cette revanche, il l'aurait fait espérer prochaine. Mais qu'a de commun cette soif des biens du monde, apaisée par une prise de possession en esprit de vengeance, avec l'appel au renoncement qui retentit dans tout l'évangile ? Comme saint Matthieu, saint Luc a indiqué dès la première ligne le ton selon lequel il faut lire. La trans-formation s'opérera, mais dans le règne de Dieu, c'est-à-dire dans le royaume de Dieu, au-delà de tous les temps Jésus est si loin d'exciter ses disciples à s'emparer des biens temporels dont ils sont très peu favorisés, qu'il leur promet encore des humiliations et des mauvais traitements à cause de son nom ; car la récompense sera dans le ciel. Il faut donc reconnaître que les formules absolues et abruptes de Luc, à la manière violemment contrastée des Sémites, si elles sont primitives, avaient besoin d'être nuancées en faveur des autres lecteurs, comme elles le sont dans le saint Matthieu grec. C'est ainsi qu'une clef musicale est répétée à chaque ligne de peur qu'on n'oublie qu'elle régit tout le morceau. Matthieu ne dit pas seulement « les pauvres », il ajoute : « en esprit », c'est-à-dire ceux qui ont conscience de leur impuissance à satisfaire leurs aspirations vers le règne de Dieu. Ceux qui ont soif sont altérés « de la justice ». Les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui s'efforcent à faire régner la paix, sont déjà sur la route du royaume de Dieu : il faudra donc entendre dans le même domaine de la vie religieuse et morale ceux qui sont doux, et ceux qui pleurent. De la même manière, posséder la terre en héritage ne sera pas agrandir ses domaines, mais entrer dans le ciel comme fils de Dieu.

La seule rémunération de la terre pour les disciples sera d'être persécutés, comme l'ont été les prophètes de l'ancienne histoire d'Israël.

Ce retour sur le passé, qui fait des disciples de Jésus les continuateurs des prophètes, amorce non sans élégance le premier point du sermon. Quelle est la situation de Jésus par rapport à l'ancienne loi[59] ?

Mt 5. [17] Ne pensez pas que je sois venu abroger la Loi ni les Prophètes : je ne suis pas venu abroger, mais parfaire (18-19, § 201). [20] Car je vous dis

que, si votre justice ne l'emporte sur celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux.

C'est une des difficultés les plus graves du Nouveau Testament, une difficulté que les Apôtres durent résoudre sur plusieurs points, car le Maître n'avait donné qu'un principe général et quelques rares applications. On prétend même que saint Paul n'est pas d'accord avec Jésus sur le principe. Le Maître affirme que la Loi ne passera pas ; le disciple la tient pour abrogée. Et il ne suffit pas de répondre que Jésus a voulu dire qu'il donnait à la Loi toute sa perfection : que vaut cette affirmation qu'aucun *iota* ou aucun *trait* de la Loi ne passera, s'il est avéré que les chrétiens ont rejeté la circoncision, le propre signe de l'alliance entre Dieu et son peuple ?

On sait qu'un *iota* est la forme grecque du nom de la plus petite lettre de l'alphabet hébreu, *iod*, et qu'un *trait* est une minutie de l'Écriture. Faut-il prêter à Jésus cette prétention des rabbins que rien ne serait changé au texte écrit de la Loi, pas même une lettre, jusqu'à la fin du monde ? Ils ont pris les précautions les plus minutieuses pour assurer cette intégrité, comptant les lettres, s'assurant que chaque copie les contenait toutes. Jésus n'était point animé de ce zèle pointilleux.

A-t-il voulu dire du moins que toutes les ordonnances de la Loi seraient conservées ? Saint Paul se serait donc mis en contradiction avec lui. Et saint Matthieu l'aurait mis en contradiction avec lui-même dans tout ce qui suit. En cela aussi les rabbins entendaient la perpétuité d'une façon puérile et irréalisable. Pour eux la Loi est une liste d'ordonnances, les unes positives, les autres négatives, dont on peut faire le compte, mais auxquelles on ne doit ni rien retrancher, ni rien ajouter. Or aucune loi ne peut réaliser cette réussite pendant une longue durée. La loi mosaïque a été modifiée dans le cours des temps, et Moïse lui-même a complété dans le désert des lois promulguées à jamais[60]. « À jamais » signifie ici la stabilité des lois opposée à des commandements d'un jour. Nous ne devons pas être dupes d'une opinion rabbinique, inconciliable avec la vie.

Jésus s'élevait bien au-dessus de cette conception, lorsque, prenant la Révélation comme un tout, comprenant la Loi et les Prophètes, il a affirmé son droit, non pas de la changer, mais de la parfaire, c'est-à-dire de la conduire à sa perfection[61]. Le sens de ces paroles ne peut être douteux. Il doit donc servir de base pour expliquer cette autre parole plus malaisée à entendre : « Je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre,

pas un iota ni un trait de la Loi ne passera, jusqu'à ce que tout arrive[62]. » Le but de la double déclaration ne peut être que d'étendre la loi de l'immutabilité essentielle et du perfectionnement à la période qui commence. Il ne faut pas entendre que Jésus est venu *accomplir* la Loi et les Prophéties, et que rien ne passera de la loi et des prophéties jusqu'à ce que tout soit *accompli*[63]. Ce serait regarder sa mission seulement comme un terme. C'était un terme, mais c'est aussi un commencement. La Loi et les Prophètes, c'est la vérité religieuse et morale. La manière dont une vérité *arrive*, c'est de demeurer immuable dans sa substance, en devenant plus claire, en dominant plus de concepts, en manifestant plus de fécondité.

La vérité en Dieu est infiniment active. Celle qu'il révèle aux hommes ne peut être lettre morte. L'erreur change et disparaît. La vérité ne change pas ; elle se perfectionne par un véritable développement sans lequel elle ne serait pas une vérité humaine vivante. L'ancienne révélation ne perdra ni un iota ni un trait de ses éléments constitutifs : il y a là une parabole latente. Comme un scribe veille avec un soin jaloux à n'omettre aucun iota ni aucun trait qu'il regarde comme essen-tiels à une bonne lecture, ainsi Dieu a soin de tous les germes qu'il a déposés dans la révélation. Le Christ apporte un développement essentiel : un pareil bond ne se renouvellera pas. Cependant cette vérité accrue subsistera toujours, elle aussi, jusqu'à son entier développement selon les desseins de Dieu. Elle se développera par un progrès véritable, soit par suite de révélations privées, soit par la méditation des vérités révélées, soit même par leur pratique, toujours sous l'influence de l'Esprit[64]. Nier que le Christ ait eu en vue les temps qui suivront sa mission temporaire, c'est lui faire dire que le monde finira avec lui[65].

1er *perfectionnement : au sujet de l'homicide* (59)

Mt 5. 21 Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : *Tu ne tueras point ; quiconque tuera sera justiciable du tribunal.* 22 Et moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère sera justiciable du Tribunal ; et quiconque dira à son frère : « Raca ! » sera justiciable du Sanhédrin ; et quiconque dira : « Fou ! » sera justiciable envers la Géhenne du feu !

23 Si donc tu présentes ton offrande sur l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, 24 laisse là ton offrande devant l'autel

et va d'abord te réconcilier avec ton frère. Et alors reviens présenter ton offrande (25-26 = § 181).

2e *perfectionnement : au sujet de l'adultère* (60) Cf. § 132

Mt 5. 27 Vous avez entendu qu'il a été dit : *Tu ne commettras point d'adultère.* 28 Et moi, je vous dis que quiconque regarde une femme au point de la désirer, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

29 Or, si ton œil droit te scandalise, arrache-le et le jette loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la Géhenne.

30 Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et la jette loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier n'aille pas dans la Géhenne.

3e *perfectionnement : au sujet de la répudiation* (61) Cf. § 214

	Mt 5. 31 Il a été dit : *Quiconque renvoie sa femme, qu'il lui donne un acte de répudiation.*
† Lc 16. 18 Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère ; et celui qui épouse une femme renvoyée par son mari, commet un adultère.	32 Et moi, je vous dis que quiconque renvoie sa femme – en dehors du cas d'impudicité – l'expose à l'adultère ; et quiconque épouse une femme renvoyée [par son mari], commet l'adultère.

4e *perfectionnement : au sujet des serments* (62)

Mt 5. 33 Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : *Tu ne te parjureras pas, mais tu tiendras tes serments envers le Seigneur.* 34 Et moi, je vous dis de ne point jurer du tout : ni par le ciel, parce qu'il est le Trône de Dieu ; 35 ni par la terre, parce qu'elle est l'Escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce qu'elle est la Cité du Grand Roi. 36 Et tu ne jureras pas non plus par ta tête, parce que tu ne peux rendre un seul de tes cheveux blanc ou noir. 37 Mais que votre parole soit : « Oui » [si c'est] oui, « Non » [si c'est] non. Ce qui y serait ajouté, serait la part du mal.

5e *perfectionnement : renoncer à son droit* (63)

† Lc 6. 29 À qui te frappe sur une joue, présente aussi l'autre ; et à qui te prend le manteau, ne dispute pas la tunique.

30 Donne à quiconque te demande ; et ne redemande pas ton bien à celui qui le prend.

Mt 5. 38 Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil ; dent pour dent. 39 Et moi, je vous dis de ne pas résister au mal ; mais si quelqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui aussi l'autre ; 40 et si quelqu'un veut t'appeler en justice et te prendre ta tunique, donne-lui aussi le manteau ; 41 et si quelqu'un te réquisitionne pour un mille, fais avec lui deux milles.

42 Donne à qui te demande ; et ne te détourne pas de qui veut t'emprunter. (Suite, § 65.)

La règle d'or (64)

† Lc 6. 31 De la manière que vous voudriez que les hommes vous traitent, vous aussi traitez-les pareillement.

Mt 7. 12 Donc, tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi vousmêmes : car c'est cela la Loi et les Prophètes. (Suite, § 72.)

6e *perfectionnement : aimer ses ennemis* (65)

Lc 6. 27 Mais pour vous qui m'écoutez, je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, 28 bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. (29-30 = § 63 ; 31 = § 64.)

32 Et si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Car même les pécheurs aiment ceux qui les

Mt 5. 43 Vous avez entendu qu'il a été dit : *Tu aimeras ton prochain et tu* [*ne*] *haïras* [*que*] *ton ennemi.* 44 Et moi, je vous dis : aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent. 45 afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes.

46 Car, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle

aiment. 33 Et si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Même les pécheurs en font autant. 34 Et si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Même des pécheurs prêtent à des pécheurs pour recevoir l'équivalent. 35 Mais aimez vos ennemis, et faites du bien et prêtez sans rien attendre en retour ; et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, parce qu'il est bon pour les ingrats et les méchants.	récompense méritez-vous ? Les publicains aussi ne font-ils pas la même chose ? 47 Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous d'extraordinaire ? Est-ce que les gentils aussi ne font pas la même chose ?
36 Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. (Suite, § 70.)	48 Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Le principe posé, Jésus en tire quelques applications. La Loi interdisait l'homicide, Lui ne veut pas même qu'on se mette en colère ; non seulement on doit pardonner : on doit poursuivre la réconciliation, même si l'on n'a aucun tort. La Loi condamnait l'adultère : il faut l'entendre de tout désir mauvais. La Loi permettait la répudiation ; ce n'était qu'une tolérance temporaire, la perfection que Lui exige, c'est l'union des époux, la mort seule ayant le pouvoir de dissoudre le mariage[66]. La Loi interdit le parjure, le vrai disciple évitera les serments et se contentera de dire oui ou non. La Loi prescrivait le talion : « Œil pour œil, dent pour dent. » Jésus ne la condamne pas expressément ; la vengeance privée s'était d'abord donné libre cours dans des sociétés dépourvues d'une forte autorité publique réprimant le crime ; il avait fallu la contenir dans les bornes de la réciprocité et de l'égalité des dommages. L'idéal serait de ne pas résister au mal lorsqu'on en est seul personnellement victime. Et voici l'expression héroïque d'une patience surhumaine : « Si quelqu'un te soufflette la joue droite, tends-lui aussi l'autre. » Où l'on voit assez que Jésus n'impose pas un précepte ; il vise aux étoiles pour obtenir du moins un peu de complaisance. « Si quelqu'un te réquisitionne pour un mille, fais-en deux avec lui. »

L'enseignement de la Loi, des Prophètes et des Psaumes, insistait sur l'amour du prochain. Quel était ce prochain ? La question reviendra plus tard[67]. Sûrement c'était une catégorie privilégiée, et il était une autre catégorie, celle des ennemis, de haïr et de maudire, comme étant aussi les ennemis de Dieu.

La Loi n’interdisait donc pas la haine, pourvu qu’elle fût motivée, et c’était bien ce que pensaient les Pharisiens. Jésus parlant une langue sémitique, dépourvue de nuances, soit pour exprimer des sentiments intermédiaires, soit pour distinguer un ordre positif d’une simple tolérance, résume l’opinion courante qu’on croyait traditionnelle d’après la Loi : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi[68]. »

Mais Lui comprend mieux la force envahissante du précepte de l’amour. La charité oublie les injures, nous le savions déjà ; elle va plus loin : elle s’étend aux ennemis, elle n’a pas d’autres limites que la bonté du Père des cieux qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons. Aimer ses amis seulement, les publicains savent le faire. Le disciple visera plus haut : il n’a d’autre modèle que Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Tout pour Dieu (66)

Mt 6. 1 Or prenez garde de ne pas exercer votre justice devant les hommes pour être regardés par eux ; sinon, vous n’avez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux.

1° *Ne faire l’aumône que devant Dieu* (67)

Mt 6. 2 Lors donc que tu fais l’aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d’être loués par les hommes ; en vérité, je vous le dis : ils ont reçu leur récompense.

3 Pour toi, quand tu fais l’aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite,

4 afin que ton aumône soit dans le secret. Et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra…

2° *Ne prier que sous le regard de Dieu* (68)

Mt 6. 5 Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier debout dans les synagogues et aux angles des places, afin d’être vus des hommes ; en vérité, je vous le dis : ils ont reçu leur récompense.

[6] Pour toi, lorsque tu pries, entre dans ta chambre, et, ta porte fermée, prie ton Père qui est dans le secret. Et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra… (7-15 = § 160).

3° *Ne jeûner que pour plaire à Dieu* (69)

Mt 6. [16] Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas comme les hypocrites, assombris ; car ils prennent une mine défaite, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent ; en vérité, je vous le dis : ils ont reçu leur récompense.
[17] Pour toi, lorsque tu jeûnes, parfume ta tête, et lave ton visage ; [18] pour ne pas faire voir aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père, qui est dans le secret. Et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra… (Suite, § 177).

Insensiblement Jésus a passé d'un commandement expressément formulé dans la Loi écrite à un dicton où l'on croyait avoir enfermé tout l'esprit de la Loi. À l'insuffisance de la Loi, à une intelligence qui la fausse, il a opposé la perfection qu'il était venu enseigner. Il aborde maintenant des pratiques qui sont bonnes en elles-mêmes, mais qui ne sont vraiment agréables à Dieu que si elles sont exercées uniquement pour lui. Comment lui plairaient-elles si celui qui donne l'aumône, ou qui prie, ou qui jeûne, cherche à se faire valoir aux yeux des hommes ? Ce peut toujours être le fait de quelques personnes isolées, mais Jésus vise une classe d'hypocrites. Il ne veut pas désigner plus clairement les Pharisiens ; personne ne pouvait s'y méprendre. Le Talmud de Jérusalem parle d'une classe de Pharisiens qui mettent sur leurs épaules leurs bonnes actions, afin de s'en glorifier[69]. C'était un trait bien connu de la secte. L'élite religieuse d'Israël était convaincue que l'honneur de Dieu lui était confié. Il en résultait que les bonnes ou les mauvaises actions des Juifs glorifiaient ou dépréciaient leur Dieu auprès des Gentils. Ce sentiment de responsabilité portait fortement à éviter le mal, mais aussi à le dissimuler lorsqu'on y avait cédé ; afin de sauvegarder la gloire de Dieu, on ménageait sa propre auréole. La solidarité d'une secte est encore plus exigeante. Les Pharisiens, qui n'avaient d'autre autorité que leur réputation de science et de zèle religieux, travaillaient à l'honneur de leur corporation en se distinguant du commun du peuple par leur attachement à la Loi et leurs bonnes œuvres. Ils faisaient l'aumône, et ils s'arrangeaient pour qu'on le sût ; ils priaient dans les angles des places où ils goûtaient une tranquillité relative sans laisser d'être vus ; ils jeûnaient

souvent, et le bon peuple s'extasiait sur leur mine défaite, leurs traits altérés. Ils avaient donc reçu la récompense qu'ils poursuivaient, l'estime des hommes. Pour plaire au Père, il faut le chercher dans le secret. Et Jésus laisse tomber de ses lèvres ces paroles d'un humour si fin, avec une pointe d'exagération exquise : « Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette… que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite[70] » ; et encore : « Pour toi, lorsque tu pries, entre dans ta chambre et, la porte fermée, prie ton Père qui est dans le secret » ; et enfin : « Lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage. »

C'est ainsi qu'il enseignait aux hommes à n'agir que pour Dieu ; bien plus, d'y mettre une sorte d'affectation jalouse. C'est assez qu'il soit content : qui l'aime vraiment ne veut être vu de personne.

L'admirable, c'est que l'amour que l'homme a pour Dieu se répand ensuite sur le prochain. La charité envers le prochain, c'est toute la Loi. On est sûr de la pratiquer à la perfection en suivant une règle bien simple : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi vous-mêmes : car c'est cela, la Loi et les Prophètes[71]. » Oui, mais selon l'esprit nouveau qui les amène à la perfection. Le chef des Pharisiens avant le temps de Jésus, Hillel, disait seulement : « Ce qui ne te plaît pas, ne le fais à aucun autre : c'est toute la Loi, dont tout le reste n'est que l'explication[72]. » Telle est bien en effet la règle de la justice. La charité, elle aussi, respecte ces bornes qui sont les droits du prochain. Mais cette abstention négative ne lui suffit pas. Avec quelle intensité chacun s'aime, avec quelle clairvoyance, quelles industries chacun poursuit son propre intérêt ! Employer la même ardeur au service du prochain, quel idéal ! Saint Augustin y voyait une règle d'or. Il va sans dire qu'elle ne sera observée que lorsque l'amour de Dieu aura refoulé l'amour-propre pour donner accès à l'amour du prochain.

2e *point*

A. Double avis

1° *Ne juger personne, mais se juger soi-même* (70)

Lc 6. 37 Et ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; et ne condamnez pas, et vous ne serez pas	Mt 7. 1 Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés ;

condamnés ; absolvez, et vous serez absous. [38] Donnez, et l'on vous donnera : une bonne mesure, serrée, tassée, débordante sera versée dans votre sein ; car on se servira envers vous de la mesure dont vous vous servez (verset 39 = § 114 ; verset 40 = § 173).

[2] car de la façon dont vous jugez, vous serez jugés, et on se servira envers vous de la mesure dont vous vous servez. (cf. § 87.)

41 Pourquoi vois-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil à toi ? [42] Ou comment peux-tu dire à ton frère : « [Mon] frère, laissemoi enlever le fétu qui est dans ton œil », tandis que tu ne regardes pas la poutre qui est dans ton œil ! Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras à enlever le fétu qui est dans l'œil de ton frère. (Suite, § 73.)

[3] Pourquoi vois-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? [4] Ou comment [peux-tu] dire à ton frère : « Laisse-moi enlever le fétu de ton œil », quand il y a une poutre dans ton œil ! [5] Hypocrite, enlève d'abord de ton œil la poutre, et alors tu verras à enlever le fétu de l'œil de ton frère.

2° *Ne jamais profaner les choses saintes* (71)

Mt 7. [6] Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent de leurs pieds et que, se tournant, ils ne vous déchirent. (7-11 = § 162.)

B. Triple monition :

1° *Suivre la voie étroite* (72) (cf. § 186 *bis*)

[Lc 13. [24] Luttez pour entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous assure, chercheront à entrer et ne pourront pas, § 186 *bis*].

Mt 7. [13] Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car large (est la porte) et spacieuse la route qui conduit à la perdition et nombreux sont ceux qui s'y engagent. [14] Combien étroite la porte, et resserrée la route qui conduit à la vie ; et peu nombreux sont ceux qui la trouvent…

2° *Se défier des faux prophètes* (73)

Mt 7. [15] Tenez-vous en garde contre les faux prophètes, qui viennent à vous en habits de brebis, mais au-dedans sont des loups rapaces.

Lc 6. [43] Car il n'est

[16] Vous les reconnaîtrez d'après leurs fruits. Récolte-t-on des

point de bon arbre qui fasse de méchant fruit, ni non plus de méchant arbre qui fasse de bon fruit.

44 Car chaque [espèce d']arbre se reconnaît à son propre fruit ; en effet, on ne récolte pas de figues sur les épines, ni on ne vendange de raisin sur de la ronce.

raisins sur les épines, et des figues sur les ronces ? 17 C'est ainsi que tout arbre bon produit de bons fruits, tandis que le méchant arbre produit de mauvais fruits. 18 Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, ni un méchant arbre ne peut faire de bons fruits (19 = § 16). 20 C'est donc d'après leurs fruits que vous les reconnaîtrez. (Suite, § suivant.)

12. 33 Ou rendez l'arbre bon, et son fruit bon ; ou rendez l'arbre méchant, et son fruit méchant : car l'arbre se reconnaît au fruit !

34 Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, étant mauvais ? Car la bouche parle de la surabondance du cœur.

45 L'homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et l'[homme] mauvais tire de mauvaises choses de son mauvais [fond] : car sa bouche parle de la surabondance de [son] cœur.

35 L'homme bon tire de bonnes choses de son trésor, qui est bon ; et l'homme mauvais tire de mauvaises choses de son trésor, qui est mauvais.

36 Or, je vous le dis, toute parole oisive que prononceront les hommes, ils en rendront compte au jour du Jugement ; 37 car c'est d'après tes paroles que tu seras déclaré juste, et d'après tes paroles que tu seras condamné. (Suite, § 169.)

3° *Pratiquer la morale de Jésus* (74)

Lc 11. 46 Pourquoi m'appelez-vous : « Seigneur ! Seigneur ! » et ne faites-vous pas ce que je dis ?

Mt 7. 21 Ce n'est pas quiconque me dit : « Seigneur ! Seigneur ! » qui entrera dans le royaume des Cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux. (Suite, § 186 *bis*.)

Péroraison

Construire sur le roc, et non pas sur le sable (75)

Lc 6. 47 Quiconque vient à moi, et écoute mes paroles et les met en pratique, je vous montrerai à qui il ressemble. 48 Il ressemble à un homme qui bâtit une maison, qui a creusé, et est allé profond, et a posé le fondement sur le roc ;

Mt 7. 24 Quiconque donc écoute les paroles que je viens de prononcer et les met en pratique, ressemble à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. 25 Et l'averse est descendue, et les torrents sont venus, et

une inondation s’étant produite, le fleuve s’est rué sur cette maison, et il ne put l’ébranler, parce qu’elle avait été bien bâtie.

49 Mais celui qui écoute [mes paroles] et ne [les] met pas en pratique, est semblable à celui qui a bâti une maison sur le sol sans fondation ; le fleuve s’est rué contre elle, et aussitôt elle s’est écroulée, et la ruine de cette maison fut complète…

les vents ont soufflé et se sont jetés sur cette maison ; et elle n’est pas tombée, car elle était fondée sur le roc.

26 Et quiconque entend les paroles que je viens de prononcer et ne les met pas en pratique, ressemble à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. 27 Et l’averse est descendue, et les torrents sont venus, et les vents ont soufflé, et se sont jetés sur cette maison ; et elle est tombée, et sa chute fut grande…

La prière aime la solitude : quand le prochain paraît, la charité se fait active. C’est le tout de la nouvelle Loi. L’ancienne était tout entière une exhortation aux œuvres. Les œuvres une fois animées d’un pur amour de Dieu, et du prochain, il n’en faut rien rabattre. Dans son programme, Jésus n’a pas prononcé un mot qui induise à croire que la connaissance de sa doctrine est comme un talisman qui à lui seul garantit la vie éternelle. Loin de là. Celui qui aura écouté ses paroles et même y aura ajouté foi, sera rejeté s’il ne les a pas mises en pratique. La doctrine est distribuée à tous. Elle n’a pas le caractère d’un mystère païen, elle n’en a pas non plus l’efficacité en tant que science privilégiée. Rien non plus d’un pseudo-mysticisme oisif.

Il faut agir. Mais agir pour faire la volonté du Père : « Ce n’est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fera la volonté de mon Père[73]. » Depuis que cette parole a été dite, les penseurs chrétiens ont sondé la valeur des actions morales et les conditions de la perfection chrétienne. De plus en plus leur enseignement se résume en ce point que toute la perfection consiste à s’unir à la volonté de Dieu, à l’accomplir selon ses forces, ou du moins à s’y abandonner. Une seule parole de Jésus faisait déjà toute la lumière.

CONCLUSION

Manifestement d’ailleurs ce discours inaugural, qui a l’aspect et la portée d’un programme, d’un renouvellement, est arrêté pour des temps qui doivent être meilleurs, mais dans les conditions physiques du temps présent. Si Jésus n’a voulu être que le Prophète d’un règne de Dieu établi sur une

terre transfigurée, dans l'innocence et le bonheur, après la catastrophe destructrice d'un monde mauvais et condamné, tout le sermon sur la montagne est inintelligible, c'est même un contresens perpétuel. Car les disciples auront besoin de toute leur énergie pour faire le bien, et ils seront entourés de mauvais exemples dont ils auront à se défier. La nouvelle période qui s'ouvre sera encore un temps de lutte. Elle sera d'une durée indéterminée, cependant assez considérable, régie par un principe nouveau, mais dans une situation du monde inchangée, puisque l'ancienne loi ne cessera pas de subsister.

Une loi, par définition, implique un niveau de préceptes qui puissent être exécutés par tout le monde. Elle commande, elle ne conseille rien ; libre à chacun de pratiquer quelque chose de plus parfait. Si la loi de Moïse n'avait été qu'une loi réglant la conduite des hommes en vue de leurs devoirs positifs, sociaux et même religieux, on pourrait dire que désormais elle avait cessé d'exister, puisque Jésus propose un autre mobile que l'obligation, celui de la charité, laquelle peut toujours être plus parfaite. À des règles de minimum, il substitue des conseils de perfection qui tendent vers l'infini. L'aspect paradoxal de quelques-unes de ses indications indique bien que sur cette voie la charité pourra toujours se surpasser elle-même. On peut dire vraiment avec saint Paul qu'on n'est plus sous la Loi, mais sous la grâce[74].

Toutefois, la Loi elle-même ouvrait cette perspective dans les brûlantes exhortations du Deutéronome à l'amour de Dieu. Elle devait demeurer toujours par ce principe essentiel, et toutes les conséquences morales qui en découlent. Jésus a dit d'une façon très simple, intuitive, très concrète, par des exemples, ce que saint Paul établira plus clairement par sa dialectique. L'enseignement du Maître n'en est pas moins très pratique, conditionné si l'on peut dire par les circonstances toujours sensiblement égales dans lesquelles se débat l'humanité. Son intention très claire n'est pas de substituer au régime de la Loi un âge d'or et de rêve, mais seulement de résumer la Loi dans le précepte de la charité, mieux comprise, plus agissante, d'autant plus agissante qu'elle sera encore engagée dans la lutte. Toute cette instruction vise à une amélioration de la justice, afin que chacun, sous le nouveau règne de Dieu, puisse parvenir au royaume de Dieu de l'au-delà, le seul qui soit celui de la béatitude parfaite auprès du Père.

IV. – IMPRESSIONS DIVERSES SUR L'ACTION DE JÉSUS

LE CENTURION DE CAPHARNAÜM (76)

Lc 7. 1 Lorsqu'il eut achevé de faire entendre au peuple toutes ses paroles, il entra à Capharnaüm. 2 Or un centurion avait un serviteur malade, sur le point de mourir [et] qui lui était cher. 3 Ayant entendu parler de Jésus, il envoya auprès de lui quelques-uns des anciens des Juifs, l'invitant à venir pour sauver [de la mort] son serviteur. 4 Ceux-ci, arrivés auprès de Jésus, le priaient avec instances, disant : « Il est digne que tu fasses cela pour lui, 5 car il aime notre nation, c'est lui qui nous a bâti la synagogue. »

6 Et Jésus allait avec eux.

Il se trouvait déjà non loin de la maison, lorsque le centurion envoya des amis pour lui dire : « Seigneur, ne te donne pas cette peine ! car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. 7 Aussi n'ai-je pas même osé aller à toi. Mais dis un mot et que mon serviteur soit guéri. 8 Et en effet, je suis moi-même quelqu'un de soumis à une autorité, ayant sous moi des soldats ; et je dis à celui-ci ; « Va ! » et il va ; et à un autre : « Viens ! » et il vient ; et à mon serviteur : « Fais ceci ! » et il le fait. »

9 Ce qu'ayant entendu, Jésus l'admira. Et s'étant tourné vers la foule qui le suivait, il dit : « Je vous le dis : même en Israël, je n'ai pas trouvé autant de foi ! »

10 Et les envoyés étant retournés à la maison trouvèrent le serviteur guéri.

Mt 7. 28a Et il advint, lorsque Jésus eut achevé ce discours, que… [28b-29, § 41].

8. 5 Étant entré à Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui, l'implorant 6 et disant : « Seigneur, mon serviteur est couché à la maison, paralysé, souffrant terriblement. »

7 Et il lui dit : « Je vais aller le guérir. »

8 Et le centurion, répondant, dit : « Seigneur,

je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ; mais dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri. 9 Car je suis moi-même sous une autorité, ayant sous moi des soldats ; je dis à celui-ci : « Va ! » et il va ; et à un autre : « Viens ! » et il vient ; et à mon serviteur : « Fais cela ! » et il le fait. »

10 Or, Jésus, ayant entendu [ces mots], fut dans l'admiration et dit à ceux qui suivaient : « En vérité je vous le dis : je n'ai trouvé autant de foi chez personne en Israël ! » (11-12 = § 186 *bis*.)

13 Et Jésus dit au centurion : « Va, qu'il te soit fait selon que tu as cru. » Et le serviteur fut guéri à cette heure-là. (Suite, § 43.)

Après le sermon sur la montagne, Jésus rentra à Capharnaüm[75]. Sans aucune affectation d'introduire son lecteur dans un milieu historique qui lui serait inconnu, et comme on écrit quand on est sûr d'être compris, saint Luc fait ici allusion à un trait intéressant de l'état social et religieux de la Galilée. Il y avait à Capharnaüm un centurion, c'est-à-dire un officier d'un rang inférieur qui était censé commander à cent hommes. Il était païen. Il eût pu néanmoins être au service d'Hérode Antipas, si le tétrarque était assez riche pour avoir des mercenaires comme son père Hérode le Grand[76], et déjà les rois de Juda avaient eu des chefs commandant à cent hommes[77]. Cependant saint Luc, lorsqu'il parle d'un centurion, a toujours en vue un officier romain. Le centurion était la cheville ouvrière de la légion ; il y en avait aussi dans les cohortes auxiliaires. S'il a plu aux Romains d'installer un petit poste sur les confins des domaines d'Antipas et de Philippe, personne n'avait à le trouver mauvais. Le centurion était donc probablement au service de Rome : et en effet il paraîtra imbu des principes de la discipline romaine. Comme beaucoup de païens de ce temps, il subissait la séduction de la religion juive. Les philosophes, même panthéistes, même avec des pratiques idolâtriques, aimaient à parler d'un seul Dieu. Les Juifs étaient donc plus logiques en n'adorant que lui seul. Notre homme ne poussait pas la conséquence jusqu'à professer le judaïsme, mais il avait d'excellents rapports avec les Juifs. Il les chargea donc d'aller porter à Jésus sa requête : il avait un serviteur malade à la mort, et ce serviteur lui était cher. Tous les anciens, surtout en Orient, n'ont pas oublié la nature au point que supposent les atroces dispositions du droit romain envers les esclaves. Un maître s'attachait souvent à un serviteur utile. Encouragé par ce qu'il avait entendu dire du pouvoir extraordinaire de Jésus, le centurion le priait de venir guérir son serviteur. Les Juifs chargés du message étaient convaincus que Jésus, bon israélite, ne refuserait pas cette grâce à un étranger qui avait poussé la complaisance jusqu'à bâtir pour eux la synagogue du lieu[78], où lui-même a prié, a entendu et a commenté la Loi. Ils exposent leur requête. Jésus les suit. Mais voici qu'un scrupule a surgi dans l'âme de l'honnête centurion. Plusieurs fois sans doute des Juifs étaient venus chez lui sans trop craindre de se contaminer, grâce à leur soin de se purifier ensuite. Mais un homme comme Jésus ! Si c'est un homme, car le centurion le compare peut-être aux demi-dieux dont il a entendu parler. Lui qui n'avait pas osé se présenter en personne, comment inviterait-il un être, assez puissant pour opérer des miracles, à franchir le seuil de sa

demeure ? Il envoie donc des amis pour lui dire : « Seigneur, ne vous donnez pas cette peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit… Mais dites un mot, et que mon serviteur soit guéri ! » Il connaît la merveilleuse action de la parole, l'efficacité d'un ordre donné. L'ordre sort des lèvres et va au loin atteindre son but. Lui-même l'a éprouvé bien souvent avec ceux qui lui sont soumis. « Va, viens », et c'est chose faite.

Jésus l'admira, avec cette nuance de surprise que contient l'admiration, car il suivait en tout les données normales de sa nature humaine. Et il prononça : « Je vous le dis, même en Israël je n'ai pas trouvé autant de foi. » Au même moment le centurion avait la joie de voir son serviteur guéri.

L'Église lui a fait l'honneur de mettre ses paroles sur les lèvres qui vont recevoir le corps eucharistique de celui qui vient pour le salut de l'âme.

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE À NAÏN (77)

Lc 7. 11 Et il arriva le [mois] suivant qu'il se rendit à une ville nommée Naïn. Et ses disciples faisaient route avec lui, ainsi qu'une foule nombreuse.

12 Lorsqu'il approcha de la porte de la ville, voici qu'on emportait mort, le fils unique de sa mère – celle-ci était veuve –. Et des gens de la ville en grand nombre étaient avec elle.

13 Et le Seigneur, l'ayant vue, eut pitié d'elle et lui dit : « Ne pleure pas. »

14 Et s'étant approché, il toucha le cercueil – ceux qui le portaient s'arrêtèrent – et il dit : « Jeune homme, je te le dis : lève-toi ! »

15 Et le mort se mit sur son séant et commença à parler. Et il le remit à sa mère.

16 Tous furent saisis de crainte. Et ils rendaient gloire à Dieu, en disant : « Un grand prophète a été suscité parmi nous ! » et : « Dieu a visité son
peuple ! » 17 Et ce discours se répandit à son sujet dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour.

Jésus pouvait plus encore. Sa parole ramène une âme du lieu mystérieux qui les abrite après leur séparation du corps. La scène est touchante, racontée par saint Luc avec un pathétique discret. Un jeune homme, déjà la proie de la mort, porté en terre sur un brancard. Un fils unique. Une mère

veuve. Une foule émue, le Seigneur touché de compassion, qui ose dire à la mère : « Ne pleurez pas ! » Il touche le cercueil ouvert, commande au jeune homme de se lever, et le rend à sa mère. Le peuple s'écrie : Un grand prophète a été suscité parmi nous ; Dieu a visité son peuple. Ils admiraient ce pouvoir souverain ; il fallait aimer aussi cette bonté. Le nom de *Nein* évocateur de ce souvenir est encore celui d'un petit village au sud sud-est de Nazareth (*en-Nasira*), presque en face du Thabor.

LA MISSION DU BAPTISTE ET CELLE DU FILS DE L'HOMME (78-79)

Lc 7. 18 Et les disciples de Jean lui rapportèrent tout cela. Et ayant appelé deux de ses disciples, Jean 19 envoya dire au Seigneur : « Es-tu "Celui qui vient", ou en attendrons-nous un autre ? » 20 Arrivés auprès de lui, ces hommes dirent : « Jean, le Baptiste, nous a envoyés près de toi pour te dire : "Es-tu Celui qui vient, ou en attendrons-nous un autre ?" » 21 À ce moment, il guérit beaucoup de personnes [affligées] de maladies, et d'infirmités et d'esprits malins, et il accorda de voir à plusieurs aveugles.	Mt 11. 2 Or Jean, ayant appris dans la prison les œuvres du Christ, lui envoya dire par ses disciples : 3 « Es-tu "Celui qui vient", ou en attendrons-nous un autre ? »
… 22 Et il leur répondit : « Allez, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient clair, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés !	4 Et Jésus leur répondit et dit : « Allez, rapportez à Jean ce que vous entendez et voyez : 5 les aveugles voient clair et les boiteux marchent ; les lépreux sont purifiés et les sourds entendent ; et les morts ressuscitent ; et les pauvres sont évangélisés !
23 Et bienheureux celui pour lequel je ne suis pas un objet de scandale. »	6 Et bienheureux celui pour lequel je ne suis pas un objet de scandale ! »

Si Dieu avait visité son peuple, c'était donc que le Messie était venu. La grande question commençait à s'agiter. Elle devait l'être surtout passionnément parmi les disciples de Jean Baptiste, que leur maître avait d'abord prévenus de l'avènement de celui qui devait venir, et qui avait désigné Jésus comme destiné à enlever le péché du monde. Jean était

toujours dans sa prison, à Machéronte d'après Josèphe, c'est-à-dire loin de la Galilée, sur les montagnes qui surplombent à l'Orient la mer Morte[79]. Mais ses disciples étaient admis à s'entretenir avec lui ; ils lui rapportaient les différentes phases de l'activité de Jésus, annonçant le règne de Dieu comme lui-même l'avait fait, chassant les démons, guérissant les malades. Tout cela était extraordinaire, mais ne prouvait pas qu'il fût le Messie. Selon l'opinion courante des Docteurs, les miracles avaient déjà été l'œuvre des prophètes : Élie et Élisée avaient même ressuscité des morts : autre était la mission du Messie. Les disciples de Jean ne croyaient donc pas que Jésus fût le Messie. Mais Jean s'était prononcé. Allait-il revenir sur sa parole, douter de l'apparition qu'il avait eue au baptême, se contredire lui-même en doutant de Jésus ? Ce ne peut être la pensée de saint Matthieu et de saint Luc quand ils ont rapporté le dessein formé par Jean d'envoyer à Jésus deux de ses disciples pour lui demander : « Es-tu celui qui vient, ou en attendrons-nous un autre ? » « Celui qui vient », c'était le terme même dont s'était servi Jean[80] pour désigner celui qui devait baptiser dans l'Esprit Saint, et purifier l'aire en la débarrassant de la paille. Loin d'oublier ce qu'il a dit, saint Matthieu y renvoie donc en quelque façon. Mais cela même nous éclaire sur l'état d'esprit du Baptiste. Pourquoi le Fort qu'il avait annoncé tardait-il à remplir dans tout son éclat le rôle qui était le sien ? N'en conclura-t-on pas qu'il faut en attendre un autre ? Il ne doute pas de la mission de Jésus, mais le temps lui est long dans le cachot de Machéronte. Et il pense aussi à ses disciples, dont le doute n'est pas dissipé.

La réponse de Jésus ne saurait être une simple affirmation de ce que Jean sait déjà, et que ses disciples savent aussi, puisque eux-mêmes l'ont informé. Pour en comprendre la portée, il faut avoir pesé la valeur d'un argument tiré de l'Écriture. Les miracles, pensait-on, ne sont pas une preuve suffisante du messianisme. Prenez garde cependant qu'ils sont donnés comme tels dans Isaïe, dont le texte était aisément reconnaissable[81], quoique Jésus ne veuille pas le nommer :

« En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre ;
sans ombre et sans ténèbres, les yeux des aveugles verront.
Les humbles se réjouiront en Iahvé,
Et les plus pauvres exulteront dans le Saint d'Israël[82]. »

Ce que l'Écriture enseignait ainsi, c'était de ne point borner la portée des miracles au fait matériel de la guérison. Étaient guéris ceux qui avaient assez de foi pour le demander, et le miracle augmentait leur foi. Les oreilles entendaient la parole et les yeux s'ouvraient à la vérité. Pour tout dire : « les pauvres recevaient la bonne nouvelle du salut[83] ».

Le règne du bien était donc commencé. Jean, aussi bien que Pierre, rêvait d'un Messie triomphant. Qu'il laisse faire celui qu'il a reconnu comme l'ouvrier de l'Esprit Saint !

Lorsque le Sauveur conclu : « Bienheureux celui pour qui je ne suis pas un objet de scandale », il ne condamne pas son ami, auquel il va rendre hommage. Il met en garde contre cette tentation toujours aux portes d'exiger de Dieu des œuvres éclatantes, parce qu'on n'a pas compris que ses voies sont patience et douceur.

Les disciples de Jean ne jugèrent pas cette réponse trop insuffisante, ni indigne d'être rapportée à leur Maître. La comprirent-ils ? Eux disparus, Jésus voulut faire connaître le lien voulu de Dieu qui unissait la mission de Jean à la sienne, le dessein qui subordonnait l'ancienne alliance au règne de Dieu, l'inintelligence des docteurs qui avaient méconnu Jean et qui étaient en train de méconnaître le Fils de l'homme. Il se solidarise avec Jean, ce qui prouve bien qu'il ne l'a pas jugé fléchissant dans son témoignage de précurseur[84].

Luc	Matthieu
Lc 7. 24 Lorsque les envoyés de Jean furent partis, il se mit à dire à la foule, au sujet de Jean :	Mt 11. 7 Lorsque ceux-ci s'en furent allés, Jésus se mit à dire à la foule, au sujet de Jean :
« Qu'êtes-vous allés contempler dans le désert ?…	« Qu'êtes-vous allés contempler dans le désert ?…
Un roseau agité par le vent ?…	Un roseau agité par le vent ?…
… 25 Mais qu'êtes-vous allés voir ?…	… 8 Mais qu'êtes-vous allés voir ?…
… Un homme revêtu d'habits moelleux ?… Or ceux qui sont vêtus d'habits somptueux et qui vivent dans les délices sont dans les palais des rois.	… Un homme revêtu d'[étoffes] moelleuses ?… Or, ceux qui portent des [étoffes] moelleuses sont dans les demeures des rois.
26 Mais qu'êtes-vous allés voir ?…	9 Mais pourquoi êtes-vous sortis ?…
Un prophète ?… Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète.	Pour voir un prophète ?… Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète,
27 C'est celui dont il est écrit :	10 C'est celui dont il est écrit :

« Voici que j’envoie mon messager devant ta face,
pour disposer ta voie devant toi. » (cf. Mc 1, 2, § 15.)

28 Je vous le dis : parmi les fils de la femme, il n’est pas de plus grand prophète que Jean ; mais le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand que lui !

† 16. 16 La loi et les prophètes [vont] jusqu’à Jean ;
depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun essaye d’y entrer de force. (Suite, § 201.)

7. 29 Et tout le peuple qui [l’]a entendu et les publicains ont donné raison à Dieu, s’étant fait baptiser du baptême de Jean. 30 Mais les Pharisiens et les docteurs de la Loi ont rendu inutile pour leur part le dessein de Dieu, ne s’étant pas fait baptiser par lui. (cf. § 237.)

31 À qui donc comparerai-je les hommes de cette génération ? et à qui sont-ils semblables ?…

32 Ils sont semblables à des enfants assis dans la place publique et s’interpellant mutuellement, en disant :
« Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n’avez pas dansé ;
Nous nous sommes lamentés, et vous n’avez pas pleuré. »

33 Car Jean, le Baptiste, est venu, ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous dites : « Il est possédé du démon ! » 34 Le Fils de l’homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : « Voici un homme glouton et buveur de vin, ami des publicains et des pécheurs ! »

35 Et tous les enfants de la Sagesse [divine] lui ont donné raison.

« Voici que j’envoie mon messager devant ta face,
pour disposer ta voie devant toi. »

11 En vérité je vous le dis : il n’a été suscité parmi les fils de la femme personne de plus grand que Jean, le Baptiste ; mais le moindre dans le royaume des Cieux est plus grand que lui ! (12, après 13).

13 Car tous les prophètes et la Loi jusqu’à Jean ont fait des prophéties ;

12 mais depuis les jours de Jean le Baptiste, jusqu’à maintenant, le royaume des Cieux est pris de force et les violents s’en emparent !

14 Et si vous voulez l’entendre : lui-même est Élie, qui doit venir. 15 Que celui qui a des oreilles, écoute !

16 Mais à qui comparerai-je cette génération ?…

Elle ressemble à des enfants assis dans les places, qui en interpellent d’autres, 17 en disant :

« Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n’avez pas dansé ;
Nous nous sommes lamentés, et vous ne vous êtes pas battu la poitrine. »

18 Car Jean est venu, s’abstenant de manger et de boire, et ils disent : « Il est possédé du démon ! » 19 Le Fils de l’homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent : « Voici un homme glouton et buveur de vin, ami des publicains et des pécheurs ! »
Et la Sagesse [divine] a été justifiée, d’après ses œuvres. (Suite, § 136.)

Jésus demande donc à la foule s’ils sont allés au désert pour voir un roseau agité par le vent ? Mais on ne se dérange pas pour aller voir, au bord

du Jourdain ou près des sources, ces forêts de roseaux qui ondulent à tous les souffles. Et comme Jean était encore présent à la pensée, on comprend que Jésus l'oppose à un roseau flexible comme le type de l'intégrité indomptable. Sont-ils donc allés à la recherche d'un homme vêtu avec les raffinements du luxe ? Ils savaient trop quel était le rude accoutrement du Baptiste. Sous ces vêtements que jadis portait Élie, c'est un prophète qu'ils voulaient entendre. Et c'était bien un prophète, celui qui était chargé d'annoncer la venue de Dieu. C'est au nom de Dieu que Malachie avait écrit :

« Voici que je vais envoyer mon messager et il déblaiera le chemin devant moi[85]. »

Plus loin le précurseur est identifié à Élie par Malachie : « Aussitôt après la venue du précurseur, *le Seigneur* fera son entrée dans son palais ou dans son temple, il viendra s'établir au milieu de son peuple, donnant ainsi satisfaction à l'attente impatiente dont il est l'objet[86]. »

Cette prédiction, Jésus la sait réalisée, il la réalise en sa personne. Élie qui devait venir avant le Seigneur, c'est en réalité Jean Baptiste.

Le messager du Seigneur est donc plus qu'un prophète, ou, s'il est un prophète, c'est le plus grand de tous, le plus grand des fils de la femme. Qui songerait cependant à le comparer à celui qu'il annonce, puisque toute sa gloire est de l'annoncer ? Il y a plus. Jean a été suscité pour clore l'économie de la Loi et des Prophètes. Désormais le règne de Dieu est commencé, déjà on le prend d'assaut, les violents s'en emparent, c'est-à-dire ceux qui sacrifient tout à cette conquête. Et ce règne est tellement au-dessus de l'alliance du Sinaï, elle est si bien le terme entrevu par les prophètes, que le moindre dans ce règne de Dieu est plus grand que Jean. Jésus ne parle point ici des rangs dans le ciel – il se défendra d'y assigner des places[87] – mais de la dignité suréminente de chacun des membres du nouveau régime. Le principe est posé : il est réservé à saint Paul d'expliquer comment le baptême reçu avec foi dans la mort rédemptrice du Christ est supérieur à l'ancienne circoncision.

Ceux qui entendaient le Maître étaient excusables de n'avoir point pénétré ce mystère. Mais un dédain affecté était sans excuse celui des directeurs spirituels s'arrogeant le droit de tout juger et de tout condamner.

Jean Baptiste était venu sous les dehors d'un ascète. Certes, cela paraissait admirable. Mais quoi ? On pouvait y voir un artifice du démon. Le Fils de l'homme buvait et mangeait comme les autres hommes. Il n'y avait donc rien à attendre d'un glouton, porté au vin, ami des publicains et des pécheurs.

Que fallait-il donc pour contenter ces critiques atrabilaires ?

Ils ressemblaient à un groupe d'enfants maussades qui ne trouvent jamais à leur goût les jeux de leurs camarades.

Ceux-ci ont bien droit de leur faire ce reproche :

Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n'avez pas dansé ; nous nous sommes lamentés et vous ne vous êtes pas battu la poitrine.

C'est ainsi que les Juifs d'humeur chagrine s'isolent et se tiennent à l'écart de l'élan religieux que Dieu met en branle ? Heureusement d'autres sont plus dociles. Ce sont les fils de la Sagesse, car ils ont compris ses voies, et, lui rendant hommage, ils la justifient contre ses calomniateurs.

Dans cette instruction, occasionnée par la question des envoyés du Baptiste, c'est toute l'économie de l'ancienne alliance que Jésus a acceptée, tout en la subordonnant à la nouvelle, sans rupture, sans rien abandonner, mais en établissant dans les plus forts, la supériorité du nouvel ordre. Toute la théorie de saint Paul est là, excluant d'avance celle de Marcion qui condamnait d'une autre façon, la Sagesse en rejetant l'Ancien Testament. Aucun passage ne donne mieux à entendre comment Paul n'est vraiment que ce qu'il a voulu être, un disciple, et combien différente était la qualité de son génie. Il démontre par l'Écriture et par la raison. Dans les paroles de Jésus, aucune trace de réflexion ni d'effort logique : il voit le plan divin se réalisant déjà, aucun tourment de la pensée pour obliger les mots à rendre des concepts nouveaux : tout est simple et familier comme toujours, avec des comparaisons et des symboles que chacun pouvait comprendre ; la lettre de l'Ancien Testament elle-même sert à révéler plus clairement que l'œuvre que Dieu devait faire est faite par Jésus. Si l'on rejette l'authenticité de ces paroles, il n'y aura plus de bonne raison de lui en attribuer aucune. S'il a parlé de la sorte, que penser de lui ? Mais si grand qu'il se laisse entrevoir, il ne dit rien qui autorise l'attente oisive d'un règne de Dieu venu du ciel entièrement parfait. Car ce règne est déjà commencé, et quelques-uns font

une sorte de violence pour y entrer. D'autres se refusent froidement. Ayant méconnu le message du Baptiste, ils bouchent leurs oreilles à l'évangile.

Ils ne pénètrent pas les desseins de Dieu, jugeant tout selon leur fantaisie, trouvant toujours prétexte à se dérober.

LA PÉCHERESSE PARDONNÉE (80)

Lc 7. 36 Or, un Pharisien l'invitait à manger avec lui. Et étant entré dans la
maison du Pharisien, il prit place sur un lit à table.

37 Et voici [venir] une femme qui était [connue] dans la ville comme
pécheresse. Ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, elle
avait apporté un vase d'albâtre [rempli] d'huile parfumée. 38 Et s'étant
placée derrière, près de ses pieds, en pleurant, elle se mit à baigner de ses
larmes ses pieds. Et elle les essuyait des cheveux de sa tête. Et elle baisait
ses pieds. Et elle les oignait d'huile parfumée.

39 Voyant [cela], le Pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : « Si cet
[homme] était prophète, il saurait qui et quelle est la femme qui le touche,
[et] que c'est une pécheresse. »

40 Et Jésus prit la parole et lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. »
Et lui : « Maître, dit-il, parle. » – 41 « Un usurier prêteur avait deux
débiteurs. L'un devait 500 deniers, et l'autre 50… 42 N'ayant pas de quoi
s'acquitter, il fit remise à tous deux. Lequel donc d'entre eux l'aimera
davantage ? »

43 Simon répondit : « Je suppose que c'est celui auquel il a remis le plus. »

Il lui dit : « Tu as bien jugé. » 44 Et s'étant tourné vers la femme, il dit à
Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison : tu ne m'as
pas offert d'eau pour mes pieds ; mais celle-ci, elle a baigné de ses larmes
mes pieds et les a essuyés de ses cheveux. 45 Tu ne m'as pas accueilli par un
baiser ; mais celle-ci, depuis que je suis entré, elle ne cessait pas de baiser
mes pieds. 46 Tu n'as pas oint d'huile ma tête ; mais celle-ci, elle a oint mes
pieds d'huile parfumée. 47 C'est pourquoi, je te le dis : ses péchés, ses
nombreux [péchés], lui sont pardonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup.
Mais celui auquel on pardonne peu, aime peu ! »

48 À elle, il dit : « Tes péchés sont pardonnés. »

49 Et les convives se prirent à dire en eux-mêmes : « Quel est cet [homme] qui va jusqu'à pardonner les péchés ? »
50 Or il dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. »

Cette sainte violence faite au règne de Dieu en la personne de celui qu'on nommait avec mépris « l'ami des pécheurs », c'est le fait de la pécheresse dont saint Luc a raconté le pardon. C'est ici surtout qu'il faudrait renoncer à tout commentaire, lire et pleurer.

Quelques Pharisiens n'avaient pas adopté la tactique de se tenir sur la réserve, n'abordant Jésus que pour l'embarrasser par leurs questions. On peut croire du moins que Simon qui invita le Maître à sa table éprouvait pour lui quelque sympathie naturelle, sans renoncer pour cela à l'observer.

On était quelque part en Galilée. Jésus était couché, comme les autres, sur un lit bas, les genoux repliés et les pieds naturellement tournés vers la place laissée libre au dehors de la rangée des convives. Une femme se présente, une pécheresse, et connue comme telle dans la petite ville. Elle portait un vase d'albâtre rempli d'huile parfumée. Son dessein était donc d'oindre les pieds de Jésus avec cette huile pour la laisser ensuite s'évaporer lentement. En présence du saint et sans même qu'il la regarde, puisqu'elle est placée derrière, près de ses pieds, elle fond en larmes, et comme elle était déjà penchée pour l'onction, ses pleurs inondent les pieds. N'ayant point elle-même prévu cette explosion, elle dénoue rapidement sa chevelure, essuie les pieds de Jésus, et les baise avant de les oindre d'huile.

Jésus laissait faire, il n'avait donc pas horreur de ce contact, il ne faisait pas le geste réprobateur d'une personne vertueuse compromise. Il devait cependant savoir qui elle était, sinon par la renommée, du moins par le don de prophétie, s'il était vraiment prophète, pensait le pharisien Simon. Il était prophète, car il lit dans le cœur de son hôte, et lui propose une parabole : Deux débiteurs ne pouvaient s'acquitter ; le créancier leur remet leur dette, à l'un cinq cents deniers, à l'autre cinquante. Lequel des deux aimera davantage son bienfaiteur ? Un pessimiste dans le ton de La Rochefoucauld eût trouvé là une occasion de sonder la perversité humaine : plus on reçoit de bienfaits, plus on conçoit de haine. Simon, un peu surpris qu'on lui propose un doute si facile à résoudre, répond cependant avec le sérieux des Pharisiens, selon les simples données des faits et du bon sens : « Je suppose que c'est celui auquel il a remis le plus. » – Le maître lui remontre doucement que c'est le cas de la pécheresse, comparée au juste qu'il est.

N’ayant rien à se reprocher envers Jésus, il ne lui a rendu aucun de ces offices dus à ceux qu’on honore. Correct, à peine, et froid. La pécheresse… avec quelle indulgence Jésus raconte son amour repentant ! Luc a dit qu’elle avait baisé ses pieds, Jésus : « Depuis que je suis entré, elle ne cessait pas de baiser mes pieds » ; tant il avait été sensible à cette charité repentante ! Comment va-t-il conclure ? « Elle a témoigné beaucoup d’amour, parce qu’il lui a été pardonné beaucoup » paraîtrait la déduction la plus logique de la parabole. Mais le Maître ne s’assujettit pas à un parallélisme exact de la réalité avec la parabole, destinée seulement à mettre les esprits sur la voie. La pécheresse est là, qui attend son pardon, et Dieu ne pardonne qu’à ceux qui l’aiment. L’âme ne peut demeurer dans l’indifférence envers son Dieu. Le péché fait obstacle à la charité ; si elle pénètre, le péché est effacé. Aussi Jésus prononce cette parole, d’où sortira toute la théologie du pardon, en suivant le mouvement actuel de son cœur : « Ses nombreux péchés lui sont pardonnés, parce qu’elle a aimé beaucoup. » La parabole retourne sa pointe contre ceux qui sont dans le cas de Simon : on a peu à leur pardonner, mais ils n’aiment guère.

Ne peut-on donc pas aimer Dieu d’un grand amour sans l’avoir au préalable offensé ? À Dieu ne plaise ! On comprend assez que le divin médecin voulait encourager les pécheurs ; plus tard les pleurs d’Augustin couleront au souvenir de la pécheresse. Il voulait avertir aussi ceux qui se croient dispensés d’aimer Dieu beaucoup parce qu’ils se sentent assez justes pour qu’il n’ait rien à leur pardonner.

Tout cela s’entend de l’offense envers Dieu, de l’amour de Dieu qui enlève l’offense. Et pourtant la pécheresse n’a témoigné d’amour qu’à Jésus. Avec quelle simplicité il représente Dieu, tenant comme adressées à Dieu les assurances de repentir rendues à sa propre personne !

La curiosité historique, qui ne perd jamais ses droits, descend de ces hauteurs pour s’enquérir du nom de cette femme. Problème célèbre. De nos jours la critique indépendante affirme que l’onction de la pécheresse est une autre version de l’onction de Béthanie[88]. C’était aussi l’opinion de Clément d’Alexandrie, ou plutôt le résultat d’une confusion qui était faite dans sa mémoire[89]. Plusieurs Pères ont été du même avis. Dès lors la pécheresse n’est autre que Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Mais les deux onctions diffèrent par le lieu : l’une en Galilée, l’autre près de Jérusalem ; par le temps : l’une au début du ministère, l’autre huit jours avant la Passion ; elles diffèrent surtout par l’esprit : l’une aboutit au pardon, l’autre est un

pressentiment de la sépulture. Dans les deux cas figure un Simon, mais ce nom était commun.

Aussi les écrivains catholiques sont-ils unanimes à distinguer les deux onctions. Alors la situation est renversée : le texte du Nouveau Testament n'offre aucune raison d'identifier la pécheresse de Galilée avec la très honorée Marie de Béthanie[90]. La tradition ne saurait être invoquée, car il n'existe aucune tradition cohérente[91]. Il est vrai que l'église latine est pour l'unité, mais seulement depuis saint Grégoire le Grand, et l'église grecque a toujours été contraire.

Si la pécheresse ne peut être Marie de Béthanie, et si l'on identifie cette Marie avec Marie Magdeleine, elle ne sera donc pas non plus Marie Magdeleine. Mais il est impossible de considérer comme la même personne Marie de Béthanie et Marie, originaire de Magdala, venue de Galilée pour suivre Jésus. Saint Jean les distingue très nettement. Marie Magdeleine n'étant pas Marie de Béthanie, comme elle était de Galilée, elle pourrait être la pécheresse. Tout dépend de la pensée de saint Luc. Aussitôt après la scène du pardon, il nomme des femmes guéries par le Sauveur et qui lui témoignaient leur reconnaissance en pourvoyant dans une certaine mesure à ses besoins. L'une d'elles était Marie, surnommée Magdeleine, c'est-à-dire originaire de Magdala, de laquelle étaient sortis sept démons. Il la présente donc comme une figure dont il n'a pas encore parlé. La possession démoniaque ne suppose nullement une vie coupable. Elle ne l'exclut pas non plus ! On pourrait donc à la rigueur supposer que Luc n'a pas voulu faire connaître les fautes de Marie Magdeleine, devenue disciple fervente et vénérée des premiers chrétiens, et qu'il s'est abstenu à dessein de l'identifier avec la pécheresse. Celle-ci, qui ne peut absolument pas être Marie de Béthanie, pourrait être Marie Magdeleine[92]. Mais, si Luc a voulu dissimuler leur identité, elle ne ressort donc pas de son texte, bien au contraire, et il n'a révélé à personne une autre intention secrète.

Les partisans de l'unité des trois femmes ont recours à des arguments psycho-logiques. Il leur semble reconnaître la même personne avec son tempérament, ses manières, son même ardent amour. Cette raison n'est pas sans force à propos de Marie sœur de Marthe dans Luc, et Marie sœur de Marthe dans Jean : c'est bien la même femme qui écoute avidement Jésus, sans s'agiter pour le servir, et qui demeure à la maison jusqu'à ce que sa sœur l'appelle, tandis que Marthe sert Jésus et va à sa rencontre. Cette Marie, très aimante à coup sûr et très aimée, mais si calme, a-t-elle le

caractère de Marie de Magdala, ardente, active, inquiète, rêvant l'impossible, telle que saint Jean la montre au tombeau du Sauveur ? Marie de Magdala et la pécheresse seraient plutôt de la même trempe. Mais ne faut-il pas conclure avec Bossuet : « Il est plus conforme à la lettre de l'évangile de distinguer trois personnes[93] » ?

M. Fillion comme le R. P. Knabenbauer penche évidemment pour la distinction, soutenue par « de graves savants, de la trempe d'Estius, de Tillemont, de Calmet, de Mabillon ».

LES VRAIS PARENTS DE JÉSUS (81-83)

Lc 8. [1] Et il advint dans la suite qu'il cheminait dans les villes et les bourgs, prêchant et annonçant le règne de Dieu.

Et les Douze étaient avec lui, [2] ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies – c'étaient Marie surnommée « Madeleine », de qui étaient sortis sept démons, [3] et Jeanne femme de Chouza intendant d'Hérode, et Suzanne, et plusieurs autres –, lesquelles les assistaient de leurs biens. (Suite, § 84). (cf. Mc 15, 40-41, § 301.)

En choisissant lui-même les Douze Apôtres, Jésus avait enseigné à jamais que l'autorité spirituelle dans son Église serait conférée à des hommes appelés spécialement pour remplir cet office. Mais quels auxiliaires ne trouvent-ils pas dans les femmes dévouées consacrées à Dieu ou demeurant dans le monde, et qui prennent à leur charge de moindres soins ? Cela aussi était figuré et même déjà en germe dans la générosité de quelques femmes qui, elles aussi, voulurent suivre Jésus par reconnaissance pour ses bienfaits et l'aider de leurs ressources, puisque désormais la prédication ne lui laissait plus le temps de travailler de ses mains, comme il avait fait si longtemps. Saint Luc en nomme quelques-unes : Marie distinguée des autres Marie par son surnom de Magdeleine, Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, car un titre comme ministre des finances eût été trop prétentieux, enfin Suzanne. Mais il ajoute qu'il y en avait beaucoup d'autres. Sans doute ne doit-on pas se représenter tout ce monde groupé à la suite du Maître, comme une sorte de procession permanente. On s'arrangeait pour qu'il ne fût jamais seul, ni dépourvu du nécessaire. Si les

Douze n’étaient pas toujours là, il semble bien que ni Pierre ni Jacques et Jean ne quittaient Jésus, du moins en Galilée.

Il se formait ainsi autour de lui comme le noyau d’une nouvelle famille selon l’esprit. Il voulut apprendre à tous, pour les y encourager, qu’il ne tenait qu’à eux d’en faire partie. Ainsi l’esquisse de l’Église serait déjà nettement tracée.

Mc 3. [20] Et ils viennent à la maison. Et la foule s’[y] assemble de nouveau, de sorte qu’ils ne pouvaient même pas prendre de nourriture.

[21] Et les siens l’ayant appris, sortirent pour se saisir de lui. Car on disait : « Il est hors de lui. » (22, § 164.)

Déracinés comme nous sommes, ne tenant plus – et trop souvent si peu – qu’à la famille la plus rapprochée, nous avons peine à comprendre la force des liens qui unissaient les anciens, et non pas seulement en Orient, dans cette famille plus étendue qu’on peut nommer le clan. L’Orient a mieux conservé jusqu’à nos jours cette constitution primitive. Elle y fait naître d’admirables dévouements. Elle y est souvent aussi un grave obstacle à l’indépendance du prêtre, qui se doit également à toutes ses ouailles. Au temps de Jésus, en Grèce et en Italie, la cité, petite patrie locale, s’était formée en groupant les clans, et faisant prévaloir son droit, attirait à elle le meilleur des affections. En Palestine la famille-clan existait seule, responsable du bien de ses membres qui lui appartenaient plus étroitement dans l’attachement commun de tous les Israélites envers la nation.

Il est donc très naturel, et très conforme aux mœurs, que la parenté de Jésus se soit émue de son activité dévorante, qui risquait de consumer ses forces. Un jour entre autres, bloqué dans une maison avec ses disciples, il ne pouvait même pas prendre de nourriture. « Les siens », qui n’étaient donc pas les disciples, enfermés avec lui, mais des parents dans un sens assez large, sortirent de chez eux pour se saisir de lui, car on disait[94] : « Il est hors de lui. » Leur démarche part assurément d’un bon naturel. Ils se demandent si Jésus n’en fait pas trop, ne risque pas de s’égarer, et ils prétendent le faire rentrer dans son cercle de famille, le rendre à ses occupations habituelles. Peut-être aussi craignent-ils de porter la responsabilité de tout ce bruit. À lui seul cet épisode prouverait la parfaite ingénuité et la véracité de Marc.

D’où venaient ces parents ? Quelques-uns de Capharnaüm même. Mais le bruit fâcheux a pu gagner Nazareth, et les parents venaient probablement en partie de là. Ils arrivent, et à ce moment les trois premiers évangélistes mettent en scène la mère et les frères de Jésus. Ce n’est point Marie sa Mère qui a pris l’initiative du mouvement, ce sont les principaux du clan. Mais une mère ne pouvait se désintéresser de l’issue : sa place était là, quand bien même elle n’eût pas partagé les inquiétudes générales. Sa confiance aux noces de Cana marquait d’avance qu’elle ne s’y laisserait pas entraîner. Les frères sont ceux que Marc appelait les siens, donc des parents qui n’étaient pas nécessairement des frères, au sens que nous donnons à ce terme.

† Lc 8. 19 Sa mère et ses frères vinrent le trouver. Ils ne pouvaient arriver jusqu’à lui, à cause de la foule.

20 On lui fit savoir : « Ta mère et tes frères sont là dehors, désirant te voir. »

21 Mais lui leur répondit :

« Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » (Suite, § 97). (cf. 11, 28, § 168.)

Mc 3. 31 Et sa mère et ses frères arrivent. Et se tenant dehors, ils l’envoyèrent demander.

32 Or la foule était assise autour de lui. Et on lui dit : « Voici dehors ta mère et tes frères qui te cherchent. »

33 Et, leur répondant, il dit : « Qui sont ma mère et mes frères ? » 34 Et jetant un regard sur ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. 35 Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère ! »

Mt 12. 46 Comme il parlait encore aux foules, voici que sa mère et ses frères se tenaient dehors, cherchant à lui parler.

(47 Quelqu’un lui dit : « Voici ta mère et tes frères qui sont là dehors, cherchant à te parler. »)

48 Mais lui répondit à celui qui l’informait : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » 49 Et, étendant sa main sur ses disciples, il dit :

« Voici ma mère et mes frères. 50 Car quiconque fait la volonté de mon père qui est aux cieux, c’est lui qui est mon frère, et ma sœur, et ma mère ! »

Pénétrer auprès de Jésus était impossible. On le fait prier de venir. Quelqu’un lui dit : « Voici dehors ta mère et tes frères qui te cherchent. » Lui : « Qui sont ma mère et mes frères ? » Et il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur,

et ma mère[95]. » La parenté spirituelle était fondée, la grande fraternité qui comprend, comme dit Luc, tous « ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique[96] ».

Cette réponse contient donc un point essentiel de la doctrine ; elle indique le caractère de la prédication de Jésus, l'appel le plus cordial aux bonnes volontés, avec l'assurance de rencontrer en échange dans son Cœur ce que les affections humaines ont de plus tendre.

Cela est mis en pleine lumière. D'autres considérations demeurent dans l'ombre. Les devoirs sacrés de la famille ne sont pas niés. Jésus ne renie pas sa Mère. On voit seulement qu'il attache plus de prix à ses sentiments envers Dieu qu'aux soins dont elle a bercé son enfance. L'Église, en mettant Marie à la tête de la nouvelle famille spirituelle de Jésus, très haut au-dessus de tous les saints, a interprété sa pensée.

V. – LES PARABOLES DU RÈGNE DE DIEU

NATURE ET BUT DE L'ENSEIGNEMENT EN PARABOLES (85)

Comme il a exposé, d'une façon relativement longue, le programme de Jésus dans le sermon sur la montagne, saint Matthieu consacre tout un chapitre à une série de paraboles sur le règne de Dieu. Et il est très probable que, dans ce cas aussi, il a groupé, dans la série, des paroles prononcées en d'autres circonstances ; mais saint Marc est d'accord avec lui pour tracer le tableau d'une prédication familière sur le règne de Dieu au bord du lac. Cette instruction importante venait bien au moment où elle figure dans saint Luc et dans saint Marc.

Dès le début, les trois évangélistes ont exprimé le thème de la prédication du Maître comme l'avènement du règne de Dieu. C'est pour cela qu'il avait été envoyé[97]. Il avait annoncé à Nazareth que le temps de grâce était inauguré par sa personne. Il avait invité quelques Galiléens à y travailler avec lui. Devant eux il avait appelé à la perfection un peuple nombreux, et admis dans sa famille tous ceux qui, ayant entendu ses paroles, se décidaient à les mettre en pratique. C'était donc cela, le règne de Dieu. Jésus l'avait fait entendre assez clairement, lorsque, revenant sur les rapports de la prophétie avec son œuvre à lui, il avait mis au-dessus du plus grand des prophètes le plus petit dans le règne de Dieu. Il semble que le moment était venu de s'expliquer plus complètement sur ce terme objet de tant d'espérances. Il y eut donc une journée des paraboles sur le règne de Dieu.

Mais voici qui nous paraît étrange. Ce que nous pouvons retirer du nouvel enseignement est moins clair que ce que nous savions déjà ! Pour se faire une idée positive de la perfection qui est le règne de Dieu, mieux vaut méditer le sermon sur la montagne que les paraboles qui lui sont expressément consacrées.

D'où vient cet étonnant phénomène ? Jésus aurait-il, à partir d'une certaine époque, enveloppé sa pensée sous une forme moins claire ? Aurait-il choisi pour cela le genre de la parabole, afin de voiler sa pensée et de punir ainsi un peuple qui avait mis de la mauvaise volonté à le suivre ?

Question célèbre, qui divise les meilleurs esprits, et qui nous oblige à parler avant tout de ce genre littéraire qu'est la parabole[98].

Les paraboles étant un des joyaux de l'évangile, il fallait s'attendre à voir une critique malveillante disputer à Jésus quelques-unes de ses plus belles paraboles et des plus significatives. Pour donner à ces verdicts une base rationnelle objective, cette critique a prononcé : « Parabole et allégorie sont deux choses essen-tiellement distinctes. Toutes les paraboles de Jésus, autant qu'elles nous sont parvenues avec des garanties d'authenticité, relèvent de la comparaison, non de l'allégorie[99]. » On ajoute, et cela est exact, que la parabole est claire, l'allégorie plus obscure.

Il y a en effet deux figures du discours que l'on doit distinguer, si l'on porte en cette matière l'analyse précise des Grecs. L'allégorie est une suite de métaphores. Dire : « il s'est battu comme un lion », c'est une comparaison ; dire : « Lion dans le combat, il se jeta sur sa proie », c'est une métaphore, et même déjà un groupe de deux métaphores, le lion et la proie, et par conséquent un commencement d'allégorie. Pour bien l'entendre, il faut avoir une clef, savoir par exemple que le lion représente Alexandre et la proie Darius Codoman. Si l'allégorie se prolonge, on pourra être embarrassé de savoir ce que désigne chaque image, d'où l'obscurité assez ordinaire de ce genre.

Tandis que l'allégorie est une suite de métaphores, dont chaque terme est un symbole, la parabole est une comparaison unique d'une situation avec une autre, les termes de la parabole n'ayant d'autre raison d'être que d'esquisser une vérité bien connue ou une histoire, sans que ces termes correspondent à chacun de ceux qui devront figurer dans le point à élucider. Les Grecs ont très bien compris que la parabole a pour but de faire de la clarté. Chez eux nous sommes au pays des idées claires. Elle est au fond de toute la dialectique socratique, car Socrate aimait à projeter sur les questions obscures la lumière des conceptions courantes par des exemples familiers. Aristote en a parlé et l'a classée avec sa rigueur ordinaire. Par exemple : Faut-il tirer au sort les magistrats ? Non, car ce serait aussi malavisé que de tirer au sort un pilote : dans les deux cas il faut être compétent. Peu importe que la comparaison se prolonge et devienne une petite fable, comme celle du cheval qui, pour se venger du cerf, invite un homme à monter sur son dos : il sera vengé, mais il aura perdu sa liberté. Prenez garde, en cherchant un défenseur, de vous donner un maître. Si la situation choisie pour résoudre le cas douteux n'était pas claire en elle-

même ou si elle s'y appliquait mal, la parabole serait manquée. Les paraboles de Jésus sont des modèles du genre : elles ne doivent donc pas être obscures.

Telle est bien la rigueur du droit littéraire. Mais le sentiment esthétique ne s'y soumettait pas toujours. La rhétorique elle-même passait condamnation ; elle avait le bon goût de rendre hommage à la beauté d'un genre mixte où se mêlaient la comparaison ou parabole, l'allégorie et la métaphore[100].

Il faut donc simplement constater un défaut d'information de la critique lorsqu'elle prétend ranger parmi les monstres de la mythologie ou de la chimère le mélange de la fable et de l'allégorie[101]. De plus, même si la parabole était consciemment pratiquée comme un genre distinct, elle pouvait être impuissante à faire toute la clarté désirable, à cause du thème choisi.

La clarté que poursuivaient les Grecs était ordinairement celle des choses que la raison peut atteindre. Aussitôt que la raison est parvenue à démontrer l'existence de Dieu, elle avoue qu'elle touche à un domaine qui lui est inaccessible. Le ratio-nalisme grec le plus déterminé et le plus hardi de tous, celui d'Aristote, rendait les armes : « Les êtres non engendrés et incorruptibles sont sans doute précieux et divins, mais c'est eux que nous connaissons le moins… ; sans doute, avec le prix qu'ils ont, un léger contact avec eux nous est plus agréable que la connaissance des choses qui nous entourent, comme il est meilleur de voir la moindre part d'un objet aimé que de connaître avec exactitude beaucoup des autres êtres ; pourtant la proximité de ces êtres, leur parenté de nature avec nous, voilà des avantages en échange de la science des choses divines[102]. »

Les Juifs n'auraient pas consenti à ne posséder des idées claires qu'en renonçant à la connaissance des choses divines : la révélation dissipait pour eux graduellement quelque chose des ténèbres qui nous envelopperont toujours ici-bas. Le mode de cet enseignement était et pouvait être que l'analogie des choses créées : connaître Dieu par ses œuvres. Combien insuffisant était ce mode, et quel abîme entre les deux termes de la comparaison ! D'autant que l'esprit sémitique n'était point, comme l'esprit grec, épris avant tout des idées claires. Se transportant comme d'instinct vers ces régions plus élevées, entrevues mais négligées par Aristote, il n'avait pas acquis la précision dans des enquêtes moins difficiles. Il avait même un certain goût pour cette obscurité voulue qui provoque une

recherche plus attentive et fait briller le génie subtil du maître capable de façonner une énigme, utile au disciple qui, à force de réflexion, l'aura comprise – ou en aura sollicité l'explication.

Les paraboles de Jésus n'ont rien de cette subtilité ; elles n'attirent l'attention que sur leur objet, non sur l'habileté littéraire de l'orateur ; elles sont aussi claires que le permettait le sujet traité, mais elles sont quelquefois mêlées d'allégories. De quel droit trouverait-on mauvais que Jésus se soit servi de la parabole telle que la pratiquait son peuple, sans s'assujettir à une distinction théorique des genres que les Grecs eux-mêmes ne respectaient pas toujours ? Plusieurs Pères et des commentateurs anciens ont vu beaucoup trop d'allégories dans les paraboles. Saint Chrysostome a perçu nettement leur caractère propre ; il faut se tenir à cette méthode. Mais, quand Jésus proposait des paraboles aux Pharisiens pour leur laisser entendre quels châtiments ils s'attiraient par leur obstination acharnée, la comparaison devenait une allégorie, et une allégorie très claire, parce que les termes désignaient des personnes connues, des personnes présentes. Et comme Jésus lui-même, qui proposait la parabole, était souvent engagé comme l'agent du règne de Dieu dans le thème qu'il fallait rendre sensible, l'allégorie pénétrait nécessairement, même dans la parabole, et le mettait en scène.

Ce n'est pas à cause de ce mélange que la parabole cessait d'être claire : on dirait bien plutôt que l'allusion à une personne connue la rendait plus saisissante.

Pourquoi donc les évangélistes semblent-ils qualifier tout cet enseignement d'obscur et de volontairement obscur[103] ? Cette allégation, certes, est plus obscure que les paraboles, et c'est bien elle qu'il faut scruter comme une énigme ; le sens en est d'autant plus difficile à pénétrer que la pensée se présente comme l'exégèse d'un passage d'Isaïe, lui-même très difficile.

Lc 8. [9] Ses disciples lui demandaient quelle était cette parabole. [10] Il dit : « À vous il a été donné de connaître les mystères du règne de Dieu ;	Mc 4. [10] Et quand il fut seul, ceux qui étaient autour de lui avec les Douze lui demandaient les paraboles. [11] Et il leur disait : « À vous, le mystère du règne de Dieu a été	Mt 13. [10] Et les disciples s'étant approchés lui dirent : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » [11] Or il répondit et dit : « Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du règne des Cieux ; mais qu'à ceux-là, [cela] n'a pas été donné. [[12] Car celui qui a,

mais aux autres [on parle] en paraboles, afin que	donné ; mais, à ceux-là, qui sont dehors, tout arrive en paraboles. 12 afin [que se réalise la prophétie d'Isaïe qui dit :]	on lui donnera et il sera dans la surabondance ;
		mais celui qui n'a pas, même ce qu'il a, lui sera enlevé, § 87.] 13 Et donc, je leur parle en paraboles, parce qu'ils regardent sans regarder et écoutent sans écouter et sans comprendre. 14 Et en eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe qui dit :
« regardant, ils ne regardent pas ; *écoutant ils ne comprennent pas. »*	*« qu'ils regardent avec attention et ne voient pas ;* *qu'ils écoutent avec attention et ne comprennent pas.*	*« vous écouterez avec soin et vous ne comprendrez pas ;* *vous regarderez avec attention et vous ne saurez pas.*
		15 *Car le cœur de ce peuple s'est épaissi,* *et ils ont fait la sourde oreille,* *et ils ont à demi fermé leurs yeux ;* *pour ne pas voir de leurs yeux,* *et ne pas entendre de leurs oreilles,* *et ne pas comprendre par le cœur*
	de peur qu'ils ne se convertissent, *et qu'il ne leur soit pardonné. »* (cf. § 244.)	et [ne pas] se convertir, *et [alors] je les aurais guéris. »* (16-17 = § 156.)

Tout est suffisamment clair cependant, si l'on consent à interpréter des paroles prononcées dans une langue sémitique selon les lois de cet esprit, qui fait jaillir la lumière du choc d'expressions très absolues sans nuances, et opposées les unes aux autres par ces couleurs très tranchées. Au temps d'Isaïe comme au temps de Jésus, Dieu veut le salut de son peuple puisqu'il suscite un prédicateur, le charge d'un appel à la pénitence véhément, passionnément tendre, menaçant toutefois, afin que rien ne soit épargné pour obtenir ce résultat : la conversion. L'intention de Dieu est évidente, elle doit se dégager du langage qu'il emploie, clair, pressant, obligeant les

Israélites à choisir. Or leur choix est prévu, et ce choix les entraînera dans l'abîme. Va donc, dit le Seigneur à son envoyé, avec l'amertume irritée d'un amour déçu d'avance, va leur parler, afin qu'ils s'endurcissent, et qu'il ne leur soit pas pardonné !

Parole étrange, mais d'une émouvante beauté. Ce qui s'était passé au temps d'Isaïe se passa au temps de Jésus ; les évangélistes ne purent que le constater, et ils savaient bien que la faute n'était pas imputable à Dieu. C'est à nous d'entrer dans leur pensée en suivant le tour qu'elle a pris. Il est vrai cependant que, quant aux paraboles du règne de Dieu, et dans l'intérêt de la foule, Jésus ne s'est pas proposé de faire une pleine lumière. Le sujet était de ceux qu'on ne pouvait aborder de front, tant on risquait de se heurter à des préjugés opiniâtres. L'enseignement des rabbins sur ce point était contenu par l'étude des Écritures dans de plus justes mesures, et demandait pourtant à être corrigé[104].

Par ailleurs, sous l'influence d'esprits plus aventureux, le peuple regardait souvent le règne de Dieu comme une intervention fulgurante du Seigneur par le ministère de son Messie, procurant la délivrance politique d'Israël et le châtiment de ses ennemis[105]. On l'attendait avec une confiance aveugle, propre à paralyser tout effort pour établir le vrai règne de Dieu en faisant sa volonté.

À cause de ces nuages amoncelés par l'apocalyptique, il y avait moins de difficulté à faire accepter le sermon sur la montagne, la chose sans le nom, qu'à substituer à une conception fausse la vraie notion de ce que devait être le règne de Dieu. Les rabbins, c'était leur honneur, ne cessaient de prêcher la pratique de la justice pour mériter la récompense du monde futur, celui de l'au-delà, qui devait suivre la résurrection. Exiger une justice plus parfaite que la leur, réaliser la Loi dans son véritable esprit, cela ne risquait point de heurter des bonnes volontés aspirant à quelque chose de nouveau et de généreux. C'était sans doute une manière de faire pénitence, un coup de collier à donner en attendant les joies du règne de Dieu. Avec ce terme naissait la possibilité d'un malentendu. Qu'on s'attachât expressément à ce nom, ou que les espérances fussent concentrées sur le Messie, on se faisait illusion sur le mode de l'intervention de Dieu en faveur d'Israël. C'était cet aspect du règne de Dieu qu'il fallait transformer. Au lieu de courir à la victoire du peuple sous un chef invincible, on devait s'attacher à une doctrine, dont l'efficacité était certaine sur l'humanité tout

entière, mais dont les débuts étaient modestes, dont le succès devait être lent, et à laquelle néanmoins il fallait tout sacrifier. Ainsi le règne de Dieu, c'était donc si peu de choses au début ? Jésus voulut cependant répondre à l'attente générale, prononcer le mot fatidique, donner au règne son véritable aspect dans les desseins de Dieu, insister même sur les sacrifices qu'on avait à s'imposer. C'était le moment délicat où les auditeurs devaient renoncer à des aspirations grandioses, et cependant faire acte d'adhésion, se donner à l'œuvre, si modeste et si austère qu'elle fût, telle que Dieu l'entendait. Pour préparer les esprits, Jésus se sert des paraboles qui leur donneront à réfléchir, leur permettront de s'informer. Sans être proposé distinctement, l'enseignement de Jésus était suffisamment clair, il parut obscur à ses auditeurs parce que leur cœur n'aidait point l'intelligence : le sermon sur la montagne n'avait pas porté tous ses fruits. Ils rêvaient toujours d'un bonheur temporel qui leur serait octroyé gratuitement. Sans leur dévoiler encore ce que ses disciples devront affronter de renoncement, de souffrances, de sacrifices, Jésus fait cependant appel à leur bonne volonté. Ils ne veulent pas comprendre.

Le mode si miséricordieux des paraboles, si bien adapté à des intelligences peu cultivées, aussi clair que le permettait l'état des esprits, ce n'est pas encore un châtiment. Mais quand le châtiment aura été mérité, cette bonté méconnue s'ajoutera aux raisons qui ont attiré la justice, au lieu de la miséricorde qui s'offrait : c'est ce que Jésus savait d'avance et que les évangélistes ont constaté. Dieu, qui avait tout prévu, avait donc dit au Messie, comme autrefois à Isaïe, avec quelle désolation de l'amour dédaigné : « Parle pour n'être pas compris. Répands tant de lumière qu'ils en soient aveuglés ! »

PARABOLE DU SEMEUR (84)

Lc 8. [4] Or, une grande foule s'étant réunie – et comme on venait vers lui de chaque ville – il dit en parabole :	Mc 4. [1] Et il se mit de nouveau à enseigner au bord de la mer. Et une très grande foule se rassemble auprès de lui, si bien qu'il monta en barque et s'assit, [étant] sur la mer. Et toute la foule était sur la terre, face à la mer. [2] Et il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles. Et il	Mt 13. [1] En ce jour-là, Jésus, sorti de la maison, était assis au bord de la mer. [2] Et des foules nombreuses se rassemblèrent auprès de lui, si bien qu'il monta dans une barque et s'assit ; et toute la foule se tenait sur le rivage. [3] Et il leur dit beaucoup de choses en paraboles, disant :

– 5 « Le semeur sortit pour semer sa semence.

Et pendant qu'il semait, une partie tomba le long du chemin. Et elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent…

6 Et une autre partie tomba sur le rocher. Et levée, elle se dessécha parce qu'elle n'avait pas d'humidité.

7 Et une autre partie tomba au milieu des épines. Et les épines croissant avec elle, l'étouffèrent…

8 Et une autre partie tomba dans la bonne terre. Et levée, elle donna du fruit au centuple ! »

Disant cela, il s'écriait : « Que celui qui a des oreilles [pour] entendre, entende ! »

leur disait selon sa manière d'enseigner :

– 3 « Écoutez !

Voici que le semeur sortit pour semer.

4 Or, il arriva, pendant qu'il semait, que [du grain] tomba le long du chemin. Et les oiseaux vinrent et le mangèrent…

5 Et il en tomba sur le sol pierreux, où il n'avait pas beaucoup de terre. Et il leva aussitôt, parce qu'il n'avait pas de profondeur de terre. 6 Et lorsque le soleil se leva, il fut brûlé ; et, parce qu'il n'avait pas de racine, il se dessécha…

7 Et d'autre tomba dans les épines. Et les épines montèrent et l'étouffèrent, et il ne donna pas de fruit…

8 Et d'autres tombèrent dans la bonne terre. Et ils donnèrent du fruit en montant et en se développant, et rendirent l'un 30 et l'autre 100 ! »

9 Et il disait : « Que celui qui a des oreilles [pour] entendre, entende ! »

– « Voici que le semeur sortit pour semer.

4 Et pendant qu'il semait [ses grains], les uns tombèrent le long du chemin. Et les oiseaux vinrent et les mangèrent…

5 D'autres tombèrent sur des [endroits] pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre. Et aussitôt ils levèrent, parce qu'ils n'avaient pas de profondeur de terre. 6 Et le soleil s'étant levé, ils furent brûlés ; et, parce qu'ils n'avaient pas de racine, ils se desséchèrent…

7 D'autres tombèrent sur les épines. Et les épines montèrent et les étouffèrent…

8 D'autres tombèrent sur la bonne terre. Et ils donnaient, du fruit, l'un 100, et l'autre 60, et l'autre 30 !

9 « Que celui qui a des oreilles, entende ! »

Donc ce jour là Jésus avait résolu d'entretenir la foule du règne de Dieu. Le sujet était difficile, et les auditeurs peu disposés à accepter la leçon qui dérangeait si fort leurs espérances d'un honneur splendide, tombant sur eux sans qu'ils y prissent peine. Pour solliciter à la fois leur intelligence et leur bonne volonté, Jésus proposa des comparaisons dont les termes étaient familiers à tous, sans les appliquer toutefois à son sujet, sinon en général, de façon à piquer la curiosité, et à faire pénétrer peu à peu la lumière.

Le sermon devait être long ; la foule, prise sur place, était plus mêlée que celle qui l'avait suivi sur la montagne. Pour avoir la tranquillité nécessaire, le Maître monta dans une barque et s'assit, l'auditoire demeurant sur le rivage, face à la mer.

La première parabole fut celle du semeur, si facile à suivre sur les guérets de Palestine. Le semeur jette sa semence et quelques grains tombent le long du chemin, qui n'est séparé des champs ni par des murs ni par des haies. C'est la part des oiseaux. Ne les voit-il pas happer le grain sorti de son sac avant même qu'il ait touché le sol ? Çà et là, surtout sur les collines, où l'on utilise le moindre espace, la bonne terre est entourée de roches : le semeur les évite, mais sans y prendre garde il envoie la semence où le rocher affleure, recouvert d'une mince couche de terre, la graine y pousse plus vite, mais elle est bientôt desséchée par le soleil. Peu laborieux, car la terre fertile et légère n'invite pas au travail, notre homme n'a pas eu soin d'arracher les épines : il s'est contenté de les couper avec les blés ou les orges. Déjà elles avaient répandu leur semence sur le sol, elles croissent avec les céréales plus dru qu'elles, et les étouffent. Cependant la bonne terre reçoit aussi sa part, et elle rend trente pour un, quelquefois même jusqu'à cent[106].

EXPLICATION DE LA PARABOLE DU SEMEUR (86)

Lc 8. 11 « Voici ce qu'est la parabole :	Mc 4. 13 Et il leur dit : « Vous ne comprenez pas cette parabole ? Et comment saurez-vous toutes les paraboles ?	Mt 13. 18 « Vous donc, écoutez la parabole du semeur :
La semence est la parole de Dieu.	14 Le semeur sème la parole. 15 Or, il y a ceux qui sont le long du chemin où l'on sème la parole. Et lorsqu'ils ont entendu,	19 Quiconque entend la parole du Règne, et ne comprend pas, le Malin vient et ravit ce qui a été semé dans

12 Ceux qui sont le long du chemin sont ceux qui ont entendu ; ensuite vient le Diable, et il enlève la parole de leur cœur, pour empêcher qu'ils ne croient et ne soient sauvés.

13 Ceux qui sont sur le rocher, ce sont ceux qui, après [l'] avoir entendu[e], acceptent la parole avec joie ; et ceux-ci n'ont pas de racine, ils croient pour un temps ; et au temps de l'épreuve, ils se retirent.

14 Ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu [la parole] et qui s'en vont se laisser étouffer par les soucis et la richesse et les plai-sirs de la vie. Et ils n'arrivent pas à maturité.

15 Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole dans un cœur noble et bon, la gardent et portent des fruits en [tenant avec] constance. »

Satan vient aussitôt et enlève la parole qu'on a semée en eux

16 De même, ceux qui sont semés sur les endroits pier-reux sont ceux qui, après avoir entendu la parole, la reçoivent aussitôt avec joie ; 17 et ils n'ont pas de racine en euxmêmes, mais sont mobiles ; ensuite, lorsque survient une tribulation ou une persécution à cause de la parole, ils se scandalisent aussitôt.

18 Et il y en a d'autres, ceux qui sont semés dans les épines : ce sont ceux qui ont entendu la parole ; 19 et les soucis du siècle, les délices de la richesse et les convoitises de tout genre pénètrent [en eux et] étouffent la parole qui ne peut faire de fruit.

20 Et ceux-là qui ont été semés sur la bonne terre, sont ceux qui écoutent la parole, et la reçoivent et portent des fruits, l'un 30, l'autre 60, et l'autre 100. »

son cœur : c'est celui qui a été semé le long de la route.

20 Celui qui a été semé sur les [endroits] pierreux, c'est celui qui entend la parole et aussitôt la reçoit avec joie ; 21 or il n'a pas de racine en lui-même, mais il est mobile : s'il arrive une tribulation ou une persécution à cause de la parole, aussitôt il se scandalise.

22 Celui qui est semé dans les épines, c'est celui qui entend la parole ; et le souci du siècle et les délices de la richesse étouffent la parole. Et il ne peut faire de fruit.

23 Mais celui qui a été semé sur la bonne terre, c'est celui qui entend la parole et qui comprend, qui porte des fruits et produit l'un 100, l'autre 60, et l'autre 30. » (Suite, § 89.)

Seul avec ses disciples, Jésus leur expliqua cette parabole qui sert d'ouverture à tout le discours. Le grain, c'est la parole ou la doctrine de Jésus. Nous touchons donc à l'allégorie. Mais on serait bien embarrassé de rendre compte ainsi de tous les autres termes. Le grain est toujours le même, toujours aussi bon, en quelque endroit qu'il tombe, et aussi la parole.

Mais lorsqu'une tentation subite de Satan empêche la parole d'agir avant même qu'elle ait été méditée, l'enlève de l'esprit avant qu'elle soit arrivée jusqu'au cœur, n'est-ce point dans l'ordre moral ce qui se passe lorsque le grain tombé sur le chemin est dévoré par les oiseaux ? De même ce sol pierreux est l'image des natures mobiles, enthousiastes, mais promptes au découragement. Ces épines qui étouffent le grain, ce sont les désirs des richesses et autres soucis du monde qui absorbent l'activité et paralysent les bons désirs. La bonne terre, c'est la bonne volonté. En disant à la foule : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende », Jésus piquait la curiosité et s'offrait à donner à tous cette explication très simple qui mettait le règne de Dieu dans leurs mains, puisqu'il ne pouvait s'établir et fructifier sans leurs concours.

PARABOLE DU GRAIN QUI DE LUI-MÊME SE MULTIPLIE ET MÛRIT AVEC LE TEMPS (88)

Mc 4. 26 Et il disait : « Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui
aurait jeté la semence sur la terre 27 et dormirait et se réveillerait, de nuit et
de jour ; or, la semence pousse et grandit sans qu'il sache lui-même
comment. 28 Car d'elle-même la terre produit : d'abord l'herbe, puis l'épi,
puis du blé plein l'épi. 29 Or, quand le fruit s'y prête, aussitôt il y met la
faucille, parce que la moisson est à point. »

Cette parabole est propre à saint Marc. Elle n'a pas été expliquée, mais, comme toutes les autres, elle devait offrir un sens à la réflexion attentive. Jésus lui-même a indiqué la clef. Dès le début nous savons que la situation décrite a son analogie dans le règne de Dieu, car ce qui se passe dans l'ordre temporel est aussi la loi du phénomène religieux. Qu'en est-il de l'agriculture ? Le semeur a semé son grain dans la bonne terre, il n'a qu'à attendre le moment de la moisson. Tous ses efforts pour le hâter seraient vains. La graine se développera d'elle-même, et pour cela elle n'a besoin que du temps. Mais le temps est une condition nécessaire. Le résultat, espoir du semeur, ne saurait faillir.

De même dans le règne de Dieu. Chacun entend bien qu'il est inauguré par Jésus. Les Galiléens, ardents par nature, surexcités par cette espérance, sont tout disposés à précipiter par leurs efforts tumultueux l'objet de leurs

désirs. Ou bien doit-on s'attendre à voir Dieu établir violemment son règne par un coup de théâtre, comme celui qu'annonçait aussi en parabole le livre attribué à l'antique patriarche Hénoch : « C'est au sujet des élus que je parle, à leur sujet que je prononce une parabole : Il sortira de sa demeure le Saint et le Grand. Le Dieu du monde marchera de là sur le Sinaï, et il apparaîtra au milieu de son armée[107] » etc. –, Non, l'œuvre de Dieu ne sera pas une manifestation accompagnée d'un effet instantané. C'est une œuvre de longue haleine, il y faut du temps.

Cette petite parabole est bien un modèle du genre. Elle n'a rien d'allégorique en elle-même. Si Dieu était le semeur, comment serait-il comparé à un homme inactif ? N'est-ce pas lui qui fait mûrir la moisson en l'échauffant de son soleil, et en l'arrosant de sa pluie ? Le semeur n'est pas non plus un auditeur quelconque, car ce n'est pas l'auditeur qui a déposé la semence en terre, et Jésus l'a plutôt invité à travailler au règne de Dieu. On ne peut même pas dire que Jésus soit le semeur, comme s'il se recommandait à lui-même de ne pas s'inquiéter du succès de son œuvre. Il reste que le fait du règne est éclairci par un aspect de la loi de la nature. Contentons-nous de cette leçon, très à propos au moment où elle a été donnée et toujours opportune, de confiance dans la force secrète du règne de Dieu. Il ne peut manquer d'aboutir à une riche moisson au temps fixé par le Seigneur, le temps étant nécessaire à toute œuvre qui est un développement. Ni intervention violente, ni découragement, même si nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi Dieu semble laisser aller les choses. Il travaille à faire mûrir le grain.

PARABOLE DE L'IVRAIE DANS LES EMBLAVURES (89)

Mt 13. 24 Il leur proposa une autre parabole, disant : « Le règne des Cieux pourrait être comparé à un homme qui a semé de bonne semence dans son champ. 25 Or, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema par-dessus de l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla.

26 Quand l'herbe eut poussé et que le fruit fut noué, alors apparut aussi l'ivraie ! 27 Les serviteurs du maître de maison vinrent lui dire : « Seigneur, n'as-tu pas semé de bonne semence dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? » 28 Il leur dit : « Un homme ennemi a fait cela. » Les serviteurs lui disent : « Alors veux-tu que nous allions la ramasser ? »

29 Il dit : « Non ! De peur qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez avec elle le froment.

30 Laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson. Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : « Ramassez d'abord l'ivraie et attachez-la en bottes pour la brûler. Quant au froment, amassez-le dans mon grenier. »

La comparaison de l'ivraie indique un autre aspect du règne de Dieu. D'après la parabole de saint Marc, le semeur était invité à faire crédit à la force du germe jeté en bonne terre. La moisson était par cela assurée. Mais le cultivateur ne devrait-il du moins intervenir, si la mauvaise graine envahissait les emblavures ? Surtout si la malice d'un voisin avait été jusqu'à répandre de l'ivraie sur un champ déjà ensemencé ! En fait cependant l'opération était délicate et risquait d'être plus nuisible qu'utile : il ne fallait pas s'exposer à arracher le froment avec l'ivraie. Ainsi, même dans ce cas, il fallait faire confiance à la Providence du Père qui gouverne la nature. Personne ne pouvait songer à laisser toujours confondus le blé qui nourrit l'homme, et l'ivraie qui cause une sorte d'ivresse sans apaiser la faim[108]. Mais le discernement serait aisé, une fois la récolte faite.

Telle devait être aussi la loi du règne de Dieu… Le mal y serait-il donc encore mêlé au bien ? Ce ne serait donc pas l'efflorescence de la vertu assurée de porter son fruit ? Telle était pourtant l'opinion générale. Au temps du grand prêtre à venir, disait le Testament des douze patriarches, croyant faire écho aux prophé-ties, « le péché disparaîtra, et les pécheurs cesseront de mal faire… et il donnera aux saints de manger de l'arbre de vie et l'esprit de sainteté sera sur eux. Et Béliar sera emprisonné par lui[109] ».

EXPLICATION DE LA PARABOLE DE L'IVRAIE (93)

Mt 13. 36 Alors, ayant quitté les foules, il vint à la maison.

Et ses disciples s'approchèrent de lui, disant : « Explique-nous bien la parabole de l'ivraie du champ. »

37 Il répondit en ces termes : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de
l'homme. 38 Le champ, c'est le monde. Le bon grain, ce sont les fils du
règne. L'ivraie, ce sont les fils du mal. 39 L'ennemi qui les a semés, c'est le

Diable. La moisson, c'est la consommation du siècle. Les moissonneurs, ce sont les anges.

40 De même donc que l'ivraie est ramassée et brûlée au feu, ainsi en sera-t-il dans la consommation du siècle. 41 Le Fils de l'homme enverra ses anges. Et ils enlèveront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, 42 et les jetteront dans la fournaise du feu : c'est là qu'il y aura les pleurs et grincements de dents ! 43 Alors les justes seront brillants comme le soleil, dans le Royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles, entende ! »

Non, hélas ! il n'en serait pas ainsi dans ce règne de Dieu que Jésus annonçait et fondait. La parabole était assez claire sur ce point décisif, et en tant que parabole. Elle était cependant susceptible d'une explication allégorique plus détaillée, que Jésus communiqua à ses apôtres pour les satisfaire. Lui-même était le semeur, et il distribuait sa parole dans le monde, avec la joie d'y réunir des disciples dociles. Mais le diable s'opposait à lui, et faisait lui aussi des adeptes. Jésus montrait la patience de Dieu supportant ce mélange jusqu'au jour où les anges viendront conduire les bons dans le royaume de Dieu, tandis que les méchants seront jetés dans la fournaise du feu.

Ainsi la perspective passait du règne de Dieu sur la terre au royaume de Dieu dans le ciel. Les auditeurs, fidèles aux doctrines du judaïsme, n'avaient aucun doute sur les destinées réservées dans l'avenir aux justes et aux pécheurs. Mais ils appliquaient au temps les conditions de l'éternité. Jésus n'était pas venu pour annoncer un cataclysme inévitable et définitif, mais pour améliorer les hommes en les amenant à Dieu : c'était cela le règne. La vertu s'exercerait à combattre le mal, sans prétendre le supprimer totalement, tentative impossible. Le semeur n'avait pas entendu paralyser l'effort en affirmant la vertu intrinsèque du règne de Dieu. Il ne prescrivait pas non plus l'indifférence en présence du mal, et la lutte contre le mal suppose des précautions contre l'influence des méchants. Il mettait seulement ses disciples en garde contre cette espérance irréalisable d'une extirpation totale du mal. La patience est bonne, même envers le mal qui vit en nous, et nous oblige à crier vers le Père.

PARABOLE DU GRAIN DE SÉNEVÉ (90)

† Lc 13. 18 Il disait donc : « À quoi est semblable le règne de Dieu, et à quoi le comparerai-je ?

19 Il est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et jeté dans son jardin.

Et il a crû.

Il est devenu un arbre et les oiseaux du ciel se sont abrités dans ses branches. »

Mc 4. 30 Et il disait : « À quoi pourrions-nous comparer le règne de Dieu ? ou en quelle parabole le mettrons-nous ?

… 31 C'est comme un grain de sénevé, qui, lorsqu'il a été semé sur la terre – étant la plus petite de toutes les graines qui sont sur la terre – 32 et lorsqu'il a été semé, il monte et devient plus grand que toutes les plantes potagères. Et il fait de grandes branches, de sorte que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre. »

Mt 13. 31 Il leur proposa une autre parabole, disant :

« Le règne des Cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et semé dans son champ. – 32 C'est certes la plus petite de toutes les graines. – Mais, lorsque [le sénevé] a crû, il est plus grand que les plantes potagères. Et il devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent et s'abritent dans ses branches. »

Jésus ne se lassait pas de prévenir le scandale de la foule et même de ses disciples. Le règne de Dieu, quelle grande chose ! Avec quel éclat ne devait-il pas paraître, quand déjà la Loi avait été donnée au Sinaï avec une si imposante solennité ! La mauvaise volonté du peuple avait fait échec à la Loi durant tout le courant de l'histoire. Mais le propre du règne de Dieu devait être précisément de s'imposer avec une puissance souveraine, atteignant d'un seul coup aux confins de l'univers. Le livre des Jubilés avait annoncé, un siècle auparavant : « Le Seigneur apparaîtra aux yeux de tous, et tous sauront que je suis le Dieu d'Israël[110] », etc.

On invoquait même le témoignage de la Sibylle, si respectée des païens : « Alors Dieu enverra du soleil un roi qui fera cesser sur toute la terre la guerre funeste[111]. » Les Pharisiens eux-mêmes, plus sobres dans

leurs descriptions du règne de Dieu que les voyants des Apocalypses, espéraient une restauration complète d'un seul coup par la manifestation de Dieu. « Aussi nous espérons en toi, notre Dieu, pour voir promptement la magnificence de ta force ; pour faire disparaître les idoles de la terre, et les faux dieux seront complètement détruits[112]. » Aussi, lorsque les prophètes parlaient de la venue de Dieu, les traducteurs juifs remplaçaient assez souvent la présence de Dieu par sa manifestation. La présence du Dieu caché devient pour eux un éblouissement extérieur.

Ce n'est pas ce qu'entend Jésus. Il compare le règne de Dieu, non plus seulement à un grain de blé, mais à une semence encore plus menue, à cette chose imperceptible qu'est un grain de sénevé ou de moutarde[113]. Les vaines figurations théâtrales s'évanouissent, et les auditeurs sont ramenés vers cette énergie intérieure qui importe seule. Mais, si petits que soient à l'extérieur les débuts du règne de Dieu, il croîtra assez pour abriter dans ses rameaux les oiseaux du ciel[114].

C'est lui, toujours le même, qui était petit et qui est devenu grand. Dire avec M. Loisy qu'il y a ici une antithèse entre la prédication évangélique et le royaume développé dans sa manifestation définitive[115], c'est revenir à cette manifestation que Jésus a exclue, c'est remplacer un mouvement continu par un coup de théâtre, une croissance normale par une transformation subite. C'est la prédication évangélique – car on la reconnaît encore dans cette petite graine –, qui elle-même deviendra un grand arbre. Sans doute il y aura un contraste saisissant entre le point de départ et un point postérieur de développement, car le règne aura grandi à l'extérieur, mais par sa propre vertu, sans cesser d'être ce qu'il était. Quant aux oiseaux du ciel abrités dans une ramure, on y reconnaissait aisément les hommes dociles à la doctrine de Jésus. Ainsi les premiers auditeurs étaient instruits, ils étaient préservés d'un préjugé fatal, de ce scandale où se sont buttés les Juifs. Pour nous l'enseignement a la portée d'une prophétie réalisée. L'histoire nous fait assister aux humbles commencements et au progrès du règne de Dieu, de synagogue en synagogue, de plage en plage, passant des Juifs hostiles aux païens méprisants. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour le voir établi dans le monde entier, accordant un abri à tant d'âmes qui y vivent pour Dieu, invitant et attendant les peuples qui voudront pratiquer sa justice et goûter la paix.

PARABOLE DU LEVAIN (91)

† Lc 13. 20 Et il dit encore : « À quoi comparerai-je le règne de Dieu ? 21 Il est semblable à du levain qu'une femme a pris et caché dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout ait fermenté. »	Mt 13. 33 Il leur dit une autre parabole : « Le règne des Cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et caché dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout ait fermenté. »

Le grain de sénevé devenu un arbre – nous dirions un arbuste – indiquait l'extension du règne de Dieu. Le pain fermenté ne tient pas beaucoup plus de place que le pain azyme, mais il prend une saveur différente. Au goût de tous les peuples, il est meilleur. Le règne de Dieu sera donc comme une force cachée, puisqu'elle est mêlée à la farine, mais agissante, dont les effets s'étendent à toute la pâte. Et assurément le règne de Dieu, tel qu'on l'attendait, devait être un règne meilleur : les Israélites étaient déjà bons, les Gentils devaient se convertir. Mais l'idée d'une vertu intérieure, qu'elle s'exerce dans l'âme ou parmi les hommes, était étrangère aux rêves des voyants. Les rabbins eux-mêmes, intarissables sur la transfiguration des plantes, des animaux, des hommes, ne parlent pas de cette vertu de Dieu qui, d'après saint Paul, est tout l'évangile[116].

Cette fois encore, une comparaison très simple de Jésus fait pressentir la doctrine de son grand apôtre, et se révèle à nous comme une prophétie. Si étonnante que soit l'extension de l'évangile, une autre doctrine comme l'Islam, s'étend encore sous nos yeux. Il n'a pu cependant s'imposer par la vertu d'une persuasion intime et n'a prévalu d'abord que par la force du glaive. Et ce ferment du christianisme, dans quel milieu avait-il été déposé pour éclairer les esprits, améliorer les mœurs, régler les rapports sociaux, pour diviniser les âmes !

PARABOLES DU TRÉSOR, DE LA PIERRE PRÉCIEUSE ET DU FILET

CONCLUSION (94. 95 ; 92. 96)

PARABOLE DU TRÉSOR ET DE LA PERLE PRÉCIEUSE (94)

Mt 13. 44 « Le règne des Cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé, l'a caché. Et dans sa joie, il va et vend tout ce qu'il a, et il achète ce champ-là.

[45] Le règne des Cieux est encore semblable à un homme marchand cherchant de belles perles. [46] Ayant trouvé une perle précieuse, il s'en alla, vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta. »

PARABOLE DU FILET (95)

Mt 13. [47] « Le règne des Cieux est encore semblable à un grand filet jeté dans la mer et qui ramène [des poissons] de toute espèce ; [48] lorsqu'il fut rempli, ils le tirèrent sur le rivage et, s'étant assis, ils ramassèrent les bons dans des vases et jetèrent dehors les mauvais. [49] Ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle ; les anges sortiront et sépareront les méchants du milieu des justes, [50] et il les jetteront dans la fournaise du feu : c'est là qu'il y aura les pleurs et les grincements de dents ! »

Après avoir esquissé les traits du règne de Dieu, Jésus engage ses auditeurs à s'en emparer, fallût-il sacrifier tous leurs biens. Il était donc à leur portée ? Il dépendait donc d'eux de l'acquérir ? Nul n'y songeait, de ceux qui s'attendaient à le voir survenir en majesté, transfigurant les éléments et les hommes, s'imposant par l'éclat du Seigneur Dieu. Mais il leur avait fait entendre que ce règne était une doctrine, celle-là même sans doute qu'il avait prêchée dans le sermon sur la montagne, et que les destinées de cette doctrine dépendaient de leurs dispositions. Le moment était donc venu de les inviter par des comparaisons familières à agir pour avoir le bénéfice du règne, comme ils n'hésitaient pas à faire, simplement pour gagner de l'argent. Ce sont les paraboles du trésor et de la perle, si claires et si pressantes.

Et comme on était sur les bords du lac, qu'il n'avait guère parlé que de l'agriculture ou du ménage, il termine par une comparaison qui met en scène les pêcheurs. Déjà il avait promis à Pierre de le faire pêcheur d'hommes. C'est encore cela, le règne de Dieu. Le grand filet ramène les poissons, bons et mauvais. Tant que la pêche n'est pas terminée, on les laisse grouiller ensemble. À la fin du temps se fera le discernement des bons et des mauvais, et ce sera pour toujours.

L'ENSEIGNEMENT EN PARABOLES (92)

|

Mc	Mt
Mc 4. 33 Et c'est par de nombreuses paraboles, comme celles-là qu'il leur proposait la parole, selon qu'ils étaient capables de [l']entendre ; 34 or il ne leur parlait pas sans parabole, mais il expliquait tout à ses propres disciples en particulier. (Suite, § 97.)	Mt 13. 34 Jésus dit tout cela aux foules en paraboles et il ne leur disait rien sans parabole, 35 afin que fût accompli ce qui avait été dit par le prophète en ces termes : *J'ouvrirai ma bouche en paraboles ; je dirai à haute voix des choses cachées depuis la Création.*

LE BON MAÎTRE DE MAISON (96)

Mt 13. 51 « Avez-vous compris tout cela ? Ils lui disent : « Oui. » 52 Il leur dit : « C'est ainsi que tout scribe initié à la doctrine du règne des Cieux est semblable à un homme maître de maison, qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. »

Enfin le Sauveur lui-même indique d'un trait le rapport entre la doctrine du sermon sur la montagne et le fait que le règne sera une parole animée de la vertu de Dieu. De même que Jésus est venu parfaire ou perfectionner la Loi, les futurs docteurs, initiés à cette parole, seront semblables « à un maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ».

LA LUMIÈRE IRA EN CROISSANT (87)

Lc	Mc	Mt
	1er *point.*	
Lc 8. 16 « Personne, après avoir allumé une lampe, ne la cache avec un vase ou ne la place sous un lit ; mais c'est sur un chandelier qu'il [la]	Mc 4. 21 Et il leur disait : « La lampe vient-elle pour être mise sous le boisseau ? ou sous le lit ? n'est-ce pas	(cf. Mt 5, 15, § 170).

place, afin que ceux qui entrent voient la lumière. (cf. 11, 33, § 170.)	pour être mise sur le chandelier ?	
	2e *point.*	
17 Car il n'y a rien de caché qui ne soit enfin découvert, ni de secret qui ne soit connu et ne vienne au grand jour. (cf. 12, 2, § 173.)	22 Car il n'y a rien de caché qui ne soit pour être découvert ; et rien n'est demeuré secret, si ce n'est pour être produit au jour. 23 Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »	(cf. Mt 10, 26, § 173).
	3e *point.*	
18 Voyez donc comment vous écoutez.	24 Et il leur disait : « Faites attention à ce que vous entendez.	
	On vous servira selon votre mesure, et l'on vous donnera encore plus ; (cf. Luc 6, 38b, § 70).	(cf. Mt 7, 2, § 70.)
	4e *point*	
Car celui qui a, on lui donnera ; et celui qui n'a rien, même ce qu'il pense avoir, lui sera enlevé ! » (cf. 19, 26, § 227). (Suite, § 83.)	25 Car celui qui a, on lui donnera ; et celui qui n'a rien, même ce qu'il a, lui sera enlevé ! »	Mt 13. 12 « Car celui qui a, on lui donnera et il sera dans la surabondance ; mais celui qui n'a rien, même ce qu'il a, lui sera enlevé ! » (Cf. § 85 et 25, 29, § 227.)

Pour ne point interrompre la série des paraboles relatives au règne de Dieu, nous n'avons pas parlé d'une indication très précieuse sur leur obscurité apparente ; elle ne devait être que temporaire et elle était conditionnée. Le moment n'était pas venu de faire toute la lumière, parce que c'est la condition de toute prophétie de ne paraître claire que lorsqu'elle est accomplie. Le règne de Dieu n'était proposé que comme une intuition de

l'avenir commencé. Dieu ne l'a jamais révélé comme un film des événements qui serait déroulé d'avance.

Ce n'était point une raison pour se cabrer, car déjà Jésus donnait une grande lumière, et la lumière n'est pas faite pour être mise sous le boisseau. S'il y avait encore quelque chose d'indistinct, la clarté viendrait plus tard. Faites bien attention, disait le Sauveur, à ce que vous entendez. C'est déjà un don très précieux. Un don en appelle en autre, au cas où l'on a le désir de profiter de ce qu'on a reçu. Sinon, cette petite lumière elle-même s'éteindra.

VI – MIRACLES. DISPOSITIONS FÂCHEUSES

LA TEMPÊTE APAISÉE (97)

Lc 8. 22 Or, il advint un certain jour qu'il monta dans une barque, [lui] et ses disciples. Et il leur dit : « Passons à l'autre rive du lac » ; et ils gagnèrent le large. 23 Or, pendant qu'ils naviguaient, il s'endormit. Et un tourbillon de vent fondit sur le lac. Et ils faisaient eau et étaient en danger.	Mc 4. 35 Et il leur dit en ce jour, le soir venu : « Passons à l'autre rive. » 36 Et ils laissent la foule, et ils l'emmènent, comme il est, dans la barque. Et d'autres barques étaient avec lui. 37 Et il se produit un grand tourbillon de vent. Et les vagues se jetaient dans la barque, de sorte que la barque était déjà remplie. 38 Or, lui était à la poupe, dormant sur le coussin.	Mt 13. 53 Il advint lorsque Jésus eut achevé ces paraboles, qu'il s'éloigna de là (54, § 100). 8. 18 Et Jésus, voyant des foules nombreuses autour de lui, donna l'ordre de s'en aller à l'autre rive… 23 Et lorsqu'il fut monté dans une barque ses disciples le suivirent. 24 Et voici qu'il se produisit un grand ébranlement dans la mer, de sorte que la barque fut cachée par les vagues. Lui cependant dormait…
24 Et s'étant rapprochés, ils le réveillèrent, en disant : « Maître ! Maître ! Nous périssons ! » Et, réveillé, il réprimanda le vent et la vague de l'eau. Et ils s'apaisèrent. Et le calme se fit. 25 Il leur dit : « Où est votre foi ? »	Et ils l'éveillent et lui disent : « Maître ! tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ! » 39 Et réveillé, il réprimanda le vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi ! » Et le vent s'abattit et il se fit un grand calme. 40 Et il leur dit : « Pourquoi êtesvous peureux ? n'avez-vous pas encore de foi ? »	25 Et s'étant rapprochés, ils le réveillèrent, en disant : « Seigneur ! sauve[-nous] ! nous périssons ! » 26 Et il leur dit : « Pourquoi êtes-vous peureux, [hommes] de peu de foi ? » Alors, se levant, il réprimanda les vents et la mer. Et il se fit un grand calme.

Effrayés, ils furent saisis d'étonnement, se disant les uns aux autres : « Qui est donc celui-ci qui donne des ordres même aux vents et à l'eau, et auquel ils obéissent ? »	41 Et ils furent saisis d'une grande frayeur. Et ils se disaient les uns aux autres : « Qui est donc celui-ci pour que même le vent et la mer lui obéissent ? »	27 Et les gens s'étonnèrent, disant : « Quel est celui-ci pour que même les vents et la mer lui obéissent ? »

Jésus n'avait rien révélé de ses intentions lorsqu'il dit à ses disciples : « Passons à l'autre rive. » D'après saint Marc, ce fut le soir même du jour où il prononça les paraboles sur le règne de Dieu. Peut-être a-t-il voulu laisser à ses Galiléens le temps de réfléchir, ou se soustraire à leur empressement au moment où il serait descendu sur la plage, ou voulait-il porter la bonne parole de l'autre côté du lac ? Un insuccès prévu ne l'eût point empêché de faire une tentative.

Ce qui est sûr, c'est que le départ fut inopiné. Les disciples obéissent, et sans recommander au Maître de prendre des précautions contre le froid de la nuit qui était venue, ils emmènent Jésus, comme il était. Il faut lire dans saint Marc ces détails, inutiles pour l'écrivain d'art, exprimant si bien la familiarité de cette vie en commun. Jésus, fatigué sans doute d'avoir parlé longuement et de toute son âme, abandonnait à ses disciples plus expérimentés que lui, le soin de la manœuvre et la peine ; il s'était assis à l'arrière, la place de l'hôte[117], et dormait incliné sur le coussin qui n'y manque jamais. Un grand vent survint. Sur le petit lac, les tempêtes se précipitant par la trouée du nord-ouest sont parfois redoutables, et les embarcations de ces pêcheurs étaient frêles. Un faux mouvement eût suffi à faire chavirer la barque qui déjà s'emplissait d'eau. Les rameurs inquiets, perdant quelque peu le respect, éveillent le dormeur : « Maître, vous ne vous souciez pas de ce que nous périssons ? » Lui gourmande le vent, et comme s'il s'était adressé à une personne importune, il dit à la mer : « Silence ! tais-toi ! » Et il se fit un grand calme. Alors aux disciples : « Pourquoi êtes-vous peureux ? N'avez-vous pas encore de foi ? » S'ils avaient eu une foi entière, ils auraient pensé que Jésus veillait sur eux, même en dormant. Cependant instinctivement ils ont eu recours à lui pour une assistance surnaturelle, car il ne les aurait pas sauvés en maniant l'aviron. Il a refusé à Satan de satisfaire sa faim par un miracle, mais il en fait un pour les siens, car leur confiance sera désormais plus assurée : ils savent maintenant que les vents et la mer obéissent à Jésus.

GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ AU-DELÀ DU LAC (98)

Lc 8. 26 Et ils abordèrent au pays des Géraséniens, qui est en face de la Galilée.

27 Comme il quittait [la barque et mettait pied] à terre, il se trouva en face d'un homme de la ville, possédé de démons ; et depuis longtemps, il n'avait pas mis d'habit ; et il ne demeurait pas dans une maison, mais dans les tombeaux.

28 Ayant vu Jésus, il poussa des cris, tomba à ses pieds et dit d'une voix forte : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Je t'en prie, ne me tourmente pas ! » – 29 Car il ordonnait à l'esprit impur de sortir de cet homme.

Car, bien des fois, il l'avait saisi. Et on l'attachait avec des chaînes et des entraves sous bonne garde. Et brisant les liens, il était poussé aux déserts par le démon.

30 Jésus lui demanda : « Quel est ton nom ? » Il dit : « Légion », car beaucoup de démons étaient entrés en lui.

31 Et ils le suppliaient de ne pas leur enjoindre de se rendre dans l'Abîme. 32 Or il y avait là, paissant dans la montagne, un

Mc 5. 1 Et ils arrivèrent sur l'autre rive, dans le pays des Géraséniens.

2 Et aussitôt qu'il eut quitté la barque, vint à sa rencontre sortant des tombeaux, un homme possédé d'un esprit impur,

3a qui avait [sa] demeure dans les tombeaux… (3b, après 8).

6 Et voyant Jésus de loin, il accourut et se prosterna devant lui. 7 Et vociférant d'une voix forte, il dit : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas ! » – 8 Car il lui disait : « Sors, esprit impur, de cet homme ! »

… 3b et personne ne pouvait plus le lier, même avec une chaîne. – 4 Car on l'avait souvent lié avec des entraves et des chaînes, mais il avait mis en morceaux les chaînes et brisé les entraves. – Et personne ne pouvait le dompter. 5 Et constamment, nuit et jour, il était dans les tombeaux et dans les montagnes, vociférant et se meurtrissant avec des pierres.

9 Et il lui demandait : « Quel est ton nom ? » Et il lui dit : « Légion [est] mon nom, car nous sommes nombreux ! »

10 Et il le suppliait instamment de ne pas les envoyer hors du pays. 11 Or il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de porcs qui paissait. 12 Et ils le supplièrent, disant : « Envoie-nous chez les porcs, pour que nous entrions en eux ! »

Mt 8. 28 Et lorsqu'il fut arrivé sur l'autre rive, dans le pays des Gadaréniens, vinrent à sa rencontre deux démoniaques, sortis des tombeaux, tellement incommodes que personne ne pouvait passer par ce chemin.

29 Et voici qu'ils firent des cris, disant : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous torturer avant le temps ? »

30 Or, il y avait loin d'eux un troupeau de nombreux porcs qui paissait. 31 Les démons le suppliaient, en disant : « Si tu nous expulses, envoie-nous dans le troupeau des porcs. »

troupeau de porcs assez nombreux. Et ils le supplièrent de leur permettre d'entrer dans ces porcs.

Et il [le] leur permit.

33 Les démons sortis de l'homme entrèrent dans les porcs. Et le troupeau s'élança de l'escarpement dans le lac et fut noyé.

34 Les pasteurs, ayant vu ce qui était arrivé, s'enfuirent et portèrent la nouvelle dans la ville et dans les hameaux.

35 [Les gens] sortirent pour voir ce qui s'était passé et vinrent vers Jésus et trouvèrent l'homme duquel étaient sortis les démons, vêtu et dans son bon sens, assis aux pieds de Jésus. Et ils prirent peur.
36 Ceux qui avaient vu leur racontèrent comment avait été sauvé celui qui avait été possédé du démon.
37 Et toute la population du territoire des Géraséniens lui demanda de s'éloigner d'eux, parce qu'ils étaient saisis d'une grande crainte.
Et lui, étant monté dans une barque, s'en
retourna. 38 L'homme de
qui étaient sortis les démons lui avait demandé la faveur d'être avec lui. Mais il le congédia,

13 Et il [le] leur permit.

Alors les esprits impurs sortirent [de l'homme] et entrèrent dans les porcs. Et le troupeau s'élança de l'escarpement dans la mer, au nombre d'environ deux mille, et ils se noyèrent dans la mer.
14 Et ceux qui les faisaient paître s'enfuirent et portèrent la nouvelle dans la ville et dans les hameaux ;

et [les gens] vinrent pour voir ce qui
s'était passé. 15 Et ils arrivent auprès de
Jésus, et voient le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens, lui qui avait eu Légion. Et ils prirent peur.
16 Et ceux qui avaient vu leur racontèrent comment [cela] était arrivé au démoniaque, et l'affaire des porcs.
17 Et ils se mirent à le supplier de s'éloigner de leurs frontières.

18 Et comme il montait dans la barque, celui qui avait été possédé du
démon, lui demandait d'être avec lui. 19
Et il ne lui permit pas ; mais il lui dit : « Retire-toi dans ta maison, auprès des tiens ; et annonceleur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et qu'il a eu pitié de toi. »
20 Et il s'en alla, et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui. Et tous étaient dans l'admiration (cf. § 116).

32 Et il leur dit : « Allez ! »

Alors ils sortirent pour aller dans les porcs. Et voici que tout le troupeau se lança de l'escarpement dans la mer, et ils périrent dans les eaux.

33 Or, les pasteurs s'enfui-rent. Et étant allés dans la ville, ils racontèrent tout, et ce qui s'était passé pour les démoniaques.
34 Et voici que toute la ville sortit à la rencontre de Jésus ; et,

l'ayant vu, ils le supplièrent de s'éloigner de leurs frontières.

9. 1a Et montant dans une barque,

disant : 39 « Retourne dans ta maison, et raconte tout ce que Dieu a fait pour toi. »

Et il s'en fut, publiant par toute la ville ce que Jésus avait fait pour lui.

La tempête apaisée, Jésus et les disciples abordèrent. Ce qui se passa alors est raconté par les trois premiers évangélistes. Nous suivrons le récit le plus détaillé, celui de Marc, que Luc avait sûrement sous les yeux, tandis que Matthieu s'était contenté d'un croquis sommaire[118].

À peine Jésus avait-il débarqué qu'il fut en quelque sorte assailli par un être sauvage, sorti des tombeaux où il faisait sa demeure. On avait souvent essayé de le lier avec des entraves et avec des chaînes, comme on faisait encore avant la grande guerre en Palestine, où l'on voyait de malheureux fous attachés avec des chaînes de fer aux porches des églises. Mais cet homme, d'une force peu commune, brisait les entraves et mettait en morceaux les chaînes, puis se jetait dans la montagne qui domine le lac, vociférant et se meurtrissant à coups de pierre.

Jésus reconnut aussitôt, de sa science des choses invisibles, qu'il était possédé du démon, et il dit : « Sors, esprit impur de cet homme ! » Mais lui : « De quoi t'occupes-tu, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas ! » Ainsi, par une ironie plaisante, c'est le démon qui en quelque sorte exorcise Jésus, au nom de Dieu, et cependant il le prie, et il le salut comme fils du Très-Haut. C'était le nom que les gentils donnaient au Dieu des Juifs, puisque son nom propre, qui ne devait pas être prononcé, leur était inconnu.

Ainsi celui qui exerçait un empire tyrannique sur sa victime, en dépit de son adjuration, se sentait désarmé en face de Jésus. Nous sommes loin de ce prétendu dualisme reproché aux évangélistes, qui aurait dressé un rival en face de Dieu. Pour se conformer à l'usage des exorcistes, Jésus ordonne au démon de se faire connaître. Le démon se dérobe en répondant : « Légion ! car nous sommes nombreux », ce qui dut faire frémir les disciples, car une légion comprenait six mille hommes, un véritable corps d'armée pour le temps. Et cependant ce démon ou cette multitude – Marc emploie encore le singulier, puis le pluriel – supplient Jésus de ne pas les envoyer hors d'un

pays où ils se trouvaient si bien, car il était surtout habité par des idolâtres. Fallait-il renoncer à leurs hommages pour être enchaînés dans l'abîme, où les attendait un châtiment terrible ? Et comme il y avait là un grand troupeau de porcs qui paissaient, les démons, méditant peut-être de jouer un bon tour à Jésus en excitant les riverains contre lui, supplient qu'il leur permette, s'ils doivent lâcher leur homme, de se réfugier dans les porcs. Mince dédommagement, mais qu'on ne pouvait leur refuser ! – Jésus ne fut certes pas dupe de leur manœuvre, mais il dédaigna d'user de tout son droit, et accorda cette licence. Les démons ne se le font pas dire deux fois. Ils se jettent dans les porcs et le troupeau – environ deux mille – se précipite dans le lac. Non qu'ils aient fait un saut périlleux du haut d'un rocher, car il y a toujours un intervalle, parfois considérable, entre la montagne et le bord de l'eau[119], mais parce que leur élan les emporte d'un seul trait depuis les hauteurs.

Les pasteurs sont saisis d'effroi et d'émoi ; ils courent rendre compte à la ville. On vient. Que s'est-il passé ? L'attitude du démoniaque le leur fait entendre. Cet homme, à peine un homme, une véritable bête furieuse, était assis, vêtu, et dans son bon sens. Bientôt les nouveaux venus ont tout appris, l'apparition du possédé et sa guérison, d'où procéda l'impulsion furibonde des porcs. Ils avaient perdu un capital important, mais leur pays était délivré d'une influence malfaisante qui s'attaquait même aux personnes et les réduisait à l'état des bêtes. Que faire ? S'en prendre à Jésus, investi d'un tel pouvoir, n'était pas très prudent. Lui rendre grâces, c'était reconnaître en lui un envoyé du Dieu d'Israël. Jusqu'à ce jour on s'en tirait encore à bon compte avec les esprits mauvais, par des offrandes et des sacrifices. Ils prièrent poliment Jésus de s'éloigner.

Quelqu'un du moins avait compris, avait été touché, et puisque Jésus allait s'éloigner, il voulait le suivre. C'était le pauvre démoniaque. Jésus ne le rebuta point, mais lui donna à entendre qu'il ferait mieux l'œuvre de Dieu en restant parmi les siens. Il l'estima assez pour juger que, à lui tout seul, il ne faillirait pas à cet office. Il serait comme un témoin irrécusable de l'acte divin qui avait rendu sa dignité humaine à un esclave du démon : « Retire-toi dans ta maison, auprès des tiens, et annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et qu'il a eu pitié de toi. »

Moins connu que Magdeleine, dont Jésus avait chassé sept démons, et qui devint « l'apôtre des apôtres », cet homme aussi fut un apôtre, et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui.

Don incommensurable, épanchement de la miséricorde que ne savent pas apprécier ceux qui mettent en balance la perte d'un troupeau de porcs. Ils trouvent que Jésus en prenait bien à son aise avec le droit de propriété, lui le souverain Maître ! Mais les démons avaient-ils attendu sa permission formelle pour nuire, et n'auraient-ils pas commis d'autres méfaits ? Ceux-là étaient réduits à l'impuissance.

D'ailleurs la mauvaise volonté des riverains ne lui permet pas de compléter son œuvre en les délivrant de l'esclavage des démons. Il charge le possédé guéri de leur porter la parole : première amorce de la conversion des gentils ! Cette Décapole en effet, ou « les dix villes », conquise par Alexandre Jannée, avait été affranchie du joug des Juifs par Pompée. On n'était pas toujours d'accord pour désigner les dix villes qui la composaient : Gérasa et Gadara en faisaient partie, ainsi que Scythopolis.

Où faut-il placer le théâtre des événements ?

La difficulté est célèbre et mérite qu'on s'y arrête, surtout à cause des variantes du texte évangélique. Marc parle du « pays des Géraséniens ». Mais Gérasa, ville célèbre (aujourd'hui *Djérach*), était située à environ trente milles au sud-est des bords du lac. De loin, de Rome dans ce cas, l'éloignement perdait de son importance : mais l'écart est vraiment trop considérable. Le Matthieu grec a sûrement écrit : « pays des Gadaréniens », mais Gadara, ville admirablement posée sur une haute colline au sud du lac, en était séparée par le Hiéromax où les porcs se seraient noyés. Aussi Origène a-t-il conclu nettement qu'aucun de ces noms n'était vraisemblable, et sur l'assurance qu'on lui a donnée d'une ancienne ville de Gergésa située au bord du lac, il a proposé ou du moins fait prévaloir dans de nombreux manuscrits la leçon « pays des Gergéséens ou Gergéséniens », ancienne population chassée par les Israélites[120] : conjecture trop érudite, sur laquelle on ne peut s'appuyer.

On notera cependant que, si les noms diffèrent, ce ne sont pas précisément ceux d'une ville, mais d'une région qui pouvait être assez étendue, la capitale étant plus ou moins rapprochée du lac. Et, en dépit des variantes, les évangélistes n'avaient sûrement en vue qu'un même point sur la rive orientale du lac.

Grâce à des recherches persévérantes, il semble qu'on puisse aujourd'hui déterminer ce point avec une véritable probabilité.

Le point de départ sur le sol est le lieu d'où les porcs se sont précipités dans le lac. Nulle part une descente abrupte de la montagne n'aboutit

exactement jusqu'à l'eau, souvent fort éloignée des pentes. Mais au lieu nommé *moqâ edlô*, marqué par une source sulfureuse où se trouve la borne qui limite la Palestine et la Syrie, la rive n'a guère que trente mètres de large, distance qui a dû être moindre autrefois. Au-dessus de ce point la côte est très escarpée, avec des grottes naturelles dont on ne saurait affirmer qu'elles ont été des tombeaux, mais qui ont pu cependant servir à cet usage[121].

Ce point reconnu, quelle était la ville voisine ? On pouvait hésiter entre deux ruines. Au sud *Qalaat-el-Hosn* nous paraît répondre exactement à la description de la ville que Josèphe nomme Gamala, dessinant en face de Tibériade la forme gigantesque d'une bosse de chameau, d'où son nom. Près de là se trouvent de nombreux tombeaux creusés dans le roc, qui ont pu servir d'habitation, étant même munis de portes de basalte[122]. Mais le nom ne ressemble pas à ceux de l'évangile, et il n'y eut jamais là aucune tradition.

Du côté du nord, à environ deux kilomètres de *moqâ edlô* se trouve le village en ruines de *Koursi*, qui en arabe signifie « siège ». Mais le père Abel a très bien montré[123] que la forme grecque du nom, *Chorsia*, était une transcription de l'araméen et existait avant les Arabes, car ce lieu fut visité au VIe siècle par saint Sabas qui y pria, sans doute pour commémorer un souvenir évangélique : la tradition postérieure y a vu le village dont nous cherchons l'emplacement. Et en effet, à l'est du village actuel, on discerne encore les murs d'une ville byzantine[124].

Le nom araméen de *Chorsia* a pu donner naissance au pays des Géraséniens de Marc et au Gergésa d'Origène, tandis que Matthieu préférait un nom plus connu : Gadara, ville hellénisée très célèbre.

Ainsi le lieu de la délivrance du possédé serait *moqâ edlô*, et la ville voisine Koursi, sauf à chercher peut-être plus loin et vers le sud les tombeaux habités par le démoniaque qui errait dans toute la montagne.

LA FILLE DE JAÏRE ET L'HÉMORROÏSSE (99)

Lc 8. 40 Quand Jésus fut de retour, la foule lui fit accueil, car tous l'attendaient.	Mc 5. 21 Et Jésus, ayant regagné l'autre rive dans la barque, une foule nombreuse s'assembla de nouveau autour de lui. Et il était au bord de la mer.	Mt 9. 1b il traversa [la mer de Galilée] et alla dans sa propre ville (2-17, §§ 48 ss.).

41 Et voici que vint un homme nommé Jaïre. Et il était chef de la synagogue. Et tombant aux pieds de Jésus, il le suppliait d’entrer dans sa maison, 42 parce qu’il avait une fille unique, [âgée] d’environ douze ans, et qui se mourait.	22 Or, l’un des chefs de synagogue, nommé Jaïre, se présente, et le voyant, tombe à ses pieds 23 et le supplie avec instance, disant : « Ma petite fille est à toute extrémité ; viens lui imposer les mains, afin qu’elle soit sauvée ! et qu’elle vive ! »	18 Comme il leur parlait ainsi, voici qu’un chef, s’étant approché, se tenait prosterné devant lui, disant : « Ma fille est morte tout à l’heure ; mais viens imposer ta main sur elle, et elle vivra. »
Pendant qu’il s’y rendait, la foule l’étouffait.	24 Et il s’en alla avec lui. Et une foule nombreuse le suivait et se pressait contre lui.	19 Jésus, s’étant levé, le suivait, avec ses disciples.
43 Et une femme atteinte d’un flux de sang depuis douze ans, [et] qui, ayant dépensé tout son avoir en médecins, n’avait pu être guérie par personne,	25 Or une femme atteinte d’un flux de sang depuis douze ans – 26 et qui avait eu beaucoup à souffrir du fait de nombreux médecins, et qui avait dépensé tout son avoir sans aucun profit et qui allait plutôt [de mal] en pis – 27 ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule, par derrière et toucha son vêtement. 28 Car elle [se] disait : « Si je touche du moins quelque partie de ses vêtements, je serai guérie. »	20 Voici qu’une femme atteinte d’un flux de sang depuis douze ans,
44 s’étant approchée par derrière, toucha la houppe de son vêtement.	29 Et aussitôt sa source de sang fut tarie. Et elle sentit dans son corps qu’elle était guérie de son infirmité.	s’approchant par derrière, toucha la houppe de son vêtement ; 21 car elle se disait en elle-même : « Si seulement je touche son vêtement, je serai guérie. »
Et aussitôt son flux de sang s’arrêta.	30 Et aussitôt Jésus, ayant conscience en lui-même qu’une vertu sortait de lui, se retournant dans la foule, disait : « Qui a touché mes vêtements ? » 31 Et ses disciples lui disaient : « Tu vois la foule qui te presse, et du dis : Qui m’a touché ?	
45 Et Jésus dit : « Qui m’a touché ? » Tous s’en défendant, Pierre et ceux qui étaient avec lui lui dirent : « Maître, la foule t’entoure et te presse ! » 46 Jésus dit : « Quelqu’un m’a touché, car j’ai senti qu’une vertu était sortie de moi.	32 Et il regardait autour, pour voir celle qui avait fait cela. 33 Or la femme effrayée et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint, tomba à ses pieds et lui dit toute la vérité.	22 Or, Jésus se retourna. et, la voyant,

47 La femme, se voyant découverte, vint toute tremblante et, tombant à ses pieds, raconta devant tout le peuple pourquoi elle l’avait touché et comment elle avait été guérie aussitôt.

48 Il lui dit : « [Ma] fille, ta foi t’a sauvée ; va en paix. »

49 Comme il parlait encore, quelqu’un de chez le chef de la synagogue se présente, disant : « Ta fille est morte ; n’importune plus le Maître. » 50 Jésus entendit et s’adressa à lui : « Ne crains pas ; fais seulement un acte de foi, et elle sera sauvée. »

51 Arrivant à la maison, il ne laissa entrer personne avec lui, si ce n’est Pierre et Jean, et Jacques, et le père de l’enfant et la mère.

52 Tous pleuraient et se lamentaient sur elle.

Il dit : « Ne pleurez pas ; car elle n’est pas morte, mais elle dort. » 53 Et ils se moquaient de lui, sachant qu’elle était morte.

54 Or, l’ayant prise par la main, il dit à haute voix : « Enfant, réveille-toi ! »

34 Alors il lui dit : [Ma] fille, ta foi t’a sauvée, va en paix, et sois guérie de ton infirmité. »

35 Comme il parlait encore, on se présente de chez le chef de synagogue, en disant : « Ta fille est morte ; pourquoi importunes-tu le Maître ? » 36 Or, Jésus, entendant ce qu’on vient de dire, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois, seulement. »

37 Et il ne permit à personne de venir avec lui, si ce n’est à Pierre, et à Jacques et à Jean, le frère de Jacques. 38 Et ils arrivent à la maison du chef de synagogue, et il aperçoit une rumeur et des gens qui se lamentent et poussent de grands cris.

39 Et en entrant, il leur dit : « Pourquoi cette rumeur et ces lamentations ? L’enfant n’est pas morte, mais elle dort. » 40 Et ils se moquaient de lui.

Mais lui, les ayant tous mis dehors, prend le père de l’enfant et la mère, et ceux qui étaient avec lui, et il pénètre là où était l’enfant.

41 Et prenant la main de l’enfant, il lui dit : « *Talitha, koum !* », ce qui signifie : « Petite, je te [le] dis, lève-toi ! »

42 Et aussitôt la petite fille se leva. Et elle marchait – car elle avait douze ans.

Et aussitôt ils furent saisis d’une grande stupeur. 43 Et il leur recommanda avec instance que personne ne le sût. Il dit aussi qu’on lui donnât à manger.

il dit : « Aie confiance, [ma] fille, ta foi t’a sauvée. » La femme fut guérie dès cette heure-là.

23 Jésus, arrivant à la maison du chef,

et voyant les joueurs de flûte et la foule menant un bruit confus,

24 disait : « Retirez-vous ; car la petite fille n’est pas morte, mais elle dort. » Et ils se moquaient de lui.

25 Lorsqu’on eut fait sortir la foule,

il entra,

la prit par la main,

et la petite fille se leva.

55 Et son esprit lui revint, et elle se leva aussitôt. Et il prescrivit qu'on lui donnât à manger. 56 Et ses parents furent stupéfaits. Mais il leur recommanda de ne dire à personne ce qui était arrivé. (Suite, § 101.)		26 Et le bruit qui s'en fit se répandit dans toute cette contrée. (Suite, § 163.)

Saint Marc et saint Luc ont rapporté en détail l'histoire du possédé du pays des Géraséniens, quoiqu'elle ait abouti en apparence à une déconvenue. Ils racontent avec le même soin deux miracles qui n'ont pas fait une grande sensation, au moins sur le moment, le premier parce qu'il a été comme dérobé à la bonté du Sauveur, le second parce que Jésus prit des mesures pour qu'il ne fût pas connu de sitôt. On voit dans ces cas assez clairement la pensée des évangélistes, acceptée par les premiers fidèles. En parlant des miracles ils ne font point toujours appel à la croyance générale, au témoignage de tout un peuple. Il suffit, pour qu'un miracle soit digne de foi, qu'il ait été attesté par ces témoins que Jésus avait choisis, et qui seront aussi les garants de sa résurrection. C'est un dessein qu'on connaissait fort bien[125], et qui mettait en relief le principe d'autorité et de hiérarchie.

Cependant, il était devenu impossible à Jésus de se soustraire à la curiosité de la foule. Lors de son débarquement, à Capharnaüm ou tout près de là, on l'entoura avant même qu'il eût quitté la rive. Un homme important, nommé Jaïre, peut-être le président de la synagogue ou du moins l'un de ses membres principaux, traverse cette presse et tombe aux pieds de Jésus, suppliant : « Ma fille, encore enfant, est à l'extrémité, venez lui imposer les mains, afin qu'elle soit sauve et quelle vive ! » Sans mot dire, Jésus le suit, sensible à cette douleur et à cette foi. Si le père, dans son trouble, a semblé lui indiquer comment il devait opérer le miracle, c'est qu'il a vu souvent Jésus imposer les mains sur les malades et les guérir. La foule, intéressée, n'en est que plus dense autour du guérisseur.

Cependant une femme avait résolu de l'aborder. Atteinte d'une perte de sang depuis douze ans, ayant dépensé tout son avoir en consultant les médecins sans profit – son mal empirait plutôt –, elle n'avait plus d'espoir que dans un miracle. Mais son cas la rendait impure d'après la loi[126]. Si

l’on avait seulement soupçonné qu’elle en fût atteinte, elle eût été chassée sans pitié et accablée de reproches pour avoir exposé tant d’Israélites à une pareille contamination. Elle ne pouvait donc même pas solliciter à haute voix sa guérison. N’osant pas forcer ouvertement la consigne comme le lépreux, il ne lui restait d’autre ressource que d’entrer en contact, par surprise, avec celui qui répandait autour de lui une telle énergie divine. Elle s’approche par derrière, craignant d’être repoussée si elle se laissait trop voir, et parvient à toucher la houppe de son vêtement, c’est-à-dire cette touffe de brins de laine que les Juifs attachaient aux quatre extrémités de leur manteau. La loi était formelle[127], et Jésus s’y conformait ponctuellement. Aussitôt cette femme se sentit guérie. Comme le notent saint Marc et saint Luc, un pareil miracle ne s’était pas produit à l’insu de celui qui en était l’auteur. Une vertu salutaire était sortie de lui, il en avait eu conscience, il y avait donc consenti. Et en effet, sans parler de la lumière divine qui éclairait son intelligence humaine et lui permettait de voir toujours Dieu face à face, Jésus, ayant la mission d’un prophète et d’un thaumaturge, recevait des clartés spéciales sur les faits surnaturels. Cependant, il pose très sérieusement la question : « Qui a touché mes vêtements ? » Il ne voyait pas cette femme de ses yeux. Comme tout autre à sa place, il acquérait par l’exercice de ses sens et de son intelligence des notions d’origine expérimentale : c’était une des conditions de son abaissement, lorsqu’il avait assumé notre nature avec son infirmité native et sa faculté de se développer. Si bien que Marc n’hésite pas à noter que Jésus regardait autour de lui pour voir qui avait fait cela.

Ses disciples, Pierre à leur tête, ne s’étonnent pas qu’il interroge pour savoir ; pourtant la question leur paraît naïve, et ils ne s’en cachent pas : « Vous voyez la foule qui vous presse, et vous dites : Qui m’a touché ? » Mais c’est tout le monde ! – La femme, elle, savait ce qu’il en était ; elle s’avança, effrayée et tremblante, et lui avoua toute la vérité qu’il connaissait déjà. Le Maître ne veut pas qu’elle s’imagine qu’il est loisible de le contraindre ou de le surprendre, comme les païens l’attendaient des pratiques de la magie. Ce qui lui a valu la guérison, ce n’est pas un attouchement furtif, c’est sa foi. Elle est guérie de son infirmité, elle se retire l’âme apaisée.

Et ainsi cette femme disparaît de l’évangile. La légende a essayé de suppléer à ce silence. Les actes de Pilate[128], apocryphes, la nomment Véronique. Eusèbe, évêque de Césarée au XVe siècle, esprit critique, s’est

fait l'écho d'une tradition qui la disait originaire de Panéas[129]. Elle aurait même fait fondre en bronze, sur une stèle placée près de la porte de sa maison, sa propre image, agenouillée devant un homme qui tendait la main vers elle[130].

Cet épisode n'avait qu'à peine ralenti la marche du groupe dont Jésus était le centre. Il parlait encore, qu'on vint dire au chef de la synagogue : « Il est inutile d'importuner le Maître davantage ; ta fille est morte. » Avant même qu'il eût pris un parti, Jésus, qui avait tout entendu, lui dit : « Ne crains pas, crois seulement. » Un miracle avait été accordé à la foi : sa promesse aurait son effet, pourvu que la foi fût stable ; la mort ne changeait rien à son dessein arrêté. Cependant il ne laisse entrer dans la maison que Pierre, avec Jacques et Jean son frère, les témoins des plus grands mystères. Il y avait déjà à la porte un groupe qui se lamentait et poussait des cris. Jésus leur dit : « Cessez tout ce bruit et ces larmes : l'enfant n'est pas morte, elle dort. » La mort est souvent comparée à un sommeil ; une mort qui devait lâcher sa proie ne faisait qu'imiter le sommeil. Pourtant la mort avait été constatée. On se moqua. S'il ne savait même pas que l'enfant était morte, que venait-il faire ? L'aurait-il seulement guérie ? Qui eût pensé qu'il avait le pouvoir de ressusciter après cet aveu d'ignorance ?

Malgré tant de miracle, l'ovation n'était pas perpétuelle. Le moindre incident, exploité par le scepticisme, faisait tomber l'enthousiasme.

Sans répondre, Jésus renvoie tous ces pleureurs inutiles dont quelques-uns ne pensaient qu'à leur gain ; il entre avec le père et la mère, suivi de ses trois disciples, et touchant la main de la jeune fille, il la rend à la vie.

Élie[131] et Élisée[132] avaient ressuscité les morts. Mais quelle lutte, on peut dire contre Dieu, dans une prière instante, puis ce corps du prophète allongé sur un cadavre : « la bouche sur la bouche, les yeux sur les yeux, les mains sur les mains », pour le réchauffer et contraindre l'âme à y rentrer ! À Jésus il avait suffi d'un geste très simple et d'un ordre souverain. Aussi saint Marc voulut-il conserver ces deux paroles dans la langue araméenne, telles que Jésus les avait prononcées : *Talitha koum*, jeune fille, levez-vous.

Et voici une différence encore, qui marque moins le pouvoir de Jésus que sa bonté. Les prophètes avaient rendu le fils à sa mère, ce qu'avait fait aussi Jésus pour le jeune homme de Naïn. Cette fois, voyant les parents dans la stupeur, il invite à donner à manger à la fillette : elle était rendue à la vie normale à l'âge de douze ans.

En même temps le Maître imposait le secret. Il fut assez bien gardé. Les ricaneurs refusèrent sans doute de se rendre à l’évidence, préférant se donner à eux-mêmes un démenti. Les évangélistes ne relatent aucun transport, aucune action de grâces. Saint Matthieu dit seulement que ce bruit se répandit dans tout le pays.

JÉSUS EXPULSÉ VIOLEMMENT DE NAZARETH (100)

	Mc 6. 1 Et il sortit de là (cf. Mt 13, 53, § 97), et il vient dans sa patrie. Et ses disciples le suivent.	Mt 13. 54 Et étant venu dans sa patrie,
	2 Et quand vint un [jour de] sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue ;	Il les enseignait dans leur synagogue,
† Luc 4. 22b Et [tous] disaient : « N’est-ce pas là le fils de Joseph ? »	et les nombreux auditeurs étaient frappés d’étonnement, [et] disaient : « D’où lui vient cela, et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et [comment] de tels miracles se font-ils par ses mains ? » 3 N’est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, et de José, et de Jude, et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous ? » Et ils se scandalisaient à son sujet.	de façon qu’ils étaient frappés d’étonnement et disaient : « D’où lui vient cette sagesse, et [ces] miracles ? 55 N’est-ce pas le fils du charpentier ? Sa mère n’a-t-elle pas nom “Marie” et ses frères “Jacques” et “Joseph” et “Simon” et “Juda” ? 56 Et ses sœurs ne sontelles pas toutes parmi nous ? D’où lui vient donc tout cela ? » 57 Et ils se scandalisaient à son sujet.
23 Et il leur dit : « Sûrement vous me direz cette parabole : Médecin, guéris-toi toi-même ! Tout ce qu’on nous dit être arrivé à Capharnaüm, fais-le ici aussi, dans ta patrie ! »		
24 Or, il [leur] dit : « Je vous le dis	4 Et Jésus leur disait :	Jésus leur dit : « Un

en vérité, aucun prophète n’est en faveur dans sa patrie. 25 Mais je vous le dis en vérité, il y avait en Israël beaucoup de veuves du temps d’Élie, quand le ciel fut fermé durant trois ans et six mois, lorsqu’il y eut une grande famine dans tout le pays ; 26 et Élie ne fut envoyé à aucune d’entre elles, mais plutôt à Sarepta, de la région de Sidon, auprès d’une femme veuve. 27 Et il y avait dans Israël beaucoup de lépreux, sous le prophète Élisée ; et aucun d’eux ne fut purifié, mais plutôt le syrien, Naaman. » 28 En entendant ces paroles, tous dans la synagogue furent remplis de colère, 29 et s’étant levés, ils le poussèrent hors de la ville et le conduisirent jusqu’au sommet de la colline sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter…	« Un prophète n’est méprisé que dans sa patrie, et parmi ses parents et dans sa maison. »	prophète n’est méprisé que dans sa patrie et dans sa maison. »
30 Mais lui, passant au milieu d’eux, s’en allait.	5 Et il ne put faire là aucun miracle, si ce n’est qu’il guérit quelques malades en leur imposant les mains. 6a Et il s’étonnait de leur incrédulité.	Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité (Suite, § 104).

[Jn 6. 42a et ils disaient : « N’est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? » § 109. 4. 44 En effet, Jésus lui-même a attesté qu’un prophète n’est pas honoré dans son propre pays. § 37.]

Depuis déjà longtemps, Capharnaüm, où Jésus résidait désormais, était le centre de sa prédication. Il n’oubliait pas cependant sa petite patrie, cette humble cité de Nazareth où il avait été nourri, où il avait grandi, consacrant tant d’heures au travail et à la prière, mais surtout à parfaire son chef d’œuvre, l’âme de Marie. Joseph, qu’il avait aimé comme un père, était mort, et ce qu’il avait en vue, ce n’était pas une visite à ses proches, mais l’annonce du règne de Dieu.

Si nous avons eu raison de répartir en deux épisodes le récit de saint Luc, cette visite était la seconde. La première fois les gens de Nazareth, fiers de la réputation naissante de leur compatriote, n'avaient témoigné qu'un étonnement sympathique de sa façon de prêcher. D'après les trois synoptiques, l'expulsion suivit immédiatement l'accueil chaleureux. Mais un revirement si complet ne s'explique guère sans qu'une circonstance nouvelle ait ulcéré les cœurs. Ceux de Nazareth auraient pu, comme d'autres, se montrer froids, et de plus méprisants, parce qu'ils connaissaient les humbles origines de Jésus : ce n'était pas une raison pour essayer de le jeter dans un précipice, comme le raconte saint Luc. Cet emportement subit suppose une haine longuement mûrie, et il n'est point malaisé d'en reconnaître la cause : leur compatriote les avait quittés et c'est Capharnaüm qui recueillait le bénéfice de ses miracles. Cette jalousie perce assez dans la façon dont Jésus exprime leur pensée : « Tout ce qu'on nous dit être arrivé à Capharnaüm, fais-le aussi dans ta patrie[133]. »

Nous supposons donc qu'il faut mettre quelque peu de temps entre les deux scènes ; la première a dû avoir lieu au temps marqué par Luc, la seconde au temps indiqué par Marc et Matthieu. Dès lors toute cette histoire se présente avec un mouvement très naturel, qui va de l'admiration à la défiance, puis à la fureur, avec l'intervalle que suppose le changement des cœurs.

Tout d'abord la mauvaise humeur se fait jour. De quel droit vient-il enseigner ? Nous le connaissons trop pour faire crédit à ses paroles. Il a fait parmi nous l'office de charpentier… n'est-ce pas le fils de Marie, le frère de Jacques et de José et de Jude et de Simon ? Lui n'a pas jugé à propos de demeurer à Nazareth, mais ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous ?

Comme Jésus ne leur demande pas de le reconnaître en qualité de Messie, ils ne font aucune réflexion sur le rêve absurde d'un artisan qui se croirait appelé au trône. Mais il se pose en docteur, et ils savent bien qu'un charpentier n'a pas le temps d'étudier beaucoup. On dit qu'il fait des miracles. Alors pourquoi travail-lait-il pour vivre ? Médecin, pensaient-ils, guéris-toi toi-même ! Jusqu'alors un prophète apparaissait dans un accoutrement étrange venant d'un pays ignoré, comme Élie le Thesbite se dressa devant Achab, et Amos de Thécué devant le prêtre du sanctuaire de Béthel. Tandis que Jérémie, qu'on avait vu grandir dans l'humble bourg d'Anathoth, avait essuyé les mépris et les mauvais traitements. Il n'est pas de grand homme pour ceux qui ont vu bégayer l'enfant, en tout cas il n'a

pas à faire la leçon à ceux qui lui ont donné des taloches. Jésus n'ignorait pas tout cela, et qu'un prophète est mal reçu dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison. Mais puisque ses compatriotes le savaient si bien, ils devaient en admettre la conséquence : on se prive ainsi des grâces apportées par les prophètes à ceux qui croient en eux. Ceux qui en profitent sont des étrangers, comme furent la veuve de Sarepta au temps d'Élie, et Naaman le Syrien au temps d'Élisée[134]. Qu'ils ne s'étonnent donc pas s'il n'opère pas parmi eux les mêmes miracles qu'à Capharnaüm : la foi est la disposition normale qui implore le miracle et qui l'obtient. La mauvaise volonté a le triste pouvoir de faire obstacle à la puissance de bonté.

L'allusion à Capharnaüm, à des païens préférés aux Israélites, déchaîna la fureur en pleine synagogue. Ils sont exaspérés que Jésus ait découvert la mauvaise racine de leur jalousie. Ils le conduisent jusqu'au sommet de la colline sur laquelle leur ville était bâtie pour le précipiter… Mais lui, sans se rendre invisible, par le seul ascendant de sa personne, passe au milieu d'eux sans qu'on ose le poursuivre.

Où était ce précipice ? Nous l'avons déjà indiqué[135]. On avait cherché au sud de Nazareth, où les précipices ne manquent pas, mais ils sont trop éloignés de la ville. Une tradition émanée de la piété des anciennes générations, consacrée par un petit sanctuaire, indique le lieu où Marie aurait assisté, anxieuse, à cette scène. Les disciples y étaient. Ce fut, pour eux, un symbole du sort qui devait échoir à Jésus. La petite patrie figurait déjà le peuple d'Israël, rebelle à son prophète : Naaman le Syrien, plongé dans le Jourdain, inviterait les gentils au baptême. Si tels disciples ne le comprirent pas alors, cette harmonie préétablie ne leur échappa pas après la résurrection, et les encouragea à se tourner vers les nations.

Le langage sans façon des habitants de Nazareth a été exploité très souvent contre la virginité de Marie. Ils sont mal disposés pour la cause de leur compatriote, mais ils le connaissent. Ils sont à terre, tant mieux ; c'est pour cela qu'ils n'ont pas été tentés d'inventer cette métaphysique de la conception surnaturelle de Jésus ou cette rareté ascétique de la virginité d'une personne mariée. Et précisément parce qu'elle ne met en cause aucune notion philosophique, cette objection de fait arrête plusieurs esprits distingués, attirés au christianisme par l'élévation de sa doctrine. Car enfin un fait est un fait. Si Jésus avait des frères, dont on savait les noms à Nazareth, pourquoi l'Église rend-elle un culte à la Vierge Marie ?

Le fait, quel est-il[136] ? On ne peut le déduire que des textes. Or il n'est pas exagéré de dire que les paroles prononcées à Nazareth jettent au contraire une lumière décisive sur ce fait que Jésus n'avait pas de frères ni de sœurs nés de Marie. Les évangélistes ont reproduit ces paroles très simplement : ils ne les jugeaient donc point en contradiction efficace avec ce qu'ils croyaient.

Luc fait dire à ceux de Nazareth : « N'est-ce pas le fils de Joseph[137] ? » Ces gens, n'étant point instruits du mystère sur lequel Luc s'est étendu, ne pouvaient parler autrement. Ils ne témoignent ici que des apparences, sur lesquelles tout le monde est d'accord, puisque Marie était vraiment mariée à Joseph.

Mais les frères et les sœurs ? – Ce sont bien en grec des frères et des sœurs, mais le terme sémitique représenté ici peut certainement s'entendre de cousins ou même de parents plus éloignés.

Mais les noms propres ? – Précisément ils nous sont très utiles pour aboutir à la véritable solution. On avouera que, si quelqu'un dans l'Église primitive a quelques chances de passer pour le frère de Jésus, c'est Jacques, que saint Paul nomme expressément : « le frère du Seigneur[138] ». Or un Jacques est en tête de la liste de Nazareth. C'est donc le même. Il est le frère de Joseph, et les évangélistes connaissent très bien leur mère, une Marie qui n'est certainement pas Marie, Mère de Jésus[139]. Elle était connue, c'était son nom d'honneur – comme chez les Arabes d'aujourd'hui –, comme mère de Jacques et de José, ou Joseph selon la manière de prononcer. Si ces deux-là ne sont pas fils de Marie, de quel droit lui attribuer Jude et Simon qui viennent ensuite ? D'autant qu'une tradition très ancienne, suppléant ici l'évangile, regarde Simon, sous la forme de Siméon, comme un cousin du Sauveur[140]. Les sœurs, qui n'ont laissé aucun souvenir, ne sauraient prétendre à une parenté plus rapprochée avec Jésus. D'ailleurs, ils et elles sont trop. Tout le groupe[141] désigne des parents, et il est plaisant d'imaginer des frères demeurés inconnus, si ceux qui nomment les gens de Nazareth comme les plus notoires n'étaient que des cousins[142].

VII. – LA MISSION DES APÔTRES ET L'INQUIÉTUDE D'HÉRODE ANTIPAS

LA MISSION DES DOUZE APÔTRES (101-102)

	Mc 6. 6b Et il parcourait les bourgs à la ronde, en enseignant. (cf. 1, 39, § 45.)	Mt 9. 35 Et Jésus parcourait toutes les villes et [tous] les bourgs, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant l’évangile du Règne et guérissant toute maladie et toute infirmité. (cf. 4, 23, § 45.)
	[34a Et en sortant [de la barque] il vit une foule nombreuse. Et il en eut pitié, parce qu’ils étaient comme des brebis qui n’ont pas de berger. cf. § 106.]	36 Or, en voyant les foules, il eut pitié d’eux, parce qu’ils étaient fatigués et couchés à terre comme des brebis qui n’ont pas de berger. (cf. § 106.) 37 Alors il dit à ses disciples : « La moisson [est] abon-dante, mais les ouvriers [sont] peu nombreux ! 38 Priez donc le Maître de la moisson pour qu’il envoie des ouvriers à sa moisson. » (cf. § 152) (Suite, § 54).
Lc 9. 1 Ayant convoqué les Douze, il leur donna puissance et autorité sur tous les démons et [pouvoir] de guérir les maladies. 2 Et il les envoya prêcher le règne de Dieu et opérer des guérisons.	7 Et il mande les Douze. Et il se mit à les envoyer deux à deux. Et il leur donnait [à chacun] pouvoir sur les esprits impurs.	10. 5 Ce sont ces douze que Jésus envoya, après leur avoir donné ses instructions en ces termes : « Ne prenez pas le chemin des Gentils, et n’entrez pas dans une ville de Samaritains. 6 Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d’Israël. (cf. § 115.) 7 Et sur votre route annoncez bien haut : Le règne des Cieux est proche ! 8 Guérissez les malades ; ressuscitez les morts ; purifiez les lépreux ; chassez les démons. Vous avez reçu gratis, donnez gratis.
3 Et il leur dit : « Ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni besace, ni pain, ni argent », – et [il leur dit aussi] de ne pas avoir deux tuniques.	8 Et il leur enjoignit de ne rien prendre pour [la] route, sauf un bâton seulement : « Ni pain, ni besace, ni [monnaie de] billon [pour mettre] dans la ceinture », 9 mais [d’aller] « chaussés de sandales » et :	9 Ne vous procurez ni or, ni argent, ni billon [pour mettre] dans vos ceintures, 10 ni besace pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton ; car l’ouvrier a droit à sa nourriture.

	« Ne revêtez pas deux tuniques ! »	
– 4 « Et en quelque maison que vous soyez entrés, restez-y jusqu’à votre départ.	10 Et il leur disait : « Là où vous serez entrés dans une maison, restez-y jusqu’à votre départ.	11 En quelque ville ou bourg que vous entriez, informez-vous de ce qu’ils ont de personnes méritantes et restez là jusqu’à ce que vous partiez. 12 En entrant dans la maison, saluez-la. 13 Et si la maison en est digne, que votre paix aille sur elle ! mais si elle n’est pas digne, que votre paix revienne vers vous !
5 Et quant à ceux qui ne vous recevraient pas, en sortant de cette ville, secouez la poussière de vos pieds, en témoignage contre eux. »	11 Et si un endroit ne vous reçoit pas et qu’ils ne vous écoutent pas, sortez-en, et secouez la poussière de vos pieds, en témoignage vis-à-vis d’eux. »	14 Et si l’on refuse de vous recevoir et d’écouter vos paroles, en sortant de cette maison ou de cette ville, secouez la poussière de vos pieds. 15 En vérité, je vous [le] dis : il y aura moins de rigueur pour le pays de Sodome et de Gomorrhe au jour du Jugement, que pour cette ville (cf. 11, 24, § 136). 16 Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. » (Suite, § 246.)

Rejeté de Nazareth par ses compatriotes, Jésus ne cesse pas pour cela de prêcher. Même il veut que la bonne nouvelle du règne de Dieu et l’invitation à la pénitence se répandent davantage, et pour cela il fait appel aux Douze, qu’il envoie prêcher deux à deux.

C’était comme une première esquisse de leur apostolat après que son peuple l’aurait livré aux Gentils.

En ce moment, c’est encore à ce peuple qu’il consacre tous ses soins : c’est lui qu’il est venu appeler, c’est à lui, dépositaire des promesses et des Écritures, qu’il adresse par les siens la parole de Dieu. Aussi recommande-t-il aux Douze de ne pas prendre le chemin des Gentils, d’éviter les villes des Samaritains, et d’aller plutôt aux brebis égarées de la maison d’Israël.

Le but de la mission n'est pas d'attirer l'attention sur sa personne. Les disciples ne sont pas chargés de recruter des adhérents pour un mouvement messianique. Jésus compte si peu sur leur enthousiasme pour faire valoir ses propres miracles qu'il leur donne le pouvoir d'opérer eux aussi les mêmes prodiges : expulsion des démons, guérison des malades ; saint Matthieu ajoute même : résurrection des morts. L'impression si profonde qu'il a faite risquera donc de se disperser. Peu importe ! L'essentiel est que l'appel de Dieu retentisse dans tout le pays d'Israël : Pénitence ! car le règne de Dieu est proche. Le temps pressait. Il fallait faire vite. Cependant Jésus n'oblige pas ses disciples à se hâter. Les instructions qu'il leur donne portent la marque du pays et des circonstances. Leur fond est immuable. Pour réussir dans une pareille mission, deux dispositions sont nécessaires : le désintéressement et une intense application à la tâche.

Le désintéressement doit être indéniable, poussé jusqu'à la pauvreté, une pauvreté qui n'est pas étalée, mais qui entend demeurer telle[143]. Le voyageur en Palestine emportait toujours avec lui quelques galettes de pain pour la route, quelques pièces de monnaie dans sa coiffure ou dans sa ceinture ; s'il était monté sur un âne, il revêtait deux tuniques pour se garantir du froid. Mais le disciple ne prendra ni pain ni petite monnaie, ni une seconde tunique ; il marchera à pied, et pourra donc s'appuyer sur le bâton du pauvre, chaussé de simples sandales, une feuille de cuir sous la plante des pieds attachée par des lanières. L'attitude d'un mendiant. Mais le mendiant qui fait profession de mendicité porte une besace qu'il entend bien remplir, même le mendiant religieux. Un quêteur au nom de la déesse syrienne aura l'occasion d'attester sa reconnaissance à sa patronne pour des profits intéressants : soixante-dix besaces par voyage[144]. Pas de besace pour les disciples !

L'abandon à la Providence doit être quotidien, ou plutôt de tous les instants.

Arrivé dans quelque village, l'ouvrier de la prédication du règne doit s'y donner entièrement. En Orient l'hospitalité a toujours été de règle. Elle s'exerce à tout le moins dans la maison des hôtes. Mais un caravansérail, avec l'agitation des arrivées et des départs, les préoccupations des voyageurs, la grossièreté souvent immorale des gens de service, n'est point un lieu convenable pour traiter des intérêts de l'âme. Les apôtres feront donc choix d'une maison particulière ; il serait étonnant que personne ne vînt les inviter. Dès lors ils n'en devront plus sortir avant leur départ de la

ville. D'autres viendront peut-être les quérir : échanges de politesses, temps perdu, froissements. Une seule maison leur permettra - de voir tout le monde. Si l'oriental garde plus jalousement ses appartements privés, la salle où il reçoit appartient à tout venant. Toute la journée et toute la soirée, chacun entrera librement pour s'entretenir avec les hôtes étrangers de l'attente qui secoue toutes les âmes dans Israël.

Peut-être cependant quelque bourg ne sera pas disposé à recevoir les messagers de la bonne nouvelle, ou bien, la première curiosité satisfaite, on ne leur accordera aucun crédit. Agissant de la sorte, cette population témoignera contre elle-même qu'elle n'appartient pas au peuple de Dieu. Toute terre des Gentils est impure ; quand il en revient, le Juif épargne au sol sacré le contact de cette poussière en secouant ses sandales au départ : Secouez donc aussi la poussière de vos pieds en témoignage contre ces récalcitrants.

Cette foi encore, Jésus marquait le point le plus élevé auquel l'héroïsme humain puisse atteindre. Ses apôtres devaient servir de modèle à toutes les générations d'apôtres. Telle monition appropriée aux circonstances n'est point obligatoire à la lettre pour toujours. Mais il serait vain d'entreprendre la conquête des âmes sans être possédé d'un désir si absorbant de leur salut qu'il exclue par lui-même toute recherche intéressée. C'est ce qu'ont si bien compris saint Dominique et saint François : l'apostolat exige la pauvreté, la pauvreté prépare à l'apostolat.

Lc 9. 6 [Les disciples] partirent et allèrent de village en village, annonçant la bonne nouvelle et guérissant partout.	Mc 6. 12 Et s'en étant allés, ils prêchèrent la pénitence. 13 Et ils chassaient beaucoup de démons. Et ils oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient.	Mt 11. 1 Et lorsque Jésus eut achevé de donner ses instructions à ses douze disciples, il partit de là pour enseigner et prêcher dans leurs villes (Suite, § 78).

Les Apôtres partirent donc, prêchant, chassant les démons, guérissant les malades. Saint Marc ajoute qu'ils pratiquèrent des onctions d'huile sur plusieurs malades et les guérirent[145]. L'huile a toujours été employée en Orient par la médecine, surtout pour panser les plaies. Comme Marc parle des malades, et d'apôtres, non point de médecins, l'onction avait sûrement le caractère d'un rite pour obtenir la guérison. Jésus ne baptisait pas, il n'usait pas non plus de ce rite. Mais ses disciples n'auraient pas pris sur eux

de l’employer, s’il ne le leur avait recommandé. L’Église a vu dans cette pratique un prélude au sacrement de l’extrême onction[146], auquel saint Jacques fera plus clairement allusion[147]. Le rationalisme, en niant le caractère sacré de cette onction, ignorait sans doute la conviction bien arrêtée des premiers chrétiens, car l’importance exagérée donnée à l’onction des malades par les gnostiques et les mandéens[148] indique bien qu’ils ne se sont pas mépris sur le sens qu’elle avait dans les textes du Nouveau Testament.

Cependant l’intention de Jésus n’était pas de lier le pouvoir des Apôtres à l’accomplissement d’une onction, pour le distinguer de sa puissance souveraine. De même qu’il les laissait baptiser, il les préparait à être les dépositaires de la grâce accordée par l’extrême onction aux malades dans le sein de cette Église qu’il instituait en les préparant à leur ministère de futur de pasteurs.

LA MORT DE JEAN BAPTISTE (34 ; 103-104)

Lc 3. [18 Fréquemment donc et par d’autres exhortations encore, il évangélisait le peuple, § 18]. † 19 Mais le tétrarque Hérode, repris par lui au sujet d’Hérodiade la femme de son frère, et au sujet de toutes les mauvaises actions qu’il avait commises lui Hérode, 20 ajouta encore ceci à tout [le reste] : il enferma Jean en prison !… (Suite, § 19.)

Mc 6. 17 Car Hérode luimême avait envoyé arrêter Jean et l’avait enchaîné en prison, à cause d’Hérodiade, la femme de Philippe son frère, parce qu’il l’avait épousée.

18 Car Jean disait à Hérode : « Il ne t’est pas permis d’avoir la femme de ton frère. »

19 Or, Hérodiade lui en voulait et était résolue à le faire tuer. Et elle ne [le] pouvait pas, 20 car Hérode avait du respect pour Jean, sachant que c’était un homme juste et saint. Et il le mettait à couvert. Et quand il l’entendait, il était fort perplexe ; et [pourtant] il l’écoutait volontiers. (Suite, § 103.)

Mt 14. 3 Car alors Hérode avait fait arrêter Jean et l’avait enchaîné et mis en prison, à cause d’Hérodiade, la femme de Philippe son frère.

4 Car Jean lui disait : « Il ne t’est pas permis de l’avoir. »

5 Et voulant le tuer, il craignit la foule, parce qu’on le tenait pour un

		prophète. (Suite, § 103.)

La mission des apôtres eut lieu durant l'hiver, puisqu'elle fut terminée avant le temps de la Pâque[149]. Les labourages terminés, on se croisait les bras en attendant la moisson : c'était le moment des longues conversations, chacun restant chez soi. Les envoyés de Jésus avaient réchauffé les espérances un peu partout. Tout ce bruit parvint à la petite cour du tétrarque de la Galilée et de la Pérée, Hérode Antipas. Chacun émettait sa conjecture au sujet de Jésus. On ne songeait pas au Messie, qui saurait se manifester dans un nimbe de gloire. Mais, puisqu'Élie devait le précéder et lui conférer l'onction royale, Jésus n'était-il pas ce précurseur, Élie descendu du Paradis où il avait été enlevé ? D'autres, moins portés aux choses extraordinaires, s'en tenaient à la tradition historique incontestée : Jésus était simplement un prophète, comme Israël en avait tant entendus. Hérode se rappelait qu'un autre homme avait déjà remué la conscience populaire : c'était Jean Baptiste. Mais il l'avait fait décapiter. À certains moments il se reposait sur ce fait brutal et cherchait, lui aussi, qui pouvait être Jésus. Autour de lui on chuchotait, n'osant pas parler trop haut, que Jean était ressuscité : durant sa vie il n'avait pas fait de miracles, mais revenu d'entre les morts il disposait d'une vertu divine. Lorsque le remords assaillait son âme indécise, Hérode lui-même s'attendait à voir sa victime surgir encore devant lui. C'est à l'occasion de ces propos incohérents que saint Marc et saint Matthieu ont raconté l'emprisonnement et la mort de Jean Baptiste.

L'emprisonnement de Jean avait été pour Jésus le signal de sa propre activité : nous en apprenons maintenant le motif. Tout se déroule selon le rythme des tragé-dies de palais qui avaient ensanglanté la maison d'Hérode, jusqu'à en donner la nausée à Auguste[150]. La fatalité qui pesait sur les Atrides était plus imposante, mais non pas plus sanguinaire que les intrigues nouées autour du tyran, ses jalousies, sa défiance, les ruses féminines dans lesquelles il se débattait et dont il se débarrassait en faisant tomber des têtes. Hérode Antipas était son fils et avait hérité de son ambition, mais non de son énergie indomptable. Il avait épousé Hérodiade, la femme de son frère Philippe, dit saint Marc. Selon la Loi, c'était un véritable adultère[151]. En ce temps-là, Jean prêchait la pénitence. Qu'oserait-on espérer de la miséricorde de Dieu, si un pareil désordre ne suscitait que de serviles hommages ? Jean n'hésita pas, et, soit qu'Hérode ait désiré le voir pour

s’assurer de son sentiment, soit qu’il ait agi sous l’inspiration de l’Esprit de justice qui animait les anciens prophètes, il déclara nettement : « Il ne t’est pas permis d’avoir la femme de ton frère ! » Pour le faire taire, Hérode le jeta en prison. Révéler ce vrai motif, c’eût été ébruiter un blâme importun. Après l’agitation causée par la prédication de Jean, la crainte d’un mouvement révolutionnaire, déplaisant pour les Romains, était un motif assez plausible.

Manifestement le tétrarque avait voulu donner satisfaction à la haine inquiète d’Hérodiade. Elle exigeait davantage : la mort seule arrêterait cette voix. Car Jean continuait à parler. Dans les fers il n’était guère à craindre. Mais il évoquait les jugements de Dieu. Antipas, plus juif que son père, en était troublé. Entre Hérodiade et Jean, il ne savait que faire, littéralement il ne voyait pas d’issue[152].

Mc 6. 21 Et il vint un jour propice, où Hérode, à l’anniversaire de sa naissance, donna un banquet à ses grands, et à ses tribuns et aux principaux de la Galilée. 22 Et la fille de cette même Hérodiade s’étant présentée et ayant dansé, et plu à Hérode et aux convives, le roi dit à la jeune fille : « Demande-moi ce que tu voudras, et je te [le] donnerai. » 23 Et il lui jura : « Tout ce que tu me demanderas, je te [le] donnerai, serait-ce la moitié de mon royaume ! »

24 Et étant sortie, elle dit à sa mère : « Que faut-il demander ? » Or, celle-ci dit : « La tête de Jean, le Baptiste. »

25 Et rentrant aussitôt avec empressement auprès du roi, elle fit sa demande, disant : « Je veux que tout de suite tu me donnes sur un plat la tête de Jean, le Baptiste ! » 26 Et devenu triste, le roi, à cause des serments et des convives, ne voulut pas lui faire essuyer un refus. 27 Et le roi, envoyant aussitôt un satellite, [lui] ordonna d’apporter la tête [de Jean].

Il alla donc, et le décapita dans la prison, 28 et apporta sa tête sur un plat et la donna à la jeune fille. Et la jeune fille la donna à sa mère.

29 Et les disciples l’ayant appris, vinrent, et prirent son cadavre et le déposèrent dans un tombeau (30, § 105).

Mt 14. 6 À l’anniversaire de la naissance d’Hérode, la fille d’Hérodiade

dansa en public et plut à Hérode ; 7 aussi lui promit-il avec

serment de lui donner ce qu’elle demanderait.

8 Elle, poussée par sa mère :

« Donne-moi, dit-elle, ici sur un plat la tête de Jean, le Baptiste. » 9 Et le roi, contristé, [cependant] à cause des serments et des convives, ordonna qu’elle fût donnée, 10 et envoya décapiter Jean dans la prison.

11 Et sa tête fut apportée sur un plat, et donnée à la jeune fille. Et elle la porta à sa mère.

12 Et ses disciples s'étant présentés, prirent le cadavre, l'ensevelirent, et vinrent informer Jésus. (Suite, § 106.)

Hérodiade guettait une occasion favorable. Comme tous les princes orientaux, Antipas célébrait joyeusement le jour anniversaire de sa naissance. Festins, larges libations, entrée des joueurs de flûte et des danseuses, tout se passait selon le programme accoutumé, lorsqu'on vit se présenter dans l'attirail d'une danseuse une jeune fille du sang des Hérodes et des Asmonéens, la fille d'Hérodiade et de son premier mari. Cette complaisance gentille, la grâce incertaine des mouvements qu'une habitude professionnelle aurait rendus plus assurés mais vulgaires, le désir de plaire touchèrent Hérode et le troublèrent : l'engouement des courtisans acheva de le griser. Rien ne lui parut trop précieux pour récompenser tant de charmes. La phrase traditionnelle : « Demande-moi la moitié de mon royaume » n'était qu'une hyperbole sans portée, mais Hérode y joignit le serment. L'enfant avait obéi à sa mère ; c'est elle qu'il lui faut consulter, et revenant aussitôt, d'un air impérieux et mutin : « Je veux que tout de suite tu me donnes sur un plat la tête de Jean, le Baptiste. » Elle n'admet aucun délai. Les plats ne manquent pas sur la table. Le roi n'a qu'à s'exécuter.

L'ordre était dur. Le tétrarque, dégrisé, s'aperçoit de la ruse et se rend compte du péril. Il craignait Jean : un serment violé lui paraît plus redoutable encore. La danseuse applaudie lui reprochera publiquement son manque de parole ; son entourage sourira une fois de plus de son caractère indécis, qui lui vaut le mépris d'Hérodiade. Des satellites l'entouraient, attendant ses ordres. Quelques instants après, le garde qui avait fait l'office de bourreau remettait à la jeune fille la tête de Jean sur un plat.

Comme l'a dit admirablement M. Fouard : « L'ombre où le prophète souhaitait de s'éteindre enveloppa son martyre. Nul témoin n'a raconté comment il accueillit l'ordre inique, et dans quelle paix il mourut[153]. » On ne pouvait refuser à ses disciples de lui rendre les honneurs de la sépulture. Ils vinrent, prirent son cadavre et le déposèrent dans un tombeau. L'Église rendrait de grands hommages à ce tombeau, s'il était connu, et s'il était en

son pouvoir. Au Ve siècle on le croyait à Sébaste, où une église, convertie en mosquée, perpétue ce souvenir. Les plus fervents disciples de Jean ne prétendirent jamais que leur Maître était ressuscité. Les bruits de la cour d'Hérode s'éteignirent avec les remords du tyran.

HÉRODE ANTIPAS ET LA MORT DU BAPTISTE

En ce temps où l'aberration du sens critique est allée jusqu'à nier l'existence de Jésus, il n'est pas inutile de noter comment les évangélistes, sans aucune prétention d'aborder la grande histoire, sont cependant d'accord avec ce qu'on en sait, en particulier par l'historien Josèphe. La mort du Baptiste met en scène Hérode Antipas. Son caractère permet d'apprécier ses relations peu nombreuses, mais significatives, avec Jésus ; les faits de son gouvernement aident à fixer les dates de l'évangile.

Hérode Antipas, instruit par la disgrâce de son frère Archélaüs, dans laquelle il avait failli être enveloppé[154], adopta la ligne de conduite la plus propre à se maintenir dans sa petite principauté. Gagner par l'attitude la plus soumise la faveur de l'empereur était le point principal. Il se montra si empressé qu'il devança parfois par ses informations secrètes les rapports officiels des généraux romains sur leurs opérations[155]. Mais il ne fallait pas non plus laisser aux Romains un prétexte à intervenir en mécontentant ses propres sujets. Antipas eut donc soin de ménager leurs croyances religieuses. Tandis que son frère Philippe, tétrarque d'un pays plus qu'à moitié païen, admettait des images sur ses monnaies, Antipas s'y refusa. Il bâtit Tibériade en l'honneur de Tibère, mais il y construisit une synagogue. Il était probablement exact à se rendre à Jérusalem pour les fêtes. Moins personnel que son père Hérode, il était moins étranger que lui au judaïsme, partageant le respect de son peuple pour la loi mosaïque, pour la religion. Tétrarque de Galilée et de Pérée, il était exposé sur sa frontière orientale aux incursions des Arabes Nabatéens, dont le royaume était alors sous Arétas IV à son plut haut point de prospérité. En politique avisé, il avait épousé la fille de ce roi. Dans toutes ces démarches on croit discerner un calcul habile, et plus de prudence que de passion. C'est bien un renard, selon l'expression de Jésus[156].

Tous ces desseins prudents furent troublés par une passion fatale. Lors d'un voyage à Rome, Antipas reçut l'hospitalité chez son frère Hérode : c'est le seul nom que lui donne Josèphe, mais il serait bien étrange qu'il

n'en ait pas porté d'autre pour le distinguer de ses frères. Ce personnage vécut toujours dans une condition privée ; peut-être était-il d'un esprit médiocre. En tout cas, dépourvu d'ambition. Son père Hérode Ier l'avait probablement fiancé dès l'an 6 av. J.-C. à sa petite-fille Hérodiade, descendante à la fois des Hérodes et des Asmonéens par sa grand'mère Mariamne, qu'Hérode avait tant aimée avant de la faire mourir. On sait quand eut lieu ce fatal voyage. M. Otto le place dès le début du règne de Tibère, vers l'an 15, ou à tout le moins avant l'an 26, parce que cette année-là Tibère quitta Rome pour n'y plus rentrer. Et qu'allait faire Antipas à Rome, sinon entretenir la faveur personnelle de Tibère ? – Cependant, après ce départ de Rome, l'empereur a peut-être reçu Antipas à Caprée, comme il fit pour son neveu Agrippa Ier, ou bien le tétrarque se sera contenté de traiter de ses affaires avec Séjan, qui ne fut mis à mort qu'en l'an 31, et cela est d'autant plus vraisemblable qu'Antipas fut accusé plus tard d'intrigues avec Séjan. À tout prendre cependant, l'année 26 conviendrait bien pour le voyage et même pour le mariage.

À ce moment Hérodiade, femme d'Hérode, avait plus de trente ans[157]. Antipas conçut pour elle une passion violente qui l'aveugla. Elle la partagea sans doute, mais, déjà calculatrice, elle exigea qu'Antipas renvoyât sa première femme. Ambitieuse comme elle se révéla, elle voulait être la femme d'un prince souve-rain et la seule. On convint que l'enlèvement et le mariage auraient lieu au retour d'Antipas. Ainsi fut fait, et Josèphe ne se scandalise pas moins que Jean Baptiste de cet adultère contraire aux lois des ancêtres, d'autant plus coupable qu'Hérodiade avait de son premier mariage une fille nommée Salomé[158]. Nous apprenons ici le nom de la jeune danseuse dont parle saint Marc. Son âge n'est pas indiqué par Josèphe[159]. Elle était encore jeune, selon l'usage du temps, quand elle épousa son oncle Philippe, et ce fut sans doute peu avant la mort de ce tétrarque, survenue en l'an 34, d'autant qu'elle ne lui donna pas d'enfants. Mariage d'ambition sans doute, car Philippe avait quelque trente ans de plus qu'elle : c'est bien ce qu'on attendait de la fille d'Hérodiade et de l'impertinente personne qui exigea la tête du Baptiste.

Cependant la nabatéenne, femme d'Antipas, n'entendait pas supporter un affront. Informée de ce qui se tramait, elle s'était rendue à Machéronte, et de là chez son père, sous prétexte d'une simple visite. Arétas ressentit contre celui qui avait répudié sa fille une haine violente. Toutefois les hostilités ne s'engagèrent que pour une question de frontières ; après des

razzias réciproques on en vint à une bataille rangée. Antipas complètement vaincu fit son rapport à Tibère. Vitellius reçut ordre de le venger. N'aimant guère le tétrarque, il ne se pressa pas. La mort de Tibère arrêta tout (17 mars 37).

C'est à propos de la défaite d'Antipas que Josèphe s'occupe de Jean Baptiste. Parmi le peuple, dit-il, quelques-uns crurent que c'était un châtiment de Dieu, parce qu'Antipas, craignant que la prédication du Baptiste ne dégénérât en sédition, l'avait fait mettre à mort à Machéronte[160].

Malheureusement l'historien juif ne donne pas la date de ce grave événement. Les Juifs savaient que la colère divine est longtemps suspendue sur la tête des coupables. Le crime a donc pu devancer la vengeance de quelques années.

Avant de comparer le motif donné par Josèphe de la mort de Jean avec le récit des évangélistes, nous suivons Antipas conduit à sa ruine par sa faiblesse pour Hérodiade. Elle ne pouvait voir sans chagrin Agrippa, son frère de père et de mère, dans une très fâcheuse position due à son inconduite. Elle obtint que son mari lui fît une situation honorable[161]. Après quoi un excès de table gâta tout. Dans un repas, et sous l'influence du vin, dit Josèphe[162], les deux beaux-frères échangèrent des propos insultants. Agrippa dut aller chercher fortune ailleurs. Il la rencontra, éclatante, dans l'amitié de Caligula. Philippe le tétrarque étant mort, Caïus donna ses états agrandis à Agrippa avec le titre de roi. Hérodiade ne pouvait supporter que son mari demeurât simple tétrarque et qu'une autre personne de sa famille portât le bandeau royal. À force d'instances, car Antipas n'était pas le serviteur ridicule d'une femme fronçant les sourcils, elle obtint de lui qu'il allât demander la même faveur au jeune empereur. Mais Agrippa n'avait pas pardonné. Une dénonciation arrivait à Baïes où était Caligula en même temps que le couple quémandeur. Antipas, dépouillé de ses états en faveur d'Agrippa, fut exilé dans les Gaules[163], où Hérodiade, fidèle dans la mauvaise fortune, l'accompagna.

Évidemment ce récit de Josèphe ne doit rien à l'évangile, mais les évangélistes ne dépendent pas non plus de l'historien, tant l'aspect de la mort du Baptiste est différent dans les deux cas. Cependant l'accord est incontestable : le second mariage d'Antipas avec la femme de son frère, contrairement à la loi ; l'existence d'une fille du premier mariage ; l'influence d'Hérodiade sur son mari, quoique quelquefois récalcitrant ; le

tétrarque perdant le bon sens sous le coup de la boisson ; ses ménagements envers la religion juive quand il n'était pas emporté par sa passion ; enfin la mort du Baptiste, courageux prédicateur de pénitence.

Une critique vétilleuse n'a donc à s'accrocher qu'à des points très menus. Il y en a deux. Marc donne le nom de Philippe au premier mari d'Hérodiade : on l'accuse de l'avoir confondu avec le tétrarque Philippe. Quelques interprètes chrétiens ont dû en venir là[164], et interpoler une version de Josèphe dans ce sens, mais Marc ne met nullement sur cette fausse piste, car il ne connaît pas le tétrarque et il a écrit avant Luc qui parle du tétrarque Philippe (iii, 1). En fait l'Hérode tout court de Josèphe a dû avoir un autre nom, et a pu s'appeler Philippe comme son frère. Le cas n'était pas rare à l'époque hellénistique. Antipas avait eu un frère nommé Antipater, ce qui est le même nom[165]. D'ailleurs ce point est sans conséquence.

Ce qui est plus grave, c'est que, d'après Josèphe, Antipas a agi contre Jean de son propre mouvement, par calcul politique : toute l'historiette du festin ne serait qu'un conte, tel est le verdict de la « critique ». Cependant ceux-là même qui l'acceptent, comme Schürer et Otto, reconnaissent que les deux motifs sont parfaitement conciliables, ce qui est assez évident. Mais nous pensons de plus que, sans le récit de Marc, on ne se rend pas bien compte des faits.

Notons d'abord une réflexion d'Otto. Pour les successeurs d'Hérode, Josèphe ne dispose plus d'histoires particulières comme celle de Nicolas de Damas ; il écrit d'après une histoire universelle, et « par aphorismes[166] ». L'un de ces aphorismes, ou lieux communs, c'est le motif banal de « nouveautés révolutionnaires ». Si nous en croyons Josèphe, Hérode a fait enlever Jean à Machéronte. Cela est très vraisemblable. En Galilée, la présence de Jean, même en prison, surtout en prison, risquait de surexciter ses partisans. À Machéronte, Antipas était tranquille. Cette forteresse avait été construite par Hérode le Grand, qui à ses débuts avait expérimenté la nécessité d'un refuge pour ses femmes et ses trésors, en attendant une meilleure chance. Un vrai repaire de brigands. Les ruines, connues encore sous le nom de *Mekawer*, à l'orient de la mer Morte, à peu près en face d'Hébron, sont presque au niveau du plateau oriental, mais en sont séparées par une coupure profonde[167]. Antipas n'avait qu'à laisser Jean finir ses jours dans un cul de bassefosse. D'autant qu'il n'était pas cruel par tempérament. Il y a plus. Sous l'influence d'Hérodiade, Antipas aurait-il

même fait emprisonner Jean ? Les critiques qui admettent les faits essentiels de la vie de Jésus – et c'est encore la presque unanimité – ne sauraient expliquer les rapports du tétrarque avec Jésus, s'ils s'en tiennent à l'attitude que Josèphe lui prête envers le Baptiste. Est-ce bien le même homme qui aurait procédé avec cette cruauté non motivée, par simple précaution tyrannique, envers Jean, et qui aurait usé envers Jésus d'une si large tolérance, mêlée à une curiosité amusée plutôt que vexatoire ? Josèphe sait que le mariage d'Antipas provoqua la réprobation. Est-il donc étonnant que Jean s'en soit fait l'organe ? Hérodiade avait obtenu l'éloignement de sa rivale au risque de graves complications. Elle ne pouvait tolérer que son mariage fût condamné, menacé, au nom des lois juives traditionnelles. Cette protestation ne se fit pas attendre, et c'est pourquoi nous pensons que le mariage eut lieu en l'an 26, date la moins éloignée de l'an 27, où Jean débuta, d'après saint Luc (3, 1), la moins éloignée aussi de la défaite de l'an 36. Après avoir encouru le mécontentement d'Arétas, vu surgir à l'horizon oriental des menaces de guerre, désormais en possession d'Hérodiade, et sa parole tenue de la garder seule, Hérode a dû hésiter à braver le mécontentement de ses sujets en sévissant contre Jean. C'est irrité par le reproche personnel de Jean, poussé par sa femme qu'il se décida à mettre l'importun dans une prison sûre. Hérodiade sentit qu'elle n'obtiendrait pas davantage. Elle eut donc recours à la ruse, à la complicité de la luxure et du vin. Elle saisit l'occasion favorable, unique, où Hérode, venu à Machéronte pour organiser la défense de la frontière, crut pouvoir consommer son crime presque en secret.

Les deux documents, loin de se contredire, se complètent plutôt de la façon la plus satisfaisante. Une vague raison d'état était l'explication la plus simple du meurtre pour un historien insuffisamment informé. Le véritable mobile a son point d'appui dans le caractère que Josèphe lui-même a tracé du tétrarque, administrateur prudent, ami de tout le monde, quand il n'était pas entraîné par sa femme ou grisé par le vin. Nous pouvons en toute assurance ranger la mort du Baptiste parmi les faits dont les circonstances, publiques et secrètes, nous sont le mieux connues.

VIII. – PRÉLUDES À L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE

PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS (104-106)

Les disciples du prophète martyr vinrent rendre compte à l’ami de leur Maître du triste événement et du soin pieux qu’ils avaient pris de sa sépulture. Plusieurs d’entre eux, ceux surtout qu’inspirait l’esprit de Jean, suivirent alors l’exemple que leur avaient donné leurs anciens compagnons, quand ils s’étaient attachés à l’Agneau de Dieu reconnu par le Baptiste.

Ni saint Marc, ni saint Luc ne nous font connaître la portée de la nouvelle du meurtre sur les décisions prises par Jésus. Saint Matthieu semble y voir la raison pour laquelle il s’éloigna de la Galilée[168] : mais comme il se préoccupe peu de chronologie, et encore moins d’établir un lien de causalité entre les faits qu’il raconte, on ne peut conclure à une suite immédiate, ni à un rapport de date très exact entre la mort de Jean et la retraite de Jésus.

Lc 9. 7 Or Hérode le Tétrarque apprit tout ce qui se passait ; et il ne savait que penser, car quelques-uns disaient que Jean était ressuscité des morts, 8 d’autres qu’Élie était apparu, d’autres qu’un des anciens prophètes était ressuscité. – 9 Hérode dit : « Jean, je lui ai fait trancher la tête. Mais qui peut être celui-ci, dont j’entends dire tant de merveilles ? » Et il cherchait à le voir. (cf. § 280.)	Mc 6. 14 Et le roi Hérode entendit parler [de Jésus], car son nom devenait célèbre ; et l’on disait : « Jean, le Baptiste, est ressuscité des morts ; et c’est pour cela que le pouvoir des miracles opère en lui. » 15 Et d’autres disaient : « C’est Élie ! » Et d’autres disaient : « C’est un prophète comme les autres prophètes. » – « Hérode, en ayant [donc] entendu parler, disait : « C’est Jean, que j’ai fait décapiter, qui est ressuscité ! » (Suite, § 34.)	Mt 14. 1 En ce temps-là, Hérode le Tétrarque entendit parler de Jésus, 2 et dit à ses serviteurs : « C’est Jean, le Baptiste ; c’est lui qui est ressuscité des morts ; et c’est pour cela que le pouvoir des miracles opère en lui. » (Suite, § 34.)

Il a dû s’écouler un certain temps entre le crime et l’angoisse qui fit surgir dans l’imagination d’Hérode, à propos de Jésus, le fantôme de Jean décapité. C’est seulement quand Hérode, rentré de Machéronte, se demanda si Jésus était lui aussi un prophète qui se dresserait devant lui que ses soupçons devinrent dangereux. En fait Jésus ne voulut pas reprendre le rôle du prophète justicier. Il n’était pas moins disposé que lui à offrir sa vie en sacrifice, mais il savait que ce devait être à Jérusalem[169]. Il évita donc d’entrer en conflit avec Hérode. Celui-ci avait été suffisamment averti. D’ailleurs la mission de Jésus était supérieure à celle d’un prophète, ce qui ne veut pas dire qu’elle devait avoir plus d’éclat. Le prophète, instrument intermittent des volontés divines, manifesté par l’austérité de sa vie, par son

zèle enflammé, était le seul qui pût faire la leçon aux rois. La mission de Jésus est plus haute et plus stable. Fondateur d'une société permanente ouverte à tous les hommes, Jésus mangeait et buvait comme tout le monde, ce qui n'interdisait pas l'ascétisme, mais n'en faisait pas une loi. Il n'a pas voulu non plus que ses fidèles se crussent obligés à adresser des avertissements aux dépositaires d'une autorité venant vraiment de Dieu ; ces avis n'auraient plus à être prononcés par des particuliers sous une inspiration particulière, mais par une autorité spirituelle régulièrement établie.

Lc 9. [10a] Et à leur retour, les Apôtres lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait.	Mc 6. [30] Et les Apôtres se rassemblèrent auprès de Jésus et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné.

Enfin Jésus avait une autre raison de se retirer. Ses apôtres étaient revenus de leur mission, et ils avaient besoin de repos[170]. Dans la solitude, auprès de lui, ils retremperaient leurs forces. Ils avaient sans doute beaucoup à lui dire, plus encore à apprendre de lui. En Galilée le concours extraordinaire du peuple ne leur permettrait pas de s'entretenir en paix.

Lc 9. [10b] Et les ayant pris avec lui, il se	Mc 6. [31] Et il leur dit : « Venez, vous-mêmes, à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu. » Car nombreux étaient ceux qui venaient et s'en allaient, et ils n'avaient pas même le temps de manger !	Mt 14. [13] À cette nouvelle, Jésus
retira à l'écart, dans la direction d'une ville nommée Bethsaïde. [11] Or les foules, l'ayant appris, le suivirent.	[32] Et ils partirent dans la barque vers un lieu désert [pour y être] à l'écart. [33] Et on les vit s'en aller, et plusieurs comprirent [où ils allaient]. Et ils y accoururent par terre, de toutes les villes, et ils les devancèrent.	s'éloigna de ce lieu en barque, se retirant dans un lieu désert [pour y être] à l'écart. Et les foules, l'ayant appris, le suivirent à pied, [venant] des villes.
Et les ayant accueillis, il leur parlait du règne de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin qu'on les soignât.	[34] Et en sortant [de la barque], il vit une foule nombreuse. Et il en eut pitié, parce qu'ils étaient comme	[14] Et lorsqu'il sortit [de la barque], il vit une foule nombreuse ; et il en eut pitié et il guérit leurs infirmes.

[12] Or, comme le jour commençait à baisser, les Douze s'approchèrent et lui dirent : « Congédie la foule, afin qu'ils aillent dans les bourgs et les hameaux des environs pour trouver un gîte et de la nourriture ; car ici nous sommes dans un endroit désert. » [13] Il leur dit : « Donnez-leur vousmêmes à manger. »

Ils dirent : « Nous n'avons pas plus que cinq pains et deux poissons ! à moins peutêtre que nous-mêmes n'al-lions acheter de la nourriture pour tout ce peuple ! » [14] Car ils étaient environ cinq mille hommes.

Il dit à ses disciples : « Faitesles étendre par groupes d'environ cinquante. » [15] Et ils firent ainsi et les firent tous étendre.

[16] Or, prenant les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux vers le ciel, il les bénit et les rompit. Et il les donnait aux disciples pour être servis à la foule.

[17] Et tous mangèrent et furent rassasiés.

des brebis qui n'ont pas de berger, et il se mit à les instruire longuement (cf. Mt 9, 36, § 101).

[35] Et l'heure étant déjà fort avancée, ses disciples, s'appro-chant de lui disaient : « L'endroit est désert, et l'heure est déjà très avancée ; 36 congédie-les afin qu'ils aillent dans les hameaux et les bourgs des environs et s'achètent de quoi manger. »

[37] Or il leur répondit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Et ils lui disent : Faudra-t-il que nous allions acheter pour deux cents deniers de pains et que nous leur donnions à manger ? »

[38] Or il leur dit : « Combien avez-vous de pains ?… Allez, voyez. »

Et s'en étant informés, ils disent : « Cinq. Et deux poissons. »

[39] Et il leur ordonna de les faire tous étendre par groupes de convives, sur l'herbe verte.

[40] Et ils se couchèrent par carrés de cent et de cinquante.

[41] Et, prenant les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux vers le ciel, il dit la béné-diction. Et il rompit les pains, qu'il donnait à ses disciples pour qu'ils les leur servissent. Et il partagea aussi les deux poissons entre tous.

[15] Le soir étant venu, les disciples s'approchèrent de lui, disant : « L'endroit est désert, et l'heure est déjà passée ; congédie les foules, afin qu'ils aillent dans les bourgs s'acheter des aliments. »

[16] Jésus leur dit : « Ils n'ont pas besoin de s'en aller ; donnez-leur vous-mêmes à manger. »

[17] Ils lui disent :

« Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons ! »

[18] Il dit : « Apportez-les-moi ici. »

[19] Et, ayant donné l'ordre de faire étendre les foules sur l'herbe

et pris les cinq pains et les deux poissons, levant les yeux vers le ciel, il dit la béné-diction, et après [les] avoir rompus, il donna les pains aux disciples, et les disciples [les

	42 Et ils mangèrent tous et furent rassasiés.	distribuèrent] aux foules. 20 Et ils mangèrent tous et furent rassasiés.
Et l'on emporta ce qu'ils avaient eu de trop : douze paniers de morceaux… (Suite, § 121.)	43 Et l'on emporta des morceaux plein douze paniers…, et de ce qui restait des poissons. 44 Et ceux qui avaient mangé les pains étaient cinq mille hommes.	Et l'on emporta ce qui était resté des morceaux : douze paniers pleins… 21 Or, ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille, sans [compter] les femmes et les enfants.

† Jn 6. 1 Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, [ou] de Tibériade.

2 Et une grande foule le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il opérait sur ceux qui étaient malades.

3 Or Jésus s'éleva dans la montagne. Puis il se tenait assis avec ses disciples.

4 La Pâque, la Fête des Juifs, était proche.

5 Levant donc les yeux et voyant qu'une foule nombreuse vient auprès de
lui, Jésus dit à Philippe : » Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens
mangent ? » – 6 Il disait cela pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait
faire. – 7 Philippe lui répondit : « Deux cents deniers de pain ne leur
suffiraient pas, pour que chacun reçoive quelque petite chose. » 8 Un de ses
disciples, André – le frère de Simon-Pierre –, lui dit : 9 « Il y a [bien] ici un
jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons : mais qu'est-ce que
cela pour tant de monde ! »

10 Jésus dit : « Faites-leur prendre place. » Or, il y avait beaucoup d'herbe en [cet] endroit. Ces hommes prirent donc place au nombre d'environ cinq mille.

11 Jésus prit donc les pains ; et, ayant rendu grâces, il en donna à ceux qui étaient étendus. Et de même, pour les poissons. Autant qu'ils voulaient.

[12] Et lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Ramassez les
morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu. » [13] Ils les
ramassèrent donc et remplirent douze paniers des morceaux qui étaient
restés des cinq pains d'orge dont on avait mangé.
[14] Les gens donc, voyant le miracle qu'il avait fait, disaient : « C'est
vraiment lui le Prophète qui doit venir dans le monde ! » [15] Jésus donc,
sachant qu'ils allaient venir et s'emparer de lui pour le faire roi, se retira de
nouveau, dans la montagne, lui seul.

Jésus s'éloigna donc avec ses disciples dans une barque, en prenant la direction de Bethsaïde, qu'on devait dépasser pour rencontrer un lieu désert. À Bethsaïde[171], on était déjà sur les terres du tétrarque Philippe, qui l'avait embellie, peut-être en la transportant plus au nord (*et-Tell*) et lui avait donné le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste, si tristement célèbre. Les ruines du village des pêcheurs sont représentées probablement par *el-Aradj*, près de l'embouchure du Jourdain. Au sud-est, une grande plaine s'étendait jusqu'aux collines. On pouvait la qualifier de désert, surtout en la comparant à la plaine de Gennésareth, prodigieusement fertile. Mais, comme le désert de Juda lui-même, cette plaine et ces collines étaient verdoyantes au printemps. Les trois premiers évangélistes en parlant de l'herbe verte sont donc en parfait accord avec saint Jean, qui lui aussi parle de l'herbe, et de l'approche de la fête de Pâque[172], la fête du printemps.

Traversant le lac en barque, la petite compagnie devait arriver la première. Mais on avait compris leur dessein : les riverains de l'est accoururent, bientôt rejoints par ceux de Capharnaüm. Si bien que Jésus, peut-être retardé par le calme plat et cette lourde température du début d'avril qui coupe les bras des rameurs, fut entouré d'une foule nombreuse lorsqu'il débarqua.

Admirable simplicité des évangélistes que ne déconcerte pas cette apparente déconvenue ! Ils l'ont soulignée plutôt : Jésus voulait être à l'écart, il est assailli par tout un peuple. Plus admirable bonté de Jésus, qui ne fait pas volte-face pour chercher la solitude ailleurs, mais, pris de compassion pour ces brebis sans pasteur, se met aussitôt à les instruire, et longuement !

On croirait qu'il oublie l'heure. Les disciples voient avec inquiétude que le jour baisse. C'est très beau de s'entretenir du règne de Dieu ; mais il faudrait cependant songer aux nécessités de la vie. Il serait temps que Jésus

termine son discours. Ils ne le lui disent pas aussi clairement ; pourtant ils l'invitent à congédier tout ce monde qui s'en ira chercher son pain dans les villages et les hameaux.

Alors Jésus intervient, et pour éprouver ses disciples, chargés ordinairement de tous les soins matériels : Donnez-leur à manger !

C'était facile à dire, mais, comme remarque Philippe, deux cents deniers n'y suffiraient pas[173]. Les avait-on ?

Braves gens que ces amis du Seigneur ! Chacun veut dire son mot, se rendre utile. André, frère de Simon-Pierre, a vu un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Le petit camelot avait eu beaucoup d'esprit ; il était sûr d'écouler sa marchandise à son avantage. Mais c'était avouer qu'on était sans ressources. Jésus dit : Faites-les s'étendre sur l'herbe verte pour manger. Déjà habitués à manœuvrer les foules, les disciples distribuent les convives par groupes, figurant comme des plates-bandes[174] dans l'herbe fleurie[175]. Ils étaient environ cinq mille.

Alors Jésus solennellement, car tous les évangélistes ont remarqué qu'il pria, leva les yeux au ciel, prononça la bénédiction et rompit les pains qu'il remit à ses disciples pour être distribués. De même pour les poissons. Tous mangèrent à leur faim. Puis Jésus ordonna qu'on ramassât les restes, afin que rien ne fût perdu ; un usage juif, encore plus ménager des restes, consistait à ramasser les miettes de pain tombées de la table.

L'intention de Jésus est assez évidente, de donner à cette réfection improvisée, qu'on aurait pu prendre sur le pouce, le caractère d'un vrai repas. Les convives prennent place, sur l'herbe, mais dans un certain ordre. Le maître de la maison rompt lui-même le pain en prononçant une bénédiction, comme l'exigeait le bon usage, on recueille les restes, comme si l'on eût été dans une salle à manger. On était près de la Pâque, et, à la Pâque suivante, Jésus distribuerait à ses apôtres son corps sous la forme de pain. Il serait faux de dire que le sacrement de l'eucharistie fut institué ce jour-là en faveur de toute une foule. Mais c'était déjà un prélude que le Maître proposait à la réflexion. Aussi saint Jean nomme action de grâce, eucharistie, la prière que les textes rabbiniques nomment simplement une bénédiction. C'est comme symbole que cette scène a toute sa portée. Si étonnante qu'elle soit en elle-même, elle l'est plus encore comme un pressentiment de l'avenir, et cependant elle devient ainsi plus accessible à l'esprit et au cœur comme un signe sensible ordonné à une réalité spirituelle, non seulement plus haute, mais d'un autre ordre.

C'est un fait que, dans le monde entier, les catholiques fidèles reçoivent sous la forme du même pain ce qu'ils croient être l'unique corps de Jésus Christ. Quelques-uns le profanent, d'autres agissent par vanité, un plus grand nombre par routine : une foule innombrable y trouve vraiment l'aliment de l'âme, une invitation plus vive à servir Dieu, une impulsion nouvelle pour le mieux aimer. Que cette prodigieuse institution ait été figurée par une multiplication miraculeuse du pain, cela paraît plausible, et que le miracle se soit épanoui en de tels fruits de salut, cela le rend vraisemblable. L'harmonie de la figure et de la réalité est persuasive.

En lui-même, d'ailleurs, le miracle était à la fois si incompréhensible et si public qu'un immense enthousiasme se déchaîna. Nous ne l'apprenons que par saint Jean, mais c'est bien la clef de la situation. On ne prononce pas encore le nom de Messie, parce que Jésus ne s'est pas manifesté comme roi. Mais il est incontestablement le grand prophète attendu, car aucun prophète n'a rien fait d'aussi divin en faveur d'Israël. Et ce prophète deviendra le Messie s'il est couronné roi. Il l'est déjà en personne. Il n'est que de le reconnaître pour lui permettre d'inaugurer ses actions royales. On prétendait donc l'obliger à entrer dans ce nouveau rôle. – Ce n'était pas le sien.

JÉSUS MARCHE SUR LES EAUX ET ABORDE AU PAYS DE GENNÉSARETH (107-108)

Mc 6. 45 Et aussitôt il contraignit ses disciples à monter dans la barque et à prendre les devants sur la rive opposée, en face de Bethsaïde, pendant que lui-même congédierait la foule. 46 Et après qu'il eut pris congé d'eux, il s'en alla dans la montagne pour prier.

47 Et le commencement de la nuit venu, la barque était au milieu de la mer. Et lui [était] seul sur la terre. 48 Et il les vit se fatiguer à ramer – car le vent leur était contraire –, et vers la quatrième veille de la nuit, il

Mt 14. 22 Et aussitôt il contraignit les disciples à monter en barque et à le devancer sur la rive opposée, jusqu'à ce qu'il eût congédié les foules. 23 Et ayant congédié les foules, il monta dans la montagne, à l'écart, pour prier.

Le commencement de la nuit venu, il était seul en cet endroit. 24 Or, la barque était déjà au milieu de la mer, tourmentée par les vagues, car le vent était contraire.

25 À la quatrième veille de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer !

26 Et en le voyant marcher sur la mer, ils furent troublés, disant : « C'est un fantôme » et, de peur, ils poussèrent des cris.

27 Mais aussitôt il leur parla, disant : « Courage, c'est moi ; n'ayez pas peur. » 28 Pierre, prenant la parole, dit : « Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur les

vient vers eux, en mar-chant sur
la mer ! Et il allait passer à côté
d'eux !

49 Or, le voyant marcher sur
la mer, ils crurent que c'était un
fantôme, et poussèrent des cris :
50 car tous l'avaient vu et
avaient été troublés.

Mais aussitôt il leur parla et
leur dit : « Courage, c'est moi ;
n'ayez pas peur. »

51 Et il monta auprès d'eux
dans la barque, et le vent
s'abattit.

Et ils étaient très stupéfaits
en eux-mêmes ; 52 car ils ne
s'étaient pas rendu compte à
propos des pains, ou plutôt leur
cœur était insensibilisé.

eaux. » 29 Il dit : « Viens ! » Et Pierre, descendu de la
barque, marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. 30 Mais,
voyant le vent violent, il eut peur… Et comme il commençait
à enfoncer, il poussa un cri, disant : « Seigneur, sauve-moi ! »
31 Aussitôt Jésus, ayant étendu la main, le saisit et lui dit :
« Homme de peu de foi ! pourquoi as-tu douté ? »

32 Et lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent
s'abattit. 33 Or ceux qui étaient dans la barque se
prosternèrent devant lui en disant : « Vraiment, tu es fils de
Dieu ! »

† Jn 6. 16 Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent vers la mer. 17
Et étant montés dans une barque, ils se dirigeaient de l'autre côté de la mer,
vers Capharnaüm.

Et déjà l'obscurité s'était faite, et Jésus n'était pas encore venu auprès
d'eux ; 18 et la mer se soulevait au souffle d'un grand vent.

19 Ayant donc ramé environ vingt cinq ou trente stades, ils aperçoivent
Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque !… Et ils prirent
peur. 20 Mais il leur dit : « C'est moi ; n'ayez pas peur. »

21 Ils se décidaient donc à le prendre dans la barque.

Et aussitôt la barque fut sur la rive où ils allaient.

Après la multiplication des pains, Marc nous dit sans transition que Jésus contraignit ses apôtres à monter dans leur barque et à partir sans lui. Pourquoi donc se séparait-il de ses disciples, et n'avaient-ils pas raison de se faire prier ? Nous le comprenons d'après ce que saint Jean a révélé des dispositions de la foule. Jésus n'avait cessé, quoique discrètement, de combattre cette fausse conception du règne de Dieu qui comptait sur un roi

temporel, roi comme les autres, encore qu'armé surtout de la puissance de Dieu. S'il ne parvenait à apaiser ce tumulte, la révolution était en marche, l'erreur encouragée, sa vraie mission méconnue. Les foules sont mobiles. Le danger était présent, mais, s'il était conjugué sur l'heure, l'orage prompt à se lever serait aussi vite dissipé. Avant tout il fallait que les disciples fussent mis à l'abri de cet emportement contagieux. Il fallait qu'ils partissent. Si Jésus les avait accompagnés, les plus mutins l'auraient suivi avec toutes les barques disponibles. Il donna donc à ses disciples l'ordre formel de gagner l'autre rive, en face[176] de Bethsaïde, c'est-à-dire aux environs de Capharnaüm. Il les rejoindrait plus tard. Puis il s'éloigna. Allait-il haranguer la foule pour la prier de se disperser ? Les discours du candidat qui refuse ne font que stimuler ses partisans. Le plus simple était de disparaître. Après quelque agitation dans le vide, la nuit venant, chacun chercherait un abri ; Jésus monta donc sur la colline, seul, pour prier.

Restés seuls, les disciples attendaient encore. Il faisait déjà sombre. Jésus ne revenait pas. Enfin ils se décidèrent à partir.

Souvent au commencement du printemps, après une journée de sirocco, un vent violent se lève au sud-ouest. Il surprit les disciples qui firent force de rames. La lutte fut longue, la barque n'avançait pas ; il était près de trois heures du matin quand Jésus les vit de loin, épuisés. N'était-ce pas par un sentiment de compassion qu'il venait à eux en marchant sur les eaux ? Cependant, pour les éprouver, il fit mine de passer outre. De la barque il paraissait un fantôme : on le voyait, on avait peur, on criait. Alors lui : « Courage, c'est moi, ne craignez pas. » Pierre, impressionnable comme toujours, prompt à se jeter dans la mêlée, se croyant sûr de son courage : « Si c'est vous, Seigneur, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. » Et sur ce mot : « Viens », il s'élance vers son Maître. Mais le vent redouble, Pierre tremble et s'enfonce. Il s'écrie : « Sauvez-moi ! » Et Jésus le prend par la main, le fait entrer dans la barque. Le vent cesse. Bientôt on atteignait le rivage dont on n'était pas éloigné[177]. Déjà quelques-uns s'étaient prosternés devant Jésus : « Vous êtes vraiment fils de Dieu ! »

Cependant tous ces prodiges étonnaient les disciples sans les éclairer entièrement. Ils avaient eux-mêmes fait des miracles au nom de Jésus, ils avaient été les instruments de la multiplication des pains, ils l'avaient vu marcher sur les eaux : il avait donc plein pouvoir sur la nature. Mais à quoi aboutirait tout cela, puisqu'il ne voulait pas se laisser acclamer roi par la foule ? Où donc les menait-il, exigeant d'eux une obéissance dont ils ne

pénétraient pas les raisons ? Saint Marc parle d’une stupeur extrême, contenue dans leurs cœurs. On touchait à une heure critique.

GUÉRISONS À GENNÉSARETH ET AUX ENVIRONS

Mc 6. 53 Et ayant fait la traversée, ils vinrent à terre, à Gennésareth,
et abordèrent.
54 Et quand ils furent sortis de la barque, aussitôt des gens, qui
l’avaient reconnu, 55 parcoururent toute cette région, et se mirent à
apporter sur des grabats ceux qui étaient malades, là où ils entendaient
dire qu’il était. 56 Et partout où il arrivait, villages, villes ou hameaux,
on déposait les malades sur les places, et on le priait de les laisser
toucher ne fût-ce que la houppe de son vêtement. Et tous ceux qui le
touchaient, étaient guéris. (Suite, § 114.)

Mt 14. 34 Et ayant fait la traversée, ils vinrent à terre, à Gennésareth.
35 Et les hommes de cet endroit, l’ayant reconnu, envoyèrent dans toute cette région, et ils lui apportèrent tous ceux qui étaient malades.
36 et on le priait de les laisser toucher seulement la houppe de son vêtement. Et tous ceux qui [le] touchèrent, furent bien guéris. (Suite, § 114.)

Cependant quelques pêcheurs avaient signalé Jésus s’approchant avec ses disciples de la rive occidentale. Le peuple était encore dans l’effervescence de la veille. La confiance dans le pouvoir miraculeux de Jésus avait grandi. De tous côtés on lui apportait des malades et il les guérissait. D’après le texte de saint Matthieu, cette scène a pu se passer dans la matinée. Saint Marc prolonge la perspective et donne ainsi un aperçu de ce qui eut lieu dans le voyage que Jésus entreprit ensuite après la défection des Galiléens[178]. Malgré cette désaffection, il y eut toujours dans la foule des mouvements favorables à Jésus. Il ne refusait pas de guérir les malades. C’était assez pour qu’on eût recours à lui.

LE PAIN DE VIE ; RUPTURE (109-110)

Le cadre de l’auditoire

† Jn 6. 22 Le lendemain, la foule qui était restée de l’autre côté de la mer se
rendit compte qu’il n’y avait eu là qu’une seule petite barque, et que Jésus
n’était pas entré dans la barque en même temps que ses disciples, mais que
ses disciples étaient partis seuls – 23 mais [d’autres] barques vinrent de
Tibériade près de l’endroit où ils avaient mangé le pain, après que le
Seigneur eût rendu grâce – ; 24 lors donc que la foule vit que Jésus n’était
pas là, ni ses disciples, ils montèrent eux-mêmes dans les barques, et vinrent
à Capharnaüm, cherchant Jésus.

Exposition du premier thème : Jésus est le Pain du Ciel

25 Et l’ayant trouvé de l’autre côté de la mer, ils lui dirent : « Rabbi, quand
es-tu venu ici ? » 26 Jésus répondit et leur dit : « En vérité, en vérité, je vous
[le] dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais
parce que vous avez mangé des pains et avez été rassasiés ; 27 procurez-
vous, non la nourriture périssable, mais la Nourriture qui demeure pour [la]
vie éternelle, celle que le Fils de l’homme vous donne ; car c’est Lui que
Dieu le Père a marqué de son sceau. » 28 Ils lui dirent donc : « Que
devonsnous faire, pour procurer les œuvres de Dieu ? » 29 Jésus répondit et
leur dit : « L’œuvre de Dieu, c’est que vous croyiez en Celui qu’il a
envoyé. » 30 Ils lui dirent donc : « Quel signe miraculeux fais-tu donc, qui
nous éclaire de façon que nous croyions en toi ? Que procures-tu ? 31 Nos
pères ont mangé la manne dans le Désert, comme il est écrit. *Il leur a donné*
à manger un pain venu du ciel. » 32 Jésus leur dit donc : « En vérité, en
vérité, je vous [le] dis, Moïse ne vous a pas donné le Pain venu du Ciel ;
mais c’est mon Père qui vous donne le vrai Pain du Ciel ; 33 car le Pain de
Dieu est celui qui descend du Ciel et qui donne [la] vie au monde ! » 34 Ils
lui dirent donc : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain. » 35 Jésus leur
dit : « Je suis le Pain de la vie : celui qui vient à moi n’aura pas faim, et
celui qui croit en moi n’aura jamais soif. 36 (Voir après le verset 40). 37 Tout
ce que le Père me donne viendra à moi ; et celui qui viendra à moi, je ne le
rejetterai pas dehors, 38 parce que je suis descendu du Ciel pour faire, non
pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m’a envoyé. 39 Or, la volonté
de Celui qui m’a envoyé est que je ne perde rien de ce qu’il m’a donné,

mais que je ressuscite au dernier jour. [40] Car telle est la volonté de mon
Père, que quiconque voit le Fils et croit en lui possède [la] vie éternelle. Et
je le ressusciterai au dernier jour !…

† [36] Mais… je vous ai dit que vous m'avez vu et que vous ne croyez
pas… »

Défense de la doctrine

[41] Les Juifs murmuraient donc à son sujet, parce qu'il avait dit : « Je suis le
Pain descendu du Ciel », [42] et ils disaient : « N'est-ce pas là Jésus, le fils de
Joseph, [et] dont nous connais-sons le père et la mère ? Comment dit-il
maintenant : « Je suis descendu du Ciel ? » [43] Jésus reprit la parole et leur
dit : « Ne murmurez pas entre vous. [44] Personne ne peut venir à moi, si le
Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour !
[45] Il est écrit dans les Prophètes : *Et ils seront tous enseignés par Dieu.*
Quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi. [46] Ce
n'est pas que personne ait vu le Père, si ce n'est Celui qui est auprès de
Dieu. Celui-là a vu le Père. [47] En vérité, je vous [le] dis : celui qui croit
possède [la] vie éternelle.

Transition

[48] Je suis le Pain de la vie. [49] Vos pères ont mangé la manne dans le Désert
et ils sont morts… [50] C'est ici le [vrai] Pain descendu du Ciel : celui qui en
mange ne meurt pas !

Deuxième thème : l'Eucharistie et la Passion

[51] C'est moi qui suis le Pain Vivant descendu du Ciel. Si quelqu'un mange
de ce Pain, il vivra à jamais. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair
[livrée] pour la vie du monde. » [52] Les Juifs disputaient donc entre eux, en
disant : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ! » [53]
Jésus donc leur dit : « En vérité, en vérité, je vous [le] dis, si vous ne
mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous ne
possédez pas la vie en vous-mêmes. [54] Celui qui mange ma chair et boit
mon sang, possède [la] vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; [55]

car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. [56] Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. [57] De même que le Père, qui vit, m'a envoyé et que je vis pour le Père, ainsi celui qui me mange vivra pour moi. [58] C'est ici le Pain descendu du Ciel, non pas tel que celui qu'ont mangé les Pères. Et ils sont morts. Celui qui mange ce pain, vivra à jamais. »
[59] Il dit cela dans une instruction de synagogue, à Capharnaüm.

Cependant ceux qui étaient restés au-delà du lac avaient pu constater qu'il n'était resté sur la rive qu'un seul bateau, et que les disciples l'avaient pris pour revenir sans leur Maître. Sans doute on le chercha, dans la plaine et sur les collines : mais il n'était nulle part. La nuit passée comme on put, troublée sans doute par l'orage, les plus ardents, surtout ceux de Capharnaüm[179], étaient dans l'obligation de faire le tour pour aller chercher le pont de Bethsaïde, mais sans la joyeuse exaltation de la veille qui faisait tout braver. Ils furent donc fort satisfaits de voir arriver plusieurs barques de Tibériade, et ils en profitèrent aussitôt pour passer sur la rive occidentale[180]. Ils n'avaient pas renoncé à leur dessein, surexcités et mécontents de la disparition de Jésus, et ils le cherchaient pour avoir avec lui une explication. Leur premier mot est brusque : « Rabbi, quand êtes-vous venu ici ? »

Ici commence une instruction de Jésus d'une immense portée, harcelée dans sa marche qui se poursuit sans fléchir malgré les résistances et les murmures ; on dirait d'une barque portée en avant par les vagues sans cesse soulevées qui la secouent. Ces aspérités d'un entretien dialogué ont souvent caché à des lecteurs superficiels l'unité de l'enseignement. D'autres l'ont jugé trop mystique, trop éloigné de la manière familière et simple de Jésus, telle qu'elle se déroule dans les évangiles synoptiques. C'est en réalité le thème qui est mystique et relevé, mais il était suggéré par la circonstance, et il est traité de façon à être compris, autant qu'il peut l'être, d'un auditoire juif ordinaire.

Le point de départ est le pain, que Jésus vient de distribuer si largement et qui devient le symbole de sa doctrine. Il affirme qu'il a mission de donner le pain de vie, c'est-à-dire qu'il est le révélateur envoyé par Dieu pour conduire à la vie éternelle ceux qui croiront en lui.

Et comme l'échange des propos a amené la nécessité d'admettre l'origine céleste de ce pain, Jésus déclare qu'il est lui-même ce pain qui donne la vie, et qu'il est investi du pouvoir de rendre la vie aux morts.

Mais encore, comment donne-t-il cette vie au monde ? Par l'immolation de sa chair. On ne peut donc avoir accès à la vie sans participer à sa chair, immolée, d'où la nécessité de manger sa chair et de boire son sang pour posséder en lui la vie de l'esprit, qui s'épanouira dans la vie éternelle et dans la résurrection.

Cette instruction, dont la logique surnaturelle est impeccable, convenait-elle à la situation, après un peu moins d'un an de prédication de l'évangile ?

Tout d'abord elle résulte du fait qui a si vivement frappé la foule. C'est la multiplication des pains qui en fournit le thème, ou du moins le symbole. Jésus donne le pain véritable, il est ce pain véritable.

Mais la réalité elle-même, ne fallait-il pas l'aborder enfin clairement ? Saint Jean n'a pas reproduit les récits antérieurs des évangiles synoptiques, mais il les avait eus sous les yeux. Il les a rejoints à la multiplication des pains, au point précis qui lui était indispensable pour mettre dans tout son jour la crise qui se produisit alors. Rappelons ces préliminaires.

Jésus avait d'abord prêché la pénitence en vue du règne de Dieu. Il avait fait des miracles, et plusieurs de ces miracles pour prouver, outre sa puissance et sa bonté, le pouvoir qu'il avait de remettre les péchés, et de fixer la pratique de l'observance du Sabbat. Puis il était apparu en législateur ayant le droit de conduire à sa perfection la loi de Moïse elle-même. À propos du message du Baptiste, il avait nettement marqué la supériorité du nouvel ordre sur celui de la Loi et des Prophètes. On avait dû se demander dès lors s'il ne prétendait pas être le Messie, instituant le règne de Dieu. Quel serait ce règne ? L'idéal du règne devait commander l'image du Messie. Aussi, redressant sans les heurter les aspirations populaires, élevant les âmes au-dessus des préoccupations terrestres vers la justice, la pureté, la charité, le pardon, faisant entrevoir un long développement de la vertu divine parmi les hommes, toujours en vue de la vie éternelle dans le royaume de Dieu, Jésus avait préparé les cœurs à comprendre que la mission du Messie ne regardait que l'âme et ses destinées. Soins inutiles ! Le calcul politique, le désir des ripailles plantu-reuses et de la vengeance, tous les déportements de l'homme naturel s'empa-rant d'une promesse divine comme d'un ressort puissant, en même temps que comme d'un prétexte spécieux masquant de basses convoitises, chez les meilleurs un zèle égaré par la méconnaissance des véritables voies de Dieu, tout ce mélange confus qui fermentait dans Israël venait de faire explosion. Ils

voulaient un roi, ils voulaient contraindre Jésus à être le Messie de leur rêve.

Vraiment le moment n'était-il pas venu pour Jésus – car son temps était limité –, de leur dire clairement ce qu'il était, ce que Dieu l'avait chargé de faire, et quel était leur devoir envers lui, qui seul pouvait les sauver ? Les sauver, non pas de leurs ennemis politiques, mais du péché. Leur donner la vie, non pas celle de l'abondance du blé, du vin et de l'huile, mais une vie spirituelle, prémices de la vie éternelle. Le départ vers les hauteurs était un moment critique. Le risque était qu'ils se refusassent à comprendre, et que la mission de Jésus en Galilée n'aboutit à un échec. Mais, toutes les précautions prises, il fallait en venir là. L'étonnant n'est pas que saint Jean ait rapporté ce drame, ce serait que les synoptiques l'eussent passé sous silence. Ce n'est pas le cas, et, cette fois encore, l'harmonie est au fond, car ils lui ont donné une autre expression, la mésintelligence qui a suivi l'exposé des paraboles. Mais ce n'était qu'un premier degré dans la rupture, consommée chez les synoptiques par l'adieu aux villes du lac. Pour Jean l'appel à la vie spirituelle est plus net, la personne de Jésus est plus en relief : des deux manières la cassure est consommée. Peut-on reprocher au quatrième évangéliste d'être intervenu pour expliquer ce refroidissement des Galiléens que les synoptiques supposent si clairement, comme nous aurons encore l'occasion de le constater ?

Une explication décisive s'est donc produite à Capharnaüm après la multiplication des pains ; c'est l'exposé spirituel de sa mission que Jésus ne pouvait manquer de faire, tel qu'il résulte équivalemment de maint endroit des synoptiques, avec le trait spécial du symbole du pain, amené par le miracle. Ce symbole conduisait tout naturellement à l'eucharistie. De ce chef, et à cause de l'unité du thème, il paraît exigé de placer au même lieu et dans le même temps la dernière partie du discours qui regarde spécialement l'eucharistie[181].

Sur ce point spécial cependant, la nécessité d'une explication en ce temps-là ne paraît nullement évidente. On serait même plutôt sensible à la difficulté de proposer un pareil sujet à des esprits mal disposés, sans leur fournir des développements qui paraîtraient indispensables. Si saint Matthieu a composé le discours sur la montagne de paroles prononcées dans des circonstances différentes, saint Jean avait sans doute le même droit, s'il y voyait des avantages.

Or c'en était un que de mettre l'eucharistie, distribuée sous la forme du pain, figurée par la multiplication des pains, au point culminant d'un discours sur le pain de vie. Cette merveilleuse gradation est d'une telle beauté qu'elle impose d'abord silence au sens historique.

Peut-être reprendra-t-il ses droits, et s'il propose de placer peu avant la Cène, et dans un cercle plus restreint de disciples, l'enseignement sur l'eucharistie, on sera tenté de lui donner raison – sans cesser d'admirer la composition johannique des paroles de Jésus.

Après ces indications liminaires, entrons dans la synagogue de Capharnaüm où Jésus a entraîné ses partisans indésirables[182]. Il est probable qu'on n'était pas au jour du sabbat, puisque des barques avaient traversé le lac. Mais l'atmosphère religieuse de ce lieu, qui n'excluait pas la discussion, lui assurait une certaine gravité. Au lieu de répondre à la question : « Rabbi, quand êtes-vous venu ici ? » Jésus commence l'entretien par une invitation à scruter le vrai motif de leur emportement messianique. La multiplication des pains leur a paru un avant-goût de cette surabondance des biens qu'ils attendaient du Messie : moissons à hauteur de cavaliers, vignes faisant couler le vin comme des fleuves. Qu'ils cherchent plutôt la nourriture de l'âme, celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle. Or cette nourriture, c'est lui qui la donne, car le Père l'a marqué de son sceau, en confirmant sa doctrine par des miracles.

Les Capharnaïtes en ont assez vu pour le regarder comme un Maître, élu pour leur transmettre les ordres de Dieu. Ils demandent : Que faut-il donc que nous fassions pour répondre à son désir ? Ils ne peuvent guère parler que des œuvres, et on ne saurait leur reprocher de parler en Juifs. Mais l'obéissance aux œuvres commandées au nom de Dieu suppose la foi, et leur foi est trop vague. Elle se porte sur Dieu ; elle doit aussi se porter, et d'une confiance entière, sur celui qu'il a envoyé. En étaientils là, ceux qui avaient essayé de faire de lui l'instrument de leurs convoitises ?

À ce moment ils comprennent que la prétention de Jésus est très haute. Un prophète parlait au nom de Dieu, rappelait à l'observance de la loi : il n'exigeait point cette soumission absolue de l'esprit dont on ne pressentait pas le terme. Pour en venir là, il ne suffisait pas d'alléguer un miracle inférieur en somme à ce qu'avait fait Moïse, en donnant au peuple un pain venu du ciel. Les pains d'orge n'étaient pas venus du ciel ! Ils n'étaient même pas venus du ciel des nuées, comme la manne. Mais il importait peu, en vérité. Le vrai pain du Ciel est celui qui sort d'auprès de Dieu et par

conséquent celui qui est envoyé par Dieu. Moïse n'a pas juridiction dans cette sphère ; c'est le Père seul, le Père de Jésus, qui peut donner la vie au monde en lui donnant ce pain.

La pensée a franchi un degré. Le Fils de l'homme donnait le pain, c'est-à-dire la doctrine ; il est maintenant l'aliment vital. La Loi avait déjà été comparée au pain, à l'arbre de vie : cette comparaison allait de soi. L'autre est plus difficile à entendre. Cependant il arrivera à R. Aqiba d'interpréter « le soutien du pain[183] » des savants talmudistes, puisque les Proverbes, au nom de la Sagesse, disaient : « Mangez de mon pain[184]. » Jésus était-il donc la Sagesse de Dieu, contenait-il dans sa personne une doctrine spirituelle utile aux âmes ? Ne comprenant pas, n'osant par conséquent ni faire une objection, ni exprimer un assentiment réfléchi, ils disent : « Seigneur, donnez-nous de ce pain, toujours[185] », et non pas une seule fois, comme pour le miracle du pain ordinaire. Ceux-là n'étaient certes pas hostiles au Maître ; ne pouvant s'élever à la hauteur de sa pensée, ils esquissent un dernier signe de bonne volonté. Aussi Jésus leur répond avec une grande bonté, non pas en leur offrant le pain qu'ils demandent sans en avoir une idée juste, mais par un éclaircissement et un appel. Le pain dont il parle est un pain spirituel, qu'il n'est pas nécessaire de donner plusieurs fois, car sa vertu ne s'épuise pas à la manière des choses matérielles. Quand on en a goûté, on n'aura jamais faim, car ce don est de sa nature impérissable et, autant qu'il est de Dieu, sans repentance. Mais encore une fois, ce pain c'est lui-même. Il est venu, c'est aux hommes maintenant de venir à lui par la foi. Il ne rejettera personne, car ceux qui lui viennent lui sont amenés par le Père qui l'a envoyé du ciel, et la volonté du Père est qu'il les garde jusqu'à la vie éternelle, jusqu'à la résurrection du dernier jour. Mais hélas ! ceux à qui il parle, qui l'ont vu, qui le voient encore, ne veulent pas croire en lui[186].

En effet, ce messianisme les trouble. Peut-être auraient-ils admis de faire une part au Messie dans la résurrection des morts, afin que les martyrs du passé fussent associés à la félicité terrestre de son temps[187]. Mais il n'était donc plus question de cette félicité ? La vie éternelle, le dernier jour… n'était-ce pas supprimer le bonheur sur cette terre, la juste revanche de tant de maux endurés ? Leurs aspirations n'étaient plus au premier rang, leur intervention n'est plus à propos, elle est exclue ; ils se découragent, ils abandonnent.

D'autres entrent en scène, mais obliquement, à leur manière que nous connais-sons bien d'après les synoptiques. Ceux-ci les nomment Pharisiens ou Scribes. Saint Jean les désigne souvent comme « les Juifs », entendant par là ceux de l'opposition à Jésus. Au lieu de le questionner ouvertement comme ses partisans intempestifs, ils échangent entre eux des propos, sorte de murmure où l'on sent une hostilité prête à éclater, mais qui se contient froidement. Avec leur habitude de la discussion, à travers la métaphore du pain et les sinuosités du discours, ils ont très bien perçu le point décisif : Jésus prétend être descendu du ciel. C'était un des aspects du Messie ; ce n'était pas le cas pour Jésus, fils de Joseph, dont ils connaissaient le père et la mère. Ces « Juifs » étaient, eux aussi, des compatriotes : il ne leur en fera pas accroire. Avec eux le Maître emploie un ton plus sévère. Il les débusque : « Ne murmurez pas entre vous ! » Ils se croient les juges ; ce qu'ils décideront selon leur lumière sera la règle à suivre. Ils sont loin de compte. S'ils ne sont pas dociles, c'est qu'ils n'ont pas reçu la lumière de Dieu. Or cette lumière est nécessaire et elle suffit. Eux ne peuvent venir, parce qu'ils ne sont pas attirés par le Père. Ce n'est pas à dire qu'ils soient pour cela excusables. Pour être enseigné par Dieu, il faut le désirer, tandis qu'ils s'en rapportent à leur propre savoir. D'autres, ceux qui ont reçu l'enseignement du Père, viennent à Jésus. Les Juifs pouvaient dire : Cet enseignement donne-t-il donc la vue de Dieu ? Non, personne n'a vu le Père, si ce n'est celui qui est auprès de Dieu. Celui-là est le Fils, c'est Jésus lui-même, et si les Juifs y réfléchissaient, ils se demanderaient si un Fils qui voit le Père, étant auprès de lui, n'est pas le Fils de Dieu au sens propre[188]. Mais Jésus ne s'arrête pas à leur parler de sa filiation. Il a voulu seulement établir qu'on n'arrive à lui que par la foi, sous l'impulsion et dans la lumière du Père. Et puisqu'il fait appel à la foi, il se contente de répéter quel est son objet : c'est lui, le pain descendu du ciel, et quiconque en mange ne meurt point. Ceux qui ont mangé la manne sont morts, car aucun pain naturel, même miraculeux, ne peut préserver de la mort temporelle. Mais lui, pain spirituel, et par conséquent affranchi comme tel des conditions du changement, donne une vie spirituelle qui ne saurait finir. Chaque pain agit suivant sa nature et le but auquel il est destiné. Il est sous-entendu que l'homme a l'usage redoutable de sa liberté : s'il peut accepter la vie, il peut aussi la rejeter, tant qu'elle n'est point transformée en vie éternelle.

Cette reprise du thème du pain descendu du ciel se manifeste maintenant comme une transition vers un mystère plus difficile à entendre.

Jésus avait déjà dit que le pain de Dieu donne la vie au monde[189]. Il est dans la nature du pain *d'entretenir* la vie. Il insiste maintenant : Je suis le pain de vie, le pain vivant… Comment le pain peut-il *donner* la vie ? C'est le propre du pain spirituel, qui donne vraiment la vie spirituelle. Jésus, qui était ce pain, devait effacer le péché et donner la vie au monde par sa mort, telle que Dieu la lui avait proposée et imposée, par l'immolation de sa chair. Il avait donc le droit de dire que sa chair immolée était la vie du monde, et, afin que son intention soit plus claire, il ne tardera pas à parler de son sang. De sorte que, se nourrir du pain spirituel qu'il était, c'était se nourrir de sa chair : il le déclare explicitement.

Les Juifs reprennent leurs apartés : ils sont stupéfaits. Quelques-uns peut-être essaient d'entendre cette proposition dans un sens figuré, le plus grand nombre la juge absurde et ne s'y arrête même pas. Jésus la maintient avec une suprême énergie. Et cette manducation, cette assimilation de la chair et du sang est le moyen nécessaire de l'union avec le Père par le Fils. De même que le Fils vit par le Père, ainsi celui qui s'unit au Fils vivra par lui, et de la vie éternelle[190].

Dès lors les Juifs ne discutent plus entre eux. Des paroles si précises défient les plus ingénieuses subtilités de l'exégèse : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang… Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » Il n'y a qu'à le laisser dire !

Relisons Bossuet dont les paroles portent aujourd'hui encore contre les attardés du sens figuratif[191] : « Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie : manger et boire, c'est croire ; manger la chair et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix, et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement, et pourquoi laisser murmurer vos auditeurs jusqu'au scandale et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée ?… Ici, plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles, plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfonce, pour ainsi parler, dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avait qu'un mot à leur dire ; il n'y avait qu'à leur dire : Qu'est-ce qui vous trouble ? Manger ma chair, c'est y croire ; boire mon sang, c'est y penser ; et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'était fait ; il n'y restait plus de difficulté, pas une ombre. Il ne le fait pas néanmoins ; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Ce n'est pas de vous,

mon Sauveur ; non, cela assurément n'est pas de vous ; vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien ; ce serait prendre plaisir à leur débiter des paradoxes seulement pour les étourdir. »

† Jn 6. [60] L'ayant donc entendu, beaucoup de ses disciples dirent : « Cette
parole est dure !… Peut-on seulement l'écouter ! »
[61] Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur
dit : « Cela vous scandalise ? [62] [Que sera-ce] donc si vous voyez le Fils de
l'homme montant où il était d'abord ? [63] C'est l'esprit qui vivifie ; la chair
ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit. Et elles sont
[toute] vie ! [64] Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient pas ! »
– Car Jésus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient
pas et qui était celui qui le trahirait. – [65] Et il disait : « C'est pour cela que je
vous ai dit que personne ne peut venir à moi si cela ne lui est donné par le
Père. »
[66] De ce [moment], beaucoup de ses disciples se retirèrent. Et ils n'allaient
plus avec lui…
[67] Jésus donc dit aux Douze : « Vous aussi, voulez-vous vous en aller ?… »
[68] Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu possèdes
des paroles de vie éternelle ; [69] et nous croyons et nous savons que tu es le
Saint de Dieu ! » [70] Jésus leur répondit : « N'est-ce pas moi qui vous ai
choisis [tous] les Douze ? Et cependant, l'un de vous est un démon ! » – [71]
Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote ; car il devait le trahir, lui, un des
Douze. (Suite, à la fin du § 113.)

La séance n'avait pas été mauvaise pour les adversaires persévérants de Jésus. Les amis d'une journée avaient perdu pied, eux étaient satisfaits d'avoir vu le novateur s'enferrer de la sorte. D'autres souffraient. C'étaient des disciples déjà anciens, qui s'étaient donnés de bon cœur au Maître et paraissaient jusque-là goûter son enseignement. Plusieurs s'étaient peu à peu désaffectionnés ; leur dévouement n'était plus qu'une attitude. Ce jour-là le plus grand nombre hésitait, se décidait déjà à revenir en arrière. Décidément tout ce discours était rebutant. Pouvait-on seulement l'entendre sans protester ?

Jésus ne les abandonne pas à cette heure critique. En leur prouvant qu'il devine leurs pensées, il fait un nouvel appel à leur confiance ; il leur demande de s'en rapporter à lui pour le sens de ses paroles, qui sont esprit, c'est-à-dire dépassent l'entendement humain, et qui cependant sont vie, d'une vie spirituelle nécessairement mystérieuse. Il a redit souvent qu'il est descendu du ciel, ils répugnent à le croire. Mais s'ils le voient montant où il était d'abord, ne seront-ils pas convaincus ? Qu'ils prennent donc patience ! C'est l'esprit qui donne la vie dont il a parlé ; la chair, avec tout ce que ce mot comporte de changeant, de corruptible, de mortel, la chair par elle-même ne servirait de rien, il le sait aussi bien qu'eux ! Mais Jésus s'aperçoit que ses paroles ne pénètrent pas dans les cœurs. Il constate tristement que certains ne croient pas. Beaucoup se retirèrent.

Aujourd'hui cependant, il est de nombreux critiques qui s'accrochent aux paroles condescendantes de Jésus, à cette distinction de l'esprit et de la chair, comme si c'était une rétractation, au lieu d'être un secours pour pénétrer plus avant dans une doctrine immuable. Ils les entendent donc autrement que les disciples qui n'ont pas laissé pour cela d'être rebutés. À cause que saint Paul parle de l'opposition entre l'esprit et la lettre[192], ils entendent ici l'esprit qui vivifie comme un sens figuré, tandis que la chair inutile serait le sens littéral. Mais il n'y a pas ici le moindre indice de l'explication d'une parabole. Tout le discours tendait à remplacer les aspirations naturelles par un élan vers la vie spirituelle et divine. Si les disciples croient que la chair sert à quelque chose, ils n'ont donc rien compris. Quant à la chair de celui qui est descendu du ciel pour donner la vie au monde, elle participe à sa nature spirituelle : on devait bien penser qu'elle serait donnée en cette qualité. Tel est en effet le mystère de l'eucharistie. Quand on a affirmé la réalité de la chair et du sang, il faut bien ajouter que la manducation s'en fait d'une manière spirituelle, et n'est utile que si elle est reçue en esprit, en même temps qu'en vérité. Cela n'est pas dit ici aussi nettement ; ce n'était qu'une première vue, pour laquelle le Maître exigeait la foi.

Elle est plus facile pour nous, à cause du caractère vraiment prophétique des paroles de l'évangile, affirmant la nécessité de se nourrir du corps et du sang de Jésus pour vivre de sa vie et de celle du Père.

Que voyons-nous ? Un grand nombre d'hommes, absorbés dans les soins de la vie présente, s'efforcent d'en obtenir à tout prix la part de bonheur qu'ils n'espèrent pas goûter dans une autre vie : ceux-là tournent le

dos à Jésus. Il en est qui soupirent après les biens spirituels, qui les cherchent auprès de Jésus Christ, leur Seigneur. Mais l'eucharistie les rebute ; ils ne l'acceptent que comme une commémoration du passé. Alors Jésus cesse d'être présent pour eux. Il est dépouillé de cet attribut divin d'être partout et d'être toujours auprès des siens. Il est relégué à un moment de l'histoire. On perd l'habitude de le chercher au ciel. On aime toujours à se réclamer de sa doctrine et de sa personne, mais sa doctrine est celle d'un prophète ou d'un sage, il n'est donc rien de plus. Et l'on dit : Comment cet homme pourrait-il nous donner sa chair à manger ? À cela il n'y a pas de réponse. Mais que Dieu, qui a donné la vie au monde par son Fils, ne l'ait pas retiré tout à fait du monde, qu'il l'y rende présent, que cette chair qui l'a sauvé continue à le nourrir, cela paraît digne de sa bonté et une suite du dessein de l'Incarnation. C'est aussi le seul sens de l'Écriture, comme l'admettent aujourd'hui des incrédules soucieux de pénétrer le sens propre des textes, sauf à en récuser l'autorité.

Dans cette scène prophétique, les fidèles sont représentés par les Douze. Jésus, attristé du départ de tant d'aimés, se retourne vers eux : « Vous aussi, voulez-vous vous en aller ? » Simon-Pierre répond au nom de tous : « Seigneur, à qui irionsnous ? Vous possédez des paroles de vie éternelle, et nous croyons et nous savons que vous êtes le Saint de Dieu. » Il avait été enlevé vers ces horizons du monde à venir où Jésus voulait entraîner tous ces Galiléens, il faisait acte de foi en lui, envoyé par Dieu, associé à sa sainteté. Plus tard il sera encore mieux instruit. Un autre disciple, Judas, le laissait dire, paraissant prendre sa part de cet engagement de fidélité. Déjà il n'était plus de cœur avec son Maître. Était-il venu à lui pour des motifs d'intérêt et d'ambition, et fut-il alors atteint dans sa cupidité et dans son orgueil ? Une circonstance inconnue avait-elle changé en aversion sa sympathie pour son Maître ? Que ne s'en allait-il avec les autres ! Jésus voulut qu'on sût bien qu'il n'était pas dupe. Mais il souffrit la présence de celui qui devait le trahir.

---

1. Ac 19, 1-7.

2. Presque entièrement détruite par le tremblement de terre du 11 juillet 1927. Sur cette ville, voir *RB* (1923) p. 120 ss., et le volume du P. JAUSSEN sur les coutumes de Naplouse [*Coutumes palestiniennes. I. Naplouse et son district*, Paris, Geuthner, 1927.]

3. Détail parfaitement constaté par les fouilles récentes.

4. Sur les Samaritains à l'époque persane, voir les papyrus d'Assouân, éd. Sachau.

5. Josèphe, *Antiquités judaïques,* 11, 8, 2.

6. En 128 av. J.-C.

7. Gn 33, 19 et 48, 22.

8. *RB* (1926) p. 98 ss.

9. Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Appendice, p. 493 : « La topographie des versets 3-6 est satisfaisante. Un Juif de Palestine ayant passé souvent à l'entrée de la vallée de Sichem a pu seul écrire cela. » Voir les documents 8 et 9.

10. D'après les découvertes de la campagne de 1927 par MM. Sellin et Welter, et contrairement à ce que j'ai dit dans le Commentaire de saint Jean. Toutes les difficultés posées dans cet endroit se trouvent ainsi résolues par les dernières fouilles. La Samaritaine habitant tout près du puits y devait venir chercher de l'eau. Le nom de Sychar, transformé en Askar, s'est transporté à un kilomètre à l'est de la ruine quand elle a été complètement abandonnée, tandis que des maisons se bâtissaient près de la source qu'on voit à Askar.

11. 2 R 17, 30 s.

12. En lisant *Moreh* et non *Moriah* pour lieu du sacrifice d'Isaac (Gn 22, 2).

13. C'est l'interprétation d'Origène. Le plus grand nombre l'entend d'une estimation faite par les disciples qu'il y aurait encore quatre mois avant la moisson dans la plaine de Sichem. On serait alors à la fin de janvier. Mais la tournure « ne dites-vous pas » indique plutôt un proverbe, et la moisson spirituelle s'appuie sur une image réelle quand Jésus ajoute : « voyez les champs déjà blanchissent » ; on était donc en été.

14. Jo 17, 18.

15. Dans la première mission des disciples (Mt 10, 5), le Maître leur interdit même d'aller chez les Samaritains, afin de ménager les scrupules des Juifs.

16. Lc 10, 33 ; 17, 11 et 16.

17. Ac 8, 25.

18. Environ 30 kilomètres.

19. *proclamer une année de grâce du Seigneur.* 19. En Égypte “proseuque” (προσευχή) ; documents du temps de Ptolémée III Évergète (257-221 av. J.-C.).

20. C’est l’ordre de saint Luc, qui paraît très vraisemblable. Il fait suivre l’applaudissement de la réprobation ; cela est moins probable. De même Marc et Matthieu ne font qu’un récit du succès et du rejet, mais en le plaçant à une époque plus tardive. Il nous a semblé qu’il fallait distinguer deux épisodes, à deux époques différentes. Luc lui-même, en faisant allusion aux miracles de Capharnaüm (4, 23), indique que le rejet a dû se produire plus tard.

21. Is 61, 1 s.

22. Limiter la prédication de Jésus à un an à cause de ce texte, c’est aussi bien limiter à un an le temps du salut, période qu’on croyait devoir être très longue, sinon indéfinie. Cette année dure encore.

23. Voir le document 11.

24. En hébreu, littéralement, « district des nations » (*gelîl ha-goyim*), c’est-à-dire peuplé d’étrangers ; de *Gelîl* on a fait Galilée tout court.

25. Is 8, 23 ; 9, 1, cité dans Mt 4, 15 s. Le passage d’Isaïe appartient au livre d’Emmanuel, messianique par excellence.

26. [Marie-Joseph LAGRANGE,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*], p. 19.

27. Mc 1, 22.

28. Sauf en Turquie, depuis la réforme de Moustafa Kémal.

29. [Marie-Joseph LAGRANGE,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*], p. 137-147.

30. Voir le plan de la synagogue sur le document 12.

31. Selon notre ordre, avant l’appel définitif.

32. Si le texte de Luc est bien Judée, il l’entendait sans doute dans un sens large, applicable à la Galilée.

33. [Dom Zéphirin] Biever, [*Au bord du lac de Tibériade*.] *Conférences de Saint-Étienne*, 1910-1911, p. 305. Voir le document 13.

34. [En 1929, date de la première parution de cet ouvrage.]

35. 2 R 5, 7.

36. Lv 13, 45.

37. Sur le sens de ἐμβρίμάομαί on peut voir le Commentaire de Jean, p. 304.

38. Lv 14, 2-32.

39. Matthieu ordinairement plus systématique, a séparé les cinq conflits en deux groupes ; ils n'ont donc pas été réunis par esprit de système.

40. Mc 2, 9-11.

41. Opinion de Wellhausen. [Julius Wellhausen (1844-1918), théologien protestant allemand.]

42. Dn 7, 13.

43. Les grands publicains de Rome n'acceptaient la ferme des impôts que pour mettre à sac les pays soumis ; mais parmi les petits employés plus d'un sans doute faisait son devoir. À plus forte raison un juif employé par Hérode Antipas avait-il droit aux égards de ses compatriotes. Mais toute la classe était honnie, et les Pharisiens pardonnaient encore plus malaisément à des Juifs de s'y commettre.

44. D'après saint Marc.

45. Environ le 14 juillet.

46. Grâce à des fils placés en l'air comme ceux du télégraphe, plusieurs maisons sont censées n'en faire qu'une. Toutes les maisons des Juifs ne sont pas reliées de la sorte, mais il y en a.

47. Ex 34, 21.

48. Strack et Billerbeck, I, p. 617.

49. Voir dans la Michna, traité *Chabbat*, VII, 2, la liste des 39 sortes d'ouvrages prohibés.

50. *Bessa*, I, 1 ; *Pesahim*, IV, 8*b*.

51. D'après Mc 2, 24.

52. Lv 24, 5 ss.

53. 1 R 21, 2 ss. Ce texte nomme Ahimélek le prêtre ; son fils Abiathar étant présent (1 R 22, 20), qui lui succéda aussitôt après, saint Marc dit : « sous le grand prêtre Abiathar », car ce nom qui revient souvent dans la Bible était lié à celui de David par un synchronisme courant.

54. Mt 12, 5 s.

55. Harold M. Wiener [1875-1929], *The law of change in the Bible* [1921].

56. Mc 3, 5.

57. Mc 2, 20.

58. Il est très aisé de concilier Matthieu, qui parle d'une montagne, et de Luc qui parle d'un lieu en plaine, car Luc lui aussi a placé le choix des disciples sur la montagne ; il indique seulement que Jésus est descendu et s'est arrêté sur un endroit plat.

59. Nous avons donné dans le Commentaire de saint Matthieu les raisons de regarder comme des additions au discours primitif des passages qui d'ailleurs ne sont pas dans le discours de Luc, à savoir Mt 5, 13-16, 18, 25-26 ; 6, 7-15 (le *Pater*) ; 6, 19-34 ; 7, 7-11. 22-23. Matthieu a cependant établi un lien étroit entre les versets 17 et 18 du chapitre 5, et révélé le sens complet de la perpétuité de la Loi, soit par la place qu'il donne à cette idée, soit par les mots qui terminent le verset 18.

60. Nb, 9, 6 ss. par rapport à Ex 12, 14 ss.

61. Mt 5, 17.

62. Mt 5, 18.

63. Accomplir ne signifie pas perfectionner, mais exécuter.

64. Jo 16, 12 s., donne la clef de ce passage difficile : « l'Esprit de vérité vous guidera vers la vérité tout entière ».

65. Voir les admirables explications de la pensée de Newman, avec toute leur portée, dans la conférence de M. Jacques Chevalier à Oxford (*Les Lettres*, juillet 1927) : « L'identité des formes ne peut être qu'une identité de mort : une identité de vie suppose un changement continu, dont la continuité même suffit à assurer l'unité et l'identité… Il y a dans le temps quelque chose qui change toujours, mais qui ne change que pour permettre à quelque chose de demeurer le même… », etc.

66. La question a été solennellement posée par les Pharisiens : nous y reviendrons (sur Mc 10, 11 ss et Mt 19, 9), p. 426 s.

67. Page 349 s.

68. Mc 5, 43. La première partie est écrite dans la Loi (Lv 19, 18), mais non la seconde. Aussi bien la Loi n'est pas alléguée textuellement. On voit bien ici que Jésus oppose la révélation ancienne mal comprise à sa révélation à lui, qui s'appuie sur l'ordre formel de la Loi, en le faisant déborder sur toutes les situations particulières qui légitimaient dans l'ancienne économie le fait de haïr certains ennemis.

69. Voir Commentaire de Marc, sur 12, 40.

70. Mt 6, 2. Les Rabbins ont compris ce qu'avait de désagréable une aumône étalée, et ils ont déduit l'obligation du secret du texte de Pr 21, 14 : « Un don fait en secret apaise la colère » (de celui à qui on le fait). Cet exemple en apparence semblable montre clairement les différences de l'esprit et de la méthode de l'enseignement.

71. Mt 7, 12.

72. TALMUD, *Chabbat*, 31[a].

73. Mt 7, 21.

74. Rm 6, 15.

75. Avec M. Fillion nous suivons le récit de Luc, plus précis.

76. Josèphe, *Antiquités judaïques*, 17, 8, 3.

77. 2 R 11, 10, 15.

78. On sait qu'on a découvert à *Tell-Hum*, l'ancienne Capharnaüm, les ruines encore très belles d'une synagogue. Elle ne datait que de la fin du IIe siècle après Jésus Christ, mais peut-être était-elle bâtie sur l'emplacement de l'ancienne synagogue ; voir les documents 11 et 12.

79. Voir le document 14.

80. Mt 3, 11.

81. Is 29, 18 s. et 61, 1.

82. Is 29, 18. Trad. Condamin.

83. Is 61, 1, parole que Jésus s'était appliquée à Nazareth.

84. Nous avons expliqué cet épisode de la façon qui nous a paru la plus conforme au texte. Une autre opinion très autorisée estime que Jean, parfaitement éclairé, n'a envoyé ses disciples que dans leur intérêt à eux.

85. Ml 3, 1. Trad. Van Hoonacker.

86. Commentaire de M. Van Hoonackeer.

87. Mt 20, 20 ss.

88. Mc, Lc, Jo, n° 228 de la Synopse.

89. Voir *RB* (1912), p. 504-532 : *Jésus a-t-il été oint plusieurs fois et par plusieurs femmes ?*

90. Jo 11, 2 doit s'entendre de ce que l'évangéliste va raconter.

91. Le R. P. Urbain Holzmeister, jésuite, conclut son étude très diligente : « De toute cette enquête il résulte très clairement cet unique résultat : la question posée de savoir s'il existe une tradition cohérente (pour l'unité) n'est certainement pas à résoudre dans le sens affirmatif (*Zeitschrift für katholische Theologie*, rédigée par les pères Jésuites d'Innsbruck, 1922, p. 584).

92. Magdala, aujourd'hui *Mejdel*, voir le document 27.

93. Cité par Fillion, II, p. 329.

94. J'ai d'abord traduit : « ils disaient », mais je pense qu'il faut se rendre aux raisons de M. Turner (*The Journal of theological studies*, xxv, p. 383 s.). Ces braves gens ne viennent pas parce qu'ils *disaient*, mais qu'ils avaient *entendu dire*.

95. Mc 3, 33 ss.

96. Lc 8, 21.

97. Lc 4, 43.

98. *RB* (1909) : *La parabole en dehors de l'évangile*, p. 198 ss. ; p. 342 ss.

99. Alfred Loisy, *Études évangéliques*, p. 37.

100. *Illud vero longe speciosissimum genus orationis, in quo trium permixta est gratia similitudinis, allegoriae, translationis* [Mais le genre de discours le plus beau est celui où se mêle la grâce de la similitude, de l'allégorie et de la métaphore.] (Quintilien, *Institutio oratoria*, viii, 6, 48)

101. Jülicher, *Die Gleichnisse Jesu* [Les paraboles de Jésus], i, 107.

102. *Des parties des animaux*, 1, 5 ; Trad. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, 1, p. 324.

103. Mc 4, 11 ss.

104. [Marie Joseph Lagrange,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*.] p. 148 ss.

105. *Ibid.,* p. 116 ss.

106. On aurait peine à constater un tel rendement, même dans les parties les plus fertiles de la Galilée : ce chiffre élevé dirige déjà les esprits vers une production qui surpasse celle de la nature. C'était d'ailleurs une expression consacrée (Gn 27, 12). Voir cependant *Biblica* 1927, p. 84 s., où le R. P. Sonnen, de la congrégation de la Mission, parle de graines qui

donnent 240 à 250 pour un sur les bords du lac de Tibériade ! Lire d'autre part le R. P. Biever dans les *Conférences de Saint-Étienne*, 1910-1911, p. 274-275.

107. *Le Livre d'Hénoch*, I, 3-4 ; trad. de l'abbé Martin.

108. Le R. P. Paul Couvreur, abbé de la Trappe d'el-Athroun, raconte que, pour lui vendre une mule assez paresseuse, on lui avait fait manger de l'ivraie : elle en était devenue trop fringante !

109. [Marie-Joseph Lagrange,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*], p. 74.

110. [Marie-Joseph Lagrange,]*Le Messianisme* [*chez les Juifs*], p. 148.

111. *Ibid.,* p. 117.

112. Prière *Alênnu*. Voir *ibid.,* p. 153 s.

113. Voir le R. P. Biever, *Conférences de Saint-Étienne*, 1910-1911, p. 280 s.

114. Ez 17, 23.

115. *L'Évangile et l'Église,* 1re édition, p. 16.

116. Rm 1, 16. Dans l'énorme compilation de Strack et Billerbeck, le verset de Matthieu n'a d'autre annotation que des détails techniques sur le levain, etc.

117. Déjà au temps d'Homère, *Odyssée,* 13, 74 s.

118. Matthieu parle de deux possédés, mais l'un des deux n'était probablement que le compagnon du personnage principal, dont Matthieu n'a pas dégagé la physionomie.

119. Sauf au sud où la terre s'est éboulée, mais n'est plus dominée par la montagne.

120. Gn 15, 21.

121. Voir les documents 15 et 16 ; les photographies ont été prises par le R.P. Tonneau lorsque nous fûmes frappés de la convenance du lieu en février 1928 : il a été repéré dès 1871 (*The Revovery of Jerusalem,* p. 368 s.)

122. Voir les documents 17 et 18.

123. *Koursi*, dans *The Journal of the Palestine Oriental Society*, 1927, p. 112 s.

124. Reconnue par le père Tonneau lors de notre passage en février 1928 ; il y a ramassé un fragment provenant probablement d'une église.

125. Ac 10, 41 : « non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu. »

126. Lv 15, 25.

127. Nb 15, 38.

128. *Acta Pilati*, 7.

129. Aujourd'hui Banias.

130. *Histoire de l'Église*, 7, 17.

131. 1 R 17, 19 ss.

132. 2 R 4, 33 ss.

133. Lc 4, 23.

134. 1 R 17, 9-24 ; et 2 R 5, 1 ss.

135. Voir plus haut, p. 46.

136. Voir Commentaire de Marc sur 3, 31.

137. Lc, 4, 22.

138. Ga 1, 19.

139. Mc 15, 40 ; Mt 27, 56.

140. Hégésippe, historien du IIe siècle, cité par Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, 4, 22, 4.

141. 1 Co 9, 5.

142. C'est la solution paradoxale de Renan, *Vie de Jésus*, p. 25.

143. On suit ici le texte de saint Marc, le plus nuancé, le plus spontané par le va-et-vient des interdictions et des permissions. Dans Luc et Matthieu les défenses paraissent plus absolues. L'essentiel était de marquer la pauvreté du missionnaire.

144. Envoyé par la déesse Atargatis, un certain Lucius se vantait que chacun de ses voyages lui rapportait soixante-dix besaces (Inscription publiée en 1897).

145. Mc 6, 13.

146. Concile de Trente, *Sess.* XIV, *doctrina de sacr. extr. unct.,* c. I : *Sacramentum... apud Marcum quidem insinuatum, per Jacobum autem Apostolum ac Domini fratrem fidelibus commendatum ac promulgatum.* [Sacrement… dont l'usage se trouve insinué dans Marc (6, 13), et se voit

manifestement établi et recommandé aux fidèles par Jacques, apôtre et frère du Seigneur.]

147. Jc 5, 14 s.

148. Voir *RB* (1927) p. 509.

149. Nous le verrons, sur Jo 6, 4.

150. Voir plus haut, p. 72.

151. Lv 18, 16 ; 20, 21.

152. ἠπόρει selon la leçon de trois manuscrits ; la Vulgate exagère en disant qu'il *faisait* beaucoup de choses d'après les avis de Jean.

153. [Constant Fouard, abbé,] *La Vie de N.-S. Jésus Christ,* t. I, p. 426.

154. Quand la Judée fut annexée à l'Empire en l'an 6 ap. J.-C.

155. Le cas est attesté à propos de Vitellius, Josèphe, *Antiquités judaïques,* xviii, iv, 5. Nous renvoyons une fois pour toutes à ce livre XVIIIe des *Antiquités* de Josèphe. Voir aussi la monographie de Schürer, *Geschichte*… I, p. 431-449 et celle de Walter Otto, dans l'Encyclopédie de Pauly-Vissova, Supplément, 2e fascicule, articles Herodes (18), Herodias, Herodes Antipas (24).

156. Lc 13, 32.

157. Elle ne peut être née après l'an 8 av. J.-C. ni avant l'an 15. Lors des fiançailles dont nous avons parlé elle avait bien trois ou quatre ans.

158. Josèphe, *Antiquités judaïques,* xviii, v, 4 : « Ils ont pour fille Salomé ; après sa naissance Hérodiade, au mépris des lois ancestrales, épouse Hérode, frère de son mari né du même père, mari encore vivant dont elle se sépara. » Ce serait forcer le texte que de déduire avec Otto que le second mariage eut lieu *aussitôt* après la naissance de Salomé.

159. À supposer que sa mère se soit mariée à dix-huit ans, elle ne pouvait avoir plus de vingt ans en l'an 29, mais peut-être moins.

160. Josèphe, *Antiquités judaïques,* xviii, v, 2 : « Hérode ayant craint que la confiance qu'il inspirait aux hommes ne les portât à quelque sédition, car ils paraissaient disposés à tout faire d'après ses conseils, pensa qu'il valait beaucoup mieux prendre les devants et le faire disparaître, que d'avoir à se repentir s'il tombait dans des difficultés provenant de quelque entreprise révolutionnaire de sa part. »

161. *Ibid.*, xviii, vi, 2, *agoranome* à Tibériade.

162. ?π› ο?νου, même endroit.

163. À *Lugdunum*, non pas Lyon, mais *Lugdunum Convenarum*, Saint-Bertrand-de-Comminges, en combinant *Antiquités judaïques*, xviii, vii, 2 et *Bellum*, ii, ix, 6.

164. Ce fut le cas de la version slave de Josèphe, dont nous ne saurions faire état pour défendre Marc contre le Josèphe grec : cf. Berendts, *Die Zeugnisse vom Christentum im slavischen « de bello judaico des Josephus »* dans *Texte und Untersuchungen*, N. F. XIV, 4 (1906), p. 7 s. et 33.

165. Otto, à l'endroit cité, p. 159.

166. *Ganz aphoristisch*, Otto, p. 172.

167. R. P. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte*, p. 30-41.

168. Mt 14, 13.

169. Lc 13, 33.

170. Mc 6, 31.

171. C'est uniquement pour concilier plus aisément les textes bibliques, mais sans une vraie nécessité, qu'on a imaginé une autre Bethsaïde à l'ouest du Jourdain.

172. Jo 6, 10 et 4.

173. Environ 180 francs [de 1928] ; aujourd'hui nous devons ajouter : en monnaie d'or.

174. Mc 6, 40, πρνσιαί.

175. Dans les prairies au sud de Gaza nous avons pu cueillir des anémones, des pervenches, même des tulipes : les bords du lac ne sont pas moins fleuris.

176. On a toujours traduit « vers » Bethsaïde (Mc 6, 45) et supposé en conséquence deux villes du même nom. Mais nous croyons que πρ?ς peut signifier « en face de », surtout avec πίραν.

177. D'après Jo 6, 19 on avait fait déjà vingt cinq ou trente stades. Le lac a plus de cinquantequatre stades dans sa plus grande largeur (environ dix kilomètres), mais la distance est beaucoup moindre vers le nord.

178. Mc 6, 53-56.

179. Jean continue à parler de la foule, car il ne varie pas son style. Mais il est évident que seuls les principaux meneurs s'acharnent à poursuivre Jésus.

180. À cause de la disposition des vents, les barques ne séjournent jamais la nuit sur la rive orientale ; celles qui partent de Tibériade la nuit rentrent toujours avant la soirée. L’observation des faits coïncide donc parfaitement avec ce que dit saint Jean et qu’on a taxé de hasard bien étrange.

181. Jo 6, 51-58.

182. Jo 6, 59.

183. Is 3, 1.

184. Pr 9, 5, dans *Khag*. 14ª.

185. Jo 6, 34. On serait tenté de prendre π ντοτε au même sens que le « toujours » français. « Quel qu’il soit, donnes-en toujours ! » Mais Jésus l’entend au sens de « en tout temps », et on ne voit pas qu’il y ait ici un double sens comme dans 3, 3.

186. Le verset 36 paraît devoir être placé après le verset 40.

187. Sur cette question très difficile, voir Le *Messianisme* [*chez les Juifs*], p. 130 ; 176 ss.

188. Si élevée que soit cette intuition vers la vie divine, elle ne dépasse pas ce que nous rencontrerons dans Matthieu (11, 25-27) et dans Luc (10, 21-22).

189. Jo 6, 33.

190. On pourrait entendre aussi que Jésus vit *pour* le Père et que le fidèle doit vivre *pour* lui.

191. *Méditations sur les évangiles, La Cène*, Trente-cinquième jour.

192. 2 Co 3, 6.

CHAPITRE IV

PRÉDICATION, SURTOUT EN DEHORS DE LA GALILÉE, ET FORMATION DES DISCIPLES

La première année de prédication, après un enthousiasme sans cesse grandissant, se termine par un échec. Et c'est saint Jean, le révélateur du Verbe incarné, dont on affirme qu'il a transformé l'évangile pour la plus grande gloire de ce Verbe, qui a fait clairement connaître et cet échec et ses causes.

Mais les vérités qui heurtent le plus la mauvaise nature sont les plus salutaires à l'âme. Désormais les illusions étaient dissipées, les disciples prévenus. Jésus allait se consacrer davantage à former ceux qui étaient appelés à continuer son œuvre, puisque son œuvre à lui était de donner sa vie. Désormais il annoncera clairement et sa passion et sa mort, et dira dans quelles conditions austères on doit opérer son salut. Le règne de Dieu n'en sera pas moins établi, après sa résurrection, ouvertement promise. La Galilée n'a pas voulu comprendre quel Messie il est : il s'éloigne d'elle et se rend, soit sur les frontières du nord, soit à Jérusalem et dans la Judée et la Pérée. Ce n'est pas la crainte d'Hérode Antipas qui le décide à s'éloigner ; il sait bien que Jérusalem lui sera plus inclémente. Mais c'est là surtout, en face des docteurs, au centre du culte et de la doctrine, dans le Temple de son Père, qu'il se fera connaître.

Durant la première année, Jésus, venu à Jérusalem pour la Pâque, y est-il revenu pour la Pentecôte et pour la fête des Tabernacles ? Il se peut. Saint Jean n'en a rien dit[1], soit que ces voyages n'aient pas eu lieu, soit qu'il ne s'y soit rien passé de notable pour le progrès de l'évangile. Le quatrième évangéliste a jugé ce temps suffisamment occupé par la prédication en Galilée. Mais, dans la deuxième année, il amène Jésus à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, des Tabernacles et de la Dédicace, et chacun de ces

pèlerinages est l'occasion d'un développement dans la connaissance de l'être divin en Jésus.

On s'étonne de cette répartition de deux enseignements donnés par le Sauveur, l'un selon la catéchèse de saint Pierre en Galilée, l'autre selon les souvenirs de saint Jean, surtout à Jérusalem. Nous ne prétendons pas que Pierre n'a pas accompagné son Maître dans la ville sainte. Mais sûrement il y était moins à l'aise que Jean, qui y avait, nous ne savons comment, des relations même dans la hiérarchie. Peut-être aussi Pierre a-t-il pensé que ces entretiens, ces disputes, à vrai dire, dans lesquelles Jésus était engagé par l'hostilité des Pharisiens, étaient d'une trame trop subtile pour être l'objet de l'enseignement populaire quotidien. Il est aussi permis de croire que quelque chose du génie propre de Jean se retrouve dans cette manière de composer. D'ailleurs, chez les autres évangélistes aussi, les révélations de cette seconde année sont plus profondes, la lumière se porte davantage sur la personne de Jésus, sur son sacrifice, sur ceux qu'il exige en échange. Nous sommes dans une région plus élevée, dans une atmosphère plus pure. Le parti pris des adversaires s'accentue ; le dévouement des disciples, plus réfléchi, encore imparfait, s'affermit par degrés dans la communion plus intime avec leur Maître. C'est l'Église qu'il fonde, au lieu du royaume terrestre dont il n'a pas voulu.

I. – LA PENTECÔTE À JÉRUSALEM

LA PISCINE DE BÉZATHA À JÉRUSALEM. GUÉRISON D'UN MALADE (111-113)

Jn 5. [1] Après cela, il y avait une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.
[2] Or, il y a à Jérusalem, près de la [Porte] des Brebis, une piscine connue en
hébreu sous le nom de « Bézatha », et qui a cinq portiques. [3] Dans ceux-ci
étaient couchés un grand nombre d'infirmes, aveugles, boiteux, perclus, qui
attendaient le bouillonnement de l'eau. (4 Car l'ange du Seigneur
descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau. Le premier
donc qui descendait après l'agitation de l'eau, était guéri de son mal, quel
qu'il fût). [5] Il y avait là un homme, demeuré infirme depuis trente-huit ans.
[6] Jésus, le voyant couché, et sachant que cet état durait depuis déjà
longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? » [7] L'infirme lui répondit :

« Seigneur, je n'ai personne qui me jette dans la piscine lorsque l'eau a été
agitée : pendant que j'y vais, un autre descend avant moi ! » [8] Jésus lui dit :
« Lève-toi ! Prends ton grabat et marche. » [9] Et aussitôt l'homme fut guéri,
et prit son grabat. Et il marchait.

Or, c'était un jour de sabbat. [10] Les Juifs disaient donc à celui qui venait
d'être guéri : « C'est un jour de sabbat : et il ne t'est pas permis d'emporter
le grabat. » [11] Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton
grabat et marche. » [12] Ils lui demandèrent : « Quel est l'homme qui t'a dit :
Prends et marche ? » – [13] Or, celui qui avait été guéri ne savait pas qui
c'était ; car Jésus s'était esquivé, la foule étant [compacte] en cet endroit.

[14] Après cela, Jésus le trouve dans le Hiéron. Et il lui dit : « Te voilà guéri ;
ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire. » [15] L'homme s'en alla et dit
aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

[16] Et c'est pour ce motif que les Juifs persécutaient Jésus ! parce qu'il
faisait de pareilles choses pendant le sabbat ! [17] Mais il leur répondit :
« Mon Père agit jusqu'à présent ; et moi aussi, j'agis ! » [18] Sur quoi les
Juifs, cherchaient encore plus à le faire mourir, parce que, non seulement il
violait le sabbat, mais de plus il disait que Dieu était son propre père, se
faisant égal à Dieu.

Après avoir laissé passer en Galilée le temps de la Pâque, déjà proche lors de la multiplication des pains, Jésus monta à Jérusalem lors d'une fête des Juifs, qui n'est pas autrement indiquée, mais qui ne peut être que la Pentecôte, puisqu'elle sera suivie de la fête des Tabernacles. La fête dite « des semaines », parce qu'on apportait au Temple les prémices de la moisson, mûrie en sept semaines depuis la Pâque, se nommait en grec la Pentecôte ou « du cinquantième jour », chiffre équivalent. Dès le temps de Jésus on l'avait rattachée à un souvenir historique, celui de la promulgation de l'alliance au Sinaï. C'était donc une occasion de se retremper dans le zèle pour l'observance de la Loi.

Or Jésus, en entrant dans le Temple ou en en sortant, pénétra dans les portiques d'une piscine située près de la porte de la ville dite « des Brebis », parce qu'on faisait entrer par là les agneaux qui devaient être immolés. Cette piscine, établie dans l'ancien ravin qui protégeait le Temple du côté du nord, était adossée à une colline récemment ajoutée à la ville sainte, nommée la Coupure, en araméen Bézatha, et portait naturellement le même

nom. Elle était rectangulaire, entourée de quatre portiques, et coupée en deux carrés égaux par un cinquième portique. Cet arrangement que les fouilles ont fait reconnaître avec certitude[2] donne l'explication du texte de saint Jean, et est en outre la preuve de sa parfaite connaissance des lieux[3].

À l'arrivée de Jésus, il y avait là un grand nombre d'infirmes : aveugles, boiteux, perclus, sollicitant les aumônes en attendant mieux. Car ils espéraient être guéris, celui du moins qui se jetterait dans la piscine le premier après que l'eau aurait été agitée[4]. Parmi ces infirmes Jésus avisa un malade, que les anciens ont nommé un paralytique. Et en effet il était incapable de se mouvoir. Quand il se disposait péniblement à descendre dans la piscine au bouillonnement de l'eau, déjà un autre l'avait précédé. Jésus lui offre de le guérir, et sans même exiger de lui un acte de foi, qu'il le voyait prêt à faire, il lui dit : « Lève-toi ! Prends ton grabat et marche. » L'homme se sentit guéri, prit son grabat et s'en alla. C'était un jour de sabbat ! Cette réflexion de l'évangéliste ne trahit pas un souci de précision ; elle est grosse de menaces. Non seulement Jésus avait opéré une guérison le jour du sabbat sans une nécessité urgente, il avait en outre donné ordre à l'homme guéri de porter son grabat. Or, il n'était même pas permis de porter sur soi des objets de parure qu'on serait exposé à dénouer et à nouer[5].

Les Juifs, c'est-à-dire les adversaires de Jésus, Pharisiens et scribes attachés aux plus strictes observances, ne peuvent tolérer cette violation des coutumes introduites par leurs devanciers. L'homme estimait sans doute que celui qui avait le pouvoir de guérir était un bon interprète de la Loi. Qui donc était-ce ? Il ne sait que répondre aux Juifs qui l'interrogent minutieusement. Jésus avait si peu l'intention de manifester sa puissance qu'il avait disparu dans la foule. Le paralytique le retrouve cependant dans le Temple, s'informe de son nom, le dit aux Juifs enquêteurs. Aussitôt ils se souviennent que Jésus était coutumier du fait[6], ils l'avaient quelque peu perdu de vue. Voyant leur mécontentement, Jésus veut bien leur expliquer sa conduite : « Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis. » Dieu s'était reposé le septième jour et c'était l'origine de l'institution du sabbat[7]. Cependant les Juifs instruits savaient bien que ce repos de Dieu n'était qu'une expression figurée pour marquer la stabilité de l'ordre qu'il avait introduit dans le monde. Dieu continue à agir, sans quoi tout croulerait dans le néant. À l'imitation de Dieu, Jésus agit lui aussi, interprétant le sabbat dans l'esprit où il avait été institué. Cette parole, ainsi comprise, n'avait rien de blasphématoire, même pour des Pharisiens. Mais ils l'interprètent dans

ce sens que Jésus revendique le droit d’agir comme étant l’égal de Dieu, et s’il n’était qu’un homme comme ils le pensaient, c’eût été un blasphème : c’est pour cela que plus tard ils le condamneront à mort.

LE FILS DE DIEU USE DE SON DROIT DIVIN (112)

Jn 5. [19] Jésus reprit donc la parole. Et il leur disait : « En vérité, en vérité, je
vous [le] dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, s’il ne le voit faire au
Père ; car, ce que fait Celui-ci, le Fils le fait pareillement. [20] Car le Père
aime le Fils : et il lui montre tout ce qu’il fait ; et il lui montrera des œuvres
plus grandes que celles-ci, de sorte que vous soyez dans l’étonnement ! [21]
En effet, de même que le Père ressuscite les morts et [les] fait vivre, ainsi le
Fils fait vivre qui il veut. [22] Si bien que le Père ne juge personne ! mais il a
remis au Fils le jugement tout entier, [23] afin que tous honorent le Fils,
comme ils honorent le Père. Qui n’honore pas le Fils, n’honore pas le Père,
qui l’a envoyé. [24] En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui écoute ma
parole et qui croit en Celui qui m’a envoyé, a la vie éternelle, et il n’est pas
mis en jugement, mais il a passé de la mort à la vie.
[25] En vérité, en vérité, je vous dis que l’heure vient – et c’est maintenant –
où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l’auront
entendu vivront. [26] Car, de même que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il
donné au Fils d’avoir la vie en lui ; [27] et il lui a remis le pouvoir de juger,
parce qu’il est un fils d’homme. [28] Ne vous étonnez pas de ceci, car l’heure
vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, [29] et
sortiront ; ceux qui auront fait le bien, pour une résurrection de vie ; ceux
qui auront pratiqué le mal, pour une résurrection de jugement.
[30] Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j’entends, je juge, et mon
jugement est juste, parce que je ne recherche pas mon vouloir, mais le
vouloir de Celui qui m’a envoyé. »

Le moment n’était pas venu de cette déclaration solennelle. Au lieu de leur répondre : il est vrai, je suis l’égal de Dieu, ou plutôt, étant Dieu, je suis l’égal du Père, il se contente alors de protester de son droit comme envoyé de son Père. À la vérité son argumentation, loin d’exclure sa divinité, la suppose, puisque cet envoyé est le Fils unique du Père ; mais il a

reçu dans sa nature humaine des prérogatives attachées à son union personnelle avec la nature divine, et ce sont ces prérogatives qu'il met en relief. Tel est, selon saint Cyrille d'Alexandrie, le sens de ce discours où Jésus cherche à calmer la colère des Juifs, adaptant son langage à cet aspect d'homme qui était la réalité d'une nature humaine, mais investie des plus hauts privilèges. Jésus ne pouvait commencer plus modestement qu'en disant à ceux qui le posaient en audacieux rival du Père : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père… car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait[8]… »

Le discours relativement long que Jésus tint dans cette circonstance ne fut pas interrompu, ce qui prouve bien qu'il ne parut point trop hardi aux Juifs. Jésus ne se donne pas comme le Messie. Ce titre, tel que les Juifs l'entendent, ne répondrait pas à sa mission. Il est, si l'on veut, un Messie spirituel, tel qu'il s'est révélé en Galilée, le Fils de Dieu auquel le Père montre ses œuvres en lui donnant le pouvoir des plus grands miracles. Son œuvre essentielle est de donner la vie à ceux qui passent pour vivants et qui sont morts aux yeux de Dieu.

Mais qu'ils croient que Dieu l'a envoyé, qu'ils honorent le Fils, et déjà ils ont en eux-mêmes la vie éternelle. Le Fils qui leur communique la vie reçue du Père sera leur juge au nom du Père, et comme sa voix fait naître à la vie spirituelle par la foi, elle retentira encore lors de la résurrection, de la vie ou de la mort.

On reconnaît ici la doctrine de la première partie du sermon sur le pain de vie, sans ce symbole qui avait été amené par la multiplication des pains. La fonction de juge n'ajoute rien d'essentiel, puisque celui qui croit n'est pas jugé, ayant passé de la mort à la vie. Ce qui donne au discours son caractère, c'est la révélation de rapports très étroits entre le Père et le Fils. Elle prépare à admettre entre eux l'identité de la nature divine, sans détriment de cette relation de Père à Fils et de Fils à Père qui suppose deux personnes distinctes.

TÉMOIGNAGE RENDU À JÉSUS PAR DIEU LE PÈRE (113)

Jn 5. 31 « Si c'est moi qui me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas véridique ; 32 c'est un autre qui me rend témoignage. Et je sais que le témoignage qu'il me rend est véridique.

[33] Vous avez envoyé [des prêtres et des lévites] auprès de Jean. Et il a rendu témoignage à la vérité. [34] Pour moi, je ne me prévaux pas du témoignage d'un homme ; mais ce que j'en dis est pour que vous soyez sauvés. [35] Celui-là était la lampe qui brûle et qui luit : vous avez voulu vous réjouir un moment à sa lumière ; [36] mais le témoignage que j'ai, est plus grand que [celui] de Jean : car, les œuvres que mon Père m'a données à accomplir, les œuvres même que je fais, rendent pour moi témoignage que le Père m'a envoyé. [37] Et le Père, qui m'a envoyé, lui-même me rend témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, et vous n'avez pas vu sa face, [38] et vous n'avez pas même sa parole demeurant en vous, puisque vous ne croyez pas à celui qu'Il a envoyé.

[39] Vous scrutez les Écritures, parce qu'il vous paraît avoir en elles la vie éternelle ; et ce sont elles qui me rendent témoignage, [40] et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !… [41] Je ne reçois pas de gloire des hommes ; [42] mais je vous connais pour n'avoir pas en vous-mêmes l'amour de Dieu. [43] Je suis venu au nom de mon Père. Et vous ne me recevez pas ! Si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez ! [44] Comment pourriez-vous croire, alors que vous acceptez de la gloire les uns des autres et que vous ne recherchez pas la gloire qui vient de l'Unique ! [45] Ne pensez pas que je vous accuserai auprès de mon Père. Il y a quelqu'un qui vous accuse : [c'est] Moïse, en qui vous placez votre espoir. [46] En effet, si vous aviez cru Moïse, vous me croiriez, car il a écrit de moi. [47] Mais si vous ne croyez pas ce qu'il a écrit, comment croiriez-vous mes paroles ? (Suite, § 106.)

7. [1] Et après cela, Jésus allait et venait dans la Galilée ; car il ne voulait pas le faire en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. (Suite, § 137.)

Dans une seconde partie, Jésus indique aux Juifs les raisons de croire à sa mission, au titre unique du Fils. Ces raisons ne peuvent être tirées de principes évidents au moyen du raisonnement, car cette mission dépendait de la volonté du Père. Il faut donc recourir au témoignage, comme pour toute question de fait. Le premier est celui de Jean. Jésus parle de lui au passé : il avait donc cessé de vivre[9]. Les Juifs semblent alors lui être devenus favorables, sans doute à cause de son martyre pour la défense de la

Loi : Jésus leur rappelle que Jean a rendu témoignage à la vérité en désignant celui qui devait venir après lui. Le témoignage d'un homme eût été insuffisant, mais celui du dernier des prophètes n'était pas sans valeur au sein d'Israël. Toutefois un témoignage était plus décisif, celui des œuvres, c'està-dire des miracles destinés à faire reconnaître l'envoyé de Dieu ? Même au Sinaï les anciens pères n'avaient pas vu Dieu, ni entendu sa voix. La fête de la Pentecôte rappelait le souvenir de Moïse, le grand intermédiaire, dont le témoignage était consigné dans les Écritures, et représentait celui de Dieu lui-même. Attentifs comme ils le sont à scruter les Écritures, ils devraient comprendre qu'elles aussi lui rendent témoignage à lui-même. Mais leur étude avait trop souvent pour but de s'acquérir la réputation de savant qu'ils se déféraient les uns aux autres, sans être purement animés de l'amour de Dieu. Aussi Moïse, le plus auguste dépositaire de la parole de Dieu, Moïse en qui ils placent leur espoir, c'est Moïse qui les accuse auprès de Dieu : « Car, ajoute-t-il, il a écrit de moi. »

En termes différents et d'une façon moins didactique, telle est bien aussi l'argumentation des évangiles synoptiques. Le témoignage de Jean était précieux, mais enfin c'était plutôt Jésus qui avait rendu à Jean un témoignage autorisé[10]. Le témoignage du Père était celui des nombreux miracles, laissés dans l'ombre par le quatrième évangile, mais énumérés par les synoptiques, aussi bien que les expulsions du démon dont il ne parle jamais. C'est des deux parts le même souci du recours aux Écritures, d'une façon plus concrète dans les synoptiques[11], surtout dans saint Matthieu, énoncé ici comme un principe. L'enchaînement entre les deux alliances s'imposera à saint Paul, et convainc d'avance Marcion d'erreur. Au moment où tant d'imposteurs, au grand scandale des Juifs, affichaient des prétentions absurdes à la divinité en s'appuyant sur les vieilles fables du paganisme, c'était rassurer Israël que de maintenir un lien aussi étroit entre l'ancienne parole de Dieu et celle que proférait son envoyé. Jésus ne proposait pas une religion nouvelle ; il associait seulement au culte du Père celui du Fils qu'il était. Il proposait un développement de la foi, parallèle au développement de la législation, avec un infini respect pour le Père de qui il tenait tout, dont la volonté était sa règle, le Père source de la vie, et fin suprême où conduisait le Fils.

Le résultat sur ces esprits mal disposés fut qu'ils voulurent tuer Jésus. Aussi reprit-il le chemin de la Galilée[12].

II. – FORMATION DES DISCIPLES

LA TRADITION DES PHARISIENS ET LE VRAI SERVICE DE DIEU (114)

a) Controverse sur la tradition rabbinique

Mc 7. 1 Et les Pharisiens et quelques scribes venus de Jérusalem se réunissent auprès de lui. 2 Et voyant quelques-uns de ses disciples manger leurs pains avec des mains « impures », c'est-à-dire non lavées… – 3 car les Pharisiens, et tous les Juifs, ne mangent pas sans avoir eu les mains lavées fortement, attachés qu'ils sont à la « tradition des anciens » ; 4 et ils ne mangent pas ce qui vient du marché qu'ils ne l'aient aspergé ; et il y a beaucoup d'autres choses auxquelles ils sont attachés par « tradition » : lavage des coupes, des pots et des plats d'airain – … 5 donc, les Pharisiens et les scribes lui demandent : « Pourquoi tes disciples ne marchent-ils pas selon la tradition des anciens, mais mangent-ils le pain avec des mains impures ? »	Mt 15. 1 Alors, s'approchent de Jésus des Pharisiens et des scribes de Jérusalem, disant : 2 « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? car ils ne se lavent pas les mains, lorsqu'ils mangent du pain. »
6 Or il leur dit : « Isaïe a bien prophétisé de vous, les hypocrites, ainsi qu'il est écrit :	3a Il répondit et leur dit : « … 7 Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé de vous, en disant :
Ce peuple m'honore des lèvres, Mais leur cœur est loin de moi ; 7 *Ils me rendent un culte vain, enseignant des doctrines [qui sont] des préceptes humains.*	8 *Ce peuple m'honore des lèvres mais leur cœur est*

8 Laissant de côté le commandement de Dieu, vous vous attachez à la tradition des hommes. »

9 Et il leur disait : « Oui vraiment, vous enlevez toute autorité au
commandement de Dieu, pour établir votre tradition. 10 Car Moïse a dit :

« Honore ton père et ta mère »,

et :

« Celui qui maudit son père ou sa mère, qu'il soit mis à mort ! »

11 Or, vous dites : « Si quelqu'un a dit à son père ou à sa mère : Que
soit *corban* – c'est-à-dire offrande – ce que tu aurais pu tirer d'utile de
moi… 12 vous ne le laissez plus rien faire pour son père ou pour sa mère,
13 annulant la parole de Dieu à cause de la tradition que vous vous êtes
transmise. Et vous faites beaucoup de choses semblables dans ce genre. »

loin de moi ;
9 *ils me rendent un culte vain, enseignant des doctrines [qui sont] des préceptes humains.*

3b Pourquoi vous-mêmes transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ?

4 Car Dieu a dit :

« Honore ton père et ta mère »,

et :

« Celui qui maudit son père ou sa mère qu'il soit mis à mort ! »

5 Tandis que vous dites : « Quiconque aura dit à son père ou à sa mère : Que soit offrande ce que tu aurais pu tirer
d'utile de moi ! 6
celui-là n'aura pas à honorer son père. »

Et vous avez annulé la parole de Dieu par votre tradition. »

(7-9, avant 3[b].)

Saint Jean vient de nous dire que Jésus revint en Galilée. Avec saint Marc et saint Matthieu[13] nous l'y retrouvons, épié par des Pharisiens et des scribes venus de Jérusalem. Donc, vivement émus des paroles de celui qui prenait le titre de Fils de Dieu, et se croyait par là-même supérieur au sabbat, les maîtres en Israël ont délégué de nouveau quelques-uns des leurs pour le prendre en flagrant délit de violation des usages consacrés. Ce n'était pas malaisé avec les disciples, attachés à la Loi, mais simples et peu versés dans les minuties de la casuistique rabbinique. On les aperçoit bientôt prenant leur nourriture sans s'être lavé les mains, ou, comme on disait, avec des mains communes, ce qui était une faute grave. On raconta plus tard que R. Aqiba dans sa prison, n'ayant d'eau que pour étancher sa soif, s'était exposé à la mort plutôt que de ne pas la verser sur ses mains avant de manger[14]. Encore ce rinçage des mains, qu'on devait répéter deux fois, afin que la deuxième eau enlevât toute trace de la première, désormais contaminée, était-il une opération assez simple, et pratiquée sur le bout des doigts.

Si l'on était allé au marché, où l'on courait un risque presque certain de se souiller au contact des païens, il fallait procéder plus à fond au lavage des mains, jusqu'au coude, en employant quatre cent quatre-vingt-six litres d'eau de source ou de pluie, quantité énorme en Palestine[15]. À cette occasion saint Marc ajoute qu'on lavait soigneusement les coupes, les pots et les plats d'airain.

D'où venait cette préoccupation excessive de la propreté physique érigée en pureté légale ? Sûrement pas de la Loi, car on désespérait d'en rien tirer de semblable[16], et les textes ne résistaient guère à d'habiles sollicitations ! On se contentait donc de l'autorité des anciens docteurs ; elle avait suffi dans d'autres cas pour fixer le droit sacré, et les scribes s'y tenaient comme à la Loi elle-même.

Mais c'était là de leur part une prétention inadmissible. Interprètes de la Loi, leur office était de l'interpréter, non d'y ajouter des observances qui en altéraient l'esprit. Par toutes ces purifications, les Pharisiens avaient donné

une portée dange-reuse au principe admirable de la Loi, qu'Israël devait se comporter en peuple saint. Cette sainteté l'obligeait tout d'abord à la pureté légale, spécialement dans le choix des aliments[17]. C'était une barrière nécessaire lorsqu'Israël était entouré de nations dont le culte était impur. Mais ce soin de la pureté extérieure ne devait pas tout absorber. Les prophètes étaient venus, Amos en tête, prêchant la pureté du cœur, la charité surtout, plus chère à Dieu que les observances. Et au lieu d'animer les anciennes ordonnances par l'amour de Dieu, le premier principe de la Loi elle-même, les Pharisiens ne songeaient qu'à développer dans le peuple le sentiment de sa supériorité sur les Gentils, plaçant cette supériorité dans le soin d'éviter leur contact comme celui de tout ce qui n'était pas légalement pur. Cette déviation du sentiment religieux, si sensible dans toute la tradition pharisaïque, Jésus voulut l'éclairer d'un exemplaire saisissant. La Loi avait prescrit : « Honore ton père et ta mère : celui qui maudit son père et sa mère, qu'il soit mis à mort[18] » !

Et cependant il ne manquait pas de mauvais fils dans Israël. Il y en avait moins qu'ailleurs, assurément, mais c'était là seulement que la dureté du cœur ou l'ingratitude prenait le masque du respect envers Dieu. La loi contenait aussi ce précepte que tout ce qui était voué à Dieu ne pouvait être consacré à un autre usage[19]. Le vœu portant sur un cas concret et déterminé devait, pensait-on, l'emporter sur une obligation plus générale. Or la Loi disait bien d'honorer ses parents ; elle ne prescrivait pas de leur fournir des aliments ou de leur céder telle ou telle chose.

Lorsqu'un père ou une mère sollicitait d'un fils un bon office de ce genre, pour couper court à toute insistance, le fils consacrait au Seigneur ce dont son père avait besoin. Consécration fictive en ce sens qu'il n'en perdait pas l'usage, mais irrévocable, car c'eût été un sacrilège de s'en dessaisir pour un autre que pour Dieu.

Que cet abus flagrant du sentiment religieux ait été pratiqué, cela ressort avec évidence des discussions des rabbins. Rabbi Éliézer (vers 90 ap. J.-C.), connu pour ses opinions singulières, eût souhaité qu'on trouvât du moins quelque échappatoire pour annuler ces vœux impies. Il n'y avait rien à faire parce que la Loi était formelle pour la validité du vœu, ce qu'on entendait même d'un vœu immoral. À la fin pourtant on admit qu'un docteur pourrait prononcer la dispense du vœu. Si donc les docteurs contemporains n'étaient pas responsables d'avoir inventé et prôné ce subterfuge, ce que Jésus ne leur reproche pas, en prononçant la validité d'un vœu aussi contraire à la

religion qu'à l'humanité, ils ne permettaient plus au mauvais fils de faire quelque chose pour son père et sa mère, même s'il venait à se repentir. Tout cela, c'était en somme laisser de côté le commandement de Dieu, pour s'attacher à des traditions inaugurées et maintenues par des hommes.

Ces principes clairement posés, Jésus laissa les Pharisiens libres de qualifier la valeur de leurs scrupules de pureté légale avant de manger.

b) Principes sur la pureté et l'impureté

Mc 7. 14 Et ayant appelé de nouveau la foule, il leur disait : « Écoutez-moi tous, et comprenez ! 15 Il n'est rien hors de l'homme qui, entrant en lui, puisse le souiller ; mais c'est ce qui sort de l'homme qui souille l'homme. (16 Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »)	Mt 15. 10 Et ayant appelé la foule, il leur dit : « Écoutez et comprenez ! 11 Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme.
	12 Alors les disciples s'approchant lui disent : « Tu sais que les Pharisiens entendant cette parole ont été scandalisés ? » 13 Répondant, il dit : « Toute plantation que mon Père céleste n'a pas plantée sera arrachée !
† Lc 6. 39 Or, il leur dit aussi une parabole : « Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans une fosse ? »	14 Laissez-les : ce sont des guides aveugles. Or, si un aveugle, conduit un aveugle, tous deux tomberont dans une fosse. »
Mc 17 Et quand il fut rentré dans une maison, loin de la foule, ses disciples lui demandaient [le sens de] la parabole.	15 Pierre, prenant la parole, lui dit : « Expliquenous cette parabole. »
18 Et il leur dit : « Ainsi vous êtes, vous aussi, sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui entre du dehors dans l'homme ne peut le souiller, 19 parce que cela n'entre pas dans le cœur, mais dans le ventre et s'en va aux lieux ? » – déclarant purs tous les aliments !	16 Il dit : « Êtes-vous encore, vous aussi, sans intelligence ? 17 Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre et est rejeté aux lieux ?
20 Or il disait : « Ce qui sort de l'homme, c'est cela qui souille l'homme. 21 Car c'est du dedans du cœur des hommes, que sortent les mauvais propos :	18 Mais les choses qui sortent de la bouche viennent du cœur ; et celles-là souillent l'homme. 19 Car c'est du cœur que sortent mauvais propos,

débauches, vols, meurtres, 22 adultères, cupidités, méchancetés ; fraude, impudicité, envie, diffamation, orgueil, hébétude morale.

meurtres, adultères, débauches, vols, faux témoignages, blasphèmes.

23 Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme. »

20 Voilà les choses qui souillent l'homme ; mais, de manger sans s'être lavé les mains ne souille pas l'homme. »

Cependant, il voulut mettre sur la voie d'une solution ceux de la foule qui étaient disposés à l'écouter. Il opposa par manière d'énigme ce qui entre dans l'homme à ce qui en sort. D'après la situation qui a fait naître le débat, ce qui entre, c'est la nourriture, dépourvue de toute qualité morale ; ce qui sort, ce sont les actions, qui sont bonnes ou mauvaises. La loi, il est vrai avait tout un catalogue d'aliments impurs, et Jésus s'abstenait d'en manger. Il donnait donc à entendre que les aliments purs d'après la Loi – les autres n'étaient pas en question – ne sauraient tacher l'âme, même si des mains non lavées les avaient touchés.

La fidélité à la Loi n'était pas en jeu : les Docteurs le savaient mieux que d'autres. Mais leurs traditions étaient dénoncées au peuple comme une altération de cette Loi. Eux aimaient à dire au contraire qu'elles en étaient la sauvegarde, la haie protectrice ; ils étaient fiers de ce chef-d'œuvre de tant de veilles et d'un génie subtil. Ils furent donc très mécontents, et affectèrent de se sentir scandalisés. Les Apôtres en eurent sans doute quelque chagrin : encourir le blâme de pareils maîtres ! Assurément ils n'auraient pas essayé de se défendre. Jésus leur dit : « Laissez-les ; ce sont des guides aveugles. Or si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans la fosse ! » Un enfant qui voit clair conduit en se jouant un aveugle. Abandonnés de tous, deux aveugles se décident à affronter la foule en s'aidant mutuellement ; aussi quelles précautions, quels tâtonnements ! Mais les scribes sont des aveugles qui se croient très éclairés ; ils vont sans hésiter au précipice, et y entraînent les masses dociles à leur autorité.

Ainsi rassurés, les disciples, ou plutôt Pierre en leur nom demande le sens de la parabole, aussitôt qu'on fut à l'écart dans une maison, probablement celle où Jésus se retirait à Capharnaüm. Seul auprès d'eux, il s'explique avec une énergie réaliste qui lui est peu ordinaire, et dont saint Marc a conservé les termes. Le cœur de l'homme – et cela importe seul – ne peut être souillé par les aliments. Un philosophe eût dit : l'homme étant

avant tout raison et volonté, ne peut être souillé par des aliments matériels qui n'ont aucun contact avec ce qu'il y a en lui de spirituel. Et c'est bien ce que signifie le mot cœur chez les Hébreux. L'action propre de l'organe du cœur n'est pas en question. Le cœur, c'est ici la faculté pour l'homme d'aimer Dieu et de se garder pur devant lui. Ce qui entre dans l'homme n'a rien de commun avec ce cœur ; cela s'en va dans les intestins, et de là aux lieux d'aisance !

Ainsi une grave question de principe était résolue. La Loi de Moïse avait consacré des usages traditionnels en Israël, et Dieu ayant approuvé ces coutumes, elles avaient force de loi divine. Mais elle n'avait pas tranché négativement par ses règlements de fait un principe évident pour le bon sens : en soi le choix des aliments n'engage pas la conscience. Les Apôtres comprirent plus tard l'immense portée de cette évidence, et saint Marc s'écrie : « C'était déclarer purs tous les aliments ! » Cependant la loi positive n'était pas abrogée pour cela, elle était seulement mise à son rang de loi positive, peut-être instituée pour un temps. L'essentiel était, dès ce moment, de ne pas méconnaître ce que Dieu demandait surtout à l'homme. Il n'avait jamais prescrit ces délicatesses de propreté extérieure qu'on confondait avec la pureté de l'âme. C'est dans le cœur que réside cette pureté ; c'est de lui que sortent les pensées mauvaises, racine de tous les vices, ceux qui compromettent véritablement la pureté du corps, ceux qui s'attaquent à Dieu comme les blasphèmes, ou font du tort au prochain, comme le vol et le meurtre.

JÉSUS EXAUCE LA PRIÈRE D'UNE ÉTRANGÈRE (115)

Mc 7. 24 Et parti de là, il se rendit au territoire de Tyr (et de Sidon).

Mt 15. 21 Et sorti de là, Jésus se retira dans la région de Tyr et de Sidon.

22 Et voici qu'une femme, une cananéenne, de ce territoire, étant sortie [de chez elle], criait en disant : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! ma fille est tourmentée par un démon ! » 23 Mais il ne lui répondit pas un mot.

Et les disciples s'approchant le

priaient en disant : « Renvoie-la [contente], car elle crie derrière nous. » 24 Lui, répondant, dit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » (cf. § 101.)

Et étant entré dans une maison, il ne voulait pas que personne le sût. Il ne put demeurer caché. 25 Aussitôt, une femme, dont la fillette avait un esprit impur, ayant entendu parler de lui, vint se jeter à ses pieds. – 26 Or, cette femme était païenne, syro-phénicienne de race. – Et elle le priait de chasser le démon [hors] de sa fille.

25 Mais elle, étant venue, se tenait

prosternée devant lui, en disant : « Seigneur ! viens à mon secours ! »

27 Et il lui disait : « Laisse d'abord les enfants se rassasier ; car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. »

26 Répondant, il dit : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. »

28 Or elle répondit et lui dit : « Justement, Seigneur ! et les petits chiens sous la table mangent des miettes des enfants ! »

27 Mais elle dit : « Justement Seigneur ! et les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

29 Et il lui dit : « À cause de cette parole, va : le démon est sorti de ta fille ! »

30 Et s'étant rendue à sa maison, elle trouva la petite enfant jetée sur le lit : et le démon [était] sorti !

28 Alors, Jésus lui répondit : « Ô femme, ta foi est grande ! qu'il te soit fait comme tu veux ! »

Et sa fille fut guérie à partir de ce moment-là.

À son retour de Jérusalem, c'est, semble-t-il, à Capharnaüm que Jésus avait séjourné le plus longtemps. Nous le voyons se diriger vers le nord-ouest, pénétrer dans le territoire de Tyr, et aller dans la direction du nord jusqu'à Sidon. Mais il revient aussitôt vers le lac, pour gagner les états de Philippe à Bethsaïde et à Césarée. Les évangélistes ne nous ont pas révélé son dessein[20]. S'il avait voulu se dérober à une poursuite entamée par la police d'Hérode Antipas, il n'aurait pas d'abord passé dans ses domaines. On ne voit pas non plus qu'il ait eu l'intention de prêcher en dehors des villes d'Israël, car il ne s'adressait pas aux Gentils. Il se proposait donc plutôt par ces déplacements fréquents, et en s'éloignant des environs de Tibériade où Hérode résidait d'ordinaire, de ne pas raviver ses inquiétudes. On le voyait aller d'un endroit à l'autre, on lui demandait des miracles, on se groupait avec empressement pour l'entendre : cela ne créait pas un foyer permanent d'agitation. Emmenant ses disciples avec lui, loin de leurs

occupations ordinaires et de leurs proches, loin, si c'eût été possible, de l'enquête troublante des Pharisiens, Jésus les avait aussi plus complètement sous la main pour les former à son esprit.

Étant donc entré sur le territoire de Tyr, malgré son désir de solitude il fut reconnu. Une femme se jeta à ses pieds, implorant la délivrance de sa fille, possédée par un démon impur. Aussi bien que les Juifs, les païens croyaient à ces saisies d'un homme par un être plus fort, et ce sont eux qui avaient créé le mot démon pour désigner des êtres fort inférieurs aux dieux, mais supérieurs aux hommes et mal intentionnés envers eux, qui les vexaient de toutes manières et les entraînaient à des actions mauvaises. Cette païenne est nommée par Marc « syro-phénicienne », parce que l'ancienne Phénicie était devenue une partie de la province romaine de Syrie. Matthieu la dit Cananéenne, le vieux nom que les Israélites donnaient aux habitants du pays, un peu comme si l'on nommait les Français des Gaulois.

Jésus n'accorde pas la grâce demandée parce que le temps des Gentils n'est pas venu : « Laisse d'abord les enfants se rassasier ; car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. »

Si près du pays d'Israël, personne n'ignorait les prétentions des Juifs. Cette femme savait combien de miracles Jésus avait faits en leur faveur. La réponse ne fut donc pas pour elle une énigme. C'était un refus. Jésus reviendrait-il jamais après avoir terminé son œuvre auprès des siens ? Avec beaucoup d'à propos, sans se fâcher, pleine de confiance, elle oppose parabole à parabole : Pourtant les enfants n'ont pas encore fini de manger que déjà les petits chiens happent les miettes tombées de la table ! Dans cette réplique spirituelle, échappée à un cœur anxieux, Jésus ne voit que la foi qui obtenait de lui des miracles. Déjà celui-ci est accompli, il l'affirme. La mère s'en va pleine de confiance. Son enfant était délivrée. Si Jésus se laissait arracher cette miette, que serait-ce le temps venu ?

GUÉRISON D'UN SOURD-MUET (116)

Mc 7. 31 Et de nouveau, quittant le territoire de Tyr, il vint par Sidon, vers la mer de Galilée, en plein territoire de la Décapole.

32 Et on lui amène [un homme] sourd-bègue. Et on le supplie de lui imposer la main.

Mt 15. 29 Et parti de là, Jésus vint le long de la mer de Galilée. Et étant monté à la montagne, il était assis en cet endroit. 30 Et de nombreuses foules s'approchèrent de lui, ayant avec eux des boiteux, des estropiés de la main,

33 Et l'ayant pris à part, à l'écart de la
foule, il lui mit ses doigts dans les oreilles,
cracha et lui toucha la langue, 34 et, levant les
yeux vers le ciel, il soupira, et lui dit :
« *Ephphata* ! » c'est-à-dire « Ouvre-toi ! » 35
Et ses oreilles s'ouvrirent. Et le lien de sa
langue fut délié et il parlait correctement.
36 Et il leur défendit de le dire à
personne ; mais plus il leur défendait, plus ils
le publiaient à l'excès.
37 Et ils étaient saisis d'une admiration
extrême, disant : « Il a bien fait toutes choses :
et il fait entendre des sourds et parler des
muets ! »

des aveugles, des sourds-muets et beaucoup
d'autres. Et ils les jetèrent à ses pieds.

Et il les guérit,

31 de sorte que la foule s'étonna, voyant des
sourds-muets qui parlaient, des estropiés guéris,
des boiteux marchant et des aveugles voyant. Et
ils glorifièrent le Dieu d'Israël.

Continuant sa course vers le nord, Jésus arrive jusqu'à Sidon, la plus ancienne métropole des cités phéniciennes, moins opulente que Tyr dans ses jours de gloire, mais toujours renaissante et prospère dans son incomparable enceinte de jardins bien arrosés. Si le Sauveur a traversé la ville, il ne s'y est pas arrêté. Franchissant les collines déjà très hautes du sud du Liban, il se dirigeait au sud-est, comme pour aboutir au lac ; mais évitant le domaine d'Hérode et passant le Jourdain supérieur, probablement au pont des filles de Jacob, il arriva dans la Décapole[21]. Cet itinéraire, même sans supposer des séjours, exigeait un certain temps : un temps précieux pour les disciples !

C'est dans la vaste région des dix villes, et non pas très loin du lac[22], qu'on amène à Jésus un sourd-bègue, en le priant de lui imposer les mains. Ils croyaient donc au pouvoir du Maître, mais ils pensaient aussi que ce rite avait une efficacité spéciale et qu'il ne pouvait se dispenser de l'employer. Déjà précédemment Jésus n'avait pas jugé à propos de suivre le procédé qu'on lui suggérait[23], et, comme lors de la résurrection de la fille de Jaïre, il n'admet pas la foule à voir le miracle. Il prend à part l'infirme – ce qui n'exclut pas les disciples –, met ses doigts dans ses oreilles, place de sa propre salive sur sa bouche, et levant les yeux vers le ciel en soupirant, il dit : *Ephphata*, c'est-à-dire : Ouvre-toi !

Ne dirait-on pas que ce miracle exige de lui plus d'efforts ? N'est-ce pas lui qui a guéri de si loin le fils du fonctionnaire royal ? Pourquoi donc a-t-il voulu cette fois adapter son action à la nature du mal, toucher les oreilles et la langue, y mettre de la salive, employer la parole et le commandement, lui

qui venait de délivrer une enfant possédée, sans même donner un ordre au démon ?

Peut-être a-t-il voulu faire entendre à ses disciples que sa sainte humanité contenait un remède approprié à tous nos maux. Le miracle procède de sa libre volonté, quel que soit le mode qu'il emploie, mais il y a vraiment en lui, comme l'avait déjà prouvé le fait de l'hémorroïsse, une vertu qui coopère à l'action de Dieu, premier auteur du miracle.

Jésus avait demandé le silence. Il ne l'obtint pas. Rarement la stupeur joyeuse avait arraché de pareilles acclamations.

SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS (117)

Mc 8. [1] En ces jours-là, comme il y avait de nouveau une grande foule, et qu'ils n'avaient pas de quoi manger, appelant les disciples, il leur dit : [2] « J'ai pitié de la foule, car – voilà déjà trois jours ! – ils restent auprès de moi et n'ont pas de quoi manger. [3] Et si je les renvoie à jeun chez eux, ils vont défaillir en route ; et quelques-uns d'entre eux sont de loin ! »

[4] Et ses disciples lui répondirent : « D'où pourrait-on les rassasier de pain, ici, dans un désert ? »

[5] Et il leur demandait : « Combien avez-vous de pains ? »

Ils dirent : « Sept ».

[6] Et il ordonne à la foule de se coucher à terre. Et prenant les sept pains et rendant grâces, il les rompit. Et il les donnait à ses disciples pour qu'ils les servissent. Et ils les servirent à la foule.

[7] Et ils avaient quelques petits poissons, et il les bénit et dit de les servir aussi.

[8] Et ils mangèrent et furent rassasiés. Et l'on emporta sept corbeilles des morceaux qui restaient.

[9] Or, ils étaient environ quatre mille.

Mt 15. [32] Or, Jésus, ayant appelé ses disciples, dit : « J'ai pitié de la foule, car – voilà déjà trois jours ! – ils restent auprès de moi et n'ont pas de quoi manger ; et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en route. »

[33] Et les disciples lui disent : « D'où nous [viendraient], dans un désert, assez de pains pour rassasier une si grande foule ? »

[34] Et Jésus leur dit : « Combien de pains avez-vous ? »

Ils disent : « Sept. Et quelques petits poissons. »

[35] Et ayant ordonné à la foule de se coucher à terre, [36] il prit les sept pains et les poissons et, rendant grâces, il les rompit et les donnait aux disciples. Et les disciples [les donnaient] aux foules.

[37] Et tous mangèrent et furent rassasiés. Et l'on emporta le surplus des morceaux : sept corbeilles pleines.

Et il les congédia. 10 Et montant aussitôt dans la barque avec ses disciples, il vint dans la région de Dalmanoutha.

38 Et ceux qui mangèrent étaient quatre mille hommes, sans [compter] les femmes et les enfants.
39 Et après avoir congédié les foules, il monta dans la barque, et vint au territoire de Magadan.

À ce moment on était arrivé auprès du lac de Tibériade. Jésus était monté sur une colline et s'y était assis. On jeta à ses pieds des malades qu'il guérit. Il se produisit une nouvelle explosion du sentiment religieux ; à la vue de tous ces miracles, un concert de louanges s'éleva à la gloire du Dieu d'Israël[24].

Il se passa alors ce qu'on pouvait attendre de la bonté de Jésus. Toute cette foule était là depuis trois jours ; on amenait sans cesse de nouveaux malades ; avec les guérisons la masse augmentait. Ce spectacle inouï faisait tout oublier. Après avoir récompensé leur foi par ces miracles, Jésus eut pitié d'eux-mêmes, qui n'avaient rien à manger, et ne voulut pas les renvoyer à jeun, car quelques-uns étaient venus de loin et ils étaient exposés à défaillir en route. On était alors dans les chaleurs de l'été, si lourdes dans cette cuvette basse entourée de montagnes. Cette fois les Apôtres avaient une petite provision de sept pains, à peine suffisante pour eux, et quelques poissons fournis par la pêche. Jésus prit les pains et, rendant grâces, il les rompit et les fit distribuer par ses disciples. Il fit de même pour les poissons. Quatre mille hommes furent ainsi rassasiés, et l'on emporta sept corbeilles[25] des morceaux qui étaient restés.

La foule se laissa congédier sans peine. On était à peu près au même endroit que lors de la première multiplication, près de la rive, car aussitôt le Sauveur monta en barque avec ses disciples.

Il vint, dit saint Marc, dans la région de Dalmanoutha. Saint Matthieu indique la région de Magadan[26]. Les deux noms sont inconnus. On pencherait pour la rive occidentale, car nous allons y rencontrer les Pharisiens.

REFUS D'UN SIGNE DU CIEL (118)

Mc 8. 11 Et les Pharisiens sortirent et se mirent à disputer avec lui, lui demandant un signe du ciel pour l'éprouver.

Mt 16. 1 Et s'approchant, les Pharisiens et les Sadducéens lui

[12] Et gémissant en son esprit, il dit : « Pourquoi cette génération demandet-elle un signe ? En vérité, je vous le dis : il ne sera pas donné de signe à cette génération ! »

[13] Et les quittant, il s'embarqua de nouveau pour l'autre rive.

demandèrent, pour l'éprouver, de leur montrer un signe du ciel.

[2a] Lui, répondant, leur dit (2[b]-3 = § 181) :

[4] « Une génération mauvaise et adultère recherche un signe ; et il ne lui sera donné de signe que le signe de Jonas ! » cf. § 169.

Et les laissant, il s'en alla.

À peine Jésus était-il à terre avec ses disciples que des Pharisiens sortirent de la ville voisine[27]. Ils étaient particulièrement mal disposés, car ils venaient pour disputer, et, sans doute, peu satisfaits de la tournure que prenait la conversation, ils coupèrent court en demandant un signe du ciel. Assurément le Messie devait donner des preuves de sa mission divine. Mais Jésus n'avait cessé de les fournir par ses miracles. Qu'ils n'aient pas été présentés comme tels, à la façon des faux Messies qui promettaient des prodiges, comme de fendre les eaux du Jourdain, si seulement on commençait par les suivre, et que les guérisons aient été l'indice de la bonté autant que de la puissance, cela n'était pas pour diminuer la valeur divine des signes. Et certes c'était à Dieu de les choisir. Les Pharisiens veulent faire à leur tête. Ils préféreraient un phénomène extraordinaire dans le ciel. Cette obstination à suivre leurs propres voies arrache à Jésus un soupir. Décidément ses contemporains, qui sont aussi ses frères, cette génération qui est en même temps sa race, ne veut se rendre qu'après avoir reçu un signe à sa façon. Ce signe ne lui sera pas donné. Et Jésus retourne sur l'autre rive du lac où les Pharisiens n'iront pas le poursuivre.

COMMENT JÉSUS INSTRUISAIT SES DISCIPLES (119)

† Lc 12. [1b] « Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui n'est qu'hypocrisie. »

(Suite § 173.)

Mc 8. [14] Et ils oublièrent de prendre des pains. Et ils n'avaient qu'un pain avec eux dans la barque.

[15] Et il leur recommandait, disant : « Voyez ! gardez-vous du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode ! »

Mt 16. [5] Et les disciples, en passant sur l'autre rive, oublièrent de prendre des pains.

[6] « Jésus leur dit : « Voyez et gardez-vous du

16 Et ils disputaient entre eux, parce qu’ils n’avaient pas de pains.

17 S’en apercevant, il leur dit : « Pourquoi disputez-vous parce que vous n’avez pas de pains ?

Vous n’avez pas encore réfléchi ni compris ? Avez-vous le cœur endurci ?
18 Ayant des yeux, vous ne voyez pas ; ayant des oreilles, vous n’entendez pas ?…

Et ne vous rappelez-vous pas, 19 lorsque j’ai rompu les cinq pains pour les cinq mille [hommes], combien vous avez enlevé de paniers pleins de morceaux ? » – Ils lui disent : « Douze. » – 20 « Lorsque [j’ai rompu] les sept [pains] pour les quatre mille, combien avezvous enlevé de corbeilles, pleines de morceaux ? » – et ils disent : « Sept. » – 21 Et il leur dit : « Vous ne comprenez pas encore ?… »

levain des Pharisiens et des Sadducéens ! »

7 Eux raisonnaient en euxmêmes, se disant : « C’est parce que nous n’avons pas pris de pains. »

8 Jésus connaissant [leurs pensées], dit : « Pourquoi raisonnez-vous en vous-mêmes, homme de peu de foi, parce que vous n’avez pas de pains ?

9 N’avez-vous pas encore compris ?…

Et ne vous rappelez-vous pas les cinq pains des cinq mille, et combien de paniers avez-vous emportés ?

10 ni les sept pains des quatre mille, et combien de corbeilles avez-vous emportées ?

(cf. §§ 106 et 117.)

11 Comment n’avez-vous pas compris que je ne

vous ai pas parlé à propos des pains ? Mais gardez-vous du « levain » des Pharisiens et des Sadducéens. »

12 Alors ils comprirent qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain des pains, mais de la doctrine des Pharisiens et des Sadducéens.

Le départ de Jésus avait été brusque. Les Pharisiens étant venus l'aborder près du rivage, les disciples n'avaient pas songé à entrer dans la ville pour acheter des pains. Une fois au large ils y pensent, mais trop tard. Ils n'avaient qu'un pain, c'est-à-dire une mince galette, qu'on avait laissée sur le bateau. Souvent les disciples avaient fait un léger repas dans la barque, mangeant du pain avec du poisson ou des olives, étanchant leur soif avec l'eau du lac.

Cependant Jésus était encore sous l'impression de la tristesse. Sur ce rivage qu'on voyait fuir, les Pharisiens avaient des accointances avec la petite cour d'Hérode. Ils étaient venus pour l'embarrasser, et ce désir impérieux d'un signe leur avait peut-être été suggéré par des courtisans d'esprit léger, peu attentifs aux choses de l'âme, mais curieux de nouveautés et flattés d'être les témoins d'un prodige éclatant. Le Maître se préoccupe de mettre ses disciples en garde contre le danger de cet esprit. Il le compare à un levain destiné à faire lever la farine, fermentation qui passait déjà avec raison pour une corruption de ses éléments. C'est ainsi que des pensées mauvaises, déposées dans le cœur, ne manquent pas d'en altérer la simplicité. Les gens d'Hérode ne songeaient comme leur maître qu'aux plaisirs du monde, briguant sa faveur, comme lui celle de Tibère. Les Pharisiens prêchaient la vertu, mais s'encombraient de pratiques qui obstruaient le libre mouvement du cœur vers Dieu, à supposer que tout ce zèle fût sincère. Tout entier à sa sollicitude, et pour éveiller l'attention des disciples par une parole énigmatique, Jésus rompt le silence et s'écrie : « Voyez ! gardez-vous du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode ! »

Mais il est seul à penser toujours avec intensité aux choses de l'âme. Si près de lui, témoins de sa vie et auditeurs de sa parole, les disciples sont comme dans une autre atmosphère. Les mêmes mots n'ont pas le même sens pour lui et pour eux. Ils pensent au pain qui les nourrit, et c'est alors sans doute qu'ils s'aperçoivent de leur négligence, car Jésus se reposait ordinairement sur eux du soin de faire les provisions nécessaires. Aussitôt ils disputent entre eux, et l'on peut bien supposer que c'est pour se renvoyer les uns aux autres la responsabilité de l'oubli. Jésus s'en afflige. Comment sont-ils donc si fermés aux vérités spirituelles ? Eux aussi ont donc des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, et le cœur endurci ! Cependant ils ont vu, aucun détail ne leur a échappé, leur mémoire est fidèle. Quand Jésus leur demande combien ils ont enlevé de paniers pleins de morceaux lors de la première multiplication des pains, ils répondent sans hésiter : Douze ! Et la seconde fois, combien de corbeilles ? Sept ! S'ils n'ont rien oublié, comment n'ont-ils pas compris ? Tout ce que Jésus fait et ce qu'il dit a une portée morale, un sens religieux, est un appel à s'élever purement vers Dieu, au lieu de se laisser absorber par les sollicitudes de la terre. Il ne leur promet nullement de renouveler le miracle de la multiplication des pains en leur faveur pour réparer leurs négligences. Mais puisqu'ils ne songent qu'à des pains quand il leur parle d'un levain mystérieux, ces pains devraient leur rappeler les miracles insignes dont il avait tiré de si hautes leçons. Qu'ils entendent donc aussi dans le sens spirituel ce qu'il a dit du levain dont il fallait se garder. Et en effet ils réfléchissent, ils comprennent que leur Maître a voulu les prémunir contre la corruption de l'esprit[28]. Plus attentifs désormais aux prodiges accomplis sous leurs yeux, ils apprirent à les interpréter comme le signe auquel il fallait croire.

Certes personne ne reprochera à saint Marc d'avoir épargné les Apôtres. On a même prétendu qu'il les avait dépréciés de parti pris. C'est trop dire. Rien de plus naturel que leur attitude. Encore quelques lignes, et saint Marc touchera à la confession de saint Pierre. Leurs dispositions n'ont pas changé entièrement pour une monition, si vive qu'elle ait été. Les disciples ne doutaient pas de leur Maître ; ils avaient foi en lui ; ils lui étaient fidèles. Mais ils se laissaient aller à leurs préoccupations quotidiennes, n'étant pas encore envahis tout entiers par le zèle du règne de Dieu. Qui oserait les blâmer ? La torpeur de leur volonté suppose une intelligence engourdie. Des hommes du peuple, vivant de leur travail, absorbés jusque-là par le

souci quotidien de vivre, avaient quelque peine à dépouiller ce souci. Jésus les a pris comme ils étaient. Puis il les habitue à suivre sa pensée plus haut. À l'occasion il les reprend. Avec quel accent et quelle force, nous le savons par l'évangile. Sévère dans ses admonestations à ses adversaires, Jésus l'est aussi avec les siens. Pas d'idylle, plutôt une école austère de perfection. On n'y sentait que mieux un amour profond, exigeant, mais tendrement paternel.

L'AVEUGLE DE BETHSAÏDE (120)

Mc 8. 22 Et ils viennent à Bethsaïde. Et on lui amène un aveugle et on le prie de le toucher.
23 Et ayant pris la main de l'aveugle, il le conduisit hors du bourg.
Et après lui avoir craché sur les yeux et lui avoir imposé les mains, il lui demandait : « Si tu vois quelque chose ? » 24 Et ayant commencé à voir, il disait : « Je vois les hommes ; car je les aperçois semblables à des arbres qui marcheraient. »
25 Ensuite, il lui imposa de nouveau ses mains sur les yeux, et il regarda fixement. Et il fut rétabli. Et il voyait tout très distinctement.
26 Et il l'envoya chez lui, en disant : « N'entre même pas dans le bourg. »

On était revenu près de Bethsaïde dans la région où avaient eu lieu les deux multiplications des pains. La traversée du lac n'avait donc abouti à rien. Sûrement les évangélistes n'ont pas tout dit, mais telle est bien l'impression que laisse le récit de saint Marc, le plus détaillé. Loin de nous en scandaliser, nous devrons reconnaître ici un trait essentiel, une loi de l'Incarnation, Jésus avait laissé voir clairement à Satan qui le tentait qu'il s'en tiendrait à la volonté de Dieu, sans violenter la nature à son bénéfice. Il lui commandait lorsque les événements semblaient exiger son intervention ; il se conformait le plus souvent à leurs indications, comme à des indices de la volonté de son Père. Mal reçu sur la rive occidentale, et revenu à l'est, il reprend sa course vers le nord et entre à Bethsaïde. Là il était connu : point de Pharisiens pour le séparer de la foule. On lui demande de guérir un aveugle en le touchant. Jésus y consent, mais procède avec plus de mystère que de coutume. Il venait de refuser un signe dans le ciel, en présence de ses disciples. Peut-être a-t-il tenu à ne pas les étonner dans ce premier

moment en excitant l'enthousiasme populaire par ce qui eût pu passer pour un signe messianique[29]. Il prend donc l'aveugle par la main, le conduit hors du bourg, crache sur ses yeux, lui impose les mains, et lui demande s'il voit, comme s'il n'était pas sûr de l'efficacité de sa recette ! L'homme répond : je vois les hommes semblables à des arbres qui marcheraient. Jésus alors impose ses mains sur les yeux, et désormais l'aveugle voyait distinctement toute chose. Il lui ordonne de rentrer dans sa maison, sans passer par le bourg.

Ainsi le miracle devait demeurer caché pour le public, il était presque dissimulé aux Apôtres sous les apparences d'un progrès lent et de l'action naturelle de la salive, car elle passait pour salutaire dans les maladies des yeux, pourvu que celui qui crachait fût à jeun[30]. Le miracle était indéniable, mais sans éclat, et Marc ne l'a sûrement pas raconté pour expliquer la confession de Pierre. C'était un fait de Jésus ; il devait, comme tous les autres, contenir un enseignement. La lumière grandissante est le symbole naturel du progrès de l'intelligence. Si l'aveugle n'avait recouvré la vue que par degrés, fallait-il s'étonner que les leçons du Christ n'aient pénétré que peu à peu dans l'esprit de ses disciples ? Le moment viendrait où ils verraient clair, où ils comprendraient aussi la sagesse de cette lente préparation. Saint Marc, qui a insisté plus que les autres évangélistes sur l'inintelligence des Apôtres, a voulu montrer, par ce miracle-parabole, comment la pédagogie du Christ avait été figurée par une guérison de la vue. En lui tout était harmonie, suave condescendance, mais efficacité pour atteindre le but.

LA CONFESSION DE PIERRE ET LA PROMESSE DU CHRIST (121)

	Mc 8. 27 Et Jésus s'en alla, avec ses disciples, vers les bourgs de Césarée de Philippe.	Mt 16. 13 Or, étant venu dans la région de Césarée de Philippe,
Lc 9. 18 Et il arriva qu'il était à l'écart, occupé à prier, ses disciples étant auprès de lui.	Et dans le chemin, il	

Et il leur demanda : « Qui les foules disent-elles que je suis ? »	interrogeait ses disciples, leur disant : « Qui les gens disent-ils que je suis ? »	Jésus interrogeait ses disciples, disant : « Qui les gens disent-ils qu’est le Fils de l’homme ? »
19 Ils répondirent : « Jean, le Baptiste ;	28 Or, ils lui dirent : « Jean, le Baptiste ;	14 Ils dirent : « Les uns disent : Jean, le Baptiste ;
d’autres : Élie ; d’autres : Un des prophètes anciens est revenu à la vie. »	et d’autres : Élie ; et d’autres : Un des prophètes. »	d’autres : Élie ; d’autres encore : Jérémie ou quelqu’un des prophètes. »
20 Il leur dit : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? »	29 Et il leur demandait : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? »	15 Il leur dit : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? »
Pierre répondant lui dit : « Le Christ de Dieu ! »	Pierre répondant lui dit : « Tu es le Christ ! »	16 Répondant, Simon-Pierre dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »
		17 Prenant la parole, Jésus lui dit : « Tu es bien heureux, Simon Bariona : car ce n’est pas la chair et le sang qui te [l’] ont révélé, mais mon Père, qui est dans les cieux. 18 Et moi, je te dis que tu es « Pierre » et [que] sur cette pierre je bâtirai mon Église et [que] les Portes de l’Enfer ne prévaudront pas contre elle ! 19 Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux. Et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. » (cf. § 134.)
21 Or, il leur enjoignit sévèrement de ne le dire à personne.	30 Et il leur enjoignit de ne rien dire de lui à personne.	20 Alors il ordonna aux disciples de ne dire à personne qu’il était le Christ.

Cependant le moment était venu où Jésus, pour accomplir les desseins de son Père, avait résolu de fixer en pleine lumière ses rapports avec ses disciples. Ils le suivaient, lui étaient dévoués, ils l’aimaient ; ils le savaient

prophète, puissant en paroles et en œuvres, fils de l'homme et fils de Dieu. Tout convergeait à l'indiquer comme le Messie. Mais comment ses actions s'adaptaient-elles à ce rôle ? Entrerait-il bientôt dans sa véritable voie ? Quelle serait-elle ? Quelle y serait leur fonction ? Puisque Jésus refusait d'être salué comme Messie, accepterait-il ce titre de leur part ? On dirait volontiers qu'en dépit de rapports si intimes et si affectueux, une équivoque pesait sur leurs âmes. Jésus va les solliciter à parler franchement, à s'ouvrir à lui, et un accord inébranlable étant acquis sur ce point qu'il est le Messie annoncé par les Écritures, il leur annoncera ce que Dieu attend de son Messie, la mort qu'il lui a imposée, la gloire qu'il lui réserve, et ce qu'il exige aussi de ceux qui se décident à le suivre.

C'est maintenant seulement qu'apparaît la vraie nature du Messianisme, c'est-à-dire l'esprit du christianisme. Du même coup, puisque Jésus doit mourir avant d'entrer dans sa gloire, il doit pourvoir aux temps qui suivront sa mort et déjà fixer les lignes de son œuvre, promulguer son dessein de fonder une société dont Pierre sera le chef. Tous les voiles ne sont pas levés : ils ne le sont jamais ici-bas, mais quelle vue sur une humanité organisée pour suivre un idéal nouveau !

On était arrivé, en marchant vers le nord, aux environs de Césarée de Philippe, aux extrêmes confins du pays d'Israël, près d'une des sources du Jourdain, mais sur une terre devenue païenne. La source du fleuve sacré était consacrée par un temple au dieu Pan, d'où le nom de Banias que porte encore ce site enchanteur. Césarée rappelait l'empereur, dont le culte allait bientôt dominer tous les autres ; on disait Césarée de Philippe, parce que le tétrarque, à demi païen, avait bâti la ville en l'honneur de César Auguste. L'âpre contestation des Pharisiens qui avait son foyer à Jérusalem, qui poursuivait Jésus jusqu'en Galilée, ici se taisait. Les foules n'encombraient plus les routes. Les disciples, sachant que leur Maître ne prêchait pas le règne de Dieu aux païens se demandaient quel était le but de cette course au milieu d'une population très vivante, mais où ils étaient plus isolés que dans les déserts. Après avoir prié, comme pour inviter ses disciples à se recueillir, et pour accentuer le caractère divin de sa démarche, à l'écart[31], sur le chemin[32], donc encore loin de la ville, Jésus offre aux siens l'occasion de libérer leur âme en lui confiant toute leur pensée. Pour les aider, il leur demande d'abord ce que les autres pensent de lui. Il répondent : Les uns vous prennent pour Jean Baptiste, d'autres pour Élie ; d'autres nomment Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes. Singulières

conjectures ! Ainsi la carrière de Jésus était marquée de tant de miracles, que nul ne le prenait pour un homme ordinaire. La sève des grands prophètes étant épuisée, Jean Baptiste étant mort, il paraissait impossible que le triste temps où l'on vivait produisît un prophète nouveau. On ne voulait plus attendre que le Messie. Les plus instruits savaient qu'il devait être précédé et oint par Élie. Jésus – dont il paraissait acquis qu'il ne se présentait pas comme Messie –, pouvait être Élie, son précurseur. D'autres confiaient ce rôle à Jérémie ou à tout autre des anciens prophètes ; on ne savait pas ! Enfin la mort obscure de Jean paraissait une entreprise impuissante contre un dessein évident de Dieu. Jean, ressuscité, agissait déjà, et allait plus ouvertement se faire connaître.

« Mais vous », insista Jésus, « qui dites-vous que je suis ? »

Pierre répondit : Vous êtes le Messie[33] !

Tous ayant été consultés, Pierre répond donc au nom de tous. Mais il n'a pas pris le temps de recueillir les suffrages. Soit qu'il s'en tînt pour assuré, soit qu'il ait suivi son caractère ardent et primesautier, il affirme sans hésiter ce que lui dicte sa foi et son amour. Ainsi Jésus est le Messie, annoncé et attendu, voilà ce que Pierre croit de toute son âme.

Le récit de saint Marc s'arrête là, et aussi celui de saint Luc qui l'a suivi, selon son habitude. Il a quelque chose d'incomplet. Comment se fait-il que Jésus, après avoir interrogé ses disciples sur l'opinion des autres et sur la leur propre, ne leur dise par à son tour ce qu'il en est dans la réalité ? Manifestement il n'a pas questionné pour savoir, mais pour instruire. Une sèche recommandation de ne rien dire de lui à personne pouvait passer pour un désaveu aussi bien que pour une approbation. Peut-être saint Marc s'en est-il tenu là parce que Pierre n'avait pas coutume de se faire honneur de la suprême félicitation que le Christ lui avait adressée.

La réponse, exigée par les circonstances, se trouve dans saint Matthieu, et elle s'adapte à une confession de Pierre plus complète. Pierre a dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et cela aussi est en situation.

Après la première multiplication des pains, Jésus s'était expliqué sur sa personne. Il n'avait pas voulu du titre royal, mais parce qu'un autre titre lui convenait mieux, celui de Fils de Dieu, descendu du ciel. Tandis que presque tous se scandalisaient, Pierre, au nom des Douze, avait confessé que Jésus est le saint de Dieu. Saint Jean seul a raconté ces faits, mais ils sont précisément l'explication de la seconde confession de Pierre, plus mûrie et plus précise, parce qu'il avait été éclairé intérieurement. D'ailleurs

les trois évangiles synoptiques avaient posé le problème de conscience au sujet du Fils de Dieu, soit par les aveux contraints des démons[34], soit par l'admiration des hommes à la vue d'un grand prodige[35]. C'est sur ce point capital que Pierre prend ici position, plus nettement que personne, car il ne dit pas seulement comme les témoins de la tempête apaisée : « Vous êtes vraiment un fils de Dieu », mais : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », montrant ainsi qu'il a bien compris la parole de Jésus : « Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé[36]. »

Quand Jésus se déclara Fils de Dieu devant ses juges, le grand prêtre déchira ses vêtements. S'il ne l'avait pas été réellement, lui-même eût dû manifester une pieuse indignation de la parole hardie de Pierre. De toute façon il devait répondre.

Nous avons sa réponse qui retentit encore, de jour en jour et de siècle en siècle. Pourquoi ne pas énoncer cet accomplissement de la prophétie, et ne pas la lire dans cette lumière ?

Salué Fils de Dieu, Jésus nomme lui aussi le père de son interlocuteur, et il rend immortel ce nom de Iona. Mais Simon, fils de Iona, n'a pas appris de son père, ni d'aucun parent selon la chair et le sang, la vérité qu'il vient d'affirmer ; par son amour pour Jésus, il est entré dans l'intimité du Père céleste qui la lui a révélée. Jésus confirme donc, au nom de son Père, ce que Simon a dit de sa personne. Il va dire à son tour ce qu'il pense de son disciple. Avant de choisir Jésus pour son Maître, il se nommait Simon. Jésus avait déjà manifesté[37] sa volonté de le nommer *Cephas*, du mot araméen qui désigne une pierre. On ne saurait dire si le vocable était employé déjà comme nom propre ou si Jésus l'a créé pour exprimer son dessein. S'appuyant sur cette signification, il déclare : « Et moi, je te dis que tu es Pierre (*Kepha*) et que sur cette pierre (*kepha*) je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

Contre elle, c'est-à-dire contre l'Église, mot que nous ne pouvons prononcer sans l'investir d'une grandeur incommensurable, mais qui n'affirmait pas alors l'extension immense de la congrégation, du groupement de ceux qui devaient s'attacher au Christ. Restreinte ou universelle, cette communauté était comparée à un édifice bâti sur le roc. Le roc, c'était celui qui avait proféré le mystère de la filiation divine de Jésus : Pierre serait donc le fondement, l'organe de la vérité révélée. En face de cet édifice, on entrevoyait les portes d'une autre citadelle, défendues par des tours, et devenant ainsi le symbole d'une puissance ennemie. Ces portes[38]

sont celle de l'Hadès, nom emprunté au paganisme pour désigner le séjour des morts, mais que les Juifs employaient pour le lieu de supplice des damnés. C'est donc le royaume de Satan qui se dressera contre le royaume terrestre du Christ, sans pouvoir jamais en triompher, ni ébranler la base sur laquelle il est bâti.

Ainsi Pierre serait le chef spirituel du royaume, son Maître de vérité. Un autre symbole indique le caractère universel de son pouvoir. Le chef du royaume terrestre du Christ recevra de lui les clefs que tout maître de maison confie à son fidèle majordome pendant son absence. Et parce que le royaume de la terre ne sera fondé qu'en vue du royaume des cieux, les mesures prises par Pierre sur la terre seront ratifiées dans le ciel. S'il lie sur la terre, la sentence vaut pour le ciel ; s'il délie, la grâce est accordée dans le ciel. Lier et délier sont comme les termes extrêmes qui encadrent tous les actes de l'administration de celui qui a les clefs de ce royaume, commencé ici-bas, consommé auprès de Dieu.

Voilà ce qui fut dit à Simon-Pierre ; Jésus n'a pas dit : « Je te donne ce pouvoir, à toi et à tes successeurs. » Il eût fallu expliquer de quelle sorte seraient ces successeurs, et Jésus ne voulait rien dire qui préjugeât la durée du royaume qu'il fondait. L'historien qui pèse la valeur des mots se gardera donc d'en solliciter le sens ; il concède volontiers à toutes les sectes du protestantisme que la promesse ne nomme que Pierre. Mais d'abord il exigera qu'on reconnaisse sincèrement que Jésus s'adressait bien à lui, au lieu de se livrer à un véritable escamotage. Jésus n'a point usé d'une équivoque en interpellant Pierre pour lui dire : « Il est assez piquant que tu te nommes Pierre, car je bâtirai mon église sur une pierre, la pierre que je suis moi-même. » Non, c'est bien sur Pierre que l'Église est bâtie, c'està-dire qu'il en est le chef. Pierre l'a compris ainsi, et les apôtres ont respecté son autorité. Il est venu à Rome, il y a subi le martyre, on y montrait son tombeau. L'Église lui survivait. N'aurait-elle plus de chef ? Quelqu'un prit la place de Pierre comme pasteur du troupeau romain. Il héritait donc de son pouvoir sur ce troupeau. Mais, encore une fois, l'Église, qui avait le sentiment, si fortement inculqué par saint Paul, d'être une unité, d'être le corps du Christ, n'aurait-elle pas de base ? Le Christ avait désigné Pierre comme le fondement ; l'édifice subsistait, il avait les mêmes adversaires, il tenait bon grâce au roc sur lequel il était bâti. C'était toujours Pierre qui tenait, mais ce n'était plus la personne de Pierre ; c'était son office, délégué à celui qui avait pris sa place. La promesse du Christ ne pouvait défaillir ;

son objet était désigné par le fait de la succession. Réservée dans les termes, elle parut évidente lorsque les réalités l'obligèrent à révéler toute la vérité qu'elle renfermait.

Cela est si vrai que nombre de critiques – les plus indépendants – prétendent que l'Église romaine elle-même a composé ces lignes qui ont fait sa fortune durant des siècles. Mais on sait assez qu'elle n'exerça pas son droit sans rencontrer des résistances. Quand le pape Victor imposa sa volonté dans la question des quarto-décimans, l'évêque d'Éphèse résista. Si le bienheureux texte avait été composé récemment, quoi de plus simple que de relever l'imposture[39] ?

D'ailleurs il n'est pas, dans les quatre évangiles, un passage plus nettement araméen par ses termes, ses métaphores, sa construction. Aussi propose-t-on maintenant d'en attribuer la rédaction à quelque judéo-chrétien pour soutenir les prétentions de Pierre en Palestine. Mais si ces prétentions ont prévalu, ne serait-ce pas simplement qu'elles s'appuyaient sur une parole authentique du Christ ? Plus on les rapproche de leur source, plus l'explication des faits est aisée. Après la résurrection, Pierre prend la direction de tout. Il faisait déjà dans l'Évangile figure de chef. Ce ne pouvait être à l'insu de Jésus ; Lui, le vrai Chef, dut s'en expliquer. Il le fit en des termes grandioses pour Pierre, engageant l'avenir, un avenir alors voilé, mais que sa parole domine encore avec une clarté toujours plus vive, une action toujours plus efficace.

PREMIÈRE PRÉDICTION DE LA PASSION ET DE LA RÉSURRECTION (122)

Lc 9. 22 ajoutant : « Il faut que le Fils de l'homme souffre	Mc 8. 31 et il commença à leur enseigner que le Fils de l'homme	Mt 16. 21 À partir de ce moment, Jésus Christ commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem et souffrît beaucoup des anciens et des grands prêtres et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour.
beaucoup, et qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes	devait beaucoup souffrir, et être rejeté par les anciens, et par les grands-prêtres et par les scribes, et être mis à	

et qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour. »	mort, et ressusciter après trois jours.	
	32 Et il disait ces choses ouvertement. Et Pierre, le prenant à partie, se mit à le réprimander.	22 Et Pierre, le prenant à partie, se mît à le réprimander disant : « À Dieu ne plaise, Seigneur ! il n'en sera pas ainsi ! »
	33 Mais lui, s'étant retourné et voyant ses disciples, réprimanda Pierre et lui dit : « Arrière de moi, Satan ! car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes ! »	23 Mais lui, se retournant, dit à Pierre : « Arrière de moi, Satan ! tu m'es un scandale ; car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes ! »

Ainsi il s'était écoulé plus d'un an – et c'était plus de la moitié du temps mesuré à son ministère – avant que Jésus eût accueilli et confirmé la foi des Apôtres en son caractère de Messie, envoyé de Dieu, Fils de Dieu. Les Galiléens l'auraient acclamé comme Messie, s'il s'était mis à leur tête ; ils avaient refusé de croire en un Messie spirituel. Ce terme risquait d'égarer. Jésus ordonna donc aux siens de s'en taire. On le comprend d'autant mieux qu'eux-mêmes ne savaient pas encore quels abaissements devaient précéder sa gloire. Désormais ils croyaient fidèlement à cette gloire ; il n'était que plus urgent de leur enlever leurs dernières illusions sur les triomphes terrestres du Messie. C'est ce que fit Jésus, précisément à partir de ce moment. Une année ne devait pas s'écouler avant la Passion ; les disciples risquaient de courir au-devant d'un scandale que, même prévenus, ils ne surent pas éviter. Reconnu Fils de Dieu, leur Maître n'en était pas moins fils de l'homme, destiné à la souffrance. Peut-être qu'Israël s'armerait pour l'en sauver ? Non, il serait rejeté par les anciens du peuple et par ses prêtres, mis à mort. Qu'en serait-il donc de la gloire du Messie ? Il ressusciterait le troisième jour.

Cette heureuse issue ne contente pas le cœur de Pierre, déconcerté par la clarté de ce discours. D'autant plus bouleversé qu'il avait exprimé sa foi avec plus d'assurance, seul, non sans quelque nuance de cette présomption, rançon fâcheuse de son caractère déterminé, il prétend remonter son Maître, même le gourmander : « À Dieu ne plaise[40], Seigneur, il n'en sera pas

ainsi ! » Pierre, tout à l’heure si éclairé par le Père, n’est plus ici que l’écho des vulgaires aspirations des hommes. La réponse, cette foi encore, ne tarde pas. Elle est aussi vive dans le reproche qu’elle avait été chaleureuse dans l’approbation : « Arrière de moi, Satan : tu m’es un scandale. » Heureux Pierre, faut-il dire encore, qui était si fortement aimé !

IL FAUT SUIVRE JÉSUS POUR ÊTRE SAUVÉ (123)

Lc 9. 23 Or il disait à tous : « Si quelqu’un veut faire route derrière moi, qu’il se renonce, qu’il se charge de sa croix chaque jour et qu’il me suive !

24 Car celui qui voudra sauver son âme, la perdra ; mais celui qui perdra son âme à cause de moi, celui-là la sauvera.

25 Car que sert à un homme d’avoir gagné le monde entier s’il s’est perdu lui-même ou s’il a été condamné ?

26 Car quiconque aura rougi de moi et de mes paroles, de lui rougira le Fils de l’homme lorsqu’il viendra dans sa gloire et [dans celle] du Père et des saints anges. »

Mc 8. 34 Appelant la foule en même temps que ses disciples, il leur dit : « Si quelqu’un veut suivre derrière moi, qu’il se renonce, qu’il se charge de sa croix et qu’il me suive !

35 Car celui qui voudra sauver son âme, la perdra, mais celui qui perdra son âme à cause de l’évangile, la sauvera.

36 Car que sert à un homme d’avoir gagné le monde entier et perdu son âme ? 37 car que peut donner un homme en échange de son âme ?

38 Car celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, dans cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l’homme aussi rougira de lui lorsqu’il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges. »

Mt 16. 24 Alors Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu’un veut venir derrière moi, qu’il se renonce, qu’il se charge de sa croix et qu’il me suive !

25 Car celui qui voudra sauver son âme, la perdra ; mais celui qui perdra son âme à cause de moi, la retrouvera.

26 Car que servira-t-il à un homme d’avoir gagné le monde entier s’il a perdu son âme ? ou que donnera un homme en échange de son âme ?

27 Car le Fils de l’homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges : et alors il donnera à chacun selon ses œuvres. »

[Jn 12. 25 « Celui qui aime son âme la perd ; mais celui qui déteste son âme en ce monde, la gardera pour vie éternelle. »]

En vérité, Pierre ne pouvait être pour Jésus un objet de scandale, c’est-à-dire le détourner d’accepter la passion douloureuse imposée par son Père. C’est bien plutôt Jésus qui allait se poser en une pierre d’achoppement, ce rocher de scandale pour les deux maisons d’Israël dont avait parlé le

prophète Isaïe[41]. Il y avait toujours parmi la foule des âmes attirées par ses paroles et par sa bonté ; mais dans quelles conditions étaient-elles prêtes à le suivre ? Toute équivoque devait être dissipée, surtout pour ceux qui étaient déjà ses disciples. Jésus prononça donc ces paroles qui opposent si fortement l'existence ici-bas et celle de l'au-delà, qui obligent l'homme à choisir, à renoncer au monde, à la vie s'il le faut, à se renoncer soi-même, pour n'être pas rejeté par le Fils de l'homme venant dans sa gloire. C'est, en quelques mots, l'ascension de l'âme vers la plus haute perfection, sur la base de la détermination nécessaire pour être sauvé. En raisonnant sur ce thème, un écrivain soucieux de tout ordonner au but poursuivi aurait commencé par ce qui est ici la fin du discours. Le but qu'on se propose est de ne pas être repoussé par celui qui prononce sur le salut. Car le salut seul importe, et le monde entier ne vaut pas le salut de l'âme. Il faut donc la sauver, au risque de la vie, et pour cela suivre celui qui décidera de sa destinée.

Sur les lèvres de Jésus, la pensée suit un autre ordre, ou plutôt elle éclot des réalités qui s'enchaînent. C'est lui qui est en scène, et des hommes bien disposés se déclarent prêts à le suivre. Mais alors, qu'ils renoncent à rechercher leur propre avantage, qu'ils soient résolus à porter leur croix, comme les condamnés à mort. Paradoxe étrange ! Mais c'est que très réellement ils doivent faire d'avance le sacrifice de leur vie. Perdre la vie, c'est, comme nous le disons encore, rendre l'âme[42] ; mais, quand la vie est offerte pour Jésus et son évangile, l'âme immortelle est sauvée. Or, le prix de l'âme est tel que l'homme qui l'aurait perdue ne saurait rien donner en échange pour la recouvrer. Le monde entier, s'il l'avait dans la main, n'y suffirait pas. Alors, écartant le voile de l'avenir, Jésus montre le Fils de l'homme, qu'il est, venant avec les anges saints dans la gloire de son Père : ceux qui auront rougi de lui et de ses paroles, qui se seront laissés scandaliser par ses humiliations et son échec, il les reniera à son tour[43].

Désormais ils savent, et ce qu'est Jésus, et ce qu'ils doivent être. Il est le Messie, il est même investi du pouvoir de juger que les Juifs ne concédaient pas d'ordinaire au Roi futur, le réservant à Dieu. Mais il est un Messie souffrant, qu'il faut suivre dans sa voie douloureuse.

Dans quelle mesure de fait sera-t-on obligé de pratiquer le renoncement ? Jésus ne le dit pas. L'essentiel est une disposition qui n'exclut rien, pas même le risque de la vie, et la résolution de suivre Jésus réellement, sans rougir de sa personne ni de ses maximes.

L’évangile du règne de Dieu devient donc l’évangile de ce qu’il faut croire de Jésus et des devoirs de ses fidèles envers lui.

Sa personne est la nouveauté de cette doctrine. La distinction du monde présent et du monde à venir était familière aux Juifs, et le livre de la Sagesse avait déjà dit au prix de quels tourments le juste méprisé parvenait à la vie auprès de Dieu[44]. Jésus ajoute une condition au salut, c’est de le suivre. Il ne rétracte rien de ce qu’il a dit du règne de Dieu sur la terre ; il vient même de pourvoir à sa perpétuité. Mais il indique de plus la relation étroite de sa personne avec ce règne et avec le royaume des cieux. Maintenant la foule elle-même doit savoir que sa mission a pour dernier terme l’éternité. Le véritable office du Messie est d’y conduire ; ceux qui ne l’auront pas suivi en seront exclus.

Ce Messianisme transcendant avait déjà été l’objet de l’enseignement de Jésus après la multiplication des pains et à la fête de la Pentecôte ; nous le savons par saint Jean. Il était même exprimé en termes plus magnifiques. Nous trouvons cependant ici dans les synoptiques quelque chose de plus. Jésus s’était révélé comme celui qui donne la vie, et qui ressuscitera les morts. Il n’y avait qu’à croire pour recevoir cette vie et par surcroît être admis à cette gloire. La passion douloureuse n’avait pas été annoncée[45] : or il faut compter avec elle. La loi imposée au Maître sera en quelque manière appliquée aux disciples. Jésus fait appel à leur bonne volonté, à leur courage, à leur abnégation.

Et si énergique fut cet appel, si encourageante la promesse d’être avec Jésus après avoir suivi ses traces, que des milliers, des millions d’êtres humains ont embrassé cette voie. La renonciation aux joies du monde a paru douce à ceux qui ont embrassé la croix à la suite du Sauveur, confiants qu’il ne les reniera pas lorsqu’il viendra dans sa gloire.

AVÈNEMENT PROCHAIN DU RÈGNE DE DIEU (124)

Lc 9. 27 « Or je vous [le] dis en vérité, il en est, parmi ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront pas la mort qu’ils n’aient vu le règne de Dieu. »	Mc 9. 1 Et il leur disait : « En vérité, je vous dis qu’il y en a ici, parmi les personnes présentes, qui ne goûteront pas la mort qu’ils n’aient vu le règne de Dieu venu en puissance ! »	Mt 16. 28 « En vérité, je vous dis qu’il en est, parmi ceux qui sont ici, qui ne goûteront pas la mort qu’ils n’aient vu le Fils de l’homme venant dans son Royaume ! »

Le salut des âmes à la suite de Jésus devait être normalement le résultat de son œuvre, commencée par l'établissement du règne de Dieu sur la terre. C'est sans doute pour cela que les évangélistes synoptiques ont placé ici une parole mémorable que saint Matthieu a même reliée très étroitement à ce qui précède. Des perspectives sombres comme celle de la croix auraient pu faire douter de l'avènement prochain de ce règne dont Jésus avait tant parlé jusqu'à ce jour. Aussi affirme-t-il solennellement qu'il ne tardera guère, puisque quelques-uns de ceux qui l'entendent en seront les témoins. Jusqu'au jour où saint Paul[46] crut pouvoir dire que la parole de Dieu avait retenti par toute la terre, c'est-à-dire aux extrémités de ce monde que couvrait la puissance romaine, il s'écoulera une trentaine d'années. Alors le règne de Dieu fut vraiment établi, muni de cette énergie divine qu'est l'évangile[47], se manifestant par la parole et par les œuvres[48]. Le germe était celui d'un grand arbre. À l'essor on pourrait juger du vol.

Jésus était donc encore une fois prophète en voyant si près de lui, fondé par lui, « le règne de Dieu venu en puissance », comme dit saint Marc, « la venue du Fils de l'homme dans son royaume », d'après saint Matthieu. Les deux expressions sont synonymes, car d'après saint Matthieu le royaume du Fils sur la terre n'est autre que le domaine où il a fait régner Dieu[49], et où sa puissance agit toujours[50].

LA TRANSFIGURATION (125)

Lc 9. 28 Or, environ huit jours après ces discours, il arriva qu'il prit à part Pierre, et Jean et Jacques [et] qu'il monta à la montagne pour prier. 29 Et pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et son vêtement d'une blancheur éclatante. 30 Et voici que deux personnages s'entretenaient avec lui, lesquels étaient Moïse et Élie, 31 qui, apparus avec gloire, parlaient de sa mort, qu'il avait à subir à Jérusalem…

32 Or, Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil : mais, s'étant réveillés, ils virent sa gloire et

Mc 9. 2 Et après six jours, Jésus prend à part Pierre, et Jacques et Jean et les conduit sur une haute montagne, à l'écart, seuls. Et il fut transfiguré devant eux ; 3 et ses vêtements devinrent éclatants, si blancs qu'aucun foulon sur la terre ne peut blanchir de la sorte.

4 Et Élie leur apparut avec Moïse.

Mt 17. 1 Après six jours, Jésus prend à part Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduit sur une haute montagne, à l'écart. 2 Il fut transfiguré devant eux ; son visage brilla comme le soleil ; ses vêtements devinrent blancs comme la lumière.

3 Voici que leur apparurent Moïse et Élie, s'entretenant avec lui.

4 Prenant la parole, Pierre dit à Jésus : « Seigneur, il est

les deux personnages qui se tenaient avec lui.	Et ils s'entretenaient avec Jésus.	bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je vais faire ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. »
33 Et il advint qu'au moment où ils se séparaient de lui, Pierre dit à Jésus : « Maître, il est bon que nous soyons ici ; et nous allons faire trois tentes, une pour toi, et une pour Moïse et une pour Élie », ne sachant pas ce qu'il disait.	5 Et Pierre prenant la parole, dit à Jésus : « Rabbi, il est bon que nous soyons ici ; et nous allons faire trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. » 6 Car il ne savait que dire : car ils étaient effrayés.	
34 Pendant qu'il disait cela, une nuée survint, qui les couvrait, ils furent effrayés lorsqu'ils entrèrent dans la nuée.	7 Et survint une nuée qui les couvrit d'ombre.	5 Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les couvrir de [son] ombre,
35 Et une voix se fit entendre de la nuée, disant : « Celui-ci est mon Fils élu : écoutez-le. »	Et une voix se fit entendre de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le. » 8 Et soudain, regardant à l'entour,	et voici qu'une voix dit de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu : écoutez-le. » 6 Et [l'] ayant entendu[e], les disciples tombèrent sur leur face et furent saisis d'un grand effroi. 7 Et Jésus s'approcha et, les touchant, il dit : « Levezvous et n'ayez pas peur. » 8 Or, levant leurs yeux, ils ne virent personne sinon lui, Jésus, seul.
36 Et pendant que la voix parlait, Jésus se trouva seul.	ils ne virent plus personne avec eux, sinon Jésus seul.	
Et ils gardèrent le secret. Et à personne ils ne racontèrent en ces jours-là rien de ce qu'ils avaient vu. (cf. § suivant.)		

Environ huit jours[51], soit six jours pleins[52], après la confession de Pierre, se passa une scène extraordinaire. On dirait qu'elle n'a rien de parallèle dans la vie de Jésus, si la prière au jardin de Gethsémani n'en était comme l'antistrophe et l'antithèse : dans les deux cas Jésus prend Pierre, Jacques et Jean pour prier avec eux à l'écart ; dans les deux cas les disciples sont engourdis par le sommeil, dans les deux cas Jésus reçoit une visite d'en-haut. Mais la Transfiguration est un gage certain de la gloire de Jésus, la scène de Gethsémani le montre au point où il s'abaisse le plus pour satisfaire aux conditions de la nature humaine. Plus d'un Père a pensé que

les témoins étaient les mêmes parce que le souvenir de la lumière éclatante devait les préserver contre le scandale de l'agonie. Pierre a été choisi, comme le chef désigné, Jean était le plus aimé, Jacques son frère ne le quittait pas et devait être le premier des Apôtres à verser son sang pour l'évangile.

Le soin qu'ont pris les évangélistes synoptiques, dans cette seule circonstance, de préciser l'intervalle du temps entre deux faits indique bien qu'ils voyaient entre eux un lien. Et en effet la Transfiguration est la confirmation de ce que Jésus avait voulu enseigner en amenant la confession de Pierre, en l'acceptant, en la rectifiant sur le point décisif, si difficile à admettre, des souffrances du Messie, tout en maintenant la foi en sa gloire. Tout est si lumineux dans cette nouvelle scène qu'on est comme ébloui ; Jésus avait dit aux Juifs : « Si vous aviez cru Moïse, vous me croiriez, car il a écrit de moi[53]. » Et Moïse venait du ciel lui rendre témoignage. On savait qu'Élie annoncerait la venue du Messie ; Élie était venu représenté par le Baptiste ; maintenant il s'associait en personne à l'hommage de Moïse, et tous deux s'entretenaient avec Jésus. Tout le passé le plus divin d'Israël s'inclinait devant le prophète nouveau et appuyait ce qu'il avait annoncé du scandale de sa mort. Cependant la gloire que Jésus avait revendiquée pour sa résurrection se manifestait déjà en lui comme lui appartenant en propre. Enfin Jésus avait accepté le nom de Fils de Dieu, et ce nom lui était donné par une voix qui ne pouvait être autre que celle de son Père. Si l'on considère d'une seule vue la suite de la religion, la nouvelle alliance s'appuyant sur l'ancienne révélation dont elle se détache pour grouper tous les peuples, la perpétuité du dessein de Dieu aboutissant à la supériorité avouée de Jésus sur les hommes les plus grands du passé, le culte qui lui est aujourd'hui rendu aussi bien qu'à son Père, on s'étonne que toute cette miraculeuse histoire ait été esquissée en quelques traits dans la Transfiguration. Le génie ne crée rien de tel, car il ne dispose pas de l'avenir.

D'ailleurs la chose est racontée avec une simplicité, un réalisme, qui excluent l'intention et l'invention d'un pur symbole.

Il est vrai que la montagne n'est pas nommée. Mais cela même est un indice que le récit n'est point une amplification avec apparence historique d'une théophanie annoncée par l'Ancien Testament. Dans ce cas on eût nommé ou l'Hermon ou le Thabor, d'après le psaume[54] : « le Thabor et l'Hermon tressaillent à ton nom ». Et c'est peut-être sur cet indice que s'est

réglée la tradition en choisissant le Thabor, moins haut que l'Hermon, qui eût exigé une véritable ascension, et plus proche du centre de la prédication de Jésus. Mais plus probablement elle s'est attachée à un souvenir traditionnel[55]. La montée du Thabor est pénible, mais on conçoit que Jésus ait choisi ce sommet isolé, dominant de partout les plaines, pour inviter ses disciples à la prière. La petite ville dont il était couronné n'empêchait pas qu'on y trouvât la solitude.

Fatigués de la marche – on était encore en été, – les trois disciples choisis s'endormirent pendant que Jésus priait. À leur réveil ils le virent la face transfigurée, et les vêtements brillants d'une blancheur qu'aucun foulon ne saurait atteindre. Moïse et Élie s'entretenaient de la mort qu'il aurait à subir à Jérusalem, à accomplir, d'après le terme de saint Luc, comme un devoir imposé. Pierre prend la parole, et – comme c'est bien lui ! – sa bonne volonté n'est pas sans une pointe de suffisance. Il n'est pas fâcheux, souligne-t-il, qu'il se trouve là avec ses compagnons pour arranger rapidement trois tentes de feuillage, une pour Jésus, une pour Moïse, une pour Élie. Les disciples, comme de fidèles serviteurs, dormiront en plein air, gardant les hôtes des tentes. Il n'avait donc pas compris que ni Jésus, qui manifestait en ce moment sa gloire, ni Moïse, ni Élie, hôtes du ciel, n'avaient besoin d'abri.

La réponse lui vint d'en haut, en forme d'une nuée. Cette nuée n'était pas un simple nuage. Les disciples furent saisis d'effroi lorsqu'ils la virent s'interposer entre le soleil et eux, comme pour envelopper Moïse et Élie avec Jésus. Une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Alors ils comprirent que la voix était celle du Père, sortant de cette même nuée, qui autrefois, dans le désert du Sinaï, demeurait au-dessus du Tabernacle pendant que la gloire du Seigneur y pénétrait[56]. C'était alors une indication sensible de la présence bienveillante de Dieu parmi son peuple ; elle apparaissait une dernière fois, car désormais Dieu se manifestait par son Fils. C'était d'ailleurs bien lui que désignait la voix, car les disciples, un moment éblouis et regardant autour d'eux, ne virent que Jésus seul.

ÉLIE VENU EN LA PERSONNE DE JEAN BAPTISTE[57] (126)

Mc 9. 9 Et comme ils descendaient de

Mt 17. 9 Et comme ils descendaient de la

la montagne, il leur défendit de ne raconter
à personne ce qu’ils avaient vu, si ce n’est
quand le Fils de l’homme serait ressuscité
des morts. 10 Et ils gardèrent la
recommandation, se demandant entre eux
ce que signifiait « quand il serait ressuscité
des morts ».
11 Et ils l’interrogeaient en disant :
« Pour-quoi les scribes disent-ils qu’Élie
doit venir d’abord ? » 12 Il leur dit : « Élie
donc revient d’abord et remet tout en
ordre »… et comment est-il écrit du Fils de
l’homme qu’il doit beau-coup souffrir et
être méprisé ? 13 « Mais je vous dis qu’en
réalité Élie est venu et [qu’] ils lui ont fait
tout ce qu’ils voulaient, comme il est écrit
de lui. »

montagne, Jésus leur donna cet ordre : « À
personne ne dites la vision, avant que le Fils de
l’homme ne soit ressuscité des morts. »

10 Et les disciples l’interrogèrent disant :
« Que disent donc les scribes qu’Élie doit venir
d’abord ? » 11 Il répondit et dit : « Élie donc
revient et il remettra tout en ordre » ; 12 pour-
tant… je vous dis qu’Élie est déjà venu. Et ils ne
l’ont pas reconnu, mais ils en ont agi envers lui
comme ils ont voulu. De la même façon, le Fils de
l’homme aussi doit souffrir de leur part ! » 13
Alors les disciples comprirent qu’il leur avait parlé
de Jean, le Baptiste.

Jésus descendant de la montagne avec les trois disciples privilégiés leur recommanda le silence. Ce n’était pas sans raison qu’il les avait choisis seuls pour témoins de cette transformation lumineuse. Un groupe plus nombreux, moins bien instruit, aurait pu se suggestionner plus facilement, conclure que déjà l’ère du succès était ouverte. Pour prémunir même les trois, Jésus exige qu’ils ne parlent pas, si ce n’est quand le Fils de l’homme serait ressuscité. Il maintenait l’opportunité pour lui de ressusciter, donc la nécessité de mourir. Mais la résurrection lui donnerait-elle un corps supérieur à celui qui était capable d’une si splendide métamorphose ? Les témoins choisis promirent et gardèrent le silence, mais ils se communiquaient leur trouble : « Quand il serait ressuscité des morts »… Qu’est-ce à dire ? N’osant interroger le Maître sur un point qu’il avait affirmé clairement, obsédés par la vision encore présente à leurs regards, ils s’efforçaient en vain de concilier la venue tardive d’Élie et sa disparition rapide avec le rôle officiel que lui assignaient les scribes. Si seulement il était demeuré sous la hutte que Pierre lui offrait si obligeamment ! Mais désormais il ne fallait plus compter sur lui. Il y avait là un point obscur que Jésus seul pouvait éclaircir. Ils questionnent : « Pourquoi donc les scribes disent-ils qu’Élie doit venir d’abord ? » D’abord, c’est-à-dire avant le Messie, et il n’a apparu qu’après… Leur seconde difficulté, que Jésus devine, c’est qu’Élie devait tout mettre en ordre afin de préparer les voies au Messie[58]. Il n’en a rien fait et ne paraît pas disposé à le faire.

Les disciples en étaient donc toujours au même point, trop imbus de la doctrine des scribes sur le Roi de l'Arc de triomphe pour se décider à envisager toutes les prophéties en partant du Messie souffrant. C'est à quoi Jésus les invite à réfléchir. Si les scribes ont raison, « comment est-il écrit du Fils de l'homme qu'il doit beaucoup souffrir et être méprisé ? » Cette prophétie, celle d'Isaïe sans doute sur le Serviteur de Dieu méconnu et mis à mort[59], doit être accomplie, c'est celle qui règle tout. Celle qui regarde Élie ne sera pas non plus caduque, mais elle doit être interprétée dans le même ordre. Tel Messie, tel précurseur. En fait Élie était déjà venu, en la personne de Jean Baptiste, et il avait été victime de son zèle : « De la même façon le Fils de l'homme doit souffrir de leur part[60]. »

Ainsi les faits expliquaient le véritable office d'Élie comme précurseur, non seulement par ses paroles, mais par sa destinée. Il n'y avait qu'à s'en souvenir pour comprendre qu'Élie, persécuté pour avoir encouru la haine de Jézabel[61], était une première esquisse du Baptiste, victime de la haine d'Hérodiade, et que par une juste réciprocité entre ces deux figures, Jean Baptiste était un véritable Élie.

Or il avait déjà consommé sa mission, il n'y avait plus à attendre sa venue[62].

Ce dialogue est si naturel, si empreint des préoccupations du temps, avec la solution que Jésus en devait donner selon l'enchaînement du plan où il occupait la première place, il est si dépourvu de tout miracle, que la critique est portée à lui faire grâce. Or il ne s'entend que par la difficulté des disciples à concilier la gloire du Thabor et l'annonce de la Passion, l'enseignement de Jésus et celui des scribes. C'est un reflet, dans la caverne de ces esprits simples, mais encombrés de préjugés, de lumières venues d'en-haut.

GUÉRISON D'UN JEUNE ÉPILEPTIQUE POSSÉDÉ DU DÉMON (127)

Lc 9. 37 Et il arriva le jour d'après que, lorsqu'ils descendirent de la montagne, une foule nombreuse se porta à sa rencontre.	Mc 9. 14 Et venant près des disciples, ils virent une foule nombreuse auprès d'eux, et des scribes qui disputaient avec eux. 15 Et aussitôt qu'elle l'aperçut, toute la foule, très surprise,	Mt 17. 14 Et comme ils arrivaient vers la foule, un homme s'approcha de lui, fléchissant le genou 15 et

38 Et voici qu'un homme de la foule s'écria : « Maître, je te prie de jeter un regard sur mon fils, car c'est mon unique, 39 et voici : un esprit s'empare de lui, et aussitôt il pousse des cris, et il le tord convulsivement avec de l'écume et c'est à peine s'il le quitte après l'avoir brisé. 40 Et j'ai prié tes disciples de le chasser ; et ils n'ont pas pu… »

41 Jésus répondit et dit : « Ô génération incrédule et pervertie ! jusques à quand serai-je près de vous et vous supporterai-je ! Amène ici ton fils. »

42 Et comme il approchait, le démon le jeta à terre et le tordit convulsivement.

Mais Jésus commanda à l'esprit impur, et guérit l'enfant

et le rendit à son père.

43a Or, tous étaient frappés de stupeur devant la grandeur de Dieu.

accourut pour le saluer. 16 Et il leur demanda : « Sur quoi disputez-vous avec eux ? »

17 Et quelqu'un de la foule lui répondit : « Maître, je t'ai amené mon fils, qui a un démon muet. 18 Et partout où il s'em-pare de lui, il le jette à terre. Et [l'enfant] écume, et grince des dents et devient raide. Et j'ai dit à tes disciples de le chasser ; et ils n'ont pas pu… »

19 Et il leur adressa la parole en ces termes : « Ô génération incrédule ! jusques à quand serai-je près de vous ? jusques à quand vous supporterai-je ?… Amenez-le moi. »

20 Et ils le lui amenèrent.

Et quand [l'enfant] vit [Jésus], l'esprit (mauvais) aussitôt le déchira : et tombant à terre, il se roulait en écumant.

21 Et [Jésus] interrogea son père : « Combien de temps y a-t-il que cela a commencé de lui arriver ? » Et [le père de l'enfant] dit : « Depuis sa petite enfance ! 22 Et souvent il l'a jeté, soit dans le feu, soit dans l'eau, pour le faire périr ! Mais si tu peux quelque chose, viens à notre aide, par pitié pour nous ! » 23 Jésus lui dit : « Si tu peux !… Tout est possible à celui qui croit. » 24 Aussitôt le père de l'enfant dit en criant : « Je crois ! viens en aide à mon incrédulité ! »

25 Or, Jésus voyant qu'un groupe nombreux allait se former, commanda à l'esprit impur, en lui disant : « Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de lui et ne reviens plus en lui. » 26 Et [le démon] sortit en criant et en

disant : « Seigneur, aie pitié de mon fils, car il est lunatique et mal en point ; il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau. 16 Et je l'ai amené à tes disciples, et ils n'ont pas pu le guérir. »

17 Jésus répondit et dit : « Ô génération incrédule et pervertie ! jusques à quand serai-je avec vous ? jusques à quand vous supporterai-je ? Amenezle-moi ici. »

18 Et Jésus lui commanda.

Et le démon sortit de lui.

Et l'enfant fut guéri à partir de ce moment.

19 Alors les disciples s'étant approchés de Jésus, à l'écart, lui dirent : « Pourquoi nous, n'avons-nous pas pu le chasser ? » 20 Il leur dit : « À cause de votre peu de foi ; car, je vous [le] dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Va-t'en d'ici là-bas ! et elle irait. Et rien ne vous serait impossible. (21 Quant à cette espèce, elle ne sort que par la prière et le jeûne. ») (cf. 21, 21, § 235.)

† 17. [5] Et les Apôtres dirent au Seigneur : « Augmente notre foi. » [6] Et le Seigneur dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce sycomore : Déracine-toi, et transplante-toi dans la mer ! et il vous obéirait. » (Suite, § 203.)

agitant convulsivement [l'enfant] qui devint comme mort, de sorte que beaucoup disaient : « Il vient de mourir. » 27 Mais Jésus, le prenant par la main, le releva, et il se tint debout.

[28] Et quand il fut entré dans une maison, ses disciples l'interrogeaient en particulier : « Pourquoi nous, n'avonsnous pas pu le chasser ? [29] Et il leur dit : « Cette espèce ne peut être expulsée par aucun autre moyen que par la prière. » (cf. 11, 22[b]-23, au § 235.)

Jésus avec ses trois compagnons ne rejoignit le groupe des disciples que le lende-main. Il est donc probable que son absence avait duré au moins trois jours. Dans l'intervalle les neuf autres disciples – si les Douze étaient au complet – avaient été engagés dans une affaire dont ils ne sortaient pas à leur honneur. Un père s'était présenté à eux, tenant à la main son jeune fils, possédé, disait-il, d'un démon muet, mais dont la présence se manifestait par des crises : l'enfant écumait, grinçait des dents et devenait raide. Le malheureux père avait entendu parler de Jésus, c'est lui qu'il cherchait pour implorer la délivrance de son fils. Ne le trouvant pas, il s'était adressé aux disciples. Un rassemblement s'était formé, et des scribes, qui ne manquaient jamais où il y avait des Juifs, avaient tenu à dire leur mot, disputant avec les disciples sur le cas, c'est-à-dire sur la manière la plus sûre d'expulser ce démon, d'autant plus retors qu'il se refusait à décliner son nom. Les disciples étant demeurés impuissants, les scribes les prenaient à partie. Les spectateurs se disaient sans doute : si Jésus était là ! Or il arrivait à ce moment même. Surprise, émoi joyeux. On s'empresse autour de lui. Il demande qu'on le mette au courant.

Nous n'avons fait que dévider, en suivant le fil des faits du point de vue des disciples, ce que Marc a mis dans un tableau saisissant, tel qu'il s'offrit à ceux qui descendaient de la montagne. Le sens du concret, le pittoresque, ne peuvent être poussés plus loin. La vue des choses l'emporte sur l'ordre chronologique des causes. On arrive avec Jésus, on partage l'anxiété des assistants. Mais à qui donc s'adressent les paroles qui semblent arrachées au plus intime de son âme ? « Ô génération incrédule ! Jusques à quand serai-

je près de vous ? Jusques à quand vous souffrirai-je ? » Le père demandait un miracle, mais à tout hasard, sans être bien assuré du pouvoir du thaumaturge. Les scribes chicanaient les disciples, et leur avaient dit peut-être que leur maître ne ferait pas mieux. La foule, amusée, se promettait de toute façon un spectacle peu ordinaire. Ce qui donne le ton à ces accents, mélancoliques plutôt qu'irrités, c'est l'inutilité de tant d'efforts. Jésus est un être divin exilé sur la terre. Il est venu pour le bien des hommes. S'ils ne le comprennent pas, ne vaut-il pas mieux qu'il s'en aille, qu'il les abandonne à leurs vaines pensées ? Mais non, la bonté l'emporte encore : « Amenez-le-moi ! » On amène l'enfant, la crise se déclare. Agité convulsivement par l'esprit, l'enfant tombe à terre et se roule en écumant. D'autres démons avaient par des cris et des paroles exprimé leur effroi en présence du Fils de Dieu. Celui-ci se taisait. Jésus interroge le père. Depuis combien de temps dure le mal ? Et le père étonné peut-être de l'entendre s'informer comme un médecin, lui répond de même sorte : Depuis sa petite enfance. Et souvent il l'a jeté – lui, le malfaiteur invisible et muet – soit dans le feu, soit dans l'eau. Mais si tu peux quelque chose, viens à notre aide, par pitié pour nous. – Si tu peux ? reprend Jésus, est-ce donc là toute ta foi ? Il en faut plus pour obtenir un miracle. Et le pauvre père : « Je crois ! Viens en aide à mon incrédulité. » Cet humble désir supplée à tout ; Jésus ne lui demande rien de plus. Et comme un nouveau concours de peuple risquait d'amener quelque désordre, il commande à cet esprit muet et sourd de sortir. Le démon alors pousse un cri de rage ; la crise atteint son paroxysme, et l'enfant s'affaisse raide comme un mort. Alors Jésus le relève et il se tient debout. Luc, qui était médecin, note qu'il le guérit, comme pour distinguer l'expulsion du démon et la guérison de la maladie.

Les disciples s'étaient, comme de raison, effacés devant leur Maître. Mais leur échec leur tenait à cœur. Pourquoi donc avaient-ils échoué ?

Une réponse spéciale pour ce cas est donnée par saint Marc[63]. Jésus le déclare exceptionnellement sérieux, probablement parce qu'un démon de cette sorte, obstiné dans un silence farouche, ne laisse pour ainsi dire pas de prise à l'exorciste. Souvent même on ne soupçonnera pas sa présence. Il eût donc fallu recourir à la prière. Si Jésus n'en a prononcé aucune, c'est que son Père l'écoute toujours[64]. Mais les disciples qui se sont laissés entraîner trop aisément à cette partie hasardeuse auraient dû être plus convaincus de leur impuissance propre et recourir au secours d'en haut.

Les symptômes de la maladie de l'enfant sont clairs. Les phénomènes de l'épilepsie sont même mieux décrits dans Marc que dans Luc qui était médecin. C'est une preuve éclatante de l'exactitude de l'interprète de Pierre sur ces détails que la mémoire de son maître reproduisait fidèlement. Mais si l'enfant était épileptique, on conclura volontiers que ses crises n'étaient point le résultat d'une influence diabolique. Qui consentirait aujourd'hui à regarder l'épilepsie comme causée par un démon installé dans le corps du malade ?

Hippocrate avait déjà reconnu le caractère naturel de cette maladie, qu'on nommait le mal sacré, et il n'est pas question pour nous de revenir à une superstition populaire. Mais nous avons de bonnes raisons d'admettre les possessions démoniaques, sans aucune raison pour en exempter les épileptiques. Peut-être même la dépression physique et morale causée par l'épilepsie oppose-t-elle moins d'obstacles à l'action du démon qu'un tempérament sain. L'épileptique ne serait pas pour cela dans une situation religieuse pire, car la possession du corps par le démon ne lui donne aucun empire sur la liberté de la conscience. Dans le cas décrit par l'évangile, Jésus a reconnu la présence du démon : c'est assez pour nous, nous devons l'en croire.

Mais pourquoi n'a-t-il pas combattu le préjugé encore régnant d'une cause préternaturelle de l'épilepsie ? – Parce qu'il n'appartenait pas à sa mission d'enseigner aux hommes la moindre notion scientifique[65]. D'ailleurs rien n'indique de sa part l'approbation de l'erreur commune. Le père de l'épileptique la partage évidemment, et les évangélistes ont fidèlement reproduit ses paroles. Mais on dirait qu'en même temps ils ont distingué l'expulsion du démon et la guérison de la maladie. Cela est assez clair dans Luc[66] ; et, même dans Marc, c'est quand l'esprit est sorti que l'enfant subit la crise suprême. Et c'est alors que Jésus le rend pour ainsi dire à la vie, quand on le croyait mort[67]

SECONDE PRÉDICTION DE LA PASSION ET DE LA RÉSURRECTION (128)

Lc 9. 43b Or tous étant dans l'admiration de tout ce qu'il faisait, il dit à ses disciples : 44 « Pour vous, mettez bien dans vos oreilles ces	Mc 9. 30 Et étant partis de là, ils ne firent que passer à travers la Galilée. Et il ne voulait pas que personne le sût. 31 Car il instruisait	Mt 17. 22 Or, comme ils étaient groupés

choses. Car le Fils de l’homme doit être abandonné aux mains des hommes ! » [45] Mais eux ne comprenaient pas cette parole : et elle était voilée pour eux de sorte qu’ils ne la comprissent pas. Et ils craignaient de l’interroger sur cette parole.

ses disciples et leur disait : « Le Fils de l’homme est abandonné aux mains des hommes ! Et ils le tueront ! Et mis à mort, après trois jours il ressuscitera. » [32] Mais eux ne comprenaient pas cette parole et craignaient de l’interroger.

en Galilée, Jésus leur dit :

« Le Fils de l’homme doit être abandonné aux mains des hommes ! [23] et ils le tueront ! Et le troisième jour, il ressuscitera. » Ils furent extrêmement attristés. (Suite, § 135.)

La Transfiguration, instruction splendide aux trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, avait été suivie d’une explication sur le rôle d’Élie. La guérison du jeune épileptique démoniaque avait été l’occasion d’une expérience pénible pour les autres disciples, dont la leçon avait été tirée en faveur d’eux tous. Et en effet Jésus se proposait avant tout de les instruire, et saint Marc nous dit même maintenant qu’il traversait la Galilée[68], évitant qu’on le sache, afin de se consacrer à eux plus aisément.

Le point capital, sur lequel il insistait, c’était la Passion ; il ajoutait qu’elle serait suivie de la Résurrection. Mais les disciples, butés sur le scandale de la mort du Messie avant qu’il ait reçu les hommages d’Israël et des Gentils, ou plutôt livré par Israël aux Gentils, ne parvenaient pas à franchir cet obstacle pour atteindre l’espérance située au-delà. Cette foi encore ils ne comprirent pas, se laissèrent abîmer dans la tristesse, et n’osèrent même pas interroger sur un sujet si irritant pour leur sensibilité. Peu à peu cependant ils écartèrent cette image funèbre dont ils ne voulaient pas, et se reprirent à ne songer qu’aux espérances consolantes, au point de se disputer par avance le premier rang dans la domination dont ils rêvaient.

LE PLUS GRAND DOIT SE FAIRE LE PLUS PETIT (129)

Lc 9. [46] Or une question se posa dans leur esprit, savoir,

Mc 9. [33] Et ils vinrent à Capharnaüm. Quand il fut dans la maison, il les interrogeait : « Sur quoi discutiez-vous en route ? [34] Mais ils

Mt 18. [1] À cette heure-là, les disciples s’approchèrent de Jésus, en [lui] disant : « Qui donc

quel pouvait être le plus grand d'[entre] eux (cf. 22, 24, § 257).	gardaient le silence ; car, sur la route, ils avaient discuté [pour savoir] qui [était] le plus grand.	est le plus grand dans le royaume des Cieux ? »
47 Jésus, ayant su la préoccupation de leur cœur, attira un enfant, le plaça auprès de lui.	35 [Jésus] s'assit et appela les Douze. Et il leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous. » 36 Puis, ayant pris un enfant, il le plaça au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit : 37 « Quiconque reçoit un de ces enfants à cause de mon nom, me reçoit ; et qui me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. » (cf. 10, 43-44, § 257.)	2 Et ayant appelé un enfant, il le plaça au milieu d'eux 3 et [leur] dit : « En vérité je vous [le] dis : si vous ne changez pas et [si] vous ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. 4 Celui donc qui se fera humble comme cet enfant, c'est celui-là qui est le plus grand dans le royaume des Cieux. » (cf. 20, 26, § 257 ; et 23, 11, § 243.)
48 Et il leur dit : « Quiconque reçoit cet enfant à cause de mon nom, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé : car le plus petit qui soit parmi vous tous, celui-là est grand. »		

En traversant la Galilée, on devait assez naturellement toucher Capharnaüm[69]. Jésus était assuré d'y trouver un asile sûr, à l'abri du bruit, dans ce qu'on nommait la maison, peut-être celle de Pierre, peut-être celle que Matthieu avait mise à son service. Quand on y fut entré, Jésus, fatigué de la course, s'assit. Il voulait ainsi grouper les Douze et leur donner une leçon. Pendant la route ils avaient discuté ferme. Le Maître avait laissé faire, et maintenant il demandait : « Sur quoi discutiez-vous ? », sachant bien que cette question les mettrait dans l'embarras. Ils connaissaient assez leur Maître pour savoir que l'ambition lui déplaisait, et ils n'avaient pu se défendre de disputer entre eux sur le point de la préséance dans le royaume de Dieu tel qu'ils le comprenaient, et dont ils attendaient l'avènement prochain. N'étaient-ils donc pas fixés sur le premier rang promis à Pierre ? Mais si c'était précisément ce privilège qui avait excité l'émulation, disons la jalousie des autres ? Tout cela n'était pas facile à avouer. Les Apôtres

gardaient donc le silence, Jésus leur apprend d'un mot quelles sont les conditions du pouvoir spirituel. Celui qui a le droit de commander ne doit l'exercer que dans l'intérêt général : il est le serviteur de tous. Chacun de vous veut être le premier ? À la bonne heure ! Qu'il s'efforce d'abord d'être vraiment dans son cœur le plus petit, car c'est seulement dans cette disposition, et sincère, qu'il trouvera le secret de commander utilement, par la volonté résolue de servir.

Puis, à cette leçon en paroles il joint une leçon symbolique. Il prend un enfant, le met au milieu de tous, l'embrasse, ce qui, après les paroles prononcées, signifie qu'il se met à son service, et il déclare : « Quiconque reçoit un de ces enfants à cause de mon nom, me reçoit ; et qui me reçoit, ce n'est pas moi (seulement) qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. »

Telle est la suprême dignité de l'autorité chrétienne. Elle se consacre, avec charité, même avec tendresse, à prendre soin des plus petits. Mais ces petits, si on s'occupe d'eux à cause de Jésus, parce qu'ils sont à lui, ou pour qu'ils soient à lui, sont Jésus lui-même et Celui qui l'a envoyé. Comme toujours Jésus donne l'exemple, lui le Maître, en s'occupant du plus petit[70].

LA TOLÉRANCE À L'ÉGARD DE CEUX QUI FONT USAGE DU NOM DE JÉSUS (130)

Lc 9. 49 Or, prenant la parole, Jean dit [à Jésus] : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui, en ton nom, chassait les démons ! Et nous l'empêchions, parce qu'il ne marche pas avec nous. » 50 Mais Jésus lui dit : « N'empêchez [personne d'agir ainsi] ; car celui qui n'est pas contre vous, est pour vous. » (cf. 11, 23, § 165). (Suite, § 138.)

Mc 9. 38 Jean lui dit : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui, en ton nom, chassait les démons ! [C'est quelqu'un] qui ne nous suit pas. Et nous l'empêchions. » 39 Mais Jésus dit : « Ne l'empêchez pas ; car il n'est personne qui fasse un miracle en vertu de mon nom et [qui] puisse bientôt après parler mal de moi. 40 Car celui qui n'est pas contre nous, est pour nous. »

Dans les entretiens de Jésus avec ses disciples, rien qui ressemble à l'étude annoncée d'avance d'un thème donné. Le moindre incident suscite en eux des doutes qu'ils exposent aussitôt. Et Jésus ne dédaigne pas de suivre le mouvement de leur pensée. Jean, qui avait reçu avec son frère Jacques le nom de « fils du tonnerre[71] », est frappé de ce mot : « recevoir un enfant au nom de Jésus ». Cela signifie donc agir pour Jésus, et par suite agir pour Dieu. Aussitôt, il se rappelle que peu de temps auparavant les

disciples entendant quelqu’un chasser les démons au nom de Jésus l’en ont empêché, peut-être sur les suggestions de son zèle à lui, parce que cet homme ne faisait pas partie de leur groupe. Qui l’autorisait en effet à se servir de ce patronage réservé aux disciples ?

Jésus n’approuve pas cette susceptibilité. L’homme réussissait dans ses exorcismes, Dieu ne le condamnait donc pas. En se servant du nom de Jésus, il croyait à sa puissance ; l’efficacité de ce procédé ne pouvait que le confirmer dans sa foi naissante. Avec ces dispositions, il était moralement impossible qu’il se déclarât contre Jésus. Il ne suivait pas encore les disciples, mais ne serait-il pas conduit à demander cette faveur ? Dans ces conditions, déclare le Maître : « Celui qui n’est pas contre nous est pour nous. » Le rebuter, lui interdire de faire une action bonne en elle-même parce qu’il n’était pas du groupe élu, c’était l’éloigner pour jamais, et ce n’était ni charitable ni juste.

L’Église n’a pas jugé que, par cette décision, Jésus avait autorisé n’importe qui à pratiquer des exorcismes. Cette pratique, libre alors, devrait être ensuite réservée à l’autorité compétente. Ce qui est éternel, c’est la leçon pour ceux qui sont dans l’Église de ne pas refuser le concours de ceux qui n’en sont pas, lorsqu’il s’agit de faire le bien. Faire le bien, c’est s’approcher du Christ, surtout si on le fait en son nom. Entreprendre un bien imparfait, c’est s’engager sur la voie d’un bien meilleur. Au lieu de rappeler toujours ce qui divise, se souvenir de ce qui peut conduire à l’union.

Jean n’a pas oublié cette leçon, lui l’Apôtre de la charité. Il n’a pas non plus laissé s’éteindre son ancien zèle ; lorsqu’il faillit rencontrer Cérinthe, celui-là un ennemi déclaré de Jésus Christ, il ne voulut pas demeurer sous le même toit que l’ennemi de la vérité[72].

La charité envers les disciples de Jésus Christ

DANGERS DU SCANDALE (131)

	Mc 9. 41 « Car celui qui vous donnera	Mt 10. 41 « Celui qui reçoit un prophète à titre de prophète obtiendra une récompense de prophète ; et celui qui recevra un juste à titre de juste obtiendra une récompense de juste ; 42 et celui qui donnera à boire un verre d’eau fraîche seulement à l’un de ces petits à titre de

	à boire un verre d'eau pour la raison que vous êtes du Christ, je vous dis en vérité qu'il ne perdra pas sa récompense.	disciple, je vous [le] dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. (Suite, § 102.)
[Lc 9. 48 « Quiconque reçoit cet enfant à cause de mon nom me reçoit. » cf. § 129.] † Lc 17. 1 Or il dit à ses disciples : « Il est inévitable que les scandales arrivent, mais malheur [à celui] par qui ils arrivent ! 2 Il vaudrait mieux pour lui qu'on passât une pierre à moudre autour de son cou et qu'il fût jeté dans la mer, [avant] que de scan-daliser un seul de ces petits ! 3a Prenez-y bien garde ! » (3b-4, § 134 *bis*). [Lc 15. 3 Or il leur dit cette parabole :] (*Ce texte se trouve au* § 195).	[37 Quiconque reçoit un de ces petits enfants à cause de mon nom, me reçoit. cf. § 129.] 42 Et quiconque serait un sujet de scandale pour un seul de ces petits qui croient… il lui serait meilleur qu'on passât une meule d'âne autour de son cou et qu'on le jetât à la mer ! »	18. 5 Et quiconque reçoit un seul petit enfant de cette sorte à cause de mon nom, me reçoit ; 6 mais quiconque serait un sujet de scandale pour un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on suspendît autour de son cou une meule d'âne et qu'on le précipitât en pleine mer. 7 Malheur au monde, à cause des scandales !… Car c'est une nécessité que les scandales arrivent ; mais malheur à l'homme par qui vient le scandale ! (8-9, § 132). 10 Voyez à ne pas dédaigner un seul de ces petits ; car je vous dis que leurs anges dans les cieux contemplent constamment la face de mon Père qui [est] dans les cieux. (11 Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. (cf. Lc 19, 10, § 226.) 12 Que vous en semble ? si un homme avait cent brebis et que l'une d'elles se fût égarée, ne laissera-t-il pas les quatre vingt-dix-neuf [autres] sur les montagnes et n'irat-il pas chercher celle qui est égarée ? 13 Et s'il lui arrive de la retrouver, en vérité je vous dis qu'il a plus de joie à cause d'elle que pour les quatrevingt-dix-neuf [autres] qui ne se sont pas égarées. 14 De même ce n'est pas la volonté de votre Père qui [est] dans les cieux que périsse un seul de ces petits. » (cf. § 195.) (Suite, § 134.)

Jésus vient d'apprendre à Jean que son nom crée une sorte de lien entre ceux qui l'invoquent. Il revient à cette première pensée sur l'aide donnée aux enfants à cause de son nom, dont il avait été à peine détourné par l'incident de l'exorciste. Ce sont surtout ses disciples qui sont couverts par

ce nom : quiconque leur donnera un verre d'eau, parce qu'ils sont au Christ, ne perdra pas sa récompense. Le verre d'eau, ou du moins le droit de boire à l'outre tirée du puits, est un bienfait banal. Il serait criant de le refuser, il n'y a pas de mérite à l'accorder. Mais ce qu'on fait pour le Christ[73] prend une valeur nouvelle aux yeux de Dieu, et ce qu'on fait pour les disciples est fait pour le Christ. Et voici ouverte une source spéciale de charité toujours jaillissante dans l'Église : ceux qui en bénéficient, surtout les pauvres volontaires, doivent se demander sérieusement si vraiment ils sont au Christ.

Jésus a commencé en parlant des offices envers un enfant, et déjà cet enfant représentait les disciples ; nous avons ici la synthèse, les disciples sont « des petits qui croient ». Si l'on doit les assister, il faut surtout et avant tout – devoir sacré et redoutable – éviter de les scandaliser. Grave monition donnée à ceux qui se croient forts et qui doivent l'être, puisqu'ils sont chargés d'instruire et de gouverner les petits. Malheur à ceux dont la faute est pour les autres une occasion de chute ! Saint Paul a traité du précepte avec plus d'ampleur. Celui qui est éclairé, qui aurait le droit d'agir sans tacher sa conscience, qu'il s'abstienne cependant, si son frère est un faible qui l'imitera sans parvenir à concevoir comment son acte n'est pas un péché[74]. Saint Marc, qu'on nomme volontiers paulinien, n'ignorait sûrement pas l'admirable développement donné par l'Apôtre au précepte charitable de Jésus, mais il l'a reproduit tel quel, sans addition comme aussi saint Luc et saint Matthieu, sous cette forme familière qui est l'empreinte personnelle des discours de Jésus : pour celui qui donne le scandale à un seul de ces petits qui croient, « il vaudrait mieux pour lui qu'on passât une meule d'âne autour de son cou et qu'on le jetât à la mer ». Les disciples connaissaient bien ces moulins mis en mouvement par un âne, dont les meules prenaient le nom. Celle de dessous était semblable à un cône creux renversé, largement troué par en bas pour laisser passer la farine quand le grain avait été broyé contre ses parois par la meule supérieure. Peut-être même avaient-ils vu cette meule trouée enfoncée comme un collier au cou de malheureux qu'on jetait à l'eau. Image très simple, effroyable destinée.

Avec quelle sainte énergie ne doit-on pas s'abstenir de donner le scandale !

L'ÉNERGIE POUR SE PRÉSERVER DU SCANDALE REÇU (132)

Mc 9. 43 « Et si ta main est pour toi un sujet de scandale, coupe-la. Il vaut mieux que tu entres manchot dans la Vie, que d'aller, ayant les deux mains, à la Géhenne, au feu inextinguible, (44 où leur ver ne finit pas et [où] le feu ne s'éteint pas).

45 Et si ton pied est pour toi un sujet de scandale, coupe-le. Il vaut mieux que tu entres boiteux dans la Vie, que d'être jeté, ayant les deux pieds, à la Géhenne, (46 où leur ver ne finit pas et [où] le feu ne s'éteint pas).

47 Et si ton œil est pour toi un sujet de scandale, arrache-le. Il vaut mieux que tu entres avec un seul œil dans le Royaume de Dieu que d'être jeté, ayant les deux yeux, dans la Géhenne, 48 où leur ver ne finit pas et [où] le feu ne s'éteint pas.

49 Car tous doivent être salés au feu. »

Mt 18. 8 « Or, si ta main ou ton pied est pour toi un sujet de scandale, coupe-le et le jette [loin] de toi. Il vaut mieux pour toi entrer dans la Vie manchot ou boiteux que d'être jeté dans le feu éternel, ayant deux mains ou [ayant] deux pieds. (cf. 5, 29-30, § 60).

9 Et si ton œil est pour toi un sujet de scandale, enlève-le et le jette [loin] de toi. Il vaut mieux pour toi entrer dans la Vie avec un seul œil que d'être jeté, ayant les deux yeux, dans la Géhenne du feu. » (Suite, au milieu du § précédent.)

Pourtant, en fait il est partout ; il faut donc s'en préserver. Aussi, dans saint Marc et dans saint Matthieu, le Sauveur en vient à ceux qui pourraient en souffrir, et, si l'on peut dire, l'antistrophe succède à la strophe selon la loi du parallélisme par contraste. Le disciple ne doit pas être moins déterminé à fuir le scandale qu'à éviter de le donner, lui en coûtât-il ce qu'il a de plus cher. Car, s'il est donné par des personnes indifférentes, il n'émeut guère. Le danger est d'être entraîné à tomber par l'affection qu'on a pour un maître de doctrine ou un ami, c'est d'être séduit par son erreur, attiré par ses mauvais exemples, c'est, en général, d'être incliné par un attachement peut-être légitime, à manquer à son devoir. Alors il faut s'éloigner, se séparer, dompter son cœur. Comme dit Bossuet : « Tout doit être violent dans cette matière. »

Aussi Jésus en traite avec une force inégalée, tranchant dans le vif avec une apparence de paradoxe[75] farouche, si l'on devait prendre à la lettre ce qui figure une résolution arrêtée de tout sacrifier, la main, le pied, l'œil même, tout cela dit sur un rythme inexorable, ne laissant aucune issue que l'alternative répétée de la Vie ou de la Géhenne inextinguible.

Il n'y a pas à se demander ici ce que signifie le pied, la main, l'œil. Les éléments de cette triple comparaison sont choisis pour marquer un sacrifice de plus en plus coûteux. D'ailleurs le retranchement doit être plus entier et

plus irrévocable dans la mesure où le danger de pécher est plus pressant. Il est surtout redoutable lorsque la séduction a déjà pénétré au dedans de l'âme par la complicité du cœur, attiré par les objets trop charmants qui s'offrent à lui. C'est par l'œil bien souvent que se produit cette pénétration au dedans de nous-mêmes, et c'est pour cela que saint Matthieu a pu ranger aussi cette monition dans le sermon sur la montagne, à propos de l'adultère. La parole du Seigneur avait aussi ce sens. Mais, c'est à propos du scandale donné par le prochain qu'elle a toute sa saveur primitive, et son caractère purement parabolique, sans allégorie distincte.

Si les objets du retranchement sont trop variés pour être énumérés, si l'application doit découler des circonstances, les deux termes de la Vie et de la Géhenne[76] sont opposés l'un à l'autre clairement. Ce sont deux royaumes où l'on entre, pour vivre de la vie de Dieu, ou pour subir des châtiments : les deux perspectives n'ont pas d'issue.

On pourrait croire que le feu aura bientôt fait de consumer ceux qu'on lui livre en pâture. Mais non. Ce feu étrange, en même temps qu'il dévore, a la vertu du sel qui est de conserver. Il ne s'éteint pas, dit saint Marc, « car chacun (de ceux qui sont jetés là) sera salé par le feu[77] », c'est-à-dire conservé et non détruit par le feu.

Jésus se place donc ici nettement en face des destinées dernières de chaque homme. Il ira librement et joyeusement auprès de Dieu, ou bien il sera jeté malgré lui dans les supplices. Tout doit se mesurer à ce terme suprême. Combien de tentations se sont émoussées à la terreur de ces paroles, combien de résolutions généreuses ont répondu à cet appel !

LE SEL (133)

† Lc 14. 34 « Donc le sel est [quelque chose de] bon. Mais, si le sel aussi s'affadit, avec quoi sera-t-il assaisonné ? 35 Il ne peut être utile ni pour la terre ni pour le fumier : on le jette dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! » (Suite, § 194.)	Mc 9. 50 « Le sel est [quelque chose de] bon. Mais, si le sel devient fade, avec quoi l'assaisonnerez-vous ?	Mt 5. 13 « C'est vous qui êtes le sel de la Terre. Mais, si le sel s'affadit, avec quoi sera-t-il salé ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. » (Suite, § 170.)

Ayez en vous-mêmes du sel et soyez en paix les uns avec les autres. » (10, 1, § 186.)

C'est peut-être à cette occasion, peut-être dans le sermon sur la montagne, que Jésus a fait du sel le symbole de l'action que devaient exercer ses disciples. Le sel conserve et il assaisonne : cette seconde fonction est de beaucoup la principale, et c'est d'elle qu'il s'agit ici. « Le sel est bon », dit le Maître, et de fait, en arabe, le mot « salé » est employé constamment dans le sens de « bon ». Si par impossible il perdait sa saveur, aucun autre élément ne pourrait la lui rendre : c'est sa qualité propre, c'est lui qui donne de la saveur à toutes choses, rien ne peut lui en donner. Plutarque a même écrit que la vertu du sel donnait une âme aux viandes mortes qu'il faudrait sans cela jeter dans le fumier[78]. Les disciples doivent être pénétrés de cette saveur, une haute valeur morale qui est l'âme de la vie humaine. S'ils venaient à la perdre, qui pourrait la leur rendre ? Personne ! Qu'ils soient donc animés de cette vertu active, un peu âpre, mais salutaire, et que néanmoins ils restent en paix les uns avec les autres[79] ! C'est le dernier mot de toute instruction dans saint Marc.

LA SOLIDARITÉ FRATERNELLE ET LE POUVOIR D'ABSOUDRE (134)

Mt 18. 15 « Et si ton frère a péché, va, reprends-le entre toi et lui seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère ! 16 Mais s'il n'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes, de façon que toute l'affaire soit terminée sur le dire de deux ou trois témoins. 17 Mais s'il ne veut pas les entendre parle à l'Église. S'il ne veut pas entendre même l'Église, qu'il soit pour toi comme « le Gentil » et « le publicain ». 18 En vérité, je vous [le] dis : Ce que vous lierez sur la Terre, sera lié dans le Ciel : ce que vous délierez sur la Terre, sera délié dans le Ciel (cf. 16, 19, § 121). 19 De plus, en vérité je vous dis que, si deux d'entre vous sur la Terre sont d'accord sur une demande quelconque dans leur prière, cela leur adviendra de la part de mon Père qui

[est] dans les cieux. [20] Car, où sont réunis deux ou trois en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. »

Saint Matthieu a développé le thème des devoirs que les disciples ont les uns envers les autres, de l'avantage qui résulte pour tous de faire partie d'un même corps. Parce que les fidèles sont les membres de la même église sainte, ils doivent veiller à sa pureté, et pour cela s'efforcer d'en éloigner le péché. Dans le même but, l'Église est munie du pouvoir d'absoudre. De plus, son unité, chérie de Dieu, assure à ses fils le bénéfice d'être exaucés lorsqu'ils prieront ensemble. C'est donc la conception de l'Église qui domine tout, et qui fait l'unité d'un enseignement dont les objets prochains sont distincts. Cette vue est propre à saint Matthieu, et il la poursuit avec logique. Le passage de la confession de Pierre sur la fondation de l'Église est supposé par tout ce qui est dit ici. Cette fois encore les termes sont assez généraux pour avoir servi de point de départ aux développements ecclésiastiques dans saint Paul.

Le thème de la correction fraternelle découle tout naturellement, dans saint Matthieu, de la sollicitude pour les petits, qui sont aussi les faibles, exposés aux égarements de la brebis qui se perd loin du bercail. S'ils ont péché, chacun doit s'efforcer de les ramener au bien, non point en s'empressant de dénoncer leur faute, mais en leur parlant seul à seul, on doit entendre : cœur à cœur. Si le coupable résiste, deux ou trois autres apporteront leur concours charitable, et intimidant pour le réfractaire, parce qu'ils deviendront peut-être des témoins. Si l'incriminé dont la faute n'est pas douteuse – et on suppose qu'elle est grave –, refuse de se rendre, l'Église intervient, et s'il ne veut pas entendre même l'Église, elle l'exclura de son sein : il ne sera plus regardé que comme un Gentil et un publicain. Non, qu'il soit mis hors de la sphère de la charité. Jésus était si bon pour les publicains, pires que les Gentils ! Mais l'Église n'a plus la responsabilité d'une conduite dont la honte retomberait sur elle ; le scandale ne viendra plus que du dehors. Habitués aux pratiques des chefs de la Synagogue, qui ne se croyaient pas obligés à ces premières mesures de douceur, les disciples devaient entendre cette séparation de la communauté dans le sens de l'anathème ou de l'excommunication.

Mais l'Église, plus lente à sévir, a aussi un pouvoir que la Synagogue croyait réservé à Dieu, le pouvoir d'absoudre. Maintenant, Jésus ne dit plus à un chrétien quelconque : « Si ton frère a péché », il s'adresse au groupe de

ceux qui l'entourent et qui sont ses disciples les plus intimes, les chefs futurs de l'Église, et déjà ambitieux d'y occuper les premiers rangs. Il leur donne à tous le pouvoir de délier, comme de lier, de façon que leur jugement soit ratifié au ciel. Ce n'était pas retirer le pouvoir suprême confié à Pierre, mais le communiquer à d'autres. L'avenir n'est indiqué que très vaguement. Ils devaient comprendre que ce sera celui de l'Église, attaquée par les forces du mal, et solidement assise sur Pierre, car, tant que Jésus est là, c'est à lui d'exercer toute justice.

Il sera absent, il doit partir. Néanmoins ses fidèles resteront unis. Si deux d'entre eux se mettent d'accord pour prier, le Père leur accordera leur demande, et cela encore par la vertu du nom de Jésus qui les couvrira. Son nom ne sera pas seulement un gage de sa protection, c'est lui-même qui sera présent au milieu des siens d'une présence spirituelle[80].

La prière en commun est la mise en œuvre la plus naturelle de cette parole. L'Église l'a toujours vue avec faveur et encouragée ; on prie mieux à plusieurs, surtout en présence du Christ eucharistique. Mais, le littéralisme le plus outré ne saurait tirer des paroles de Jésus un privilège exclusif pour la prière publique. L'essentiel est que les chrétiens soient d'accord sur une demande, et qu'ils supplient au nom du Christ, qui est dans l'Église, dont l'Église est le corps, comme saint Paul l'a déduit. N'ont-ils pas tous les mêmes intentions générales ? C'est sans doute pour rassurer ceux qui priaient dans la solitude du désert ou de leur maison qu'on a attribué à Jésus une parole ainsi conçue : « Là où ils sont deux, ils ne sont pas sans Dieu, et là où quelqu'un est seul, je vous dis que je suis avec lui[81]. »

LE DÉBITEUR GRACIÉ CRÉANCIER IMPITOYABLE (134 *bis*)

† Lc 17. 3b « Si ton frère vient à pécher, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui. 4 Et s'il pèche contre toi sept fois le jour, et que sept fois il revienne à toi disant : Je me repens, tu lui pardonneras. » (Suite, § 127.)

Mt 18. 21 Alors Pierre s'approchant lui dit : « Seigneur, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je ?… Jusqu'à sept fois ? » 22 Jésus lui dit : « Je ne te dis pas : jusqu'à sept fois ; mais : jusqu'à soixante-dix fois sept [fois]. »

Mt 18. 23 « C'est pourquoi le Royaume des Cieux a été comparé à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs.

[24] Or, lorsqu'il commençait de régler, on lui en amena un débiteur de dix mille talents.

[25] Cet homme n'ayant pas de quoi payer, le maître ordonna qu'il fût vendu avec sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût payée.
[26] Tombant donc [à ses pieds], le serviteur demeurait prosterné devant lui, en disant : « Sois patient envers moi et je te payerai tout ! » [27] Touché de compassion, le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette.

[28] Or, en sortant, ce serviteur trouva un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers. Et se jetant sur lui, il lui serrait la gorge, en disant : « Paye ce que tu dois ! »

29 Tombant donc [à ses pieds], son compagnon le suppliait en disant : « Sois patient envers moi et je te payerai. » [30] Mais il ne voulait pas. Et il alla le jeter dans une prison, jusqu'à ce qu'il payât ce qu'il devait.

[31] Voyant donc ce qui se passait, ses compagnons de service furent extrêmement attristés. Et ils vinrent exposer à leur maître tout ce qui s'était passé. [32] Alors son maître, l'ayant fait appeler, lui dit : « Mauvais serviteur ! Toute cette dette, je te l'ai remise, parce que tu m'as supplié ; [33] ne devais-tu pas toi aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai bien eu, moi, pitié de toi ? » [34] Et son maître, irrité, le livra aux tortionnaires, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait.

[35] C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. » (Suite, § 186.)

Avec sa promptitude coutumière, Pierre a compris que si Dieu pardonne, que si l'Église pardonne en son nom, le disciple doit aussi être disposé à pardonner. Déjà Jésus l'avait dit avec force, ordonnant même à ses disciples d'aimer leurs ennemis[82]. Le principe n'était pas douteux. Le généreux Apôtre, au cœur ouvert, entrevoyait même toute une série de pardons. Faudrait-il pourtant aller jusqu'à sept fois ? Dépasser ce nombre paraissait exorbitant, car accumuler tant d'offenses après tant de pardons, n'était-ce pas dérisoire, et devait-on se prêter à une pareille comédie ? Mais la miséricorde de Dieu est infinie ; il ne se lasse jamais de pardon-ner. Pierre devra pardonner soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours. Celui qui a toujours besoin de la miséricorde ne doit jamais la refuser aux

autres. On pourrait dire d'une certaine manière qu'il doit être plus enclin que Dieu au pardon, puisque lui-même en est si souvent l'objet.

C'est ce que Jésus expose dans une parabole appropriée à la question posée, celle du débiteur acquitté, devenu un créancier impitoyable. La conclusion est que celui auquel Dieu a pardonné et qui refuse de faire grâce à son frère s'est rendu indigne de ce pardon. Objet de tant d'indulgence, s'il en avait été touché, ne se serait-il pas empressé de remettre à son prochain une toute petite dette ?

Jésus compare donc le gouvernement divin à celui d'un roi de la terre. Le roi n'est pas tout à fait une métaphore pour désigner Dieu, car Dieu n'a pas besoin, comme ce roi, de prendre ses informations ailleurs ; et cependant il est bien l'image de Dieu, car un prince de la terre ne serait pas si pitoyable, et, si la somme due est énorme, invraisemblable, c'est que l'offense des hommes envers Dieu a quelque chose de démesuré. La parabole est donc nuancée d'allégorie, comme souvent dans l'évangile. Elle a bien la nuance sémitique. Les serviteurs du roi sont en réalité ses ministres. La dette n'est pas le résultat d'un emprunt particulier. Le roi fait rendre ses comptes à un collecteur d'impôts. Celui-ci se trouvait en déficit pour une somme folle, presque soixante millions de bonne monnaie. Sûrement il s'était enrichi prodigieusement. Le fisc, dont les privilèges sont ceux du souve-rain, exercera ses reprises sur tous les biens du débiteur ; on le vendra même avec sa femme et ses enfants. C'était le droit. Le coupable, car il l'était certainement, supplie. Le roi lui pardonne, acte d'une miséricorde divine plutôt que clémence royale, puisqu'il remet encore la dette. En sortant, au moment où son cœur eût dû se fondre de reconnaissance et se laisser gagner à la contagion de la pitié, le misérable aperçoit un de ses compagnons, très inférieur sans doute, mais enfin un homme comme lui, au service du même maître, qui avait le malheur de lui devoir environ quatre-vingts francs. Si du moins cette petite somme lui avait été nécessaire comme acompte sur le paiement de son énorme dette ! Mais il ne devait plus rien, il conservait même la jouissance du bien mal acquis. Le malotru prend son camarade à la gorge ; ni les prosternements, hommage qui ne lui était pas dû, ni les supplications ne peuvent l'émouvoir. Comme s'il s'agissait d'une somme due au trésor, il jette en prison le pauvre diable. Les autres serviteurs, courtisans habitués à aborder le prince, lui firent part de leur tristesse indignée. Et le maître irrité livra le cœur dur aux tortionnaires, jusqu'à ce qu'il eût rendu tout ce qu'il devait. Quelle

chance lui restait-il de s'acquitter, et n'était-ce pas le condamner à une prison perpétuelle ?

Tels sont les actes royaux qu'il faut comparer à l'action de Dieu, en tenant compte de sa perfection infinie, car Dieu n'a pas à rétracter un pardon qu'il n'aurait jamais accordé, sachant le cœur du coupable inaccessible à la compassion. Nous avons tous besoin de pardon, commençons donc par pardonner aux autres : c'est la solution pratique de la parabole.

JÉSUS PAIE LA REDEVANCE DUE AU TEMPLE SANS Y ÊTRE TENU (135)

Mt 17. 24 Or, quand ils furent entrés à Capharnaüm, ceux qui percevaient « les didrachmes » s'approchèrent de Pierre et [lui] dirent : « Votre maître ne paie pas les didrachmes ? » –
25 « Si bien, dit-il. » Et, à son arrivée à la maison, Jésus le prévint en [lui] disant : « Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui perçoivent-ils taxes ou tribut ? De leurs enfants ou des étrangers ? » 26 Sur sa réponse : « Des étrangers », Jésus lui dit : « Donc les enfants [des rois] sont libres ! 27 Mais, afin que nous ne les scandalisions pas, va à la mer, jette un hameçon ; et le premier poisson qui montera, prends-le. Et en lui ouvrant la bouche, tu trouveras un statère. Prends-le et donne-leur pour moi et [pour] toi. » (Suite, § 129.)

La présence de Jésus à Capharnaüm[83] ne pouvait demeurer tout à fait secrète. Malgré ses précautions pour n'être pas reconnu, il n'échappa pas aux agents du fisc sacré. Ils savent bien qu'il est le Maître, mais Pierre s'occupait souvent, comme nous dirions, du temporel. C'est donc à lui qu'ils s'adressent : « Votre maître ne paie pas les didrachmes ? » Chaque Israélite était tenu à verser annuellement un demi-sicle[84], en monnaie grecque deux drachmes[85], en faveur du Sanctuaire. Peut-être les collecteurs de l'impôt entendent-ils seulement relever un retard, sous une forme indulgente et familière. Peut-être aussi se demandent-ils si, par hasard, Jésus s'en croirait exempt, pour lui-même et pour ses disciples. Pierre, avec sa promptitude ordinaire, ou ne saisit pas qu'il y a là une question de principe, ou la résout sans hésiter : « Sûrement », répond-il. Et il entre dans

la maison, la sienne, ou celle de Matthieu, moins pour interroger son Maître que pour chercher l'argent. Mais Jésus n'avait pas d'argent, et il veut obliger à réfléchir celui qui venait de le déclarer Fils de Dieu. Un souverain demande-t-il l'impôt à ses propres fils ? Selon l'opinion qui découlait logiquement du despotisme oriental, le roi est le seul vrai propriétaire de tous les biens de ses sujets. Il leur en laisse la libre disposition, à la condition de payer l'impôt comme une redevance : ce que possèdent ses fils en est exempt.

Si Dieu, souverain d'Israël, exigeait quelque argent pour subvenir aux frais du culte, son Fils n'avait pas à y contribuer. Cependant il pratiquait la Loi comme si elle l'eût obligé, pour ne pas étonner les autres et les scandaliser. Il continuera donc à verser le didrachme, mais Pierre doit comprendre que c'est sans détriment de ce titre de Fils de Dieu qu'il lui a reconnu. Et parce qu'à cette occasion Jésus a associé Pierre au gouvernement de son Église, il veut bien s'acquitter en même temps pour tous les deux. Il le fait par un miracle, comme pour mieux marquer à quel point il était affranchi, et qu'il ne possédait rien en propre, lui qui eût pu s'approprier tous les trésors du monde.

Les poissons, goulus, avalent tout ce qu'ils rencontrent. Pierre qui est pêcheur ira à la pêche et trouvera dans la gueule du premier poisson qu'il amènera le statère ou sicle qui suffira pour deux personnes.

La perception de la redevance sacrée se faisait d'après le Talmud[86] avant l'une des trois grandes fêtes. La Pâque et la Pentecôte étaient passées, mais il semble bien qu'en effet on approchait de la troisième grande fête des Juifs.

Après la grande insurrection et la défaite des Juifs en 70, l'impôt ne cessa pas d'être perçu, mais au profit du Temple de Jupiter Capitolin. De cela saint Matthieu n'a pas le moindre soupçon ; son horizon est bien celui du temps de Jésus. Voilà encore un trait favorable à Simon-Pierre, qui n'a aucune chance d'avoir été inventé tardivement en faveur de l'Église romaine.

ADIEUX AUX VILLES DES BORDS DU LAC (136)

Mt 11. 20 Alors, il se mit à reprocher aux villes où avaient eu lieu le plus grand nombre de ses miracles, de n'avoir pas fait pénitence :

† Lc 10. [13] « Malheur à toi, Chorozaïn ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si c’était à Tyr et à Sidon qu’avaient eu lieu les miracles opérés parmi vous, depuis longtemps, [les habitants de ces villes] auraient fait pénitence, assis dans le sac et la cendre.

[14] De toute façon, on sera moins rigoureux au [jour du] Jugement envers Tyr et Sidon qu’envers vous.

[15] Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu seras élevée jusqu’au ciel ?… Tu seras précipitée jusqu’à l’Enfer !

[21] « Malheur à toi, Chorozaïn ! malheur à toi, Bethsaïda ! Car si c’était à Tyr et à Sidon qu’avaient eu lieu les miracles opérés parmi vous, depuis longtemps elles auraient fait pénitence avec sac et cendre.

[22] De toute façon, je vous [le] dis, on sera moins rigoureux au jour du Jugement envers Tyr et Sidon qu’envers vous.

[23] Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu seras élevée jusqu’au ciel ?… Tu seras précipitée jusqu’en Enfer ! Car si c’était à Sodome qu’avaient eu lieu les miracles opérés chez toi, elle aurait subsisté jusqu’à ce jour. [24] Du reste, je vous dis qu’on sera moins rigoureux au jour du Jugement pour le pays de Sodome que pour toi. » (cf. 10, 15, § 101). (Suite, § 154.)

Jésus avait achevé sa mission dans le nord de la Terre sainte. Quittant Nazareth, il s’était surtout donné aux villes des bords du lac, Capharnaüm, Corazin, Bethsaïde. C’est là qu’il avait recruté ses meilleurs disciples, mais, dans son ensemble, cette population avait eu des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre. Il voulut une dernière fois leur adresser un appel d’autant plus pressant qu’il était plus attristé, et cita les villes coupables au tribunal de Dieu. Sur la grande mer, de l’autre côté des montagnes, Tyr et Sidon, villes de grand commerce et de luxe, adonnées au plaisir vers lequel les entraînait encore une religion sensuelle et brutale, avaient mérité un redoutable châtiment. Mais le Sauveur n’avait fait qu’y passer et ne leur avait pas prêché la pénitence. Il avait réservé toutes ses forces pour ses compatriotes de Galilée ; c’est à eux qu’il avait ouvert son cœur, à eux qu’il avait promis le salut, s’offrant déjà à eux comme lumière et comme vie, le commencement de la lumière qui ne s’éteint pas, le gage de la vie éternelle. Ils n’en avaient pas voulu. Ils sont donc de beaucoup les plus coupables. L’appel de Dieu méconnu retombe lourdement sur les têtes rebelles ; le péché contre la lumière est le plus grave. Ce sera le dernier enseignement[87] du Maître sous la forme effrayante d’une imprécation : « Malheur à toi, Corazin ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si les miracles opérés parmi vous l’avaient été dans Tyr et dans Sidon, depuis longtemps, assis dans le sac et la cendre, les habitants auraient fait pénitence ! Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu seras élevée jusqu’au ciel ? Tu seras précipitée jusqu’en enfer. »

Capharnaüm est donc devenue une ville maudite. Bien plus, elle est ravalée au-dessous de Sodome et de Gomorrhe, les deux cités types du crime frappé par la malédiction de Dieu. Malgré leurs abominables penchants, elles auraient été plus dociles que l'orgueilleuse Capharnaüm, qui sera jugée plus sévèrement. Et cette menace même ne la fit pas trembler.

Et aujourd'hui ! Il n'est pas dans le monde entier de site qui inspire au disciple de Jésus Christ plus de tristesse que les bords si riants au printemps du lac de Gennésareth. La parole qui a réveillé sur ses rives la grande espérance du salut a pris son essor dans le monde entier. Partout elle est écoutée, mise en pratique, elle sauve. Ici elle a cessé de retentir. Dans leur Tibériade, les Juifs ne veulent d'autre mémoire que celle de leurs grands rabbins. C'est au sépulcre glorieux de Rabbi Méïr qu'ils tiennent des lampes allumées ; le docteur comparable à Moïse, c'est Moïse ben Maimon[88]. Quelques Franciscains vénèrent la présence de Jésus à Capharnaüm, entièrement ruinée, aussi bien que Corazin : Bethsaïde n'a même laissé que des traces incertaines.

Après cet adieu, Jésus tourna sa face vers Jérusalem, qui lui sera encore plus inclémente, et l'obligera, elle aussi, à lui faire entrevoir le châtiment. Chacun des deux apostolats aboutira au même échec, à la même douleur dans le cœur aimant ; au même endurcissement chez les chefs des Juifs, plus coupables parce qu'ils ont été plus favorisés.

III. – PENDANT LA FÊTE DES TABERNACLES

Le troisième pèlerinage obligatoire se nommait « la fête des Tentes », ou comme nous disons « des Tabernacles ». Ces tentes n'étaient point celle des Bédouins, « les maisons de poil », mais des huttes de branchage. Chaque vignoble avait sa tour en pierres sèches surmontée d'une terrasse, où il était aisé d'installer une de ces huttes. On y dormait au moment où le raisin mûrissait afin de défendre la récolte contre les chacals, et aussi contre les gens. La vendange faite, on y passait encore quelques journées dans les réjouissances. Ainsi que la fête des prémices était devenue la commémoration de la loi donnée au Sinaï, mais beaucoup plus anciennement, la fête des huttes avait été consacrée au souvenir de la sortie d'Égypte[89]. C'est ainsi qu'une divine pédagogie transformait la joie souvent licencieuse des vendanges ; la gratitude envers Dieu pour ses bienfaits de l'ordre naturel devenait pour Israël la commémoraison de faveurs insignes

de l’ordre surnaturel. Elle a son achèvement dans le christianisme, dont toutes les fêtes rappellent les mystères du salut.

Par suite de ces origines, la fête des huttes était moins grave que la fête de Pâque, et moins évocatrice de sacrés souvenirs, gages d’un avenir plus saint encore ; elle était en revanche plus joyeuse, comme l’ont toujours été partout les fêtes des vendanges. Sans parler des sacrifices, communs à toutes les fêtes, le rite spécial de celle-ci était la prise en main, pour le porter durant la cérémonie, d’un bouquet de branches et de fruits. La Loi nommait les palmiers et les saules de rivière. Au temps de Josèphe, et par conséquent aussi au temps de Jésus, la tradition l’entendait de branches de myrte, de saule, de palmiers, avec des pommes de Perse, c’est-à-dire des cédrats.

Au moment où se célébrait la fête – fin septembre ou commencement d’octobre –, l’année agricole était terminée[90], la terre étant desséchée par le soleil. Toutes les pensées se tournaient vers les espérances des semailles, suspendues au don de la pluie. C’est sans doute pour symboliser la pluie attendue que l’on versait sur l’autel une eau puisée à Siloé dans un vase précieux. C’était exprimer le désir que l’eau sortie de la source remontât dans les cieux pour en descendre de nouveau sur Israël. Ce rite s’accomplissait chacun des sept jours de la fête, peut-être même le huitième jour, qui avait cependant le caractère d’une fête distincte.

Les textes ne disent pas que les pèlerins aient été accueillis à Jérusalem en grande pompe, mais cela est tout à fait probable. Et sans doute aussi apportaient-ils leurs bouquets pour ne pas les payer très cher. Une entrée dans la cité sainte avec le cortège des Galiléens eût été pour Jésus comme une anticipation de son modeste triomphe à la Pâque suivante.

JÉSUS REFUSE DE SE MANIFESTER À JÉRUSALEM (137)

Jn 7. [2] Or, la Fête des Juifs, la fête des « Tabernacles », était proche.

[3] Ses frères lui dirent donc : « Pars d’ici et va en Judée, afin que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais ; [4] car personne n’agit en secret s’il cherche à être lui-même en évidence. Puisque tu fais ces choses, manifeste-toi au monde ! – [5] Car ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui.

6 Jésus donc leur dit : « Mon temps n'est pas encore venu ; mais le vôtre est toujours prêt.

7 Le monde ne saurait vous haïr, mais moi, il me hait, parce que je rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises. 8 Vous, montez à la fête ; moi, je ne vais pas monter à cette fête-ci, parce que mon temps n'est pas encore révolu. »

9 Après avoir dit cela, lui-même resta en Galilée.

10 Mais, lorsque ses frères furent montés à la fête, alors lui aussi monta, non pas au grand jour, mais en secret.

11 Les Juifs donc le cherchaient à la fête et disaient : « Où est-il ? » 12 Et il y
avait dans les foules beaucoup de chuchotements à son sujet. Les uns
disaient : « Il est bon. » D'autres disaient : « Non, mais il séduit la foule. »
13 Personne cependant ne parlait de lui librement, par peur des Juifs.

Nous avons laissé Jésus après ses adieux à la Galilée, où il ne passait plus que comme en secret, afin d'être plus libre de se donner à ses disciples. C'est à ce point que nous retrouvons le fil du quatrième évangile. Lui aussi nous montre Jésus dans sa province, n'étant pas retourné en Judée depuis la dernière Pentecôte. Les Juifs avaient alors formé le dessein de le faire périr, après la guérison, un jour de sabbat, du paralytique de la piscine. Après quatre mois, le moment était venu de se rendre à la cité sainte pour y célébrer la fête des Tabernacles. Les frères de Jésus, c'est-à-dire ses plus proches parents, n'ignoraient pas sa présence dans leur pays, et s'irritaient de ces atermoiements. Ils n'avaient pas en lui la même foi que ses Apôtres[91], mais, si leur parent avait dans l'esprit de jouer un grand rôle et – qui sait ? – si ses miracles qu'on ne pouvait nier lui donnaient des chances, pourquoi tergiverser ? Il fallait tenter la partie. Elle paraissait perdue en Galilée. Mais Jésus avait des partisans à Jérusalem, et c'était là qu'il était à propos de se manifester au monde, c'est-à-dire à l'élite d'Israël. Une entrée triomphale à Jérusalem, au milieu de Galiléens résolus, dans la joie de l'*Hosanna*, quelle occasion de se poser en Libérateur ! Les frères semblent presque lui offrir leur concours.

Mais Jésus préfère qu'ils aillent sans lui : « Vous, montez à la fête, moi je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore révolu », le temps fixé par Dieu. L'évangéliste ne songeait certes pas à accuser son Maître de dissimulation ; il veut dire qu'il réservait sa liberté. Il est interdit

de mentir même à un inter-rogateur indiscret ; mais on n'est pas tenu de lui révéler des desseins qui exigent le secret. C'était précisément le secret que voulait Jésus, c'est-à-dire arriver sans bruit à Jérusalem[92]. Et cette précaution était indispensable, car les Juifs l'attendaient, et on s'entretenait de lui à mi-voix dans la foule, les uns pour, les autres contre, sans que personne se hasardât à prévenir trop ouvertement le jugement de l'autorité.

JÉSUS SE DIRIGE VERS JÉRUSALEM (138)

Lc 9. 51 Quand vint le moment où le temps de son assomption allait être accompli, il se détermina à prendre la direction de Jérusalem. ?52 Et il envoya des messagers devant lui. Et s'étant mis en route, ils entrèrent dans un bourg des Samaritains, afin de préparer [ce qu'il fallait] pour lui.

53 Mais [ces Samaritains] ne le reçurent pas, parce qu'il avait pris la direction de Jérusalem.

54 Or, voyant [cela], les disciples Jacques et Jean [lui] dirent : « Seigneur ! veux-tu que nous disions qu'un feu descende du ciel et les consume ? » 55 Mais, s'étant retourné, il les réprimanda (et [leur] dit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : le Fils de l'homme n'est pas venu perdre, mais sauver les âmes des hommes. »)

56 Et ils firent route vers un autre bourg. (Suite, § 151.)

Jésus prit donc le chemin de Jérusalem avec quelques disciples seulement. Il quittait la Galilée pour n'y plus revenir. Saint Luc a bien marqué ce moment décisif, cette marche dont le dernier terme était la mort, quoiqu'elle dût être encore différée de quelques mois. Désormais cette perspective dominait tout.

L'itinéraire le plus court passait par le pays des Samaritains, et Jésus pensait leur demander l'hospitalité. Mais, à l'époque des grands pèlerinages, les esprits étaient plus surexcités. La petite troupe prenait la direction de Jérusalem, donc pour y accomplir des rites qu'on ne devait célébrer que là : c'était insulter aux prétentions du Garizim. On ne les reçut pas. Jacques et Jean, les fils du tonnerre[93], pensèrent qu'à cette fois toute interprétation bénigne était exclue : des contempteurs du droit sacré de l'hospitalité étaient bien des adversaires déclarés. S'adressant à leur Maître,

se sentant assez forts pour agir comme Élie[94], si seulement il y consentait : « Seigneur ! voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume ? » Mais Jésus se retourna vers eux et les réprimanda[95], s'accommodant avec douceur de chercher un autre gîte.

PREMIERS ENTRETIENS ET PREMIÈRES IMPRESSIONS LORS DE LA FÊTE (139-141)

Jésus n'a pas violé la loi relative au sabbat

Jn 7. 14 Comme on était déjà au milieu de la fête [des Tabernacles], Jésus monta au Temple. Et il enseignait.

15 Les Juifs s'en étonnaient donc, en disant : « Comment celui-ci sait-il les lettres, sans avoir suivi de leçons ? » 16 Jésus donc leur répondit et [leur] dit : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé ; 17 si quelqu'un consent à faire sa volonté, il saura si cette doctrine vient de Dieu ou si c'est moi qui parle de moi-même. 18 Celui qui parle de lui-même recherche sa propre gloire ; mais celui qui recherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et il n'y a pas d'injustice en lui. 19 Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Et aucun de vous ne met la Loi en pratique ! Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? »

20 La foule répondit : « Tu es possédé du démon ! Qui cherche à te faire mourir ? »

21 Jésus répondit et leur dit : « J'ai fait une œuvre. Vous vous étonnez tous 22 de cela. Moïse a donné la circoncision » – non qu'elle date de Moïse, puisqu'elle vient des Pères –, « et un jour de sabbat vous la pratiquez bien sur un homme. 23 Si un homme reçoit la circoncision un jour de sabbat, afin que ne soit pas violée la Loi de Moïse, contre moi vous vous irritez parce que j'ai complètement guéri un homme un jour de sabbat ? 24 Ne jugez pas d'après les apparences ; mais qu'il soit selon la justice, le jugement que vous portez. »

Jésus révèle son origine divine

Jn 7. [25] Quelques-uns de ceux de Jérusalem disaient donc : « N'est-ce pas là
celui qu'ils cherchent à faire mourir ? [26] Et voici qu'il parle librement. Et
on ne lui dit rien ! Serait-ce vraiment que les chefs ont reconnu que c'est
bien lui le Christ ? [27] Mais pour celui-ci, nous savons d'où il est ; le Christ,
quand il viendra, personne ne saura d'où il est. »

[28] Jésus donc, enseignant dans le Temple, s'écria et dit : « Vous me
connaissez ! Et vous savez d'où je suis ! Et cependant, je ne suis pas venu
de moi-même, mais Il est dans la vérité [de son acte]. Celui qui m'a envoyé
[et] que vous ne connaissez pas. [29] Moi, je le connais, parce que je suis
auprès de Lui, et c'est Celui-là qui m'a envoyé ! »

Mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

Il disparaîtra bientôt et mystérieusement

Jn 7. [31] Or, parmi la foule, beaucoup crurent en lui. Et ils disaient : « Le Christ, lorsqu'il viendra, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en a fait ? »

32 Les Pharisiens apprirent que la foule chuchotait de la sorte à son sujet. Et les grands prêtres et les Pharisiens envoyèrent des satellites pour le saisir.

[33] Jésus dit alors : « Pour peu de temps encore je suis avec vous. Et je m'en
vais vers Celui qui m'a envoyé. [34] Vous me chercherez et ne me trouverez
pas. Et vous ne pouvez venir où je suis. »

[35] Les Juifs se dirent donc entre eux : « Où celui-ci prétend-il s'en aller, de
façon que nous ne le trouvions pas ? Est-ce vers ceux qui sont dispersés
parmi les Gentils qu'il doit aller, et [pour] enseigner les Gentils ? [36] Que
signifie cette parole qu'il a dite : « Vous me chercherez et ne me trouverez
pas. Et vous ne pouvez venir où je suis ? »

Lorsque Jésus arriva à Jérusalem, la fête était déjà commencée ; on était même au milieu de cette sainte semaine. Il se rendit au Temple. Les cérémonies achevées, les Juifs aimaient à s'entretenir dans la vaste enceinte qui contenait l'autel et le sanctuaire. Les Maîtres y enseignaient. Jésus y enseigna aussi. On s'en étonnait, car on jugeait qu'il n'avait pas fréquenté les écoles rabbiniques assez longtemps pour y acquérir de l'autorité, et pour qu'on rapportât ses avis selon la formule consacrée : Tel maître a dit. C'était

la gloire la plus enviée de tous ceux qui passaient les jours et les nuits dans l'étude de la Loi.

En dépit de la modestie affectée, ces maîtres, qui ne se donnaient que comme des répétiteurs, cédaient souvent à la tentation de faire prévaloir à force de subtilité une solution nouvelle, la leur. Il fallait bien la tirer de la Loi, mais parfois aux dépens d'une exégèse correcte, et non sans blesser le droit acquis des autres docteurs.

Jésus, loin de prétendre à cette originalité de doctrine et à l'honneur qu'elle eût pu lui faire, déclare bien plutôt que sa doctrine n'est pas la sienne, mais celle de celui qui l'a envoyé. C'est à Lui que doit revenir toute la gloire ; quand une fois on y a renoncé pour sa propre personne, on ne saurait être suspect d'altérer la vérité par gloriole. Il veut dire que c'est Dieu qui l'a envoyé. Mais comment s'en rendre compte ? N'est-ce pas toute la question entre ses adversaires et lui ? D'abord il fait appel au témoignage d'une conscience droite. Pour juger des choses divines, mieux vaut adhérer à Dieu par la volonté que de chercher la lumière dans l'étude. Il pose ainsi un admirable principe de mystique, la connaissance de Dieu par la ressemblance avec cet objet divin. Une simple femme peu cultivée, si elle est pieuse, a plus le sentiment du bien moral qu'un théologien sans vertu. Ce dernier cas est bien celui des Juifs ennemis de Jésus. Ils ont toujours la Loi de Moïse à la bouche, mais ils ne la pratiquent pas selon son esprit, et c'est pour cela qu'ils ne voient pas comment Jésus l'interprète dans l'esprit de celui qui l'a donnée. Certes les inspirations mystiques ne sauraient prévaloir contre une loi positive émanée de Dieu. Mais, pour en venir au point qu'on lui reproche, d'avoir guéri un homme le jour du sabbat, Jésus montre que la transgression n'est qu'apparente. La loi du sabbat était suspendue pour accomplir les rites de la circoncision des nouveau-nés, obligatoire le huitième jour : doit-elle être un obstacle à rendre la santé, ou plutôt ne s'efface-t-elle pas devant la loi de la charité ?

Jésus faisait ainsi allusion à la guérison du paralytique de la piscine de Bézatha, lors de la Pentecôte dernière, et rappelait qu'alors les Juifs avaient conçu le dessein de le mettre à mort. Dans la foule, quelques-uns, probablement venus de loin, le crurent atteint du délire de la persécution : « Tu es possédé du démon ; qui songe à te tuer[96] ? » Mais d'autres, ceux de Jérusalem[97], connaissaient mieux les sentiments haineux de leurs chefs ; ils n'en étaient que plus surpris. Comment donc laissaient-ils Jésus parler librement ? Auraient-ils changé d'opinion ? Seraient-ils disposés

maintenant à le reconnaître comme le Messie ? Mais le Messie devait venir sans qu'on sache d'où, d'une manière miraculeuse. On savait trop d'où était Jésus ! – Il est vrai, reprit-il ; vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Mais ce n'est pas ce qui importe. Cette origine terrestre n'empêche pas que je vienne de plus haut, envoyé par celui qui en avait vraiment le droit ; et si vous ne savez pas qui il est, je le sais, moi qui suis auprès de lui et qu'il a envoyé. Ainsi, selon sa manière condescendante, Jésus résout la difficulté sur laquelle ces esprits légers se sont butés. Ils comptaient sur une origine extraordinaire du Messie. Elle est plus divine qu'ils ne pensent, sans contredire les attaches terrestres qu'ils connaissent bien : c'est une préexistence auprès de Dieu, qui l'a envoyé, et auprès duquel il demeure. Quelques-uns, violemment heurtés par cette déclaration, voulaient mettre la main sur lui. Mais d'autres disaient : Pourquoi ne pas l'en croire, puisque son affirmation est confirmée par des miracles ? Le Messie à son avènement donnera-t-il des preuves plus éclatantes ? Et ils crurent en lui.

Les Pharisiens, inquiets, eurent recours aux grands prêtres qui seuls avaient à leur disposition la force publique dans le Temple. On chargea des satellites d'opérer une arrestation régulière. Jésus avait pénétré leur pensée, et il les avertit d'avance de leur impuissance. Rien ne l'empêchera de retourner vers celui qui l'a envoyé, quand le moment sera venu. C'est en vain qu'ils le chercheront alors, car ils ne pourront le rejoindre. Refusant de s'arrêter à cette pensée que Jésus pouvait être l'envoyé de Dieu, les Juifs ne comprirent pas ce qu'il avait voulu dire. Aurait-il l'intention d'aller prêcher aux fils d'Israël répandus parmi les nations, à ces nations elles-mêmes ? Il n'en aura pas le temps, puisque déjà les ordres ont été donnés contre lui.

L'ENSEIGNEMENT DU DERNIER JOUR DE LA FÊTE ; LES DISSENSIONS PARMI LES PHARISIENS EUX-MÊMES (142-143)

Le Cœur de Jésus, source de notre vie spirituelle

Jn 7. 37 Or, le dernier jour, le plus solennel de la fête, Jésus se tenait debout, et il s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi ! Qu'il boive, 38 celui qui croit en moi ! Comme [l']a dit l'Écriture : *Des fleuves d'Eau vive s'écouleront de son sein !*

39 Il dit cela de l’Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car
il n’y avait pas encore d’Esprit, parce que Jésus n’avait pas encore été
glorifié.

Incertitudes et dissensions

Jn 7. 40 Parmi la foule donc, [quelques-uns de] ceux qui avaient entendu ces
paroles disaient : « Celui-là est vraiment le prophète ! »

41 D’autres disaient : « C’est le Christ ! » mais d’autres disaient : « Est-ce
que le Christ peut venir de Galilée ? 42 L’Écriture n’a-t-elle pas dit que c’est
de la race de David, et de Bethléem, le bourg d’où était David, que le Christ
doit venir ? »

43 Il y eut donc à son sujet un grave désaccord parmi la foule.

44 Or quelques-uns d’entre eux voulaient le saisir. Mais personne ne mit la
main sur lui.

45 Les satellites vinrent donc auprès des grands prêtres et des Pharisiens. Et
ceux-ci leur dirent : « Pourquoi ne l’avez-vous pas amené ? » 46 Les
satellites répondirent : « Jamais homme n’a parlé comme cet homme ! » 47
Les Pharisiens leur répondirent donc : « Vous aussi, vous seriez-vous laissés
séduire ! 48 Est-ce qu’un [seul] des chefs ou des Pharisiens a cru en lui ? 49
Mais cette foule qui ne connaît pas la Loi, ce sont des maudits ! »

50 Nicodème, qui était venu naguère auprès de lui leur dit : [et cependant] il
était l’un d’entre eux – 51 « Est-ce que notre Loi juge quelqu’un avant de
l’entendre et de savoir ce qu’il fait ? » 52 Ils répondirent et lui dirent : « Es-
tu, toi aussi, originaire de Galilée ? Examine, et constate qu’il ne surgit pas
de prophète de la Galilée. »

Dans ce qu’il avait dit jusqu’alors, selon la rédaction résumée que nous connais-sons par saint Jean, Jésus avait répondu à la pensée plus ou moins ouvertement exprimée – ou dissimulée –, de ceux qui l’entouraient.

Le dernier jour de la fête il prend l’initiative d’un enseignement très fécond, tout en s’inspirant du rite de l’eau versée. C’était le jour le plus solennel[98], auquel on donna le nom spécial d’*Hosanna*, à cause du psaume[99] qu’on chantait à la procession en portant des branches de saule.

La prière pour la pluie se faisait plus instante ; on touchait au terme des supplications.

Toute eau, même celle des sources, vient du ciel, et c'est pour cela que Jésus avait comparé cet élément pur et limpide au don de Dieu. Il n'avait fait que suivre la tradition des prophètes pour lesquels l'eau répandue sur une terre desséchée était l'image de l'esprit nouveau qui devait marquer les temps du salut[100]. Jésus, le Sauveur, était donc le dispensateur de cette eau, accordée à ceux qui croiraient en lui. Tout cela est contenu dans une parole : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. Comme a dit l'Écriture : des fleuves d'eau vive couleront de son sein[101]. » Allusion énigmatique, claire pour qui eût compris, comme fera saint Paul[102], que le Christ était figuré par la Pierre d'où était sortie dans le désert une eau miraculeuse, car ce miracle devait se renouveler dans l'ordre spirituel aux jours du salut messianique, comme avait dit Isaïe : « Dites : Iahvé a racheté son serviteur Jacob… Il a fait couler l'eau du rocher, et les eaux se sont répandues[103]. » La traduction grecque ajoutait : « Et mon peuple boira. »

L'évangéliste reconnaît cependant que cette doctrine était alors obscure. Lui-même la comprit mieux lorsque Jésus la révéla plus clairement à ses disciples[104]. Aussi en donne-t-il la clef : « Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » L'ancienne alliance avait connu des interventions de l'Esprit, soudaines, irrésistibles, accompagnées de lumière et de force en faveur des héros sauveurs temporaires d'Israël, Othoniel, Gédéon, Jephté, Samson, Saül, qui ensuite furent parfois dépouillés de cette faveur dont ils n'étaient plus dignes. Aussi bien la source n'était pas toujours ouverte, l'Esprit n'était pas transmis par quelqu'un qui le possédât en plénitude. Jésus était celui-là, mais il ne devait le répandre qu'après sa Passion, après son entrée dans la gloire. Tous les chrétiens savaient comment cette ère de salut, stable et irrévocable, avait été inaugurée à la première Pentecôte chrétienne, par la descente de l'Esprit Saint.

Nous, qui savons tout ce qui est sorti de la foi au Christ, d'amour de Dieu, de charité envers les hommes, de grandes pensées et de grandes actions, nous sommes frappés de cette prophétie, présentée dans cet isolement splendide. Elle fut sans doute alors commentée par Jésus avec une telle évidence que ces gens de Jérusalem, aussi sensibles que ceux de

Galilée l'avaient été d'abord à l'accent de la parole de Dieu, disaient à leur tour[105] : « C'est vraiment le prophète », le grand prophète attendu. Quelques-uns allant plus loin prononçaient le nom du Messie. Mais alors la prérogative de Juda eût été lésée, en même temps que déçu l'attachement à l'Écriture. Le Messie devait descendre de la race de David, et par conséquent naître à Bethléem, berceau de cette famille. On demeurait donc incertain ; cependant les partisans de Jésus se faisaient plus nombreux, surtout sans doute parmi les Galiléens, et l'opposition plus hésitante. Les sbires envoyés par les grands prêtres et les Pharisiens n'osèrent pas remplir leur mission. Eux-mêmes, habitués à d'autres besognes avec d'autres gens, étaient touchés et ne le cachèrent pas à ceux qui leur avaient confié un mandat d'arrêt contre un pareil homme. Mais que pesait dans l'esprit des Pharisiens l'opinion de cette foule qui n'avait pas scruté les textes de la Loi ? Il n'y avait pas de vertu solide sans cette science, ils étaient donc ignorés ou maudits de Dieu. Alors Nicodème, l'égal des plus doctes, hasarda une objection : Allait-on juger Jésus sans l'entendre ? Cela était assurément contraire à la Loi. Il fallait donc s'enquérir de bonne foi sur ses gestes. – À ce docteur, il fallait bien répondre. Il s'entête de faits ; on lui oppose une exception de droit. Inutile d'examiner : un prophète ne pouvait venir de la Galilée. C'est à se demander si Nicodème ne serait pas lui-même Galiléen ? Qu'il cherche d'abord à appuyer la prétention de ce compatriote sur les Écritures !

Les Pharisiens ne savaient donc pas qu'en fait Jésus était né à Bethléem. Ils n'étaient jamais à court de subtilités exégétiques : Dieu avait sa manière d'accomplir plus naturellement les paroles des Prophètes.

LA FEMME ADULTÈRE (144)

Jn 7. [53] Ils s'en allèrent, chacun dans sa maison, 8. [1] et Jésus s'en alla au
mont des Oliviers.

[2] Or, dès le point du jour, il se trouvait de nouveau dans le Temple. Et tout
le peuple venait auprès de lui. [Jésus] s'asseyant les enseignait.

[3] Les scribes et les Pharisiens lui amènent une femme surprise en adultère.
Et l'ayant placée au milieu, [4] ils lui disent : « Maître, cette femme-là a été
surprise en flagrant délit d'adultère. [5] Or, dans la Loi, Moïse nous a prescrit

de lapider de telles personnes. Toi donc, que dis-tu ? – 6 Ils disaient cela
dans le dessein de le sonder pour avoir à l'accuser.
Or Jésus, s'étant incliné, écrivait du doigt sur la terre.
7 Et comme ils ne cessaient de l'interroger, il se redressa et leur dit : « Que
celui de vous qui est sans péché, lui jette le premier une pierre. » 8 Et s'étant
incliné de nouveau, il écrivait sur la terre.
9 À ces mots, ils partirent, l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés,
et il resta seul, la femme étant [toujours] au milieu. 10 Jésus alors se
redressa et lui dit : « Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ? » 11
Elle [lui] dit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne
te condamne pas. Va, désormais ne pèche plus. »

Après les discussions si chaudes, chacun s'enfuit chez soi. Jésus se retira au mont des Oliviers où il avait des amis et où nous le retrouverons plus tard[106]. De bonne heure, il était dans le Temple pour enseigner, et le peuple s'empressait autour de lui. Il enseignait assis, l'excitation de la fête étant tombée[107].

Or, un jour, il fut interrompu par l'invasion d'un groupe tumultueux. On avait surpris une femme en flagrant délit d'adultère, et on l'avait conduite aux scribes et aux Pharisiens, laissant à leur zèle le soin de poursuivre le châtiment par les voies légales et devant le tribunal compétent. Le flagrant délit paraissait même justifier une exécution sommaire. De toute façon, l'occasion parut bonne de sonder les sentiments de Jésus. Il passait pour accueillir bénignement les pécheurs ; on le disait même leur ami. Oserait-il pardonner dans un cas si grave ? Suivis d'une foule surexcitée, les Pharisiens lui amènent la femme et lui exposent le cas. Assez naïvement ils découvrent leur intention secrète : « Dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider de telles personnes. Toi donc, que dis-tu ? » La Loi n'était pas citée très exactement : elle condamnait à mort la femme coupable[108], mais n'infligeait la lapidation qu'à la fiancée infidèle[109], et quelques-uns maintenaient une différence de peine. Cependant, la femme étant encore plus coupable que la fiancée, il était rationnel de lui appliquer à elle aussi le supplice le plus redouté. Aussi Jésus ne soulève-t-il aucune argutie. Mais il ne lui sied pas de se prononcer. Il n'est pas venu comme ministre d'un tribunal, obligé de condamner d'après la Loi, mais pour inviter les pécheurs à prévenir par la pénitence les jugements de Dieu. Affectant de demeurer

étranger à une scène pénible, il s'était penché et écrivait du doigt sur la terre, comme pour passer le temps en attendant qu'on le laissât reprendre son enseignement, ou pour fixer par l'écriture quelques pensées. Comme il est écrit dans Jérémie[110] : « Ceux qui se détournent de moi seront inscrits sur la terre », saint Jérôme a pensé que Jésus écrivait les péchés des accusateurs. Ce rapprochement ingénieux suppléait au silence du texte et donnait satisfaction à la curiosité. Quelques-uns l'approuvent encore sans fondement, car les zélateurs ne se sentent pas compromis ; ils sont agacés seulement que Jésus déjoue leur calcul par une indifférence feinte, et ils insistent opiniâtrement. Il dit alors : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre. » Et en effet, c'était au dénonciateur à frapper le premier[111].

Qu'un magistrat coupable, la honte au cœur, prononce une condamnation comme représentant de la Loi, c'est une conséquence de l'infirmité de toute justice humaine. Mais ces passionnés du droit strict auraient bien fait d'examiner leur conscience avant d'exercer tant de zèle. Les plus âgés se défient. Jésus aurait-il pénétré les secrets de leur cœur ? Leur a-t-il tendu un piège en se désintéressant si ostensiblement de la cause pour intervenir ensuite avec plus d'éclat ? Ils se défilent les premiers. Les autres justiciers en font autant. Jésus reste seul avec la femme et sans doute aussi ses disciples et quelques curieux. Il se redresse. Il interpelle la femme encore saisie d'épouvante. On voudrait l'entendre solliciter son pardon à genoux. Jésus lui dit : « Personne ne t'a condamnée ? » Toujours effarée, elle n'articule que les mots nécessaires : « Personne, Seigneur. » Jésus lui dit : « Moi non plus je ne te condamne pas », à cette mort affreuse de la lapidation. Mais il est un autre juge. Prends garde. « Va, désormais ne pèche plus. » La justice et la miséricorde se sont rencontrées. La justice ne consent pas à une absolution juridique qui ne tiendrait pas compte du caractère antisocial de la faute ; la miséricorde ne consent pas à condamner, parce qu'elle a lu le repentir dans ce cœur encore serré par l'effroi. Recommander le ferme propos, c'est supposer le repentir.

LA LUMIÈRE SE REND UN TÉMOIGNAGE, CONFIRMÉ PAR LE PÈRE (145)

Jn 8. [12] Jésus leur parla donc de nouveau, disant : « Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. »

[13] Les Pharisiens lui dirent donc : « Tu te rends témoignage à toi-même : ton témoignage n'est pas vrai. » [14] Jésus répondit et leur dit : « Bien que je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est vrai ; parce que je sais d'où je suis venu et où je vais, tandis que vous ne savez ni d'où je viens ni où je vais. [15] Vous, vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne. [16] Et si je juge, mon jugement à moi est véritable, parce que je ne suis pas seul, ayant avec moi le Père, qui m'a envoyé. [17] Et dans votre propre Loi, il est écrit que le témoignage de deux hommes est vrai. [18] C'est moi qui me rends témoignage à moi-même, et [mon] Père qui m'a envoyé me rend témoignage. »

[19] Ils lui disaient donc : « Où est ton père ? » Jésus répondit : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. »

[20] Il leur tenait ce langage au Trésor, en enseignant dans le Temple. Et personne ne le saisit, parce que son heure n'était pas encore venue.

La fête était terminée. Nous ne voyons plus apparaître la foule comme un acteur. Mais le drame continue à se jouer entre les Juifs et Jésus. Au premier soir de la solennité, on allumait dans le Parvis des femmes quatre grands candélabres, et le Talmud parle avec attendrissement de l'éclat que projetait cette lumière sur Jérusalem et tout le pays. Mais on ne saurait prouver que ce rite ait été pratiqué les jours suivants. Il n'a donc pas servi à Jésus de thème pour se proclamer la lumière du monde. Tout au plus peut-on supposer qu'entendant commenter la splendeur de cette cérémonie, Jésus en a pris occasion de dire : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Cette lumière ne serait donc pas dans le disciple une connaissance stérile ; elle atteindrait le cœur, mettrait en branle la volonté, vive étincelle de vie morale et religieuse, rayon parti de Jésus pour dissiper les ténèbres dans lesquelles l'homme cherchait sa voie[112].

En parlant ainsi, Jésus ne se posait pas clairement en Dieu, mais sûrement en Messie. Les Prophètes l'avaient annoncé comme la lumière des nations[113], les scribes ne l'ignoraient pas. Ils comprennent donc

parfaitement que Jésus se donne comme l'envoyé de Dieu. Mais personne n'est autorisé à se rendre témoignage à soi-même, il le leur a spontanément concédé lors du précédent entretien à la fête de la Pentecôte. Aussi avait-il ajouté alors, qu'il avait le témoignage de son Père, ressortant de ses propres œuvres marquées au sceau de la puissance divine. Il leur fait entendre maintenant que ce sceau n'est qu'une garantie préliminaire. Quand le prophète parle, c'est au nom de Dieu. Il faut qu'il prouve sa mission par des signes. Cela fait, comment savoir en quoi consiste cette mission, si ce n'est par lui-même ? Les miracles de Jésus ont prouvé qu'il est véridique, car Dieu n'auto-rise pas le mensonge. Étant l'organe de la vérité, il est la Lumière, et la lumière n'a qu'à briller pour se révéler comme Lumière. Quand Jésus parle de sa mission, il faut l'en croire. Lui seul sait d'où il vient et où il va. Toutefois qu'on n'oublie pas, ce qu'il avait marqué clairement dans cette autre circonstance[114], que Dieu a autorisé sa parole. Il n'est donc pas seul. Le vieil adage, d'ailleurs trop pessimiste, qu'un témoin isolé ne compte pas, ne peut lui être opposé. S'il est contenu dans la Loi, même vis-à-vis de la Loi Jésus est en règle. Son Père est avec lui, ils sont deux. Son Père ayant garanti sa parole, ce qu'il dit doit être cru.

Les Juifs affectent de ne pas tenir compte des miracles, témoignage qui accompagne la parole et l'accrédite. Ils feignent de comprendre que Jésus leur offre de faire comparaître son Père. Où donc est-il ? S'il parle de Joseph que tout le monde lui donne pour père, il se moque d'eux. S'il parle de Dieu, il blasphème en se donnant comme son Fils. Jésus évite encore une déclaration trop incisive. Ils ont bien raison de dire qu'ils ne savent rien de ce Père ! Si seulement ils connaissaient bien son Fils Jésus, ils connaîtraient aussi son Père. C'était à eux de comprendre que le Fils était de la même nature que le Père. Que si une pareille pensée leur paraissait blasphématoire, ils devaient du moins le reconnaître comme envoyé de Dieu, et l'écouter : alors ils connaîtraient mieux son Père. La première démarche était de se fier à l'interprète de Dieu. Mais les Juifs ne voulaient point faire ce premier pas ; pressentant déjà qu'il faudrait ensuite le croire égal à Dieu, ils préféraient couper court en s'emparant de lui. Mais son heure n'était pas venue. L'évangéliste en revient toujours là, c'est comme un refrain plaintif, triste conclusion de tous ces entretiens. L'individualité de cet enseignement important est cependant garantie par le lieu où il fut donné : c'était près du Trésor du Temple, dans un parvis où tous les Israélites pouvaient pénétrer.

IL Y A PÉRIL À MÉCONNAÎTRE L'ENVOYÉ DE DIEU (146)

Jn 8. 21 Il leur dit donc encore : « Je m'en vais. Et vous me chercherez. Et
vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez pas venir. »

22 Les Juifs [se] disaient donc encore : « Est-ce qu'il veut se tuer, qu'il
dise : Où je vais, vous ne pouvez pas venir ? »

23 Et il leur disait : « Vous, vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous
êtes de ce monde ; je ne suis pas de ce monde. 24 Donc je vous ai dit que
vous mourrez dans vos péchés ; car, si vous ne croyez pas que je suis, vous
mourrez dans vos péchés. »

25 Ils lui disaient donc : « Qui es-tu, toi ? »

Jésus leur dit : « Faut-il même seulement que je vous parle ? 26 J'ai
beaucoup à dire à votre sujet et à juger. Mais Celui qui m'a envoyé est
véridique ; et ce que j'ai entendu de Lui, c'est de cela que je parle dans le
monde. »

27 Ils ne comprirent pas qu'il leur désignait son Père.

28 Jésus donc [leur] dit : « Quand vous aurez dressé en haut le Fils de
l'homme, alors vous comprendrez qu je suis et que je ne fais rien de moi-
même, mais que je parle là-dessus comme me [l'] a enseigné mon Père. 29
Et celui qui m'a envoyé est avec moi. Il ne m'a pas laissé seul, car je fais
toujours ce qui lui plaît. »

30 Comme il parlait ainsi, beaucoup crurent en lui.

C'est, semble-t-il, peu après, que Jésus revint sur la nécessité pour les Juifs de prendre parti. Ils disputent, ergotent, tergiversent, et le temps passe ; or il est étroitement mesuré à Jésus qui ne tardera pas à s'en aller. Alors ils le chercheront (soit au temps du grand siège, soit quand ils suivront de faux Messies), appelant inutilement un Sauveur ; mais ce sera trop tard, ils mourront dans l'impénitence, ajoutant à tous les autres péchés celui d'avoir méconnu le Sauveur envoyé par Dieu.

Plus irrités que la première fois[115] de cette menace mystérieuse, les Juifs comprennent cependant que ce départ sera celui de la mort. Mais, si Jésus allait auprès de Dieu, assurément ils pourraient l'y rejoindre ! A-t-il donc l'intention de se tuer et de se précipiter ainsi dans la Géhenne ? À cette supposition atroce, il répond simplement : Non, si nous ne devons plus nous

rencontrer, c'est que nous n'appartenons pas au même monde. Vos inclinations vous entraînent en bas, et je suis d'en haut. Votre salut serait de croire en moi ; vous seriez alors transportés par la foi dans la sphère dont je suis. Cela est dit en termes obscurs pour d'autres qui n'auraient pas connu si bien l'Écriture : vous devez croire « que je suis », selon que le grec avait traduit les deux mots hébreux : « je-lui[116] », c'est-à-dire : je suis bien lui, celui qui est d'en haut, celui qui sauve.

Prétention si élevée que les Juifs répondent par une interrogation moqueuse : « Toi, qui es-tu donc[117] ? » – Convenait-il de redire plus clairement ce qu'ils avaient sûrement pressenti, afin de satisfaire à une question ironique ? Jésus, tout à fait comme à propos de l'épileptique[118], laisse percer cette sorte de découragement mélancolique de celui dont les efforts sont méconnus : « Devrais-je même seulement vous parler ? » Mais il est l'organe de la vérité ; il répète qu'il ne dit rien, hors ce qu'il a entendu de celui qui l'a envoyé. C'était, sinon une réponse directe, du moins la nouvelle affirmation de son droit à être cru. Mais le plus grand nombre des Juifs ne voulut pas comprendre. Il y en avait cependant parmi eux plusieurs qu'animait un désir sincère de suivre la voie tracée par Dieu. Ce sont sans doute ceux-là que Jésus poursuit d'un dernier appel : « Quand vous aurez dressé en haut le Fils de l'homme, alors vous comprendrez qui je suis. » Ces hommes de bonne volonté ne devaient pas mourir dans leur péché. Frappés d'un ton si noble dans ce Fils de l'homme, si humblement attaché à faire la volonté de son Père, ils crurent en lui. Les voyant groupés pour lui exprimer leur conviction naissante, il les accueille, mais leur rappelle la condition qu'il avait formulée déjà dans le sermon sur la montagne. Sa vérité n'est pas une simple lumière, et il ne suffit pas d'y adhérer. Il faut demeurer en elle, c'est-à-dire en vivre, en conformant ses actes à sa foi[119]. Puis cette conséquence heureuse : la vérité pratiquée grandit dans l'âme et lui donne cette énergie qui est vraiment la délivrance et la liberté.

EN JÉSUS EST LE SALUT ANNONCÉ À ABRAHAM (147)

Jn 8. 31 Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : « Si vous demeurez en ma parole, vous êtes vraiment mes disciples. 32 Et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera. »

33 Ils lui répondirent : « Nous sommes la postérité d'Abraham. Et de personne nous n'avons été esclaves jamais. Comment peux-tu [nous] dire : Vous deviendrez libres ? »

34 Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque commet le péché, (en) est esclave. 35 Or, l'esclave ne demeure pas à la maison à jamais ; le fils [y] demeure à jamais. 36 Si donc le Fils vous donne la liberté, vous serez réellement libres. 37 Je sais bien que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous. 38 Ce que j'ai vu auprès de [mon] Père, je le dis ; vous aussi donc, ce que vous entendîtes auprès de [votre] père, vous le faites. »

39 Ils répondirent et lui dirent : « Notre père, c'est Abraham ! »

Jésus leur dit : « Si vous êtes des enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham ! 40 Mais

maintenant, vous cherchez à me faire mourir, [moi], un homme qui vous ai dit la vérité que j'entendis auprès de Dieu ! Cela, Abraham ne l'eût pas fait ! 41 Vous faites les œuvres de votre père !… »

Ils lui dirent : « Nous ne sommes pas nés d'une prostitution ; nous n'avons qu'un Père : Dieu. »

42 Jésus leur dit : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et venu ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est Lui qui m'a envoyé.

43 Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez pas entendre ma parole. 44 Vous avez le diable pour père. Et ce sont les désirs de votre père que vous voulez réaliser. Celui-là était homicide dès le commencement. Il ne se tenait pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son fonds, parce

qu’il est ami et père du mensonge. [45] Mais moi, parce que je dis la vérité,
vous ne me croyez pas. [46] Qui d’entre vous me convainc de péché ? Si je
dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? [47] Celui qui est de Dieu,
entend les paroles de Dieu ; si vous ne [les] entendez pas, c’est que vous
n’êtes pas de Dieu. »

[48] Les Juifs répondirent et lui dirent : « N’avons-nous pas raison de dire que
tu es un Samaritain, et possédé d’un démon ? »

[49] Jésus répondit : « Je ne suis pas possédé d’un démon, mais j’honore mon
Père. Et vous me traitez avec mépris. [50] Pour moi, je ne cherche pas ma
gloire ; il y a quelqu’un qui [la] cherche et qui juge. [51] En vérité, en vérité,
je vous [le] dis : si quelqu’un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

[52] Les Juifs lui dirent : « Maintenant nous voyons bien que tu es possédé
d’un démon. Abraham est mort. Et les prophètes aussi. Et toi, tu dis : Si
quelqu’un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort ! [53] Serais-tu plus
grand que notre père Abraham, qui est mort ? Et les prophètes aussi sont
morts ! Qui prétends-tu être ? »

[54] Jésus répondit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n’est rien. C’est
mon Père qui me glorifie, dont vous dites : C’est notre Dieu. [55] Et vous ne
le connaissez pas ; mais moi, je le connais. Et si je disais que je ne le
connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais, et je
garde sa parole. [56] Abraham, votre père, a tressailli de joie [à la pensée] de
voir mon jour : et il [l’] a vu, et s’[en] est réjoui. »

[57] Les Juifs lui dirent donc : « Tu n’as pas encore cinquante ans et tu as vu
Abraham ? »

[58] Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous [le] dis : avant qu’Abraham
soit, je suis.

[59] Ils prirent donc des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se déroba et
sortit du Temple.

La parole d’apparence si simple adressée aux nouveaux croyants comprenait tout le dessein du salut : croire en l’envoyé de Dieu, vivre de sa vérité, être ainsi délivré de l’erreur que la vérité expulse en entrant, surtout de l’erreur religieuse, et, grâce à l’action de ce principe vital, être affranchi du péché.

Nous ne savons quel fruit ont fait de cet enseignement les nouveaux convertis. D'autres ont entendu, les adversaires les plus acharnés de Jésus et ils entrent dans la joute[120]. Ils ont compris la suprême importance du principe posé, et ils n'en veulent pas.

Assurément on ne doit pas voir dans un dialogue, où les paroles se croisent si vivement comme des épées, une thèse méditée, prouvée par évolution des idées, conduite avec art. Les réponses des Juifs et celles même de Jésus sortent trop spontanément des circonstances et de convictions réelles qui se heurtent. Il n'en est pas moins vrai que tout le débat roule sur un point décisif qu'il faut dégager, si l'on veut comprendre la portée des répliques. Jésus propose le salut par la foi en sa personne et en sa mission. C'est à ce prix qu'est la délivrance du péché.

Entrer dans cette voie devait conduire à ne plus chercher le salut dans la Loi. Les Juifs s'y refusent énergiquement. Le peuple issu d'Abraham a été muni depuis longtemps de tout ce qui est nécessaire à son salut. Par Abraham ils ont Dieu pour Père. Il ne tiendrait qu'à Jésus de se rattacher à Dieu de cette façon, mais de quel droit se dit-il le Fils de Dieu venu directement du sein du Père ? Il commet ainsi un blasphème qui mérite la mort. – Prenant ce parti, les Juifs font obstacle à la vérité que Jésus leur prêche. Ils s'enfoncent dans le mensonge, et leur haine le prouve bien, car la haine est fille du mensonge comme la charité est fille de la vérité. Ils ne sont donc plus fils de Dieu, ni même fils d'Abraham, ils sont plutôt les fils de celui qui fut, dès le début de l'histoire, au jardin de l'Éden, menteur et homicide, et homicide par son mensonge. – Les Juifs rétorquent vivement le reproche de mensonge, et ne veulent rien changer à l'ordre établi depuis Abraham. – Alors Jésus n'hésite plus à se rattacher à Abraham, non qu'il dépende de lui, mais plutôt parce qu'Abraham a espéré dans le Messie, dans lui-même, car il était avant Abraham.

La discussion est close, il n'y a plus qu'à croire en Jésus, à associer son culte à celui du Père, ou à lui jeter des pierres comme à un blasphémateur.

Le nom d'Abraham revient sans cesse. Le Messianisme du peuple d'Israël commence avec lui. Jésus l'admet aussi bien que les Juifs. Mais pour eux le Messie ne sera tout au plus qu'un autre Abraham, peut-être seulement un restaurateur de la foi d'Abraham. Ils sont profondément troublés à l'idée d'associer le Messie au culte du Dieu d'Abraham. C'est qu'ils n'ont pas le sentiment profond de l'œuvre surnaturelle du Messie, de

son rôle, non point seulement de prédicateur de pénitence, mais de destructeur du péché.

Allant droit à leur but, à l'encontre des prétentions de ce Sauveur ils jettent, comme premier mot, que les choses ne vont pas si mal. La postérité d'Abraham n'a jamais été esclave, elle n'a pas besoin d'être délivrée. Il est bien évident que leur impudence ne va pas jusqu'à nier la sujétion où le peuple a été réduit par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Macédoniens et enfin les Romains. Jésus ne leur promettait pas non plus de les débarrasser d'un esclavage temporel. Quoi qu'il en soit de très anciennes histoires désagréables, ils veulent dire que, depuis le retour de la captivité de Babylone, jamais les Judéens, devenus les Juifs, n'ont courbé le front devant des dieux étrangers. Alors de quelle liberté parle-t-on ?

Ils oubliaient que la foi orthodoxe seule ne suffit pas au salut. Outre qu'elle avait fait défaut à tant de descendants d'Abraham, la vérité religieuse n'avait pas eu la vertu d'extirper le péché : même alors il débordait largement. Et cependant ils se refusaient à cette contrition gémissante d'un Daniel, de tout temps la condition indispensable du pardon, la première démarche de la vérité vers la vie. Aveuglés par la haine, décidés à se passer du concours de Jésus, ils lui disent tout net qu'ils n'ont pas besoin de lui.

C'est à quoi Jésus répond en mettant à nu leur disposition intime, leur désir de le mettre à mort. En réalité ils sont esclaves du péché, comme toute leur Loi le laisse entendre avec ses purifications incessantes, comme leurs prophètes l'ont crié dans leur angoisse, et par conséquent ils doivent craindre d'être chassés de la maison du Père, s'ils n'ont recours au Fils qui y demeure à jamais. Ce refus du salut messianique, espérance suprême de la nation, est si étrange de la part de la postérité d'Abraham, qu'il doit procéder d'une inspiration étrangère ; par là ils se réclament d'un père qui n'est pas Dieu.

Les Juifs refusent d'abord de comprendre. Ils répètent : Notre Père, c'est Abraham !

Alors, réplique Jésus, faites donc les œuvres d'Abraham, et non celles d'un autre père !

À ce coup les Juifs n'essayent plus de se dérober. On leur déclare qu'ils ne sont pas les fils de Dieu. Cependant ils savent bien que leurs pères immédiats n'ont plus adoré des dieux étrangers. Cela seul eût été le crime d'infidélité de la part de la nation unie à son Dieu par les liens si doux d'un

amour légitime, et le véritable adultère spirituel qui aurait fait d'eux des fils de prostitution, selon le reproche sanglant du prophète Osée[121]. Ils ont donc conscience d'être les enfants de Dieu.

Jésus reprend : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti. » Il ne les accuse pas d'offrir des sacrifices à des dieux étrangers, ceux des Grecs et des Romains. Mais leur propre Écriture leur fait connaître cet ancien adversaire de Dieu, par lequel la mort est entrée dans le monde. Qui nourrit des désirs de mort envers un innocent se rend le fils de cet homicide primordial, qui est le père du mensonge. Un criminel pourrait être puni de mort ; mais quel est le crime de Jésus ? Quel péché peut-on lui reprocher ? Son crime est d'avoir dit la vérité, qu'ils rejettent, parce qu'ils ne sont pas de Dieu.

Les Juifs ne veulent pas avouer leurs intentions homicides. C'est là, comme ils l'ont déjà dit, une chimère de possédé du démon, à moins qu'il ne soit Samaritain. Réponse du tac au tac, qui renvoie la balle à l'adversaire, à la manière des enfants.

Jésus se contente de parer, et renonçant à l'usage du scalpel sur ces morts spirituels, il leur offre de nouveau la vie de l'âme. « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

Jusqu'à ce moment toutes les paroles échangées étaient dans la sphère spirituelle. La délivrance de l'esclavage était la délivrance du péché ; la préservation de la mort devait s'entendre aussi de la mort éternelle.

Les Juifs, changeant d'horizon, se jettent sur cette parole qui va mettre Jésus dans un mauvais cas. Échapper à la mort du corps, y faire échapper les autres, quand Abraham est mort, et les prophètes aussi sont morts ! Celui qui parle ainsi se croit plus grand qu'Abraham ; il est vraiment possédé du diable.

Il faut donc que Jésus proteste en se mettant à son rang. Il s'en excuse avec modestie, mais il le fait, ou plutôt il en remet le soin à son Père. Ne pas révéler la vérité, laisser croire qu'il ne connaît pas son Père, ce serait entrer dans la voie du mensonge, et la vérité lui a été confiée pour qu'il la manifeste en temps opportun. Oui, il est plus grand qu'Abraham : il est celui vers lequel a soupiré Abraham leur père, et quand il l'a vu dans un avenir encore voilé, dans la lumière de la vision prophétique, Abraham leur père a tressailli de joie.

Vraiment, Jésus se croyait étonnamment informé des sentiments d'Abraham ! Il l'avait donc vu, et il n'avait pas cinquante ans !

Et Jésus, très simplement : « Avant qu'Abraham ne soit né, je suis. »

Alors les pierres. Mais Jésus se préserva de leurs coups en sortant du Temple.

On ne saurait méconnaître une certaine analogie entre la discussion sur les vrais enfants d'Abraham et ce que saint Paul a dit sur ce sujet[122]. Il est sûr que saint Jean a écrit longtemps après saint Paul. Dira-t-on qu'il a fait ici du pauli-nisme, et par conséquent que la théorie qui ressort de l'entretien est une création chrétienne, mise par anticipation dans la bouche de Jésus ? Ce serait méconnaître le rapport d'origine entre les deux doctrines. Saint Paul veut démontrer que la justice ne dépend pas des œuvres mais de la foi au Christ. Il le prouve parce que la foi des chrétiens est la même que celle d'Abraham, qui a cru à la promesse, et qui aussitôt a été déclaré juste. Redescendant ensuite d'Abraham aux croyants, saint Paul reconnaît en lui leur père. Ils sont tous fils de Dieu par la foi au Christ ; ayant la même foi qu'Abraham, ils sont son vrai lignage, quand même ils ne seraient pas circoncis. Il a donc tiré la conclusion positive de ce qui n'était qu'en germe dans l'argument de Jésus, presque uniquement négatif. Celui-ci montrait seulement, pour résoudre l'objection des Juifs tirée de leur prérogative, qu'en réalité, n'étant pas fils de Dieu, ils n'étaient même pas fils d'Abraham. C'est exactement ce qu'exigeait la controverse, sans un mot de plus sur le bénéfice des croyants. Saint Jean avait sûrement lu les épîtres de saint Paul. Aurait-il eu assez de tact critique pour ne rien laisser percer de la conséquence triomphante de l'argumentation, pour la limiter si exactement par la vraisemblance historique, s'il n'avait été guidé par un souvenir réel de ce que fut la révélation du Sauveur ?

Jésus affirmait cette fois nettement sa préexistence dans des termes qui incluaient sa divinité. Les Juifs jugèrent qu'il en avait assez dit pour lui fermer la bouche en le lapidant. Plus tard il s'exprimera plus clairement encore.

L'AVEUGLE-NÉ (148)

a) Le miracle. Premières impressions

Jn 9. 1 Et en passant, il vit un homme aveugle de naissance. 2 Et ses disciples l'interrogèrent, disant : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents,

pour qu’il soit né aveugle ? »

3 Jésus répondit : « Ni lui n’a péché, ni ses parents ; mais c’est afin que les
œuvres de Dieu soient manifestées en lui. 4 Nous avons à opérer les œuvres
de Celui qui m’a envoyé, tant qu’il fait jour ; vient [la] nuit, où personne ne
peut travailler. 5 Durant que je suis dans le monde, je suis la lumière du
monde. »

6 Ayant dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec la salive, et enduisit
de [cette] boue les yeux [de l’aveugle] 7 et lui dit : « Va, lave-toi à la piscine
de Siloé – [mot] qui signifie « envoyé ». – [L’aveugle y] alla donc, et se
lava et s’en alla voyant clair.

8 Les voisins donc et ceux qui avaient accoutumé de le voir auparavant –
car il était mendiant – disaient : « N’est-ce pas celui qui était assis et qui
mendiait ? » 9 D’autres disaient : « C’est lui ! » D’autres disaient : « Non ;
mais il lui ressemble. » Lui disait : « C’est moi ! »

10 Ils lui disaient donc : « Comment donc tes yeux ont-ils été ouverts ? » 11
Lui répondit : « L’homme qu’on appelle Jésus a fait de la boue et m’a
enduit les yeux et m’a dit : « Va à Siloé et lave-toi. » J’[y] suis donc allé. Je
me suis lavé et j’ai recouvré la vue. »

12 Et ils lui dirent : « Où est-il ? » Il dit : « Je ne sais. »

b) L’enquête des Pharisiens. Leur obstination

13 On l’amène aux Pharisiens – celui qui avait été aveugle –. 14 Or, c’était
un sabbat ce jour où Jésus avait fait cette boue et lui avait ouvert les yeux.

15 De nouveau donc, les Pharisiens aussi lui demandaient comment il avait
recouvré la vue. Il leur dit : « Il a mis de la boue sur mes yeux. Et je me suis
lavé et je vois clair. »

16 Quelques-uns donc des Pharisiens disaient : « Cet homme n’est pas de
Dieu, puisqu’il ne garde pas le sabbat ! » Mais d’autres disaient :
« Comment un homme pécheur pourrait-il faire de tels miracles ? » Et ils
étaient en désaccord.

17 Ils disent donc de nouveau à l’aveugle : « Toi, que dis-tu de lui [après]
qu’il t’a ouvert les yeux ? » Et lui de dire : « C’est un prophète. »

18 Les Juifs ne crurent donc point qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré
la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait appeler les parents de celui qui avait
recouvré la vue. 19 Et ils les inter-rogèrent, disant : « Est-ce que celui-ci est
votre fils, dont vous dites qu'il est né aveugle ? Comment donc voit-il clair
à présent ? » 20 Ses parents répondirent : « Nous savons que c'est bien notre
fils et qu'il est né aveugle. 21 Mais comment [se fait-il qu'il] voit clair
maintenant, nous ne le savons pas, ni qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-
le. Il a l'âge. Il parlera pour soi. » – 22 Ses parents parlèrent ainsi parce
qu'ils avaient peur des Juifs. Déjà en effet les Juifs étaient convenus que
quiconque reconnaîtrait [Jésus] pour le Messie serait exclu de la synagogue.
23 Voilà pourquoi ses parents dirent : « Il a l'âge. Question-nez-le. » – 24
Une deuxième fois donc ils firent appeler l'homme qui avait été aveugle. Et
ils lui dirent : « Rends gloire à Dieu ! nous savons, nous, que cet homme est
un pécheur. »

25 Celui-ci donc répondit : « S'il est pécheur, je n'[en] sais [rien] ! je sais
seulement que j'étais aveugle et qu'à présent je vois. »

26 Ils lui dirent donc : « Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les
yeux ? » 27 Il leur répondit : « Je vous [l'] ai déjà dit ! Et vous n'avez pas
écouté. Pourquoi voulez-vous [l'] entendre encore ? Serait-ce que… vous
aussi, vous voulez devenir ses disciples ?… 28 Et ils l'injurièrent et [lui]
dirent : « C'est toi qui es disciple de cet [homme] ! Mais nous, c'est de
Moïse que nous sommes disciples. 29 Nous savons bien que Dieu a parlé à
Moïse ; quant à celui-là, nous ne savons pas d'où il est. » 30 L'homme
répondit et leur dit : « C'est cela en effet l'étonnant ! Vous ne savez pas
d'où il est, alors qu'il m'a ouvert les yeux ! 31 Nous le savons, Dieu
n'écoute pas [la prière des] pécheurs ; mais, si quelqu'un est pieux et fait la
volonté de [Dieu], c'est celui-là que [Dieu] écoute. 32 Au grand jamais on
n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. 33 Si
celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire [de semblable]. » 34 Ils
répondirent et lui dirent : « Tu es né tout entier dans les péchés et tu nous
fais la leçon ! »

Et ils le chassèrent dehors.

c) Foi et aveuglement

35 Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé dehors. Et l'ayant trouvé, [Jésus] lui dit : « Crois-tu au Fils de l'homme ? » 36 Celui-là répondit : « Et qui est-ce, Seigneur, pour que je croie en lui ? » 37 Jésus lui dit : « Et tu le vois et celui qui te parle c'est lui-même. » 38 Il dit : « Je crois, Seigneur ! » et il se prosterna devant [Jésus].

39 Et Jésus lui dit : « Je suis venu en ce monde pour que se produise le discernement, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. »

40 Quelques Pharisiens qui étaient avec lui entendirent ces mots et lui dirent : « Serionsnous aussi des aveugles ? » 41 Jésus leur dit : « Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : "Nous voyons clair !" Votre péché demeure. »

Sorti du Temple, Jésus ne fut pas inquiété. Le coup était manqué. Sauf l'excuse de l'indignation causée par le flagrant délit, personne ne pouvait être mis à mort sans l'autorité romaine. Il circulait donc librement, et rencontra en passant[123] un homme aveugle de naissance. Pour exciter la compassion, il criait son malheur, dont il n'avait pas la perception bien nette, mais que ses parents avaient souvent déploré en sa présence. Les disciples n'avaient pas osé intervenir dans la controverse. Seuls avec leur Maître, ils retrouvent leur franc parler et, sans plus de réflexion, expriment leur embarras devant ce cas troublant. Malgré la leçon décisive et splendide du livre de Job, le peuple n'admettait pas volon-tiers qu'une souffrance soit infligée sans avoir été méritée. Étant né aveugle, cet homme ne s'était donc pas attiré cette peine par sa faute. L'hypothèse à peine posée apparaissait fausse. Les coupables étaient-ils donc les parents ? Ils ne savent que penser.

Jésus sait que la souffrance ne répond pas toujours à une faute ; Dieu a ses desseins qu'il n'est pas permis de sonder. Mais il sait aussi que dans le cas présent Dieu a en vue de mettre en œuvre sa bonté à lui. Étant la lumière du monde il peut bien guérir un aveugle. Sur quoi, pour mettre à l'épreuve la confiance de cet homme, il mit sur ses yeux un peu de terre délayée avec sa salive et il lui commanda : « Va, lave-toi à la piscine de Siloé. »

La salive du matin passait pour efficace contre les fatigues des yeux, mais non la boue[124] ; l'étrange remède fut peut-être imposé par Jésus comme un symbole, pour rendre sensible à l'extérieur l'absence de la vue.

L'eau de Siloé ne passait pas alors pour avoir les vertus curatives de la piscine de Bézatha. Elle était plus célèbre dans l'Écriture par les prophéties d'Isaïe[125] et par le canal d'Ézéchias, percé dans le roc pour amener dans la ville basse les eaux de la source où s'alimentait l'antique forteresse de Jérusalem. Le nom de Siloé venait même de ce canal, « l'envoyeur » des eaux. L'évangéliste l'entend au passif, comme signifiant « l'envoyé ». Le symbolisme s'étale ici sans mystère, ce qui ne nous autorise nullement à en charger le texte lorsque l'auteur ne le suggère pas, encore moins à substituer le pur symbole à la réalité, lorsque son intention, comme ici, est d'insister sur l'objectivité criante des faits. Jésus, qui venait d'exiger la foi due à l'envoyé de Dieu, seul capable d'effacer le péché, a jugé à propos de figurer dans ce miracle le pardon accordé dans les eaux du baptême par la foi à l'Envoyé. La leçon cependant ne fut comprise que plus tard.

L'homme alla, se lava et vit clair[126].

C'était un jour de sabbat, où il n'était pas permis d'user de remèdes. Jésus avait donc ajouté à son dossier un nouveau grief. Mais, au point où en étaient les choses, une nouvelle dérogation n'importait aux ennemis de Jésus que si elle servait ses prétentions à se dire Fils de Dieu. Le miracle, un miracle tout à fait extraordinaire, était venu à point pour autoriser ses dires et par conséquent pour lui gagner les esprits. Après tout, celui qui était sorti du Père et affirmait si fortement le connaître, devait être meilleur interprète que les scribes des obligations du sabbat. Les Pharisiens mettront donc tout en œuvre pour nier la réalité de cette guérison inouïe, et, comme il arrive au cas où la chose est avérée, ils la placeront malgré eux dans une évidence plus convaincante.

L'évangéliste raconte toutes ces allées et venues, moins pour prouver le miracle aux chrétiens, que pour établir que les Juifs ont péché en pleine lumière. D'abord ce sont les voisins qui hésitent à reconnaître l'aveugle. Mais il dit : « C'est bien moi ! Ce dont personne ne pouvait douter. Mais comment cela s'est-il passé ? Où est celui qui a usé d'un remède si manifestement inefficace ?

Comme toujours le simple peuple a recours à ses docteurs, les Pharisiens. On leur amène l'homme ; il répète toujours la même chose. Ils s'informent auprès des parents. Ceux-ci voudraient bien être mis hors de cause. Ils n'ont été témoins de rien. Qu'étant né aveugle leur fils ait recouvré la vue, cela ils ne peuvent le nier. Pour le reste, qu'on l'interroge, il a l'âge. L'âge de se débrouiller, car les parents craignent les Juifs ; s'ils

ont l'air de croire à Jésus, on les chassera de la synagogue : le principe a été posé, et leur serait appliqué sans merci.

L'aveugle guéri est appelé de nouveau. Les Pharisiens ont bien compris leur ascendant sur les parents et la crainte qu'ils leur inspirent. Leur fils ne sera peut-être pas moins malléable. Qu'il consente seulement à dire avec eux que Jésus est un pécheur ; peut-être ils laisseront tomber l'affaire. Prudemment l'homme s'incline : « S'il est un pécheur, je ne sais », comme pour donner plus de force à ce dont il est absolument sûr, que lui-même était aveugle et qu'il voit à présent. Mais c'est précisément ce que les Pharisiens ne veulent pas admettre. Ils n'ont pas été les derniers à nier un fait miraculeux au nom des principes. Tout le rationalisme en est là. Enfin l'homme se lasse de questions toujours répétées qui mettent sa véracité en doute. Tiennent-ils tellement à s'assurer du fait ? Et légèrement gouailleur : « Serait-ce pour vous décider à devenir ses disciples ? »

Eux, les disciples de Jésus ! Qu'il garde cette épithète pour lui-même ! Et révélant d'un mot toute la portée de la discussion précédente : Nous ne voulons pas risquer de devenir infidèles à Moïse en écoutant un inconnu. Alors l'homme, une fois hors de ses gonds, poursuit sa pointe : Quand quelqu'un fait des miracles en Israël, vous, les docteurs, devriez savoir qui c'est. Vous exigez que je le déclare pécheur. Son pouvoir prouve bien plutôt qu'il est de Dieu. – Alors ces Maîtres, impatientés de la leçon, lâchent une injure qui frise l'hérésie, car en lui reprochant d'être né tout entier dans les péchés, ils semblent bien lui imputer la responsabilité de son malheur. Pour dernière raison, ils le chassent.

C'était lui procurer l'occasion de rencontrer Jésus qui le cherchait. Sa reconnaissance intrépide le disposait à la foi. Celui qui l'avait guéri lui demandait de croire au Fils de l'homme. – Qu'il le désignât seulement ! – Jésus lui dit : « Et tu le vois, et celui qui te parle, c'est lui-même. » Il dit : « Je crois, Seigneur », et il se prosterna devant lui. Et cette foi, portant sur la personne de Jésus, atteignit le Fils de Dieu.

Le fait de la guérison disparaissait maintenant dans l'éclat surnaturel de cette lumière accordée à cet homme sans culture et, d'après les Pharisiens, un aveugle dans les choses de Dieu, tandis que les doctes s'entêtaient dans leur orgueil. Ce que Jésus exprima ainsi : « Je suis venu en ce monde pour que se produise le discernement ; afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » Avec la nuance spéciale qu'elle tient du fait récent, c'est précisément la pensée que nous retrouverons dans

les synoptiques : « Je vous loue, ô Père…, pour avoir caché ces choses aux sages et habiles, et pour les avoir révélées aux petits[127]. »

Les Pharisiens en renonçant à la violence n'avaient pas renoncé à guetter. Ils sont là, comme par hasard, et comprennent que Jésus les désigne ; mais ils veulent se le faire dire, pour se justifier leur haine : « Serions-nous aussi des aveugles ? » Alors Jésus, touchant le point sensible de leur vanité d'intellectuels : Ce serait bien d'être aveugles, quoique vous en pensiez et en disiez d'ordinaire. Ce qu'il y a de grave, c'est de se croire clairvoyant et de se poser comme juste. Comment le péché qu'on nie pourrait-il être remis ? « Votre péché demeure[128]. » Et c'est ici pour les Pharisiens la conclusion sévère de tout ce qui s'est dit depuis la fête des Tabernacles.

JÉSUS PORTE DU BERCAIL ET BON PASTEUR (149)

Jean 10. 1 « En vérité, en vérité, je vous [le] dis : Celui qui n'entre pas par
la porte dans le bercail des brebis, mais qui y monte par ailleurs, celui-là est
un voleur et un larron. 2 Mais celui qui entre par la porte est pasteur des
brebis. 3 C'est à lui que le portier ouvre. Et les brebis écoutent sa voix. Et
ses brebis à lui, il les appelle par leur nom et il les emmène. 4 Lorsqu'il a
fait sortir toutes les siennes, il marche devant elles. Et les brebis le suivent,
parce qu'elles connaissent sa voix. 5 Mais elles ne suivront pas un étranger.
Au contraire, elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des
étrangers. »
6 Jésus leur dit cette parabole ; mais eux, ils ne comprirent pas ce dont il
parlait.

a) La Porte du Bercail

7 Jésus [leur] dit donc de nouveau : « En vérité, en vérité, je vous [le] dis :
c'est moi qui suis « la porte des brebis ». 8 Tous ceux qui sont venus sont
des voleurs et des larrons ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. 9 Je suis la
porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera en sûreté ; et il entrera et sortira
[librement] ; et il trouvera des pâturages. 10 Le voleur ne vient que pour

voler, et pour égorger, et pour détruire. Je suis venu pour que [les brebis] aient la vie, et qu'elles [l']aient abondante. »

b) Le bon Pasteur

11 « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur offre sa vie pour les brebis. 12
Celui qui est mercenaire et non bon pasteur, auquel les brebis
n'appartiennent pas en propre, voit venir le loup, et laisse les brebis, et
prend la fuite – et le loup les ravit et les disperse –, 13 parce qu'il est
mercenaire et ne se soucie pas des brebis.

14 Je suis le bon pasteur. Et je connais mes brebis et mes brebis me
connaissent, 15 comme [mon] Père me connaît [et que] moi aussi je connais
[mon] Père.

Et j'offre ma vie pour les brebis.

16 Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail. Il faut que je les conduise aussi, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur.

17 Mon Père m'aime pour ce motif que j'offre ma vie, pour la prendre de nouveau.

18 Personne ne me l'a enlevée, mais je l'offre de moi-même. J'ai le pouvoir de l'offrir et le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Plus tard, toujours à Jérusalem, Jésus instruisit encore ceux qui se pressaient autour de lui. Ses paroles, beaucoup plus douces, ne sont pas sans une certaine connexion avec ce qui précède ; c'est ainsi que, dans les prophètes, les joies de la restauration promise suivent de près la menace du châtiment. La miséricorde luit après la justice.

Reconnaissons que, dans les entretiens précédents, les paroles de Jésus ont été très sévères. Il a fait entendre aux Juifs hostiles qu'il n'ignorait pas leur dessein de le mettre à mort, et il a dû les avertir des conséquences que la nation aurait à subir ensuite de sa grossière malveillance envers son Sauveur, envoyé par son Dieu. Les yeux de la foi découvrent dans ces monitions austères, dans cet emploi du fer sondant et débridant la plaie, le désir sincère et ardent de provoquer le repentir et la guérison. Mais les Juifs méconnaissaient ces intentions généreuses. Ils soupçonnaient qu'il

chercherait toutes les voies d'échapper à une mort douloureusement pressentie. Qu'ils le connaissent mal ! Il faut donc que Jésus ouvre son cœur. Les adversaires obstinés dûment avertis, il s'adresse maintenant à des âmes plus droites, et leur dit avec quelle tendresse pour les hommes il accepte cette mort qu'il va subir pour eux. Loin d'en être effrayé, il la désire, parce qu'il sait que son œuvre s'accomplira par ce sacrifice du pasteur pour ses brebis. Ses meurtriers aveuglés courront ensuite après la chimère d'un Sauveur, trop tard et sans espoir, de sorte qu'ils mourront dans leur péché. D'autres les remplaceront, et il voit déjà dans l'avenir le bercail ouvert à d'autres brebis, sous un seul pasteur.

Cette instruction si touchante n'a été interrompue par aucune voix discordante. Tout le monde ne fut pas gagné, mais tant que Jésus parla, les auditeurs furent sans doute sous ce charme qui opère encore sur nos âmes.

Nous ne savons le lieu précis où Jésus prononça ces paroles qui livraient un tel secret, celui de sa mort rédemptrice ; ce fut peut-être en face du désert de Judée, car il débuta par une comparaison tirée de la vie pastorale. C'est là une véritable parabole, avec quelques traits allégoriques visant des personnes ou des circonstances de la vie religieuse d'Israël. Le désert était, comme aujourd'hui, habité par des nomades campés sous la tente, poursuivant de colline en colline les maigres traces de végétation. Durant le jour, chaque propriétaire conduit ses brebis et ses chèvres, à moins qu'il ne se donne le luxe d'un berger à gage. La nuit on renferme dans un parc, parfois entouré de murs, tous les troupeaux de la tribu. Un seul berger suffit à garder l'enclos. Le matin il ouvre aux pasteurs qui entrent par la porte, chacun donnant un coup de langue connu de ses ouailles qui le suivent aussitôt. Quand elles s'écartent, il les ramène dans le groupe en les appelant du nom qu'il leur a choisi d'après leur couleur, leur agilité, leur docilité ou leur esprit volage. Si un voleur avait résolu de pénétrer dans le parc durant la nuit, il se garderait bien de frapper à la porte de peur d'attirer l'attention du pasteur ; il escaladerait plutôt le petit mur ou la barrière. Les brebis qu'il aurait réussi à emporter ne le suivraient pas volontiers, car elles ne sont pas habituées au son de sa voix, aux inflexions de son gosier. Voilà ce que Jésus rappelle aux Juifs.

Ils ne comprirent pas, et tout d'abord ils ne pouvaient guère comprendre. Aucune parabole n'est claire, si l'on ne sait à quoi l'appliquer ; c'est ce que Jésus va dire.

Formés par l'enseignement chrétien, nous nous écrions : C'est Jésus qui est le bon pasteur ! – Attendons encore.

La comparaison supposait les bons rapports des brebis avec leur berger, mais elle opposait surtout deux catégories : les vrais pasteurs qui entrent par la porte, les voleurs qui escaladent le mur ; et ainsi la porte du bercail devient l'indice des bons pasteurs.

Jésus dit donc : « C'est moi qui suis la porte des brebis. » Avant lui, personne n'avait passé par cette porte ; ceux qui sont venus étaient des larrons, aussi les brebis ne les avaient pas écoutés. D'autres viendront en passant par lui, la vraie porte, qui conduiront les brebis aux pâturages. On ne pouvait méconnaître dans ces derniers les disciples de Jésus, ceux qui croiraient en lui et enseigneraient sa doctrine. Mais qui étaient les voleurs ?

Évidemment Jésus n'entend point qualifier ainsi ni Moïse, ni les prophètes, ni même les bons rois du passé. Israël avait eu de tout temps de bons pasteurs et aussi des bergers détestables, de véritables voleurs de brebis[129]. La parabole ne vise pas ces temps éloignés.

Même parmi les contemporains de Jésus, les Pharisiens, qui se croyaient pasteurs, s'ils ne l'étaient pas en réalité, avaient su se faire agréer des brebis.

Le Christ parle ici comme Messie, et ceux dont il blâme l'attitude sont donc ceux qui sans mandat se sont donnés comme Messies, par exemple Judas le Galiléen, Simon esclave d'Hérode, Athrongès, d'autres encore[130]. Ils avaient vainement essayé de soulever le peuple pour satisfaire leur ambition, ou, entraînés par leur fanatisme religieux, ils n'avaient abouti qu'à faire massacrer leurs partisans. Telle n'était point la mission de Jésus, venu pour que les hommes aient la vie, et une vie abondante.

Ici la parabole prend une nouvelle tournure, avec la souplesse de ce genre voisin de l'énigme, qui se plaît à dérouter l'attention pour causer une agréable surprise. Puisque Jésus s'est mis en contraste avec les faux pasteurs, il en vient donc à ce que nous attendions : « Je suis le bon pasteur. » Mais voici qui passe toute espérance : « Le bon pasteur offre sa vie pour les brebis », bien différent du mercenaire qui prend la fuite à la vue du loup. Et de nouveau : « Je suis le bon pasteur… et j'offre ma vie pour mes brebis. » Ces brebis, ce sont les hommes qui le connaissent, et qu'il connaît. Toute connaissance descend du Père. Il connaît son Fils, et son Fils le connaît ; le Fils connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Comme dans la parabole, c'est Jésus qui le premier est venu chercher ses brebis, et

qui s’est fait connaître à elles dans le bercail d’Israël. Mais il en est d’autres qui n’ont jamais entendu parler de lui ; il ira les quérir, elles aussi, et il n’y aura qu’un troupeau et qu’un pasteur.

Cet avenir grandiose était clair, parce qu’il avait été souvent annoncé par les Prophètes ; le Messie devait être la lumière des nations, les réunir à Israël dans le culte du vrai Dieu.

Cependant un point demeurait obscur, et semblait même irréalisable : après avoir donné sa vie pour ses brebis, comment Jésus pourrait-il remplir son office de pasteur ? C’est ce qu’il révèle enfin. Il donne sa vie pour accomplir l’ordre de son Père, mais le résultat de ce sacrifice est assuré par cet être divin que le Père lui a donné. Celui qui a le pouvoir d’offrir sa vie pour le salut du monde, a aussi le pouvoir de la reprendre pour lui en conférer le prix. Et le Fils, au moment où il se révèle si grand, accentue sa soumission envers son Père, comme pour calmer les scrupules des Juifs en se rangeant dans l’ordre des vouloirs du Dieu d’Israël et des espérances que confirme sa mission : « Tel est le commandement que j’ai reçu de mon Père. »

IMPRESSIONS DIVERSES (150)

Jn 10. 19 De nouveau il y eut désaccord parmi les Juifs, à l’occasion de ces discours.

20 Beaucoup d’entre eux disaient : « Il est possédé d’un démon ! Et il déraisonne ! Pourquoi l’écoutez-vous ? »

21 D’autres disaient : « Ces paroles ne sont pas d’un possédé. Un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? » (Suite, § 185.)

On avait écouté avec attention. Beaucoup d’entre les auditeurs, insensibles à ces accents, répètent que Jésus est possédé du démon, confessant ainsi que, sourds à l’amour, ils s’étaient attiré justement les oracles de la justice. D’autres sentent que ces paroles viennent de l’esprit de Dieu, et non de l’esprit du mal, qu’il faut les croire, puisqu’elles sont appuyées par un miracle comme la guérison de l’aveugle-né.

Les Gentils, Grecs et Romains, amenés dans le bercail de la révélation accordée à Israël, ont été particulièrement impressionnés par cette image du bon pasteur. À Rome on l’a dessinée souvent sur les parois des catacombes.

Ces premiers artistes, remplis de foi, mais formés à l'école des peintres mythologiques ont pu s'inspirer des lignes heureuses de l'Hermès portant un bélier. Mais combien le sens était différent, puisque c'est le bélier, non le pasteur, qui était à l'origine la victime expiatoire ! Au surplus cette plastique païenne n'avait pas pénétré en Judée, tandis que les Saintes Lettres étaient remplies d'évocations de ce bon pasteur qu'était Dieu, que devait être le Messie. Il est permis à l'érudition de chercher dans les religions païennes des conceptions analogues, d'ailleurs moins fréquentes et moins fermes, mais non pas de supposer que le quatrième évangéliste s'en serait inspiré pour les prêter à Jésus. Qu'elle se souvienne donc du dicton moqueur de l'Attique : Des chouettes à Athènes[131] ! Israël avait fréquemment célébré le bon pasteur, et pourtant il ne savait pas qu'il donnerait sa vie pour ses brebis. Même dans l'Évangile cette révélation est nouvelle[132]. Jésus y reviendra.

IV. – DE LA FÊTE DES TABERNACLES AU DÉPART POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

Nous ne savons pas combien de temps Jésus resta à Jérusalem après la fête des Tabernacles. De la parabole du bon pasteur, le quatrième évangile passe aussitôt à la fête de la Dédicace. Il semble que les deux mois qui séparaient ces deux fêtes ont été occupés par une prédication de l'évangile dont saint Luc nous a conservé les principaux enseignements. Ils sont répartis, selon l'ordre qu'il a choisi, entre deux voyages à Jérusalem : le premier nous a paru coïncider avec celui qui a conduit Jésus à la fête des Tabernacles, le second[133] doit donc être celui qui a précédé le fête de la Dédicace.

Pour toute cette partie[134] saint Luc ne dépend pas de saint Marc, avec lequel il n'a presque rien de commun. Plusieurs passages se retrouvent dans saint Matthieu à d'autres endroits. Nous ignorons d'après quels renseignements saint Luc a écrit. Ils ne lui ont probablement rien fourni de bien précis sur les lieux où Jésus a agi et a parlé. Du moins nous sommes ici beaucoup moins en contact avec le sol que dans la Galilée. Les acteurs sont aussi beaucoup moins en vedette ; leur personnalité, leurs sentiments, leurs paroles, leurs gestes nous échappent. Nous savons seulement, d'après la déclaration si explicite de saint Luc, qu'il a puisé à de bonnes sources, et il est probable qu'il a disposé les faits selon le temps où ils se sont passés, au

moins d’une façon générale. À certains indices nous reconnaissons la Judée, dont saint Marc et saint Matthieu ne nous ont rien dit avant les préludes de la dernière Pâque. Tout cet ensemble est donc comme un supplément extrêmement précieux fourni par le troisième évangile.

QUELQUES VOCATIONS (151)

Lc	Mt
	Mt 8. [18 Et Jésus, voyant autour de lui des groupes nombreux, donna l’ordre de s’en aller vers l’autre rive. § 97.]
Lc 9. 57 Et pendant qu’ils cheminaient, quelqu’un lui dit pendant la route : « Je te suivrai où que tu ailles. » 58 Et Jésus lui dit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris ; mais le Fils de l’homme n’a pas où reposer la tête. »	19 Et un scribe s’avançant lui dit : « Maître, je te suivrai où que tu ailles. » 20 Et Jésus lui dit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris ; mais le Fils de l’homme n’a pas où reposer la tête. »
59 Or il dit à un autre : « Suis-moi. » Celui-ci dit : « Seigneur, permets-moi d’abord d’aller ensevelir mon père. » 60 Mais il lui dit : « Laisse les morts ensevelir leurs morts. Quant à toi, va annoncer le Règne de Dieu. »	21 Un autre des disciples lui dit : « Seigneur, permets-moi d’abord d’aller et d’ensevelir mon père. » 22 Mais Jésus lui dit : « Suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts. » (Suite, § 97.)
61 Un autre encore lui dit : « Je te suivrai, Seigneur ; mais d’abord permets-moi de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison. » 62 Jésus lui dit : « Quiconque a mis sa main à une charrue et regarde derrière soi, n’est pas propre au Royaume de Dieu. »	

On pourrait penser que saint Luc a groupé ici trois exemples de vocations pour mettre en lumière la façon dont le Sauveur les provoquait, ou, si l’initiative venait du futur disciple, à quelles épreuves il le soumettait… D’autre part, la situation paraît historique, car nous sommes au temps qui précède une grande mission ; dès lors, on comprend très bien que des hommes de bonne volonté se soient présentés et que Jésus ne leur ait pas accordé le moindre délai.

À la vérité, ces petites scènes sont liées au voyage de Jésus à Jérusalem, dans le contexte de Luc, mais rien n’empêche de supposer qu’il a passé sous silence le séjour dans cette ville et qu’il a repris le fil de son discours quand Jésus l’a quittée après la fête des Tabernacles. L’opposition contre lui

était devenue plus aiguë, mais il avait gagné un assez grand nombre de fidèles. Il avait annoncé clairement sa mort prochaine. Il lui restait peu de temps avant la nuit, pour faire un dernier effort auprès des brebis perdues d'Israël. Pourquoi n'aurait-il pas envoyé ses disciples en Judée et même en Pérée ? La mission des soixante-douze disciples, qui a paru faire double emploi en Galilée avec celle des Douze, a sa pleine raison d'être dans d'autres régions. Avant d'y procéder, Jésus veut s'assurer d'un personnel tout à fait dévoué, résolu à ne s'occuper que de l'œuvre du règne de Dieu.

Nous voyons d'abord un homme se présenter de lui-même. Saint Matthieu le nomme un scribe, ce qui ne prouve pas qu'il soit de mauvaise foi ou cherche son avantage. Son offre est sans réserve : « Je te suivrai où que tu ailles. » Jésus ne le rebute pas, mais tient à le prévenir : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le Fils de l'homme c'est lui, qui s'est soumis aux conditions parfois si dures de l'existence humaine et qui a choisi pour son lot une course sans abri. On lui a objecté sa maison de Capharnaüm. Était-elle vraiment à lui ? N'était-ce pas plutôt celle de Pierre ou celle de Matthieu ? Chassé de Nazareth, méconnu dans la Galilée, rejeté de la Samarie, menacé de mort à Jérusalem, au moment de parcourir la Judée où avait-il chance de reposer sa tête, sinon sur une motte de terre, sous le ciel de Dieu ?

Les évangélistes ne nous ont pas dit si l'enthousiaste s'est affermi dans son propos ou s'il a perdu courage.

Jésus dit à un autre, comme autrefois à Matthieu : « Suis-moi. » Matthieu avait suivi[135]. Cette fois celui qui est appelé accepte, mais il demande un délai : « Seigneur, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon père. » Rien de plus juste, semblait-il ; ce devoir était sacré. Cependant il était de ceux pour lesquels on peut s'en remettre à d'autres dans le cas d'une urgente nécessité. Et peut-être le Maître craignait-il que cet homme, après avoir rempli son devoir de fils, ne se laissât entraîner à manquer à son devoir de disciple par attachement à ses proches. Il est des cas où tout échoue, faute d'un acte héroïque, qui sera le plus souvent mal compris[136]. L'évangéliste nous épargne ces considérations, superflues pour qui est convaincu de la sagesse et de la bonté du Seigneur. Sa réponse suffit : « Laisse les morts ensevelir leurs morts. » Le disciple doit faire une œuvre de vie spirituelle ; qu'il laisse ceux qui sont engagés dans les pratiques de cette vie, comparable à une mort, se rendre les uns aux autres des offices

qu'ils échangent volontiers. Personne ne le remplacerait dans la prédication du règne de Dieu. Il reçut donc un ordre formel, et sans doute il obéit.

Un troisième[137], dont on ne peut affirmer qu'il ait été appelé, s'offre mollement : « Je vous suivrai, Seigneur, mais d'abord permettez-moi de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison. » – Et cela aussi peut être très légitime, à la condition de ne pas remettre en question la résolution une fois prise. Jésus répond par une très courte parabole. Un laboureur tracera-t-il droit son sillon, s'il regarde en arrière, au lieu de fixer son regard en avant sur un point de repère ? Avec son cœur chancelant, l'homme sera sans doute resté chez lui.

LA MISSION DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES (152)

Lc 10. [1] Or, après cela, le Seigneur en désigna encore soixante-douze autres et les envoya devant lui, deux à deux, en chaque ville et localité où il devait lui-même se rendre.

[2] Or il leur disait : « La moisson [est] abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson pour qu'il envoie des ouvriers à sa moisson.

[3] Allez ! Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.

[4] Ne portez ni bourse, ni besace, ni chaussures, et ne saluez personne sur le chemin.

[5] Et dans quelque maison que vous entrez, dites d'abord : « Paix à cette
maison ! » [6] Et s'il y a là un fils de [la] paix, votre paix reposera sur lui ;
dans le cas contraire, elle reviendra sur vous. [7] Demeurez dans cette
maison, mangeant et buvant ce qu'il y aura chez eux ; car l'ouvrier a droit à son salaire. Ne passez pas de maison en maison.

[8] Et dans quelque ville que vous entriez et où l'on vous aurait reçus,
mangez ce qui vous sera servi, [9] et guérissez les malades qui y seront, et
dites-leur : « Le Règne de Dieu est proche de vous. » [10] Et dans quelque
ville que vous entriez et où l'on ne vous recevrait pas, allez sur les places et
dites : [11] « Nous secouons sur vous jusqu'à la poussière de votre ville qui s'est attachée à nos pieds !… Sachez cependant que le Règne de Dieu est proche. »

12 Je vous déclare qu’en ce Jour-là il y aura moins de rigueur pour Sodome que pour cette ville. » (cf. Mt 10, 15, § 101 et 11, 24, § 136.)
* 13-15 = § 136.

16 Celui qui vous écoute, m’écoute ; celui qui vous rejette, me rejette ; or celui qui me rejette, rejette Celui qui m’a envoyé. »	Mt 10. 40 Celui qui vous reçoit me reçoit ; celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m’a envoyé. » (Suite, § 131.)

Jésus s’étant assuré des dispositions de ceux qu’il allait envoyer en mission, pouvait compter sur leur zèle. Il en désigna soixante-douze[138], parmi lesquels se trouvaient peut-être quelques-uns des Douze. Ils reçurent les mêmes instructions qui avaient déjà été données aux Apôtres[139]. Il ne faut point s’en étonner, puisque le but était le même. Cependant ce but est exprimé en des termes un peu différents. Le Seigneur « les envoya devant lui, deux à deux, dans chaque ville et endroit où il devait lui-même aller ». On a imaginé qu’ils servirent en quelque sorte de fourriers à Jésus qui les suivit aussitôt, de sorte qu’on se retrouvât au terme du voyage[140]. Mais on se représente difficilement les disciples rangés sur un front de trente-cinq ou de trente-six groupes, et Jésus marchant après eux, faisant en quelque sorte la navette d’une extrémité du front à l’autre, et visitant tous les mêmes endroits. Cela eût exigé un temps considérable. Les disciples ne seraient pas revenus vers leur maître ; il les eût rejoints longtemps après. Saint Luc ne nous a pas même dit que les disciples étaient envoyés dans la même direction. Sa pensée paraît être que le temps pressait. La Galilée seule, y compris sa frontière du nord, avait reçu la bonne nouvelle. Jésus ne pouvait consacrer autant de temps aux autres pays occupés par les enfants d’Abraham et de Jacob. Il envoya donc des disciples nombreux, parce qu’ils devaient se rendre dans plusieurs contrées à la fois. Eux rentrés, lui viendrait ensuite, traversant les pays dont ils avaient visité les villes et les bourgs. On peut donc supposer un détachement se répandant dans la Judée, un autre le long de la côte, de Lydda par Jaffa au Carmel, un autre dans le pays au-delà du Jourdain.

On n’est pas d’accord non plus pour fixer le point de départ. Plusieurs[141] ramènent Jésus en Galilée, et font évangéliser par les disciples, soit la Galilée, soit la Pérée.

Nous pensons plutôt que le départ pour la mission eut lieu quelque part dans la Judée. Saint Luc n'a pas parlé de la présence de Jésus à la fête des Tabernacles parce qu'il n'envisage la cité sainte que comme le lieu de la Passion et de la Résurrection du Christ. Le Maître a peut-être donné le rendez-vous du retour à ses disciples à Béthanie, où nous le verrons passer, après une dizaine ou une quinzaine de jours.

RETOUR DES DISCIPLES (153)

Lc 10. 17 Les soixante-douze revinrent tout joyeux, disant : « Seigneur ! Même les démons nous sont soumis en ton nom ! »

18 Il leur dit : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair. 19 Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions. Et [je vous ai donné pouvoir] sur une puissance quelconque de l'Ennemi. Rien ne pourra vous nuire. 20 D'ailleurs ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le Ciel. »

Le temps du retour ne pouvait être fixé avec précision, ni être le même pour tous, avec des itinéraires différents et des séjours plus ou moins prolongés. Saint Luc n'a point prétendu montrer les disciples revenant tous ensemble à point nommé au pas de parade. Il a ramassé dans un moment typique et dans une impression dominante des impressions sûrement très diverses. Les disciples revinrent joyeux, sans doute parce qu'on les avait bien accueillis et qu'ils avaient senti que leur parole portait coup. Surtout ils étaient reconnaissants au Seigneur de la protection qu'il avait étendue sur eux. Il leur avait donné le pouvoir de guérir les malades, et voilà que même les démons leur avaient été soumis au nom de Jésus !

Dans le même raccourci qui arrête seulement les lignes de l'ensemble, Jésus leur dit : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair. » C'était la vision d'Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ? » mais avec un éclat plus sinistre : fendant les nuées noires, l'éclair s'écrase sur le sol. Satan a donc senti le coup, son empire est déjà ébranlé, puisque le règne de Dieu a commencé. Mais, si cette fois les disciples ont précédé Jésus, ils auront à continuer son œuvre après lui. Aussi le Maître leur communique à titre permanent le pouvoir dont ils ont

usé si bien. Déjà, avant d'envoyer ses disciples, il avait posé le fondement de la hiérarchie, avec le principe de l'obéissance et de la discipline qui régit l'Église : « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous rejette, me rejette. Or, celui qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé. » Au départ, les disciples avaient besoin surtout d'être encouragés. Au retour, il insiste sur l'abnégation des supérieurs : la joie de leur succès ne doit pas les enivrer, car le pouvoir déféré n'est point une raison de s'enorgueillir, ni même de se réjouir : « D'ailleurs ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel. » Au ciel seulement, Satan est tout à fait vaincu.

LA RÉVÉLATION DU PÈRE ET DU FILS (154)

Lc 10. 21 À cette heure [précisément], il tressaillit de joie dans l'Esprit Saint, et dit : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses-là aux sages et aux habiles, et les avoir révélées aux petits ! Oui, Père, [aux petits], car tel a été ton bon plaisir !… 22 Tout m'a été transmis par mon Père. Et personne ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père, et qui est le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudrait le révéler. »

Mt 11. 25 En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses-là aux sages, et aux habiles, et les avoir révélées aux petits ! 26 Oui, Père, [aux petits], car tel a été ton bon plaisir !… 27 Tout m'a été transmis par mon Père. Et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; comme personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudrait le révéler. »

Les dons accordés aux disciples, leur joyeuse reconnaissance, l'heureuse inauguration du règne de Dieu remplissent l'âme de Jésus d'une sorte de transport. Trop étroitement uni à la divinité pour éprouver rien qui ressemble à l'extase, au ravissement qui enlève l'âme à sa vie normale pour l'attirer à Dieu, il manifeste cependant, beaucoup plus qu'à l'ordinaire, le contentement et la gratitude que lui inspirent les desseins de Dieu. « Il tressaillit de joie dans l'Esprit Saint », dit saint Luc, comme pour associer l'Esprit Saint aux épanchements du Fils dans le sein du Père. Il rend hommage au Père, non point à un dieu inconnu, qu'il révélerait pour la première fois, mais au Seigneur du ciel et de la terre, adoré des Israélites, au Dieu unique qui a créé le monde, comme l'enseigne la première ligne des Écritures, et il le remercie « pour avoir caché ces choses-là aux sages et aux habiles, et pour les avoir révélées aux petits ».

N'avait-il pas consumé ses forces à éclairer les sages et les habiles ? Mais, parce qu'ils se croyaient sages, se confiant en leurs propres lumières, ne se doutant pas de leur cécité, Dieu les avait laissés là, et avait guéri d'autres aveugles, mais qui demandaient à voir. Il leur avait ouvert les yeux par son Fils, auquel tout a été transmis par son Père, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il est, tout ce dont il est le dépositaire. Et ce don est tellement mystérieux, la Personne du Fils est tellement haute, que « nul ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père », comme « nul ne sait qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudrait le révéler », et encore dans la mesure où ce secret peut tenir dans un cœur d'homme. D'après saint Jean, après la fête des Tabernacles Jésus avait dit : « Comme mon Père me connaît, moi aussi je connais mon Père[142] », mais cette parole si semblable était moins forte. Elle pourrait à la rigueur s'entendre de la connaissance qu'a le Père de l'instrument qu'il s'est choisi, du Messie, distinct des autres hommes en cela que mieux qu'aucun d'eux il connaît Dieu comme son Père. La parole de Jésus dans saint Luc et saint Matthieu exclut plus catégoriquement cette explication au moyen des rapports messianiques. Nous sommes plus clairement transportés dans ce monde de la métaphysique transcendante où la connaissance est la mesure de l'être, et l'être source de la connaissance. Tous sont exclus, tous les êtres créés, de ce qui est propre à Dieu, la connaissance du Fils par le Père, et du Père par le Fils, sauf la communication par un don spécial du Fils révélant le Père.

Aussi a-t-on dit que cette parole est un bolide tombé du ciel de saint Jean, sans doute pour signifier une lumière empruntée à son enseignement sur la divinité de Jésus. Ce serait oublier que le quatrième évangile a été écrit assez longtemps après les trois autres. Nous avons donc ici la preuve que la doctrine de saint Jean n'est ni autre, ni nouvelle ; elle est d'ailleurs trop originale pour n'être qu'un reflet ou un développement de celle des synoptiques et de saint Paul. Il ne restait plus au rationalisme, déçu dans ses tentatives d'explication banale, qu'à mettre en doute le texte de saint Luc et de saint Matthieu. Mais, il est si bien garanti par la tradition des manuscrits et des versions qu'aucun éditeur n'a pris sur lui de le changer. On ne peut ni le retoucher, ni le solliciter. Il est ce qu'il est, et il veut dire ce qu'il dit. C'est l'essentiel ; mais on notera aussi qu'il est bien en harmonie avec les circonstances, l'échec du Christ en Galilée et à Jérusalem auprès des Pharisiens, le progrès de la révélation dans l'évangile de saint Jean,

l'adhésion confiante et le zèle des disciples, « des petits », préférés aux maîtres en Israël.

INVITATION À ACCEPTER LE JOUG DU CHRIST (155)

Mt 11. 28 Venez à moi, vous tous qui êtes las et trop chargés : et je vous donnerai le repos.
29 Prenez sur vous mon joug, et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur.
30 Et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug [est] bénin, et mon fardeau est léger. » (Suite, § 51.)

C'est à ces petits que Jésus adressa ensuite cet appel, nouveau pour un chef d'école : Recevez mes leçons, non pas parce que je suis plus instruit que vous, mais parce que je suis doux et humble de cœur. Instruit il l'était, et seul instruit du plus insondable des mystères ; mais, si Dieu révèle ses secrets aux humbles, convenait-il qu'il leur donnât pour maître un savant orgueilleux ? C'est par sa modestie et sa douceur qu'il prépare les esprits à recevoir sa doctrine. Elle demeure un joug et un fardeau, car elle n'est pas un vain jeu de l'esprit, elle tend à la pratique, à la réforme des mœurs, à la pénitence, à l'abnégation : déjà il l'a affirmé avec force. Mais son joug est bénin, son fardeau léger ; et ceux qui sont las de s'efforcer en vain à la pratique des observances meurtrissantes et lourdes, imposées par les sages et les habiles, trouveront auprès du maître doux et humble – le repos.

LA RÉVÉLATION ATTENDUE EST ACCORDÉE AUX DISCIPLES (156)

Lc 10. 23 Et s'étant tourné vers les disciples, il [leur] dit en particulier : « Heureux les yeux qui voient les choses que vous voyez ! 24 Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir les choses que vous voyez et ne [les] ont pas vues, et entendre les choses que vous entendez, et ne [les] ont pas entendues. »

Mt 13. 16 « Quant à vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient : et [heureuses] vos oreilles parce qu'elles entendent ! 17 Car en vérité je vous dis que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir les choses que vous voyez et ne [les] ont pas vues, et entendre les choses que vous entendez et ne [les] ont pas entendues. » (Suite, § 86.)

Les disciples, même dans cet état de contentement surnaturel où ils étaient, savaient-ils bien apprécier tant de grâces ? Jésus les invite à y songer. Les prophètes et les saints rois du passé avaient à tous les yeux l'auréole, encadrés qu'ils étaient dans l'Écriture, loués par l'Esprit Saint. Et cependant ! Toute leur grandeur était dans leur désir, le désir de voir et d'entendre ce que les petits voyaient et entendaient.

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN - PARABOLE DU BON SAMARITAIN (157-158)

Lc 10. 25 Et voici qu'un docteur de la Loi se leva, disant afin de l'éprouver : « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? (cf. 18, 18, § 216) » 26 Il lui dit : « Dans la Loi qu'y a-t-il d'écrit ? qu'y lis-tu ? » 27 Il répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. »

28 Il lui dit : « Tu as bien répondu ; fais cela, et tu vivras. »

29 Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ?

Mc 12. 28 Et s'étant approché, un des scribes, qui avait entendu leur discussion [et] vu qu'il leur avait bien répondu, lui demanda : « Quel commandement est le premier de tous ? » 29 Jésus répondit : « Le premier, c'est : Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur ; 30 et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout » ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit et de toute ta force. – 31 Le second [est] celui-ci : Tu aimeras ton pro-chain comme toi-même. – Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là. »

32 Et le scribe lui dit : « Maître, tu as parfaitement bien dit qu'il est unique, et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui, 33 et [que] de L'aimer de tout son cœur, et de toute son intelligence et de toute sa force, et [que] d'aimer le prochain comme soi-même vaut beaucoup mieux que tous les holocaustes, et que [tous] les sacrifices. »

34a Et Jésus, voyant qu'il avait répondu sagement, lui dit :

Mt 22. 34 Or les Pharisiens, ayant appris qu'il avait imposé silence aux Sadducéens, se groupèrent autour de lui. 35 Et l'un d'eux – un docteur – lui demanda dans l'intention de le mettre à l'épreuve : 36 Maître, quel [est le plus] grand commandement dans la Loi ? » 37 Il lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit. 38 C'est le [plus] grand et [le] premier commandement. 39 Le second lui [est] semblable : Tu aimeras ton pro-chain comme toi-même. 40 De ces deux commandements toute la Loi dépend et les Prophètes. » (Suite, § 242.)

« Tu n'est pas loin du Royaume de Dieu. » (34[b], § 241.)

On entendait Jésus prêcher l'avènement prochain du règne de Dieu sur la terre. On savait que le terme de ce règne devait être pour chacun la vie éternelle, et sur ce point il ne manifestait aucune divergence avec les Pharisiens. Toutefois il recommandait une justice meilleure que la leur, il dispensait de la pratique de leurs observances de surcroît. Aurait-il porté l'audace jusqu'à promulguer de nouveaux commandements ou à abroger les anciens ? Sans énoncer un soupçon si outrageant, un scribe, ou docteur de la Loi, voulut s'assurer du contraire, et demanda au nouveau Maître avec une apparente docilité : « Maître, que dois-je *faire* pour posséder la vie éternelle ? » – Il s'agit de pratique. Sans hésiter, Jésus le renvoie à la Loi ; qui pourrait songer à chercher ailleurs la réponse ? « Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? » Et comme s'il poursuivait un problème d'exégèse avec un confrère : « Qu'y lis-tu ? »

Le docteur accepte cette invitation polie à montrer son savoir. Il cite aussitôt l'Écriture, avec un à propos étonnant car, au passage sur l'amour de Dieu[143] que chaque Juif devait réciter deux fois par jour, il joint le précepte de l'amour du prochain[144], combinaison qui ne se trouve pas dans les textes rabbiniques, et où l'on serait tenté de voir un procédé de composition de saint Luc attribuant à un scribe la doctrine promulguée par le Sauveur dans les évangiles de saint Matthieu et de saint Marc[145] comme point de départ acquis d'un enseignement plus complet. Le scribe récite donc comme le commandement essentiel : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » C'était la propre pensée du Christ ; il répliqua donc : « Tu as bien répondu ; fais cela et tu vivras. »

Interrogé, et d'une façon qui paraissait sincère, Jésus a rempli l'office de Maître avec autorité, sans laisser la moindre prise à la malveillance. Son inter-locuteur ne put consentir à être congédié comme un écolier dont on est satisfait ; sa question n'était pas en somme si facile à résoudre ! Et Jésus qui tranchait les choses si aisément n'avait sans doute pas vu la grosse difficulté que renfermait la solution acceptée en principe : « Et qui est mon prochain ? » L'Écriture l'avait donné à entendre : le prochain, c'était d'abord tout Israélite, passant pour descendant d'Abraham. Mais on n'ignorait pas entièrement les mélanges qui s'étaient produits au cours des

siècles. Des étrangers étaient venus au pays des Israélites, habitant avec eux, vivant de leur vie ; ceux-là aussi étaient-ils vraiment le prochain ? Il est vrai que, depuis la décadence des cités grecques après les conquêtes d'Alexandre, et sous l'influence des philosophes stoïciens, le vieux concept étroit du citoyen de chaque cité s'était élargi : la cité de tous les hommes était le monde. Mais en fait les guerres avaient recommencé, aussi atroces que jamais, et l'esclavage était devenu plus dur. Le club des philosophes n'y pouvait rien et au fond s'en désintéressait. Le nouveau principe, méconnu partout dans la pratique, n'avait même pas pénétré chez les Juifs. Malgré tous leurs efforts, les savants Juifs modernes n'ont pu découvrir dans toute leur littérature ancienne rien qui ressemble vraiment à l'amour de tous les hommes sans distinction de patrie. Si Jésus ne fut pas le premier à proclamer la solidarité de tous les hommes, il fut certainement le premier à entendre dans ce sens les textes de la Loi, à lui donner ainsi sa perfection. Bien plus, il fut simplement le premier à donner vie et fécondité à un principe spéculatif demeuré lettre morte, tant que l'amour du prochain n'eut pas été rattaché à l'amour de Dieu, son véritable foyer.

PARABOLE DU BON SAMARITAIN (158)

Lc 10. 30 Jésus reprit et dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Et il tomba entre les mains de brigands qui, l'ayant dépouillé, et de plus chargé de coups, s'en allèrent, le laissant à demi-mort.

31 Or, par hasard, un prêtre descendait sur cette route. Et l'ayant vu, il passa outre.

32 De même un Lévite aussi survint en cet endroit, [le] vit et passa outre.

33 Or un Samaritain, qui était en voyage, vint près de lui. Et à cette vue, il
fut ému.34 Et s'étant approché, il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin. Puis, l'ayant hissé sur sa propre monture, il le conduisit à l'hôtellerie et
prit soin de lui. 35 Et le lendemain, sortant deux deniers, il les donna à l'hôtelier et dit : « Prends soin de lui. Et ce que tu dépenseras en plus, je te le rendrai à mon retour. »

36 Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des brigands ? »

37 Il dit : « Celui qui a exercé la charité envers lui. » Jésus lui dit : « Va ; toi aussi, fais de même. »

Selon son habitude de fournir, des plus hautes questions, des solutions imagées et concrètes, à cette interrogation : « Et qui est mon prochain ? » Jésus répondit par une parabole. Le thème lui en fut fourni par les dangers de la route de Jéricho, sur laquelle les habitants de Jérusalem ne s'aventuraient guère sans crainte d'être détroussés. Selon toute apparence le dialogue se tenait sur une des hauteurs dominant la ville sainte, d'où l'on aperçoit si nettement la tache rouge, simple suintement de manganèse, qui avait donné son nom à la « Montée du rouge », ou, comme ont compris les Arabes, « du sang[146] », à moitié chemin entre Jérusalem et Jéricho, véritable coupe-gorge.

Jésus raconte donc qu'un homme descendait à Jéricho, plus basse que Jérusalem de près de douze cents mètres. Le chemin traverse le désert. Il était facile aux Bédouins campés dans les vallées voisines de couper la route, non pour tuer, mais pour dévaliser les voyageurs. On ne les rouait de coups que s'ils résistaient. Ce fut le cas de notre voyageur, demeuré sur place à demi-mort, dépouillé de sa bourse et de sa monture. Un prêtre survint, puis un lévite ; ils passèrent outre, et prestement. Vivant de la dîme, ils auraient dû se montrer plus charitables que d'autres : ceux qui les nourrissaient étaient certes leur prochain ; ils ne se demandent même pas si le blessé est Israélite. Et voici un Samaritain, de ce petit peuple que les Juifs détestaient plus que tous les autres, et qui d'ordinaire le leur rendait bien. Il ne se dit pas que l'endroit est peu sûr, il ne craint pas de perdre son temps, il ne plaint pas sa peine. Voyageant loin de chez lui, il a dans sa sacoche du vin et de l'huile : il en verse sur les plaies qu'il bande comme il peut, il installe le blessé sur sa propre monture, se résignant à aller lentement en le soutenant de son mieux. Arrivé à l'hôtellerie – peut-être celle qui marque la moitié de la route sur un col, et qui existe encore, le *Khan* du Bon Samaritain, – il prend soin de son volé. Il n'avait pas beaucoup d'argent sur lui, de crainte des larrons, mais enfin il tire de sa ceinture deux deniers, le prix de deux jours de travail ; il paiera le reste à son retour. Et Jésus conclut : « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs ? » – La question n'est pas formulée comme on s'y serait attendu. Le prochain, d'après la question posée au début, c'est celui envers qui on doit exercer la miséricorde. L'application

intervertit les rôles : c'est une des surprises de la parabole sémitique. Pourtant le sens est clair. Tu veux savoir quel est le prochain ? Demande-le à chacun de ces trois hommes ! Les deux premiers ne s'en soucient guère. Le troisième, le Samaritain te répondra : c'est celui qui a besoin d'un secours, quelle que soit sa nationalité ou sa croyance ; à l'occasion tout homme est notre prochain, et nous sommes aussi son prochain. Le scribe ne s'y méprit pas. Celui qui savait ce qu'est le prochain, c'est celui qui a exercé la charité. Jésus lui dit : « Va, toi aussi fais de même. »

Quelle date dans l'histoire de l'humanité que ce simple dialogue !

MARIE ET MARTHE (159)

Lc 10. 38 Or, comme ils étaient en voyage, lui entra dans un certain bourg. Une femme, nommée Marthe, le reçut (dans sa maison).

39 Elle avait une sœur, nommée Marie. [Celle-ci] s'était même assise aux pieds du Seigneur. Et elle écoutait sa parole.

40 Marthe était distraite par les nombreux soins du service, lorsqu'[enfin] s'étant présentée, elle dit : « Seigneur, tu n'es pas en peine que ma sœur me laisse seule pour assurer le service ? Dis-lui de venir à mon aide. »

41 Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et te troubles en vue de beaucoup de choses, 42 alors qu'il n'en faut que peu ou [même] une seule. Car Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »

La parabole du bon Samaritain suggérait le voisinage de Jérusalem, d'où l'on voit la « Montée du sang », invisible de Jéricho. Le charmant épisode des deux sœurs, Marthe et Marie, nous laisse au même endroit. Saint Luc qui l'a rapporté ne dit pas le nom du bourg : mais Marthe et Marie sont sûrement celles dont a parlé saint Jean[147] et qui demeuraient à Béthanie, à quinze stades de Jérusalem, à l'orient.

À ce moment Jésus poursuivait sa course apostolique. Selon l'ordre apparent de saint Luc, c'était après le retour des soixante-douze disciples, mais il a peut-être placé le retour aussitôt après la mission pour achever ce sujet, se réservant de dire ensuite ce que Jésus avait fait dans l'intervalle.

Le Maître arrive donc dans une maison où il était déjà connu et aimé. On disait : la maison de Marthe, sûrement parce qu'elle était l'aînée, peut-être aussi parce que son caractère et ses aptitudes en avaient fait la

maîtresse de maison. Elle se donna donc aux soins que requérait l'hospitalité, soins sacrés pour les orientaux, et qui ne lui permirent pas de demeurer auprès de Jésus. Il était venu pour annoncer la bonne parole, il y vaquait, et Marie, assise à ses pieds, l'écoutait. Très active, Marthe aurait suffi à la besogne, mais sa sœur se rendait-elle compte de l'importance de cet office, puisqu'elle ne venait pas l'aider, comme si les choses allaient toutes seules ? Avec une familiarité qui marque des rapports déjà anciens, elle veut s'assurer si Jésus n'est pas plus sensible à la peine qu'elle se donne : « Seigneur, vous êtes indifférent à ce que ma sœur me laisse seule faire le service ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. » La bonne Marthe à ce moment passait un peu la mesure, car son empressement tournait à la critique. Le Seigneur répondit aimablement : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de beaucoup de choses et vous vous troublez, alors qu'il suffit de peu de choses ou même d'une seule. » – Parle-t-il du pain qui suffit à lui seul pour un repas, ou de la Parole, aliment substantiel de l'âme ? – Quant à obliger Marie à s'occuper des soins de Marthe, si opportuns qu'ils soient, le Seigneur s'y refuse : « Car Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. » Cette bonne part, la meilleure, c'est de se rapprocher très près de Jésus pour l'entendre parler au cœur[148]. Et telle est l'autorité de la moindre parole du Sauveur, qu'à la simple pratique des bonnes œuvres l'Église a toujours préféré la vie qui écoute la parole de Dieu par la lecture, la méditation et la prière. Elle a surtout compris que la vie d'œuvres devait avoir pour principe l'union à Dieu dans la prière ; alors tout est dans l'ordre. Aussi bien la supériorité d'un genre de vie n'implique pas la plus grande sainteté de tous ceux qui s'y engagent ; le plus aimé est celui qui aime le plus.

LE NOTRE PÈRE (160)

Lc 11. 1 Et il advint, comme il était en prière dans un certain lieu, que, lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean aussi [l'a] appris à ses disciples. »
2 Il leur dit : « Lorsque vous prierez, dites :

Père,
que ton nom soit sanctifié,
que ton règne arrive ;

Mt 6. 7 « Or, lorsque vous priez, ne bredouillez pas, comme les gentils, car il leur semble qu'ils seront exaucés grâce à leur flux de paroles. 8 Ne leur ressemblez donc pas ; car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui ayez demandé.

9 Vous donc, priez ainsi :

Notre Père qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié ;

10 que ton règne arrive ;

que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ;

3 donne-nous chaque jour notre pain de chaque jour ;	11 donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ;
4 et remets-nous nos péchés, car nous-mêmes remettons à ceux qui nous doivent ;	12 et remets-nous nos dettes comme nousmêmes remettons à ceux qui nous doivent ;
et ne nous induis pas en tentation. »	13 et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal.
Mc 11. 25 « Et quand vous êtes debout pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, remettez, afin que votre Père qui [est] dans les cieux vous remette aussi vos manquements. (26 Or si vous ne remettez pas, votre Père qui [est] dans les cieux ne vous remettra pas non plus vos manquements. » (Suite, § 236.)	(Mt.) 14 Car si vous remettez aux hommes leurs manquements, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; 15 mais, si vous ne remettez pas aux hommes leurs manquements, votre Père ne vous remettra pas non plus vos manquements. (Suite, § 69.)

En quittant Marie et Marthe, Jésus poursuivit sa route avec les disciples les plus intimes demeurés auprès de lui. À un moment, il s'arrêta pour prier. Les disciples se disaient : « Comme il prie ! » Et ils s'étonnaient qu'il ne leur eût point encore appris à prier, comme Jean avait fait pour ses disciples. Lorsque Jésus eut terminé, ils s'en plaignirent à lui, et il combla leur demande en leur enseignant le *Notre Père*.

Telle est l'introduction de saint Luc[149]. Elle est tout à fait vraisemblable, et nous apprend qu'il faut déjà demander pour obtenir de savoir prier. Rien n'empêche d'y ajouter l'avertissement contenu dans saint Matthieu, sur l'inconvénient des prières multiples rabâchées. Les Apôtres s'attendaient probablement à ce que Jésus leur enseignât une longue prière, au moins aussi longue que les bénédictions de la prière juive[150], sans parler du flux de paroles des païens mettant les dieux au courant de leurs petites affaires, et s'efforçant de les gagner à leurs intérêts. Non, notre Père connaît nos besoins. Il suffira donc d'une courte formule, pour rendre gloire à Dieu et

implorer son secours tel qu'il est nécessaire à tous. Ce ne sont pas seulement les désirs particuliers qui sont passés sous silence : l'adjuration si instante et si touchante des Juifs en faveur d'Israël a disparu. Comme la charité doit être universelle, la prière est censée prononcée par tous les fidèles à la fois, s'adressant au seul vrai Dieu, qui est leur Père à tous. Ils diront donc[151] :

Notre Père, qui êtes aux cieux : – non point notre Maître, ni notre Roi, mais notre Père ; habitant plus haut que notre pensée ne peut atteindre, ou plutôt nos âmes où vous demeurez ;

Que votre nom soit sanctifié : – que vous soyez reconnu de tous comme la perfection infinie, et la source de toute perfection ;

Que votre règne arrive : – cette large effusion de votre grâce, que nous atten-dons de vous ;

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : – puisque votre règne s'établit et se dilate dans la mesure où votre volonté est obéie par nous.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour : – celui qui nourrit le corps, et celui qui nourrit l'âme ;

Et remettez-nous nos dettes comme nous-mêmes remettons à ceux qui nous doivent : – c'est-à-dire pardonnez-nous nos offenses, non pas dans la mesure où nous pardonnons, marchandage insolent et imprudent, mais pardonnez-nous parce que nous pardonnons ;

Et ne nous induisez point en tentation : – que votre Providence, propice à notre prière, ne nous laisse pas engagés dans des occasions de pécher dangereuses pour notre faiblesse ;

Mais délivrez-nous du mal : – du mal physique, si douloureux et si déprimant à moins que votre secours ne nous conduise au parfait abandon ; du mal moral par votre lumière, votre pardon, et votre appui.

Une élévation vers le Père, trois désirs de l'âme, unie à ce Père par l'amitié, et qui veut son bien à lui, dont son bien à elle est l'épanchement qui lui retourne en gloire ; trois demandes de l'indigence et de la faiblesse qui trouve sa force en Dieu, telle est cette prière. Elle suppose la révélation de l'Ancien Testament, que Jésus n'est point venu abroger, mais elle la complète et l'affranchit des lisières d'un nationalisme étroit et dédaigneux. Les Juifs, comme particuliers, s'étaient élevés au-dessus des Gentils par leur foi en Dieu et le sentiment de la valeur incomparable des biens

religieux, mais dans leur prière c'est la nation qui priait, et elle allait ajouter une prétendue bénédiction spéciale pour maudire les chrétiens[152].

La prière enseignée par le Seigneur est la prière de l'Église, qui ne connaît ni Juifs, ni Gentils, qui bénit les nations comme les familles, mais les veut toutes filles du même Père.

Dans quel lieu Jésus a-t-il appris à ses disciples cette prière ? Dès le IVe siècle on vénérait au mont des Oliviers le lieu des enseignements de Jésus : une grande et belle basilique, nommée l'Éléona, y consacrait ce souvenir. On entendait surtout par là le discours sur les fins dernières, authentiquement placé par les évangélistes synoptiques au mont des Oliviers. Probablement on y comprenait aussi le *Pater*, nommé expressément dès le IXe siècle. Il y retentira de nouveau dans la basilique du vœu universel au Sacré Cœur de Jésus, monument de la réconciliation des peuples après la grande guerre[153].

PARABOLE DE L'AMI IMPORTUN (161)

Lc 11. 5 Et il leur dit : « Qui de vous, s'il a un ami et qu'il vienne le trouver au milieu de la nuit et lui dise : "Ami, prête-moi trois pains, 6 car un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir" 7 et que celui-là réponde de l'intérieur : "Ne me cause pas d'ennuis ! la porte est déjà fermée ; et mes enfants sont au lit, avec moi : je ne puis me lever pour te donner"… 8 Je vous l'affirme, fût-il [résolu] à ne pas se lever et à [ne pas] donner à cause qu'il est son ami, à cause de l'importunité de [son ami], il se lèvera [et] lui donnera tout ce dont il a besoin. »

Il importe de savoir comment prier. Mais quand nous savons ce que nous devons demander à Dieu, il faut aussi que nous soyons convaincus de l'efficacité de cette prière. Si elle est ce qu'elle doit être, elle est toujours exaucée. Le second enseignement est bien à sa place après le premier, pour éviter l'illusion d'une sorte de violence exercée sur la divinité par la formule quelle que soit la fin qu'on se propose, ce qui serait un rite de magie plutôt qu'un acte de religion. Le contexte de saint Luc est donc excellent, et il est vraisemblable que Jésus lui-même a suivi cet ordre en instruisant ses disciples[154]. C'est selon sa manière familière qu'il résout ce problème que les philosophes abordent avec anxiété : Dieu tient-il compte

de nos demandes ? Sa sagesse infinie, qui a tout réglé une fois pour toutes, changera-t-elle ses plans parce qu’une infime créature le désire ? Sa toute-puissance est-elle à nos ordres ? Jésus ne répond pas à ces questions. La bonté saura tout concilier ; c’est son secret. Et Lui sait que nous pouvons compter sur la Bonté. Les hommes exaucent une prière même importune : combien plus Dieu est-il prompt à nous exaucer ! C’est ce que rend sensible une parabole.

La nuit est venue. Un homme a fermé sa porte. Sa femme a étendu par terre les nattes et les couvertures. Ils sont maintenant couchés, ainsi que les enfants gisant peut-être près de l’entrée. On frappe, et l’entretien s’engage à travers les fentes de la porte : « Ami », dit le visiteur, « avance-moi trois pains, car un de mes amis m’est arrivé de voyage et je n’ai rien à lui offrir ». Ce prêt est un service qui ne se refuse pas entre pauvres gens. Mais voilà ! Les enfants sont endormis, il faudra déranger les couvertures qui bloquent la huche au pain et la porte, et pour cela faire lever les dormeurs… Vraiment l’ami est indiscret, et de quoi s’avise l’autre ami en voyageant si tard ?

Mais, si le quémandeur charitable continue son tapage, le mal est fait, tout le monde est réveillé ou va l’être ; mieux vaut le satisfaire pour s’en débarrasser.

Aucune conclusion, le nom de Dieu n’est pas prononcé. Oserait-on lui prêter des sentiments aussi mesquins que ceux de l’ami mal complaisant, qui cède pour qu’on le laisse tranquille ? Le philosophe proteste plus fort que jamais. Mais le cœur a compris. La prière instante, qui ne se lasse pas, est irrésistible. On sait bien que Dieu ne cédera pas pour avoir la paix ; on apprend du Fils, qui connaît si bien le Père, qu’il ne paraît sourd à nos instances que pour nous obliger à persévérer dans la prière qui nous est si bonne.

LA PRIÈRE SERA TOUJOURS EXAUCÉE (162)

Lc 11. 9 « Et moi, je vous dis : Demandez, et
l’on vous donnera. Cherchez, et vous trouverez.
Frappez, et l’on vous ouvrira. 10 Car quiconque
demande, reçoit, et celui qui cherche, trouve ; et à
qui frappe, on ouvrira.
11 Si le fils de l’un d’entre vous demande à
son père (du pain, lui donnera-t-il une pierre ? Ou

Mt 7. 7 « Demandez, on vous donnera.
Cherchez, et vous trouverez. Frappez, et
l’on vous ouvrira. 8 Car quiconque
demande, reçoit ; et celui qui cherche,
trouve ; et à qui frappe, on ouvrira.
9 Si le fils de l’un d’entre vous lui
demande du pain, lui donnera-t-il une

s'[il lui demande]) un poisson, lui donnera-t-il à la place du poisson un serpent ? [12] Ou s'il [lui] demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ?

[13] Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le prient ! »

pierre ? [10] Ou s'il [lui] demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?

[11] Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui [est] dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le prient ! » (Suite, § 64.)

Car toute prière est exaucée. Demandez, et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Demander, chercher, frapper, sont des conditions indispensables ; la prière est donc nécessaire. Est-elle efficace ? Dans le cours de la vie on demande souvent sans obtenir, on cherche sans trouver, on frappe et la porte reste close. Il n'en est pas ainsi auprès de Dieu. Ceux qui prient sont des fils, puisqu'ils s'adressent au Père : « Si le fils de l'un d'entre vous demande à son père du pain, lui donnera-t-il une pierre ? Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? » Ou un scorpion au lieu d'un œuf ? Et pourtant vous n'êtes guère bons ! « Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le prient », c'est-à-dire, comme explique saint Luc, cet Esprit Saint qui s'écoule en eux à mesure qu'ils prient, pour les rendre semblables au Père ! C'est en la bonté qu'on a foi, c'est la bonté qui se donne. Comment cela se concilie-t-il avec l'immutabilité de Dieu ? Assurément il est immuable, mais son dessein immuable n'a pas été pris sans le conseil de sa Bonté.

GUÉRISON DE DEUX AVEUGLES ET D'UN MUET (163)

[155] Cf. 164 et 225 Mt

9. [27] Et Jésus s'éloignant de là, deux aveugles le suivirent en criant et disant : « Aie pitié de nous, Fils de David ! »

[28] Et quand il fut entré dans la maison, les aveugles s'approchèrent de lui.

Et Jésus leur dit : « Croyez-vous que je puis faire cela ? »

Ils lui disent : « Oui, Seigneur ! » 29 Alors, il leur toucha les yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » 30 Et leurs yeux s'ouvrirent.

Et Jésus leur dit avec sévérité : « Prenez garde que personne ne [le] sache ! »

31 Mais eux, une fois sortis, le firent connaître dans toute cette contrée.

32 Eux sortis, voici qu'on lui amena un homme muet démoniaque.

33 Et le démon chassé, le muet parla.

Et les foules furent dans l'admiration, disant : « Jamais rien de tel n'est apparu en Israël ! »

34 Mais les Pharisiens disaient : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » (Suite, § 101.)

EXPULSION D'UN DÉMON. CALOMNIE DES PHARISIENS (164)

Lc 11. 14 Et il chassait un démon muet. Or il arriva, lorsque le démon fut sorti, que le muet parla. Et les foules furent dans l'admiration.		Mt 12. 22 Alors lui fut amené un démoniaque aveugle et muet. Et il le guérit, de sorte que le muet parlait et voyait. 23 Et toutes les foules stupéfaites, disaient : « Serait-ce donc là le Fils de David ? »
15 Mais quelques-uns d'entre eux parlèrent [[obstinés]] en ces termes : « C'est par Béelzéboul, le prince des démons, qu'il chasse les démons. » 16 D'autres, pour le tenter, lui demandaient un signe [venu] du ciel (cf. § 118).	Mc 3. 22 Et les scribes qui étaient descendus de Jérusalem disaient : « Il est possédé de Béelzéboul », et : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. »	24 Ce qu'ayant entendu, les Pharisiens dirent : « Celui-là ne chasse les démons que par le Béelzéboul, prince des démons. » (cf. 9, 32-34 au § précédent.)

L'instruction sur la prière fut interrompue par l'arrivée d'un groupe. On amenait à Jésus un homme à la fois muet et aveugle. La cécité ne semble pas avoir jamais été attribuée à une influence démoniaque. Aussi saint Matthieu dit que Jésus guérit cet homme[156] dont la vue redevint saine. En

même temps il chassa le démon, qui d'après saint Luc était cause du mutisme[157]. On voit donc ici, plus clairement que pour l'épileptique, un cas où la maladie et la possession affectaient la même personne. Les scribes qui étaient descendus de Jérusalem[158], loin d'être reconnaissants de cette faveur insigne, en profitèrent pour affirmer de nouveau ce qu'ils venaient de dire méchamment à la fête des Tabernacles, que Jésus était possédé du démon. Ce démon, disent-ils maintenant, est Béelzéboul, le prince des démons, et c'est ce qui lui donne le pouvoir de chasser les démons, obligés d'obéir à leur maître.

L'injure, déjà atroce dans une discussion passionnée, était froidement venimeuse en réponse à un acte de bonté. Ils ne disent pas Satan, l'adversaire, nom qui avait une certaine grandeur, mais Béelzéboul, pour exprimer leur mépris. C'était en effet un nom de leur fabrique, avec la subtilité malicieuse de gens habitués à peser les syllabes. Baal ou Béelzéboub[159], le dieu d'Accaron, était prononcé Béelzéboul, avec le sens de « dieu du fumier » dans l'araméen qu'on parlait alors. Le sobriquet injurieux du prince des démons retombait sur Jésus.

JÉSUS A LE DROIT DE CHASSER LES DÉMONS (165)

Lc 11. 17 Mais lui, connaissant leurs réflexions, leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même est désolé et les maisons tombent l'une sur l'autre. 18 Si [donc] Satan aussi est divisé contre lui-même, comment tiendra son empire ? Puisque vous dites que c'est par Béelzéboul que je chasse les démons. 19 Mais, si moi, c'est par Béelzéboul que je chasse les démons, vos fils par qui [les] chassent-ils ? Aussi seront-ils eux-mêmes vos juges. 20 Mais si je chasse les démons par le doigt de Dieu, c'est donc que le règne de Dieu sur vous est arrivé. 21 Lorsque le fort armé garde son palais, ce qu'il possède est en sûreté. 22 Mais qu'un plus fort que lui survienne et le vainque, il lui enlève tout l'arsenal où il mettait sa	Mc 3. 23 Et les ayant appelés, il leur disait en paraboles : « Comment Satan peut-il chasser Satan ? 24 Et si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne peut se maintenir. 25 Et si une maison est divisée contre ellemême, cette maison-là ne pourra pas tenir. 26 Et si [donc] Satan se lève contre lui-même et se divise, il ne peut tenir : il est fini.	Mt 12. 25 Mais, connaissant leurs pensées, il leur dit : « Tout royaume divisé contre luimême est désolé. Et toute ville ou maison divisée contre ellemême ne tiendra pas. 26 Et si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même. Comment donc tiendra son empire ? 27 Et si moi, c'est par Béelzéboul que je chasse les démons, vos fils par qui [les] chassent-ils ? Aussi seront-ils eux-mêmes vos juges. 28 Mais si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, c'est donc que le

confiance, et il distribue ses dépouilles.

23 Qui n'est pas avec moi, est contre moi ; et qui n'amasse pas avec moi, dissipe. » (Suite, § 167.)

27 Mais nul ne peut entrer dans la maison du fort et piller ses meubles, si d'abord il ne lie le fort. Et alors il pillera sa maison. »

règne de Dieu sur vous est arrivé.

29 Ou bien comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison du fort et piller ses meubles, si d'abord il ne lie le fort ? Et alors il pillera sa maison.

30 Qui n'est pas avec moi, est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi, dissipe. »

Une attaque aussi violente, autorisée par la personnalité des docteurs, était de nature à détourner de Jésus des volontés bien disposées. C'est avec les scribes eux-mêmes qu'il fallait s'en expliquer. Il les appelle et leur demande vivement, en nommant Satan par son nom : « Comment Satan peut-il chasser Satan ?[160] » Les choses se passent-elles ainsi dans l'ordre politique ou social ? Toute division y est une cause de ruine : quand un royaume est en proie aux guerres civiles, quand les membres d'une famille sont divisés[161], c'en est fait de ce royaume et de cette maison. Vous supposez que Satan chasse Satan, qu'il prend parti contre lui-même : ce serait de sa part préparer la fin de sa domination. Si on le croit vaincu, il l'est déjà, car son empire vient de son prestige et de la crainte qu'il inspire.

Jusqu'à ce moment les Juifs n'en doutaient pas. Ils attachaient une grande importance aux exorcismes. Expulser Béelzéboul était un triomphe. Les scribes vont-ils prétendre que leurs disciples se trompent en cela ? Ce qu'ils diront pour se justifier sera la condamnation de leur calomnie contre Jésus. Il n'y a que deux pouvoirs : le règne de Dieu et la tyrannie de Satan. On ne peut abattre Satan que par la puissance ou dans l'Esprit de Dieu. – Si Jésus chasse tant de démons, et sans exorcismes compliqués, c'est donc que Dieu agit en lui avec plus d'empire et que son règne est déjà commencé. Et en effet, si Satan se laisse pour ainsi dire défaire en détail, si on lui arrache ses conquêtes, si on le chasse des lieux où il est installé, c'est donc qu'il est déjà vaincu. Jésus le rend sensible par un exemple très simple, tiré encore de l'ordre de la nature : « Comment un adversaire pourrait-il entrer dans la maison de l'homme fort et piller ses meubles, si d'abord il n'a enchaîné le

fort ? Alors seulement il mettra sa maison au pillage[162]. » Déjà donc Satan est vaincu, par le dessein de Dieu qui a envoyé son Fils dans le monde. Il ne faut plus que poursuivre cette défaite. La mission des soixante-douze disciples avait été un moment important de cette campagne, quand Satan tombait du ciel comme un éclair[163]. La lutte est engagée : il faut prendre parti. Le Maître avait recommandé à ses disciples l'indulgence envers ceux qui se permettaient d'invoquer son nom dans leurs exorcismes sans s'être mis au préalable à sa suite[164]. Mais combien différente est l'attitude des scribes ! De ceux-là on peut bien dire : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Et ne pas se joindre à Jésus pour acquérir avec lui, c'est dissiper[165].

LE BLASPHÈME CONTRE LE SAINT-ESPRIT (166)

† Lc 12. 10 « Et toute [personne] qui dira une parole contre le Fils de l'homme, [cela] lui sera remis ; mais à [celui] qui aura blasphémé contre l'Esprit Saint, il ne sera pas remis. » (Suite, § 174.)	Mc 3. 28 « En vérité je vous dis que tous les péchés seront remis aux enfants des hommes, et [même] les blasphèmes, tant qu'ils en auront proféré ; 29 mais quiconque blasphémera contre l'Esprit Saint, n'aura jamais de pardon, étant coupable d'un péché éternel. »	Mt 12. 31 « C'est pourquoi je vous [le] dis : tout péché et blasphème sera remis aux hommes ; mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas remis. 32 Et quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, [cela] lui sera remis ; mais quiconque [en] dira [une] contre l'Esprit Saint, [cela] ne lui sera remis ni dans ce siècle ni dans le [siècle] à venir. » (Suite, § 73.)
	30 Car ils disaient : « Il a un esprit impur. » (Suite, § 83.)	

Après cet avertissement qui pouvait s'appliquer à d'autres circonstances, Jésus indique avec force la gravité extrême de l'attitude que viennent de prendre les scribes. « En vérité, je vous le dis, tout sera pardonné aux enfants des hommes, les péchés et les blasphèmes, tant qu'ils en diront ; mais celui qui blasphème contre l'Esprit Saint n'a jamais de rémission, étant coupable d'une transgression éternelle[166]. » Paroles mystérieuses, qu'on ne sait comment expliquer !

Si Jésus avait eu l'intention de dire : tous les péchés sont rémissibles sauf le péché contre le Saint-Esprit, pourquoi n'aurait-il pas employé cette

formule si simple ? C'est celle à laquelle on est tenté d'aboutir par l'habitude d'une logique catégorique, alors que la pensée de Jésus, beaucoup plus nuancée, a en vue la disposition de l'âme envers Dieu. Il affirme que tous les péchés sont remis, même tous les blasphèmes : il y a donc une sorte de paradoxe à faire ensuite exception pour un seul, et cela invite l'auditeur à réfléchir. Tous les péchés sont remis : sans doute, à la condition que le coupable implore son pardon. Aucun Israélite ne pouvait douter de cette nécessité de la pénitence. Si donc un péché n'est jamais remis, ne serait-ce pas parce que, en vertu de sa nature propre, et tant qu'il dure, il exclut la pénitence ? C'est ainsi que l'entend l'Église, et c'est bien le sens du texte. Car ce péché, c'est le fait de celui qui blasphème contre le Saint-Esprit, l'offense directe et voulue qui se déclare hostile, qui rompt tous les liens. Or l'Esprit Saint ne représente pas ici autant la troisième personne de la Sainte Trinité, que l'attribut de Dieu qui pardonne. Quand le psalmiste supplie Dieu de lui remettre son péché, il lui dit : « Ne me rejette pas de ta face, ne me retire pas ton Esprit Saint[167]. » Tant qu'il n'a pas blasphémé la miséricorde, même pécheur, il n'a pas répudié tout contact avec l'Esprit Saint qui purifie du péché. Aussi Jean Baptiste avait désigné le Baptême de Jésus, qui devrait remettre réellement les péchés, comme le baptême dans l'Esprit Saint. Celui qui le blasphème ne veut donc pas être pardonné, et, comme dit saint Marc, « il est coupable d'un péché éternel », ce qui veut dire : il est engagé pour toujours, il est responsable à jamais du blasphème où il s'est ancré. C'est à cause de cette disposition que le péché ne sera jamais pardonné : il ne peut pas l'être ; si le pécheur a recours à la bonté, il cesse de blasphémer l'Esprit Saint. Donc les scribes eux-mêmes, après leur injure grossière, auraient pu obtenir leur pardon. Cependant c'est bien à cause de cet aveuglement volontaire, et du danger d'impénitence qui les menaçait, que Jésus leur adresse cet avis, car saint Marc ajoute : « parce qu'ils disaient : il a un esprit impur ». Attribuer au chef des démons, l'esprit impur par excellence, l'œuvre de l'Esprit Saint, cause de toute pureté, source de pardon et de vie, c'était blasphémer l'Esprit Saint, se mettre en dehors de la sphère du pardon. Jésus tint même à dire aux scribes[168] que Dieu était disposé à pardonner les propos contre le Fils de l'homme, c'est-à-dire contre lui, envoyé par le Père pour obtenir aux hommes leur pardon par le sacrifice de sa vie. N'était-ce pas se mettre hors de la voie du salut, s'exposer à la mort éternelle ? Saint Paul en était là, et pourtant il devint un

apôtre. D'autres l'imiteront, pourvu qu'ils ne s'obstinent pas à méconnaître, à blasphémer le privilège divin de la miséricorde !

DANGER D'UNE CONTRE-OFFENSIVE DE SATAN (167)

Lc 11. 24 « Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt des lieux arides, cherchant [un lieu de] repos et, ne [le] trouvant pas, alors il [se] dit : « Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. »

25 Et, venant il [la] trouve balayée et ornée.

26 Alors il s'en va et amène sept autres esprits plus méchants que lui. Puis ils entrent [là] et y demeurent. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

Mt 12. 43 « Or, lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt des lieux arides, cherchant [un lieu de] repos et il ne [le] trouve pas. 44 Alors il se dit : « C'est dans ma maison que je retournerai, d'où je suis sorti. »

Et, venant, il [la] trouve vide, et balayée et ornée.

45 Alors il s'en va et amène avec lui sept autres esprits plus méchants que lui. Puis ils entrent [là] et y demeurent. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Ainsi en sera-t-il aussi de cette génération mauvaise. » (Suite, § 83.)

Mettant à profit le saisissement qu'avait causé l'expulsion des démons, Jésus se sert des audacieuses pratiques des esprits mauvais pour donner à ceux qui l'entouraient le plus utile enseignement. On ne saurait trop le redire, le grand obstacle à la prédication du règne de Dieu, tel que Jésus l'annonçait, c'était l'orgueil des chefs religieux, un sentiment de satisfaction d'eux-mêmes, de contentement de leur situation morale, tout à fait opposé à l'esprit de pénitence, préambule obligé du règne de Dieu. Jésus était venu apporter le pardon, mais il fallait le demander et avant tout se sentir coupable. Les Juifs, eux, se sentaient supérieurs aux Gentils, étant installés dans la maison de Dieu purifiée des fautes anciennes, ornée des faveurs divines.

Or ils auraient dû savoir que l'ennemi du genre humain ne désarme jamais. Chassé, il revient à la charge, et la défaite est ensuite plus lamentable. Le maître aurait pu tirer sa comparaison de ce qui se passe entre les hommes, lorsqu'un peuple, d'abord vaincu, s'entraîne avec résolution et triomphe d'un adversaire amolli, trop confiant dans ses propres forces.

Mais il préfère mettre en scène un esprit du mal, qui se serait installé chez un homme par le fait de la possession. Cet état, en lui-même, n'implique pas que le possédé soit coupable. On ne verra donc pas dans ce qui suit la description du pécheur réconcilié par la pénitence, enrichi par la

grâce, et qui retomberait par sa faute dans des rechutes plus graves. Le Sauveur appelle plutôt l'attention sur l'indomptable énergie d'un adversaire que rien ne déconcerte. Expulsé d'une maison où il était bien, il est réduit à s'enfuir dans les lieux arides, c'est-à-dire dans ce désert de Juda que les auditeurs avaient probablement sous les yeux. Il n'y découvre aucun abri confortable. Mû par le désir de retrouver ses aises, il revient, épie, se rend compte que la maison qu'il avait laissée dans le désordre a été balayée, mise en bon état ; elle est libre. Mais il lui faut du renfort. Il va chercher sept drôles pires que lui, et ils s'installent en maîtres. Le pauvre possédé, représenté par la maison, a plus à souffrir qu'avant.

Ainsi, conclut saint Matthieu, en sera-t-il de cette génération coupable. En ce moment même, Satan, irrité de la victoire que Jésus remportait sur lui, livrait un dernier assaut à cette maison d'Israël, qui lui avait échappé, du moins en comparaison de son empire sur le paganisme. Parce qu'elle ne voulait pas voir le danger et faire pénitence, son sort serait pire qu'auparavant. Elle avait éprouvé, à la voix des prophètes, de l'horreur pour les antiques idolâtries ; endormie dans une fausse sécurité par ses docteurs, elle ne serait même pas réveillée de sa léthargie spirituelle par le coup de tonnerre du châtiment.

HEUREUSE LA MÈRE DE JÉSUS ! (168)

Lc 11. 27 Or il arriva que, lorsqu'il parlait ainsi, une femme élevant la voix du milieu de la foule lui dit : « Heureux le sein qui t'a porté ! et les mamelles que tu as sucées ! » 28 Mais lui dit : « Bien mieux : heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » [Cf. Lc 8. 21 « Ma mère, mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » § 83.]

Tout cela était triste et sombre ; voici un rayon de soleil. Les femmes prennent plus hardiment le parti de ceux qui sont outragés. Leur cœur les y invite, et elles ont leur franc-parler. L'une d'elles admire le calme de Jésus, le sang-froid de ses réponses, une parole qui domine de si haut la situation et qui ne menace que pour convertir. Naïvement elle pense qu'elle serait honorée d'être la mère d'un tel fils, qui pourrait bien être le Messie. Elle s'écrie : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont

allaité ! » Mais Jésus, empressé de détourner l'attention de lui pour la concentrer sur l'objet de sa mission : « Bien mieux : heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ! »

Il ne refuse pas la félicitation adressée à sa mère ; il y associe tous ceux qui ont bonne volonté. L'Église a repris à son compte la parole de cette femme : en parlant de la mère de Jésus, elle dit : « la bienheureuse Vierge Marie ». Elle aussi la juge moins heureuse d'avoir enfanté Jésus selon la chair que d'avoir été la vierge fidèle, avec la sainteté ineffable qui convenait à la Mère de Dieu.

JÉSUS LUI-MÊME EST UN SIGNE (169)

Lc 11. 29 La foule s'étant accrue, il se mit à dire : « Cette génération est une génération mauvaise ; elle demande un signe ; et aucun signe ne lui sera donné, si ce n'est le signe de Jonas. 30 Car, ainsi que Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme sera [un signe] pour cette génération. 31 La reine du Midi ressuscitera au Jugement avec les hommes de cette génération et les condamnera ; car elle est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon. Et il y a ici plus que Salomon ! 32 Les hommes de Ninive se lèveront au Jugement avec cette génération et la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas. Et il y a ici plus que Jonas ! »

Mt 12. 38 Alors quelques-uns des scribes et des Pharisiens lui adressèrent la parole en ces termes : « Maître, nous voulons voir de toi un signe. »

39 Il leur répondit : « Une génération mauvaise et adultère réclame un signe. Et aucun signe ne lui sera donné, si ce n'est le signe du prophète Jonas. 40 Car, de même que Jonas fut dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits. 41 Les hommes de Ninive se lèveront au Jugement avec cette génération et la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas. Et il y a ici plus que Jonas ! 42 La reine du Midi ressuscitera au Jugement avec cette génération et la condamnera ; car elle est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon. Et il y a ici plus que Salomon ! » (43-45, § 167.)

Insensiblement un grand nombre de personnes étaient venues se grouper autour de Jésus et de ses adversaires. Les plus acharnés avaient été réduits au silence, leur défaite étant achevée par l'intervention de la femme inconnue, donnant si franchement raison au Maître calomnié. Une parole vive et spontanée plaît au peuple. L'atmosphère était donc détendue. Cependant quelques-uns des scribes, moins passionnés, mais se posant

toujours en juges de la mission de Jésus, lui demandèrent de nouveau[169] d'en faire la preuve en donnant un signe dans le ciel. C'est ainsi que Samuel avait déchaîné le tonnerre et la pluie au temps de la moisson des blés[170], et qu'Élie avait fait tomber le feu du ciel[171], puis imposé une sécheresse de trois ans terminée à sa prière[172]. La première fois, Jésus avait nettement refusé ce signe du ciel. Sa résolution n'est pas changée. Il veut seulement expliquer plus clairement à cette génération insatiable que ses paroles et ses miracles sont un signe suffisant, et qu'elle est gravement coupable de fermer obstinément son cœur. Voir dans ces miracles, spécialement dans l'expulsion des démons, une action diabolique, c'était dépasser les limites ordinaires de la malice humaine. Mais, il faudrait encore rendre compte au jour du jugement de n'avoir pas vu un signe divin dans cette existence toute divine[173]. C'est ainsi que Jonas avait un signe pour les Ninivites, et ces idolâtres avaient fait pénitence, se montrant dociles à sa prédication. Et pourtant celui qui parlait ici, en pleine terre d'Israël, était plus grand que Jonas. La reine de Saba des extrémités de la terre était accourue, sur la simple réputation de Salomon, pour rendre hommage à sa sagesse. Et celui qui parlait devant eux était plus sage que Salomon. Mais ils demeuraient sourds aux paroles de vie, ils fermaient les yeux à l'évidence des miracles, et il leur fallait des signes à leur choix. C'était déjà la sommation faite à Dieu d'opérer un miracle devant les cinq classes de l'Institut. Or il les opère par bonté, et pour éclairer les âmes de bonne volonté ; il n'accepte pas de comparaître devant un tribunal d'experts.

COMMENT ON PEUT RECEVOIR LA LUMIÈRE QU'EST JÉSUS (170)

Lc	Mt
	Mt 5. 14 « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée.
Lc 11. 33 « Personne n'allume une lampe pour la mettre dans un caveau (ni sous le boisseau), mais sur le lampadaire, afin que ceux qui entrent voient la clarté (cf. 8, 16, § 87).	15 Et si l'on allume une lampe, on ne la place pas sous le boisseau, mais sur le lampadaire, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison (cf. § 87).
34 La lampe du corps, c'est ton œil. Lorsque ton œil est sain, tout ton corps aussi est éclairé ;	16 Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes

mais s'il est en mauvais état, ton corps aussi est dans les ténèbres.

35 Vois donc si la lumière qui est en toi n'est pas ténèbres !

36 Si donc ton corps entier est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, [combien mieux encore] sera-t-il éclairé tout entier, lorsque la lampe par son éclair t'illuminera ! »

œuvres et glorifient votre Père qui [est] dans les cieux ! (Suite, § 58.)

6. 22 La lampe du corps, c'est l'œil. Si donc ton œil est sain, tout ton corps sera éclairé ; 23 mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres.

Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, que [seront] les ténèbres ! » (Suite, § 199.)

Ainsi le véritable signe était donné. Mais on ne voulait pas le comprendre. Lorsque Dieu avait envoyé dans le monde cette lumière qu'était Jésus, ce n'était certes pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclairât tout homme entrant dans le monde. Pourquoi donc ne la voyait-on pas ? C'est qu'il ne suffit pas que la lumière brille, il faut encore que l'œil soit bien disposé ! Si l'œil est bon, tout le corps jouit par lui de la lumière ; s'il est en mauvais état, l'homme se croit dans les ténèbres. Tel était l'état des Pharisiens, mal disposés envers la lumière, et Jésus leur demande d'y réfléchir en soulignant la cause de leur erreur. Croyant avoir en eux la lumière, ils fermaient les yeux à la vraie lumière, et demeuraient dans l'obscurité. Ainsi, par des comparaisons familières, sur les confins indécis des choses sensibles et des réalités spirituelles, avec un jour ouvert sur les desseins de Dieu, Jésus proposait cette doctrine mystique que saint Jean a conservée sous des formules plus précises. Jésus est la lumière, mais une lumière qu'il faut d'abord désirer, une lumière qui grandit à mesure que l'homme se dépouille d'une fausse science et s'offre à ses rayons, tandis qu'elle est cachée aux superbes.

Ce qui est vrai essentiellement de Jésus l'est aussi de ses disciples. Il est la lumière du monde, ils sont aussi la lumière.

Jésus a affirmé plus clairement le premier point dans saint Jean[174], le second dans saint Matthieu[175]. Mais comment les disciples ont-ils reçu cette lumière qui ne leur appartient point en propre, si ce n'est, comme l'explique saint Luc, en ouvrant les yeux à la lumière qu'est Jésus, tandis que d'autres se cantonnent dans leurs ténèbres[176] ? C'est ainsi que ces notions de lumière et de ténèbres, qu'on dit propres à saint Jean, sont sorties de Jésus, par un rayonnement aux couleurs variées qui se ramène aisément à l'unité primitive. Dans le cas présent, saint Matthieu s'arrête à l'avertissement

mélancolique qui est comme un gémissement de Jésus : « Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres[177] ! »

Mais saint Luc envisage l'aspect joyeux : « Si donc ton corps entier est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, combien sera-t-il éclairé tout entier lorsque la lampe par son éclair t'illuminera[178] ! »

Saint Jean, parlant, comme nous croyons, en son nom propre, mais sûr de reproduire l'enseignement de Jésus, a tout résumé dans cette synthèse[179] : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, afin que ses œuvres ne soient pas connues pour ce qu'elles valent ; mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, de façon que ses œuvres soient manifestées comme faites en Dieu. » Ainsi nous confessons ne point savoir exactement dans quelles circonstances ni même dans quel enchaînement précis Jésus a donné cet enseignement sur la lumière ; mais nous en voyons le rayonnement et aussi le reflet.

LES PHARISIENS ET LES DOCTEURS DE LA LOI (171)

Lc 11. 37 Il parlait encore et voici qu'un Pharisien l'invite à déjeuner chez lui.

[Jésus] entra et se mit à table. 38 Ce que voyant, le Pharisien s'étonna qu'il ne se fût pas d'abord lavé, avant le déjeuner.

39 Le Seigneur lui dit : « Donc vous, Pharisiens, vous purifiez le dehors de la coupe et du plat ; mais votre intérieur est rempli de rapine et de malveillance. 40 Insensés ! est-ce que celui qui a fait le dehors n'a pas fait le dedans aussi ? 41 Toutefois donnez le contenu en aumône et voici que tout est pur pour vous.

[Mt 23. 25 « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui purifiez le dehors de la coupe et du plat, dont le contenu provient de la rapine ou de l'intempérance. 26 Pharisien aveugle ! purifie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que son extérieur aussi devienne pur. »]

42 Mais malheur à vous, Pharisiens, qui acquittez la dîme de la menthe, de la rue et de tous les légumes, et qui omettez la justice et l'amour de Dieu ! Mais, c'est ceci qu'il fallait pratiquer, sans omettre cela.

[23 Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui acquittez la dîme de la menthe et du fenouil et du cumin et qui avez passé sur les

43 Malheur à vous, Pharisiens, qui aimez à être assis au siège d'honneur dans les synagogues, et à être salués sur les places. (Cf. 20, 46, § 243.)

44 Malheur à vous, parce que vous êtes comme les tombeaux qu'on ne voit pas. Les hommes passent dessus sans le savoir. »

45 Or un des docteurs de la Loi prit la parole et lui dit : « Maître, en parlant de la sorte, tu nous outrages (nous) aussi. »

46 Mais il dit : « À vous aussi, docteurs, malheur ! parce que vous imposez aux hommes des fardeaux difficiles à porter, alors que vousmêmes, vous ne touchez pas aux fardeaux d'un seul de vos doigts.

47 Malheur à vous, qui bâtissez les tombeaux des prophètes, alors que ce sont vos pères qui les ont tués. 48 Donc vous êtes des témoins. Et vous donnez votre assentiment aux œuvres de vos pères : car eux les ont tués ; mais vous bâtissez…

49 Voilà pourquoi la Sagesse de Dieu, elle aussi, a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres. Et ils en tueront, et persécuteront, 50 afin que l'on redemande à cette génération le sang de tous les prophètes, [sang] qui a été répandu depuis la création du monde, 51 depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, mis à mort entre l'autel et la maison ! Oui, je vous [le] dis : [tout ce sang] sera redemandé à cette génération.

52 Malheur à vous, docteurs de la Loi, car vous avez dérobé la clef de la science ; vousmêmes n'êtes pas entrés, et vous avez empêché ceux qui entraient. »

points plus graves de la Loi, sur la justice, et la compassion et la bonne foi. C'est ceci qu'il fallait pratiquer, sans passer sur cela. »]

[6 « … ils aiment la première place dans les repas, et les premiers sièges dans les synagogues
7a et les salutations dans les places publiques. »]

[27 « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis, lesquels [vus] du dehors paraissent splendides, mais à l'intérieur sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes
d'immondices. 28 De la même façon, vous aussi, votre extérieur vous donne aux [yeux des] hommes l'apparence des justes, mais à l'intérieur vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité ! »]

[4 « Ils lient de lourds fardeaux et les mettent sur les épaules des hommes ; mais eux ne consentent pas à les remuer du doigt. »]

[29 « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez les tombeaux des
prophètes, et qui ornez les tombeaux des justes 30
et qui dites : « Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous n'aurions pas trempé nos mains
avec eux dans le sang des prophètes. » 31 Vous
vous rendez donc le témoignage que vous êtes les
fils de ceux qui ont tué les prophètes. 32 Et vous,
remplissez [donc] la mesure de vos pères ! »]

[34 « C'est pourquoi voici que je vous envoie des prophètes, et des sages et des scribes ; il en est que vous tuerez et crucifierez ; et il en est que vous flagellerez dans vos synagogues et que vous
poursuivrez de ville en ville ; 35 de façon que
retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à
mort entre le Naos et l'autel ! 36 En vérité, je vous
[le] dis : tout cela retombera sur cette génération. »]

[13 « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux ; car vous-mêmes n'entrez

pas, et vous ne laissez pas entrer ceux qui le voudraient. »]

SECOND DESSEIN DE PERDRE JÉSUS (172)

Cf. 53, 233, 239

Lc 11. [53] Et lorsqu'il fut sorti de là, les scribes et les Pharisiens commencèrent à être terriblement mécontents et à le faire parler sur divers sujets, [54] lui tendant des embûches pour surprendre quelque parole de sa bouche.

Le fait le plus saillant du ministère de Jésus, celui qui causa sa condamnation, c'est la divergence de son enseignement avec celui des Docteurs de la Loi qui appartenaient au parti des Pharisiens. Déjà, dans son discours inaugural, il avait clairement marqué sa voie sur un autre plan que le leur. Il n'était pas des leurs, ils s'en rendirent compte aussitôt. Pour mieux s'en assurer, ils l'épièrent, lui tendirent des pièges, essayèrent de le compromettre, de s'emparer de lui, de le faire lapider par surprise, ils poussèrent la haine jusqu'à le traiter de suppôt de Satan, alors qu'il travaillait au règne de Dieu dont ils se croyaient les représentants autorisés.

Assurément, vis-à-vis d'eux, Jésus était en état de légitime défense, et il avait bien le droit de les attaquer à son tour. Mais loin de nous la pensée d'attribuer ce mobile aux avertissements sévères qu'il adresse aux Pharisiens ! Étant la lumière, il devait se distinguer des ténèbres, et, puisque les Pharisiens prétendaient adorer le vrai Dieu qui était leur Père, montrer comment leur religion envers ce Dieu différait de la sienne. Il devait, dirions-nous, cette explication à ceux que ses adversaires détournaient de la voie qui mène à Dieu par l'amour. Le sentiment religieux des Pharisiens n'était guère que l'attitude du serviteur qui se contente de faire son service commandé, un service surtout extérieur, sans s'attacher à son maître. Et au lieu de témoigner de la charité aux ignorants qu'ils méprisaient, ils prétendaient s'acquitter de leur devoir envers eux en les assujettissant plus strictement au même service. Jésus désirait passionnément les éclairer, mais sa largeur de cœur leur paraissait incompatible avec cette science précieuse, qui leur avait coûté tant de veilles à scruter les textes, tant d'attention à recueillir auprès des maîtres la tradition héritée de génération en génération,

toujours plus touffue autour de la Loi. Il fallait le signaler comme une plante parasite qui épuise la sève d'un arbre : plus elle est forte et verdoyante, plus il se dessèche ou se pourrit.

Enfin Jésus était venu pour guérir les pécheurs. Les Pharisiens aussi étaient des pécheurs, mais inguérissables sans l'incision douloureuse et salutaire. Ce serait une erreur d'entendre ses « Malheur à vous ! » comme des malédictions ou des imprécations. L'imprécation primitive vouait aux dieux infernaux. Ce n'est pas le sens du terme « malheur à », non plus que du grec *ouai* ou du latin *vae*. On disait « malheur à moi », pour signifier : « que je suis malheureux de cette circonstance » ! C'est une expression de douleur, un gémissement anticipé dans le pressentiment du coup qui menace. Si le malheur d'un autre est mérité, le blâme se mêle le plus souvent à la tristesse qui naît de l'appréhension du châtiment ; pourtant un ami prévient d'avance le coupable, afin qu'il s'en préserve tandis qu'il est encore temps. Ainsi en usait le prophète Jérémie[180] : « Malheur à toi, Jérusalem ; tu restes impure, combien de temps encore ? »

Les prophètes avaient toujours employé ce langage sévère. Jésus s'était déjà départi de sa bénignité accoutumée lors de la fête des Tabernacles. Ce même moment est indiqué par saint Luc, et le même milieu, car Jésus était toujours en Judée, où les scribes se targuaient de plus d'autorité et imposaient plus pesant le joug des observances extérieures surérogatoires. Il a choisi l'occasion d'un repas chez un Pharisien ; mais il serait étrange qu'ayant accepté l'invitation, il se soit répandu à table en paroles hostiles. Le repas a donné lieu à la première expression de la divergence. Luc aura mis à la suite six avertissements, trois aux Pharisiens, trois aux docteurs de la Loi. Ce sont deux groupes distincts qui sont visés, et ils ne figuraient pas chacun à son titre autour de la même table. Saint Matthieu a renvoyé à plus tard les mêmes paroles, adressées à la fois aux scribes et aux Pharisiens. Ce qui importe, c'est qu'elles aient été prononcées, et qu'elles aient atteint des plaies qui n'étaient que trop réelles.

Jésus donc terminait à peine son instruction sur la lumière, invisible à ceux qui s'obstinent à rester dans des ténèbres qu'ils prennent pour la vraie lumière parce que c'est la leur, quand un Pharisien l'invita à partager avec lui le repas du matin. Cet homme témoignait sans doute d'une certaine sympathie, puisque Jésus accepta et se mit à table. Mais, attaché aux prescriptions de sa secte, il s'étonna que son hôte ne se fût pas lavé[181] auparavant.

Jésus alors prit la parole, et pour montrer qu'il ne visait pas son amphitryon en particulier, et comme s'il parlait à la cantonade : « Vous, les Pharisiens, vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, mais votre intérieur est rempli de pillerie et de malveillance… » Puis, par une tournure subtile, mettant la charité au-dessus de cette observance, lui attribuant même le mérite de faire pardonner l'injustice et de rendre la pureté : « Toutefois, donnez le contenu en aumônes et voici que tout est pur pour vous. » Cette invitation cordiale montre assez que le Sauveur entend être sévère sans lancer l'anathème. C'est ainsi que Dieu a dit par la bouche d'Isaïe : « Pensez à cela… rebelles, prenez-le à cœur[182] », ou, comme avaient traduit les Septante : « Revenez à moi par le cœur. » Car ce qui manque à ces observants si stricts, qui paient la dîme de la menthe, de la rue et tous les légumes, c'est la justice ou la sainteté intérieure et l'amour de Dieu. Ce grave reproche, qui comprend tout, Jésus le leur avait déjà adressé à Jérusalem[183] : « Vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous-mêmes. » C'est par là qu'il faut commencer, sans négliger le reste. Avec cet amour au cœur, ils ne s'aviseraient pas de rechercher les rangs d'honneur dans les synagogues et de mendier sur les places des saluts auxquels ils répondent par de petits gestes.

Vanité méprisable et qui n'est pas sans danger pour ceux qui les contemplent comme des miroirs de sainteté. Ils sont comme ces tombeaux que rien ne rend suspects ; on passe dessus sans les voir, et l'on contracte une impureté. On s'en rapporte à eux ; on boit avidement leurs conseils, on se conduit d'après leur pratique… et Dieu n'est pas mieux aimé.

Ces accents véhéments n'atteignaient pas moins les scribes que les Pharisiens : ils appartenaient au même groupe. Mais ceux du parti qui avaient réputation de doctes commentateurs de la loi étaient plus susceptibles. L'un d'eux ne voit dans la leçon qu'un outrage, n'étant pas disposé à recevoir une leçon : « Maître, tu nous outrages, nous aussi. » Or, ce sont justement les docteurs qui sont les plus coupables, car ils ne se contentent pas d'exposer la Loi ; sous prétexte d'exégèse, ils la créent et ils l'imposent, comme un fardeau qu'on ferait placer sur les épaules d'un autre, sans y toucher du bout du doigt.

Les scribes méritaient-ils ce reproche ? Ne donnaient-ils pas l'exemple des observances les plus minutieuses ? – Sans doute, lorsqu'il ne leur coûtait guère, mais les meilleurs d'entre les docteurs savaient que la même

casuistique avait à leur gré le secret de dispenser ou de faire peser l'obligation plus lourde.

Lorsqu'ils déclarent qu'on doit être plus sévère pour soi que pour les autres[184], que nous rendons hommage à cette protestation tardive, qui condamne elle aussice que le Christ a condamné. Mais elle suppose précisément la pratique contraire. Il suffisait pour cela de s'appliquer les solutions indulgentes de Hillel, réservant à autrui les décisions si dures de Chammaï, comme ceux qui ne permettaient pas qu'on guérît le jour du sabbat, et n'hésitaient pas à tirer leur vache de la fosse[185].

Les Docteurs de ce temps, déjà absorbés cependant dans l'étude de la Loi, prêtaient plus d'attention aux prophètes que n'ont fait et ne font leurs successeurs. Ils leur rendaient des honneurs en même temps qu'aux justes, c'est-à-dire aux dépositaires de la Tradition. Aujourd'hui, à Jérusalem, la visite du tombeau de Siméon le Juste est une grande fête nationale. S'il s'agissait de prophètes martyrs, comme le fut Isaïe d'après la Tradition, les docteurs manifestaient hautement leur réprobation contre leurs bourreaux, dont ils prétendaient bien réparer le crime en bâtissant des monuments aux témoins de Dieu[186]. Nouvelle expression très apparente de leur zèle. Jésus la retourne contre eux. En réparant l'injustice de leurs ancêtres, ils avouaient donc qu'ils étaient de leur race, et leurs protestations n'étaient qu'une démonstration vaine : ils sont aussi les héritiers de l'esprit des meurtriers, puisqu'ils se disposent encore à verser son propre sang : « Et vous, remplissez donc la mesure de vos pères[187] ! »

Enfin, troisième reproche aux docteurs, ils se réservent à eux seuls la science de la Loi. Cette loi de Moïse, le juste orgueil d'Israël, est comme un palais dont ils auraient la clef. Ils empêchent les autres d'entrer, et cependant ils n'entrent pas eux-mêmes au cœur de cette parole de Dieu qui enseigne avant tout à l'aimer : ils restent au dehors, occupés à planter autour de la Loi une haie, qui en préservera la lettre, mais ne permettra pas qu'on en pénètre l'esprit. Il va sans dire que les scribes furent aussi mécontents que les Pharisiens de ces paroles poignantes. Ils n'en furent que plus assidus à poser à Jésus des questions captieuses, afin de surprendre quelque imprudence qui permettrait de le mettre en contradiction formelle avec la Loi[188].

INSTRUCTION AUX DISCIPLES SUR LEUR FUTURE PRÉDICATION (173)

Lc 12. 1a Sur quoi la foule s’étant accrue par myriades, au point de s’écraser les uns les autres, il commença à dire, d’abord à ses disciples : (1b, § 119).

† Lc 6. 40 « Aucun disciple n’est au-dessus du maître ; tout [disciple] bien formé sera comme son maître. (Suite, § 70.)

12. 2 Il n’est rien de caché qui ne doive être découvert, ni [rien] de secret qui ne doive être connu. 3 C’est pourquoi, tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera entendu dans la lumière ; et ce que vous aurez raconté à l’oreille dans les celliers sera prêché sur les toits. (cf. 8, 17, § 87.)

4 Or, je vous [le] dis à vous, mes amis : ne craignez pas ceux qui tuent le corps et après cela ne sauraient rien faire de plus. 5 Mais je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez Celui qui, après avoir tué, a la puissance de jeter dans la géhenne. Oui, vous dis-je, craignez Celui-là.

6 Est-ce que cinq passereaux ne se vendent pas pour deux as ? Et aucun d’entre eux n’est en oubli devant Dieu. 7 Mais même les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez pas ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux.

8 Je vous [le] dis : quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l’homme le confessera aussi devant les anges de Dieu ; 9 mais quiconque me reniera devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu. » (cf. 9, 26, § 123.)

Mt 10. 24 « Aucun disciple n’est au-dessus du maître, ni aucun serviteur au-dessus de son seigneur. 25 C’est assez que le disciple soit comme son maître, et le serviteur comme son seigneur. S’ils ont appelé le Maître de maison Béelzéboul, combien plus ceux de sa maison !

26 Ne les craignez donc pas ; car il n’est rien de caché qui ne doive être découvert, ni [rien] de secret qui ne doive être connu. 27 Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière ; et ce que vous entendez à l’oreille, prêchez-le sur les toits.

28 Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l’âme ; craignez plutôt Celui qui peut perdre âme et corps en géhenne.

29 Est-ce que deux passereaux ne se vendent pas pour un as ? Et aucun d’entre eux ne tombe à terre sans [l’assentiment de] votre Père. 30 Quant à vous, même les cheveux de votre tête sont tous comptés. 31 Ne craignez donc pas ; vous valez mieux, vous, que beaucoup de passereaux.

32 Quiconque donc me confessera devant les hommes, je le confesserai, moi aussi, devant mon Père qui est dans les cieux ; 33 mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai, moi aussi, devant mon Père qui est dans les cieux. » (Suite, § 180.)

Jésus ne s’est pas exposé ouvertement à la colère des Docteurs pour le plaisir de les provoquer. Il lui fallait marquer en quoi son esprit différait du

leur. Après avoir caractérisé leur méthode, il va dire à ses disciples[189] ce qu'il attend d'eux, appelés à être les maîtres d'une doctrine ancienne dans ses principes, mais complétée par lui et enseignée avec un esprit nouveau. Peut-être avait-on ouï parler de la dénonciation ouverte des louches pratiques des docteurs, car une foule énorme s'était assemblée. Pendant qu'on se disputait les premières places auprès du Maître, il trouva le moyen de s'isoler avec ses disciples. Le principe qui domine tout, suggéré par la circonstance, c'est qu'ils devront se défaire du levain des Pharisiens, c'est-à-dire de cette méthode de dissimulation qui ne dit au peuple que ce qu'on veut bien.

Actuellement, Jésus est encore obligé à certains ménagements ; il parle pour ainsi dire à l'oreille et dans l'obscurité : à plus forte raison les disciples, allant prêcher dans les maisons, n'avaient pas à en dire plus que leur Maître. Quel disciple oserait se flatter d'agir autrement ? Mais le moment viendra où tout sera révélé. La doctrine de Jésus n'a pas deux sens, un pour ceux qui sont au courant, sous la condition du secret, l'autre pour le brave monde : non, ce que Jésus dit maintenant à ses disciples devra être prêché sur les toits. Si le Maître est mal jugé, s'il est exposé aux persécutions et à la mort, il en sera de même de ses disciples. Qu'ils ne craignent pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, non pas l'âme, mais seulement celui qui peut jeter le corps et l'âme dans la géhenne.

Et voici trois admirables motifs de confiance, qui mettent en lumière, sans aucun éclat métaphysique, les attributs du Père, du Fils et de l'Esprit. « Est-ce que deux passereaux ne se vendent pas pour un as ? Et aucun d'entre eux ne tombe à terre sans l'assentiment de votre Père. Ne craignez donc pas ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux. » Et enfin, s'il plaît au Père, qui connaît le nombre de vos cheveux, que vous tombiez victimes de la méchanceté, après m'avoir confessé devant les hommes, comme le passereau qui se laisse choir à terre pour mourir, à mon tour moi le Fils de Dieu, je vous confesserai devant mon Père qui est dans les cieux.

JÉSUS PROMET L'ASSISTANCE DU SAINT-ESPRIT (174)

Cf. Jn 15, 26, § 265

Lc 12.	Mc 13.	Mt 10.
[11] « Et lorsqu'on vous amènera aux synagogues,	[11] « Et lorsqu'on vous emmènera	[19] « Lorsqu'on vous livrera, ne cherchez pas

ou devant les magistrats et les autorités, ne cherchez pas avec inquiétude comment vous défendre ni ce qu'il faudra dire ; [12] car le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faut dire. » (cf. 21, 14-15, § 246.)	pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous aurez à dire ; mais ce qui vous sera donné à cette heure-là, dites-le ; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint. » (Suite, § 246.)	avec inquiétude comment parler ni ce qu'il faudra dire ; car ce que vous aurez à dire, vous sera donné à cette heure-là ; [20] car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père, parlant en vous. » (Suite, § 246.)

Seront-ils donc abandonnés à eux-mêmes dans l'épreuve ?

Les disciples, Galiléens, appartenaient à une race vaillante et généreuse. Ce n'était pas la mort qui les effrayait le plus. Mais comparaître devant des juges retors, si versés dans cette science du livre, dont ils savent à peine le premier mot que leur ont appris les docteurs dans les synagogues… il y avait de quoi perdre contenance. Dans toutes les altercations, ils gardaient le silence, laissant le Maître les défendre et se défendre. Comment feront-ils quand il ne sera plus là ? Ils auront le secours de l'Esprit Saint : « Quand ils vous livreront, ne vous perdez pas en réflexions sur la manière de parler ni sur ce que vous devrez dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné dans ce moment-là ; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père parlant en vous[190]. »

Et c'est bien l'accent de l'Esprit de Dieu que les âmes de bonne volonté ont reconnu dans la confession des Apôtres et des martyrs. Ce n'était plus l'écriture d'un livre, sacré, mais glosé, sollicité, mis à mal par la subtilité au service du parti pris, méconnaissable derrière cette superfétation qui étouffait sa simplicité et sa grandeur. C'était la parole sincère d'hommes qui ne craignaient que Dieu, prêts à affronter la mort à la suite de son Fils et par amour pour lui, parlant à tous le même langage, avec la cordialité sympathique de l'esprit de charité. Ce fut l'évangile.

NE PAS S'ATTACHER AUX BIENS DU MONDE (175)

Lc 12. [13] Or quelqu'un parmi la foule lui dit : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. » [14] Mais il lui dit : « Homme, qui m'a établi pour être votre juge ou faire vos partages ? »

[15] Et il leur dit : « Faites attention, et mettez-vous en garde contre toute avarice ; car, lorsque quelqu'un est dans l'abondance, sa vie ne consiste pas dans ce qui lui appartient. »

[16] Et il leur dit cette parabole : « Il y avait un homme riche dont la terre avait beaucoup rapporté. [17] Et il raisonnait en lui-même, se disant : « Que vais-je faire ? Car je n'ai pas où ramasser mes récoltes. » [18] Et il se dit : « Voici ce que je vais faire : je démolirai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai tous mes produits et mes biens, [19] et je dirai à mon âme : [Mon] âme, tu as beaucoup de biens mis de côté pour de nombreuses années : repose-toi, mange, bois, prends du bon temps. » [20] Or Dieu lui dit : « Insensé ! Cette nuit, on te redemande ton âme ; et ce que tu as préparé, à qui sera-ce ? » [21] Ainsi en est-il de celui qui thésaurise pour lui-même et n'est pas riche en vue de Dieu. »

Cependant la foule avait réussi à se grouper autour du Maître dans un certain ordre. Du moins quelqu'un peut-il se présenter et recourir à lui pour régler un différend qu'il avait avec son frère : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. » Si cet homme avait paru à Jésus apte à la perfection, il lui aurait plutôt dit : « Donne-moi joyeusement ta part, et suis-moi. » Mais, il n'entend pas supprimer parmi les hommes l'exercice du droit de propriété. Ils devraient seulement comprendre qu'il n'en est pas chargé. Ce n'est pas sa mission. Sa mission est de prêcher le détachement des biens du monde. Il répond donc : « Ô homme ! Qui m'a établi pour être votre juge ou faire vos partages[191] ? »

Et, il proposa une parabole : Un homme déjà riche fit une récolte exceptionnellement abondante. Dans un pays qui exporte peu, et quand le revenu peut être plus que doublé par l'heureuse répartition des pluies, une trop bonne aubaine devient gênante. Peut-être aussi notre homme avait-il fait des dépenses pour défricher son sol, le façonner, et pouvait-il prévoir de nombreuses années de richesse ? Il démolit donc les abris où il rentrait son grain pour en construire de plus vastes, et près de lui il mettra tout ce qu'il a de plus cher, jarres pour le vin, bahuts pour son linge, sa vaisselle, son argent. Alors s'adressant à cette partie de lui-même qui jouit des choses de la terre, et qu'il prend pour son âme, il lui dit : Mon âme, mange, bois, prends du bon temps, tu as de quoi pour longtemps. – La nuit vient ; il ne distingue même plus ses coffres, la joie de ses yeux ; il est seul. Dieu s'adresse à son âme, la vraie, cette âme immortelle à laquelle il ne pensait pas et qu'on va lui redemander, pour la juger sans doute. Et voilà anéantis pour lui ces biens qu'il s'était assurés : à qui iront-ils ? Trop sûr de vivre pour avoir fait un testament, il les aura peut-être accumulés pour un héritier

qu’il déteste ; – en tout cas ils iront à un autre. – Voilà donc le sort de ceux qui amassent dans la seule vue de jouir des choses de la terre, oubliant que leur âme est à Dieu.

Que les richesses échappent aux doigts glacés des morts, c’est un thème banal, cher aux moralistes et aux satiriques. Mais, aucun d’eux n’a éprouvé cette émotion de la perte d’une âme qui s’est abaissée au niveau de l’or. Jésus seul a fait entendre cette parole intérieure dans la nuit, suprême avertissement de Dieu à un homme qui va se perdre et qui peut encore être sauvé.

S’ABANDONNER POUR LES BESOINS DE LA VIE À LA DIVINE PROVIDENCE (176)

Lc 12. 22 Or il dit à ses disciples : « C’est pourquoi je vous [le] dis : Ne soyez pas inquiets pour [votre] vie sur ce que vous mangerez, ni pour [votre] corps sur ce que vous revêtirez. 23 Car la vie est plus que la nourriture et le corps [est plus] que le vêtement. 24 Considérez les corbeaux, car ils ne sèment ni ne moissonnent, et n’ont ni celliers ni greniers, et Dieu les nourrit. Combien plus valez-vous que des oiseaux ! 25 Qui d’entre vous peut, à force d’y penser, ajouter à son âge une coudée ? 26 Si donc vous ne pouvez le moins, pourquoi êtes-vous préoccupés du reste ? 27 Considérez les lis comment ils grandissent : ils ne peinent ni ne filent ; or, je vous [le] dis, Salomon même dans toute sa gloire n’était pas vêtu comme l’un de ces [lis]. 28 Or, si Dieu revêt ainsi dans les champs, de l’herbe qui est aujourd’hui et demain sera jetée dans un four, à combien plus forte raison vous, hommes de peu de foi ! 29 Et vous, ne vous mettez pas en quête de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez. Et ne soyez pas anxieux. 30 Car les nations du monde sont fort en quête de toutes ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin. 31 D’ailleurs, cherchez

Mt 6. 25 « C’est pourquoi, je vous [le] dis : Ne soyez pas inquiets pour votre vie sur ce que vous mangerez [ni sur ce que vous boirez], ni pour votre corps sur ce que vous revêtirez. La vie n’est-elle pas plus que la nourriture et le corps [plus] que le vêtement ? 26 Regardez les oiseaux du ciel, car ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, et ils n’amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Vous, ne valez-vous pas plus qu’eux ? 27 Et qui d’entre vous peut, à force d’y penser, ajouter à son âge une seule coudée ? 28 Et du vêtement, pourquoi êtes-vous préoccupés ? Observez les lis des champs, comment ils grandissent : ils ne peinent ni ne filent. 29 Or je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n’était pas vêtu comme l’un de ces [lis]. 30 Or, si Dieu revêt ainsi l’herbe des champs qui est aujourd’hui et demain sera jetée dans un four, n’en fera-t-il pas bien plus pour vous, hommes de peu de foi ? 31 Ne soyez donc pas inquiets, disant : « Que mangerons-nous ? » ou : « Que boirons-nous ? » ou : « De quoi serons-nous vêtus ? » – 32 En effet, les Gentils sont fort en quête de toutes ces choses – car votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. 33 Mais cherchez d’abord le Règne et sa justice ; et tout cela vous sera donné par surcroît.

son Règne ; et cela vous sera donné par surcroît. »

34 Ne soyez donc pas inquiets pour le lendemain, car le lendemain aura ses inquiétudes à lui : à [chaque] jour suffit son mal. » (Suite, § 70.)

LA VRAIE RICHESSE EST DANS LE CIEL (177)

Lc 12. 32 « Ne crains pas, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume. 33 Vendez ce que vous avez et faites l'aumône.

Faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable au ciel, où aucun voleur n'approche, aucune teigne ne ronge ; 34 car, où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. »

Mt 6. 19 « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où la teigne et le ver consument, et où les voleurs percent les murs et volent ; 20 mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni teigne ni ver ne consument, et où il n'y a pas de voleurs qui percent les murs et volent. 21 Car où est ton trésor, là sera aussi ton cœur. » (Suite, § 170.)

Après cette sorte d'intermède, Jésus revient à ses disciples. Luc ne nous dit pas comment le groupe des intimes s'est reformé. Le cadre de ces avis est assez souple. Cependant, on les comprend mieux comme une suite de l'instruction sur la prédication future de l'évangile. Car de simples fidèles, obligés de s'assurer par leur travail la nourriture et le vêtement, ne sauraient les prendre à la lettre comme un ordre. Ils sont au contraire d'une vérité très exacte pour ceux qui, plaçant la pauvreté à la base de leur action apostolique, doivent vraiment s'en rapporter à Dieu du soin de les nourrir et de les vêtir. D'ailleurs si, dans un état de dépouillement volontaire, ceux-ci les lisent avec confiance d'abord, avec gratitude ensuite, et toujours avec délices, tous les chrétiens doivent se pénétrer de leur esprit : « Regardez les oiseaux du ciel, car ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas et ils n'amassent pas dans des greniers » – comme ce riche insensé – « et votre Père céleste les nourrit… Observez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne peinent pas et ne filent pas. Or je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'entre eux[192] ». – Quelle âme d'artiste a mieux goûté la nature ? Mais ce qui le ravit, c'est la Providence du Père.

Et cette indulgente ironie : « Ne soyez donc pas inquiets disant : Que mangerons-nous ? ou : Que boirons-nous ? ou : De quoi serons-nous vêtus ? Et en effet les Gentils recherchent toutes ces choses, mais votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. »

Et cette compassion pour la race chagrine des mortels que torture le souci de l'avenir : « Ne soyez donc pas inquiets pour le lendemain, car le lendemain aura ses inquiétudes à lui ; à chaque jour suffit son mal. »

Vous donc qui ne renoncez pas aux biens de la terre, travaillez pour acquérir, mais sans sollicitude excessive, puisque « à chaque jour suffit son mal[193] ». Mais vous qui avez consenti à suivre Jésus pour prêcher ensuite le règne de Dieu, « vendez ce que vous avez et faites l'aumône[194] ». Tous, dégagez vos âmes de l'affection à des biens périssables, amassez-vous des trésors dans le ciel : « car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur[195] ».

SE TENIR PRÊT POUR L'ARRIVÉE DU MAÎTRE (178)

Lc 12. 35 « Que vos reins restent ceints et vos lampes allumées. 36 Et soyez comme des hommes qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin qu'à son arrivée, lorsqu'il frappera, ils lui ouvrent aussitôt. 37 Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillant ! En vérité, je vous dis qu'il se ceindra, et les fera mettre à table et se présentera pour les servir. 38 Et s'il vient à la deuxième ou à la troisième veille et qu'il trouve les choses ainsi, heureux sont ces [serviteurs] !

39 Vous le savez, que si le maître de la maison savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. 40 Vous aussi, soyez prêts, car vous ne savez à quelle heure le Fils de l'homme doit venir.

Mc 13. 33 « Prenez garde, veillez ; car vous ne savez pas quand ce sera le temps.
34 C'est comme un homme parti en voyage, qui a laissé sa maison et donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun son ouvrage. Et au portier il a recommandé de veiller.
35 Veillez donc, car vous ne savez pas quand doit venir le Maître de la maison : tard ?

Mt 24. 43 « Mais vous entendez bien ceci que, si le maître de la maison savait à quelle veille [de la nuit] doit venir le voleur, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. 44 Par conséquent, vous aussi, soyez prêts ; car le Fils de l'homme doit venir à l'heure qui n'est pas celle que vous pensez. » (cf. 25, 1-13, § 251.)

vers » minuit ? au chant du coq ? ou au matin ? 36 de peur que, venant à l'improviste, il ne vous trouve endormis.
37 Or, ce que je vous dis, à tous je [le] dis : Veillez ! » (Suite, § 254.)

Depuis que Jésus a quitté les Pharisiens, tout ce qu'il a dit, malgré la diver-sité des applications, est régi par la prédominance de l'âme, et tout ce qui regarde l'âme a trait à son salut. Il est sage d'exposer sa vie pour la sauver, insensé au contraire de l'avilir dans la jouissance des biens de la terre, car les soins les plus urgents ne doivent pas détourner de la recherche du royaume de Dieu. Et cependant tout serait inutile si, au dernier moment, l'homme se relâchait de sa fidélité. S'il n'a pas le courage de veiller, il est perdu.

C'est ce que Jésus exprime tout d'abord par le tableau de la fidélité, et de la récompense vraiment inouïe qui la couronne.

Un maître s'est fait attendre ; il était à une noce, retenu par conséquent jusqu'à une heure avancée. Les serviteurs veillaient, tenant les lampes allumées, et, quand il a heurté à la porte, ils lui ont ouvert aussitôt, prêts à le conduire chez lui à la lumière. Mais lui, ravi de ce zèle, les fera mettre à table, se ceindra et les servira. Hyperbole si l'on s'en tient aux usages, mais propre à indiquer une condescendance infinie de la part de Dieu, car on comprend que c'est lui qui va frapper à la porte. Les choses se passeront de la même façon pour le monde entier à l'avènement du Sauveur[196], mais ici le sort de chaque âme est en jeu, comme dans le cas du riche insensé ; l'arrivée du maître, c'est le moment qu'attend le bon serviteur, et c'est le Fils de l'homme qui vient, qui le fait asseoir à son banquet.

La même image, retournée en quelque sorte, exprime encore mieux comment cette venue peut être inattendue et subite. Le maître avait eu soin de laisser entendre qu'il tarderait. Mais le voleur ne prévient pas. Si seulement le maître de la maison soupçonnait son dessein, quelle ne serait pas sa vigilance ! Tellement inattendue est souvent l'arrivée de Dieu, qu'on

ne peut la comparer qu'à celle du voleur qui a pris toutes ses mesures pour surprendre.

PARABOLE DU SERVITEUR QUI A LA CONFIANCE DE SON MAÎTRE (179)

Lc 12. 41 Pierre dit [à Jésus] :
« Seigneur, est-ce pour nous que tu dis cette
parabole ou aussi pour tous ? »
42 Et le Seigneur dit : « Quel est donc
l'intendant fidèle, prudent, que le maître
établira sur tout son domestique pour
distribuer le moment voulu la ration de
froment ? 43 Heureux ce serviteur que son
maître, en arrivant, trouvera agissant de la
sorte ! 44 Vraiment je vous dis qu'il
l'établira sur tout ce qui lui appartient.
45 Mais si ce serviteur dit en son cœur :
« Mon maître tarde à revenir », et s'il se
met à battre les serviteurs et les servantes,
et à manger, et à boire et à s'enivrer, 46 le
maître de ce serviteur viendra au jour où il
ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne
connaît pas : et il le retranchera et le placera
parmi les infidèles.
47 Or ce serviteur, qui connaît la
volonté de son maître et n'a pas préparé ou
n'a pas agi selon sa volonté, recevra un
grand nombre de coups. 48 Mais celui qui
ne la connaît pas et agit de façon à mériter
des coups, en recevra peu. De tous ceux à
qui il a été donné beaucoup, on exigera
beaucoup ; de celui à qui on a confié
beaucoup, on demandera davantage. »

Mt 24. 45 Quel est donc le serviteur fidèle et
prudent que le maître a établi sur toute sa
maisonnée pour leur donner la nourriture au
moment voulu ? 46 Heureux ce serviteur que son
maître, en arrivant, trouvera agissant de la sorte !
47 En vérité je vous dis qu'il l'établira sur tout ce
qui lui appartient.
48 Mais si ce mauvais serviteur dit en son
cœur : « Mon maître tarde [à revenir] », 49 et s'il
se met à battre les autres serviteurs ses
compagnons, s'il mange et boit avec ceux qui
s'enivrent, 50 le maître de ce serviteur viendra au
jour où il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne
connaît pas ;51 et il le retranchera et le placera
parmi les hypocrites ; là il y aura des pleurs et
grincements de dents. » (Suite, § 251.)

Alors Pierre intervient. C'est le seul cas où nous le retrouvons dans tout ce voyage en Judée. Il demande si Jésus parle seulement pour ses disciples ou pour tout le monde ? Précédemment Jésus s'adressait au petit troupeau[197] et lui conseillait un détachement réel de tous les biens. Cela ne s'appliquait qu'aux amis les plus intimes. Mais ce conseil de veiller importe

à chacun, et pourtant le Maître a mis en scène des serviteurs, gardiens de la maison. Qu'en est-il des autres ?

C'est bien en effet à des serviteurs que Jésus prescrit cette vigilance dont le sort de l'âme dépend. Mais tous ceux qui sont dans le monde sont dans sa maison ; il est le Seigneur. D'ailleurs ce qui compte à ses yeux, ce n'est pas la simple attente d'un Maître dont l'arrivée est inévitable ; c'est la fidélité à ce maître, fidélité qui ne doit se relâcher jamais, n'étant jamais à l'abri d'une surprise. Personne n'est garanti contre le jugement : plus la confiance du maître aura été entière, plus aussi la récompense sera large, mais plus aussi le châtiment sera terrible.

Voici d'abord un serviteur, qui est plutôt l'intendant, établi sur tous les autres domestiques, investi de telles prérogatives qu'on a voulu voir en lui un type de Pierre lui-même, chef de l'Église. Mais il est peu probable que Jésus ait entendu sortir des termes de la parabole en faisant une application personnelle à Pierre. L'avis est donné à quiconque est au premier rang. S'il est fidèle, il sera établi sur tout ce qui appartient au maître. Mais si cet intendant, qui n'est en somme qu'un serviteur, se dit : « Mon maître tarde à revenir ; et s'il se met à battre les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire jusqu'à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le jettera parmi les infidèles[198]. »

D'autres serviteurs, moins animés et moins honorés, mais qui cependant auront reçu avis de sa volonté et qui n'en auront pas tenu compte, seront punis et battus sévèrement. Enfin ceux auxquels le maître n'a donné aucune consigne et qui se seront mal conduits, subiront une peine plus légère. Pierre sait maintenant ce qu'il voulait savoir : « On exigera beaucoup de tous ceux à qui il a été donné beaucoup[199] » ; les autres rendront plus facilement leurs comptes.

Nous venons de voir Pierre solliciter une explication, comme il faisait en Galilée. S'il n'apparaît en Judée que dans cette circonstance serait-ce qu'il avait été obligé de s'éloigner par quelque circonstance que nous ne pouvons même soupçonner ? Ne serait-ce pas plutôt que, dépaysé dans une région inconnue, manquant de points de repère sur le sol, il ne s'est pas étendu dans sa catéchèse sur cette période de l'enseignement du Sauveur ? Luc aura recueilli des renseignements sûrs, mais sans l'aspect de vie que savait imprimer Pierre. Nous sommes donc obligés de supposer nous-mêmes des changements de lieux et des impressions variées dans

l'auditoire. C'est un fait qu'après l'instruction fondamentale qui envisage avant tout l'avenir éloigné de l'évangile et les destinées éternelles de l'âme, Luc revient aux questions brûlantes du jour, à l'agitation causée dans les âmes par la prédication de Jésus, aux signes des temps, à la nécessité de faire dès à présent pénitence. Comme les discussions avec les Pharisiens avaient eu pour point de départ leurs calomnies après un miracle, il n'est pas téméraire de conjecturer qu'il se produisit alors des mouvements divers, et même des querelles excitées quelque part en Judée entre les partisans de Jésus et ses adversaires.

JÉSUS SIGNE DE CONTRADICTION (180)

Lc 12. 49 « Je suis venu jeter un feu sur la terre ; et combien je désire qu'il soit déjà allumé !… 50 Mais je dois recevoir un baptême ; et combien je suis angoissé jusqu'à ce qu'il soit accompli !…

51 Croyez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre ? non, je vous assure, mais la dissension. 52 Car désormais, dans une seule [et même] maison, cinq personnes seront divisées : trois contre deux et deux contre trois ; 53 ils seront divisés : [le] père contre [le] fils et [le] fils contre [le] père ; [la] mère contre [la] fille et [la] fille contre la mère ; [la] belle-mère contre sa belle-fille et [la] belle-fille contre la belle-mère. »

Mt 10. 34 « Ne pensez pas que je sois venu jeter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu jeter la paix, mais le glaive.

35 Car je suis venu séparer un homme de son père, et une fille de sa mère, et une belle-fille de sa belle-mère ; 36 et l'homme aura pour ennemis ceux de sa maison. » (Suite, § 192.)

Jésus était aimé, et ceux qui s'attachaient à lui éprouvaient le désir d'aimer Dieu davantage. Il voyait d'avance le feu nouveau de charité qui devait consumer les cœurs. Il s'écria : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et combien je désire qu'il soit déjà allumé ! » Mais, c'est en donnant sa vie pour les hommes qu'il touchera leur cœur ; il voudrait que cette heure soit passée, parce que la partie sensible de son âme répugne à tant de souffrances, et parce qu'alors seulement se répandra cette flamme, cette effusion d'amour qu'il souhaite si fort. Il compare sa Passion à un baptême[200] : « Mais je dois recevoir un baptême, et combien je suis

angoissé, jusqu'à ce qu'il soit devenu un fait accompli ! » Alors sera-ce du moins la paix ? Non, bien au contraire, et c'est aussi sa destinée d'allumer un autre feu de haines et de dissensions : « Croyez-vous que je suis venu donner la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais la dissension. Car désormais dans une seule maison cinq personnes seront divisées, trois contre deux, et deux contre trois ; ils seront divisés, le père contre le fils et le fils contre le père… »

Ces paroles sont étonnantes, comme tant d'autres, et leur sens ressort moins des mots que de l'accent. Qui consentirait à prêter à Jésus l'intention de semer la discorde dans les familles ? Saint Jean ne s'est pas trompé sur son vœu pour l'unité, son suprême désir[201] ; et même alors, Jésus savait que ses disciples seraient exposés à la haine du monde.

C'est le côté douloureux de sa mission, de ne pas inspirer seulement l'amour, mais d'être une occasion pour la haine de se déchaîner. Voilà donc ce qu'il est venu faire ? Le feu va s'embraser : a-t-il le droit de se plaindre ? Il va au-devant d'une Passion qu'il veut pour le salut du monde, quoiqu'elle le fasse frémir, et après cela les liens si doux de la famille seront rompus… Qui n'eût cru que le Messie serait le prince de la paix ? Et voilà son rôle, tel que la malice des hommes le travestit déjà !

S'il était permis de se dérober à l'impression profonde de cette confidence pathétique, où toute l'âme de Jésus proteste contre le sens matériel des paroles, il faudrait rappeler que ce n'est là qu'un aspect de sa mission, tellement affligeant qu'il voile un moment tout le reste : la paix intérieure rendue aux hommes, leur réunion dans une société régie par l'amour. Il faut bien noter aussi que ces paroles si évidemment authentiques – qui eût osé risquer ce paradoxe ? – sont le démenti le plus décisif à ces critiques qui ne voient dans Jésus que le prophète du règne de Dieu imminent, dans la parfaite innocence, sous le regard du Messie. Ce que Jésus avait déjà annoncé des persécutions qui attendent ses messagers, il l'embrasse d'un coup d'œil sous le côté le plus pénible à son Cœur aimant, une longue suite de dissensions et de querelles. Si du moins elles n'étaient qu'entre ses disciples et ceux du dehors !

LE MOMENT EST VENU DE SE RÉCONCILIER AVEC DIEU (181)

Lc 12. 54 Il disait aussi pour la foule : « Quand vous voyez un nuage s'élever sur le couchant, aussitôt vous dites : « La pluie

Mt 16. 2 Lui, répondant [aux Pharisiens

vient » et il en est ainsi ; 55 et lorsque le vent du sud-est souffle, vous dites : « Il fera chaud » et [cela] arrive. 56 Hypocrites ! vous savez apprécier la physionomie de la terre et du ciel, et comment n'appréciez-vous pas ce temps-ci ! 57 Et pourquoi de vous-mêmes ne jugez-vous pas ce qu'il serait juste [de faire] ? 58 Car, lorsque tu t'en vas avec ton adversaire auprès du magistrat, tâche dans le chemin d'être débarrassé de lui, de peur qu'il ne te consigne au juge. Et le juge te mettra entre les mains de l'agent et l'agent te jettera en prison. 59 Je te le dis : tu ne sortiras pas de là avant d'avoir payé la dernière obole. »

et aux Sadducéens], leur dit : « Le soir venu, vous dites : « Beau temps ! car le ciel est rouge », 3 et le matin : « De l'orage aujourd'hui ! car le ciel est rouge et menaçant… » Vous savez discerner l'aspect du ciel, mais vous ne [le] pouvez pour les signes des temps ! (Suite, § 118.)

5. 25 Sois facile avec ton adversaire au plus tôt, tandis que tu es avec lui dans le chemin, de peur que l'adversaire ne te livre au juge, et le juge à l'appariteur, et que tu ne sois jeté en prison. 26 En vérité, je te le dis : tu ne sortiras pas de là avant d'avoir payé la dernière obole. » (27-30. § 60.)

Jésus s'était épanché avec ses disciples. À la foule, toujours empressée pour l'entendre, il continue de parler en paraboles qui vont atteindre les esprits par leur évidence familière, et sollicitent d'elles-mêmes une application à ceux qui se croient les maîtres de l'heure. Ceux-ci se rapprochent et sont nommés par Luc des hypocrites[202], où l'on reconnaît les Pharisiens et les Sadducéens indiqués par Matthieu[203].

La première parabole n'a pas la même expression dans les deux sources, et il est vraisemblable que Jésus l'a proposée deux fois. Les adversaires de Jésus devraient comprendre que les destinées d'Israël sont en jeu. Aucune époque de son histoire n'a paru plus grosse de conséquences : s'inclinera-t-il devant le Messie, ou commettra-t-il l'irréparable en le rejetant ? Et cependant, comme tout le monde, ces hommes doctes savent très bien pronostiquer le temps. Les deux comparaisons ont, chacune à sa manière, une saveur palestinienne. La question vitale dans le pays est de savoir si l'on peut espérer la pluie. D'après saint Luc, quand les nuages viennent du sud-ouest, portés par un vent violent, c'est la pluie. Si le vent souffle du

sud-est, il fera chaud[204]. Dans saint Matthieu, le diagnostic est plus subtil, car dans les deux cas le ciel est rouge. Si c'est le soir, beau temps, car c'est l'atmosphère elle-même qui est embrasée par le soleil. Le matin, la rougeur des nuages est un présage de pluie.

Il faut pour avancer ces prévisions une certaine habitude de l'observation : mais pouvait-on se tromper sur la gravité des temps en voyant les Juifs fidèles à la Loi dans une demi-servitude, des Messies sans vocation surgir pour les appeler à la révolte, et Jésus, reconnu par le Baptiste, prêchant la pénitence et le règne de Dieu, répandant partout les miracles.

Si les esprits demeuraient en suspens, tous du moins devaient s'entendre sur la nécessité du secours de Dieu, et par suite sur l'urgence de se réconcilier avec lui. Dans la grande crise nationale, les chefs voulaient-ils l'avoir pour adversaire ? Ils prétendaient bien être les représentants de sa cause, et c'est eux qui ne songeaient pas assez à se mettre en règle avec lui par la pénitence. Pourtant, dans la conduite de leurs affaires, ils ne manquaient pas de prudence. Ils savaient qu'un accord médiocre vaut mieux que le risque d'un procès. Même lorsque l'offense est une offense de sang, la famille lésée acceptera peut-être une composition pécuniaire raisonnable. Le juge une fois saisi devra juger selon la rigueur du droit. – Tâche donc de te réconcilier avec ton adversaire même pour une simple dette, de peur qu'il ne te consigne au juge, car il te contraindrait à payer jusqu'au dernier sou !

L'apparition du juge et l'imminence de la condamnation sont ici un trait de lumière. Les Juifs n'ont que le temps de se convertir avant que la procédure du châtiment divin soit commencée[205].

IL FAUT FAIRE PÉNITENCE SANS RETARD (182)

Lc 13. [1] Or en ce même temps, quelques-uns étaient venus lui rapporter ce
qu'il en était des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs
victimes. [2] Et il leur répondit : « Vous semble-t-il que ces Galiléens aient été
plus pécheurs que tous les [autres] Galiléens, parce qu'ils ont souffert cette
peine ? [3] Non, je vous assure ; mais, si vous ne faites pas pénitence, vous
périrez tous de même. [4] Ou bien, ces dix-huit sur lesquels est tombée la tour
de Siloé et qu'elle a tués, vous semble-t-il qu'ils aient été plus coupables

que tous les hommes qui habitent à Jérusalem ? [5] Non, je vous assure ; mais, si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous semblablement. »
[6] Or, il leur disait cette parabole : « Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Et il vint y chercher du fruit et n'en trouva pas. [7] Il dit alors au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Arrache-le. Pourquoi avec cela rend-il la terre improductive ? – [8] Maître, lui répond celui-ci, laisse-le encore cette année, pour me laisser le temps de creuser tout autour et de mettre du fumier. [9] Et s'il donnait des fruits… Sinon, dans (l'année) qui vient, tu l'arracheras ! »

Ce fut en ce temps-là qu'on vint annoncer à Jésus que Pilate avait fait massacrer des Galiléens pendant qu'ils offraient des sacrifices dans le Temple[206]. Comme Galiléen, cette nouvelle le touchait de plus près. Les Galiléens étaient ardents, prompts à l'action ; Pilate s'est plus d'une fois montré impitoyable. Une certaine excitation, peut-être messianique, a pu s'allumer, même en dehors des grandes fêtes. On voit ici combien Jésus avait agi prudemment en refusant de se mêler au cortège de ses parents à la dernière fête des Tabernacles[207].

En Galilée on eût sans doute été prompt à prendre le parti de ces compatriotes. Les Juifs raisonnaient. Ils se disaient que les victimes avaient mérité ce châtiment, puisque Dieu l'avait ainsi décrété. Eux punis, personne n'avait plus à craindre. Double erreur de docteurs qui interprétaient un jugement de Dieu selon leur fatalisme religieux, alors qu'il y fallait voir un avertissement pour tous de se repentir. Ils avaient oublié la leçon du livre de Job. Jésus les reprend : « Vous semble-t-il que ces Galiléens[208] aient été plus pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert cette peine ? Non, je vous le dis ; mais, si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous de même. »

Encore la dure répression de Pilate laissait-elle supposer une faute, eût-elle été légère. Mais l'imprudence de condamner des victimes éclate dans tout son jour si l'accident a été fortuit. Ainsi la tour de Siloé venait de tomber en écrasant dix-huit personnes. Dira-t-on qu'ils étaient les plus coupables dans Jérusalem, et qu'ils ont satisfait suffisamment à la justice divine ? – « Non, je vous le dis ; et si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous de même. » Quand Jésus rappelait cet accident, que ses auditeurs connaissaient bien, il n'était pas très éloigné de Jérusalem. La

cruauté de Pilate, agent de Tibère, la ruine d'une tour qui faisait très probablement partie de la défense de Jérusalem[209], étaient de sinistres présages. La justice de Dieu sur les particuliers garde son secret, et ceux qui sont frappés par une calamité soudaine ne sont pas toujours les plus coupables ; étant unie à la miséricorde, elle averti les autres de faire pénitence, afin d'être soustraits à la catastrophe s'il en est encore temps. Car les jours de la prédication de Jésus étaient un délai de grâce, une dernière manifestation de la bonté de Dieu pour son peuple choisi.

C'est ce que montre assez la parabole du figuier, familière et menaçante. Ce figuier avait été planté dans une vigne, comme c'est encore l'usage en Palestine. Avait-il d'abord donné du fruit ? On ne sait. Mais depuis plusieurs années – trois est un chiffre consacré –, le maître se plaignait de n'en pas trouver. Il ne restait plus qu'à l'arracher. Le jardinier, fâché d'avoir perdu ses peines, offre de faire encore mieux. Pour un peu il prendrait la faute sur lui. Encore un an ! Il va creuser la terre au pied pour aérer les racines, il y mettra du fumier : « Et s'il donnait des fruits l'année qui vient… » Hélas ! l'amélioration est si peu attendue, que le pauvre cultivateur ne termine pas sa phrase… il se résigne à l'inévitable : « sinon tu le couperas » ! Pourtant quelle volonté d'espérer, et, s'il s'agit des hommes, quel appel dans la prodigalité de ces derniers soins !

GUÉRISON D'UNE FEMME VOÛTÉE, UN JOUR DE SABBAT (183)

Lc 13. 10 Or il enseignait dans une synagogue, un jour de sabbat. 11 Et voici : [il y avait là] une femme qu'un esprit rendait infirme depuis dix-huit ans ; et elle était courbée et ne pouvait lever la tête tout à fait.

12 L'ayant vue, Jésus l'appela et lui dit : « Femme, tu es guérie de ton infirmité. » 13 Et il lui imposa les mains. Et aussitôt elle se redressa, puis elle rendait gloire à Dieu.

14 Or intervint le chef de la synagogue, indigné que Jésus eût guéri, le jour de sabbat. Et il disait au peuple : « Il y a six jours pendant lesquels on doit travailler. Venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat ! » 15 Le Seigneur lui répondit et dit : « Hypocrites ! est-ce que chacun de vous, le jour du sabbat, ne détache pas de l'étable son bœuf ou son âne, et ne le mène-t-il pas boire ? 16 Et cette fille d'Abraham, que Satan

a liée voici dix-huit ans, ne fallait-il pas qu'elle fût détachée de cette entrave, le jour du sabbat ? »
17 Et pendant qu'il parlait ainsi, tous ses adversaires étaient confus. Et toute la foule se réjouissait des miracles accomplis par lui.
*18-19 = § 90 ; 20-21 = § 91.

Saint Luc ne nous dit pas comment furent accueillies ces invitations si pressantes à la pénitence. Sans prévenir, il passe à autre chose. Peut-être a-t-il simplement mis à sa place le dernier enseignement donné par Jésus dans une synagogue. Ou bien cet écrivain si soigneux a-t-il expliqué par un récit, en apparence détaché, la raison profonde de l'insuccès de Jésus, et en somme la réponse de la Synagogue à ses avances de médecin charitable ? Ainsi, lorsqu'un père spirituel escompte le bon effet d'une exhortation sévère, écoutée tête baissée, il s'aperçoit à une parole, à un geste léger de la tête, qu'il n'a pas été compris ni même écouté sérieusement. C'était alors le cas.

Les chefs ne songeaient qu'à l'exacte observation de la tradition des docteurs : un miracle de bonté devenait inopportun, s'il paraissait y contredire. Ils ne s'enquéraient pas si l'auteur des miracles ne possédait pas mieux que les scribes le sens de la Loi, et si ce guérisseur qui violait leurs préceptes sabbatiques n'avait pas mission de guérir le peuple lui-même. Une femme, nouée et courbée depuis dix-huit ans par Satan[210], une fille d'Abraham, n'est-elle pas le symbole de la nation juive ? D'ailleurs, sans recourir à l'allégorie, la leçon est assez claire. Jésus la guérit, sans même qu'elle ait eu recours à lui, d'une parole, mais en lui imposant les mains. C'est sans doute cet acte extérieur – un jour de sabbat ! – qui excite le mécontentement du chef de la synagogue. Jésus fait beaucoup de miracles, il l'a appris, mais cela ne le regarde pas, il n'en a cure. Son office est de veiller au repos du sabbat dans sa synagogue. Le conflit de la charité avec la légalité aboutit dans cet esprit étroit à cette conciliation presque comique : « Il y a six jours pour travailler. Venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat. » Comme si Jésus tenait un bureau de guérisons, qu'il eût fallu fermer le samedi ! Le Seigneur lui répondit au pluriel, car il représentait toute sa caste : « Hypocrites ! Est-ce que chacun de vous ne détache pas son bœuf ou son âne de l'étable le jour du sabbat, et ne le mène-t-il pas boire ? Et cette fille d'Abraham, que Satan a liée voici dix-huit ans, ne fallait-il pas qu'elle fût détachée de cette entrave le jour du

sabbat ? » Et peut-être faut-il entendre que la délivrance des liens de Satan – au moral la rémission des péchés – non seulement est permise, mais est même à propos le jour consacré au Seigneur. Le temps du Messie est une année de rémission et de grâce[211].

Les adversaires de Jésus n'avaient rien à répondre : ils furent donc confondus, mais non touchés. La foule se réjouissait de ces miracles, mais ne savait pas en déduire que le temps de la pénitence était venu. Elle ne savait pas que, si les faveurs de Dieu suivent le repentir, elles sont aussi accordées pour toucher les cœurs et les fléchir[212].

V. – DE LA FÊTE DE LA DÉDICACE AU DÉPART POUR LA DERNIÈRE PÂQUE

JÉSUS SE REND À JÉRUSALEM (184)

Lc 13. 22 Et il cheminait par les villes et les villages en enseignant et en se dirigeant vers Jérusalem. (Suite, § 186 *bis*.)

Jusqu'où Jésus est-il allé en Judée dans la direction de l'ouest ? Rien n'auto-rise à le dire. Nous n'avons même aucun point de repère dans l'évangile. Mais il convient de tenir compte d'une tradition rapportée par l'historien Sozomène[213]. Près d'Emmaüs-Nicopolis[214] se trouvait une source qu'on croyait salutaire aux hommes et même aux animaux. On lui attribuait ce pouvoir parce que le Christ « venant avec ses disciples en voyage d'un certain endroit vers cette source, se lava les pieds et que l'eau acquit alors la vertu de guérir les maladies ». Cet humble détail du Christ se lavant les pieds après la marche méritait d'être recueilli. Si la tradition est authentique – et elle paraît l'être –, Jésus serait donc venu au moins jusqu'à l'Emmaüs des Macchabées. Est-il allé jusqu'à Césarée ? Saint Luc, le seul qui nous informe sur cette période judéenne, en dehors de saint Jean qui ne parle que de Jérusalem, y est certainement venu en compagnie de saint Paul[215]. Si c'est là qu'il a pris une partie de ses renseignements, auprès de ceux qui avaient été les témoins oculaires et les serviteurs de la parole, on peut imaginer qu'ils avaient conservé des souvenirs du passage de Jésus : mais ce serait greffer une supposition sur une autre supposition. Lorsque l'évangéliste nous dit que Jésus « cheminait par les villes et les villages, en enseignant et en se dirigeant vers Jérusalem[216] », on se demande s'il veut seulement nous rappeler la direction générale vers le lieu de la Passion, indiquée au départ de la Galilée[217], ou s'il ne marque pas une nouvelle orientation positive vers la cité sainte. Ce qui nous fait pencher vers cette seconde solution, c'est que, quelques versets plus loin, nous nous trouverons sur le territoire d'Hérode. Ce n'est pas la Galilée, puisque Jésus l'a quittée définitivement[218]. C'est donc la Pérée. Or saint Jean nous dira qu'après la Dédicace Jésus est allé en Pérée. Nous croyons donc que Luc

indique ici un point extrême vers l'ouest dans la prédication en Judée, d'où Jésus prend directement le chemin de Jérusalem où nous allons le trouver pour la Dédicace. Si Luc n'a pas parlé de sa présence à cette fête, pas plus qu'à celle des Tabernacles, c'est que son plan, modelé sur celui de Marc, ne comportait qu'une visite à Jérusalem, la dernière.

DÉCLARATION SOLENNELLE À LA FÊTE DE LA DÉDICACE (185)

Jn 10. 22 On célébra alors la Dédicace à Jérusalem : c'était l'hiver, 23 et
Jésus allait et venait dans le Hiéron[219], sous le portique de Salomon.

24 Les Juifs l'entourèrent donc. Et ils lui disaient ; « Jusqu'à quand tiendras-
tu notre âme en suspens ? Si c'est toi qui es le Christ, dis-le nous
franchement. » 25 Jésus leur répondit : « Je vous [l'] ai dit et vous ne [le]
croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père, ce sont elles qui
me rendent témoignage. 26 Mais vous, vous ne croyez pas, parce que vous
n'êtes pas de mes brebis. 27 Mes brebis entendent ma voix. Et je les
connais. Et elles me suivent. 28 Et je leur donne une vie éternelle : et elles
ne périront jamais et personne ne les ravira de ma main. 29 Mon Père… Ce
qu'il m'a donné est plus précieux que tout ! Et personne ne peut [rien] ravir
de la main de mon Père ! 30 Mon Père et moi ne sommes qu'un. »

31 Les Juifs apportèrent de nouveau des pierres pour le lapider.

32 Jésus leur répondit : « Je vous ai fait voir beaucoup d'œuvres bonnes
[venant] de mon Père. Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? » 33
Les Juifs lui répondirent : « Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te
lapidons, mais pour un blasphème ! et parce que, [n']étant [qu'un] homme,
tu te fais Dieu ! » 34 Jésus leur repartit : « N'est-il pas écrit dans la loi : *J'ai
dit : vous êtes des dieux* ? 35 Si elle a donné le nom de « dieux » à ceux
auxquels fut adressée la parole de Dieu – et [si] l'Écriture ne peut être
récusée –, 36 à celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous
dites : « Tu blasphèmes ! » parce que j'ai dit : « Je suis Fils de Dieu » ? 37
Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; 38 mais si je les
fais, si vous ne me croyez pas, croyez-en ces œuvres, afin que vous sachiez
et connaissiez que mon Père est en moi et que je suis dans mon Père. »

39 Ils cherchèrent donc de nouveau à le saisir, et il échappa à leurs mains.

C'est saint Jean qui nous apprend le passage de Jésus à Jérusalem à l'occasion de la Dédicace. Ce n'était point une fête légale de pèlerinage comme Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles. Elle était d'origine récente, rappelant la nouvelle consécration du temple profané par Antiochus Épiphane, et l'érection d'un autel nouveau, le 25 *Kislev* de l'an 165 av. J.-C. L'anniversaire se faisait environ deux mois et demi après la clôture de la fête des Tabernacles, vers la fin de décembre[220]. Elle durait aussi huit jours, avec de brillantes illuminations et un grand concours de peuple. C'est encore aujourd'hui la solennité du nationalisme juif.

Saint Jean avertit qu'on était en hiver ; c'est donc pour éviter les intempéries que Jésus se tenait sous le portique de Salomon, situé à l'Orient des parvis de l'enceinte sacrée. Il enseignait en marchant, le froid étant alors assez vif. Les Juifs, décidés à en finir avec lui, l'entourèrent et l'enfermèrent dans un cercle, lui posant la question décisive : « Si tu es le Messie, dis-le nous franchement. »

C'est précisément à cette question que Jésus n'avait jamais voulu répondre ouvertement par un oui tout simple. Saint Jean est ici pleinement d'accord avec les autres évangélistes : la connaissance du secret messianique était réservée aux disciples, parce qu'à eux Jésus se réservait de l'expliquer, en insistant sur le caractère douloureux de sa mission, toute spirituelle, et en les amenant à reconnaître en lui le Fils de Dieu. Cette fois encore, les interrogateurs n'étant pas le tribunal suprême de la nation, il se refuse à dire un oui, qui eût risqué d'amorcer des espérances politiques, et leur eût fourni un prétexte à le dénoncer au procurateur romain. Se dire le Messie était un aveu dangereux et ce n'était qu'une vérité fort incomplète, puisqu'il était beaucoup plus. Il préfère donc s'exposer à leur colère, et, dès lors qu'ils le somment de dire qui il est, il va le leur apprendre plus clairement que jamais. Mais il leur rappelle d'abord qu'il a déjà fait appel au témoignage de ses œuvres, qui parlent pour lui au nom de son Père. Pourquoi ont-ils refusé de croire ? Ils croiraient, s'ils consentaient à être de ses brebis[221]. Car il les appelle, et si elles suivent, il leur donnera une vie éternelle. Il reprenait donc ce thème du bon Pasteur tracé à la fête des Tabernacles, qu'on avait peut-être oublié, mais que l'on pouvait comprendre sans peine, par le simple exposé des termes. S'il était le Messie ce n'était point pour paraître en roi glorieux, mais pour sauver ses fidèles. On doit avoir confiance en lui, car personne ne saurait nuire à ceux que son Père lui a donnés et qui se sont donnés à lui. On ne peut rien lui enlever,

parce qu'on ne peut rien enlever à son Père, et enfin le mot qui révèle tout : « Mon Père et moi ne sommes qu'un ». Il s'était dit l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, ayant la même science et le même pouvoir que son Père[222]. Maintenant il continue à se distinguer de son Père : ce sont deux personnalités distinctes ; mais elles ne sont qu'un, ce qui ne peut s'entendre que d'une sorte d'identité. Les Juifs croient comprendre. Il se fait l'égal de Dieu. Il blasphème. Ils prennent des pierres pour le lapider.

Et certes, ils avaient raison de juger ce langage inouï. Chez les païens, la divinité était répartie entre tant de dieux, attribuée à des êtres si divers, qu'on ne s'étonnait pas trop de voir un homme prendre le titre de dieu. Le scandale était grand pour les Juifs, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Jésus osait quelque chose de plus que de se placer sur le même rang que Dieu, il prétendait être le dieu unique, et cependant ce Dieu il le regardait comme son Père, lui rendait ses hommages, lui témoignait son amour. Dans quel sens était-il donc la même chose que Dieu, sans laisser d'être distinct de son Père.

Voyant qu'il allait prendre la parole, probablement pour expliquer une déclaration aussi étrange, les Juifs déjà prêts à lancer des pierres consentent à l'écouter. Et d'abord il paraît disposé à leur rendre sa proposition acceptable. Il les renvoie à l'Écriture sacrée : « *J'ai dit : vous êtes des dieux*[223] ? ». Si elle a donné le nom de dieux à ceux auxquels fut adressée la parole de Dieu – et l'Écriture ne peut être récusée –, à celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous dites : « Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu ! ».

Des paroles de l'Écriture Jésus ne conclut pas qu'il est Fils de Dieu : elles sont trop vagues, et n'ont point été dites à sa personne, mais aux magistrats d'Israël, le titre de fils de Dieu n'étant pour eux qu'une qualification honorifique comme représentants de l'autorité divine. L'intention du Maître est de calmer les esprits en protestant de son respect pour l'Écriture, à plus forte raison pour celui qui a donné l'Écriture, et aussi de leur remontrer leur erreur. Avaient-ils le droit d'accuser de blasphème celui qui prenait un titre admis par l'Écriture ? Dans une matière si grave, une telle précipitation était insensée.

Le temps de la réflexion ainsi obtenu, Jésus n'entend pas retrancher quoi que ce soit de sa déclaration. Qu'il soit bien entendu qu'il ne veut déroger en rien à l'honneur de son Père ; elles lui rendent témoignage, car l'union est parfaite entre le Père et le Fils, non point seulement une union

dans les sentiments et dans l'amour, mais par une sorte de communication réelle qui fait que le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père. C'était revenir à sa déclaration première et essen-tielle. Aussi les Juifs s'efforcent de le saisir, la première fureur étant tombée, afin de lui faire un procès en règle. Mais Jésus s'échappa de leurs mains.

La Parole de Jésus était au-dessus de l'entendement des Juifs ; elle surpasse tout entendement humain. Mais il indiquait une voie facile à suivre. S'assurer qu'il avait vraiment fait des œuvres miraculeuses, et alors croire en lui, croire qu'il a mission de son Père pour donner la vie éternelle dont le premier degré est de connaître la vérité sur le Père et le Fils, croire cette vérité ineffable de leur unité, avec ce commencement de clarté qui nous vient de ses affirmations.

JÉSUS SE REND EN PÉRÉE (186)

Mc 10. 1 Et parti de là, il vient vers les régions de la Judée, et au-delà du Jourdain. Et de nouveau ; les foules se joignent à lui sur la route, et de nouveau il les instruisait, comme il avait coutume (Suite, § 214.) (cf. Lc 13, 31-33, § 187.)	Mt 19. 1 Et lorsque Jésus eut achevé ces discours, il s'éloigna de la Galilée (cf. § 184) et vint dans les régions de la Judée, au-delà du Jourdain. 2 Et des foules nombreuses le suivirent et il les guérit, dans cet endroit. (Suite, § 214.)	Jn 10. 40 Et il s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il demeurait là. 41 Et beaucoup vinrent à lui. Et ils disaient : « Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de celui-ci était vrai. » 42 Et beaucoup crurent en lui, dans cet endroit. (Suite, § 220.)

Après la fête de la Dédicace, Jésus se rendit au-delà du Jourdain, où il avait d'abord été lorsque le Baptiste lui rendit son premier témoignage[224]. Le texte de saint Jean est formel. Il indique même un certain séjour dans ces lieux ; arrêt qui, à coup sûr, n'exclut pas quelques courses pour annoncer le règne de Dieu. Rien cependant n'autorise à affirmer que Jésus soit monté sur les plateaux de l'est, vers les villes grecques de Philadelphie et de Gérasa. Or cette plaine de l'orient du Jourdain, très nettement indiquée par saint Jean, est assez clairement suggérée par saint Matthieu : « il s'éloigna de la Galilée et vint dans les régions de la Judée au-delà du Jourdain »,

c'est-à-dire dans la partie basse du territoire d'outre-Jourdain, regardée par tout le monde comme appartenant à la Judée, quoiqu'elle fût alors sous la dépendance d'Hérode Antipas. Il est vrai que saint Matthieu semble dire que Jésus y vint directement en quittant la Galilée, mais c'est qu'il ne raconte rien entre ce départ et l'arrivée à peu de distance de Jéricho. Saint Marc est encore plus précis. Lorsque Jésus quitte la Galilée, au même moment que dans saint Matthieu il se rend « vers les régions de la Judée, et au-delà du Jourdain ». Il y a donc place, d'après son texte, pour un voyage en Judée, et c'est celui dont saint Luc a marqué quelques épisodes, sans dire qu'on était en Judée, mais en nous mettant sur la voie, ne fût-ce que par l'épisode de Marthe et Marie, d'après saint Jean à Béthanie près de Jérusalem, et par l'allusion à la tour de Siloé. Le voyage au-delà du Jourdain suivait naturellement celui de Judée. C'est donc là que vont se retrouver les quatre évangélistes, car c'est là aussi que nous conduit Luc. En effet nous apprendrons en cours de route que nous sommes sur les terres d'Antipas[225], donc en Pérée, puisque, comme nous l'avons déjà noté, son intention n'était pas de nous ramener en Galilée.

Ainsi Marc fournit le cadre de deux parties du grand voyage de Luc, en Judée et en Pérée, séparées dans celui-ci par l'indication distincte d'un voyage à Jérusalem[226].

Nous avons ainsi l'accord des quatre évangélistes sur le terme où ont abouti les voyages de Jésus, quittant la Galilée, et venant dans la plaine du Jourdain avant de monter à Jérusalem pour la dernière Pâque, l'accord exprès de Marc et de Jean sur un voyage antérieur en Judée, avec l'accord implicite de Luc et de Jean sur le passage de la Judée à la Pérée. Il n'y a donc pas de doute raisonnable sur les grandes lignes de la prédication de Jésus, de la Galilée à Jéricho en passant par la Judée et la Pérée. Les deux derniers voyages sont chacun d'environ trois mois.

LA PORTE ÉTROITE ; LA PORTE FERMÉE ; CEUX QUI ENTRENT ET CEUX QUI SONT EXCLUS (186 *bis*)

(Synopse grecque 184)

Lc 13. 23 Or quelqu'un lui dit : « Seigneur, [dis-nous] s'il y aura peu de sauvés. » Mais lui leur dit : 24 « Luttez pour entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous assure,	Mt 7. [13 « Entrez par la porte étroite, car large (est la

chercheront à entrer et ne pourront pas, [25] après que le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte et que vous commencerez à vous tenir dehors et à heurter la porte, en disant : « Seigneur, ouvre-nous ! » Et il vous répondra : « Je ne sais d'où vous êtes ! »

[26] Alors vous commencerez à dire : « Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné sur nos places. » [27] Et il dira : « Je vous assure, je ne sais d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, [vous] tous artisans d'iniquité. » [28] Là il y aura des pleurs et des grincements de dents, lorsque vous verrez Abraham et Isaac et tous les prophètes dans le Royaume de Dieu, et vous serez jetés dehors ! [29] Et l'on viendra de l'orient et de l'occident, et du nord et du sud pour prendre place à table dans le Royaume de Dieu. [30] Et voici que des derniers seront les premiers et que des premiers seront les derniers ! » (cf. Mc 10, 31, § 218 ; Mt 19, 30, § 218 ; 20, 16, § 219.)

porte) et spacieuse la route qui conduit à la perdition et nombreux sont ceux qui s'y engagent ! [14] Combien étroite [est] la porte et resserrée la route qui conduit à la vie ! et [combien] peu nombreux sont ceux qui la trouvent ! » cf. § 72]. (Suite, § 73.)

[22] « Beaucoup me diront en ce jour-là : "Seigneur ! Seigneur ! n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? en ton nom que nous avons chassé les démons ? en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ?" [23] Et alors je leur déclarerai : "Je ne vous ai jamais connus ! Retirez-vous de moi, vous artisans d'iniquité !" » (Suite, § 75.)

8. [11] « Or je vous dis que beaucoup viendront de l'orient et de l'occident et prendront place à table avec Abraham et Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux, [12] tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (verset 13, § 76.)

Jésus était en route[227], lorsqu'on lui posa une question qui demeure une cause d'anxiété pour bien des âmes, précisément parce que le Maître n'a pas voulu révéler le secret de son Père. Il a dit tout ce qu'il nous est utile de savoir. Quelqu'un donc, qui paraît assez sympathique, et qui avait écouté volontiers les paroles du Maître, lui demanda : « Seigneur, [dis-nous] s'il y aura peu d'hommes sauvés ? » Cette préoccupation est fréquente chez les rabbins. Il s'agit dans leur pensée du salut éternel, surtout des Israélites, car les autres avaient certes mérité leur perte, et l'on était disposé à s'en réjouir. En principe, on admettait volontiers que tous les Israélites fidèles à réciter

la profession de foi seraient sauvés. Mais quelques-uns n'en étaient pas moins très coupables, et il y en avait eu d'infidèles. La réponse de Jésus porte sur trois points : le salut exige l'effort ; il n'est pas possible de se sauver sans obéir à Dieu ; des Gentils seront admis, tandis que des Juifs seront réprouvés.

Le premier enseignement est celui de la porte étroite. Il a été mieux conservé par saint Matthieu, plus exact à reproduire les propres paroles du Sauveur, ou, si l'on admet que l'enseignement a été donné deux fois, c'est lui qui a gardé la forme la plus développée et la plus claire. L'image est celle d'un homme qui cherche sa route. Devant lui s'offre une voie large et spacieuse où se pressent beaucoup de personnes, mais elle conduit à la perdition. Ce qu'il faut trouver, et ce n'est déjà pas facile, c'est une petite porte de la ville point de départ d'une route resserrée : celle-là conduit à la vie.

L'amour de Jésus poursuivait les pécheurs et il en ramenait beaucoup ; tous ceux qui ont pris d'abord la voie large ne se perdront pas à la fin. Mais combien il importe de prendre cette route difficile, qui est celle de la vertu et qui conduit directement à la vie !

Le second enseignement et la seconde image, c'est la nécessité de se présenter à temps à la porte du ciel avec de bonnes œuvres. Jésus suppose cette fois une salle de festin, symbole ordinaire chez les Juifs de la vie auprès de Dieu. Les invités dociles à l'appel étant entrés, le maître de la maison s'est levé pour fermer la porte. D'autres personnes se présentent et supplient qu'on leur ouvre. Le Maître dit : Je ne vous connais pas ! Ils s'étonnent. – Mais nous avons mangé et bu en votre présence ; vous avez enseigné sur nos places. – Ce sont donc les compatriotes, les auditeurs de ce Messie qui ouvre la porte du royaume de Dieu. Bien plus, d'après saint Matthieu, ils ajoutent : « Seigneur, Seigneur ! n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé ? En votre nom que nous avons chassé les démons ? En votre nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? » – Vains titres d'espoir ! L'essentiel était de faire la volonté de Dieu : ils n'ont suivi que la leur. La conclusion est la même dans les deux évangélistes : « Retirez-vous de moi, vous, artisans d'iniquité ! »

Le titre de Juifs, de frères du Messie selon la chair, qu'ils ont tout d'abord invoqué, ne servira donc de rien ? Non, et c'est le troisième enseignement. La porte s'ouvre, mais ce n'est pas pour leur livrer passage. Ils entrevoient les grands ancêtres, les pères dont ils étaient si fiers,

Abraham, Isaac et Jacob à table dans le royaume de Dieu. Et tandis qu'on les chasse et qu'on les refoule pour laisser libre l'entrée, d'autres viennent de l'Orient et de l'Occident, se ranger auprès des patriarches. Les coupables sont jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents[228].

Quelle étrange contradiction que de se prévaloir auprès de Jésus d'avoir entendu sa parole, si l'on s'est refusé à la pratiquer ! N'avait-il pas dit bien souvent que les œuvres étaient l'essentiel ? À la vérité cette justice n'est pas celle dont se targuaient les Juifs, la leur propre, mais la justice conférée par la grâce, agissante par la charité. Cette explication était réservée à saint Paul. Les évangélistes qui la connaissaient ne l'ont point insérée dans l'évangile.

LES RUSES D'HÉRODE ET LE DESSEIN DE DIEU (187)

(Synopse grecque 185)

Luc 13. 31 À cette heure même quelques Pharisiens s'approchèrent et lui dirent : « Sors d'ici, et va-t'en ; car Hérode veut te tuer. »
32 Et il leur dit : « Allez dire à ce renard : "Voici : aujourd'hui et demain je chasse des démons, et j'accomplis des guérisons, et le troisième [jour] je suis consommé. 33 Cependant, aujourd'hui et demain et le [jour] suivant, je dois être en route, car il ne convient pas qu'un prophète périsse en dehors de Jérusalem." » (34-35 = fin du § 243.)

Jésus termina sa réponse sur ces paroles : « Quelques-uns des derniers seront les premiers, et des premiers seront les derniers. » Il était aisé de comprendre que les premiers appelés étaient les docteurs Juifs ; ils s'exposaient à arriver trop tard, par leur refus d'écouter le vrai docteur envoyé par Dieu, tandis que d'autres, d'abord égarés sur des voies trompeuses, seraient admis, ayant fait pénitence, même s'ils avaient appartenu au monde des Gentils.

Cette allusion ne pouvait être agréable aux Pharisiens. À leur ordinaire ils dissimulèrent, et, feignant une inquiétude sympathique, ils dirent à Jésus avec une brusquerie qui trahissait leur secrète pensée : « Sors d'ici et va-t'en ; car Hérode veut te tuer. » On comprend très bien qu'ils se sont faits

les complices empressés des désirs du tétrarque. Cauteleux plutôt que violent, celui-ci ne voulait pas d'affaires. Jésus revenu sur ses terres, c'était une nouvelle poussée de l'agitation qui avait secoué la Galilée, plus dangereuse encore sur la frontière des Nabatéens, ses ennemis depuis son divorce avec la fille de leur roi. Faire enlever Jésus et recommencer la tragédie du meurtre de Jean Baptiste eût été une solution extrême, désagréable. Le mieux était d'éloigner l'indésirable par un conseil discret et bienveillant en lui laissant croire qu'il déjouait de la sorte une embûche. Mais Jésus n'avait d'autre règle que la volonté de son Père. Sa mission n'était pas terminée : « Allez dire à ce renard » – cette ruse était digne de la bête artificieuse fertile en bons tours – : « Voici que je chasse des démons et que j'accomplis des guéri-sons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je dois être consommé. » C'est alors seulement qu'il se rendra à Jérusalem où la parole d'un prophète est plus sonore et plus chargée de conséquences, soit qu'on l'écoute ainsi qu'il arriva à Isaïe, soit qu'on le méconnaisse et le maltraite comme ce fut le lot de Jérémie, car il ne convient pas qu'un prophète, surtout tel que lui, périsse en dehors de Jérusalem. Il n'a donc rien à craindre d'Hérode, et Hérode n'a qu'à prendre patience quelque peu : « Aujourd'hui et demain et le jour suivant, je dois continuer ma route. » C'est donc par deux fois que Jésus énonce ce délai de trois jours, manifestement dans une intention prophétique. Ce ne sont pas des jours naturels, la suite l'indique assez. Ce ne sont pas non plus des années, car la Passion est proche. Ce sont donc plutôt des mois. Or si ces paroles ont été prononcées après la fête de la Dédicace, vers la fin de janvier, comme il est très vraisemblable, il restait à Jésus deux mois et demi avant de mourir à Jérusalem.

Nous ne savons comment le tétrarque accueillit cette réponse, qui fut sans doute plutôt envenimée qu'atténuée par les Pharisiens. Elle ne fit qu'exciter davantage cette curiosité, tempérée alors par la prudence politique, que Jésus sut tenir en respect de la même manière lors de la Passion[229].

JÉSUS À TABLE CHEZ UN PHARISIEN INFLUENT (188-191)

GUÉRISON D'UN HYDROPIQUE, UN JOUR DE SABBAT (188)

Lc 14. [1] Un jour de sabbat, comme Jésus était entré dans la maison d'un des principaux Pharisiens pour prendre son repas, ceux-ci l'observaient.

[2] Et voici qu'un hydropique se trouvait devant lui.

[3] Et Jésus, prenant la parole, dit aux docteurs de la Loi et aux Pharisiens : « Est-il permis ou non de guérir, le jour du sabbat ? [4] Mais eux gardèrent le silence. (cf. 6, 9, § 52.)

Et ayant pris [l'infirme] par la main, [Jésus] le guérit et le congédia. [5] Puis il leur dit : « Qui d'entre vous, si son fils – ou son bœuf ! – tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt, un jour de sabbat ? [6] Et à cela ils ne purent rien répliquer.

Les Pharisiens venus de la part d'Hérode étaient éloignés. Voici maintenant Jésus en présence d'autres Pharisiens, assurément moins prévenus que ceux de Jérusalem, même que ceux de la Judée[230], et qui n'ont pas eu le temps de se faire une opinion hostile comme ceux de Galilée. Tout indique un premier contact entre eux et Jésus. On dirait qu'il pénètre dans une zone nouvelle, où ils ont les mêmes préoccupations que ceux de leur parti, mais sans avoir porté sur Jésus un jugement définitif. De son côté, il les traite moins sévèrement que leurs confrères. Invité à la table d'un membre très influent du parti, d'un chef, comme dit saint Luc, il profite de l'occasion pour donner des avis en apparence sans grande portée religieuse sur la façon de se comporter en pareille circonstance. Mais, si l'on suit le mouvement de sa pensée, on s'aperçoit qu'elle s'élève vers Dieu, allant des convenances humaines aux intérêts de l'âme. Or Jésus les comprenait autrement que les Pharisiens. Si l'on se sépara sans une rupture ouverte, le malaise du début ne fut pas dissipé, mais plutôt changé en méfiance.

Le Pharisien distingué qui invita Jésus choisit un jour de sabbat. Si l'on ne devait préparer aucun aliment chaud, en faisant ses préparatifs la veille on pouvait servir un repas convenable, et c'était même l'habitude de faire bonne chère ce jour-là. Jésus n'avait donc aucun motif de soupçonner une intention oblique. Cependant les Pharisiens l'observaient à tout hasard. Cette fois leur attention ne fut pas attirée par sa négligence à se laver les mains. On n'avait pas encore pris place sur les lits dressés pour le repas, qu'un hydropique se présente. L'avait-on subrepticement prié de venir, pour poser le cas de conscience ? Le Sauveur ne se serait pas prêté à cette

machination. L'homme lui inspire de l'intérêt parce qu'il espérait de bonne foi être guéri. Pour laisser voir qu'il n'est pas sans pénétrer une attitude expectante, Jésus interroge les docteurs de la Loi, qui ne pouvaient manquer parmi les Pharisiens : « Est-il permis ou non de guérir, le jour du sabbat ? » Ils se réservent en effet et se tiennent cois, comme leurs confrères de Galilée[231]. Jésus alors guérit l'hydropique et le renvoie. Puis, sans accentuer le reproche, car l'hostilité était moins flagrante qu'ailleurs[232], il suggère la solution idoine par une interrogation conforme à leur propre pratique : « Qui d'entre vous, si son fils, ou son bœuf, tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt un jour de sabbat ? » On ne s'étonne pas en Occident de l'imprudence d'un jeune garçon sautant la margelle d'un puits, mais un bœuf ! L'étonnant en Palestine, c'est plutôt que les troupeaux ne tombent pas plus souvent dans les citernes, ouvertes sans rebords le long des chemins du désert, et jusqu'aux portes des villes. Les plus scrupuleux se hâtaient de les retirer même le jour du sabbat. Les Pharisiens ne savent que dire, mais ne se montrent pas trop irrités.

PARABOLE SUR LE CHOIX DES PLACES (189)

Lc 14. [7] Or il disait aux invités une parabole, remarquant comment ils choisissaient pour eux les premières places. Il leur disait [donc] : [8] « Invité par quelqu'un à des noces, ne te mets pas à la première place, car une personne plus considérée que toi pourrait avoir été invitée par lui. [9] Et celui qui vous aurait invités, elle et toi, viendrait peut-être te dire : « Cède-lui la place. » Et alors tu devrais, non sans confusion, occuper la dernière place. [10] Mais, lorsque tu auras été invité, va t'asseoir à la dernière place, de façon que celui qui t'a invité vienne te dire : « [Mon] ami, approche plus haut. » Alors ce sera pour toi un honneur, en présence de tous ceux qui seront à table avec toi. [11] Car quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. » (cf. 18, 14, § 213.)

Mt 23. [12] « Qui s'élève sera abaissé et qui s'abaisse sera élevé. » (cf. 18, 4, § 129.)

Dans ce même moment ils étaient absorbés par une de leurs recherches de vanité, la préséance ! Invités, ils se glissaient aux meilleures places, le plus près possible du maître de la maison. C'était un de leurs travers. Jésus

leur devait une leçon. Il la propose sous le voile transparent d'une parabole, s'adressant, par un sentiment délicat, non pas à une personne désignée, mais à l'interlocuteur fictif qui figure si souvent dans la prédication morale des philosophes anciens ; il lui recommande – si par hypothèse il était invité à des noces – de ne pas choisir la première place. Qu'un invité plus qualifié survienne, il faudrait la lui céder. Tandis que l'homme modeste qui s'est placé très bas sera engagé à monter plus haut. Mais que vaudrait ce mince avantage, si un humble sentiment de soi-même n'était agréable aux yeux de Dieu ? Il est sous-entendu que cette mésaventure ou ce petit succès n'est qu'un symbole de ce qui se passe dans le monde moral et même au jour où Dieu donne les places à son festin : « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé[233]. »

L'avertissement avait sa pointe, mais combien plus bénigne que précédemment l'apostrophe directe aux Pharisiens qui recherchaient les places d'honneur[234] !

IL FAUT INVITER LES PAUVRES (190)

Lc 14. 12 Il disait aussi à celui qui l'avait invité : « Lorsque tu donnes à déjeuner ou à dîner, ne prie pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches ; car ils pourraient t'inviter à leur tour, eux aussi, et ta politesse te serait rendue. 13 Mais, lorsque tu donnes un repas, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles ; 14 et tu seras heureux de ce qu'ils ne sont pas en état de te [le] rendre, car on te le rendra lors de la résurrection des justes.

Frappé de cette parole, un des convives s'écria : « Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu ! »

L'intention du Sauveur était donc atteinte. Dans ce milieu où l'on traitait si volontiers des choses spirituelles – moins fréquemment à table –, il avait peu à peu haussé les esprits vers cette idée du royaume de Dieu qui était son thème principal. Mais eux, qui savaient apprécier le bonheur suprême d'y être admis, ne se considéraient-ils pas comme y ayant droit ? C'est ainsi que leurs études favorites, leur éducation et l'appartenance au même parti les avait fait accueillir par un Pharisien distingué. Ces Israélites de la meilleure classe qu'étaient les Pharisiens comptaient entrer comme chez eux dans le

Royaume de Dieu. Hélas ! ils étaient en passe d'y perdre leurs places, par leur dédain du suprême appel de l'envoyé de Dieu. Il leur dit donc cette parabole :

PARABOLES DES INVITÉS DISCOURTOIS ET DE L'HOMME QUI NE PORTE PAS LA ROBE NUPTIALE (191)

Lc 14. 15 L'un des convives, ayant entendu cela,
lui dit : « Heureux celui qui prendra son repas dans le
Royaume de Dieu ! » 16 Mais [Jésus] lui dit : « Un
homme avait [résolu] de donner un grand dîner, et il
invita beaucoup de monde. 17 Et il envoya son
serviteur, à l'heure du dîner, dire aux invités : « Venez,
car c'est déjà prêt. » 18 Et tous avec ensemble se
prirent à s'excuser… Le premier lui dit : « J'ai acheté
un champ : et il faut nécessairement que j'aille le voir ;
je t'en prie, tiens-moi pour excusé. » 19 Et un autre
dit : « J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les
essayer ; je t'en prie, tiensmoi pour excusé. » 20 Et un
autre dit : « J'ai pris femme, et donc je ne puis venir. »

21 Et le serviteur étant revenu rapporta
cela à son maître. Alors le maître de la
maison irrité dit à son serviteur : « Va
promptement dans les places et les rues
de la ville et amène ici les pauvres, les
estropiés, les aveugles et les boiteux. »

22 Puis le serviteur dit : « Maître, ce que
tu as commandé a été fait et il y a encore
de la place. » 23 Et le maître dit au
serviteur : « Va sur les chemins et vers
les clôtures : et force [-les] d'entrer, afin
que ma maison soit pleine. 24 Car je vous
affirme qu'aucun de ces hommes qui
avaient été invités ne goûtera à mon
dîner ! »

Mt 22. 1 Et prenant de nouveau la
parole, Jésus leur dit en paraboles : 2
« Le royaume des Cieux peut être
comparé à un roi qui fit [un festin] de
noces pour son fils. 3 Et il envoya ses
serviteurs pour appeler les invités au
[festin] des noces. Mais ils ne
voulaient pas venir…

4 De nouveau il envoya
d'autres serviteurs avec ces
mots : « Dites aux invités :
Voici que j'ai préparé mon
déjeuner : mes bœufs et les
animaux gras ont été
immolés : et tout est prêt.
Venez aux noces. » 5 Mais
eux, n'en tenant pas compte,
s'en allèrent, l'un à son
champ, l'autre à son
commerce ; 6 les autres,
s'étant emparés de ces
serviteurs, les outragèrent et
les tuèrent…

7 Le roi fut irrité. Et
envoyant ses armées, il fit
périr ces meurtriers et brûla
leur ville. 8 Alors il dit à ses
serviteurs : « La noce est
prête. Mais les invités n'en
étaient pas dignes : 9 allez

donc aux issues des routes, et tous ceux que vous trouverez, appelez-les aux noces. »

10 Et ces serviteurs, étant sortis sur les routes, ramassèrent ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons. Et la salle de noce fut remplie de convives, qui se mirent à table.

11 Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, vit là un homme qui n'était pas revêtu d'un costume de noce. 12 Et il lui dit : « Ami, comment es-tu entré ici sans avoir un costume de noce ? » Lui demeura muet. 13 Alors le roi dit aux servants : « Liez-lui pieds et mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

14 Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus » (Suite, § 240).

Un homme avait invité de nombreux convives, appartenant à son monde, comme on dirait aujourd'hui. Au dernier moment, selon la coutume ancienne, il leur envoie un serviteur pour leur rappeler leur promesse et les avertir que tout est prêt. Tous s'excusent. L'un a acheté un champ, probablement par des intermédiaires afin de ne pas se découvrir, et il lui tarde d'aller le voir de plus près. Un autre a acheté cinq paires de bœufs : il veut les essayer sur-le-champ pour voir s'il n'a pas été trompé. Ces deux-là

s'excusent poliment. Un troisième vient de se marier, ce qui explique assez son abstention. Aucun des invités ne se présente. Le maître de maison envoie alors son serviteur dans les rues pour appeler les pauvres, les estropiés, les aveugles, tous ceux dont on ne se souciait pas d'ordinaire. Ceux-là ne se font pas prier. Mais comme il reste de la place, le serviteur ira hors de la ville, sur les chemins, le long des clôtures, où gisent encore d'autres miséreux. Et s'ils objectent la distance ou quelque autre raison, qu'on insiste, qu'on les amène enfin, parce que toutes les places doivent être occupées, et que nul ne sera admis parmi ceux qui en ont pris tellement à leur aise[235].

Dans tous ces détails il n'y a pas d'allégorie positive. On ne peut pas dire que le serviteur soit Jésus, chargé d'inviter les hommes à la pénitence. Les premiers invités, dit-on, sont les Juifs. Mais la première équipe de leurs remplaçants est aussi de la ville ; les invités seraient donc les Pharisiens. Pourtant aucune de leurs excuses n'est caractéristique des résistances de la secte, et les invités de rencontre n'ont montré aucune bonne volonté, les derniers, surtout. Le sens est donc simplement que le maître de maison suivra malgré tout son programme, et que ceux qui l'ont dédaigné seront exclus et remplacés par d'autres, fussent-ils de ceux dont on n'est pas fier ordinairement de les avoir à sa table.

Il faut évidemment faire une application au Royaume de Dieu, et il en résulte nécessairement que le maître de maison représente Dieu. Ceux qu'il a invités et qui ont conscience d'être de ses amis, doivent prendre garde de ne pas se laisser entraîner par les soucis du monde présent, au point de ne pas répondre à l'appel quand le moment sera venu. Heureux, disait ce commensal de Jésus, qui prendra son repas dans le Royaume de Dieu ! Heureux, répond Jésus, ceux qui n'oublieront pas qu'ils y ont été conviés, et qui n'en seront pas exclus au moment décisif.

Ce moment n'est pas l'événement du Règne de Dieu sur la terre, puisque l'interlocuteur parlait du royaume de l'au-delà. Le messianisme n'est donc point en cause. Comme l'appel se fait pour tous en même temps, la perspective est plutôt celle du jugement dernier que des morts individuelles. Mais, pour chacun cela revient au même.

Jésus ne quitte donc pas ses hôtes sans un avertissement très grave dont ils pourront faire leur profit, mais sans qu'une discussion ait été engagée. L'atmosphère est décidément moins lourde qu'en Judée.

DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR SUIVRE JÉSUS (192-193)

SE DÉTACHER DE TOUT ET PRENDRE SA CROIX (192) cf. 123

Lc 14. 25 Comme des foules nombreuses le suivaient, il se tourna et leur dit : 26 « Si quelqu'un vient à moi et [cependant] ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même encore sa vie, il ne peut être mon disciple. 27 Quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas à ma suite, ne peut être mon disciple. » (cf. Lc 9, 23 et Mc 8, 34, § 123.)

Mt 10. 37 « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.

38 Et celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. » (cf. 16, 24, § 123.) (Suite, § 209.)

Dans ces régions où Jésus n'avait pas encore paru, mais où il avait envoyé ses disciples pour préparer les voies, et parce qu'il y faisait des miracles, la foule l'accompagnait pour l'entendre à l'occasion. Probablement aussi le tenait-on pour le Messie ; on s'engageait à sa suite, dans l'attente de quelque événement sensation-nel, et quelques-uns dans la disposition de lui prêter main-forte. Mais ce n'étaient pas là de vrais disciples. Et ce que Jésus voulait, c'étaient des disciples résolus à tout quitter et à tout souffrir avec lui. L'énumération des difficultés se compose de trois strophes, mais l'unité du but est marquée par le refrain : « Celui-là ne peut être mon disciple[236]. » Ce qui nous étonne, c'est que l'obstacle ne va pas en croissant, ainsi que l'aurait conçu une rhétorique à bon marché. On dirait plutôt que Jésus demande d'abord davantage au dévouement individuel dans des cas extrêmes, pour proposer ensuite à tous un moindre renoncement. Celui qui veut suivre Jésus doit donc d'abord se dire qu'il pourra se trouver en contradiction avec les parents les plus proches, et qu'il devra alors sacrifier ses affections les plus légitimes, ce qui dans la rude antithèse sémitique s'exprimait par haïr son père et sa mère, sa femme et ses enfants… Peut-être faudrait-il encore sacrifier sa propre vie. Et enfin il faut prévoir le sacrifice des biens temporels ; mais cette perte est moins

redoutable aux cœurs bien nés ; elle passe, comme on dirait familièrement, par-dessus le marché.

Pourquoi donc cette perspective de la mort ? Parce qu'elle se présentait à Jésus lui-même, sous la forme alors si fréquente de la mise en croix. Il fallait d'abord la porter soi-même au lieu du supplice, si bien que le disciple doit être prêt à prendre part, non pas à un cortège triomphal, mais à une sinistre rangée de condamnés, la croix sur l'épaule.

Si l'on ne se sent pas le courage d'en venir là, mieux vaut s'abstenir, et ne pas s'attacher à Jésus pour ensuite l'abandonner.

PARABOLES DE LA TOUR ET DE LA GUERRE (193)

Lc 14. « … [28] Car parmi vous en est-il un qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye d'abord pour calculer la dépense [et savoir] s'il aura de quoi achever ? [29] Autrement, s'il pose le fondement et qu'il ne soit pas à même de terminer, tous ceux qui s'en apercevront se prendront à le tourner en ridicule, [30] disant : « Cet homme-ci a commencé à bâtir et n'a pas été à même de terminer ! »

[31] Ou bien, quel roi, parti pour combattre un autre roi à la guerre, ne s'assied d'abord pour délibérer s'il peut tenir tête avec dix mille hommes à celui qui vient avec vingt mille ?

[32] Sinon, pendant que l'autre est encore loin, il envoie une ambassade pour demander à faire la paix.

[33] Ainsi donc, quiconque parmi vous ne renonce à tous ses biens ne peut être mon disciple. » (*34-35 = § 133.)

Les foules s'enthousiasment facilement, mais cette chaleur tombe au moindre obstacle. La présomption est plus dangereuse encore, car elle expose davantage à l'insuccès, faute de réflexion, et fait de plus tomber dans le ridicule. C'est ce que le Maître rend tangible par deux paraboles qui ne veulent prouver que cela. Quand on se propose de bâtir une maison, il ne faut rien entreprendre si l'on n'a pas assez d'argent pour terminer. Avant de se mettre en guerre, même pour une juste cause, il faut mesurer ses forces et celles de l'adversaire : si l'on est plus faible mieux vaut traiter pour éviter une catastrophe.

Est-ce à dire que Jésus détourne de s'engager sur ses pas les timides qui ne se sentent pas animés de sentiments héroïques ? Non, car il conseillerait plutôt la prudence à ceux qui sont trop audacieux. Cet élan irréfléchi ne vaut pas une résolution sérieuse. Le bon disciple doit s'assurer du succès en prenant les moyens appropriés. Dans les choses humaines, c'est l'argent, nécessaire pour bâtir, et dont on disait aussi qu'il était le nerf de la guerre. La vie spirituelle retourne les valeurs, d'où l'aspect paradoxal de la conclusion. Les ressources dont le vrai disciple doit se munir, c'est d'abord le renoncement à tous les biens de la terre… Débarrassé de ce poids, il peut suivre Jésus d'un pas léger et avec allégresse.

On l'entendra, comme il a été dit de l'abnégation dans les relations de famille, selon que les circonstances et l'appel de Dieu comporteront le renoncement seulement en esprit, ou le dépouillement réel de tous les biens.

LA JOIE DU PARDON DIVIN (194-197)

Tout le chapitre quinzième de saint Luc est une révélation de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, miséricorde qui précède même le repentir du coupable, et le poursuit, afin de le rendre digne du pardon. Il y a plus, car la miséricorde était connue des Israélites et célébrée dans les psaumes et par toute l'histoire ancienne. Ce que le Fils révèle ici, c'est la joie qui déborde du cœur du Père lorsqu'il a reconquis un de ses fils par le repentir. Cela, qui aurait osé y croire, sans l'affirmation de celui qui seul a pénétré ce secret, qui s'est associé à cette clémence infinie, qui en a été l'instrument, qui l'a racontée avec des accents auxquels ont répondu tant de larmes ?

INTRODUCTION AU THÈME DU PARDON DIVIN (194)

Lc 15. 1 Cependant tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre. 2 Et les Pharisiens et les scribes murmuraient, disant : « Cet homme accueille des pécheurs, et mange avec eux ! » (cf. 5, 29-30, § 49.)

C'est déjà sans doute parce que Jésus les accueillait avec bonté et les encourageait à revenir à Dieu, que les publicains et les pécheurs, en Pérée comme en Galilée, s'approchaient de lui pour l'entendre. Mais le Maître

faisait mieux – pour quelques-uns il faisait pire – : il mangeait avec ces pécheurs, au risque de se contaminer, sinon par leurs exemples, du moins par leur contact. Les Pharisiens et les docteurs, les mêmes partout, s'en montraient scandalisés. Jésus ne consent pas à engager avec eux une controverse en règle. Se mettant sur leur terrain, il n'aurait pas eu le dernier mot. Il les transporte dans sa sphère à lui, pour leur apprendre, et plus encore à ces pécheurs méprisés, ce qui se passe au ciel, parmi les anges, et jusque dans le cœur de Dieu, lorsqu'un pécheur égaré rentre au bercail, est replacé dans le trésor de Dieu, reçoit de son Père le baiser de la tendresse apaisée. Ce sont trois paraboles qui le feront comprendre aux cœurs les plus endurcis.

PARABOLE DE LA BREBIS PERDUE ET RETROUVÉE (195)

Lc 15. [3] Or il leur dit cette parabole : [4] « Quel homme parmi vous, possédant cent brebis et ayant perdu l'une d'elles, ne laisse les quatrevingt-dix-neuf [autres] dans le désert et ne va après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? [5] Et quand il [l']a retrouvée, il la met sur ses épaules tout joyeux [6] et, revenant à sa maison, il convoque ses amis et ses voisins, leur disant : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. »

[7] C'est ainsi, je vous [le] dis, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Mt 18. [12] « Que vous en semble ? Si un homme avait cent brebis et que l'une d'elles se fût égarée, ne laissera-t-il pas les quatre-vingtdix-neuf [autres] sur les montagnes et n'ira-t-il pas chercher celle qui s'est égarée ?

[13] Et s'il lui arrive de la retrouver, en vérité je vous [le] dis, il y a plus de joie à cause d'elle que pour les quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont pas égarées.

[14] De même, ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'un seul de ces petits périsse. » [§ 131.]

(Suite, § 134.)

Quel sentiment éprouve le Créateur, lorsqu'un de ces êtres infimes qu'il a créés s'éloigne de lui et ne redoute pas de l'offenser ? Il ne songe, si l'on peut dire, qu'à le ramener à lui. Il est comme un homme qui possède cent brebis, et voici que l'une d'elles s'est égarée. Dans le désert où l'on conduit

les troupeaux en hiver, quand une légère couche de gazon nuance de vert la couleur fauve des collines, une brebis plus avide a été attirée par une herbe plus alléchante ; on l'a perdue de vue. Que fera le maître des brebis ? Il laissera là les quatre-vingt-dix-neuf autres, les confiant sans doute à d'autres bergers, nécessaires pour un si grand nombre – mais ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'il va lui-même à la recherche de celle qui a disparu. Et quand il l'a retrouvée, il la rapporte sur ses épaules – ce qu'il ne fait jamais que pour les tout petits agneaux –, parce qu'elle est fatiguée et qu'il est joyeux ; et il veut que ses amis et ses voisins prennent part à sa joie. Il en est ainsi parmi les hommes, et Jésus conclut : « Je vous le dis » – et cela est à peine concevable –, « il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ». Ces justes sont sans doute plus aimés, mais ils n'ont pas causé dans le ciel tant de soins, suivis de tant de joie[237].

PARABOLE DE LA DRACHME PERDUE ET RETROUVÉE (196)

Lc 15. [8] « Ou bien, quelle femme, possédant dix drachmes, si elle a perdu une drachme, n'allume une lampe, ne balaie la maison et ne cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle [l']ait retrouvée ? [9] Et quand elle l'a retrouvée, elle convoque ses amies et voisines, disant : “Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue.”
[10] C'est ainsi, je vous [le] dis, qu'on se réjouit chez les anges de Dieu pour un pécheur repentant. »

Voici maintenant une femme, bonne ménagère, qui possédait dix drachmes, environ dix francs[238], pour l'entretien de sa maison. Elle s'aperçoit qu'il lui en manque une. Comment la trouver dans la chambre mal éclairée, parmi les objets qui traînent sur le sol ? Elle allume une lampe, balaie, cherche sans se lasser jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé sa drachme. Elle avait sûrement fait confidence de son ennui à ses commères ; aussi elle les rassure et les invite à s'unir à sa joie. Et, c'est ainsi que se réjouissent les anges de Dieu pour un pécheur repentant.

La joie dans le ciel, parmi les anges, et aussi en Dieu ; car la vie de Dieu n'est-elle pas la béatitude et la joie ? Mais, comment lui attribuer quelque chose qui ressemble à de la sollicitude ? Et certes, nous savons par les

philosophes que Dieu est impassible. Mais, à quoi cela nous sert-il religieusement ? Ce qui nous est bon, c'est de savoir qu'il y a dans la plénitude de ses perfections quelque chose qui remplace et qui dépasse infiniment la plus tendre sollicitude humaine. C'est cette connaissance qui fait que le pécheur ose aimer Dieu, et ce sont ces sentiments du Père que Jésus nous a révélés dans la parabole de l'enfant prodigue.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE (197)

Lc 15. [11] Il dit encore : « Un homme avait deux fils. [12] Et le plus jeune dit à
son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient." Et il leur
partagea son bien.

[13] Et peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, s'en alla vers un pays lointain. Et il y dissipa toute sa fortune par une vie de folles dépenses.

[14] Or, comme il avait tout dépensé, il survint une grande famine dans ce
pays-là. Et il commença à sentir la gêne. [15] Et il alla s'attacher à l'un des
citoyens de ce pays. Et celui-ci l'envoya dans ses champs pour paître des
pourceaux. [16] Et il avait envie de se remplir le ventre des caroubes que
mangeaient les pourceaux ; personne ne lui [en] donnait.

[17] Alors, rentrant en lui-même, il [se] dit : « Combien de mercenaires de
mon père ont du pain de reste ! et moi, ici, je meurs de faim ! [18] Je me
lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le
ciel et contre toi : [19] je ne suis plus digne d'être
appelé ton fils : traite-moi comme l'un de tes mercenaires. »

[20] Et se levant, il alla vers son père.

Comme il était encore loin, son père l'aperçut, et fut saisi de compassion, et, courant, se jeta à son cou et le couvrit de baisers.

[21] Alors le fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi : je ne suis plus digne d'être appelé ton fils… »

[22] Mais le père dit à ses serviteurs : « Bien vite, apportez la plus belle robe
et l'en revêtez ! Mettez-lui un anneau à la main et des souliers aux pieds. [23]
Et amenez le veau gras ; tuez-le. Mangeons joyeusement. [24] Car mon fils

que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Et ils commencèrent à festoyer. [25] Or son fils aîné était aux champs. Et lorsqu’à son retour il approcha de la maison, il entendit le jeu des instruments, et des chœurs…

[26] Et appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que pouvait être cela. [27] Celui-ci lui dit : « Ton frère est revenu. Et ton père a tué le veau gras, parce qu’il l’a retrouvé bien portant. »

[28] Alors il se mit en colère.

Et il ne voulait pas entrer. Son père, étant sorti, l’y engageait. [29] Mais lui répondit à son père : « Voilà tant d’années que je te sers !… Et je n’ai jamais désobéi à un de tes ordres !… Et à moi, tu n’as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis ! [30] Mais, lorsque ce tien fils qui a mangé ton bien avec des courtisanes est revenu, tu as tué le veau gras pour lui !… [31] Mais [son père] lui dit : « Mon enfant, en tout temps tu es avec moi. Et tout ce qui est à moi est à toi ; [32] mais il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voici était mort, et il est revenu à la vie ; et il était perdu, et il est retrouvé ! »

Un père avait deux fils. Le plus jeune, las de la vie régulière et monotone qu’il menait à la maison, attiré vers le mirage lointain des collines bleues, se présente à son père et le prie sans façon de lui donner dès lors la part qui lui revient. Il le dépouille de son vivant, car ce ne pouvait être que sa part d’héritage. Sans faire aucune remontrance, le père partage aussitôt tout son bien entre ses deux fils, ne se souciant plus de sa fortune, puisqu’il perdait son enfant. Le prodigue – c’est le nom qu’il a gardé – vend les terres où il a grandi, et bientôt, dans une ville éloignée, cet argent est dissipé en folles dépenses. Sa situation est d’autant plus misérable qu’une famine étant survenue, chacun ne songe qu’à sa subsistance. Point de rations ni d’aumônes pour les étrangers. Étant ainsi sans ressources, il se donne à un riche qui l’envoie comme domestique à la campagne, où la vie est moins chère ; il y gardera les pourceaux. Là on le tient à la portion congrue, plus strictement mesurée que celle des animaux, engraissés pour la vente, si bien qu’il en était réduit à envier pour son ventre vide les fruits des caroubiers qu’on jetait aux pourceaux, mince régal. Alors il entre en lui-même. Les séductions du dehors l’avaient ébloui, sa misère lui ouvre les

yeux sur la vérité qui est en son âme. Son premier cri est celui de l'animal qui souffre : Je meurs de faim ! Mais les souvenirs du passé ramènent la mémoire de son père, dont il a connu la bonté, et en même temps il comprend quelle a été son ingratitude. D'abord accroupi dans le marasme, il se lève avec confiance : « J'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Et déjà le voilà hanté par la pensée de Dieu, par le sentiment de son indignité et le propos de réparer sa faute. Il revient.

Il était encore loin, quand son père l'aperçut, alors que dans la chaleur de midi il redemandait son fils aux sentiers descendant des collines poudreuses. Le fils marchait las et confus ; le père court, se jette au cou de son enfant, le couvre de baisers. Il écoute la confession, chuchotée à son oreille : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. » Le prodigue n'en dit pas plus, car il sent bien que son père ne voudrait pas entendre le mot de mercenaire ; dans cette effusion il sonnerait comme une insulte à tant de bonté, et il n'aurait pas eu le temps de le prononcer. Car le père l'interrompt – et quel père de la terre a jamais poussé aussi loin l'oubli d'une offense par l'effa-cement total du passé ? – « Bien vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; mettez-lui à la main un anneau et des souliers aux pieds, et amenez le veau gras ; tuez-le, mangeons joyeusement, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. » À ces hauteurs, c'est le ciel qui s'ouvre et il n'y a plus rien au-delà. Pourtant Jésus continue ; la miséricorde ne fait aucun tort à la justice, et il faut que les justes le comprennent.

Le fils aîné, au départ du cadet, se conduisit en bon fils, car il laissa à la disposition de son père la part qui lui était accordée. Revenant des champs où il avait travaillé à son ordinaire, il entend le bruit des instruments et des chœurs, indice d'une réjouissance inaccoutumée. Comment son père ne l'a-t-il pas prévenu ? Il est obligé de recourir à un serviteur pour savoir ce qui se passe. Étranger à la délicatesse des sentiments et presque gouailleur, celui-ci n'a vu que la bombance : « Ton frère est venu, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré bien portant. » – Bien portant ! Le frère aîné s'en tient là. Il n'a vu ni les haillons, ni les pieds nus, ni la chair amaigrie, les traits hâves, les genoux fléchissants, ni les larmes. Ainsi donc, après avoir mangé son bien avec des courtisanes, toujours de bonne mine malgré tant d'excès, son frère est revenu content de lui et inconscient, ne

songeant sans doute qu'à extorquer de la faiblesse de son père le moyen de recommencer ! Ainsi s'expliquent souvent les sévérités des justes ; ils ignorent ce qu'ont souffert les pécheurs, si ces souffrances n'ont pas été acceptées en expiation par des cœurs repentants. Dominé par l'image qu'il s'est faite, le fils aîné s'irrite, se refuse à prendre part à cette allégresse, et, lorsque son père vient à sa rencontre, sa mauvaise humeur se donne libre cours : « Voilà tant d'années que je vous sers, et je n'ai jamais désobéi à un de vos ordres, et à moi vous n'avez jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis, mais lorsque votre fils est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. » – Il trahit sans le vouloir combien ses propres dispositions sont imparfaites. Il ne dit pas « mon frère », mais « votre fils », et cela peut encore s'excuser. Mais pourquoi ne dit-il pas « mon père » ? C'est parce qu'il a fait son devoir plutôt en serviteur qu'en fils. Il n'a pas désobéi aux ordres, et c'est beaucoup, mais de cette obéissance il n'attendait pas pour récompense un sourire ou une parole aimante ; il se fût contenté de ces étrennes qu'on donne aux domestiques. Et pourtant il était aimé, et plus qu'il ne croyait. Si le père ne lui a pas prodigué les marques d'affection, n'était-il pas tenu à distance par cette froideur d'un fils ? Maintenant il lui rappelle doucement qu'il n'a pas su goûter son bonheur : être avec son père, participer à tous ses biens. Qu'il consente enfin à partager sa joie d'avoir retrouvé son fils !

Jésus n'a pas expliqué cette parabole. Elle n'en avait pas besoin. Le fils prodigue est le pécheur ; son père est Dieu, le Père des miséricordes. Le fils aîné ressemble quelque peu à ces Pharisiens qui murmuraient de l'indulgence du Sauveur pour les publicains et les pécheurs, mais son intimité avec son père, quoiqu'il n'en sentît pas le prix, en fait plutôt le type des justes qui servent loyalement le Seigneur, s'arrêtant trop à cette idée du service. Dieu les invite à plus d'épanchements envers lui et d'indulgence pour les autres. La miséricorde, comme tous les attributs de Dieu, surpasse infiniment notre entendement ; mais, si elle nous est devenue si douce au cœur, c'est du jour où la parabole de l'enfant prodigue a été prononcée.

SUR L'USAGE DES BIENS DU MONDE (198-202)

Les paraboles sur la joie que donne à Dieu le retour d'un pécheur sont donc terminées par une vue sur l'intimité du juste avec son Seigneur. Elles ne changent rien au principe essentiel de la résolution qu'il faut prendre de

le servir coûte que coûte. On dirait que Jésus est revenu cette fois sur ce thème du renoncement, pour en marquer l'aspect positif et encourageant. Il avait dit : « Celui qui ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple[239]. »

Mais fallait-il se dépouiller complètement ? Et que faire de ce qu'on rejetait pour suivre Jésus ? Sa doctrine n'est pas un nihilisme destructeur, mais une invitation à la charité envers le prochain. C'est aux pauvres qu'il faut donner ces richesses dont on se débarrasse, et, même si on les garde, on ne doit se considérer que comme un administrateur au nom de Dieu. Cet enseignement débute par la parabole de l'économe infidèle, qui passe pour difficile et qui est cependant très claire.

PARABOLE DE L'ÉCONOME INFIDÈLE (198)

Lc 16. 1 Or, il disait aussi à ses disciples :

« Il était un homme riche qui avait un économe. Et celui-ci lui fut dénoncé
comme dissipant ses biens. 2 Et l'ayant fait appeler, il lui dit : « Qu'est-ce
que j'entends dire de toi ? Rends compte de ta gestion ; car tu ne peux plus
désormais être [mon] économe. » 3 Alors l'économe se dit en lui-même :
« Que ferai-je, puisque mon maître me retire l'économat ? Travailler la
terre, je n'en ai pas la force. Mendier, j'en ai honte. 4 Je sais ce que je ferai
pour qu'ils me reçoivent dans leurs maisons, lorsque j'aurai été relevé de
l'économat. »

5 Et ayant fait venir chacun des débiteurs de son maître, il disait au
premier : « Combien dois-tu à mon maître ? » 6 Celui-ci dit : « Cent barils
d'huile. » Il lui dit : « Prends ton billet. Et assieds-toi. Écris-vite :
Cinquante. » 7 Ensuite il dit à un autre : « Et toi, combien dois-tu ? – Il dit :
Cent mesures de froment. – Il lui dit : Prends ton billet et écris :
Quatrevingts. » 8 Et le maître loua l'économe infidèle, de ce qu'il avait agi
avec sens ; car les fils de ce siècle sont plus avisés entre eux que les fils de
la lumière. – 9 Et moi, je vous dis : Faites-vous des amis avec l'argent de
l'injustice, afin que, lorsqu'il fera défaut, ils vous reçoivent dans les tentes
éternelles. 10 Celui qui est fidèle dans les petites choses est fidèle aussi dans
les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses est injuste aussi
dans les grandes. 11 Si donc vous n'avez pas été fidèles dans l'injuste

argent, qui vous confiera le bien véritable ? [12] Et si vous n’avez pas été fidèles pour un objet étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ? »

Un homme riche avait un économe, sorte d’intendant de ses fermes, en passe de traiter librement avec ceux qui venaient acheter les produits du sol. Il lui était aisé de mettre de côté une partie du prix qu’il avait exigé, mais il s’exposait ainsi à être dénoncé par des gens mécontents, soupçonnant qu’ils auraient trouvé plus d’avantage avec le propriétaire. C’est ce qui arriva. Le maître ne se montra point trop sévère, car ces sortes de bénéfices ou de commissions sont fort habituelles, mais enfin il demanda des comptes, qui devaient être les derniers, car il ne veut plus garder son employé indélicat. L’autre, habitué à ne rien faire qu’à surveiller, accoutumé aux égards des hommes de peine et des clients, ne sait à quoi se résoudre. Il n’est pas fait pour le travail des mains ; mendier le couvrirait de honte. Une lueur dans son esprit : il a trouvé. Loin de se repentir sous le coup de sa disgrâce, l’économe infidèle devient un voleur et un faussaire, avec tant d’habileté qu’il réussit à faire commettre par d’autres le faux matériel. Plusieurs commerçants qui s’étaient fournis chez son maître lui devaient encore de grosses sommes. Il leur apporte leurs billets ; vite, au lieu de cent barils d’huile que vous devez, écrivez que vous avez pris cinquante, et, au lieu de cent mesures de froment, mettez quatre-vingts. Ce ne sont pas ceux-là qui iront le dénoncer ! Bien plutôt il les tiendra à sa merci ; renvoyé par son maître, il ira demander l’hospitalité tantôt à l’un, tantôt à l’autre, et, s’ils ne le reçoivent pas de bon cœur, ils devront tolérer son importunité. Et quels gros rires ensemble sur le bon tour joué à leur dupe !

Le propriétaire cependant fut informé. Il était dupé, mais si adroitement qu’il lui était difficile d’avoir des preuves convaincantes contre son voleur. Il prit le parti d’en rire, lui aussi, et jugea le cas comme eût fait tout autre : « Quelle canaille, mais qu’il a d’esprit ! »

C’était cependant montrer peu de zèle pour un idéal de justice. Ainsi Jésus blâme et la connivence coupable des intéressés et la tolérance amusée du propriétaire : tel est bien le fait des fils du siècle, qui ne songent qu’aux choses de la terre et au profit, se comprennent entre eux à demi-mot, et sont plus avisés dans leur trafic que les fils de la lumière. Les fils de la lumière ! Expression qui paraît pour la première fois, parce que la lumière vient de jaillir de la parabole, marquant de son rayon le front de ceux qui regardent en haut.

Que doivent donc faire ces fils de la lumière ? Les biens temporels acquis, transférés, accumulés, gagnés trop souvent par des moyens louches, c'est de l'argent où l'injustice a laissé sa trace. Ceux qui en ont la disposition ne sont que des administrateurs, comme l'économe de la parabole. Qu'ils soient donc aussi avisés que lui non pas en trompant leur Seigneur, mais en prélevant quelque chose pour les pauvres qui sont ses amis, s'ils veulent être reçus dans les tentes éternelles par ces pauvres désormais régnant avec Dieu.

Ceux qui veulent être disciples doivent même envisager un horizon plus rapproché. Leur Seigneur les a déjà investis d'une gestion, nécessaire à l'existence, celle des biens d'ici-bas, une très petite chose. S'ils ne sont pas fidèles à s'en servir selon ses vues, ils ne le seront pas, alors qu'on leur confiera des intérêts majeurs, ceux de l'âme. Séduits par des choses qui ne sont pas de leur person-nalité propre, ils se rendent incapables de veiller sur le trésor de leur intérieur, et ce bien véritable ne leur sera pas confié, quoiqu'il leur soit destiné, et soit même leur bien propre. Ils sont en réalité dominés par cet argent dont ils veulent faire un instrument de plaisirs ou de domination. Incapables de s'en défaire pour atteindre un but plus haut, ils sont vraiment ses esclaves. Or un homme ne peut servir deux maîtres, celui qui entraîne au dehors et celui qui appelle au dedans : « Vous ne pouvez servir Dieu et *Mamôna*[240]. »

Personne ne peut servir deux maîtres (199)

Lc 16. 13 « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres. En effet, ou bien il haïra l'un et aimera l'autre ; ou bien il s'attachera à l'un et ne fera pas cas de l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. »	Mt 6. 24 « Personne ne peut servir deux maîtres. En effet, ou bien il haïra l'un et aimera l'autre ; ou bien il s'attachera à l'un et ne fera pas cas de l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. » (Suite, § 176.)

Servir l'argent, c'est être si désireux de le posséder que tous les moyens sont bons pour s'en saisir. Mais c'est aussi lui donner son cœur, en être épris, dire sans équivoque : « les beaux yeux de ma cassette ». Les théologiens devaient faire ces distinctions et d'autres encore. Ce qui résulte clairement des enseignements du Sauveur, c'est qu'on ne peut s'élever vers Dieu sans dégager son cœur de l'argent. Quand on ne possède pas de

grandes richesses, le renoncement est plus facile. S'il est des pauvres dévorés de convoitise et des riches pauvres en esprit, à considérer l'ensemble des faits, la richesse n'est pas une bénédiction divine ; il est plus facile aux pauvres d'être les bénis et les amis de Dieu.

Or cette morale, déjà suggérée par beaucoup de psaumes, n'était pas enseignée par l'ancienne Loi, qui était le fort des scribes. Convention faite avec tout un peuple, qui n'a pas de destinées éternelles, la Loi avait promis les biens de la terre à Israël s'il observait les préceptes du Seigneur. Et il est encore très vrai que la pratique des commandements de Dieu est pour une nation une cause de prospérité, même matérielle. Les Pharisiens s'appliquaient individuellement cette morale sociale. Ainsi que les amis de Job, ils étaient persuadés que Dieu récompense toujours la vertu ici-bas, et spécialement par la richesse. Un serviteur de Dieu ne peut être longtemps condamné à souffrir, il ne doit pas mourir dans la souffrance. C'est encore le grand argument de l'Islam contre le christianisme : l'envoyé de Dieu n'a pas dû être rejeté et mis à mort, parce que Dieu a toujours raison, et sa raison, c'est la victoire.

CE QUE DIEU PENSE DES PHARISIENS (200)

Lc 16. 14 Les Pharisiens, amis de l'argent, écoutaient tout cela et le narguaient.

15 Et il leur dit : « Vous êtes ceux qui se font passer pour justes devant les hommes. Mais Dieu connaît vos cœurs. En effet, ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu. » (verset 16 = § 79.)

Les Pharisiens voyaient donc dans la richesse une marque de la faveur de Dieu, une récompense de la vertu, et leur avarice se masquait agréablement de ces belles apparences. Vraiment Jésus, qui n'avait rien, était bien à son aise pour prêcher la libéralité ! Ils le narguaient. Jésus leur porte un coup droit qui les atteint au point sensible. Ils cherchaient à paraître justes aux yeux des hommes, et leurs richesses mêmes étaient une preuve qu'ils l'étaient aux yeux de Dieu. Or Dieu en jugeait bien autrement, car ce qui est élevé parmi les hommes, surtout ce qui s'élève soi-même avec orgueil, est une abomination au regard de Dieu. Toute cette façade de vertus étalées, cette sanction prétendue divine de la prospérité et des honneurs,

n'en impose pas au Seigneur. Il sait que le cœur occupé de ces images du dehors est vide du véritable bien.

FIDÉLITÉ AUX PLUS PETITS POINTS DE LA LOI DIVINE (201)

Lc 16. 17 « Or il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'un seul trait de la Loi ne tombe. » (verset 18 = § 61.)	Mt 5. 18 « Car je vous [le] dis en vérité : jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota ni un trait de la Loi ne passera jusqu'à ce que tout soit arrivé. 19 Celui donc qui aura enfreint un de ces moindres commandements et aura enseigné aux hommes [à agir] ainsi, sera nommé le moindre dans le Royaume des Cieux ; et celui qui aura pratiqué et enseigné, celui-là sera nommé grand dans le Royaume des Cieux. » (verset 20, § 58.)

Peut-être les Pharisiens essayèrent-ils de se défendre, précisément en alléguant la Loi et ses promesses si explicites de bénédictions temporelles[241]. C'est ainsi du moins qu'on s'explique la place des sentences de saint Luc[242]. qui paraissent isolées, sans lien l'une avec l'autre ni avec l'ensemble de l'instruction sur le bon emploi des richesses. Jésus aurait répondu qu'il y avait quelque chose de nouveau. La Loi avait été défendue par les prophètes, dont Jean Baptiste était le dernier, mais désormais le règne de Dieu était prêché, et on s'y précipitait avec une sorte de violence, surtout ces pauvres gens que les Pharisiens méprisaient. Quoi qu'il en soit, le Maître se plut à prouver à ces Pharisiens que la révélation ancienne suffisait pour condamner leur superbe dédain de la pauvreté. Aussi la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare est-elle conçue selon leurs idées et avec des images qui leur étaient familières, de sorte qu'il leur fût impossible d'en esquiver la leçon.

PARABOLE DE LAZARE ET DU MAUVAIS RICHE (202)

Lc 16. 19 « Il était un homme riche. Et il se revêtait de pourpre et de fin lin, faisant chaque jour une chère splendide.

20 Or un pauvre, nommé Lazare, gisait près de son portail, rongé d'ulcères
21 et désirant se rassasier de ce qui tombait de la table du riche. Mais les chiens encore en passant léchaient ses ulcères !…

22 Or il advint que le pauvre mourut, et il fut emporté par les anges dans le sein d’Abraham. Le riche mourut aussi et on lui donna la sépulture.

23 Et dans le séjour des morts, étant dans les tortures, et levant les yeux, il voit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. –

24 Père Abraham, s’écria-t-il, aie pitié de moi ! Et envoie Lazare, pour qu’il trempe le bout de son doigt dans l’eau et me rafraîchisse la langue, car je souffre dans cette flamme ! –

25 Mon enfant, dit Abraham, souviens-toi que tu as reçu tes biens durant ta vie et Lazare de même les maux. Maintenant il est ici consolé, mais toi tu souffres.

26 Et dans toutes ces [régions], un grand abîme a été établi entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudraient passer d’ici auprès de vous ne le pourraient pas. Et l’on ne passe pas non plus de là-bas vers nous. –

27 Je te prie donc, père, dit [le riche], de l’envoyer à la maison de mon père –

28 car j’ai cinq frères –, pour leur attester [ce qu’il en est], afin qu’ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de torture ! –

29 Ils ont Moïse et les Prophètes, dit Abraham ; qu’ils les écoutent ! –

30 Non, père Abraham, dit-il, mais si quelqu’un d’entre les morts va vers eux, ils feront pénitence. –

31 S’ils n’écoutent pas Moïse et les Prophètes, lui dit [Abraham], même si quelqu’un ressuscite d’entre les morts, ils ne seront pas persuadés. » *Lc 17, 1-3 [a] = § 131 ; 3[b]-4 = § 134[bis] ; 5-6 = § 127.

Parabole ou histoire ? Quelques anciens Pères ont vu là le récit d’un fait arrivé, à cause du nom de Lazare : ordinairement les paraboles ne comportent pas de noms propres. Mais alors il faudrait admettre que tous les détails en sont vrais, et, sous prétexte de trouver plus d’histoire dans un enseignement du Sauveur, on s’exposerait à beaucoup de difficultés théologiques. Le riche en enfer parle comme s’il avait un corps, et cela avant la résurrection générale ; il a des sentiments de charité pour ses frères qui ne sont pas le fait des réprouvés ; la place de choix du pauvre sur le sein d’Abraham paraît bien être une métaphore. S’il n’y a pas lieu de s’appuyer sur chaque détail pour connaître les conditions de l’autre monde, comme l’a fait remarquer le P. Knabenbauer, c’est donc que Jésus a proposé une

parabole véritable, librement composée au moyen d'images courantes, choisies pour faire ressortir une leçon.

Cette leçon se tire aisément du petit récit, et surtout de la place qu'il occupe, après la parabole de l'économe infidèle et la recommandation de donner aux pauvres en vue de la vie éternelle : celui qui se montre dur envers eux, ne fût-ce que par son indifférence, et qui ne songe qu'à jouir de ses richesses sans aucune préoccupation de sauver son âme, ce jouisseur sans entrailles s'expose à des châtiments terribles dans la vie future, et rien ne pourra les adoucir. Il n'a pas d'excuse, car il était instruit de la volonté de Dieu par Moïse et par les Prophètes.

Comment le pauvre avait-il mérité la béatitude ? Nous ne le savons, et la parabole n'avait pas à le dire ; ce n'était pas son objet de faire directement la leçon aux pauvres. On doit penser qu'il avait supporté avec patience sa malheureuse condition, comme tant de personnes modestes, sans fortune et peu honorées par les hommes, qui figurent dans les psaumes, où le même mot désigne les pauvres et ceux qui sont doux envers leur sort et envers Dieu.

Dans la parabole, le pauvre reçoit le nom de Lazare, assez commun, et qui fut celui d'un ami de Jésus[243]. Le désir toujours agissant de précisions historiques a conduit certains anciens à nommer le riche tantôt *Nineve*, et tantôt *Finees*. Jésus le représente comme vêtu d'une fine chemise de lin, avec un manteau de pourpre, et donnant chaque jour des repas luxueux. Sa prodigalité n'allait pas sans gaspillage. On ne prenait aucun soin des restes : plutôt que de les mettre de côté pour les pauvres, on les jetait, et Lazare, gisant près de la porte d'honneur, était impuissant à les disputer aux chiens accourus à cette franche lippée, et qui léchaient encore ses ulcères.

Le pauvre mourut enfin, et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham, une place choisie auprès de l'ami de Dieu. Le riche fut enseveli, sûrement avec honneur, mais ce fut le dernier fruit qu'il tira de ses richesses. Il va sans dire qu'au séjour des morts il était dans les tortures. Au-dessus de cette zone les Juifs[244]. plaçaient une région lumineuse, d'où sortait une source claire. Le riche levant les yeux y vit Abraham, et Lazare dans son sein : « Père Abraham, aie pitié de moi, dis à Lazare qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et qu'il vienne rafraîchir ma langue, car je souffre dans cette flamme. » Abraham le nomme encore son enfant, mais il ne peut rien pour lui. Le changement des conditions est irrévocable, nul n'est autorisé à franchir l'abîme qui sépare les justes et les méchants. Alors

le riche, moins en damné ne respirant que la haine, qu'en homme qui comprend désormais ce qu'est la souffrance et ce qu'exige la justice de Dieu, tel enfin que le comportait l'aménagement de la parabole, prend pitié de ses cinq frères, vivant comme il avait vécu, menacés des mêmes châtiments. Si Lazare ne peut descendre auprès de lui, qu'il se rende au moins sur la terre ; ses frères, prévenus de ce qui se passe dans l'autre monde, ne manqueront pas de se convertir. Abraham refuse même cela : « Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. » Mais lui : « Non, père Abraham, si quelqu'un d'entre les morts va vers eux, ils feront pénitence. » Abraham ne le pense pas : rien ne ferait fléchir leur volonté obstinée : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts ils ne seront pas persuadés. »

Ce motif étonne. Qui ne se rangerait à une parole venue d'outre-tombe ? Pourtant on voit, dans un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, Hamlet s'entretenir avec l'ombre de son père, et mettre ensuite en doute sa propre immortalité. L'impression produite par une apparition serait sans doute plus vive, plus troublante que l'enseignement de la foi. Mais cet ébranlement de l'imagination passerait sans pénétrer l'âme aussi sûrement que la méditation répétée de la parabole de Dieu. D'ailleurs les Juifs ne doutaient pas du monde à venir, ni de la justice qui y est exercée par Dieu. L'objet de la parabole était le devoir des riches d'assister les pauvres. La vision d'un pauvre méprisé, venant rappeler aux riches leur devoir, risquait d'être raillée par de gais compagnons comme un scrupule chimérique. Enfin, de toute façon, l'homme est maître de ses actes ; si, croyant en la Révélation, il refuse de lui obéir, il ne se laissera pas guider plus docilement par l'apparition d'un mort. Et en effet la Loi et les Prophètes recommandaient la charité, et d'une façon péremptoire. Le maître d'un champ ne devait recueillir à fond ni son blé, ni ses olives, ni ses grappes de raisin ; un créancier devait rendre le vêtement pris en gage avant le coucher du soleil[245]. Et si la législation n'avait pas à s'étendre sur le précepte individuel de l'aumône, avec quelle énergie un Amos avait flétri le luxe insensé des riches couchés sur des lits d'ivoire et durs pour les pauvres[246]., un Isaïe l'aveuglement des jeûneurs qui croyaient plaire à Dieu sans pratiquer la charité envers le prochain ! Les Pharisiens qui narguaient le Sauveur auraient dû se reconnaître dans leurs ancêtres :

Pencher la tête comme un jonc,
se coucher sur le sac et la cendre :
est-ce là ce que vous nommez jeûne,
un jour agréable à Iahvé ?
Ne savez-vous pas le jeûne que j'aime…
Partager son pain avec l'affamé,
héberger les pauvres sans abri :
qui se trouve nu, le vêtir,
devant son frère ne point se dérober.
Alors la lumière poindra comme l'aurore[247]. …

Une voix venue d'outre-tombe aurait excité la peur égoïste de l'enfer. La Loi et les Prophètes, Jésus surtout, ont fait entendre la voix de l'humanité, inspiré l'amour du prochain, le désir de plaire à Dieu : c'est bien là ce qui persuade, ou il n'est pas de vraie persuasion.

Telle qu'elle est, cette parabole terrifiante porte en elle-même son apaisement et sa sérénité, en rappelant un devoir facile. Cette leçon est assez utile pour qu'on s'en contente. D'après des critiques trop perspicaces, Luc aurait eu l'intention d'expliquer pourquoi les Juifs de son temps ne croyaient pas à la résurrection de Jésus. Quoi d'étonnant ! Infidèles à Moïse, ils ne se rendraient pas non plus au Christ ressuscité ! – Mais les Juifs ne refusaient pas de croire à Moïse ; ce trait décoché par Luc aurait complètement manqué son but. Tandis que les Pharisiens, auditeurs malveillants de Jésus, étaient obligés de convenir que sa doctrine sur les richesses, qui les choquait, était bien celle des autorités qu'ils faisaient profession de suivre.

Ainsi Jésus enseignait en Israël, tantôt avertissant ceux qui voulaient le suivre de la nécessité d'un détachement qu'il savait leur rendre facile, tantôt répondant à la mauvaise humeur des Pharisiens. Parfois aussi il prenait à part des disciples qui lui étaient déjà attachés, surtout les Apôtres, pour les instruire de leurs rapports entre eux ou avec Dieu[248].

Une petite parabole a trait à l'humilité.

LES SERVITEURS INUTILES (203)

Lc 17. [7] « Qui d'entre vous, ayant un serviteur employé comme laboureur ou comme berger, lui dirait à son retour des champs : « Viens vite te mettre à table !… » [8] Mais ne dira-t-il pas plutôt : « Prépare-moi à dîner, et ceins-toi pour me servir jusqu'à ce que j'aie mangé et bu. Et après cela, tu mangeras et boiras toi-même. »

[9] A-t-il de la reconnaissance à ce serviteur pour avoir fait ce qui lui avait été ordonné ?

[10] De même vous, lorsque vous aurez fait tout ce qui vous aura été ordonné, dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous devions faire. »

Les maîtres dans le monde n'ont point coutume de témoigner de la reconnaissance à ceux de leurs serviteurs qui font leur devoir. Ce n'était surtout pas le cas dans l'antiquité, où l'esclave d'un maître vivant pauvrement à la campagne, après avoir travaillé aux champs, devait encore préparer le dîner. Qui eût songé que c'était le tour du maître de faire quelque chose, par exemple de servir à table ? Point du tout. L'esclave, fatigué par le labeur du jour, devra encore retoucher son costume de peine, verser à boire, être attentif au service, et c'est seulement après qu'il pourra satisfaire à ses propres besoins. Et tout cela est tellement autorisé par la coutume que le maître ne se croira tenu à aucune gratitude. Pourquoi Jésus rappelle-t-il cet état d'esprit, sans même le condamner ? Va-t-il conclure que Dieu, le maître de tous, ne saura aucun gré à ceux qui auront accompli tout ce qu'il leur a commandé ? Ce n'est pas le sens de sa parabole. Il entend seulement engager ses apôtres à revêtir les sentiments de ce pauvre esclave. Celui-ci sait très bien qu'il n'a droit à rien qu'à sa pitance, et après son maître. De tout ce qu'il a fait, il ne songe pas à s'enorgueillir : c'est son humble tâche de chaque jour. Et Jésus invite ses disciples à dire, eux aussi : « Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous devions faire. »

Les apôtres, lorsqu'ils ont prêché, converti des âmes, procuré, comme ils pensent, la gloire de Dieu, pourraient être tentés d'en rapporter à eux-mêmes quelque gloire. C'est qu'ils auraient mal compris quelle est vraiment leur part dans l'œuvre du salut. Même le bien qu'ils font vient de Dieu. Alors c'est pure vérité de leur part que de dire : nous sommes des serviteurs inutiles.

VI. – DERNIER VOYAGE AVANT LA MONTÉE À JÉRUSALEM (204)

Lc 17. 11 Et comme il se rendait à Jérusalem, il longea la frontière entre Samarie et Galilée.

Il semble que Jésus avait donné son enseignement sur les richesses en se dirigeant vers le nord, dans le pays d'au-delà du Jourdain, soit sur les premières pentes à l'est, soit plutôt en cheminant dans la vallée. Le moment vint où il reprit le chemin de Jérusalem. Il franchit donc le Jourdain, et Luc nous le montre se rendant à la ville sainte en passant entre Samarie et Galilée[249]. S'il fallait prendre cette expression tout à fait à la lettre, Jésus aurait remonté la plaine d'Esdrelon, sise entre les deux provinces, mais alors, arrivé au point d'intersection avec la route de Nazareth à Jérusalem, il aurait dû traverser la Samarie, ce qui n'est pas dans saint Luc. On dirait qu'il a seulement touché un point de la frontière qui séparait la Galilée et la Samarie, par exemple Scythopolis, l'ancienne Beth-Cheân, redevenue Beisân, pour redescendre sur la rive droite du Jourdain dans la direction de Jéricho. Luc rapporte à cette période quelques épisodes et discours et ne tarde pas à rejoindre saint Marc et saint Matthieu. C'est vers ce moment que le Maître passa de nouveau sur l'autre rive, comme nous l'apprenons par saint Jean, si c'est bien là qu'il apprit la maladie de Lazare, occasion d'une fugue rapide à Béthanie près de Jérusalem. De là, passant par Éphraïm, il redescendit dans la vallée du Jourdain.

Il entra alors à Jéricho, monta à Béthanie, et fit son entrée à Jérusalem pour y mourir. Les quatre évangélistes se trouveront ensemble lors de l'entrée des Rameaux.

GUÉRISON DE DIX LÉPREUX (205)

Lc 17. 12 Et comme il entrait dans un bourg, dix lépreux vinrent à sa rencontre, qui se tinrent à distance.

13 Et ils élevèrent la voix, disant : « Jésus, maître, aie pitié de nous ! »

14 Et à cette vue, il leur dit : « Allez, montrez-vous aux prêtres. » Et pendant qu'ils y allaient, ils furent purifiés.

[15] Or l’un d’entre eux, lorsqu’il se vit guéri, revint en glorifiant Dieu à haute voix. [16] Et il se jeta la face contre terre, aux pieds de [Jésus], en lui rendant grâces. Et c’était un Samaritain. [17] Prenant alors la parole, Jésus dit : « Est-ce que les dix n’ont pas [tous] été purifiés ? Et où sont les neuf autres ?… [18] Aucun ne s’est trouvé pour revenir rendre gloire à Dieu, si ce n’est cet étranger ?… » [19] Et il lui dit : « Lève-toi, va ; ta foi t’a sauvé. »

Jésus se dirigeait donc vers Jérusalem. Il allait entrer dans un petit village, lorsque dix lépreux vinrent à sa rencontre, sans doute pour lui demander leur guérison. Toutefois, dociles aux prescriptions de la Loi, ils s’arrêtèrent à quelque distance, élevant la voix : « Maître Jésus, ayez pitié de nous. » C’est la sixième fois que dans saint Luc Jésus reçoit ce titre de Maître, au sens de docteur ; on le tenait donc pour éminent dans la science sacrée, quoiqu’il ne fût pas disciple des Pharisiens, et n’enseignât pas à la manière des scribes. Il répond en effet selon le précepte légal : « Allez, montrez-vous aux prêtres. » Ils obéissent sans insister, et cette obéissance est récompensée. Ils sont guéris en chemin, alors qu’ils n’étaient pas encore très loin, car l’un d’entre eux revient aussitôt sur ses pas, retrouve celui qui l’a guéri, se jette à ses pieds et lui rend grâces en glorifiant Dieu. C’était un Samaritain.

Jésus manifeste une sorte d’étonnement de l’ingratitude des neuf autres, et il confirme la faveur de la guérison accordée à la foi. L’évangéliste ne dit pas de quelle nation étaient les autres, mais, n’étant pas étrangers, ils étaient donc Juifs. Le Samaritain est reconnaissant parce que la guérison ne lui était pas due, surtout de la part d’un Juif. Les autres se seront dit que le grand prophète avait été envoyé à leur peuple, et que les miracles étaient faits pour eux.

LE RÉGNE DE DIEU EST DÉJÀ VENU (206)
(cf. Mc 13, 21-23, § 247.)

Lc 17. [20] Les Pharisiens lui ayant demandé : « Quand donc vient le règne de Dieu ? » il leur répondit et dit : « L’arrivée du règne de Dieu ne saurait être observée, [21] comme si l’on pouvait dire : « Voici qu’il est ici » ou bien : « Il est là », car voici que le règne de Dieu est au dedans de vous. »

Les Pharisiens étaient partout. Même sur cette route nouvelle on savait que Jésus prêchait le règne de Dieu. Les disciples l'avaient annoncé. Mais enfin quand viendrait-il ? Les Pharisiens voudraient bien le savoir. Ceux-ci s'attendent sans doute, comme l'écrivain de l'Assomption de Moïse, à voir le règne de Dieu se manifester avec éclat :

Alors paraîtra son règne sur toute sa création…
Car le Céleste se lèvera du trône de son règne,
et sortira de sa demeure sainte, etc.[250].

Mais Jésus leur répond que le règne de Dieu n'est point un phénomène qu'on puisse observer comme l'apparition d'une comète ou l'arrivée d'un conquérant, comme si l'on pouvait dire : « Le voici ! » ou : « Il est là ! ». « Car voici que le règne de Dieu est au milieu de vous. »

Il est assurément très vrai que Dieu habite dans les cœurs qui l'aiment, et qu'il y règne. Mais les Pharisiens n'étaient pas de ceux-là. Et Jésus n'enseigne nulle part que le règne de Dieu est invisible ; loin de là, puisqu'il l'organise d'avance en royaume avec son chef. Il a donc simplement voulu répondre à la question posée : Quand viendra le règne de Dieu ? – Le règne de Dieu est déjà là, grandissant au milieu d'eux, et ils ne savent pas le voir, parce que ce n'est pas un phénomène éclatant. Il y faudrait les yeux de la foi.

L'AVÈNEMENT DU FILS DE L'HOMME (207-211)

a) Jésus se manifestera clairement (207)

Lc 17. 22 Or il dit aux disciples : « Il viendra des jours où vous désirerez voir un seul des jours du Fils de l'homme et n'en verrez point.

23 Et l'on vous dira : « Voici [qu'il est] là. – Voici [qu'il est] ici. » N'y allez pas. Ne poursuivez pas [une telle recherche]. 24 Car, ainsi qu'un éclair étincelant brille d'un point du ciel à un autre point du ciel, de même en sera-t-il du Fils de l'homme en son jour. 25 Mais tout d'abord il faut qu'il souffre beaucoup et soit rejeté par cette génération. »

Mt 24. 26 « Si donc on vous dit : « Voici qu'il est au désert », ne sortez pas. « Voici qu'il est dans les celliers », ne le croyez pas. 27 Car, ainsi que l'éclair sort de l'orient et brille jusqu'au couchant, de même sera l'avènement du Fils de l'homme. » (verset 28, § 211.)

b) les gens seront dans l'insouciance (208)

Lc 17. 26 « Et comme il arriva aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme. 27 On mangeait, on buvait, les hommes prenaient femmes et les femmes recevaient des maris, jusqu'au jour où Noé entra dans l'Arche. Le Déluge vint et les fit périr tous.

28 Semblablement, comme il arriva aux jours de Lot. On mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait. 29 Mais le jour où Lot sortit de Sodome, [Dieu] fit pleuvoir du ciel du feu et du soufre et il les fit périr tous. 30 Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme doit être révélé. »

Mt 24. 37 « Car il en sera de l'avènement du Fils de l'homme comme du temps de Noé. 38 Car, de même que, dans le temps qui précéda le Déluge, on mangeait et on buvait, on épousait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'Arche, 39 et ils ne se doutèrent de rien jusqu'à ce que vint le Déluge, [qui] les emporta tous, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme. » (40-41, § 210.)

c) il faudra se détacher de tout (209)

Lc 17 (* 31 = § 246) 32 « Souvenez-vous de la femme de Lot !

33 Celui qui chercherait à sauvegarder sa vie, la perdrait ; et celui qui la perdra, la conservera. » (cf. Lc 9, 24 et Mc 8, 35, § 123 ; et Jn 12, 25, § 230.)

Mt 10. 39 « Celui qui aura trouvé sa vie, la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie à cause de moi, la trouvera. » (cf. 16, 25, § 123.) (Suite, § 152.)

d) le Jugement dernier (210 ; cf. 252)

Lc 17. 34 « Je vous [le] dis, cette nuit-là deux seront sur la même couche : l'un sera pris, l'autre sera laissé ; 35 deux [femmes] moudront ensemble : l'une sera prise, mais l'autre sera laissée ; 36 (deux [seront] dans les champs : un sera pris, l'autre sera laissé.) »

Mt 24. 40 « Alors deux se trouveront dans les champs : un est pris, et un est laissé : 41 deux [femmes] moudront à la meule : une est prise, et une est laissée. » (42, § 250 ; 43-44, § 178.)

e) le rassemblement des Élus (211)

Lc 17. 37 Et prenant la parole, ils lui disent : « Où ? Seigneur. » Alors il leur dit : « Où sera le corps, là aussi se rassembleront les vautours. »

Mt 24. 28 « Où est le cadavre, là se rassembleront les vautours. » (Suite, § 247.)

Cette réponse ne fut pas sans étonner les disciples eux-mêmes. Il était le Fils de l'homme, inaugurant le règne de Dieu par ses actions et par ses paroles, par des miracles, mais toujours dans une situation très humble, allant de bourg en bourg sans trouver toujours un asile, vivant d'une hospitalité précaire. Ne se manifesterait-il pas dans la gloire, comme un Fils de l'homme de Daniel venant sur les nuées ? Avec quelle impatience ceux qui l'aimaient le plus soupiraient après ce moment ! Quels en seraient les signes précurseurs ?

Jésus résolut de couper court à ces rêves qui auraient paralysé leur action dans une attente stérile. Entre les profanes qui ne songent qu'à leurs intérêts du temps ou à leurs plaisirs, et les illuminés qui se bornent à épier les signes du salut, ses disciples sont ceux qui vivent pour les espérances éternelles, mais, sachant que le Fils de l'homme ne viendra qu'à son heure, et sans prévenir, ils doivent agir en se tenant prêts pour le moment où ils seront invités à le rejoindre.

C'est le thème d'une instruction sur la venue du Fils de l'homme au dernier jour, qui ne se trouve avec ce caractère distinct que dans saint Luc. Mais s'il est le seul à en dessiner la trame, les termes primitifs paraissent avoir été mieux conservés par saint Matthieu[251].

Jésus rappelle donc à ses disciples que le Fils de l'homme doit tout d'abord souffrir beaucoup et être rejeté par la génération qui l'entoure. Les disciples resteront seuls, sachant bien qu'il est dans la gloire, souhaitant de le voir se manifester à eux, ne fût-ce qu'un seul jour. Mais non, il ne se montrera pas. On leur dira : « Voici qu'il est au désert ! – Ne sortez pas ! Voici qu'il est dans les celliers ! – Ne le croyez pas[252]. » Car, lorsqu'il viendra « dans son jour », c'est-à-dire pour le jugement, ce sera avec l'éclat et la rapidité d'un éclair qui sortirait de l'orient pour briller jusqu'au couchant[253].

Mais si les disciples ne doivent pas s'épuiser en de vaines démarches, combien plus à redouter est l'indifférence qui oublie le jugement de Dieu ! Et malgré l'établissement du règne de Dieu, tant de miracles, l'accomplissement de ses propres prophéties, Jésus prévoit avec douleur qu'il en sera à cet instant suprême comme aux jours de Noé : « Car de

même que, dans le temps qui précéda le déluge, on mangeait et on buvait, on épousait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que vint le déluge, et il les emporta tous, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme[254]. » – Même insouciance aveugle au temps de Lot : « On mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait. Mais le jour où Lot sortit de Sodome, Dieu fit pleuvoir du feu et du soufre, et il les fit périr tous. Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme doit être révélé[255]. »

Où sont donc ceux qui représentent Jésus comme un illuminé, rêvant d'un royaume de Dieu sur la terre dans l'innocence et la sainteté ? Sa prophétie se réalise, on peut dire contre le vœu de son cœur !

Que faut-il donc faire ? Souvenez-vous de la femme de Lot, dont le cœur était resté à Sodome avec ses biens, et qui voulut revoir une dernière fois sa maison en flammes, avec le désir secret d'en sauver quelque chose ! – C'est donc toujours la même leçon : se détacher de tout, renoncer même à la vie s'il le faut. Au lieu de se laisser aller au courant des occupations journalières, vivre dans cette disposition d'esprit qu'il vaut mieux perdre la vie du corps que de hasarder le salut de l'âme. Alors le jugement sera favorable.

Dieu juge d'après le fond du cœur, que seul il connaît. Les soins de la vie sont licites, on y est même tenu ; ce n'est pas ce qui crée des différences aux yeux de Dieu. Deux se trouveront dans les champs : l'un est pris, l'autre est laissé. Deux femmes moudront à la meule : l'une est prise, l'autre est laissée. De deux qui seront sur la même couche, l'un sera pris, l'autre laissé. Et cependant Dieu est infiniment juste. Il prendra ceux qui ont mis avant tout le prix de l'âme, il laissera ceux qui n'ont songé qu'à cette vie du temps, accordée pour les conduire à l'éternité.

Mais ceux qui sont pris, où donc iront-ils à l'avènement du Fils de l'homme ? C'est la question des disciples, éperdus en entendant ces paroles si simples, plus fortes que les mises en scène effroyables des Apocalypses : « Où ? Seigneur. »

Jésus répond : « Où est le cadavre se rassembleront les vautours[256]. »

Le cadavre, c'est donc lui ? – Non, car cette assimilation directe serait contraire au caractère propre de ces comparaisons paraboliques, qui ne sont pas des allégories. Pourtant c'est bien vers lui que se rassembleront les élus ; mais c'est seulement pour indiquer la rapidité et la sûreté de leur vol, qu'il les compare à des vautours fondant droit sur leur proie, d'un instinct si

assuré qu'il suffit de les voir tournoyer dans les airs pour savoir où est le cadavre[257].

LA PRIÈRE INSTANTE AU TEMPS DES PERSÉCUTIONS (212)

Lc 18. 1 Or il leur disait une parabole sur ce qu'il leur fallait toujours prier
et ne pas se décourager, 2 en ces termes : « Il y avait dans une ville un juge
qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas des hommes. 3 Il y avait aussi
dans cette ville une veuve. Et elle venait à lui, en disant : « Fais-moi justice
de mon adversaire. »
4 Et durant longtemps, il ne voulait pas.
Mais ensuite, il se dit en lui-même : « Encore que je ne craigne pas Dieu et
ne me soucie pas des hommes, 5 cependant, puisque cette veuve
m'importune, je lui ferai justice pour qu'elle ne vienne pas jusqu'au bout
me casser la tête. »
6 Or le Seigneur dit : « Écoutez ce que dit le juge inique ! 7 Et Dieu ne ferait
pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, alors qu'il se montre
patient à leur sujet ? 8 Je vous dis qu'il leur fera justice promptement.
Mais… le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la
terre ?… »

Le voile soulevé par Jésus sur l'avenir de son œuvre le laissait entrevoir assez sombre, malgré le développement incoercible du règne. Dans certains cas les disciples devraient être prêts à sacrifier leur vie. Ces persécutions avaient déjà été annoncées par le Maître[258]. Que fallait-il donc penser de cette sollicitude du Père, veillant sur le petit troupeau[259]. ? Sûrement ils l'invoqueraient dans leur angoisse. Serait-il donc sourd à leurs prières, précisément au moment du danger ?

Jésus voulut répondre à cette tentation de scandale, toujours redoutable, car enfin le Dieu tout puissant n'aurait pas même un signe à faire pour sauver les siens. Il proposa une parabole. Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu, et qui ne se souciait pas des hommes. Il y avait dans la même ville une veuve qui lui demandait justice de son adversaire. Cette pauvre femme, si elle jouait le rôle de demandeur, n'avait pas été l'agresseur. Privée à la fois de l'appui de ses parents qu'elle avait quittés, et

de son mari qu'elle avait perdu, elle était menacée dans sa fortune ou peut-être dans les intérêts de ses enfants par des ennemis dont le juge avait peur. Car, en dépit de la Loi qui recommandait si instamment à la pitié et à la justice la cause de la veuve et de l'orphelin, ce mauvais juge refusait de se prononcer pour elle. Mais la veuve insistait, avec la ténacité de ceux qui n'ont plus rien à perdre, et qui conservent un espoir. Le juge faisait peu de cas des jugements de Dieu et de l'estime des gens de peu, mais enfin cette importunité lui était à charge. Il sentait bien que cette obstinée ne cesserait pas de lui casser la tête. Et il se résolut à lui rendre justice.

Voilà donc, s'écrie le Seigneur, à quoi finit par se résoudre un juge inique ! Et Dieu, infiniment juste, ne ferait pas justice à ceux qu'il a choisis pour travailler à son œuvre, et qui crient vers lui jour et nuit, sans se décourager en le voyant si patient avec leurs adversaires ? « Je vous dis, affirme Jésus, qu'il leur fera justice promptement. »

Parole de celui qui seul connaissait le Père, parole fortifiante, refuge assuré. Mais comment faut-il l'entendre ? Quand la paix a été rendue à l'Église sous Constantin, Lactance a pu écrire un livre sur la mort des persécuteurs. Mais les persécutions ont recommencé, et bien des persécuteurs sont morts tranquilles, les martyrs étant depuis longtemps tombés, en apparence vaincus. La promesse de Jésus doit donc se prendre en liaison avec sa doctrine constante. C'est être délivré, c'est être vainqueur, que de mourir au service de la vérité. Quelquefois l'instante prière des fidèles obtient la délivrance de l'Église ; ainsi Pie VII a été ramené à Rome par une acclamation universelle, modeste triomphateur d'un pouvoir jusqu'alors invaincu. Mais saint Grégoire VII est mort en exil. Ce qui est certain, c'est qu'en somme les assauts du mal ne prévaudront pas. Quel que soit le sort que Dieu réserve aux siens dans ce monde, il veille sur eux, il entend leurs prières ; qu'ils ne se lassent pas de prier, ils seront délivrés selon les voies choisies par une Sagesse infinie. Ce qui ne signifie pas nécessairement une série de victoires miraculeuses qui convertiront le monde, car Jésus laisse ses disciples sous l'impression d'une inquiétude mélancolique : « Cependant, le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » Il en trouvera, il vient de nous le dire, puisque tant d'âmes seront sauvées, mais ces derniers temps avec leur incurie de la justice divine seront des temps d'épreuve, et c'est alors que la prière devra redoubler ses efforts.

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN (213)

Lc 18. [9] Il dit aussi cette parabole à certains qui se croyaient assurés d'être justes et qui méprisaient les autres :

[10] « Deux hommes montèrent au Temple pour prier.

L'un était Pharisien, et l'autre publicain. [11] Le Pharisien, debout, faisait en lui-même cette prière : « Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, rapaces, injustes, adultères, ni comme ce publicain. [12] Je jeûne deux fois par semaine ; je paie la dîme de tout ce que j'acquiers. »

[13] Or le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : « Ô Dieu ! pardonne au pécheur que je suis ! »

[14] Je vous [le] dis, celui-ci descendit dans sa maison justifié, plutôt que l'autre ; car, quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » (cf. 14, 11, § 189.)

Tous les Pharisiens n'étaient pas agressifs, mais il en était peu qui ne fussent contents d'eux-mêmes, se croyant plus pieux et plus doctes que les autres. C'est du moins ainsi que Josèphe les caractérise[260]. D'aucuns laissèrent entrevoir cette fâcheuse disposition de leur âme. L'assurance qu'ils avaient d'être justes les portait à mépriser leur prochain, le menu peuple, que son ignorance de la Loi exposait à pécher continuellement. Jésus leur donna une leçon, sous la forme d'un petit récit quelque peu satirique, émouvant par le contraste d'une sincère humilité.

Le Temple de Jérusalem était, comme le savaient tous les Juifs, bâti sur l'ancienne montagne de Sion. On y montait solennellement pour les liturgies. On y montait aussi pour se rapprocher de Dieu, présent dans son sanctuaire, et le prier. Dans le même parvis se trouvaient ce jour-là deux hommes, un Pharisien et un publicain. Le premier priait debout selon l'usage, et consentait à remercier Dieu de ce qu'il n'était pas pécheur comme le reste des hommes, si souvent rapaces, injustes, adultères, dans le genre de ce publicain qu'il apercevait courbé très bas sous le poids de ses péchés. Ce tribut rendu à la faveur divine, il se complaisait en repassant les

traits d'une justice qui était bien son fait, et qui dépassait notablement le niveau prescrit par la Loi pour être juste aux yeux du Seigneur.

La Loi ordonnait de jeûner une fois par an, au jour de l'expiation. Lui jeûnait deux fois la semaine, comme les Juifs les plus fervents[261]. La Loi ordonnait au cultivateur de payer la dîme de tous les produits de son champ[262]. Lui, craignant que les denrées vendues au marché n'aient pas acquitté le droit dû aux prêtres et aux lévites, prélevait ce dixième sur tout ce qu'il achetait, peut-être même sur tout ce qu'il acquérait par son industrie.

Vraiment, le Seigneur eût été bien exigeant à demander davantage. Il eût seulement souhaité un peu moins de vaine complaisance. Car, Jésus continue : Le publicain, se tenant plus loin du Sanctuaire où résidait un Dieu juste, n'osait même pas lever les yeux au ciel, et se frappait la poitrine. Son attitude exprimait aux regards de tous ce qu'il disait dans son cœur : « Ô Dieu, pardonnez au pécheur que je suis ! »

Les docteurs de la Loi n'auraient pas méconnu la valeur de ces sentiments de pénitence. Mais un publicain, receveur des impôts indirects, risquait toujours de faire du tort au prochain, et c'était sûrement en cela que ce publicain avait péché ! Dieu, selon eux, se devait de ne pardonner qu'après réparation de l'injustice commise[263]. Jésus comprend mieux la miséricorde de son Père, qui se contente de l'intention de restituer, contenue dans un repentir sincère. Et il prononce, sans condamner tout à fait le juste orgueilleux, que le pécheur repentant est plus agréable aux yeux de Dieu que celui qui se décerne si bénévolement un brevet de justice : « Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

C'était exprimer d'une façon concrète l'avertissement déjà donné aux Pharisiens : « Vous êtes ceux qui se font passer pour justes devant les hommes… mais ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu[264]. »

LE MARIAGE CRÉE UN LIEN INDISSOLUBLE ENTRE LES ÉPOUX (214)

Mc 10. 2 Et des Pharisiens, s'étant approchés, lui demandaient, pour le mettre à l'épreuve,

Mt 19. 3 Et des Pharisiens s'approchèrent de lui pour le mettre à l'épreuve et [lui] dirent : « [Dis-nous] s'il est permis de répudier sa femme pour n'importe quelle raison. » 4 Il répondit en ces termes : « N'avez-vous pas lu [dans l'Écriture] que Celui qui

s'il est permis à un homme de répudier [sa] femme. 3 Et il leur répondit en ces termes : « Que vous a commandé Moïse ? » 4 Et ils dirent : « Moïse a prescrit d'écrire un billet de répudiation et de répudier. » 5 Or Jésus leur dit : « C'est à cause de votre dureté de cœur qu'il vous a écrit cette règle. 6 Mais, *au commencement* de la Création, *Il les fit mâle et femelle*. 7 *À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère,* 8 *et les deux seront une seule chair*. De sorte qu'ils ne seront plus deux, mais une seule chair. 9 Qu'un homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

10 Et à la maison, les disciples l'interrogeaient de nouveau sur ce point. 11 Et il leur dit : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à l'égard d'elle [sa vraie femme]. 12 Et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère. » (cf. Lc 16, 18, § 61.)

a [tout] fait dès le commencement les fit *mâle et femelle ?* 5 Et il a dit : *À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair.* 6 De sorte qu'ils ne seront plus deux, mais une seule chair. Qu'un homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. » 7 Ils lui disent : « Pourquoi donc Moïse a-t-il prescrit de donner un billet de répudiation et de répudier ? » 8 Il leur dit : « C'est à cause de votre dureté de cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais *au commencement* il n'en fut pas ainsi. 9 Or, je vous dis que celui qui répudie sa femme – si ce n'est pour mauvaise conduite, –, et qui épouse une autre [femme] commet un adultère. » (cf. 5, 32, § 61.) 10 Les disciples lui disent : « Si telle est la condition de l'homme avec sa femme, mieux vaut ne pas se marier. » 11 Il leur dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais [seulement] ceux auxquels cela a été donné. 12 Car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le sein de leur mère ; et il y a des eunuques qui ont été rendus tels par les hommes ; et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des Cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne ! »

Jésus avait pris d'une façon définitive le chemin de Jérusalem. Saint Marc et saint Matthieu, qui ont indiqué d'un seul mot le passage de Jésus en Judée et en Pérée[265], reparaissent ensemble, avant l'entrée à Jéricho. Comme on se rapproche de la Ville sainte, les Pharisiens sont de nouveau

prompts à l'attaque, car ils se sentent plus en état d'aborder les questions difficiles où le jeune Maître pourrait broncher[266].

Ils jettent donc un coup de sonde sur les raisons que doit avoir le mari avant de répudier sa femme. La question paraissait inoffensive, puisque les deux grandes écoles de Hillel et de Chammaï n'étaient pas d'accord. Mais elle supposait résolu le droit pour le mari de rompre le lien qui unit les époux. Jésus n'accepte pas cette prétérition. Une fois engagé dans la discussion, il entend faire la lumière entière sur ce point, dont on peut dire qu'il est décisif pour la vie morale d'une nation.

Sa réponse de fond n'est pas douteuse. L'Église catholique l'entend comme l'interdiction d'un second mariage tant que les époux sont tous deux vivants, et tel est bien le sens des textes précis. Saint Luc : « Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère, et celui qui épouse une femme renvoyée par son mari, commet un adultère[267]. » Saint Marc : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à son égard. Et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère[268]. » Saint Paul aux Corinthiens : « Quant aux personnes mariées, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari ; si elle en est séparée, qu'elle reste sans se remarier ou qu'elle se réconcilie avec son mari ; pareillement, que le mari ne répudie point sa femme[269]. »

Dans l'Église primitive on était donc d'accord sur le précepte du Seigneur. Les époux ne doivent point se séparer. Si cependant ils ne peuvent vivre ensemble et se séparent, le lien du mariage n'est pas rompu ; une seconde union serait illicite pour le mari comme pour la femme.

D'où vient donc que le protestantisme et même l'Église grecque ne s'en tiennent pas simplement à ce que le Maître a prescrit, et autorisent l'un des conjoints à se remarier, si l'autre a été infidèle et convaincu d'adultère ?

C'est à cause de l'interprétation qu'ils donnent au texte de saint Matthieu. De nombreux critiques modernes leur reprochent de sacrifier une décision certaine du Seigneur à une addition de saint Matthieu qui ne serait qu'un ménagement postérieur en faveur des Juifs convertis, auxquels il eût paru trop dur de renoncer à la répudiation en cas d'adultère. Malgré cette divergence sur l'authenticité de la parole de Jésus dans saint Matthieu, ces critiques radicaux sont ainsi d'accord avec les théologiens protestants et orthodoxes sur l'interprétation de ce texte. C'est donc lui que nous devons examiner. Et loin d'accepter l'hypothèse d'une altération, par le fait de

l'évangéliste, de la pensée de son Maître, nous pensons au contraire que c'est saint Matthieu qui a le mieux reproduit, du moins au début, le mouvement du dialogue et les expressions de Jésus. D'ordinaire c'est le privilège de saint Marc. Mais ici son raisonnement est mieux ordonné, il n'a pas conservé le va-et-vient de la conversation qui expose à revenir en arrière. En faisant adresser aux disciples seuls l'application du principe, saint Marc a bien mis en relief la décision imposée par le Maître aux siens et donc à son Église, mais sans plus se soucier de la réponse faite aux Pharisiens sur une question qu'il n'avait pas exprimée dans toute sa précision. La dernière réponse de saint Matthieu comprend à la fois la solution particulière de leur doute et la conclusion pratique à tirer du principe. Nous verrons que toute la difficulté vient de ce qu'il n'a pas suffisamment distingué les deux points.

Donc des Pharisiens demandèrent à Jésus : « S'il est permis de répudier sa femme pour n'importe quelle raison ? » Ils ne demandent pas : le divorce est-il licite, ainsi que font les modernes qui reconnaissent à la femme les mêmes droits qu'au mari. On en était déjà là à Rome, mais chez les Juifs, comme aujourd'hui encore chez les musulmans orthodoxes, l'initiative de la séparation n'appartenait qu'au mari. Que le mari pût répudier sa femme, cela était très clair dans la Loi de Moïse. Il fallait seulement que sa volonté irrévocable fût exprimée par un billet. Autrement un second époux eût été exposé à une revendication désagréable. Répudiée dans les règles, la femme était libre de se remarier et avait quelque chance de trouver un époux. Sa situation était précaire. Même soutenue par l'opinion, la femme renvoyée était mal vue. Le mari ne devait donc user de son droit que pour de graves motifs. La Loi avait dit : « Quelque chose d'indécent[270]. ».

L'école de Chammaï prenait ce terme au sérieux. Les partisans d'Hillel laissaient libre cours au caprice du mari. C'était, selon ces derniers, un motif suffisant que d'avoir fait brûler un plat. Plus tard le grand Aqiba autorisera le mari à répudier sa femme pour en épouser une plus jolie. L'ancienne polygamie, à laquelle on avait renoncé en fait, eût été moins injuste pour la femme délaissée.

Il eût été contraire au caractère de Jésus d'entrer dans ces controverses. Il tranche à la racine. Pour lui la question ne se pose même pas. Avec une sorte d'impétuosité, il interroge ces maîtres ès Écritures sacrées : « N'avez-vous pas lu que celui qui a tout fait dès le commencement les a faits mâle et femelle ? Et il a dit[271]. : À cause de cela, l'homme quittera son père et sa

mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair. De sorte qu'ils ne sont plus deux, mais une seule chair ; qu'un homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

On se demande comment Jésus aurait pu exprimer plus fortement l'indissolubilité du mariage, et l'établir en même temps sur le dessein de Dieu en créant les sexes distincts pour les unir ensuite et assurer ainsi la perpétuité de la race. Ce n'est pas seulement par l'union des époux dans l'acte de mariage qu'ils ne sont qu'une seule « chair ». Ce mot en hébreu désigne aussi le lien qui unit les parents les plus rapprochés. Ce lien, le plus sacré pour les nomades et les sociétés primitives, est désormais celui des deux époux. L'union de l'homme et de la femme crée une nouvelle famille. Ils sont désormais inséparables de par la volonté de Dieu, contre laquelle aucun droit humain ne peut prévaloir.

Mais alors qu'a voulu dire Moïse ? Les Pharisiens peuvent espérer un moment que Jésus s'est perdu par sa réponse imprudente. Il a opposé son interprétation de la Genèse à un texte formel de la Loi. Pour accentuer le contraste, par perfidie ou par emportement, ils mêlent la *permission* de répudier supposée par le texte de Moïse et l'*ordre* de ne pas le faire sans un titre écrit : « Pourquoi donc Moïse a-t-il prescrit de donner le billet de répudiation et de répudier ? » Jésus répond avec calme, et en précisant : « C'est à cause de votre dureté de cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais au commencement il n'en fut pas ainsi. »

Ce serait faire injure au Sauveur que de louer son sens critique ; disons plutôt qu'il a ouvert une voie à l'intelligence de la loi mosaïque. Elle ne fut point une série de commandements promulgués d'en-haut tels quels pour révéler les intentions de Dieu, imposant à son peuple une perfection idéale. Israël avait ses coutumes, les unes bonnes et approuvées, les autres franchement mauvaises et condamnées, comme les pratiques d'idolâtrie ou de sorcellerie, quelques-unes d'une moralité inférieure, mais que Dieu daignait tolérer pour un temps, comme la polygamie et la répudiation.

Le législateur envoyé de Dieu, plus grand que Moïse, avait autorité pour parfaire la loi selon le sens premier de la Providence divine. Et, dans le cas présent, il n'hésitait pas à le faire : la question était tranchée.

Cependant il eût été bien dur d'obliger un mari à garder sous son toit une épouse infidèle, et tellement incorrigible que son indulgence eût pu paraître une véritable complicité. En cas d'adultère de la femme, la répudiation, le seul point discutable chez les Juifs, le seul qui rentrât dans la

question posée, la répudiation donc demeure permise. Mais la répudiation, fait de l'homme, ne change rien à la loi de Dieu. Celui qui répudie sa femme et qui en épouse une autre commet un adultère. Si saint Matthieu s'était exprimé avec cette précision, son texte n'aurait jamais donné lieu à controverse. Il lui eût même suffi d'employer un signe typographique comme une parenthèse ou des tirets, pour enlever à ses paroles même l'apparence d'une contradiction avec l'affirmation principale. C'est parce qu'il a voulu tout mettre dans une seule phrase, même la réponse directe à la question des Pharisiens, devenue une pure incidente, que l'instinct de sensualité a pu trouver un prétexte contre l'ordre formel du Seigneur dans une construction qui n'est pas sans gaucherie : « Or je vous dis que celui qui répudie sa femme – si ce n'est pour mauvaise conduite[272]. – et qui en épouse une autre, commet un adultère[273]. »

De plus il est probable que saint Matthieu, en groupant deux solutions dans une phrase, n'a pas distingué non plus les deux situations dans lesquelles elles ont été données. D'après saint Marc, l'explication définitive n'a été promulguée qu'aux disciples en particulier, dans une maison, et c'est bien aussi ce que suppose saint Matthieu, puisque l'entretien se continue avec les seuls disciples, choqués de cette réponse. Si donc, à l'aide des deux documents, on veut reconstituer d'une façon critique ce qui s'est passé, on aboutira à ce résultat. Après avoir posé sa déclaration de principe sur l'indissolubilité du mariage, Jésus a voulu répondre à la question précise des Pharisiens, sur les causes légitimes de la répudiation, et il leur a accordé que, dans le cas où la femme se conduit mal, on pouvait la répudier, sans cependant que le lien de « parenté » (une seule chair) fût rompu. Prenant ensuite ses disciples à part, il leur expliqua plus clairement la conséquence de cette doctrine, c'est-à-dire la défense d'un second mariage. Il est si vrai que la décision tranchait dans le vif selon la pensée de saint Matthieu, que lui seul rapporte la surprise, et presque le mécontentement des Apôtres : « Si telle est la condition de l'homme avec sa femme, mieux vaut ne pas se marier. » Les disciples sentaient le coup et comprenaient bien qu'il portait plus loin que les controverses des écoles, plus ou moins favorables à l'arbitraire du mari. Et Jésus sait qu'il a exigé de ses disciples quelque chose qui dépasse, non pas l'idéal humain, mais les bornes que prétendent lui imposer des intérêts particuliers, parfois très respectables. Il s'agit d'un bien social de premier ordre, qui commande des sacrifices. L'homme empêché de se remarier n'est pas plus à plaindre que les malheureux

eunuques, impuissants par nature, ou devenus tels par la cruauté et l'égoïsme[274]. Il a le mérite d'un sacrifice librement accepté. L'interdiction du divorce total fait partie d'un ordre où l'on comprend cette abnégation, où quelquefois on la pousse même beaucoup plus loin, en renonçant au mariage en vue du règne de Dieu. La sagesse purement humaine ne s'élève pas jusque-là, il y faut la foi, un don de la grâce de Dieu. Dès cette époque, il y a déjà eu de saints personnages qui se sont mis dans une telle situation par un propos de continence perpétuelle. Appelant l'attention sur un fait déjà accompli, le Sauveur faisait peut-être allusion à Jean Baptiste ou à tel ou tel de ses disciples, comme Jean, fils de Zébédée. De plus il invitait d'avance à les imiter ceux à qui cette inspiration serait donnée et, si la continence devient une nécessité, elle est toujours accordée à la prière.

JÉSUS ACCUEILLE DE PETITS ENFANTS (215)

Lc 18. 15 Or on lui amenait même les petits enfants, pour qu'il les touchât. Ce que voyant, les disciples les réprimandaient.

16 Mais Jésus appela les [petits enfants], en disant : « Laissez les enfants venir à moi ! et ne les [en] empêchez pas ; car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. 17 En vérité, je vous [le] dis : celui qui ne recevra pas le règne de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. »

Mc 10. 13 Et on lui amenait des enfants pour qu'il les touchât. Et les disciples réprimandèrent ceux [qui les amenaient].

14 Mais Jésus, voyant [cela], se fâcha. Il leur dit : « Laissez les enfants venir à moi ne les [en] empêchez pas ; car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. 15 En vérité, je vous [le] dis : celui qui ne recevra pas le règne de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas. »

16 Et les ayant embrassés, il [les] bénit en posant les mains sur eux.

Mt 19. 13 Alors on lui amena des enfants, afin qu'il leur imposât les mains et priât [pour eux]. Or les disciples les réprimandèrent.

14 Mais Jésus dit : « Laissez les enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi ; car le Royaume des Cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

15 Et leur ayant imposé les mains, il partit de là. (cf. 18, 3, § 129.)

Jésus était dans une maison où on l'accueillait, lui et ses disciples, quand on lui amena des petits enfants pour qu'il les touchât[275]. Ils étaient sûrement conduits et peut-être portés par leurs mères, dont la foi attendait merveille du contact de leurs petits chéris avec Jésus. Les disciples se plaignent de cette importunité : si encore ces enfants avaient été malades ! Et pénétrer dans une maison ! Il est vrai qu'en Orient entre qui veut, mais alors il n'y a plus d'entretien intime, comme celui qui était commencé. Pourtant ce sont les disciples qui ont tort. Jésus se fâcha, dit saint Marc, et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi ! Ne les empêchez pas ! Car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. » Le royaume est celui du Père ; le meilleur moyen d'y entrer est de se présenter avec la simplicité, la confiance, l'abandon des enfants. Il faut donc s'efforcer de leur ressembler, et recevoir le règne, c'est-à-dire l'invitation au royaume, en se jetant dans les bras du Père, comme un petit enfant sûr d'être bien accueilli. Il y a donc lieu de craindre que ceux qui comptent sur leurs mérites pour réclamer une bonne place n'y soient point admis.

Alors Jésus, à la grande joie des mères qui ne demandaient pas tant, embrasse ces enfants, et les bénit en leur imposant les mains.

UN RICHE, AIMÉ DE JÉSUS, N'A PAS LE COURAGE DE LE SUIVRE (216)

Lc 18. 18 Et un certain personnage l'interrogea, disant : « Bon Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? » 19 Jésus lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu "bon" ? Personne n'est "bon", si ce n'est Dieu seul. 20 Tu connais les commandements : *Ne commets pas d'adultère ; ne tue pas ; ne dérobe pas ;*

Mc 10. 17 Et comme il sortait [pour se remettre] en route, quelqu'un accourut, se mit à genoux devant lui et lui demanda : « Bon Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? » 18 Jésus lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu "bon" ? Personne n'est "bon", si ce n'est Dieu seul… 19 Tu connais les commandements : *Ne tue pas ; ne commets pas d'adultère ; ne dérobe pas ; ne rends pas de faux*

Mt 19. 16 Et voici que quelqu'un, s'étant approché de lui, dit : « Maître, que ferai-je de bon pour avoir la vie éternelle ? » 17 [Jésus] lui dit : « Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est "bon" ? Un seul est "bon"… Si d'ailleurs tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. » 18 Il lui demande : « Lesquels ? » Jésus répondit : « C'est : *Tu ne tueras pas ; tu ne commettras pas d'adultère ; tu ne déroberas pas ; tu ne rendras pas de faux témoignage ;* 19 *honore* [*ton*] *père et* [*ta*] *mère ;* et :*Tu aimeras ton pro-chain comme toi-même.* » 20 Le jeune homme lui dit : « Tout cela, je l'ai observé ; que me

ne rends pas de faux témoignage ; honore ton père et [*ta*] *mère.* » 21 Or celui-là dit : « Tout cela, je l'ai observé dès la jeunesse. »

22 Ayant entendu [cette réponse], Jésus lui dit : « Il ne te manque encore plus qu'une seule chose : Tout ce que tu possèdes, vends[-le] et [le] distribue aux pauvres ; et tu auras un trésor dans les cieux ; et viens, suis-moi. »
23 Mais lui, ayant entendu cela, devint triste, car il était très riche.

témoignages ; ne fais tort à personne ; honore ton père et [*ta*] mère. » 20 Or, celui-là lui dit : « Maître, tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. »

21 Jésus, fixant son regard sur lui, l'aima. Il lui dit : « Une seule chose te manque. Va, tout ce que tu possèdes vends[-le] et [le] donne aux pauvres ; tu auras un trésor dans le ciel ; et viens, suis-moi. »

22 Mais lui devint sombre à cette parole et s'en alla tout chagrin, car il possédait beaucoup de biens…

manque-t-il encore ? » 21 Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce qui est à toi, et donne[-le] aux pauvres ; et tu auras un trésor dans les cieux ; et viens, suis-moi. »

22 Le jeune homme, ayant entendu cette parole, s'en alla tout chagrin, car il possédait beaucoup de biens…

Le moment venu de se remettre en route, Jésus sortit de la maison[276]. On vit accourir quelqu'un qui avait failli le manquer, et qui se mit à genoux devant lui pour l'obliger à l'écouter et pour lui témoigner son entier respect. Ce n'était pas la coutume qu'on se prosternât devant les Docteurs, et on ne leur adressait pas ordinairement des paroles aussi déférentes que celles-ci : « Bon Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? » Rarement Jésus avait rencontré une personne aussi docile, aussi exclusivement préoccupée de ce qu'il recommandait par dessus tout, les intérêts éternels de l'âme. Il y avait cependant quelque excès dans cette effusion, d'ailleurs sincère. Jésus était parmi les hommes, était réellement homme, toujours attentif en tant qu'homme à élever leurs regards vers Dieu. Il répondit donc : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul[277]. » L'inconnu garda le silence. S'il avait répliqué : « N'êtes-vous pas le Fils de Dieu ? » peut-être eût-il été admis plus avant dans le mystère. Mais il n'avait voulu adresser à Jésus qu'une parole trop flatteuse ; le bon Maître ne lui donne que cette aimable leçon. Du reste, tous les Juifs

savaient qu'on parvient à la vie éternelle en observant les commandements. Jésus les rappelle, omettant pourtant le principal, qui est l'amour de Dieu, soit peut-être parce qu'il est plus difficile de se rendre compte qu'on l'a bien observé, soit plutôt parce qu'on l'observe sûrement si l'on n'enfreint point ceux qui regardent le prochain, et ne sont qu'une autre fonction du premier et unique commandement : « Ne tue pas ; ne commets pas d'adultère… ne fais de tort à personne… » Ce dernier précepte n'était pas écrit dans la Loi, mais il découlait de son esprit, que Jésus comprenait mieux que personne, ayant mission de la parfaire.

L'homme répondit : « Maître, tout cela je l'ai observé depuis ma jeunesse[278]. » Cela était dit avec une intrépidité juvénile, mais avec candeur. Jésus, interprétant son regard, y lut la bonne volonté et la droiture : il l'aima. Et parce qu'il l'aimait, il lui proposa ce que saint Matthieu exprime plus clairement, d'entrer dans la voie de la perfection en vendant tous ses biens pour les donner aux pauvres. N'avait-il pas enseigné que c'était acquérir un trésor dans le ciel, où est la vie éternelle ? Et pour ce qui est de la vie présente : « Viens, suis-moi. »

L'appel de Jésus avait été efficace avec Pierre et André, Jacques et Jean, avec Matthieu, avec les autres Apôtres. Mais il n'agit pas comme un charme magique qui noue la volonté. Elle demeure libre. Elle a le redoutable pouvoir de résister. Le front du jeune homme, tout à l'heure rayonnait d'entrain, s'obscurcit ; il regretta de ne pas suivre Jésus, puisqu'il partit tout chagrin. Mais enfin il s'en alla, car il possédait beaucoup de biens… « Car il possédait ! » Jésus avait donc bien raison d'enseigner à se défier des richesses !

IL EST TRÈS DIFFICILE POUR UN RICHE, TRÈS FACILE POUR UN PAUVRE VOLONTAIRE, D'OBTENIR LA VIE ÉTERNELLE (217-218)

Le danger des richesses (217)

Lc 18. 24 L'ayant vu [dans cette tristesse], Jésus dit :	Mc 10. 23 Et regardant autour de lui, Jésus dit à ses disciples : « Combien malaisément ceux qui ont des richesses entrerontils dans le Royaume de Dieu ! » 24 Les	Mt 19. 23 Or, Jésus dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, un riche entrera malaisément dans le Royaume des Cieux.

« Combien malaisément ceux qui ont des richesses entrent-ils dans le Royaume de Dieu !…

25 Il est plus facile à un chameau d'entrer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu. » 26 Ceux qui avaient entendu, dirent : « Et [alors], qui peut être sauvé ? » 27 Mais lui dit : « Ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu. »

disciples étaient stupéfaits de ses paroles. Mais Jésus, prenant de nouveau la parole, leur dit : « Mes fils, combien il est malaisé d'entrer dans le Royaume de Dieu !… 25 Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu. » 26 Ceux-là furent encore plus dans la stupeur, se disant les uns aux autres : « Et [alors], qui peut être sauvé ? » 27 Jésus, fixant sur eux son regard, [leur] dit : « Aux hommes, c'est impossible ; mais à Dieu, non ; tout, en effet, [est] possible à Dieu. »

24 De nouveau, je vous [le] dis : il est plus facile à un chameau d'entrer par le chas d'une aiguille qu'à un riche [d'entrer] dans le Royaume des Cieux. » 25 [Ce qu']ayant entendu, les disciples furent très stupéfaits, disant : « Qui donc peut être sauvé ? » 26 Jésus, fixant sur [eux] son regard, leur dit : « Aux hommes, cela est impossible ; mais à Dieu, tout [est] possible. »

Le riche partit chagrin, et sa tristesse pesa aussi sur Jésus et sur les disciples. Par deux fois, le Maître soupire : « Qu'il est donc difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Et par deux fois les disciples tombent dans une sorte de stupeur. Ses paroles étaient si fortes : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Autant parler d'une impossibilité absolue ; est-il rien de plus massif qu'un chameau, de plus fin que le trou d'une aiguille où l'on ne réussit pas à introduire le fil sans une vue perçante ? Les disciples se regardent, n'osent interroger, se disent entre eux : « Et alors qui pourra être sauvé ? »

Le fait du riche, fidèle aux commandements, mais arrêté dans la voie du salut par ses grands biens, était accablant. Sur la pente fatale de l'attachement aux richesses, les riches étaient donc perdus. Mais cet attachement pouvait être vaincu. Comme il avait fixé son regard sur le riche, Jésus l'arrêta sur ses disciples pour graver dans leur cœur cette vérité

importante : « Aux hommes, c’est impossible, mais non pas à Dieu ; car tout est possible à Dieu. » Il y aura donc des riches sauvés par sa grâce, des riches qui seront dociles à son appel. Il y avait déjà des pauvres volontaires.

LA RÉCOMPENSE PROMISE AU DÉTACHEMENT (218)

Lc 18. 28 Pierre dit alors : « Pour nous, quittant ce que nous avions en propre, nous t’avons suivi. » 29 Il leur dit :	Mc 10. 28 Pierre se mit à lui dire : « Pour nous, nous avons tout quitté ; et nous t’avons suivi. » 29 Jésus dit :	Mt 19. 27 Prenant alors la parole, Pierre lui dit : « Pour nous, nous avons tout quitté ; nous t’avons suivi. Qu’en serat-il donc de nous ? » 28 Jésus leur dit : « En vérité, je vous dis que, lors de la régénération, quand le Fils de l’homme sera assis sur son trône de gloire, vous qui m’avez suivi, vous serez assis, vous aussi, sur douze trônes, jugeant les douze tribus d’Israël.
« En vérité, je vous dis que nul n’aura quitté maison, femme, frères, parents ou enfants, à cause du règne de Dieu, 30 qui ne reçoive plusieurs fois autant, dans ce temps, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. » (Suite, § 223.)	« En vérité, je vous [le] dis : nul n’aura quitté maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l’ Évangile, 30 qui ne reçoive le centuple dès maintenant, en ce temps, en maisons, frères, sœurs, mère, enfants et champs, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. 31 Et beaucoup de premiers seront derniers ; et les derniers seront premiers. » (Suite, § 223.)	29 Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, recevra le centuple et aura en héritage la vie éternelle.
		30 Et beaucoup seront : les premiers, derniers ; les derniers, premiers. » (cf. 20, 16, § suivant.)

L’atmosphère assombrie est éclaircie grâce à l’initiative de Pierre, toujours spontané, offrant sa fidélité à Jésus comme consolation à son cœur affligé de la défection de celui qu’il eût voulu aimer toujours : « Nous, nous avons tout quitté et nous t’avons suivi[250]! » Et aussitôt les paroles graves, chargées de pressentiments, se font encourageantes et découvrent un joyeux avenir : « En vérité, je vous le dis : nul n’aura quitté maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l’ Évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, de ce temps, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs ! » Une ombre cependant, car nommer l’évangile, c’est annoncer des contradictions. Il faudra donc compter aussi

avec les persécutions. Mais la récompense toute pure est dans le siècle à venir, et c’est la vie éternelle.

En faisant cette promesse aux siens, Jésus parlait en Dieu qui dispose de l’avenir, par le don de la vie éternelle, et même par l’assistance et la consolation offertes dans des familles spirituelles à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Il a fidèlement tenu sa parole comme l’attestent tant de pauvres volontaires, reconnaissants de l’existence si douce qu’il leur assure, et dont les persécutions ne réussissent que rarement à les priver. Malgré cela, et si vraiment ils pratiquent la pauvreté, ils sont les derniers selon le monde, mais ils seront un jour les premiers, avec ceux qui n’auront pas été moins détachés des richesses tout en continuant d’en user en conformité avec la volonté de Dieu. C’est pourquoi ce dernier mot clôt l’épisode dans saint Marc : « Beaucoup de premiers seront les derniers, et de derniers seront les premiers. »

LA GRÂCE DE DIEU, ET CEUX QUI MURMURENT CONTRE LA GRÂCE (219)

Mt 20. [1] « Car le Royaume des Cieux est semblable à un maître de maison
qui sortit avec le jour, afin d’embaucher des ouvriers pour sa vigne. [2]
S’étant mis d’accord avec les ouvriers sur un denier par jour, il les envoya à
sa vigne.

[3] Puis, étant sorti vers la troisième heure, il en vit d’autres qui se tenaient
sur la place sans rien faire. [4] Et il dit à ceux-ci : “Allez, vous aussi, à la
vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste.” [5] Et ils y allèrent. Étant de
nouveau sorti vers la sixième, et [vers] la neuvième heure, il en fit autant.

[6] Enfin, étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d’autres qui se
tenaient [là, sans rien faire]. Et il leur dit : “Pourquoi vous tenez-vous ici
tout le jour sans rien faire ?” [7] Ils lui disent : “Parce que personne ne nous a
embauchés.” Il leur dit : “Allez, vous aussi, à la vigne.”

[8] Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : “Appelle les
ouvriers et distribueleur le salaire, en commençant par les derniers,
jusqu’aux premiers.” [9] Et ceux de la onzième heure étant venus reçurent
chacun un denier. [10] Quand les premiers vinrent, ils pensèrent qu’ils
recevraient davantage. Et ils reçurent, eux aussi, chacun un denier.

[11] En le prenant, ils murmuraient contre le maître de la maison, [12] disant : “Ces derniers ont travaillé une heure ! et tu les as mis sur le même pied que nous, qui avons supporté le poids du jour et la chaleur !” [13] Mais lui, répondant, dit à l’un d’entre eux : “Ami, je ne te fais pas d’injustice ; n’as-tu pas été d’accord avec moi sur un denier ? [14] Prends ce qui te revient et va-t’en. Je veux donner à ce dernier autant qu’à toi ; [15] ne m’est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? ou bien, as-tu l’œil mauvais parce que je suis bon ?”

[16] Ainsi, les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers (car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus). » (Suite, § 223.)

Ainsi, Dieu ne juge pas comme les hommes. Il donnera la vie éternelle à ceux qui auront tenu un rang très modeste dans ce monde. Encore comprend-on qu’il récompense ceux qui auront tout quitté pour lui. La part de la volonté humaine dans le salut apparaît ici assez clairement. Mais il est un autre élément que l’homme méconnaît, c’est la gratuité du don de Dieu, sa liberté qui ne doit de comptes à personne. Déjà à propos des Gentils, admis à côté des patriarches quand les Juifs étaient exclus, le Sauveur avait prononcé cette parole : « Il y a des derniers qui seront les premiers, et des premiers qui seront les derniers[280]. »

Saint Matthieu fonde cette sentence sur une plus large base. Tous les hommes sont placés en regard de Dieu dans la parabole des ouvriers appelés à façonner la vigne. La parabole poursuit un double but. Le principal est d’établir que Dieu a le droit de donner par grâce la vie éternelle même à ceux qui ont peu travaillé pour lui, pourvu qu’à la fin ils répondent à son appel. De ce principe elle déduit une seconde conclusion ; on serait mal venu à murmurer contre cette miséricorde, et l’on s’exposerait ainsi à perdre le mérite d’une longue vie de bonnes œuvres.

Le propriétaire d’une vigne sortit au lever du jour pour embaucher des ouvriers. Ils auraient sans doute à sarcler la vigne, peine qu’on se donne rarement en Palestine ; mais on verra que ce maître de maison veillait lui-même et de près à son travail. Les ouvriers de profession, ou de fortune prêts à tout faire, étaient d’ordinaire groupés près d’une porte de la ville. On s’entendait sur le travail et sur le prix à la journée. Ce prix fut fixé à un denier, et les ouvriers partirent.

Trois heures plus tard, vers neuf heures, le maître, pressé d’en finir, revint et trouva des chômeurs. Satisfaits d’être employés, ceux-ci se

contentèrent de la vague promesse d’un juste salaire. Il en fut de même à midi et à trois heures. Enfin, une heure avant le coucher du soleil, d’autres ouvriers, venus d’ailleurs à tout hasard, se tenaient encore là sans rien faire. Sans que le maître leur promît rien, sur son invitation, ils s’en furent aussi à la vigne.

Au coucher du soleil, le maître de la vigne charge son intendant de payer les salaires en commençant par les derniers venus. C’était le seul moyen de rendre les premiers témoins de sa façon de comprendre la justice et la grâce, car, aussitôt servis, le pic déjà sur l’épaule, les ouvriers s’en vont chacun chez soi.

Assis à sa table devant des piles de deniers, l’intendant procède à la paye au vu et au su de tous. Ceux qui n’ont travaillé qu’une heure, et à la brise du soir, reçoivent un denier. Ceux qui avaient peiné dès le matin s’attendaient à recevoir davantage. La libéralité du maître leur paraissait très à propos, si elle s’étendait sur eux à proportion. Mais ils ne reçurent qu’un denier. Ils murmurèrent, et de façon à être entendus : « Ces derniers ont travaillé une heure, et vous les avez mis sur le même pied que nous, qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur ! » S’ils s’étaient contentés de demander quelque chose de plus ! Mais ils laissent éclater leur jalousie qui se résout en blâme contre une bonté intempestive. Le maître prend à partie le plus mutin : « Camarade, je ne te fais pas d’injustice… prends ce qui te revient et va-t’en… ne m’est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? ou as-tu l’œil mauvais parce que je suis bon ? » Ainsi « les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ».

Puisque c’est là une parabole du Royaume de Dieu, le maître est donc le Seigneur lui-même, et la récompense qu’il donne est la vie éternelle. Le prix est unique, parce qu’elle est la même pour tous, la question des degrés dans la gloire n’étant pas posée ici. Dieu, moins désireux d’améliorer son bien que de procurer le salut des hommes, ne cesse de les appeler. Ceux qui se rendent à cet appel reçoivent ce qu’il veut bien leur donner par grâce, quand ils n’auraient pas eu le temps de faire beaucoup de bonnes œuvres, ni des œuvres qui leur aient coûté beaucoup. Infiniment bon, le Seigneur se contente de ce peu, n’envisageant que la bonne volonté finale.

Les juges, ceux qui ont peiné longtemps, devraient s’attendrir à ce spectacle, glorifier cette miséricorde. En prenant le parti de murmurer, ils s’exposent à être frustrés de ce qu’ils regardent comme un dû, car c’est une lourde faute de ne pas se rendre compte qu’eux aussi doivent tout à

l'invitation gratuite de leur Maître. Cette leçon est assez utile pour qu'il n'y ait pas à se demander comment des justes, déjà investis de la vie éternelle, ont pu murmurer. Ce sont plutôt les justes de la terre qui sont avertis de ne pas se dresser contre le libre don de la grâce, s'ils ne veulent pas perdre le bénéfice de leur justice. Il ne faut pas non plus chercher dans l'histoire la série des appels de Dieu : à Adam, à Noé, à Moïse, aux Prophètes, pour trouver le dernier appel dans la prédication de Jésus. Cependant c'est bien à ses contemporains que Jésus adressait cet avis si sérieux, à ceux qui s'étonnaient de le voir accueillir des pécheurs et des publicains. Eux avaient été appelés depuis longtemps, et ils se croyaient chargés de mérite. Leur récompense était assurée. À la condition cependant de ne pas murmurer contre l'indulgence du Sauveur envers ces ouvriers de la dernière heure, et de ne pas se faire de cette bonté un sujet de scandale. L'œil mauvais est le sentiment de l'envie. En dépit de la superstition générale, il ne nuit qu'à celui qui regarde le prochain de travers.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE (220)

Jn 11. [1] Or il était un malade, Lazare de Béthanie, du village de Marie et de
Marthe sa sœur.

[2] C'était Marie, [celle] qui oignit d'huile parfumée le Seigneur et lui essuya
les pieds avec ses cheveux, dont le frère Lazare était malade (cf. § 228).

[3] Les [deux] sœurs envoyèrent donc auprès de lui pour lui [faire] dire :
« Seigneur, celui que tu aimes est malade. »

[4] Ayant entendu [cela], Jésus dit : « Cette maladie ne va pas à la mort ; mais
elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » [5]
Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare. [6] Lors donc qu'il eut appris
qu'il était malade, il demeura au lieu où il était deux jours encore.

[7] Ensuite, il dit aux disciples : « Allons de nouveau en Judée. » [8] Les
disciples lui disent : « Rabbi, tout à l'heure les Juifs voulaient te lapider et
tu vas de nouveau là-bas ? » [9] Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures
de jour ? Si quelqu'un marche durant le jour, il ne se heurte pas, parce qu'il
voit la lumière de ce monde ; [10] mais, si quelqu'un marche durant la nuit, il
se heurte, parce que la lumière n'est pas en lui. »

11 Il parla ainsi, et, après cela, il leur dit : « Lazare, notre ami s'est
endormi… mais je vais aller le réveiller… » 12 Les disciples lui dirent
donc : « Seigneur, s'il dort, il guérira. » – 13 Or, Jésus avait parlé de sa mort,
mais eux se figurèrent qu'il parlait du repos du sommeil. – 14 Jésus leur dit
donc alors ouvertement : « Lazare est mort. 15 Et je me réjouis, à cause de
vous – afin que vous croyiez – de n'avoir pas été là. Mais, allons vers lui. »
16 Thomas, nommé Didyme, dit donc aux autres disciples : « Allons, nous
aussi, pour mourir avec lui. »

17 Jésus vint donc et trouva que [Lazare] était dans le tombeau depuis
quatre jours.

18 Or, Béthanie était près de Jérusalem – à quinze stades environ. 19
Beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie, pour les
consoler au sujet de leur frère.

20 Marthe donc, lorsqu'elle eut appris que Jésus venait, alla à sa rencontre,
tandis que Marie restait assise à la maison.

21 Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne
serait pas mort ;

22 maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te
l'accordera. »

23 Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » 24 Marthe lui dit : « Je sais qu'il
ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour. » 25 Jésus lui dit : « Je
suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; 26 et
quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas pour toujours. Le crois-tu ? »
27 Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu,
qui vient dans le monde. »

28 Ayant ainsi parlé, elle s'en alla et appela sa sœur Marie en secret, disant :
« Le Maître est là, et il t'appelle. » 29 Lorsque celle-ci l'eut appris, elle se
leva aussitôt et alla auprès de lui.

30 Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était encore au lieu
où Marthe l'avait rencontré.

31 Les Juifs donc qui étaient avec elle dans la maison et la consolaient,
voyant que Marie s'était levée promptement et était sortie, la suivirent,
conjecturant qu'elle allait au tombeau pour s'y lamenter.

32 Lors donc que Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, le voyant, elle
tomba à ses pieds, en lui disant : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne
serait pas mort. » 33 Jésus donc, quand il la vit se lamenter, et [quand il vit]
les Juifs venus avec elle se lamenter, frémit en [son] esprit, et se troubla 34
et dit : « Où l'avez-vous mis ? » Ils lui disent : « Seigneur, viens et vois. »
35 Jésus pleura… 36 Les Juifs disaient donc : « Voyez comme il l'aimait. »
37 Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui qui a
ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne mourût point ? »

38 Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, s'approche du tombeau.
– C'était un caveau. Et une pierre était placée dessus. – 39 Jésus dit : « Ôtez
la pierre. » Marthe, la sœur du mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà ; car il
est [mort] depuis quatre jours. » 40 Jésus lui dit : « Ne t'ai-je pas dit que, si
tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu ? » 41 On ôta donc la pierre.

Alors Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je te rends grâce de ce que
tu m'as exaucé. 42 Pour moi, je savais bien que tu m'exauces toujours ; mais
à cause de la foule qui est à l'entour, je l'ai dit, pour qu'ils croient que c'est
bien toi qui m'as envoyé. »

43 Ayant ainsi parlé, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » 44
Le mort sortit, lié de bandelettes aux pieds et aux mains. Et son visage était
enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

Pendant ces entretiens, Jésus s'était rapproché de Jérusalem en suivant le cours du Jourdain. La rive gauche appartenait à Hérode Antipas, la rive droite dépendait du procurateur romain. Saint Jean a conduit Jésus au-delà du Jourdain, et c'est là, semble-t-il, qu'il reçut la nouvelle qui l'appelait en Judée, où son ami Lazare était malade. Peut-être cependant Jésus, ayant terminé son voyage en Pérée et se prépa-rant à monter à Jérusalem, était-il déjà non loin de Jéricho. On pouvait se croire en Judée sur l'une et l'autre rive, et, d'autre part, même sur la rive droite on pouvait réserver le nom de Judée à la région montagneuse. De toute façon Jésus était à une journée, plus ou moins longue, de Béthanie, située à quinze stades de Jérusalem, un peu plus de deux kilomètres et demi. C'était le bourg de Marie et de Marthe, et c'étaient les deux sœurs qui mandaient à Jésus la maladie de leur frère. Elles ne lui demandaient pas expressément de venir, mais, sachant qu'il aimait Lazare, elles avaient dit simplement : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

Cette introduction de saint Jean est un exemple frappant de cette harmonie peu apparente que nous aimons à signaler. Nous connaissions par saint Luc[281], Marthe et Marie, que nous allons retrouver avec leurs caractères différents, nuancés de la même façon. Mais nous ne savions pas que leur village se nommait Béthanie, dont la position est ici indiquée, ni qu'elles avaient un frère. Pour compléter son information, saint Jean note que cette Marie est celle-là même dont les chrétiens du monde entier savaient qu'elle avait oint d'huile le Seigneur, comme il le racontera plus tard[282].

Jésus aimait Lazare, il aimait Marie et Marthe, et cependant il ne se mit pas en chemin ; il demeura deux jours où il était. Dès ce moment il savait qu'un grand dessein de Dieu allait s'accomplir, pour la gloire du Fils de Dieu, agissant lui-même pour la gloire de son Père.

Après ces deux jours il dit aux disciples : « Allons de nouveau en Judée. » C'était s'exposer à la mort, car, pour les disciples, la Judée c'était Jérusalem, c'étaient des projets meurtriers à affronter. Jésus, sachant que son heure, si proche, n'était pas encore venue, remontra aux siens qu'il n'avait rien à craindre, tant que Dieu ferait luire sa lumière : l'heure de ses ennemis, était l'heure des ténèbres, et il faisait encore jour. Les disciples, ou ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre. Ils gardent le silence. Alors Jésus : « Lazare notre ami » – celui qui nous a donné l'hospitalité à tous – « s'est endormi » ; et puisque vous ne paraissez pas disposés à venir avec moi : – « je vais aller le réveiller ».

Toute la compagnie connaissant la maladie de Lazare, ces paroles étaient assez claires. Jésus ne se proposait pas une course d'une journée pour aller réveiller un malade. Lazare était mort. Mais décidément les autres amis de Jésus faisaient la sourde oreille. Pour un malade, c'est un très bon signe que de dormir[283]. Il faut que Jésus parle clair et avec force : « Lazare est mort. » Vous saviez que je pouvais le guérir. Je ne l'ai pas fait, pour vous rendre témoins d'un plus grand miracle. « Allons donc vers lui. »

Il n'y avait plus à reculer. Thomas, en grec Didyme, eut le mérite d'entraîner les autres : « Allons, nous aussi, pour mourir avec lui. » Car, même cet homme courageux n'envisageait que la mort dans l'approche redoutée de Jérusalem.

Quand Jésus arriva près de Béthanie, Lazare était dans le tombeau depuis quatre jours[284]. Marthe, aussitôt prévenue comme la plus active des deux sœurs et celle qui donnait les ordres, vint à sa rencontre. Ah ! s'il avait

été là, lui dont, maintenant encore, elle sait qu'il a le pouvoir de tout obtenir de Dieu ! Elle exprime sa foi plutôt qu'une espérance même vague de la résurrection de Lazare. Aussi, lorsque Jésus la console : « Ton frère ressuscitera », elle l'entend de la résurrection au dernier jour, selon la foi de ceux des Juifs qui ne se laissaient pas gagner au scepticisme des Sadducéens. Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le crois-tu ? » Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui venez dans le monde », et puisqu'elle ajoute foi à la déclaration du Sauveur, elle croit aussi qu'il ressuscitera les morts, étant la Vie. Et cependant elle demeure dans ces hauteurs du dogme, dans ces perspectives du jugement universel, où les tombeaux s'ouvriront tous à la fois. Elle ne se dit pas que l'auteur de la résurrection générale peut rendre à son frère cette vie de quelques jours qu'il a perdue. Elle s'en va.

Marie était demeurée à la maison parmi les Juifs venus de Jérusalem pour pleurer avec les deux sœurs, car il n'était pas de visite de condoléance sans lamentations et sans sanglots. Marthe avertit sa sœur en secret : « Le Maître est là, et il t'appelle. » Les relations plus ou moins affectueuses ou indifférentes sont venues l'une après l'autre ; maintenant c'est l'ami qui est là, avec lequel il serait doux d'échanger de brèves paroles. Marie se leva aussitôt, tomba aux pieds du Maître, et dit comme Marthe : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Elle n'ajoute rien, que ses larmes. Cependant, fidèles à leur rôle de consolateurs, pensant que Marie était venue se lamenter près du tombeau, les Juifs surviennent et témoignent leur sympathie par leurs lamentations. Jésus frémit intérieurement, et laisse voir une émotion contenue quand il demande : « Où l'avez-vous mis ? » Il cherchait le tombeau, mais il pensait à l'ami. On lui dit : Venez et voyez. Jésus pleura. Ce n'étaient pas des pleurs de condoléance. Il pleurait parce qu'il aimait. Les Juifs le comprirent. Pourtant quelques-uns, ne pouvant se déshabituer de la critique, disaient : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne mourût point ? » Jésus ne paraissait pas les entendre. Tout à sa douleur, il frémit encore, cette fois peut-être sous l'impression du grand acte qu'il allait accomplir.

Le tombeau était creusé dans le roc, selon l'usage, et on descendait au caveau par un escalier[285]. Sur la chambre mortuaire une pierre était posée. Jésus dit : « Ôtez la pierre. » Marthe s'inquiéta. Violer le repos d'un mort était un sacrilège. Jésus voulait sans doute le voir une dernière fois, mais

dans quel état allait-il le trouver ? « Seigneur, il sent déjà, car il est mort depuis quatre jours. » Un embaumement rapide était de règle dans les familles d'un certain rang, mais ne pouvait empêcher la rapide décomposition du corps, le Seigneur devait le savoir. Jésus maintient son ordre : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu ? » Puis il leva les yeux au ciel et pria à haute voix, non pas pour être entendu de son Père, dont il était d'avance exaucé, mais pour attester à ceux qui l'écoutaient qu'il allait donner au nom de Dieu un signe de sa mission. Alors il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors. » Et le mort sortit dans l'appareil où on l'avait laissé, lié de bandelettes aux pieds et aux mains et enveloppé d'un suaire. Jésus dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Leur concours était nécessaire au ressuscité, mais il fallait surtout qu'ils fussent convaincus d'un miracle qu'ils toucheraient du doigt en étant admis à défaire les rites de la sépulture. Après cela Lazare n'avait plus besoin d'eux. Il était rendu à la vie de tous les jours.

Le quatrième évangéliste a raconté la résurrection de Lazare avec des détails très précis, une émotion communicative, beaucoup de solennité dans l'acte auguste du triomphe de la vie sur la mort, triomphe personnel de Jésus, symbole de sa victoire définitive, pressentie dans l'avenir. À côté de la lumière, l'ombre s'étend sur les adversaires du Fils de Dieu : ils s'obstinent plus que jamais à faire périr la Vie.

C'est là, pour saint Jean, le couronnement de la prédication de Jésus, le préambule de sa mort, le gage de sa résurrection. C'est de ce sommet que le fils de l'homme sera précipité.

Les critiques modernes le disent comme nous. Ils rivalisent avec les anciens pour mettre en relief l'importance johannique du miracle. Mais c'est afin de le nier plus sûrement. Comment les autres évangélistes auraient-ils ignoré un fait de cette importance ? Car ils l'ont tu, et c'est donc qu'il n'est qu'un mythe destiné à figurer comment Jésus est la résurrection et la vie.

Mais saint Jean, pas plus que personne avant nos jours, n'a eu la prétention inconcevable de fonder sur le néant. Il a donné le fait comme une réalité circonstanciée. S'il l'a inventé, ce n'est plus un symbole, mais un mensonge.

Mensonge de poète, dira-t-on, du divin poète de l'amitié, de la douleur, des larmes, des espoirs incoercibles de l'humanité, et cela est assez beau.

Mais ce n'est pas ce que Jean a voulu faire. Il a voulu rendre témoignage à la vérité, à une vérité religieuse, mais d'abord à la vérité des faits[286].

Alors le silence des synoptiques ? Quel catholique songerait aujourd'hui à écrire une vie de Jésus sans cette manifestation glorieuse, si vite assombrie ? Personne assurément de ceux qui ont lu le quatrième évangéliste. Mais les trois premiers ne l'avaient pas lu. Non sans doute que le fait ait été ignoré d'eux. C'était un miracle extraordinaire, mais ils avaient déjà mentionné des résurrections. Qui s'arrêterait dans l'histoire à Henriette de France ou à Henriette d'Angleterre, sans les oraisons funèbres de Bossuet ? Qui saurait le nom de Ctésiphon, partisan de Démosthène, sans le discours *Sur la couronne* ?

Le passage de Jésus à Béthanie était une fugue dans l'itinéraire conçu par la première catéchèse, une sorte de hors d'œuvre qui dérangeait l'économie générale du plan. On pouvait l'omettre sans que rien d'essentiel manquât à l'évangile.

Il faut même risquer une hypothèse : pourquoi serions-nous les seuls à n'avoir pas ce droit ? Pierre n'était probablement pas présent dans toute cette histoire. S'il eût été là, lui courageux jusqu'à la présomption, l'homme de toutes les initiatives, aurait-il permis à Thomas d'enlever les autres disciples en bravant la mort ? Or, si Pierre n'était pas là, lui, le créateur de la catéchèse primitive, elle a été prêchée sans qu'on racontât ce miracle. Comme il a fait dans d'autres circonstances, Jean, l'ami de Pierre, a suppléé à son silence. Il semble bien aussi que les premiers évangélistes aient évité de compromettre la famille de Béthanie, que le Sanhédrin tenait dans sa main. Saint Luc a parlé de Marthe et de Marie, mais sans dire le nom de leur village ; saint Matthieu et saint Marc ont raconté l'onction de Béthanie, sans dire le nom des hôtes de Jésus. Le dessein de saint Jean, de suppléer à ces prétéritions, est tout à fait clair. Il met, comme on dit, les points sur les *i*, sans affectation, mais avec assurance, jusque dans les détails. Ou il a entendu mettre en pleine lumière historique le fait de la résurrection de Lazare, ou il s'est complu à donner des armes à ceux qui l'accuseraient de l'avoir inventé.

Il a raconté peu de miracles, mais avec tant de précision qu'on reconnaît son intention arrêtée de donner un appui solide à son affirmation sur le Fils de Dieu.

LA RÉSOLUTION DÉFINITIVE DE FAIRE MOURIR JÉSUS (221)

Jn 11. 45 Ainsi beaucoup de Juifs – [de] ceux qui étaient venus auprès de
Marie et avaient vu ce qu'il avait fait – crurent en lui ; 46 cependant
quelques-uns d'entre eux se rendirent auprès des Pharisiens et leur dirent ce
qu'avait fait Jésus.

47 Les grands prêtres et les Pharisiens réunirent donc une assemblée. Et ils
disaient : « Que faisons-nous, alors que cet homme fait beaucoup de
miracles ? 48 Si nous le laissons [faire] ainsi, tous croiront en lui, et les
Romains viendront et détruiront et notre lieu [sacré] et notre nation ! » 49
Or, l'un d'entre eux, Caïphe, étant grand prêtre cette année-là, leur dit :
« Vous n'y entendez rien : 50 et vous ne réfléchissez pas qu'il est de votre
intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que toute la nation ne
périsse pas. » – 51 Or, il n'a pas dit cela de lui-même ; mais, étant grand
prêtre cette année, il prophétisa que Jésus devait « mourir pour sa nation »,
52 et non pas seulement pour sa nation, mais aussi afin d'amener à l'unité
les enfants de Dieu qui sont dispersés.

53 C'est donc de ce jour-là que fut prise leur résolution de le faire mourir.

La résurrection de Lazare emporta la conviction des Juifs qui en furent témoins. Ils crurent en Jésus, du moins comme envoyé de Dieu, selon sa parole solennelle. D'autres Juifs, instruits de ce qui s'était passé, furent moins touchés d'une simple relation orale, et ne consentirent pas à renoncer à leur haine. Ils avertirent les Pharisiens. Mais la secte n'osa rien entreprendre sans les grands prêtres. On tint donc un conseil composé comme le Sanhédrin, sans caractère officiel, mais dont la décision, une fois prise, était assurée de prévaloir[287]. Le grand prêtre en était le président tout désigné. L'assemblée était unanime dans son hostilité contre Jésus, mais hésitait sur le parti à prendre. Ses miracles étaient un fait patent, incontestable. Le peuple en était ému. Il ne tenait qu'au prophète de grouper des bandes autour de lui. Les Romains étaient déjà les maîtres, mais ils respectaient le Temple et laissaient à la nation une certaine autonomie. Sans doute n'attendaient-ils qu'un prétexte pour faire le pas décisif. S'il leur fallait venir en armes, verser leur sang, ce serait la fin de toute indépendance et peut-être la suppression du culte au Temple. Sans doute Jésus s'était abstenu jusqu'alors de toute agitation révolutionnaire. Mais c'était peut-être par calcul, et, une fois le mouvement déchaîné, le chef serait-il en état de contenir ses partisans ? Il faudrait bien qu'il les suive.

Quand une assemblée délibérante est en proie à la peur, il se lève toujours quelqu'un pour lui proposer une lâcheté. L'homme se rencontra, et ce fut Caïphe, le grand prêtre de cette année-là, déjà en fonction depuis une douzaine d'années, dont l'autorité se doublait de celle de son beau-père Anne, ancien grand prêtre.

Si quelques-uns hésitaient encore à condamner un Israélite, manifestement innocent, sacrifié pour ne pas encourir le déplaisir des étrangers et des infidèles, il mit dans la balance le salut de la nation. Qui doit l'emporter, disait-on à la Révolution française, la nation, ou le roi ? La question ainsi posée, la réponse était acquise d'avance. Caïphe n'examine pas si Jésus est coupable, ce sera l'affaire du tribunal officiellement convoqué pour le juger. Politiquement, sa vie est-elle plus précieuse que l'existence de tout le peuple ? C'est tout ce qu'ils ont à décider. Pour lui il est évident qu'il vaut mieux « qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas ». L'expression « mourir pour le peuple » était bien choisie. Quel Israélite eût refusé de mourir pour son peuple ? En même temps, elle exprimait ce sens profond qu'en effet la mort de Jésus serait le salut, non pas seulement des Juifs s'ils le voulaient, mais de tous les enfants de Dieu appelés à former une seule nation.

Caïphe ne s'en doutait pas. Mais il n'était pas sans exemple que le grand prêtre ait proféré des paroles prophétiques : on le disait de Jean Hyrcan[288]. Philon[289] pensait vers ce même temps que le grand prêtre avait le don de prophétie. Saint Jean n'avance aucune théorie sur ce point. Mais il constate qu'étant grand prêtre de cette année-là, celle qui fut la dernière du sacerdoce de l'ancienne alliance, bientôt déchu de son droit aux yeux de Dieu pour l'avoir exercé contre son propre Fils, Caïphe avait involontairement rendu hommage à sa victime.

L'assemblée des groupes n'envisagea, elle non plus, que le sacrifice opportun d'un innocent et l'agréa. Il ne restait plus qu'à s'emparer de Jésus, à trouver des griefs contre lui, et à le faire mourir.

À LA VEILLE DU GRAND ÉVÉNEMENT (222)

Jn 11. [54] Jésus donc s'abstenait d'aller et venir en public parmi les Juifs. Mais il s'en alla dans la contrée voisine du désert, dans une ville nommée Éphraïm. Et il y passait quelques jours avec ses disciples.

55 Cependant la Pâque des Juifs était proche. Et beaucoup montèrent de la campagne à Jérusalem avant la Pâque, afin de se purifier.

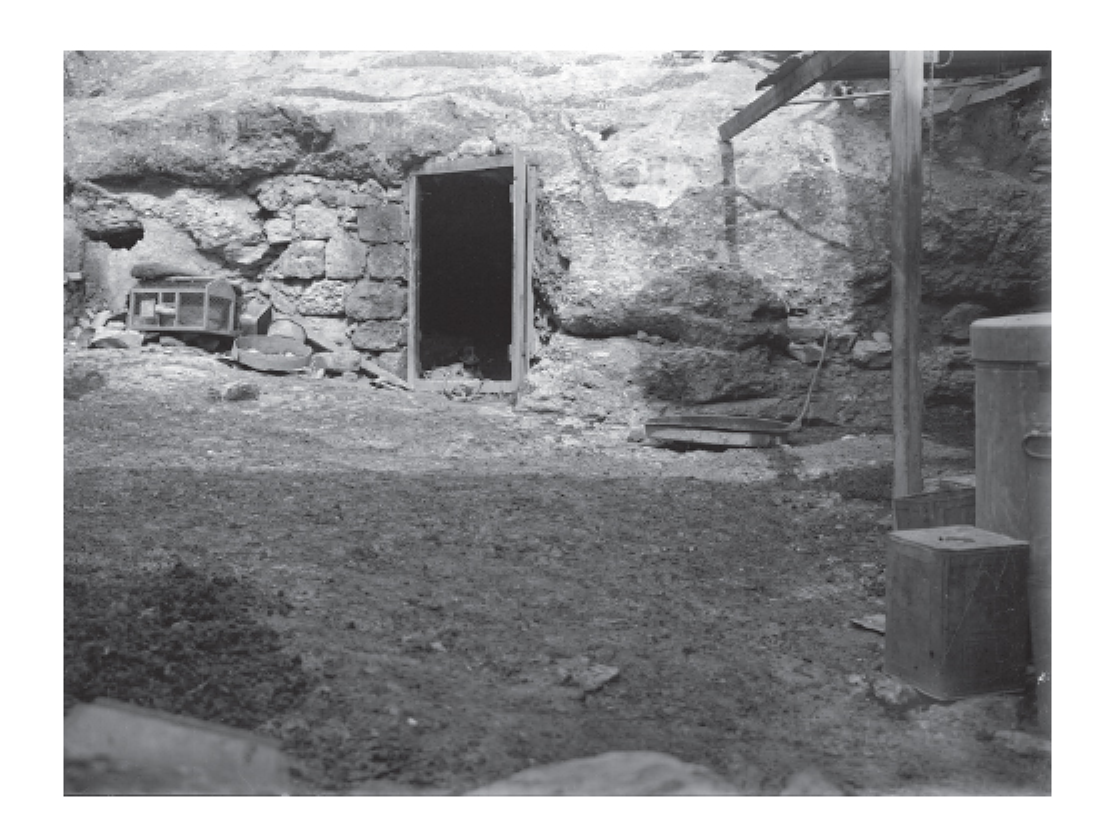
56 Ils cherchaient donc Jésus et se disaient les uns aux autres, étant dans le Temple : « Que vous en semble ? Qu'il ne viendra pas à la fête ? »

57 Car les grands prêtres et les Pharisiens avaient donné des ordres pour que, si quelqu'un savait où il était, il le dénonçât, afin qu'ils se saisissent de lui. (Suite, § 228.)

Jésus, averti peut-être de ces résolutions menaçantes par les relations influentes de Jean, fils de Zébédée, s'abstint de paraître à Jérusalem. Il se retira dans une ville nommée Éphraïm, voisine du désert, située, d'après la tradition ancienne[290], à vingt milles vers le nord. C'est très exactement la position du village de Taïybeh, plutôt au nord-est, et dominant le désert et la vallée du Jourdain. De là il est facile de descendre à Jéricho par Aïn-Douk. Jésus y passa quelques jours avec ses disciples, dans un dernier commerce intime, dans le recueillement qui précède les résolutions suprêmes. La fête de Pâque était proche, et l'on s'attendait à le voir venir à Jérusalem. Ses ennemis avaient pris leurs mesures. Si quelqu'un savait où il était, il devait le dénoncer, afin qu'on s'emparât de sa personne. Les Juifs de la campagne, venus d'avance à la ville pour se purifier avant la fête, avaient le pressentiment d'un drame. Mais le principal acteur ne serait-il pas tenté de se dérober ? Viendrait-il à la fête ?



1. NAZARETH. La croix (+) indique l'église de l'Annonciation, sur la petite colline de la ville primitive.



2. NAZARETH. Grotte transformée en habitation.



3. NAZARETH. Ruine d'une ancienne habitation adossée à une grotte, attenante à la basilique de l'Annonciation.



4. AÏN KARIM. Site de la Visitation.



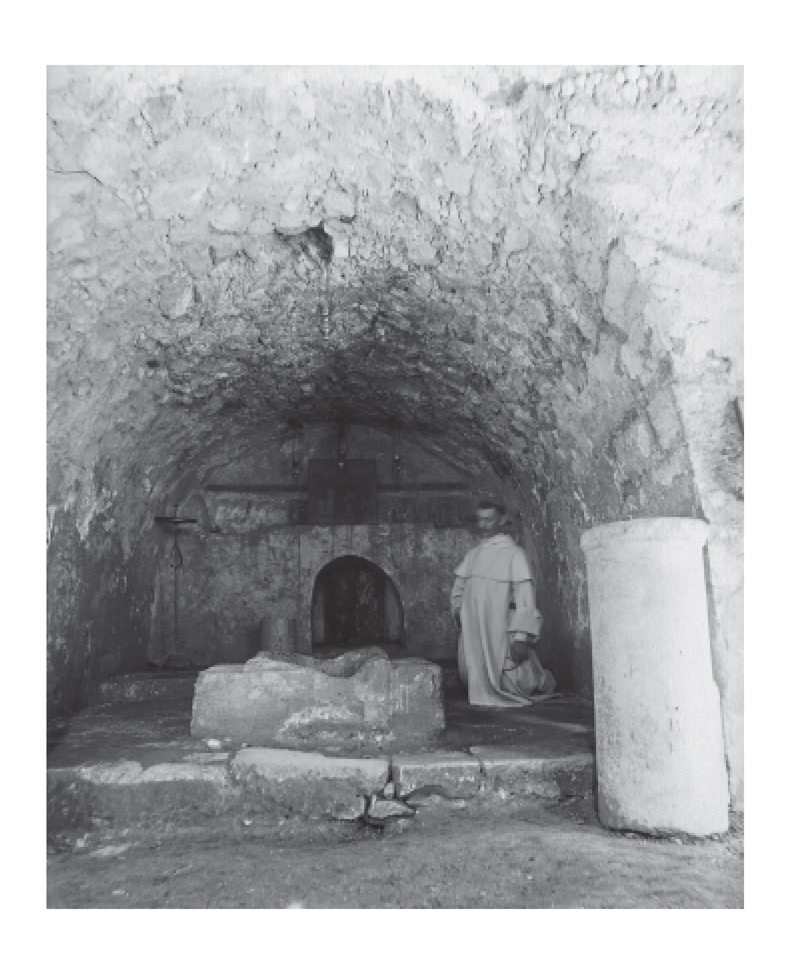
5. BETHLÉEM. Site de la Nativité et champ des Pasteurs (+).



6. Le Jourdain. L’un des sites proposés pour le baptême de Jésus.



7. Kefr Kenna (Cana). Vue du S.-O.



8. SICHEM. Le puits de Jacob ; vue prise avant la restauration.



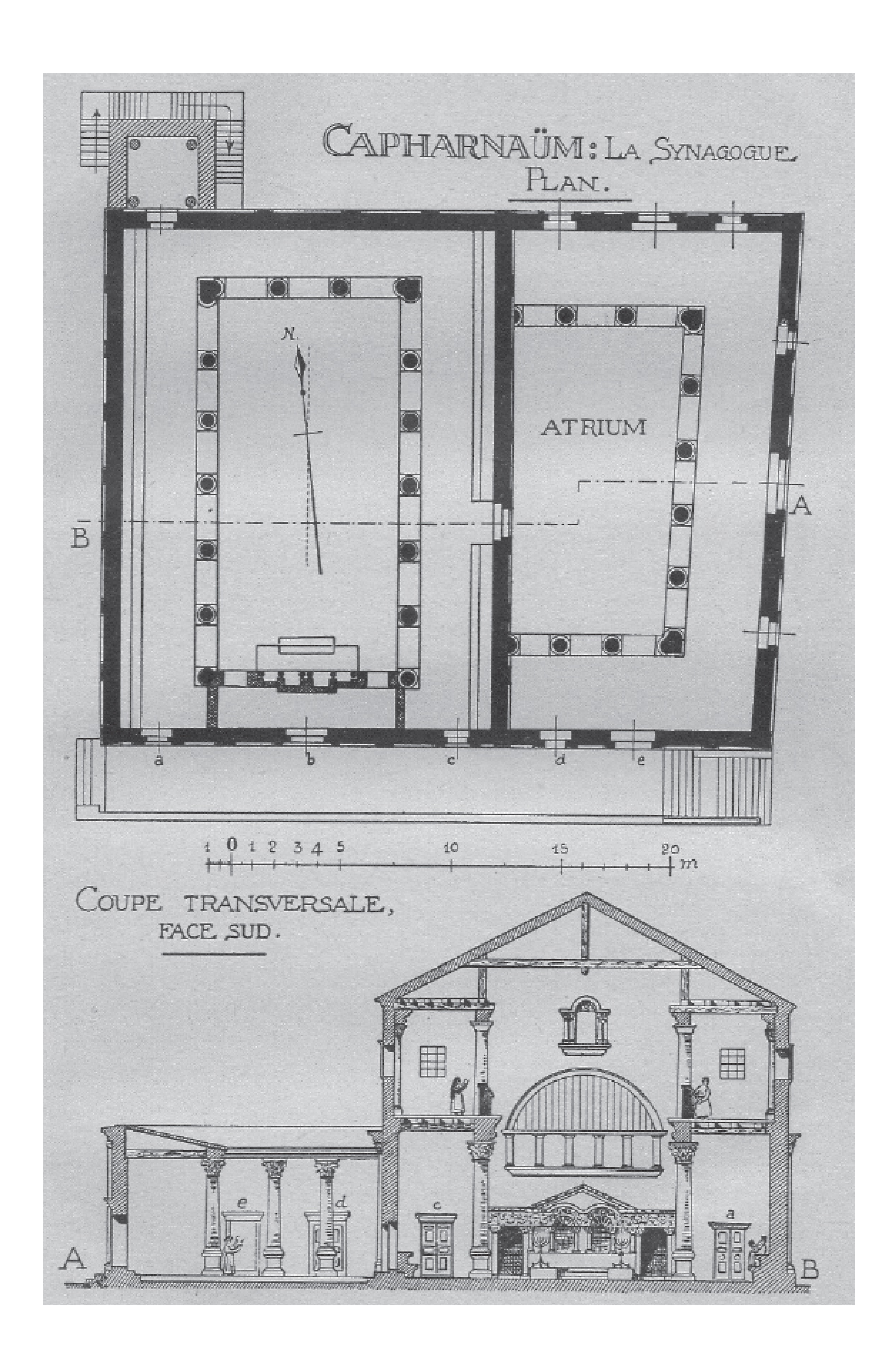
9. SICHEM, vue panoramique. Au premier plan, chemin vers Naplouse (à droite) et Askar (à gauche) : puis, les ruines de Sichem et le village de Balata.
A : tombeau de Joseph ; B : puits de Jacob. Derrière, la plaine de Mahneh.



10. Site proposé pour le Sermon sur la montagne, colline au S.-O. de Capharnaüm.



11. Capharnaüm. Ruines de la Synagogue.



CAPHARNAÜM: LA SYNAGOGUE
PLAN.
N.
ATRIUM
A
B
a
b
c
d
e
1 0 1 2 3 4 5 10 15 20 m
COUPE TRANSVERSALE,
FACE SUD.
e
d
c
a
A
B

12. CAPHARNAÜM. Coupe et plan de la synagogue.



13. TIBÉRIADE. Pêcheurs raccommodant leurs filets au bord du lac.



14. MACHÉRONTE. Colline où s'élevait la forteresse.



15. MOQA' 'ADLA. Le précipice vu du lac.



16. MOQA' 'ADLA. Le précipice et la plage.



17. QALA'AT EL-HOSN. Vue prise du S.-E.
À droite, le pic de Qorn-Djéradeh. Au fond, le lac.



18. QALA‘AT EL-HOSN.
Intérieur d’une tombe sur le versant occidental de la montagne.



19. KOURSI. La plage et son arbre sacré.



20. KOURSI. La plaine et ses ruines.
Les cercles marquent d’anciens campements de Bédouins.



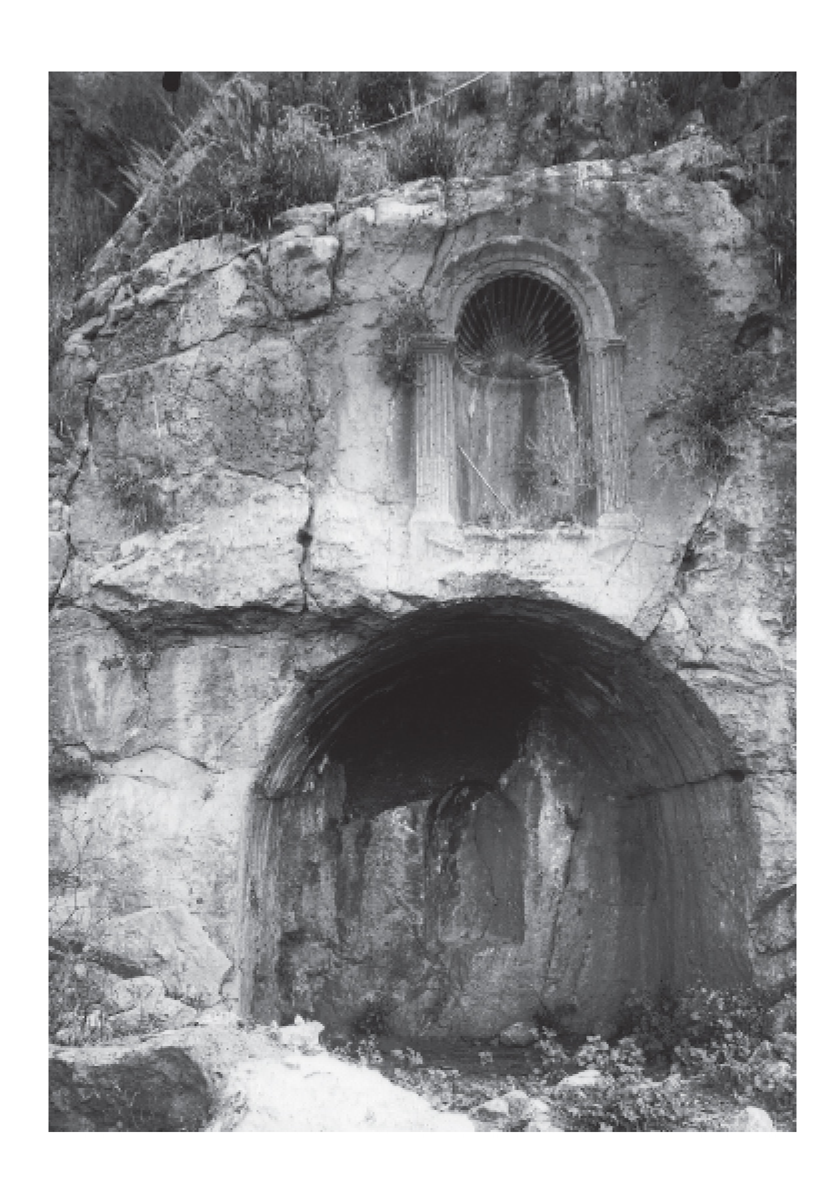
21. Autour de Bethsaïde. Arrivée du Jourdain dans le lac.



22. Autour de BETHSAÏDE. Lagunes sur la rive du lac.



23. BANIAS, l’ancienne Césarée de Philippe.



24. BANIAS.
Niches consacrées au dieu Pan.



25. Le mont Thabor, vu du N.-O.



26. Le plateau au sommet du mont Thabor. La nouvelle basilique, et ruines de l'ancienne forteresse.



27. Mejdel, l'ancienne Magdala ; derrière le village, la plaine de Gennésareth.



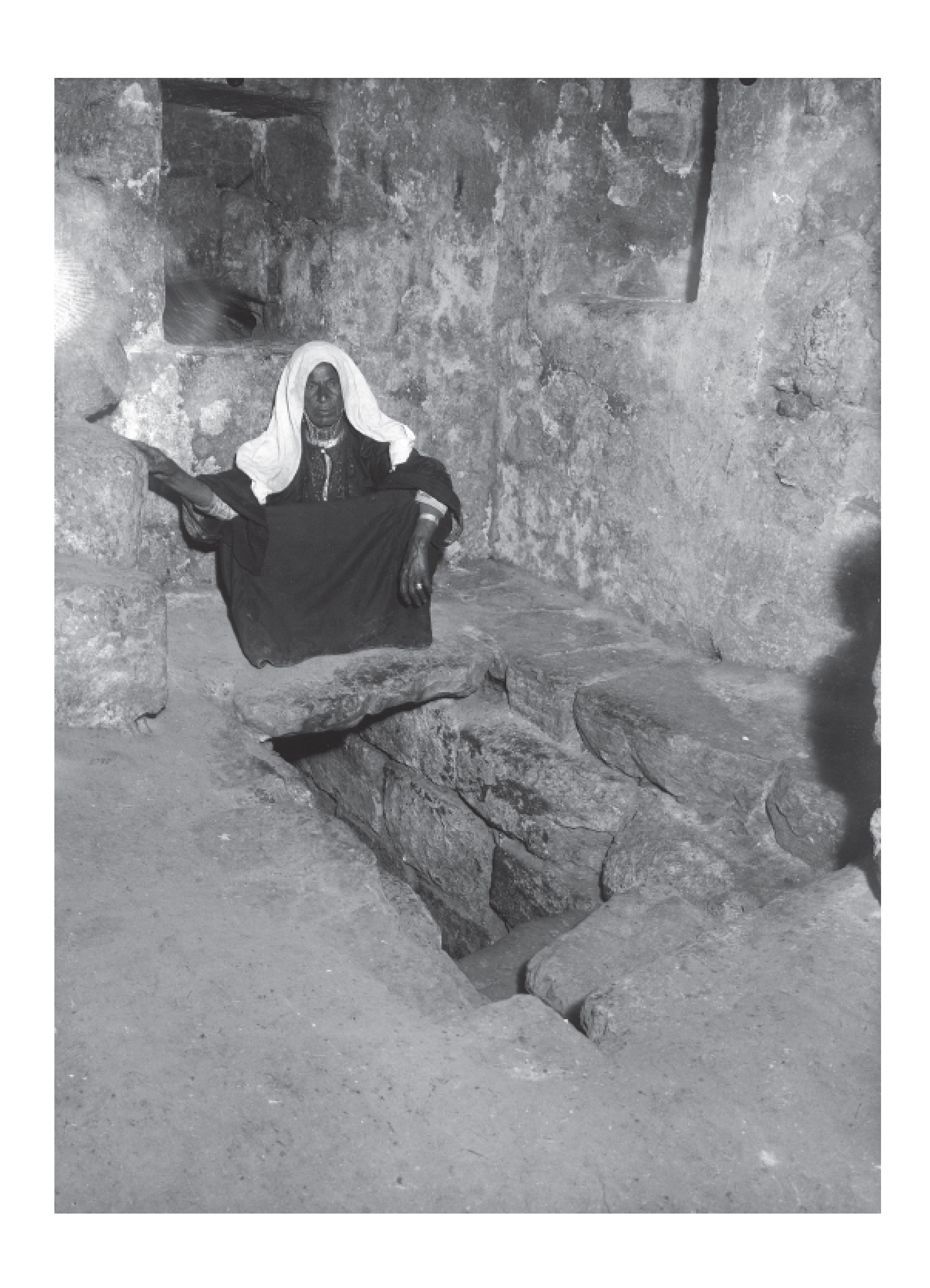
28. COROZAÏN. Ruines de la synagogue.



29. La montée du Bon Samaritain, sur la route de Jérusalem à Jéricho.



30. Base d’une tour juive, près du canal de Siloé.



31. Le tombeau de Lazare.



32. Taïyebeh, l'ancienne Ephraïm.



33. Plaine de Jéricho. A : Site de la ville au temps de Jésus Christ ; B : piscine où Hérode fit noyer Aristobule. Au premier plan, route romaine, descendant de Jérusalem.



34. BÉTHANIE. A : tombeau de Lazare ; le versant au-delà de B est le site présumé de la ville au temps de Jésus Christ.



35. BETHPHAGÉ. Site traditionnel (+) derrière le mont des Oliviers, dont on voit les pentes à gauche en venant de Béthanie (à droite).



36. LE MONT DES OLIVIERS, vu de l'Antonia. A : Porte dorée ; B : lieu où Jésus pleura sur Jérusalem (L 19,42) ; C : lieu de l'Ascension.



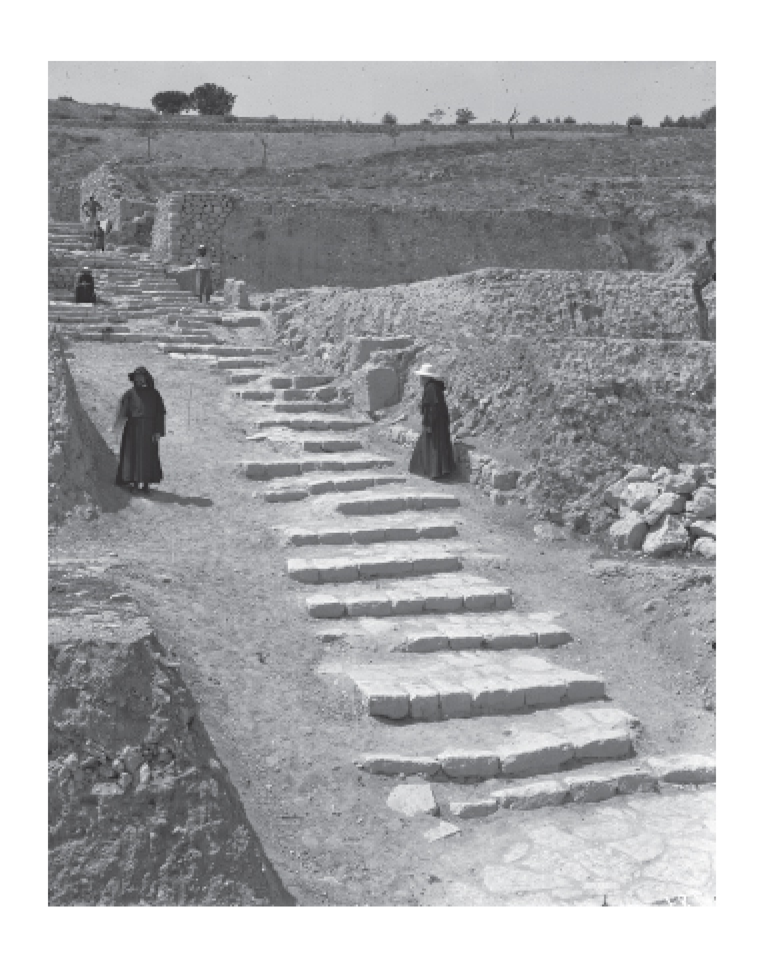
37. ESPLANADE DU TEMPLE, vu de l'Antonia. La coupole de la mosquée d'Omar recouvre la roche sacrée où les Juifs offraient les sacrifices. Le Temple se dressait juste à droite.



38. JÉRUSALEM. Panorama, pris du mont des Oliviers. Au premier plan, cimetière juif ; puis la vallée du Cédron ; au-delà le mur d’enceinte du Temple ; l’angle à gauche est le pinacle du Temple (Mt 4,5). Au milieu de l’enceinte du Temple, on voit la grande coupole de la mosquée d’Omar. La croix indique le site du Calvaire.



39. Cénacle. État actuel de la chambre haute ; restauration franciscaine du XIVe siècle.



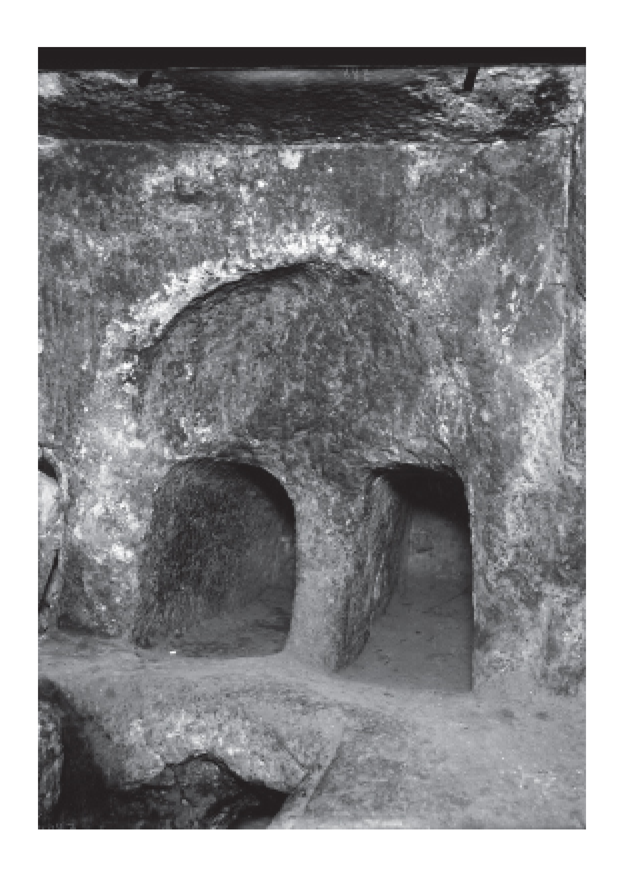
40. VOIE JUIVE À DEGRÉS, descendant des environs du Cénacle à la piscine de Siloé.



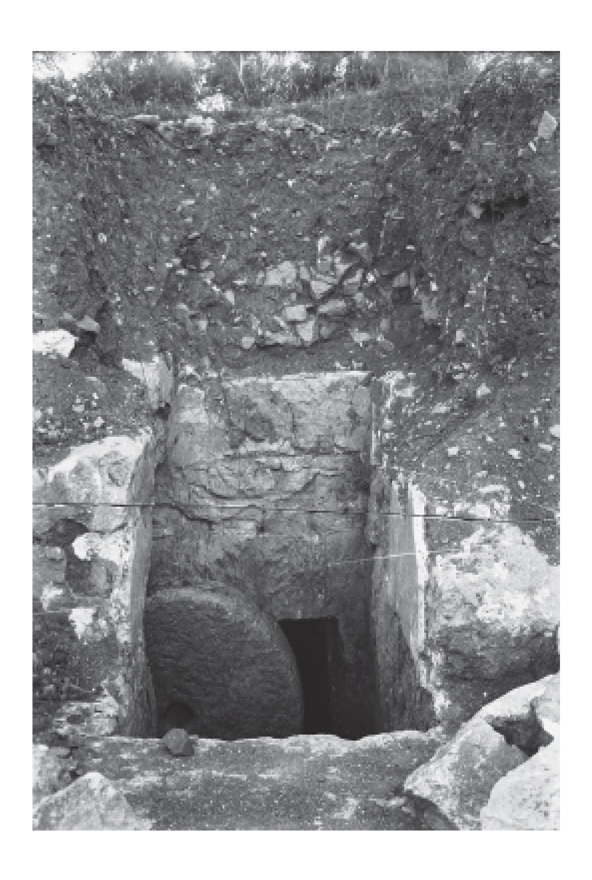
41. Le chemin de la Captivité, dans la vallée du Cédron. Pierres parsemées au premier plan : cimetière juif moderne. Le long de la vallée, tombeaux juifs anciens. Au fond, nouvelle basilique et jardin de Gethsémani.



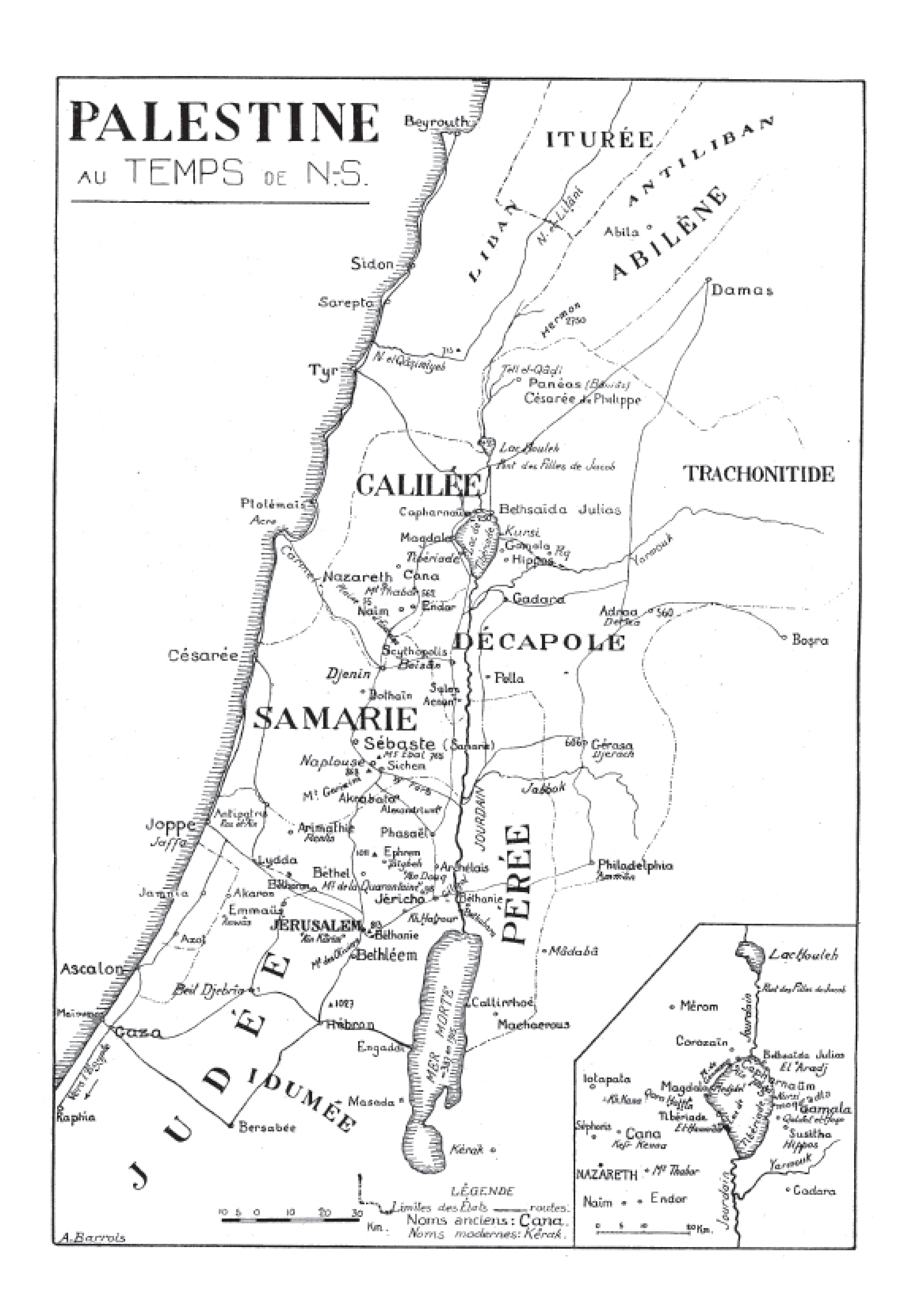
42. HACELDAMA (+) et, au-dessous, le champ du Potier. Vallée de la Géhenne. L'enclos, à gauche, est celui du couvent grec de Saint-Onuphre.



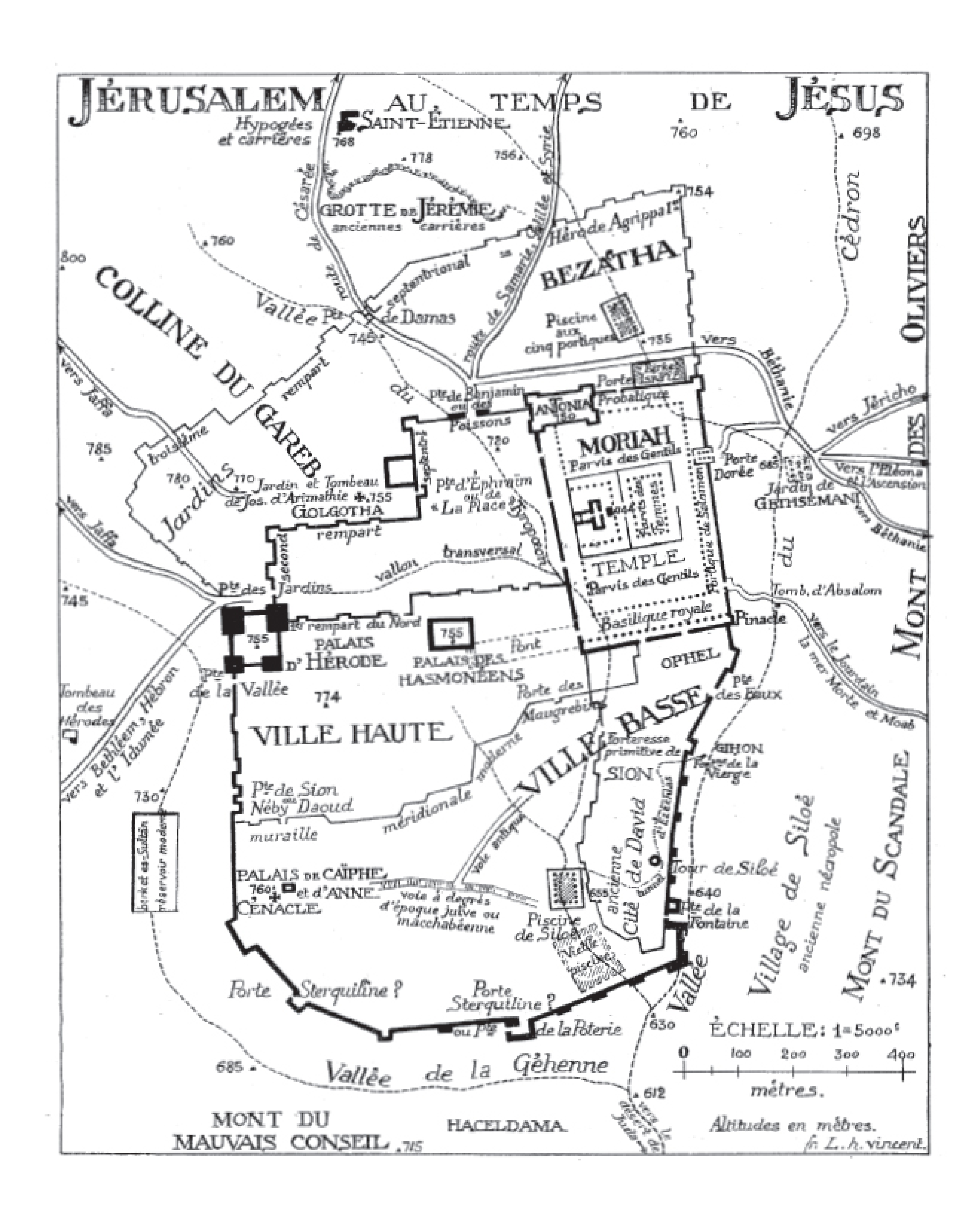
43. Tombeau dit de Joseph d'Arimathie ; tombe juive attenante au Saint-Sépulcre.



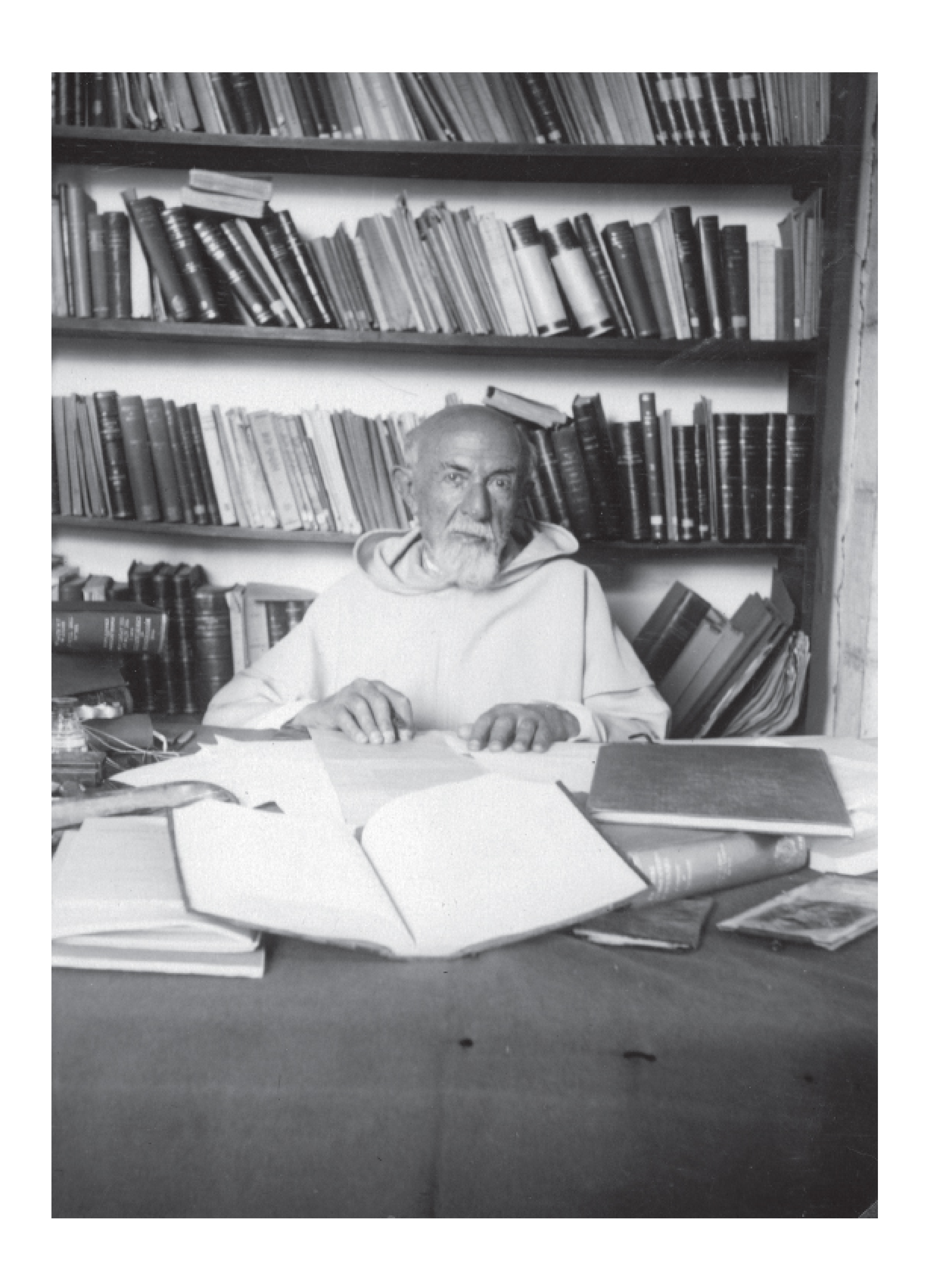
44. Type de tombeau à pierre roulante.



45. La Palestine au temps de Jésus.



46. Jérusalem au temps de Jésus.



Le père Lagrange à son bureau.

1. Selon l'ordre que nous suivons, en plaçant les faits du chapitre 5 après ceux du chapitre 6, d'après la tradition des anciennes harmonies.

2. VINCENT ET ABEL, *Jérusalem*, ii, 4, p. 685 ss. Voir le document 46.

3. S'il dit que la piscine *est* à Jérusalem, cela est très exact, car la piscine existait sûrement encore à l'époque romaine, et l'on croyait encore à la vertu miraculeuse des eaux ; voir VINCENT et ABEL, *Jérusalem* II, p. 694. On attribuait aux eaux une certaine vertu curative, probablement plus active au moment où des eaux plus pures, retenues jusqu'alors par une vanne, entraient dans la piscine en bouillonnant. Les Juifs étaient sans doute enclins à leur attribuer une vertu surnaturelle, et cette opinion a pénétré dans le texte au moyen d'une addition, le verset 4, que nous ne croyons pas authentique.

4. Strack et Billerbeck (ii, p. 454) citent LvR 22 (121^{b}) où Rabbi Tanchuma (vers 380) parle d'un homme guéri de la gale parce qu'il se baigna au moment où le puits de Miriam commença à jaillir à la surface du lac de Tibériade. Cela fut considéré comme un miracle, et probablement croyait-on qu'il n'y avait chaque fois qu'un bénéficiaire.

5. Tout cela avec des subtilités de casuistique sur le plus ou moins de gravité de la faute d'après les Rabbins. Jérémie (17, 21 ss.) avait bien défendu de porter des fardeaux, mais pour faire le commerce (voir Néhémie, 13, 9 ss.).

6. Mt 12, 14, etc.

7. Gn 2, 1-3 ; Ex 20, 11 ; 31, 17.

8. Néanmoins cette phrase a pu être interprétée dans le sens trinitaire, car la nature divine, incréée, éternelle du Fils, identique à celle du Père, est cependant reçue de lui, seul principe. *Filius habet potestatem a Patre, a quo habet naturam* [Le Fils a l'autorité du Père dont il a la nature], (Saint Thomas, 1^{a} pars, q. 42, a. 6, ad 1^{m}). Mais dans l'ensemble le Fils parle comme exerçant sa mission d'incarné.

9. C'est un indice très grave et une raison de placer l'épisode de Bézatha à la Pentecôte qui a suivi la mort de Jean, décapité peu avant la Pâque.

10. Mt 11, 7-10 ; Lc 7, 24-27.

11. Mt 21, 42 ; 22, 43 et parallèles.

12. Jo 7, 1.

13. Saint Luc devait selon son plan omettre ces questions de casuistique rabbinique exclues de son discours inaugural.

14. Strack et Billerbeck, I, p. 702.

15. Dans le commentaire de saint Marc nous avions pensé à une aspersion des choses achetées au marché. Il n'en est jamais question dans les textes ; fait inexplicable si l'usage avait été courant.

16. On a cependant songé à Lv 15, 11.

17. Lv 11, 44 ss.

18. Ex 20, 12 ; 21, 17.

19. Lv 27, 1-34.

20. Luc n'a pas ce récit, dont certains Gentils auraient pu être froissés, imaginant à tort que les chiens étaient une allégorie qui les désignait. Matthieu a mis au point ce qui est un peu abrupt dans Marc.

21. Le tableau d'ensemble de Matthieu n'est qu'une introduction à la seconde multiplication des pains. Le récit de Marc n'a pas proprement de parallèle.

22. Mc 8, 10.

23. Mc 5, 23 et 41.

24. Mt 15, 31. Après l'épisode de la Cananéenne, on ne s'attend pas à enregistrer de nombreuses guérisons accordées à des païens, glorifiant le Dieu d'Israël comme un Dieu étranger. Ce sont donc des Juifs qui parlent. Dans les états de Philippe, surtout au nord du lac, ils étaient sûrement en majorité.

25. Les corbeilles, dont on se servait pour emporter des aliments, étaient plus grandes que les paniers ou couffins qui servaient au travail de la terre.

26. Les deux évangélistes sont d'accord sur ce point qu'on aborde, non point précisément vers un bourg, mais dans une région qui appartient à une ville. Le nom de Marc semble la répétition en syriaque de είς τά μέρη. Celui de Matthieu lu par Eusèbe Μαγεδαν équivaut d'après lui à Magédané aux environs de Gérasa. La leçon de Magdala dans Matthieu semble une assimilation à un nom connu.

27. Nous suivons Marc. Le texte de Matthieu est composite : cf. Lc 12, 54-56 ; Mt 12, 38-42, que nous retrouverons plus loin. Il est très naturel que

l’on ait souvent demandé un signe.

28. Cette conclusion spéciale est tirée par Matthieu seul : elle clôt l’épisode comme il avait commencé.

29. Is 35, 5.

30. Talmud de Jérusalem, *Chabbat*, 14, 14^{d} ob.

31. Lc 9, 18.

32. Mc 8, 27.

33. Les trois synoptiques, dans les mêmes termes.

34. Mt 8, 29 ; Marc 3, 11 ; 5, 7 ; Lc 4, 41 ; 8, 28.

35. Mt 14, 33.

36. Jo 6, 57.

37. Jo 1, 42. Voir p. 106.

38. Nous disions naguère : « la Sublime Porte », d’après un grand pylône par lequel on entrait dans les bureaux du Grand Vizir à Constantinople.

39. Écrit en faveur de l’Église romaine au deuxième siècle, le texte aurait précisément fait allusion aux successeurs de Pierre : c’est bien plutôt le fait romain qui a dégagé le sens profond des termes. Ce sens a été exposé authentiquement dans toute sa plénitude par le concile du Vatican.

40. Mt 16, 22.

41. 8, 14. Voir *Le Scandale de Jésus*, par le R. P. Allo.

42. C’est le sens dans Littré.

43. Marc et Luc, tandis que Matthieu a généralisé : Jésus donnera à chacun selon ses œuvres.

44. Sg 2.

45. Si ce n’est par les formules énigmatiques de Jo 3, 14 et de 6, 51, si d’ailleurs cette partie du discours est de la même époque que le début.

46. Rm 10, 18.

47. Rm 1, 16.

48. Rm 1, 4 ; 15, 19 ; 1 Co 4, 20.

49. Mt 13, 24 ss.

50. Mt 28, 20.

51. Luc.

52. Marc et Matthieu.

53. Jo 5, 46.

54. Ps 89 (88), 13 (hébr.).

55. La tradition ne peut citer Origène, muet sur le Thabor dans son commentaire sur saint Matthieu, car les *Selecta in Psalmos* qui lui sont vaguement attribués ne peuvent être de lui spécialement en ce qui regarde le Thabor (P. L. XII, c. 1548) ; en effet Eusèbe ne choisit pas entre l'Hermon et le Thabor qui lui sont suggérés par le Ps 89, 13. Le témoignage le plus ancien est donc celui de saint Cyrille de Jérusalem (*Catéchèse* 12, 16 ; P. G. 33, c. 744). Il faut ajouter que la tradition n'a jamais varié depuis ; elle est représentée aujourd'hui par la magnifique église que les pères Franciscains ont fait élever au sommet du Thabor.

56. Ex 40, 34.

57. Saint Luc n'avait pas à parler aux Gentils de cette question spécialement juive.

58. Voir plus haut p. 44 et suivantes.

59. Is 53.

60. Mt 17, 12.

61. 1 R 19, 1 s. ; 21, 17-26.

62. Les paroles de Jésus ne font aucune allusion à un retour d'Élie à la fin des temps, et semblent plutôt l'exclure puisqu'Élie est déjà venu en la personne du Baptiste. Dans son commentaire de saint Marc, le R. P. Huby (p. 204) a donné son appui à cette solution.

63. La raison dans saint Matthieu est le peu de foi des disciples. C'est une note générale, sur laquelle Matthieu revient souvent (6, 30 ; 8, 26 ; 14, 31 ; 16, 8) et qui est toujours à la base. Elle se trouve ici pour amener une parole de Jésus que Marc et Luc ont placée ailleurs. La raison de Marc figure dans Mt 17, 21 qui n'est pas tenu pour authentique.

64. Jo 11, 42.

65. Nous reviendrons sur ce point, p. 667 ss.

66. 9, 42.

67. 9, 27. D'après le R. P. Huby (p. 207), l'explication de ceux qui pensent que l'épilepsie était causée par la possession s'accorde mieux avec

le texte de l'Évangile : « l'expulsion du démon sera identiquement guérison de l'enfant ». Il faut plutôt dire que Jésus a opéré l'une et l'autre.

68. Jésus sortant d'un lieu situé au pied de la montagne de la Transfiguration traverse la Galilée. Au Thabor on y était déjà. C'est la principale difficulté contre l'identification de cette montagne et du Thabor. À la rigueur cependant on peut entendre : sortis de cet endroit, ils continuaient à traverser la Galilée…

69. Voir p. 312 la place à donner à l'ancien n° 129 de la synopse.

70. Ce cas est un des plus intéressants pour étudier les rapports des synoptiques entre eux et avec la tradition. Marc comptant sur la pénétration du lecteur a simplement juxtaposé la leçon verbale et la leçon de choses, la première résolvant l'énigme de la seconde, plus impressionnante, de sorte qu'elles se complètent. C'est ce lien moral que Luc a établi en termes exprès en appliquant les paroles à la scène racontée : sa conclusion cependant demande à être complétée : le plus petit des disciples est grand ; cherchez donc la vraie grandeur dans la petitesse. Quant à Matthieu, négligeant de raconter comment la question avait été posée par le fait même des disciples, il la place dans leur bouche. L'enfant est le type de cette humilité du cœur qu'il faut pour se faire le serviteur de tous. La leçon essentielle est la même ; les disciples n'ont à se préoccuper que d'une chose, se rendre très petits par l'inclination du cœur ; le plus petit sera le plus grand. Il se peut aussi que saint Matthieu ait voulu tourner l'esprit du lecteur vers le royaume de Dieu qui est au ciel.

71. Mc 3, 17.

72. Tradition de saint Polycarpe, recueillie par saint Irénée dans Eusèbe (H. E., 3, 28, 6).

73. L'expression est des temps chrétiens, mais la pensée est de Jésus, recueillie par Mt 10, 42, dans des termes et dans un contexte différents.

74. Rm 14, 13 ss. ; 1 Co 8, 9 ss.

75. Il est clair qu'on ne risque pas, si l'on entre dans le Royaume de Dieu, de n'y pas retrouver ce qu'on a retranché pour y pénétrer.

76. Le lieu du feu se nomme la Géhenne, en souvenir de cette vallée de Jérusalem (*Gé-hinnom*) où l'on immolait des enfants à Moloch en les faisant passer par le feu (Voir le Livre d'Hénoch, 27, 2).

77. Mc 9, 49. Tel nous paraît le sens de ce verset, très clair lorsqu'on a renoncé à le rattacher à ce qui suit. Philon, citant Lv 12, 13, y voit un symbole de perpétuité (*De victimis*, § 6).

78. *Quaestiones convivales,* 669[a], citant Héraclite : « Il est plus urgent de se débarrasser des cadavres que du fumier. »

79. Le passage figure dans Matthieu sous la forme la plus accentuée : « Vous êtes le sel de la terre », ce qui le rend très propre à précéder cette autre énonciation. « Vous êtes la lumière du monde », (5, 14). Le contexte est donc excellent, mais grâce à une forme plus expressive de la pensée de Marc (9, 50) : « Ayez en vous-mêmes du sel. Luc n'a pas de contexte approprié. Il a suivi Marc pour le début de la phrase, ce qui prouve bien qu'il la regardait comme formant un sens indépendant, sans tenir compte de ce qui précédait dans Marc, mais il a insisté comme Matthieu sur le sort funeste réservé au sel affadi. Dans Marc « la paix » commence une autre idée, car le sel ne peut être le symbole de la paix ; nous supposons donc une opposition : pas trop de sel, si l'on veut avoir la paix !

80. Mt 18, 20 et 28, 20 ; accord avec Jo 14, 23.

81. Premier logion d'Oxyrhynque.

82. Mt 5, 44.

83. Matthieu a placé cet épisode avant la question de la préséance, insinuant ainsi qu'il a pu la faire naître ; cependant il fait vaguement allusion au séjour à Capharnaüm, tandis que Marc dit expressément que la discussion avait eu lieu sur la route : nous avons donc cru devoir suivre cet ordre. Dans la synopse le n° 129 doit être placé après le n° 136.

84. Ex 30, 13 ; Esd B, 20, 32.

85. C'est-à-dire un didrachme.

86. Michna, *Cheqalim*, III, 1.

87. Cet adieu est beaucoup mieux placé par Matthieu en Galilée que par Luc qui l'intercale dans la mission des soixante-douze disciples.

88. Inscription du tombeau de Maimonide, en hébreu, qui sonne comme un défi : « De Moïse à Moïse, il n'a surgi personne de comparable à Moïse. »

89. Ex 23, 16 : « Tu observeras la fête de la Moisson (devenue la fête de la Loi)… et la fête de la Récolte, à la fin de l'année, quand tu récolteras des champs le fruit de ton travail » ; cf. Lv 23, 42… « afin que vos descendants

sachent que j'ai fait habiter sous des huttes les enfants d'Israël, lorsque je les ai fait sortir du pays d'Égypte ».

90. Elle réglait aussi l'année civile. Le premier jour de l'an était, et est encore le premier Tichri. La fête commence le 15.

91. Sauf Jacques, fils d'Alphée, s'il est bien, comme nous pensons, le même que « le Frère du Seigneur », fils d'une sœur ou d'une cousine de la Vierge, qu'Alphée soit ou non le même que Clopas, voir p. 609.

92. Le sens est donc : « je ne monte pas *encore* », comme ont suppléé de très nombreux manuscrits.

93. Voir plus haut, p. 302.

94. 1 R 14, 10-12.

95. Le texte primitif ne disait rien de plus, mais certains témoins ont ajouté « Et il leur dit : "Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes des hommes, mais pour les sauver". » Cette addition remonte peut-être à Marcion, très préoccupé de mettre une opposition entre le Nouveau Testament et l'Ancien. Pourtant ici l'opposition n'est point excessive : l'esprit du Nouveau Testament n'est pas le même, grâce à Jésus qui est venu pour sauver les hommes. L'Église n'a donc rien vu de reprochable dans ces paroles qui figurent jusqu'à présent dans la Vulgate latine (*Clémentine et Wordsworth-White*).

96. Jo 7, 20.

97. Jo 7, 25.

98. Le septième jour, plutôt que le huitième, qui avait un sens distinct.

99. Ps 118, 25 (hébr.)

100. Is 44, 3 s., etc.

101. Jo 7, 37 s.

102. 1 Co 10, 4.

103. Is 48, 20 s.

104. Jo 16, 7.

105. Jo 6, 14 et 7, 40.

106. Lc 21, 37 s.

107. Il semble bien que cet épisode n'appartienne pas à la rédaction du quatrième évangile. Mais il est canonique et inspiré. Il a peut-être été inséré ici comme appartenant à la tradition rapportée par les disciples de saint

Jean. Il a d'ailleurs l'apparence d'un récit des synoptiques, et rien n'autorise à révoquer en doute la réalité des faits.

108. Lv 20, 10.

109. Dt 22, 23 s.

110. 17, 13, mais non dans le grec.

111. Dt 13, 10 ; 17, 7.

112. Lc 1, 79.

113. Is 42, 6 ; 49, 6 ; etc. *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 47 et *passim*.

114. Jo 5, 31 s.

115. Cf. VII, 31-36 ; plus haut, p. 320 ss.

116. Dt 32, 39 ; Is 43, 10-15.

117. Comparez Ac 19, 15. …

118. Mc 9, 19 ; Lc 9, 41. Voir p. 297 ss.

119. Lc 6, 46-49.

120. On a souvent attribué aux nouveaux croyants une versatilité inouïe, par un culte excessif de la lettre mal comprise. Dans la langue du temps, « répondre » et « prendre la parole » s'expriment de la même façon. Ce sont ici de nouveaux interlocuteurs, comme a bien compris saint Augustin.

121. Os 1, 2.

122. Rm 4 ; Ga 3.

123. Rien n'indique expressément dans le texte de Jo. le rapport chronologique avec l'épisode précédent. Il semble qu'il y eut peu d'intervalle.

124. Des textes cités dans ce sens par M. Fouard, Suétone (Vespas. VII) parle de la salive, et aussi Pline (H. N. XXVIII, 4). La boue ne paraît que pour le cas spécial d'une tumeur aux yeux, dans un poème sur la médecine attribué à tort ou à raison à Serenus Dammonicus (IIIe siècle ap. J.-C.) dans *Poetae latini minores* de Baehrens, III, v. 214 s. : *Si tumor insolitus typho se tollat inani turgentes oculos vili circumline caeno.* [S'il s'agit de remédier à quelque tumeur, un peu de vile boue appliquée sur l'œil malade la fera disparaître.]

125. Is 8, 6.

126. C'est depuis lors que les chrétiens, et après eux les musulmans, se plurent à chercher la santé dans un bain à la piscine de Siloé. L'impératrice

Eudocie y fit bâtir une église : on en voit encore les ruines avec celles de la piscine. Voir Vincent et Abel, *Jérusalem*, II, p. 860-864.

127. Mt 11, 25 ; Lc 10, 21.

128. Jo 9, 41.

129. Za 11, 15.

130. Voir *Le Messianisme chez les Juifs,* Lecoffre-Gabalda, 1909, p. 18 s.

131. On peut se reporter aux psaumes (hébr.) 23 ; 74, 1 ; 78, 52 ; 79, 13 ; 80, 2 ; 95, 7 ; Is 40, 11 ; Jr 31, 10 ; Ez 34, 11-16. – Aussi les Psaumes dits de Salomon, 17, 45.

132. Toujours sauf Jo 6, 51 (Vulgate 52), beaucoup moins clair.

133. Lc 9, 51.

134. Lc 13, 22.

135. Mt 9, 9.

136. Ainsi la vocation de sainte Jeanne de Chantal, si courageusement exécutée, après qu'elle eût assuré le sort de ses enfants.

137. Propre à saint Luc.

138. C'est le chiffre que nous avons préféré sans nier la probabilité de celui de soixante-dix.

139. M. Levesque en a même conclu que les deux missions ont eu lieu en même temps (voir *Nos quatre évangiles :leur composition et leur position respective*, p. 119 ss.), mais cela est trop contraire à l'intention manifeste de saint Luc.

140. Fillion, *Vie de N.-S. Jésus Christ*, III, p. 23.

141. Leur raison, c'est que l'imprécation aux villes du lac ne se comprend bien qu'en face de ces populations coupables d'avoir méprisé la grâce. Il est en effet évident que ce sombre pressentiment a été proféré au bord du lac, comme l'a indiqué saint Matthieu (11, 20 ss.). Nous l'avons compris comme un adieu (plus haut, § 136).

142. Jo 10, 15.

143. Dt 6, 5.

144. Lv 19, 18.

145. Mt 22, 34-40 ; Mc 12, 28-34.

146. Jos 15, 7 ; voir document 29.

147. Jo 11, 1. À cette occasion nous parlerons de ce site.

148. Le texte que nous suivons, attesté par les meilleures autorités, contient donc en substance le sens de la Vulgate : « Une seule chose est nécessaire, Marie », etc. Si l'on adopte ces mots, le sens n'est pas que la vie contemplative est la seule chose nécessaire, mais que, le salut étant la seule chose nécessaire, on doit l'assurer de préférence en écoutant la parole. De toute façon, il y a quelque chose de sous-entendu. Le texte le mieux garanti nous a paru aussi le plus en situation et le plus fin.

149. Saint Matthieu a placé l'oraison dominicale dans le Sermon sur la montagne, mais il est aisé d'y reconnaître une addition à la contexture primitive du discours.

150. Rédigée après l'an 70, mais dont les éléments existaient déjà.

151. Le texte d'après saint Matthieu, celui qu'a recueilli l'Église. Saint Luc n'a pas la troisième demande ni la seconde partie de la sixième, peut-être parce qu'elles ont un caractère de complément. En effet, comme les termes de saint Luc sont moins près que ceux de saint Matthieu d'un original sémitique, on doit conjecturer que c'est lui qui a abrégé, non Matthieu qui aurait allongé, d'autant que le chiffre de six demandes avec une invocation est un nombre parfait.

152. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 4e éd., II, p. 543 ; le texte hébreu dans *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 338 s.

153. Les principales zélatrices sont les Visitandines de Toulouse : la crypte a été bénie le 28 septembre 1927. Voir Vincent et Abel, *Jérusalem*, t. II, p. 375 ss.

154. Plus loin la nourriture de pain et de poisson ferait songer aux bords du lac de Tibériade. Mais des Galiléens ont dû trouver partout cette comparaison naturelle.

155. Dans la synopse, le n° 163 contient deux miracles rapportés par Matthieu en Galilée. Ce sont deux traits de la bonté du Sauveur, mais il n'y a pas lieu de les commenter spécialement, car les mêmes traits se rencontrent, ici et au n° 225

156. Mt 12, 22.

157. Lc 11, 14.

158. Trait de Mc 3, 22, qui est un précieux raccord avec Jean, quoique Marc semble avoir placé l'épisode beaucoup plus tôt.

159. Le dieu des mouches, ou d'un lieu nommé Zeboub. Probablement, il y avait encore un jeu de mots dans le choix du dieu des mouches pour Satan ; Seigneur des mouches signifiait en araméen : Seigneur de l'hostilité.

160. Mc 3, 23.

161. Luc a ramené les deux comparaisons à l'image d'un royaume dévasté et où les maisons tombent les unes sur les autres.

162. Mt 12, 29. La tournure de Matthieu est plus vive et probablement plus originale que celle de Marc ; Luc a stylisé.

163. Lc 10, 18.

164. Mc 9, 38-40 ; Lc 9, 49-50.

165. Mt 12, 30 ; Lc 11, 23. Il se peut d'ailleurs que cette parole ait été prononcée dans une autre circonstance. Elle est absente de Marc et ne découle pas des faits.

166. Mc 3, 28 s.

167. Ps 51, 13 (hébr.).

168. Seulement dans Matthieu et dans Luc, mais il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité de cette parole. Qui eût osé l'ajouter ?

169. Voir plus haut, p. 276.

170. 1 S 12. 16 ss.

171. 1 R 18, 38.

172. 1 R 17, 1 ; 18, 45.

173. Saint Matthieu insiste sur ce trait de ressemblance entre Jonas et Jésus que Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, et qu'il en sera de même de Jésus dans le sein de la terre. Mais ce n'est pas en cela que consiste le signe dont Jésus parle en ce moment, puisque celui-ci est déjà donné et devrait être compris. Plus tard, la résurrection devait être le signe par excellence, et c'est sans doute pour cela que Matthieu le met en relief.

174. Jn 8, 12.

175. Mt 5, 14.

176. Lc 11, 33-36.

177. Mt 6, 23.

178. Lc 11, 36.

179. Jo 3, 19-21. (N° 31 de la synopse.)

180. 13, 27.

181. Le terme grec semble indiquer un bain, qui n’était pas prescrit avant chaque repas d’après la coutume la plus stricte. Ce Pharisien s’était-il imaginé que Jésus était encore plus chatouilleux sur la pureté, d’autant qu’il venait de parler dans un auditoire très mêlé ? Ou faut-il entendre ce lavage du simple rinçage des mains ?

182. Is 46, 8.

183. Jo 5, 42.

184. Talmud de Palestine (*Sota*, III, 19a, 16) : Rabbi Zeriqa (vers 300) a dit au nom de Rab Houna († 297) : « Celui-là est un rusé impie, qui décide pour lui dans le sens qui allège et pour les autres dans un sens qui surcharge » (Cité par Strack et Billerbeck, t. I, p. 913).

185. La tendance des théologiens chrétiens est sûrement dans l’ordre inverse. Tel moraliste absolument partisan du probabiliorisme ne se fait pas scrupule d’être probabiliste en confessant.

186. Ce trait n’est connu que par l’évangile, surtout Mt 23, 29. Aucun vestige de ces monuments n’a subsisté.

187. Ce dernier trait manque à Luc ; on doit le sous-entendre pour résoudre l’énigme. Comme la sépulture est le dernier acte de la mise à mort des prophètes, ainsi les docteurs achèveront l’œuvre de leurs pères meurtriers en mettant Jésus au tombeau. Pour comprendre, ils n’avaient qu’à consulter leur haine. D’ailleurs Luc (11, 49 ss.) a expliqué la parabole par le fait, dans une allusion aux persécutions des Juifs que nous croyons mieux placée par Matthieu dans la dernière semaine.

188. Lc 11, 53 s. Ce n’est que la conclusion de la controverse (voir Commentaire de Luc), trop mise en relief dans la synopse (n° 172) comme un second acte de leur poursuite. 374

189. Ce discours est placé par Mt 10, dans le cadre d’une mission des disciples, mais plusieurs traits dépassent évidemment la perspective présente et envisagent un lointain avenir. C’est précisément le sens du discours dans Luc. L’étonnant est qu’il le fasse adresser aux disciples quand une si grande foule s’est rassemblée : dans sa pensée le groupe choisi a donc pu s’isoler quelque peu.

190. Nous suivrons l’ordre de Luc, avec les paroles de Mt 10, 28, 29, 30, 31, 32, 19, 20.

191. Lc 12, 14.

192. Mt 6, 25 ss.

193. Cela paraît être le sens de Matthieu, car le discours inaugural parle de la perfection chrétienne.

194. C’est le texte exprès de Lc 12, 32, adressé à de futurs apôtres.

195. Principe commun aux deux évangélistes, soit au début (Matthieu) soit à la fin (Luc).

196. C’est pourquoi Matthieu a pu placer 24, 43-50 à la fin du discours sur la parousie ; de même pour Mc 13, 33-37.

197. Lc 12, 32.

198. Lc 12, 45 ss.

199. Lc 12, 48.

200. Voir Mc 10, 38, et p. 452 ss.

201. 17, 11.

202. Lc 12, 56.

203. Mt 16, 1.

204. Fût-ce à la fin d’octobre, époque de siroccos brûlants.

205. C’est du moins le sens de Luc à cause du contexte ; Matthieu semble insister davantage sur la paix avec le prochain.

206. Le texte de saint Luc est d’ailleurs la seule attestation de cet incident.

207. Jo 7, 1-10.

208. Expression qui étonnerait en Galilée.

209. Les fouilles du capitaine Weill en 1914 ont mis au jour les premières assises d’une tour le long du mur d’en haut sur le Cédron, tout près du canal de Siloé, voir document 30.

210. Ce qui n’indique pas du tout une possession. C’est plutôt le cas de Job, accablé de plaies par Satan.

211. Lc 4, 19.

212. Luc a placé à la suite les paraboles du grain de sénevé et du levain, comme pour indiquer que le règne de Dieu commencé s’établirait malgré tout. Nous en avons parlé à la journée des paraboles, p. 205 et 207.

213. Son histoire embrasse les années 324-425. *Patrologia Graeca*, 67, col. 1281.

214. C'est cet Emmaüs qui figure sur notre carte (document 46). Son emplacement est certain.

215. Ac 21, 8.

216. Lc 13, 22.

217. Lc 9, 51.

218. Lc 9, 51. Pour les raisons indiquées dans le texte, nous avons modifié l'ancien ordre de la synopse. Le n° 186 doit suivre immédiatement Lc 13, 22 ; l'instruction sur la porte étroite doit avoir été donnée en Pérée où nous sommes dans Lc 13, 31 (n° 185), et où nous sommes aussi d'après le n° 187. Le n° 184, sauf le premier verset, et le n° 185 seront donc placés après le n° 187.

219. [Enceinte consacrée dans le Temple.]

220. En 1927, le 19 décembre.

221. Littéralement : « Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis » (verset 26), ce qui équivaut à dire : « Vous n'êtes pas des miens parce que vous ne voulez pas me reconnaître comme pasteur. »

222. Jn 5, 17, 19, 29 ; 7, 20 ; 10, 15

223. Ps 32, 6 (hébr.).

224. Jo 1, 28 s.

225. Lc 13, 31-32.

226. Lc 13,22.

227. Déjà en Pérée, car c'est aussitôt après que se présentèrent les Pharisiens de Lc 13, 31.

228. Saint Luc et saint Matthieu ont donc exactement le même enseignement avec les trois mêmes images. Il est difficile de dire si ces images ont été rangées dans cet ordre par Jésus : il y a quelque heurt à passer de la porte étroite à la porte fermée, et l'on dirait bien de deux comparaisons distinctes. Le reste s'enchaîne très bien dans saint Luc, et le discours a ainsi un aspect très concret, comme un avertissement aux Juifs de ne pas compter sur leur privilège de compatriotes.

229. Lc 23, 8 ss. – Luc a placé ici (13, 34 s.) une apostrophe à Jérusalem qui vient assez naturellement après la mention de la mort des prophètes à

Jérusalem, mais qui est plus en situation en face de la ville, comme dans Matthieu.

230. Lc 11, 53.

231. Mc 3, 4.

232. Lc 13, 15.

233. La même maxime a expressément son sens religieux dans Lc 18, 14.

234. Lc 11, 43.

235. Nous venons d'analyser le texte de saint Luc. Celui de saint Matthieu est le même pour le fond. Jésus n'a-t-il prononcé qu'une fois cette parabole, accommodée par chacun des deux évangélistes selon son but spécial ? On peut le penser avec d'éminents exégètes catholiques. Sur une nouvelle explication de M. Sickenberger, on peut voir *RB* (1930) p. 614.

236. Lc 14, 26, 27, 33.

237. La parabole de Mt 18, 12-14 est évidemment la même, réduite aux traits nécessaires. Dite à propos du soin qu'il faut avoir des petits, elle invite les chefs, qui doivent être des pasteurs, à ne pas laisser se perdre les faibles de la communauté, se conformant en cela aux désirs du Père qui est dans les cieux. Ce sont donc bien les sentiments du Père qui sont, même ici, le fond de la parabole.

238. En 1928.

239. Lc 14, 33.

240. Lc 16, 13 ; cf. Mt 6, 24. *Mamôna* en araméen signifie l'argent.

241. Lv 26, 3-13, etc.

242. 16, 16-17 : [16] La loi et les prophètes vont jusqu'à Jean ; depuis lors le royaume de Dieu est annoncé, et chacun essaie d'y entrer de force. [17] Or il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'un seul trait de la Loi ne tombe. Quant au verset 18 on ne sait vraiment pas comment le rattacher au contexte.

243. Renan a conclu de cette coïncidence que la résurrection de Lazare avait été racontée par Jean d'après cette parabole mal comprise !

244. Hénoch 22, 9.

245. Dt 24, 13, 19-22.

246. Am 6, 4 ss. ; 8, 4.

247. Is 58, 5-8 ; trad. Condamin, déjà cité, p. 83.

248. C'est alors que saint Luc place des avis sur le scandale des faibles, sur le pardon du prochain, sur la vertu de la foi. Nous les avons déjà rencontrés dans un autre contexte (p. 305 ; 311) ou nous les retrouverons plus loin (p. 475).

249. Lc 17, 11.

250. [Marie-Joseph Lagrange,] *Le Messianisme* [*chez les Juifs*], p. 85.

251. Le même thème est joint dans saint Marc et saint Matthieu à celui de la ruine de Jérusalem, comme nous le verrons plus loin. Matthieu a englobé dans ce dernier grand discours des traits qui appartiennent à celui qu'a reproduit Luc, tandis que Luc a mis dans le sien des traits plus naturels où Marc et Matthieu les ont placés.

252. Mt 24, 26.

253. Mt 24, 27.

254. Mt 24, 37 ss.

255. Lc 17, 28-30

256. Mt 24, 28.

257. De nombreux commentateurs, jugeant inconvenant que le Fils de l'homme soit comparé à un cadavre, entendent ces derniers mots du jugement de Dieu exercé par les démons sur les condamnés. Mais ce n'est certainement pas le sens de Matthieu dans le passage parallèle. D'ailleurs, c'est ne pas comprendre que la parabole compare une situation à une situation : elle n'est pas une suite de symboles. Nous allons voir un juge inique dont la conduite servira à comprendre celle de Dieu, et cependant il ne le représente pas. – J'ai vu à Pétra un Bédouin suivre le vol des vautours pour retrouver le corps du P. Vincent qu'on croyait mort, et qui heureusement reparut peu après.

258. Lc 6, 22 ; 12, 11.

259. Lc 12, 22-32.

260. Josèphe. *La Guerre des Juifs*. I, V, 2. « Une secte des Juifs qui se croyait plus pieuse que les autres, et estimait plus exacte sa manière d'expliquer les lois. »

261. Le lundi et le jeudi. On lit en effet dans la *Doctrine des Apôtres* (8, 1) : « Ne jeûnez pas les mêmes jours que les hypocrites, le lundi et le jeudi, mais le mercredi et le vendredi. »

262. Dt 14, 22 ss.

263. Strack et Billerbeck, II, p. 248.

264. Lc 16, 15.

265. Voir plus haut, p. 394-395.

266. Comme la présentation des enfants suit immédiatement dans Matthieu et Marc, il faut situer la question du divorce avant le moment où les trois forment un même fil. D'ailleurs Luc vient de placer la solution de Jésus auparavant (16, 18) sans aucun contexte, donc par un souvenir chronologique.

267. Lc 16, 18.

268. Mc 10, 11 s. – Il y a sur ce verset une variante sans importance pour le sens de l'indissolubilité.

269. 1 Co 7, 10 s.

270. Dt 24, 1. – Trad. Crampon : « de repoussant », ce qui paraît trop faible.

271. Dieu, par la bouche de l'auteur sacré.

272. Ce qui demeure permis.

273. Mt 19, 9. Le nouveau mariage n'est donc jamais permis. La même solution s'applique au texte de Mt dans le sermon sur la montagne (verset 32), et même plus facilement : « Et moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme – en dehors du motif d'impudicité – l'expose à l'adultère, et quiconque épouse une femme répudiée commet l'adultère. »

274. Les Juifs faisaient ainsi deux catégories auxquelles ils donnaient le même nom.

275. Saint Marc, dont le récit est plus circonstancié.

276. Marc est le plus naturel, à son ordinaire. Luc l'a suivi. Nous indiquerons quelques traits de Matthieu.

277. Dans Matthieu : « Maître, que ferai-je de bon pour avoir la vie éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Un seul est bon. »

278. D'après Matthieu, c'est un jeune homme qui parle. Les jeunes gens parlent parfois du temps passé comme s'ils étaient déjà avancés en âge.

279. Matthieu place ici la récompense spéciale promise aux douze Apôtres, qui est mieux située par Luc dans le discours après la cène.

280. Lc 13, 30.

281. 10, 38 ss.

282. Jo 12, 1-11 ; cf. Mc 14, 9 ; Mt 26, 13.

283. Le R. P. Jaussen a recueilli le proverbe : « Quiconque a dormi, est guéri » (*Naplouse*, p. 153).

284. C'est-à-dire que c'était le quatrième jour depuis sa mort. Le messager parti peu auparavant avait mis un jour pour descendre ; Jésus avait attendu deux jours et était monté le quatrième.

285. Voir le document 31 – *El-Azarieh,* le nom actuel de Béthanie, rappelle Lazare.

286. Jo 20, 30 s.

287. Comme il arrive des réunions de groupes du Parlement sûrs de rallier la majorité.

288. Josèphe, *Antiquités judaïques*, 13, 10, 3.

289. Philon, *De specialibus legibus*, 4, 192 ; 2, 367 s.

290. Eusèbe, traduction latine de saint Jérôme. Voir le document 32.

CHAPITRE V

LA DERNIÈRE PRÉDICATION DE JÉSUS À JÉRUSALEM

Jésus ne séjourna pas à Éphraïm jusqu'à la fête de Pâque. Saint Jean, il est vrai, ne dit pas qu'il soit descendu de là à Jéricho, mais il l'amène à Béthanie six jours avant la fête. Or pour aller de Taïybeh à El-Azarieh, il faut passer tout à fait près de Jérusalem ou par Jéricho. Le premier itinéraire serait le plus court, mais il est clair, aussi d'après saint Jean, que Jésus n'a fait son entrée à Jérusalem qu'après avoir été à Béthanie, et, comme il était très surveillé, il n'aurait pas pu passer subrepticement au mont des Oliviers sans être reconnu. Nous avons donc cette fois encore une très réelle harmonie entre saint Jean et les synoptiques sous les apparences d'un désaccord, sensible seulement à ceux qui tracent des itinéraires sans tenir compte du terrain.

Pendant que Jésus descend d'Éphraïm à Jéricho par l'unique chemin passant à Aïn Douk, l'ombre de la Passion s'étend déjà sur lui. C'est peu après son arrivée dans la plaine que commence cette montée à Jérusalem dont le triomphe des Rameaux ne sera qu'un épisode.

I. – LE DERNIER VOYAGE À JÉRUSALEM

TROISIÈME PRÉDICTION DE LA PASSION ET DE LA RÉSURRECTION (223)

	Mc 10. [32] Or ils étaient en route, montant à Jérusalem. Et Jésus marchait devant eux. Et ils étaient saisis d'étonnement. Et	Mt 20. [17] Et Jésus, montant à Jérusalem,

ceux qui suivaient avaient peur.

Lc 18. 31 Or, prenant les Douze auprès de lui, il leur dit :

« Voici que nous montons à Jérusalem et que va s'accomplir tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme. 32 Car il sera livré aux Gentils. Et il sera objet de moqueries ; et il sera insulté et couvert de crachats.

33 Et, après l'avoir flagellé, ils le tueront. Mais il ressuscitera le troisième jour. »

34 Et ils ne comprirent rien de cela. Et cette parole leur était cachée. Et ils ne savaient pas ce qu'il leur disait…

Et prenant de nouveau les Douze auprès de lui, il se mit à leur dire ce qui devait lui arriver :

33 Voici que nous montons à Jérusalem. Et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes. Et ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils.

34 Et [ceux-ci] se moqueront de lui, et cracheront sur lui, et le flagelleront et le feront mourir. Mais, après trois jours, il ressuscitera. »

prit les Douze auprès de lui, à part, et, en chemin, il leur dit :

18 « Voici que nous montons à Jérusalem. Et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes. Et ils le condamneront à mort 19 et ils le livreront aux Gentils pour que [ceux-ci puissent] se moquer [de lui], [le] flageller et [le] crucifier. Mais, le troisième jour, il sera ressuscité. »

Jésus[1] cheminait donc dans la vallée du Jourdain, assez élargie pour former une grande plaine. À l'ouest s'élevaient à pic les hautes collines, premier étage des trois paliers que dominait Jérusalem. Naguère il avait semblé fuir devant les menaces des Juifs. Et voici qu'il prenait la direction de la route qui, de Jéricho, escaladait les premières pentes. Il marchait en avant, comme un chef résolu. Ceux qui venaient le plus près, les Apôtres, étaient dans l'étonnement ; les autres le suivaient encore, mais ils commençaient d'avoir peur. Alors le Maître, ne comptant que sur ses plus fidèles disciples, appela à lui les Douze, et pour les fortifier d'avance par le souvenir de ses paroles, faisant apparaître la gloire après l'épreuve, il leur annonça qu'il allait être livré aux princes des prêtres et aux docteurs, maltraité par eux, condamné à mort, jeté aux Gentils qui se moqueraient de lui, cracheraient sur lui, le flagelleraient et le feraient mourir. Après, c'était la résurrection, assurée et promise, mais il fallait passer par ces souffrances longuement décrites et par ces heures de ténèbres, la résurrection n'étant qu'un point lumineux après trois mortels jours d'attente. Les Apôtres ne

comprenaient pas. Pourquoi Dieu ne manifesterait-il pas tout d’abord le Messie dans sa gloire ?

QUELLE DOIT ÊTRE L’AMBITION DE CEUX QUI VEULENT RÉGNER AVEC JÉSUS (224)

Mc 10. 35 Et Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s’approchent de lui et lui disent : « Maître, nous voulons que tu fasses pour nous ce que nous avons à te demander. » 36

Et il leur dit : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » 37 Et ils lui dirent : « Accordenous d’être assis, l’un à ta droite et l’autre à ta gauche, dans ta gloire. » 38 Et Jésus leur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez… Pouvez-vous boire le calice que je dois boire, ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » 39 Et ils lui dirent : « Nous [le] pouvons. » Et Jésus leur dit : « Le calice que je dois boire, vous [le] boirez ; et le baptême dont je dois être baptisé, vous [en] serez baptisés.

40 Mais quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m’appartient pas de [l’]accorder : c’est pour [ceux] à qui cela est destiné. »

41 Et ayant entendu [tout cela], les dix [autres disciples] se mirent à s’irriter contre Jacques et Jean.

Mt 20. 20 Alors s’approcha de lui la mère des fils de Zébédée, avec ses fils, prosternée et lui demandant quelque chose. 21 Il lui dit : « Que veux-tu ? » Elle lui dit : « Dis que mes deux fils que voici soient assis, l’un à ta droite et l’autre à ta gauche, dans ton royaume. »

22 Jésus répondit et dit :

« Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? »

Ils lui disent : « Nous [le] pouvons. » 23 Il leur dit : « Quant à mon calice, vous [le] boirez.

Mais quant à être assis à ma droite et à ma gauche, il ne m’appartient pas de [l’]accorder : c’est pour [ceux] à qui cela est destiné par mon Père. »

24 Et ayant entendu [tout cela], les dix [autres disciples] s’irritèrent contre les deux frères.

Parmi ceux qui suivaient Jésus se trouvaient d’intrépides Galiléennes qui suppléaient par leurs soins à son indifférence du bien-être. Les femmes, les mères surtout, sont moins pessimistes que les hommes. Un beau rayon

d'avenir sur le front de leurs fils les engage à tout braver. La mère des fils de Zébédée, dont le nom propre était probablement Salomé, s'arrêtait à la confiance en voyant marcher Jésus avec tant de résolution. Le moment était venu d'obtenir qu'il s'engageât à donner à ses fils les deux premières places. Connaissant leur désir, elle s'en fait l'interprète complaisante.

Elle s'approche donc[2], et voyant déjà en imagination le Messie sur son trône, elle se prosterne devant lui. C'était indiquer assez qu'elle avait une grâce à demander. Jésus lui dit : « Que voulez-vous ? » La réponse était toute prête : « Dites que mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus a pénétré l'ingénieux détour des deux frères. C'est à eux qu'il s'adresse. « Vous ne savez pas ce que vous demandez. » N'avaient-ils donc pas entendu ou n'avaient-ils pas compris ce qu'il venait de leur dire, qu'il n'entrerait lui-même dans la gloire qu'après avoir souffert ? Était-il décent de solliciter des places à ses côtés dans la gloire, sans être disposé à partager son lot, même dans la mort ? Ces souffrances et cette mort, il les compare à un calice amer qu'il faut boire[3] et encore à une eau profonde dans laquelle il doit être plongé[4]. Les deux frères, autrefois surnommés « fils du tonnerre[5] », n'écoutent que leur cœur : « Nous le pouvons. » Jésus accepte cette assurance de leur fidélité : « Le calice que je dois boire, vous le boirez ; et le baptême dont je dois être baptisé, vous en serez baptisés. » De cette endurance ils seront sûrement récompensés. Mais le Fils de Dieu, dans son rôle de Messie, n'a pas à distribuer les places à sa droite et à sa gauche : cela appartient au Père. Les deux frères ne distinguaient sans doute pas clairement le royaume que le Messie allait fonder sur la terre, qui était spécialement son royaume[6], et le royaume des élus, qui est celui de son Père. Leur pensée se portait sur la gloire. Or la gloire, c'était la béatitude auprès de Dieu, où Jésus régnerait aussi, mais dont les degrés étaient assignés par un décret éternel.

La prétention des deux frères était donc déclinée, sans être ni agréée, ni repoussée, car les desseins du Père ne doivent pas être dévoilés. Mais leur destinée terrestre était prédite : ils seraient associés aux souffrances de leur maître. Dans quelle mesure ? Ce point devint clair pour Jacques, l'aîné, qu'Hérode Agrippa fit décapiter[7] quelques années après la mort de Jésus, en l'an 44.

Mais la tradition ancienne tenait pour certain que Jean avait terminé sa vie par une mort naturelle. Cependant, relégué à Patmos, il avait souffert

pour son maître une peine très dure. Tertullien crut pouvoir ajouter qu'il avait été plongé, sur l'ordre de Domitien, dans une cuve d'huile bouillante. D'autres lui firent boire, sans fâcheuses conséquences, un calice empoisonné[8]. Même à défaut de ces traditions, la métaphore du calice et du baptême n'est pas tellement précise qu'elle ne puisse s'entendre d'une longue vie d'apostolat, par conséquent de labeurs, de souffrances et de persécutions.

Quelques modernes sont plus exigeants, et veulent absolument lire dans le texte de saint Marc la conviction de l'évangéliste que les deux frères avaient enduré la mort des martyrs au moment où il écrivait. Cette manière ingénieuse d'enlever à Jean, fils de Zébédée, la composition du quatrième évangile, ne prévaudra pas contre une tradition constante. Est-ce donc dans ce seul cas que les termes figurés de l'évangile doivent être entendus avec cette rigueur[9] ?

Les dix autres Apôtres n'entendirent pas la prédiction de Jésus d'une façon si tragique. Et ils furent beaucoup moins frappés de la fidélité courageuse des deux fils de Zébédée que de leur ambition. Au lieu de les plaindre, ils s'indignèrent[10], tant leur imagination se portait plus aisément vers la gloire du Messie que vers ses souffrances. La mère des fils de Zébédée aurait souhaité un entretien confidentiel ; mais les autres, placés à quelque distance, avaient tout entendu. Jésus les fait approcher pour donner à tous la leçon que méritait leur tendance commune à l'ambition, et que rendait encore plus opportune leur inintelligence obstinée de son rôle comme Messie.

JÉSUS EST VENU OFFRIR SA VIE COMME RANÇON (224 *bis*) [11]

† Lc 22. 25 Mais il leur dit : « Les rois des nations s'en rendent les maîtres. Leurs princes reçoivent le nom de Bienfaiteurs.

26 Quant à vous, [n'agissez] pas ainsi. Mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune : et [que] le

Mc 10. 42 Et les ayant appelés près [de lui], Jésus leur dit : « Vous savez que ceux qui passent pour commander aux nations les gouvernent avec empire et que leurs grands [officiers] exercent le pouvoir sur eux.

43 Mais il n'en est pas ainsi parmi vous. Mais celui qui voudra devenir « grand » parmi

Mt 20. 25 Or Jésus, les ayant appelés, près [de lui, leur] dit : « Vous savez que ceux qui commandent aux nations les gouvernent avec empire et que les grands [officiers] exercent le pouvoir sur eux.

26 Ce ne sera pas ainsi parmi vous. Mais celui qui voudra parmi vous devenir « grand », sera votre serviteur ;

chef [soit] comme celui qui sert. (Suite, § 257.)

30b Et vous serez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » (Suite, § 261.)

vous, sera votre serviteur ; 44 et celui qui voudra parmi vous être « premier », sera esclave de tous.

45 Car le Fils de l'homme, non plus, n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner son âme comme rançon pour plusieurs. » (cf. 23, 11, § 243 ; 19, 28, § 218.) (Suite, § 225.)

27 celui qui voudra parmi vous être « premier », sera votre esclave.

28 C'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner son âme comme rançon pour plusieurs. » (cf. 9, 35, § 129). (Suite, § 225.)

Il dit donc aux Douze rassemblés auprès de lui : « Ceux qui sont en situation de commander aux nations les gouvernent avec empire, et les grands exercent le pouvoir sur le peuple. Mais il n'en est pas de même parmi vous[12]. » Vous ne devez pas souhaiter d'être parmi les grands et les premiers, et, si vous avez à exercer ces offices dans l'intérêt général, soyez vraiment les serviteurs des autres. Parmi les chrétiens en effet, celui qui est appelé à commander doit résolument faire figure de chef. Mais il ne sera accepté comme tel que si l'on sent qu'il s'humilie en lui-même au-dessous de tous. Le Pontife romain, pasteur suprême, a voulu être appelé « le serviteur des serviteurs de Dieu ». Et tout cela pour imiter le Fils de l'homme. Car il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Depuis cet exemple, ce mot de servir, mal famé, est devenu très noble. Révélant alors le motif intime de son abaissement charitable, dont l'heure était venue, Jésus leur dit : le Fils de l'homme venu pour servir est venu donner son âme, c'est-à-dire sa vie, comme rançon, pour un grand nombre, c'est-à-dire, comme l'avait marqué le bon pasteur, pour ses brebis[13].

Que voulait-il dire ? Cette parole est obscure si l'on veut en appliquer directement tous les termes à Jésus. Ces hommes nombreux semblent bien être là pour représenter la foule humaine délivrée par un seul homme. L'humanité était-elle donc captive ? De qui ? À qui la rançon a-t-elle été payée ? Comment la mort de Jésus peut-elle être considérée comme le paiement d'une rançon ? D'anciens auteurs se sont occupés de ces questions, en exagérant parfois l'application stricte à la rédemption d'un terme parabolique[14]. Ceux qui entendaient Jésus comprenaient du moins ceci, qu'il se comparait à un serviteur passionné pour son maître condamné à perdre la vie si personne ne consentait à mourir à sa place, et qui offrait sa vie à lui comme rançon. Lui, le Fils de l'homme, sous ce rôle modeste de l'un d'entre eux, et de serviteur, offrait sa vie, non point pour une seule

personne, mais pour la collectivité. Il consentait à mourir pour eux, et en quelque manière à leur place. Et Dieu acceptait ce sacrifice du plus grand amour qui soit, pour le salut des hommes.

C'en était assez pour exciter les âmes à aimer celui qui nous a tant aimés, à aimer aussi les autres hommes, à se vouer à leur service comme lui, d'un service inspiré par la charité.

On sait combien saint Paul a eu à cœur de développer le dogme de la mort rédemptrice du Christ. Ce qu'il faut constater ici, c'est qu'il émane de Jésus lui-même. En vain dirait-on que c'est là dans l'évangile une trace de pauli-nisme. C'est plutôt – selon la manière de Jésus –, le germe fécond d'une doctrine du salut, encore enveloppé dans la forme parabolique qui était la sienne. Dans saint Jean, c'est un bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, dans saint Marc et dans saint Matthieu, c'est un serviteur qui offre sa vie pour son maître. La révélation est la même, sous des images différentes. Dans saint Jean comme dans les deux synoptiques, elle est réservée à un moment de la prédication proche de la Passion. Après avoir dit souvent que son office était de souffrir et de mourir, Jésus explique enfin que cette mort il l'accepte pour le salut des hommes.

PRÈS DE JÉRICHO, GUÉRISON DE BARTIMÉE ET D'UN AUTRE AVEUGLE (225)

Lc 18. 35 Comme il approchait de Jéricho, il advint qu'un aveugle était assis au bord de la route, demandant l'aumône.	Mc 10. 46 Et ils arrivent à Jéricho. Et comme il sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, (le fils de Timée), Bartimée, un mendiant aveugle, était assis au bord de la route.	Mt 20. 29 Et comme ils sortaient de Jéricho, une foule nombreuse le suivit.
36 Entendant passer la foule, il demanda ce que c'était. 37 On lui annonça : « C'est Jésus de Nazareth qui passe. » 38 Et il s'écria : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! »	47 Et apprenant que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier et à dire : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! »	30 Et voici que deux aveugles assis au bord de la route, ayant entendu dire que Jésus passait, crièrent : « Seigneur, aie pitié de nous ! Fils de David ! »
39 Et ceux qui marchaient en avant le réprimandaient pour le	48 Plusieurs le réprimandaient pour le faire taire. Mais lui criait beaucoup plus fort : « Fils de David, aie pitié de moi ! »	31 Et la foule les réprimanda pour les faire taire. Mais eux crièrent plus fort : « Aie pitié de nous !
	49 Et Jésus, s'arrêtant, dit : « Appelez-le. » Et on appelle l'aveugle, en lui disant : « Courage ! lève-toi : il t'appelle. »	

faire taire. Mais lui criait beaucoup plus fort : « Fils de David ! aie pitié de moi ! »

40 Et Jésus, s'étant arrêté, ordonna qu'on l'amenât en face de lui.

Et lorsqu'il se fut approché il l'interrogea : 41 « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Il dit : « Seigneur, que je voie ! »

42 Et Jésus lui dit : « Vois ; ta foi t'a sauvé. » 43 Et aussitôt il recouvra la vue.

Et il le suivait, en glorifiant Dieu. Et tout le peuple, voyant [cela], donna des louanges à Dieu.

50 Et lui jeta son manteau, bondit et vint en face de Jésus.

51 Et Jésus, lui adressant la parole, dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Et l'aveugle lui dit : « Rabbouni, que je voie ! »

52 Et Jésus lui dit : « Va ; ta foi t'a sauvé. » Et aussitôt, [l'aveugle] recouvra la vue.

Et il le suivait sur le chemin. (Suite, § 229.)

Seigneur, Fils de David ! »

32 Et Jésus, s'arrêtant, les appela et dit :

« Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » 33 Ils lui disent : « Seigneur, que s'ouvrent nos yeux ! »
34 Or, Jésus, ému de compassion, leur toucha les yeux. Et aussitôt, ils recouvrèrent la vue.

Et ils le suivirent. (Suite, § 229.)

De telles paroles étaient faites pour réconcilier les Apôtres entre eux. L'ambition mal contenue et l'ambition contrariée étaient confondues par l'exemple vivant du Maître, les sentiments fraternels se ranimaient au contact de tant d'amour. Ils poursuivirent leur route, désormais plus attentifs au sort qui le menaçait et qu'il leur faudrait partager, abandonnant à Dieu le soin de leur répartir la gloire.

En suivant le pied des collines depuis la belle source de Douka (*Aïn Douk*), on arrivait à la fontaine plus abondante encore (*Aïn Soultân*) qui fournissait d'eau l'ancienne Jéricho. La robuste citée cananéenne conquise par Josué n'était plus guère habitée. Mais enfin son emplacement, retrouvé depuis[15], était alors bien connu. On passait par là pour arriver à la ville nouvelle embellie par Hérode, sise près de l'embouchure de la vallée escarpée du Kelt dans laquelle il avait concentré les eaux des montagnes afin d'arroser sa ville de plaisance. Comme Jésus y allait entrer, une demi-heure environ après avoir quitté la vieille ville[16], une foule nombreuse le suivait. On se disait son nom, on l'acclamait. Un aveugle se mit à crier :

« Fils de David, Jésus, aie pitié de moi. » Il se nommait Bartimée, d'après saint Marc qui l'avait sûrement connu parmi les frères. Il est vraisemblable qu'il se tenait là avec un autre aveugle, selon l'usage de ces malheureux de cheminer deux à deux ; cet autre partagea sa guérison, mais est demeuré inconnu[17].

Bartimée, d'un caractère ardent et spontané, criait si fort, qu'on lui imposa silence. Mais lui de crier encore plus haut : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Jésus était déjà passé. Touché de son malheur, et aussi de tant de confiance, il s'arrêta : « Appelez-le ! » La foule, mobile comme toujours, s'intéresse maintenant à l'aveugle. « Courage ! lève-toi ; il t'appelle. » Alors l'homme au lieu de s'avancer en tâtonnant pour bien faire constater qu'il était aveugle et inspirer la pitié, jette son manteau pour être plus libre, bondit, et d'un instinct très sûr se trouve en face de Jésus. Afin de lui permettre d'exprimer publiquement sa foi, le Sauveur demande à l'aveugle : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Mais que peut désirer un aveugle ? « Maître, que je voie ! » Et Jésus lui dit : « Va ; ta foi t'a sauvé. » Aussitôt il fut guéri et il le suivit, et sa reconnaissance éclatant en louanges envers Dieu, la curiosité de la foule se transforma en une pieuse admiration.

JÉSUS DANS LA MAISON DE ZACHÉE (226)

Lc 19. 1 Et étant entré, il traversa Jéricho.

2 Et il y avait là un homme, nommé Zachée. Et il était un des chefs des publicains et riche.

3 Et il cherchait à voir Jésus, [pour savoir] qui il était.

Et à cause de la foule, il ne [le] pouvait pas ; car il était de petite taille.

4 Et courant en avant, il monta sur un sycomore, afin de le voir, parce qu'il devait passer par là.

5 Et lorsqu'il arriva en cet endroit, Jésus, levant les yeux, lui dit : « Zachée, descends vite, car il faut qu'aujourd'hui je demeure dans ta maison. »

6 Et [Zachée] se hâta de descendre et le reçut avec joie.

7 Et tout le monde, voyant [cela], murmurait, disant : « Il est allé loger chez un pécheur. »

[8] Or, Zachée, debout, dit en face du Seigneur : « Voici, Seigneur, que je donne aux pauvres la moitié de mes biens. Si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je rends quatre fois autant. » [9] Jésus dit [alors] devant lui : « Aujourd'hui le salut est advenu à cette maison, parce que lui aussi est un fils d'Abraham. [10] Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Jésus entra alors dans Jéricho. Avec l'aimable désordre des villes orientales, anciennes et modernes, il y avait des arbres plantés au hasard le long des rues et des places. Aujourd'hui encore des sycomores d'un beau vert sombre croissent à Jéricho ; les racines de ces arbres, dressées hors de terre et portant contre le tronc comme des arcs-boutants, rejoignent presque les branches basses. Or le directeur du bureau des publicains, un juif nommé Zachée, désirait voir les traits de ce Jésus dont le nom volait de bouche en bouche. Il était de petite taille. Soulevé par l'enthousiasme général qui autorisait tout, il grimpe sur un sycomore, au risque d'être assailli de quelques quolibets : un publicain sur le sycomore ! Jésus leva les yeux vers lui ; mais s'il sourit, ce fut pour lui dire aimablement : « Zachée, descends vite, car il faut qu'aujourd'hui je demeure dans ta maison. » L'incorrigible prophète ! Voilà qu'il choisissait encore de loger chez un pécheur, quand déjà on le saluait fils de David, c'est-à-dire Messie.

On murmurait ; nous devinons sous quelle influence.

Zachée, le publicain, fut touché au fond de l'âme de cette prévenance, et cette âme se révéla délicate. Avant même que le Sauveur eût pris place à sa table, debout à l'entrée, il ne voulu pas l'accueillir dans la maison d'un mauvais riche. Sûr de comprendre le désir de son hôte, dont les préférences avaient été si souvent manifestées, il déclara qu'il donnait aux pauvres la moitié de ses biens. Son office prêtait à la fraude, sans aller jusque-là, qu'il était aisé de percevoir un peu trop, sous prétexte de se couvrir contre les risques ! Si donc il a fait tort à quelqu'un, il réparera cette injustice. Il se condamne même à la peine des voleurs, en restituant au quadruple[18]. Le Maître approuva ce geste. C'était bien le salut qu'il apportait dans cette maison. Un Israélite, compromis parmi les Gentils, était redevenu un vrai fils d'Abraham, et, répondant aux murmures, peut-être des personnes qui entraient, Jésus dit alors comme à propos de Lévi-Matthieu, cet autre publicain[19] :

« Le Fils de l’homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu. »

Le fait de Zachée a servi aux disciples atténués de Pélage pour soutenir que dans l’œuvre du salut le premier mouvement devait venir de l’homme. – Serait-il cependant monté sur son sycomore, s’il n’avait été ému dans le cœur par la présence de Jésus, venu à Jéricho pour le convertir ? C’est donc bien Dieu qui commence, mais il faut suivre son impulsion comme Zachée, le saint ami du Sauveur que la France honore à Rocamadour.

LA PARABOLE DES MINES OU DES TALENTS[20] (227)

Lc 19. [11] Comme ils écoutaient ces [paroles], il ajouta une parabole parce qu’il était près de Jérusalem et qu’il leur semblait que le Règne de Dieu allait apparaître aussitôt.

[12] Il dit donc : « Un homme de noble origine s’en alla vers un pays lointain, dans le dessein de recevoir la royauté et de revenir. [13] Ayant appelé dix serviteurs qu’il avait, il leur donna dix mines et leur dit : « Faites[-les] valoir jusqu’à ce que je revienne. » [14] Mais ses concitoyens le haïssaient. Et ils envoyèrent une ambassade derrière lui, chargée de dire : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. » [15] Et il advint, lorsqu’il fut revenu investi de la royauté, qu’il fit appeler ces serviteurs, auxquels il avait donné l’argent, afin de savoir quelles affaires ils avaient faites. [16] Le premier se présenta, disant : « Seigneur, ta mine a rapporté dix mines. » [17] Et il lui dit : « C’est bien, bon serviteur ; puisque tu as été fidèle en peu de chose, reçois le gouvernement de dix villes. » [18] Et le second vint, disant : « Ta mine, Seigneur, a produit cinq mines. » [19] Il dit encore à celui-là : « Toi aussi, sois gouverneur de cinq villes. » [20] Et l’autre vint, disant : « Seigneur, voici ta mine que j’avais mise de côté dans un mouchoir ; [21] car j’avais

Mt 25. [14] « [Il en sera], en effet, comme d’un homme qui, au moment de partir en voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. [15] Et à l’un, il donna cinq talents ; à un autre, deux ; à un troisième, un seul. À chacun, selon sa capacité. Et il partit. Aussitôt [16] celui qui avait reçu les cinq talents s’en fut les faire valoir. Et il en gagna cinq autres. [17] De même, celui [qui avait reçu] les deux [talents], en gagna deux autres. [18] Mais celui qui [en] avait reçu un [seul], s’en alla creuser un trou dans la terre et [y] cacha l’argent de son maître. [19] Or, après un long temps, survient le maître de ces serviteurs. Et il leur demande des comptes. [20] Et celui qui avait reçu les cinq talents, s’avançant, en apporta cinq autres, en disant : « Seigneur, tu m’as remis cinq talents. Voici : j’en ai gagné cinq autres. » [21] Son maître lui dit : « Très bien, bon et fidèle serviteur : tu as été fidèle dans [l’emploi de] de peu de choses : je te mettrai à la tête de beaucoup : entre dans la joie de ton maître. » [22] S’avançant aussi, celui qui avait reçu les deux talents dit : « Seigneur, tu m’as remis deux talents. Voici : j’en ai gagné deux autres. » [23] Son maître lui dit : « Très bien, bon et fidèle serviteur : tu as été fidèle dans [l’emploi de] de peu de choses ; je te mettrai à la tête de beaucoup : entre dans la joie de ton maître. » [24] Alors, s’avançant aussi, celui

peur de toi, parce que tu es un homme sévère : tu prends ce que tu n'as pas déposé, et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé. » 22 Il lui dit : « Je te juge sur tes paroles, mauvais serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère, prenant ce que je n'ai pas déposé, et moissonnant ce que je n'ai pas semé ? 23 Et pourquoi n'as-tu pas mis mon argent en banque ? Et à mon retour je l'aurais repris avec l'intérêt. » 24 Et il dit à ceux qui étaient présents : « Enlevez-lui la mine et [la] donnez à celui qui a dix mines. » 25 Et ils lui dirent : « Seigneur, il a dix mines. » 26 Je vous [le] dis : à quiconque possède, on donnera ; mais à qui n'a rien, on enlèvera même ce qu'il a. » (cf. Lc 8, 18 et Mc 4, 25, § 87.) 27 Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici et égorgez-les devant moi. »

28 Et après avoir dit ces [paroles], il marchait en avant, montant à Jérusalem (cf. Mc 10, 32, § 223).

qui avait reçu un [seul] talent dit : « Seigneur, je t'ai connu comme un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé, et ramassant où tu n'as pas dispersé. 25 Et pris de peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre. Voici : tu as ce qui est à toi. » 26 Son maître lui répondit : « Mauvais serviteur et fainéant ! tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que je ramasse où je n'ai pas dispersé ? 27 Tu devais donc porter mon argent aux banquiers. Et à mon retour, j'aurais repris ce qui est à moi, avec un intérêt. 28 Donc enlevez-lui le talent et [le] donnez à celui qui a les dix talents : 29 car à quiconque possède, on donnera et il y aura en surabondance ; mais à qui n'a rien, on enlèvera même ce qu'il a (cf. 13, 12, § 87). 30 Et quant au serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents » (Suite, § 252).

Le repas terminé, et déjà sans doute pendant le repas, plusieurs personnes étaient entrées librement, selon la coutume pratiquée encore en Orient. D'ailleurs la curiosité excitée par la personne de Jésus eût excusé une dérogation aux usages. L'anxiété était vive. Celui qu'on saluait déjà comme Messie ne montait pas à Jérusalem comme un pèlerin ordinaire. Sans doute l'intervention de Dieu allait se manifester par un coup de théâtre, son règne allait être proclamé ! Jésus résolut d'affirmer une fois de plus qu'il ne se posait pas en Messie politique, décidé à entreprendre une révolution pour s'installer sur le trône d'Israël. Roi, il l'était par droit de naissance, mais il devait disparaître afin de recevoir la couronne de son Père, et ceux qui se disaient ses disciples auraient à lui manifester leur fidélité durant une longue absence. Pour inculquer cette vérité qu'on s'obstinait à ne pas entendre, il se servit d'une parabole composée pour des personnes cultivées, mêlées à la politique et aux affaires.

On se souvenait dans ce milieu que le premier Hérode était allé demander au sénat romain le titre de roi de Judée. Son fils Archélaüs, désigné par testament pour son successeur, n'avait pas osé prendre la couronne sans en recevoir à Rome la permission de l'empereur Auguste. Il y fut rejoint par des Juifs, déterminés à combattre ses prétentions[21]. Jésus pouvait donc, sans étonner les personnes au courant, poser le cas d'un homme de noble origine, parti pour un pays lointain, dans l'espoir de recevoir l'investiture et de revenir en roi. Cet héritier du trône, c'était lui-même. Que restait-il à faire à ses serviteurs ? N'avaient-ils qu'à se morfondre dans l'attente d'un retour prochain ? Non, car ce retour serait peut-être tardif. Les serviteurs devaient veiller aux intérêts de leur maître, travailler même à accroître son bien. Dix d'entre eux avaient reçu chacun une mine, avec l'ordre de les faire valoir. Jésus n'a pas en vue de recommander le prêt à intérêt, lui qui a conseillé de prêter sans attendre de retour[22], mais il parle devant des publicains un langage qui leur est familier. Une laborieuse fidélité était d'autant plus de mise que les ennemis du prince absent avaient continué leurs manœuvres. On savait aussi que Jésus avait des adversaires décidés à le contrecarrer de tout leur pouvoir. Cependant une parabole n'est pas une allégorie, et le maître n'insiste pas sur cette opposition forcenée ; il la laisse dans l'ombre où elle s'agite. Revenu avec le pouvoir royal, c'est d'abord de ses serviteurs que le nouveau souverain s'inquiète. Le premier dit simplement : « Seigneur, votre mine a rapporté dix mines. » Reconnaissant de cette activité, désormais libre de disposer de toutes les charges de l'état, le prince lui confie le gouvernement de dix villes. Un autre avait gagné cinq mines, il est établi sur cinq villes. Pour les autres on fera des conjectures selon l'analogie des premiers. Enfin un dernier se présente, et l'on dirait bien qu'il n'a pas osé se décider entre le parti des opposants et son prince. Il n'a pas dissipé la mine ; à tout hasard il l'a mise dans son mouchoir. Il n'avait rien fait pour son seigneur ; il n'avait pas non plus compromis ses intérêts. Il sentait bien cependant qu'il n'était pas sans reproche. Mais au lieu de s'excuser modestement, c'est sur le Roi qu'il rejette la faute : « J'avais peur de vous, parce que vous êtes sévère ; vous prenez ce que vous n'avez pas déposé et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé. » Vraiment il dépasse la mesure. Sur quoi sont fondés ces griefs ? On dirait qu'il n'a rien reçu ! Le roi a donc le droit de se montrer sévère. Et cependant il se contente de lui faire enlever la mine, qu'il dédaigne de reprendre, et qu'il donne au plus méritant de ses serviteurs. Le

châtiment de ses ennemis est plus dur : il ordonne de les égorger devant lui. La parabole se termine sur ce jugement qui clôt la perspective de la période des luttes et inaugure le règne. Pour le moment, les positions étaient bien prises ; les ennemis dûment avertis, les disciples encouragés à faire leur devoir en l'absence du seigneur, et assurés de son retour et de leur récompense.

Cela dit, Jésus se dirigea vers Jérusalem.

II. – LE SAMEDI AVANT LE DIMANCHE DES RAMEAUX

L'ONCTION À BÉTHANIE (228)

Mc 14. 3 Et comme il était à Béthanie,

dans la maison de Simon le lépreux, quand il eut pris place à table

une femme vint, tenant un flacon d'albâtre [rempli] d'un parfum de nard authentique, d'un grand prix. Elle brisa le flacon d'albâtre et le lui versa sur la tête.

4 Or il y en avait quelquesuns qui échangeaient entre eux des marques de mécontentement : « À quoi bon ce gaspillage de parfum ? 5 Car on aurait pu vendre ce parfum plus de trois cents deniers et [les] donner aux pauvres. »

Et ils murmuraient contre elle.

6 Or Jésus [leur] dit : « Laissez-là ! Pourquoi lui créez vous des ennuis ? c'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie envers moi. 7 Car vous avez toujours les pauvres parmi vous, et quand vous voulez vous pouvez leur faire du bien ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours… 8 Ce qu'elle pouvait [faire], elle l'a fait : elle a oint mon corps d'avance, pour la

Mt 26. 6 Or, comme Jésus était à Béthanie,

dans la maison de Simon le lépreux,

7 une femme s'approcha de lui, tenant un flacon d'albâtre [rempli] d'une huile parfumée fort chère. Et elle le lui versa sur la tête, pendant qu'il était à table.

8 À cette vue, les disciples exprimèrent leur mécontentement, disant : « À quoi bon ce gaspillage ? 9 Car cela eût pu être vendu très cher et donné aux pauvres. »

10 Jésus, s'en apercevant, leur dit : « Pourquoi créez-vous des ennuis à cette femme ? Car c'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie envers moi. 11 Car vous avez toujours les pauvres parmi vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours… 12 En répandant cette huile parfumée sur mon corps, elle l'a fait pour me rendre un office de

Jn 12. 1 Jésus vint donc, six jours avant la Pâque, à Béthanie, où était Lazare que Jésus avait ressuscité d'entre les morts.

2 On lui offrit donc à dîner en cet endroit. Et Marthe servait. Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui.

3 Marie donc prit une livre d'un parfum de nard authentique d'une grande valeur. Elle oignit les

sépulture… 9 En vérité, je vous [le]
dis : partout où sera prêché l’Évangile,
dans le monde entier, on parlera aussi
de ce qu’elle a fait, en souvenir
d’elle. » (Suite, § 254.)

sépulture… 13 En vérité, je vous [le]
dis : partout où sera prêché cet
Évangile, dans le monde entier, on
parlera aussi de ce qu’elle a fait, en
souvenir d’elle. » (Suite, § 254.)

pieds de
Jésus. Elle
lui essuya les
pieds avec
ses cheveux.
La maison
fut remplie
de l’odeur du
parfum.
4 Judas
Iscariote,
l’un de ses
disciples,
celui qui
allait le
livrer, dit
alors : 5
« Pourquoi
ce parfum
n’a-t-il pas
été vendu
trois cents
deniers, qui
auraient été
donnés aux
pauvres ? » –
6 Il dit
cela, non
qu’il se
souciât des
pauvres,
mais parce
qu’il était
voleur et
qu’ayant la
cassette, il
dérobait ce
qu’on y
mettait.
7 Donc
Jésus [lui]
dit :
« Laisse-là !
[C’était] afin
de le garder
en vue du
jour de ma
sépulture…
8 Vous avez

		toujours les pauvres parmi vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours.
		9 La foule entière des Juifs apprit donc qu'il était là. Et ils vinrent, non pas seulement à cause de Jésus, mais afin de voir aussi Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. 10 Or, les grands prêtres résolurent de tuer aussi Lazare, 11 parce que beaucoup de Juifs, à cause de lui, se retiraient [d'eux] et croyaient en Jésus.

Si nous n'avions que les trois premiers évangiles, nous pourrions penser que, de Jéricho, Jésus est allé tout d'une traite à Jérusalem ; déjà leur itinéraire sommaire, réduit depuis le départ de Galilée à une seule grande

ligne (sauf les zigzags que nous avons cru reconnaître dans Luc), ne nommait aucun lieu d'arrêt, si ce n'est Jéricho, qu'il quitte pour aller à Jérusalem.

Mais saint Jean a révélé une étape intermédiaire. Jésus, qui devait passer par Béthanie, s'y arrêta le sixième jour avant la Pâque et on y donna un dîner en son honneur. Ce sixième jour avant la Pâque fut un samedi, la Pâque ayant eu lieu cette année un vendredi, comme nous le verrons plus loin. Or Jésus n'aurait pas marché cinq ou six heures le jour du sabbat. Il est donc probable que, parti de Jéricho le vendredi, il a dormi à la belle étoile, comme font souvent les caravanes avant d'entrer dans les villes, afin d'être à Béthanie le samedi matin, sans excéder le parcours permis le jour du sabbat, soit environ six stades[23]. Le soir du jour chômé n'excluait pas un repas un peu apprêté, comme nous l'avons déjà vu[24].

Ce repas du soir, d'après saint Marc et saint Matthieu, eut lieu chez Simon le lépreux ; un homme qui avait sans doute gardé ce nom, après avoir été guéri par Jésus. Or saint Jean ne le nomme pas, mais par contre il dit que Lazare, le ressuscité, était parmi les convives. On avait eu aussi recours aux bons offices de Marthe, qui veillait au service. C'est Marie qui va entrer en scène avec le parfum. Judas sera nommé. On dirait que le quatrième évangéliste s'est complu à dévoiler des noms demeurés inconnus hors de la Palestine, sans revenir sur celui que les autres évangélistes avaient déjà indiqué[25]. La présence des trois personnes amies de Jésus donne à penser qu'il était descendu dans leur maison, et que Simon les avait invitées par convenance, sinon par amitié.

Le repas était commencé, lorsque Marie, sœur de Lazare, prit une livre, c'estàdire trois cents grammes d'un parfum de nard, de la plus pure qualité. Elle en oignit la tête de Jésus, suivant l'usage ordinaire, puis, comme il en restait encore beaucoup, elle le répandit à profusion sur ses pieds, si bien qu'elle se vit obligée de les essuyer de ses cheveux, ayant brisé le vase d'albâtre pour le verser jusqu'à la dernière goutte. L'odeur de l'huile parfumée remplit toute la maison.

Parmi les disciples, Judas Iscariote était là, à qui le Maître avait confié l'administration de la petite bourse commune. Avare et inquiet de l'avenir, il mettait de l'argent de côté. Une telle prodigalité le choqua. Un parfum qu'on aurait pu vendre trois cents deniers ! Et dissimulant sa pensée intime, pour appuyer sur ce qu'il regardait comme le faible de Jésus : on aurait dû vendre ce parfum et donner cet argent aux indigents ! Pour cette fois le

Maître paraît moins soucieux de secourir les pauvres que de défendre la noble femme contre un hypocrite : « Laisse-la » en paix, dit-il. Tu demandes pourquoi elle n'a pas vendu ce parfum ? C'était afin de le conserver pour le jour de ma sépulture. Et en effet son cœur attentif avait été touché d'un pressentiment auquel les autres demeuraient fermés ; elle avait oint d'avance le corps du Maître tant aimé. Et ce geste était si beau, étant inspiré par une lumière divine, que Jésus annonça solennellement : partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on parlera aussi de ce qu'a fait cette femme, en mémoire d'elle. Prophétie réalisée dans toutes les chaires où l'on prêche la Passion.

Quant aux pauvres, Jésus qui va mourir ne peut plus rien faire pour eux, mais il compte sur ses disciples. Il voudrait cependant émouvoir ces cœurs du tendre et douloureux sentiment de Marie : « Vous avez toujours les pauvres parmi vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours. »

Jésus n'avait jamais affirmé aussi fortement l'imminence de sa mort. Il se voyait donc déjà gisant, embaumé par les pieuses mains des femmes… Judas se dit qu'il n'y avait plus à compter sur lui ; puisqu'il était perdu, autant valait-il en avoir le bénéfice. La pensée de la trahison entra dans son cœur, stimulée par l'affront qu'il avait reçu. Jésus l'avait repris avec douceur : mais qu'il ait préféré à son jugement rassis la sensibilité d'une femme ! Son âme vile pesait tout au poids de l'or. Il avait cessé de croire en ce chef qu'il n'avait peut-être jamais aimé, naguère en proie à des chimères, puis maintenant découragé. Son histoire à lui commence ici. C'est lui qui sera le traître.

III. – LE DIMANCHE DES RAMEAUX

ENTRÉE MESSIANIQUE À JÉRUSALEM (229)

Lc 19. 29 Et il advint que, lorsqu'il fut proche de Bethphagé et de Béthanie, au mont nommé « des Oliviers », il envoya deux de ses disciples
30 en [leur] disant : « Allez au bourg qui est en face. Quand vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur

Mc 11. 1 Et quand ils approchent de Jérusalem, de Bethphagé et de Béthanie, face au mont des Oliviers, il envoie deux de ses disciples 2 et leur dit : « Allez au bourg qui est en face de vous. Et aussitôt que vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel aucun homme ne s'est

Mt 21. 1 Et quand ils furent proches de Jérusalem et arrivés vers Bethphagé, vers le mont des Oliviers, alors Jésus envoya deux de ses disciples, 2 en leur disant : « Allez au bourg qui est en face de vous. Et vous trouverez aussitôt une ânesse

lequel aucun homme ne s'est jamais assis. Détachez[-le] et amenez-le. 31 Et si quelqu'un vous demande : « Pourquoi [le] détachez-vous ? » vous direz de la sorte : « Le Seigneur en a besoin. »

32 S'en étant allés, ceux qui étaient envoyés trouvèrent les choses comme il leur avait dit. 33 Comme ils détachaient l'ânon, ses maîtres leur dirent : « Pourquoi détachez-vous l'ânon ? » 34 Ils dirent : « Le Seigneur en a besoin. »

35 Et ils l'amenèrent à Jésus et, jetant leurs manteaux sur l'ânon, firent monter Jésus.

36 Et comme il s'avançait, les gens étendaient leurs manteaux sur le chemin.

37 Et comme il approchait déjà de la descente du mont des Oliviers, toute la troupe des disciples, transportés de joie, se prirent à louer Dieu d'une voix forte pour tous les miracles qu'ils avaient vus,

38 disant : « Béni celui qui vient, lui le Roi, au nom du Seigneur ! paix dans le ciel et gloire dans les hauteurs ! » 39

Et quelques Pharisiens, mêlés à la foule, lui dirent : « Maître, mets tes disciples à la raison ! »

40 Et il répondit : « Je vous [le] dis : si ceux-ci se taisent, les pierres crieront. »

41 Et lorsqu'il se fut approché, voyant la ville, il

encore assis. Détachez[-le] et amenez-le. 3 Et si quelqu'un vous dit : « Qu'est-ce que vous faites ? » dites[-lui] : « Le Seigneur en a besoin et le renvoie ici aussitôt.

4 Et ils s'en allèrent et trouvèrent un ânon attaché en face d'une porte, au dehors, sur la rue. Et ils le détachent.

5 Et quelques-uns de ceux qui se trouvaient là, leur disaient : « Que faites-vous de détacher l'ânon ? 6 [Les disciples] leur dirent comme avait dit Jésus, et [ces personnes] les laissèrent aller.

7 Et ils amènent l'ânon devant Jésus et placent sur lui leurs manteaux. Et [Jésus] s'assit sur lui.

8 Et plusieurs étendirent leurs manteaux sur le chemin. Et d'autres [y jetèrent] de la verdure qu'ils coupaient dans les champs.

9 Et ceux qui précédaient et ceux qui suivaient criaient : « Hosanna ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! 10 Béni le règne qui vient, de notre père David ! Hosanna au plus haut [des cieux] ! »

11a Et il entra à Jérusalem, dans le Temple (11b, § 231.)

attachée, et un ânon avec elle. Détachez[-les] et amenez[-les] moi. 3 Et si quelqu'un vous dit quelque chose, vous [lui] direz : « Le Seigneur en a besoin, mais il les renverra aussitôt. »

4 Or cela arriva, afin que fût accompli ce qui avait été proféré par le prophète :

5 *« Dites à la Fille de Sion : Voici que ton Roi vient à toi, doux, et monté sur un âne, et [sur] un ânon, petit d'une ânesse. »*

6 Les disciples partirent et firent comme leur avait ordonné Jésus.

7 Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon et placèrent sur lui [leurs] manteaux. [Jésus] s'assit dessus ces [manteaux].

8 Et dans la foule, un grand nombre étendirent leurs manteaux sur le chemin. Et d'autres coupèrent des branches aux arbres. Et ils en jonchaient le chemin.

9 Et les foules qui le précédaient et celles qui [le] suivaient criaient : « Hosanna au Fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut [des cieux] ! »

10 Et comme il entrait à Jéru-salem, toute la ville fut en émoi, [et] l'on disait : « Qui est-ce ? »

11 Et les foules disaient : « C'est Jésus le prophète de

pleura sur elle, [42] en disant : « Ah ! si dans ce jour tu avais connu, toi aussi, ce qu'il fallait pour la paix… – mais maintenant cela a été caché à tes yeux. –

[43] Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis feront un retranchement contre toi, et ils t'entoureront, et te presseront de toute part, [44] et ils te briseront sur le sol, toi et tes enfants demeurant chez toi, et ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite.

*45 Et étant entré dans le Temple, etc. § 28.

Nazareth, de Galilée. » (12-13, § 28.)

[14] Et des aveugles et des boiteux s'approchèrent de lui, dans le Temple. Et il les guérit.

[15] Or les grands prêtres et les scribes, voyant les prodiges qu'il fit et les enfants criant dans le Temple et disant : « Hosanna au Fils de David ! » s'indignèrent [16] et lui dirent : « Tu entends ce que ceux-ci disent ? » Mais Jésus leur dit : « Oui… N'avez-vous jamais lu : *De la bouche des petits enfants et des nourrissons tu as fait sortir la louange ?*

Jn 12. [12] Le lendemain, la foule considérable qui était venue à la Fête, apprenant que Jésus venait à Jérusalem, [13] prit les rameaux des palmiers. Et ils sortirent à sa rencontre. Et ils criaient : « Hosanna ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur, et le Roi d'Israël ! »

[14] Or, Jésus ayant trouvé un ânon, s'assit sur lui, comme il est écrit :

[15] « Ne crains pas, Fille de Sion : voici que ton Roi vient, monté sur un poulain d'ânesse. »

[16] C'est ce que ne comprirent pas tout d'abord ses disciples ; mais, lorsque Jésus fut glorifié, ils se souvinrent que cela avait été écrit à son sujet et que c'était bien ce qu'on lui avait fait. – [17] La foule donc lui rendait témoignage, [celle] qui était avec lui lorsqu'il appela Lazare du tombeau et le ressuscita d'entre les morts. [18] C'est aussi pour cela que la foule vint à sa rencontre ; car ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle.

[19] Les Pharisiens donc se dirent les uns aux autres : « Vous voyez bien que vous n'arriverez à rien : voilà que le monde s'en est allé après lui. »

Le lendemain, Jésus se disposa à entrer à Jérusalem. Sachant qu'il était à Béthanie, une foule considérable était venue de bon matin ; on aurait pu

attendre le célèbre Rabbi dans la ville sainte, mais on voulait aussi voir Lazare qu'il avait ressuscité. On le voyait ; et l'enthousiasme s'augmentait, exaspérant les grands prêtres, déjà résolus à faire périr Jésus, mais décidés désormais à faire périr aussi Lazare, qui, Jésus mort, ne ressusciterait plus.

En dépit d'eux, le nombre croissait de ceux qui étaient prêts à acclamer le Maître en entrant avec lui à Jérusalem. Quand on apportait les prémices[26],

ceux de la ville allaient volontiers au-devant des pèlerins, revenant avec eux dans une procession joyeuse et bruyante. On jouait des instruments, on chantait des cantiques. Cette fois la hiérarchie s'abstenait et boudait. Entre les Galiléens venus avec Jésus et les habitants de Jérusalem, les sentiments s'échangèrent ; spontanément, un cortège se forma. Cependant, peut-être pour ne pas compromettre ses amis, Jésus ne demanda pas à Béthanie le modeste équipage dont il comptait se servir. Sur la route se trouvait le village de Bethphagé, quelque part sur les rampes du mont des Oliviers, entre Béthanie et Jérusalem[27]. Jésus y envoya deux de ses disciples, leur donnant la mission assez étrange de prendre un ânon attaché à l'entrée du bourg, sans rien demander à personne.

Probablement, voulait-il, dans un sentiment délicat, permettre au propriétaire de dégager sa responsabilité vis-à-vis des autorités, sachant d'ailleurs qu'il pouvait compter sur son consentement, car il ajoutait : « Si quelqu'un vous demande : « Pourquoi détachez-vous l'ânon ? » vous répondrez : « Le Seigneur en a besoin et le renverra aussitôt. » Tout se passa comme il l'avait prédit : un ânon était attaché près d'une porte sur la rue, les disciples le détachèrent, on s'étonna, ils rapportèrent les paroles du Maître, on les laissa aller.

Le dessein de Jésus était d'accomplir une prophétie bien connue du prophète Zacharie[28], que saint Matthieu a introduite par quelques mots d'Isaïe, pour atténuer l'impression de triomphe qui hantait l'esprit du voyant. Au lieu de dire : « Tressaille de joie, fille de Sion, pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem ! », saint Matthieu, sachant bien que les images grandioses des prophètes valent surtout pour leur portée spirituelle[29], et songeant à l'hostilité sourde qui animait les chefs de la fille de Sion, ne les invite pas à tressaillir d'allégresse, mais écrit seulement : « dites à la fille de Sion », formule plus modeste d'Isaïe[30]. Zacharie disait encore : « Voici que ton roi vient à toi ; il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne, et sur un poulain, petit des ânesses. » Saint Matthieu

retranche encore ce qui est trop glorieux. Il reste seulement que le roi est doux, et monté sur un âne.

C'était donc une entrée messianique à laquelle Jésus se prêtait, lui qui avait toujours refusé de se laisser nommer Messie, si ce n'est en secret, par les plus fidèles. Mais le moment était venu, où il allait confesser devant le Sanhédrin qu'il était bien le Messie. Il admit donc la foule à le saluer comme tel. Il voulut aussi que ce fût dans une pompe si modeste qu'elle ne portât pas ombrage aux Romains, et n'eût rien de tapageur ni de révolutionnaire. On a beaucoup parlé de la noblesse des ânes aux yeux des Orientaux. Un Romain passant à côté sur un cheval bien en main, le casque sur la tête, la lance au poing, aurait souri plutôt de ce cortège grotesque, une mascarade, une caricature de la montée au Capitole.

Jésus cependant agréait ces humbles hommages, lui le roi humble et doux. Ces braves gens faisaient ce qu'ils pouvaient. Les plus favorisés placèrent leurs manteaux sur l'ânon[31] pour servir de selle, d'autres jetaient les leurs sur le chemin. Ils coupaient de la verdure dans les champs et en jonchaient le sol, gardant les branches des palmiers pour les porter à la main. Ils entouraient Jésus, les uns courant en avant, les autres suivant sa monture, et tous criaient : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne qui vient, de notre père David ! Hosanna dans les hauteurs[32]. » Hosanna, c'est-à-dire « Sauve donc ! », était une acclamation consacrée par l'usage dans les processions. On saluait donc le Fils de David, le roi d'Israël, le Messie tant désiré.

Les Pharisiens, impuissants à prévenir et à contenir cette explosion populaire, y trouvaient du moins l'avantage de rendre Jésus responsable du désordre : « Maître, mets tes disciples à la raison ! » Le Maître ne consent pas à démentir ses fidèles. Ils ne font qu'exécuter un dessein de Dieu. « Si ceux-ci se taisent, les pierres crieront[33] ! » Dans cet entraînement général, les récalcitrants échangent entre eux des propos découragés : « Vous voyez que vous ne gagnez rien ! Voilà que le monde marche après lui ! »

Jésus cependant était bien éloigné des sentiments du triomphateur antique. En descendant du Capitole, le vainqueur faisait égorger les rois vaincus. C'est lui qui devait être la victime, et avec lui cette ville de Jérusalem qu'il était venu sauver[34].

Voyant devant lui, dans l'éclat encore récent de leurs grandes pierres blanches, les palais, les remparts, le Temple du Seigneur ruisselant d'or, toute cette sainte Sion où l'attendaient la haine et la perfidie, il pleura[35].

Combien de saints ont pleuré avec lui en relisant ce thrène : « Ah ! si dans ce jour tu avais connu, toi aussi, ce qu'il fallait pour ta paix ! – Mais maintenant cela est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis feront un retranchement contre toi, et ils t'entoureront et te presseront de toute part, et ils te briseront sur le sol, toi et tes enfants demeurant chez toi, et ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su le temps de ta visite. » Monotone cantilène de l'amour méconnu. Toi, et toi, et toujours toi ! Jésus ne cherche pas dans Jérusalem le lieu où il doit mourir. Ses yeux ne s'arrêtent pas à la place du Golgotha. Ce qui oppresse sa pensée, c'est un peuple en fureur, les factions déchaînées, l'union d'un jour dans la rage du désespoir contre un ennemi de sang-froid qui resserre le réseau de ses postes, qui monte à l'assaut ; c'est la plainte des enfants écrasés sous les pierres qui s'écroulent, c'est la torche jetée dans le Temple, et la fin du culte rendu à Dieu dans les sacrés parvis. Aujourd'hui, quand on s'arrête au lieu où Jésus a pleuré, le cœur va tout droit au Calvaire, mais le regard est invinciblement attiré par cette radieuse mosquée d'Omar tranquille dans son enceinte, confiante en sa beauté. Plus encore que jadis l'autel détruit, elle atteste la fin de l'ancienne alliance. Et même si, par impossible, elle était livrée au marteau destructeur des Juifs qui se lamentent contre ses murs, et que leur Temple fût rebâti, ils n'oseraient pas y répandre le sang des victimes, si près du Calvaire où a coulé le sang de Celui qu'ils ont fait immoler. Les bœufs et les agneaux n'ont rien à craindre. L'humanité ne veut plus d'autre sacrifice sanglant que celui de la Croix.

LA MORT DU MESSIE CONDITION DE SA GLOIRE (230)

Jn 12. 20 Or, il y avait [là] quelques Grecs, de ceux qui étaient montés pour adorer pendant la Fête.

21 Ils s'approchèrent donc de Philippe, qui était de Bethsaïde de Galilée, et
lui firent cette demande : « Seigneur, nous voulons voir Jésus. » 22 Philippe
vient et [le] dit à André. André et Philippe viennent et [le] disent à Jésus.

23 Jésus leur répond en disant : « L'heure est venue que doit être glorifié le Fils de l'homme.

24 En vérité, en vérité, je vous [le] dis : si le grain de froment tombé dans la terre ne meurt pas, il demeure seul… ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de

fruit… [25] Celui qui aime son âme, la perd ; et celui qui hait son âme dans ce monde, la gardera pour [la] vie éternelle (cf. § 209). [26] Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive : et là où je suis, mon serviteur sera, lui aussi ; si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. [27] Maintenant mon âme est troublée… Et que dirai-je ?… Père !… sauve-moi de cette heure ? Mais… c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure… [28] Père !… glorifie ton nom. » (cf. § 269.)

Il vint donc une voix du ciel : « Et je [l']ai [déjà] glorifié, et je [le] glorifierai de nouveau. »

[29] La foule donc, qui se tenait là et avait entendu, disait que c'était le tonnerre. D'autres disaient : « Un ange lui a parlé ». [30] Jésus répondit et dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais [c'est] pour vous. [31] Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors ; [32] et moi, quand j'aurai été élevé de terre, je tirerai à moi tous [les hommes]. » – [33] Il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir. (cf. § 277.) – [34] La foule lui répondit donc : « Nous avons appris de la Loi que le Christ demeure à jamais. Et comment dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme "soit élevé" ? Quel est ce "Fils de l'homme" ? » [35] Jésus leur dit donc : « Encore un peu de temps, la lumière est auprès de vous. Marchez tandis que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent pas ; car celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. [36] Tandis que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin d'être des fils de lumière. »

Voici ce que dit Jésus. Et s'éloignant, il se déroba à eux. (Suite, § 244.)

Jésus cependant arriva à Jérusalem et entra dans l'enceinte du Temple. On l'y suivit. Dans les cours extérieures les Gentils pouvaient pénétrer ; seuls les parvis intérieurs leur étaient interdits sous peine de mort[36]. Puis peu à peu l'exaltation du matin tomba. Chacun s'en alla prendre de la nourriture. Quand le soir vint, Jésus était probablement retourné au Temple. On entoura de nouveau, mais avec plus de calme, le héros de cette journée. N'allait-il pas donner quelque mot d'ordre, expliquer ses desseins, indiquer comment il comprenait sa mission ? Il y avait là des Gentils, sympathiques au Judaïsme, déjà attachés au culte du Dieu unique, des prosélytes, qui étaient venus eux aussi pour adorer le Seigneur pendant la fête, en communion de prières, sinon de rites, avec les Juifs. Grâce à Philippe et à

André, tous deux de Bethsaïde de Galilée, à la frontière des Gentils, tous deux portant des noms grecs, ils purent satisfaire leur désir de voir Jésus. C'est ainsi qu'il leur fut donné d'assister à une véritable révélation sur la manière dont Jésus comprenait son rôle.

Le premier mot de Jésus était de nature à exciter les courages. L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié. Il lui plaisait donc de prendre ce titre peu connu de Fils de l'homme, mais c'était bien comme le Messie qu'il marchait à la gloire. Puis aussitôt il se compare à un grain de froment : s'il n'est pas semé, s'il ne meurt pas dans la terre, il ne produit pas de fruit. Faudra-t-il donc qu'il meure ; est-ce avec cette prévision qu'on doit se décider à le suivre ? Oui, car on doit haïr sa vie, c'est-à-dire accepter la mort, si l'on veut acquérir la vie éternelle. Voici donc qu'il renonce à régner dès maintenant, ne songeant plus qu'à la vie de l'au-delà. Et c'est là qu'il convoque ceux qui veulent le suivre, car la vraie manière de le servir, c'est de l'imiter, et ce n'est pas lui qui récompensera ses partisans, c'est son Père, donc aussi dans ce mystérieux monde à venir. L'approche imminente de la mort fait frémir la nature. Jésus avoue que son âme est troublée. Va-t-il cependant demander grâce, dire : Père, sauvez-moi de cette heure ? Non, car c'est par son libre choix qu'il est parvenu à ce moment douloureux, ayant conscience que par là il rendrait gloire à son Père. Donc, ô Père, que votre nom soit ainsi glorifié !

Déjà les miracles de Jésus avaient fait éclater cette gloire du nom divin. Aussi une voix du ciel prononce : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau. » Jésus n'avait pas besoin de cette voix pour connaître la volonté et le décret de son Père ; celui-ci avait parlé pour autoriser son Fils. Mais la parole de Dieu n'est pas comprise par les hommes que selon leurs propres dispositions. Les Juifs connaissaient cette « fille de la voix », qui retentissait dans le ciel. Les meilleurs se dirent : « Un ange lui a parlé. » Comme on était au printemps où la foudre gronde quelquefois[37], d'autres croyaient simplement avoir entendu le tonnerre, que les Hébreux nommaient la voix de Dieu, surpris cependant de cette coïncidence de la voix avec l'appel du Messie à son Père.

Jésus leur expliqua alors ce que signifiait cette voix. Dieu allait juger le monde, non pas avec fracas, dans l'éblouissement du Sinaï, mais dans les hauteurs du ciel, en jetant dehors ce Satan que les Juifs eux-mêmes nommaient le prince du monde. La défaite de Satan, déjà commencée[38], serait consommée lorsque Jésus, élevé de terre, pourrait ainsi tirer à lui tous

les hommes[39]. – Mais où serait-il donc élevé ? L'image était moins obscure pour les Juifs que pour nous, et signifiait aussi bien être élevé sur la croix qu'être élevé en dignité. Après tout ce qu'il avait dit de sa mort, ce devait être l'élévation du supplice. La foule ne s'y méprit pas. Elle n'en fut que plus surprise et hésitante : « Nous avons appris de la Loi » – c'est-à-dire des Écritures sacrées, comprenant les prophètes et les psaumes – « que le Christ demeure à jamais, et comment dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? » Ils voient bien que Jésus a pris pour lui ce titre de Fils de l'homme. Mais qu'entend-il décidément par ce mot ? Ils n'ont pas été habitués à y voir un synonyme de Messie. Tous n'ont pas lu Daniel. Et dans Daniel le Fils de l'homme descend des nuées, ce qui n'est pas le cas. Ils ne savent plus que penser.

Une fois de plus, la foule est interdite à ce pressentiment de souffrances ignominieuses : elle s'étonne de son enthousiasme du matin ; elle se prend à douter du Messie qu'elle vient d'acclamer. Israël était toujours, ainsi qu'au temps d'Osée : « comme le nuage au lever du jour, et comme la rosée matinale[40] ».

La nuit tombait[41]. Les dernières lueurs du couchant éclairaient le sommet du mont des Oliviers et les lointaines montagnes de Moab. Jésus en prit sujet de leur dire : « Encore un peu de temps est auprès de vous la Lumière », cette lumière qu'il était, puisque, selon la prophétie d'Isaïe, le Messie devait être la lumière des nations[42]. Croire à cette lumière, c'était devenir des fils de lumière en discernant le mystérieux dessein de Dieu dans la mort du Messie. Sinon, ils seraient envelop-pés par les ombres grandissantes, marchant sans savoir où ils allaient, dans les ténèbres.

Après ces graves paroles, personne n'usa d'une aimable contrainte pour offrir à Jésus l'hospitalité à Jérusalem ; il se retira et rentra avec ses disciples à Béthanie, sûr d'y être accueilli par des fils de lumière.

JÉSUS PASSE LA NUIT À BÉTHANIE (231)

Mc 11. [11b] Et après avoir tout considéré, comme il était déjà tard, il sortit [de Jérusalem et se rendit] à Béthanie, avec les Douze.

Mt 21. [17] Et les ayant quittés, il sortit de la ville, allant à Béthanie. Et c'est là qu'il passa la nuit.

IV. – LE LUNDI SAINT[43]

Il restait encore à Jésus quatre jours pour éclairer les âmes de bonne volonté, pour faire entendre aux autres qu'il n'ignorait pas leurs embûches, dont les conséquences seraient si funestes pour la nation. Nous voudrions savoir comment ces précieuses journées ont été distribuées. Saint Luc en fixe seulement le thème général : « Pendant le jour, il enseignait dans le Temple ; la nuit, il sortait pour aller camper au mont des Oliviers[44]. » Cette installation de fortune doit s'entendre, soit du jardin de Gethsémani, soit de l'hospitalité qu'il recevait à Béthanie, nommée par saint Matthieu et par saint Marc, et qui dominait en effet la pente orientale du mont des Oliviers.

Saint Matthieu n'a pas non plus distingué les journées. Elles sont indiquées l'une après l'autre dans saint Marc, en lisant son texte de près. Mais il se trouve que toutes les discussions et les discours sont réservés au mardi saint. Il y a sans doute là un groupement un peu factice. Aurions-nous conservé tout ce qui s'est dit ce jour-là, et presque rien des autres jours ? Et peut-être est-ce pour cela que saint Luc s'est abstenu de préciser. C'est avec cette réserve que nous suivons l'ordre suggéré par saint Marc.

Mc 11. 12 Et le lendemain, comme ils sortaient de Béthanie, il eut faim.

13 Et voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il vint [voir] si par hasard il y trouverait quelque chose. Et étant venu près de lui, il n'y trouva que des feuilles, – car ce n'était pas le temps des figues.

14 Et prenant la parole, il lui dit : « Que jamais plus personne ne mange de toi, un fruit ! »

Et ses disciples entendaient.

Mt 21. 18 Revenant de bonne heure vers la ville, il eut faim.

19a Et voyant un figuier sur le chemin, il s'en approcha et n'y trouva

rien que des feuilles.

Et il lui dit : « Que jamais plus aucun fruit ne provienne de toi ! » (19b, § 235.)

TROISIÉME CONCILIABULE POUR PERDRE JÉSUS (233)
Cf. 53, 172, 239

Lc 19. *45-46 = § 28. 47 Et il enseignait chaque jour dans le Temple. Or les grands prêtres et les scribes cherchaient

Mc 11. 15a Et ils viennent à Jérusalem. (15b-17, § 28.)

à le faire périr, ainsi que les premiers du peuple.
48 Et ils ne savaient comment faire ; car tout le peuple était suspendu à sa personne en [l']écoutant.

18 Et cela parvint aux oreilles des grands prêtres et des scribes. Et ils cherchaient comment ils le feraient périr ; car ils avaient peur de lui, parce que toute la foule était ravie de son enseignement.

JÉSUS SORT DE JÉRUSALEM (234)

Mc 11. 19 Et lorsqu'il se fit tard, il sortait en dehors de la ville.

Le jour qui suivit son entrée à Jérusalem, Jésus sortit de bonne heure de Béthanie. Ce qui suivit est fort étrange, surtout avec les détails que donne saint Marc. Il paraît assez clair que les invraisemblances sont voulues, pour mettre dans un relief incontestable le caractère anormal du récit. Non que ce récit ait été inventé. Le fait s'est passé tel qu'il est raconté. Mais il ne faut pas y voir une de ces actions qui ont leur raison d'être en elles-mêmes, selon le cours de la nature ; c'est plutôt un acte symbolique tel que ceux auxquels se livraient les prophètes[45], inexplicables en apparence, précisément dans le but d'attirer l'attention.

Tout d'abord il est étonnant que Jésus, sortant d'une maison amie, éprouve de la faim. Pour la satisfaire, il se dirige vers un figuier. Sur les pentes ensoleillées de Béthanie, il pouvait y avoir des feuilles au début d'avril, mais certainement pas de fruits. Et saint Marc met à l'aise les exégètes en notant exactement : « Car ce n'était pas le temps des figues. » Nous voyons ensuite le Seigneur maudire en quelque sorte le figuier : « Que jamais plus personne ne mange de toi un fruit ! » Si jamais un figuier pouvait être coupable, celui-là n'était sûrement pas en faute. Mais les disciples, qui écoutaient les yeux grands ouverts, aurait dû comprendre que Jésus faisait allusion au temps de sa visite à Jérusalem : il était venu ; on lui avait offert l'illusion d'un accueil décevant, sans le fruit d'un attachement solide, après tant de soins donnés par Dieu à cet arbre d'élection. Cet arbre-là, qui était Israël, était coupable : la mesure était comble ; Dieu n'attendrait plus rien de bon du peuple qu'il avait aimé.

Qu'arriva-t-il au figuier ? Notre curiosité préférerait l'ordre de saint Matthieu qui a tout dit à la fois. Mais la suite historique de saint Marc nous oblige à suspendre notre attention.

Franchissant le col du mont des Oliviers, Jésus arriva de nouveau à Jérusalem. C’est à ce moment que saint Marc place l’expulsion des vendeurs du Temple, qui aurait eu lieu la veille d’après saint Luc et saint Matthieu et que saint Jean a racontée lors du premier pèlerinage de Jésus au temple, quand il inaugura son ministère public. Si l’on admet une seconde expulsion, elle sera mieux placée le lundi que le dimanche, où elle aurait singulièrement surpris les esprits parmi les acclamations joyeuses.Ce petit triomphe de la veille explique suffisamment le mécontentement des chefs de la nation. Les grands prêtres, les docteurs, les principaux du pays, c’est-à-dire le Sanhédrin, étaient dès lors absorbés par la résolution de se débarrasser de Jésus. La faveur populaire pouvait renaître et leur infliger un échec. Leurs conciliabules se succédaient. On eût dit que le Sanhédrin siégeait en permanence jusqu’à ce que cette affaire fût liquidée. Cependant Jésus enseigna sans être inquiété jusqu’au soir. Alors il sortit de la ville et regagna son asile de Béthanie.

V. – MARDI SAINT

LE FIGUIER DESSÉCHÉ. PUISSANCE DE LA FOI (235)

Mc 11. 20 Et en passant, de bonne heure, ils virent le figuier desséché depuis la racine.

21 Et Pierre, se souvenant, lui dit : « Rabbi, vois : le figuier que tu as maudit est desséché. »

22 Et Jésus, répondant, leur dit : « ayez foi en Dieu. 23 En vérité, je vous dis que celui qui dirait à cette montagne : “Lève-toi et jette-toi dans la mer”, et qui n’hésiterait pas dans son cœur, mais croirait que ce qu’il dit arrive, cela lui arrivera (cf. Lc 17, 6, § 127). 24 C’est pourquoi je vous dis : tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l’avez obtenu, et cela vous arrivera. 25 Et quand vous êtes debout pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu’un remettez[-le lui], afin que votre Père qui est dans les cieux, vous remette aussi vos fautes. » (cf. Mt 6, 14-15, § 160.) (26 Si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. = Mt 6, 15).

Mt 21. 19b Et le figuier fut desséché soudain.

20 Et en le constatant, les disciples s’étonnèrent, disant : « Comment le figuier a-t-il été desséché soudain ? »

21 Or Jésus, répondant, leur dit : « En vérité,

je vous [le] dis : si vous avez la foi et si vous n’hésitez pas, vous ne ferez pas seulement comme pour le figuier ; mais, quand bien même vous diriez à cette montagne : “Lève-toi et jette-toi dans la mer”, cela sera (cf. 17, 20b, § 127). 22 Et tout ce que vous demanderez avec foi

dans la prière, vous l'obtiendrez. »

Le lendemain, de bonne heure, Jésus passa naturellement par le même chemin que la veille et les disciples constatèrent que le figuier était desséché jusqu'à la racine. Pierre provoque une explication : « Rabbi, vois ! le figuier que tu as maudit est desséché ! »

N'avaient-ils pas saisi le symbolisme de l'acte de leur Maître ? Songeaientils avec effroi au sort qui menaçait Jérusalem ? Dans ce seul cas il avait fait un miracle qui ne découlât pas de sa bonté ! Il ne lui plaît pas d'insister sur le présage sinistre qu'on verrait se réaliser plus tard. La leçon qu'ils doivent retenir, c'est le pouvoir qu'eux-mêmes pourront exercer par la foi et par la prière. Et leur montrant le sommet du mont des Oliviers, qui domine la mer Morte de sa masse imposante, il leur dit : « Ayez foi en Dieu. En vérité, je vous dis que celui qui dirait à cette montagne : Lève-toi et jette-toi dans la mer, et qui, n'hésitant pas dans son cœur, croirait que ce qu'il dit arrive, cela lui arrivera[46]. »

Est-il nécessaire de souligner ce que cette expression a de théorique, et quel soin les vrais disciples du crucifié ont toujours eu d'éviter même l'apparence de l'ostentation ? Les autres s'efforceraient en vain de faire des prodiges éclatants. Les Apôtres avaient surtout besoin d'être encouragés. Leur foi allait être mise à rude épreuve : le Maître s'applique à la fortifier en leur promettant qu'ils pourront faire des miracles. Dans le discours après la Cène de saint Jean on trouve la même assurance de miracles plus grands que les siens, avec une invitation pressante à la prière[47]. Le mot d'ordre de ces derniers jours est donc, confiance dans la prière.

DE QUI JÉSUS TIENT-IL SON AUTORITÉ ? (236)

Lc 20. 1 Et il arriva, un jour qu'il enseignait le peuple dans le Temple et annonçait la Bonne Nouvelle, que les grands prêtres et les scribes survinrent avec les anciens, 2

et dirent, en s'adressant à lui : « Dis-nous par quelle

Mc 11. 27 Et ils se rendent de nouveau à Jérusalem.

Et comme il se promène dans le Temple, les grands prêtres et les scribes et les anciens viennent devant lui

28 et lui disaient : « Par quelle autorité fais-tu cela ? ou [plus précisément] qui t'a donné cette

Mt 21. 23 Et quand il fut entré dans le Temple, les grands prêtres et les anciens du peuple s'approchèrent de lui pendant qu'il enseignait, en lui disant : « Par quelle autorité, fais-tu cela ? et qui t'a donné cette autorité ?

autorité tu fais cela, ou quel est celui qui t’a donné cette autorité. »

3 Il leur répondit : « Je vous ferai, moi aussi, une question.

Et dites-moi, 4 le baptême de Jean, était-il du Ciel ou des hommes ? »

5 Or ils firent entre eux ce raisonnement : « Si nous disons : Du Ciel, il dira : Pourquoi donc n’avez-vous pas cru en lui ? 6 Mais si nous disons : Des hommes, le peuple entier nous lapidera, car il est convaincu que Jean était un prophète. »

7 Et ils répondirent qu’ils ne savaient d’où [était le baptême en question]. 8 Et Jésus leur dit : « Moi non plus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais cela. »

autorité pour que tu fasses cela ? »

29 Or Jésus leur dit : « Je ne vous poserai qu’une question. Répondez-moi et je vous dirai

par quelle autorité je fais cela. 30 Le baptême de Jean, était-il du Ciel ou des hommes ? Répondez-moi. »

31 Et ils calculaient entre eux, disant : « Si nous disons : Du Ciel, il dira : Pourquoi donc n’avez-vous pas cru en lui ? 32 Mais au contraire, si nous disions : Des hommes. » [Ils n’osaient pas parce qu’] ils craignaient la foule ; car tous tenaient que Jean avait été réellement un prophète.

33 Et répondant à Jésus, ils disent : « Nous ne savons pas. » Et Jésus leur dit : « Moi non plus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais cela. »

24 Or Jésus, leur répondant, leur dit : « Je vous ferai, moi aussi, une question ; si vous m’y répondez, je vous dirai, moi aussi, par quelle autorité je fais cela. 25 Le baptême de Jean, d’où venait-il ? Du Ciel ou des hommes ? »

Eux calculaient en euxmêmes, [se] disant : « Si nous disons : Du Ciel, il nous dira : Pourquoi donc n’avez-vous pas cru en lui ? 26 Mais si nous disons : Des hommes, nous avons à craindre la foule, car tous tiennent Jean pour un prophète. »

27 Et répondant à Jésus, ils dirent : « Nous ne savons pas. » Il leur dit, lui aussi : « Moi non plus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais cela. »

Dans leur conciliabule de la veille, les principaux du Sanhédrin n’avaient pas abouti à mettre sur pied une accusation bien fondée contre Jésus. Il restait à s’efforcer de le compromettre auprès du peuple. C’est ce qu’ils essayèrent de faire en lui posant des questions embarrassantes[48]. Depuis deux jours, il se conduisait dans le Temple en vainqueur. En ce moment même il se promenait entouré d’un groupe nombreux, prêchant sa doctrine et peut-être excitant à quelque coup de main. Quelques-uns des grands prêtres, des docteurs et des anciens lui demandèrent à brûle-pourpoint : « Par quelle autorité fais-tu cela ? Qui t’a donné cette autorité

pour que tu agisses de la sorte ? » On eût dit vraiment qu'ils le tenaient déjà à leur barre, lui comme accusé, eux comme juges, et que le président du Sanhédrin commençait l'interrogatoire. Or Jésus était encore libre, assuré de la fidélité des siens, et il lui plut d'associer le peuple à sa cause, en laissant voir qu'il partageait son admiration pour Jean le Baptiste. Il répondit donc, mais, selon un usage assez fréquent chez les docteurs, en posant lui-même une question, comme pour chercher un terrain d'accord. Si l'on s'entendait sur ce premier point, on verrait ensuite à projeter sa lumière par analogie sur celui qui restait dans l'ombre : « Je ne vous poserai qu'une question. Répondez-moi et je vous dirai par quelle autorité j'agis. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? » Et comme ses adversaires se taisaient, manifestement décontenancés, Jésus insiste : « Répondez-moi ! » – Qu'auraient-ils répondu ? Que ce baptême venait du ciel ? Mais la réplique était prête : « Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui ? » Il leur seyait bien vraiment de s'enquérir sur la mission des prophètes, si c'était pour ne pas les croire quand ils parlaient au nom de Dieu ! Selon leur cœur, ils auraient répondu : « Des hommes. » Mais Jean, surtout depuis son martyre, avait l'auréole des grands prophètes dressés à la façon d'Élie contre les rois infidèles ; le peuple gardait pieusement son souvenir, et il n'eût pas été prudent, surtout en ce moment, de braver sa colère. Affectant un air dégagé, comme si la question n'était pas pertinente, ils répondirent : « Nous ne savons pas. » Or Jésus les avait prévenus ; il tint parole : « Moi non plus je ne vous dis pas par quelle autorité j'agis. » Ainsi il refusait de se laisser prendre dans leur piège, et du même coup guidait le bon sens populaire. Il avait soudé sa cause à celle de Jean, que le peuple tenait pour un prophète. Et cependant les chefs de la nation s'obstinaient à le méconnaître ! De quel droit prétendaient-ils encore barrer la route à Jésus, surtout si c'était lui dont Jean avait annoncé la venue[49] ?

PARABOLE DES DEUX FILS (237) [50]

Mt 21. 28 « Mais que vous en semble ?

Un homme avait deux enfants.

Et allant trouver le premier, il lui dit : "[Mon] enfant, va aujourd'hui travailler à la vigne."

29 Il répondit : “Je ne veux pas.” Après, il se repentit. Et il y alla. [30] Allant
trouver le second, il lui dit la même chose. Celui-ci répondit : “Moi ? [oh !
oui] Seigneur.” Et il n’y alla pas.
[31] Lequel des deux a fait la volonté de son père ? »
Ils disent : « Le premier ».
Jésus leur dit : « En vérité, je vous dis que les publicains et les courtisanes
vous précèdent dans le Royaume de Dieu. [32] Car Jean est venu à vous dans
la voie de la justice et vous n’avez pas cru en lui, tandis que les publicains
et les courtisanes ont cru en lui ; ce que voyant, vous n’avez pas même
voulu plus tard vous repentir et croire en lui. » (cf. Lc 7, 29-30, § 79.)

Les mandataires officiels, assez confus, et ne jugeant pas de leur dignité de figurer parmi les auditeurs pour recevoir des leçons, auraient bien boulu s’esquiver ; quelques-uns sans doute y réussirent, mais Jésus prit à partie les Pharisiens et les docteurs[51], plus acharnés à la dispute, et les invita à réfléchir sur l’indo-cilité envers Dieu qui les avait égarés à l’égard de Jean et qui continuait à les aveugler, eux les docteurs, tandis que d’autres, même des pécheurs, se montraient plus obéissants.

Grâce à une parabole, il les fait juges du cas, se réservant de leur appliquer leur propre décision.

Un homme avait deux fils[52]. Il dit à l’un d’eux : « Mon enfant, va aujourd’hui travailler à la vigne. » Il répondit : « Je ne veux pas. » Puis il se repentit et y alla. Ne sachant rien de ce revirement, ou simplement parce qu’il fallait deux travail-leurs pour la vigne, le père dit à son autre fils de se mettre aussi à l’ouvrage. Autant le premier avait été grossier, autant le second affecte de déférence : « J’y suis, Seigneur. » Et il n’y alla pas. « Lequel des deux », demande Jésus, « a fait la volonté de son père ? » Il fallait bien répondre « Le premier. » Or que se passait-il en ce moment même ? Les publicains et les courtisanes, d’abord en révolte contre la loi de Dieu, faisaient pénitence, et entraient dans le royaume de Dieu, dont Jésus établissait les assises. Eux, les Pharisiens, avaient toujours exprimé bien haut leur résolution de faire la volonté du Seigneur, de pratiquer la justice, toute la justice de la Loi. Quand Dieu a manifesté son dessein, qu’ont-ils fait ? Jésus ne se met pas d’abord en scène. Peut-être lui objecterait-on qu’il prêche une justice supérieure à la justice légale, risquant ainsi de compromettre l’équilibre de la législation. Mais Jean Baptiste ! Ce Jean

dont ils n'ont pas voulu confesser qu'il avait mission du ciel, Jean était venu, lui, dans la stricte voie de la justice, vivant avec l'austérité d'Élie, mourant pour un article de la Loi de Moïse. – Et cependant ils l'ont dédaigné, tandis que les publicains et les courtisanes ont cru en lui ; ce que voyant, ils n'ont pas même voulu plus tard recourir à la pénitence. Et maintenant encore, ils viennent de lui refuser leur suffrage, tant ils sont inflexibles dans leur parti pris, l'âme fermée aux signes donnés par leur Seigneur ! Encore Jean n'était qu'un prophète envoyé de Dieu, le dernier, le plus grand : il n'était pas le Fils.

LA PARABOLE DES VIGNERONS HOMICIDES (238-239)

Lc 20. 9 Et il se mit à dire au peuple cette parabole : « Un homme planta une vigne.	Mc 12. 1 Et il se mit à leur parler en paraboles : « Un homme planta une vigne, et l'entoura d'un [mur de] clôture, et creusa un pressoir et bâtit une tour.	Mt 21. 33 « Écoutez une autre parabole : Il y avait un homme chef de famille, lequel planta une vigne, et l'entoura d'un [mur de] clôture, et y creusa un pressoir et bâtit une tour.
Et il la confia à des vignerons et partit pour l'étranger, durant assez longtemps.	Et il la confia à des vignerons et partit pour l'étranger.	Et il la confia à des vignerons et partit pour l'étranger.
10 Et en temps voulu, il envoya vers les vignerons un serviteur, afin qu'ils lui donnassent [une part] du fruit de la vigne.	2 Et au temps voulu, il envoya vers les vignerons un serviteur, pour qu'il reçût des vignerons [une part] des fruits de la vigne.	34 Or, lorsqu'approcha le temps des fruits, il envoya ses serviteurs vers les vignerons pour prendre ses fruits.
Mais, [l']ayant battu les vignerons le renvoyèrent les mains vides.	3 Et s'étant saisis de lui, ils le battirent et le renvoyèrent les mains vides.	35 Et les vignerons s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, lapidèrent celui-là.
11 Et il continua [et] envoya un autre serviteur.	4 Et derechef, il envoya vers eux un autre serviteur.	36 Derechef, il envoya d'autres serviteurs plus nombreux que les premiers.
Mais eux, ayant battu et traité indignement celui-là aussi, [le] renvoyèrent les mains vides.		Et ils agirent envers eux de la même façon.
		37 Enfin il leur envoya son fils, [en se] disant : "Ils respecteront mon fils."

12 Et il continua [et en] envoya un troisième. Mais eux, [l’ayant] blessé, jetèrent dehors celui-là aussi.

13 Le maître de la vigne [se] dit : “Que ferai-je ? J’enverrai mon fils bien-aimé : peut-être le respecteront-ils.”

14 Mais, en le voyant, les vignerons délibérèrent entre eux, disant : “C’est l’héritier, tuons-le, afin que l’héritage soit à nous.”

15 Et l’ayant jeté hors de la vigne, ils [le] tuèrent…

Que leur fera donc le maître de la vigne ?… »

16 " Il viendra, et fera périr les Vignerons et donnera la Vigne à d’autres. "

Ce qu’ayant entendu [et compris], ils dirent : « À Dieu ne plaise ! »

17 Mais lui, fixant le regard sur eux, [leur] dit : « Que signifie donc ce qui est écrit :

“ La pierre qu’ont rejetée ceux qui bâtissaient, est devenue le faîte de l’angle.”

18 Quiconque tombera sur cette pierre, sera brisé ; et celui sur qui elle

Et celui-là, ils le frappèrent à la tête et le traitèrent indignement.

5 Et il en envoya un autre. Et celui-là, ils le tuèrent.

Et [ils en maltraitèrent encore] beaucoup d’autres, battant les uns, tuant les autres.

6 Il lui restait encore quelqu’un : … un fils bien-aimé. Il l’envoya vers eux le dernier, [en se] disant : “Ils respecteront mon fils.”

7 Mais ces vignerons-là se dirent entre eux : “C’est l’héri-tier. Venez, tuons-le, et l’héritage sera à nous.”

8 Et s’étant saisis [de lui], ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne…

9 Que fera [donc] le maître de la vigne ?… »

“Il viendra, et fera périr les vignerons et donnera la vigne à d’autres.”

10 « N’avez-vous pas seulement lu cette Écriture :

“ La pierre qu’ont rejetée ceux qui bâtissaient, est devenue le faîte de l’angle ;

11 c’est l’œuvre du Seigneur, et elle est admirable à nos yeux.” »

38 Mais les vignerons voyant le fils, se dirent en eux-mêmes : “C’est l’héritier. Venez, tuons-le, et nous aurons son héritage.”

39 Et s’étant saisis de lui, ils [le] jetèrent hors de la vigne et le tuèrent…

40 Lors donc que viendra le maître de la vigne, que ferat-il à ces vignerons ?… »

41 Ils lui disent : « Il fera périr ces méchants de male mort. Et il remettra la vigne à d’autres vignerons, qui lui donneront les fruits en leur temps. »

42 Jésus leur dit : « N’avezvous jamais lu dans les Écritures :

“ La pierre qu’ont rejetée ceux qui bâtissaient,

est devenue le faîte de l’angle ;

c’est l’œuvre du Seigneur, et elle est admirable à nos yeux.”

43 C’est pourquoi, je vous [le] dis, le Règne de Dieu vous sera enlevé et sera donné à une nation qui en fera les fruits. (44 Et celui qui tombera sur cette pierre sera brisé ; et celui sur qui elle tombera, sera réduit en miettes.) »

tombera, sera réduit en miettes. »		

QUATRIÉME TENTATIVE POUR PERDRE JÉSUS (239)
(Cf. 53, 172, 233)

Lc 20. 19 Et les scribes et les grands prêtres cherchèrent à mettre les mains sur lui à ce moment même. Ils craignirent le peuple. Ils avaient compris, en effet, qu'il avait dit cette parabole pour eux.	Mc 12. 12 Et ils cherchaient à s'emparer de lui. Mais ils craignirent la foule. Ils avaient compris en effet, qu'il avait dit la parabole pour eux. Et le laissant, ils s'en allèrent. (cf. Mt 22, 22, au § 240.)	Mt 21. 45 Et en entendant ses paraboles, les grands prêtres et les Pharisiens avaient compris qu'il parlait d'eux. 46 Cherchant à s'emparer de lui, ils craignirent les foules, parce qu'elles le tenaient pour un prophète. (Suite, § 191.)

Le point qui touchait Jean était éclairci à la confusion des Sanhédrites, obstinés dans leur hostilité, Jésus attire hardiment leurs regards sur sa personne, car c'est de leur attitude envers lui-même que dépend le salut ou la ruine de la nation.

C'est encore une parabole[53] qui amènera les esprits au point voulu, d'autant plus aisément qu'elle a quelques-uns des caractères de l'allégorie : le maître de la vigne, c'est Dieu, la vigne c'est le pays d'Israël, les serviteurs sont les prophètes, les mauvais vignerons sont les chefs du peuple, récalcitrants et infidèles, le fils, c'est Jésus lui-même, Fils de Dieu. Les personnages évoluent dans un cadre palestinien, avec des sentiments de terroir dont il ne convient pas de presser les détails pour en tirer un sens symbolique.

Dès le début, nous sommes transportés sur ces collines pierreuses où la vigne croît si facilement. Chacun a enclos la sienne d'un mur de pierres sèches, a creusé dans le roc un bassin pour recevoir le jus de la vigne, exprimé par un pressoir rustique fixé à deux poutrelles ; il a bâti aussi très sommairement une tour ronde surmontée d'une terrasse : sous un toit de branchages il y passera la nuit au temps où le raison mûrit, afin d'écarter les

maraudeurs et les chacals. Un célèbre chapitre d'Isaïe se présente à la mémoire des doctes et même des simples :

Mon ami possédait une vigne
sur un coteau fertile.
Il la bêcha, il la sarcla ;
il y planta des ceps choisis.
Il construisit une tour au milieu,
il y creusa même un pressoir…
La vigne de Iahvé des armées,
c'est la maison d'Israël[54]

Dans la parabole de Jésus, ce sont les vignerons qui représentent les Israélites, et par suite il n'est fait aucune allusion à la qualité des produits qui dépendait du sol. Quand le propriétaire qui s'est absenté – qu'on se figure Dieu dans les hauteurs du ciel –, envoie un serviteur pour toucher sa part de la récolte, les vignerons le battent et le renvoient les mains vides. Un autre serviteur est frappé à la tête et outragé. Un troisième est mis à mort ; puis d'autres encore sont battus et tués. Les vignerons prenaient-ils donc à tâche d'exaspérer le maître de la vigne ? Lui cependant ne désespère pas de toucher leur cœur. Il lui restait encore quelqu'un à envoyer, un fils bien-aimé, autant dire un fils unique. Il l'envoya le dernier, se disant : « Ils respecteront mon fils. » Il les connaissait bien mal ! Car cette bonté ne fait qu'exciter leur convoitise. Ils s'étaient approprié les revenus : maintenant, s'ils tuent l'héritier, ils deviendront maîtres du sol. Ils le saisissent, le tuent et le jettent hors de la vigne. Dans leur pensée, le maître, dépourvu de tout appui, ne pourra intenter aucune revendication utile. Leur aveuglement est total ; on ne voit pas que les chefs des Juifs aient eu la prétention d'exclure Dieu de son domaine, et l'on ne saurait imaginer non plus que Dieu ignorât le fond du cœur de ses créatures. Ce sont là des traits nécessaires à l'acheminement de la parabole, et qui n'ont rien d'allégorique. Tout au plus, songeant que la vigne est Jérusalem, un rédacteur a-t-il été amené à écrire que le fils unique avait été tué à l'extérieur de la vigne, comme ont dit saint Luc et saint Matthieu. En réalité, le maître n'était pas réduit à l'impuissance : « Il viendra et fera périr les vignerons et donnera la vigne à d'autres. » C'était assez clair, tellement clair que les plus pénétrants, au lieu d'applaudir à la justice de cette sentence, laissèrent échapper un « À Dieu ne plaise[55] », qui trahissait leurs appréhensions.

Eux, les exploiteurs responsables de la vigne, dont les pères avaient maltraité et immolé les envoyés de Dieu, déjà résolus dans leur cœur à mettre à mort ce dernier envoyé qui se disait son Fils, étaient-ils donc menacés de périr dans la tourmente qui livrerait leur pays au pouvoir absolu des Romains ? Ou bien Dieu choisirait-il pour sa vigne d'autres ouvriers plus fidèles qui lui en remettraient les fruits ? Jésus ne leur laissa pas le temps de poursuivre leurs conjectures.

L'horizon symbolique se transforme. C'est toujours Isaïe[56] maintenant commenté par un psalmiste[57] qui fournit l'image ; elle s'imposait à la mémoire à la vue des admirables couronnements du Temple : « N'avez-vous pas lu cette Écriture ?

La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient,
est devenue le faîte de l'angle. »

En rejetant avec mépris cette pierre angulaire, les infortunés bâtisseurs préparaient leur ruine : « Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé ; et celui sur qui elle tombera sera réduit en miettes. »

Tel est l'avertissement mémorable que Jésus donna à ceux qui s'opiniâtraient à ne pas reconnaître sa mission et ses droits. Les détails sont si nettement palestiniens, l'enseignement au moyen d'une parabole si ordinaire au Maître, et celle-là si bien attestée par l'accord des trois premiers évangélistes, qu'on a essayé en vain de s'attaquer à un texte déplaisant, si rapproché par son contenu de la doctrine du quatrième évangile. On n'a guère allégué que le caractère allégorique de la comparaison, comme si nous avions le droit de parquer l'esprit si libre de Jésus – et il faudrait ajouter, les usages des Sémites –, dans le genre des paraboles démonstratives d'Aristote ! Plus d'une fois déjà nous avons vu des traits symboliques mêlés à ceux qui n'ont de raison d'être que pour compléter un tableau selon le cours ordinaire des choses. Faire cette objection sans portée, c'est reconnaître la clarté des symboles. Les serviteurs de la parabole étaient évidemment tous ceux qui avaient été envoyés par Dieu à son peuple, rien n'empêche de placer Moïse à leur tête. Après cette longue série se place le dernier espoir de Dieu, son fils bien-aimé, évidemment son seul fils, et ce fils est Jésus, aussi élevé au-dessus de Moïse que le fils est au-dessus du serviteur, dira l'épître aux Hébreux[58]. C'est la mise à mort de ce fils qui sera le crime suprême, après lequel

viendra le définitif châtiment. Si Jésus ne dit pas expressément comme dans saint Jean qu'il est un avec son Père[59], il revendique cependant dans un rang unique la qualité de Fils de Dieu. Ses ennemis ont compris qu'ils étaient eux-mêmes ces vignerons homicides, et loin de désavouer leur intention criminelle, ils souhaiteraient de l'anéantir sur-le-champ, en se saisissant de Jésus : on dirait même qu'ils ont esquissé quelques gestes menaçants[60]. Mais l'attitude de la foule leur impose de revenir à la tactique qu'ils avaient arrêtée : chercher un prétexte. Jésus venait de leur en fournir un en se disant Fils de Dieu, si bien qu'ils s'étaient sentis en droit de procéder à une exécution sommaire, comme lorsqu'à la fête de la Dédicace, il s'était dit Fils de Dieu[61]. Le coup étant manqué, il fallait recourir aux voies légales et compromettre Jésus auprès de l'autorité romaine.

LA QUESTION DU TRIBUT (240)

Lc 20. 20 Et s'étant mis en observation, ils envoyèrent des hommes apostés, qui se posaient en justes, afin de le prendre en défaut sur une parole, pour le livrer au pouvoir et à l'autorité du gouverneur.

21 Et ils l'interrogèrent, disant : « Maître, nous savons que tu parles et enseignes avec droiture, et que tu ne fais pas acception de personne, mais que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. 22 Nous est-il permis ou non de payer le tribut à César ? »

23 Or, ayant considéré leur fourberie, il leur dit : « 24 Montrez-moi un denier.

De qui a-t-il effigie et inscription ? »

Mc 12. 13 Et ils envoient vers lui quelques-uns des Pharisiens et des Hérodiens, pour le prendre au piège d'une question.

14 Et [ceux-ci] étant venus lui disent :

« Maître, nous savons que tu es sincère, et que tu ne tiens compte de qui que ce soit ; car tu ne fais pas acception de personne, mais tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. Est-il permis de payer le tribut à César ou non ? devons-nous payer ou ne pas payer ? »

15 Mais lui, pénétrant leur feinte, leur dit : « Pourquoi me mettez-vous à l'épreuve ? Apportez-moi un denier, pour que je voie. »

Mt 22. 15 Alors, les Pharisiens s'étant retirés tinrent conseil pour le prendre au piège de leurs questions.

16 Et ils lui envoient leurs disciples, avec les Hérodiens, [qui lui] disent : « Maître, nous savons que tu es sincère, et que tu enseignes en [toute] vérité la voie de Dieu, et que tu ne tiens compte de qui que ce soit ; car tu ne fais pas acception de personne. 17 Dis-nous donc ce qu'il t'[en] semble : est-il permis de payer le tribut à César, [oui] ou non ? »

18 Or Jésus, ayant pénétré leur malice, dit : « Pourquoi me mettez-vous à l'épreuve, hypocrites ? Montrez-moi la monnaie du tribut. »

19 Eux lui présentèrent un denier.

20 Et il leur dit : « De qui [est] cette effigie ? et l'inscription ? »

Ils disent : « De César. »

21 Alors, il leur dit : « Rendez donc ce qui est à César, à César ; et

Ils dirent : « De César. »

25 Il dit devant eux : « Or donc, rendez ce qui et à César, à César ; et ce qui est à Dieu, à Dieu. »

26 Et ils ne purent prendre en défaut cette parole, en présence du peuple ; mais, saisis d'admiration pour sa réponse, ils gardèrent le silence.

16 Et ceux-ci apportèrent [un denier].

Et il leur dit : « De qui [est] cette effigie ? et l'inscription ? »

Et ils lui dirent : « De César. »

17 Alors Jésus leur dit : « Ce qui est à César, rendez-le à César ; ce qui est à Dieu, [rendez-le] à Dieu. »

Et ils étaient émerveillés à son endroit.

ce qui est à Dieu, à Dieu. »

22 Ayant entendu, ils furent émerveillés.

Et le laissant, ils s'en allèrent. (cf. Mc 12, 12, au § 239.)

Sans perdre de temps, les Sanhédrites, qui ne veulent plus paraître, envoient des hommes apostés. Ceux-ci se présentent comme bien décidés à n'agir que selon leur conscience, quelles que soient les conséquences, désireux cependant de fixer leur scrupules sur un point très grave. En fait, c'étaient des Pharisiens, et des partisans ou des amis d'Hérode Antipas, venu à Jérusalem pour la fête de Pâque. Ses rapports personnels avec le procurateur Ponce Pilate étaient très froids, cependant quelques-uns de ses sujets avaient des relations d'opportunisme avec les Pharisiens, sur le terrain commun des observances religieuses et du sentiment national. D'ailleurs, ni les Pharisiens, ni les Hérodiens ne faisaient au pouvoir romain une opposition ouverte. Leur loyalisme ambigu, à la fois juif et romain, les accréditerait auprès de Pilate s'ils venaient d'eux-mêmes lui dénoncer un homme de leur sang comme étant en révolte ouverte avec son autorité. Ce sera leur attitude à la Passion, et ils réussiront alors à réparer l'échec d'une première tentative.

Ils prient donc Jésus de résoudre un cas de conscience angoissant. Ils n'entreprennent pas de le flatter maladroitement en célébrant sa compétence ; le piège qu'ils lui tendent est digne d'un homme d'honneur. Ils font appel à sa sincérité, sa franchise bien connue, à la droiture qui l'empêche de ménager, contre le droit, des personnes puissantes, enfin à son zèle pour enseigner la voie de Dieu selon la vérité. Comment se dérober à des lacets posés d'une main légère, et qui étreignent si doucement ? D'autant que le ressort du piège se déclenche brusquement : « Est-il permis de payer le tribut à César ou non ? devons-nous payer ou ne pas payer ? » Plus de vingt ans auparavant, la question s'était posée, brûlante, après la

mort d'Archélaüs, au moment de l'annexion à l'empire. Judas le Galiléen l'avait tranchée au nom des droits de Dieu. Obéir à des étrangers, c'était renoncer à l'obéissance due à Dieu, le seul véritable souverain d'Israël. Et il avait appelé les plus zélés à une révolte impuissante et durement châtiée. Qu'allait-il dire à Jésus ? Refuser le tribut, c'eût été sinon une révolte, du moins une insubordination grave, présage d'une révolution. Ordonner de le payer, c'était renoncer aux plus chères espérances d'Israël, et, de la part de Jésus, dépouiller publiquement ce person-nage du Messie qui faisait tressaillir le peuple. Il serait facile après de lui régler son compte.

L'une ou l'autre réponse était mortelle. Mais lui, pénétrant leur feinte – car leur conscience était très tranquille quand ils acquittaient la taxe en paisibles hommes d'étude, ou en amis du gouvernement –, voulut bien entrer dans leur jeu : « Apportez-moi un denier, pour que je voie. » N'avait-il donc jamais mis dans sa ceinture une de ces pièces d'argent ? Rome permettait encore aux princes juifs de battre de la monnaie de bronze, mais, dès le temps d'Hérode, le monnayage des métaux précieux lui était réservé. La Judée reconnaissait ainsi qu'elle avait perdu son indépendance.

Le denier apporté, Jésus demande : « De qui est cette effigie ? Et l'inscription ? » L'effigie était probablement celle de Tibère, et l'inscription donnait ses titres courants au « fils du divin Auguste ». Quel qu'il fût, l'empereur était toujours César. Ils répondirent donc : « de César ». Alors Jésus : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Et ils furent émerveillés.

Les plus beaux génies ont fait écho à cette admiration. Parler d'un trait d'esprit serait rabaisser une parole profonde, réglant d'un mot et définitivement une situation qui passe souvent pour tellement enchevêtrée ! Pour les Juifs elle se résumait ainsi : peut-on, sans être infidèle à Dieu, reconnaître un pouvoir de fait, en lui versant l'impôt qu'il exige pour le maintien de la paix publique ? Jésus a répondu affirmativement. Combien la réponse est plus aisée, si le pouvoir est reconnu comme légitime par la majorité des gens de bien ! Mais s'il est permis de rendre cet hommage à un pouvoir humain, combien plus est-on obligé de rendre ses devoirs à Dieu, Maître suprême ! En disant : rendez à César ce qui est à César, Jésus a donné plus qu'une permission, il a tracé la règle à suivre. Son disciple doit se soumettre à l'ordre établi, et saint Paul en donnera la raison profonde, c'est que le pouvoir vient de Dieu.

Mais il n'a pas voulu distinguer deux domaines, comme si chaque nation avait deux chefs, un César quelconque et Dieu, sur le même pied, de telle sorte qu'on ne pût jamais, au nom de Dieu, résister à des ordres impies et tyranniques. Qui parlera au nom de Dieu ? Assurément le Fils de Dieu aurait eu le droit de le faire. Or il avait désigné, pour être le fondement de son Église, son disciple Pierre, et l'Église a reconnu en ses successeurs ce droit souverain. Comme Jésus, le pape ne cesse de dire aux fidèles : Rendez à César ce qui est à César. Il conseille l'obéissance, il ne se mêle pas au gouvernement temporel des états. Mais il faut quelquefois pour que soit rendu à Dieu ce qui est à Dieu, que le pouvoir politique soit averti par une autorité supérieure de ne pas franchir ses propres limites.

Ainsi Jésus affirmait aux plus sourds qu'il n'était point un Messie politique et belliqueux. Mais si l'amour de la patrie est une passion légitime, noble et généreuse, élevant l'âme jusqu'au sacrifice de la vie, si Jésus a éprouvé ce sentiment, comme le prouve sa tendresse pour sa Galilée et pour Jérusalem, pourquoi n'a-t-il pas au moins délivré son pays du joug des Romains ? – Notons d'abord que ce joug laissait aux Juifs une certaine autonomie qui leur permettait de s'appliquer à eux-mêmes leur loi civile et de pratiquer leur culte religieux. La part de Dieu était intangible. Le sacerdoce se prêtait volontiers à cette sorte de protectorat qui défendait efficacement les petites gens contre les exactions et le péril des guerres civiles. Les Pharisiens eux-mêmes, à la mort d'Hérode, avaient prié Auguste de les délivrer de la monarchie et des pouvoirs semblables, pour les rattacher à la Syrie, sous l'autorité de ses gouverneurs[62]. Mais tout cela relève de cette politique dont Jésus ne voulait pas se mêler. S'il ne voulut pas prendre parti, c'est qu'il était investi d'une mission pour l'humanité tout entière ; il apportait le salut spirituel. Cela est d'un autre ordre, disait Pascal, et les deux ordres ne devaient pas être confondus. D'ailleurs savons-nous ce qu'aurait fait la Providence, si les Juifs n'avaient rejeté le don du Dieu fidèle à ses promesses ? Même après sa révolte, Israël a su se faire dans l'empire une situation privilégiée. Lorsque le christianisme eut vaincu, il fut souvent un objet d'opprobre, parce qu'il se refusa toujours à rétracter ce qui, de toute façon, fut le meurtre d'un innocent inoffensif. Mais s'il avait cru en Jésus ! La loi nouvelle sortant d'une Sion renouvelée, quelle gloire pour les fils d'Abraham, devenus les prémices des enfants de Dieu ! Quel accomplissement littéral et splendide des prophéties, quand le christianisme vainqueur les aurait mis au sommet des choses ! Plus que

l'indépendance, la domination spirituelle ! Il fallait seulement prendre patience, et puisque le Messie avait marqué la voie à suivre, endurer s'il le fallait les supplices des martyrs et non se faire les pourvoyeurs des bourreaux… Mais les desseins de Dieu sont insondables. Cette incrédulité des Juifs, si résolument volontaire, était le moyen dont Dieu allait se servir pour glorifier son Christ.

JÉSUS DÉFEND LA RÉSURRECTION CONTRE LES SADDUCÉENS (241)

Lc 20. 27 Quelques-uns des Sadducéens – qui disent qu'il n'y a pas de résurrection – s'approchant [de lui] l'inter-rogèrent, 28 disant : « Maître, Moïse nous a prescrit que si le frère de quelqu'un meurt, ayant une femme, et qu'il soit sans enfant, son frère prenne sa femme et suscite une postérité à son frère [défunt].

29 Il y avait donc sept frères. Et le premier, ayant pris femme, mourut sans enfant. 30 Et le deuxième, 31 et le troisième la prirent. Et de même, [tous] les sept. Et ils ne laissèrent pas d'enfants et moururent.

32 Enfin, la femme mourut aussi.

33 La femme donc, à la résurrection, de qui sera-t-elle [la] femme ? Car les sept l'ont eue pour femme. »

34 Et Jésus leur dit : « Les enfants de ce siècle prennent des femmes et prennent des maris ; 35 mais, ceux qui ont été jugés dignes

Mc 12. 18 Des Sadducéens – lesquels disent qu'il n'y a pas de résurrection – viennent vers lui. Et ils l'interrogeaient, disant : « 19 Maître, Moïse nous a prescrit que, si le frère de quelqu'un meurt et laisse une femme sans avoir d'enfant, son frère prenne sa femme et suscite une postérité à son frère [défunt].

20 Il y avait sept frères. Et le premier prit femme et ne laissa pas de postérité en mourant. 21

Et le deuxième la prit et mourut sans laisser de postérité. Puis, le troisième de la même façon.

22 Ainsi les sept ne laissèrent pas de postérité. Après [eux] tous, la femme mourut aussi.

23 À la résurrection, quand ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle [la] femme ? Car les

Mt 22. 23 En ce jour-là, s'approchèrent de lui des Sadducéens – qui disent qu'il n'y a pas de résurrection. – 24 Et ils l'interrogèrent, disant : « Maître, Moïse a dit : Si quelqu'un meurt sans avoir d'enfant, son frère prendra pour femme sa belle-sœur et suscitera une postérité à son frère [défunt].

25 Il y avait parmi nous sept frères. Et le premier s'étant marié mourut. Et n'ayant pas de postérité, il laissa sa femme à son frère. 26 De même aussi, le second. Et le troisième. Tous les sept.

27 Après [eux] tous, mourut la femme.

28 À la résurrection donc, duquel des sept sera-t-elle [la] femme ? Car tous l'ont eue [pour femme].

d'avoir part à cet autre siècle et à la résurrection des morts, ne prennent pas de femmes et ne prennent pas de maris, 36 car ils ne peuvent plus mourir désormais, car ils sont égaux aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection.	sept l'ont eue pour femme. » 24 Jésus leur dit : « Ne seriezvous pas dans l'erreur, parce que vous ne comprenez [ni] les Écritures ni la puissance de Dieu ? 25 Car, lorsque l'on ressuscite des morts, on n'épouse plus, on n'est plus épousée ; mais on est comme des anges dans les cieux.	29 Or Jésus répondant leur dit : « Vous êtes dans l'erreur, ne comprenant [ni] les Écritures ni la puissance de Dieu. 30 Car, à la résurrection, on n'épouse plus, on n'est plus épousée ; mais on est comme des anges dans le ciel.
37 Or, que les morts ressuscitent, Moïse aussi l'a fait entendre à l'endroit du "Buisson", quand il dit le Seigneur "Dieu d'Abraham" et "Dieu d'Isaac", et "Dieu de Jacob" ; 38 or, il n'est pas Dieu de morts mais de vivants ; car, tous vivent pour lui. »	26 Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avezvous pas lu dans le livre de Moïse, à l'endroit du "Buisson", comment Dieu lui parla, disant : "Je suis le 'Dieu d'Abraham' et [le] 'Dieu d'Isaac' et [le] 'Dieu de Jacob' ; 27 Il n'est pas Dieu de morts, mais de vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur. » (28-34a, § 157.)	31 Et quant à la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce qui vous a été dit par Dieu en ces termes : 32 Je suis "le Dieu d'Abraham" et "le Dieu d'Isaac" et "le Dieu de Jacob" ? Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. »
39 Quelques-uns des scribes, prenant la parole, [lui] dirent : « Maître, tu as bien parlé. » 40 Car ils n'osaient plus l'interroger sur rien.	34b Et personne n'osait plus l'interroger. (cf. Mt 22, 46 au § 242.)	33 Ayant entendu [cette réponse de Jésus], les foules furent saisies d'admiration pour sa doctrine. (34-40, § 157.)

Ligués contre Jésus, les chefs religieux des Juifs avaient entre eux des dissensions irréductibles. En toutes rencontres s'opposaient les Pharisiens et les Sadducéens. Pour la première fois les Sadducéens apparaissent avec une de leurs doctrines caractérisées : ils niaient la résurrection des corps, regardée par les Pharisiens comme un dogme. Josèphe s'est complu à présenter ces deux partis comme des sectes philosophiques, afin de les faire estimer des Grecs. Les Pharisiens étaient comparés aux Stoïciens[63]. Il n'a pas osé dire que les Sadducéens rappelaient les disciples d'Épicure, trop

mal famés chez les Juifs, surtout ; pour la négation de la Providence. Les modernes font observer que ces divisions représentent des partis, plutôt que des écoles : celui des chefs populaires attachés aux traditions, et celui du sacerdoce. Les Sadducéens tiraient même leur nom des Sadocites, descendants de cette lignée des grands prêtres qui remontait à Sadoc[64]. Il ne faut pas cependant perdre de vue que les contestations étaient surtout religieuses. Dans l'ordre politique, ils ne différaient que par des nuances, car les Pharisiens, à la différence des Zélotes, acceptaient le fait accompli de l'occupation romaine, tout en nourrissant les espérances messianiques de la race de David tandis que les Sadducéens ne mettaient aucune réserve dans leur adhésion à l'autorité de l'empire. Par là même ils étaient plus accessibles à la contagion d'une philosophie matérialiste qui ne manquait pas d'adeptes dans la haute société romaine.

Josèphe nomme un certain Pompidius épicurien[65]. Déjà au temps de la conquête par les Syriens hellénisés, le sacerdoce s'était montré fort tiède dans la défense des traditions religieuses nationales ; il lui arriva même de prêter les mains à ceux qui avaient juré de les détruire. Au temps de Jésus les prêtres n'en étaient pas là. Mais leur mot d'ordre eût été volontiers : pas de zèle ! Ils consentaient à tenir ferme pour l'enseignement de Moïse, à la condition de n'y rien ajouter. Josèphe leur reproche de ne pas admettre l'immortalité de l'âme[66]. Ce terme, très clair pour les Grecs depuis Platon, n'était pas employé dans les écoles juives. Les Actes disent beaucoup plus exactement qu'ils n'admettaient ni la résurrection, ni anges, ni esprits[67]. Conservateurs religieux avec des allures et des accointances mondaines, ce qui se concilie fort bien, ils n'ont sûrement pas renoncé à l'antique croyance des Sémites, et spécialement des Israélites, sur la survie des hommes après la mort, menant dans le Chéol une existence atténuée et misérable, celle des ombres. Vers le temps des Macchabées ou même plus tôt, Israël ne s'en était pas tenu à cet ancien état du dogme. À mesure que le sentiment religieux, de national qu'il avait été, devenait plus individuel, plus intime, plus tendre, les âmes saintes ne pouvaient consentir à être séparées pour toujours de leur Dieu, à la façon des ombres dans le Chéol. Le désir ardent de vivre auprès de lui, de lui être uni pour toujours, ne reposait pas sur une conception de la nature purement spirituelle de l'âme délivrée du corps par la mort, mais exigeait plutôt une vie nouvelle de ce corps dans lequel l'israélite était venu adorer Dieu au Temple, avec lequel il habiterait un monde meilleur, en communion plus étroite avec Dieu. Cette espérance

s'était fortifiée durant les guerres religieuses rendues nécessaires par l'intolérance brutale des Syriens. Dieu ne rendrait-il pas à la vie des corps livrés au supplice pour obéir à sa Loi ?

C'est à ce dogme, relativement nouveau, que les Sadducéens refusaient de croire, fortifiés qu'ils étaient dans leur résistance par le sentiment commun des penseurs grecs hostiles à l'idée de la résurrection individuelle, qu'ils fussent Épicuriens, Stoïciens[68] ou Platoniciens. C'est surtout ce point qu'ils débattaient dans leur controverse journalière avec les Pharisiens : pas de résurrection du corps !

Peut-être, voyant Jésus résoudre dans le même sens qu'eux – ils pouvaient du moins le croire –, la grave question des rapports avec les Romains, se sont-ils flattés que leur argument favori aurait prise sur le jeune Maître. En cas de succès, ils auraient marqué un point sur les Pharisiens. C'est tout ce qu'ils pouvaient escompter, car le point litigieux n'était pas de nature à émouvoir l'autorité romaine. Ceux qui se présentent ici sont donc moins des prêtres haut placés, déjà décidés par opportunisme politique à se débarrasser de Jésus, que des profession-nels de la controverse, toujours prêts à proposer une discussion à tout venant. Eux-mêmes ont soin de poser clairement le cas, sans exorde insinuant. La législation mosaïque, quoique entièrement détachée du culte des ancêtres, avait conservé une trace du soin qu'avaient les anciens de laisser un héritier mâle pour perpétuer les rites du foyer domestique. Aujourd'hui encore, les Orientaux attachent le plus grand prix à avoir un fils. Moïse avait donc prescrit – malgré la prohibition normale de l'inceste – que lorsque des frères demeuraient ensemble, l'un d'eux devrait épouser la femme de son frère décédé sans postérité mâle : le premier fils né de ce mariage serait censé fils du défunt[69].

Voilà le principe ; voici le cas. On suppose sept frères. Le premier meurt sans enfants, un autre épouse la veuve, et meurt à son tour sans avoir eu un fils. Ainsi de suite. La femme meurt la dernière, ayant eu sept époux, dans les mêmes conditions, puisqu'aucun ne lui aura donné d'enfants. Vienne le grand jour de la résurrection, auquel des sept frères appartiendra cette femme ?

L'argument n'était pas sans doute exposé pour la première fois. Il pouvait embarrasser les Pharisiens. Si nous en jugeons par les textes de la Michna et du Talmud, postérieurs, mais qui reproduisent bien leur position, ils parlaient de la résurrection en vue du monde à venir comme d'une résurrection opérée ici-bas par un prophète. Chacun reviendrait sur la terre,

peut-on dire, avec sa canne et son chapeau[70]. Cela n'empêchait pas d'attribuer aux femmes une fécondité plus qu'anormale, car Rabbi Gamaliel II, au temps de Titus, disait : « Il viendra un temps où la femme enfantera chaque jour[71]. » À ce compte la veuve perpétuelle des Sadducéens aurait été dédommagée dans l'autre monde.

À cette rouerie un peu lourde de matérialistes, incapables de concevoir une résurrection spirituelle des corps puisqu'ils n'avaient pas la notion des esprits, Jésus répond d'abord par ce que Lui sait, complétant ainsi d'une façon admirable la révélation ancienne : « Lorsqu'on ressuscitera des morts, on n'épousera plus, et on ne sera plus épousée, mais on sera comme les anges dans le ciel. » Il fallait cependant, après cette lumière répandue sur le mode de la résurrection, fournir un argument du fait de la résurrection. Saint Jérôme avait déjà très bien noté que parmi les prophètes Jésus aurait pu citer Isaïe[72] et Daniel[73]. Mais les Sadducéens n'acceptaient d'autre autorité que la Loi de Moïse ou le Pentateuque. C'était mettre les Pharisiens dans l'embarras. Hardiment, et supposant le dogme indiscu-table, ils n'hésitaient pas à avancer : « Toutes les fois qu'un commandement de la Torah mentionne une récompense, il fait allusion à la résurrection des morts[74]. »

Voici par exemple un précepte promettant à celui qui l'accomplira une longue vie. Sur la terre, assurément, dira l'exégète littéraliste. – Mais s'il se rompt le cou au même moment, réplique le Pharisien, où jouira-t-il de sa longue vie, sinon après la résurrection ? – L'autre aurait pu répliquer que la loi ne s'occupe pas des cas exceptionnels ; mais ce qu'il y avait de solide dans cette pétition de principe, c'est que, l'immortalité platonicienne de l'âme n'étant pas dans la perspective religieuse des Israélites, lorsque l'Écriture parlait d'une survie normale, cette survie devait s'entendre de la résurrection. C'est ainsi que raisonne Jésus. « N'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, à l'endroit du buisson » – le buisson ardent du Sinaï – « comment Dieu lui parla, disant : Je suis le Dieu d'Abraham, et Dieu d'Isaac, et Dieu de Jacob ? Il n'est pas Dieu de morts mais de vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur. »

Ces grands ancêtres, aux yeux de Dieu, sont toujours des vivants ; l'existence affaiblie des ombres est-elle vraiment une vie ? Est-ce donc là la récompense que Dieu donne à ses amis ? Ils ont soupiré après sa présence, lui aussi veut les avoir auprès de lui. S'ils ne sont pas ressuscités, ils vivent assez pour l'être un jour, et ils ne seront pas frustrés de la vie éternelle.

Environ soixante ans plus tard, Rabbi Gamaliel II fit lui aussi une citation très heureuse : « Et vous qui adhérez à Iahvé, votre Dieu, vous êtes tous vivants aujourd'hui[75]. » Elle était cependant, beaucoup moins péremptoire, puisque Dieu y parlait à des vivants, et non point de morts qui sont encore ses amis. Et cependant Gamaliel ne trouva un texte impressionnant qu'après des essais infructueux. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre par saint Marc qu'un docteur de la Loi, sûrement un Pharisien présent à l'entretien, se montra très satisfait de la façon dont Jésus avait répondu à l'objection sadducéenne[76]. Il est aussi très naturel que d'autres Pharisiens se soient groupés autour de ce nouvel interlocuteur, car on se doutait qu'il allait proposer quelque question. Et en effet il demanda quel était le plus important des commandements. Et Jésus lui répondit, selon sa doctrine déjà connue[77], que le premier commandement était d'aimer Dieu de tout son cœur, le second d'aimer le prochain comme soi-même. De ces deux commandements dépendaient la Loi et les Prophètes[78], comme une chaîne serait suspendue à un clou d'or. Le docteur fut frappé de cette réponse, proférée sans doute avec une chaleur qui exprimait l'amour de Jésus pour son Père. Il avait beaucoup étudié la Loi, et avec une intention droite.

Nous voyons ici que les évangélistes ne négligent pas de relever la bonne volonté des docteurs, ordinairement attachés au parti des Pharisiens. Précieuses recrues, s'ils avaient été assez humbles pour recevoir l'enseignement du Maître ! Celui-ci s'écria : « Maître, tu as parfaitement bien dit qu'Il est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui, et l'aimer de tout son cœur et de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut beaucoup mieux que tous les holocaustes et sacrifices[79]. » Celui-là possédait déjà l'esprit de Jésus. Aussi lui fut-il répondu : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. » On aimerait à savoir ce qu'il est devenu[80]. Marc ne l'a pas dit, laissant cependant son lecteur sous une impression très favorable.

COMMENT LE CHRIST EST-IL LE FILS ET LE SEIGNEUR DE DAVID (242)

Lc 20. 41 Or il dit devant eux : « Comment	Mc 12. 35 Et Jésus, prenant la parole, disait en enseignant dans	Mt 22. 41 Les Pharisiens s'étant groupés, Jésus les

dit-on que le Christ est fils de David ? »	le Temple : « Comment les scribes disent-ils que le Christ est fils de David ? 36 David lui-même a dit en l'Esprit Saint :	interrogea, 42 disant : « Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est-il le fils ? » Ils lui disent : « De David. »
42 Car David lui-même dit dans le livre des Psaumes :		43 Il leur dit : « Comment donc David le nomme-t-il en esprit « Seigneur », disant :
Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, 43 *jusqu'à ce que je mette tes ennemis sous tes pieds comme escabeau.* 44 David donc l'appelle « Seigneur », et comment est-il son « fils » ?	*Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette les ennemis sous tes pieds.* 37a David lui-même l'appelle « Seigneur » : et d'où vient qu'il est son « fils » ?	44 *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis sous tes pieds.* 45 Si donc David l'appelle « Seigneur », comment est-il son « fils » ? 46 Et personne ne pouvait rien lui répondre. Et de ce jour, personne n'osa plus l'interroger (cf. Mc 12, 34b, § précédent).

Laissant le docteur à ses réflexions, Jésus met à profit la présence d'un groupe de Pharisiens[81] pour leur poser une question sur laquelle ils étaient d'accord. Mais il voulait tenir la réponse d'eux-mêmes, en présence de tous. Il leur demanda donc ce qu'ils pensaient du Messie, et spécialement de qui il devait être le fils. Ils n'hésitèrent pas : « De David. » – Alors pourquoi David, lorsqu'il est l'organe de l'Esprit Saint, dans un psaume inspiré par lui, l'appelle-t-il son Seigneur ? Car on lit dans un psaume :

Le Seigneur a dit à mon Seigneur :
Asseyez-vous à ma droite,
jusqu'à ce que je mette vos ennemis
sous vos pieds.

Comment David appelait-il son Seigneur celui qui devait être son fils ? Si le Messie qu'il entrevoyait dans l'avenir comme un des ses descendants lui apparaissait seulement comme un roi plus grand que lui, fût-il maître de la terre, ce n'était pas une raison pour qu'il le saluât du nom de son

Seigneur. Il appartenait donc à un ordre qui n'était pas de la terre, à un ordre divin, d'autant que le Seigneur Dieu l'invitait à s'asseoir à sa droite.

Les Pharisiens ne niaient pas que le psaume fût de David ; l'argument était donc gênant pour eux. Même si le psaume avait été écrit par un autre que David, il visait sûrement le Messie, invité à s'asseoir à côté de Dieu, et il était mis au rang des autres psaumes, s'exprimant dans la personne de David, et inspirés par l'Esprit de Dieu. Ainsi Jésus reprenait sous une autre forme, et en s'appuyant sur l'Écriture, l'affirmation de son rang au-dessus de tous les serviteurs, de Dieu. Il ne dit pas, comme dans la parabole des vignerons, qu'il est le Fils de Dieu, mais qui serait-il donc pour être assis en vainqueur à sa droite ? Il ne dit pas non plus qu'il n'est point le fils de David, il le suppose plutôt en acceptant la donnée tradition-nelle sans laquelle l'appel à David n'avait point de sens. Jésus dit seulement qu'il a conscience d'être beaucoup plus qu'un fils de David, quel qu'il soit. Comment concilier sa dignité de Fils de Dieu et son origine humaine comme fils de David, c'est ce qu'abordera saint Paul[82]. Les évangélistes se tiennent sobrement dans la ligne des paroles du Seigneur. Les Pharisiens sont convaincus d'inconséquence, eux les docteurs, qui sacrifient un texte clair des Écritures pour ne pas reconnaître un Messie surpassant leurs espérances. Ils renoncent donc à interroger le Maître pour ne pas être interrogés par lui.

MISE EN GARDE[83] CONTRE LES PHARISIENS ET LES SCRIBES (243)

LC 20. 45 Tout le peuple [l'] écoutant, il dit à ses disciples :	Mc 12. 37b Et la masse du peuple l'écoutait avec plaisir. 38 Et dans son enseignement, il disait :	Mt 23. 1 Alors Jésus parla aux foules et à ses disciples, 2 disant : « Sur la chaire de Moïse se sont assis les scribes et les Pharisiens.
46 « Tenez-vous en garde contre les scribes,	« Gardez-vous des scribes,	3 Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent [d'observer] ; mais ne vous conduisez pas d'après leur pratique ; car ils disent et ne font pas. 4 Ils lient de lourdes charges et les mettent sur les épaules des hommes, mais eux ne consentent pas à les remuer du bout du doigt ;
qui aiment à se promener en robes	qui aiment à se promener en robes longues, à être salués	5 ils font toutes leurs œuvres pour être regardés par les hommes, car ils

longues, et qui recherchent les salutations dans les places, et les premiers sièges dans les synagogues, et les premières places dans les repas, (cf. 11, 43, § 171.) 47 qui dévorent les biens des veuves et font semblant de prier longuement ; ils seront plus sévèrement jugés. »	sur les places, 39 à avoir les premiers sièges dans les synagogues et les premières places dans les repas ; 40 qui dévorent les biens des veuves et font semblant de prier longuement : ils seront plus sévèrement jugés. »	portent de très larges phylactères et des houppes très longues ; 6 ils aiment la première place dans les repas, et les premiers sièges dans les synagogues 7 et les salutations dans les rues et (ils aiment) à être nommés par les hommes : “Rabbi !”.

Mt (*suite*). 8 Pour vous, ne vous faites pas appeler “Rabbi”, car vous n’avez qu’un Maître, étant vous tous des frères. 9 Et ne donnez à aucun d’entre vous sur la terre le nom de “père”, car vous n’avez qu’un Père : celui qui est dans les cieux. 10 Ne vous faites pas non plus appeler “docteurs”, car vous n’avez qu’un Docteur : le Christ. 11 Le plus grand d’entre vous devra être votre serviteur (cf. § 257). 12 Quiconque s’élèvera sera abaissé ; et quiconque s’abaissera sera élevé (cf. § 189).

13 Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux ; car vous n’entrez pas vous-mêmes et vous ne laissez pas entrer ceux qui le voudraient. (14 Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez les biens des veuves et faites semblant de prier longuement ; c’est pourquoi vous recevrez une condamnation plus sévère.) 15 Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte et, lorsqu’il l’est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus que vous.

16 Malheur à vous, guides aveugles, qui dites : “Si quelqu’un jure par le sanctuaire, ce n’est rien ; mais si quelqu’un jure par l’or du sanctuaire, il est tenu.” 17 Insensés ! et aveugles ! quel est le plus important, l’or ou le sanctuaire qui sanctifie l’or ? 18 Et : “Si quelqu’un jure par l’autel, ce n’est rien ; mais si quelqu’un jure par l’offrande qui est placée dessus, il est tenu”. 19 Aveugles ! Quel est le plus important, l’offrande ou l’autel qui sanctifie l’offrande ? 20 Donc, celui qui jure par l’autel jure par lui et par tout ce qui est placé dessus ; 21 et celui qui jure par le sanctuaire jure par lui

et par Celui qui l’habite ; 22 et celui qui juge par le ciel jure par le trône de
Dieu et par Celui qui y est assis. 23 Malheur à vous, scribes et Pharisiens
hypocrites, qui acquittez la dîme de la menthe, et du fenouil et du cumin, et
qui avez passé sur les points plus graves de la Loi : la justice, et la
compassion et la bonne foi. Il fallait pratiquer ceci, sans passer sur cela. 24
Guides aveugles ! qui filtrez le moustique et qui avalez le chameau. 25
Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui purifiez l’extérieur de
la coupe et du plat dont le contenu provient de la rapine ou de
l’intempérance. 26 Pharisien aveugle ! Purifie d’abord le dedans de la coupe
et du plat, afin que son extérieur aussi soit pur. 27 Malheur à vous, scribes et
Pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis, lesquels, vus
du dehors, paraissent splendides, mais sont pleins à l’intérieur d’ossements
de morts et de toutes sortes d’immondices. 28 De même façon, vous aussi,
votre dehors vous donne aux yeux des hommes l’apparence des justes, mais
à l’intérieur vous êtes pleins d’hypocrisie et d’iniquité. 29 Malheur à vous,
scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez les tombeaux des prophètes, et
qui ornez les monuments des justes 30 et qui dites : “Si nous avions vécu au
temps de nos pères, nous n’aurions pas trempé nos mains avec eux dans le
sang des prophètes.” 31 Vous vous rendez donc le témoignage que vous êtes
les fils de ceux qui ont tué les prophètes. 32 Et vous, remplissez [donc] la
mesure de vos pères. 33 Serpents ! race de vipères ! comment échapperez-
vous à la condamnation de la géhenne ? 34 C’est pourquoi, voici que je vous
envoie des prophètes et des sages et des scribes ; il en est que vous tuerez et
crucifierez, et il en est que vous flagellerez dans vos synagogues et
poursuivrez de ville en ville ; 35 de façon que retombe sur vous tout le sang
innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu’au sang de
Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à mort entre le sanctuaire et
l’autel. 36 En vérité, je vous [le] dis : tout cela retombera sur cette
génération ! »

† Lc 13. 34 « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les
prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés ! Combien
de fois ai-je voulu réunir tes enfants comme la poule sa
couvée sous ses ailes, et vous n’avez pas voulu… 35
Voici qu’on vous laisse votre maison… Or je vous [le]
dis, vous ne me verrez plus, jusqu’à ce que vienne [le

Mt. 37 « Jérusalem ! Jérusalem !
qui tues les prophètes et lapides ceux
qui te sont envoyés ! Combien de
fois ai-je voulu réunir tes enfants
comme une poule réunit ses poussins
sous ses ailes, et vous n’avez pas

moment] où vous direz : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Suite, § 188.)

voulu… 38 Voici que votre maison vous est laissée… déserte.

39 Car je vous [le] dis, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Suite, § 246.)

Les ennemis de Jésus s'étant retirés, décidés à prendre leur revanche dans son sang, il ne songe pas un instant à soulever des partisans pour prendre sa défense, il n'allègue même rien pour soutenir son droit, mais il tient à prémunir le peuple contre des chefs qui le conduisent à la ruine. Sa sévérité est faite de la vue très claire de la catastrophe qui menace, de la compassion qu'il éprouve pour ses compatriotes, de son devoir de les émanciper d'un joug qui n'est pas une discipline salutaire, mais une trompeuse apparence d'exactitude au service de Dieu, qui ne saurait remplacer l'amour.

Cependant ce service était dû tant que subsisterait la loi ancienne que Jésus ne voulait pas abroger, qui ne disparaîtrait dans sa partie nationale et cérémonielle que par le sacrifice de sa vie. Il est vrai que cette heure est prochaine, mais il ne veut pas être accusé d'avoir poussé à la désobéissance, ni même d'avoir desservi les docteurs en tant que maîtres irréprochables. Il détermine donc ici le principe de son attitude soit à l'égard de la Loi, soit envers ses interprètes quand ils ne font que l'expliquer correctement. Plus d'une fois déjà il a distingué le texte sacré des gloses surchargés qu'ils en font, des traditions qu'ils y ajoutent[84]. Le texte seul a pleine autorité, aussi a-t-il soin de préciser : « Sur la chaire de Moïse se sont assis les scribes et les Pharisiens : Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent. » La chaire de Moïse autorisait les Pharisiens et les docteurs dans leurs fonctions de lecteurs de la parole de Dieu au pupitre des synagogues, non les doctrines particulières qu'il leur arrivait d'y mêler.

Cette réserve faite, Jésus met la foule et ses disciples en garde contre ce qui est le propre des Pharisiens, très zélés quand ils prêchaient aux autres, beaucoup moins empressés à faire ce qu'ils prônaient. Et pourtant il fallait bien qu'ils en eussent l'apparence, et c'était la cause de leur principal défaut, la soif des honneurs qu'on rendait aux personnes de piété. On les voyait circuler lentement dans leurs longues robes, quêtant les baisements respectueux sur la place publique, s'installant au premier rang sur les bancs

de pierre des synagogues, et s'attribuant les lits les plus honorables dans les repas. Ils s'affichaient debout, les yeux mi-clos dans les oraisons prolongées, et ils méditaient peut-être au même moment de dépouiller les veuves dont les intérêts leur étaient confiés. N'étaient-ils pas les docteurs, les Pères selon l'esprit, les maîtres de doctrine ?

Quant à vous, ajoute Jésus, s'adressant à ses disciples, vous n'avez qu'un Père, celui qui est dans le ciel, qu'un docteur qui est le Christ.

Avons-nous donc oublié cet avis, précepte ou conseil ? On le croirait, à juger d'après les apparences. Mais c'est toujours le dedans que veut atteindre Jésus. Ce que disent les hommes importe peu. Ce qui serait coupable, ce serait de rechercher ces titres en s'en attribuant la réalité. Mais quel père des âmes, quel humble catéchiste ou quel maître des grandes chaires n'a pas conscience de ne parler qu'au nom du Christ, de n'avoir de paternité spirituelle que celle qui découle de Dieu. Les Pharisiens se complaisaient dans ces hommages, ils avaient tort, et les disciples du Christ qui éprouveraient ces sentiments seraient encore plus coupables, après ce charitable avertissement.

Le zèle même des Pharisiens n'était pas exempt de recherche personnelle. Ils parcouraient la mer et la terre, satisfaits de cet effort s'ils convertissaient un seul prosélyte. Cela paraît admirable. Mais si c'était pour l'attacher à leur secte, pour le rendre semblable à eux, ils en faisaient un fils de la géhenne pire qu'eux, à cause de son intempérance de néophyte, avec en plus l'orgueil de s'être affilié aux privilèges d'une race élue par un acte personnel de volonté. On leur enseignait, à ces prosélytes, l'unité de Dieu, et c'était la gloire intellectuelle d'Israël. Mais les Pharisiens se perdaient aussitôt dans une casuistique subtile. Un exemple. Au lieu de détourner les hommes des serments, de leur dire qu'un vœu est une chose sérieuse, qu'on ne trompe pas le Seigneur par des arguties, ils enseignaient qu'une promesse jurée par le sanctuaire n'engageait pas, mais qu'on était tenu si l'on jurait par l'or du sanctuaire. Si l'on jure par l'autel, ce n'est rien ; si l'on jure par l'offrande placée sur l'autel, le serment est valable.

À la vérité, on n'a pas rencontré ces cas précis dans les écrits rabbiniques. On y résout cependant des difficultés du même genre. Qui jure par la Torah n'est pas tenu, mais qui jure par le contenu de la Torah est obligé. Il semble donc qu'on prenait plus au sérieux la partie que le tout, peut-être parce qu'on pouvait disposer d'un peu d'or et d'une offrande, tandis que le Temple et l'autel échappaient à l'emprise des jureurs. D'autres

pourtant donnaient des solutions contraires, opinant que la Torah pouvait signifier le simple parchemin, par opposition à la lettre sacrée[85]. Les Rabbins les plus subtils finissaient par s'embrouiller dans cette casuistique. Tous se jouaient, sans y penser, du Maître suprême, que tout serment prend à témoin. C'est ce que Jésus leur rappelle avec énergie : « Celui qui jure par le sanctuaire jure par lui et par Celui qui l'habite, et celui qui jure par le ciel jure par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis… Juges aveugles, qui filtrez le moucheron et qui avalez le chameau… Serpents, race de vipères, échapperez-vous à la condamnation de la géhenne[86] ? »

N'oublions pas qu'en parlant aux Pharisiens, Jésus ne s'adresse pas seulement à des hommes qui compromettent leur salut éternel. Ils forment une secte, presque une corporation, plus unis par la communauté de sentiments que les prêtres par l'exercice des mêmes fonctions. C'est eux, non les prêtres, qui guident les âmes, ils se sont chargés de la responsabilité morale de la nation. Le maître leur adresse donc à eux, avant de s'en ouvrir à ses disciples, un suprême avertissement dans la vue imminente des malheurs publics. Parlant en son nom propre comme au nom du Seigneur[87], il leur dévoile le prochain avenir : « Voici que je vous envoie des prophètes et des sages et des scribes » – ce sont les noms anciens pour désigner ses disciples, apôtres, docteurs, écrivains – ; « il en est que vous tuerez et crucifierez, il en est que vous flagellerez dans vos synagogues et poursuivrez de ville en ville ; de façon que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie[88], que vous avez mis à mort entre le sanctuaire et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela retombera sur cette génération[89]. »

Ainsi la justice longtemps suspendue, va frapper. Ainsi le peuple choisi, dont l'élection était figurée par Abel, est entré dans les sentiments de Caïn contre le Messie, frère issu de son sang qui lui était envoyé, et il poursuivra encore de sa haine les messagers du pardon qui viendront après lui. Aucun homme n'est puni que pour ses fautes, mais cette fois la nation va se charger d'un crime qui résume tous les crimes amoncelés depuis l'origine du monde, et son châtiment, longtemps différé, sera définitif : « Jérusalem, Jérusalem ! qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu réunir tes enfants comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ? Voici que votre maison vous est laissée déserte. » Et pourtant ! Que parlions-nous d'un châtiment définitif ? La ruine est certaine, mais n'exclut pas l'espérance, la certitude

du repentir : « Car, je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : “Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.” »

C'est sans doute sur cette parole que saint Paul a fondé sa prophétie du retour des Juifs à leur Messie[90]. L'Église n'en a jamais désespéré : elle attend toujours.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LE MINISTÈRE DE JÉSUS (244)

Jn 12. 37 Quoiqu'il eût fait tant de miracles en leur présence, ils ne croyaient
pas en lui…, 38 c'est afin que fût accomplie la parole qu'a dite le prophète
Isaïe :

> *« Seigneur, qui a ajouté foi à ce que nous avons entendu ?*
> *« Et le bras du Seigneur, à qui a-t-il été révélé ? »*

39 S'ils ne pouvaient pas croire, c'est parce qu'Isaïe a dit encore :

> 40 *« Il a aveuglé leurs yeux, il a endurci leur cœur,*
> *afin qu'ils ne voient pas de leurs yeux, et que leur cœur ne comprenne pas,*
> *et qu'ils ne se convertissent pas*
> *et que je ne les guérisse pas. »* (cf. § 85.)

41 Isaïe a dit cela parce qu'il vit sa gloire et parla de lui.

42 Toutefois, même parmi les chefs, beaucoup crurent en lui. Mais à cause
des Pharisiens, ils ne l'avouaient pas, de peur d'être exclus de la
synagogue ; 43 car ils préférèrent les honneurs qui viennent des hommes aux
honneurs qui viennent de Dieu.

44 Or Jésus s'écria et dit : « Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais
en Celui qui m'a envoyé. 45 et celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé.
46 Moi, lumière, je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en moi
ne demeure pas dans les ténèbres. 47 Mais si quelqu'un a entendu mes
paroles et ne les garde pas, je ne le juge pas ; car je ne suis pas venu pour
juger le monde, mais pour sauver le monde. 48 Celui qui me rejette et ne
reçoit pas mes paroles, aura qui le juge : la parole que j'ai prononcée ; c'est
elle qui le jugera au dernier jour ; 49 car moi je n'ai pas parlé de moi-même,
mais mon Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que j'ai à
proférer et à dire. 50 Et je sais que son commandement est vie éternelle.

Donc, ce que je dis, je [le] dis comme me [l’]a dit mon Père. » (Suite, § 257.)

Avec cette dénonciation des Pharisiens se termine le ministère public de Jésus. Le reste de sa vie sera consacré à ses disciples les plus intimes. Saint Jean s’arrête ici un instant pour revenir de ce point sur les causes qui ont empêché les Juifs de croire en lui. La principale qu’il signale, sans parler de l’arrêt divin, c’est l’opposition des Pharisiens. Personne ne peut contester sérieusement ce point. Mais beaucoup d’historiens, et l’on peut dire tous ceux qui appartiennent à Israël ou sont sous son influence, si bien disposés qu’ils soient quelquefois envers Jésus, n’hésitent pas à lui donner tort et à lui reprocher vivement d’avoir été non seulement dur, mais injuste envers les Pharisiens, auxquels le peuple juif doit assurément sa conservation jusqu’à ce jour.

Nous devons donc jeter un coup d’œil rapide sur ces deux points : Pourquoi Jésus a-t-il jugé sévèrement les Pharisiens ?

Pourquoi les Pharisiens l’ont-ils condamné ?

Ce sera revenir sur mainte remarque faite en cours de route, mais une vue d’ensemble peut seule former une conviction.

I. – Jésus a désigné l’esprit des Pharisiens comme une déviation de la religion véritable, un obstacle à toute réforme ayant pour but de ramener les hommes à l’amour de Dieu.

La raison profonde, c’est que le Pharisien – nous parlons d’abord des meilleurs – s’appliquait avant tout aux œuvres de la Loi, s’y complaisait, y mettait toute sa confiance. Il cherchait résolument la justice, mais il s’imaginait l’acquérir par ses propres moyens. L’amour de Dieu y était compris – cela était clair dans la Loi – et aussi le recours à la miséricorde, surtout pour les autres ; mais très rarement, on peut dire presque jamais, le recours à la grâce pour éviter le péché. Muni de ses œuvres, qui étaient son bien propre, le Pharisien était content de lui, et s’approchait avec confiance du tribunal de Dieu. Cet exposé coïncide avec celui de saint Paul, qui argumente, mais son argumentation est tout entière en germe dans la situation que reproduit la parabole du Pharisien et du publicain[91].

De cette mauvaise racine de suffisance et de confiance en soi du fait des œuvres, sortait cet autre caractère que la religion du Pharisien tendait à être fort extérieure. La Loi, le Deutéronome surtout, insistait, de la façon la plus persuasive, sur les devoirs de reconnaissance et d’amour d’Israël envers son

Dieu. Mais puisqu'on le payait de ses bienfaits en fidélité à ses préceptes, la religion était une application extrême à ne faillir à aucun. De nouveau, puisque Dieu attachait tant de prix à des actes extérieurs, ou à des abstentions, les Pharisiens étaient portés à en augmenter le nombre : leurs traditions avaient notamment aggravé beaucoup le précepte du sabbat, en tant que précepte négatif de ne rien faire. On était si préoccupé de ne manquer en rien à ces observances, que l'esprit n'avait plus le loisir de se tourner vers Dieu, et le cœur ne s'en souciait pas : on ne s'attache pas à un maître qui tient si strictement à la chaîne.

Et cependant il fallait éviter de multiplier les péchés. Comme le précepte portait sur un acte extérieur facile à constater, et que la transgression était fréquente par suite d'une règle surchargée, dans le cas où la dérogation était devenue presque inévitable, il n'y avait, pour enlever aux actes humains le caractère de culpabilité, d'autre ressource qu'une exégèse subtile de la lettre engendrant des controverses sans fin entre les docteurs, au lieu de se dire bonnement que la Loi n'obligeait pas en présence d'un bien meilleur, ou qu'une décision de pure forme devait céder au précepte souverain de la charité. C'est parce qu'ils étaient effrayés de leur œuvre que les docteurs consumaient autant de veilles à extorquer de la lettre des solutions bénignes, qu'à y ajouter des obligations nouvelles.

Des deux façons d'ailleurs ils s'emparaient des clefs de la science, Aucune conscience ne pouvait se former que d'après leurs décisions, et Jésus a indiqué fortement à quel point ces décisions étaient formalistes. Aussi ce secret de la procédure exégétique était-il pour eux ce qu'était pour l'ancienne aristocratie romaine le secret exclusif des formules du droit, alors qu'aucun plébéien ne pouvait avoir raison dans un procès sans employer les termes et sans faire les gestes consacrés. Les patriciens possédaient le prestige de la naissance et des propriétés foncières. Les Pharisiens avaient acquis peu à peu leur autorité sur le peuple par leur fidélité à la Loi depuis le temps des Macchabées, et par leur connaissance de ce qui liait et déliait les consciences. Ils n'avaient pas, comme les prêtres, une situation sociale officielle. Et cette origine de leur influence paraît très honorable. Il en résultait cependant que leur domination tenait uniquement à leur prestige, qu'ils devaient absolument maintenir dans son éclat.

Il leur fallait donc, coûte que coûte, conquérir, outre leur réputation de docteurs, la vénération que le peuple accorde aux saintes gens. Leur

religion, étant extérieure, devait aussi être en vue. D'où les observations de Jésus sur ces Pharisiens qui stationnaient en public pour prier, dont les traits ravagés marquaient assez la fréquence de leurs jeûnes. Tant de sainteté reconnue inspirait aux veuves une confiance qu'ils ne méritaient pas toujours.

Mais dans cette recherche de l'autorité, de l'estime, de la vénération, on peut être très sincère. Dans ce sens on parlerait agréablement d'« hypocrites sincères[92] ». Mais une religion extérieure, une religion exhibée avec ostentation, devient aisément une religion de pure surface. Ce que nous nommons l'hypocrisie est le dernier degré de cette décadence du sentiment religieux : affecter une religion qu'on n'a pas, pour dissimuler une conduite que cette religion condamne.

Personne sans doute n'oserait soutenir qu'aucun Pharisien n'en soit venu là : nous le concédons bien de quelques-uns des nôtres. Mais Jésus n'a pas dit que ce cas extrême ait été celui de la majorité des Pharisiens. Le terme d'hypocrites qu'il applique à la secte dans son ensemble ou plutôt à ceux plus ardents qui venaient le relancer, ne signifie pas qu'ils aient perdu la foi dans le Dieu qu'ils prétendaient servir, mais simplement que leur religion n'était pas la religion du cœur, étant une religion des lèvres[93], une religion de légalisme, toute extérieure, et qui manquait de sincérité, car le Pharisien cherchait à se faire valoir au lieu de regarder sa misère, et la louange de ses lèvres aboutissait à sa propre gloire plutôt qu'à la gloire de Dieu. Mon Dieu, je vous rends grâce !… de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. Rarement un Pharisien serait rentré en lui-même pour dire avec Isaïe : « Toutes nos justices sont pareilles à un vêtement souillé[94]. »

L'amour de Dieu n'était pas le principe dominant de toute la pratique religieuse, il va sans dire que la charité envers le prochain, même Israélite, était fort refroidie. Quiconque n'observait pas la Loi de Moïse, avec les surcharges de rigueur, était un pécheur. Et un pécheur, violant sans se gêner les lois extérieures de pureté légale, n'était pas seulement un objet de scandale, c'était un risque incessant de contamination qu'il fallait éviter. Par ailleurs, faute de connaître à fond la jurisprudence, l'artisan ou le laboureur tombait infailliblement dans ces sortes de transgressions, de sorte que les Pharisiens se croyaient obligés d'éviter ce peuple de la terre, qui vivait sans se soucier de leurs observances, qui n'était digne que de mépris. N'ayant rien à se faire pardonner, ils se privaient d'un puissant motif de recourir à la miséricorde, d'éprouver la reconnaissance, et par suite de compatir aux

misères des autres, de les aider à se relever. Le stoïcien proscrivait la pitié comme une passion troublante, le Pharisien l'appréhendait comme un danger pour sa propre justice.

Tels sont les principaux traits de l'arrêt prononcé par Jésus contre le pharisaïsme. Sont-ils exagérés, sont-ils injustes ? – s'il nous est permis de poser une question résolue d'avance par la sagesse du Maître, et surtout par sa bonté. Il est venu en médecin, pour guérir ; il se serait penché avec douceur vers cette grave infirmité morale, si le meilleur remède n'avait été de la dénoncer courageusement, et dans l'intérêt des autres.

Il serait aisé de trouver dans les ouvrages hostiles aux Pharisiens des réquisitoires plus sévères, par exemple dans l'Assomption de Moïse[95], ou dans l'œuvre récemment découverte des réfugiés de Damas[96]. Même dans le Talmud on relèverait des traits piquants contre les Pharisiens. Mais quelle confession religieuse n'a été calomniée[97] ? Ce qu'il nous faut ici, c'est une large vue historique incontestable.

Or chacun sait qu'après la prise de Jérusalem par Titus les Juifs se sont donnés entièrement aux Pharisiens. Le sacerdoce étant sans objet après la ruine du Temple, les Sadducéens ne furent plus qu'une secte encore ardente, mais nettement rejetée par la majorité comme hérétique. Le Judaïsme qui a survécu est l'œuvre des Pharisiens. Ils en ont l'honneur, car c'est un fait extraordinaire pour une religion de traverser les siècles en demeurant invaincue ; ils en ont donc aussi la responsabilité. On était alors si près de la prédication de Jésus que ces Pharisiens du lendemain avaient sûrement les sentiments des Pharisiens de la veille. Ils auraient plutôt dû baisser le ton.

Que firent-ils donc après le châtiment ? Quelle consigne donnèrent-ils au peuple ? Nous entendons bien alors les gémissements de cœurs contrits, qui confessent leurs fautes, qui implorent la miséricorde, reconnaissant le bien-fondé des jugements de Dieu. C'est le fait du IVe livre d'Esdras ; mais il a été complètement ignoré du judaïsme. L'Apocalypse de Baruch est plus rapprochée de son esprit. Baruch sait bien qu'il y a des pécheurs dans Israël. Mais, à tout prendre, Israël valait beaucoup mieux que ceux qui ont consommé sa perte. Sa religion, sa morale, sa pratique étaient supérieures. S'il a été puni, c'est tout au plus parce qu'il n'était pas encore assez fidèle à la pratique de la Loi. La conclusion du pseudo-Baruch est nette : « Maintenant les justes sont morts, les prophètes dorment leur dernier sommeil, nous-mêmes sommes sortis de notre pays, Sion nous a été enlevée, nous n'avons rien maintenant, si ce n'est le Fort et sa Loi[98]. »

Et Israël continue plus que jamais à dresser la haie qui protégera la Loi[99]. Après le cruel intermède de la guerre messianique de Bar-Cokébas, toute espérance étant définitivement tombée, on rédige vers l'an 200 les anciennes traditions, et c'est la Michna ; puis on y ajoute les commentaires des docteurs, et c'est la double Guémara, qui, unie à la Michna, constitue les deux Talmuds de Babylone et de Jérusalem (ᴠᵉ et ᴠɪᵉ siècles). Dès lors Israël se renferme dans le Talmud : il lui doit d'avoir vécu.

Le Talmud est l'œuvre du pharisaïsme. Nous jugeons le pharisaïsme d'après le Talmud : L'image qui en résulte est semblable à celle qu'a tracée Jésus. La religion et la morale de l'Ancien Testament sont conservées, mais tout l'effort porte sur l'uniformité et l'exactitude des observances.

Il est une objection : « Où se révèle l'idéal d'une société religieuse », demande M. Israël Lévi[100], « dans son *corpus juris* ou dans ses sermonnaires ; dans son droit canon ou dans ses œuvres d'édification ? Est-ce dans les évangiles ou dans la loi des Wisigoths que réside l'esprit du christianisme ? » – Assurément c'est dans les évangiles et dans les œuvres d'édification. Mais où sont dans le judaïsme des œuvres semblables ?

Le parti strict des Pharisiens a renoncé à des productions plus libres comme les Psaumes de Salomon, le quatrième livre d'Esdras et autres apocalypses, considérées dès lors comme de dangereuses chimères. On nous renvoie à l'*Agada*, c'est-à-dire aux histoires édifiantes qui forment une sorte de prédication. Où donc est-elle ? Elle n'apparaît guère dans les Talmuds, ni dans leur complément, la *Tosefta*. Ensuite elle est disséminée dans les grands *midrachim* qui sont surtout des commentaires de la Loi. Enfin elle fleurit dans des œuvres spécialement agadiques, et seulement en Palestine, vers la fin du ᴠᵉ siècle. Or ces œuvres sont encore des commentaires, comme celui de la Genèse. Un savant très favorable au judaïsme, M. George Foot Moore, dans un ouvrage récent et très bien informé, nous dit qu'on trouve dans ces œuvres « peu d'idées originales, mais une grande ingénuité à tirer des textes bibliques ou à y introduire des leçons domestiques ou de la morale que personne n'y avait jamais vues, en les illustrant par des exemples, bibliques ou légendaires, ou des paraboles nouvellement inventées[101] ». Ingénu pourrait bien être traduit « puéril ». Tout ce qui est particulier à cette méthode est donc encore plus artificiel que la jurisprudence (*halaka*).

Le fond religieux est solide ; c'est celui de l'Ancien Testament ; c'est lui qui a produit dans le judaïsme d'admirables vertus auxquelles nous

rendons hommage ; mais a-t-il gagné à être guidé dans son développement par une secte d'exégètes dominés par la préoccupation des observances ?

Les anciens scribes connaissaient bien les prophètes, et les ont souvent cités, mais seulement pour confirmer la Loi. Il n'existe de *Midrach* des prophètes que sur les Lamentations.

Il n'est pas douteux que le discrédit où sont tombés peu à peu les prophètes vient de leur peu d'estime pour la religion des observances extérieures. C'est à peine si de nos jours quelques Juifs, à la suite de J. Darmsteter, ont compris quelle gloire c'était pour la nation que ces hommes de l'Esprit et de la religion du cœur.

Une autre lacune encore plus caractéristique, c'est l'absence complète du mysticisme dans la religion juive. Par mysticisme nous entendons la connaissance de Dieu par le contact dans la prière. Les Juifs ont méconnu cet élément dans l'Ancien Testament et l'ont remplacé par une cabale ésotérique qui en est l'excroissance maladive ou la contrefaçon.

Au temps de Jésus le Talmud n'était pas écrit, mais son esprit informait déjà les âmes des docteurs. Si Israël ne s'isolait pas encore, c'est qu'il espérait convertir les Gentils à la Loi, mais c'était au joug de la Loi et au sien qu'il voulait les soumettre. Les Pharisiens – c'était le sens même de leur nom – étaient déjà isolés dans leur inquiétude de pureté légale et d'accomplissement minutieux de préceptes multipliés. Le livre des Jubilés, quelques parties d'Hénoch, les Psaumes de Salomon, œuvres qu'on peut dater avec sécurité d'un temps antérieur à Jésus, respirent déjà un esprit pharisaïque tel que celui dont Jésus a fixé les traits[102].

II. – Jésus a donc pénétré et exprimé avec justice les sentiments des Pharisiens. Ils ne réduisaient pas la religion au légalisme, mais ils l'étouffaient par l'abus du légalisme et d'un légalisme arbitraire qui était le leur.

Eux ont-ils compris Jésus ? Ou plutôt, pourquoi l'ont-ils méconnu ? Précisément parce qu'il faisait revivre la religion en secouant le légalisme, et la présentait dans sa pure essence, plus digne du Père commun de tous les hommes. Étonnés de cette prédication si différente de la leur, qui allait droit à Dieu par intuition et menait droit à lui par le cœur, sans s'appuyer sur leur autorité, sans employer leurs méthodes, sans même accepter leur contrôle, ils se sont aussitôt mis en garde contre de pareilles nouveautés et contre le novateur. Et cela a duré jusqu'à la fin.

Que prétendait Jésus, et d'abord que prétendait-il être ?

Quand il s'est présenté, déjà émus par la prédication de Jean Baptiste, ils ont dû se poser comme les gens du commun la question de savoir s'il ne se donnait pas pour le Messie ?

Avant de le reconnaître comme tel ils avaient le devoir de s'enquérir des droits qu'il pouvait avoir à ce titre. Jésus faisait des miracles. Mais les prophètes en avaient fait. Il eût fallu qu'il fit des prodiges manifestant clairement qu'il était le Messie attendu.

Cette espérance était alors assez complexe.

Le peuple imaginait un Messie belliqueux. Les Pharisiens n'étaient pas révolutionnaires, jugeant que l'ordre établi était l'œuvre de Dieu. Nous ne saurions les rendre responsables de la guerre de Titus ; Aqiba, le plus grand des rabbins, salua le Fils de l'Étoile, Bar-Cokébas, comme Messie, mais il dérogea par là à la tradition pharisienne. Docteurs, ils eussent volontiers révéré dans le Messie un docteur. Mais par définition c'était un roi, dont Dieu ferait reconnaître le caractère royal. Il ne fallait pas précipiter les choses. Dieu agirait au moment fixé par sa sagesse. Une fois entré en scène, le Maître du monde ne pouvait être vaincu. Quel que dût être l'esprit propre du Messie, son règne serait glorieux, sa domination sur Israël, acclamée avec joie, s'étendrait sur le reste des nations. Il ferait régner la Loi, la justice, et réprimerait le péché par la force ; Israël régnerait avec lui.

Or Jésus ne donnait aucun de ces signes. On savait même qu'il invitait non seulement ses disciples, mais tous ceux qui faisaient mine de s'attacher à lui, à partager sa destinée souffrante et à mourir avec lui.

La conception du serviteur de Dieu souffrant, expiant par ses plaies le péché d'Israël était exprimée dans Isaïe d'une façon poignante. Les docteurs en étaient choqués et remplaçaient chaque outrage, chaque blessure par des qualités honorables, dignes du Messie. Jésus pauvre, sans crédit, sans éclat, et refusant d'arracher au ciel une manifestation de gloire qui transformerait la scène, était peut-être un descendant de David ; il n'était certainement pas le Fils de David qu'on attendait, il n'était pas le Messie. Ils ne l'ont donc pas acclamé comme tel.

Mais à la vérité il ne le leur demandait pas. Si étonnante que cette proposition puisse paraître à certaines personnes, elle est rigoureusement vraie jusqu'au dimanche des Rameaux. Après la mort et la résurrection de Jésus, la première démarche de la foi fut de croire en Jésus Christ, c'est-à-dire d'abord que Jésus était le Messie, étant le Fils de Dieu incarné dans la race de David. Mais la critique a parfaitement reconnu quel soin Jésus a pris

de ne point ébruiter sa qualité de Messie. L'évangile de saint Marc est l'évangile du secret messianique[103]. Nous en avons souvent donné la raison : les dispositions des Juifs étant ce qu'elles étaient, se faire acclamer comme Messie eût été déchaîner la révolution, et surtout, de la part de Jésus, c'eût été exposer sa véritable mission et sa doctrine à être méconnues.

Saint Jean qui a écrit pour que dans son temps on crût que Jésus est le Christ, le fils de Dieu[104], s'il ne parle pas du secret messianique, le suppose constamment. Jésus ne se présente pas comme le Messie mais comme l'envoyé de Dieu, prêchant, la parole de Dieu, parlant en son nom.

Il n'était point le premier. Les prophètes avaient rempli cet office. La prophétie paraissait suspendue. Mais on espérait que l'Esprit de Dieu inspirerait encore des hommes de Dieu. Pourquoi donc les Pharisiens laissant de côté – comme faisait Jésus – le problème du messianisme, ne l'ont-ils pas reconnu comme prophète ? Quelle antinomie existait entre sa doctrine et la leur, nous l'avons déjà indiqué, mais il faut voir de plus près pourquoi elle leur inspirait tant d'appréhensions et de répugnances.

Malheureusement, et d'ailleurs conformément à leur caractère, ils ne s'en sont pas expliqués dans leurs anciennes écritures. Peut-être trouverons-nous plus de lumière parmi ceux qui seraient fiers d'avoir hérité de leur esprit, ou du moins qui les défendent et s'associent au choix qu'ils ont fait.

C'est en particulier la position de M. Klausner dans sa vie de Jésus[105]. Si nous le citons de préférence, c'est qu'il nous semble avoir indiqué très exactement les griefs de ces Pharisiens que saint Jean nomme les Juifs, parce qu'en effet c'est le judaïsme officiel qui s'est prononcé. Ces griefs étaient-ils fondés, c'est le point qui nous sépare.

Durant le ministère de Jésus, la question de l'abrogation de la loi de Moïse ne se posait pas aussi clairement que du temps de saint Paul. Cependant les Pharisiens ont certainement compris que Jésus ne s'en tenait pas à leur manière de comprendre la Loi. Non seulement il ne faisait aucun cas de leurs usages sur les lavages fréquents des mains, mais il se permettait de guérir le jour du sabbat des malades qui pouvaient attendre ; il ne craignait pas de se contaminer avec les pécheurs, il parlait même de sa doctrine comme d'un vêtement nouveau, ne se contentant pas de mettre une pièce neuve à un vieil habit, et c'est ainsi qu'il en vint à interdire aux maris toute espèce de répudiation. En tout cela, dit M. Klausner, Jésus « discrédite la valeur des lois cérémonielles de façon à ne leur reconnaître qu'une

importance secondaire, comparée aux morales, et *presque* à les annuler[106] ». L'auteur souligne loyalement ce mot *presque*, car Jésus n'a pas cessé d'observer la Loi. Lui-même aboutit à ce terme assez savoureux de *super-judaïsme*. Jésus dépassait le judaïsme, et c'est ce que les Juifs n'ont pas voulu : la mère a craint le baiser mortel de sa fille et s'est écartée[107].

Qu'avait donc à craindre le judaïsme en se surpassant lui-même par une religion plus haute et plus pure ?

Les Pharisiens ont pensé que la faute de Jésus était de ne se préoccuper que de Dieu, de la religion qui lui est due, de la perfection que tous les hommes doivent poursuivre, sans s'inquiéter des conséquences pour le judaïsme ; en quoi il sacrifiait la vie de sa nation. Car la vie de la nation était étroitement liée à la Loi. La loi était sa vie morale et religieuse, elle était sa vie sociale, son droit civil et criminel, sa vie de famille, encore une fois toute la vie de la nation. Et cette vie lui était communiquée par les Pharisiens, car, affirme M. Klausner, un Pharisien était un jurisconsulte, un juge, un notaire, un législateur, un naturaliste, un botaniste, un agronome. La littérature religieuse s'étendait à l'algèbre, à la médecine, à l'astronomie, à l'histoire, à la géographie. C'est tout cela qui allait s'effondrer si Jésus réussissait à dégager de la Loi ancienne une religion et une morale pour tous les hommes. En effet, et M. Klausner le reconnaît très bien, la loi morale est la même pour tous les hommes, elle n'a rien de national. En sacrifiant cet élément particulier, en mettant en péril la religion nationale, il sacrifiait le peuple lui-même qui allait être déraciné. Il s'est défendu, il s'est écarté du baiser mortel : c'est lui qui a donné la mort.

À le prendre ainsi, l'antagonisme des Pharisiens aurait eu le même mobile que celui des accusateurs de Socrate, de tous ceux qui dans l'antiquité ont intenté des procès d'impiété. Le culte national se défendait contre des nouveautés qui ébranlaient les fondements de la cité ou de la nation.

Et c'est encore cette cause qui met en question l'avenir de la nation juive. Les Juifs demeureront-ils strictement fidèles au Talmud et à son parti qui ont assuré leur survivance à travers les siècles, ou renonceront-ils à ces entraves, pour devenir une nation réglant sa vie sociale et politique à l'instar des autres, au mieux des intérêts humains, sous l'égide d'une foi religieuse inviolable ? La question est désormais posée plus nettement que jamais par le sionisme, et il faudra bien la trancher[108].

Mais quoi qu'il en soit de leurs destinées, l'humanité pensante s'est décidée depuis longtemps en faveur de Jésus. N'insistons pas sur la médiocre qualité de l'astronomie du livre d'Hénoch, si en retard sur la science grecque de son temps. Tout ce fatras pseudo-scientifique n'en impose plus aux Juifs cultivés. Si Jésus n'a enseigné aucun théorème, il a rendu cependant un grand service à la science en plaçant la religion dans une sphère plus haute, ce qui rend à la science sa liberté. Lorsqu'on adopte la foi en un seul Dieu, Créateur du monde, il va de soi que la religion doit être la même pour tous les hommes et la morale aussi. Toutes les nations s'en sont accommodées, sans perdre leur caractère, leur indépendance, tout ce qui fait leur vie nationale. Les Juifs auraient suivi la même voie. Et si l'on continue d'assurer que le « superjudaïsme » de Jésus était chimérique, c'est qu'on ferme les yeux à l'histoire. Les Pharisiens auraient dû comprendre, comme ont fait les chrétiens, la distinction entre les préceptes et les conseils, la lettre et l'esprit ; les conseils, comme tels, n'ont pas été moins pratiqués ni moins féconds que les préceptes.

Si vraiment ils ont rejeté la doctrine de Jésus pour ne pas compromettre la vie de la nation, leur orgueil national les a trompés.

L'erreur du parti dominant fut précisément de faire une question nationale d'une pure doctrine religieuse. C'était la plus sacrée de leurs traditions que l'intervention de Dieu par le moyen de ses envoyés, de ses truchements, peut-on dire, car c'était bien la fonction des prophètes. Ils n'avaient qu'à s'assurer si la doctrine sur Dieu était bien celle de la Loi, et si celui qui se disait l'envoyé de Dieu donnait des preuves de sa mission. Aucun prophète n'avait fourni plus de signes que Jésus : il fallait donc l'en croire, lorsqu'il affirmait qu'il parlait au nom de Dieu.

Et sans doute un grand nombre de Juifs auraient de son vivant embrassé son superjudaïsme, s'il ne leur avait paru, outre le péril national, attaquer le fondement même de la religion révélée, l'unité du Seigneur Dieu. Car Jésus se donnait pour cet envoyé de Dieu qui seul connaissait sa pensée secrète, et pour Fils de Dieu, n'hésitant pas à se mettre au même rang que son Père.

Que le Messie, dans l'éclat de sa gloire, ait pris le titre de Fils de Dieu, on eût pu le tolérer, grâce à une explication émolliente. On n'eût même pas été embarrassé pour justifier cette prérogative. Déjà le roi passait pour le fils adoptif par excellence de Dieu, qui avait pour fils Israël. Mais le pauvre homme qu'était Jésus usurper le rang divin et au sens propre, c'était inadmissible. Ce fut le grief des Juifs de tous les temps. Les hommages

rendus par le monde à Jésus Christ pourraient être envisagés comme une compensation de la gloire qui lui a manqué de son vivant : mais aucun homme n'a le droit de s'égaler à Dieu. Forte de sa conviction profonde de l'unité de Dieu et de sa grandeur infinie, la conscience juive se cabre contre le dogme de l'Incarnation. La protestation des Pharisiens, leur scandale à ouïr ce blasphème, la justice qu'ils en ont faite, sont encore aux yeux des Juifs modernes leur meilleur titre d'honneur : ils ont sauvé leur nation du crime inexpiable d'apostasie.

Or si la résolution meurtrière des Pharisiens ne s'explique complètement qu'ainsi, elle n'est pour cela ni justifiée, ni même excusée. Par le fait seul de son affirmation, Jésus transportait le messianisme dans une autre sphère, au sein de Dieu. Le triomphe du Messie devenait la victoire de Dieu sur le péché et sur Satan.

À ces hauteurs toutes les prérogatives temporelles qu'on croyait indispensables au Messie perdaient singulièrement de leur valeur. Osons dire qu'elles étaient incompatibles avec la dignité d'un Dieu. Est-ce parce que nous sommes instruits dès l'enfance du mystère de la Croix ? Il nous paraît indigne d'un Dieu incarné qu'il ait brigué la couronne. Les diamants et les perles sur son front ne seraient qu'une parure fausse. Puisqu'il était venu pour racheter les hommes du péché, le Fils de Dieu n'avait droit qu'à une couronne d'épines ; mais, cette œuvre une fois faite, les prophéties reprenaient leur véritable portée, dans l'ordre spirituel. Une transfiguration si glorieuse de l'Écriture ne dépassait pas la capacité de ces docteurs, puisque les apôtres l'ont opérée si aisément sous l'inspiration de leur foi.

C'est ce que Pascal a dit en des termes qu'on ne peut que transcrire : « Jésus Christ a été tué, disent-ils ; il a succombé ; il n'a pas dompté les païens par la force ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles ; il ne donne point de richesses. N'ont-il que cela à dire ? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas de celui qu'ils se figurent… Jésus Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse[109] ! »

Les Pharisiens n'avaient donc pas à vérifier si Jésus avait les traits qui figuraient pour eux le Messie, mais s'il était autorisé à se dire le Fils unique de Dieu.

Tant de miracles insignes, obtenus de sa bonté par la foi, nombre de victoires faciles sur les démons qui donnaient tant de tablature à leurs exorcistes, une vie si sainte, auraient dû les décider à l'écouter avec docilité, puis à lui faire confiance, et, reprenant l'étude des Écritures, ils auraient reconnu en lui l'unité où conduisaient deux lignes convergentes de prophéties : les unes annonçant la venue personnelle de Dieu pour établir son règne, l'autre promettant la même œuvre au fils de David, l'Emmanuel d'Isaïe, qui serait nommé le Dieu fort, au Seigneur de David assis à la droite de Dieu.

Ainsi peut-on dire sans paradoxe que cette grandeur inouïe d'être le Fils de Dieu dispensait Jésus de se montrer, durant sa vie mortelle, le Roi glorieux qu'avait conçu l'imagination populaire. Sa mission qui était de s'offrir en sacrifice excluait ce triomphe prématuré. Aussi ne prétendait-il pas au titre de Messie. Il l'accepta seulement au moment de mourir, et les Pharisiens n'auraient eu aucune objection à le lui donner une fois admis ce qu'il était, s'ils avaient été assez dociles pour accepter son témoignage, confirmé par celui du Père.

Mais la docilité n'était point leur fait. Ils ne voulurent pas renoncer à la fois au sentiment de leur compétence et à leur réputation de maîtres en Israël[110]. C'est ce que note saint Jean, voyant les choses de plus haut encore, dans les desseins de Dieu. Dieu les avait aveuglés et avait endurci leur cœur, ce qui veut dire, quand on croit comme l'évangéliste à la liberté et à la responsabilité, qu'ils se sont aveuglés eux-mêmes et se sont endurcis. D'autant qu'il ajoute de ceux qui croyaient en lui : « À cause des Pharisiens, ils ne l'avouaient pas, car ils préférèrent » – donc librement –, « les honneurs qui viennent des hommes aux honneurs qui viennent de Dieu. » Dans ses desseins éternels Dieu permit cet aveuglement et cette obstination qui exécutèrent sans le vouloir le plan qu'il avait tracé.

Puis saint Jean met sur les lèvres de Jésus quelques paroles qui résument ses affirmations précédentes et répondent au grief principal des Pharisiens. Ils vont le faire mourir comme novateur, comme se posant en juge, comme attentant à la majesté de Dieu en se proposant lui-même comme objet de leur foi. Et en effet, il s'était placé si haut – exigeant la foi en lui et un amour plus fort que tous les autres amours –, que toute défense eût été inefficace s'il n'avait été jusqu'au bout de ses prétentions en s'égalant à Dieu. Mais s'il en avait le droit, croire en lui, ce n'était rien de nouveau, puisque c'était croire en Dieu ; écouter sa parole, c'était écouter la

parole de Dieu, la rejeter c'était se condamner soi-même. Lui cependant, étant la lumière, avait dit la vérité, et il était venu pour être Sauveur, pour aider les hommes à pratiquer le commandement qui est vie éternelle.

C'était bien cela que les Pharisiens n'avaient pas voulu entendre. Ils ont refusé de croire que Dieu s'était uni à l'homme dans la chair : en même temps ils refusaient de croire que l'homme peut s'unir à Dieu par l'esprit. L'ancienne religion révélée fut donc partagée en deux formes religieuses bien distinctes : la religion du légalisme excluant toute mystique, satisfaisant à tout par l'observation des préceptes, dont le premier est l'amour de Dieu, – et la religion pour laquelle tous les préceptes sont résumés dans la charité dont le but est l'union de l'âme à Dieu par un amour d'amitié, en Jésus Dieu et homme. L'une est demeurée la religion nationale d'un peuple, entravé par la lettre même dans son développement humain, qui ne peut progresser qu'en torturant cette lettre ; l'autre réunit tous les hommes : sur le fondement immuable du dogme elle se surpasse sans cesse par l'action de l'Esprit dans les âmes, toujours plus étendue et plus profonde. Ce discernement s'est opéré quand les Pharisiens n'ont pas voulu du règne de Dieu prêché par Jésus.

L’OBOLE DE LA VEUVE (245)

Lc 21. 1 Ayant levé les yeux, il vit

des riches qui jetaient leurs offrandes dans le Trésor. 2 Il vit aussi une pauvre veuve qui y jetait deux petites pièces.

3 Et il dit : « Vraiment, je vous dis que la pauvre veuve que voici a jeté plus que tous les autres. 4 Car tous ceux-ci ont jeté de leur superflu dans les offrandes ; mais elle, elle a jeté de son indigence, tout ce qu’elle avait pour vivre. »

Mc 12. 41 Et s’étant assis en face du Trésor, il regardait comment la foule jetait de la petite monnaie dans le Trésor. Et beaucoup de riches en jetaient beaucoup. 42 Et une pauvre veuve, survenant, jeta deux petites pièces, la valeur d’un quart d’as.

43 Et ayant appelé ses disciples, il leur dit : « En vérité, je vous le dis : la pauvre veuve que voici a jeté plus que tous ceux qui ont jeté dans le Trésor. 44 Car tous ont jeté de leur superflu ; mais elle, elle a jeté de son indigence, tout ce qu’elle avait, toute sa subsistance ! »

Un petit coin de ciel bleu entre deux orages. Jésus venait d’annoncer aux Pharisiens le châtiment qui menaçait Jérusalem. Avant de reprendre avec ses disciples ce sujet redoutable, il s’assit en face du Trésor. Des riches jetaient largement les pièces de monnaie dans les ouvertures extérieures destinées aux dons pour le Temple. Une pauvre veuve survenant y glissa deux petites pièces, la valeur d’un quart d’as.

C’était une dernière occasion d’enseigner aux disciples que le seul don qui importe est celui du cœur. La qualité de l’observance extérieure n’est rien, toute la vertu religieuse est dans l’intention. Il leur dit donc : « En vérité, je vous le dis : la pauvre veuve que voici a jeté plus que tous ceux qui ont jeté dans le Trésor. Car tous ont jeté de leur superflu, mais elle a jeté de son indigence, tout ce qu’elle avait, toute sa subsistance. »

DOUBLE AVERTISSEMENT SUR LA RUINE DU TEMPLE ET L’AVÈNEMENT DU FILS DE L’HOMME (246-249)

Lc 21. 5 Et quelques-uns disant du Temple qu’il était orné de belles

Mc 13. 1 Comme il sortait du Temple, un de ses disciples lui dit : « Maître, vois, quelles pierres ! et quelles constructions ! »

Mt 24. 1 Et Jésus sorti du Temple, s’en allait. Et ses disciples s’approchèrent [de lui] pour lui montrer les constructions du Temple.

pierres et offrandes votives,	2 Et Jésus lui dit : « Tu vois ces grandes constructions ?… Il ne restera pas ici pierre sur pierre, qui ne soit renversée. »	2 Lui répondant, leur dit : « Ne voyez-vous pas tout cela ? En vérité, je vous [le] dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre, qui ne soit renversée. »
[Jésus leur] dit : 6 « [De] ce que vous regardez, il viendra des jours où il ne restera pas pierre sur pierre, qui ne soit renversée. »		
7 Et ils l'interrogèrent, disant : « Maître, quand donc cela sera, et quel [sera] le signe, lorsque cela devra arriver ? »	3 Et quand il se fut assis, sur le mont des Oliviers, face au Temple, Pierre l'interrogeait en particulier, avec Jacques, et Jean et André : 4 « Dis-nous quand cela sera et quel [sera] le signe, lorsque tout cela devra s'accomplir. »	3 Quand il se fut assis, sur le mont des Oliviers, les disciples s'approchèrent de lui, en particulier, disant « Dis-nous quand cela sera et quel [sera] le signe de ta parousie et de la consommation du siècle. »

Plusieurs disciples les plus intimes de Jésus étaient présents lorsqu'il avait formulé cette menace : « Voici qu'on vous laisse votre maison déserte ! » Paroles plus formidables dans leur simplicité que les calamités entassées par les apocalypses et leurs épouvantements. Toutes les ruines peuvent être réparées. L'abandon de Dieu ne laisse plus de place à l'espérance – à moins d'un repentir assez profond pour qu'on soit admis à dire : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. [111] »

Peut-être les disciples ont-ils pensé qu'une maison abandonnée est encore debout, et ils n'ont pas entrevu dans cette prophétie la ruine du Temple. Aussi lorsque Jésus sortait avec eux de l'admirable enceinte qui faisait au sanctuaire une cour d'honneur, sans plus se préoccuper de l'avenir, ils exprimèrent leur admiration d'étrangers ébahis à la vue de ces immenses blocs, alors dans toute leur blancheur, ajustés si exactement qu'on discernait à peine les joints, entourés d'une légère dépression de la surface lisse pour le jeu des ombres et de la lumière. Dans sa simplicité, l'un des disciples fait part de son impression à Jésus : « Maître, voyez donc ! quelles pierres et quelles constructions ! » Le Maître les voyait déjà dans l'avenir : « Il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée. »

C'était annoncer clairement la ruine du Temple, principalement du sanctuaire. Les murs extérieurs ont été démolis eux aussi, et il n'importe pas à l'accomplissement de la prophétie que quelques parties de l'enceinte soient restées debout, témoins de l'antique splendeur disparue, aussi admirés des artistes qu'ils le furent autrefois par les simples Galiléens.

À ce coup les disciples furent saisis d'effroi. La petite troupe descendit les rampes du Temple, franchit le Cédron, monta lentement et en silence la pente opposée. Quand elle eut atteint le sommet du mont des Oliviers, face au Temple, qu'on pouvait alors contempler dans tout son éclat, Pierre n'y tint plus et interrogea le Maître. Il y avait là son frère André, Jacques et Jean. Le fait de la catastrophe n'était pas douteux après la parole de Jésus, mais Pierre brûlait de savoir quand se produirait cet événement prodigieux, et quels signes en marqueraient l'approche.

Cette curiosité ne devait pas être satisfaite. Même avec ses disciples, Jésus ne voulut jamais fixer des dates précises. Il leur suffisait de savoir comment ils devaient régler leur conduite. Le discours qui suit est comme tous les autres, surtout un avertissement sur les dispositions nécessaires à tous pour être prêts lors de l'accomplissement des jugements de Dieu.

Incontestablement cette réponse comprend deux points : la ruine du Temple et l'avènement du Fils de l'homme. Ce fait est si clair que personne ne le met en doute. Mais ces deux événements sont-ils tellement connexes dans la pensée de Jésus qu'ils ne forment que comme deux aspects d'un même tableau, dans ce sens que la ruine du Temple devait être le signal de la fin du monde ?

C'est ce qu'a affirmé le premier, avec force, Reimarus, savant allemand à la fin du XVIIIe siècle. Les termes employés par Jésus lui ont paru si précis, que, la prophétie ne s'étant pas accomplie de cette sorte, puisque le monde existait encore, ce seul texte suffisait à convaincre le fondateur du christianisme d'une erreur et le christianisme de fausseté. De nos jours cette difficulté a été reprise avec beaucoup d'âpreté par une école d'exégèse qui réduisait les vues de Jésus à l'annonce d'une catastrophe qui ne s'était pas réalisée au moment voulu.

On s'en préoccupait déjà au temps de saint Augustin. L'avènement du Fils de l'homme étant en effet dans la perspective de la ruine du Temple, il proposait de l'entendre d'un avènement spirituel de Jésus Christ, sensible dans la protection qu'il donna à son Église lors de la destruction de Jérusalem, car ce fut pour elle une délivrance et le signal de ses progrès, le

culte abrogé par la mort de Jésus étant devenu impossible, même pour les Juifs, par la ruine du Temple.

Cette solution est séduisante, et l'on serait tenté de l'appliquer au texte de saint Luc, s'il n'avait marqué un temps d'arrêt, le temps des nations, entre la dévastation de Jérusalem et l'avènement du Fils de l'homme[112]. D'ailleurs elle se heurte aux textes de saint Marc et de saint Matthieu qui font allusion à la consommation des choses.

Nous serions tenté aujourd'hui d'opposer à la critique un système purement critique[113] ; les critiques récents seraient mal venus à lui reprocher sa hardiesse. Il consisterait à dire que Jésus n'a pas parlé des deux faits dans le même discours. Le plus souvent Matthieu compose ses longues allocutions avec des paroles prononcées dans diverses circonstances. Ce serait le cas ici. On retrouve dans son texte des mots que saint Luc a placés dans le discours sur l'avènement instantané du Fils de l'homme que nous avons rencontré au fil de Luc[114] ; d'autres phrases encore pourraient appartenir à un autre thème que celui de la ruine du Temple. Ce serait aussi le fait de saint Marc. On ne saurait dire qu'il a suivi son habitude, puisque c'est ici le seul discours un peu long qu'il contienne ; mais il a pu agir comme saint Matthieu. Quant à saint Luc, qui avait déjà relaté un discours sur l'avènement, il n'y serait revenu ici que pour suivre saint Marc ; ce doublet littéraire ne serait pas la preuve que Jésus a touché les deux points le même jour ; il ne resterait qu'un discours sur la ruine du Temple.

Si cette analyse peut servir comme réponse à des critiques accoutumés à des dissections littéraires beaucoup plus téméraires, nous avons cependant renoncé à nous y arrêter car l'accord des trois premiers évangiles est trop grave pour qu'on puisse passer outre.

Que reste-t-il à dire ? Simplement ceci, qui est très solide, que si Jésus a traité les deux points de la destruction du Temple et de son avènement dans un même ensemble, il n'a pas dit que les deux faits seraient contemporains[115]. Il a au contraire marqué entre eux deux différences, capitales pour la solution du problème. Le premier est un événement auquel les disciples pouvaient et devaient se dérober par la fuite, et c'est pour cela même qu'il en a indiqué les signes précurseurs. Le second est une catastrophe mondiale qui frappe à la fois tous les hommes. Seconde différence : le premier avènement est relativement prochain, avant qu'ait disparu la génération présente. Du temps du second, Jésus ne veut rien dire parce que c'est le secret du Père.

Mais alors pourquoi a-t-il traité les deux sujets en même temps ? N'était-ce pas suggérer à ses disciples qu'ils ne formeraient qu'un même jugement de Dieu ?

Il faut répondre très carrément. Les disciples ne risquaient pas d'être conduits à cette confusion, car elle existait certainement déjà dans leur esprit. Cela ressort de leur question telle qu'elle est posée dans saint Matthieu : « Dis-nous quand cela sera (c'est-à-dire la destruction), et quel sera le signe de ton avènement et de la consommation du siècle[116]. » Et en effet, Jésus venait de dire publiquement que Jérusalem serait laissée seule jusqu'à ce qu'elle acclame son retour. Ils comprenaient maintenant que cet abandon, c'était la destruction totale du Temple. D'autre part, en bons Israélites, ils ne pouvaient concevoir une ruine définitive du Temple, qui serait la fin du culte d'Israël. Renversé par Nabuchodonosor, le Temple avait été rebâti par les Juifs revenus de Babylone ; Hérode n'avait démoli le second Temple que pour le remplacer par un édifice plus beau. Le retour du Messie, puisqu'il fallait qu'il disparût, ce qu'ils avaient déjà assez de peine à s'assimiler, ne pouvait être envisagé que comme le salut de la nation et la restauration du Temple. Que faire donc lorsqu'on verrait apparaître les signes menaçants de la catastrophe ? Attendre la délivrance, le miracle, l'avènement du Messie, de Jésus lui-même revenu pour régner. La suite rapide des deux événements, elle devait être profondément ancrée dans leur esprit, elle les exposait à être enveloppés dans la ruine, et dommage plus grave encore, à partager les espérances des révoltés, à faire cause commune avec eux, à perdre de vue la mission que leur Maître leur avait donnée. Ils devaient être prémunis. C'est eux qui ont rendu nécessaire que Jésus traitât en même temps des deux faits : s'il a pris ce parti, ce ne fut point au risque de produire une confusion, ce fut pour dissiper cette confusion fâcheuse. Seulement il ne voulut pas pour cela lever le voile qui devait couvrir le second événement ; il va jusqu'à dire qu'il n'avait pas mission de le faire. Il prescrit clairement ce qu'il faut faire dans le premier : fuir. Et cet ordre fut si bien compris que les chrétiens, au premier symptôme du siège de Jérusalem, s'enfuirent à Pella[117].

Quant au deuxième événement, il n'y a qu'à se tenir ferme dans la foi, et c'est pour cela que Jésus les mets en garde, et avec eux tous ceux qui viendront après eux, contre les séductions de l'erreur, la manifestation de faux Christs et de faux prophètes.

Cette vue régulatrice mise dans son jour, il est aisé de répartir ce qui appartient à chaque thème. Si la distinction n’est pas plus apparente, c’est que les deux premiers évangélistes, tout en reproduisant fidèlement la pensée de Jésus, n’ont rien fait pour l’accentuer ; étant encore de temps à autre sous l’impression de l’espérance incoercible de la prochaine venue de leur Maître, ils auraient plutôt favorisé la pénombre. S’ils ne l’ont pas fait pour se conformer à la volonté de Jésus qui n’avait pas voulu se prononcer, l’embarras où ils ont laissé les générations chrétiennes est du moins une preuve décisive qu’ils ont écrit avant la prise de Jérusalem. Saint Luc qui a compris les présages du temps a mis en termes plus clairs ce qui demeurait obscur chez ses devanciers[118]. C’est donc chez eux surtout qu’il faut chercher la tradition la plus ancienne du discours, de préférence dans saint Marc qui n’y a point mêlé d’autres éléments. Son tableau se présente comme la juxtaposition d’un double thème qu’on pourrait disposer sur deux colonnes parallèles[119]. Dans la première, thème de la ruine du Temple, Jésus parle successivement du temps de détresse, de la façon dont devront se comporter les disciples, et de la catastrophe. Les mêmes points sont repris dans l’instruction sur l’avènement. Et c’est seulement alors que l’opposition est marquée entre les deux thèmes quant au temps.

DISCOURS SUR LA RUINE DU TEMPLE (246)

Lc 21. 8 Or il [leur] dit : « Prenez garde d’être induits en erreur. Car plusieurs viendront sous mon nom, en disant : “C’est moi.” et : “Le temps est proche.” Ne vous mettez pas à leur suite. 9 Et quand vous entendrez parler de guerres et de révolutions, ne soyez pas terrifiés. Car il faut que cela arrive d’abord, mais [ce] n’[est] pas si tôt la fin. » 10 Alors il leur disait : « On se lèvera, nation contre nation, et royaume contre royaume ; 11 et il y aura de grands tremblements de terre et en divers lieux des famines, et des pestes, et des apparitions effrayantes et de grands signes au ciel.

Mc 13. 5 Jésus commença à leur dire : « Prenez garde qu’on ne vous induise en erreur. 6 Plusieurs viendront sous mon nom, en disant : “C’est moi.” Et ils induiront en erreur beaucoup de monde. 7 Et quand vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, ne vous troublez pas. Il faut que [cela] arrive, mais [ce] n’[est] pas encore la fin. 8 Car on se lèvera, nation contre nation, et royaume contre royaume ; il y aura des tremblements de terre en divers lieux, il y aura des

Mt 24. 4 Et Jésus répondant leur dit : « Prenez garde qu’on ne vous induise en erreur. 5 Car plusieurs viendront sous mon nom, en disant : “C’est moi qui suis le Christ.” Et ils induiront en erreur beaucoup de monde.

6 Mais vous devez entendre parler de guerres et de bruits de guerre. Voyez, ne vous troublez pas. Car il faut que [cela] arrive, mais [ce] n’est pas encore la

	famines : ce [sera] le commencement des douleurs.	fin. 7 Car on se lèvera, nation contre nation, et royaume contre royaume ; et il y aura des famines et des tremblements de terre en divers lieux. 8 Or tout cela [sera] le commencement des douleurs.

Lc 21 *(suite)*.	Mc 13 *(suite)*.	Mt 24 *(suite)*.	Mt 10.
12 Mais avant tout cela, ils mettront leurs mains sur vous et vous persécuteront, vous conduisant aux synagogues et aux prisons, vous faisant comparaître devant des rois et des gouverneurs à cause de mon nom ; 13 cela finira pour vous par le témoignage.	9 Prenez garde à vous-mêmes ! on vous traduira devant les sanhédrins ; et vous serez battus de verges dans les synagogues, et vous comparaîtrez devant des gouverneurs et des rois à cause de moi, pour [me] rendre témoignage devant eux.	9 Alors, ils vous livreront à la torture. Et ils vous tueront. Et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom.	17 Mais tenez-vous en garde contre les hommes. Car, ils vous livreront aux sanhédrins et vous flagelleront dans leurs synagogues ; 18 et vous serez conduits à cause de moi devant des gouverneurs et des rois, pour rendre témoignage en face d'eux et des nations.
14 Prenez donc la résolution de ne pas vous exercer d'avance à vous défendre ; 15 car, moi-même je vous donnerai un langage et une sagesse à laquelle ne pourront [ni] résister ni contredire tous vos adversaires. 16 Et vous serez livrés même par [vos] père et mère, et [par vos] frères, et parents, et amis. Et l'on fera mourir quelquesuns d'entre vous.	10 Et il faut tout d'abord que l'Évangile soit prêché à toutes les nations. (Mc 13, 11 et Lc 12, 11-12, § 174.) 12 Et un frère livrera à la mort [son] frère. Et un père, [son] enfant. Et des enfants se lèveront contre [leurs] parents et les feront périr. 13	10 Et alors, beaucoup succomberont, et se livreront et se haïront les uns les autres ; 11 et il surgira beaucoup de faux prophètes et ils induiront en erreur beaucoup de monde ; 12 et par l'excès des iniquités, la	(Mt 10, 19-20, § 174.) 21 Un frère livrera à la mort [son] frère. Et un père, [son] enfant. Et des enfants se lèveront contre [leurs] parents et les feront périr. 22 Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ;
17 Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom.18 Et pas un cheveu de votre tête ne périra.			

19 Par votre endurance, prenez [peu à peu] possession de vos âmes.

Lc 21. 20 Or lorsque vous verrez Jérusalem entourée par des armées, alors sachez que sa désolation est proche.

21 Alors, que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes ; et que ceux qui seront dans la [ville], s'en éloignent ; et que ceux qui seront dans les campagnes ne viennent pas se réfugier dans la [ville].

† 17. 31 En ce jour-là, que celui qui sera sur la terrasse, avec ses meubles dans la maison, ne redescende pas pour les prendre. Et de même, que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière. – 21. 22 Car ce sont là des jours de vengeance, de façon que tout ce qui est écrit soit accompli.

23 Malheur à celles qui seront enceintes, et à celles qui allaiteront en ces jours-là. Car il y aura grande nécessité dans le pays et [grande] colère sur ce peuple. 24 Et ils tomberont au fil de l'épée. Et ils seront réduits en captivité parmi toutes les nations. Et Jérusalem sera foulée par les Gentils jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme [les] temps [des] Gentils.

Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ;

mais celui qui aura tenu jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

charité de beaucoup sera refroidie… 13 mais celui qui aura tenu jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

14 Et cet évangile du Royaume sera prêché dans tout l'univers, pour prendre à témoin toutes les nations ; et alors, viendra la fin.

Mc 13. 14 Lorsque vous verrez « *l'abomination de la désolation* » établie où elle ne doit pas être, – que celui qui lit, comprenne ! – alors, que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes ;

15 que celui qui sera sur la terrasse, ne redescende pas pour prendre quelque chose dans sa maison ; 16 et que celui qui [sera] dans les champs, ne retourne pas en arrière pour

mais celui qui aura tenu jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

23 Mais lorsqu'on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre. Et si l'on vous chasse de celle-ci, fuyez dans une autre. Car je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'homme (Suite, § 173).

Mt 24. 15 Lors donc vous verrez « *l'abomination de la désolation* », comme il a été dit par [le ministère du] prophète Daniel, se tenant dans un lieu saint, – que celui qui lit comprenne ! – 16 alors, que ceux qui seront dans la Judée fuient vers les montagnes ;

17 que celui qui sera sur la terrasse, ne redescende pas pour prendre ce qu'il y a dans sa maison ; 18 et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau.

		prendre son manteau. 17 Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là. 18 Priez pour que [cela] n'ait pas lieu en hiver.	19 Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là. 20 Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat.

Jésus veut tout d'abord prémunir ses disciples contre une attente prématurée. On leur dira qu'il est là, ce qui serait le signe évident que le grand événement arrive. Quelques-uns, entendant parler du Messie, se laisseront induire en erreur. Il y aura des guerres, bien plus, une lutte générale des nations entre elles, des tremblements de terre, des famines… Mais ces calamités ne seront que des prodromes, ils ne devront pas en être troublés.

Ce tableau était sombre. Cependant tous les éléments sont de l'ordre naturel, familiers à tous les esprits. Il ne serait pas difficile de les signaler dans l'époque qui va de l'an 30 à l'an 70. La guerre civile qui suivit la mort de Néron, en 68 après J.-C., si peu de temps avant la prise de Jérusalem, et où périrent trois prétendants à l'empire, Galba, Othon et Vitellius, dut frapper vivement les imaginations. Mais il ne semble pas que Jésus ait eu en vue des faits particuliers : il parle comme les anciens prophètes[120]. Ces maux qui affligent l'humanité et lui font pousser des cris de douleur sont comparés aux douleurs de l'enfantement, suivies d'une grande joie, la crise une fois passée.

Pendant ce temps, que feront les disciples ? Attendront-ils, effrayés, une délivrance miraculeuse ? Non, ils devront prêcher la bonne nouvelle du salut opéré par Jésus, avec tant d'activité et de zèle, qu'elle soit portée à toutes les nations, à toute cette humanité d'élite dans l'ordre de la pensée qui est unie, plutôt que séparée, par les eaux de la Méditerranée. Et saint Paul jugeait déjà de son temps que ce miracle était accompli[121]. Cet Évangile sera celui de Jésus, non seulement parce qu'il reproduira ses

paroles, mais aussi parce qu'il annoncera le salut en lui ; les disciples seront persécutés à cause de son nom, parce qu'ils rendront témoignage à Jésus.

Alors ils n'auront pas à préparer leur défense à la manière des scribes, ruminant les décisions déduites de l'Écriture. Ils ne parleront même pas selon leur esprit propre, c'est l'Esprit Saint qui parlera pour eux. Car la contradiction ne manquera pas : des parents, des frères, des pères livreront leurs proches, les disciples seront traînés devant les tribunaux, battus de verges dans les synagogues, comparaîtront devant des gouverneurs et des rois. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé, c'est-à-dire que celui qui tiendra jusqu'au bout obtiendra le salut de son âme, ce salut dont Jésus a dit plus d'une fois que les trésors du monde entier ne le valent pas[122].

Après cette vue rapide sur l'éternité, Jésus arrive au point angoissant des derniers jours du culte dans le Temple. Les expressions auraient été obscures en dehors de la Terre sainte, et c'est pourquoi saint Luc y a renoncé. Mais un israélite quelque peu assidu aux exercices de la synagogue, quand il n'eût pas étudié les prophètes dans leur texte, ne pouvait ignorer les célèbres passages de Daniel[123] sur l'abomination de la désolation qui devait souiller le Temple. Lors de la profanation du sanctuaire où Antiochus Épiphane avait installé une statue de Zeus olympien, les Juifs avaient reconnu l'accomplissement de la prophétie de Daniel[124]. Mais si l'expression symbolique était à retenir, comme traditionnelle et d'une frappe impressionnante, Jésus savait que l'histoire ne se recommence jamais tout à fait de la même façon. Il suggère que l'abomination de la désolation sera un être intelligent, non point une chose et au lieu de nommer le Temple, il reste dans le vague : cette personne – peut-être une collectivité –, « se tiendra là où elle doit ne pas être », et pour souligner ce que l'expression a de mystérieux, Marc ajoute : « que celui qui lit comprenne » ! Pas un trait cependant ne dessine une lutte entre des puissances célestes. Le thème est toujours la ruine du Temple. Saint Luc, hésitant à renvoyer des gentils à Daniel, s'est cru autorisé à traduire en clair : « Or lorsque vous verrez Jérusalem entourée par des armées, alors sachez que sa désolation est proche[125]. » Le soin qu'il a pris de conserver le mot de désolation prouve bien qu'il pensait transcrire le sens plutôt que le changer, et son interprétation fut sûrement celle de tous les chrétiens quand la révolte se déclara. Demeurer alors à Jérusalem, c'était risquer d'être englobé bon gré mal gré dans la lutte et dans la répression. Jésus avait

annoncé la destruction du Temple, ses disciples ne devaient donc attendre sa préservation ni des hommes ni de Dieu. Il n’y avait pas de temps à perdre, car la ville une fois cernée l’évasion fut impossible, comme le prouve le récit de Josèphe. Même péril dans la Judée : « Alors que ceux qui seront en Judée, fuient vers les montagnes ! » Où fuir cependant, puisque la Judée proprement dite est toute montagneuse ? – Du mont des Oliviers, on ne dira pas, « allons dans les montagnes », pour désigner la région d’Hébron. Tandis que, de l’autre côté du Jourdain et de la mer Morte, se dresse la chaîne escarpée des montagnes d’Édom au sud, puis de Moab et d’Ammon : là était le refuge, loin du pays où la guerre faisait rage. Et nous savons en effet par Eusèbe[126] que les chrétiens de Jérusalem, avertis avant le siège par une révélation, se réfugièrent dans ces montagnes, à Pella[127]. Cette révélation, c’est celle même du Sauveur, alors mieux comprise.

Il fallait fuir, sans s’embarrasser de bagages, fuir pour sauver sa vie. C’était beaucoup dans cette guerre meurtrière qui vit périr tant de Juifs. Les termes sont pressants, d’un réalisme saisissant. On imagine le soldat romain, irrité d’une résistance farouche, plus ardent encore au meurtre qu’au pillage : « Que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas et n’entre pas pour prendre quelque chose dans sa maison[128] ; et que celui qui sera dans les champs » – où l’on travaille en conservant à peine une tunique – « ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau », – qui serait pourtant en voyage son seul préservatif contre le froid des nuits ! « Malheur à celles qui seront enceintes et qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que cela n’ait pas lieu en hiver », – où il est si difficile de cheminer dans la boue, de traverser les torrents gonflés par la pluie, où les averses glacées pénètrent jusqu’aux os !

Déluge cruel de calamités, surtout pour les pauvres mères ! Jésus les prévoit d’avance, il en souffre pour ses fidèles, sa compassion est ici en harmonie avec le cours normal, quoique funeste, des circonstances. Elles sont humaines, il les ressent comme homme.

DISCOURS SUR L’AVÈNEMENT DU FILS DE L’HOMME (247)

Mc 13. 19 Car, ces jours seront une détresse, comme il n’y en a pas eu depuis le commencement de la création que Dieu a créée, jusqu’à maintenant, et comme il n’y en aura pas.

Mt 24. 21 Car, il y aura alors une grande détresse comme il n’y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu’à maintenant et comme il n’y en aura pas. 22 Et si ces jours-là

20 Et si le Seigneur n'avait abrégé [ces] jours, personne n'aurait été sauvé ; mais, à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé [ces] jours.	n'avaient été abrégés, personne n'aurait été sauvé ; mais, à cause des élus, ces jours-là seront abrégés.
21 Et alors, si quelqu'un vous dit : « Voici le Christ ici. – [Le] voici là », ne le croyez pas. 22 Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes ; et ils fourniront des signes et des prodiges pour égarer, s'[il était] possible, les élus.	23 Alors, si quelqu'un vous dit : « Voyez, le Christ [est] ici » ou : « [Il est] là », ne [le] croyez pas. 24 Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes ; et ils fourniront de grands signes et des prodiges de façon à égarer [s'il était] possible, même les élus.
23 Pour vous, prenez [bien] garde ; je vous ai tout dit d'avance. » (cf. § 206.)	25 Voyez ; je vous [l'] ai dit d'avance. » (26-27, § 207 ; 28, § 211.)

À ce point la scène change[129]. Ni saint Marc ni saint Matthieu ne nous en avertissent, pas plus que Daniel n'avertit ses lecteurs en passant de la fin de l'ennemi d'Israël à « un temps de détresse telle qu'il n'y en a point eu de pareille, depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là[130] ». Ce sont les expressions de saint Marc et de saint Matthieu, si ce n'est que dans les évangélistes les termes sont plus forts. Des deux parts c'est une période nouvelle qui est désignée. Dans Daniel c'est celle de la résurrection des morts, qui confine à l'éternité. On doit donc reconnaître dans l'évangile la même consommation de toutes choses, amenée aussi sans aucune transition.

Cette fois encore saint Luc a eu pitié de son lecteur hellénisé peu habitué à ces sautes brusques de la terre au ciel. Il a marqué une pause en style historique : « Et ils tomberont au fil de l'épée. Et ils seront réduits en captivité parmi toutes les nations. Et Jérusalem sera foulée par des gentils, jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme les temps des gentils[131]. »

Lc 21. 25 « Et il y aura des signes dans le soleil, et [dans] la lune et [dans] les étoiles. Et sur la terre : une angoisse des nations inquiètes du bruit de la mer et de son agitation, 26 les hommes expirant de terreur et d'anxiété sur ce qui arrive au monde habité.	Mc 13. 24 « Mais, en ces jours-là – après cette détresse-là – le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière, 25 et les astres tomberont du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront	Mt 24. 29 « Et aussitôt [que] – après la détresse de ces jours-là – le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les astres tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées, 30 et [bien, c'est] alors [qu'] apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel. Et [c'est] alors [que] toutes les tribus de la terre se lamenteront. Et elles verront le Fils de l'homme

Car les puissances du ciel seront ébranlées. 27 Et [bien c’est] alors [qu’] ils verront le Fils de l’homme venant dans une nuée, avec [grande] puissance et grande gloire. »	ébranlées. 26 Et [bien, c’est] alors [qu’] on verra le Fils de l’homme venant dans des nuées, avec grande puissance et [grande] gloire. 27 Et [c’est] alors [qu’] il enverra [ses] anges et rassemblera ses élus des quatre vents, de [l’] extrémité de [la] terre à [l’] extrémité [du] ciel. » (cf. § 211.)	venant sur les nuées du ciel, avec [grande] puissance et grande gloire ; 31 et il enverra ses anges, au son de la grande trompette ; et ils rassembleront ses élus des quatre vents, d’une extrémité des cieux à l’[autre] extrémité. » (cf. § 211.)

Après cela, saint Luc rejoint saint Marc et saint Matthieu aux grandes images des derniers temps. Alors personne ne devra songer à la fuite. Ce ne sont plus des soldats qui mènent la guerre, et auxquels on puisse échapper. Tel est le déchaînement des puissances surhumaines du mal, tel est l’empire qui leur est concédé sur le monde entier, qu’aucune personne vivante ne leur aurait résisté et qu’aucune âme n’aurait été sauvée, s’il leur avait été permis de prolonger leur assaut. Mais Dieu, dans l’intérêt de ses élus, a raccourci ces jours. Le pire danger, c’est que la proposition du mal ne sera pas toujours directe et ouverte. Il surgira de faux Christs et de faux prophètes, et il leur sera permis de fournir des signes, d’opérer des prodiges, tels que les élus eux-mêmes en seraient surpris et égarés, s’il était possible que des élus de Dieu périssent. Si différente que soit cette autre guerre, elle est peut-être éloignée, mais elle est peut-être proche. Que les disciples se tiennent pour avertis, du moins au nom de tous !

Après cette détresse, qui sera surtout un débordement des forces mauvaises dans l’ordre religieux et moral, la nature elle-même entrera en branle. Le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, les astres tomberont du ciel, les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Images grandioses, tradition-nelles dans la prophétie, reprises dans les apocalypses, et qui ne se donnent pas comme des prédictions techniques,

pas plus que l'abomination de la désolation. Ce n'est pas dans un cas où il se sert de termes consacrés que Jésus peut être censé s'être éloigné de sa pratique constante de ne pas parler des éléments en théoricien des systèmes du monde. À ces signes, il ajoute seulement « le signe du Fils de l'homme dans le ciel[132] », où l'on peut reconnaître sa Croix, symbole de supplice, mais ensuite trophée de sa victoire. Enfin on verra le Fils de l'homme – et cela encore est une image traditionnelle depuis Daniel[133] –, « venant dans les nuées, avec grande puissance et gloire. Et alors il enverra ses anges et rassemblera ses élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel ».

Le Fils de l'homme – quel disciple l'ignorait ? – c'était Jésus lui-même venant inaugurer le règne de Dieu à la fin des temps.

LE TEMPS DE LA RUINE DU TEMPLE ET CELUI DE L'AVÉNEMENT DU FILS DE L'HOMME

a) Époque de la ruine du Temple (248)

Il est donc vraiment assez clair, même d'après le texte de saint Marc, qui semble avoir mieux conservé le caractère primitif du discours sans autres éléments coordonnés, que Jésus a traités de deux thèmes. Le premier, celui de la ruine du Temple, est encore enveloppé de termes symboliques, mais seulement pour le fait principal. Tout se passe sur la terre ; les actions sont naturelles, on trouve un abri dans la fuite. Le second événement se passe encore sur la terre, mais les faits signalés sont des prodiges, les agents de faux Christs, le terme est la fin du monde. Jusqu'à présent, aucun intervalle n'a été marqué entre les deux. Étaient-ils donc contemporains, le second étant la suite et l'achèvement de l'autre ? Au temps où saint Luc écrivait on ne le croyait pas. Ayant suffisamment indiqué un intervalle, les temps des nations, il ne revient pas expressément sur la position respective des deux faits. Il indique seulement que les premiers indices du fléau seront le présage de la délivrance pour les chrétiens. La menace qui courbe la tête des Juifs est pour les fidèles un espoir : « Redressez-vous, et relevez vos têtes, car votre délivrance approche. » Les douleurs font place à la joie ; l'Église est vraiment née sur les débris de la synagogue. Puis saint Luc reproduit la parabole du figuier. Il a donc entendu cette parabole de l'aurore du règne de Dieu sur la terre. Le figuier a ses premières feuilles aux jours

du printemps. Cette saison existe à peine en Palestine. L'été succède presque aussitôt à l'hiver. Or l'été, pour saint Luc, c'est le Règne de Dieu. Cette génération n'aura pas tout à fait disparu, que déjà seront survenus le règne et la délivrance : « Le ciel et la terre passeront », dit Jésus, « mais mes paroles ne passeront pas », ces paroles qui furent la prédication du règne, qui sont encore vivantes et efficaces, et qui le seront toujours.

Lc 21. 28 « Or quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous, et relevez vos têtes, car elle approche votre délivrance ! »

29 Et il leur dit une parabole : « Voyez le figuier et tous les arbres : 30 quand ils bourgeonnent déjà, à cette vue vous connaissez par vousmêmes que l'été est déjà proche.

31 De même, vous aussi, quand vous verrez ces choses-ci arriver, sachez que le règne de Dieu est proche.

32 En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas avant que tout ne soit arrivé.

33 Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas. »

Mc 13. 28 « Apprenez du figuier une parabole. Quand déjà ses branches sont devenues tendres et que les feuilles ont poussé vous savez que l'été est proche.

29 De même, vous aussi, quand vous verrez ces choses-ci arriver, sachez que [c'] est proche, aux portes.

30 En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé.

31 Le ciel et la terre passeront : mais mes paroles ne passeront pas. »

Mt 24. 32 Apprenez du figuier une parabole. Quand déjà ses branches sont devenues tendres et que les feuilles ont poussé, vous savez que l'été [est] proche.

33 De même, vous aussi quand vous verrez toutes ces choses-ci, sachez que [c'] est proche, aux portes.

34 En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé.

35 Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas. »

Or nous n'avons aucune raison d'interpréter autrement que saint Luc la parabole du figuier dans saint Marc et dans saint Matthieu. Les termes sont semblables, si ce n'est que les deux évangélistes ont dit mystérieusement : « sachez que cela est proche aux portes », tandis que saint Luc a dit clairement : « sachez que le règne de Dieu est proche ».

b) Époque de la fin du monde (249)

Mc 13. 32 « Mais quant à ce jour-là ou à [cette] heure[-là], personne ne sait [quand ils arriveront], pas même les anges dans le ciel, pas

Mt 24. 36 « Mais quant à ce jour-là et à [cette] heure[-là], personne ne sait [quand ils arrive-ront], pas même le Fils, [personne

même le Fils, [personne absolument] si ce n’est le Père. » (Suite, § 178.)

absolument] si ce n’est le Père seul. » (37-41, §§ 208 et 210.)

Mais les deux premiers évangélistes avaient insisté beaucoup plus que saint Luc sur le thème de l’avènement du Fils de l’homme, et avaient paru le souder à la catastrophe de Jérusalem. Pour le distinguer, sans toutefois faire la lumière sur le temps du second, ils ajoutent : « Mais quand à ce jour-là ou à l’heure, personne ne sait, pas même les anges des cieux, ni le Fils, mais seulement le Père[134]. »

On a prétendu que par ces mots Jésus déclarait être en état d’annoncer les signes précurseurs de l’unique événement en deux tableaux, mais avouait ne pas en connaître le moment précis, c’est-à-dire le jour et l’heure. C’eût été attacher une importance excessive à une détermination exacte, tout à fait indifférente alors que le point principal était de se préparer au jugement, et qu’on était prévenu par des signes. Ce qui est plus décisif pour le sens d’une double date, c’est que le premier événement, auquel on pouvait échapper, si rapide qu’il fût, n’achevait rien, sans quoi la fuite n’aurait pas eu de sens. Il traînait donc nécessairement, ne fût-ce que dans ses suites, il n’avait rien d’instantané. Tel était bien au contraire le caractère de l’avènement du Fils de l’homme, souligné par saint Matthieu[135] dans ce même discours. L’opposition par Mais, si clairement marquée, n’est donc pas entre un temps approximatif et un temps exact mais entre les deux tableaux marqués de traits si différents. Ces deux tableaux existent, cela est évident. Nous savons maintenant qu’on peut être instruit de la proximité du premier, « avant que cette génération ait disparu », sans être informé du moment où le second apparaîtra, ce qui est très naturel, puisque les deux tableaux se rapportent à deux événements distincts.

Que ces paroles aient été prononcées par Jésus, que la distinction remonte bien à lui, c’est ce que prouve l’interprétation de saint Luc et plus encore cette décla-ration étonnante que le secret de la fin du monde n’a pas été confié au Fils. Quel disciple de Jésus eût osé lui imposer cette limite ?

Elle nous paraît encore étrange, quoiqu’elle puisse être entendue. La science du Fils de Dieu est égale à celle de son Père ou plutôt c’est la même. Mais il s’est incarné, et lorsqu’il agit comme fils de l’homme et comme Messie, il règle sa science selon les exigences de son rôle. À juger d’après les attributions, le Créateur du monde est aussi le seul qui sache le

moment où il finira, et la Création est attribuée au Père. Alors le Fils reviendra comme juge. Il n'a pas à dire quand, ce secret ne lui appartient pas, il est censé ne pas le savoir. Comme Messie, il est prophète, il annonce avec l'approximation utile la destruction du Temple. Il avertit aussi ses disciples d'être toujours sur leurs gardes, car le Père s'est réservé le secret de la fin des temps : pour chacun d'eux d'ailleurs la fin du temps est la fin de sa vie.

QUOIQU'IL EN SOIT DU TEMPS DU FILS DE L'HOMME, IL FAUT VEILLER (250)

Lc 21. 34 « Or prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans la crapule, et l'ivrognerie et les préoccupations de la vie, et que ce Jour-là ne fonde sur vous à l'improviste, 35 comme un piège ; car il atteindra tous ceux qui se trouveront sur la face de toute la terre. »

Mt 24. 42 « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Maître doit venir. » (43-51 = §§ 178 et 179).

(cf. 25, 13, §§ 251 et 178.)

(cf. Mc 13, 33, 35, 37, § 178.)

Si le Père n'a pas voulu qu'on connût le moment où viendrait le Fils de l'homme, c'était pour les disciples une raison décisive d'être toujours prêts pour ne pas être surpris. Jésus insiste sur le devoir de la vigilance[136], en marquant de nouveau et à deux reprises que ce moment demeure secret : « Prenez garde, veillez, car vous ne savez pas quand ce sera le temps. C'est comme un homme parti en voyage, qui a laissé sa maison et donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun son ouvrage et au portier il a recommandé de veiller. » Le portier est nommé seul parce que son office propre est de veiller afin d'ouvrir aussitôt, sans faire attendre le maître. Mais dans l'application de la parabole, l'ordre de veiller est donné à tous : « Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, ou tard, ou vers le milieu de la nuit, ou au chant du coq le matin », dernier délai possible, alors que les serviteurs doivent se dire que le maître a reçu l'hospitalité ailleurs, et qu'il ne viendra plus cette nuit-là. Ces paroles expressives, qui sont bien de Jésus, disent d'une manière imagée, mais claire, que le Fils de l'homme tardera peut-être beaucoup à venir. Alors pourquoi adresser cet avis aux disciples ? Peut-être seront-ils depuis

longtemps endormis du sommeil de la mort ; aussi Jésus conclut : « Ce que je vous dis, je le dis à tous », comme un avis solennel qui devra être transmis ; le mot de passe que se transmettront les générations, c'est : « Veillez[137]. »

Le texte de saint Luc indique à sa manière que l'avis n'est pas tant donné aux Apôtres qu'aux générations qui suivront. Ce sont elles, non les Apôtres, qui risquaient de voir leurs cœurs s'appesantir dans l'ivrognerie et les préoccupations de la vie. Et rappelant enfin « ce jour-là » que Marc et Matthieu avaient distingué de l'époque de la destruction du Temple, il note expressément sa soudaineté, car il fondra sur eux à l'improviste, et aussi l'extension universelle du coup frappé, car il atteindra tous ceux qui se trouveront sur la face de toute la terre ; la fuite alors ne sera plus de saison. Aussi personne ne peut se flatter d'échapper au formidable coup de filet. L'essentiel est de veiller et de prier afin de n'être pas ramassé avec les coupables, mais bien plutôt de paraître debout devant le Fils de l'homme.

PARABOLE DES VIERGES PRUDENTES ET DES VIERGES FOLLES (251)

Lc 21. 36 « Veillez plutôt, priant en tout temps afin d'être en état d'échapper à tout ce qui doit arriver et de paraître debout devant le Fils de l'homme. »

Mt 25. 1 « Alors le Royaume des Cieux sera semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes et sortirent à la rencontre de l'époux. 2 Cinq d'entre elles étaient imprudentes et cinq [étaient] prudentes ; 3 car les imprudentes, en prenant leurs lampes, ne prirent pas d'huile avec elles, 4 tandis que les prudentes prirent de l'huile dans les flacons avec leurs lampes. 5 L'époux se faisant attendre, elles s'assoupirent toutes et dormirent.

6 À minuit, un cri retentit : « Voici l'époux ! sortez au-devant [de lui]. » 7 Alors, toutes ces vierges s'éveillèrent et arrangèrent leurs lampes. 8 Les imprudentes dirent aux prudentes : « Donnez-nous de votre huile ; car nos lampes s'éteignent. » 9 Les prudentes répondirent, disant : « Sûrement il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous : allez plutôt chez les marchands et achetez[-en] pour vous. » 10 Pendant qu'elles allaient [en] acheter, l'époux vint. Celles qui étaient prêtes, entrèrent avec lui dans la salle des

noces. Et l'on ferma la porte. 11 Plus tard, arrivent aussi les autres vierges, en disant : « Seigneur, Seigneur ! ouvrenous ! » 12 Mais lui, leur répondit : « En vérité, je vous [le] dis : je ne vous connais pas. »
13 Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (cf. §§ 250 et 178.) (Voir la parabole des talents (Mt 25, 14-30) au § 227.)

Jésus ayant abordé, dans un moment si solennel, le thème de la vigilance, s'attache à graver profondément dans l'esprit des disciples cette nécessité de se tenir prêts. C'est tout son enseignement sur le prix de l'âme qui est en jeu. Le regard fixé sur l'heure dernière, il lui consacre ses dernières paraboles. Celle des dix vierges est comme encadrée par l'avis dont dépend le salut : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre maître doit venir… Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure[138]. » Ce qu'elle enseigne surtout, la pointe de la parabole, c'est qu'il faut prendre ses dispositions même pour le cas où le Fils de l'homme se ferait attendre.

Jésus donc évoque l'image de dix jeunes filles conviées aux noces d'une de leurs amies. Elles se sont rendues chez elle pour la féliciter, la parer, la distraire, en attendant que l'époux vienne pour le festin nuptial[139]. Comme il faisait déjà nuit, ces jeunes filles sont sorties avec leurs petites lampes d'argile allumées. Il tient peu d'huile dans ces lampes. Aussi cinq d'entre elles, les vierges prudentes, ont emporté de petits flacons bien remplis ; les autres, moins avisées, qu'on nomme les vierges folles, n'ont pas imaginé que l'époux tarderait à venir. Il ne vient pas cependant, et peu à peu la conversation tombe, tout ce jeune monde est somnolent, puis s'endort. Au milieu de la nuit, un cri retentit : « Voici l'époux ! sortez au-devant de lui. » Aussitôt les vierges prudentes garnissent leurs lampes prêtes à s'éteindre. Les autres ont recours à leurs amies, qui refusent : « Sûrement il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous ; allez plutôt chez les marchands et achetez de l'huile pour vous. » Comment s'en procurer à cette heure ? Il faut du temps pour faire ouvrir les échoppes. Quand les jeunes filles moins avisées reviennent, déjà l'époux était entré dans la salle des noces avec les autres, et la porte était close. Elles frappent en disant : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! » Mais il leur répond : « Je ne vous connais pas ! »

Cette parabole a été justement admirée comme tableau de la vie orientale. On voit les vierges endormies, leurs lampes allumées, mais déjà fumantes. On entend le cri qui retentit dans la nuit. Toutes s'empressent, les unes sûres d'ellesmêmes, les autres dans un cruel embarras. Le cortège

lumineux se forme pendant que les imprudentes errent dans les ténèbres. Revenues, elles se heurtent à une porte inexorablement close. Rien n'indique que l'époux ait agi dans l'intention de punir leur imprévoyance. La porte n'a été fermée qu'après l'entrée de toutes les personnes du cortège. Il ne veut pas ouvrir à des inconnus ; le passage une fois libre, il ne pourra plus empêcher personne d'entrer. Les pauvres filles ! On s'apitoie sur leur sort, on est tenté de blâmer l'égoïsme des prudentes, la rigueur de l'époux. Mais ce n'est pas à ces apparences qu'il faut s'arrêter. Les vierges prudentes ont peut-être manqué de charité ; peu importe. Les autres n'étaient pas gravement coupables ; soit. La parabole n'est pas une allégorie. L'époux ne juge pas comme fera le Fils de l'homme qu'il ne représente pas directement, et ne fait pas le discernement des dispositions du cœur. La comparaison met seulement ce point en relief – mais avec quelle force ! –, que tout est inutile si l'on n'est pas prêt au moment où le Fils de l'homme se présente pour introduire les invités à son festin.

C'est une leçon pour toute la communauté chrétienne. Voyant que le Christ n'est pas revenu, on cesse de l'attendre, on ne croit plus à sa venue, on doute même du jugement, puisque c'est lui qui devait venir pour juger, enfin on doute de sa parole. C'est, on peut le dire, l'état de beaucoup de chrétiens de nos jours, baptisés, mais qui ont cessé de croire, parce que Dieu laisse aller les choses et n'exerce pas assez souvent ses jugements sur la terre. Mais c'est aussi une leçon pour chacun. D'abord on se prépare avec ardeur, comme si l'on allait paraître devant Dieu. Puis le temps passe, on s'habitue à vivre, et quand la mort vient, fût-ce très tard, on n'y est pas préparé, les provisions de ferveur étant épuisées.

Il faut donc laisser à Dieu le choix de ses interventions et de l'heure, et se tenir toujours prêt. Quant aux dispositions qu'il faut apporter au jugement, Jésus les a fait connaître, soit par la parabole des talents[140] sur la fidélité à travailler pour lui en attendant sa venue, soit surtout par le tableau du jugement dernier.

LE JUGEMENT DERNIER (252)

Mt 25. [31] « Or quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur son trône de gloire. [32] Et toutes les nations seront rassemblées devant lui. Et il les séparera les uns des autres,

comme le berger sépare les brebis des boucs. 33 Et il placera les brebis à sa
droite, et les boucs à sa gauche.

34 Alors le Roi dira à ceux qui [seront] à sa droite : « Venez, les bénis de
mon Père. Prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la
création du monde. 35 Car j’ai eu faim… et vous m’avez donné à manger ;
j’ai eu soif… et vous m’avez donné à boire ; j’étais sans gîte… et vous
m’avez recueilli ; 36 j’étais sans vêtements… et vous m’avez vêtu ; j’étais
malade… et vous m’avez visité ; j’étais en prison… et vous êtes venus à
moi. » 37 Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand t’avons-nous vu
avoir faim, et t’avons-nous donné de la nourriture, ou avoir soif et t’avons-
nous donné à boire ? 38 Quand t’avons-nous vu sans gîte et t’avons-nous
recueilli, ou sans vêtements et t’avons-nous vêtu ? 39 Quand t’avons-nous
vu malade ou en prison, et sommes-nous allés à toi ? » 40 Et le Roi leur
répondra : « En vérité, je vous [le] dis : ce que vous avez fait à un de ces
miens frères, à l’un des plus petits…, c’est à moi que vous l’avez-fait. »

41 Alors il dira aussi à ceux de gauche : « Allez loin de moi, maudits, au feu
éternel, qui a été préparé pour le Diable et pour ses anges. 42 Car j’ai eu
faim, et vous ne m’avez pas donné à manger ; j’ai eu soif, et vous ne
m’avez pas donné à boire ; 43 j’étais sans gîte, et vous ne m’avez pas
recueilli, j’étais sans vêtements, et vous ne m’avez pas vêtu ; j’étais malade,
et [j’étais] en prison, et vous ne m’avez pas visité. » 44 Alors ils répondront,
eux aussi, disant : « Seigneur, quand t’avons-nous vu ayant faim ou soif,
sans gîte ou sans vêtements, malade ou en prison, et ne t’avons-nous pas
rendu service ? » 45 Alors il leur répondra : « En vérité, je vous [le] dis : ce
que vous n’avez pas fait à un seul de ces petits, c’est à moi que vous ne
l’avez pas fait. »

46 Et ceux-ci iront au châtiment éternel ; mais les justes, à la vie éternelle. »

Si le Fils de l’homme a paru inflexible dans la parabole des vierges, s’il l’est encore comme juge, du moins des motifs de ses arrêts nous font pénétrer dans les sentiments miséricordieux de son Cœur.

Jésus annonce qu’il viendra pour juger tous les hommes. Depuis les jours anciens des Prophètes, depuis Amos surtout, le jugement obsédait la pensée anxieuse d’Israël. Il y avait vu d’abord uniquement le châtiment de ses ennemis. Les prophètes lui avaient appris que Dieu jugerait selon la

justice, même son peuple s'il était coupable. Puis, la nation convertie, la sainte captivité revenue de Babylone, les justes, c'est-à-dire les Pharisiens, se sentant de plus en plus en règle avec les observances de la Loi, soupiraient dans le livre d'Hénoch après le jugement, revanche des justes dans Israël contre les nations et plus encore contre les pécheurs de la faction opposée, indifférente à la religion, ou même entachée d'opinions étrangères.

Jésus n'envisage le jugement que dans l'ordre religieux et moral, atteignant tous les hommes, sans distinction, quoique son discours soit avant tout destiné à ses disciples. Et tandis que chez les Juifs personne n'eût osé dépouiller le Seigneur Dieu de sa fonction de Juge suprême pour l'attribuer au Messie, Jésus se met lui-même en scène, à son avènement dernier, assis sur le trône de gloire qui était celui de Dieu, et qui devient le sien. Déclaration presque aussi solennelle que celle qu'il fera devant le Sanhédrin comme Fils de Dieu. Le voici donc, entouré de tous les anges, séparant les élus des autres, comme un berger sépare les brebis, blanches et dociles, des boucs noirs et récalcitrants. Les élus sont à sa droite, comme ses amis, les boucs à la gauche représentent les réprouvés.

Alors le Roi dit à ceux qui sont à sa droite : « Venez les bénis de mon Père ! Prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » Dieu l'avait préparé pour eux, il les y appelait donc. Par quoi ont-ils mérité d'y entrer ? Par ce qu'ils auront fait pour leur Seigneur Jésus. Il avait faim, ils lui ont donné à manger, il avait soif, ils lui ont donné à boire ; ils lui ont donné un gîte, ils l'ont vêtu ; il était malade et en prison et ils l'ont visité. Les justes tout en comptant peu sur leurs propres mérites, ne peuvent avoir oublié qu'ils ont eu pitié des pauvres et de ceux qui souffraient, et leur compassion naturelle avait été mise en œuvre par leur volonté habituelle de servir Dieu. Mais où donc avaientils rencontré Jésus en proie à la faim et à la soif, sans asile, nu, malade ou en prison ? Ils s'étonnent. Alors le Roi leur répond, comme à ses frères qui auraient vécu parmi d'autres frères. « Ce que vous avez fait à l'un de ces miens frères, à l'un des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Ce simple mot transportait dans un ordre divin les actions les plus exquises de l'humaine bonté. Certes la compassion, honnie par les stoïciens comme une faiblesse, est la marque d'un noble cœur ; prendre soin des malades et des indigents, c'est beaucoup mieux encore. Mais combien sont-ils ceux qui, mus par un sentiment simplement humain mettent en pratique ces offices de charité qui demandent qu'on paie de sa personne ?

L'altruisme, comme on dit aujourd'hui, ne serait pas un mobile très actif. Jésus nous a appris qu'il y va du salut éternel pour chacun, et les âmes qu'embrase son amour savent qu'elles font pour lui ce qu'elles font pour les pauvres et les affligés. La charité chrétienne est née, enfantant des miracles. Ce n'est pas assurément que Jésus ait donné licence de faire le mal à la condition d'être charitable. Quand on est charitable en vue du Christ, c'est qu'on aime Dieu, car le second commandement est le même que le premier.

Pourtant la parabole nous porte à espérer la miséricorde même en faveur des pécheurs s'ils ont assisté leur prochain charitablement. Par la grâce de Dieu, leurs dispositions seront devenues meilleures, ils passeront à droite. Les autres, ayant été sans entrailles pour les miséreux, n'ont donc rien fait pour le Christ, ils sont condamnés au feu qui avait été préparé pour le diable, et où le Roi les envoie pour les punir de leur dureté. Châtiment éternel, vie éternelle : le Juge a prononcé.

VI. – LE MERCREDI SAINT

LA TRAHISON DE JUDAS

Jésus mit le sceau à son évangile par cette vue des fins dernières. Du mont des Oliviers il gagna Béthanie.

COMMENT SE COMPORTE JÉSUS EN CES DERNIERS JOURS (253)

Lc 21. 37 Pendant le jour, il enseignait dans le Temple ; la nuit, il sortait pour aller camper au mont dit « des Oliviers ». 38 Et tout le peuple se levait de bon matin [pour venir] auprès de lui dans le Temple [et] l'écouter.	[Jn 18. 2 Or Judas, qui le trahissait, connaissait aussi l'endroit, parce que souvent Jésus s'y était trouvé, en compagnie de ses disciples. § 270.]

LE COMPLOT OURDI PAR JUDAS ET LES SANHÉDRITES (254)

Lc 22. 1 Or la fête des Azymes, qu'on nomme « Pâque », approchait.	Mc 14. 1 Or la Pâque et les Azymes [devaient se célébrer] deux jours après.	Mt 26. 1 Et il advint quand Jésus eut achevé tous ces discours qu'il dit à ses disciples : 2 « Vous savez que dans deux jours aura lieu la Pâque,

2 Et les grands prêtres et les scribes	Et les grands prêtres et les scribes	[eh bien c’est le moment où] le Fils de l’homme sera livré pour être crucifié. » 3 Alors les grands prêtres et les anciens du peuple se rassemblèrent dans le palais du grand prêtre, nommé Caïphe,
cherchaient la manière de le faire disparaître ;	cherchaient comment, en s’emparant de lui par ruse, ils [le] feraient mourir. 2 Car ils disaient : « Pas pendant la fête, car le peuple pourrait bien s’agiter. » (3-9, § 228.)	4 et tinrent conseil afin de s’emparer de Jésus par ruse et de le mettre à mort. 5 Mais ils disaient : « Pas pendant la fête, pour qu’il n’y ait pas d’agitation parmi le peuple. » (6-13, § 228.)
car ils craignaient le peuple.		
3 Or Satan entra en Judas, surnommé « Iscariote », qui était du nombre des Douze…	10 Et Judas Iscarioth qui [était] l’un des Douze, se rendit auprès des grands prêtres pour le leur livrer.	14 Alors, l’un des Douze, nommé Judas Iscariote, s’en étant allé vers les grands prêtres,
4 Et il alla conférer avec les grands prêtres et les officiers, sur la manière de le leur livrer. 5 Et ils se réjouirent et convinrent de lui donner de l’argent… 6 Et il se mit d’accord [avec eux].	11 Ceux-ci, en [l’] entendant, se réjouirent et promirent de lui donner de l’argent…	15 [leur] dit : « Que voulez-vous me donner et moi je vous le livrerai ? Ceux-ci lui assurèrent trente [pièces] d’argent…
Et il cherchait une occasion de le leur livrer à l’insu de [la] foule.	Et il cherchait une occasion favorable pour le livrer.	16 Et dès lors, il cherchait une occasion pour le livrer.

La fête de Pâque approchait, et les meneurs du Sanhédrin n’étaient pas sans inquiétude, car ils savaient que durant ces huit jours de fête Pilate était aux aguets. Si le Galiléen prenait fantaisie d’exciter le peuple, le gouverneur ne manquerait pas cette occasion de frapper fort. Il fallait se hâter, car arrêter Jésus durant les solennités, c’eût été provoquer le tumulte qu’on craignait[141]. Le secret n’importait pas moins que la promptitude, et il n’y avait plus que deux jours avant la fête ! L’intervention de Judas Iscariote tira d’embarras les chefs du sacerdoce et le groupe des docteurs Pharisiens.

Judas, l’un des Douze, est le Benjamin de la critique antichrétienne, spécialement des rares savants juifs qui s’occupent de l’histoire de Jésus[142].

Il était de Qarioth, au sud de la Judée, d’un tempérament plus froid que les Galiléens enthousiastes, mais, assure-t-on, plus intelligent, plus cultivé, digne de la confiance que lui témoigna Jésus en l’envoyant prêcher le Règne de Dieu. Il s’aperçut peu à peu des prétentions extravagantes de son

chef, qui se disait Messie et Fils de Dieu, et qui cependant, à l'occasion, se dérobait au péril, c'était donc un séducteur : la Loi ordonnait de le dénoncer ; Judas fit son devoir. Ce galant homme n'aurait jamais consenti à recevoir de l'argent pour prix de son obéissance aux lois de son pays.

Et en effet, les disciples de Jésus n'ont pas assisté au marché conclu entre Judas et les Sanhédrites, mais le fait est devenu assez public. D'ailleurs ils ont vu Judas trahir son maître par un baiser, et ce baiser suffit à jauger l'homme.

Ce qu'il y a de vrai dans les conjectures de la critique, c'est que Judas avait en effet commencé avec de bonnes dispositions. Sans cela Jésus ne l'aurait pas admis parmi les Douze. Sa prescience de l'avenir n'était point une raison de s'abstenir. Elle imitait celle de son Père qui accorde des grâces de choix à de futurs prévaricateurs. Et il est possible en effet que Judas, étant de la Judée, ait été plus imbu que les autres disciples des doctrines des Pharisiens, plus porté à se détacher de son Maître, poursuivi par eux avec tant d'acharnement. Il espérait sans doute – quelques disciples en furent d'abord presque là –, mais avec une ambition plus basse et l'amour du lucre, que le règne de Dieu tournerait à son profit. Ce calcul échouant, il se dégagea. Il se peut que saint Matthieu, en lui prêtant l'initiative de la demande d'argent, n'ait fait qu'interpréter la cupidité de son cœur. D'après saint Marc et saint Luc, ce sont les grands prêtres, enchantés de l'aubaine, qui promirent un salaire. L'essentiel est que Judas avait pris l'initiative, et qu'il accepta le prix de la trahison. On convint de trente deniers[143].

Il ne restait plus au misérable qu'à trouver une occasion favorable, c'est-à-dire à organiser un guet-apens pour mettre la foule en présence d'un fait accompli. Ces princes de la naissance et de l'intelligence dédaignaient la foule, mais ils la craignaient. Comme s'ils étaient d'avance sous l'impression funèbre de la trahison, saint Matthieu et saint Marc n'ont rien raconté de plus pour ce jour-là, si ce n'est l'onction de Béthanie[144] qui semble avoir décidé Judas à agir, et qui était comme la réparation anticipée de l'amour. Selon cette combinaison, l'entrevue du traître et de ceux qui le payaient aurait eu lieu dans la nuit.

VII. – LE JEUDI SAINT

PRÉPARATIFS POUR LA DERNIÉRE CÉNE (255)

Lc 22. 7 Vint le jour des Azymes, où l’on devait immoler la pâque.

8 Et il envoya Pierre et Jean [en leur] disant : « Allez nous préparer la pâque, pour que nous [la] mangions. »

9 Ceux-ci lui dirent : « Où veux-tu que nous fassions les préparatifs ? »

10 Il leur dit : « Voici : quand vous entrerez dans la ville, il se rencontrera près de vous un homme portant une cruche d’eau ; suivez-le dans la maison où il entrera. 11 Et vous direz au maître de la maison : “Le Maître te dit : Où est la salle où je puisse manger la pâque avec mes disciples ?” 12 Et il vous montrera une chambre à l’étage, grande, munie de tapis. Faites-y les préparatifs. »

13 S’en étant allés, ils trouvèrent [les choses] comme il leur avait dit et préparèrent la pâque.

Mc 14. 12 Le premier jour des Azymes, [jour] où l’on immolait la pâque, ses Disciples lui disent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour que tu manges la pâque ? » 13 Et il envoie deux de ses disciples et leur dit : « Allez jusqu’en ville. Et il se rencontrera près de vous un homme portant une cruche d’eau. Suivez-le, 14 et, où qu’il entre, dites au maître de la maison : “Le Maître dit : Où est ma salle, où je puisse manger la pâque avec mes disciples ?”

15 Et il vous montrera une chambre à l’étage, grande, munie de tapis, toute prête. Et c’est là que vous ferez les préparatifs pour nous. » 16 Et les [deux] disciples s’en allèrent. Et ils vinrent à la ville, et trouvèrent [les choses] comme il les leur avait dites et préparèrent la pâque.

Mt 26. 17 Le premier jour des Azymes, les disciples s’approchèrent de Jésus, en disant : « Où veux-tu que nous te fassions les préparatifs pour manger la pâque ? »

18 Il dit : « Allez à la ville, chez un tel, et dites-lui : “Le Maître dit : Mon temps est proche ; c’est chez toi que je fais la pâque avec mes disciples.”

19 Et les disciples firent comme leur avait prescrit Jésus et préparèrent la pâque.

Le lendemain matin, Jésus ordonna à ses disciples de faire les préparatifs de la Pâque pour le jour même. Ce jour était incontestablement un jeudi, les quatre évangélistes étant d’accord sur ce point que Jésus est mort la veille du sabbat, c’est-à-dire un vendredi. Or son arrestation eut lieu le jour précédent, après le repas du soir, et c’est le jour dont parlent ici les trois premiers évangélistes.

Il est certain aussi qu'ils ont donné au repas du jeudi soir le caractère d'un festin pascal. On a soutenu, il est vrai, que la cène ne fut pascale qu'en figure, comme inaugurant une nouvelle alliance de Dieu avec ses fidèles, non plus dans le sang de l'agneau, comme aux jours de l'Exode, mais dans le sang de Jésus. C'est bien dans le sens de la cène, mais la figure suppose une réalité. Les évangélistes ont peu insisté sur les rites juifs, mais si leur cène *peut* être le repas pascal, elle le *fut* donc dans leur pensée, ayant été le résultat de préparatifs en vue de la Pâque, qualifiés expressément comme tels.

D'où vient donc que même des savants catholiques aient cru devoir exclure ce soir-là les rites juifs de la Pâque ? C'est ce que nous verrons dans saint Jean[145]

les ennemis de Jésus refuser d'entrer au prétoire le vendredi, de peur de se contaminer alors qu'ils devaient manger la Pâque ce même soir. Jésus l'aurait donc mangée un jour plus tôt que les prêtres ? Ou bien saint Jean l'aurait-il retardée d'un jour ? En d'autres termes, quel jour de la semaine tomba alors le jour de Pâque, pour nous le lendemain du repas pascal ?

C'était une fête très solennelle, le chômage était strictement obligatoire. Tout le mouvement que se donnèrent les chefs du sacerdoce et les Pharisiens, la comparution de Jésus devant le Sanhédrin, la poursuite devant Pilate, tout ce que racontent d'un commun accord les quatre évangélistes pour le vendredi, n'a pu se passer dans le jour le plus solennel de l'année. Spécialement, les synoptiques affirment que les Juifs voulaient en finir avant la fête. Il faut donc tenir pour assuré que cette année la fête de Pâque n'est pas tombée le vendredi mais le samedi. Il reste seulment à expliquer pourquoi Jésus a célébré le repas pascal un jour plus tôt que les chefs de la nation.

On pourrait alléguer son droit souverain. Mais les disciples ne s'étonnent pas du jour choisi, et les premiers évangélistes insinuent que ce fut bien le jour légal. Un éclaircissement s'impose ; nous dirons ce qui nous paraît le plus vraisemblable, selon les usages des Juifs de ce temps.

D'après la Loi, le repas pascal devait se célébrer au soir du 14 *nisan*. Les Juifs ne commençaient pas comme nous les jours à minuit, mais dès le coucher du soleil du jour précédent. Cela n'empêchait pas de les compter comme nous le faisons. Le soir du 14 *nisan* faisait déjà partie du 15, mais on le désignait comme le soir du 14 *nisan*. À s'exprimer de cette manière, le repas pascal avait lieu le 14 *nisan*. Dès le matin, on nettoyait les demeures,

on faisait disparaître toute trace du pain fermenté, car les pains azymes étaient de rigueur au repas pascal et durant les huit jours de la fête. Le 15 *nisan* était spécialement le jour des azymes, et l'on disait indifféremment la fête de Pâque, ou la fête des azymes. L'agneau pascal était une victime sacrée. L'usage avait prévalu de l'immoler dans le Temple, et l'autel devait être aspergé de son sang. Après quoi celui qui l'avait offert allait le faire rôtir dans sa maison. Le repas commençait la nuit tombée, et ne devait pas se prolonger plus tard que deux heures du matin, terme tout à fait extrême.

À quelle heure devait avoir lieu l'immolation ? C'est sur ce point que roule tout le débat. Les termes de la Loi : « entre les deux soirs » signifiaient certainement le crépuscule, et les Sadducéens tenaient ferme pour cette opinion, de six heures du soir à sept heures et demie. Mais dès le temps de Josèphe les Pharisiens permettaient de commencer l'immolation dès trois heures et demie, et même, si la Pâque tombait un jour de sabbat, une heure plus tôt.

Car il arrivait de temps à autre que le 15 *nisan* fût un samedi. Tout travail étant interdit dès que commençait ce jour, pour nous la veille au soir, comment immoler un agneau vers le coucher du soleil ? Le Sabbat devait-il céder à la Pâque ? Ce fut l'opinion de Hillel, vers l'an 25 av. J.-C., opinion qui prévalut parmi les Pharisiens et qui est authentiquée par la *Michna*. Encore est-il qu'on permettait seulement d'immoler l'agneau, parce que c'était un acte du culte public, non de le cuire. C'est sans doute pour que tout fût légal qu'on avait avancé l'heure de l'immolation : il y avait encore le temps de faire rôtir l'agneau avant le coucher du soleil, et enfin le principe de Hillel pouvait être étendu plus loin que dans la *Michna* : la Pâque primait le sabbat.

Seulement il n'est pas évident que ce principe ait d'abord été reconnu par les Sadducéens, ni même par tous les Pharisiens. Quand le Temple eut été détruit, les Pharisiens de l'école de Hillel l'emportèrent. Quarante ans auparavant les Sadducéens réglaient encore tout ce qui se passait dans le Temple. S'ils ne voulaient renoncer à aucun de leurs deux principes, de faire l'immolation au crépuscule et de ne pas violer le sabbat, il ne leur restait qu'une ressource, c'était immoler les agneaux un jour plus tôt. Ce n'était pas avancer la fête d'un jour, mais seulement se mettre en règle avec le sabbat, sauf à manger l'agneau au moment voulu, le lendemain soir. Mais l'agneau immolé, quelques-uns se croyaient obligés de le manger le même jour. Les Galiléens, en provinciaux, plus attachés aux anciens usages,

avaient peut-être conservé cette pratique, de sorte que Jésus ne les aurait nullement étonnés en leur proposant de faire la Pâque le 13, le sabbat tombant cette année le 15 *nisan*.

Mais si l'on mangeait l'agneau pascal au soir du 13, il nous paraît évident que ce devait être avec des pains azymes. Autrement c'eût été dénaturer le rite pascal[146]. C'était donc bien la fête qui était avancée d'un jour, mais pour quelques groupes seulement. Cette diversité n'avait pas l'importance que nous imaginons. La fête qui suit le jeûne du Ramadan, le Beïram, ne tombe pas toujours le même jour pour les musulmans de Jérusalem et de Naplouse. Jusqu'au pape saint Victor, les Églises d'Asie ne célébraient pas la Pâque le même jour que l' Église romaine. Il est vrai que, dans notre cas, c'est dans la même ville que les deux fêtes n'auraient pas coïncidé. Mais le groupement des pèlerins était artificiel. Ils venaient par bandes distinctes, avec leurs coutumes régionales. Les prêtres qui ne pouvaient suffire aux sacrifices[147] n'auraient pas refusé à des Galiléens d'immoler leurs agneaux, surtout si ceux-ci avaient vu la lune nouvelle un jour plus tôt, et s'ils anticipaient, au jugement de ceux de Jérusalem, pour ne pas travailler le jour du sabbat. Pour les habitants de Jérusalem, se réglant d'après leurs chefs religieux, la fête ne commença cette année que le vendredi soir ; Jésus avec ses disciples avait fait le repas pascal le jeudi soir.

Les disciples croient si bien être dans leur droit qu'ils prennent l'initiative au matin de ce jour que saint Marc nomme le premier jour des azymes, où l'on immolait la Pâque[148], c'est-à-dire l'agneau pascal. « Où voulez-vous », disent-ils, « que nous allions faire les préparatifs pour que vous mangiez la Pâque ? » Ce ne pouvait être à Béthanie, car on devait accomplir ce rite à Jérusalem. Il fallait donc se procurer une salle assez grande, car Jésus tenait à avoir les Douze avec lui ce soir-là. Il avait des amis à Jérusalem, et savait qu'il pouvait compter sur l'un d'eux ; peut-être même l'avait-il averti de son dessein. Mais il voulut éprouver la foi de ses disciples et leur montrer qu'il n'y avait pas de hasard pour lui. On était encore au mont des Oliviers. Il envoya donc à la ville deux d'entre eux – Luc nomme Pierre et Jean, unis d'une plus étroite amitié –, leur donnant consigne de suivre aveuglément un homme qu'ils rencontreraient près de l'entrée, porteur d'une cruche d'eau. Le cas était assez rare, car ce sont d'ordinaire les femmes qui vont à la source et reviennent en portant en équilibre sur la tête la grande jarre remplie. Suivant cet homme sans même qu'il s'en aperçût, les disciples devaient entrer après lui dans une maison et

parler au propriétaire : « Le Maître dit : Où est ma salle, où je dois manger la Pâque avec mes disciples ? » « Et il vous montrera », ajouta Jésus, « une chambre à l'étage, munie de tapis, toute prête. Et c'est là que vous ferez les préparatifs pour nous. »

Tout se passa comme Jésus l'avait prédit. Dans les maisons des gens aisés, il y avait toujours au-dessus des appartements réservés à la vie familiale et fermés aux étrangers, une grande salle haute, largement éclairée, et qui servait à la réception des hôtes. Tel est encore l'usage. On pouvait y accéder par l'escalier de dehors, sans déranger personne. Le maître de la maison avait déjà disposé les tapis, sur lesquels les convives seraient couchés autour des plats disposés au centre, sans doute aussi les coussins pour soutenir le buste et le coude sur lequel on s'appuyait durant le repas. La Loi avait ordonné de manger la première Pâque en Égypte « les reins ceints, les sandales aux pieds et le bâton à la main[149] », debout par conséquent, et cet usage s'était conservé longtemps. Mais les docteurs voyaient les Grecs prendre leurs repas couchés, selon la prérogative des hommes libres, et c'est en cette qualité que les Juifs devaient célébrer la Pâque. Ils avaient donc adopté cet usage, mais s'ils ne se couchaient pas sur des tapis et se servaient de lits, ces lits devaient être très bas et recouverts d'étoffes.

Les disciples trouvant la salle ainsi disposée – le serviteur avait même apporté l'eau nécessaire – n'avaient plus qu'à se procurer ce qui était d'usage pour le repas. Peut-être même l'ami de Jésus s'était-il chargé de faire quelques provisions. On devait faire immoler l'agneau au Temple et l'apporter à domicile. Ce fut probablement l'office de Pierre et de Jean.

Le soir venu, le Maître et les Douze se trouvèrent réunis.

LE REPAS PASCAL

L'ordre suivi dans le repas pascal est décrit dans le traité spécial de la *Michna* consacré à la Pâque[150]. Peut-être quelques détails s'étaient-ils modifiés depuis le temps de Jésus, environ cent cinquante ans auparavant, mais l'ensemble n'a certainement pas changé. L'antique rituel de l'Exode, très simple, avait subi des additions. La fête était la plus joyeuse de l'année. D'autre part un jeûne strict était obligatoire depuis le déjeuner du matin. Le repas pascal était donc revenu plus abondant, se rapprochant peut-être de ceux des usages grecs qui n'avaient rien de contraire à la religion et à une

morale plus sévère. Le vin avait toujours eu sa large place dans les festins des Israélites. La Judée surtout est une terre de vigne. Pour la Pâque on avait fixé un minimum de quatre coupes, que tous devaient boire au même moment, sans borner à cela l'usage du vin, qui restait libre. Selon la coutume grecque, il était mêlé d'un peu d'eau, au goût des convives. Les Grecs buvaient volontiers à la même coupe, et les Juifs les imitaient quelquefois. Il semble cependant que pour le repas pascal chacun avait sa coupe. Mais rien n'est précisé, et le maître de la maison avait sûrement le droit de faire circuler sa coupe, pour que tous y trempassent leurs lèvres.

La cérémonie commençait par la bénédiction de la première coupe, bénédiction du vin et du jour, d'après Hillel, du jour et du vin, d'après Chammaï. Puis on apportait des légumes, avec un plat rempli de sauce[151]. Les Juifs connaissaient l'usage des fourchettes, mais ce jour-là, et spécialement pour tremper quelques légumes dans la sauce, on se servait de ses doigts. Ce premier service terminé, on apportait l'agneau pascal. Alors commençait la commémoraison des bienfaits de Dieu. Le père de famille expliquait la raison d'être du rite, rappelait la délivrance d'Israël. Il n'y avait rien de strictement prescrit ; la *Michna* suggère des thèmes, à la façon de nos sermonnaires. On buvait la seconde coupe. Les herbes amères étaient mangées avec l'agneau. Après la ruine de la ville, l'agneau ne parut plus sur la table, puisqu'il ne pouvait être immolé au Temple. À Jérusalem nous l'avons vu remplacé par un dindon ou tout autre rôti. D'autres aliments, comme les œufs, n'étaient pas exclus, non plus que d'autres viandes offertes en sacrifice. Puis on versait la troisième coupe et l'on rendait grâce à Dieu. La quatrième coupe est mentionnée aussitôt après. Elle est suivie du *Hallel*, composé des psaumes 115-118[152]. Le dernier psaume, avec son « Béni soit celui qui vient au nom de Iahvé[153] ! » donnait ouverture aux espérances messianiques. Jésus lui-même y avait fait allusion dans ses adieux à Jérusalem[154].

Cependant la conversation continuait, ordinairement si avant dans la nuit que la *Michna* prévoit le cas où l'on serait obligé d'éveiller les dormeurs.

Tel est l'ordre du repas que prit Jésus avec ses disciples la veille de sa mort. Les évangélistes n'ont pas parlé de l'agneau pascal : mais ils n'ont nommé comme aliment que le pain et le vin, à cause de l'eucharistie. Ils n'ont attaché aucune importance à l'observation ponctuelle de l'ancien rite, précisément parce qu'ils le savaient remplacé par un rite nouveau. C'est ce

que Jésus donna à entendre dès le début, marquant bien qu’il s’agissait de la Pâque traditionnelle, mais inaugurant une nouvelle alliance.

PRÉLUDE DU REPAS (256)

Lc 22. 14 Et lorsque l’heure fut venue, il se mit à table, et les Apôtres avec lui. 15 Et il leur dit : « J’ai tant désiré manger avec vous cette pâque avant de souffrir ! 16 Car je vous dis que je ne la mangerai plus, jusqu’à ce qu’elle trouve son accomplissement dans le Royaume de Dieu. »	Mc 14. 17 Et le soir venu, il s’[y] rend, avec les Douze. (18-21, § 258 ; 22-24, § 259.)	Mt 26. 20 Le soir venu, il était étendu à table avec les Douze disciples. (21-25, § 258 ; 26-28, § 259.)
17 Et ayant pris une coupe et rendu grâces, il dit : « Prenez ceci et partagez entre vous. 18 Car je vous dis que je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne jusqu’à ce que soit venu le règne de Dieu. » (* 19-20 = § 259 ; 21-23 = § 258.)	25 « En vérité, je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu’à ce [beau] jour, où je le boirai nouveau, dans le Royaume de Dieu. » (25, § 268.)	29 « Or, je vous [le] dis : je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu’à ce [beau] jour, où je le boirai avec vous, nouveau, dans le Royaume de mon Père. » (30, § 268.)

C’est surtout d’après le texte de saint Luc que la cène se présente d’abord comme un rite pascal.

Jésus dit en effet : « J’ai désiré d’un ardent désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. » La Passion sera la condition de l’institution d’une Pâque nouvelle, accomplissement de l’ancienne, dans ce sens que la réalité substantielle sort d’une autre réalité qui en était la figure : « Car je vous dis que je ne la mangerai plus jusqu’à ce qu’elle soit accomplie dans le Royaume de Dieu. » On voit ici dans quel sens excellent Jésus est venu « parfaire » la loi ancienne, dans le Royaume de Dieu qui va s’étendre sur la terre. Puis, suivant l’usage juif, il ouvrit le repas en bénissant la première coupe de vin. Nous venons de dire que les auteurs juifs eux-mêmes ne sont pas d’accord sur l’usage de la coupe. D’après la *Michna*, il semble que pour la Pâque chacun avait la sienne. C’est bien ce que semble supposer Jésus pour cette première fois. Il bénit une sorte de cratère que les disciples se partageront dans leurs coupes : « Prenez cela et partagez entre vous.[155] » « Car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu’à ce jour

où je le boirai nouveau dans le Royaume de Dieu[156]. » Jésus fait allusion à sa mort prochaine, qui lui permettra de remonter auprès de Dieu, moment coïncidant avec l'établissement du Règne de Dieu sur la terre. C'était indiquer de nouveau que cette Pâque serait la dernière de sa vie mortelle[157].

JÉSUS REPREND LES DISCIPLES DE LEUR AMBITION ET LEUR LAVE LES PIEDS (257)

Lc 22. 24 Il y eut aussi une rivalité parmi eux : lequel d'entre eux pouvait passer pour le plus grand. (cf. 9, 46, § 129.) (25-26, § 224 *bis*). 27 Qui est, en effet, le plus grand : celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or, au milieu de vous, je suis comme celui qui sert. 28 Quant à vous, vous êtes ceux qui, dans mes épreuves êtes demeurés constamment avec moi ; 29 et moi, selon que mon Père a disposé d'un royaume en ma faveur, j'[en] dispose en votre faveur 30a afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume ; (30b, § 224 *bis*).

Jn 13. 1 Or, avant la fête de Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers son Père, ayant aimé les siens qui [étaient] dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

2 Et comme on avait commencé de souper – le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, [fils] de Simon, le dessein de le livrer – 3 sachant que son Père lui avait tout mis entre les mains, et que c'est de Dieu qu'il est sorti et que c'est vers Dieu qu'il s'en va, 4 il se lève de table, et quitte ses habits et, prenant un linge, il s'en ceignit ; 5 ensuite, il jette de l'eau dans le bassin et se mit en devoir de laver les pieds de ses disciples et de les essuyer avec le linge dont il était ceint…

6 Il vient donc auprès de Simon-Pierre, [qui] lui dit : « Seigneur, c'est toi qui me laves les pieds ? » 7 Jésus répondit et lui dit : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le comprendras après. » 8 Pierre lui dit : « Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais. » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'as pas de part avec moi. » 9 Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, non seulement mes pieds, mais encore les mains, et la tête. » 10 Jésus lui dit : « Celui qui a pris un bain n'a pas besoin de se laver, mais il est pur tout entier. Vous aussi, vous êtes purs, mais… pas tous. » – 11 Il

savait, en effet, qui était le traître ; c'est pourquoi il a dit : Vous n'êtes pas
tous purs.
[12] Lors donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses habits et se
fut remis à table, il leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?… [13]
Vous m'appelez « Maître » et « Seigneur » ; et vous dites bien, car je le
suis. [14] Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous
aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. [15] Car je vous ai
donné un exemple, afin que vous agissiez vous aussi comme j'ai agi envers
vous.
[16] En vérité, en vérité, je vous [le] dis : un serviteur n'est pas plus grand que
son seigneur ni un envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. [17] Si vous
savez cela, heureux êtes-vous si vous le faites. [18] Je ne dis pas [cela] de
vous tous ; je sais quels ils sont, ceux que j'ai choisis : d'ailleurs, c'est pour
que l'Écriture soit accomplie : *Celui qui mange mon pain a levé contre moi
son talon.* [19] Dès maintenant, je vous le dis, avant que cela n'arrive, afin
que, lorsque cela sera arrivé, vous croyiez qui Je suis. [20] En vérité, en
vérité, je vous [le] dis : quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me
reçoit ; et quiconque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. » (cf. § 129.)

À ce moment une sorte de compétition s'éleva entre les disciples[158]. Malgré la solennité des actions saintes, ils se disputèrent, mécontents peut-être de la place qui leur avait été assignée, chacun voulant être auprès du Maître. Étrange moment pour étaler un amour-propre mesquin ! Jésus le réduit à néant par l'excès de son humilité. Lui qui devrait prendre place seul, pour être servi, c'est lui qui se fait leur serviteur. Quant à eux, qu'ils s'élèvent donc par la pensée au lieu des récompenses éternelles ! Il les aime tous, car ils lui sont demeurés fidèles constamment dans ses épreuves. Au lieu de se disputer des rangs dans cette pauvre cène qui précède sa mort, qu'ils contemplent d'avance, dans le royaume que son Père lui a donné, les places de choix qu'ils occuperont pour manger et boire à sa table !

Puis joignant l'exemple aux leçons, prenant au sérieux ce rôle de serviteur qu'il a dit être le sien, dépassant d'humbles paroles par un abaissement d'esclave, Jésus se mit en devoir de laver les pieds à ses disciples.

Nous le savons par le quatrième évangile. Saint Jean a manifestement supposé lui aussi cette même cène, la dernière, avec l'avertissement au

traître et la prédiction du reniement de Pierre. Il n'a pas parlé de l'eucharistie, probablement parce qu'il n'a pas voulu raconter le repas pascal qui en était l'introduction et la figure. Car il n'eût pu mentionner le rite pascal sans de longues et difficiles explications, puisqu'il nous dira plus loin[159] que les Juifs ont mangé la Pâque le jour suivant. D'ailleurs il avait exposé déjà le thème de la chair et du sang du Christ devenus une nourriture et un breuvage[160]. Il se contente donc d'apporter son suffrage aux synoptiques sur quelques points, de les compléter sur d'autres. Et c'est ainsi qu'il a placé le lavement des pieds au moment où la cène était à peine commencée[161], et où il était encore à propos de procéder à des ablutions.

L'intention principale de Jésus était de donner à ses disciples un exemple d'humilité qui fût une leçon éternelle dans son Église. Ce qui hausse cette basse fonction jusqu'à l'héroïsme, c'est que lui, sorti de Dieu, et allant à Dieu, savait que Judas Iscariote, fils de Simon, l'un des Douze, songeait en ce moment même à le livrer. Et il lui laverait les pieds comme aux autres. Aussi bien ce n'est pas Judas qui protesta ! Ce fut Pierre, étonné de voir Jésus se lever de table, quitter ses vêtements de dessus, se ceindre d'une sorte de serviette, jeter de l'eau dans le bassin aux ablutions, se mettre à genoux – comment aurait-il fait autrement ? – pour lui laver les pieds[162]. Alors il fit mine de refuser, mais en termes très doux, et qui ont dû coûter à son caractère : « Seigneur, c'est vous qui me lavez les pieds ! » Jésus lui répondit du même ton : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le comprendras après. » Mais c'est dès maintenant que Pierre veut une explication de ce geste incompréhensible. Il n'y tient plus ; il éclate : « Non, vous ne me laverez pas les pieds, jamais ! » Il s'était mis, par son emportement, sur la voie de la désobéissance. Jésus devient plus sévère : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Le cœur aimant est effrayé, il est attendri, il cède, il s'échauffe et passe maintenant la mesure dans la soumission : « Seigneur, non seulement mes pieds, mais encore les mains et la tête ! » Le brave Simon-Pierre ! Judas, lui, ne bougeait pas, ne disait rien, craignant peut-être de se dénoncer lui-même, jugeant tout cela de très haut. Jésus pense à lui en répondant à Pierre : « Celui qui a pris un bain n'a pas besoin de se laver[163], car il est pur tout entier. Vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous. » C'était dire assez clairement que Pierre n'avait en somme pas besoin d'une purification supplémentaire : lui et les autres étaient purs, sauf Judas, dont aucune lotion ne pouvait nettoyer le cœur. Ce que Jésus en avait fait, c'était donc

seulement pour abaisser à jamais les sursauts de l'orgueil ou de la vanité chez les siens. C'est ce qu'il énonce clairement, sans faire aucune allusion à un état inférieur de pureté qu'il aurait ainsi rendu plus parfait : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien ; car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » Les fidèles savent très bien que l'imitation de Jésus doit s'étendre à tous leurs actes, à toutes leurs pensées, à toute leur vie, et que pourtant cet exemple particulier n'est point spécialement obligatoire. Cependant, pour honorer ce souvenir, les rois ont lavé les pieds des pauvres le jeudi saint, et les prélats de l'Église le font encore. Et qu'on n'allègue pas l'inconvenance de s'humilier devant un frère qui est peut-être un apostat dans son cœur. Jésus l'a fait à l'égard de Judas, et cependant il savait qu'il était déjà figuré dans l'Écriture : « *Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon*[164]. »

Lorsqu'il prononça ces paroles, Jésus avait déjà repris sa place près de la table.

JÉSUS DÉNONCE LA TRAHISON. JUDAS SORT POUR LA CONSOMMER (258)

† Lc 22. 21 « D'ailleurs, voici que la main de celui qui me trahit [est] avec moi sur la table. 22 Car le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est décrété ; mais malheur à cet homme-là par	Mc 14. 18 Et pendant qu'ils étaient à table et mangeaient, Jésus dit : « En vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me trahira [lui] qui mange avec moi. » 19 Ils commencèrent à s'attrister et à lui dire, l'un après l'autre : « Serait-ce moi ? » 20 Il leur dit : « L'un des Douze, qui se sert avec moi dans le plat. 21 Car le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit à son sujet ; mais malheur à cet homme par qui est trahi le Fils de l'homme.	Mt 26. 21 Et pendant qu'ils mangeaient, il dit : « En vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me trahira. » 22 Et extrêmement attristés, ils commencèrent à lui dire un chacun : « Serait-ce moi, Seigneur ? » 23 Il répondit : « Celui qui a mis la main avec moi dans le plat, celui-là me trahira. 24 Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit à son sujet ; mais malheur à cet homme, par qui est trahi le Fils de l'homme. Il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût pas né. 25 Prenant la parole, Judas – celui qui allait le trahir – dit : « Serait-ce moi, Rabbi ? » Il lui dit : « Tu l'as dit. »

qui il est trahi. » [23] Et eux commencèrent à se demander les uns aux autres qui donc était [celui] d’entre eux qui allait commettre ce [crime]. (24-30, § 257.)	Il eût mieux valu pour cet homme qu’il ne fût pas né. »

Jn 13. [21] Ayant dit cela, Jésus fut troublé en esprit, et rendit témoignage en
ces termes : « En vérité, en vérité, je vous [le] dis : l’un d’entre vous me
trahira. »

[22] Les disciples se regardaient les uns les autres, incertains de qui il parlait.

[23] Un des disciples de Jésus – celui que Jésus aimait – était couché sur son
sein. [24] Simon-Pierre fait donc signe à celui-là et lui dit : « Dis[-moi] qui est
celui dont il parle. »

[25] Celui-là, se penchant de la sorte sur la poitrine de Jésus, lui dit :
« Seigneur, qui est-ce ?

[26] Jésus donc [lui] répond : « C’est celui pour qui je vais tremper la bouchée
et à qui je vais [la] donner. » Ayant donc trempé la bouchée, il [la] prend et
[la] donne à Judas, [fils] de Simon Iscariote. [27] Et après la bouchée, à ce
moment, Satan entra en celui-là.

Donc Jésus lui dit : « Ce que tu vas faire, fais-le au plus vite. » – [28] Or cela,
personne de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il [le] lui a dit. [29]
En effet, comme Judas avait la cassette, quelques-uns pensaient : « Jésus lui
dit : Achète ce dont nous avons besoin pour la Fête, ou bien [il lui dit] de
donner quelque chose aux pauvres. »

[30] Prenant donc la bouchée, celui-là sortit aussitôt. Or il faisait nuit…

Remis de leur émotion, les disciples s’étaient mis à manger[165]. On avait chargé la table de légumes, avec le plat de sauce dans laquelle on les trempait. Il y a ici une coïncidence parfaite avec le rite pascal, puisque tous se servent dans le même plat, et que Jésus tendra à Judas une bouchée

trempée. On était donc au premier service. Les premières allusions du Maître à la trahison n'avaient pas été comprises, ou du moins les disciples n'en avaient pas été émus. Lui était troublé en esprit, attristé de l'infidélité de celui qu'il avait admis dans son intimité, et qui courait à sa perte. Un suprême avertissement l'arrêterait peut-être. Non que Jésus voulût entraver les desseins de son Père, mais il est venu pour sauver les hommes, il veut réellement les sauver, si leur volonté consent à se laisser fléchir. Il doit à sa mission, il doit surtout à son amour méconnu de prévenir le traître sans le dénoncer par son nom pour lui laisser une dernière chance de repentir. Cependant il n'était pas de sa dignité de passer pour dupe. Il dénonce donc devant tous la trahison plutôt que le traître : « En vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me trahira, quelqu'un qui mange avec moi ». Les disciples attristés esquissèrent une protestation sous la forme interrogative : « Serait-ce moi que vous voulez désigner ? » indiquant ainsi qu'ils repoussaient cette pensée. Jésus ne répondait pas, car cela eût abouti à la fin à dénoncer le traître. Mais quand Judas dit à son tour, et peut-être l'un des premiers : « Maître, serait-ce moi ? » Il lui répondit d'une voix très basse : « Tu l'as dit[166]. »

Personne n'entendit, et les disciples, inquiets, échangeaient entre eux leurs commentaires sur ce pénible incident[167], pendant que Jésus essayait encore de faire réfléchir le traître : « Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est écrit à son sujet ; mais malheur à cet homme par qui est trahi le Fils de l'homme ! Il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût pas né[168] ! »

Pour comprendre la scène qui va suivre, il faudrait connaître la place qu'occupait chacun des convives. Ils étaient couchés, le coude appuyé sur le tapis, la main droite demeurant libre pour manger. Une règle des préséances n'était pas alors de rigueur[169], et nous ne savons pas si une règle quelconque fut suivie. Dans leurs repas en plein air, au hasard des bonnes places sur un rocher ou contre un arbre, les disciples se plaçaient sans doute à leur gré. Probablement en fut-il de même ce soir-là, et quelques-uns s'en plaignirent, estimant que la solennité exigeait une attribution des places selon les rangs, peut-être selon l'ancienneté, et la dispute aura été d'autant plus vive qu'on était moins fixé, dans ce milieu très simple, sur les prescriptions de l'étiquette.

Cependant il ne paraît pas douteux que Jésus n'ait occupé une place à peu près centrale en face du passage vers l'intérieur de la table, laissé libre pour le service. Il avait à sa droite le disciple qu'il aimait, puisque celui-ci

était couché sur son sein, c'est-à-dire à côté de lui, un peu en avant de lui par rapport à la table, sa tête à la hauteur du coude gauche de son Maître appuyé sur un coussin. Judas Iscariote était tout près du Seigneur, puisque celui-ci lui offrit une bouchée trempée, de l'autre côté, formant la tête de l'autre série des convives. Appuyé lui aussi sur le coude gauche, il avait donc les pieds tournés dans l'autre sens, de façon à n'être ni sur le sein de Jésus, ni Jésus sur son sein, et à pouvoir sortir sans déranger personne.

Quant à Pierre, il n'était pas à côté de Jésus, sans quoi il aurait pu l'interroger directement. Il était près de Jean, et en quelque manière sur son sein. Des autres disciples nous ne savons rien, et il serait oiseux de faire des conjectures.

Après la dénonciation de la trahison, les protestations des Apôtres, les vifs propos échangés entre eux, les paroles menaçantes contre le traître qui continuait à garder le silence, une lourde atmosphère de soupçons pesait sur les cœurs fidèles. Pierre ne se résigne pas à cette incertitude. Il fait signe de la tête à Jean pour appeler son attention sur ce qu'il va lui dire tout bas, et pensant que le Maître lui a fait quelque confidence ou qu'il a entendu quelque chose, il l'interroge anxieusement : « Dis-moi donc qui est celui dont il parle. » Jean ne savait rien. Étant couché la tête contre le cœur de Jésus, il ose scruter son secret : « Seigneur, qui est-ce ? » – Sûr d'un sentiment d'affection qui veut être éclairé pour être plus utile, Jésus répond : « C'est celui pour lequel je tremperai la bouchée et à qui je la donnerai. » On était donc encore au moment où le maître de maison et ses convives trempaient de la laitue dans la sauce[170]. Car la bouchée qui chez les Grecs était du pain ou de la viande, peut évidemment s'entendre de tout objet mangeable. On honorait un hôte en lui offrant du bout du doigt un morceau trempé de la sorte, et cet usage existe encore aujourd'hui chez les Bédouins. Jésus étant près de Judas put aisément lui porter une bouchée trempée jusque dans la bouche. Dernier signe de familiarité intime. Mais Judas s'obstine, et cet endurcissement à cette heure rend Satan[171] maître de son âme ; il suivra ses suggestions jusqu'au bout.

Il était demeuré chargé des soins matériels de la petite communauté, et cela explique peut-être sa place auprès du Maître, dans une situation également favorable pour prendre les ordres et pour les exécuter. Jésus, comme ne pouvant plus à ce coup supporter sa présence au moment d'épancher son âme dans des cœurs qui l'aimaient, lui dit : « Ce que tu vas faire, fais-le au plus vite. » Mieux valait qu'il en finît plutôt que de feindre

plus longtemps. Personne ne comprit, si ce n'est celui qui avait reçu la confidence[172], et Pierre son ami, s'il la lui avait déjà communiquée.

Les plus avisés pensèrent que Jésus avait donné à voix basse ses instructions à celui qui avait la bourse, comme d'acheter ce dont on avait besoin pour prendre part à la fête plus officielle du lendemain, ou de faire à cette occasion quelque modeste largesse aux pauvres.

« C'était la nuit ! » Le pouvoir des ténèbres était déchaîné[173].

Après ce premier service, ou plutôt ces préliminaires, on apportait l'agneau pascal, et on servait la seconde coupe. Si les évangélistes synoptiques n'en ont pas parlé, c'est que leur attention se portait sur l'acte solennel qui devait rendre inutile l'ancien rite.

INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE (259)

† Lc 22. 19 Et ayant pris du pain [et] rendu grâces, il [le] rompit et [le] leur donna, en disant : « Ceci est mon corps, donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. »	Mc 14. 22 Et pendant qu'ils mangeaient ayant pris du pain, et dit une bénédiction, il [le] rompit, et [le] leur donna et dit : « Prenez. Ceci est mon corps. »	Mt 26. 26 Or pendant qu'ils mangeaient, Jésus, ayant pris du pain et dit une bénédiction, [le] rompit, et, [l'] ayant donné aux disciples, dit : « Prenez. Mangez. Ceci est mon corps. »
20 Et [ayant pris] la coupe de la même manière, après le repas, [il la leur donna] en disant : « Cette coupe, [c'est] la nouvelle Alliance dans mon sang répandu pour vous. » (21-23 = § 258.)	23 Et ayant pris une coupe [et] rendu grâces, il [la] donna. Et ils en burent tous. 24 Et il leur dit : « Ceci est mon sang, [sang] de l'Alliance, répandu pour plusieurs. » (25, § 256 ; 26, § 268.)	27 Et ayant pris une coupe et ayant rendu grâces il [la] leur donna, en disant : « Buvez-en tous, 28 car ceci est mon sang, [sang] de la nouvelle Alliance, répandu pour plusieurs, en vue de la rémission des péchés. » (29, § 256 ; 30, § 268.)

Le repas touchait à sa fin. Jésus alors prit du pain, le bénit, le rompit, suivant l'usage consacré, et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez, ceci est mon corps. » Ce fut le dernier acte de ce repas, car aussitôt après, selon toute apparence, il prit une coupe, celle qu'on buvait en signe d'action de grâce après le repas[174],

le troisième selon le rite juif. Il la leur donna, et ils en burent tous, et il leur dit : « Ceci est mon sang, de l'alliance, répandu pour un grand nombre. » Le rite pascal étant terminé, peut-être les Juifs pratiquaient-ils

alors, du moins à leur gré, l'usage de passer à tous la même coupe. Ainsi Jésus n'aurait pas dérogé à l'usage. De toute façon il voulut faire de cette coupe un signe d'union entre les siens. Tous burent au même vase le sang répandu pour eux et pour ce grand nombre qu'est la collectivité humaine.

Les paroles de consécration que nous avons citées sont celles de Marc, les plus courtes. Saint Matthieu a écrit : « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Puis le calice : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre, en vue de la rémission des péchés. » Saint Luc : « Ceci est mon corps, donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Puis : « Cette coupe, c'est la nouvelle alliance dans mon sang, répandu pour vous. » Saint Paul : « Ceci est mon corps, (livré) pour vous, faites ceci en mémoire de moi. » Puis : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci, toutes les fois que vous (en) boirez, en mémoire de moi[175]. »

Les paroles diffèrent quelque peu, mais les quatre rapporteurs s'accordent sur les points essentiels. Ce qui était du pain est devenu le corps du Seigneur, le vin est devenu son sang. Ce sang est employé selon le rite de l'alliance, qui supposait même une aspersion du peuple par le sang d'une victime[176] ; la victime ici est Jésus, puisque c'est son sang qui est dans la coupe, et il inaugure ainsi une nouvelle alliance[177]. Les disciples doivent se nourrir de ce corps et boire ce sang. Ni Marc ni Matthieu ne prescrivent de reproduire cette action sainte. Mais saint Paul atteste que la pratique de l'Église répondait à un ordre du Seigneur, mentionné aussi par Luc, et, sans un ordre exprès, qui donc aurait osé recommencer ce qu'avait fait le Seigneur la veille de sa mort, et ce pour quoi sa présence paraissait d'abord indispensable ? Et cependant Paul affirme aussi que c'était bien le corps et le sang de Jésus que consommaient les fidèles[178]. On a donc pensé, disons plutôt, on était certain qu'il avait transmis aux siens le pouvoir d'opérer ce changement inouï par la vertu des paroles qu'il avait prononcées. En même temps donc que l'eucharistie, Jésus avait institué des prêtres investis du droit et du pouvoir de la perpétuer.

Le temps n'est plus où, en dehors de l'Église catholique et des nombreuses églises orthodoxes, la plupart des exégètes entendaient les paroles de Jésus dans un sens figuré : Quand vous serez réunis pour prier, célébrez la cène en mémoire de moi, en mangeant le pain et en buvant le vin dans les sentiments de mes disciples, comme si j'étais encore parmi

vous, comme si le pain béni en mon nom était mon corps, et le vin mon sang répandu pour vous.

S'il est encore quelques exégètes protestants attardés pour volatiliser le réalisme de l'Église primitive dans un souvenir attendri, beaucoup d'érudits et non des moins acharnés contre nos dogmes, reconnaissent la nécessité, pour un commentateur loyal, de prendre les paroles de Jésus selon l'évidence de leur sens propre. Seulement ils n'y veulent reconnaître qu'une survivance d'un rite barbare, où les croyants immolaient un animal adoré pour en dévorer la chair, s'ils ne le dépeçaient pas vivant, dans la confiance de se munir d'une énergie divine. Ce rite était l'expression brutale et sauvage de la tendance la plus hardie et la plus noble de la religion qui est l'union à Dieu. Dieu s'étant rapproché de nous par son Fils incarné, c'est bien en lui et par lui que nous devons nous unir au Père, et pourquoi pas par sa chair et par son sang répandu pour nous, pour trouver en lui la force, après avoir obtenu le pardon ?

Le chef-d'œuvre, le trait divin de l'eucharistie, est d'avoir surpassé l'ambition insensée des désirs par la plénitude du don, mais sous une forme délicatement spirituelle qui écarte toutes les images grossières, et donne à entendre que la véritable union ne s'arrête pas à la manducation. Cet acte extérieur atteindra toujours la réalité du corps du Christ, mais le fidèle ne se nourrira vraiment de lui que si l'amour opère le rapprochement de notre esprit à l'Esprit du Christ. Laissons des critiques malins articuler le sarcasme de « magie ». Toute la vie spirituelle de l'Église, amour de Dieu et amour du prochain, est suspendue à ce charme d'énergie divine, et de délices pour le cœur des croyants.

JÉSUS QUI VA ÊTRE GLORIFIÉ DONNE UN COMMANDEMENT NOUVEAU (260)

Jn 13. [31] Lors donc que [Judas] fut sorti, Jésus dit : « Maintenant a été
glorifié le Fils de l'homme et Dieu a été glorifié en lui. [32] Si Dieu a été
glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui ; et c'est bientôt qu'il le
glorifiera. [33] Petits enfants, c'est pour peu de temps encore que je suis avec
vous… Vous me chercherez… Et comme j'ai dit aux Juifs : « Où je vais,
vous ne pouvez venir », à vous aussi je [le] dis maintenant… [34] Je vous
donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les

autres, comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. 35 C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes pour moi des disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

Le sacrement d'amour institué, Jésus ouvre son cœur à ses disciples plus largement que jamais. Déjà sa Passion est commencée, puisque Judas est allé chercher main-forte, et c'est à la fois sa gloire propre d'accomplir cet acte d'obéissance et de charité, et la gloire de son Père à laquelle il rapporte tout ce qu'il fait. Car le Père ne la gardera pas cachée dans son secret éternel : il la fera rejaillir sur le Fils lui-même, et ce sera bientôt, c'est-à-dire par sa résurrection et son exaltation. Or cela ne pourra être sans que le Maître s'éloigne des siens. Il s'attendrit à cette pensée, les nomme ses petits enfants – c'est la seule fois ! – et les avertit, comme il avait averti les Juifs, qu'ils ne pourront le suivre. Il leur lègue donc une dernière parole, un commandement nouveau : qu'ils s'aiment les uns les autres, comme il les a aimés. Ce sera pour le monde la marque qu'ils sont vraiment ses disciples. Ce commandement nouveau rappelle la nouvelle alliance que Jésus venait de promulguer. Comme l'alliance, le commandement existait. Il devient nouveau parce que Jésus en est le modèle, parce qu'il en est l'inspirateur et toute la raison, comme saint Matthieu l'avait montré dans le tableau du dernier jugement : les siens doivent s'aimer entre eux, parce qu'ils sont à lui, et on le saura par là-même. Ensuite cette charité débordera sur tous, à l'instar de celle du Christ qui a donné son sang pour sauver le monde.

JÉSUS PRÉDIT LA DISPERSION DES APÔTRES ET LES RENIEMENTS DE PIERRE (261)

Lc 22. 31 « Simon, voici que Satan a obtenu [la permission] de vous cribler comme le froment… 32 Mais moi, j'ai prié pour toi,	Mc 14. 27 Et Jésus leur dit : « Tous, vous serez démoralisés ; car il est écrit : *Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées.* 28 Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » (cf. Jn 16, 31-32, § 266.)	Mt 26. 31 Alors Jésus leur dit : « Vous tous, vous serez démoralisés à mon sujet cette nuit ; car il est écrit : *Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées.* 32 Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. »

afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères. » 33 Celui-ci lui dit : « Seigneur, avec toi je suis prêt à marcher et vers la prison et vers la mort. » 34 Mais il dit : « Je te [le] dis, Pierre : [le] coq ne chantera pas aujourd'hui avant que tu n'aies nié trois fois de me connaître. »	29 Or Pierre lui dit : « Quand même tous seraient démoralisés, du moins pas moi. » 30 Et Jésus lui dit : « En vérité, je te [le] dis : toi, aujourd'hui, cette nuit, avant qu'un coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » 31 Mais il n'en disait qu'avec plus de force : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas. » Or tous aussi en disaient autant. (Suite, § 269.)	33 Or Pierre lui répondit : « Quand tous seraient démoralisés à ton sujet, moi, je ne serai jamais démoralisé. » 34 Jésus lui dit : « En vérité, je te [le] dis : cette nuit même, avant qu'un coq ait chanté, tu me renieras trois fois. » 35 Pierre lui dit : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas. » Tous les disciples aussi dirent de même. (Suite, § 269.)

Jn 13. 36 Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, où vas-tu ? » Jésus répondit : « Où je vais, tu ne peux maintenant me suivre ; mais tu me suivras plus tard. » 37 Pierre lui dit : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre dès maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi. » 38 Jésus répond : « Tu donneras ta vie pour moi ?… En vérité, en vérité, je te [le] dis : [le] coq ne chantera pas avant que tu ne m'aies renié trois fois. » (cf. 16, 31-32, § 266).

La trahison de Judas était un premier coup ; d'autres devaient suivre. La douleur qui oppresse le Cœur de Jésus se fait jour. Ce sont d'abord ses disciples qui vont se disperser, qui l'abandonneront au moment où il sera frappé. Cela était annoncé par un antique oracle du prophète Zacharie : « Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées[179]. »

Toutefois comme chez les Prophètes l'espérance luit toujours après les menaces, Jésus réconforte ces timides brebis : « Après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée[180]. »

Comment le Seigneur Dieu avait-il permis cette chute ? Son dessein est impénétrable, mais rien ne se fait sans sa volonté, car s'il a permis à Satan de cribler les Apôtres comme le froment, secoué et quelque peu meurtri, il a imposé une limite. Celui que Satan souhaitait surtout faire tomber, c'était Pierre, le chef des Apôtres. Jésus a connu le péril qui le menaçait ; il n'a pas voulu le préserver entièrement, mais sa prière a mis à l'abri sa foi. Sa foi ne sera donc pas défaillante, et, revenu de son écart de conduite, c'est à lui qu'il appartiendra d'affermir ses frères. Il n'est pas dit d'ailleurs que les

autres Apôtres perdront la foi, puisqu'il ne s'agit que de les affermir. Mais le privilège d'une foi indéfectible n'est assuré qu'à Pierre. Le protestant Bengel a dit avec sa concision lapidaire : « En préservant Pierre, dont la ruine eût entraîné tous les autres, Jésus les a tous préservés. Tout ce discours du Seigneur présuppose que Pierre était le premier des Apôtres dont la résistance ou la chute déciderait plus ou moins du sort des autres[181]. » Le texte de Luc, si on l'isolait, pourrait se rapporter seulement à la circonstance prochaine du scandale des Apôtres. Mais sa teneur est absolue, ce qui nous autorise à le rattacher à la promesse déjà faite à Pierre, rocher inébranlable sur lequel l'Église sera bâtie[182]. La nouvelle déclaration du Christ précise ainsi que cette solidité du roc est celle d'une foi que rien ne peut ébranler, puisqu'elle est appuyée sur la prière de Jésus. Cette prérogative permettra à Pierre d'affermir dans la foi même les Apôtres, sans parler des autres croyants. Et cela aussi longtemps que durera l'Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Comme on pouvait l'attendre du caractère de Pierre, et aussi de son affection profonde pour Jésus, il ne veut pas admettre la pensée qu'il se séparera de son Maître, même s'il fallait s'exposer à la prison et à la mort. Dans sa précipitation il se met au-dessus des autres, plus même que Jésus ne l'y a autorisé : « Quand même tous seraient démoralisés, du moins pas moi[183] ! » Déjà il n'avait pas admis pour son compte que Jésus aille où il ne pourrait pas le suivre : « Je donnerai ma vie pour vous[184] ! »

Il était sincère, mais sa solidité devait être plus sûrement fondée sur son repentir que sur un dévouement empressé et présomptueux. Aussi Jésus : « En vérité, je te le dis : toi-même aujourd'hui, cette nuit, avant qu'un coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » Il n'en répéta qu'avec plus de force : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas ! » L'affection, entraînée à s'affirmer plus ardente, peut seule faire pardonner un pareil démenti : cependant le Maître avait droit à un respect plus entier de sa parole. Les autres joignirent leurs protestations à celles de Pierre. Jésus avait parlé. Il ne répliqua pas, mais mit en garde les siens qui n'appréhendaient pas assez l'imminence du péril.

Lc 22. [35] Et il leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans bourse ni besace ni
souliers, quelque chose vous a-t-il manqué ? » Ceux-ci dirent : « Rien. » [36]
Il leur dit : « Mais maintenant, que quiconque a une bourse [la] prenne ; et
[de même], une besace. Et que celui qui n'a pas de glaive, vende son
manteau et en achète un. [37] Car je vous dis que doit s'accomplir en moi
cette Écriture : *Il a été compté parmi [les] malfaiteurs.* Aussi bien ce qui me
concerne arrive à son terme. » [38] Ils dirent : « Seigneur, il y a ici deux
épées. » Il leur dit : « C'est assez. » (Suite, § 268.)

Car tout est changé. Il faisait si bon autrefois, quand on comptait sur la sympathie générale, ou du moins sur les traditions d'hospitalité ! Alors Jésus avait envoyé ses disciples pour prêcher, sans argent, sans besace, même sans chaussures. Maintenant si l'on n'était bien muni des choses nécessaires, il n'y avait plus qu'à vendre son manteau pour acheter un glaive, afin de se procurer des aliments par la force. Sinistre extrémité à laquelle Jésus ne conseille certes pas à ses disciples de recourir, mais qui peint bien les préventions auxquelles ils seront en butte. Car elle va s'accomplir en lui la parole d'Isaïe sur le serviteur de Dieu souffrant : « Il a été compté parmi les malfaiteurs[185]. » Son service parmi les hommes allait être terminé.

Le mot glaive a excité l'attention de ces Galiléens, prompts à la bataille. Il y avait là deux glaives, qu'ils avaient probablement apportés à tout hasard. Jésus ne voulait pas être défendu par l'épée, il le dira clairement plus tard quand elle sortira du fourreau. Aussi quand on lui dit : « Seigneur, il y a ici deux glaives », il répondit en souriant[186] : « Bien, cela suffit. » Il lui restait à s'étendre sur un sujet plus important.

JÉSUS PROMET À SES DISCIPLES SA PRÉSENCE ET CELLE DU PÉRE ET DE L'ESPRIT SAINT (263)

Jn 14. [1] « Que votre cœur ne se trouble pas : vous croyez en Dieu, croyez
aussi en moi.

[2] Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures. S'il n'en était
pas ainsi, je vous l'aurais dit, car je vais vous préparer une place. [3] Et quand
je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je

vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez vous aussi. 4
Et [pour aller] où je vais vous savez la voie. »

5 Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas ; comment
connaîtrions-nous la voie ? » 6 Jésus lui dit : Je suis la Voie, et la Vérité, et
la Vie : personne ne vient au Père si ce n'est par moi. 7 Si vous m'avez
connu, vous connaîtrez aussi mon Père, dès à présent, vous le connaissez,
vous [l'] avez vu. » 8 Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père et
cela nous suffit. » 9 Jésus lui dit : « Depuis si longtemps je suis avec vous,
et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment
peux-tu dire : Montre-nous le Père ? 10 Ne crois-tu pas que je suis en le Père
et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les profère pas
de moi-même ; le Père, demeurant en moi, accomplit ses œuvres. 11 Croyez-
m'en : Je suis en le Père et le Père est en moi ; ou du moins, croyez-le à
cause des œuvres mêmes.

12 En vérité, en vérité, je vous [le] dis : celui qui croit en moi, fera lui aussi
les œuvres que je fais et en fera de plus grandes ; car, je m'en vais vers le
Père, 13 et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai ; afin que le
Père soit glorifié dans le Fils ; 14 si vous me demandez quelque chose en
mon nom ; je [le] ferai.

15 Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements ; 16 et je prierai le
Père et il vous donnera un autre Défenseur, afin qu'il soit avec vous à
jamais, 17 l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le
voit et ne [le] connaît pas ; vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure
chez vous, et [qu'] il est en vous.

18 Je ne vous laisserai pas orphelins : je reviens à vous. 19 Encore un peu et
le monde ne me voit plus ; mais vous, vous me voyez, car je vis et vous-
mêmes vivrez. 20 En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et
vous en moi, et moi en vous. 21 Celui qui a mes commandements et qui les
garde, c'est celui-là qui m'aime, or, celui qui m'aime sera aimé de mon
Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. »

22 Judas – non pas l'Iscariote – lui dit : « Seigneur, et qu'est-il donc advenu,
pour que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? » 23 Jésus
répondit et lui dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père
l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons [notre] demeure chez lui. 24

Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé.

[25] Demeurant auprès de vous, je vous ai dit ces choses ; [26] mais le Défenseur, l'Esprit Saint, que mon Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera tout et vous remettra dans l'esprit tout ce que je vous ai dit.

[27] Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous [la] donne pas comme [la] donne le monde. Que votre cœur ne se trouble pas et ne s'effraye pas. [28] Vous avez entendu que je vous ai dit : « je m'en vais et je [re] viens à vous. » Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez parce que je vais au Père ; car le Père est plus grand que moi. [29] Et maintenant je vous ai avertis, avant que cela n'arrive, afin que, lorsque cela sera arrivé, vous croyiez. [30] Je ne m'entretiendrai plus guère avec vous, car le prince du monde vient ; et il n'a rien en moi, [31] mais il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père et que j'agis conformément à l'ordre que m'a donné le Père. Levez-vous, partons d'ici. »

C'était, avons-nous dit, la coutume chez les Juifs de continuer les entretiens, le repas pascal terminé. Après leurs festins, les Grecs et les Romains continuaient à boire, et c'est alors que l'on introduisait les joueurs et les joueuses de flûte. Moments de licence souvent extrême, et, chez les meilleurs, de conversations scabreuses. Les docteurs juifs, pour éviter ce désordre, avaient interdit de boire entre la troisième coupe et la dernière, celle qui précédait le *Hallel*, d'autant qu'on n'avait plus le prétexte de boire en mangeant[187]. Mais les paroles échangées n'avaient plus le caractère religieux de la leçon sur la Pâque donnée par le père de famille, au moment où l'on avait apporté l'agneau. Peut-être même s'y mêlait-il des chansons.

À la dernière cène, c'est Jésus qui prend la parole, comme pour commenter l'institution de la nouvelle alliance en révélant les mystères. Saint Jean nous a conservé cet épanchement, le plus élevé, le plus fécond, le secret du cœur. S'il y a mêlé quelques-unes des instructions déjà prononcées[188], il les a comme imprégnées de la mélancolie et de la tendresse des adieux, de sorte qu'elles apparaîtront toujours dans cette lumière, au milieu des ombres de la dernière nuit.

Le premier discours ou entretien forme un tout complet, il a pour objet le départ de Jésus et l'espérance du revoir, la séparation étant la condition de l'œuvre des disciples, et n'étant d'ailleurs qu'apparente, grâce à la

présence spirituelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans l'âme de ceux qui croient et qui aiment. Donc point de trouble, plutôt la joie.

Le disciple bien aimé avait pénétré plus que personne dans la pensée de son Maître. Il vit ses promesses se réaliser. Il serait étonnant que cet accomplissement n'ait pas donné une nuance à l'expression de la prédiction elle-même. Cependant il n'en a été impressionné que parce que les faits avaient été non seulement prédits, mais déjà mis dans leur jour surnaturel par celui qui seul avait autorité pour promettre le don de l'Esprit Saint.

La première pensée, c'est qu'on se retrouvera auprès du Père, grâce à Jésus qui est un avec Lui[189]. Il apparaîtra à ses disciples après sa résurrection, mais seulement pour peu de jours. Ce qu'il envisage ici, c'est la situation de ses Apôtres privés de sa présence sensible. Cette présence doit être remplacée par la foi. Ils croyaient au Père, créateur de toutes choses ; ils doivent aussi croire en lui. Cette foi est à la base de toute leur vie.

Comme un ami, chargé par ses amis de leur procurer un logement au terme de l'étape, part en avant, ainsi Jésus se rend dans la maison de son Père, où il y a beaucoup de demeures ; il le sait, puisqu'il va leur préparer des places. Puis il reviendra et les ramènera pour être avec eux. Et cependant il faut qu'ils sachent le chemin. Thomas hésite ; il entend tout cela d'un départ ordinaire : où donc exactement se rend Jésus ? Et si l'on ignore où, comment connaître la voie ? – La voie, il venait de le leur dire, c'était la foi en lui, qui est la voie, puisque c'est par lui qu'on connaît le Père. Et puisque ce chemin est une voie de l'intelligence, on le suit en appréhendant la vérité, et il est la vérité. Et cette vérité est la vie de l'âme, toujours en lui, car il est la vie. Ses disciples l'ont vu, ils ont donc déjà vu le Père.

Ils l'ont vu, mais dans l'obscurité de la foi, qui leur dit que le Fils est le même que le Père. Philippe souhaiterait davantage : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » Mais la vision parfaite est réservée à l'éternité. Philippe doit se contenter de croire, ce que dans le dernier entretien de la Dédicace, Jésus avait déjà révélé aux Juifs[190], et qu'il énonce maintenant plus clairement : « Ne crois-tu pas que je suis en le Père et que le Père est en moi ? » Cette parole étonnante, et où les Juifs réprouvaient un blasphème, est aussi l'affirmation du Père demeurant en Jésus. Car si la meilleure raison de croire est sa parole, du moins ne peut-on récuser le témoignage des œuvres, des miracles qui sont en lui l'œuvre du Père.

Cette foi, dans les disciples, ne doit point être inactive. Des fidèles ne doivent point se troubler ; bien plus, ils devront agir, et leur Maître leur donnera les secours nécessaires ; c'est sa seconde exhortation.

Leur meilleure ressource sera la prière, toujours exaucée, parce que les disciples prieront le Père au nom de Jésus, et telle est l'unité du Père et du Fils, que le Fils sera ce qu'ils demanderont, l'ordre étant désormais que le Père soit glorifié dans le Fils. Et celui qui aura la foi, armé de cette prière, fera les mêmes œuvres que Jésus, et même de plus grandes. En effet il n'est pas sorti du pays d'Israël, et il les envoie pour convertir les gentils.

Pour cette œuvre l'amour de Dieu aussi est nécessaire, l'amour qui garde les commandements. La foi seule ne serait pas un appel suffisant au don que la prière de Jésus obtiendra du Père, celui du Paraclet, défenseur, protecteur, grand ami, qui n'est autre que l'Esprit de vérité. Celui-ci assistera les disciples dans leurs voies comme la lumière, en chassant les ténèbres paralysantes, rend la confiance de marcher et d'agir. Mais cette lumière est intérieure. Le monde n'en reçoit pas le bienfait, parce qu'il regarde au dehors, où l'on ne saurait la percevoir ; les disciples en jouiront, parce qu'ils la trouveront au dedans d'eux-mêmes.

Jésus lui-même viendra à eux. Le monde ne le verra pas, sa vie étant une vie spirituelle, mais les disciples vivant de la même vie le verront, et ils connaîtront le secret de cette union qui les rattache au Père : Jésus en eux, eux en lui, et lui en son Père. Et cette union ne sera pas seulement actuelle par la foi. Si le fidèle aime vraiment le Fils, et il l'aime s'il garde ses commandements – précieux encouragement pour les âmes timorées –, il sera aimé du Père et du Fils, et le Fils se manifestera à lui. Jésus indiquait ainsi cette vue presque intuitive, par un contact intime de l'intelligence avec la vérité infinie, connaissance plus claire et plus féconde que tout exercice de la raison, sans dissiper encore toutes les obscurités de cette vie.

Mais les disciples avaient encore l'esprit rempli des spectacles grandioses caressés par l'imagination des Juifs. Le mot de manifestation évoque l'apparition radieuse du Messie qui mettrait fin à tous les doutes et jetterait le monde à ses pieds. Jude – non pas l'Iscariote – avait toujours espéré ce coup de théâtre qui faisait partie du programme : « Seigneur, et qu'est-il donc advenu, pour que vous deviez vous manifester à nous et non point au monde ? »

Jésus lui donne à entendre que cette manifestation intime exige l'amour et un grand amour : elle consistera dans la venue du Père et du Fils en l'âme

de celui qui aime, venue qui se prolongera en une demeure. De nouveau, le Maître atteste qu'il ne fait que leur transmettre l'enseignement du Père. C'était dans l'ordre qu'il instruisît ses disciples de son vivant – saint Jean atteste ainsi la réalité de l'affirmation du Sauveur – ; mais il savait qu'il ne serait compris que par l'opération du Paraclet, envoyé par le Père pour leur remettre dans l'esprit tout ce qui leur avait été dit, dans une lumière plus claire, et avec les développements et l'accent nécessaires pour que la doctrine soit gravée en ceux qui en étaient les dépositaires et devaient en être les hérauts.

Puis Jésus termine comme il avait commencé : « Que votre cœur ne se trouble pas ! » Il leur laisse la paix, non pas de la façon dont leurs compatriotes ont coutume de se saluer en s'abordant et en se quittant : Paix[191] ! mais par un legs efficace de son amitié. Et s'ils étaient vraiment ses amis, leur apaisement irait jusqu'à la joie, parce qu'il va au Père, qui est plus grand que lui. Celui qui part en effet, n'est pas le Fils éternel, qui n'a jamais quitté le sein de son Père, mais ce Fils dans l'état d'homme, uni à Dieu, même ainsi, mais inférieur à lui par cette nature humaine qu'il a prise et qu'il va entraîner dans la gloire. Son départ ne tardera guère, car le prince de ce monde vient, Satan qui règne par le péché ; et, quoiqu'il n'ait aucune prise sur lui, Jésus accepte de supporter ce qu'il a machiné contre lui, car il aime son Père et lui obéit amoureusement.

Puis, comme s'il ne lui restait plus rien à dire : « Levez-vous, partons d'ici. » Et cependant Jésus va continuer d'entretenir ses disciples. Il y a là une grave difficulté. Il aurait pu tenir les propos qui suivent le long des sentiers de la Galilée, dans la solitude, ou assis sous un térébinthe, mais cela était bien difficile dans les rues d'une ville et le long de ses faubourgs. La prière solennelle pour l'unité ne peut avoir été prononcée qu'à huis clos. Mais à vrai dire, ce n'est pas elle qui fait difficulté. On conçoit très bien que Jésus se soit levé, ait bu avec les autres la quatrième coupe : après le *Hallel*, ou pour le remplacer, il aurait prononcé cette prière debout avant de sortir. Mais les allocutions qui précèdent la prière – deux chapitres –, auraient-elles été prononcées ainsi, après le signal du départ ?

Nous inclinons donc à croire que cette coupure annonçait le dernier acte de la réunion, une action de grâce – distincte chez les Juifs de celle qui suivait le repas –, et nommée le *Hallel*, c'est-à-dire la louange rendue à Dieu pour la fête et pour la délivrance dans le passé et dans l'avenir. Après avoir ainsi disposé son livre, saint Jean voulu ensuite y joindre encore le

contenu des deux chapitres 15 et 16, et il les inséra ou les fit insérer à la place où nous les lisons, sans rien changer, ce qui était peut-être une manière ingénieuse d'indiquer leur caractère de supplément.

JÉSUS EST LA VIGNE VÉRITABLE (264)

Jn 15. [1] « Je suis la vigne véritable ; et mon Père est le vigneron. [2] Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'ôte ; et tout [sarment] qui porte du fruit, il le nettoie, afin qu'il porte du fruit davantage. [3] Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai adressée ;

[4] demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous [ne le pouvez pas] non plus, si vous ne demeurez en moi. [5] Je suis la vigne ; vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, parce que hors de moi vous ne pouvez rien faire. [6] Si quelqu'un ne demeure pas en moi, le voilà jeté dehors comme le sarment et il dessèche ; puis on les ramasse, et on les jette au feu et ils brûlent. [7] Si vous demeurez en moi et [que] mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et [cela] vous adviendra.

[8] Ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit, et [ainsi] vous serez mes disciples.

[9] Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez en mon amour. [10] Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, de même que moi j'ai observé les commandements de mon Père et je demeure en son amour. [11] Je vous ai dit cela, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit entière. [12] Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés : [13] personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis. [14] Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. [15] Je ne vous appelle plus des « serviteurs », parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés « amis », parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père. [16] Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis pour que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, pour que le Père vous

donne ce que vous lui demanderez en mon nom. [17] Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. »

Nous avons ici une première instruction très distincte : elle a pour objet l'union du Christ avec ses disciples, comparée à celle du cep de vigne avec les branches, et qui se réalise dans la charité des uns envers les autres. On dirait que Jésus vient de choisir les siens pour la première fois, car il exalte l'honneur de ce choix et le lien qu'il crée entre eux. Et peut-être, en effet, le premier dessin du discours doit-il être reporté après l'élection des Douze. Mais on comprend mieux l'insistance sur l'union d'amour après la révélation de la présence spirituelle de Jésus dans les siens, et l'accent de tendresse mélancolique à la veille de la séparation. Ce sont à la fois les premières impressions douces et fraîches du moment où les amis s'aperçoivent qu'ils s'aiment, et l'accent plus mâle du dévouement jusqu'à la mort. La comparaison de la vigne se donne comme une allégorie. C'est Jésus qui est la vigne, son Père est le vigneron. Les disciples seront donc les branches, qui vivent de la sève du cep, qui portent des fruits grâce à cette sève, des sarments qui se dessèchent s'ils sont coupés, et dès lors ne sont plus bons qu'à être jetés au feu. Un bon vigneron ne laisse pas sa vigne à elle-même : il la nettoie, enlève les pousses parasites afin qu'elle porte plus de fruit. Telles sont les épreuves envoyées par Dieu. C'est bien aussi le vigneron qui retranche les sarments : mais ce point n'a pas d'application dans la sphère morale ; Jésus a soin de réserver le libre arbitre : « vous ne pouvez pas porter de fruit si vous ne demeurez en moi. » S'ils demeurent en lui, c'est qu'ils le veulent, et ils portent beaucoup de fruit : grâce à lui, car sans lui ils ne peuvent rien faire. S'ils ne demeurent pas en lui, c'est par leur faute, on les jettera dehors comme un bois inutile, et, pour en débarrasser le sol, on les jettera au feu. Sombre perspective. Mais le Sauveur ne s'y arrête pas. Qu'ont à craindre ses disciples ? Il leur adviendra tout ce qu'ils demanderont, car c'est le désir du Père, c'est sa gloire, qu'ils portent beaucoup de fruit : alors ils seront vraiment ses disciples.

L'allégorie de la vigne était terminée, et Jésus avait dit quelles personnes elle désignait. Mais il restait à expliquer ce que signifiait pour des êtres humains « demeurer dans un autre », être comme les branches attachées au tronc pour en aspirer la sève, et ainsi à faire savoir aux siens ce que Jésus attendait d'eux. Tout cela s'éclaire par le mot de charité, d'affection, qui est ici l'amitié. Dieu le Père a aimé son Fils, et cet amour

éternel s’est exercé spécialement quand il a désiré que le Fils devienne un homme. Dès lors, le Fils avait à accomplir les commandements du Père pour lui témoigner son amour. Et c’est de la même façon que Jésus a aimé ses disciples, qui eux aussi lui témoigneront leur amour en observant ses commandements. Ils sont aimés ! Que leur cœur tressaille de joie à ce mot que nul autre n’égale ! C’est la grande joie du christianisme que rien ne peut altérer. Il prêche la discipline, l’abnégation, l’acceptation des souffrances, mais de tout cela c’est l’abandon de celui qui se sait aimé, et la tristesse est absorbée dans la joie. L’amour descendu du Père va plus loin que chaque disciple : il faut qu’il rayonne entre eux. Et ce n’est pas un amour pour rire[192], c’est un don de soi qui va en Jésus jusqu’au sacrifice de la vie, il le leur rappelle discrètement, et aucun amour ne peut aller plus loin. Singulière prérogative des actes accomplis par amour ! Obéir est le fait du serviteur. Et cependant Jésus dit à ses disciples : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » Et sûr de leur docilité : « Je ne vous appelle plus des serviteurs, … mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j’ai entendu de mon Père », la parole éternelle de l’amour. Il leur appartiendra de continuer à se dire des serviteurs, car ils doivent bien savoir que c’est lui qui les a choisis, et non pas eux qui ont été les premiers à adhérer à lui avec confiance. Mais ce choix est le meilleur encouragement à aller où il les enverra, pour faire le fruit qu’ils connaissent bien, amener les hommes au règne de Dieu. Serviteurs, oui, ils le seront toujours, mais des serviteurs qui sont sûrs de tout obtenir parce qu’ils sont des amis. Pourvu seulement qu’ils s’aiment les uns les autres !

Ce ne sont que quelques paroles. Mais elles renferment le secret de la vie spirituelle, le principe de tout apostolat. Les amis de Jésus vivront désormais de sa vie, et feront son œuvre. Ils sont en Dieu par la charité, et cette charité est un amour d’amitié, et le commandement par excellence. C’est toute la théologie de la grâce, dont les développements sont admirables, mais qu’elle est claire et savoureuse à sa source !

LA HAINE DU MONDE ET LA PROMESSE DU SAINT-ESPRIT (265)

Jn 15. [18] « Si le monde vous hait, sachez qu’il m’a haï avant vous. [19] Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien ; mais comme vous n’êtes

pas du monde, et que je vous ai fait sortir du monde par mon choix, c'est pour cela que le monde vous hait. [20] Souvenezvous de la parole que je vous ai dite : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître », s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. [21] Mais ils feront tout cela contre vous, à cause de mon nom ; car ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé. [22] Si je n'étais venu et [si] je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse à alléguer pour leur péché. [23] Celui qui me hait, hait aussi mon Père. [24] Si je n'avais fait parmi eux les œuvres que personne autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais, maintenant, même après avoir vu, ils ont haï et moi et mon Père. [25] Mais c'est afin que soit accomplie la parole écrite dans leur loi : *Ils m'ont haï sans raison.*

[26] Lorsque sera venu le Défenseur, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de la vérité, qui procède du Père, il rendra témoignage à mon endroit ; [27] et vous-mêmes, vous êtes des témoins, puisque vous êtes avec moi dès l'origine.

16. [1] Je vous ai dit cela, afin que vous ne soyez pas scandalisés. [2] Ils vous jetteront hors la synagogue ; bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera s'imaginera rendre un culte à Dieu. [3] Et ils agiront de la sorte parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi. [4] Mais je vous ai dit ces choses, afin que, l'heure en étant venue, il vous en souvienne comme de choses que je vous ai dites ; cependant je ne vous les ai pas dites dès le début, parce que j'étais avec vous. »

Le Père, le Fils incarné, leurs amis qui s'aiment aussi les uns les autres… c'est le monde de la lumière et de la joie parce que c'est le règne de la charité. Ce n'est pas ce qu'on nomme le monde. Déjà, et aujourd'hui encore, le monde, c'est la vaste humanité trop souvent esclave de ses désirs sensuels, et qui ne consent pas à soumettre sa raison à la foi, à diriger son cœur d'après la loi de la charité surnaturelle. Après avoir réchauffé ses disciples sur son Cœur, par les plus tendres paroles qui laissaient à peine entrevoir la peine de l'œuvre à accomplir, Jésus les met soudain en face de la brutale réalité : ils seront en proie à la haine du monde, qu'il faudra bien qu'ils contrarient dans ses mauvais instincts. Jésus les a choisis pour lui. Il les a donc fait sortir du monde. Ils seront ses envoyés au monde, car il veut

le convertir. Ils seront, du moins le plus souvent, haïs du monde, comme il a été haï des Juifs. Mais la joie domine toujours, car leur consolation sera d'être maltraités à cause de Lui. Il le leur avait bien dit : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître[193]. » Mais le serviteur collabore à la bonne cause de son maître, il est innocent comme lui. La haine est douloureuse à celui qui en est l'objet ; pourtant, si elle n'est pas méritée, ce n'est qu'une épreuve. Qui est plus innocent que Jésus ? Son indulgence ne méconnaît pas le prétexte que les Juifs auraient pu alléguer, s'il s'était donné comme l'envoyé de Dieu sans leur dire à quel titre, sans fournir les preuves de sa mission. Mais il leur a parlé pour les éclairer sur cette vie divine qu'il connaît mieux qu'eux. Il a fait les œuvres de son Père qui sont la justice, la miséricorde, la charité, et des miracles que seul un envoyé de Dieu pouvait faire, œuvres qui dépassaient même tout ce que l'antiquité connaissait de plus éclatant. Ils n'ont rien voulu ni voir, ni entendre : ils ont haï le Fils de Dieu, et par là même son Père dont ils ont rejeté avec mépris l'œuvre de bonté. Il lui appartient de dire, comme le juste persécuté, figure du Messie souffrant, le disait déjà : « *Ils m'ont haï sans raison*[194]. »

Les fidèles Apôtres du Christ seront-ils donc abandonnés dans cette tourmente, portant le poids de la haine savamment accumulée contre celui dont ils invoquent le nom ? Ils sont des témoins, des témoins irrécusables, puisqu'ils ont été avec Jésus depuis qu'il a commencé ce ministère qui lui a attiré la haine des Juifs ; mais réussiront-ils mieux que lui ? – Oui, car leur Maître ne les perdra pas de vue. Il leur enverra un aide, un défenseur, ce mystérieux Paraclet, qui est l'Esprit de la vérité, qui procède du Père, lui aussi, quoique non pas comme Fils, et aussi du Fils, puisqu'il appartient à celui-ci de l'envoyer. Ce Paraclet lui aussi rendra témoignage à Jésus, un témoignage qui sera décisif. Rien n'indique ici la nature de ce témoignage[195]. On peut songer aux prophéties anciennes dictées par l'Esprit Saint sur la personne et l'œuvre du Messie, et aussi à cette sainteté qui rayonnera de l'Église comme la meilleure preuve de son origine divine. Il est certain, d'après les premiers évangélistes, que le témoignage de l'Esprit se confondra avec celui des apôtres, car c'est lui qui parlera en eux[196].

Malgré tout, le monde ne laissera pas tomber sa haine. Bien au contraire, elle s'exercera avec violence. Persuadés que les disciples blasphèment en croyant en Jésus comme en Dieu, les Juifs les jetteront hors des synagogues et s'imagineront rendre service à Dieu en les mettant à mort, méconnaissant ainsi le Père aussi bien que le Fils. Il fallait bien

aborder de nouveau[197] ce triste sujet, car les disciples risquaient d'être démoralisés en voyant se dresser contre eux l'autorité religieuse des prêtres et des docteurs. Prédite par leur Maître, cette persécution n'ébranlerait pas leur fermeté. Dans les commencements, aux bords du lac, leur confiance n'était troublée par personne ; elle se nourrissait des paroles et des œuvres de Jésus. Maintenant, elle n'aura d'autre appui que des souvenirs ; ils devaient donc être précis et convaincants.

LE RÔLE DU SAINT-ESPRIT. LE RETOUR PROCHAIN. LA FOI DES DISCIPLES (266)

Jn 16. 5 « Or maintenant je vais vers Celui qui m'a envoyé ; et aucun
d'entre vous ne me demande : "Où vas-tu ?" 6 Mais parce que je vous ai
parlé ainsi, la tristesse a rempli votre cœur. 7 Cependant je vous dis la
vérité : il vous est bon que je m'en aille. Car, si je ne m'en vais pas, le
Défenseur ne viendra pas à vous ; mais, si je pars, je vous l'enverrai. 8 Et
quand il sera venu, il mettra le monde dans son tort à propos de péché, et à
propos de justice et à propos de jugement : 9 à propos de péché, parce qu'ils
n'ont pas cru en moi ; 10 à propos de justice, parce que je vais vers le Père
et vous ne me voyez plus ; 11 à propos de jugement, parce que le prince de
ce monde est jugé. 12 J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, que vous
n'êtes pas en état maintenant de porter ; 13 mais, quand il sera venu, lui,
l'Esprit de la vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière, car il ne
parlera pas de lui-même, mais redira tout ce qu'il entendra et vous fera
connaître les choses futures. 14 Celui-là me glorifiera ; car il prendra du
mien et vous [le] fera connaître. Tout ce qu'a le Père est à moi :

15 voilà pourquoi j'ai dit qu'il prend "du mien" et vous [le] fera connaître.

16 Encore un peu et vous ne me voyez plus… Et derechef encore un peu et
vous me [re] verrez. » 17 [Quelques-uns] de ses disciples se dirent donc les
uns aux autres : « Que signifie ce qu'il nous dit : "Encore un peu et vous ne
me voyez plus : et derechef encore un peu et vous me [re]verrez ?" Et :
"Parce que je vais à mon Père ?" 18 Ils disaient donc : « Qu'entend-il par
"encore un peu" ? Nous ne savons ce qu'il veut dire. » 19 Jésus connut
qu'ils voulaient l'interroger et il leur dit : « Vous vous enquérez les uns
auprès des autres parce que j'ai dit : Encore un peu et vous ne me voyez

plus, et derechef encore un peu et vous me [re]verrez ? [20] En vérité, en vérité, je vous [le] dis : vous pleurerez, et vous vous lamenterez, mais le monde se réjouira ; vous serez accablés de tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. [21] La femme, au moment d'enfanter, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de l'oppression, dans la joie de ce qu'un homme est venu au monde. [22] Et vous donc, maintenant, vous avez de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira et personne n'est en mesure de vous enlever cette joie. [23] Et dans ce jour-là, vous ne m'interrogerez sur rien ; en vérité, en vérité, je vous [le] dis : quoi que vous demandiez au Père, il vous l'accordera en mon nom. [24] Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière.

[25] Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais [où] je vous entretiendrai ouvertement du Père. [26] En ce jour-là, vous prierez en mon nom, et je ne vous dis pas que je solliciterai pour vous le Père ; [27] car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et avez cru que Je suis sorti de Dieu.

[28] Je suis sorti du Père et suis venu dans le monde ; je quitte le monde à son tour et m'en vais vers le Père. » [29] Ses disciples disent : « Voici maintenant que tu parles ouvertement et ne dis aucune parabole. [30] Maintenant nous savons que tu sais tout et n'as pas besoin que quelqu'un t'interroge : c'est pourquoi, nous croyons que tu es sorti de Dieu. » [31] Jésus leur répondit : « À présent, vous croyez ? [32] Voici venir l'heure – et elle est venue – où vous serez dispersés chacun chez soi, et me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, parce que le Père est avec moi. [33] Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix ; dans le monde, vous allez avoir de l'oppression ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. »

En rappelant à ses disciples qu'il les avait choisis, qu'il les avait pris pour amis, en leur annonçant la haine du monde et les persécutions, Jésus avait repris un thème ancien, qui figurait déjà presque sous la même forme dans les autres évangiles. C'était évoquer le passé, faire pressentir l'avenir. Il revient maintenant à la situation présente. Nous avons ici comme un complément de l'entretien qui remplit le quatorzième chapitre de saint Jean. Il avait promis la venue de l'Esprit Saint sans marquer quel serait son rôle,

ce qu’il va faire maintenant ; devant l’imminence de son voyage au loin, dont le terme échappait aux disciples, il l’avait caractérisé comme un retour aux demeures éternelles, vers son Père, faisant à peine allusion à sa résurrection[198] ; il va revenir sur ce grand sujet de joie prochaine. Et tous ces entretiens se termineront sur l’impression de foi produite dans l’âme des Apôtres, et la perspective, hélas ! de leur dispersion.

Aussi les Apôtres, sentant combien cet enseignement est actuel, prennent de nouveau part à la conversation, quoique cette fois aucun d’eux ne soit nommé.

Le premier thème est donc un supplément d’information sur la venue de l’Esprit Saint.

Les Apôtres avaient demandé à Jésus où il allait. Ils l’ont appris, et ne le demandent plus ; mais si leur esprit est apaisé, leur cœur est rempli de tristesse. Pourquoi donc le Christ s’en va-t-il avant même d’avoir régné ? Jésus leur dit, non sans mystère : « Il vous est bon que je m’en aille, car si je ne m’en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je pars, je vous l’enverrai. » Le temps de sa vie humble et souffrante était passé. Entré dans sa gloire, il ne devait pas demeurer longtemps avec les siens, car ils devaient apprendre à vivre en esprit par la foi. Sa présence sensible devait être remplacée par la présence spirituelle, grâce à l’action du Paraclet, qui est l’Esprit Saint.

Jésus disparu n’aura plus à se défendre du monde. Ce sera encore le rôle du Paraclet, qui saura le justifier aux grandes assises de l’humanité, toujours ouvertes par son esprit inquiet. Il convaincra le monde de son tort, « à propos de péché, et à propos de justice, et à propos de jugement ». Le péché, c’était celui des Juifs, qui avaient refusé de reconnaître l’envoyé de Dieu et ce serait le crime encore plus grave de l’avoir mis à mort, comme ils se disposaient à le faire. Ce péché en effet apparaîtra dans toute sa noirceur, en contraste avec les dons de l’Esprit Saint qui se répandront sur les Gentils baptisés, avec ces manifestations de grâces extraordinaires que connut l’Église primitive, avec ces aspirations héroïques réalisées dans l’Église de tous les temps. En se débarrassant de Jésus, le monde juif, auquel s’est associé le représentant de Rome, se doutait bien qu’il condamnait un juste. Mais l’Esprit Saint fera éclater cette justice par le témoignage des Apôtres, admis naguère à partager sa vie, qui ne cesseront de proclamer son innocence, plus que jamais évidente pour eux par son retour à son Père. Enfin l’Esprit Saint convaincra le monde d’avoir

prononcé un faux jugement en condamnant le Christ : ou plutôt ce jugement retombera sur celui qui l'a provoqué en faisant agir ses suppôts, sur Satan, condamné pour le plus horrible de ses forfaits, lui que ses adeptes reconnaissaient pour le maître du monde, et qui sera remplacé dans le culte des hommes par Jésus, consacré Roi par cette Passion où Satan escomptait, sa propre victoire.

Mais le Paraclet, le défenseur du Christ, aura vis-à-vis des disciples un rôle plus intime, étant l'Esprit de vérité qui éclaire les intelligences. En ce moment, à la veille de leur défaillance morale, avant la lumière de la résurrection, ils ne sont pas en état de s'assimiler tout ce que Jésus aurait à leur dire. L'Esprit Saint les guidera vers la vérité tout entière. Ce n'est pas qu'il soit en lui-même une source indépendante de vérité. Il n'y en a qu'une. De même que Jésus n'a rien dit que ce que lui avait mandé son Père, l'Esprit ne dira rien de lui-même, mais seulement ce qu'il aura entendu pour être redit. Ce serait une erreur d'imaginer que la vérité découle du Père parallèlement dans le Fils et dans l'Esprit Saint. Non, car l'Esprit reçoit du Fils, puisque tout ce qu'a le Père est à lui. Il est donc impossible de concevoir que l'enseignement de l'Esprit soit contraire à celui du Fils ; il ne saurait même être autre. C'est le même enseignement ! Ce que l'Esprit Saint dira, le Fils le savait et l'aurait dit, si les circonstances s'y étaient prêtées. Deux voies restent ouvertes : ou bien l'Esprit Saint fera seulement entendre plus clairement ce que le Fils a déjà dit ; ou bien il y ajoutera des notions nouvelles, en parfaite harmonie avec les anciennes. Dans ce dernier cas le privilège n'est accordé qu'aux Apôtres ; l'Église l'a proclamé plus clairement : après eux il n'y a plus de révélation. Mais la marche vers une vérité mieux comprise, doit, de sa nature, durer autant que l'humanité. En parlant à ses Apôtres, chargés de le défendre avec le secours de l'Esprit Saint et de prêcher la vérité aux autres, Jésus embrasse avec eux ceux qui croiront par leur ministère et leurs successeurs. L'assistance de l'Esprit Saint est donc promise à jamais à ceux qui remplaceront les Apôtres, et, sous leur direction, à ceux qui croiront en Jésus. Spécialement l'Esprit Saint accordera le don de connaître les choses futures, don de prophétie qui n'a jamais disparu dans l'Église.

L'Esprit de Dieu était déjà révélé dans l'ancienne alliance, avec son office d'inspirateur de la vérité et des actions héroïques. Ce que Jésus fait ici connaître à ses Apôtres, c'est son rapport avec le Fils et avec le Père. Il n'en a pas parlé aux Juifs, car pour l'entendre il fallait d'abord croire au

Fils. Le Fils étant Dieu, comme le Père, l'Esprit de Dieu est aussi le sien. Les Apôtres l'entendirent alors, et le comprirent mieux plus tard.

L'Esprit ayant été promis pour assister les Apôtres, et aussi pour les consoler du départ du Christ, l'Église a entendu son nom de Paraclet, littéralement Assistant ou Défenseur, dans le sens voisin de Consolateur. Il est surtout Assistant pour l'autorité ecclésiastique enseignante, et surtout Consolateur de tous comme l'hôte très suave de chaque âme[199].

Tout ce que Jésus venait de dire avait sa portée dans la perspective indéfinie entre son départ et le moment de la réunion dans l'éternité. Cependant un bonheur plus prochain était réservé aux Apôtres, sur lequel il voulut insister pour les soutenir dans l'épreuve toujours instante : « Encore un peu, et vous ne me voyez plus, et derechef encore un peu et vous me verrez. »

Cette annonce de la résurrection n'était pas nouvelle. Cependant, elle ne fut pas comprise des Apôtres qui ne savaient comment concilier : « encore un peu », avec le terme du voyage vers le Père, qui apparaissait lointain. Ils disaient donc : « Qu'entend-il par encore un peu ? Nous ne savons pas ce qu'il veut dire. » Il voulait surtout soutenir leur foi. La trahison, le procès, le crucifiement, les sarcasmes satisfaits des Juifs, allaient les submerger dans la tristesse. Mais il en était de ces douleurs comme de celles de la femme qui enfante, suivies d'une grande joie. Jésus reviendra vers ses disciples, ils le verront, le cœur dilaté. Il les entretiendra du Père ouvertement.

Puis de nouveau les temps s'étendent sans limite, le jour de la joie se prolonge et vient le jour de la prière au nom de Jésus qui trouve accès auprès du Père, sans que désormais il ait à intervenir, parce que son Père aime ceux qui ont cru en son Fils. C'est bien maintenant la séparation définitive – sur cette terre – qu'il faut envisager. Toute la carrière humaine de Jésus se résume en ces mots : « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte le monde et je vais vers le Père. »

Cette parole était si nette – l'arrière-plan invisible lui-même paraissant illuminé par la clarté des termes –, que les disciples crurent avoir compris. Ne prenant pas garde que leur Maître avait remis à plus tard plus de lumière, constatant seulement que sa déclaration n'était mêlée d'aucune comparaison ou parabole, ils essayent de prouver qu'ils voient clair en répétant ce dont ils étaient certains : « Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. » Leur bonne volonté était entière, mais leur courage allait fléchir.

Jésus les en avertit[200] : « Vous serez dispersés chacun chez soi, et vous me laisserez seul. » Mais il n’est jamais seul, étant toujours avec le Père, et ainsi il est sûr de la victoire, il la tient déjà. Le dernier mot est d’avoir confiance en lui quoi qu’il en coûte.

PRIÈRE DU CHRIST POUR L’UNITÉ DE L’ÉGLISE (267)

Jn 17. [1] Ainsi parla Jésus. Puis, levant les yeux au ciel, il dit : « Père,
l’heure est venue : glorifie ton Fils afin que [ton] Fils te glorifie, [2] puisque
tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, avec le pouvoir que tu lui
as donné, il leur donne la vie éternelle. [3] Or, la vie éternelle, c’est qu’ils te
connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. [4]
Pour moi, je t’ai glorifié sur la terre, ayant achevé l’œuvre que tu m’as
donnée à faire ; [5] et maintenant, ô Père, glorifie-moi auprès de toi de la
gloire que j’avais auprès de toi avant que le monde fût.

[6] J’ai manifesté ton nom aux hommes que tu as tirés du monde pour me les
donner. Ils étaient à toi et tu me les as donnés, et ils ont gardé ta parole. [7] Ils
savent à présent que tout ce que tu m’as donné vient de toi ; [8] car les paroles
que tu m’as données, je les leur ai données, et ils [les] ont reçues, et ils ont
compris vraiment que je suis sorti d’auprès de toi et ils ont cru que tu m’as
envoyé. [9] C’est pour eux que je prie ; je ne prie pas pour le monde, mais
pour ceux que tu m’as donnés, car ils sont à toi, [10] et tout ce qui est à moi
est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi, et j’ai été glorifié en eux. [11]
Désormais je ne suis plus dans le monde ; et eux sont dans le monde, tandis
que je vais à toi. Père saint, garde-les en ton nom, que tu m’as donné, afin
qu’ils soient un comme nous. [12] Pendant que j’étais avec eux, je les gardais
en ton nom [ceux] que tu m’as donné, et je [les] ai conservés, et nul d’entre
eux n’a péri que le fils de la perdition, afin que l’Écriture soit accomplie. [13]
Mais à présent je vais à toi, et je parle ainsi dans le monde, afin qu’ils aient
en eux-mêmes la plénitude de ma joie. [14] Je leur ai donné ta parole, et le
monde les a haïs, parce qu’ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas
du monde. [15] Je ne prie pas pour que tu les enlèves du monde, mais pour
que tu les gardes du mal. [16] Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas
du monde. [17] Sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité. [18] Comme tu
m’as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde ; [19]

et je me consacre moi-même pour eux, afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés en vérité.

20 Or je ne prie pas seulement pour ceux-ci ; mais aussi pour ceux qui
croiront en moi à cause de leur parole, 21 afin que tous soient un, comme
toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en
nous, de façon que le monde croie que tu m'as envoyé. 22 Pour moi, je leur
ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous
[sommes] un, 23 moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés
dans l'unité, de façon que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les
as aimés comme tu m'as aimé.

24 Père, ce que tu m'as donné, je veux que, où je suis, ceux-là aussi soient
avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que tu m'as donnée, parce que tu
m'as aimé avant la création du monde. 25 Père juste, si le monde ne t'a pas
connu, moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé ; 26 et je
leur ai fait connaître ton nom, et je [le] ferai connaître, afin que l'amour
dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux… »

Ces entretiens terminés, Jésus commença une prière. Le moderne pèlerin qui suit la route escarpée du Cénacle à Gethsémani le soir du jeudi saint, dans la solitude et le silence, imagine volontiers cette prière prononcée au bord du Cédron, les disciples attentifs groupés autour de leur Maître, lui debout et regardant le ciel. Mais, nous l'avons déjà dit, il est difficile de placer les discours qui précèdent dans les quartiers alors habités, le long des rues plus fréquentées que d'ordinaire dans le temps de la Pâque. La paix du Cénacle est ce qui leur convient le mieux ; enfin saint Jean dit assez formellement que Jésus sortit après avoir prononcé sa prière[201].

Cette prière fut donc le suprême acte de louange après le repas pascal. Les Juifs récitaient alors le *Hallel*, c'est-à-dire les psaumes 115 à 118. Jésus a probablement suivi la coutume avec ses Apôtres. Mais, l'incomparable dignité de cette dernière soirée était que la figure y conduisait à la réalité. Le psaume 118 bénissait celui qui vient au nom du Seigneur. Il était venu, sa tâche était remplie, son œuvre avait glorifié son Père. Et, comme cette œuvre allait s'étendre par les Apôtres, Jésus voulut prier pour eux, pour ceux qui croiraient par eux, qui formeraient ce que nous nommons l'Église, et pour cette Église il voulait l'Unité. Il la demanda à son Père, il la recommanda à ses disciples, non seulement à l'instar de l'amour du Père et

du Fils entre eux, mais en s'unissant eux-mêmes au Père et au Fils par la foi et la charité.

Donc, au début, Jésus demande la gloire. Il est venu pour donner aux hommes la vie éternelle[202], qui est la gloire. Il est juste qu'il entre comme homme dans cette gloire qu'il avait auprès de son Père comme Fils de toute éternité.

Puis Jésus présente ses Apôtres. Le Père les connaît bien, puisqu'il les lui a donnés, les ayant choisis d'avance dans son conseil. Mais il appartient au Fils d'attester qu'ils ont écouté et reçu les paroles qu'il leur transmettait, en croyant qu'il était l'envoyé du Père. Ils sont donc bien les siens, et par là même appartiennent au Père, puisque tout est commun entre le Père et le Fils. Jésus prie pour eux, parce qu'ils ont beaucoup à craindre du monde. Aucun homme n'est exclu de sa prière ; mais quand il s'agit de préparer des ouvriers précisément en vue de convertir le monde, il faut d'abord qu'ils soient mis en garde contre la séduction du monde et préservés du mal qui est dans le monde. C'était l'office de Jésus au pays d'Israël. Maintenant qu'il va partir, il les confie au Père. Il ne lui demande pas de les enlever du monde – comment pourraient-ils y remplir leur mission ? – mais de les sanctifier dans la vérité, c'est-à-dire de les confirmer dans la foi volontaire à la parole de Dieu. Le modèle de cette sanctification, c'est Jésus lui-même. Étant saint, il veut cependant s'offrir à son Père, se consacrer pour eux, afin de leur servir d'exemple, afin de les faire participer au mérite infini de son oblation, « afin que, participant par leur ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime, et que n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il fallait pour être les envoyés et les ministres de Jésus Christ, ils la trouvassent en lui[203] ».

Que les Apôtres sachent donc qu'ils ont à se sanctifier avant de prêcher aux autres, et cela est redoutable, mais aussi que cette sainteté est celle de Jésus, désireux de la leur communiquer, et cet encouragement est très doux.

Enfin le Maître jette un regard assuré au-delà du Cénacle. Il voit déjà ses Apôtres répandus partout, prêchant la foi en lui. Déjà d'autres hommes, qui s'étaient dits amis de la vérité, s'étaient vus entourés de disciples, et ces disciples leur avaient d'abord fait des adeptes ; mais avec le temps chacun avait suivi son chemin : les sectes s'étaient multipliées. Jésus savait que ce péril menaçait la société qu'il allait fonder, comme toutes les sociétés humaines. Aussi il prie pour l'unité, et il la veut si entière qu'il renferme le moindre croyant dans son vœu, aussi bien que ses Apôtres. Bien plus, le cri

suprême de son Cœur, c'est que tous ces fidèles partout dispersés participent à cette unité essentielle, infiniment simple, à l'unité une et unique de Dieu, embrassant le Père et le Fils. Que tous ceux qui souhaitent l'unité des chrétiens sentent leurs désirs s'enflammer en lisant cette parole : Je prie « afin que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous ». Cette unité, c'est la marque divine de la religion de Jésus : « de façon que le monde croie que tu m'as envoyé ».

Et Jésus le répète avec une énergie croissante : « afin qu'ils soient un, comme nous sommes un ». Ce n'est pas par la simple imitation d'un modèle que se formera cette unité, c'est l'union au Père par Jésus qui créera une unité parfaite : « Moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité[204]. »

Que pèsent à l'encontre de ce vœu de Jésus les amours-propres blessés, les orgueils récalcitrants, causes ordinaires des schismes, les préjugés héréditaires, ou même certains scrupules de faux nationalisme qui les perpétuent ? Mais qui ne voit que cette union s'élève bien au-dessus d'un vague sentiment de solidarité humaine ou chrétienne, et que c'est une unité dans la foi ? Seigneur Jésus, que votre prière soit exaucée !

C'est à ceux qui ont gardé l'unité que Jésus promet enfin d'être encore unis à lui dans la gloire que le Père lui a donnée par son décret éternel.

Sûr d'avoir accompli sa mission, Jésus fait maintenant appel à la justice du Père. Il la continuera d'une façon plus secrète, afin, dit-il à son Père, « que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux ».

---

1. Les trois synoptiques sont parfaitement d'accord. Luc ajoute seulement l'inintelligence des Apôtres. Nous suivons Marc, le plus circonstancié.

2. D'après Matthieu. Dans Marc ce sont les fils qui font la demande eux-mêmes. Assurément le désir était bien le leur. Mais qu'ils l'aient fait exprimer par leur mère, c'est un détail très naturel, que Matthieu n'avait aucune raison d'inventer.

3. Ps 75 (74) 9 ; Is 51, 17-22 ; Lm 4, 21 ; Ez 23, 31.

4. Être baptisé, c'est-à-dire plongé dans le malheur, est une expression usitée par les écrivains profanes ; le dernier trait n'est que dans Marc, mais il est sûrement authentique.

5. Mc 3, 17.

6. Mt 13, 41.

7. Ac 12, 2.

8. Leucius Charinus dans les *Acta Johannis,* 9.

9. Un article récent du Most Rev. J. H. Bernard, dans *The Journal of theological Studies*, 1927, avril, p. 262 ss., montre que, des deux métaphores, la première *peut* signifier la mort, mais non pas la seconde, et que la conception du baptême de sang est secondaire et dérivée dans l'Église, seulement depuis Origène.

10. Ce trait un peu trop humain est dans saint Matthieu aussi ; il ne songeait donc pas à ménager des Apôtres en mettant leur mère en avant.

11. Ces passages sont placés dans la synopse grecque (n° 257) parmi les discours de la cène ; il nous semble décidément préférable d'y voir une leçon donnée après la demande indiscrète de la mère des fils de Zébédée. Luc, n'ayant pas raconté cet épisode, a groupé à la cène tout cet enseignement. Il y a donc lieu de reporter ici Lc 22, 25-26. 30^b.

12. Mc 10, 42 s.

13. Jo 10, 15.

14. Ainsi ceux qui ont imaginé que la rançon était payée au diable, etc.

15. *RB* (1909) p. 270 ss. ; (1910) p. 405 ss. Chroniques du P. Vincent.

16. Voir le document 33 – On pourrait être tenté de se servir de ces deux Jéricho pour concilier Luc qui place le miracle avant, avec Marc et Matthieu qui le placent après. En soi le miracle aurait dû être situé d'après la même ville, la Jéricho du temps. Marc et Matthieu ont peut-être écrit « après » en songeant à la Jéricho biblique. Mais Luc, qui insistait sur l'enthousiasme suscité dans la Jéricho où Jésus s'est arrêté, ne pouvait le placer qu'« avant ». D'ailleurs on sait que le miracle importe, non sa place chronologique, comme pour tant d'autres cas.

17. Matthieu est le seul à parler de deux aveugles. Tout en admettant la guérison des deux, on doit reconnaître que le second n'est qu'un comparse qui est censé avoir dit la même chose que Bartimée parce qu'il partageait ses sentiments.

18. C'était la loi romaine pour les vols manifestes, et chez les Hébreux pour le bétail (Ex 22, 1 ou 21, 37).

19. Lc 5, 32.

20. Matthieu parle de talents, Luc de mines. Selon sa coutume Matthieu n’a retenu que l’essentiel de la doctrine ; Luc, que nous suivrons, lui a conservé son cadre historique, si bien adapté aux circonstances, et qui lui donne tant de relief.

21. Josèphe, *Antiquités judaïques*, 17, 9, 3-4.

22. Lc 6, 35.

23. Ac 1, 12.

24. Page 399 – Matthieu et Marc ont placé ce repas plus tard. Comme il explique en partie la trahison de Judas, ils l’ont situé entre l’embarras des prêtres et la complicité acquise du traître.

25. Nous suivons donc ce récit, en le complétant par celui de Marc ; Matthieu n’offre rien de particulier.

26. *Bikkurim* [Talmud], 3, 2 s.

27. Voir les documents 34 et 35 : Béthanie et Bethphagé.

28. Za 9, 9.

29. On peut voir dans la *RB* (1906) p. 533-560 : *Pascal et les prophéties messianiques*.

30. Is 62, 11.

31. Saint Matthieu parle aussi d’une ânesse, amenée avec l’ânon qui ne serait pas venu sans elle.

32. Mc 11, 9 s.

33. Lc 19, 39 ss. ; Jo 12, 19. Voir aussi Mt 21, 15 ss.

34. Voir le document 38.

35. Lc 19, 41 ss.

36. On a retrouvé de nos jours une des stèles sur lesquelles la défense était promulguée en langue grecque.

37. Ainsi qu’à l’automne, mais jamais en été ni en hiver.

38. Lc 10, 18 ; 11, 20.

39. Saint Augustin a bien senti l’objection tirée de notre nature, toujours en lutte avec le mal. Avant la rédemption, Satan était le maître au-dedans. Il attaque encore, mais du dehors ; on peut opposer à ses traits les armes de l’Apôtre ; et si l’on est blessé, celui qui guérit est proche.

40. Os 13, 3. Trad. Van Hoonacker.

41. Conjecture, mais d'après Mc 11, 11.

42. Is 42, 6 ; 49, 6.

43. Nous suivons la chronologie de Marc, indiquée avec plus de précision.

44. Lc 21, 47.

45. D. Buzy, *Les symboles de l'Ancien Testament* ; et A. Régnier, *Le réalisme dans les symboles des Prophètes* (*RB* (1923) p. 383-408), qui ne nie pas le réalisme dans certains cas.

46. Mc 11, 22 s.

47. Jo 14, 12 s.

48. Les trois synoptiques sont tout à fait semblables pour le fond ; le récit de Marc est le plus naturel et très fin dans son négligé.

49. Pourtant ce jour-là les Sanhédrites ne perdirent pas complètement leur temps. À la suite de l'expulsion des vendeurs du Temple, le quatrième évangile (Jo 2, 18) place cette question posée par les Juifs à Jésus : « Quel miracle nous montres-tu pour agir de la sorte ? » Jésus répondit : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours. » Il parlait du temple de son corps, ranimé en trois jours par la résurrection, mais les Juifs y virent une allusion à leur temple, et sans prendre garde que Jésus ne parlait que de restaurer, leur laissant le soin de détruire, quelques-uns comprirent qu'il s'était fait fort de renverser la maison de Dieu. Soit que l'expulsion des vendeurs ait eu lieu durant la dernière semaine, ou que saint Jean ait déplacé ces paroles pour les rattacher à la première Pâque, antérieure de deux années, il semble bien qu'elles furent prononcées peu de jour avant la mort de Jésus, car sa réponse fut le principal grief relevé contre lui devant le Sanhédrin. Il est aisé de supposer que l'enquête préalable des Sanhédrites avait posé les deux questions ; d'abord la demande d'un signe, puis, pour en finir, que le signe soit valable ou non : au nom de qui Jésus prétendait-il agir ?

50. Il semble que la parabole de Matthieu est bien à sa place. Le fragment de Lc 7, 29 s. doit se rapporter à cette circonstance.

51. D'après saint Luc.

52. L'ordre de ces deux fils soulève une question de critique fort ardue. Dans les deux cas la leçon est la même.

53. Marc et Luc envoient chaque fois un serviteur, Matthieu plusieurs. Luc et Matthieu font l'application, en partie sous-entendue dans Marc.

54. Is 5, 2-7. Trad. Condamin.

55. Lc 20, 16.

56. Is 28, 16.

57. Ps 118 (hébr.) 22

58. He 3, 6.

59. Jo 10, 30.

60. Les trois synoptiques disent : *ils cherchèrent.* Il n'y a pas là de conciliabule, comme le dit à tort la synopse.

61. Jo 10, 31-36.

62. Josèphe, *Antiquités judaïques*, 17, 11, 2.

63. Josèphe, *Vita*, 2.

64. Ez 40, 46, etc.

65. *Antiquités judaïques*, 19, 1, 5.

66. *Ibid.,* 18, 1, 4.

67. Ac 23, 8.

68. Les Stoïciens admettaient bien, après des périodes immenses, le retour des mêmes personnes sur la terre, mais ce n'était point là ce que les Juifs entendaient par la résurrection.

69. Dt 25, 5-10. – C'est ce qu'on nomme le lévirat.

70. « Rabbi Jérémie recommanda de le vêtir d'étoffes éclatantes de blanc, de ses habits les plus riches, de mettre des sandales à ses pieds, son bâton à la main, de le coucher de côté, non sur le dos, afin qu'au jour de l'arrivée du Messie il soit tout prêt à le suivre. » Talmud de Jérusalem. *Kilaïm*, trad. Schwab, t. 2, p. 315 s.

71. Talmud de Babylone, *Chabbat*, 30[b].

72. Is 26, 19 : Les morts vivront, (leurs) cadavres ressusciteront ! Réveillez-vous, chantez, vous qui gisez dans la poussière ! Car ta rosée est une rosée de lumière, et du sein de la terre les ombres renaîtront (Trad. Condamin).

73. Dn 12, 2 : Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour les opprobres, pour la réprobation éternelle.

74. Voir *Le Messianisme chez les Juifs,* p. 179.

75. Dt 4, 4. – Voir *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 179.

76. Mc 12, 28.

77. Lc 10, 25 ss. Il est assez naturel que la question ait été posée plusieurs fois ; la réponse ne pouvait être que la même.

78. Mt 22, 40.

79. Mc 12, 32 s.

80. En disant que le scribe a voulu mettre Jésus à l'épreuve, Mt 22, 35 n'indique pas nécessairement un piège tendu. Si l'expression est un peu forte, c'est que le scribe est censé animé des dispositions ordinaires des Pharisiens. Marc a mieux pénétré dans son individualité propre.

81. Nous suivons ici Matthieu dont la marche est très vraisemblable. D'après Marc suivi par Luc, Jésus suppose acquise la réponse des Pharisiens et montre à la foule les difficultés qu'elle renferme.

82. Rm 1, 1 ss., etc.

83. Les trois synoptiques sont d'accord sur le fait de cette monition dans cette circonstance. Elle est très courte dans Marc et aussi dans Luc qui a déjà employé (n° 171) une bonne partie de ce qui se trouve dans Mt 23. Nous ne commenterons ici que ce que Matthieu a en plus.

84. Mc 7, 1-23 ; Mt 15, 1-20 ; Mt 5, 20 ; les questions sur le sabbat, etc.

85. Strack et Billerbeck, I, p. 931.

86. Mt 23, 19 s., 24, 33.

87. Dans Lc 11, 49, Jésus se réfère à la Sagesse de Dieu, dont il connaît le dessein et dont il promulgue l'oracle.

88. Difficulté célèbre, car le grand prêtre Zacharie, tué dans le Temple, était fils de Iehoïada (II Paralipomènes, 24, 20). Le prophète Zacharie (Za 1, 7) était fils de Barachie. Peut-être une tradition le désignait-elle comme martyr. Ou bien « Barachie » était-il regardé comme un équivalent de « Iehoïada » ?

89. Mt 23, 35 s.

90. Rm 9, ss.

91. Lc 18, 9-14 (§ 213, p. 426 ss.).

92. Lucien GAUTIER, Études sur la religion d'Israël, p. 151.

93. Mc 7, 6.

94. Is 64, 5.

95. *RB* (1905) p. 483.

96. *RB* (1912) p. 213 ss. ; 321 ss.

97. Les deux Talmuds ont une liste de sept espèces de Pharisiens, dont une seule est louée ; voir Commentaire Marc sur 12, 40. Le trait principal est précisément de faire valoir ses bonnes œuvres.

98. Ap, Baruch, 85, 2.

99. On peut voir *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 137 ss.

100. *Revue des Études juives*, 41, p. 28.

101. *Judaism, in the first centuries of the christian era : the age of the Tannaim*, by George Foot Moore, professor of the history of religion in Harvard university, deux volumes grand in-8°, Cambridge, 1927.

102. MM. Ryle et James, éditeurs des Psaumes de Salomon (Cambridge, 1891), notent p. 49, que la justice de ces psaumes est manifestement « la justice des Pharisiens ».

103. W. Wrede, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, 1901 ; voir *RB* (1903) p. 625 ss.

104. Jo 20, 31.

105. *Jesus of Nazareth, his life, times and teaching* by Joseph Klausner Ph. D. (Heidelberg) Jérusalem. Translated from the original hebrew by Herbert Danby, D. d. (Oxford) residentiary Canon. St-George's cathedral Church, Jerusalem.

106. *Op. laud.*, p. 370.

107. *Op. laud.*, p. 370.

108. Si l'on va au fond, il ne s'agit pas seulement de savoir si l'on secouera ou non le joug du Talmud. C'est la loi de Moïse elle-même qui est en jeu. Si les Juifs étaient autorisés à rebâtir le Temple, ils seraient donc obligés par la Loi de reprendre les sacrifices sanglants dont ils ne veulent pas entendre parler, et avec raison. En cela encore les arguties rabbiniques viennent en aide à la Loi. Car, disent quelques maîtres modernes, la Loi n'admet de sacrifices que si les prêtres sont en état de pureté légale. Ce n'est plus le cas, puisqu'on n'a plus sacrifié la vache rousse pour les purifier. Mais pour sacrifier la vache rousse il faut être en état de pureté légale, etc. Et c'est grâce à ce subterfuge qu'ils voilent l'évidence de ce fait

qu’ils tiennent la Loi des sacrifices sanglants – une si grande partie du Pentateuque – pour abrogée. Quoi de plus caractéristique ?

109. *Pensées*, éd. Brunschvieg, p. 686, 696. *Pascal et les prophéties messianiques* dans la *RB* (1906) p. 533-560.

110. Jo 12, 43. 510

111. Mt 23, 38 s.

112. Lc 21, 24.

113. Commentaire de saint Luc, p. 53.

114. Lc 17, 22-37, p. 423 ss.

115. On peut citer une bonne formule de Joseph de Maistre (*Soirées de St-Pétersbourg*, Entretien XIe). « Le prophète jouissait du privilège de sortir du temps ; ses idées n’étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l’esprit prophétique, les idées analogues des grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem et celle du monde. » – Cette explication par l’analogie est une trouvaille, et la théorie est applicable aux prophéties de l’Ancien Testament. Mais dans notre cas particulier, Jésus a démêlé plutôt que mêlé ce qui était déjà confondu.

116. Mt 24, 3.

117. Voir plus bas p. 524 s.

118. C’est l’expression de saint Augustin dans un texte très important (*Epistolae* 199) *tamen Lucas evangelista et hanc dierum breviationem, et abominationem desolationis, quae duo ipse non dicit, sed Matthaeus Marcusque dixerunt, ad eversionem Jerusalem docuit pertinere, alia cum eis dicens apertius de hac eadem re, quae illi posuerunt obscurius.* [Toujours est-il que l’évangéliste Luc rapporte à la ruine de Jérusalem cette abréviation des jours et l’abomination de la désolation. Il n’a pas parlé de ces deux choses ; c’est Matthieu et Marc ; mais ce que Luc dit avec eux de la destruction de Jérusalem éclaircit ce qu’il y a d’obscur dans le récit des deux autres évangélistes.]

119. Voir *RB* (1906) : *L’avènement du Fils de l’homme*, p. 382-411.

120. Is 8, 21 ; 13, 13 ; 19, 2 ; Ez 5, 12, etc.

121. Rm 10, 18.

122. Mc 8, 35 ; 10, 26.

123. Voir 9, 27 ; 11, 31.

124. 1 M 1, 57.

125. Lc 21, 20.

126. *Histoire de l'Église*, 3, 5, 3.

127. *RB* (1911), p. 418 ss., description par le R. P. Abel. L'endroit est un peu trop au nord-est de Jérusalem pour être aperçu du mont des Oliviers.

128. L'escalier de la terrasse est très souvent au dehors, appuyé au mur.

129. C'est à cela que se sont arrêtés nos Commentaires. La disposition de la synopse en colonnes doit être corrigée, en rattachant au second discours Mc 13, 19-23, et Mt 24, 21-25.

130. Dn 12, 1.

131. Lc 21, 24. On est très tenté de dire que saint Luc a écrit à la lumière des événements. Si cependant de fortes raisons obligent, comme nous le pensons, à placer la composition de ses deux livres, évangiles et Actes, avant l'an 70, on dira avec vraisemblance que les événements se dessinaient dès lors et que la tradition chrétienne était fixée sur l'interprétation d'ensemble du discours.

132. Mt 24, 30.

133. Dn 7, 13.

134. Mc 13, 32 ; cf. Mt 24, 36, où « ni le Fils » n'est pas dans la Vulgate.

135. 24, 27. 526

136. L'avis sur la vigilance est exprès dans Marc et Matthieu, plus général dans Luc qui a déjà recommandé de veiller, Lc 12, 33-40, § 178, parallèle à Mt 24, 43-44.

137. Mc 13, 33-37.

138. Mt 24, 42 ; 25, 13. Après le premier avis, la parabole des serviteurs.

139. Jaussen, *Naplouse*, p. 72 ss.

140. Nous l'avons regardée comme identique pour le fond à la parabole des mines de Lc, p. 458 s.

141. Rabbi Aqiba conseillait de mettre à mort les docteurs pernicieux aux fêtes de pèlerinage (*Sanhédrin*, 11, 4). Le but, frapper plus fort les

esprits et plus de monde était atteint en prévenant la fête d'un jour.

142. Voir par exemple M. Joseph Klausner, dans son *Jésus de Nazareth*, cité plus haut, p. 507.

143. Mt 26, 15.

144. Nous l'avons placée au samedi précédent, d'après le témoignage explicite de saint Jean.

145. 18, 28.

.

146. Ex 12, 8. Contre Chwolson, *Das letzte Passahmahl Christi*…

147. Josèphe (*Guerre* 6, 9, 3) parle de 256 500 agneaux : chiffre exagéré, mais significatif.

148. Dans Matthieu, seulement le jour des azymes. Luc insiste sur l'obligation d'immoler la Pâque ce jour-là.

149. Ex 12, 11.

150. *Pesahim* ; voir l'introduction et les gloses de Georges Beer, édition Töpelmann, Giessen, 1912.

151. *Haroseth.*

152. Vulgate, 113, 8-18 ; 114, 115,116, 117.

153. Ps 118, 26.

154. Mt 23, 39.

155. Lc 22, 17.

156. Mc 14, 25 ; cf. Mt 26, 29 ; Luc obtient un parallélisme plus strict avec la phrase relative à la Pâque en écrivant : « Jusqu'à ce que vienne le Royaume de Dieu. »

157. Luc place aussitôt après l'institution de l'eucharistie, suivant sa manière d'achever un récit commencé sans se soucier des événements intermédiaires (3, 19) ; lui-même laisse entendre que cette institution eut lieu plus tard, puisque la coupe eucharistique est placée après le repas.

158. Ce qui suit d'après Luc ; le fait que Luc a ajouté ici des expressions qui sont mieux à leur place après la démarche des fils de Zébédée, où Marc et Matthieu les ont placées (dans Lc 22, 25-26-30[b]), n'empêche pas qu'il ait conservé un trait de ce qui se passa alors, avec des expressions propres à la circonstance ; d'autant que la leçon donnée dans

Luc en paroles correspond admirablement avec la leçon de choses qui est dans Jo [Jean].

159. Jo 18, 28.

160. Jo 6, 51 ss.

161. Le leçon (mot en grec : γινομένου) « entrant en scène » (13, 2) est à la fois mieux attestée et plus difficile que (mot en grec : γενομένου) « ayant eu lieu » ; elle s'harmonise mieux avec les synoptiques, et est absolument exigée par le verset 12.

162. Il est plus probable que Jésus a commencé par Pierre.

163. Nous préférons omettre : « si ce n'est les pieds », avec de bonnes autorités.

164. Ps 41 (Vulgate 40), 10.

165. Les synoptiques sont plus détaillés au début. Jean les continue.

166. Mt 26, 25. À moins que Matthieu n'ait exprimé ainsi rondement que Jésus a révélé le nom du traître à quelqu'un, comme Jo l'a dit en détail.

167. Lc 22, 23.

168. Mc 14, 21.

169. Ferdinand Prat, jésuite, dans les *Recherches de science religieuse*, 1925, p. 512 ss.

170. Michna, *Pesahim*, 10, 3.

171. L'intervention de Satan est encore donnée en excuse par les Arabes. Un jeune homme surpris à voler dans notre couvent, s'excusait auprès de la police : « C'est Satan qui est entré en moi ! »

172. L'expression absolue de « personne » doit s'entendre dans l'esprit du narrateur, comptant sur l'intelligence du lecteur.

173. D'après l'ordre suivi, il est clair que Judas n'a pas communié ; c'est aussi le sentiment du plus grand nombre des modernes.

174. Lc 22, 20 ; 1 Co 11, 25.

175. 1 Cor 11, 24 s.

176. Ex 24, 8.

177. Le mot « nouvelle » est omis par Marc seul.

178. 1 Co 11, 27 : « C'est pourquoi celui qui mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur », etc.

179. Za 13, 7 : « Glaive… frappe le pasteur, et le troupeau sera dispersé. » Dieu qui donne au glaive l'ordre de frapper est bien celui qui porte le coup.

180. Luc qui ne parlera pas des apparitions en Galilée ne relate ni la dispersion ni le rendez-vous.

181. Le texte latin dans *Commentaire de Luc*.

182. Mt 16, 17 s.

183. Mt 14, 29.

184. Jo 13, 37.

185. Is 53, 12.

186. Comme l'a bien vu saint Cyrille d'Alexandrie.

187. Ils ont cependant conservé le terme grec (mot en grec : ἐπικώμιον) sous la forme *Apikomin* pour désigner ce moment ; voir Beer, *Pesahim*, p. 74.

188. Voir le détail de ce point dans le commentaire de Jean.

189. 14, 1-11.

190. Jo 10, 30.

191. Aujourd'hui encore : *Chalôm*.

192. Sainte Angèle de Foligno.

193. Jo 13, 16 et Mt 10, 24.

194. Ps 35, 19 ; 69, 5 (hébr.).

195. Jésus y reviendra Jo 16, 8-10.

196. Mt 10, 20 ; Mc 13, 11 ; Lc 12, 12.

197. Les persécutions ont été souvent annoncées : Mt 5, 11 ; 10, 16-21 ; 23, 34 ; 24, 9 ; Lc 6, 22 ; 12, 4 ; 21, 12-19 ; Mc 13, 9-13.

198. 14, 18-20.

199. *Consolator optime, dulcis hospes animae* [Consolateur souverain, hôte très doux de nos âmes], dans la prose incomparable de la Pentecôte.

200. Ce que nous avons déjà vu dans les synoptiques (p. 551). – Jo. semble avoir transposé pour avoir une conclusion de l'entretien.

201. Jo 18, 1.

202. Dans cette phrase : « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé Jésus Christ », le mot composé

Jésus Christ est de l’écrivain plutôt que de celui qui parle.

203. Bossuet.

204. Toute cette doctrine a été admirablement développée dans l’encyclique *Mortalium animos* du Saint-Père Pie XI.

CHAPITRE VI

LA PASSION

I. – GETHSÉMANI (268-269)

DU CÉNACLE AU JARDIN DE GETHSÉMANI (268)

Lc	Mc	Mt
Lc 22. 39 Et sortant, il alla selon sa coutume au mont des Oliviers. Ses disciples aussi l'[y] accompagnèrent.	Mc 14. 26 Et ayant dit des cantiques, ils sortirent [pour aller] au mont des Oliviers. (27-31, § 261.)	Mt 26. 30 Et ayant dit ces cantiques, ils sortirent [pour aller] au mont des Oliviers. (31-35, § 261.)

Jn 18. 1 Ayant ainsi parlé, Jésus sortit avec ses disciples [et se rendit] au-delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples (Suite, § 270).

Jésus, après avoir récité le *Hallel*[1] avec les Onze et prié son Père, sortit[2] du Cénacle et se rendit au mont des Oliviers, donc au-delà du torrent de Cédron, en un lieu nommé Gethsémani, où il y avait un jardin.

On dirait que saint Jean, qui ne nomme pas Gethsémani, ni le mont des Oliviers, a tenu à indiquer que ce lieu était au bas de la montagne, et qu'il y avait là un jardin. Le *Qidron*, le torrent noir, avait été franchi par David, après la trahison d'Achitopel, au milieu des larmes du peuple[3]. Il est constamment à sec, sauf au moment d'une grande pluie ; cependant il y avait sans doute alors comme aujourd'hui des ponts pour le passer. Jésus descendit donc les rampes très raides de la ville haute, probablement par la voie à degrés récemment découverte[4]. Ne songeant pas à franchir l'enceinte du Temple la nuit, la petite troupe la contourna sous le pinacle de l'angle

sud-est, éclairé par la pleine lune ; puis elle s’engagea dans la vallée étroite, bordée à l’orient de tombeaux, encaissée dans des ombres opaques[5].

L’AGONIE ET LA PRIÈRE DE JÉSUS (269)

Cf. Jn 12, 27, § 230, et 18, 11, § 270

Lc 22. 40 Arrivé à l’endroit [choisi], il leur dit :	Mc 14. 32 Et ils viennent en un domaine nommé « Gethsémani ». Et il dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, pendant que je prierai. »	Mt 26. 36 Alors Jésus vient avec eux en un domaine nommé « Gethsémani ». Et il dit aux disciples : « Asseyezvous ici, pendant que j’irai là pour prier. »
	33 Et il prend avec lui Pierre, et Jacques et Jean. Et il commença à être envahi par l’effroi et l’abattement. 34 Et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu’à la mort ; restez ici, et veillez. »	37 Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être envahi par la tristesse et l’abattement. 38 Alors, il leur dit : « Mon âme est triste jusqu’à la mort ; restez ici, et veillez avec moi. »
« Priez pour ne pas entrer en tentation. »		
41 Et il fut attiré loin d’eux [à distance] d’un jet de pierre environ. Et s’étant mis à genoux, il priait, 42 disant : « Père ! si tu [le] veux [bien], éloigne ce calice de moi ! Pourtant… que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse. »	35 Et s’étant avancé quelque peu, il tombait sur le sol et priait pour que, si c’était possible, l’heure [qui approchait] passât loin de lui. 36 Et il disait : « Abba ! Père ! tout t’[est] possible : éloigne ce calice de moi ! Mais… : pas ce que je veux, mais ce que tu [veux]. »	39 Et s’étant avancé quelque peu, il tomba sur sa face, priant et disant : « Mon Père ! si c’est possible, que ce calice passe loin de moi ! Pourtant… : [qu’il en soit] non comme je veux, mais comme tu [le veux]. »
43 Et il lui apparut un ange du ciel, qui le réconfortait. 44 Et étant en agonie, il priait avec		

plus d'instance, et sa sueur fut comme des globules de sang qui coulaient jusqu'à terre.		
45 Et se relevant après la prière et venant vers les disciples, il les trouva endormis par le chagrin…	37 Et il revient [vers les disciples] et les trouve endormis… Et il dit à Pierre : « Simon, tu dors ?… Tu n'as pas pu veiller une heure ?…	40 Et il revient vers les disciples et les trouve endormis… Et il dit à Pierre : « Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ?…
46 Et il leur dit : « Pourquoi dormez-vous ?… Levez-vous et priez, afin de ne pas entrer en tentation. »	38 Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »	41 Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »
	39 Et s'étant éloigné encore, il pria, disant les mêmes paroles.	42 S'étant éloigné encore une deuxième fois, il pria disant : « Mon Père ! si ceci ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite. »
	40 Et étant venu de nouveau [vers les disciples], il les trouva endormis, car leurs yeux étaient appesantis. Et ils ne savaient que lui répondre.	43 Et étant venu [vers ses disciples], il les trouva de nouveau endormis, car leurs yeux étaient appesantis.
		44 Et les laissant [et] s'en allant de nouveau, il pria une troisième fois, disant encore les mêmes paroles.
	41 Et il vient pour la troisième fois et leur dit : « Dormez désormais, et reposez-vous : c'en est fait. L'heure est arrivée : le Fils de l'homme va être livré aux	45 Alors, il revient vers les disciples et leur dit : « Dormez désormais, et reposez-vous : voici que l'heure est proche où le Fils

	mains des pécheurs. 42 Levezvous, allons ! Voici que celui qui me livre est tout près… »	de l’homme va être livré aux mains des pécheurs. 46 Levez-vous, allons ! Voici tout près celui qui me livre… »

On arriva dans un enclos où Jésus s’était souvent rendu avec ses disciples. C’est là qu’on campait lorsque le temps manquait pour aller jusqu’à Béthanie. Le nom de Gethsémani, « pressoir pour l’huile », indique une installation rustique parmi des oliviers, suffisants pour donner à ce lieu l’aspect d’un jardin d’Orient. Au commencement d’avril, si le sirocco souffle, les nuits sont déjà chaudes, et les Apôtres pouvaient dormir à terre, enveloppés de leurs manteaux. En cas de froidure, comme probablement cette nuit-là[6], quelque grange avec des nattes faisait l’affaire. Habitués à ces campements de fortune, les Onze étaient disposés à s’installer sans façon, mais Jésus leur dit : « Asseyez-vous ici, pendant que je prierai. » Alors il prit avec lui, dans la tristesse comme au jour de la Transfiguration, Pierre, Jacques et Jean, pour s’appuyer sur leur sympathie, car il leur dit : « Mon âme est triste jusqu’à la mort ; restez ici et veillez. » Et s’étant comme arraché à la douceur de leur présence, il s’avança à la distance d’un jet de pierre environ. Là, envahi par l’effroi et l’abattement, il tomba sur le sol et pria[7].

Saint Luc a donné à cette angoisse le nom grec d’*agonia*, qui ne signifiait pas comme pour nous les affres de la mort, mais l’anxiété causée par l’appréhension vague d’un mal qui menace. Elle fut telle que la sueur du Sauveur était comme des globules de sang qui tombaient jusqu’à terre.

Jésus, affalé sur le sol, priait pour que, si c’était possible, cette heure qui approchait passât loin de lui, comme un cataclysme épargne un coin de terre, et il disait : « Abba ! Père ! tout est possible : éloigne ce calice de moi ! Mais, pas ce que je veux, seulement ce que tu veux. »

Cet abattement, cette sueur de sang, cet effroi devant les tortures de l’âme et du corps, cette prière pour détourner le calice qu’il avait tant désiré de boire, cette pauvre humanité si semblable à la nôtre, n’ont pas scandalisé les adorateurs de Jésus. Ils n’y voient qu’un appel véhément à leur amour. Le Fils de Dieu ne s’est nulle part abaissé davantage, et ce fut pour nous.

Ceux qui ne croient pas, s’ils ont du cœur, ne sauraient être insensibles à l’expression si vive d’une douleur humaine. Il en est cependant qui

s'étonnent que Jésus, naguère assuré de son triomphe sur la mort, se soit montré, très peu de temps après, accablé par ses pressentiments. Ils oublient un trait de notre nature, des plus nobles représentants de cette nature, qui les rend plus accessibles, on dirait plus vibrants, à des impressions opposées. Quand un général lance ses troupes à la victoire, il les enflamme de son enthousiasme ; quand il a le pressentiment d'y périr, son âme est troublée. Ainsi Wolfe à la veille de la bataille de Québec contre Montcalm.

Nous ne rougissons pas de rappeler des souvenirs qui ne sont pas profanes pour être humains, car c'est l'humanité de Jésus qui nous est révélée ici, tout à fait semblable à la nôtre, sauf le péché, même avec une volonté toute humaine qui a horreur des souffrances, et de quelles souffrances ! D'autant que pas un instant cette volonté n'a été en suspens. Ce que Jésus veut uniquement, c'est la volonté de son Père : « Pas ce que je veux, seulement ce que tu veux ! »

Descendu par sa nature humaine « un peu au-dessous des anges[8] », Jésus est assisté par un ange venu du ciel. Mais il a surtout besoin du réconfort des siens. Il revient vers ses trois disciples, et les trouve endormis. Même Pierre, qui avait si énergiquement protesté de son amitié. Il lui dit : « Simon, tu dors ? Tu n'as pas pu veiller une heure ? Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation ; l'esprit est prompt » – Pierre le savait –, « mais la chair est faible » –, il allait le prouver encore.

Et pour joindre comme toujours l'exemple au conseil, surtout parce que son âme accablée ne se sentait apaisée qu'auprès de son Père, il s'éloigne de nouveau pour prier. Il revient, et c'est la même désolante apathie : ils dormaient toujours, de ce premier sommeil profond et irrésistible, dont ils ont honte, et ne savent comment s'excuser. Jésus prie une troisième fois, revient encore ; mais alors il n'a plus recours à la sympathie de ses amis. Il affronte le péril qui vient à grands pas par l'ordre de son Père. Il dit donc aux dormeurs engourdis : Dormez désormais et reposez-vous ; le temps de la prière est passé. L'heure est arrivée, le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Puis, les voyant sans doute plus sensibles à cette ironie amicale qu'à ses reproches : Allons, levez-vous, voici que celui qui me livre est tout près. Le moment était venu de se grouper ; peut-être les huit autres Apôtres accoururent-ils alors au bruit, ou plutôt Jésus, avec Pierre, Jacques et Jean, vint les rejoindre sous l'abri où ils s'étaient, on peut bien le croire, endormis.

II. – JÉSUS JUGÉ PAR LES JUIFS

L'ARRESTATION (270)

Lc 22. 47 Comme il parlait encore, voici [venir] une foule. Et le nommé Judas, l'un des Douze, les précédait.	Mc 14. 43 Et aussitôt, comme il parlait encore, arrive Judas, l'un des Douze, et avec lui une foule munie de glaives et de bâtons, [envoyée] par les grands prêtres, les scribes et les anciens [du peuple].	Mt 26. 47 Et comme il parlait encore, voici venir Judas, l'un des Douze, et, avec lui, une foule considérable munie de glaives et de bâtons, [envoyée] par les grands prêtres et les anciens du peuple.
	44 Or celui qui le livrait avait convenu avec eux d'un signe, disant : « Celui que je baiserai, c'est lui. Saisissez-le et en l'emmenant tenez-le bien ! »	48 Or celui qui le livrait leur donna un signal, disant : « Celui que je baiserai, c'est lui. Saisissez-le ! »
Et il s'approcha de Jésus pour le baiser…	45 Il vint [donc] et s'approcha aussitôt de lui et dit : « Rabbi ! » Et il le baisa…	49 Et aussitôt s'approchant de Jésus, il dit : « Salut, Rabbi ! » Et il le baisa…
48 Jésus lui dit : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ? »		50 Jésus lui dit : « Ami [un baiser,] pour ce que tu viens faire ? »
49 Voyant ce qui allait arriver, ceux qui étaient autour de lui, dirent : « Seigneur, frapperons-nous avec le glaive ? »	46 Et eux mirent la main sur lui et le saisirent.	Alors, s'étant approchés, ils mirent la main sur Jésus et le saisirent.
50 Et l'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre, et lui enleva l'oreille droite.	47 Or quelqu'un de ceux qui étaient auprès [de Jésus], dégainant [son] glaive, frappa le serviteur du grand prêtre et lui enleva l'oreille.	51 Et voici qu'un de ceux qui [étaient] avec Jésus, levant la main, dégaina son glaive et, frappant le serviteur du grand prêtre, lui enleva l'oreille.
51 Mais Jésus répondit : « Laissez aller [les choses] jusque-là. » Et, ayant touché		

l’oreille [du serviteur blessé], il le guérit.		
		52 Alors Jésus lui dit : « Remets ton glaive à sa place, car tous ceux qui prennent le glaive, périssent par le glaive. 53 Ou bien t’imagines-tu que je ne puis recourir à mon Père, qui m’enverrait immédiatement plus de douze légions d’anges ? 54 Comment donc s’accompliront les Écritures [annonçant] qu’il en doit être ainsi ? »
52 Or Jésus dit à ceux qui étaient venus contre lui, grands prêtres et officiers du Temple et anciens :	48 Et prenant la parole, Jésus leur dit :	55 En cette heure-là, Jésus dit aux foules :
« Comme contre un brigand, vous vous êtes mis en campagne avec des glaives et des bâtons ? 53 Quand chaque jour j’étais avec vous dans le Temple, vous n’avez pas porté la main sur moi…	« Comme contre un brigand, vous vous êtes mis en campagne, avec des glaives et des bâtons, pour m’arrêter ? 49 Chaque jour j’étais devant vous dans le Temple à enseigner, et vous ne m’avez pas saisi…	« Comme contre un brigand, vous vous êtes mis en campagne, avec des glaives et des bâtons, pour m’arrêter ? Chaque jour, dans le Temple, j’étais assis pour enseigner, et vous ne m’avez pas saisi… »
Mais c’est maintenant votre heure, et la puissance des Ténèbres. »	Mais c’est pour que les Écritures soient accomplies… » 50 Et l’ayant abandonné, ils s’enfuirent tous.	56 Or tout cela arriva afin que fussent accomplies les Écritures des prophètes. Alors tous les disciples, l’ayant abandonné, s’enfuirent…
	51 Et un jeune homme le suivait, le corps enveloppé d’un drap. Et ils le saisissent ; 52 mais lui, abandonnant le drap, s’enfuit nu.	

Jn 18. 2 Or Judas, qui le trahissait, connaissait aussi l’endroit, parce que
souvent Jésus s’y était trouvé en compagnie de ses disciples. (cf. § 253.)

3 Judas donc, ayant pris la cohorte et des satellites des grands prêtres et des
Pharisiens, vient là avec des lanternes, des torches et des armes. 4 Jésus
donc, sachant tout ce qui allait lui arriver, sortit.

Et il leur dit : « Qui cherchez vous ? » 5 Ils lui répondirent : « Jésus de
Nazareth. » Il leur dit : « C’est moi. »

Or Judas qui le trahissait, se tenait aussi avec eux.

6 Lors donc que [Jésus] leur dit : « C’est moi », ils reculèrent et tombèrent
par terre.

7 De nouveau donc, il leur demanda : « Qui cherchez vous ? » Ceux-ci
dirent : « Jésus de Nazareth. » 8 Jésus répondit : « Je vous ai dit que c’est
moi. Si donc c’est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci s’en aller. » – 9
afin que fût accomplie la parole qu’il avait dite : « Je n’ai perdu aucun de
ceux que vous m’avez donnés. »

10 Simon-Pierre donc qui avait un glaive, le tira, et frappa le serviteur du
grand prêtre et lui coupa l’oreille droite. Or le serviteur s’appelait Malchus.
11 Jésus donc dit à Pierre : « Remets le glaive au fourreau ; le calice que m’a
donné le Père, est-ce que je ne dois pas le boire ? »

Judas approchait, connaissant les aîtres, car lui aussi était venu en ce lieu avec les autres disciples. Il savait bien que Jésus ne s’éloignerait pas cette nuit-là jusqu’à Béthanie, car on devait la passer à Jérusalem, et le mont des Oliviers, c’était encore Jérusalem.

Le disciple égaré n’était qu’un indicateur de police. L’arrestation avait été préparée par les chefs du sacerdoce. Ils avaient fourni leurs hommes, armés de glaives et de bâtons. Mais pour plus de sûreté, ils avaient demandé au tribun romain chargé de la garde du Temple une escouade de la cohorte qui gardait Jérusalem. Le tribun, soit qu’il ait consulté Pilate ou qu’il ait pris la chose sur lui, vint en personne, et ses soldats avaient, selon l’ordonnance, leurs armes et des flambeaux. Ce n’était là qu’un service d’ordre, prêt à intervenir si les Galiléens faisaient résistance, mais qui ne prit pas part à l’arrestation, même d’après le quatrième évangile. Celui-ci, qui est le seul à mentionner sa présence, le met naturellement à la place

d'honneur. Les prêtres et les commandants juifs du Temple se tenaient à l'arrière-garde.

Judas avait donné aux chefs du détachement cette consigne : « Celui que je baiserai, c'est lui. Saisissez-le, et, en l'emmenant, tenez-le bien. « Il s'approcha de Jésus encore mêlé parmi ses disciples dans la pénombre, le nomma poliment Rabbi, et le baisa. Jésus lui dit une dernière fois : « Ami… », puis comme écœuré il ajouta : « Avec ce que tu viens faire[9] ! »

Le Fils de Dieu ne voulut pas que cette ignoble trahison voilât la dignité de son attitude et sa résolution. Il s'avança donc et dit : « Qui cherchez vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus de Nazareth. » Il dit simplement : « C'est moi. » Ceux qui lui avaient parlé reculèrent et tombèrent par terre. Saint Jean, qui seul nous a conservé cet épisode, y a vu l'indice du pouvoir surnaturel de Jésus, manifesté dans son accent, dans son regard, dans l'autorité qui se dégageait de sa personne. Il serait sans doute exagéré de s'imaginer tous les assistants s'effondrant comme des soldats de plomb. Ceux qui s'étaient mis en avant pour prendre la parole reculèrent atterrés par cette majesté[10] et trébuchèrent sur les autres. Mais ils se relevèrent bien vite. Et Jésus leur demanda de nouveau qui ils cherchaient, afin de dégager ses disciples, en chef qui prend ses responsabilités et ne veut compromettre personne : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci s'en aller[11]. »

Aussitôt les agresseurs mirent la main sur Jésus. Ce qui prouve bien que ce ne furent pas les soldats romains, mais la police juive du Temple, c'est que le premier qui s'avança, désireux de montrer son zèle, et sans courir un grand danger, puisque Jésus avait mis ses partisans hors de cause, fut un serviteur du grand prêtre, nommé Malchos[12]. Il avait compté sans le courage ardent de Pierre qui dégaina, et de son glaive détacha l'oreille droite de l'imprudent. Les quatre évangélistes sont d'accord sur la qualification de serviteur du grand prêtre et sur le fait d'un des disciples. Le quatrième seul nomme Malchos et Simon-Pierre, dont les noms avaient été probablement tus par prudence, du moins celui de Pierre. Mais la désignation positive de saint Jean s'adapte bien au généreux ami de Jésus, qui s'était dit si sincèrement prêt à mourir avec lui. Alors Jésus intervint, et selon saint Jean dit à Pierre : « Remets ton glaive au fourreau : ne dois-je pas boire le calice que m'a donné mon Père[13] ? » Et cette parole est comme un écho de l'agonie de Jésus, commencée et terminée par l'acceptation du calice, scène passée sous silence par saint Jean, comme tant d'autres suffisamment connues par les premiers évangiles ; il la rappelle d'un mot.

Devant son Père Jésus était prosterné. Devant la horde envoyée contre lui par les Sanhédrites, il se tient debout. Cela aussi n'est-il pas un trait humain, noblement humain ? On peut songer au Bienheureux Thomas More[14], qui s'efforça consciencieusement d'échapper à la mort, mais y marcha avec une fermeté héroïque.

Dans saint Matthieu, Jésus ajoute : « Tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive. » Certes la cause était juste, mais l'insuccès de la défense certain. Le coup de force était perpétré par l'autorité qui a le droit de glaive, et qui n'eût pas hésité à s'en servir. Pierre n'est pas blâmé, mais son exemple pourrait être contagieux. Jésus ne veut pas d'une bataille engagée à cause de lui. Il ne serait pas le Messie qu'il doit être. Et il ajoute avec la certitude de son pouvoir surnaturel : « Ou penses-tu que je ne puis recourir à mon Père, qui m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges ? » Mais il s'est en quelque sorte interdit ce recours en acceptant de boire le calice. S'il ne s'était résolu à souffrir, comment donc seraient accomplies les Écritures, celles qui parlent des souffrances du juste, et celle surtout qui expose aux yeux de tous les peuples le Serviteur de Iahvé, expiant par sa mort les péchés de tous les siens[15] ?

Puis s'adressant à tous ses disciples, Jésus leur dit : « Laissez aller les choses jusque-là ! » Et il guérit la blessure faite par le glaive. Saint Luc est seul à le dire. Mais sans cet acte de bonté, le coup de tête de Pierre n'eût-il pas été reproché à Jésus dans le jugement ? Malchos n'était qu'un exécuteur de basses œuvres. Jésus apercevait dans l'ombre les meneurs : prêtres, capitaines de la garde du Temple et anciens de la nation, venus pour s'emparer de leur victime, et qui, le coup fait sans trop d'encombre, se montraient maintenant : « Êtes-vous venus avec des épées et des bâtons, comme contre un brigand ? Alors que chaque jour j'étais avec vous dans le Temple, vous n'avez pas porté la main sur moi ; mais c'est ici votre heure, où la bride est laissée à la puissance des ténèbres[16]. »

Alors ce fut la débâcle. La présence de si hauts personnages acheva d'énerver le courage des disciples. Ils abandonnèrent leur Maître et s'enfuirent tous.

Quelqu'un pourtant essaya de le suivre. C'était un jeune homme, endormi près de là dans un tissu léger, et qui, attiré au bruit, était venu dans ce simple appareil. Il était attaché à Jésus, puisqu'il essayait de le suivre, et dans ce costume, malgré le froid. Aussi les bandits le saisirent. Mais lui, abandonnant son tissu de lin entre leurs mains, s'enfuit tout nu.

Saint Marc seul relate ce trait étrange. Qui était ce jeune homme ? Aucun des Apôtres assurément. Plutôt quelqu'un qui s'était affectionné à Jésus quand il venait en ce lieu avec les siens, vraisemblablement Marc lui-même. L'évangéliste aura donné pour signature à son œuvre cet incident qui était demeuré gravé dans son cœur. Cette nuit-là il avait abandonné Jésus, mais il avait mieux compris combien il méritait d'être aimé.

JÉSUS EST CONDUIT CHEZ ANNE (271)

Jn 18. 12 Donc, la cohorte, et le tribun, et les satellites des Juifs se saisirent de Jésus et le lièrent.

13 Et ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était beau-père de Caïphe – qui était grand prêtre cette année-là.

† 24 Mais Anne le renvoya lié, chez Caïphe, le grand prêtre.

Jésus empoigné et les menottes aux mains[17], le tribun qui gardait le commandement de la force armée le conduisit chez Anne[18], le beau-père de Caïphe qui était grand prêtre cette année-là. Après quoi, leur rôle terminé, il est probable que les soldats regagnèrent leur caserne. Mais pourquoi conduire Jésus chez Anne, si Caïphe était grand prêtre cette année-là ? Anne aussi avait été grand prêtre. Déposé par Valerius Gratus[19], il vit durant sa longue existence cinq de ses fils élevés à la même dignité. Il eut toujours beaucoup de crédit parmi les Juifs. Caïphe, son gendre, voulut sans doute lui témoigner sa déférence. Sans calomnier ce politique peu scrupuleux, on peut estimer qu'il n'était pas fâché d'avoir ce suffrage dans une affaire mal engagée, qui devait aboutir à livrer aux Romains un compatriote innocent. D'après l'ordre des faits tels que nous les comprenons, Anne, une fois sa curiosité satisfaite, refusa de prendre aucune responsabilité. Il avait appris la prudence, et s'il passa, d'après l'historien Josèphe, pour le type des gens heureux[20], c'est sans doute aussi qu'il se mêla le moins possible aux affaires. Sans même faire enlever les liens dont Jésus était garrotté, il l'envoya à Caïphe.

JÉSUS CHEZ CAÏPHE. TRIPLE RENIEMENT DE SAINT PIERRE (272)

Lc 22. 54 Or s’étant emparés de lui, ils l’emmenèrent et le firent entrer dans la maison du grand prêtre.	Mc 14. 53 Et ils emmenèrent Jésus chez le grand prêtre, auprès duquel se réunissent tous les grands prêtres, les anciens et les scribes.	Mt 26. 57 Ceux qui saisirent Jésus, [l’]emmenèrent chez Caïphe, le grand prêtre, où les scribes et les anciens se réunirent.
Or Pierre suivait de loin. 55 Comme ils avaient allumé du feu au milieu de la cour et s’étaient assis ensemble, Pierre s’était assis au milieu d’eux.	54 Et Pierre le suivit de loin, jusqu’à l’intérieur, dans la cour du grand prêtre. Et il était assis avec les valets et se chauffait devant la flamme (Suite, §§ 274 et 273.)	58 Pierre le suivait de loin, jusqu’au palais du grand prêtre. Et entré à l’intérieur, il s’était assis avec les valets [pour] voir la fin. (Suite, §§ 274 et 273.)
56 Une servante le vit assis devant la flamme. Elle le regarda fixement et dit : « Celui-ci aussi était avec lui. »	66 Et Pierre étant en bas dans la cour, arrive une des servantes du grand prêtre. 67 Et elle voit Pierre qui se chauffait.	69 Pierre était assis dehors dans la cour. Et [alors] s’approcha de lui une servante, en disant :
57 Mais il nia, en disant : « Je ne le connais pas, femme. »	Elle le regarde attentivement et dit : « Toi aussi, tu étais avec le Nazaréen, [avec] Jésus. »	« Toi aussi, tu es avec Jésus le galiléen. » 70 Mais il nia devant tous, en disant : « Je ne sais pas ce que tu dis. »
58 Et peu après, un autre, l’ayant vu, dit :	68 Mais il nia, en disant : « Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu dis. »	
« Toi aussi, tu es l’un d’eux. » Mais Pierre dit : « Homme, je n’[en] suis pas. »	Et il alla vers le dehors, au vestibule. Et un coq chanta. 69 Et la servante, le voyant, recommença à dire à ceux qui [étaient] présents : « Celui-là est l’un deux. » 70 Mais lui niait encore.	71 Un autre le vit sortir vers le portail.
59 Et une heure environ s’étant écoulée, un autre encore affirmait fortement : « En vérité, celui-là	Et peu de temps après, ceux qui étaient là disaient à leur tour à Pierre : « Vraiment, tu en es ;	73 Peu de temps après, ceux qui étaient là, se

aussi était avec lui ; car il est Galiléen aussi. » 60 Mais Pierre dit : « Homme, je ne sais pas ce que tu [veux] dire… »	car tu es Galiléen. » 71 Mais lui, se mit à faire des imprécations et à jurer : « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. »	rapprochant, dirent à Pierre : « Vraiment, toi aussi, tu en es ; car ta façon de parler te fait connaître. »
Et aussitôt, comme il parlait encore, chanta un coq. 61 Et le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre… Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, comment il lui dit : « Avant que le coq ait chanté aujourd'hui, tu me renieras trois fois. »	72 Et aussitôt un coq chanta, pour la seconde fois. Et Pierre se souvint de la parole que lui avait dite Jésus : « Avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. »	Et aussitôt un coq chanta. 75 Et Pierre se souvint de la parole de Jésus qui avait dit : « Avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. »
62 Et étant sorti dehors, il pleura amèrement.		
Et elle dit à ceux qui [sont] présents : « Celui là était avec Jésus le nazaréen. » 72 Et il nia encore, avec serment : « Je ne connais pas [cet] homme. »	74 Alors il se mit à faire des imprécations et à jurer : « Je ne connais pas l'homme [dont vous parlez]. »	
	Et [Pierre] se prenait à pleurer. (15, 1^{a}, § 274.)	Et étant sorti dehors, il pleura amèrement. (27, 1, § 274.)

Jn 18. 14 Or c'était Caïphe, qui avait donné aux Juifs ce conseil : « Il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple. » (§ 221.)

15 Cependant Simon-Pierre, avec un autre disciple, suivait Jésus. Or, ce disciple était connu du grand prêtre. Et il entra en même temps que Jésus, dans la cour du grand prêtre ;

16 mais Pierre se tenait à la porte, au dehors. Le disciple – l'autre, celui qui
était connu du grand prêtre – est donc [res]sorti ; et il parla à la portière et
fit entrer Pierre. 17 Donc, la servante – celle qui était portière – dit à Pierre :
« Serais-tu, toi aussi, des disciples de cet homme-ci ? » Celui-là dit : « Je
n'[en] suis pas. »

18 Les serviteurs et les satellites se tenaient [là] ayant fait un feu de braise – parce qu'il faisait froid – et se chauffaient ; or Pierre aussi se tenait avec

eux et se chauffait.

19 Le grand prêtre interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.
20 Jésus lui répondit : « J’ai parlé ouvertement au monde ; toujours j’ai
enseigné en synagogue et dans le Temple, [là] où tous les Juifs se
réunissent ; et je n’ai rien dit en secret. 21 Pourquoi m’interroges-tu ?
Interroge ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit : ils savent ce que j’ai
dit. » 22 Quand il eut dit cela, un des satellites, posté tout à côté, donna un
soufflet à Jésus, en [lui] disant : « C’est ainsi que tu réponds au grand
prêtre ? » 23 Jésus lui répondit : « Si j’ai mal parlé, montre ce qu’il y a de
mal ; mais si [j’ai] bien [parlé], pourquoi me frappes-tu ? » (24 avant 14, §
précédent).

25 Or Simon-Pierre se tenait [là] et se chauffait. Alors on lui dit : « Serais-tu
aussi de ses disciples ? » Il le nia et dit : « Je n’[en] suis pas. »

26 Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui dont Pierre avait coupé
l’oreille, dit : « Ne t’ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? » 27 Pierre nia
donc de nouveau. Et aussitôt un coq chanta. (Suite, § 276.)

C’était Caïphe, comme saint Jean le rappelle, qui avait conseillé aux Juifs de faire mourir un seul homme pour sauver tout un peuple. Presque en même temps que Jésus, arrivèrent chez lui des prêtres influents, des docteurs, des anciens, qu’on était allé quérir pour procéder à un premier interrogatoire[21]. La coutume codifiée oralement par les docteurs ne permettait pas de tenir pendant la nuit des assises aboutissant à une condamnation à mort. Aussi la réunion n’avait rien d’officiel. C’était comme une commission de membres de bonne volonté du Sanhédrin pour mettre l’affaire en état.

Le grand prêtre, dans son for intérieur, ne voyait là qu’un incident de ses rapports avec les Romains, si difficiles avec un homme comme Pilate. Cependant, devant un tribunal national, en présence de l’accusé, il ne pouvait se contenter d’exposer les avantages politiques d’une exécution. Il fallait trouver des motifs qui toucheraient la partie la plus influente de l’assemblée, les Pharisiens, c’est-à-dire des accusations d’ordre doctrinal. Il interrogea donc Jésus sur ce qu’il avait enseigné à ses disciples. Les rêveries d’un isolé n’auraient eu aucune portée. Mais on savait que Jésus avait endoctriné des Galiléens qui le suivaient partout. Le groupe était suspect de nouveautés. Quelle était sa doctrine ? Il ne manque pas

d'illuminés qui saisissent avec empressement l'occasion de faire connaître leurs révélations et leurs vues devant un auditoire auguste. Si Jésus en était là, un aveu recueilli aussitôt par les scribes aurait bien avancé les choses.

Jésus si empressé de prêcher le règne de Dieu aux hommes de bonne volonté n'avait rien à dire à ceux-là. Il n'était pas dans la situation d'un prédicateur ; il était accusé. C'était à l'accusateur de s'informer. Pour lui, et ce point était d'une extrême importance, il n'était point un conspirateur, il n'avait pas de doctrine secrète : « J'ai parlé ouvertement au monde ; toujours j'ai enseigné en synagogue et dans le Temple, où tous les Juifs se réunissent. Et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit. »

Le grand prêtre sentit aussitôt que la partie ne serait pas aussi aisée à gagner qu'il l'avait pensé : Jésus était sur ses gardes. Son déplaisir s'exprima sans doute par un geste indigné, car un des satellites grossit ce geste en brutal. Posté à côté de l'accusé pour le garder, il lui donna un soufflet en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ? » Maître de lui, Jésus rappelle ses juges, en la personne du malotru, au respect du droit : « Si j'ai mal parlé, montre ce qu'il y a de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

C'était encore une défensive de sang-froid, attendant des griefs. Décidément Jésus se refusait à avouer. Il fallait donc convoquer des témoins dont l'audition devait être officielle, et devant un tribunal régulier. Le grand prêtre prit le parti de ne pas insister et renvoya au matin pour un procès dans les formes.

Le palais de Caïphe[22] ne renfermait pas cette nuit-là des ennemis de Jésus ou des indifférents. Deux amis s'y étaient glissés.

Après son coup d'épée, Pierre, obligé à l'inaction par Jésus, ne l'avait pas abandonné. Il le suivait à quelque distance, pour ne pas se faire arrêter comme le jeune inconnu avait failli l'être. Les quatre évangélistes sont d'accord sur ce point. Le quatrième ajoute qu'il était en compagnie d'un autre disciple. La manière discrète dont saint Jean parle de soi et des siens a laissé supposer que ce disciple était lui-même, conjecture fondée aussi sur son amitié pour Pierre, sans parler de cette affection pour Jésus qui le conduisit au pied de la Croix. Or ce disciple était connu du grand prêtre. On s'étonne que ce soit Jean, pêcheur des bords du lac de Galilée. Mais sait-on d'où était sa mère, très probablement Salomé, et si elle n'avait pas des parents à Jérusalem ? Il n'y avait aucune inconvenance pour un ami de

Jésus d'aborder Caïphe au moment où il jouait un rôle aussi odieux, si c'était pour essayer de se rendre utile à son maître. Les rapports étaient sans doute très peu étroits, et il ne fallait pas une accointance familière pour être autorisé à entrer dans un palais, ouvert d'ordinaire à tout le monde. Cette nuit-là on prenait quelques précautions contre les gens suspects. Entré le premier sans difficulté, le disciple prit langue avec la portière qui consentit à laisser entrer Pierre.

Ce ne fut pas cependant sans l'interpeller, – pouvait-il en être autrement ? – « Serais-tu, toi aussi, des disciples de cet homme ? » Ce qui, puisqu'elle le laissait passer, signifiait clairement : « Au moins tu n'es pas de cette bande ? » Pierre répondit : « Je n'en suis pas. » Les critiques qui ont cru découvrir dans l'évangile de saint Jean le parti pris de diminuer Pierre, reconnaîtront qu'en cet endroit du moins il a plutôt excusé sa faute. Ce « subterfuge » serait aisément taxé de petit mensonge officieux pour obtenir l'accès de la cour.

Les trois synoptiques sont d'accord avec saint Jean sur ce point que le premier « reniement » eut lieu à l'occasion d'une servante. Tous aussi sont d'accord sur ce fait que Pierre, entré dans la cour, s'approcha des gens de service qui avaient fait du feu pour se chauffer. La nuit sans doute était fraîche, et sur les collines de Judée, en toute saison, on aime à veiller autour du feu. D'après les synoptiques, ce fut là que la servante dévisagea Pierre, comme l'explique saint Luc, à la clarté de la flambée. Elle l'apostropha avec plus d'assurance : « Toi aussi, tu étais avec le nazaréen, Jésus[23]. » Pierre, comme Galiléen, avait le droit de faire la sourde oreille : « Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu dis. » Un étranger se débarrasse aisément des gêneurs en feignant de ne pas comprendre. Mais une telle défaite ne peut durer et Pierre jugea à propos de s'esquiver en se rapprochant du vestibule d'entrée. Saint Marc note qu'un coq chanta alors : la prédiction du Sauveur, d'après cet évangéliste, était : « avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » Le chant du coq était donc un avertissement, mais Pierre troublé, n'y prit pas garde.

Alors la même servante, d'après saint Marc, une autre, d'après saint Matthieu, quelqu'un d'après saint Luc, plusieurs d'après saint Jean, le dénonça ou le dénoncèrent de nouveau. Il faudrait ne pas même soupçonner la loi inéluctable de l'histoire pour se scandaliser de ces différentes manières de raconter le même fait.

Les quatre évangiles sont cependant d'accord sur la réponse très nette : « Je ne suis pas de ses disciples. » Lui qui était leur chef !

Une heure environ s'écoula[24]. Pierre avait eu l'imprudence de causer, peut-être pour faire bonne contenance, car son silence eût paru suspect. On s'était aperçu qu'il était Galiléen à son accent, à sa façon d'articuler certaines consonnes, peut-être aussi à l'emploi de certains mots. À un moment ce fut une explosion générale[25], dont quelqu'un se fit l'organe[26] : « Vraiment tu es de ceux-là, car tu es Galiléen ; ta façon de parler te fait connaître ! » Et le danger devint plus pressant lorsque l'un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui dont Pierre avait coupé l'oreille, formula un grief précis : « Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin[27] ? » Cette fois Pierre se crut perdu. « Il se mit à faire des imprécations et à jurer : Je ne connais pas l'homme dont vous me parlez[28] ! »

En ce moment on entendit pour la seconde fois le chant du coq[29]. Pierre se souvint de la parole du Seigneur. Un regard de Jésus l'ébranla jusqu'au fond de l'âme. Épuisé par cette lutte contre un péril menaçant, plus encore, contre son cœur, rencontrant les yeux attristés de celui qu'il aimait, en qui il n'avait pas cessé de croire, il sortit éclatant en sanglots et pleura amèrement[30].

Ce douloureux événement se produisit pendant l'interrogatoire de Jésus. Comme il avait lieu dans une salle fermée, Pierre n'avait pu y assister. C'est probablement lorsque Jésus sortit de cette salle qu'il regarda Pierre[31].

SCÈNES D'OUTRAGES (273)

Lc 22. 63 Et les hommes qui le gardaient, se jouaient de lui, en [le] battant. 64 Et l'ayant couvert d'un voile, ils [l'] interrogeaient, disant : « Prophétise ! qui t'a frappé ? » 65 Et ils proféraient contre lui beau-coup d'autres injures.	Mc 14. 65 Et quelques-uns se mirent à cracher sur lui, et à lui couvrir la face, et à le souffleter et à lui dire : « Prophétise ! » Et les valets le reçurent avec des coups à la figure. (66-72, § 272.)	Mt 26. 67 Alors ils lui crachèrent au visage et lui donnèrent des soufflets. Et d'autres le frappèrent au visage 68 en disant : « Prophétise-nous, Christ : qui t'a frappé ? » (69-75, § 272.)

Les membres du Sanhédrin s'éloignèrent alors, et quelques-uns d'entre eux se dégradèrent jusqu'à accabler d'outrages l'innocente victime. Ce fut bien pis lorsqu'on l'eut abandonné entre les mains des valets. Furieux de la

mauvaise nuit qu'il leur fallait passer, ou simplement par bassesse d'âme et par cruauté, cette domesticité entra à sa façon dans les sentiments de ses maîtres : un prophète qui n'avais pas su prévoir son infortune ! Un Christ qui n'avait personne pour le défendre ! Ils lui crachaient lâchement au visage, puis, lui ayant couvert la tête d'un voile, ils le souffletaient en disant : « Prophétise ! Dis-nous, Christ, qui t'a frappé. »

Cette scène odieuse cessant de les amuser, envahis par le sommeil, ils mirent sans doute Jésus dans quelque coin obscur, sous les verrous, en attendant que le jour parût.

LE SANHÉDRIN CONDAMNE JÉSUS (274)

Lc 22. 66 Et quand il fit jour, le conseil des Anciens du peuple se réunit, grands prêtres et scribes. Et ils l'amenèrent à leur sanhédrin,	Mc 15. 1a Et aussitôt qu'il fit jour, les grands prêtres tinrent conseil avec les anciens, et des scribes et tout le Sanhédrin. (1b, § 276.)	Mt 27. 1 Le matin venu, tous les grands prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus, pour le faire mourir. (2, § 276.)
	14. 55 Or les grands prêtres et tout le Sanhédrin cherchaient un témoignage contre Jésus, pour le faire mourir ; et ils n'en trouvaient pas. 56 Plusieurs, en effet, déposaient faussement contre lui, et les témoignages n'étaient pas concordants.	26. 59 Or les grands prêtres et le Sanhédrin tout entier cherchaient un faux témoignage contre Jésus afin de le faire mourir. 60 Et ils n'en trouvèrent pas, [quoique] beaucoup de faux témoins se fussent présentés.
	57 Et quelques-uns se levant, déposaient faussement contre lui, disant : 58 « Nous, nous l'avons entendu dire : Je détruirai ce Temple fait de main [d'homme] et après trois jours j'en bâtirai un autre, qui ne sera pas fait de main [d'homme]. » 59 Et même sur cela, leur témoignage n'était pas concordant.	À la fin, deux se présentant, 61 dirent : « Celui-ci a dit : Je peux détruire le Temple de Dieu et après trois jours [le] rebâtir. »

	60 Et le grand prêtre, se levant au milieu [du Conseil], inter-rogea Jésus, disant : « Tu ne réponds rien ? Qu'est-ce que ceux-ci témoignent contre toi ? »	62 Et le grand prêtre, se levant, lui dit : « Tu ne réponds rien ? Qu'est-ce que ceux-ci témoignent contre toi ? »
	61 Mais lui se taisait et ne répondait rien.	63 Mais Jésus se taisait.
67 disant : « Si tu es le Christ, dis[-le] nous. »	De nouveau, le grand prêtre l'interrogeait. Et il lui dit : « Tu es le Christ le Fils du Béni ? »	Et le grand prêtre lui dit : « Je t'adjure par le Dieu Vivant de nous dire si tu es le Christ le Fils de Dieu. »
Il leur dit : « Si je vous [le] dis, vous ne [le] croirez pas ; 68 et si j'interrogeais, vous ne répondriez pas.	62 Jésus dit : « Je [le] suis. Et vous verrez le Fils de l'homme assis à droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel. »	Et Jésus lui dit : « Tu l'as dit. D'ailleurs, je vous [le] déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du Ciel. »
69 Mais dès maintenant le Fils de l'homme sera assis à droite de la puissance de Dieu. » 70 Tous (lui) dirent : « Tu es donc le Fils de Dieu ?… » Lui leur dit : « Vous dites que je [le] suis. » 71 Ils dirent : « Qu'avons-nous encore besoin d'un témoignage ? car nous mêmes, nous avons entendu de sa bouche. » (Suite, § 276).	63 Le grand prêtre déchirant ses habits, dit : « Qu'avonsnous encore besoin de témoins ? 64 Vous avez entendu le blasphème ? Que vous en semble ? » Et tous le condamnèrent, [prononçant] qu'il avait mérité la mort. (65, § 273 ; 66-72, § 272.)	65 Alors le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins ? C'est maintenant que vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble ? » 66 Ils répondirent : « Il mérite la mort. » (67-68, § 273 ; 69-75, § 272.)

De très bonne heure[32] tout le Sanhédrin était réuni : le grand prêtre, à la tête du sacerdoce, présidait l'assemblée[33] ; les anciens représentaient l'aristocratie et les grands propriétaires ; le parti des Pharisiens était là, avec ses docteurs, sous leur titre traditionnel de scribes, indispensables dans toutes les questions politiques, civiles, ou criminelles, puisque tout devait se passer selon la Loi dont ils possédaient seuls le secret. Les trois classes

avaient répondu à la convocation du grand prêtre, dont l'objet leur avait été signifié. Tous savaient qu'ils n'avaient pas le droit de porter une sentence de mort exécutable. Le gouverneur romain avait seul droit de vie et de mort. À dire vrai, on était dans une situation de transition, assez difficile à apprécier. Les Romains avaient pour maxime de laisser aux provinciaux, spécialement aux Juifs longtemps traités en alliés, une certaine autonomie dans leurs affaires d'intérieur, surtout religieuses. Si un Israélite avait été condamnéà mort par sa nation pour crime d'impiété notoire, Pilate eût sans doute apposé son visa sans difficulté. Mais le Sanhédrin ne se souciait pas de prendre toute la responsabilité, surtout dans une affaire messianique, et précisément parce qu'elle était messianique, ce qui signifiait politique pour les Romains. Puisqu'elle avait été montée par Caïphe pour faire parade de loyalisme, c'est à Pilate qu'il convenait de se prononcer. D'autre part, aucun Juif ne devait être livré au gouverneur sans que le tribunal de la nation l'eût reconnu coupable. L'affaire avait ainsi deux faces. Pour les Juifs c'était un procès religieux, mais ils eurent soin de le transformer en cause politique, afin d'entraîner l'approbation consciente du procurateur romain.

Il fallait donc avant tout découvrir dans la cause un grief religieux entraînant la mort. Jésus ayant renvoyé le grand prêtre au témoignage de ceux qui l'avaient entendu, on avait cherché des témoins. Comme il avait toujours pratiqué la Loi, enseigné jusqu'au dernier jour à suivre l'interprétation littérale qu'en donnaient les docteurs, il n'était pas aisé de recruter des témoins à charge. Il en vint cependant, que les évangélistes nomment de faux témoins, parce qu'ils transformaient une parole innocente en une proposition injurieuse pour le Temple et téméraire jusqu'à la folie.

Jésus avait dit cette parole, mystérieuse il est vrai, mais qu'il eût fallu éclaircir au lieu de l'envenimer : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours[34]. » C'était une allusion voilée à sa propre résurrection, le miracle dont il était certain et qui lui donnait d'avance le droit d'agir en Maître dans le Temple.

On lui faisait dire : « Je détruirai ce Temple fait de main d'homme, et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. » Détruire le Temple du Seigneur, quelle audace impie ! Promettre d'en bâtir un autre à l'aide de la puissance divine, quelle illusion blasphématoire, comme si Dieu était au service d'un halluciné ! De toute façon, l'accusation était dangereuse, avec une allure subversive, en un temps où tant de

charlatans avaient déjà abusé de la crédulité publique en promettant des prodiges.

Cependant, comme les prétendus témoins ne répétaient pas une parole authentique, ils n'étaient pas d'accord, et cela gênait le formalisme des docteurs, habitués à scruter les mots plutôt que les choses. Le procès risquait de traîner en longueur, et il fallait que tout fût fini le soir même. Le grand prêtre aurait voulu que Jésus protestât, s'expliquât, se compromît. Il le met en demeure de répondre aux témoins, de leur donner un démenti. Jésus se taisait. Alors Caïphe va au plus court. Jésus n'avait pas voulu durant la nuit exposer sa doctrine devant une assemblée de hasard. Peut-être répondrait-il à une question précise, posée devant des juges et d'où dépendait son sort. Il interrogea donc avec quelque solennité : « Si tu es le Christ, dis-le nous. » Jésus : « Si je vous le dis, vous ne croirez pas ; et si j'interrogeais, vous ne répondriez pas. » Pour que la question fût nettement résolue, il eût dû en effet interroger sur le sens des termes. Qu'entendaient-ils par ce mot de Messie ou de Christ ? Était-on coupable de se croire le Christ, si l'on n'agitait pas le peuple ? Où commençait le délit ? Mais Jésus, interrogé par le grand prêtre, ne se réfugie pas dans la procédure. Il confesse qu'il est le Christ, et ajoute qu'il sera reconnu comme le Christ qu'il est, lui Fils de l'homme, bientôt assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant avec les nuées du ciel. Ils avaient lu les psaumes[35], ils avaient lu Daniel[36]. Déjà il avait rappelé aux Pharisiens[37] que le Messie serait plus qu'un fils de David, puisque le Seigneur devait l'inviter à s'asseoir à sa droite, et, cependant, étant homme, il avait aimé à prendre le nom de Fils de l'homme. Il faisait maintenant allusion à cette vision de Daniel où une figure céleste, semblable à un homme, venait avec les nuées. Être céleste, être humain, destiné à être glorifié à la droite de Dieu, voilà le Messie qu'il était.

Hardiesse inconcevable aux yeux des juges, de la part d'un homme trompé par la trahison d'un des siens, incapable de répondre à l'ironie outrageante de la valetaille, à leur merci. Le fait d'un pauvre illuminé. Mais enfin l'hallucination n'est-elle pas une excuse ? Il n'y avait rien là qui fût digne de mort. Chacun avait le droit de prétendre qu'il était le Messie, au risque de passer pour fou.

Cependant, ce prétendu Messie avait déjà donné beaucoup à faire aux docteurs. Il se voyait déjà à la droite de Dieu. En quelle qualité ? Plus d'une fois il s'était dit Fils de Dieu, dans un sens qui dépassait de beaucoup le protocole messianique, avec des insinuations, même des affirmations qui

avaient paru blasphématoires. Ce fut alors comme un cri général[38] : « Tu es donc le Fils de Dieu ? » Lui, leur dit : « Je le suis », probablement sous cette forme : « Vous dites que je le suis[39] », comme pour prendre acte de leur aveu involontaire.

Aux yeux du Sanhédrin, c'était un blasphème. Pour en laisser à Jésus toute la responsabilité et pour exprimer son horreur et sa réprobation selon les formes rituelles, le grand prêtre déchire ses vêtements : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? » s'écria-t-il, plus satisfait que ne le marquait son geste de deuil. « Vous avez entendu le blasphème ? Que vous en semble ? » Il ne restait plus qu'à recueillir les voix. La sentence était prononcée d'avance dans la Loi[40]. Jésus fut condamné à mort.

DÈSESPOIR DE JUDAS (275)

Mt 27. [3] Alors Judas, celui qui le livrait, voyant qu'il a été condamné, se repentit et rapporta les trente [pièces] d'argent aux grands prêtres et aux anciens, [4] en [leur] disant : « J'ai péché, en livrant le sang innocent. » Eux dirent : « Que nous importe ? c'est à toi de voir. »

[5] Et ayant jeté les [pièces] d'argent dans le Temple, il se retira et alla se pendre.

[6] Les grands prêtres dirent en prenant les [pièces] d'argent : « Il n'est pas permis de les verser au trésor, puisque c'est le prix du sang. »

[7] Après avoir délibéré, ils achetèrent avec ces [pièces d'argent] le « champ du potier », pour [servir de] cimetière aux étrangers.

[8] Aussi ce champ-là s'est-il appelé jusqu'à ce jour : « Champ du Sang ».

[9] Alors s'est accompli ce qui avait été dit par (Jérémie) le prophète en ces termes :

> « Et ils prirent les trente pièces d'argent, le prix de celui qui fut mis à prix, que mirent à prix [quelques-uns] des fils d'Israël, [10] et ils les donnèrent pour le champ du potier, comme le Seigneur me l'a ordonné. » (Suite, § 278.)

La condamnation de son Maître secoua dans ses profondeurs l'âme de Judas. Il est des consciences obscures qui ne comprennent pas la gravité d'un crime avant de l'avoir accompli. Judas ne pouvait ignorer l'intention

des chefs de faire périr Jésus. Il accepta d'avance cette conséquence de son acte. Il recula d'horreur quand il comprit que la mort de Celui qui l'avait aimé était inévitable et presque chose faite. L'argent de la trahison était trop lourd. Il rapporta les trente pièces d'argent à ceux des prêtres et des anciens qui avaient fait marché avec lui. Il était proche du repentir en reconnaissant son crime : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » Les Sanhédrites, leur rancune satisfaite, n'avaient plus rien à démêler avec le traître. Ils répondirent sèchement : « Que nous importe ? C'est ton affaire. » Cet argent-là avait été trop bien placé pour le reprendre, et Judas ayant tenu le contrat, ces consciences scrupuleuses ne voulaient pas le priver de son bénéfice. Acculé à cette honte, Judas jeta les trente pièces d'argent dans le Temple, comme si un reste d'honneur se soulevait en lui contre cette hypocrisie. C'est donc à de telles gens qu'il avait vendu son Maître ! Son remords n'alla pas plus loin. Pour être pardonné, il eût fallu qu'il demandât pardon. Il en était temps encore. Jésus le lui aurait accordé d'un regard comme à Pierre, s'il avait rencontré son regard suppliant. Judas douta de sa miséricorde, se renferma loin de Dieu dans un farouche désespoir et se pendit[41].

Les grands prêtres, qui se conduisirent comme de vrais Pharisiens dans toute cette affaire, ne firent pas d'abord les délicats. Ils ramassèrent l'argent qu'on leur avait, comme on dit très vulgairement, jeté à la figure. Puis leurs scrupules reprirent le dessus. La Loi interdisait de profaner le trésor par les dons d'une source impure[42]. Marchand de sang, Judas n'était pas un donateur honorable. Pourtant ces trente deniers étaient bons à prendre ; ils serviraient à acheter le champ du potier, endroit connu, situé probablement vers la porte de la Poterie[43], ouvrant sur la sinistre vallée de Gê-Hinnom. Durant les grands concours de Juifs venus de la Palestine et de tout le monde connu, quelques-uns de ces étrangers venaient à mourir. Il fallait pourvoir à leur sépulture. Ce champ avait paru idoine pour cet usage. Après délibération du conseil on l'acheta, et à cause de l'argent de Judas il fut nommé *Hakeldama*, le champ du sang[44]. Saint Matthieu groupant en un seul les textes de Jérémie et de Zacharie, sous le nom du plus illustre de ces prophètes, les applique à ce singulier événement : « Et ils prirent les trente pièces d'argent, le prix de celui qui fut mis à prix, que mirent à prix des fils d'Israël, et ils les donnèrent pour le champ du potier, comme le Seigneur me l'a mandé[45] ! »

Ce lieu convenait bien au souvenir de Judas, étant voisin de l'ancienne Topheth où l'on immolait des enfants à Moloch, dans cette vallée de la Géhenne, dont le nom désignait maintenant la région des châtiments éternels.

III. – JÉSUS AU TRIBUNAL DE PILATE

[46]Pontius Pilatus, ainsi nommé aussi par Tacite[47], n'appartenait pas à l'une de ces grands familles aristocratiques que Tibère n'osait abattre que par son adresse cauteleuse, il n'avait pas non plus forcé par l'intrigue ou le génie l'entrée de la carrière sénatoriale. Il était de cet ordre des chevaliers parmi lesquels l'empereur choisissait ses procurateurs, révocables à discrétion. Il eût été pire que Verrès, si l'on en croyait les écrivains juifs du temps, Philon[48] et Josèphe[49]. Quand ils en viennent à des griefs positifs, on s'aperçoit que leur appréciation reflète un nationalisme exaspéré. Pilate n'aimait pas les Juifs, mais sa conduite envers eux fut celle d'un administrateur rigide, non d'un homme cruel ou d'un pillard. En cas d'insurrection, il avait la main lourde. Les critiques juifs en ont conclu que les évangélistes ont tracé un tableau très faux de son attitude envers Jésus : le sang d'un Galiléen n'aurait pas pesé plus d'un fétu à sa mesure. Ils oublient que Jésus n'avait pas été arrêté en flagrant délit de révolte. Un procès juridique étant commencé, tout Romain devait suivre les règles du droit. Méprisant les chefs de la nation, il s'en défiait plus encore. Le Sanhédrin demandait la mort de Jésus : d'autres Juifs, en particulier les membres de la famille royale, auraient pu en prendre occasion de l'accuser auprès de Tibère d'avoir fait verser le sang innocent. Ils étaient déjà intervenus et ils l'avaient emporté sur lui dans l'affaire des boucliers d'or, qu'il avait installés dans le palais royal de Jérusalem, et qu'il dut transporter à Césarée[50]. Précisément Hérode Antipas était à Jérusalem. Sans parler du ridicule de prendre au tragique l'aventure d'un pauvre illuminé ! Les Juifs, prêtres et Pharisiens, voyaient des sacrilèges partout[51]. Mais quand ils menacèrent positivement d'une dénonciation, Hérode s'étant désintéressé de l'affaire, Pilate prit le parti le plus sûr. Ce fut un crime. Toutefois les premiers chrétiens lui furent beaucoup moins sévères que des érudits catholiques modernes, trop influencés par les textes juifs[52].

Si l'on tient compte de son caractère et des difficultés de sa situation, l'attitude de Pilate dans la cause de Jésus est d'une vraisemblance

historique parfaite. Les textes évangéliques n'ont point été ébranlés.

JÉSUS EST CONDUIT À PILATE (276)

Lc 23. [1] Et s'étant levés tous en corps, ils le conduisirent devant Pilate.	Mc 15. [1b] Et ayant lié Jésus, ils l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate. (Suite, § 278.)	Mt 27. (1, § 274), [2] L'ayant lié, ils le conduisirent et le livrèrent à Pilate, le gouverneur. (Suite, § 275.)

Jn 18. [28] Ils conduisent donc Jésus de [chez Caïphe] au prétoire. C'était de très bonne heure. Et eux-mêmes n'entrèrent pas dans le prétoire, pour ne pas se souiller, mais [pouvoir] manger la pâque (Suite, § 277).

L'accusé avait été délivré de ses chaînes durant l'interrogatoire. On le lia de nouveau pour le conduire à Pilate, de bon matin. Les procurateurs de Judée séjournaient ordinairement à Césarée. Quand ils montaient à Jérusalem ils s'installaient d'ordinaire dans l'ancien palais d'Hérode, au point culminant de la ville haute[53]. La tradition chrétienne, connue depuis le IVe siècle, a rapproché le prétoire du Temple, et n'a jamais varié sur ce point. Elle se justifie en supposant que Pilate, lors des grandes fêtes, surtout à la Pâque, se fixait à la tour Antonia qui dominait le Temple pour surveiller les incartades des pèlerins. Nous avons vu qu'il y a avait fait massacrer quelques Galiléens[54]. Où était le procurateur, le prétoire était aussi, c'est-à-dire son campement comme chef à l'instar d'un Préteur. Tout palais suppose une grande cour où le commandant romain pouvait réunir les soldats, donner audience, rendre la justice. Elle devenait ainsi le prétoire, qui ordinairement était entouré de chapelles, et où l'on déposait du moins les enseignes militaires ornées d'emblèmes religieux. Depuis que les Juifs avaient eu gain de cause contre Pilate, son prétoire ne contenait rien qui pût choquer leurs croyances. Mais ce lieu, habité par des païens, où s'exerçait leur domination, n'en était pas moins impur au plus haut degré. Saint Jean nous apprend ce qu'on aurait dû conjecturer, que les prêtres et leurs affidés n'y entrèrent pas, de peur de se contaminer, car ils devaient manger la pâque, ce qui ne peut s'entendre que du festin pascal rituel, fixé à ce soir même par la hiérarchie de Jérusalem.

JÉSUS EST ACCUSÉ PAR LES JUIFS DEVANT PILATE (277)

Lc 23. [2] Et ils se mirent à l'accuser en disant : « Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation et empêchant de payer le tribut à César et se donnant pour Christ roi. »

Jn 18. [29] Pilate sortit donc dehors vers eux. Et il dit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » [30] Ils lui répondirent : « Si celui-ci n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré… » [31] Pilate donc leur dit : « Prenez-le vous-mêmes : et jugez-le selon votre loi. » Les Juifs donc lui dirent : « Il ne nous est pas permis de mettre à mort personne. » – [32] [Cela est arrivé] pour que la parole de Jésus fût accomplie, [parole] qu'il a dite en indiquant de quel genre de mort il devait mourir. (cf. § 230 et § 30.)

Pilate, averti de cette démonstration, et sûrement déjà mis au courant par sa police, se présenta donc à quelque balcon donnant sur la rue, ou peut-être sur un perron au-dessus d'une volée d'escaliers. Après quelques paroles de politesse, le procurateur en vient au fait : « Quel grief avez-vous donc contre cet homme ? » Les gens du Sanhédrin crurent opportun de préparer leur dénonciation sensation-nelle. Il s'agissait d'une affaire très grave ! Augurant mal de leurs circonlocutions, Pilate, informé sans doute que l'affaire avait un caractère religieux, préféra ne pas s'en mêler : « Prenez cet homme à votre compte, et jugez-le selon votre Loi. » Mais ce laissez-passer était-il bien une permission formelle de le mettre à mort ? Le mot n'avait pas été prononcé. Les Juifs se découvrent : « Il ne nous est pas permis de mettre à mort personne. » Puis, pour prouver à Pilate que l'affaire est vraiment sérieuse, et bien de son ressort : « Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation, empêchant de payer le tribut à César, et se donnant pour Messie, c'est-à-dire pour roi[55]. » Ce fut leur habileté de donner à l'affaire un caractère politique, avec des traits bien faits pour surexciter l'irascible Pilate.

JÉSUS INTERROGÉ PAR PILATE (278-279)

L'interrogatoire (278)

Lc 23. [3] Pilate l'interrogea en ces termes : « Tu es le roi des Juifs ? » et il lui répondit : « Tu [le] dis. »	Mc 15. [2] Et Pilate l'inter-rogea : « Tu es le roi des Juifs ? » Et lui de répondre : « Tu [le] dis. »	Mt 27. [11] Or Jésus comparut devant le gouverneur. Et le gouverneur l'interrogea, en ces termes : « Tu es le roi des Juifs ? » Et Jésus dit : « Tu [le] dis. »

Jn 18. [33] Pilate rentra donc dans le prétoire et appela Jésus. Et il lui dit : « Tu es le roi des Juifs ? » [34] Jésus répondit : « Dis-tu cela de toi-même, ou si d'autres te l'ont dit de moi ? » [35] Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi !… Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? » [36] Jésus répondit : « La royauté [qui est] la mienne, n'est pas [originaire] de ce monde. Si ma royauté venait de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Mais, maintenant [qu'ils n'ont pas combattu], ma royauté ne vient pas d'ici-bas. » [37] Pilate donc lui dit : « Alors tu es roi tout de même ? » Jésus répondit : « Tu le dis ; je suis roi. Je suis né pour ceci, et je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque procède de la vérité, écoute ma voix. » [38a]Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ?… » (Suite, § 280.)

L'indécision du Gouverneur (279)

Mc 15. [3] Et les grands prêtres portaient contre lui beaucoup d'accusations. [4] Or Pilate l'inter-rogeait encore, disant : « Tu ne réponds rien ? vois combien d'accusations on porte contre toi. » [5] Jésus ne répondit plus rien, de sorte que Pilate fut dans l'étonnement. (Suite, § 282.)	Mt 27. [12] Et aux accusations portées contre lui par les grands prêtres et les anciens, il n'a rien répondu. [13] Alors, Pilate lui dit : « Tu n'entends pas combien de témoignages on porte contre toi ? » [14] Et il ne lui répondit sur aucun point, de sorte que le gouverneur fut fort étonné. (Suite, § 282.)

Il rentra donc dans le prétoire, fit appeler Jésus, et se résigna à l'interroger : « Tu es le roi des Juifs[56] ? » Dans la bouche du Romain, c'était accuser Jésus d'être un insurgé. Jésus ne pouvait répondre oui dans ce sens. Un proverbe arabe dit que l'interrogation est mère de la réponse. Pour savoir ce qu'on lui reprochait, Jésus demande à Pilate s'il parle en son propre nom ou s'il ne fait que répéter une allégation des Juifs. Il n'excédait en rien les droits de la défense, mais on conçoit qu'une pareille question ait déplu à Pilate, obligé de confesser qu'il avait pris à son compte une

accusation qu'il ne comprenait même pas. Il s'en tire avec le dédain : « Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi ; qu'as-tu fait ? » Tel est bien le procédé d'un juge instruisant une affaire où les charges sont accablantes. Pour obtenir un aveu précis, il suppose acquis qu'une culpabilité quelconque n'est pas douteuse.

Jésus s'en tient au grief formulé. Il ne s'est jamais donné comme un roi politique ; s'il l'avait fait, il aurait donc compté sur des partisans, ceux-ci auraient tiré l'épée pour le défendre. Pilate voit bien qu'il n'en est rien. Son royaume n'est donc pas de ce monde. Étonné et embarrassé de cette distinction, peu familier avec les notions spirituelles, Pilate s'en tient à son point de vue : « Alors tu es roi tout de même. » Jésus l'accorde, au sens qu'il a indiqué : « Tu l'as dit, je suis roi[57] » ; et, pour préciser sa pensée, il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : il entend régner d'abord sur les esprits, et ceux qui cherchent la vérité l'écoutent. Pilate, esprit un peu court, ne se croyant pas obligé comme tant de personnages plus grands que lui d'appartenir à une secte philosophique, professe pour les hautes spéculations le mépris de beaucoup d'hommes pratiques, d'ailleurs fonctionnaires excellents : « Qu'est-ce que la vérité ? » En tout cas une chose qui ne le regarde pas. Mais, dès lors, son bon sens a prononcé que le fait de Jésus n'a rien d'inquiétant pour les intérêts de Rome. S'il a troublé l'ordre public, ce n'est qu'un de ces démêlés religieux qui excitent si fort les passions des Juifs. Et en effet du dehors la clameur se faisait plus forte, pénétrant jusque dans le palais. Jésus, depuis son aveu, se taisait. Pilate eût voulu, ne fût-ce que par curiosité, savoir ce qu'il avait à répondre. Il flairait une intrigue des Juifs, essayant de l'entraîner dans quelque traquenard, sauf à l'accuser ensuite à Rome. Étaient-ils seulement tous d'accord ? Que pensait de tout cela Hérode Antipas et les autres princes juifs qui l'avaient dénoncé à Rome dans l'affaire des boucliers[58] ?

JÉSUS AUPRÈS D'HÉRODE (280)

Lc 23. [4] Pilate dit aux grands prêtres et aux foules : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. » [5] Mais eux insistaient avec force, disant : « Il soulève le peuple, en enseignant dans toute la Judée : depuis la Galilée où il a commencé, jusques ici. » [6] Pilate, ayant entendu [cela], demanda si

« l'homme » était galiléen. [7] Et apprenant qu'il était sujet d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui était lui-même à Jérusalem en ces jours-là.

[8] Or en voyant Jésus, Hérode éprouva une grande joie ; car depuis assez longtemps, il voulait le voir pour ce qu'il avait entendu dire de lui, et il espérait lui voir faire quelque miracle. (cf. § 104.)

[9] Il lui posait d'assez nombreuses questions. Mais il ne lui répondit rien. [10] Les grands prêtres et les scribes étaient là, l'accusant avec force. [11] Hérode, avec son escorte militaire, le traita avec dédain. Et s'en amusant, il le revêtit d'un vêtement d'un blanc éclatant et le renvoya à Pilate.

[12] En ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis l'un de l'autre ; car, auparavant, ils étaient ennemis.

Jn 18. [38b] Et en disant cela, [Pilate] sortit de nouveau vers les Juifs. Et leur dit : « Pour moi, je ne trouve en lui aucun motif [de condamnation]. » (Suite, § 282.)

Pilate était donc hésitant. Ce qui s'imposait tout d'abord, c'était de déclarer, en ayant maintenant l'évidence, que comme représentant de Rome il ne jugeait pas Jésus coupable. Sa présentation à la royauté n'était sérieuse que pour lui-même, absorbé dans sa chimère de vérité : personne n'empêchait les philosophes de se croire les rois des esprits. Il se présenta donc de nouveau aux Juifs : « Je ne puis retenir aucun grief contre cet homme[59]. »

Obligés d'avancer une accusation qui se rapprochât de la vérité, les Juifs insistèrent avec force : « Il soulève le peuple, en enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici. » Le reproche d'enseigner était plausible. Jésus se posait en docteur de vérité ! Mais était-il donc Galiléen ? Pilate ne l'avait point entendu dire. Il s'assura du fait, et apprenant qu'il était sujet d'Hérode qui était à Jérusalem pour la Pâque, il résolut de lui renvoyer toute l'affaire.

Cet épisode, raconté par Luc seul, a été beaucoup attaqué par la critique. D'après saint Luc lui-même, Pilate n'avait pas fait tant de façons pour massacrer des Galiléens en plein Temple. Mais c'était sans doute dans un cas de flagrant délit, dans un tumulte qu'il voulut étouffer sur-le-champ. Et n'est-ce pas précisément pour cela que Pilate et Hérode étaient devenus ennemis ? Luc relate le fait sans en désigner ici la cause : son lecteur était à

même de la deviner aisément[60]. Après ce massacre, on peut croire qu'Hérode n'avait pas manqué de se plaindre à Rome. Pilate ne fut pas fâché de prouver qu'il ne méconnaissait pas son droit quand les circonstances s'y prêtaient. En même temps il se débarrassait d'une affaire dans laquelle il ne voyait pas clair. Il y a dans notre raisonnement une part de conjectures, mais appuyées sur des textes solides, soit ceux de saint Luc, soit celui de Philon[61], qui a mis en action l'influence des princes hérodiens auprès de Tibère. Avant de craindre une dénonciation pour trop d'indulgence, Pilate a voulu prévenir une dénonciation contre sa sévérité.

Le petit roi juif ne fut pas fâché d'intervenir. Depuis longtemps, il entendait parler de Jésus. Après son coup de force contre le Baptiste, n'osant plus affronter l'opinion mécontente, il s'était avisé d'éloigner Jésus par ruse, plutôt que de le faire mettre en prison. Maintenant c'était Pilate qui lui fournissait l'occasion de le voir, de lui arracher quelque miracle dans le but de se tirer d'affaire. Aussi le questionna-t-il, prenant pour thèmes les allégations pressantes des accusateurs acharnés à la poursuite. Jésus tenait Hérode pour un renard[62], bête rusée, mais vile. Il ne lui répondit pas. Informé de l'opinion de Pilate, Hérode ne put que la partager. L'accusé était un illuminé, proche de la folie. Les officiers qui l'avaient accompagné firent chorus et enchérirent. Pour flatter l'illusion du pauvre hère, on jugea plaisant de le revêtir d'une robe éclatante. Sous cet accoutrement Hérode le renvoya à Pilate. Cette sotte affaire le laissait indifférent, et il était trop avisé pour se mettre à dos les chefs des Juifs. On eût pu aussi lui faire savoir de Rome qu'il était venu à Jérusalem en pèlerin, non en juge. Toutefois il sut bon gré à Pilate de sa prévenance, et l'ancien différend fut apaisé. Après le sang versé des Galiléens, c'était une manière d'excuse.

BARABBAS (281-282)

Après châtiment, Jésus sera mis en liberté (281)

Lc 23. 13 Pilate, ayant convoqué les grands prêtres, les magistrats et le
peuple, 14 leur dit : « Vous m'avez déféré cet homme comme révolutionnant
le peuple. J'ai instruit l'affaire devant vous et je n'ai trouvé cet homme
coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. 15 Mais Hérode non plus,
car il nous l'a renvoyé. Et [en somme] il n'a rien fait qui méritât la mort. 16

Donc, après l’avoir fait châtier, je le relâcherai. » (17 Mais il était obligé, pour la Fête, de leur relâcher quelqu’un.)

Pilate était donc toujours au même point. L’obstination est un trait dominant de son caractère, tel que nous le connaissons par ses rapports avec les Juifs. Et c’est pourquoi la critique proteste contre ses hésitations. Mais en réalité, Pilate ne se montre pas d’abord irrésolu. La vie d’un Juif lui importait peu ; mais leurs préjugés encore moins : il s’obstine dans l’indulgence à mesure que les Juifs s’obstinent à lui forcer la main. Aussi tient-il à leur dire leur fait : Vous m’avez amené cet homme comme séditieux. Je l’ai examiné en votre présence, je ne l’ai trouvé coupable d’aucun des actes que vous lui reprochez. Et Hérode ne pense pas autrement. Il vient de nous le renvoyer. On ne voit vraiment pas qu’il ait mérité la mort.

Il se passa alors un incident étrange.

On réclame la libération de Barabbas (282)

	Mc 15. 6 Or à chaque Fête, il leur accordait la liberté d’un prisonnier, [celui] pour lequel ils intercédaient.	Mt 27. 15 À chaque Fête, le gouverneur avait coutume d’accorder à la foule la liberté d’un prisonnier, à leur choix.
	7 Or il y avait un nommé Barabbas, retenu en prison avec les séditieux qui dans la sédition avaient commis des meurtres.	16 Ils avaient alors un prison-nier célèbre, nommé Barabbas.
	8 Et la foule, étant montée, commença à réclamer ce qu’il leur accordait. 9 Et Pilate leur répondit : « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? – 10 Car il comprenait que les grands prêtres l’avaient livré par jalousie.	17 Lors donc qu’ils s’étaient rassemblés, Pilate leur dit : « Qui voulez-vous que je vous relâche : [[Jésus]] Barabbas ou Jésus appelé Christ ? » – 18 Car il savait qu’on l’avait livré par jalousie. (19, § 285.)

	11 Mais les grands prêtres excitèrent la foule, afin qu'il leur accordât plutôt la liberté de Barabbas…	20 Mais les grands prêtres et les anciens persuadèrent aux foules de demander Barabbas et de faire périr Jésus.
Lc 23. 18 Or ils crièrent tous ensemble, disant : « Fais périr celui-ci et relâche-nous Barabbas » – 19 lequel avait été jeté en prison pour une sédition qui avait eu lieu dans la ville, et pour un meurtre !		21 Le gouverneur leur répondit : « Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? » Ils dirent : « Barabbas. »
20 De nouveau Pilate s'adressa à eux, voulant relâcher Jésus. 21 Mais eux répondaient en criant : « Crucifie, crucifie-le. »	12 Et Pilate leur répondant encore, leur disait : « Que ferai-je donc de celui que vous nommez le roi des Juifs ? » 13 Eux crièrent encore : « Crucifie-le ! »	22 Pilate leur dit : « Que ferai-je donc de Jésus appelé Christ ? » Tous disent : « Qu'il soit crucifié ! »
22 Pour la troisième fois, il leur dit : « Quel mal a-t-il donc fait ? Je n'ai rien trouvé en lui qui méritât la mort. Donc, après l'avoir fait châtier, je le relâcherai. » (cf. § 281.) 23 Mais eux insistaient à grands cris, demandant qu'il fût crucifié ; et leurs voix devenaient plus violentes. (Suite, § 286.)	14 Et Pilate leur disait : « Qu'at-il donc fait de mal ? » Mais eux crièrent plus fort : « Crucifie-le ! » (15, § 286 et § 283.)	23 Il repartit : « Quel mal a-t-il donc fait ? » Mais eux criaient plus fort disant : « Qu'il soit crucifié ! » (Suite, § 285.)

Jn 18. 39 « … Mais c'est une de vos coutumes que je vous délivre quelqu'un à la Pâque : voulez-vous donc que je vous délivre le roi des Juifs ? » 40 Ils crièrent donc de nouveau en disant : « Pas lui ; mais Barabbas ! » – Or, Barabbas était un brigand…

Pendant que Jésus était envoyé à Hérode, la ville s'agitait dans les préparatifs de la fête de Pâque. Le bruit se répandit que le gouverneur était en pourparlers avec les chefs de la nation. L'occasion était bonne de lui rappeler une coutume qui avait force de loi. Au jour de la fête, il était d'usage qu'on rendît la liberté à un prisonnier. Le choix appartenait au

peuple. Il se mit en branle pour solliciter le gouverneur. Ces meneurs étaient inconscients. De qui demanderaient-ils la grâce ? Ils ne savaient. On verrait sur place. L'essentiel était d'exercer un droit, et faire fléchir la dureté de Pilate. Dans ce récit on a voulu voir encore une légende populaire. Il est certain cependant que chez les Grecs et les Romains on relâchait des prisonniers à certaines fêtes[63]. Un papyrus d'Égypte de l'an 86 à 88 après J.-C. montre le préfet d'Égypte, un plus grand personnage que Pilate, au moment de condamner un certain Phibion à être flagellé, mais, dit-il, « J'accorde ta grâce à la foule[64]. » La foule de Jérusalem venait aussi demander une grâce et montait vers le palais. Aux premiers cris de Grâce, Liberté, Pilate saisit cette chance de terminer selon ses vues une affaire pénible : « Voulez-vous, leur dit-il, que je vous fasse délivrer le roi des Juifs[65] ? »

La question était mal formulée. Une fois de plus, dans ses rapports avec les Juifs, Pilate se montra plus maladroit que cruel. Il pensait que le peuple serait satisfait de rendre à la liberté un homme qui s'était sacrifié pour la cause de l'indépendance. C'était raisonner assez bien, mais il ne fallait pas le nommer roi des Juifs, comme si la nation déjà l'avait reconnu et était vaincue en sa personne, déshonorée par son piteux échec. D'ailleurs les grands prêtres et les docteurs étaient là pour parer le coup. Barabbas, empoigné dans une sédition, voilà le héros de l'indépendance ; un meurtrier, disait l'accusation : mais pour la bonne cause ! Lui, un gaillard décidé, plutôt que ce rêveur. Et le peuple cria le nom de son homme : Barabbas ! Pilate reconnut la main des grands prêtres, jaloux de l'influence de Jésus. Il insista : Voulez-vous vraiment Barabbas[66], ou Jésus qu'on nomme le Messie ? La foule plus résolue en le voyant mal disposé cria de nouveau Barabbas. Pilate, sans le vouloir, les exaspère. – Que faut-il donc faire de celui que vous dites être roi des Juifs ? – Mais non, il n'est pas leur roi, il ne l'a jamais été, ils n'en veulent pas. S'il a eu cette prétention, Pilate sait bien ce qu'il en doit faire. Varus avait fait crucifier deux mille séditieux[67]. Qu'on le crucifie !

LA FLAGELLATION (283)

Mc 15. 15b Et il livra Jésus, [l']ayant fait flageller, pour qu'il fût crucifié.

Mt 27. 26b Et ayant fait flageller Jésus, il le livra pour qu'il fût crucifié.

Jn 19. 1 Alors donc Pilate prit Jésus et le fit flageller.

Cependant Pilate suit son idée. Jésus n’avait pas mérité la mort. Mais il lui causait assez d’ennuis pour être battu de verges. C’était une concession à ses accusateurs, peut-être s’en contenteraient-ils. Son humanité n’allait pas plus loin. Jésus fut donc livré aux soldats pour être flagellé.

Le fait de flagellation n’est contesté par personne. Normalement il suivait la condamnation à mort et précédait le crucifiement. C’est l’ordre suivi par saint Marc et par saint Matthieu. Mais saint Jean la place plus tôt, et il est soutenu par saint Luc. « Je le châtierai donc, puis je le relâcherai[68]. » Et, en effet, il est certain aussi que la flagellation était parfois infligée par les Romains comme un châtiment moindre que la mort, et propre à faire taire des fanatiques. Ce fut le cas de cet homme qui annonçait des malheurs à Jérusalem, que le procurateur Albinus fit battre de verges jusqu’à mettre les os à nu, sans qu’il ait consenti à rien dire sur sa propre personne et ses intentions, et qu’on finit enfin par relâcher comme tout à fait fou[69]. Pilate a pu se dire que si Jésus tenait bon après ce supplice cruel, on serait d’accord pour le laisser aller comme simple d’esprit. S’il demandait grâce, il aviserait.

La flagellation était l’office des soldats. C’était un supplice cruel et infamant[70]. Le fouet, ordinairement composé de chaînettes de fer terminées par des boules de métal ou par des pointes, arrachait des lambeaux de chair. Les lanières garnies d’osselets n’étaient guère moins redoutables. On attachait le condamné à un poteau. Les fouets cinglaient la peau et faisaient ruisseler le sang. Nous venons de citer cet homme qui fut flagellé jusqu’aux os. Les soldats s’en donnaient à cœur joie sur ce Juif qui se posait en roi. Notre adorable Sauveur expiait sans se plaindre nos fautes, spécialement, comme ont pensé bien des saints, les fautes de la chair.

Quand on estima que le patient ne pouvait supporter davantage, les soldats se livrèrent à une mascarade.

JÉSUS COURONNÉ D’ÉPINES (284)

Mc 15. 16 Les soldats le conduisirent à l’intérieur de la cour, c’est-à-dire dans le Prétoire. Et ils	Mt 27. 27 Alors, les soldats du gouverneur, ayant conduit Jésus dans le Prétoire, réunirent auprès de lui toute la cohorte.	Jn 19. 2 Les soldats

convoquent toute la cohorte.		
17 Et ils le revêtent de pourpre…	28 Et l'ayant dévêtu, ils l'enveloppèrent d'une casaque écarlate…	
Et ils ceignent [sa tête] d'une couronne d'épines, qu'ils avaient tressée. 18 Et ils se mirent à le saluer : « Salut, roi des Juifs ! » 19 Et ils lui frappaient la tête avec un roseau. Et ils crachaient sur lui… et ayant ployé le genou, ils lui rendaient hommage… (20a, § 286.) Et ils s'approchaient de lui, et disaient : « Salut, roi des Juifs ! » et ils lui donnaient des soufflets…	29 Et ayant tressé une couronne avec des épines, ils la mirent sur sa tête, avec un roseau dans la main droite. Et ayant ployé le genou devant lui, ils se jouèrent de lui, en disant : « Salut, roi des Juifs ! » 30 Et ayant craché sur lui, ils prirent le roseau ; et ils le frappaient à sa tête [couronnée d'épines…] (31a, § 286.)	ayant tressé une couronne avec des épines, la mirent sur sa tête. Et ils l'enveloppèrent d'un manteau de pourpre. 3

Jésus avait été dépouillé de ses vêtements. Puisqu'il se croyait roi, on l'enveloppa d'une chlamyde rouge de soldat, comme d'un manteau de pourpre ; on tressa en forme de couronne un fagot d'épines destinées à faire flamber le feu. Dans sa main, un roseau en guise de sceptre. Fléchissant le genou devant lui avec de gros rires, les soldats le saluaient roi des Juifs et lui frappaient la tête avec son roseau. Des soufflets et des crachats fixaient le caractère de leurs hommages.

Quelques années plus tard, quand le roi Agrippa jouissait déjà de la faveur de Caligula qui le fit roi à la place d'Antipas, la populace d'Alexandrie s'empara d'un pauvre fou nommé Carabas, qui courait nu par les rues et lui fit jouer le rôle d'un roi juif. On le pousse au gymnase, on le place dans un lieu élevé, on lui met sur la tête un panier percé en guise de diadème, on l'affuble d'une natte qui avait traîné par terre comme d'une casaque, quelqu'un lui met en mains pour sceptre un morceau de papyrus ramassé sur le chemin. La comédie se poursuit. On traite Carabas en roi, on le nomme Seigneur (*Marin*) en syriaque pour se moquer d'Agrippa[71]. Il ne semble pas cependant avoir été trop maltraité : il n'était qu'une effigie.

Mais Jésus était le vrai roi des Juifs : quelle aubaine pour des soldats romains, dédaigneux des rois et méprisant les Juifs.

JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT PAR PILATE (285-286)

Jn 19. [4] Pilate ressortit dehors. Et il leur dit : « Voici que je vous l'amène
dehors, pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif [de
condamnation]. » [5] Jésus sortit donc dehors, portant la couronne d'épines et
le manteau de pourpre. Et [Pilate] leur dit : « Voilà l'homme. » [6] Lors donc
que les grands prêtres et les satellites le virent, ils crièrent : « Crucifie !
Crucifie ! » Pilate leur dit : « Prenez-le, vous ! et [le] crucifiez ! Car moi, je
ne trouve en lui aucun motif [de le condamner.] » [7] Les Juifs lui
répondirent : « Nous avons une Loi. Et d'après la Loi, il doit mourir ; parce
que il s'est fait Fils de Dieu. » [8] Lors donc que Pilate entendit cette parole,
il fut encore plus effrayé. [9] Et il entra de nouveau au prétoire. Et il dit à
Jésus : « D'où es-tu ? » Mais Jésus ne lui fit aucune réponse. [10] Donc, Pilate
lui dit : « Tu ne me parles pas ? Tu ne sais pas que j'ai le pouvoir de te
relâcher et que j'ai le pouvoir de te crucifier ? » [11] Jésus lui répondit : « Tu
n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en-haut ; voilà
pourquoi celui qui m'a livré à toi a [commis] un péché plus grave. » [12] En
suite de cela, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs crièrent, disant :
« Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César ! quiconque se fait roi, se
déclare contre César ». [13] Pilate donc ayant entendu ces paroles, amena
Jésus dehors et s'assit sur [le] tribunal, en un lieu appelé Lithostrotos [le
Dallage], en hébreu « Gabbatha ». [14] C'était [le jour de] la préparation de la
Pâque. Il était six heures environ. Et il dit aux Juifs : « Voici votre Roi… »
[15] Ceux-ci crièrent donc : « Enlève[-le] ! Enlève[-le] ! Crucifie[-le] ! »
Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi ? » Les grands prêtres répondirent
« Nous n'avons d'autre roi que César. »

Pilate avait ordonné la flagellation. Les amusements des soldats ne le regardaient pas. Il n'avait pas que cette affaire à régler. Quand il eut vu le spectacle déplorable de ce roi de comédie dans la cour du prétoire, il supposa que les Juifs pourraient cette fois penser comme lui que le trouble causé par ce pauvre homme était largement payé. Il passa devant pour avertir les Juifs : « Je vous l'amène pour que vous voyiez par vous-mêmes

qu'il n'y a pas lieu de le condamner à mort. » Puis sur son ordre, Jésus parut dehors auprès de lui, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Pilate dit : « Voilà l'homme ! » Il eût été bien naïf de compter sur une compassion sincère. Mais d'un homme en pareil état que pouvait-on craindre ? S'acharner contre cette loque humaine, y songeaientils encore, et devaient-ils exiger cela de lui, magistrat de Rome ? Les grands prêtres ne virent qu'une chose : Jésus venait d'être bafoué comme roi des Juifs. Leur irritation s'accrut à ce spectacle dérisoire qui blessait leur orgueil national. Puisqu'il avait déjà subi la flagellation, supplice préliminaire, il n'y avait plus qu'à le crucifier. Et l'on cria : Crucifie ! Crucifie !

Quoiqu'il fît, Pilate se heurtait à ces têtes dures. Qu'ils prennent donc sur eux le rôle odieux de crucifier leur roi ! Il serait plaisant d'en faire le rapport à Rome, s'ils osaient prendre cette proposition au sérieux. Mais les Juifs ne l'entendaient pas ainsi. Pilate seul avait le droit de condamner à mort. Dans le conflit qui naissait entre eux et le procurateur, ils entendaient garder pour eux la légalité. Ils n'avaient pas le droit d'exécuter leur victime, tandis que Pilate avait le devoir de faire respecter leur religion par un rebelle. Le voyant insensible au reproche fallacieux d'agitation révolutionnaire, ils découvrent enfin leur véritable grief. En matière religieuse, ils sont seuls compétents, Pilate n'a qu'à enregistrer leur décision : « Nous avons une loi – cette loi que les Romains faisaient profession de ménager –, et d'après la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » – Nous sommes contraints d'interrompre ce dialogue poignant pour noter une harmonie secrète, mais parfaite, de saint Jean avec les synoptiques. Il n'a pas narré la comparution du matin aboutissant à une sentence de mort. Il la suppose en ce moment, donnant au mot de Fils de Dieu la plénitude de sens qu'il a dans son évangile. Jésus s'était fait l'égal de Dieu. Plus d'une fois les chefs avaient tenté de le faire empoigner, de le lapider séance tenante, sous le coup du zèle religieux, ce qui eût excusé le meurtre. Ils avaient échoué, parce que Jésus devait mourir sur la Croix. Maintenant ils le tenaient avec une accusation de blasphème ; ils ne le lâcheraient pas.

Cependant telle était la complexité de la situation dans ce premier contact de religions qui se haïssaient sans se comprendre, que le nom de Fils de Dieu intimida Pilate au lieu de le décider. Un Fils de Dieu ? Le paganisme en connaissait beaucoup, tel ce Bacchus, méconnu par Penthée, roi de Thèbes, et qui s'était vengé sournoisement et cruellement, en prenant

pour bourreau la mère de sa victime. Que savait-on de ces divinités orientales, plus féroces que celles de l'Hellade ou de Rome ? On avait fait rentrer Jésus. Pilate vint le rejoindre. Ce Romain s'était montré peu soucieux des querelles des philosophes. Ce n'était point une raison pour échapper à la superstition. Rougissant de découvrir son inquiétude secrète, il pose une question en apparence insignifiante, qu'il aurait dû poser dès le début, et qui prend maintenant le caractère d'une enquête sur le monde des dieux : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fait aucune réponse. Le magistrat se réveille et parle la langue du droit : « Tu ne me parles pas ? Tu ne sais pas que j'ai le pouvoir de te relâcher et que j'ai le pouvoir de te crucifier ? » – Jésus sait même de qui il tient ce pouvoir. Ce n'est pas, à voir les choses au fond, de l'empereur, représentant du peuple romain, autorité auguste, c'est de plus haut, c'est d'en haut. Investi de ce pouvoir délégué, provoqué par d'autres à en faire usage, Pilate est moins coupable que celui qui l'a livré, oubliant sa confiance et son amitié. C'est la dernière parole que lui accorde Jésus, témoignant ainsi qu'il n'a que de la pitié pour sa faiblesse. Mais ce pouvoir d'en haut, répondant à cette royauté d'en haut, que Jésus avait dit être la sienne, cet étrange parti pris d'un accusé de ne parler que de choses surnaturelles, cette domination tranquille sur les personnes et les choses, les insultes et la souffrance, comme s'il était sûr de son heure, tout cela émeut Pilate : décidément il voudrait relâcher ce prison-nier d'une si rare essence. Les Juifs s'en aperçoivent et lancent leur dernier trait, arme infaillible au temps de la délation dont jouait si bien Tibère : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi se déclare contre César. »

Jésus avait quelque chose de divin. Mais César, c'était plus sûrement un Dieu, et plus menaçant, qu'il fallait à tout prix satisfaire. Pilate s'inclina, et pour prononcer la sentence de mort il fit apporter son tribunal. C'était une sorte d'estrade où l'on plaçait la chaise curule, insigne de la majesté romaine prononçant ses verdicts. Le tribunal fut placé sur le dallage d'une cour extérieure. Ce dallage en grandes et belles pierres avait fait donner à cette cour le nom de Cour Pavée, en grec *Lithostrotos*[72]. Les gens du pays la nommaient *Gabbatha*, probablement le Plateau.

Mt 27. 19 Pendant que [Pilate] siégeait sur le tribunal, sa femme lui envoya dire : « [Qu'il n'y ait] rien entre toi et ce juste ! Car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui en songe à cause de lui. » (20-23, § 282.) 24 Or, Pilate, voyant qu'il n'avançait à rien, mais que plutôt le tumulte augmentait, prenant de

l’eau, se lava les mains en présence de la foule, en disant : « Je suis innocent de ce sang : à vous de voir. » 25 Tout le peuple répondit : « [Que] son sang [retombe] sur nous et sur nos enfants ! »

Pilate y était à peine assis qu’un esclave de sa maison vint lui parler à l’oreille. Sa femme, que la tradition chrétienne a nommée Procula, lui envoyait dire : « Qu’il n’y ait rien entre toi et ce juste : car j’ai beaucoup souffert aujourd’hui en songe à cause de lui. » L’avis n’était pas à dédaigner pour un Romain. Si César avait écouté Calpurnia au matin des ides de mars, il ne se serait pas exposé aux poignards des conjurés. Déjà prêt à condamner le juste, Pilate hésite, il cherche une issue. On amenait Jésus. Il dit aux Juifs sans se douter de l’affront : « Voici votre roi ! » Une clameur lui répond : « Ôte-le, enlève-le, crucifie-le ! » Il s’enferre, ou il nargue : « Crucifierai-je votre roi ? » – « Nous n’avons d’autre roi que César. » Celui-là du moins se faisait craindre. Pilate comprend que c’est fini. Il n’avançait à rien, dit saint Matthieu, le tumulte augmentait plutôt, prenait les traits hideux d’une sédition populaire. Faisant apporter de l’eau, le gouverneur se lava les mains en présence de la foule, geste qui devait être bien compris des Juifs[73] et dont il commente le sens : « Je suis innocent de ce sang ; à vous de voir. » Une lâcheté ne déplace pas la responsabilité encourue, et ne désarme personne. Puisqu’il ne voulait pas prendre la condamnation sur lui, qu’à cela ne tienne ! Le peuple s’écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Israël avait rejeté son Messie, l’avait livré, et lui, si fier de n’obéir qu’à Dieu, avait préféré le joug de César. Il prononçait ainsi sa propre condamnation. C’était le jour de la préparation à la Pâque. Il était six heures environ depuis le lever du soleil, notre douzième heure ou midi.

JÉSUS EST CONDAMNÉ AU SUPPLICE DE LA CROIX (286)

Lc 23. 24 Et Pilate prononça qu’il serait fait comme ils demandaient : 25 il relâcha celui qui avait été jeté en prison pour sédition et meurtre, [et] qu’ils demandaient, et quant à Jésus, il le livra à leur volonté.	Mc 15. 15 Pilate, voulant donner satisfaction au peuple, leur relâcha Barabbas [qu'ils demandaient] et livra Jésus (cf. § 283) pour qu’il fût crucifié.	Mt 27. 26 Alors, il leur relâcha Barabbas. Quant à Jésus (cf. § 283), il le livra pour qu’il fût crucifié. (27-30, § 284.)

	20a Et lorsqu’ils se furent joués de lui, ils lui ôtèrent la pourpre et lui remirent ses vêtements.	31a Et lorsqu’ils se furent joués de lui, ils lui ôtèrent la casaque et lui remirent ses vêtements.

Jn 19. 16a Alors donc, il le leur livra pour qu’il fût crucifié.

Pilate fit donc enfin relâcher Barabbas, et abandonna Jésus à la haine des Juifs, ce qui veut dire qu’il le condamna juridiquement à mort, les soldats romains étant chargés de l’exécution.

LA VOIE DOULOUREUSE (287)

Lc 23. 26 Et quand ils l’emmenèrent, ils mirent la main sur un certain Simon de Cyrène, revenant des champs. Et ils le chargèrent de la croix [pour la] porter derrière Jésus.	Mc 15. 20b Et ils l’emmènent dehors pour le crucifier. 21 Et ils requirent un passant, Simon de Cyrène, revenant des champs – le père d’Alexandre et de Rufus –, pour qu’il porte sa croix.	Mt 27. 31b Et ils l’emmenèrent pour le crucifier. 32 En sortant, ils trouvèrent un homme de Cyrène, nommé Simon ; ils le requirent de porter sa croix.

Lc *(suite)*. 27 Il était suivi d’une grande masse de peuple, et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. 28 Or, s’étant tourné vers elles, Jésus dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants, 29 car voici venir des jours où l’on dira : « Heureuses les femmes stériles ! et les entrailles qui n’ont pas enfanté ! et les mamelles qui n’ont pas nourri ! » 30 Alors, on se mettra à dire aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Cachez-nous ! » 31 Car, si l’on traite ainsi le bois vert, qu’en sera-t-il du [bois] sec ? » 32 On conduisait aussi deux autres malfaiteurs avec lui, pour être exécutés.

Jn 19. [16b] Ils prirent donc Jésus. [17] Et portant sa croix [il sortit vers l'endroit dit « du Crâne », qu'on nomme en hébreu « Golgotha »].

Jésus avait déjà repris ses propres vêtements pour s'entendre condamner à mort. Pour une personne vile, assimilée aux esclaves, cette mort était la mort lente sur une croix. Le condamné devait porter lui-même l'instrument de son supplice. C'était la règle, et c'est en effet ce que dit saint Jean. Nous voyons cependant par les trois synoptiques que les soldats réquisitionnèrent pour la porter à sa place un certain Simon de Cyrène. C'est donc qu'ils s'aperçurent bientôt de l'état de faiblesse extrême de Jésus, incapable de supporter le poids d'un fardeau si lourd. L'homme revenait des champs, car ce jour-là on pouvait travailler jusqu'à midi. On le connaissait d'autant mieux parmi les premiers chrétiens que ses fils, Alexandre et Rufus, nommés par saint Marc, faisaient partie du groupe des croyants.

Le gros du peuple, apaisé par la capitulation de Pilate, était allé à sa grande affaire, la préparation de la Pâque ; des Juifs ennemis de Jésus que nous retrouverons au pied de sa croix faisaient cortège, et ne se privaient pas de ces sarcasmes que la populace déverse sur ceux qui vont mourir. Mais il y avait aussi là des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient. Ce n'étaient pas seulement les fidèles Galiléennes, mais des femmes de Jérusalem, émues de cette compassion qui est l'honneur de leur sexe, ou d'un sentiment obscur de l'énormité du crime commis. Il semble même qu'il y ait eu chez les Juifs une sorte de confrérie de femmes, appliquées à adoucir les derniers moments des condamnés[74] qui souvent, à cette époque, étaient victimes de leur zèle pour la nation. Sensible à leurs bons sentiments, Jésus ne laisse pas ignorer à ces filles de Jérusalem les maux qui menacent leur ville, elles-mêmes et leurs enfants. C'est une touchante manifestation de son âme, rendant compassion pour compassion. Averties, ces mères, dont le cœur est déjà si bon, sauront conduire leurs enfants dans la voie qui leur permettrait d'échapper au châtiment divin. Car il atteindra certainement les coupables : « Alors on commencera à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Cachez-nous ! » La justice de Dieu s'est déchaînée sur une victime innocente – tel le bois vert qu'on ne jette pas ordinairement dans le feu – que sera-ce du bois sec, aliment naturel des flammes !

Outre Jésus, les soldats traînaient au supplice deux malfaiteurs. On avançait lentement, à cause du poids des croix, des heurts dans la rue, de

l'empressement des enfants qui se faufilaient dans les rangs pour arriver les premiers, des bousculades. D'ailleurs la route n'était pas longue. Aussitôt la porte de la ville franchie, on était au lieu nommé Golgotha ou le Crâne. Une tradition chrétienne, que saint Jérôme ne prenait pas au sérieux, voyait dans ce nom une allusion au crâne d'Adam, enterré dans ce lieu, et faisait ainsi couler le sang du Rédempteur sur le premier père, coupable du premier péché. Le nom de tête, en arabe *ras*, s'est perpétué jusqu'à nos jours[75] et désigne une éminence, depuis quelque peu nivelée par l'établissement du saint Sépulcre, alors séparée de la ville par les fossés et les murs.

LE CRUCIFIEMENT. JÉSUS EN CROIX (288-299)

On crucifie Jésus (288)

Lc 23. 33a Et lorsqu'ils arrivèrent au lieu appelé « Calvaire », là, ils le crucifièrent.	Mc 15. 22 Et ils le conduisent au lieu [nommé] « Golgotha », ce qui signifie « lieu du Crâne ». 23 Ils lui donnaient du vin aroma-tisé de myrrhe ; mais il n'[en] prit pas. 24a Et ils le crucifient (24b, § 292). 25 Or c'était la troisième heure lorsqu'ils le crucifièrent. (26, § 290.)	Mt 27. 33 Étant arrivés au lieu nommé « Golgotha », – c'est le lieu dit « du Crâne », – 34 Ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel. Et l'ayant goûté, ils ne voulut pas [en] boire. 35a L'ayant crucifié (35b – 36, § 292 ; 37, § 290).	Jn 19. 17b Il sortit vers le lieu dit « du Crâne », qu'on appelle en hébreu « Golgotha », 18a où ils le crucifièrent,

C'était l'usage romain de dresser les croix à l'entrée des villes, où le terrible spectacle des mourants était étalé aux yeux de tous ceux qui entraient, sortaient, ou prenaient l'air. On s'arrêta donc là pour crucifier les trois condamnés.

La vue d'un crucifix est toujours pitoyable. Pourtant les artistes chrétiens lui ont donné une sorte de dignité. Le Christ est debout sur un socle solide, les bras étendus, mais dans un équilibre parfait, les épines de la couronne sont régulièrement tressées sur la tête droite et assurée contre le bois bien ajusté. Les premiers chrétiens avaient horreur de mettre le Christ en croix, car ils avaient vu de leurs yeux ces pauvres corps complètement nus, attachés à un pieu grossier surmonté en forme de T par une barre

transversale, les mains clouées à ce gibet, les pieds fixés aussi par des clous, le corps s'affaissant sous son propre poids, la tête ballante, des chiens attirés par l'odeur du sang dévorant les pieds, des vautours tournoyant sur ce champ de carnage[76], et le patient épuisé par les tortures, brûlant de soif, appelant la mort par des cris inarticulés. C'était le supplice des esclaves et des bandits. Ce fut celui qu'endura Jésus. Selon un usage qui voulait être compatissant, dernier vestige d'humanité dans la barbarie, on offrit à Jésus du vin aromatisé de myrrhe ou d'encens. On croyait que ce mélange enivrait et faisait perdre connaissance[77]. Jésus y trempa les lèvres, mais le refusa : ce n'était pas le calice qu'il avait promis à son Père de boire. On le crucifia donc, clouant d'abord ses mains au gibet qu'on éleva ensuite sur le pieu droit, en secouant sans s'en inquiéter son corps endolori. Les Pères ne se sont point scandalisés d'une nudité complète. Cependant, comme les Juifs en préservaient même les suppliciés, il est à croire que les Romains respectèrent leur coutume. Quand on commença de crucifier Jésus, il n'était guère plus de midi[78]

On crucifie les deux larrons (289)

Lc 23. 33b ainsi que les malfaiteurs : l'un à droite, et l'autre à gauche.	Mc 15. 26 Et avec lui, ils crucifient deux brigands, un à [sa] droite, et un à sa gauche. (28 Ce fut l'accomplissement de l'Écriture qui dit : « Il a été compté parmi les transgresseurs »). (29-32a, § 294.)	Mt 27. 38 Alors sont crucifiés avec lui deux brigands, un à droite, et un à gauche. (39-43, § 294.)	Jn 19. 18b et, avec lui, deux autres, un de chaque côté – et Jésus au milieu.

Alors on crucifia aussi les deux bandits, l'un à droite, l'autre à gauche. Ce fut la dernière moquerie des soldats envers le roi des Juifs : des larrons de grand chemin avaient auprès de lui les places d'honneur. Isaïe avait annoncé qu'il serait compté parmi les scélérats[79]. On n'en eût pu déduire cet accomplissement littéral. Mais rien ne montrait mieux le mépris qu'il inspirait.

On place l'inscription sur la croix de Jésus (290)

† Lc 23. 38 Il y avait	Mc 15. 27 Et l'inscription	Mt 27. 37 Et ils placèrent au-

aussi une inscription au-dessus de lui : Celui-ci est « le roi des Juifs ».	relatant le motif de sa condam-nation portait : « … Le roi des Juifs » (27-28, § 289).	dessus de sa tête le motif écrit de sa condamnation : Celui-ci est « Jésus… le roi des Juifs. » (38, § 289.)

Jn 19. [19] Pilate écrivit aussi un écriteau et le plaça sur la croix. Or il [y] était écrit : « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs. »
[20] Plusieurs Juifs lurent donc cet écriteau, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était proche de la ville. Et on avait écrit en hébreu, en latin, [et] en grec. [21] Donc, les grands prêtres des Juifs disaient à Pilate : « N'écris pas : « Le roi des Juifs », mais qu'il a dit : « Je suis roi des Juifs. » [22] Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je [l']ai écrit. »

Pilate, lui, méditait contre les Juifs, plutôt que contre le juste qu'il avait condamné, un sarcasme de sa façon. Il leur avait demandé bien posément s'ils voulaient faire crucifier leur roi. Ils n'avaient de roi que César. Mais ils n'en poursuivaient pas moins la mort de leur compatriote. Lors donc qu'on vint interroger Pilate sur le motif qu'il fallait assigner du supplice infligé à Jésus, il ordonna d'écrire : « Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Un écriteau fut rédigé portant cette inscription et fixé au-dessus de la tête du condamné. Cela était écrit en trois langues : en hébreu, la langue du pays ; en latin, la langue du gouvernement ; en grec, la langue des gens cultivés. Les Juifs avaient plus d'intérêt que les autres à lire l'écriteau qui attirait tous les regards, le lieu étant si près de la ville. Les grands prêtres sentirent le coup, et se plaignirent à Pilate de cet affront ; il eût dû mettre non point : le roi des Juifs, mais que ce malheureux s'était dit roi des Juifs. Il était encore temps de réparer cette erreur. Mais elle n'était pas involontaire. Pilate, satisfait de voir qu'il avait frappé au point sensible, répondit froidement : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » C'est de ma main !

La 1re parole de Jésus en croix (Pater...)

Lc 23. [34a] Or Jésus disait : « Père ! pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Le premier mot de Jésus sur la croix fut une parole de pardon : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Les Juifs croyaient savoir, mais ils étaient aveuglés par l'orgueil, racine de leur haine, et cet aveuglement étant volontaire dans son principe, ils avaient grand besoin de pardon. Jésus leur accorde le sien et implore son Père pour eux en montant sur la croix, puisqu'il est venu souffrir pour obtenir la grâce des pécheurs.

Le partage de ses vêtements (292)

Lc 23. 34b Et ayant partagé ses vêtements ils [les] tirèrent au sort.	Mc 15. 24b Et ils [se] partagent ses vêtements, en tirant au sort ce qui reviendra à chacun. (25, § 288.)	Mt 27. 35b Ils [se] partagèrent ses vêtements, en tirant au sort. 36 Et s'étant assis, ils le gardaient là. (37, § 290.)

Jn 19. 23 Les soldats donc, lorsqu'ils eurent crucifié Jésus, prirent ses vêtements et [en] firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Et [ils prirent] aussi la tunique. Mais la tunique était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut. 24 Ils se dirent donc les uns aux autres : « Ne la déchirons pas. Mais tirons au sort à qui elle sera. » Afin que l'Écriture fût accomplie :

> « Ils se sont partagé mes vêtements ; et ils ont tiré au sort ma robe. »

C'est donc ce que firent les soldats…

D'autres étaient plus inconscients : les soldats de corvée, occupés en ce moment à se partager les vêtements du condamné que l'usage leur abandonnait. C'était pour leur peine, la seule qui comptât pour eux, car une crucifixion ne se fait pas tout seule. Étant quatre, ils firent quatre parts de ces dépouilles. Mais la tunique de Jésus était tissée depuis le haut jusqu'en bas, sans couture. C'était dommage de la dépecer. Ils la tirèrent au sort. Sans y songer, ils accomplissaient une prophétie du psalmiste : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma robe[80]. » Une robe sans couture avait un certain prix : le grand prêtre en portait une semblable. Celle-là avait sûrement été tissée par les mains d'une femme qui croyait en Jésus, une de ces riches Galiléennes qui le suivaient, ou peut-être par sa Mère. Depuis saint Cyprien, les chrétiens y ont vu le symbole de l'Église qui doit demeurer une. Malheur aux fauteurs de schismes qui la déchirent !

La 2e parole (Mulier...)

Jn 19. 25 Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa Mère, et la sœur de sa
Mère, Marie, la [femme] de Clopas, et Marie de Magdala. 26 Jésus donc,
voyant sa Mère et, tout près, le disciple qu'il préférait, dit à sa Mère :
« Femme, voilà ton fils… » 27 Ensuite, il dit au disciple : « Voilà ta
mère… » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui (Suite, § 297).

Le calice de la Rédemption fut amer pour Jésus. Ses souffrances sur la croix étaient atroces. Son cœur était meurtri par l'abandon de ses disciples, le mépris des chefs des Juifs, la lourde indifférence du grand nombre. Jusque-là, même dans ce mystère douloureux, le Père avait encore versé beaucoup de joie dans l'âme de Jésus par l'amour de sa Mère. Elle était là, pâtissant avec lui, augmentant ainsi sa torture et pourtant le consolant dans l'abandonnement des autres. Avec elle sa sœur, peut-être sa cousine, qui était la mère de Jacques et de José, puis Marie femme de Clopas, Marie de Magdala, enfin le disciple bien-aimé[81]. Aucune loi n'empêchait les parents de s'approcher des suppliciés ; les soldats gardaient les croix contre un coup de main ou pour empêcher trop de tapage ; ils n'écartaient ni les curieux, ni les ennemis, ni même les personnes amies. Jésus donc, voyant sa Mère et tout près le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils. » Ce terme de femme sonne plus doucement aux oreilles d'un Oriental qu'aux nôtres, nous l'avons déjà vu[82]. Et Jésus, se séparant de sa Mère, ne veut plus lui donner ce nom très doux. Cela aussi fait partie de son sacrifice. Sa pensée est de la confier à celui qu'il aime le mieux, par qui elle sera le mieux comprise quand elle parlera de son vrai Fils. Étant très jeune, son affection sera à la fois plus respectueuse et plus tendre. Il devra donc la regarder vraiment comme sa mère : « Voilà ta mère. » Et depuis ce moment le disciple la prit chez lui. Quelle union entre eux fut créée par cette parole et par ce souvenir ! Tous les chrétiens, devenus frères de Jésus par le baptême, sont donc aussi fils de Marie. Ils s'approchent de la Croix, s'entendent dire cette parole : Voilà votre Mère ! Et ils savent, et ils éprouvent que Marie les traite vraiment comme des fils.

Les insultes des Juifs (294)

| |

Lc 23. 35 Et le peuple était là, qui regardait.	Mc 15. 29 Et ceux qui passaient l'insultaient en branlant la tête et en disant : « Hé ! toi qui détruis le Temple et [le] rebâtis en trois jours, 30 sauvetoi toi-même, en descendant de la croix. »	Mt 27. 39 Et ceux qui passaient l'insultaient en branlant la tête 40 et en disant : « Toi qui détruis le Temple et en trois jours [le] rebâtis, sauve-toi toimême ; si tu es Fils de Dieu, alors descends de la croix ! »
Or les magistrats aussi se moquaient, disant : « Il en a sauvé d'autres ; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ de Dieu, l'Élu ! »	31 De même les grands prêtres aussi se gaussant entre eux avec les scribes, disaient : « Il a sauvé les autres ; il ne peut se sauver lui-même… 32a Que le Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix afin que nous voyions et croyions. »	41 De même les grands prêtres aussi disaient en se moquant avec les scribes et les anciens : 42 « Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver luimême… Il est roi d'Israël ! qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. 43 Il a mis sa confiance en Dieu ; qu'il le sauve maintenant s'il tient à Lui ; car il a dit : « Je suis Fils de Dieu.
36 Les soldats aussi se jouèrent de lui, s'approchant pour lui offrir du vinaigre 37 et disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » (38 = § 290.)		

Pendant que ces choses ineffables étaient dites d'une voix languissante par Jésus, entendues seulement du groupe fidèle, les soldats s'amusaient des quolibets lancés par les passants. De braves gens peut-être, mais à qui une condamnation par le Sanhédrin en imposait, branlaient la tête pour

accentuer la leçon : « Holà ! toi qui détruis le Temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même en descendant de la croix ! » Puis ils allaient à leurs affaires, insensibles à un supplice si bien mérité, auquel ils ajoutaient leur ironie.

Les grands prêtres et les scribes étaient plus intéressés à repaître leur vue de ce spectacle. Ils venaient s'assurer que leur œuvre était bien faite, et que Jésus n'y changerait rien. Il avait fait tant de miracles ! Mais non, il demeurait cloué à la croix, et ils se gaussaient entre eux de ce prétendu Messie qui avait sauvé les autres, mais ne pouvait se sauver lui-même. Ce serait le grand miracle. Voyons, que le Messie, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, que nous croyions en lui ! Ils ne voulaient pas que Pilate le nomme roi des Juifs sur son écriteau, parce que c'était sérieux de sa part, et que cela pouvait faire mauvaise impression, mais entre eux ils se comprenaient à demi-mot. Suprême injure ! Ils se moquent de l'amour de Jésus pour son Père : « Il a mis sa confiance en Dieu. Qu'il le sauve maintenant s'il tient à lui ! Car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. » Mais ils savaient bien que Dieu aussi l'avait abandonné, ou plutôt il le punissait de son blasphème par leurs soins et grâce à leur zèle. Et ils étaient satisfaits, contents d'eux. Ils allaient manger la Pâque la conscience bien tranquille, et surtout rassurés ; leur domination spirituelle sur le peuple n'avait plus rien à redouter de ce novateur.

La 3e parole (... hodie)

Lc 23. 39 Or l'un des malfaiteurs qui étaient en croix l'insultait, disant : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et nous [aussi]. »	Mc 15. 32b Ceux qui étaient crucifiés avec lui, l'outrageaient aussi…	Mt 27. 44 De la même façon, les larrons qui avaient été crucifiés avec lui, l'outrageaient aussi.

Lc. 40 Mais l'autre, prenant la parole pour le faire taire, dit : « Tu n'as donc pas même la crainte de Dieu, toi qui endures le même supplice ? 41 Et pour nous, c'est justice, car nos actions ont mérité le châtiment que nous recevons ; mais lui n'a rien fait de mal. » 42 Et il disait : « Jésus ! souviens-toi de moi lorsque tu viendras dans [l'éclat de] ton règne. » 43 Et il lui dit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi, dans le Paradis. »

De loin on croyait entendre la voix des bandits, se mêlant à la leur, moins blessante parce qu'ils ne savaient rien, et se contentaient de faire leur partie dans ce chœur d'outrages par l'habitude de maudire et de blasphémer[83]. Un de ces pauvres diables, plaisantant jusqu'au dernier soupir : « N'es-tu pas le Messie ? » – Il venait de l'entendre dire ; – « Sauve-toi toi-même » –, et cela aussi venait de sortir de la bouche des chefs ; – puis il ajoutait pour son compte avec un rire forcé : « et nous aussi avec toi ! » Cependant l'autre larron, moins endurci, rentrait en lui-même au moment de paraître devant Dieu. Il se rendait justice : sa peine était méritée. Et ce même instinct de grâce, si sûr, lui faisait comprendre aussi que Jésus était innocent. Peut-être autrefois avait-il entendu son compagnon de supplice, alors suivi de la foule, parler du Royaume de Dieu qu'il devait inaugurer comme Messie. Les prêtres venaient encore de reconnaître ses miracles. Et cependant ce Jésus se taisait. C'est qu'il attendait son heure qui sûrement sonnerait, après ces souffrances dont il avait aussi parlé. Et s'efforçant de tourner la tête, le larron articula doucement : « Jésus, souviens-toi de moi lorsque tu viendras dans l'éclat de ton règne. » Admirable acte d'une foi que Jésus veut éclairer davantage, en tournant toutes les pensées du pécheur repentant vers son accès si prochain auprès de Dieu : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Le bon larron, qui était juif, avait sûrement entendu parler du Paradis. Transposant dans le monde d'en haut le Paradis terrestre, les docteurs en faisaient un lieu agréable où les âmes attendaient le dernier jugement. Et, en effet, Jésus devait se trouver avec le larron pardonné parmi les justes de l'Ancien Testament, dans le lieu que les chrétiens nomment les limbes. Selon les Psaumes de Salomon, les saints eux-mêmes sont le Paradis de Dieu et les arbres de vie[84]. Compagnon de Jésus sur la Croix, l'heureux larron sera désormais sous sa sauvegarde auprès de Dieu. Et c'est ainsi que sur la Croix le Sauveur servait bien réellement les autres.

La 4e parole (Eloï... !)

Lc 23. 44 Et c'était déjà environ la sixième	Mc 15. 33 Et quand vint la sixième heure, il y eut des ténèbres sur toute la terre. [Et cela dura] jusqu'à la neuvième heure. 34 Et à la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : « *Eloï, Eloï, lama*	Mt 27. 45 À partir de la sixième heure, il y eut des ténèbres sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. 46 Vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : « *Eli, Eli,*

heure, quand il y eut des ténèbres sur toute la terre, [et cela] jusqu'à la neuvième heure, 45a le soleil ayant fait défaut. (45b = § 301.)	*sabachtani ?* » ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » 35 Et quelques-uns de ceux qui étaient [là], [l']ayant entendu, disaient : « Voilà qu'il appelle Élie… »	*lama sabachtani ?* » c'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » 47 Quelquesuns de ceux qui étaient là, [l']ayant entendu, disaient : « Celui-là appelle Élie… »

Durant trois heures, une obscurité opaque s'étendit sur le pays. Le soleil était voilé. L'atmosphère était lourde. Jésus garda le silence jusqu'à la neuvième heure. Il souffrait. Rejeté par les chefs de la nation comme blasphémateur et livré à des étrangers, traité par les Romains comme un malfaiteur, conspué par la populace, raillé par un bandit, abandonné par les siens, il ne lui restait plus qu'une peine à endurer dans son âme, la plus cruelle de toutes, l'abandon de son Père. Nous devons le croire, puisque deux évangélistes l'ont dit. Ils l'ont dit, et c'est sans doute la preuve la plus indiscutable de leur véracité. Les ennemis de Jésus venaient de l'insulter dans sa confiance en son Dieu : Non, qu'il se détrompe, Dieu l'a abandonné ! Les chrétiens devaient tenir cette insulte pour un blasphème envers l'objet de leur culte, Jésus Christ, Fils de Dieu. Alors pourquoi avouer que c'était vrai ? Pourquoi le faire avouer par Jésus lui-même criant dans sa détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » N'était-ce pas inviter leurs lecteurs et tous les siècles à hocher la tête avec les docteurs d'Israël en signe d'incrédulité ? Ils ont osé le dire, sans atténuation, sans explication d'aucune sorte. Dans ce cas comme dans les autres, ils ont dit ce qu'ils savaient. Et c'est aussi la manifestation la plus éclatante des bonnes raisons qu'ils avaient de croire en Jésus. Ils connaissaient cette parole mais elle ne pouvait ébranler une conviction

solidement assise. Elle était mystérieuse ; ce n'était point une raison pour rejeter l'évidence des miracles et de la résurrection.

Le mystère subsiste pour nous. Même au moment où l'âme de Jésus allait quitter son corps, nous ne devons pas supposer une sorte de dédoublement de sa personnalité. C'est toujours le Fils de Dieu qui parle. Mais la voix humaine exprime le sentiment de son humanité, de son âme désolée comme si Dieu se retirait d'elle. Désolation plus entière que celle de Gethsémani, puisque Jésus ne dit plus « mon Père », mais seulement « mon Dieu », *Eloï, Eloï*. Comme toutes ses autres douleurs, celle-là aussi devait être acceptée pour nous : c'est le refuge des grandes âmes dans les dernières épreuves qui les purifient. Si la parole de Jésus pouvait être comprise, ce serait par elles, mais elles ne pourraient toujours pas l'expliquer. Saint Paul seul a eu l'autorité de dire sur Jésus une parole qui paraît encore plus forte, et qui explique en partie le cri poussé sur la croix. Chargé sur son gibet de tous les péchés du monde, Jésus était devenu malédiction[85]. Mais il nous délivrait de la malédiction en la prenant sur lui, et la désolation éclatait en joie dans les derniers versets du psaume dont il prononçait les premiers mots[86]. Les afflictions du juste, le véritable Messie, aboutissent à la gloire de Dieu. Le psaume reproduisait à l'avance le défi ironique des docteurs : « Qu'il s'abandonne à Iahvé ! Qu'il le sauve ! » Et en effet, l'abandonné s'abandonne ; il sait qu'à ce prix toutes les extrémités de la terre se tourneront vers Dieu, et toutes les familles des nations se prosterneront devant sa face[87].

Parmi ceux qui étaient présents, les docteurs seuls comprirent que Jésus citait un psaume. D'autres, plus simples, n'entendant guère que les premiers mots, s'imaginèrent que Jésus appelait Élie. Ils y virent la dernière hallucination de cette tête que la torture achevait d'égarer. Car Élie, tout le monde le savait chez les Juifs, reviendrait pour manifester le Messie, mais il n'irait pas le chercher sur une croix !

La 5e parole (Sitio)

Mc 15. 36 Et quelqu'un courut charger une éponge de vinaigre. L'ayant fixée à un roseau, il lui donnait	Mt 27. 48 Et aussitôt, l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il emplit de vinaigre. Et l'ayant fixée à un roseau, il lui donnait à boire.	Jn 19. 28 Après cela, Jésus, sachant que désormais tout était consommé, afin que fût consommée l'Écriture, dit « J'ai soif ! » 29 Il y avait là un vase

à boire, en disant : « Laissez ! voyons si Élie va venir le faire descendre. » (37, § 300.)	49 Mais, les autres [lui] disaient : « Laisse ! voyons si Élie va venir le sauver. » (50, § 300.)	rempli de vinaigre. Ayant donc fixé à un javelot une éponge remplie du vinaigre, ils l'approchèrent de sa bouche.

Jésus cependant laisse entendre : « J'ai soif. » Les soldats, ayant toujours plus ou moins soif, avaient d'ordinaire avec eux dans un vase un mélange d'eau et de vinaigre, dont ils se contentaient faute de mieux. L'un d'eux met la main sur une éponge, peut-être celle qui fermait le goulot de leur jarre, et la fixant imbibée de vinaigre à l'extrémité d'un javelot, il la présente à la bouche de Jésus. Il agissait ainsi par compassion – on donne ce que l'on a – ; et comme d'autres, amusés par l'appel désespéré au prophète Élie, voulaient l'empêcher d'agir : « Laissez, leur dit-il, (après) nous verrons bien si Élie vient le descendre[88]. » Ainsi ce brave garçon n'osait se montrer bon sans s'associer à la plaisanterie des autres.

La 6e parole (Consummatum est)

Jn 19. 30a Lors donc que Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « C'est consommé. »

La 7e parole (Pater, in manus tuas...)

Lc 23. 46a Et poussant un grand cri, Jésus dit : « Père ! je remets mon esprit entre tes mains ! »

En disant : « J'ai soif », Jésus avait accompli une parole d'un psaume sur le juste souffrant (Ps 68, 22). Désormais, il avait bu le calice jusqu'à la dernière goutte. Il s'écria : « Tout est consommé », en bon ouvrier qui a fini sa tâche. Puis, d'une voix forte : « Mon Père ! je remets mon esprit entre tes mains. »

LA MORT DE JÉSUS (300)

Lc 23. 46b Et ayant dit	Mc 15. 37 Jésus, ayant poussé un	Mt 27. 50 Jésus, ayant de nouveau crié d'une voix	Jn 19. 30b Et ayant incliné la tête,

cela, il expira…	grand cri, expira…	forte, rendit l’esprit…	il rendit l’esprit…

Ayant donc montré par ce grand cri qu’il rendait librement son esprit à son Père, Jésus expira.

Ayez pitié de nous, très doux Jésus, qui dans votre clémence avez souffert pour nous.

APRÉS LA MORT DU CHRIST (301)

Lc 23. †45b Et le rideau du Temple se déchira par le milieu. (46 = §§ 299 et 300.)	Mc 15. 38 Et le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas.	Mt 27. 51 Et alors, le rideau du Temple se déchira en deux, du haut en bas ; et la terre trembla ; et les pierres se fendirent ; 52 et les tombeaux s’ouvrirent ; et beaucoup de saints dont les corps [y] reposaient ressuscitèrent, 53 et, sortis des tombeaux, après sa résurrection ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs.
47 Le centurion, voyant ce qui s’était passé, glorifiait Dieu, disant : « Vraiment, cet homme était juste. »	39 Et le centurion qui s’était tenu en face de lui, voyant qu’il avait expiré ainsi, dit : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu. »	54 Le centurion et ceux qui avec lui gardaient Jésus, voyant le tremblement de terre et les choses qui s’étaient passées, furent saisis de terreur, disant : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu. »
48 Et tous les groupes qui avaient assisté à ce spectacle, considérant les choses qui s’étaient passées, revenaient en se frappant la poitrine. 49 Tous ses amis se tenaient à distance, et des femmes	40 Or il y avait aussi des femmes, regardant de loin, parmi lesquelles [se trouvaient] Marie de Magdala, et Marie [mère] de Jacques le Petit et de José, et Salomé, 41 qui le suivaient quand il était en Galilée et qui le servaient ; et beaucoup d’autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem.	55 Il y avait là, beaucoup de femmes, regardant de loin, qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en se mettant à son service, 56 parmi lesquelles il y avait Marie de Magdala, et Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.

qui l’avaient suivi depuis la Galilée, observant ces choses. (cf. 8, 1-3, § 81.)		

À la mort du Christ[89], le voile du Temple fut déchiré en deux parties du haut en bas.

Ce rideau était, d’après saint Jérôme, celui qui interdisait l’entrée du sanctuaire[90] lorsque les portes étaient ouvertes. Ce n’était point une portière composée de deux tentures se rejoignant au milieu de façon à laisser le passage libre, mais une pièce unique qui descendait d’en haut. On le vit fendu par le milieu, comme pour signifier que l’accès du Temple était ouvert à tout le monde et que, par conséquent, les choses saintes devenaient profanes. Nous pourrions songer à un de ces violents coups de vent qui dissipent en un instant les siroccos noirs du printemps, si saint Matthieu n’ajoutait un tremblement de terre qui fendit les rochers et ouvrit ainsi les tombeaux creusés dans le roc. On vit même dans la ville, après la résurrection de Jésus, des saints ressuscités, qui apparurent à quelques personnes, mais à la manière des fantômes, pour regagner presque aussitôt leurs sépulcres, car il n’en est plus question, et cet événement demeure dans le vague.

Auprès de la croix se tenait un centurion qui avait surveillé le crucifiement des condamnés. D’ordinaire ils mouraient lentement, saisis en pleine vie pour s’épuiser dans les douleurs, la faim, la soif, passant des malédictions aux plaintes, puis à la respiration angoissée, jusqu’au dernier spasme. Jésus était mort alors que ses paroles témoignaient encore d’une entière maîtrise de lui-même, comme s’il avait choisi le moment de rendre son esprit à Dieu. Étonné de ce qu’on avait murmuré autour de lui des prétentions de ce crucifié à être Fils de Dieu, le centurion reconnut à cette mort qu’elles étaient justifiées. Il ne craignit pas de dire : « Vraiment, l’homme était Fils de Dieu[91]. » Même dans le peuple, un revirement se reproduisit, soudain et entier, comme il arrive aux âmes simples. Il leur semblait maintenant qu’un crime pesait sur eux, et ils se frappaient la poitrine. Ne craignant plus d’être englobés dans un procès dont l’issue avait

satisfait la hiérarchie, les amis de Jésus se rapprochaient, se tenant cependant à l'écart.

Refoulées probablement à l'arrivée des grands Juifs moqueurs, les saintes femmes avaient toujours les yeux fixés sur Jésus. Peut-être Marie avait-elle obtenu de rester auprès de son fils avec Jean, car elle ne figure pas parmi les femmes qui regardaient de loin, nommées par saint Marc et saint Matthieu après la mort du Sauveur, et qui sont probablement les mêmes que saint Jean avait placées au pied de la croix : Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques le Petit et de José ou Joseph, Marie de Clopas, enfin Salomé (dans Marc), qui est sans doute la mère des fils de Zébédée (de Matthieu[92]).

Avec ces femmes qui avaient suivi et assisté Jésus pendant qu'il était en Galilée, se trouvaient d'autres Galiléennes venues en même temps que lui à Jérusalem pour le pèlerinage de Pâque[93].

INTERVENTION DE JOSEPH D'ARIMATHIE[94] (302)

Lc 23. 50 Et alors un homme, nommé Joseph, qui était membre du Conseil – homme bon et juste, 51 il n'avait pas donné son assentiment à leur résolution ni à leurs actes –, d'Arimathie, ville des Juifs, qui attendait le Règne de Dieu, 52 alla trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus ; (cf. Jn 19, 38, § suivant).	Mc 15. 42 Et le soir étant déjà venu, comme c'était la « Parascève », c'est-à-dire la veille du sabbat, 43 Joseph, d'Arimathie, membre distingué du Conseil – qui lui aussi attendait le règne de Dieu – vint et eut le courage de pénétrer auprès de Pilate et de demander le corps de Jésus. 44 Or Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort ; et faisant appeler le centurion, il lui demanda si [Jésus] était déjà mort. 45 Et l'ayant appris du centurion, il octroya le cadavre à Joseph.	Mt 27. 57 Le soir venu, un homme riche, nommé Joseph, d'Arimathie – qui lui aussi avait été instruit par Jésus – 58 vint se présenter devant Pilate et demanda le corps de Jésus. Alors, Pilate donna l'ordre qu'on le [lui] remît.

Jésus avait expiré vers trois heures du soir. Ses amis s'en aperçurent et se lamentèrent. Mais un sentiment d'affection les obligea à agir vite. Il

importait souverainement à leur tendresse de ne pas laisser jeter le corps de Jésus dans une fosse commune avec les deux malfaiteurs. Qu'il reçût du moins une sépulture décente et sans tarder, car il fallait que tout fût terminé avant le coucher du soleil. On ne refusait guère de donner le corps des suppliciés à leur famille. Mais encore fallait-il obtenir la permission du gouverneur. Qui oserait se présenter à lui ? Ceux qui s'en sentaient le courage n'avaient pas grande chance d'être introduits. Les personnages influents qui avaient éprouvé pour lui de la sympathie n'avaient pas osé la lui témoigner publiquement, même à l'heure où l'on pouvait espérer de le sauver. Braveraient-ils maintenant le ressentiment des Juifs ? Car, on savait Pilate indifférent.

Cependant les devoirs envers les morts sont si sacrés qu'on excuse ceux qui les remplissent, même envers des criminels. Joseph d'Arimathie[95] avait été touché des paroles de Jésus sur le Règne de Dieu[96]. Sollicité sans doute par les saintes femmes, il se hasarda. Il était sénateur, c'est-à-dire membre du Sanhédrin, riche et considéré, comme les autres « anciens » de l'aristocratie territoriale admis au grand conseil, il avait donc accès auprès de Pilate, et il en profita pour lui demander le corps de Jésus. Le gouverneur ne s'informa pas s'il se présentait comme parent ou comme ami. La chose lui était égale. Mais une mort si prompte l'étonna. On ne l'avait même pas prévenu. Il fit appeler le centurion, qui précisément revenait du Calvaire après une mort qui l'avait impressionné si fortement. La permission fut aussitôt donnée, le cadavre laissé à la disposition de Joseph. Faveur toute gracieuse, Pilate ne voulant pas extorquer de l'argent à un si grand personnage[97].

En règle avec l'autorité, Joseph se hâta de prendre les mesures nécessaires et commença par acheter un linceul.

LE CÔTÉ DE JÉSUS EST PERCÉ D'UNE LANCE (303)

Jn 19. 31 Les Juifs donc, comme c'était la Parascève, afin que les corps ne
demeurassent pas sur la croix durant le sabbat – car c'était un grand jour
que ce sabbat – demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on
les enlevât. 32 Les soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier,
puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui ; 33 mais, venant à Jésus,
comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes.

[34] Mais un des soldats lui piqua le côté de sa lance et aussitôt il sortit du sang et de l’eau.

[35] Et celui qui a vu [cela] a rendu témoignage – et son témoignage est véridique et Celui-là sait qu’il dit la vérité – afin que vous croyiez. [36] Car ces choses sont arrivées afin que fût accomplie cette parole de l’Écriture :

« Aucun de ses os ne sera brisé. »

[37] Et une autre écriture encore dit : *«*
Ils verront celui qu’ils ont transpercé. »

[38a] Après cela, Joseph d’Arimathie, qui était disciple de Jésus – mais en secret par crainte des Juifs –, demanda à Pilate d’enlever le corps de Jésus. Et Pilate [le] permit.

Cependant les Juifs qui prétendaient avoir imposé à Pilate le respect de la Loi pour faire périr Jésus, se sentaient obligés de leur côté à veiller sur une de ses ordonnances. Le Deutéronome prescrivait expressément d’ensevelir le corps d’un pendu le jour même[98], pour ne pas souiller la terre sainte d’un spectacle répugnant. Les Juifs faisaient appliquer cette règle même aux crucifiés[99], dont on était donc obligé de hâter la mort. Ce jour-là surtout il fallait se hâter : c’était la préparation du sabbat, et de quel sabbat ! Car la Pâque allait se célébrer le soir même, et la fête des Azymes serait le lendemain, un samedi.

L’usage de rompre les jambes pour accélérer le décès, connu des Romains, mais qu’ils n’employaient pas avec les crucifiés, était probablement devenu normal à Jérusalem.

Lorsque les Juifs se présentèrent à Pilate pour en solliciter l’exécution, il n’eut rien à objecter. Il savait Jésus mort, mais il restait les deux bandits. Il donna donc des ordres et des soldats s’acheminèrent vers le Golgotha munis des instruments nécessaires. Ces soldats rompirent donc les jambes d’un des larrons, l’achevant au besoin d’une autre manière, puis passèrent à l’autre, sans s’occuper de Jésus dont ils constatèrent la mort. L’un d’eux pourtant, afin d’en être plus sûr et d’y pourvoir, si on s’était trompé, lui piqua le côté d’un coup de lance, le côté gauche, pour que l’expérience fût plus sûre. Et aussitôt il sortit du sang et de l’eau. Si le cœur a été transpercé, cet effet n’est point contre les lois de la nature, semble-t-il, car Jésus venait

à peine d'expirer. Saint Jean, qui vit le fait, l'affirma en prenant à témoin Celui qui connaît toute vérité. Il y a vu l'accomplissement de deux prophéties. L'une était écrite dans la Loi au sujet de l'agneau pascal, figure du Libérateur, et disait : « *Aucun de ses os ne sera brisé*[100]. » L'autre[101] : « *Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé* », était du prophète Zacharie, assistant en esprit dans l'avenir à un drame effrayant : la nation en deuil se reconnaissait coupable d'un grand crime et se lamentait sur celui qu'on avait transpercé, comme on se lamente en pleurant un fils unique. Et cette prophétie, reprise par l'évangéliste, est accomplie par une longue suite de générations chrétiennes. Les âmes contemplatives parcourent tous les mystères de la vie du Christ, mais elles s'arrêtent devant cette blessure, elles y pénètrent, elles vont jusqu'au Cœur. C'est une source inépuisable de grâces et de sainteté, recueillie dans la dévotion au Sacré Cœur. Le sang qui est sorti est le symbole de la rédemption ; l'eau est celle du baptême, qui tient sa vertu du sang auquel elle est mêlée. Les Pères ont vu aussi dans cette blessure l'issue d'où est sortie l'Église. C'est le plus sacré des stigmates que Jésus a voulu conserver dans son corps glorieux.

JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU (304)

Lc 23. 53 et l'ayant descendu, il l'enroula d'un linceul

et le plaça dans un monument creusé dans le roc où personne encore n'avait été mis.

54 Et c'était le jour de la Parascève et le sabbat commençait à luire.

55 Les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée avaient suivi de près. Et elles regardèrent le monument et comment avait été placé son corps ; 56 et s'en étant retournées, elles préparèrent des aro-mates et des parfums. Et le jour du sabbat, elles demeurèrent en repos selon le précepte. (Suite, § 306.)

Mc 15. 46 Et [Joseph], ayant acheté un linceul, et descendu [Jésus], l'enveloppa dans le linceul, et le plaça dans un tombeau qui avait été taillé dans le roc et roula une pierre à l'entrée du tombeau.

47 Or, Marie de Magdala et Marie [mère] de José regardaient où il avait été placé.

Mt 27. 59 Et Joseph, ayant reçu le corps, l'enroula dans un linceul d'une blancheur immaculée,

60 et le plaça dans son propre tombeau tout neuf, qu'il avait creusé dans le roc ; puis, ayant roulé une grosse pierre contre l'entrée du tombeau, il s'en alla.

61 Il y avait là Marie de Magdala,

et l'autre Marie, assises en face du sépulcre.

Jn 19. [38b] Il vint donc et enleva son corps. [39] Nicodème vint aussi – celui qui tout au début était venu auprès de lui pendant la nuit – apportant une mixture de myrrhe et d'aloès, pesant environ cent livres. [40] Ils prirent donc le corps de Jésus et le lièrent de bandelettes avec les aromates, selon la manière d'ensevelir en usage chez les Juifs. [41] Or il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et, dans le jardin, un tombeau neuf, où personne encore n'avait été mis. [42] C'est donc là – à cause de la Parascève des Juifs le tombeau étant proche – qu'ils placèrent Jésus.

Joseph d'Arimathie ne laissa pas traîner les choses[102]. En sortant de chez Pilate, il a pu rencontrer les Juifs qui venaient demander la permission de faire achever les suppliciés et d'enlever les corps pour les enterrer n'importe où. Il fallait arriver à la croix avant que les soldats se soient mis à exécuter la consigne, que Pilate avait sans doute formulée sans penser à la modifier pour Jésus. Joseph ne voulait pas seulement recevoir des soldats le corps, il entendait l'enlever[103] lui-même, c'est-à-dire le détacher de la croix avec respect. On ne peut douter que les saintes femmes l'aient assisté dans cet office, Marie ne cédant à personne le privilège de recevoir entre ses bras si tendres le corps de son Fils meurtri par la dureté inflexible des bras de la croix. C'est le spectacle de la *Pietà*, qui a amolli tant de cœurs. Le courage est contagieux, comme la peur. Nicodème, l'intellectuel hésitant, mais au cœur droit, s'était joint à Joseph. Pendant que Joseph achetait le linceul, il s'était procuré une quantité considérable de myrrhe et d'aloès[104]. Après avoir lavé le saint corps marqué d'un sang précieux, on l'enveloppa de bandelettes saupoudrées de ce mélange, qu'on répandit aussi très largement dans le sépulcre où il devait être déposé.

Joseph d'Arimathie fit grandement les choses. Il s'était fait creuser dans le roc un tombeau, dans un jardin qu'il possédait tout près du mur extérieur de la ville, en contrebas de cette élévation où l'on avait dressé les croix. Il devait y tenir beaucoup, et il n'y serait pas venu prendre sa place sans avoir stipulé auparavant qu'il n'en serait jamais délogé, et que personne n'y serait déposé près de lui. Pourtant, il céda à son maître[105]. Ce tombeau, creusé

pour lui, avait sans doute la disposition de ceux qu'on rencontre encore si nombreux aux environs de Jérusalem : une chambre carrée, avec une seule banquette réservée dans la taille de la cavité, précédée d'une autre chambre. Entre les deux, une porte basse de communication. Au dehors une ouverture non moins basse, fermée par un gros disque de pierre, accessible quand le disque était roulé dans sa gaine pratiquée dans le roc devant la façade[106]. La proximité du tombeau fut peut-être ce qui décida Joseph à la céder. L'heure avançait. En allant plus loin il risquait d'être arrêté par les Juifs, obligé de faire disparaître le corps dans un trou creusé à la hâte. Si près du Calvaire, le tombeau étant parfaitement disposé, il suffirait de deux heures pour détacher Jésus de la croix, l'embaumer rapidement, le déposer sur la banquette dans son linceul et rouler la meule devant la porte du tombeau.

Au coucher du soleil, vers six heures du soir, tout était terminé. Joseph étant chez lui dans son jardin, on l'avait laissé tranquille. Les saintes femmes avaient tout vu. Marie Magdeleine et l'autre Marie étaient même demeurées quelque temps assises en face du sépulcre, tandis que les autres, profitant des dernières lueurs du jour, avaient préparé des aromates et de l'huile parfumée. Malgré la prodigalité de la myrrhe et de l'aloès, l'ensevelissement avait été rapide, et, dans leur pensée, provisoire. Prises au dépourvu, elles n'avaient pu apporter leur contribution ; elles se réservaient de revenir.

Cependant, toute la journée du sabbat, elles s'abstinrent, pour ne pas déroger à la Loi.

Aucun évangéliste ne parle de Marie, mère de Jésus, plus tendrement intéressée que tout autre à la conservation du corps de son Fils. Le sentiment unanime de l'Église supplée pour la foi à ce silence. Elle espérait, elle attendait la résurrection, elle en était sûre. Affligée dans son cœur comme Jésus l'avait été, elle s'unissait à la certitude de son espoir, sans laisser pour cela de souffrir d'être restée seule. Cependant Jean l'avait introduite en Mère dans l'abri qu'il avait à Jérusalem.

LA GARDE DU TOMBEAU (305)

Mt 27. [62] Le lendemain, qui était après la Parascève, les grands prêtres et les Pharisiens se réunirent auprès de Pilate [63] et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, étant encore en vie :

« Après trois jours, je ressuscite. » [64] Donne donc l'ordre que le sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne le dérobent et ne disent au peuple : « Il est ressuscité des morts » : et la dernière imposture serait pire que la première. » [65] Pilate leur dit : « Vous avez un garde ; allez, prenez vos sûretés comme vous savez faire. »

[66] Ils allèrent et mirent le sépulcre en sûreté, scellant la pierre, avec une garde.

Le soir du vendredi, les principaux ennemis de Jésus parmi les grands prêtres et les Pharisiens avaient mangé pieusement la Pâque. Ils étaient débarrassés d'un novateur compromettant dont le sang avait vraiment sauvé le peuple, comme autrefois l'agneau pascal ; la défiance des Romains était conjurée, l'honneur de Dieu était satisfait. Ils dormirent paisiblement. Au matin, lorsqu'ils se rencontrèrent et échangèrent leurs impressions, ils n'étaient plus aussi rassurés.

Jésus avait annoncé qu'il ressusciterait. Pour cela, ils étaient bien tranquilles. Ce n'était pas à eux qu'on en ferait accroire. Mais le peuple est crédule. Jésus avait des partisans fermement convaincus de ses miracles, confiants dans ses promesses. Naguère encore la résurrection de Lazare avait échauffé tous les esprits. On avait cru remarquer que ses disciples s'étaient groupés de nouveau. Dans leurs propres rangs, Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient fait défection. On avait déposé le corps sur une banquette. Jésus aurait pu s'y maintenir vivant s'il n'avait pas rendu le dernier soupir. Eux étaient bien sûrs de sa mort. Mais le public ? Ce tombeau, étant à Joseph avec le jardin, échappait à leur surveil-lance. Les disciples pouvaient s'y introduire durant la nuit, voler le corps, le faire disparaître, affirmer qu'il était vivant, caché quelque part, qu'il allait reparaître en Messie vainqueur de la mort, comme il l'avait annoncé.

Il faut tout prévoir. Une réunion du Sanhédrin était impossible le jour de la fête, et les eût rendus ridicules. Quelques-uns se rendirent auprès de Pilate, le seul qui pût les tirer d'embarras en prenant la chose sur lui : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, étant encore en vie : Après trois jours je ressuscite. Donnez donc l'ordre que le sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne le dérobent et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts. Et la dernière imposture serait pire que la première. » Qui refuserait de croire à un Messie ressuscité ?

Pilate en avait assez. Après des accusations en l'air, voici maintenant des sornettes ! À eux de s'arranger. On laissait à leur disposition quelques soldats qu'ils requéraient au besoin, comme lors de l'arrestation de Jésus. Il répondit donc sans s'émouvoir : « Vous avez une garde ; allez, prenez vos sûretés comme vous savez faire. » Après leur acharnement de la veille, on pouvait s'en rapporter à eux.

Ils se chargèrent donc de tout, placèrent une garde, et apposèrent des sceaux sur la pierre qui fermait l'entrée.

La présence de cette garde et de ces sceaux n'ajoute guère à notre foi dans la résurrection. L'hypothèse des Juifs était puérile comme tant d'autres qu'on rencontre dans le Talmud ; car les disciples auraient été bien vite sommés d'exhiber le prétendu ressuscité. Mais saint Matthieu n'était pas fâché de leur rappeler qu'ils avaient pris toutes les précautions, et c'est pour cela qu'il nous a conservé ce trait. Il était propre comme tant d'autres de son évangile à tenir les chrétiens en garde contre leurs maîtres spirituels de la veille.

---

1. C'est ce que Marc et Matthieu disent ici, ὑμνήσαντες. Le chant d'un hymne, c'est-à-dire d'un psaume, aurait pu avoir lieu après un repas ordinaire ; mais les deux évangélistes ayant parlé de la Pâque, cet hymne ne peut être que le *Hallel*. L'action de grâces pascale est déjà dans les Jubilés, 49, 6.

2. Les quatre évangélistes emploient ἐξέρχομαι, que Luc a entendu expressément de la sortie du Cénacle ; c'est le sens naturel des trois autres.

3. 2 R 15, 23.

4. Par les pères Assomptionnistes dans leur terrain ; on voit ces degrés sur le document 40.

5. Voir le document 41.

6. Mc 14, 54.

7. Au lieu de cette prière on bâtit à la fin du IVe siècle une église commémorative retrouvée par les RR. PP. Franciscains : voir *Jérusalem*… II, p. 1007 ss. La basilique a été reconstruite par les fils de saint François, et la prière liturgique y est offerte à Dieu, jour et nuit, en union avec le Cœur agonisant de Jésus.

8. Ps 8, 6. Traduction des Septante.

9. Mt 26, 50.

10. Voir Jo 7, 44 ss.

11. Jo applique à cette circonstance de danger temporel ce que Jésus avait dit de la vie morale et religieuse de ses Apôtres, 17, 12.

12. Nom sémitique avec une terminaison grecque.

13. Jo 18, 11.

14. [Canonisé en 1935.]

15. Is 53.

16. Ces derniers mots sont dans Luc, et tout à fait dans le ton de Jo [Jean].

17. On peut voir dans notre commentaire de Jo [Jean] les raisons de placer chez Caïphe ce que Jo [Jean] raconterait d'Anne, si l'on ne transposait le verset 24 après le verset 13 avec le manuscrit syriaque sinaïtique et saint Cyrille d'Alexandrie.

18. On ignore où se trouvait la maison d'Anne dont la tradition chorographique ne s'est occupée que depuis le XIII[e] siècle (*Jérusalem*… t. II, p. 492). C'est pour concilier les reniements de saint Pierre selon les synoptiques et selon Jo [Jean] que l'on a supposé qu'Anne et Caïphe habitaient des appartements distincts dans la même maison. Notre système n'a pas besoin de cette échappatoire.

19. En l'an 15 ap. J.-C.

20. *Antiquités judaïques,* 20, 9, 1, « parce qu'il eut cinq fils grands prêtres, ce qui suppose une grande habileté ».

21. Nous suivons l'ordre de Luc, qui met au matin la séance décisive du Sanhédrin, telle que la racontent aussi Marc et Matthieu pour la nuit. La première séance chez Caïphe est d'après Jo [Jean]. Le reniement de Pierre, d'après les quatre avec des nuances qui seront indiquées en note.

22. Sur son emplacement, voir *Jérusalem...* t. II, p. 482 ss.

23. Mc 14, 67.

24. Lc 22, 59.

25. Mc, Mt, Jo.

26. Lc.

27. Jo 18, 26.

28. Mc 14, 71.

29. L'auteur de ces lignes a bien des fois épié le premier chant du coq au début d'avril. L'heure en est très variable. Il semble que deux heures et demi du matin soit le premier moment.

30. La tradition de Jérusalem vénérait le lieu de son repentir sur le flanc oriental de la ville haute. Une église du ve ou du vi^e^ siècle portait le nom de Saint-Pierre *in Gallicantu*. Les pères Assomptionnistes la relèvent en ce moment.

31. On voit que si l'on admet que l'interrogatoire eut lieu chez Caïphe, ou chez Anne mais dans la même maison, les prétendues contradictions des évangélistes sur les circonstances des reniements de Pierre se réduisent à très peu de choses. Il serait à la fois très malavisé et très peu critique d'en augmenter le nombre afin de justifier chaque circonstance. Le chiffre de trois est affirmé par les quatre évangélistes et dans la prédiction et dans la réalité. Quant aux dénégations de Pierre, elles sont une simple négation schématique dans Jo [Jean]. Dans Luc, elles sont presque de moins en moins nettes. Dans Matthieu, la seconde est avec serment, la troisième avec imprécations. La suite de Marc paraît la plus naturelle, et nous avons conservé sa précision des deux chants du coq. D'après M. Fillion (*Vie* [*de Notre-Seigneur Jésus Christ*] III, p. 428), saint Pierre a renié Jésus peut-être sept ou huit fois, l'essentiel est que ce soit en trois circonstances. Mais la prédiction de Jésus porte sur trois reniements, et son autorité fondée sur les quatre évangiles n'est pas inférieure à celle de chaque récit. Si donc M. Fillion n'exige pas un accomplissement plus strict de la parole du Christ, c'est que : « la prophétie admet un sens plus large ». C'est ne pas comprendre que l'histoire est une approximation du passé comme la prophétie de l'avenir.

32. La séance du matin, passée sous silence par Jo [Jean], comme tant d'autres faits suffisamment connus par les synoptiques, est affirmée par ceux-ci : Marc et Matthieu semblent avoir transporté à la séance de nuit ce qui s'est passé alors, et n'ont par conséquent plus rien à dire. L'ordre de Luc qui place l'interrogatoire et la condamnation (les mêmes que dans Marc et Matthieu) au matin est beaucoup plus vraisemblable. Car on ne peut vraiment pas admettre deux séances presque exactement semblables.

33. Les rabbins ont imaginé plus tard que le président du Sanhédrin était l'un des leurs, et cette prétention fausse a jeté quelque confusion dans la

question. La critique moderne n'a pas hésité à donner la préférence au Nouveau Testament sur les allégations du Talmud.

34. Jo 2, 19.

35. Ps 90, 1 (héb.).

36. Dn 7, 9.

37. Plus haut, p. 503 ss.

38. Lc 22, 70, qui a rétabli la distinction des deux questions.

39. Le grand prêtre, organe de tous, dut prononcer « Fils du Béni », d'après Marc.

40. Dt 13, 2-6.

41. On montrait naguère à Jérusalem le figuier auquel il attacha une corde ou sa propre ceinture. L'arbre a souvent changé de place, mais c'était déjà un figuier au IV[e] siècle. Voir Vincent et Abel. *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, (1922) t. II, p. 865, où l'on cite Juvencus.

42. Dt 23, 19.

43. De la Poterie ou du Céramique, probablement la même que la porte Sterquiline, indiquée sur notre plan de Jérusalem ; voir *Jérusalem.* I, p. 128 ss.

44. Sur ce champ, voir *Jérusalem*, t. II, p. 863. D'après Jr 19, 2 (Septante), il existait déjà un πολυάνδριον ou sépulture commune en ce lieu. On a pu y ajouter une annexe. La tradition chrétienne était très assurée en joignant à ce lieu le souvenir de Judas ; voir Actes I, 19. Voir le document 42.

45. Za 11, 13 et Jr 18, 3 ; 32, 7-9.

46. Les quatre évangiles sont d'accord ; nous suivons Jo [Jean] comme le plus complet.

47. *Annales,* 15, 44.

48. *Legatio ad Caium,* Mangey II, p. 589 s., éd. Reiter, t. VI, p. 210 s.

49. *Passim.*

50. *Leg. ad C. l. c.* M. Fillion (I, p. 132) parle d'« inscriptions ou de symboles idolâtriques » sur ces boucliers. Philon dit expressément qu'ils n'avaient aucune figure ni rien d'interdit que le nom de l'auteur et de celui auquel ils étaient dédiés.

51. Comme dans l'affaire des boucliers, ou lorsque les soldats vinrent en armes avec leurs insignes, ou quand il prit l'argent du trésor du Temple pour amener l'eau à Jérusalem (Jos., *Bell.,* II, 9, 2 ss.)

52. On peut lire l'excellente notice de von Dobschütz, dans *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche,* sub v° *Pilatus*.

53. Où est aujourd'hui « la tour de David », dont les substructions hérodiennes portent des constructions des Pisans et des Turcs ; aujourd'hui un musée (*Jérusalem...* t. II, 562 ss.).

54. Lc 13, 1-2.

55. D'après Lc 23, 2.

56. D'après Jo 18, 33 qui n'a rien dit pour rendre cette question vraisemblable, mais qui table sur les accusations proférées dans Luc.

57. C'est la confession qu'ont retenue les trois synoptiques : « Tu es le roi des Juifs ? – Tu l'as dit. »

58. Schürer opine que cette affaire n'eut lieu qu'après la mort de Séjan (31 ap. J.-C.) hostile aux Juifs, mais cette raison n'est pas décisive. Si ce ne fut pas l'entrée en jeu de Pilate, ce fut peut-être une réplique à son échec dans l'affaire des insignes, qui est du début de son gouvernement.

59. Accord de Jo [Jean] et de Luc.

60. C'est ainsi qu'il parle de la prédication de Jésus dans la Judée, dont il a cité bien des épisodes sans les situer expressément.

61. *Legatio ad Caium,* cité plus haut.

62. Lc 13, 22 ; plus haut, p. 398.

63. Tite-Live, 5, 13 ; Athénée, 14, 45.

64. *Papiri greco-egizii,* n° 61.

65. Accord de Mc 15, 9 et de Jo 18, 39.

66. D'après une ancienne leçon de Mt 27, 16-17, Barabbas, le fils d'Abba, avait pour prénom Jésus. Coïncidence qui donnerait plus d'accent à l'alternative proposée par Pilate : Jésus Barabbas ou Jésus dit le Messie.

67. Josèphe, *Antiquités judaïques,* 17, 10, 10.

68. Lc 23, 16.

69. Josèphe, La *Guerre des Juifs,* 6, 5, 10 (Niese 304 s.).

70. Ac 22, 24-25.

71. Philon, *in Flaccum* ; éd. Cohn et Reiter, VI, p. 127 ; Mangey, II, 522.

72. Josèphe, *La Guerre des Juifs* VI, I, 8, a signalé par le même mot le pavé en grandes dalles de la cour du Temple près de l'Antonia. Nous ne prétendons pas qu'il ait eu en vue un nom propre, mais il y a bien une coïncidence de fait pour les abords de l'Antonia (Voir Vincent et Abel, *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire* II, p. 563).

73. Dt 21, 6 s.

74. Talmud de Babylone, *Sanhédrin*, 43[a]…

75. Il a été retrouvé par le P. Vincent : voir *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, II, p. 93 ss., où l'authenticité du Calvaire et du s. Sépulcre est mise en pleine lumière. Pour la fantaisie du *Tombeau de Gordon*, voir l'article du même dans la *RB* (1925) p. 401-431.

76. 1 R 21, 10 ss.

77. Talmud de Babylone, *Sanhédrin*, 43[a]

78. D'après Jo 19, 14 qui dit environ la sixième heure pour la condamnation. Marc dit la troisième heure – c'est-à-dire neuf heures du matin – pour le crucifiement. Cette indication est approximative, car Marc semble avoir réparti les temps sur un schéma de trois heures en trois heures (15, 1 ; 25 ; 33).

79. Is 53, 12, cité par Lc 22, 37, mais non pas par Mc 15, 28.

80. Ps 21, 19 (Sept.).

81. Beaucoup de commentateurs entendent le texte de Jo 19, 25 de deux femmes, outre la Mère de Jésus ; nous persistons à en voir trois. Mais, contrairement à ce que nous avons dit dans le *Commentaire* de Jo [Jean] et revenant à notre opinion du *Commentaire* de Marc, nous ne voyons pas dans la sœur de la Mère de Jésus Salomé, mais plutôt une autre Marie, mère de Jacques et de José (Mc 15, 40). Hégésippe ne donne pas le même père à Jacques, évêque de Jérusalem, dit le frère du Seigneur, et à Siméon son successeur, fils de Clopas frère de Joseph, père putatif de Jésus.

82. Page 109.

83. Marc et Matthieu disent que les deux larrons blasphémaient. Luc a précisé d'après un rapport fidèle, peut-être celui de la Vierge ou celui de Jeanne, femme de Chouza, qu'il est seul à nommer (24, 10).

84. Psaumes de Salomon 14, 3.

85. Ga 3, 13.

86. Ps 22 (Vg 21), 1. Le psaume est en hébreu comme tous les autres, mais Jésus l'a prononcé en araméen.

87. Ps 22, 28, peut-être Luc et Jo [Jean] écrivant surtout pour les Gentils convertis ont-ils omis cette parole parce qu'elle est une citation qu'il fallait entendre comme telle.

88. D'après Marc. – Matthieu a rédigé d'une façon plus claire, mais moins pittoresque.

89. Luc cite le fait immédiatement avant la mort du Christ, Marc et Matthieu après.

90. Et non pas le second rideau entre le Saint et le Saint des saints (He 9, 3).

91. La réflexion : « Vraiment cet homme était un juste » a paru à Luc plus naturelle chez un païen.

92. Nous identifions Marie, mère de Jacques et de José, avec la sœur de la Vierge. Outre Marie de Magdala, on connaissait une autre Marie, femme de Clopas. Elle était d'après Hégésippe (cité dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique,* II, 23, 4) la mère de Siméon (Simon) et de Jude.

93. Mc 15, 41 ; Matthieu groupe les deux faits en une seule phrase.

94. Les quatre évangélistes la soudent à la mise au tombeau, comme il était très naturel de le faire. Mais nous sommes obligé de la détacher et de la placer avant l'intervention des Juifs. Car Pilate n'aurait pas fait vérifier la mort de Jésus, comme le dit Marc, s'il avait déjà donné l'ordre d'achever les condamnés : cet ordre ne laissait plus place au doute.

95. Rentis près de Lydda.

96. Ce que Luc explique « bon et juste ».

97. Le fait était réprouvé par l'opinion comme un grave abus de pouvoir (Cicéron, *In Verrem,* 5, 45 et 51) ou comme une punition très sévère envers les vaincus (Justin, 9, 14, 6).

98. Dt 21, 23.

99. Josèphe La *Guerre des Juifs*, 4, 5, 2.

100. Ex 12, 46 ; Nb 9, 12.

101. Za 12, 10.

102. Jo dit vaguement : « après cela », qui s'applique surtout au fait de la sépulture, plutôt qu'à la démarche de Joseph. – D'ailleurs, les quatre racontent de la même manière comment Jésus fut enseveli. Jo ajoute les détails particuliers à Nicodème.

103. C'est ce que marque aussi Jo 19, 38-40.

104. Jo parle de cent livres, qui feraient plus de trente deux kilogrammes.

105. Matthieu et l'évangile de Pierre.

106. Voir *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, II, p. 96 et les documents 43 et 44.

CHAPITRE VII

RÉSURRECTION, APPARITIONS ET ASCENSION DU CHRIST

Aucun des évangélistes n'a raconté, même d'un mot, la résurrection de Jésus. Un grand artiste, François Rude, a sculpté dans la pierre Napoléon se dressant sur le lit du tombeau pour s'éveiller à la gloire. Les évangélistes n'ont pas essayé de dire le tressaillement de la chair livide et meurtrie, s'animant au souffle de l'âme, ce corps humain qui avait contraint le Fils de Dieu à la souffrance, transfiguré par la gloire dans la béatitude, la voix du Père prononçant dans son jour éternel : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui », Jésus Christ remerciant son Père de lui avoir donné les nations en héritage. Toutes choses ineffables, demeurées cachées dans le secret de Dieu.

Et certes cette discrétion recommande hautement leur témoignage. Ils ont attesté ce qu'on a constaté sur la terre, d'abord que le tombeau était vide, ensuite que le Christ était toujours vivant, dans un corps associé à la gloire de son âme, mais qui était bien le sien.

Ils ne nous disent donc pas où est allée son âme, séparée pour un temps de son très saint corps. La première épître de saint Pierre nous apprend, ce que la parole au bon larron faisait à peine pressentir, que Jésus était allé « prêcher aux esprits en prison », ce que la tradition enseignait de son côté sous le nom de descente du Christ aux enfers, c'est-à-dire dans la demeure où les anciens justes attendaient le bienfait de la Rédemption. Puis son âme rejoignit son corps, et ce corps animé d'une vie plus parfaite, put sortir du tombeau sans déranger la pierre, roulée par un dessein pieux, et sans rompre les sceaux d'ennemis impuissants, ainsi que le divin enfant était sorti du sein de sa mère[1]. Il convenait cependant de ne pas laisser fermée cette tombe vide. Saint Matthieu nous apprend qu'un ange du Seigneur ébranla la terre et roula la pierre, sur laquelle il s'assit en vainqueur : « Son aspect

était comme d'un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. » À ce bruit, les gardes s'éveillèrent ; à cette vue, ils tremblèrent d'effroi, et, d'abord immobiles de stupeur, ne tardèrent pas à s'enfuir.

LE TOMBEAU TROUVÉ VIDE (306-310)

Les quatre évangélistes racontent, chacun à sa manière, comment le tombeau de Jésus fut trouvé vide, au grand étonnement des amis du Christ. Saint Matthieu et saint Marc se ressemblent le plus. Saint Luc est d'ordinaire plus près de saint Marc. Quant à saint Jean il suit sa voie, étant cependant d'accord avec saint Luc sur une recherche de Pierre. On a beaucoup exagéré la difficulté de les concilier. Rien de plus simple si l'on ne s'arrête pas à des minuties indifférentes, et si l'on tient compte de la composition de chaque évangile.

Les saintes femmes vont au Saint Sépulcre (306)

Lc 24. 1 mais le premier jour de la semaine, de grand matin, elles vinrent au monument, portant les aromates qu'elles avaient préparés.

2 Or elles trouvèrent que la pierre avait été roulée de devant

Mc 16. 1 Et quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie [mère] de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour venir pratiquer sur lui les onctions, 2 et de bon matin, le premier jour après le sabbat, elles viennent au tombeau, le soleil étant déjà levé. 3 Et elles se disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre, pour dégager l'entrée du tombeau ? » 4 Et après avoir regardé, elles virent que la pierre avait été roulée sur le côté – car elle était très grande.

Mt 28. 1 Après le sabbat, à l'aurore du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre. 2 Et voici qu'il y eut un grand tremblement de terre ; car l'ange du Seigneur descendu du ciel et s'approchant roula la pierre et s'assit dessus. 3 Son aspect était comme un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. 4 À sa vue, les gardes effrayés tremblèrent et devinrent comme morts.

le tombeau.		

Jn 20. [1] Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala vient de bonne heure, quand il faisait encore nuit, vers le tombeau. Et elle voit la pierre enlevée du tombeau.

Le sabbat s'était terminé au coucher du soleil du samedi soir, et avec lui la prescription du repos le jour de Pâque. La fête durait huit jours, mais, seuls, le premier et le dernier jours étaient chômés[2]. Cependant les femmes attachées à Jésus ne sortirent de la maison, où elles étaient probablement ensemble, que le lende-main matin, mais de très bonne heure. Il y avait là, d'après saint Marc, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé. Au lieu de Salomé, saint Luc nomme Jeanne, qu'il avait seul fait connaître[3], tandis que saint Matthieu ne nomme que Marie de Magdala et l'autre Marie. Aucun d'eux n'a voulu être complet, chacun suivant ses renseignements propres sans se conformer aux autres. Mais on remarquera que Marie de Magdala est toujours en tête. Saint Jean ne parlera que d'elle.

Pour retrouver l'harmonie dans les faits, il suffit de supposer que Marie Magdeleine, plus ardente, se dirigea tout droit vers le tombeau. Les autres femmes, d'après saint Luc, avaient déjà préparé des aromates et de l'huile parfumée dès le vendredi soir. En avaient-elles une quantité suffisante dans leur logement provisoire ? Il est probable que saint Luc a, selon sa méthode,[4] clos ce qui regardait la sépulture et anticipé ce que saint Marc a placé après le sabbat, c'est-à-dire l'achat des aromates. On comprend très bien que les femmes, sorties de très bonne heure, quand il faisait encore sombre, aient perdu beaucoup de temps à se faire ouvrir les boutiques pour acheter ces épices ; aussi, d'après saint Marc, elles n'arrivèrent en vue du monument qu'après le lever du soleil.

Sainte Madeleine court prévenir saint Pierre et saint Jean (307)

Jn 20. [2] Elle se met donc à courir et se rend auprès de Simon-Pierre et auprès de l'autre disciple que Jésus aimait et leur dit : « On a enlevé le Seigneur du tombeau ! et nous ne savons où on l'a mis… » (Suite, § 310.)

Magdeleine les avait précédées, puisqu'il était encore presque nuit quand elle s'aperçut que la pierre avait été enlevée, c'est-à-dire roulée, de façon que le tombeau était ouvert. Les gardes avaient disparu, mais elle ne s'en étonna pas, ignorant qu'on les avait placés là. Un regard furtif lui permit de constater que le corps avait disparu. Elle ne vit aucun ange : Jésus s'était réservé de l'informer lui-même. Aussitôt, dans son inquiétude extrême, craignant une profanation du corps adoré de Jésus, elle prit sa course et alla droit à Simon-Pierre et au disciple que Jésus aimait. Elle était hors d'elle-même, n'hésitant pas à conclure : « On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Elle dit « nous », parce qu'elle prête sa conviction à celles qui étaient sorties avec elle, mais qui n'arrivaient au tombeau qu'en ce moment.

Ces femmes n'avaient écouté que leur cœur dans leur généreux dessein, mais à mesure qu'elles avançaient elles en mesuraient la difficulté. Elles non plus ne savaient rien des gardes. Mais comment pénétrer dans le tombeau pour pratiquer les onctions funèbres ? La grosse meule qui fermait l'entrée était un obstacle infranchissable. Elles ne se sentaient pas la force de la rouler. Un homme même aurait eu besoin d'un levier. Et l'on ne pouvait espérer trouver à cette heure matinale une aide de bonne volonté. Elles échangeaient leurs pensées inquiètes, quand elles aperçurent la pierre déjà roulée, et elles en furent d'autant plus satisfaites que la pierre était vraiment énorme.

Des anges apparaissent aux saintes femmes (308)

Lc 24. 3 Et étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. 4 Et tandis qu'elles ne savaient à quoi s'en tenir, voici que deux hommes se présentèrent à elles, avec un vêtement éblouissant. 5 Comme elles étaient saisies d'effroi et inclinaient le visage vers la terre, ils leur dirent : « Pour-quoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? 6 Il n'est pas ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, étant encore en Galilée, 7 au sujet du Fils de l'homme "qu'il devait être livré

Mc 16. 5 Et étant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, revêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de stupeur. 6 Or il leur dit : « Ne soyez pas dans la stupeur. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici. Voici la place où on l'avait déposé. 7 Mais, allez et dites à ses disciples et à Pierre : "Il vous précède en Galilée ; là, vous le verrez, comme il vous l'a dit". » 8 Et, sortant du tombeau, elles

Mt 28. 5 L'ange, s'adressant aux femmes, dit : « Ne craignez pas, vous ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié ; 6 il n'est pas ici, car il est ressuscité comme il l'a dit. Venez, voyez la place où il était déposé ; 7 et, partant bien vite,

entre les mains d'hommes pécheurs, et être crucifié et ressusciter le troisième jour". » (cf. § 128.) [8] Et elles se ressouvinrent de ses paroles.	s'enfuirent ; car elles étaient prises d'effroi et hors d'elles-mêmes. Et elles ne dirent rien à personne, tant elles étaient effrayées. (Suite, § 311.)	dites à ses disciples : Il est ressuscité d'entre les morts, et voici qu'il vous précède en Galilée ; là vous le verrez ; c'est ce que j'avais à vous dire. »

Elles entrèrent donc dans le tombeau et ne trouvèrent pas le corps. Leur étonnement fut profond : ce n'étaient donc pas les disciples qui avaient roulé la pierre, car ils n'auraient pas profané le corps en troublant le repos sacré d'un mort. Alors elles avisent un jeune homme assis à leur droite, sur la banquette[5], revêtu d'un habit blanc. Effrayées, elles baissèrent les yeux à terre. Le jeune homme dit : « Ne soyez pas dans cette stupeur. Vous cherchez Jésus de Nazareth le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici. Voici la place où on l'avait déposé. Mais, allez, et dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée ; là vous le verrez, comme il vous l'a dit[6]. »

Les saintes portent la nouvelle aux disciples (309)

Lc 24. [9] et, revenues du tombeau, elles annoncèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. – [10] Or c'étaient Marie de Magdala, et Jeanne et Marie [mère] de Jacques – et les autres qui étaient avec elles en disaient autant aux Apôtres. [11] Et ces paroles leur parurent un radotage et ils ne les en croyaient pas. (cf. § 313.)	Mt 28. [8] Et quittant bien vite le tombeau avec [des sentiments de] crainte et [de] grande joie, elles coururent porter la nouvelle à ses disciples.

D'après saint Marc les saintes femmes prirent la fuite et ne dirent rien à personne, tant elles étaient effrayées. Cela est en somme très naturel : elles craignaient aussi de n'être pas crues. Sans doute elles se ravisèrent, car saint Luc et saint Matthieu disent très sommairement qu'elles accomplirent leur message envers les Apôtres, ce qui ne fut pas l'affaire d'un instant, ni sans certaines particularités.

Saint Marc qui excelle à raconter les péripéties nous aurait renseignés sur ce point, si le fil de son discours n'avait été rompu en cet endroit même. Lorsque son évangile fut achevé, par lui ou par un autre[7], la lacune ne fut pas comblée.

Saint Pierre et saint Jean au Saint Sépulcre (310)

Lc 24. [12] Or Pierre se levant courut au tombeau. Et avançant la tête, il ne voit que les bandelettes. Et il retourna chez lui, s'étonnant de ce qui était arrivé. (Suite § 313.)

Jn 20. [3] Pierre sortit donc et aussi l'autre disciple. Et ils se rendaient au tombeau. [4] Or tous deux couraient ensemble. Et l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. [5] Et se penchant il voit les bandelettes gisantes ; cependant, il n'entra pas. [6] Arrive donc aussi Simon-Pierre, qui le suivait. Il entra dans le tombeau. Il contemple les bandelettes gisantes [7] et le suaire qui était sur sa tête, non pas gisant avec les bandelettes mais roulé séparément dans un endroit. [8] Alors donc l'autre disciple entra aussi, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Et il vit. Et il crut. – [9] Car, ils ne comprenaient pas encore par l'Écriture qu'il devait ressusciter des morts –. [10] Les disciples retournèrent donc chez eux.

Les Apôtres auraient cru déroger en ajoutant foi à des bavardages de femmes. Cependant saint Luc dit comment Pierre, qui devait être prévenu le premier étant toujours le chef, courut au tombeau qu'il trouva vide : il ne vit que les bandelettes, ce qui lui donna fort à réfléchir[8].

C'est ce point que saint Jean a raconté en détail, car il prit part à cette recherche anxieuse, se désignant lui-même comme cet « autre disciple que Jésus aimait ».

Pierre et lui étaient probablement ensemble lorsque Marie de Magdala leur avait porté la fatale nouvelle de l'enlèvement du corps. Ils partirent aussitôt. Très affectés, tous deux couraient. Jean, plus jeune, courut plus vite que Pierre et arriva donc le premier. Cependant il n'entra pas, sûrement par égard pour son compagnon. Il se pencha seulement et vit au delà de la petite antichambre les bandelettes gisantes. Pierre qui le suivait entra résolument jusque dans le tombeau. Il vit lui aussi et plus nettement les bandelettes, ce qui prouvait bien qu'on n'avait pas enlevé le corps, car on l'eût pris tel quel. Et, fait plus étonnant encore, le linge qu'on avait placé sur la tête n'était pas mêlé aux bandelettes en désordre ; il était roulé seul à part. L'autre disciple entra et vit la même chose. Tous deux gardèrent le silence, saisis et recueillis, et n'échangèrent pas leurs impressions. Saint

Jean dit seulement que dès lors il crut que Jésus était ressuscité, et ce fut sûrement aussi la conviction de Pierre. Jusqu'à ce moment ils n'avaient pas compris d'après l'Écriture que le Christ devait ressusciter. Il l'avait cependant annoncé lui-même à tous ses Apôtres. Mais l'événement leur paraissait tellement improbable que seule l'évidence du fait eut le pouvoir de les convaincre, et il leur apparut alors que cette consécration suprême du Messie avait été prédite[9].

LES APPARITIONS EN JUDÉE (311-316)

La piété des enfants de l'Église tient pour assuré que le Christ ressuscité apparut d'abord à sa très sainte Mère. Elle l'a nourri de son lait, elle a guidé son enfance, elle l'a comme présenté au monde aux noces de Cana, pour ne reparaître guère qu'auprès de sa croix. Mais Jésus a consacré à elle seule avec Joseph trente ans de sa vie cachée : comment n'aurait-elle pas eu pour elle seule le premier instant de sa vie cachée en Dieu ? Cela n'intéressait pas la promulgation de l'Évangile ; Marie appartient à un ordre transcendant où elle est associée comme Mère à la Paternité du Père sur Jésus.

Obéissons à une disposition voulue par l'Esprit Saint en abandonnant cette première apparition de Jésus aux âmes contemplatives. Elle n'eut certainement pas les péripéties émouvantes de la manifestation du Christ à Marie de Magdala.

Jésus apparaît à sainte Marie Madeleine (311)

Mc 16. 9 Et étant ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, il apparut d'abord à Marie de	Mt 28. 9 Et voici que Jésus se présenta à elles, en disant :	Jn 20. 11 Or Marie se tenait près du tombeau, au dehors, pleurant. Tout en pleurant, elle se pencha dans le tombeau. 12 Et elle aperçoit deux anges assis, vêtus de blanc, l'un à la tête et l'autre aux pieds, où avait été déposé le corps de Jésus. 13 Et ceux-ci lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur dit : « Parce que l'on a pris mon Seigneur et je ne sais pas où on l'a mis. » 14 Ayant dit ces mots, elle se retourna de l'autre côté. Et elle aperçoit Jésus qui se tenait là. – Et elle ne savait pas que c'était Jésus. – 15 Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Elle, pensant que c'est le gardien du jardin, lui dit : « Seigneur, si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre. » 16 Jésus lui dit : « Mariam !… » Elle, se tournant, lui dit en hébreu : « Rabbouni !… » ce qui veut dire

Magdada, dont il avait chassé sept démons (cf. Lc 8, 2, § 81). 10 Celle-ci alla [l']annoncer à ceux qui avaient été avec lui [et qui] étaient dans le deuil et les larmes. 11 Et ceux-ci, ayant entendu dire qu'il vivait et avait été vu par elle, ne crurent pas.	« Salut ! » Elles, s'approchant, se saisirent de ses pieds et se prosternèrent devant lui. 10 Alors Jésus leur dit : « Ne craignez pas. Allez, faites savoir à mes frères qu'ils aillent en Galilée : et là, ils me verront. »	« Maître ». 17 Jésus lui dit : « Ne me touche pas ; car – je ne suis pas encore monté vers le Père –, mais, va vers mes frères et dis-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, et [vers] mon Dieu et votre Dieu. » 18 Marie de Magdala vient annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur ! » et ce qu'il lui avait dit (Suite, § 315).

Les deux disciples les plus aimés étaient retournés chez eux, l'un d'eux l'atteste. Elle ne se retirait pas. Elle avait quitté la croix et le sépulcre la dernière. Elle était venue la première au tombeau, trouvé vide. Elle ne pouvait s'en détacher, demeurait au dehors et pleurait. Puis elle voulut voir encore, entra dans l'antichambre et se pencha comme si ce dernier regard eût pu lui apprendre quelque chose. Elle aperçoit alors deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête[10], l'autre aux pieds, sur la banquette où avait été déposé le corps de Jésus. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle n'a pas reconnu des anges ; des anges auraient dû savoir pourquoi elle pleurait. Elle répond : « Parce qu'on a pris mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Elle ne voit même pas les bandelettes, elle ne s'inquiète pas des étrangers, pour elle c'est le vide, le néant.

Elle se penche encore, cette fois pour sortir et aller chercher ailleurs. Elle aperçoit alors Jésus mais sans le reconnaître, et même sans le regarder,

parce qu'elle ne songe qu'à ce cher corps, qu'elle voudrait oindre d'une huile précieuse, et qui est entre les mains de profanateurs. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle pense que c'est le gardien du jardin, étrange gardien, peut-être infidèle, qui doit être au courant, qui devrait comprendre son inquiétude : « Si vous l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre. » Elle était bien venue sans se soucier de la pierre ! Elle ne veut que Lui, mais elle le veut. Alors la voix qui va au cœur et dessille les yeux, le nom familier dans la langue maternelle : « Mariam ! » Aussitôt le cri : « Rabbouni », mon Maître, et déjà la Magdeleine était aux pieds de Jésus, pleurante encore, mais de joie. Elle est à sa place, elle y veut demeurer, prolonger les effusions de son amour. Mais ce n'est plus le temps des larmes de la pécheresse répandues sur les pieds du Sauveur. Jésus appartient au monde d'en haut. S'il n'est pas encore remonté vers son Père, il ne tardera pas, et il lui incombe d'en avertir ses disciples. C'est, semble-t-il le sens de cette parole : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers le Père, mais va vers mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, et mon Dieu et votre Dieu. »

De ce moment Marie Magdeleine était consacrée l'apôtre des apôtres. Elle obéit, comme font ceux qui s'arrachent à la conversation avec leur Maître pour aller porter la bonne nouvelle : « J'ai vu le Seigneur ! » Mais on ne la crut pas[11].

Il n'est même pas dit qu'aucun autre disciple ait pris à cœur, comme Pierre et Jean, de vérifier le dire des femmes.

Le témoignage des gardes et la perfidie des Sanhédrites (312)

Mt 28. 11 Comme elles étaient en chemin, voici que quelques hommes de la garde vinrent en ville pour annoncer aux grands prêtres tout ce qui s'était passé.

12 Et s'étant rassemblés avec les anciens pour délibérer, ils donnèrent une bonne somme d'argent aux soldats, 13 en [leur] disant : « Dites : Ses disciples sont venus la nuit le voler pendant que nous dormions. 14 Et si l'affaire parvient aux oreilles du gouverneur, nous l'apaiserons et nous vous mettrons hors de cause. » 15 Ils prirent l'argent et répétèrent la leçon qu'on leur avait dictée.

Et ce discours se répandit parmi les Juifs jusqu'aujourd'hui (Suite, § 318).

D'autres témoins du tombeau vide étaient les gardes qui s'étaient enfuis quand la pierre avait été roulée. Ils étaient peu nombreux, trois ou quatre au plus, assez confus de leur aventure. Quand le jour parut, après que la ville eut repris son animation accoutumée, les pauvres diables ne purent se dérober au devoir de rendre compte.

Les prêtres leur avaient donné leur mission, c'est à eux qu'ils allèrent. Le cas était embarrassant. Si leur vigilance avait été en défaut, leur sincérité n'était pas douteuse. On ne pouvait songer à faire disparaître des soldats romains. Les châtier, c'eût provoquer leurs protestations : ils ne pouvaient rien contre une intervention surnaturelle. Eux-mêmes auraient ainsi accrédité cette rumeur que les meneurs avaient voulu prévenir, qui n'eût même plus été une conjecture, reposant dès lors sur le témoignage des gardes. Le plus sûr, c'était de leur faire dire qu'ils n'avaient rien vu.

La seule hypothèse plausible pour les ennemis de Jésus était toujours que les disciples avaient enlevé le corps. La décision de quelques membres du Sanhédrin, nous dirions aujourd'hui d'un groupe de la chambre, fut de donner de l'argent aux gardes pour les décider à répandre cette conjecture en leur propre nom. Si Pilate faisait mine d'enquêter et de punir, on l'apaiserait, puisqu'il s'en était remis aux prêtres du soin de cette affaire. Évidemment les gardes ne pouvaient attester avoir vu les disciples pendant qu'eux-mêmes dormaient. Ils devaient seulement avouer qu'ils s'étaient endormis, et que sûrement les disciples avaient profité de leur négligence, car eux seuls avaient pu faire le coup. Et c'est sans doute à cette solution que beaucoup de Juifs s'arrêtèrent lorsqu'on les pressait trop sur la disparition du corps de Jésus.

L'apparition aux disciples d'Emmaüs (313)

Lc 24. 13 Et voici que, ce même jour, deux d'entre eux se rendaient à un bourg, situé à [[cent]] soixante stades de Jérusalem, nommé Emmaous. 14 Et ils devisaient entre eux sur tout ce qui s'était passé. 15 Et il advint, pendant qu'ils devisaient et raisonnaient ensemble, que Jésus lui aussi [les] ayant rejoints, cheminait avec eux. – 16 Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. – 17 Il leur dit : « Quels sont donc ces propos que vous échangez entre vous, en marchant ? » Et ils s'arrêtèrent attristés. 18 L'un

d’eux, nommé Cléophas, répondit et lui dit : « Es-tu donc le seul de passage à Jérusalem et qui ne sache pas ce qui s’y est passé ces jours-ci ? » [19] Et il leur dit : « Quoi donc ? » Ils lui dirent : « Ce qui concerne Jésus de Nazareth, homme qui fut un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu, et [devant] tout le peuple, [20] et comment [nos] grands prêtres et nos magistrats l’ont livré pour être condamné à mort et l’ont crucifié ! [21] Pour nous, nous avions l’espoir que ce serait lui qui délivrerait Israël, mais encore, avec tout cela, voici le troisième jour [depuis] que ces choses ont eu lieu. [22] Cependant aussi quelques femmes de notre groupe nous ont effrayés. S’étant rendues de grand matin au tombeau [23] et n’ayant pas retrouvé son corps, elles sont même venues dire qu’elles avaient vu une apparition d’anges qui le disent en vie. [24] Et quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau. Et ils ont bien trouvé les choses comme les femmes les avaient dites ; mais lui, ils ne l’ont pas vu… » [25] Et lui de leur dire : « Oh ! [que vous êtes] peu clairvoyants ! et que votre cœur est donc lent à croire à tout ce qu’ont dit les prophètes ! [26] Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et entrât [ainsi] dans sa gloire ? » [27] Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur interpréta ce qui le concernait dans toutes les Écritures.

[28] Et ils approchèrent du bourg où ils allaient. Et lui fit semblant d’aller plus loin. [29] Et ils le pressèrent avec instances, disant : « Reste avec nous, car le soir vient et le jour est déjà sur son déclin. » Et il entra, pour rester avec eux.

[30] Et après s’être mis à table avec eux, prenant le pain, il bénit [Dieu] ; et, [l’]ayant rompu, il [le] leur donnait. [31] Les yeux s’ouvrirent : et ils le reconnurent. Et lui disparut d’auprès d’eux.

[32] Et ils se dirent l’un à l’autre. « Notre cœur n’était-il pas brûlant en nous, tandis qu’il nous parlait dans le chemin, tandis qu’il nous découvrait les Écritures ? »

Mc 16. [12] Et après cela, il apparut sous une autre forme à deux d’entre eux qui cheminaient pour se rendre à un lieu de la campagne.

Le second jour de la Pâque se passait à Jérusalem dans l’allégresse générale ; seuls les disciples demeuraient affligés, n’osant ajouter foi aux racontars des femmes. Deux d’entre eux résolurent de regagner leur village,

n'ayant plus d'espérances, car si quelques disciples avaient essayé de vérifier les dires, et avaient en effet trouvé le tombeau vide, lui, ils ne l'avaient pas vu. Et dans quel état pouvait-il être après trois jours !

Nous savons par saint Luc, que l'un des deux se nommait Cléopas, et qu'ils se dirigeaient vers le bourg d'Emmaüs situé à soixante[12] stades de Jérusalem.

Tandis qu'ils devisaient tristement, s'entretenant des scènes lamentables des derniers jours, Jésus se trouva près d'eux, comme s'il les avait rejoints, cheminant dans la même direction, mais sans se laisser reconnaître. Sa voix même parut celle d'un étranger, d'autant qu'il leur demandait ce qu'ils pouvaient bien se dire. Était-il donc le seul pèlerin de Jérusalem qui n'eût pas entendu parler du grand événement ?… Comment Jésus de Nazareth s'était acquis la réputation d'un prophète puissant en œuvres et en paroles, et comment les principaux des prêtres et les magistrats l'avaient livré pour être condamné à mort et l'avaient ainsi fait mettre en croix. On était au troisième jour. Des femmes appartenant au groupe des fidèles de Jésus avaient trouvé le tombeau vide, disaient avoir vu des anges qui l'affirmaient vivant ; les disciples, seuls témoins sérieux, ne l'avaient pas vu.

Nos pèlerins ignoraient l'apparition à Magdeleine, ou ils ne voulaient pas en tenir compte.

Jésus les laissait parler, ne leur disait pas : c'est moi ! préférant leur faire une fois de plus la leçon qui avait toujours trouvé les siens rebelles. Il fallait, et les Écritures en apportaient le témoignage, que le Christ souffrît avant d'entrer dans sa gloire. Cela résultait surtout de la prophétie d'Isaïe sur le Serviteur de Iahvé[13], mais le Ressuscité se complut à leur expliquer les Écritures qui parlaient de lui, dans la Loi de Moïse et dans les prophéties.

On était arrivé près du village où se rendaient les deux disciples. Jésus allait droit devant lui, sans paraître remarquer qu'ils se disposaient à prendre un chemin amorcé sur la grande route. Mais les charitables pèlerins, ravis de cette exposition de l'Écriture qui leur ouvrait un monde nouveau, ne voulurent pas se séparer sitôt d'un tel compagnon. Ils avaient marché plus de trois heures, le jour déclinait. Pourquoi ne passerait-il pas la nuit dans leur demeure ? En pareil cas on insiste sur l'heure tardive : il devait cependant être au moins trois heures de l'après-midi. L'hôte introduit, on prépara le repas du soir. Étendu avec eux auprès de la table, Jésus, dont ils avaient reconnu l'autorité singulière, prit le pain, prononça une formule de

bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent ; ils le reconnurent, mais il disparut. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait dans le chemin, tandis qu'il nous découvrait les Écritures ? »

Plusieurs ont pensé que leur cœur fut surtout embrasé parce qu'ils mangèrent un pain devenu le corps du Seigneur. Mais rien ne prouve que le Christ ait prononcé une seconde fois les paroles de la consécration. Il ne prendra avec ses apôtres qu'une nourriture ordinaire. Pourquoi ce privilège accordé à ces deux, qui, n'étant pas des Douze, n'étaient pas initiés au geste de Jésus à la Cène ? Si leurs yeux s'étaient ouverts à la manducation, saint Luc n'aurait pas dit qu'ils le reconnurent à la fraction du pain, par conséquent avant de manger. Ce terme ne doit pas être censé dès lors signifier l'eucharistie.

Les disciples d'Emmaüs à Jérusalem (314)

Lc 24. 33 Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem. Et ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons 34 qui [leur] dirent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. » 35 Et eux-mêmes racontèrent ce qui [s'était passé] dans le chemin et comment il avait été reconnu par eux à la fraction du pain.

Mc 16. 13 Et ceux-ci revenant, annoncèrent aux autres [qu'ils l'avaient vu]. Ils ne les crurent pas non plus (cf. Lc 24, 41, § 315).

Il semble que les deux disciples, d'abord saisis, puis transportés de joie, ne prirent même pas le temps de terminer leur repas. Il fallait au plus tôt annoncer la bonne nouvelle.

Un nouvel évangile commençait. Revenus à Jérusalem ils trouvèrent réunis les onze Apôtres, avec quelques compagnons, en proie eux aussi à une vive émotion. Sans laisser aux deux arrivants le temps de parler, on leur expliqua la raison de cette réunion extraordinaire à une heure tardive : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. » Le chef des Apôtres, Simon-Pierre, devant être le premier des disciples à voir leur commun Maître. Saint Paul l'a noté aussi[14], et c'était déjà une preuve que son reniement lui était pardonné, sa situation maintenue et consacrée.

Cléopas et son compagnon dirent ce qu'ils avaient vu, et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain.

Jésus apparaît à ses disciples, en l'absence de saint Thomas (315)

Lc 24. 36 Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, lui-même se tint au milieu d'eux. (Et il leur dit : « Paix à vous ! ») 37 Stupéfaits et saisis de crainte, il leur semblait contempler un esprit. 38 Et il leur dit : « De quoi êtes-vous troublés ? et pourquoi des incertitudes s'élèvent-elles en vos cœurs ? 39 Voyez mes mains et mes pieds : oui, c'est bien moi. Touchez-moi ; et rendez-vous compte qu'un esprit n'a pas de chair ni d'os comme vous constatez que j'en ai. » 40 Et en disant cela, il leur montra ses mains et ses pieds.

41 Comme ils étaient encore incrédules à force de joie et dans l'étonnement, il leur dit : « Avezvous ici quelque chose à manger ? » 42 Et ils lui donnèrent un peu de poisson grillé ; 43 et il [le] prit et [en] mangea en leur présence (Suite, § 319).

Jn 20. 19 Au soir donc, ce jour-là – le premier de la semaine – et les portes [de la maison] où étaient les disciples étant fermées – à cause de la peur que les Juifs leur inspiraient – Jésus vint et se tint au milieu. Et il leur dit : « Paix à vous ! » 20 Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc de voir le Seigneur.

21 Il leur dit donc de nouveau : « Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » 22 Et ayant dit cela, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint, 23 ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous [les] retiendrez, ils [leur] seront retenus. »

Cette grande journée de la Résurrection touchait à son terme. Elle ne s'acheva pas sans que Jésus se manifestât à ce groupe fidèle, désormais impatient de rassasier ses regards de sa présence. Et cependant, lorsqu'on le vit soudain au milieu de tous sans que personne eût heurté aux portes, fermées par crainte des Juifs, le premier mouvement fut d'une terreur sacrée. On reconnaissait Jésus, mais on croyait voir un esprit. Le Christ leur dit : « Pourquoi êtes-vous troublés ? Paix à vous. » Et il leur montra ses mains et ses pieds, qui avaient été cloués, son côté, percé de la lance[15]. Saint Luc, qui était médecin, bon psychologue et sachant le prix des constatations matérielles, ajoute que l'excès de la joie troublait leur conviction, sans doute parce qu'ils craignaient de prendre leurs désirs pour des réalités. Le Christ savait tout cela avant lui, et pour ramener les siens à un sens rassis par la plus familière des réalités, il leur demanda s'ils avaient quelque chose à lui donner à manger ; puis il consomma devant eux un peu

de poisson rôti. Non qu'il ait été ramené à la vie quotidienne végétative, mais seulement pour prouver la réalité de sa résurrection.

Ainsi pleinement convaincus, revenus à eux, attendant de leur Maître une parole nouvelle, ils entendirent de nouveau : « Paix à vous. » Et cette fois la paix était reconquise. Alors c'est la mission, le commandement auguste qui leur ouvre le monde : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Puis il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint ; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Ce n'est point encore la grande manifestation de l'Esprit qu'il leur avait promise au soir de la Cène[16] – elle viendra à son heure –, mais dès ce moment, aussitôt après sa résurrection, il les constitue en un gouvernement spirituel. Ils ont désormais pouvoir sur les âmes, et ce pouvoir s'exercera spécialement ou par le pardon des péchés, accordé sans doute au nom de Dieu, ou bien par un refus de pardonner qui ne peut dépendre que des mauvaises dispositions du pécheur, car au repentir sincère Dieu pardonne toujours. Les dispensateurs de cette grâce seront juge des cas, ils devront donc les connaître. C'est donc aussi avec raison que l'Église a vu dans ce geste et dans ces paroles mémorables l'institution du sacrement de pénitence.

Jésus ressuscité ne devait plus vivre avec ses disciples comme autrefois. Les apparitions étaient un fait exceptionnel ; ni saint Jean, ni cette fois saint Luc n'eurent besoin de dire qu'il disparut après cette manifestation du dimanche de la résurrection. Cette grande journée est devenue la vraie fête de Pâque des chrétiens.

L'apparition en présence de saint Thomas (316)

Mc 16. 14 Enfin, il apparut aux Onze eux-mêmes, pendant qu'ils étaient à table. Et il leur reprocha leur incrédulité et [leur] dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité des morts.

Jn 20. 24 Or, Thomas, l'un des Douze – celui qu'on appelle Didyme – n'était pas avec eux lorsque vint Jésus. 25 Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur dit : « Si je ne vois pas dans ses mains l'empreinte des clous, et [si je ne] mets [pas] mon doigt à la place des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. »

26 Et après huit jours, ses disciples étaient de nouveau à l’intérieur et
Thomas avec eux. Jésus vient, les portes étant fermées. Et ils se tint au
milieu et dit : « Paix à vous ! »
27 Ensuite, il dit à Thomas : « Donne ton doigt ici. Et vois mes mains. Et
donne ta main : et mets[-la] dans mon côté. Et ne sois pas incrédule, mais
croyant. » 28 Thomas répondit et lui dit : « Mon Seigneur ! et mon Dieu ! »
29 Jésus lui dit : « Parce que tu m’as vu, tu as cru ? Heureux ceux qui n’ont
pas vu et qui ont cru. » (30-31, § 321.)

Un des Apôtres n’était pas présent ce soir-là, Thomas, qui fut probablement convoqué avec les autres après l’apparition à Pierre, mais qui aura jugé à propos de s’abstenir parce qu’il ne croyait pas plus à Pierre que les autres n’avaient cru aux femmes. Il refusa même d’ajouter foi au témoignage de tous ses frères.

Notre temps est peu porté à croire aux miracles, mais il n’en est pas moins crédule, surtout quand on parle au nom de la science. Ce fut l’habileté de Renan d’affirmer, comme s’il l’avait constaté en Orient, que les Orientaux sont toujours à l’affût d’une intervention surnaturelle pour y adhérer avec entrain. Ce n’était certainement pas la disposition d’esprit des Juifs, au temps de Jésus pas plus qu’aujourd’hui. Des hauteurs où ils l’avaient relégué dans une transcendance majestueuse, Dieu ne se mêlait guère au train du monde, sinon pour lui donner une impulsion régulière. Les Apôtres paraissent, dans toute l’histoire de Jésus, peu ouverts aux choses surnaturelles. Ils attendaient sans doute la grande manifestation messianique, mais elle n’était pas venue. La Passion, dont ils avaient rejeté même l’idée, avait troublé leur confiance. N’ayant pas compris les affirmations de Jésus sur ce point, la revanche glorieuse qui devait suivre en forme de résurrection échappait à leurs prévisions.

Lorsqu’ils eurent été convaincus par le fait même, Thomas demeura récalcitrant. Sûrement les disciples avaient été victimes d’une hallucination ; ils n’avaient aperçu qu’un fantôme. Et comme on lui objectait qu’on avait vu les blessures du crucifié, il répondit qu’il ne suffisait pas de voir en pareil cas : il fallait toucher. Et il ne se fiait pour cela qu’à lui-même : « Si je ne vois dans ses mains l’empreinte des clous, et si je ne mets mon doigt à la place des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai pas. »

Apprenons ici à avoir pour ceux qui doutent la même indulgence que le Christ. Il abandonna d'abord Thomas à ses dénégations obstinées durant sept jours. Les Apôtres ayant vu le Christ à Jérusalem ne se hâtaient pas de retourner en Galilée. Ils se réunirent le huitième jour, peut-être pour prier ensemble une dernière fois, peut-être pour prendre des dispositions en vue de la route à faire en commun. Les portes étaient closes ; soudain Jésus se trouva de nouveau parmi eux. Il les salua : « Paix à vous ! » Puis il dit à Thomas : « Donne ton doigt ici et vois mes mains, et donne ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais croyant. »

Thomas laissa-t-il le Christ s'emparer de sa main et la conduire à la blessure de son côté, ou renonçant à sa logique, se rendit-il à l'évidence de ce qu'il voyait ? C'est à lui, l'incrédule, qu'échappa le premier acte de foi explicite en la divinité du Ressuscité. Il s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Et Jésus, avec un sourire de pardon : « Tu crois après avoir vu ? » Ce n'est pas étonnant, ni très méritoire ! Heureux ceux qui croient sans avoir vu !

Et Thomas lui-même en était là. Il avait excédé en refusant de croire à la résur-rection de son maître sur le témoignage de ses frères dont il connaissait la sincérité. C'est ce que Jésus fait ressortir doucement : il a voulu voir de ses yeux le corps du ressuscité, et l'ayant vu, il n'avait plus à s'en rapporter à d'autres sur ce fait. Mais, comme a très bien dit saint Grégoire, ayant vu l'humanité glorieuse, il a cru à la divinité, ce qui est le véritable acte de foi. Cet acte exigeait déjà, il exige encore, l'adhésion de l'intelligence à une vérité révélée par le Christ lui-même et par conséquent révélée par Dieu. Cette adhésion était plus facile aux Apôtres, parce que l'affirmation de Jésus était confirmée par sa résurrection. Mais ils étaient plus heureux de croire en sa divinité que d'avoir joui de la présence sensible de son humanité. Ce bonheur, prélude de la béatitude éternelle, est aussi le lot de ceux qui croient sans avoir goûté la même consolation. Ils doivent d'ailleurs se souvenir que Jésus leur a promis que sa présence intérieure ne leur ferait pas défaut, dans la compagnie du Père et de l'Esprit Saint[17], présence qui rend la foi plus facile et plus douce.

Nous allons quitter Jérusalem avec les Apôtres. Constatons auparavant que les récits évangéliques sur la résurrection ne souffrent aucune difficulté, sauf la répugnance éprouvée déjà par Thomas, à croire au fait lui-même. Les témoignages sont dans cette excellente situation qu'ils sont d'accord non seulement sur le fait, mais sur tous les points importants de son histoire,

avec ces divergences appréciables qui prouvent que chaque auteur suivait sa voie sans s'appliquer à ne pas s'écarter des autres, à plus forte raison sans s'appuyer sur eux. Même saint Luc, d'ordinaire si fidèle à saint Marc, fait preuve d'une complète indépendance. Les allées et venues vers le tombeau vide, les apparitions du ressuscité s'enchâssent aisément dans un récit suivi, à la seule condition de supposer que saint Matthieu, parlant du groupe des saintes femmes, leur a attribuées à toutes ce qui était propre à Marie de Magdala. Il va sans dire qu'une pareille interprétation des récits est courante dans toutes les histoires composées d'après les sources. Elle ne soulève non plus aucune objection du côté du dogme de l'inspiration, que d'ailleurs les incrédules n'ont pas le droit d'objecter pour autoriser leur doute sur un fait parfaitement attesté.

La seule difficulté, à vrai dire assez manifeste, c'est que les anges apparaissant aux saintes femmes leur aient donné rendez-vous en Galilée de la part de Jésus, alors qu'il se proposait de leur apparaître à Jérusalem. Si cet exposé se trouvait dans un même auteur, on ne pourrait pas dire absolument qu'il s'est contredit, puisque des apparitions dans les deux endroits ne sont pas en contradiction les unes avec les autres, mais il aurait certainement composé de la manière la plus maladroite, comme ne sachant pas où il allait aboutir.

Or ce n'est pas le cas. Ce serait le cas de saint Marc si tout son dernier chapitre avait été écrit d'un seul jet. Mais la critique rend ici un service signalé, par une saine intelligence des faits littéraires, en montrant que l'ouvrage primitif de saint Marc se terminait au verset 8 du chapitre 16. Le reste, écrit par un autre ou par lui si l'on veut, n'est qu'un résumé des autres évangélistes. Le sommaire plus ou moins bien rattaché à ce qui précède, rigoureusement vrai d'ailleurs et écrit sous la dictée de l'Esprit Saint pour terminer un livre sacré, ne saurait être jugé selon la rigueur des lois sur la composition des livres par un seul auteur et d'un seul jet : l'incohérence littéraire, si elle existe, ne peut être alléguée contre la cohérence des faits.

Saint Marc donnait rendez-vous en Galilée, et en fait la dernière apparition de son livre doit être assimilée à celle de saint Matthieu, certainement en Galilée.

Saint Matthieu lui-même est parfaitement cohérent : le rendez-vous est donné en Galilée et la parole tenue.

Saint Luc ne parle d'aucune apparition en Galilée, conformément à son plan qui donne beaucoup plus d'importance à la Judée que les récits de saint

Matthieu et de saint Marc, et qui devait faire partir la prédication apostolique de Jérusalem, dans un second volume, celui des Actes des Apôtres. Il eût écrit avec une maladresse insigne en relatant le rendez-vous en Galilée ; il s'en est abstenu. Prétend-on que ce procédé de composition équivaut à une négation des apparitions en Galilée ?

Saint Jean a des apparitions d'abord à Jérusalem, puis en Galilée : en conséquence il ne parle pas non plus du rendez-vous en Galilée.

De sorte que voici précisément à quoi se résout une objection si souvent ressassée : saint Matthieu et saint Marc, pour préparer l'apparition en Galilée, la seule dont ils devaient parler, n'auraient-ils pas imaginé ce rendez-vous donné par les Anges ? C'était dire : vous reverrez Jésus, n'en doutez pas, en Galilée où vous l'avez suivi, où vous avez vécu avec lui. – Nous voulons aller jusque-là pour demander si un pareil procédé littéraire de ses sources a jamais suffi à l'historien le plus scrupuleux pour mettre en doute un fait historique. Il serait absolument inoffensif. Mais les évangélistes n'en avaient pas besoin, car les Apôtres devaient naturellement revenir en Galilée.

Il ne reste plus à élucider qu'une chose : pourquoi saint Matthieu n'a-t-il pas parlé des apparitions à Jérusalem ? Il ne les connaissait donc pas ? Autant demander : pourquoi n'a-t-il rien dit de cette longue mission de Jésus en Judée, dont a parlé Luc, de Marthe et de Marie, de Zachée le publicain, etc. ? Ayant placé sur les bords du lac presque toute la prédication de Jésus, il devait y placer aussi le terme surnaturel de son évangile. Entre saint Matthieu le Galiléen et saint Luc qui s'apprêtait à conduire l'évangile de Jérusalem à Rome, saint Jean, plus compréhensif, a parlé des apparitions à Jérusalem, les plus nécessaires pour convaincre et rassurer les Apôtres, et raconté une des apparitions en Galilée, destinées à renouer la chaîne des souvenirs.

APPARITIONS EN GALILÉE (317-318)

L'apparition au bord du Lac de Tibériade (317)

Jn 21. [1] Après cela, Jésus se manifesta encore aux disciples, à la mer de Tibériade.

Or, il se manifesta ainsi. 2 Se trouvaient ensemble Simon-Pierre, et Thomas,
appelé Didyme, et Nathanaël, de Cana de Galilée, (et les fils de Zébédée) et
deux autres de ses disciples. 3 Simon-Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils
lui disent : « Nous allons nous aussi avec toi. » Ils sortirent et montèrent
dans la barque. Et cette nuit-là, ils ne prirent rien. 4 Or le matin déjà venu,
Jésus se trouva sur le rivage. – Cependant les disciples ne savaient pas que
c'était Jésus. – 5 Jésus donc leur dit : « Jeunes gens, auriez-vous du poisson
à manger ? » Ils lui répondirent : « Non. » 6 Lui leur dit : « Jetez le filet du
côté droit de la barque. Et vous trouverez. » Ils jetèrent donc [le filet]. Et ils
ne pouvaient plus le relever, à cause de la grande quantité des poissons. 7
Ce disciple que Jésus aimait dit donc à Pierre : « C'est le Seigneur ! »
Simon-Pierre, donc, entendant dire que c'était le Seigneur, noua son sarrau
à la ceinture – car il n'avait pas autre chose sur lui – et se jeta à la mer. 8
Les autres disciples gagnèrent [le rivage] sur la barque – car ils n'étaient
pas loin de la terre, mais à deux cents coudées environ – en tirant le filet des
poissons.

9 Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise sur
lequel il y avait du poisson, et du pain. 10 Jésus leur dit : « Apportez
quelques poissons de ceux que vous venez de prendre maintenant. » 11
Simon-Pierre monta donc [dans la barque] et releva vers la terre le filet,
plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et malgré ce grand nombre, le
filet ne fut pas rompu. 12 Jésus leur dit : « Venez, déjeunez. » Aucun des
disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? » – sachant bien que c'était le
Seigneur. – 13 Jésus s'approche, et prend le pain et le leur donne ; et le
poisson, de même.

14 Ainsi fut manifesté Jésus à ses disciples pour la troisième fois, depuis
qu'il était ressuscité des morts.

15 Lors donc qu'ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils
de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Il lui dit : « Oui, Seigneur, tu sais
bien que je t'aime ! » Il lui dit : « Pais mes Agneaux. »

16 Il lui redit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Il lui
dit : « Oui, Seigneur, tu sais bien que je t'aime ! » Il lui dit : « Sois le
Pasteur de mes brebis. »

17 Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »
Pierre fut contristé de ce que Jésus lui avait dit pour la troisième fois :

« M’aimes-tu ? » Et il lui dit : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais bien que je t’aime ! » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. [18] En vérité, en vérité, je te [le] dis : quand tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais. Mais lorsque tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te portera où tu ne voudras pas. » – [19] Il dit cela pour suggérer par quelle mort [Pierre] devait glorifier Dieu.

Et ayant dit cela, il lui dit : « Suis-moi… » [20] S’étant retourné, Pierre voit venir à la suite le disciple que Jésus aimait – celui qui pendant le Repas se pencha sur sa poitrine et dit : « Seigneur, qui est-ce qui te trahit ? » – [21] Donc, Pierre, en le voyant, dit à Jésus : « Seigneur, et celui-ci, qu’en sera-t-il ? » [22] Jésus lui dit : « Si tu voulais qu’il demeure jusqu’à ce que je revienne, que t’importe ? Toi, suis-moi. »

[23] Ce bruit se répandit donc parmi les frères : « Ce disciple ne doit pas mourir. » Mais Jésus n’a pas dit à [Pierre] que ce [disciple] ne devait pas mourir, mais : « Si je voulais qu’il demeure jusqu’à ce que je revienne, que t’importe ? » (Suite, § 322.)

Saint Jean, qu’on dit absorbé durant la vie mortelle de Jésus par l’éclat du Verbe incarné, est cependant celui qui a su donner même au Ressuscité un charme humain dans une atmosphère de gloire. Jamais les bords du lac de Galilée n’avaient connu une lumière aussi pure. Jésus a désormais sa suprême liberté d’être céleste, mais c’est le père qui retrouve ses enfants, le maître indulgent qui ne se souvient que pour pardonner, l’ami qui revit les anciennes pêches sur le lac, les entretiens familiers avec l’assurance d’un attachement mutuel inviolable. Ce Jean, dont on fait un rival de Pierre, lui a mis sur le front une auréole faite d’un rayon de la gloire du Christ ressuscité. L’évangile finit comme il avait commencé, par une pêche de Simon, qui devient, comme Jésus l’avait annoncé, le grand pêcheur d’hommes, le maître de la prédication, et, par surcroît, le pasteur suprême ici-bas des brebis dont le Christ est le pasteur éternel.

On était donc au bord du lac de Tibériade. Il y avait là Simon-Pierre, Thomas, Nathanaël et les deux fils de Zébédée[18].

Après les jours d’angoisse, après les jours de joie, il avait bien fallu reprendre les occupations ordinaires. Le Christ avait conféré à ses Apôtres des pouvoirs sur les âmes, mais il n’avait pas donné le signal attendu. Ils

savaient qu'ils le reverraient en Galilée et ne voulaient rien entreprendre auparavant.

Simon-Pierre dit aux autres : « Je vais pêcher. » Comprenant cette invitation à demi-mot, les autres, visiblement groupés autour de lui, répondirent : « Nous allons nous aussi avec toi. » Ils étaient partis durant la nuit selon la coutume. Mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin venu, ils aperçoivent quelqu'un sur le rivage qui semblait être là pour acheter du poisson au retour de la pêche. L'inconnu dit : « Jeunes gens, auriez-vous du poisson à manger ? » Il leur fallut dire un non tout sec, qui laissait percer leur déconvenue. D'un accent assuré, le nouveau venu affirma : « Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez. » Dans l'état d'énervement où étaient les pêcheurs malheureux, ce mot leur parut un bon présage. Ils jetèrent donc lentement à l'eau leur filet en faisant avancer la barque au large, et lorsqu'elle revint, ramenant le long filet, la résistance fut telle des poissons frétillant dans les mailles qu'ils ne pouvaient plus le relever. Un flot de souvenirs assaillit le cœur du disciple que Jésus aimait. C'est ainsi que le Maître leur avait manifesté aux premiers jours sa puissance, avant de les appeler à le suivre tout de bon ; lui seul faisait encore ce miracle. Il dit à Pierre. « C'est le Seigneur ! » Si Pierre avait compris moins vite, sa résolution fut prompte. Il était nu, c'est-à-dire vêtu seulement d'un justaucorps de pêche. Pour ne pas le laisser flotter dans l'eau il serre rapidement la ceinture, et, moins cette fois par impétuosité naturelle que pour témoigner au Christ son empressement, il se jette à l'eau. Les autres disciples qui n'étaient pas à cent mètres du bord n'essayèrent pas de remonter le filet, mais le tirèrent après eux. Près de la rive ils sautèrent à terre sans d'abord s'en préoccuper davantage, et virent avec étonnement un feu de braise, où commençaient à cuire du poisson et du pain. Ainsi donc leur Seigneur avait déjà préparé un repas ! Qu'allait-il faire ? Avec la simplicité d'autrefois, sans l'attitude majestueuse à laquelle on eût pu s'attendre, sans rien dire de cette gloire du ciel devenue la sienne, Jésus commanda agréablement : « Apportez quelques poissons de ceux que vous avez pris maintenant. » Ce n'était point si facile. Pierre dut remonter dans la barque pour diriger la manœuvre, et releva le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons, qu'on eût la curiosité de compter, tant la scène était peu solennelle. Et malgré ce nombre énorme, le filet ne fut pas rompu, symbole de cette grande pêche des âmes que l'Église peut contenir sans perdre son unité, car elle se dilate pour les recevoir.

Mais Jésus n'a point à cœur tout d'abord cet enseignement spirituel. Après un geste affable : « Venez, déjeunez. » Les disciples savaient bien que c'était lui, et ne songeaient donc pas à l'interroger. Et puisqu'il ne paraissait pas se soucier de leurs hommages, le respect même les obligeait à s'en tenir à l'attitude des anciens jours. Jésus voulait avant tout qu'ils comprissent bien qu'il était le même. Comme autrefois il prit du pain et le leur donna, et aussi du poisson.

Cependant, après avoir prodigué à ses amis les marques de sa sollicitude, après qu'ils eurent réparé leurs forces, « après qu'ils eurent déjeuné », comme dit la divine simplicité du texte, Jésus entend consacrer définitivement son œuvre, la fon-dation de son Église, en la personne de son chef.

Simon-Pierre l'avait renié, et cependant c'est à lui qu'il avait apparu le premier. Il ne songeait donc pas à lui faire des reproches, mais il lui plut de montrer à tous qu'un moment de faiblesse était plus qu'oublié : ce souvenir fâcheux rendrait encore plus ardent l'amour incomparable de Pierre, il serait transfiguré dans un témoignage suprême de la bienveillance du Christ.

Jésus s'exprime désormais avec solennité : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Les derniers mots indiquent clairement que le Seigneur, de son côté, donnera à Pierre plus qu'aux autres, s'il a conscience d'aimer davantage.

Mais Simon n'ose plus rien dire qui le mette au-dessus des autres, il fait modestement appel au cœur de Jésus : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Il lui dit : « Pais mes agneaux. » Ses agneaux, ce sont ceux qu'il connaît et qui le connaissent, ce troupeau dont il est le pasteur, pour lequel il a donné sa vie, étant venu pour cela, comme il l'avait dit d'avance à Jérusalem[19]. Puis une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » La même réponse : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » La même récompense : « Sois le pasteur de mes brebis. » Enfin, une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Et assurément ce n'était pas trop de trois protestations d'attachement de la part de celui qui avait renié trois fois. Mais Jésus faisait donc allusion à la faute passée ? Il s'en souvenait donc encore ? La tristesse envahit le cœur de Pierre, comme à cette heure fatale où ses yeux avaient rencontré ce regard douloureux. Il prend son appui dans sa foi, il fait appel à la science divine de son Maître : « Seigneur, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. » Cette fois c'était bien fini. Jésus reprend : « Pais mes brebis. » Et d'avance, puisqu'il connaît son

amour et qu'il l'agrée, sachant qu'il le conduira à donner sa vie pour son Maître adoré, il lui révèle de quelle mort il devait mourir, d'une mort semblable à la sienne : « Lorsque tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais. Mais lorsque tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. » Paroles voilées, indiquant un supplice redoutable à la nature, mais accepté par l'amour : on les comprenait mieux au temps où écrivait l'évangéliste saint Jean, après que saint Pierre eût été crucifié, uni à son Maître dans la mort comme dans la vie. Puis Jésus lui dit à lui seul : « Suis-moi. » Pierre savait ce que cela voulait dire : « Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive, et où je suis, mon serviteur sera lui aussi[20]. »

Pierre était donc consacré par Jésus pasteur universel. Pour établir son autorité, même sur ceux qui seront aussi pasteurs des âmes[21], point n'est besoin de retrouver les fidèles dans les agneaux, les évêques et les prêtres dans les brebis. Agneaux et brebis sont ici à peu près synonymes : les deux catégories font partie du troupeau du Christ. C'est ce troupeau tout entier qui est soumis à la houlette de Pierre. Plus explicite quant à son autorité universelle, cette investiture par le Sauveur montre moins clairement la perpétuité que les paroles déjà dites à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle[22]. » Mais l'universalité et la perpétuité, deux attributs divins, se concilient aisément. Elles sont exprimées par deux symboles : Pierre est le roc inébranlable, il est le Pasteur de tout le troupeau. Tant qu'il est roc, il demeure pasteur. Or ce pasteur ne saurait être toujours la propre personne de Pierre comme l'Église ne peut être toujours composée des mêmes personnes. Elle change sans cesse, sans cesser d'être la même, toujours gouvernée par le même pasteur, représenté lui aussi par des individualités nouvelles. La perpétuité c'est la succession dans une lignée de chefs. Aussi longtemps qu'ils seront le roc, ils seront chacun à son tour le pasteur universel de toutes les brebis.

Pierre suivit donc son Maître. Le disciple que Jésus aimait, lui-même ami très intime de Pierre, ne crut point être indiscret en se mettant à leur suite. Serait-il donc appelé à la même destinée ? Pierre le demande par affection, pensant peut-être que Jean lui-même ne sera pas fâché de le savoir, comme celui-ci avait questionné le Maître à la Cène pour satisfaire sa curiosité, à lui Pierre. Jésus entend garder ce secret : « Si je voulais qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? »

Dans un milieu tout vibrant de l'attente du retour du Christ comme celui des premiers chrétiens, on interpréta cette interrogation comme affirmative. On s'était habitué à la pensée que Jean ne mourrait pas avant le grand avènement, et on en exprimait devant lui l'assurance. Jean lui-même écrivant ou dictant l'évangile, ne voulant rien changer à la parole du Christ telle qu'il l'avait rapportée de vive voix, se contenta de noter qu'il fallait la prendre dans son sens propre, sans transformer en une certitude le doute que Jésus n'avait point voulu éclaircir.

Le récit se termine sur ce départ de Jésus, non point par une disparition soudaine et mystérieuse, mais comme s'il s'éloignait suivi de deux amis, le long des rives enchantées. Saint Jean a ce don de s'élever aux pensées les plus hautes, sans que le ton de l'entretien cesse d'être intime et cordial.

L'apparition sur une colline de Galilée (318)

Mc 16. 15 Et il leur dit :

« Allez par le monde entier prêcher l' Évangile à toute créature. 16 Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. 17 Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles ; 18 ils prendront dans les mains des serpents, et s'ils boivent quelque [poison] mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils impose-ront les mains aux malades et [ces malades] seront guéris. »

Mt 28. 16 Et les onze disciples se rendirent en Galilée, à la montagne que leur avait désignée Jésus. 17 Et en le voyant, ils se prosternèrent, eux qui avaient douté. 18 Et Jésus, s'étant approché, leur parla en ces termes : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. 19 Allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, 20 leur enseignant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la [fin du monde]. »

Saint Matthieu a plus de solennité. Lui aussi suppose les apparitions de Jérusalem, puisqu'il dit que les Apôtres avaient d'abord douté[23]. C'est après avoir été convaincus de la résurrection de leur Maître qu'ils sont venus en Galilée, en un lieu qu'il leur avait désigné, nous ne savons dans quelle circonstance. Comme il les avait groupés sur une montagne pour entendre son sermon inaugural, c'est encore sur une montagne, peut-être la même, qu'il leur donna leur mission. À sa vue les Onze se prosternèrent : il venait en dominateur. S'étant approché, il leur dit : « Toute puissance m'a été

donnée dans le ciel et sur la terre. Allez-donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la [fin du monde]. »

Désormais le programme tenait en quelques lignes. Prêcher pour faire naître partout la foi en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, et marquer les croyants du sceau du baptême. Puis les former à la vie morale telle que le Maître l'avait enseignée[24].

Tout cela n'était pas difficile à dire. Mais qui eût osé en promettre l'exécution, s'il n'avait été investi d'une puissance souveraine, dont il daignerait se servir pour assister ses disciples ? Cette promesse est assurément la prophétie la plus extra-ordinaire, et dont l'accomplissement est aussi le plus facile à constater, car chacun des fidèles a conscience que toute la force de l'Église lui vient de l'assistance surnaturelle du Christ. Elle n'a d'appui qu'en Lui.

DERNIÈRE APPARITION À JÉRUSALEM. L'ASCENSION

Saint Paul parle d'une apparition du Christ ressuscité à plus de cinq cents frères à la fois, dont quelques-uns vivaient encore de son temps[25]. Les évangélistes n'en ont point parlé, tant il est vrai qu'ils ont omis des événements de première importance. Ce fut sans doute en Galilée, car c'est là seulement qu'un nombre aussi considérable de disciples a pu se rassembler sur un mot d'ordre. Et nous saisis-sons en même temps la convenance de ces manifestations en Galilée. Où Jésus avait d'abord et le plus longtemps prêché le règne de Dieu, affirmant qu'il ne tarderait pas à venir, il a voulu le montrer réalisé en sa personne.

La dernière apparition à Jérusalem (319)

Lc 24. 44 Or il leur dit : « C'est bien là ce que je vous ai dit quand j'étais encore avec vous : il faut que soit accompli tout ce qui a été écrit à mon sujet dans la Loi de Moïse, et [dans] les Prophètes et [dans] les Psaumes. »
45 Alors, il leur ouvrit l'intelligence pour qu'ils puissent comprendre les Écritures. Et il leur dit : 46 « Ainsi était-il écrit que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, 47 et qu'on prêchât en son nom la

pénitence, en vue de la rémission des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. [48] Vous êtes les témoins des faits. [49] Et voici que je vous envoie ce qui a été promis par mon Père. Quant à vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. »

Mais la parole de Dieu devait sortir de Sion et de Jérusalem[26]. L'ancien foyer du culte de Dieu était devenu par l'institution de l'eucharistie la première Église du culte chrétien. C'est de là que devait se répandre l' Évangile. Il faut donc que Jésus ait donné aux Apôtres l'ordre d'y retourner. C'est sûrement à Jérusalem que le Christ se manifesta à Jacques[27], que saint Paul nomme le frère du Seigneur, très probablement l'apôtre fils d'Alphée, le chef incontesté de l' Église de Jérusalem. Les évangélistes n'ont pas non plus parlé de cette apparition, retenue par l'évangile selon les Hébreux[28]. Quant à la dernière apparition dont parle saint Paul, accordée à tous les Apôtres, ce ne peut être que celle qui clôt l' Évangile selon saint Luc. Si l'on n'avait pas compris encore qu'il arrive aux évangélistes de grouper les faits sans se soucier de marquer les intervalles du temps, il faudrait le constater ici, car saint Luc, auteur des Actes des Apôtres, où l'intervalle entre la Résurrection et l'Ascension est fixé à quarante jours, ce même saint Luc semble fixer ici l'Ascension au soir du dimanche de Pâque. Sans aucune solution de continuité, à la suite de la première apparition aux Apôtres, il place les dernières instructions. Ce n'est donc pas pour mettre arbitrairement en harmonie deux évangélistes, c'est pour nous conformer aux indications d'un même écrivain que nous devons séparer par une pause deux scènes dans un récit qui paraît d'une seule teneur. Après avoir mangé en présence de ses disciples au soir de sa résurrection, Jésus les quitta, et ce fut dans une autre et dernière entrevue qu'il leur rappela ses anciennes instructions. Il leur avait bien annoncé que le Christ devait souffrir avant de ressusciter : cela avait été prédit par Moïse, les Prophètes et les Psaumes. En même temps il leur donnait l'intelligence des Écritures, afin de permettre à ces pêcheurs de Galilée de les exposer, dès le début de leur prédication, avec plus de pénétration que les Docteurs. Ces mêmes Écritures en effet avaient prédit qu'on prêcherait la pénitence et la rémission des péchés au nom du Christ à toutes les nations, – en commençant par Jérusalem. Éclairés de sa lumière, il leur appartiendrait alors de résoudre les questions nées avec la prédication. On sait combien elles furent graves, surtout celle des obligations des chrétiens par rapport à

la Loi. Rien ne fut plus propre que cette circonstance à montrer que privée de la présence de Jésus, mais assistée par son Esprit Saint, l'Église avait le pouvoir de régler les points de doctrine les plus ardus.

Le moment n'était pas venu de commencer à prêcher : « Quant à vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. »

Ce sont les dernières paroles du Christ dans l' Évangile.

L'Ascension (320)

Lc 24. 50 Et il les emmena jusque vers Béthanie. Et ayant levé les mains, il les bénit. 51 Et tandis qu'il les bénissait, il s'éloigna d'eux. Et il était enlevé au ciel. 52 Et eux, s'étant prosternés devant lui, retournèrent à Jérusalem avec une grande joie.

53 Et ils étaient continuellement dans le Temple, bénissant Dieu.

Mc 16. 19 Or, le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel… Et il s'est assis à [la] droite de Dieu.

20 Et eux s'en allèrent prêcher partout, le Seigneur les assistant et confirmant la parole par les miracles qui accompagnaient [cette parole].

Puis il conduisit ses Apôtres dans la direction de Béthanie. D'après la tradition ancienne, il s'arrêta au lieu où il les avait instruits de la ruine de Jérusalem et de son avènement glorieux, au lieu où l'on bâtit aujourd'hui, sur l'emplacement de l'ancienne Éléona[29], une église en l'honneur du Sacré-Cœur, avec le concours de toutes les nations, comme un vœu pour la paix.

Là le Christ leva les mains et bénit les siens.

Puis il s'éloigna, et ils le virent enlevé au ciel. Prosternés à terre, ils comprirent que cette apparition était la dernière. Et au lieu d'être envahis par la tristesse, ils éprouvaient cette grande joie qu'il leur avait promise à la Cène[30].

Où est Jésus Christ ? Il est, dit l'évangile de saint Marc, assis à la droite de Dieu, c'est-à-dire qu'il est associé à la puissance de son Père. Il y a là un mystère pour notre intelligence, un des aspects insondables du mystère de l'Incarnation. Nous sommes invités à rejoindre notre Sauveur. La certitude

de notre espérance n'est pas amoindrie par le voile de la foi, qui sera levé un jour.

Épilogue de saint *Jean l'Évangéliste* (321)

† Jn 20. [30] Jésus donc fit en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. [31] Et ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu et afin que, en croyant, vous ayez [la] vie en son Nom. (Suite, § 317.)

Épilogue des disciples de saint Jean (322)

Jn 21. [24] C'est ce disciple qui rend témoignage sur ces choses et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est véridique.

[25] Il y a aussi beaucoup d'autres choses que Jésus a faites.

Si on les écrivait une à une, je ne sais pas si le monde lui-même pourrait contenir les livres qui en seraient écrits.

LAUS TIBI, CHRISTE

---

1. Comparaison souvent relevée par les Pères.

2. Dt 16, 8.

3. Lc 8, 3.

4. Cf. 3, 20 ; 22, 19 s.

5. D'après Matthieu qui raconte très sommairement, on eût pu croire que l'ange qui avait roulé la pierre était encore assis sur cette pierre ; Luc a mieux distingué que Marc la constatation que le tombeau était vide et l'apparition. Il y a deux hommes vêtus d'un vêtement éclatant, qui parlent tous deux, ce qui ne peut s'entendre que d'un au nom des deux.

6. Mc 16, 6 s. Luc ne parle pas de ce rendez-vous, ayant pris le parti de ne raconter que les apparitions en Judée.

7. Fillion (III, p. 515) dit de la finale de Marc : « Quel qu'en ait été l'auteur. »

8. Luc ne dit pas que les femmes aient parlé immédiatement à tous les Apôtres ; ce serait d'ailleurs contraire aux vraisemblances.

9. Is 53, 11.

10. Des tombeaux juifs creusés dans le roc près du sanctuaire de St-Étienne ont sur la banquette un encadrement en pierre pour recevoir la tête ; *Jérusalem.* [*Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*], II, p. 781.

11. Le récit de Jean est résumé dans une phrase par Mc 16, 9-11, disant expressément que Jésus apparut d'abord à Marie la Magdeleine dont il avait chassé sept démons. Nous croyons que Mt 28, 9-10, fait allusion à la même apparition quand il parle des femmes. C'est le même procédé qu'il a employé à propos des démoniaques de Gérasa et des aveugles de Jéricho. La Magdeleine faisait partie du groupe des femmes : il applique sommairement à toutes ce qui était le fait de l'une d'elles.

12. Aucun fait nouveau à signaler, depuis la troisième édition de notre commentaire de Luc, qui favoriserait la leçon « 160 stades ». Le P. Abel (*RB* (1925) p. 347 ss.) a réussi à rendre probable que le pèlerin de Bordeaux supposait 160 stades de Jérusalem à l'Emmaüs des Macchabées. Quant à Ptolémée (p. 989) les 150 stades s'appuient sur un petit carton dont l'éditeur déclare que les stations sont *parum apte dispositae* [indéterminées], et en effet il y a 18 milles de Lydda à Emmaüs, 20 d'Emmaüs à Jérusalem. Mais en fixant la distance de 160 stades par Béthoron le P. Abel a seulement expliqué comment la correction ajoutant « cent » est devenue possible sous l'empire, quand la route par Béthoron eut été tracée, probablement au temps de Trajan. Lui-même a reconnu la route directe de 144 stades, qui est la route ancienne ; même avant l'existence de la route carrossable, on n'aurait jamais décidé un piéton à aller à Emmaüs par Béthoron. Au temps de saint Luc, Emmaüs n'était pas à 160 stades de Jérusalem, mais à 144. D'ailleurs Luc qui donne le nom de πόλις [ville] aux moindres villages n'aurait pas employé κώμη [village] pour désigner Emmaüs, une des cités fortes de la Judée. Notre carte (document 45) indique l'Emmaüs des Macchabées, aujourd'hui *'Amwâs* : nous n'avons rien à présenter de certain pour l'Emmaüs évangélique.

13. Is 53.

14. 1 Co 15, 5 « Il apparut à Pierre, et ensuite aux Douze », terme consacré pour le conseil des Apôtres. Luc qui est historien a écrit "onze" à

cause de Judas, rayé des cadres, sans s'occuper de Thomas qui manquait par hasard.

15. Luc et Jo [Jean] se complètent ici mutuellement, sans aucune harmonie forcée.

16. Ce n'est pas seulement parce que Luc raconte autrement la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte, c'est parce que Jo lui-même regardait cette mission solennelle de l'Esprit comme un don du Fils remonté vers son Père et pour consoler les siens de son absence et les fortifier (14, 16-26 ; 16, 7-13).

17. Jo 14, 23-26.

18. Nous pensons que « les deux autres disciples », d'abord innomés, selon la manière discrète de Jo [Jean], ont été avec raison expliqués comme les fils de Zébédée dans une glose qui aura passé ensuite dans le texte.

19. Jo 10, 15.

20. Jo 12, 26.

21. 1 P 5, 2.

22. Mt 16, 17 ss.

23. 28, 17.

24. Il semble que l'évangile de Marc ait bloqué avec une autre apparition aux Onze la mission dont il est ici question. Il ajoute des détails sur les miracles qu'il sera donné aux disciples d'accomplir.

25. 1 Co 15, 6.

26. Is 2, 3 ; Michna 4, 1-5.

27. 1 Co 15, 7.

28. *RB* (1922) p. 323.

29. *Jérusalem.* [*Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*], 2, ch. 14.

30. Jo 16, 22.

Épilogue

L'ÉVANGILE DE JÉSUS CHRIST, HOMME-DIEU

L'Évangile, ce fut d'abord la Bonne Nouvelle prêchée par Jésus Christ de l'avènement du Règne de Dieu.

Mais ce mot, tel qu'il a été employé par saint Paul, tel qu'on l'entend aujourd'hui, c'est la prédication par les Apôtres de cette bonne nouvelle que le Fils de Dieu s'est incarné, a enseigné la voie du salut, est mort et ressuscité pour ouvrir aux hommes les portes du ciel.

Une opinion protestante libérale ne veut voir dans les quatre évangiles que la doctrine prêchée par Jésus Christ. Il suffit de les lire pour se rendre compte qu'ils ont voulu en même temps et plus encore faire connaître la personne de Jésus Christ. Les chrétiens lui rendaient un culte comme à son Père, sans cesser de le regarder comme un homme : c'est ainsi que le représente l' Évangile.

Pour résumer rapidement notre impression, nous rappellerons les traits de son humanité, ses affirmations et celles de ses disciples sur sa divinité, enfin la synthèse de saint Jean dans le dogme du Verbe incarné.

I. – JÉSUS DE NAZARETH, MARTYR DE LA VÉRITÉ RELIGIEUSE

D'autres hommes s'étaient fait un nom glorieux dans la politique, dans les lettres, dans la guerre.

La philosophie, la poésie, les arts étaient la part d'Athènes. Alexandrie avait cultivé l'érudition et les sciences naturelles, inaugurées par Aristote. Rome faisait la conquête du monde méditerranéen et savait déjà l'administrer ; elle posait les fondements d'un droit universel grâce à la philosophie grecque. Jésus est étranger à tout cela.

Était-ce pour demeurer fidèle à l'idéal des prophètes ? Assurément les prophètes s'étaient présentés à Israël comme les envoyés de Dieu, porteurs

de son message, uniquement préoccupés de ses intérêts.

Mais, le plus souvent, cette mission les obligea à prendre parti dans les guerres ou les alliances, les rivalités entre les deux royaumes, les intrigues politiques. Jésus se préoccupe uniquement de l'idée religieuse : il la prêche, et cette prédication le conduit à la mort.

Son histoire, telle que nous l'avons lue dans les quatre évangiles, n'en est pas moins très vraisemblable, si l'on sait l'extraire de documents suivant chacun sa voie, mais dans la même direction, mis d'accord entre eux par la réalité des faits plus que par un désir évident d'entente.

Nous pouvons ainsi nous faire une idée très nette de Jésus.

On nous arrête dès le début parce que cette carrière contient des miracles et que le miracle n'est pas possible. Nous dirons quelques mots de ce point. En ce moment nous notons seulement que des miracles supposés n'empêchent pas qu'on puisse écrire une vie. C'est un fait fréquent dans l'histoire que ces phénomènes que l'on a pris généralement pour des miracles. Ceux qui sont censés en avoir fait ne sont pas pour cela rayés des cadres de l'existence. Faudra-t-il se résigner à ne rien savoir de l'histoire de Rome parce que Tite Live a conté quelques prodiges ?

Nous voyons donc un jeune israélite, âgé d'un peu plus de trente ans, se présenter au baptême inauguré par Jean Baptiste et daté, par un synchronisme dont les éléments sont incontestablement sûrs, de l'automne de l'année 17 après notre ère.

Quelques-uns des disciples de Jean vinrent à Jésus, qui cependant se tint sur la réserve tant que le Baptiste exerça son ministère.

Puis, quand Jean eut été jeté en prison, il commença lui aussi à prêcher le Règne de Dieu. On ne tarde pas cependant à comprendre que ce terme, emprunté à Jean, a pris avec lui un sens plus ample. Jean faisait naître la terreur en annonçant un terrible jugement de Dieu. Jésus insistait sur la réforme du cœur, même il exhortait à un sentiment religieux plus pur que celui que professaient ou plutôt que négligeaient les Docteurs, absorbés dans des observances extérieures et trop préoccupés de discussions subtiles.

Pratiquant cependant la Loi en fidèle Israélite, Jésus se rendait ordinairement à Jérusalem aux fêtes de pèlerinage, mais, rebuté par les Pharisiens dont c'était la place forte, il se donna tout entier à son ministère en Galilée. Les foules venaient à lui, sollicitaient de sa bonté des miracles qu'elles croyaient obtenir. Après un an, cette contrée d'âmes simples mais

ardentes était soulevée par l'enthousiasme, avide de l'entendre, désireuse de recevoir de lui un mot d'ordre pour l'affranchissement du pays.

Lorsqu'il eut nourri avec quelques pains et des poissons toute une multitude, on voulut le proclamer Messie, c'est-à-dire le roi libérateur d'Israël. Il s'y refusa.

Il avait toujours pris soin dès le début d'éviter toute action révolutionnaire, et même recommandé de ne point divulguer ses miracles. Il se savait le Messie, promis par Dieu à son peuple, mais le rôle du Messie, tel que Dieu le lui avait confié, c'était d'instruire les hommes de leurs devoirs religieux, de les inviter à la pénitence, de leur prêcher l'amour de Dieu, l'abandon à sa Providence, la soumission à sa volonté, l'amour du prochain. C'était cela, le règne de Dieu. Ce règne établi par sa mort, lui ressuscité et glorifié, il en serait le roi dans les siècles des siècles. Les Juifs du temps voyaient surtout dans le Messie un chef de guerre, un roi dont les conquêtes feraient régner Israël sur toutes les nations. Même s'il n'avait pas été éclairé d'en haut, il eût bien vite compris que cette opposition de vues amènerait pour la masse de ses partisans le découragement et l'abandon. Il n'était pas leur homme ; ils n'avaient pas le courage d'être ses disciples dans la voie de l'abnégation. On le laissa.

Quelques-uns seulement lui conservèrent leur confiance. Dès lors il s'occupa d'eux davantage, les conduisit aux confins du pays d'Israël dans une solitude relative, accepta leur hommage quand leur chef, Simon-Pierre, le confessa Messie, mais il lui fit comprendre, ce que rendait inévitable l'attitude des chefs, que sa prédication le mènerait à la mort et que précisément ainsi il remplirait sa mission.

Puis, vers le mois de septembre, il quitta la Galilée, à laquelle il avait prodigué tant d'appels, et se rendit en Judée et au-delà du Jourdain. Cela dura cinq à six mois, durant lesquels il visita Jérusalem à la fête des Tentes et à la fête de la Dédicace. Ses discussions avec les Juifs mirent le comble à leur inimitié. Cette fois son heure était venue. Afin qu'il fût bien constaté qu'il se présentait comme le Messie, il se prêta à une entrée à Jérusalem très modeste, mais dont les acclamations de ses disciples exprimaient le sens messianique.

Les principaux de la nation, le grand prêtre en tête, résolurent de s'en débarrasser avant la fête de Pâque. Ils y parvinrent grâce à la trahison de Judas, l'un des douze apôtres choisis. Et Jésus, condamné à mort par le tribunal suprême des Juifs, livré aux Romains, fut crucifié par eux.

Il mourut pour avoir voulu remplir jusqu'au bout la mission que Dieu lui avait confiée. Son histoire est plausible ; il n'y a vraiment rien à alléguer contre la tradition qui en a conservé les traits. Comme il y a toujours eu des personnes qui passaient pour faire des miracles, il y en a toujours eu qui croyaient avoir une mission divine : dans Israël on les nommait *nabis*, que nous traduisons prophètes ; dans le paganisme c'étaient les devins de tout acabit. Cela soit dit pour montrer à quel point l' Évangile a tous les caractères d'un récit historique. Un récit inventé peut être parfaitement vraisemblable. L'existence du héros n'est pas garantie pour cela. Même si le héros n'a pas existé on peut se passionner pour sa doctrine, mais en réalité ce sera pour la doctrine de l'auteur. Combien d'hommes se sont faits l'écho du vicaire savoyard ! Ils entendaient ainsi prêcher le système de Jean-Jacques Rousseau. La critique moderne sait tout cela, et elle prétend aussi, avec raison, qu'on peut distinguer la fantaisie de l'histoire. Or les disciples de Jésus Christ ont vu par eux-mêmes qu'il avait existé, et c'est eux qui l'ont dit étant par ailleurs aussi incapables d'inventer sa doctrine que les faits de sa vie. C'est sur les faits qu'ils ont appuyé la confiance qu'on devait faire à la doctrine. Cette affirmation n'a pas tardé à être mise par écrit.

Jésus fut donc un homme. Il n'a pas été toujours inutile de le dire. Si lumineuse fut la trace qu'il laissa, que beaucoup d'anciens Pères de l'Église – on a même pensé au quatrième évangéliste – se virent obligés de soutenir énergiquement contre les hérétiques qu'il n'était pas seulement un être surnaturel apparu sous une apparence humaine.

Aujourd'hui, personne ne le conteste – sauf ceux qui nient son existence –, ni parmi les enfants de l'Église, ni parmi les critiques qui l'étudient en simples historiens.

Mais beaucoup lui refusant les miracles, toute mission divine, et à plus forte raison toute personnalité surnaturelle, ne peuvent le concevoir homme sans ces faiblesses humaines qui sont des imperfections positives et des péchés.

Nous, nous disons : parfaitement homme, sauf le péché, et par cette restriction nous ne renonçons pas à la réalité de cette nature humaine ; même, si Jésus avait eu les défauts qu'on lui reproche, il eût été moins homme, dans le plein sens du mot.

Que dit Renan ? dont nous nous excusons de reproduire les paroles odieuses : « Bientôt dans sa hardie révolte contre la nature… nous le verrons foulant aux pieds tout ce qui est de l'homme, le sang, l'amour, la

patrie, ne garder d'âme et de cœur que pour l'idée qui se présentait à lui comme la forme absolue du bien et du vrai[1]. »

Laissons là ce qui regarde l'amour, reproche qui n'est qu'un hommage rendu à la pureté du Sauveur. C'est assez qu'il ait témoigné à tous les hommes le plus fort des amours, celui qui donne sa vie.

Par le sang Renan entend la famille : « Sa famille ne semble pas l'avoir aimé, et par moments on le trouve dur pour elle[2]. » Simplement il a montré par son exemple que l'attachement à la famille et au clan, devoir sacré, n'était pas le devoir unique ni suprême. Il ne pouvait entrer dans son ministère sans quitter les siens, et il lui plut de déclarer qu'il préférait à tous les autres ceux qui étaient dociles à la parole de Dieu. Mais il s'était consacré durant trente ans à sa Mère et à son père adoptif. N'aimaient-ils pas leurs mères ces jeunes hommes qui s'arrachaient à leurs larmes pour aller à leur devoir, eux qui, mourants, n'avaient que ce nom sur leurs lèvres ? Ainsi Jésus, éloigné de sa Mère pour le service des âmes, la retrouva au pied de sa Croix. Et sa patrie ! Il s'associe aux usages de son peuple, à ses fêtes, à sa prière. Toutes ses courses, ses travaux, ses fatigues, il les endure pour lui. Il ne sort pas de ses frontières : c'est aux brebis perdues d'Israël qu'il en a. Si Jérusalem consentait à se préserver du châtiment ! Elle s'obstine, et ce n'est pas sur sa propre mort qu'il pleure, il pleure sur la cité sainte qui va être désolée.

Dira-t-on que l'obsession d'une idée fixe, l'idée religieuse, a paralysé chez lui la faculté de l'intelligence ?

Mais s'il a l'élan, même la véhémence des prophètes, il a la lucidité tranquille d'un sage. Ce qu'il dit de Dieu, du règne de Dieu, est souvent exprimé par ces paraboles où tous les siècles ont reconnu des chefs-d'œuvre de bon sens, dans lesquelles la pensée la plus haute est accommodée à la portée d'un peuple de pêcheurs, de cultivateurs, de pasteurs. Les savants juifs s'évertuent à trouver dans le Talmud des paraboles semblables. On ne nie pas que Jésus ait parlé le langage de son temps : personne ne l'a fait avec cette grâce, cette émotion, ce naturel presque négligé, mais cette pointe qui va jusqu'au cœur.

Il était sévère pour lui sans aucune austérité éclatante, et doux pour les autres ; personne ne pouvait lui reprocher de péché, et il était miséricordieux pour les pécheurs.

Il eut des amis parce qu'il savait les aimer, et il leur fut noblement fidèle jusqu'à prendre sur lui seul la responsabilité du crime qu'on lui imputait.

Parmi des populations où la réserve était extrême au sujet des femmes, il les a laissées s'approcher de lui, et même subvenir à ses besoins ; il leur a parlé comme aux hommes du salut qui approchait.

Il y a quelque chose de vrai dans l'idylle galiléenne de Renan : l'enchantement de ces braves gens, leur attachement d'autant plus étonnant que ce singulier Messie ne parlait le plus souvent que d'abnégation et de pénitence, ce que Renan n'a pas dit. Lui-même, critique sceptique dans son fond, n'a pas échappé au charme de cette figure qui lui était apparue dans la transparence de l'atmosphère du lac. Mais un artiste tel que lui ne se résignait pas à cette tâche, qui ferait reculer un peintre, de faire ressortir la lumière sur son personnage sans des ombres. Laissons ces misérables chicanes. Les ombres étaient à côté de cette lumière : elles ne l'ont pas comprise.

Du moins il a bien compris, lui, et c'est encore le cri unanime, que tout en Jésus est dominé par ce qu'on nommerait dans un autre l'obsession de son message, la consécration absolue de tout lui-même à la mission qu'il tenait de Dieu, le devoir pressant de faire connaître aux hommes ce que Dieu l'avait chargé de dire. Déjà de cette manière, il est la parole de Dieu agissante. Et c'est pour remplir son message qu'il a voulu mourir. Mourir de la main de son peuple, pour la vérité religieuse et morale qu'il était chargé de proclamer, il fut le premier qui l'accepta.

Quelques-uns avancent qu'un homme déjà l'avait fait, et c'est Socrate. Un très grand nom, car il fut vraiment l'initiateur de la morale raisonnée chez les Grecs, et par eux dans l'humanité.

Connaissons-nous Socrate ? La science la mieux informée a toujours hésité entre le portrait de Xénophon qui paraît à quelques-uns plus ressemblant[3], et cette figure, toujours plus rapprochée de l'idéal, qui se dégage de l'*Apologie de Socrate* et des *Dialogues de Platon*. Arrêtons-nous à la dernière, c'est-à-dire au type le plus noble d'humanité pensante et consciente qu'ait pu concevoir le génie humain. Si l'on peut nommer un penseur plus pénétrant que Platon dans l'analyse, plus ferme dans ses conclusions, nul ne l'a surpassé dans l'antiquité pour l'élan vers la beauté, et pour l'art de la rendre vivante sous la forme la plus expressive dans une exquise simplicité. En opposant cette image idéalisée du Socrate de Platon à Jésus, nous faisons certes la partie belle au sage grec, car elle est sûrement moins vraie historiquement que celle de Jésus d'après les évangiles.

Oui, ce Socrate est séduisant, dominant une jeunesse trop attentive à la séduction des belles formes, entraînée par l'ambition dans une carrière ouverte à tous, où l'on pouvait tout par la parole, et la captivant par l'autorité de sa vertu, par la seule passion qu'on lui connût, celle de la vérité et de la justice. Durant plus de trente ans, ayant renoncé non seulement à la richesse, mais à tout travail rémunéré, vivant de peu, vêtu comme un pauvre, ce sage ne s'est pas lassé d'inviter ses concitoyens à mettre au-dessus de tout l'avantage de leur âme, à se résoudre à pratiquer la justice, dût-il leur en coûter la vie. Et cette justice, il en voyait l'origine première dans la divinité, qui l'imprimait dans les âmes où elle faisait entendre sa voix.

Cette prédication qui se présentait comme une enquête amenant des discussions personnelles, n'allait pas, on le conçoit, sans des luttes ardentes, où Socrate avait ordinairement le dessus, grâce à la pénétration de son esprit, à son habitude de réfléchir sur les solutions banales dont se contentaient tant d'hommes d'esprit et de valeur, grâce surtout à une ironie mordante sous des formes courtoises, qui mettait les rieurs de son côté. L'étonnant serait qu'il n'eût pas ameuté contre lui les rancunes de l'amour-propre froissé, le mécontentement de ceux qui tenaient pour les vieilles méthodes, les soupçons des Athéniens de la rue, si attachés à leurs dieux nationaux : cette transformation de la morale pour satisfaire un dieu, disait-on, n'était-elle pas le prélude d'un culte nouveau, rendu à des divinités nouvelles ? Socrate fut accusé de ne pas reconnaître comme dieux les dieux de la cité et d'en introduire de nouveaux, aussi d'avoir corrompu la jeunesse. Qu'il ne soit pas ici question d'inconduite. On sait avec quelle précision de détails scabreux Platon a rejeté loin de son maître tout soupçon infamant. C'est seulement à cette condition qu'on peut faire à Socrate l'honneur de le nommer en même temps que Jésus Christ. La jeunesse n'était mêlée à l'accusation que pour l'aggraver par la menace d'un danger public. Anytos, Mélétos et Lycon n'auraient pas obtenu la mort d'un rêveur. L'influence qu'il avait sur les jeunes gens, Socrate ne la niait pas : c'était sa joie et sa fierté ; elle devait valoir aux yeux de la république ce que valait sa doctrine. Par calcul sans doute, les accusateurs, au lieu d'attaquer Socrate sur la morale, thème de ses victoires, lui tendaient le piège d'une accusation d'impiété. Manifestement ses vues sur la divinité n'étaient pas celles du vulgaire. S'il les révélait, il se perdrait. C'est ainsi qu'un critique éminent a très bien posé la question[4] : « Si (Socrate) avait découvert à ses juges le

fond de sa pensée, il aurait dû leur dire qu'il ne croyait pas aux passions des dieux, à leurs amours, à leurs rivalités mutuelles… n'aurait-il pas ainsi donné raison, devant l'opinion commune, à ceux qui l'accusaient d'athéisme et de mépris envers les dieux nationaux ? » Il ne l'a pas fait. Il s'est défendu d'avoir introduit des dieux nouveaux, car son démon, ou plutôt ce divin qui se manifestait en lui, ne réclamait le culte de personne, et il a protesté qu'il croyait aux démons, fils bâtards des dieux et des nymphes, et par là même aux dieux. Enfin, il n'a pas laissé soupçonner entre ses juges et lui la moindre divergence en matière religieuse.

Avait-il peur de la mort ? Non, car il a sûrement provoqué sa condamnation en déclarant qu'il continuerait malgré tout, et lorsque, mis en demeure de se prononcer sur la qualité de la peine, il a osé dire qu'étant innocent il n'avait à en choisir aucune : il avait mérité bien plutôt d'être nourri au Prytanée aux frais de l'État ! Son courage est donc au-dessus du soupçon. Ses derniers moments s'écoulèrent dans la sérénité, comme une marche vers la lumière : Platon, Platon lui-même, n'a rien écrit de plus divin.

Il est donc avéré qu'il n'a pas voulu mourir pour la vérité religieuse. Sans doute il ne s'était arrêté à rien de certain sur Dieu, pas plus que sur l'immortalité de l'âme. Il avait cependant conscience de la supériorité de son sentiment religieux, des erreurs lamentables de la mythologie, du danger qu'elles faisaient courir à la morale. Étrange attitude ! À quoi bon s'acharner à suggérer la pratique de la justice réglée d'après la divinité, si l'on ne s'applique d'abord à donner de la divinité une idée juste, du moins à élaguer des aberrations grossières ? Et cependant, au moment décisif, Socrate s'est tu. Placé par la perfidie de ses accusateurs en face du point où il serait mort avec le plus d'honneur, sa perspicacité a flairé la ruse ; il s'est dérobé. Et puisqu'il doutait de l'immortalité de l'âme[5], lorsqu'il adjurait ses amis de faire passer avant tout le soin de leur âme, il l'entendait donc toujours d'une perfection actuelle dans la pratique de la justice. D'autant que, même dans l'hypothèse de l'immortalité, il ne conçoit la vie future que comme une conversation avec des hommes illustres, où il sera permis d'interroger encore sans avoir rien à appréhender[6]. Il ne connaît pas le vrai prix de l'âme. Et en voici un indice : pourquoi ne pas le signaler ? Socrate ne s'est jamais occupé des femmes. C'était assez pour lui de supporter le méchant caractère de la sienne. Pourtant elles ont des âmes, elles aussi. Mais elles étaient censées alors ne pas contribuer au bien de la cité, si ce

n’est en lui donnant des enfants, surtout des garçons qu’elle élèverait à sa manière.

Socrate est bien le héros de la justice, surtout envisagée dans l’intérêt de la cité, donc le martyr de la justice civique. C’est pour remplir cette tâche jusqu’au bout et pour sa propre dignité qu’il a voulu mourir : exemple splendide assurément d’impératif catégorique rationnel autonome, mais impuissant à entraîner les hommes vers la vie morale, n’indiquant même pas la voie qui conduit à Dieu.

Ainsi l’idéal conçu par le plus idéaliste des Grecs se montre fort inférieur à celui qu’ont tracé les évangélistes de Jésus, venu pour prêcher la vérité, mort pour cette vérité. Et si le génie de Platon est assurément supérieur au leur, c’est donc que leur portrait n’est que l’esquisse d’une réalité qui surpasse tous les précédents et même les plus nobles conceptions.

Nous nous sommes arrêté longtemps – trop longtemps –, à cette attachante figure du Socrate de Platon, parce qu’avec lui la cause de la vérité religieuse est perdue en dehors du judaïsme. Platon, plus religieux que Socrate, s’élève, comme nous pensons, à la conception d’un Dieu créateur, Père qui a créé le monde, par bonté. Mais, satisfait de l’avoir atteint, il n’essaye pas de lui attirer des hommages : il s’associe au culte de la cité qu’il justifie par la divinité des astres. Aristote écrit une page incomparable sur le premier moteur, acte pur qui jouit d’une béatitude infinie à se contempler lui-même, puis il rend fidèlement ses devoirs à des dieux dont le culte lui paraît immoral.

Les cyniques sont peut-être les vrais dépositaires de la pensée de Socrate. Ils fondent une morale sur le bon sens, au petit bonheur, sans aucune base religieuse, une morale laïque, comme on dirait aujourd’hui. La verdeur de leur prédication, certaines aberrations de leur morale, ont laissé à leur nom une réputation fâcheuse. Ces extrémistes n’ont pas eu la même autorité que les deux grandes écoles d’Épi-cure et de Zénon. Épicure n’admettait l’existence des dieux que pour satisfaire à la tradition artistique des Grecs d’une humanité supérieure, si l’on entend par là une joie perpétuelle dans l’absence de toute action. Ses dieux ne s’occupant pas du monde ne servaient à rien durant la vie, encore moins après la mort, puisque l’âme n’était pas immortelle.

En face d’eux, partageant avec eux l’empire des esprits, les Stoïciens étaient le parti religieux, prônant la Providence des dieux. Mais ces dieux

qu'on pouvait nommer le monde divin ou Dieu, n'étaient pas distincts du monde. Leur existence était aussi certaine que celle du monde, mais ne la dépassait pas. L'immortalité était un retour de l'âme dans le grand Tout où elle se fondait.

Ce rayon sublime de spiritualisme qui avait éclairé l'Attique au IVe siècle avant notre ère était à peu près éteint au temps de Jésus Christ. La cause de la vérité religieuse comparut, moins d'un siècle avant la mort de Jésus, devant un juge beaucoup plus compétent que Pilate. Cicéron n'avait point, cela est trop clair, un esprit vraiment philosophique. Mais orateur, homme politique, informé de tous les mouvements intellectuels de la Grèce, appréciant en Romain leur valeur morale pour le bien de la cité et des citoyens, il était mieux disposé qu'un pur spéculatif à juger une question aussi complexe que celle de la vérité religieuse et morale.

Il évoque à son prétoire les sceptiques de l'Académie, les Épicuriens et les Stoïciens[7]. Puis il opine pour la religion traditionnelle et pour l'immortalité de l'âme, corrigeant le stoïcisme par l'élévation d'un pythagorisme selon Platon. Mais sa conviction personnelle transpire à peine : encore un coup, la cause de Dieu est perdue ; mais elle n'est même pas plaidée. Les dieux seuls sont en cause, et Cicéron honore ceux de Rome.

Ce n'est pas que la religion soit définitivement en baisse. Un moment elle a fléchi sous les coups du rationalisme grec. Elle se relève avec Auguste. Elle va être plus que jamais la grande passion des hommes. Ceux qui croient à l'immortalité de l'âme s'inquiètent de leur salut beaucoup plus qu'au temps des grands chefs-d'œuvre de l'art attique. Les mystères sont florissants ; aux anciens mystères nationaux se joignent maintenant des cultes ouverts à toutes les nations, et, chose plus étonnante, qui font subir aux Romains et même aux Grecs l'ascendant de l'Orient barbare. Mais s'ils accordent la prééminence à une divinité, comme faisaient déjà les cultes des cités, ils n'en rejettent aucune.

Une seule divinité n'admet pas le partage : le Dieu des Juifs. C'est en son nom seul qu'avait été élevée une protestation énergique de la conscience contre le culte de tant de dieux.

L'hellénisme politique, rencontrant le judaïsme dans un temps de large tolérance, où l'on était plus curieux d'assimiler entre elles les différentes divinités que de les mettre en conflit, se heurta violemment au culte du Dieu unique et résolut de l'extirper. C'est à quoi s'entêta Antiochus Épiphane.

Alors la vérité religieuse eut des martyrs ; l'Église catholique en fait mémoire : honneur à eux !

Qu'il soit cependant permis de rappeler que dans cette lutte ils étaient soutenus par le sentiment national. Ils combattaient pour les autels et les foyers, noble guerre que l'antiquité avait si souvent pratiquée. Leur supériorité était dans la confession du Dieu unique, mais les lois religieuses, lois des ancêtres et du peuple, étaient précisément ce patrimoine national contre lequel l'idée religieuse du dieu unique s'était brisée dans la cité antique. Dans Israël les deux forces étaient unies.

Le courage admirable des Israélites fidèles triompha des persécutions et des guerres ; le culte du Dieu unique demeura le privilège de la nation juive. Emporté par son indomptable élan, le petit peuple espéra même un instant dominer le monde sinon par la force, du moins par l'idée religieuse. Le Dieu des Juifs inspirait le respect par son unité, dont les anciens philosophes avaient compris qu'elle s'imposait à la pensée. Mais ayant vaincu par des Juifs, il était en quelque manière à eux. On ne devenait son adorateur qu'en se faisant juif, ce qui n'était pas du goût de tout le monde. Ils étaient même rares ceux qui acceptaient la circoncision.

C'est alors que retentit le témoignage de Jésus. Il semble engagé lui aussi dans le judaïsme ; mais si l'on y regarde de près, on voit que tout ce qu'il a dit du Père qui est Dieu est en faveur de tous les hommes, que la manière de le servir et de s'unir à lui est ouverte à tous, que le prix de l'âme est le même pour tous. Nous avons déjà dit que les Juifs ne s'y sont pas mépris. Son affirmation est pure de tout alliage, il n'a en vue que Dieu seul, et il ne s'appuie que sur Dieu seul, puisqu'il est réprouvé et condamné par sa nation. Et ce premier témoin est suivi d'un nombre incalculable d'autres martyrs, qui attestent la vérité de ce qu'il a enseigné. On conviendra qu'il y a là un fait d'une suprême gravité, qui partage en deux temps l'histoire religieuse de l'humanité : avant Jésus Christ, après Jésus Christ.

II. – LE FILS DE DIEU, DIEU COMME SON PÈRE

Quelle est donc cette vérité religieuse pour laquelle Jésus est mort, en contradiction avec son peuple ?

Ce n'est point évidemment pour avoir affirmé l'unité de Dieu, en repoussant la multiplicité des dieux et le culte plus ou moins idolâtrique

qu'on leur rendait. Aucune divergence ne pouvait se produire sur ce point entre les vrais fils d'Israël.

Mais nous avons constaté, avec certains savants israélites eux-mêmes, que Jésus s'était trouvé en désaccord avec les chefs religieux de la nation en posant les principes qui devaient dégager le culte de Dieu du nationalisme juif.

En dehors d'Israël, c'est son principal titre de gloire. Si Dieu est le Père de tous les hommes, pourquoi ne les appellerait-il pas tous au même salut et par la même voie ? On pourra différer sur la manière d'entendre cette voie ; plusieurs se montreront très larges quant aux obligations positives. Mais on peut dire que cette vérité est unanimement acceptée, telle qu'elle a été formulée par saint Paul : il n'y a pas pour Dieu de différence entre les gentils et les Juifs. Ce qui étonnerait bien plutôt l'homme moderne, c'est que Dieu ait témoigné tant de faveur à un peuple qu'il nommait son peuple. On ne le comprend que comme une mesure provisoire, destinée à cultiver la vérité dans un terrain choisi, où le germe aurait plus de chances de se développer. Mais il fallait cependant que cette pédagogie eût un terme : ce fut la mission de Jésus Christ de prêcher, quoique dans Israël seulement, une vérité qui, par son Église, devait être prêchée à tous les hommes.

Pour mesurer plus exactement, comme un historien a le devoir de le faire, le caractère propre de cette idée et sa puissance de pénétration, on se rappellera que, depuis la conquête d'Alexandre, et grâce à cet étonnant génie, la distinction s'était atténuée entre les Grecs et les Barbares ; puis, sous l'influence du stoïcisme, les penseurs en étaient venus à regarder tous les hommes comme les citoyens d'une même cité, le monde. Mais ce qu'il faut noter aussi expressément, c'est que cette égalité des hommes entre eux n'avait aucune portée religieuse. Les hommes n'étaient pas des frères comme étant enfants d'un même Dieu, puisque ce Dieu ou n'existait pas, ou se confondait avec le monde, ou ne s'en occupait pas. Ce fut l'œuvre de Jésus de fonder cette unité du genre humain, non plus seulement sur la création, comme les Juifs qui n'en tiraient aucune conclusion pratique de fraternité, mais encore sur la foi au même Père. S'il s'était arrêté à cette formule, on pourrait encore attribuer à un coup de génie cette fusion de deux concepts également certains pour nous, dont le lien était alors ignoré : l'unité du Dieu créateur, et le devoir pour toutes ses créatures de lui rendre un même culte[8].

C'est de la sorte que nombre d'âmes religieuses envisagent le rôle et la personne de Jésus Christ. Son Évangile a introduit dans le monde la notion du Dieu Père de tous, désireux du salut de tous, qui doivent donc l'aimer et s'aimer entre eux comme des frères. C'est pour eux tout l'évangile, la bonne nouvelle annoncée par le plus merveilleux des génies religieux, par un génie unique dans cet ordre, par un sage, par un prophète, par un homme assisté ou inspiré de Dieu, qu'il convient de prendre pour guide, dont on écoutera et suivra les leçons inscrites dans l' Évangile. Mais l'évangile qu'il a annoncé ne contient rien sur sa personne. Il n'a qu'un seul objet, Dieu le Père, et il n'y a pas lieu, ajoute-t-on, de dédoubler cet objet pour faire une part à Jésus. Ce serait même le diminuer, car il serait moins religieux dans la mesure où il se serait fait une place à côté de son Père. On lui pardonnerait tout au plus d'avoir pris le titre de Messie pour faire agréer son office, d'ailleurs tout différent ; il n'est ni Fils de Dieu, ni Dieu, ce qui serait d'ailleurs impensable. – Tel est le langage du protestantisme libéral et de ceux qui sont, sans s'en douter, en communion avec lui.

Ce que la raison proclame très haut, c'est qu'un homme qui se ferait une place à côté de Dieu serait un blasphémateur, et que l'objet de l'évangile ne doit pas être partagé : il n'a qu'un seul objet qui est Dieu. Seulement Jésus est le Fils de Dieu et Dieu comme son Père, et il l'a dit parce que c'était pour nous la voie du salut.

C'est manifestement l'objet de l'Évangile, la résultante des quatre évangiles, si on les prend tels qu'ils sont, et par là nous n'entendons pas seulement qu'on doit se fier à leur témoignage, mais qu'il en faut comprendre le mode et la portée.

L'Évangile contient un enseignement, mais non point un enseignement par formules philosophiques, faisant abstraction du temps et du lieu. Déjà en dégageant cette idée du Dieu Père de tous les hommes nous avons procédé par la voie de l'analyse raisonnée. L'Évangile est la reproduction d'un fait, les actes et les paroles de Jésus, fait naturellement complexe, fait vital qui est imprégné des usages, des manières de penser et de sentir qui étaient ceux des Juifs au temps de Tibère.

Jésus n'a écrit aucun traité sur Dieu, il n'a même fait aucune leçon sur ce sujet ; il a parlé du Règne de Dieu prochain, commencé. Il a donné à entendre qu'il était le Messie sans définir ce que signifiait ce terme, que chacun croyait comprendre ; il a indiqué quel serait son rôle à lui Messie.

Encore a-t-il parlé souvent en paraboles, et du Règne de Dieu et de lui-même, non sans reconnaître que ce mode d'instruire n'était pas le plus clair de tous, sur un sujet aussi relevé.

Si ce procédé des évangélistes n'est pas dialectique, s'ils n'ont pas transformé cette vie enseignante en formules d'école, qui seraient plus claires, il nous est donné de constater qu'ils lui ont conservé sa physionomie primitive et ne l'ont pas transformée selon les intérêts de leur propagande. Quand saint Jean en est venu à quelque chose de semblable par sa doctrine du Verbe, il ne l'a pas mise sur les lèvres de Jésus. La manière de la catéchèse, moins systématique, et, nous venons de l'avouer, moins claire, a pour elle l'évidence immédiate du contact, et la solidité de vérités entendues, reproduites avec leurs circonstances individuelles, sauf la variété d'expressions et les nuances de détail inévitables lorsqu'il n'y a pas entente concertée entre plusieurs écrivains.

Tel qu'il est, ce témoignage est en somme clair, très clair ; il nous conduit, par la voie de la filiation divine de Jésus, à son égalité avec le Père. Il faudra donc avouer à tout le moins que les évangélistes en étaient persuadés, aussi bien que saint Paul et les Apôtres qui se sont trouvés d'accord avec lui, aussi bien que les chrétiens convertis par eux, enseignés par eux. C'est cela qu'ils ont appelé l'Évangile de Jésus Christ.

Pourquoi ne pas les croire sur les faits et prétentions de Jésus ? N'a-t-on pas écrit récemment l'histoire véridique du *Bâby* persan qui se donnait comme une incarnation de Dieu, qui a eu des partisans dont plusieurs sont morts pour soutenir son affirmation, devenue la règle de leur croyance[9] ?

Beaucoup hésitent, non point par des scrupules d'historiens, que rien ne justifierait, mais à cause des conséquences. Le Bâby, on l'abandonne à son rêve. Mais on ne veut pas abandonner Jésus. C'est justement parce qu'il est trop grand, qu'il connaît trop bien Dieu, qu'il a enseigné une morale vraiment divine, qu'il n'a pas hésité à mourir pour la vérité religieuse qu'on ne veut pas lui prêter une pareille affirmation. Car si elle émanait de lui, il faudrait l'en croire, et l'on ne veut y voir que l'affirmation de l'impossible, de l'inconcevable. Il ne peut pas avoir dit cela. Les évangélistes n'ont pas voulu mentir, mais ils ont transposé la doctrine du Maître selon leur propre croyance. Leur foi ne peut être celle de Jésus. – Pourtant il est aisé de voir qu'elle est engagée dans des faits et des paroles qui ne sont pas les leurs. Il faut donc que tout l'évangile ait été truqué, sans que personne le veuille, pour servir une foi dont on ne peut expliquer l'origine.

Gênés dans cette situation fausse de la critique, quelques-uns, épris de solutions franches, ont été réduits à conclure que l'homme Jésus n'avait pas existé. Parmi eux il en est certainement qui n'en sont pas venus à cette extrémité pour amuser la galerie par un paradoxe.

L'évidence de la foi des disciples à la divinité de Jésus, foi à laquelle ils ne veulent pas s'associer non plus, mais qu'il faudrait expliquer, ce à quoi ils se reconnaissent impuissants, les a conduits à imaginer que les adorateurs d'un Dieu Jésus, jusqu'à présent inconnu, lui avaient créé une histoire et l'avaient habillé en homme, ce qui n'empêchait pas de continuer à l'adorer comme Dieu.

Il n'y a en effet que trois partis à prendre : ou les disciples ont fait à un dieu une histoire humaine ; ou ils ont fait d'un homme un Dieu ; ou c'est Jésus lui-même qui les a convaincus de sa divinité, et alors il faut faire comme eux ou lui rompre en visière.

Un homme tel que lui ne se laisse pas écarter comme un rêveur ou un halluciné ; personne aujourd'hui ne profère l'accusation odieuse et encore plus puérile de mensonge et de charlatanisme. Il faudrait dire – pardonnez-nous, Seigneur – que Jésus était vraiment atteint de folie. Cela a été écrit, mais vraiment cela ne compte pas. Car la folie est stérile. On en a compassion et on passe.

D'autre part un dieu Jésus antérieur à Jésus de Nazareth n'est pas même une conjecture intéressante. Aucun raisonnement d'ailleurs ne saurait atteindre ceux qui nient l'évidence historique. La seule réponse à faire est de hausser les épaules. Ces diversions ne font pas perdre de vue l'attaque la plus ancienne et toujours la plus redoutable qui fait de Jésus un homme divinisé par la foi.

Quelle résistance opposer à ces bataillons de critiques, qu'on croit voir toujours prêts à réparer leurs brèches et à monter à l'assaut[10] ?

Nous ne pouvons retracer les phases de cette lutte.

Indiquons seulement en quelques mots sur quoi a été fondée la croyance des Apôtres.

Les miracles de Jésus n'auraient pas suffi. Les prophètes avaient fait des miracles et même ressuscité des morts. Ils n'étaient que les serviteurs de Dieu, aucun d'eux n'était le Fils de Dieu.

Les prophéties n'étaient pas tout à fait claires sur ce point que le Messie serait Dieu, et de fait les Juifs ne les comprenaient pas ainsi, du moins les

docteurs les plus autorisés. De plus il fallait désigner celui à qui elles devaient être appliquées.

En croire Jésus simplement sur parole ? Sa sainteté lui assurait en effet tout crédit. Mais les premiers disciples ne pensaient pas autrement que les Maîtres en Israël sur la distance incommensurable entre Dieu et l'homme, sur la déraison inconcevable de l'homme qui oserait s'égaler à Dieu. La Galilée avait accueilli, de gré ou de force, des éléments étrangers au judaïsme, mais depuis que les Macchabées l'avaient reconquise à leur foi ardente, elle ne le cédait guère à la Judée en susceptibilité religieuse.

Quelle évidence a été assez décisive pour imposer à ces esprits tout d'une pièce une conviction si opposée à cette foi qui avait tenu bon contre les sortilèges enchanteurs de la Grèce, qui avait supporté sans défaillance de sanglantes persécutions, qui s'imposait au respect de Rome si méprisante pour les barbares vaincus ?

Ce sont les affirmations du Christ, ne laissant pas place au doute, les obligeant comme nous à se séparer de lui, s'ils ne voulaient pas croire aux mots de la vie éternelle, préparées et confirmées par les miracles qui leur donnaient l'autorité de Dieu lui-même, enfin, reconnues conformes aux Écritures. Ce triple fil ne saurait être rompu. Mais si un seul de ces motifs avait manqué, il serait impossible d'expliquer la foi des apôtres, ni l'origine du christianisme.

L'affirmation de Jésus est le plus net des trois.

Pour dire que l' Évangile ne contient rien sur sa Personne, il faut ne l'avoir pas lu, ou n'en pas laisser subsister le moindre résidu. Si Jésus a existé, a prêché, a été condamné, c'est comme Messie, et il a avoué être le Messie. Certes la prédication du Règne de Dieu était son thème principal, mais ce n'était point un thème abstrait, c'était un thème traditionnel. Celui qu'avaient annoncé les prophètes devait avoir sa place au pays d'Israël, mais dans un avenir incertain ; celui de Jésus était un événement prochain, dans des conditions que chacun croyait pouvoir déterminer, et dont la pièce maîtresse était le Messie.

L'erreur de l'école dite eschatologique qui ne voit en Jésus que le prédicateur du règne de Dieu imminent n'est pas d'avoir, insisté sur cet accent d'imminence, mais d'avoir imaginé un avènement brusque bouleversant totalement le cours des choses, inaugurant un royaume transfiguré à la place du vieux monde condamné à disparaître. Jésus avait en vue une réforme morale graduelle, comme le prouvent les paraboles,

mais il en posait les bases ; elle ne serait possible que par lui, car il se savait le chef désigné par Dieu de l'ordre nouveau. Il ne se prêtait à aucun degré au rêve du Messie politique, l'évangile le montre assez ! Le Messie qu'il était devait sauver le monde du péché par sa mort. Cependant il ne l'a jamais enseigné à ses disciples sans y joindre l'assurance de sa résurrection, qui serait l'inauguration de son règne. Notons bien que cette qualité de Messie n'était pas la source de ses propriétés personnelles. C'était plutôt un rôle accepté par une personnalité supérieure. Jésus n'était pas seulement descendant de David, il avait une origine plus haute qui lui donnait le droit d'être assis à la droite de Dieu[11] ; il était par rapport aux prophètes ce qu'est le Fils unique d'un Maître par rapport à ses serviteurs[12]. Nous nous contentons ici de ces deux textes expressifs de saint Marc, qu'on prétend étranger à cette notion. Dire : « Je suis Iahvé », c'eût été maintenir le privilège d'Israël. Dire : « Je suis Dieu », c'eût été se mettre à la place de son Père.

Jésus a procédé autrement. Il s'est dit le Fils de Dieu au sens propre, revendiquant ainsi pour lui la même nature que le Père, à lui transmise par voie de filiation. Ainsi l'honneur du Père demeurait entier, et c'est à cette gloire qui était aussi la sienne, que le Fils se consacrait.

Voilà ce qui s'est imposé aux disciples, affirmation de Jésus tellement étrange pour eux qu'elle n'a conquis leurs esprits que très lentement, et qu'ils ne l'auraient pas entièrement acceptée sans les miracles et sans la résurrection qui mettait le sceau de Dieu sur toute l'œuvre de celui qui osait se dire son propre Fils.

D'ailleurs les adversaires de Jésus ne témoignent pas moins clairement de son affirmation. C'est pour cette audace blasphématoire qu'ils l'ont fait condamner. Très avares du sang d'Israël, ils n'auraient pas livré aux Romains un Messie chimérique. Pilate lui-même n'a pas voulu d'abord crucifier un pauvre homme pour cette inculpation que son innocuité rendait ridicule. Et si les grands prêtres l'ont sacrifié par politique, si les Pharisiens ont voulu sa mort par rancune, par une haine clairvoyante de sa pensée universaliste, tous avaient besoin d'un prétexte. Ce n'était pas un crime de se dire Messie, c'était un blasphème de s'égaler à Dieu. C'est l'aveu qu'on lui a arraché en prenant à témoin le Dieu béni. Sans cet aveu les chefs d'Israël auraient été tout à fait inconséquents. Lui qui a donné sa vie pour la vérité religieuse est mort pour cette vérité là.

Les Juifs ont cru la cause entendue et ont estimé l'affaire réglée à leur commune satisfaction.

Les Apôtres, atterrés par la perspective du procès, par son issue, ont cependant relevé la tête. Ce ne peut être que du fait de la résurrection, le dernier et le plus expressif des miracles, la preuve la plus efficace de l'affirmation de Jésus. Et en effet l'évangile est rempli de miracles, accomplis par lui par bonté, mais aussi pour faire naître la foi et pour confirmer sa parole.

Ces nombreux miracles ne sont pas, avouons-le, ce qui le recommande aux hommes de notre temps : c'est cependant à eux de se demander si leur préjugé est légitime. Si des miracles peuvent être constatés, on avouera sans peine que jamais ils ne furent plus opportuns que pour établir cette vérité inouïe de Dieu devenu homme en la personne de son Fils. Aussi est-ce sur la question de principe que l'incrédulité oppose une exception juridique absolue : elle ne veut même pas discuter la crédibilité des témoignages. Loin que les miracles prouvent la vérité de faits énoncés dans un livre, tout livre qui contient des miracles n'a aucun crédit, son auteur étant convaincu d'une crédulité puérile, et incapable de distinguer le vrai du faux. C'est en particulier la thèse de Renan. L'évangile est condamné d'avance et sans appel.

Qu'est-ce donc qu'un miracle ? Je n'essaierai pas d'en proposer une définition philosophique. Un simple historien n'en a pas besoin. Les évangélistes enten-daient par là des faits qui se produisaient sans aucune cause naturelle appréciable, par la seule volonté de Jésus, mettant en acte directement la puissance de Dieu.

On objecte d'abord que cette intervention divine serait une contradiction au sein même de Dieu : auteur de la nature dont il a fixé les règles invariables, il ne lui convient pas d'y introduire le désordre, de se substituer arbitrairement aux causes secondes qu'il meut selon leur essence et leurs propriétés.

Peut-être aujourd'hui est-on moins convaincu de cette régularité inflexible de la grande horloge de l'univers. Peu importe. Il n'y a toujours du monde que deux explications. Les uns ne veulent considérer que le monde matériel et son développement. Nous n'avons qu'à leur abandonner ce domaine, et à les y laisser. Pascal leur dirait : « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'il s'en soûle et qu'il y meure[13]. » Mais d'autres, grâce à Dieu

plus nombreux, l'humanité presque tout entière, s'élèvent à la notion d'un monde moral. Dès lors le monde matériel n'est que la base nécessaire à l'activité des esprits unis à un corps, et il est essentiellement subordonné au monde moral. Cette subordination est régulière, cela va sans dire, et ne trouble pas l'ordre du monde matériel résultant du jeu des éléments qui le composent. Mais on ne voit vraiment pas pourquoi Dieu n'interviendrait pas quelquefois en faveur de l'esprit, si exposé à se laisser submerger dans cette matière, pour attirer les regards plus haut. Les interventions doivent être rares, sans quoi elles manqueraient leur but, mais elles ne sont point un désordre, car l'ordre est ainsi plutôt rétabli, celui de la supériorité des buts moraux et religieux sur les résultats de la matière.

On objecte donc en second lieu que le miracle ne peut être constaté, parce qu'on ne sait pas jusqu'où peut s'étendre l'activité des causes naturelles. Si bien qu'il fut un temps où l'on regardait comme des miracles des phénomènes parfaitement naturels, comme la foudre.

Ce n'est pas encore assez dire. Si le système de l'animisme est fondé, ce ne sont pas seulement quelques phénomènes, ce sont tous les phénomènes de la nature que des peuples peu cultivés ont attribués à la divinité. Mais nous ne pensons pas autrement, puisque sans l'action de Dieu rien ne se produirait dans le monde, et le monde cesserait même d'exister. L'erreur des animistes était donc bien plutôt de fractionner l'action divine en des actes de volontés particulières, ou en des forces dont ils faisaient des dieux, se targuant encore de sonder leurs intentions, imaginant par exemple que tel dieu lançait la foudre en éclairs comme un homme fait vibrer une zagaie afin d'abattre ses adversaires. Alors il y avait trop de miracles, tant de miracles qu'il n'y en avait plus, puisqu'on n'avait même pas la notion de causes ordinaires naturelles, distinctes de l'intervention surnaturelle de Dieu. C'est dans le sein du monothéisme seul que peut naître la notion du miracle, et c'était bien le cas des évangélistes.

On nous suit jusque-là, et l'on ajoute que même alors des hommes relativement éclairés méconnaissaient certaines causes naturelles qu'ils attribuaient aux démons.

Le fait est certain, mais ordinairement les évangélistes précisent chaque cas particulier des miracles et les doctes peuvent constater aisément qu'aujourd'hui encore la science ne peut les expliquer par des actions naturelles. Le pourra-telle un jour ? Rien ne permet de s'y attendre. Jésus faisait des miracles quand il le voulait : sa volonté ne mettait pas en jeu des

forces occultes, elle suppléait aux ressorts ordinaires. La raison ne peut concevoir qu'il en puisse être ainsi, sans une volition spéciale de Dieu, dans l'intérêt, répétons-le, du salut moral et religieux des hommes.

Pour ce qui regarde Dieu comme un Père, cela n'est pas si difficile à accepter, et on doit se rendre si les faits sont attestés par des témoins dignes de foi.

Nous n'ignorons pas que, dans sa curiosité toujours en éveil, dans son aspiration aussi vers le divin qu'elle souhaite passionnément d'atteindre, l'humanité a multiplié les miracles à plaisir. Chaque héros a sa légende.

Mais on doit oser dire que Jésus n'a pas eu le prestige d'un héros, si ce n'est dans l'ordre de la sainteté et dans sa patience héroïque. Ce n'est point là ce qui frappe les imaginations. Jésus vivait dans une situation très modeste, que Littré a maladroitement comparée à la gloire du grand empereur Charlemagne[14]. Sans ses miracles il n'était rien qu'un rabbi comme tant d'autres, sa sainteté même étant niée par d'autres rabbis. Il n'avait eu aucun des dehors du Messie attendu, il avait été rejeté par toutes les autorités de la nation, sacerdoce, corps doctoral, aristocratie, enfin pendu. Ses disciples ont cru en lui, à cause de ses miracles, à cause de sa résurrection, et c'est d'eux qu'émanent les souvenirs conservés par les évangélistes.

À son tour, Renan a cru habile de comparer ceux-ci à trois ou quatre vieux soldats de l'Empire qui se seraient mis chacun de son côté à écrire la vie de Napoléon avec ses souvenirs[15]. – Supposons que par un hasard extraordinaire l'Empereur ait une fois adressé la parole à chacun d'eux. Quelle valeur auraient leurs souvenirs pour faire une auréole à leur héros ? Auraient-ils réussi à en tracer une image vivante ? Est-ce là que Frédéric Masson serait allé chercher des documents vécus ? Tandis que les Apôtres ! C'était bien le moment pour Renan de recourir à ce cinquième évangile que fut pour lui le contact de l'Orient. Ou plutôt il suffisait de relire les quatre évangiles. Qu'on veuille bien nous permettre de le redire[16] : Aucune intimité dans nos pays au climat rigoureux, avec la vie moderne où chacun vit chez soi – sans même connaître ceux qui entrent et sortent par le même palier –, ne peut donner une idée de la vie commune menée par Jésus avec ses disciples, marchant le jour, dormant aux étoiles, mangeant, sur la même barque ou dans les champs, le pain préparé au foyer improvisé qui les groupait pour un jour. La conversation était ininterrompue, si ce n'est quand le Maître s'écartait pour prier… Souvent aussi elle était coupée par

l'importunité de ceux qui demandaient des miracles, dont les disciples étaient las.

Le témoignage de pareils témoins ne saurait être écarté. Aussi Strauss avait-il pris le parti de le rejeter en bloc : « Cet argument serait en effet décisif, s'il était prouvé que l'histoire biblique a été écrite par des témoins oculaires, ou du moins par des hommes voisins des événements[17]. » Cette précaution n'a pas été oubliée, et tout l'effort de la critique a consisté depuis à reculer la date des évangiles. Et la principale preuve qu'ils écrivaient loin des événements, ce sont précisément les miracles. Nous ne relevons pas le cercle vicieux, mais seulement combien cette raison est inefficace. Le saint curé d'Ars n'était pas mort que déjà on écrivait ses miracles : s'il n'avait eu de son vivant la réputation d'en faire, les foules seraientelles venues les implorer dans un coin perdu des Dombes ?

Encore est-il que sauf le fait péremptoire de la résurrection, les miracles n'ont pas eu dans la prédication des Apôtres, ni des premiers apologistes, l'importance que nous serions tentés de leur attribuer. Ils se sont attachés bien davantage aux prophéties. Ce ne fut pas sans un déchirement intime que les Apôtres se sont résolus à rompre avec la Loi de leurs pères en n'exigeant pas la circoncision des nouveaux convertis. Paul y poussa avec toute l'ardeur de sa dialectique. Cependant lui-même ne songea pas un instant à rompre la chaîne des révélations divines. La Loi avait fait son temps parce qu'elle conduisait au Christ qui était venu, mais elle demeurait, et les Prophètes avec elle, comme une révélation des desseins de Dieu. C'est à cette ancienne Écriture qu'on demandait la preuve que Jésus était le Christ, c'est par ses allusions au Christ qu'elle subsistait, portée par lui désormais, puisqu'elle lui rendait hommage. Si Jésus avait pris place à côté de Dieu, ce n'était que conformément aux Écritures, comme il avait souffert, comme il était ressuscité conformément aux Écritures.

Ici ce sont les Juifs dont l'opposition est irréductible. Ils n'ont jamais compris la Bible de cette façon.

Et cependant, sans parler ici des prophéties détaillées sur le Messie – ce n'est pas le lieu –, nous devons rappeler que le Dieu d'Israël avait toujours revendiqué comme son office de ramener à lui les tribus égarées. Il l'avait fait par les prophètes, mais ces prophètes avaient annoncé la grande manifestation, celle de Dieu, venant en personne inaugurer son règne, et c'est vers cette venue que se tendaient leurs désirs passionnés : « Ah ! si vous déchiriez les cieux, si vous descendiez[18] ! » Les textes sont très

nombreux et très clairs. Il est vrai que cette descente de Dieu apparaissait à leurs yeux plus glorieuse que celle du Sinaï, entourée de secousses dans la nature, de transports de joie des collines bondissantes, de triomphes pour Israël, qu'il faut nécessairement entendre dans un sens figuré. Mais, à vrai dire, ces images si grandioses qu'elles soient, n'étaient qu'une faible expression de l'honneur indicible promis à la nature humaine. La manière spirituelle, mais d'autant plus réelle, de cette venue avait été indiquée par Isaïe. Il avait annoncé la naissance d'un enfant du nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, nommé aussi « Dieu-héros[19] », prédisant expressément qu'un reste de Jacob reviendrait vers le « Dieu-héros[20] ». Or la conversion d'Israël n'eut jamais que Dieu pour fin. C'est donc Dieu qui se mêlait à cette litanie où les propriétés de l'homme alternent avec les attributs de Dieu : « On lui donnera pour nom : Merveilleux-Conseiller, Dieu-Héros, Père à jamais, Prince de la Paix[21]. »

Les Juifs d'Alexandrie avaient reculé devant cette divinité du Messie ; ils avaient traduit : « Ange du grand conseil. » Les Apôtres comprenaient maintenant qu'il fallait prendre ces termes à la lettre. Plus d'un exégète indépendant est aujourd'hui de cet avis. Et si Daniel, annonçant les révolutions des empires, et désignant chacun d'eux par le symbole d'une bête redoutable qui figurait avant tout le souverain, avait marqué le règne de Dieu par un être surnaturel semblable à un fils d'homme, c'était donc Jésus qu'il avait eu en vue, comme il l'affirma devant ses juges. Or cet être céleste s'avançait jusqu'au vieillard, symbole du Père, et recevait de lui une domination éternelle. Il n'était pas proclamé Dieu, mais venu du ciel sur les nuées, il y retournait pour s'approcher de Dieu, et c'est pour lui qu'un trône était préparé.

Les prophéties semblaient divergentes. Les unes parlaient d'un homme, les autres nommaient Dieu ; les unes énuméraient les douleurs du Serviteur de Dieu, expiant pour le péché ; les autres promettaient au Messie la domination universelle. Toutes ces lignes qui semblaient des parallèles courant vers l'infini convergeaient vers la personne de Jésus. Il était le Dieu qu'on attendait, seul assez puissant pour sauver son peuple, et aussi l'homme que devait être le fils de David, exposé à la souffrance et à la mort, en un mot l'Homme-Dieu qu'il disait être, et en qui les Écritures étaient accomplies.

Notre époque, éprise de sciences positives, n'aime point qu'on la renvoie aux miracles et aux prophéties. Elle accorde plus volontiers sa foi à

un savant qu'à un thaumaturge. Jésus n'a rien fait pour la science. Si seulement il avait prophétisé une de ces découvertes dont notre temps s'enorgueillit, s'il avait annoncé qu'un jour les hommes franchiraient dans les airs des distances inconnues, avec une rapidité dont on n'avait nulle idée… alors on ne refuserait plus de croire en lui !

Il ne l'a pas fait, il n'a pas « donné d'invention », comme disait déjà Pascal – dont peut-être le génie scientifique s'en étonna d'abord –, parce qu'il est demeuré dans son ordre de sainteté. Et c'était mieux ainsi. A-t-on réfléchi que, faire la prophétie dont on nous parle, c'était barrer la route aux bonnes volontés, obliger les mieux disposés pour lui à le traiter de charlatan jusqu'au début du XXe siècle ?

Il n'aurait converti personne, serait demeuré ignoré, et si nos contemporains découvraient cette prophétie dans quelque grimoire, à quoi voudraient-elles conclure, sinon à un pressentiment de génie ? Encore cette prophétie, adaptée à notre temps, n'épuiserait-elle pas les chances des progrès réservés à l'avenir. Une révélation de l'ordre scientifique ne serait bonne pour tous les temps, que si elle renfermait la vérité absolue. Elle n'est qu'en Dieu. Jésus Christ n'a rien révélé de ces connaissances scientifiques que l'homme peut acquérir par l'emploi de sa raison. Il a confirmé ce que cette raison peut atteindre de Dieu et de l'âme, il nous a éclairés de plus sur ce domaine inaccessible à la raison qui est la vie divine, il a découvert ce secret de l'amour que Dieu a pour les hommes, si fort, que lui-même veut être aimé.

Cet insondable divin, objet de la perpétuelle inquiétude des hommes, était désormais suffisamment connu pour servir de guide à l'action morale ; ainsi l'élite de l'humanité cultivée était en état de réformer sa condition familiale et sociale, d'asseoir la philosophie sur des bases solides, et, le moment venu, de reprendre le travail de la pensée grecque pour conduire les sciences au point admirable où elles sont parvenues, en attendant les progrès de l'avenir.

Veuille seulement notre génération ne pas se laisser captiver par ces conquêtes prestigieuses, déjà acquises ou promises à ses efforts, au point de ne plus attacher ses regards sur la vérité éternelle, sur l' Évangile de Jésus Christ ! Le point essen-tiel de ce message, c'est que Jésus Christ est homme et Dieu. Le quatrième évangéliste n'a point inauguré cette doctrine, il l'a seulement inculquée plus fortement ; il lui a donné une nouvelle expression.

III. – LE VERBE DE SAINT JEAN ET L'ÉVANGILE VIVANT

Dans un milieu juif, et aujourd'hui encore parmi ceux qui font profession de croire à un Dieu unique, infiniment parfait, pur esprit, une filiation divine ne suggère à l'esprit aucune idée fâcheuse. Mais bientôt le christianisme se trouva en contact non plus seulement avec les Juifs, ni même avec les prosélytes déjà imbus de cette foi, mais avec de purs païens, habitués à un monde peuplé de fils des dieux, sur la terre et dans l'Olympe. Il parut alors opportun d'indiquer ce que pouvait signifier la notion de Fils de Dieu dans une nature purement spirituelle[22]. Saint Jean apprit d'en haut que le terme le plus convenable était celui de Verbe, pour désigner une individualité, disons une personne pour employer le langage arrêté depuis par l'Église, distincte de ce Dieu principe de tout qu'on nommait le Père, et cependant possédant aussi bien que lui la nature divine.

Il fallait s'élever à l'ordre de l'intelligence, puisque Dieu est un pur esprit. Dès lors on pouvait songer à sa Sagesse, et déjà l'Écriture avait insinué qu'il y a en Dieu une Sagesse qui se distingue en quelque sorte de lui, comme sa collaboratrice dans l'œuvre de la création, se présentant à son regard satisfait comme le modèle et l'artisan des choses[23]. Et saint Paul, entrant dans cette voie, avait désigné le Christ comme la puissance, comme la Sagesse[24], comme l'image de Dieu[25]. Expressions qu'il faut retenir, car elles marquent bien l'union du Christ avec Dieu dans les attributs de nature, mais qui n'indiquaient pas assez clairement la distinction du Fils d'avec le Père. Sans avoir énoncé d'une manière précise et technique les spéculations qui seront plus tard celles de saint Thomas d'Aquin sur le Verbe, saint Jean a sûrement voulu dire, ce que tout le monde pouvait comprendre que le Verbe était une émanation de l'intelligence de Dieu, à savoir sa parole intérieure. Il avait lu déjà ce verbe-parole dans l'Écriture, à la première page, lorsque Dieu avait créé « en disant », ce que le psalmiste avait rendu : « les cieux ont été faits par la parole du Seigneur[26]. »

Dieu étant infiniment simple, étant un seul acte, son verbe issu de son intelligence demeurait en elle, donc en lui, et cette parole éternelle comme lui-même, était Dieu comme lui : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu[27]. »

LE VERBE INCARNÉ ET SON PRÉCURSEUR

Jn 1. 1 Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le
Verbe était Dieu.

2 Celui-là était au commencement avec Dieu. 3 Tout s'est fait par lui, et sans
lui rien ne s'est fait de ce qui s'est fait.

4 En lui était [la] vie, et la vie était la lumière des hommes ; 5 et la lumière
luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont point comprise.

6 Il y eut un homme, envoyé de Dieu. Son nom [était] Jean. 7 Celui-là vint
pour [le] témoignage, afin de rendre témoignage à la lumière, afin que tous
crussent par lui – 8 non qu'il fût, lui, la lumière, mais afin qu'il rendît
témoignage à la lumière.

9 C'était la vraie lumière – celle qui éclaire tout homme –, venant dans le
monde. 10 Il était dans le monde – et le monde a été fait par lui – et le
monde ne le connut pas. 11 Il vint chez lui, et les siens ne l'accueillirent
pas ! 12 Mais tous ceux qui le reçurent, il leur donna pouvoir de devenir
enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, 13 qui ne sont nés, ni du
sang, ni d'un vouloir charnel, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. 14
Oui, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons
contemplé sa gloire, gloire qu'un tel Fils unique tient d'un tel Père, plein de
grâce et de vérité.

15 Jean lui rend témoignage et s'écrie disant : « C'était de lui que je disais :
Celui qui vient après moi a passé devant moi, parce qu'il existait avant
moi. »

16 Si bien que de sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce après grâce ; 17
car la Loi a été donnée par l'intermédiaire de Moïse, la grâce et la vérité se
sont répandues par l'inter-médiaire de Jésus Christ. 18 Personne n'a jamais
vu Dieu : un Dieu Fils unique, étant dans le sein de [son] Père, Celui-là [l']a
raconté (Suite, § 22).

Étant Dieu, ce Verbe n'était point une formule expirante au sortir des lèvres, mais une parole vivante, vivant de la vie de Dieu. Comme intelligence, Dieu est symbolisé par la lumière, il est même la vraie lumière qui éclaire le monde, aussitôt qu'il l'a créé. Le Verbe est donc lumière, et un Israélite l'entend d'autant mieux que la parole de Dieu a souvent été adressée à ses prophètes pour instruire les hommes. En effet il y a cela de commun entre la vérité et la lumière que la lumière permet à l'œil de

distinguer les formes des choses brouillées dans les ténèbres, et que la vérité discerne les conceptions justes de celles qui ne correspondent pas à la réalité.

Après ces irradiations, on croirait que le Verbe va répandre sur le monde des torrents de lumière. Mais l'évangéliste savait qu'il n'était apparu que voilé, et même il avait constaté que ses rayons n'avaient pu percer les ténèbres de l'incrédulité des principaux Juifs.

Cependant, afin qu'ils n'aient pas d'excuse, pour que les siècles à venir mesurent la distance entre l'ancien message et le nouveau, Dieu avait envoyé un homme qui représentait et résumait en lui toute la prophétie ancienne. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à la lumière : son nom était Jean. Il fut si grand que quelques-uns se bornèrent à recueillir ses paroles sur un baptême de pénitence, oubliant qu'il avait annoncé le baptême par l'Esprit et montré du doigt le véritable envoyé de Dieu, celui qui était la lumière venue dans le monde, et que les siens, ceux de sa race et de son sang, ne voulurent point recevoir ni écouter, malgré le témoignage du Baptiste. Étant Fils de Dieu, il donna à ceux qui le reçurent, il donnera à ceux qui le recevront, de devenir enfants de Dieu, selon l'image de sa génération éternelle, qui n'a rien de commun avec celle que les hommes se proposent, désirent et réalisent ici-bas. Pour les unir à soi comme ses frères, le Verbe s'est fait chair, demeurant parmi nous sous une forme plus sensible que la nuée de Dieu descendue sur le tabernacle, avec une présence communicative de grâce et de vérité.

Cette doctrine du Verbe-Parole avait ses racines dans l'Ancien Testament. Mais la sûreté avec laquelle saint Jean désigne Jésus Christ, Fils de Dieu, comme le Verbe, ne se comprend pas sans une révélation spéciale, la dernière peut-être qui ait été accordée aux Apôtres en vertu de cette action de l'Esprit Saint que Jésus leur avait promise à la Cène[28].

Le disciple bien-aimé a-t-il été mis sur la voie par les spéculations de la philo-sophie, comme il est assez clair qu'il a employé un terme en cours ? Point très difficile à résoudre.

On parlait beaucoup dans le monde grec du *Logos* qui était parole et raison, et chez les philosophes plutôt raison que parole.

Cette notion venue d'Héraclite avait été reprise par les Stoïciens. Leur dogme religieux capital en face des Épicuriens, celui qui leur fait le plus d'honneur, était de reconnaître dans l'organisation du monde une Providence et donc une raison. Le monde est ordonné ; il est l'œuvre d'une

force active qui poursuit un but selon un plan. Mais tandis que dans Israël c'était Dieu qui créait et organisait le monde selon sa sagesse, les Stoïciens, absolument décidés à n'admettre aucun esprit qui ne fût dans un corps, ne dégageaient pas du monde son principe intelligent ; d'après eux la raison produit l'ordre dans sa matière à la façon d'un germe qui se développe. Elle est conçue à la fois comme la loi qui régit le monde, et comme le principe actif immanent qui l'anime.

Cette doctrine, diamétralement opposée à la transcendance du Dieu créateur, ne pouvait inspirer que de l'horreur aux Israélites fidèles. Il en était cependant qui séduits par la philosophie grecque, décidés toutefois à ne pas faire fléchir le monothéisme devant ces conceptions attrayantes, variées, mais mal fondées, s'efforçaient de prouver la supériorité de leur foi en l'expliquant par des termes choisis parmi différents systèmes. Philon d'Alexandrie en particulier, contempo-rain de Jésus, mort avant saint Jean[29], avait conçu une théorie hardie qui demeurait fidèle au Dieu transcendant des Juifs et défendait celui d'Aristote contre les Stoïciens, tout en leur empruntant leur *Logos*, mais dégagé de la matière, afin de servir d'intermédiaire entre Dieu et le monde. Le motif, que nous ne comprenons guère, était d'éviter au Dieu principe et presque aussi inactif dans sa solitude que l'acte pur d'Aristote, tout contact dégradant avec la matière. Le Logos intervenait comme créateur, comme lumière des intelligences, comme canal des grâces. Moins grand que le Verbe de Jean, il n'était qu'un Dieu de second ordre, et d'autre part il ne s'abaissait pas à revêtir rien d'humain.

Si le quatrième évangéliste a connu cette suite de spéculations où la pensée se complaît aux contours indécis, aux affirmations dosées et, pour ne rien dire de trop, presque aussitôt contredites, aux ménagements qui n'aboutissent qu'à des situations fausses, à un intermédiaire toujours prêt à rentrer dans le sein de Dieu si on lui rend un culte, et à s'en distinguer pour lui épargner des contacts déplaisants, si saint Jean a pris la peine de sonder ce chaos, il lui a fallu plus de génie pour s'en dégager que pour réaliser sa conception directement d'après la Bible et d'après celui qu'il avait contemplé de ses yeux avec ravissement, et poursuivi dans ses méditations avec amour.

Il n'est pas parti de systèmes philosophiques, mais du fait de Jésus, parfaitement homme et Fils de Dieu, Dieu comme son Père. Les chrétiens rendent au Fils le même culte qu'au Père, non point comme à deux dieux,

mais comme à un seul Dieu. Pour qualifier cette génération éternelle, cette communication d'être divin, cette distinction du Père et du Fils qui sont esprit tous deux, il était loisible d'employer le mot de Verbe, qui retentissait dans les écoles de la pensée. L'étonnant était de lui faire prendre son vol en une seule phrase au-dessus des inventions de l'esprit humain. Et en même temps il s'adaptait bien à la descente du Fils vers l'humanité ! Étant pensée de Dieu, le Verbe était lumière pour éclairer les hommes. Étant sa parole il était à la fois messager et message, messager parlant dans la chair, message qui appelait les hommes à Dieu. Étant Vie, le Verbe est aussi devenu notre vie. Par la foi, par le baptême, nous sommes unis à Jésus Christ, et par lui à Dieu. Il ne nous a pas seulement promis une vie divine dans l'au-delà. Déjà il nous la donne, et c'est la sienne. Il est la vigne, ses disciples sont les rameaux. Il s'est éloigné, il est retourné vers son Père, mais il a promis de revenir dans les âmes de ceux qui l'aiment, avec son Père et l'Esprit Saint.

Ce dogme du Verbe est donc le dernier mot de l'évangile sur Jésus Christ, mais tel que saint Jean l'a compris, il rappelle un autre sens encore de l'évangile. L'évangile n'est pas seulement un livre, car il serait ainsi l'apanage d'une catégorie savante, et il a été donné à tous. Il n'est pas seulement une doctrine, car la doctrine suppose encore des recherches et un privilège des lettrés, et il a été donné aux petits et aux simples.

Il faut donc que nous le considérions tel que saint Paul l'a défini : « La vertu de Dieu pour le salut de quiconque croit[30]. » Conçu de la sorte, l'Évangile n'est plus une réalité du passé : il est présent à toutes les générations et à tous dans chaque génération. C'est le Verbe, Parole divine, qui use de son privilège d'éternité pour adresser à tous les siècles son appel.

Chacun peut l'entendre en son cœur, par le sentiment intime de l'accord parfait entre ses meilleures aspirations et ce que l'Église lui propose et réalise à ses yeux. Il voit Jésus Christ agissant dans l'eucharistie, foyer des vertus : l'abnégation dans la joie, la charité exercée jusqu'à l'héroïsme comme une chose ordinaire, la fécondité spirituelle dans la virginité de la chair, et cependant le mariage plus honoré, les hommes égaux comme frères et acceptant le lien d'une hiérarchie nécessaire, le péché pardonné. Il faudrait énumérer bien d'autres merveilles – et les plus belles sont cachées – puis conclure avec Pascal : « Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit[31]. »

L'Évangile est toujours vivant parce que Jésus Christ a promis à ses apôtres qu'il serait avec eux, jusqu'à la consommation des siècles, qu'il

enverrait l'Esprit Saint, qu'il ferait sa demeure dans les âmes avec son Père et avec l'Esprit qui procède de tous deux.

Il y a là un envahissement des choses divines, qui étonne la raison. C'est l'insertion de la divinité dans l'humanité, la nature humaine participant par la grâce à la nature divine, une telle prodigalité de dons, des exigences si hautes qu'une raison trop courte en est écrasée plutôt qu'attirée. On est tenté de dire que c'est trop beau !

Mais en dehors, il n'y a rien, rien qui compte pour nous, rien qui porte la marque de l'infini. Nous voilà en face du néant. Où aller, Seigneur ? Il ne reste qu'à se renfermer dans un doute fastueux – ou désespéré. Ou plutôt à se serrer autour de Pierre qui dit toujours : « Vous avez les paroles de la vie éternelle », et à s'abandonner à l'étreinte de Dieu en Jésus Christ.

---

1. *Vie de Jésus*, 52[e] éd., p. 45.

2. *Vie de Jésus*, p. 44.

3. C'était l'avis de Renan.

4. *Platon,* dans la collection Budé, t. I, p. 125, par M. Maurice Croizet.

5. Dans l'Apologie où il fait parler un Socrate réel, Platon n'a pas osé lui prêter cette confiance qu'il a dans le Phédon, où il est devenu tout à fait son porte-parole.

6. Platon, 41 a.

7. Dans le *de natura deorum*, en l'an 45 avant J.-C.

8. Jo 4, 23.

9. De Gobineau, *Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale.*

10. Ne soyons pas cependant dupes d'une apparence. Ce ne sont pas les mêmes bataillons qui se présentent : ils se succèdent plutôt, et ceux qui suivent écrasent souvent les autres, avant que leur effort ait été victorieux.

11. Mc 12, 35 ss.

12. Mc 12, 1-11.

13. *Pascal et les prophéties messianiques, Revue biblique,* 1906, p. 560.

14. On nous permettra de renvoyer à nos conférences sur *Le sens du christianisme,* p. 147 ss.

15. *Vie de Jésus,* p. 89 s.

16. *La Vie de Jésus* d'après Renan, p. 64.

17. *Vie de Jésus,* traduite par Littré, p. 75 s.

18. Is 63, 19.

19. Is 9, 5.

20. Is 10, 21.

21. Is 9, 5.

22. Aujourd'hui encore les Musulmans croient soulever une objection décisive en disant que Dieu, n'ayant pas d'épouse, ne saurait avoir de fils.

23. Yahweh m'a possédée au commencement de ses voies Avant ses œuvres les plus anciennes…

Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là,

Lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme…

J'étais à l'œuvre auprès de lui… (P 8, 23, 27, 30, Trad. Crampon).

24. 1 Co 1, 24.

25. Col 1, 15.

26. Ps 33, 6 (hébr.) ; le Seigneur en hébreu est Iahvé.

27. Jo 1.

28. Jo 16, 13.

29. Vers l'an 66.

30. Rm 1, 16.

31. *Brunschvicg*, p. 693.

Index alphabétique

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Z

Index de chaque évangéliste

Saint Matthieu

Saint Marc

Mc 1

Mc 2

Mc 3

Saint Luc

Table

Chapitre II : JEAN LE BAPTISTE ET JÉSUS

Chapitre III. LE MINISTÈRE EN GALILÉE

Achevé d'imprimer par DEDRAX,
en mars 2017,
N° d'impression : 129212

Dépôt légal : mars 2017
Imprimé en Union Européenne